

REVUE SUISSE

SEPTIÈME ANNÉE

IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX.

REVUE SUISSE

SEPTIÈME ANNÉE

TOME VII

LAUSANNE
AU BUREAU DE LA REVUE SUISSE
RUE MARTHERAY, 34

1844

REVUE SUISSE.

Lorsqu'un recueil de ce genre a pu se soutenir ici pendant six ans sans autres ressources que celles qu'il trouve en lui-même dans le milieu où il est né, sans autre protection, sans autre dépendance que celle du public, on peut bien augurer de son avenir. Cette position honorable a ses avantages et ses devoirs, qui se correspondent et s'entr'aident. Le journal devient ainsi en quelque sorte l'œuvre du public lui-même, à un besoin duquel il répond; aussi ne saurait-il jamais appartenir ni à un parti, ni à une coterie, ni à une idée quelconque étrangère à son but, qui est de fournir au mouvement national un organe dans une sphère plus haute et plus calme que celle des faits quotidiens. Sur cette base solide de l'intérêt de tous et de l'utilité générale, soutenu par l'intelligence et la confiance croissantes des abonnés, le Directeur peut disposer de secours de plus en plus nombreux pour réaliser tout son programme. Le succès, dans cet ordre de choses, appelle le succès, et le garantit presque : il est d'autant moins déplacé de faire cette observation à propos de la Revue Suisse, que l'honneur

du résultat revient au public d'abord, puis au mérite reconnu d'une collaboration nombreuse et variée.

Ce public, nous espérons le trouver non-seulement en Suisse mais partout où l'on s'intéresse à ce qui peut donner une idée fidèle et élevée de l'état intellectuel d'une nation libre et originale, petite mais indépendante, à part mais placée de manière à bien voir et à bien juger. En effet, sans être centre soi-même on n'est pourtant pas au centre pour rien; c'est une position dont il faut savoir profiter. Aussi, outre les questions nationales, qui sont particulièrement de son ressort et qu'elle a déjà abordées sur des points capitaux dont l'importance sera sentie partout [1], la Revue Suisse ne néglige point les questions d'un intérêt général. Elle ne s'en tient pas non plus exclusivement aux livres; mais, dans une partie spéciale, par des nouvelles, des renseignemens biographiques, des portraits, elle cherche à caractériser et à montrer dans leur vrai jour les faits, les mœurs du temps et les hommes. Elle peut faire tout cela (et comme preuve nous nous en remettons sans crainte à chacune des douze livraisons de l'année précédente), elle peut le faire, disons-nous, d'une manière unique peut-être au milieu de tant d'autres journaux : elle le doit précisément à cette position centrale dont nous parlions tout à l'heure, au voisinage immédiat de la France et de l'Allemagne. Elle le doit surtout à ce qu'usant réellement des avantages de cette situation, la Revue Suisse ose dire et tout dire, offrant ainsi en quelque sorte un asile sur terre neutre, sur terre helvétique, à ces vérités de fait ou de détail, sous-entendues par ceux qui savent, et supprimées par ceux qui ont intérêt à ce qu'on ne sache pas.

Cette mission particulière qui ressort, on le voit, de la position même de notre pays, nous continuerons à la remplir avec franchise et impartialité. Nous n'y attachons d'ailleurs d'autre prétention que celle de former ainsi peu à peu une suite de *mémoires biographiques et littéraires* sur les hom-

[1] La *démocratie en Suisse*, les rapports de l'*Église* et de l'*État*, le *système fédératif*, etc.

mes et les choses du jour qui, outre leur valeur historique, puissent réagir sur le jugement, sur le goût, sur la critique et sur l'opinion. C'est là essentiellement notre *Chronique*, dont la collection ne peut manquer d'augmenter de prix avec les années, à mesure que l'authenticité, le mérite et l'intérêt de nos sources se feront mieux voir. Malgré quelques critiques sur des points de détail à juger plutôt dans l'ensemble, cette partie nouvelle du journal a été dès l'origine accueillie avec un empressement qui ne fait que s'accroître. Chacun y trouve quelque chose pour ses réflexions, ses études ou son délassement : aux uns l'anecdote, la causerie, la feuille légère de quelque ouvrage léger mais qui passe avec bruit; aux autres les pages sérieuses, et le trait plus profond mais qui, sans les premiers, se détacherait moins. On a généralement senti que la nature de ce travail adressé à un public très-divers s'oppose à ce qu'il ait un égal intérêt pour tous dans chacun de ses sujets. On a compris enfin que s'occuper des autres avec attention, avec jugement, avec connaissance de cause, était un moyen d'attirer l'attention sur soi, et que de cette manière encore la Chronique se rattachait plus intimement qu'il ne semble à notre développement et à notre vie nationale.

Mais toutes les parties du recueil, la Chronique même, que nous nous efforcerons de varier encore en lui conservant toujours une juste mesure, répondent en outre à ce nom de *Revue Suisse* d'une manière plus directe sinon plus positive. Rédigée en effet par des écrivains la plupart de ce pays; spécialement ouverte à tous ceux qui, dans notre patrie, font de la culture des sciences et des lettres une occupation sérieuse; destinée à y entretenir le goût de ces nobles travaux, à fournir de l'essor au talent, à le rendre à la fois plus confiant et plus sévère envers lui-même; embrassant enfin, d'un point de vue non polémique mais pourtant actuel, les questions où la vie publique est intéressée, notre Revue est ainsi une œuvre nationale dans son caractère, son ensemble et ses principaux détails. Elle s'occupe de la Suisse en première ligne, non pas il est vrai en l'isolant, non pas en la traitant comme ces personnes sans

mérite général qu'on ne peut intéresser qu'à leurs propres affaires, mais en cherchant à lui donner, s'il se peut, les ressources de sa position, le sentiment d'une originalité à laquelle il ne manque que de vouloir se faire reconnaître, enfin le privilége d'un bon poste d'observation qui aide à comprendre cette vie universelle en dehors de laquelle il est toujours un peu faux et quelquefois dangereux de vouloir se placer.

Telles sont nos vues. Nous continuerons donc, par des travaux de critique ou d'imagination, de fournir notre part d'aliment et d'excitation légitime à la vie littéraire dans notre pays. La Suisse française possède des publications périodiques plus spécialement destinées aux sciences naturelles; mais nous ne négligerons point celles-ci : au contraire, nous avons acquis de nouvelles ressources en ce genre et nous les mettrons à profit, en les appropriant toujours à la nature plus générale de notre recueil. Quant aux sciences morales et politiques qui sont tout particulièrement de notre domaine, nos lecteurs sont déjà convaincus que nous pouvons leur promettre encore dans cette partie des travaux d'un haut intérêt, et nous croyons, sur ce point comme sur les autres, pouvoir renvoyer avec confiance à la table des matières de 1843.

Dans ces divers travaux la Revue Suisse a soin d'éviter ce qui est trop spécial, afin de rester accessible à un plus grand nombre de lecteurs; mais elle a également à cœur d'éviter aussi ce savoir superficiel qui non-seulement n'en est pas un mais qui égare: danger trop réel là où l'instruction élémentaire étant mise à la portée de tous on peut se croire aisément, sur première vue, propre à des choses où l'on court risque de ne jamais réussir; danger où le remède est justement, ce nous semble, de dépouiller les études qui le permettent, de l'à peu près et des généralités, pour leur donner toujours plus, sinon de profondeur, du moins de précision et de caractère.

C'est ainsi que, sans nous dissimuler bien des difficultés en-

core, bien des imperfections, bien des lacunes, nous poursuivrons une tâche dont l'importance et l'utilité sont reconnues, et à la continuation de laquelle nous sommes en outre encouragés par les marques non équivoques d'approbation que nous donnent plusieurs des organes indépendans et sérieux de la presse suisse et étrangère.

Le Directeur,

J. OLIVIER,

Professeur d'histoire à l'Académie de Lausanne.

ROBINSON.

Chacun a ses manies. La mienne, ou l'une des miennes, est de relire tous les ans le chef-d'œuvre de Daniel de Foe. J'en ai deux éditions ; l'une toute moderne, avec d'élégantes gravures, où Robinson m'apparaît sous les traits d'un héros de madame Cottin ; l'autre, imprimée en 1720, chez L'Honoré et Châtelain, libraires d'Amsterdam, avec des gravures dont Robinson lui-même semble avoir fourni les dessins, et un portrait en pied de ce fameux aventurier, de la façon de Bernard Picart. C'est de celle-là que je fais usage, et quiconque aime Robinson doit comprendre ma préférence. Le style de cette traduction, un peu *réfugié*, je le crains, le caractère d'impression, la forme même et la reliûre du volume, répondent singulièrement au sujet et à la nature du livre. Je ne le lirai jamais, si je puis, dans une édition moderne, et j'espère bien le lire encore une fois dans celle-ci. Je n'ai guère de plus doux loisirs que ceux que j'emploie à cette lecture. Il ne manquait à mon plaisir que d'en parler à mes amis, et voilà pourquoi j'écris cet article, espèce de circulaire qui parviendra, je m'en flatte, à tous ou presque tous.

On raconte qu'à la première représentation d'un des chefs-d'œuvre de Molière, un spectateur s'écriait sans cesse : Quel bonheur ! quel bonheur ! Un de ses voisins lui demandant de quoi donc il se félicitait, cet homme lui répondit : Eh ! ne

voyez-vous pas que, si ce chef-d'œuvre n'avait pas paru, il ne paraîtrait jamais? Cet homme avait raison; il n'y a pas, il ne peut pas y avoir deux Molière; une individualité n'a pas deux éditions. Mais sa réponse a encore un autre sens. A chaque époque, il y a certaines idées flottant dans l'air, confusément présentes à tous les esprits, des données heureuses, qu'il faut saisir sur l'heure, ou voir s'échapper pour jamais. Je ne sais si celui qui a le talent de les découvrir, a aussi celui de les exprimer; peut-être que l'un ne suppose pas l'autre; mais je crois que ce double privilège appartient à des génies naïfs, qui ont eu peu d'intention, si l'on peut s'exprimer ainsi, ou qui n'ont pas eu du moins celle qu'on leur suppose. Ils ont voulu une chose, et ils en ont fait une autre; c'est un accident commun aux plus grandes œuvres; si leurs auteurs pouvaient faire visite à la postérité, c'est elle qui leur apprendrait leur secret.

C'est ce que je pense de Robinson. Le sujet ou plutôt l'idée de ce livre était suspendu et comme en dissolution dans la masse des idées de l'époque où vivait de Foe [1]. Le monde était en travail de ce livre merveilleux; les élémens en étaient partout; un homme les rassembla, les concentra; ainsi naquit Robinson; et je ne serais pas étonné que quelqu'un se fût écrié alors: « Quel bonheur! quel bonheur! car qui écrirait jamais Robinson » s'il ne venait pas de s'écrire? »

Ce qu'a de poétique et de singulier la position d'un homme arraché à la société de ses semblables, et relégué durant des années dans une île déserte, avait dû frapper bien des esprits dans tous les pays et dans tous les temps. Philoctète, dans ce sens, est le Robinson antique. Visitez, avec Sophocle, cette île sauvage de Lemnos, où un antre percé des deux côtés et un lit de pierre sont la demeure et tout l'ameublement du héros proscrit, où « il n'a d'autre compagnie que les oiseaux, les » bêtes farouches, et l'écho qui répète ses plaintes et ses cris; » vous avez la donnée ou la matière première du roman de de Foe. Ecoutez les plaintes de Philoctète: « Quelle surprise, que de

[1] De Foe était d'origine française, et son nom était probablement *De Foy*.

» larmes, que d'imprécations, quand je me vis seul dans ce dé-
» sert, sans esclave pour me servir, ou du moins pour me sou-
» lager dans mes douleurs! Hélas! je jetai mes regards de tous
» côtés dans cette île, et je n'y trouvai que ce qu'on m'y avait
» laissé, la misère et une source intarissable de gémissemens. »
(Fénelon dit : je n'y trouvai que la douleur). « Cependant les
» jours se succédèrent, le temps s'écoula ; et dans cette grotte
» qui me tint lieu de maison, réduit à ma seule industrie, il
» me fallut songer à pourvoir moi-même à mes besoins. Cet arc
» me fournissait la nourriture. Je m'occupais à percer de mes
» flèches les timides oiseaux. Quand mes traits avaient atteint
» ma proie, je me traînais avec douleur contre terre pour l'aller
» ramasser. Je rampais de même pour chercher de l'eau ; et
» quand il fallait couper le bois, qui m'était nécessaire, surtout
» dans les rigueurs de l'hiver, je n'en venais à bout qu'avec
» d'extrêmes travaux. Je tirai, quoique avec peine, du sein des
» cailloux, le feu qui soutient encore ma triste vie. Quant à mon
» île, en voici la peinture en deux mots. Nul homme n'y aborde
» volontairement. Il n'y a ni port, ni commerce, ni maisons
» pour y recevoir les étrangers... On n'y peut espérer de société
» que par les tempêtes [1]. » Tout cela, à la blessure près, c'est
Robinson. Mais la différence n'est pas moins frappante que la
ressemblance. Lemnos est désert, mais non pas inconnu, ni
reculé aux limites du monde. « Les tempêtes n'ont pu manquer,
» dit le poëte, d'y envoyer quelques malheureux ; mais ceux qui
» viennent malgré eux en ce lieu se contentent de plaindre Phi-
» loctète et de le consoler. » Pourquoi ne font-ils rien de plus?
C'est qu'ils n'osent. Philoctète leur paraît marqué d'un sceau
de malédiction. C'est une victime expiatoire, et le sacrifice doit
se consommer. Cette idée, qui sert de base au drame de Sophocle,
relègue au second plan toutes les autres. La solitude absolue,
la lutte de l'homme avec la nature ne sont ici que des acces-
soires, et le poëte ne les représente qu'à grands traits. C'est le
point de départ, non le sujet du drame. Cet exil est même vo-

[1] Traduction de Brumoy.

lontaire en un certain sens, puisque Philoctète n'achètera pas à tout prix sa liberté et la société des hommes, et qu'il faudra enfin l'arracher de cette île où d'abord il a supplié Néoptolème de ne pas l'abandonner. Philoctète n'est donc pas Robinson, encore qu'il dise au fils d'Achille : « La nécessité m'avait in- » struit, la nécessité qui apprend aux hommes à tirer le bien » des maux mêmes ; » car on sent que cette maxime n'est ni la conclusion de la fable ni le but de l'œuvre.

Le rapport de Philoctète avec Robinson est donc purement accidentel ; et le chef-d'œuvre de Sophocle n'a pas suscité celui de Daniel de Foe. Mon peu d'érudition ne me permet pas de dire si l'écrivain anglais a eu quelque autre modèle, si du moins il existait, avant lui, quelque livre fondé sur la même idée que le sien. Je suis peu disposé à le croire. Robinson a paru en son temps, et il ne semble pas qu'il ait pu paraître plus tôt. On croirait, il est vrai, que l'idée de montrer, au moyen d'une fiction, jusqu'où s'étend et où se borne la puissance de l'homme séparé de l'homme, a pu se présenter et sourire à bien des esprits. Plus d'un poëte, aussi, aurait pu rêver les charmes ou les ennuis d'une vie absolument solitaire. De telles fictions ne pouvaient-elles donc éclore que sous les rayons du 17e siècle ? Véritablement, je le crois. Je parle des fictions et non de l'idée qui en fait la base. Il naît plus d'idées d'une seule fable, qu'il ne peut naître de fables de vingt idées, et l'instruction qui ressort le plus vivement d'un récit, fut rarement présente, au moins distinctement, à la pensée du narrateur. Les grandes œuvres, les inventions immortelles ne se conçoivent pas *a priori*. Il y a, dans l'idée qui leur a donné naissance, quelque chose à la fois de plus immédiat et de plus complexe. Le thème de toute composition poétique est une combinaison intime d'élémens, dont la rencontre, fortuite en apparence, est, pour l'esprit où elle se consomme, une espèce de vision. On ne voit pas, s'il en était autrement, en quoi le génie poétique différerait essentiellement du génie philosophique. Et voilà, pour le dire en passant, pourquoi ce qu'on appelle l'idée d'un ouvrage d'imagination est difficile à dégager. C'est qu'elle ne vient jamais

seule et dans la pureté de son abstraction, c'est que l'objet immédiat de la poésie est toujours un composé, et qu'une unité de pensée à la fois plus rigoureuse et plus visible serait au prix de la poésie elle-même. Parler ainsi, ce n'est pas ravaler le poëte, ce n'est pas davantage nier l'art; c'est reconnaître à la poésie le pouvoir de créer des êtres vivans; car la vie est un fait complexe, le concours simultané de plusieurs élémens qu'il sera loisible à l'analyse de distinguer après coup, je dirais leur *concrétion*, si ce mot, qui désigne tout simplement le fait de croître ensemble, de naître d'un même jet, de pousser sur une même tige, n'était pas un terme trop scolastique pour en faire usage à propos de Robinson.

Dans quel esprit, mon cher lecteur, avez-vous lu Robinson? Vous avez fait comme moi, je l'espère; vous êtes redevenu enfant ou peuple pour lire ce chef-d'œuvre. Eh bien! je pense que c'est dans le même esprit qu'il a été conçu par son auteur. Les grands poëtes sont de sublimes enfans, ce qui ne veut pas dire que le sérieux leur manque, puisque après tout l'enfant est plus sérieux que l'homme fait. Robinson apparut à de Foe comme il vous apparaît à vous-même dans vos souvenirs; car vous l'avez vu, ou peu s'en faut. Je dis mal peut-être; car, au fait, Robinson est peu individuel; son individualité lui vient tout entière de sa situation; situation si exceptionnelle, si neuve, qu'elle suffit à tout et qu'elle individualise le premier venu, et à dire vrai, Robinson n'est point autre chose. Me permettra-t-on d'ajouter que cela même est une qualité du roman, et la preuve d'un tact bien sûr? Donnez à Robinson des traits plus marqués, une personnalité mieux accentuée, et vous verrez si le roman n'y perdra pas. Tout devait être sacrifié à la situation, et il fallait que Robinson ne fût autre chose qu'un homme quelconque. Et en effet, il est bien un homme quelconque; ce n'est pas un homme, c'est l'homme. Son éducation lui a donné peu d'idées et n'a pas réglé son esprit; elle l'a livré à peu près sans défense à la puissance du milieu dans lequel le sort l'a fait naître : ses instincts moraux ne sont ni très-mauvais ni très-bons; sa moralité est celle de tout le monde; ses penchans sont ceux de son âge, ses idées celles

de sa classe et de son siècle. Ou plutôt il n'en a point, et c'est la solitude et le malheur qui se chargent de lui en donner. On peut être beaucoup plus haïssable qu'il ne l'est, on ne saurait être moins intéressant. Il le deviendra, mais comment? par l'éducation de Dieu suppléant celle des hommes. A son point de départ, rien ne nous attache à lui; et même rien, en lui, n'attire fortement notre attention, sinon quelques traits qui font de cet homme le type ou le miroir de son époque.

Ceci nous ramène à notre première question. Les créations les plus individuelles sont suscitées ou suggérées. Par qui ou plutôt par quoi Robinson l'a-t-il été? Est-ce que cet admirable roman était dans l'air, et tout le monde le faisait-il ou l'avait-il fait quand de Foe s'avisa de l'écrire? J'en suis presque persuadé. L'esprit d'aventure n'était pas éteint, et il semblait avoir passé des nations guerrières aux peuples navigateurs. Les navires, aussi hardis que l'était naguère la fantaisie, cherchaient les plages éloignées où tant de rêves les avaient devancés. Le globe, moins inexploré qu'au siècle précédent, n'était guère moins mystérieux; l'art nautique, bien inférieur à ce qu'il est aujourd'hui, permettait encore de répéter sans sourire les fameux vers d'Horace: *Illi robur et aes triplex* . . . . . . ; l'imagination ne rencontrait nulle part l'inviolable limite des connaissances précises et des faits bien constatés; les voyageurs pouvaient mentir impunément, et trancher du héros sans étonner personne. L'esprit d'aventure avait pu descendre dans ces classes de la société dont un labeur monotone avait jusqu'alors enchaîné l'essor et endormi l'imagination. De gentilhomme il était devenu bourgeois. Et qui ne serait frappé du caractère bourgeois de ce roman de Robinson? Cela seul m'empêcherait de croire que lord Shaftesbury en ait écrit le premier volume, qui, à vrai dire, est tout Robinson. La bourgeoisie n'est ni dans *Gil Blas*, ni dans le *Roman comique*, ni dans aucune des productions du 17[e] siècle où figurent des personnages roturiers; ce dernier mot explique ma pensée: on y voit des roturiers plutôt que des bourgeois; mais Robinson est né en pleine bourgeoisie, son histoire est l'épopée bourgeoise; le héros appartient à cette classe par sa

naissance, par son éducation, par ses pensées, par ses perspectives : seulement c'est le bourgeois marchand. Si j'ai quelque chose à reprocher à Foe (et peut-être encore ai-je tort) c'est d'avoir trop marqué cette dernière nuance. La facilité avec laquelle un jeune vagabond (car le mot d'aventurier est trop noble pour lui), jette les fondemens d'une fortune qu'il retrouve décuplée au sortir de sa longue captivité, ne blesse peut-être pas trop les vraisemblances ; l'âge d'or des aventuriers n'était pas entièrement écoulé ; mais cette partie du récit n'en a pas moins son inconvénient ; l'enthousiasme des gains faciles et rapides est au fond de toutes les âmes ; c'est la féerie de notre siècle : il vaudrait mieux le laisser endormi que de le réveiller et de le flatter comme le fait notre auteur.

Les *Aventures surprenantes* de Robinson devaient plaire au siècle et au pays de Foe. Ce titre seul d'*aventures* attirait; n'est-ce pas ainsi que l'archevêque de Cambrai intitula son Télémaque? Il est vrai que les principales aventures de Crusoë ont pour théâtre une île déserte et se succèdent dans le silence d'une solitude long-temps absolue; cette solitude ou cette relégation loin de la société des hommes, est le trait caractéristique, l'intérêt dominant de l'ouvrage. Ceci serait-il aussi une suggestion de l'époque? Oui, car c'était, dans le domaine du possible, la plus étrange des aventures, et elle devait nécessairement se présenter à l'esprit de quelqu'un. Mais, de plus, à une époque où, quelles que fussent les imperfections de l'établissement social, on en sentait le mérite et la nécessité au moins aussi vivement qu'on en sent aujourd'hui les vices, il n'est pas étonnant qu'une imagination poétique ait été tentée par le tableau des malheurs de la vie solitaire. Car il ne faut pas nous y tromper: l'ardent pamphlétaire, le martyr de ses convictions (personne n'ignore qu'il en expia l'audace au pilori), Foe, qui avait, pour médire de la société, quelques raisons que notre siècle trouverait excellentes, Foe pourtant a foi à la société comme à une institution divine, et met ses bienfaits infiniment au-dessus de ses inconvéniens. Et même, si l'on en croit les premières réflexions de son troisième volume, c'est contre la solitude qu'il

aurait écrit Robinson. Il a trouvé un sujet de morale individuelle où d'autres auraient cherché un cadre pour des déclamations politiques. Soixante ans plus tard on verra l'auteur des *Mémoires du chevalier de Gastines* inaugurer dans une île déserte une société philosophique, une république fondée sur les opinions du 18e siècle; à l'époque [1] et dans le pays de Foe, la société est acceptée de tous, les bases n'en sont point discutées, et si l'on écrit contre la solitude, ce n'est ni avec le dessein avoué ni même avec l'arrière-pensée de défendre l'institution civile, qui n'en a pas encore besoin.

Au reste le dessein ou la pensée de l'auteur ne va pas au delà de ce que j'ai dit. La poésie de ce livre est involontaire. Le héros n'a pas une émotion qu'on puisse appeler poétique. S'il se replie sur lui-même, c'est avec sa conscience morale. Ses regrets, ses désirs sont de la nature la plus positive, et l'imagination n'y ajoute rien. La société, pour lui, c'est ce que ce mot rappelle à tout le monde; la solitude, c'est ce que tout le monde se représente sous le nom de solitude; il n'y met rien du sien. C'est peut-être une vérité et une convenance de plus. Robinson est un personnage sans aucune distinction, ni du cœur ni de l'esprit, qui, mécontent d'une condition heureuse mais médiocre, a fui la maison paternelle et s'est mis à courir le monde. Il faut qu'il apprenne ce qu'il a perdu, et que l'infortune lui enseigne la reconnaissance. Il faut qu'il découvre et que d'autres découvrent avec lui tout ce que vaut la société, surtout pour ceux qui n'y tiennent ni le premier ni le dernier rang. A cet effet, il va boire goutte à goutte les amertumes de la solitude; mais l'auteur lui épargne celles qui peuvent appartenir à une organisation supérieure; il y a, comme dit Nicole, des âmes qui sont douloureuses partout; celle de Robinson n'est pas du nombre; il n'éprouve dans son isolement que ce que tout autre éprouverait, rien de ce que tel ou tel pourrait ressentir, et de ce qu'il ressentirait lui-même s'il avait eu avant son exil une vie plus riche et moins vulgaire. Une conception aussi simple

[1] En 1719.

n'aurait pas suffi à l'époque de Rousseau, et cet illustre écrivain, qui admirait tant Robinson, ne l'aurait pourtant pas écrit comme de Foe. Voyez un peu comme l'a entendu un grand poëte à peu près contemporain de l'auteur d'Émile. Les strophes suivantes, traduites de Cowper, révèlent déjà un autre état des esprits :

Je suis roi de ces vastes plaines ;
Ce qu'atteint mon regard est soumis à ma loi.
Du centre où je réside aux limites lointaines,
Sur les monts, dans les bois, solitaires domaines,
Tout ce qui respire est à moi.

O solitude ! où sont les charmes
Qu'en toi, dans tous les temps, le sage a découverts ?
Ah ! plutôt vivre en proie aux plus rudes alarmes,
Voir chacun de mes jours s'éteindre dans les larmes,
Que de régner sur ces déserts !

A l'humanité que j'envie
J'ai, dans mon long exil, cessé d'appartenir ;
De la voix des humains la douce mélodie
Ne vient jamais frapper mon oreille ravie,
Et ma voix me fait tressaillir.

L'animal, errant sans défense,
Paît sans crainte à mes pieds, et s'endort sur mon seuil :
Il a vu mon visage avec indifférence ;
Au noble aspect de l'homme il semble fait d'avance :
Son calme indigne mon orgueil.

Présens d'une main immortelle,
Société, famille, amour, tout mon désir !
De la nature humaine apanage fidèle,
Oh ! que ne peut l'oiseau me confier son aile !
J'irais, j'irais vous ressaisir !

J'irais vous chercher, ô détresse,
O mes chères douleurs, qu'adoucissait la foi !
J'irais aux vieillards saints demander la sagesse,
J'entendrais des enfans la folâtre allégresse
Retentir au-dedans de moi.

Religion, trésor céleste,
L'Océan ni la mort ne peuvent t'engloutir !
Qu'un homme seul est pauvre en ce séjour funeste !
Mais dans ma pauvreté, ta richesse me reste,
La foi, l'amour, le repentir.

Oui ! mais ces monts et ces vallées
Ont-ils jamais souri, quand la cloche aux doux bruits
Annonce le sabbat aux foules consolées,
Ou gémi, quand du glas les funèbres volées
Font soupirer la paix des nuits?

Vents impétueux, vents d'orage,
Vous qui m'avez jeté sur ces bords malheureux,
Apportez-moi du moins, dans cet exil sauvage,
Une parole, un son recueilli sur la plage
Que jamais ne verront mes yeux !

Eh quoi ! n'ont-ils donc à votre aile,
N'ont-ils rien confié, ceux qui m'aimaient jadis?
N'ont-ils pas un soupir pour un ami fidèle
Qui n'a, dans les ennuis d'une prison cruelle,
Soupiré qu'après ses amis?

D'un seul pas la pensée arrive ;
Moins prompt est le rayon parti du haut des cieux ;
Auprès de son essor la tempête est tardive :
Son aile, d'un seul coup, m'emporte sur ta rive,
O doux pays de mes aïeux !

Mais à peine au natal rivage
L'heureuse illusion m'a permis de m'asseoir,
Un penser non moins prompt vient, détruit son ouvrage,
Et je me vois par lui, comme par un orage,
Repoussé vers le désespoir. . . . .

L'oiseau des mers quitte la grève,
Il regagne son nid, la bête ses réduits;
Ce lieu donc offre aussi, lorsque le jour s'achève,
Un temps pour le repos, à moi-même une trêve,
Un sûr asile pour mes nuits!

Pour la peine la plus amère
Il est donc, et partout, il est une merci!
Merci! mot qui révèle au malheureux un père,
Mot qui donne une grâce à l'extrême misère,
Et doit me consoler aussi!

Je dis encore une fois : Quel bonheur! — quel bonheur que cette œuvre si naïve, si simple, ait été faite quand elle pouvait se faire! Un peu plus tard, il n'était plus temps. Un autre chef-d'œuvre était possible, *le Lépreux*, mais non plus Robinson. Je ne vous dis pas qu'il eût tout perdu à paraître plus tard, je dis seulement qu'il y eût moins gagné que perdu. Vous auriez eu, je le veux, un Robinson plus élevé, plus idéal, plus sentimental surtout; un Robinson mélancolique, philosophique, subtil : Robinson-Werther, Robinson-René : ce n'était plus Robinson. Jamais ce rêveur n'eût eu le loisir ou la pensée de vous raconter en détail tout ce qu'il a dû faire pour sa défense et pour son entretien; ou, s'il l'eût fait, c'eût été dans quelque intention technologique ou philanthropique tout à fait insupportable. Ce qui fait que Robinson est Robinson, c'est la multiplicité de ces détails et leur naïveté; c'est l'extrême bonne foi du narrateur, c'est le caractère inimitable de réalité qu'ils empruntent de leur exactitude même. On ne l'a que trop bien senti; car depuis lors, s'il vous en souvient, on nous en a donné, du détail; on nous en a fait, de la réalité! mais « les beaux-esprits » ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme; » rien n'est tel, à mon avis, que de ne se piquer de rien et d'être tout à son affaire. Que Daniel de Foe fût tout à la sienne, je puis dire que cela se sent à toutes les pages; si quelqu'un est *objectif*, comme disent aujourd'hui les doctes ou ceux qui veulent le paraître, c'est Daniel de Foe; il ne se mêle pas en in-

discret à son récit; simple rapporteur, il ne se fait pas juge; il a vu, il récite; il a entendu, il redit. Il ne se permet pas même de décider si un détail a de l'importance ou s'il n'en a pas; il n'abrége point, il ne résume jamais; et tout ce que son héros n'a pas voulu oublier, lui-même il s'en souviendra. Si les vagues, après le naufrage de Robinson, jettent quelque chose sur la grève, ce n'est aucun des camarades de l'infortuné, mais seulement trois de leurs chapeaux, un bonnet, et deux souliers dépareillés. Vous teniez peu à le savoir; mais le malheur a de la mémoire, et il est naturel que pas une des circonstances d'un moment si terrible et si décisif ne soit sortie de l'esprit de Robinson.

Un grand écrivain, qu'on peut dire à certains égards disciple de de Foe, Walter Scott a dit de Richardson : « On ne doit pas » perdre de vue que, par le détail de circonstances triviales et » peu intéressantes, Richardson donne à ses caractères un air » de réalité qu'il ne pouvait pas leur donner sans cela. Celui qui » raconte un fait, s'arrête sur des circonstances peu importan- » tes, qui n'ont dans son esprit d'autre intérêt que celui » d'appartenir aux événemens plus importans qu'il veut com- » muniquer. De Foe, qui comprenait bien l'avantage d'orner » une histoire de pure imagination de tous les accessoires qui » distinguent les histoires véritables, et qui ne négligeait aucune » occasion d'en faire usage, n'est guère supérieur à Richardson » dans cet art. » Et plus loin : « L'art de de Foe, pour donner à » ses fictions un air de vérité, est de les accompagner de cir- » constances minutieuses, que nous croyons d'autant plus vraies » qu'elles ne vaudraient pas la peine d'être inventées [1]. »

Mais ce n'est pas de l'invention de quelques menus détails qu'il faut surtout louer notre auteur. Tous les incidens, toutes les scènes de la vie taciturne de Robinson, ainsi qu'il l'appelle,

[1] Long-temps avant Scott, Cicéron avait dit : « Est probabilius quod gestum » esse dicas, quum, quemadmodum actum sit, exponas, et multo apertius ad » intelligendum est, si sic consistitur aliquando, ac non ista brevitate per- » curritur. »

» ment présents à l'imagination, se répandent vers cet objet avec
» tant de force, que l'absence en devient la chose du monde la plus
» insupportable.

» De cette nature-là étaient mes souhaits pour la conservation
» d'un seul de ces hommes. Je répétai mille fois de suite : Plût à
» Dieu qu'un seul fût échappé ; et en prononçant ces mots mes
» passions (c'est-à-dire *mon émotion)* étaient si vives, que mes
» mains se joignaient avec une force terrible ; mes dents se ser-
» raient tellement dans ma bouche, que je fus un temps considé-
» rable avant que de pouvoir les séparer.[1] »

Ceci, l'on en conviendra, n'est ni faible ni froid ; mais il est des émotions en quelque sorte secondaires, mi-parties de sensibilité et d'imagination, qui paraissent absolument étrangères à l'âme de Robinson ; et pour m'expliquer sans longueur, je me contente de renvoyer le lecteur au moment solennel (c'est ainsi que nous le nommerions) où l'exilé s'embarque pour sa patrie après plus de vingt-huit ans de *confinement solitaire.*

« Le jour après, je les laissai là, et je m'embarquai, mais nous
» ne pûmes pas faire voile ce jour-là, ni la nuit suivante.... En
» prenant congé de l'île, je pris avec moi, *pour m'en souvenir,* mon
» grand bonnet de poil de chèvre, mon parasol et mon perro-
» quet.... C'est ainsi que j'abandonnai l'île, le 19 décembre de
» l'an 1656, selon le calcul du vaisseau, après y avoir demeuré
» vingt-huit ans, deux mois et dix-neuf jours, étant délivré de
» cette triste vie le même jour du mois que je m'étais échappé
» autrefois dans une barque longue, des Maures de Salé. Mon
» voyage fut heureux, et j'arrivai en Angleterre le 11 juin de l'an
» 1657, ayant été hors de ma patrie trente et cinq ans. »

Voilà tout. Il emporte son bonnet, son parasol et son perroquet *pour se souvenir* de son île ; il marque soigneusement le jour où il a eté *délivré d'une si triste vie :* rien de plus. Le nécessaire y est : Robinson se réjouit de quitter son désert, et il veut que quelque chose lui en rappelle le souvenir ; mais, de nos jours, qui croirait, à ce compte, en avoir dit assez ?

[1] La traduction est peut-être imparfaite ; mais je n'ai pu me procurer un Robinson anglais.

Tout porte le même caractère. Lorsque, dans le second volume, Vendredi meurt percé d'une flèche, Robinson le regrette, Robinson le venge, mais vous ne trouvez ni réflexion, ni épanchement sur la mort de *ce fidèle domestique*, comme il l'appelle, et son nom ne reparaît plus.

Après tout, ces nuances délicates, au moyen desquelles nous avons multiplié les couleurs primitives de la vie morale, ont-elles tout le prix que nous leur attribuons? dépouillées de cette richesse, les âmes en étaient-elles beaucoup plus pauvres? En raffinant sur nos émotions, en sommes-nous devenus meilleurs? Je veux croire que nous n'en sommes pas devenus pires; mais enfin ce Robinson chez qui l'imagination joue un si petit rôle, ce Robinson dont la vie est si poétique et qui l'est si peu lui-même, il se montre capable des plus hautes pensées, s'il est vrai que les plus hautes soient celles dont Dieu est l'objet. Cet *homme quelconque*, ainsi que nous l'avons appelé, s'élevant bien au-dessus de la sentimentalité, arrive d'un premier élan à la plus haute des philosophies, à la religion; et c'est ce que nous voyons tous les jours. Ceux qui ne peuvent pas le moins peuvent le plus, ceux qui ne peuvent pas marcher volent, et l'on dirait que le sublime est, bien plus que le médiocre, à la portée de l'humanité. On le dirait, et l'on aurait raison; mais il faudrait ajouter que le médiocre n'est pas sur le chemin du sublime, qu'on ne passe point par l'un pour arriver à l'autre : ils sont sur deux lignes différentes, car le faux ne saurait être le premier degré du vrai, et en morale le sublime est le seul vrai. En résumé, tout le monde n'est pas capable d'être sentimental, et tout le monde est capable d'être chrétien; une communion intelligente et sentie avec Dieu, le discernement religieux, le choix d'une croyance, sont du ressort de tout le monde; la compétence, du moins, n'est pas proportionnée à la culture et au savoir; tout le monde a assez d'esprit pour se sauver; dans cette carrière, les ignorans eux-mêmes peuvent servir de guide aux savans, et c'est là que s'accomplit cette parole du Maître : « Les premiers seront les derniers, les derniers seront les premiers. »

Il faut apprendre ici à ceux qui n'ont lu Robinson que dans

des éditions tronquées, que le véritable Robinson contient l'histoire d'une conversion, La conversion a été, durant un temps, une manière de conclure assez admise en littérature. Don Quichotte finit ainsi, et l'on peut affirmer que la conversion de Robinson, bien que placée au milieu du récit, est la véritable conclusion du livre. Quoi qu'il en soit, conclusion ou épisode, la conversion de Robinson n'a rien de commun. Elle a même quelque chose de particulier et de frappant. Je serais trop long si je voulais transcrire cet épisode ou même l'extraire. En voici l'idée. Robinson, dans une très-grande maladie, où, privé de tout secours étranger, et ne pouvant se secourir lui-même, il se voit tout près de la mort, a rencontré dans l'Écriture cette parole divine : *Invoque-moi au jour de ta détresse; je t'en délivrerai et tu m'en glorifieras.* Il cherche quel sens elle a pu, elle pourrait avoir pour lui. Il pense à différentes délivrances temporelles, mais surtout à celle de sa captivité, et se demande si ce n'est point là ce qui lui est promis; mais à mesure que, par supposition, il fait correspondre quelque grâce temporelle à la promesse qu'il vient de lire, il sent le vide grandir au lieu de diminuer, il se dit qu'après toutes ces délivrances, il serait encore captif, et qu'un Dieu n'a pas pu lui promettre si peu. Son ingratitude pour tant d'autres bienfaits n'est-elle pas d'ailleurs une preuve qu'il est enchaîné dans les liens du péché ? et n'est-ce pas de ces liens que Dieu, qui ne fait rien d'imparfait, et dont les grâces temporelles sont le symbole et le gage de grâces meilleures, lui promet aujourd'hui de le délivrer ? On prévoit le reste. Ce drame spirituel est aussi bien conduit qu'il est bien conçu, et ces quelques pages, qui sont d'une simplicité touchante, donnent beaucoup à penser.

Notre siècle a inventé un autre Robinson : c'est l'homme perdu dans la foule, « ce vaste désert d'hommes. » L'idée est juste et féconde. L'isolement involontaire est la plus profonde comme la plus amère des solitudes. C'est dans ce sens que le théosophe St-Martin s'intitulait « le Robinson de la spiritualité. » Nous avons eu en littérature une foule de Robinsons; on en rencontre aussi, dans le monde, de plus ou moins authentiques,

qui ne portent pas un bonnet de poil de chèvre, ni un parasol de peau de bouc, mais qui ne manquent pas de perroquets. Quelques-uns sont à plaindre, quelques-uns sont plaisans. Il en est aussi d'odieux, aussi anciens dans le monde que le monde lui-même : ce sont les égoïstes. L'égoïsme est la solitude absolue. L'homme qui n'aime ni Dieu ni son prochain est un banni, un prisonnier volontaire ; mais s'il ne peut échapper au mépris, il échappe à la poésie : elle n'ira point, pour le peindre, s'enfermer avec lui dans son cachot : elle le marque du doigt, et passe[1].

Du reste on a écrit, d'après de Foe, un grand nombre de Robinsons, comme on a fait, depuis La Fontaine beaucoup de fables de La Fontaine, et sans doute nous n'en sommes pas encore à la dernière copie du chef-d'œuvre de de Foe. La plus connue, la plus répandue jusqu'à présent est celle de Campe, vulgairement le *Nouveau Robinson*[2]. On sait qu'un passage de l'*Emile* en a été le programme. Robinson, à son entrée dans l'île, n'a d'autre outil que ses mains. Cette supposition, je dois en convenir, ne m'a jamais plu, et j'en suis encore, sur ce sujet, aux préventions de ma première enfance. Tous les enfans, je crois, seront de mon avis, et ne voudront lire, comme moi, que le vieux Robinson, quand une fois ils le connaîtront. Il se pourrait, après cela, que Rousseau et Campe eussent raison contre nous ; mais franchement je ne le crois pas. De ce que notre Robinson est plus amusant, il ne s'ensuit pas qu'il soit moins raisonnable. Campe a voulu montrer ce que peut l'homme sans la société, et il a probablement exagéré la puissance de l'individu. Il est douteux que, même dans les conditions naturelles les plus favorables, un homme seul eût pu si long-temps se suffire à lui-même, et je

[1] Voir, dans les fables d'Arnault, le *Colimaçon*.

[2] La Suisse française a sa bonne part dans cette multiplication des Robinsons. La traduction ou l'imitation de Mme de Montolieu a fait, en France, la fortune du *Robinson suisse*, dont la faveur va en augmentant, et nous devons à un Vaudois, M. Wyder, connu par ses études sur les serpens, un *Robinson français*, que je regrette de ne pas connaître.

parierais cent fois, les yeux fermés, contre un individu dans cette situation. S'il s'en tirait, ce serait pour avoir auparavant vécu avec des hommes. Foe n'avait pas le même dessein que le pédagogue de Brunswick. Il voulait montrer le malheur de l'homme privé de la société et de l'appui de ses semblables; son héros ne se sauverait qu'à grand'peine, et probablement succomberait, si, sous une forme matérielle (instrumens, armes, livres mêmes), la société ne l'avait suivi dans son désert, et si, séparé des hommes, il l'était entièrement de leurs œuvres. Abstraction faite des moyens, lequel des deux desseins vaut le mieux, celui de Campe ou celui de de Foe? Le dernier me paraît plus philosophique et plus humain. Il vaut mieux nous rattacher à la société, que de nous apprendre à nous en passer, ou, pour mieux dire, de nous persuader que nous pouvons nous passer d'elle. C'est à la bête seule qu'il a été donné de se suffire à elle-même. L'homme a été enchaîné à l'homme. Il l'a été par ses besoins, pour qu'il le fût ensuite par la charité. On fait bien de lui montrer qu'il ne lui est pas bon d'être seul, et qu'un isolement absolu lui est funeste dans tous les sens. Si Robinson subsiste dans la solitude, c'est qu'il y apporte quelques-unes des connaissances, et même quelques-unes des ressources de la civilisation. S'il ne s'y dégrade pas, c'est que la voix divine, sous la forme de la parole humaine ou d'un livre, retentit encore jusqu'à lui. Cela n'empêche pas que son isolement absolu et son dénuement relatif ne fassent un énergique appel à des forces qu'il possède, mais qu'il ignorait, et dont, au sein de la société, il n'eût pas été contraint de faire usage. C'est là la pensée de Rousseau et de Campe; pensée utile, mais à condition de n'être pas la seule.

Hélas! il y a peut-être, au sein même de la société, plus de Robinsons qu'on ne croit! Je conviens que, pour les plus malheureux d'entre eux, il vaut encore mieux vivre dans le monde qu'au désert. Nous nous rendons les uns aux autres des services involontaires, et la société nous porte tous, à peu près comme la mer porte les navires, — qu'elle engloutit quelquefois. Néanmoins, pour un grand nombre de ceux que par habitude on continue d'appeler membres du corps social, il y a bien de l'isole-

ment, et la société, pour eux, ressemble trop au désert. Il importe que la société, sous les auspices d'une charité éclairée, devienne de plus en plus une force vive et spontanée, et que les plus malheureux puissent enfin sentir qu'ils lui appartiennent en effet comme des membres appartiennent à un corps. Nous tendons, ce me semble, à ce dénouement, et je crois que nous y arriverons. La solidarité de tous à l'égard de tous, cette idée chrétienne, que certaines sectes parodient grossièrement, pénètre peu à peu dans les consciences, et quand la conviction, quand la bonne volonté seront là, les moyens pourront-ils manquer toujours? Tous les progrès sont lents, je l'avoue, et nous ne verrons pas tout ce que verront nos neveux; mais enfin Robinson peut déjà voir blanchir à l'horizon les voiles du navire qui vient le tirer de son désert. Robinson, mon frère, homme de labeur, sans loisir, sans liberté, presque sans relation sociale, que ne puis-je, des yeux de ma chair, voir le navire jeter l'ancre, et toi-même y monter avec joie pour retourner au sein de la société, n'emportant avec toi que quelques lambeaux de ton exil, pour te souvenir des temps où tu étais solitaire !

A. VINET.

DANS CENT ANS.

—

HISTOIRE VÉRITABLE MAIS ENCORE A VENIR.

—

Dans cent ans il arriva ce qui ne pouvait manquer d'arriver et ce qui arrivait fort souvent, c'est que la population tout entière de la ville de *** sortit pour prendre un peu l'air et faire un tour de promenade après son dîner; mais ne croyez pas que ce fût dans les campagnes du voisinage, à moins que vous n'entendiez par là le voisinage et les campagnes du ciel, car, ayant pris les ballons à vapeur, toute la ville de *** s'était envolée à plus de mille milles de chez elle: c'est ainsi dans cent ans qu'on se promènera.

La journée était magnifique, l'air très-pur et très-libre, la brise caressante et aussi légère que le souffle d'un enfant qui sommeille. Aussi tout le monde s'était-il épris de ce beau jour, et tout le monde était parti. Il ne faut pas même en excepter les malades; dans cent ans il n'y avait plus de malades, la science ayant fait alors de tels progrès qu'en un clin-d'œil vous étiez mort ou guéri.

Dans cent ans il était devenu si facile de changer de place que personne n'y trouvait plus de plaisir, mais que chacun le faisait. Grands et petits, dans la ville de ***, avaient donc pris leur volée ce jour-là. Les rues les plus passantes d'ordinaire étaient absolument désertes. Pas un chat, pas une ombre! et d'ailleurs il n'y avait plus de chats dans cent ans; d'ingénieuses petites machines à vapeur avaient pris la place de ces héros tant admirés par le bon La Fontaine: aussi ne comprenait-on plus La Fontaine. Une véritable révolution s'était opérée dans l'art de la guerre appliqué aux souris; la cavalerie avait dû céder le pas à l'artillerie, la brutalité des combats corps-à-corps à la tactique, plus complétement mais plus régu-

lièrement meurtrière; enfin l'on ne parlait plus de l'époque des chats, dans l'histoire de l'art militaire, que comme nous parlons aujourd'hui de celle des chevaliers.

Personne donc dans les rues, absolument personne. On n'y entendait d'autre bruit, d'autre conversation que le monotone tic-tac des pendules qui se répondaient d'une maison à l'autre ou qui se parlaient toutes seules à elles-mêmes dans la solitude de leurs appartemens: on ne saurait croire à quel point les pendules sont capables de goûter les plaisirs de la société; dès que l'une sonne, et dit ainsi quelque chose à sa manière, toutes les autres répondent à la file et à l'envi. On n'y fait pas attention aujourd'hui, parce que chacun est plus ou moins perdu dans le son de ses propres pensées; mais dans cent ans on faisait attention à tout. Le silence d'ailleurs était si complet qu'on aurait entendu respirer une mouche si jamais les mouches, ces créatures affairées, dans cent ans même s'étaient donné le temps de respirer.

On ne voyait donc dans les rues que portes fermées et que volets tirés. On eût dit que la ville entière était morte, comme certaine ville des contes arabes, et qu'on allait voir passer son enterrement.

Et en effet quelque chose vint à passer: la porte d'une des principales maisons de la grande place s'ouvrit tout à coup; mais ce fut une jeune et charmante personne qui en sortit. Quand je dis jeune, elle avait seize ans, ce qui, dans cent ans où tout allait prodigieusement vite, était déjà un âge assez fin, quoique ce ne fût pas encore l'âge mûr.

Nous ne voulons point dire par là qu'elle ne fût pas très-jolie; au contraire; mais seulement qu'il ne paraissait guère possible qu'elle le devînt jamais plus qu'elle ne l'était. N'avait-elle pas de ces yeux grands et noirs, d'un noir redoublé et brouillé, aux larges éclairs, dont le velours caresse et où la malice attire! Et puis des cheveux d'un beau lustre, de mignonnes petites oreilles, si blanches et si bien formées qu'on n'y trouvait rien à redire, bien qu'on regardât à tout dans cent ans et que le compte des attraits se fît par additions, supputations, compensations! Et enfin ce coloris, plus rare et non moins beau que celui des blondes, alors qu'un fond brun relève et tempère tout à la fois l'incarnat le plus vif, qui semble, en souriant, comme s'y enfuir et s'y cacher dans l'ombre. Elle était grande, bien faite, la démarche harmonieuse et légère, quoique avec un petit air décidé; mais véritablement en tout si charmante, si at-

trayante, et voulant si bien l'être, que c'est à se pendre, pour nos jeunes gens, de n'être pas là pour la voir : quant à ses contemporains, outre qu'ils étaient bien trop raisonnables, on voyait alors tant de choses qu'on ne se pendait que par l'ennui d'en trop voir.

Notre belle, entr'ouvrant donc la porte, jeta un coup d'œil satisfait sur la place et les rues aboutissantes en voyant qu'elles étaient absolument désertes, et s'y avança d'un air riant. Elle marchait d'abord prudemment, hésitant un peu, s'essayant à l'aventure, regardant longuement à droite et à gauche pour savoir si elle était bien réellement toute seule ; bref, ayant juste assez de peur pour se livrer à beaucoup plus de curiosité. Elle eut pourtant un grand battement de cœur lorsqu'en passant devant l'église, au milieu de la place, elle entendit tout à coup un gros soupir à côté d'elle. Véritablement, jamais elle n'avait entendu soupirer ainsi, elle qui s'y connaissait, autant du moins que l'époque le permettait. C'était un énorme soupir, un soupir à fendre les oreilles en même temps que le cœur, un soupir qui n'avait rien de terrestre ; la petite ville de *** aurait été bien étonnée et scandalisée de savoir qu'on se permît de soupirer chez elle, même en son absence, de cette façon-là. Et pourtant rien n'était si fréquent que ce soupir colossal dans la petite ville de *** ; avec moins de distraction d'elle-même, elle aurait pu l'entendre de minute en minute, de seconde en seconde, car il ne discontinuait jamais ; celui qui le poussait était bien en effet l'être le plus rangé, le plus imperturbable, le plus exact à soupirer qu'on pût voir, puisque ce n'était rien moins que le grand clocher, dans le fond duquel le balancier de l'horloge poussait ainsi une continuelle plainte : elle était couverte par le babil et le bruit. Il fallait que la ville entière fût hors de chez elle pour que la profonde lamentation de ces entrailles et de cette poitrine de pierre ne fût pas étouffée par le simple remuement des lèvres de chair ; mais lorsqu'elle parvenait à prendre ainsi un moment sa place dans les espaces sonores, alors il n'y avait personne pour l'entendre, et ce fut un cas tout particulier si notre héroïne s'en aperçut. Encore partit-elle d'un éclat de rire en reconnaissant sa méprise et quel beau soupirant elle avait trouvé. Cela l'enhardit tout à fait à se hasarder dans un désert où c'était donc là tous les *lions* qu'on pouvait craindre de rencontrer.

Elle prit par toutes sortes de petites rues où, en temps ordinaire, elle n'entrait jamais, évitant à dessein tout ce qui était trop droit

et trop court, choisissant le *chemin de l'école* comme on dit aujourd'hui, chemin absolument abandonné dans cent ans, où l'on allait à l'école tout droit. Elle laissa de côté ces mille moyens d'abréger dans lesquels on se perd, voûtes, galeries, tunnels, passages, même les ponts suspendus grands et petits, particuliers et publics, qui s'étageaient, se croisaient en tous sens dans les airs ; car alors, l'homme se promenait d'autant plus aisément dans les cieux que c'était son corps, non son âme, qui aimait à perdre terre.

La jeune fille fit ainsi bien du chemin, s'amusant de la solitude, jouissant du silence, ce qui n'était plus même toléré dans cent ans, savourant un de ces loisirs agités de la jeunesse, qu'à cette époque on ne connaissait pas plus qu'aucune espèce de loisir ; car alors, à force de multiplier les rouages pour hâter la vie, elle roulait de telle sorte que l'on courait toujours après elle sans l'atteindre jamais. Notre héroïne se disait donc qu'après tout elle avait bien fait de se cacher, puisqu'il fallait se cacher pour être jeune, pour avoir un peu d'imprévu, de fantaisie, de rêverie libre une fois, au printemps. Elle allait même jusqu'à penser que sa promenade et sa douce flânerie au soleil étaient bien aussi amusantes, bien moins fatigantes et plus originales qu'un voyage au Chimboraço. Mais flâner, même comme flânent les dames, c'est-à-dire avec beaucoup moins de désintéressement que les hommes (aussi proprement et à consulter la langue, les dames ne *flânent* jamais) tout cela était sévèrement interdit par l'usage. Un homme qui eût dit ce que la jeune fille disait aurait passé pour encroûté, pour visionnaire ; une femme qui se fût permis de le penser était, sans remède, *excentrique ;* — mais on ne peut se faire une idée de tout ce que ce mot avait alors de terrible : c'était comme celui de *suspect* en révolution. — Simple : *excentrique ;* — bon : *excentrique ;* — confiant : *excentrique ;* — dévoué : *ultra-excentrique ;* — désintéressé : oh alors *traître*, *réactionnaire*, *anti-social* et *anti-progressif* ; — amoureux : la loi, par respect pour l'humanité, n'avait pas même voulu qu'on pût le devenir dans cent ans.

— Si pourtant ma chère tante savait ! . . . . Mais, ajouta-t-elle aussitôt, ma tante court bien dans les airs ; qui sait où elle est : au Mont-Blanc ? à Paris ? au milieu des nues ? regardant du haut en bas quelque orage américain ? tant mieux si cela l'amuse, elle qui en a tant vu ! Moi, je marche tout simplement dans les rues de ma

ville natale et, lors même que je me divertis parfaitement, quel mal peut-il y avoir à cela?

Comme elle achevait ce petit soliloque qu'elle avait presque prononcé tout haut, elle se trouva à l'entrée d'une longue terrasse plantée de vieux arbres et longeant du côté du lac et des montagnes toute la ville de ***, à laquelle, pour ainsi dire, elle servait de balcon. Cette longue terrasse décrivait donc une courbe insensible, bordée d'une légère balustrade et, de distance en distance, ornée des bustes et statues de tous les citoyens vénérés . . . . dans cent ans. A certaines heures fixes et tacitement convenues, toute la ville se portait en foule sur cette terrasse et prenait plaisir à y fourmiller un moment. Mais elle était complétement solitaire ce jour-là, aussi loin que la vue pouvait s'y perdre dans son vague contour. On n'y entendait aucun bruit de pas ni de voix, on sentait qu'on n'y pouvait espérer ni craindre personne; les oiseaux, et le soleil se jouant avec les oiseaux sous les branches, étaient les seuls qui ne se fussent pas envolés.

Aussi, quand notre belle s'élança gaîment dans les vertes allées, foulant légèrement les fins gazons des plates-bandes, ou se cachant elle-même sous les buissons de lilas et de rosiers, on n'eût dit par là qu'un oiseau de plus. Même la joie et l'assurance de se sentir bien seule lui venant tout à fait, elle se mit à folâtrer, à courir, à sauter et, moitié dansant, à chanter un petit air fort à la mode en ce temps-là. Les paroles, espèce de diatribe contre l'amour dont on parlait encore quelquefois dans la conversation comme d'une singularité et d'une maladie des siècles passés, avaient pour refrain un vieux mot d'un vieux poëte, appelé Molière, que l'on croyait avoir fort dépassé dans cent ans; on n'en parlait plus, on ne le lisait plus, comme beaucoup d'autres, que pour mémoire et pour essayer si, de ses vieilleries, on ne pourrait pas faire du neuf.

Notre belle se mit donc à chanter, à demi-voix d'abord, les couplets suivans:

En vous voyant, Madame,
Qui sait si je serais
Maître assez de mon âme
Pour ne pas dire après:
Mais que suis-je allé faire,
Un jour,
Dans cette maudite galère
D'amour?

Galère aux voiles roses,
Aux câbles de fin or,
Belle entre toutes choses,
Pourtant galère encor.
Mais que suis-je allé faire,
Un jour,
Dans cette maudite galère
D'amour?

Galère où chaque lame
Sourit à l'aviron;
Mais pourtant on y rame,
Que l'on le veuille ou non.
Mais que suis-je allé faire,
Un jour,
Dans cette maudite galère
D'amour?

Elle chantait ainsi de sa plus jolie voix et d'une voix qui véritablement, s'animant peu à peu, en devenait émue et faisait le plus charmant contraste avec ces tristes paroles. Mais quelle ne fut pas sa surprise et son saisissement d'entendre tout à coup près d'elle une autre voix achever ainsi la chanson :

Non, Madame . . . . Je reste
Si je veux me sauver.
Déjà je vous déteste :
Que va-t-il arriver?
Mais que suis-je allé faire,
Un jour,
Dans cette maudite galère
D'amour?

Elle ne voulut pas douter cette fois que ce ne fût un écho, écho il est vrai assez singulier puisqu'il achevait la phrase et ne se bornait pas à *répéter* suivant les antiques us et coutumes de sa nation; mais tout n'était-il pas changé, révolutionné, ne pouvait-on pas s'attendre à tout et n'avait-on peut-être pas trouvé le secret de perfectionner jusqu'aux échos dans cent ans? Elle se remit donc, songeant d'ailleurs à ce qui lui était arrivé en passant devant l'horloge, et se disant que tels soupirans pouvaient bien chanter et soupirer tout à leur aise, mais qu'ils ne l'y reprendraient plus.

Elle recommença donc, *da capo* de plus belle :

En vous voyant, Madame,
Qui sais si je serais
Maître assez de mon âme
Pour ne pas dire après :
Mais que suis-je allé faire,
Un jour,
Dans cette maudite galère
D'amour?

Et comme pour se prouver à elle-même qu'elle était bien véritablement seule, elle fit en chantant, et moitié marchant moitié en cadence, les plus jolis petits pas de la plus jolie contredanse du monde, avançant la main comme s'il s'agissait de la tendre à son cavalier. Et réellement, comme par un coup de baguette, il se trouvait là quelqu'un pour la prendre, quelqu'un qui . . . . les yeux rians et baissés, s'avançait timidement chantant à son tour :

Mais malgré ma colère,
Un jour,
Je dirai : Vogue la galère
D'amour.

C'était un jeune homme assez beau, surtout grand, bien fait, gracieux, ayant bonne mine et bon air, lequel, tout simplement (mais, disons-nous, on suspectait furieusement la simplicité dans cent ans), était assis derrière un gros arbre à contempler en rêvant le ciel et les montagnes. Que n'y allait-il, dira-t-on, au lieu de les contempler? Non, dans cent ans, c'était devenu si commun de regarder toutes choses de trop près, qu'il pouvait y avoir plaisir et profit à les regarder d'un peu loin. Ainsi du moins pensait celui qui venait de se présenter si brusquement à la belle promeneuse. Elle n'avait pu le voir derrière ce grand arbre centenaire, et peut-être lui-même, absorbé dans ses pensées, ne l'aurait-il pas aperçue si, dans sa joie naïve, elle ne s'était pas mise à chanter. C'est rêvant à moitié qu'il lui avait répondu, et il ne savait trop en vérité s'il ne suivait pas encore à ses songeries quand, se levant, il se trouva debout près d'elle.

Elle recula effrayée, et ils restèrent un moment interdits l'un devant l'autre, n'osant ni se rapprocher ni s'éloigner sans explication. Enfin, voyant son honnêteté, sa timidité même et combien il était

ému, elle prit bravement son parti la première : étouffant un éclat de rire, elle lui fit une belle révérence, bien solennelle, bien exactement graduée, lui tourna le dos et continua son chemin, comme si de rien n'eût été. Lui en fit autant de sa part ; tristement? je vous laisse à penser. Aussi arrivé au bout de la promenade, il ne put s'empêcher de se retourner pour la voir avant qu'elle eût tout à fait disparu.

Mais elle, en s'éloignant, faisait ces petites réflexions féminines : — C'est moi qui l'ai provoqué, car si je n'avais pas chanté tout haut (ah si ma tante le savait !... si la ville de *** s'en doutait... si mes bonnes amies pouvaient l'apprendre...) il ne m'aurait pas répondu. Qui sait si je ne lui ai pas fait peur à ce pauvre garçon ! Et pour tout dédommagement je me suis moquée de lui en partant. Je me promène et lui aussi : quel mal y a-t-il à cela? Si je m'en vais, n'aurai-je pas l'air d'avoir fait autre chose que de me promener ! C'est lui donner mauvaise opinion de moi. La raison (on en appelait toujours à la raison dans cent ans : c'était même le dernier moyen qui restât de se passer encore quelquefois ses folies) la raison veut certainement que je reste, que je fasse une fois, deux fois le tour de la promenade jusqu'à-ce qu'il se décide à partir le premier. Ce sera fort ennuyeux, fort insipide, car je n'aurai pas seulement l'air de l'apercevoir ; mais la raison le veut (et il n'y a pas de doute que la raison ne fût toujours écoutée, en cas pareil, dans cent ans) ; il faut me soumettre, et je suis sûre d'ailleurs que ma tante court de bien plus terribles aventures en voltigeant entre le Mont-Blanc et le Chimboraço.

Ce petit raisonnement, dont elle pesait scrupuleusement chaque point en secouant sa jolie tête d'un air de conviction bien formée, n'était pas encore entièrement terminé, qu'elle arrivait déjà au bout de la terrasse. Ne fût-ce que pour avoir le temps d'en prononcer la conclusion, elle dut se retourner, et c'est ce qu'elle fit en effet, juste au moment où celui qu'elle avait innocemment risqué de prendre pour son cavalier se retournait de son côté.

Ils s'avançaient donc de nouveau l'un vers l'autre, cette fois graves et composés, se voyant bien mais ne se regardant pas. Ils étaient chacun dans une allée différente, et aussi loin que la vue pouvait s'étendre ils la parcouraient à eux seuls. Quand ils sentirent qu'ils allaient se croiser, ils eurent tous deux l'idée, par convenance, d'incliner imperceptiblement la tête de manière à ne pa

s'embarrasser du regard ; mais il arriva ce qui n'arrivait plus dans cent ans, c'est que, malgré toute leur bonne volonté, ils ne purent jamais imprimer à leurs mouvemens la direction convenable ; comment cela? on n'aurait pas su l'expliquer, même alors où tout s'expliquait : l'un peut-être voulut voir comment l'autre s'en tirerait ; ou bien ce fut précipitation, embarras, maladresse ; ou bien une de ces attractions magnétiques que l'on ne regardait plus que comme des jeux de la nature en ce temps-là ; bref, ils détournèrent la tête de telle sorte que force leur fut de se regarder et même de se saluer en passant. La solitude que tous deux avaient cherchée et qui les rapprochait, était si grande qu'il leur semblait se rencontrer dans un désert et être déjà de vieilles connaissances. Cependant ils s'étaient dépassés, et ils s'éloignaient de nouveau ; bientôt même ils disparurent chacun de leur côté : car, pensait notre héroïne, décidément ceci devient presque aussi embarrassant que le Chimboraço ; je vois que je n'ai pas d'autre parti à prendre que celui de rentrer chez nous, mais il faut convenir, ajouta-t-elle en souriant de son dépit, que, s'il ne m'a pas déplu, il m'a pourtant bien contrariée.

Plus d'un chemin la ramenait directement chez elle : elle prit celui où elle devait se croire le plus à l'abri de toute nouvelle rencontre, puisque même en temps ordinaire il était fort abandonné. C'était celui d'un vieux pont jeté jadis sur un large ravin pour unir deux quartiers de la ville : il avait fait l'admiration des vieux âges par le mouvement, la hardiesse et la légèreté de son double rang d'arches superposées ; maintenant on le trouvait suranné, gothique, il n'était ni assez haut, ni assez à la mode, ni assez en l'air; on avait commis, dans sa construction, la faute énorme de ne lui donner que dix-neuf arches au lieu de vingt, ce qui le mettait à tout jamais en dehors du système décimal. Enfin c'était une vieille chose, lui et la mousse de ses dalles, et le lierre qui enlaçait ses murs, et sa balustrade à jour sur laquelle les antiquaires prétendaient qu'on s'était autrefois terriblement disputé. Non moins abandonnée, une haute cathédrale se dressait derrière lui et semblait regarder mélancoliquement ce silence et cette solitude dont la jeune fille, arrêtée là, s'étonnait aussi, en les voyant tous les deux si beaux, si vénérables et si parfaitement oubliés.

Mais sa surprise devint bien autrement émue lorsque, se détournant, elle voit le même jeune homme s'avancer sur le côté du

pont vers lequel elle devait aller : il n'était plus qu'à quelques pas, et ils se rencontrèrent avant qu'elle pût ménager sa retraite. Le pont était large, mais il leur semblait à tous deux que ce ne fût qu'un étroit sentier. Aussi, quand il fut près d'elle, ne put-il s'empêcher de la saluer de nouveau, comme on salue une dame en s'écartant pour lui céder le passage. Elle lui fit une petite révérence assez courroucée, en pressant le pas d'un grand air distrait, lorsque s'approchant courageusement, il lui dit :

— C'est pour ne pas risquer de vous déplaire encore par une troisième rencontre involontaire que j'ose m'adresser à vous, Mademoiselle...... Nous voilà seuls au monde; au moins, ajouta-t-il en se reprenant, dans le petit monde de la ville de***. Elle n'appartient plus qu'à nous deux; mais l'empire peut d'autant moins s'y partager qu'il ne va plus durer qu'un moment. Je vous le cède donc et je vous dirais : j'abdique, je me retire, si je savais précisément où me retirer.

— Vous vous trompez, Monsieur, lui répondit-elle assez fièrement. Je n'ai aucune prétention sur ce que vous appelez un empire. Dans ce moment même je rentrais chez moi.

— Je vous jure, Mademoiselle, que je n'aurais pas même reparu à vos yeux si mon oncle, qui me croit en ce moment avec lui dans les nues emporté par le même convoi, n'avait fermé notre maison en partant et pris la clef dans sa poche. C'est un homme très-régulier. Je vis seul avec lui.

— N'y a-t-il donc aucun moyen de se tirer de là, dit-elle étourdiment et touchée de son air de bonne foi.

— Aucun ; à moins que vous ne consentiez à partager. . . .

— Oui, si nous partagions! s'écria-t-elle aussitôt entraînée et avec une joie d'enfant.

— Faites les parts, Mademoiselle ; je vous adjuge d'avance celle du lion : et tenez, si vous voulez bien me donner ce vieux pont, je vous cède tout le reste.

— Non, ce vieux pont me plaît. . . .

— Et moi, je sens maintenant que je l'aime.

— Eh bien, partageons-le aussi. Tenez, jusqu'à l'endroit où nous sommes (c'est le milieu à peu près), tout ce côté de la ville et du pont, tout cela est à vous. Moi, j'aurai l'autre moitié. Je suis juste, vous voyez.

Mille plantes grimpantes serpentant d'arche en arche s'élançaient

en bouquets jusque sur la balustrade : elle cueillit une grappe de clématite, une autre de lierre, et les jetant au milieu du pont à l'endroit qu'elle avait désigné : — Voilà donc la limite, dit-elle ; respect aux traités ! je souhaite paix et bonheur à Sa Majesté mon frère empereur et roi. Elle partit à ces mots. Il en fit autant de son côté.

Arrivés chacun au bout du vieux pont, tous deux se retournèrent et, se retournant, tous deux revinrent en arrière, non pour se revoir ni se parler, mais pour s'éprouver.

Quand ils furent près l'un de l'autre : — Sa Majesté ma sœur l'Impératrice-Reine fait invasion sur mes terres, lui cria-t-il tout-à-coup.

— Je ne vois plus la limite, répondit-elle en la cherchant.

— Il fait un peu de vent qui l'aura emportée.

— Ah ! et c'est sans doute aussi le vent qui l'aura plantée à votre chapeau, dit-elle en relevant les yeux.

Elle en remit une autre ; et, comme il voulut aider à la cueillir, cette petite opération toute simple ne se fit ni si vite ni si aisément que la première fois. Elle allait se blesser, elle n'avait pas la main assez forte, disait-il, ne s'apercevant pas qu'en revanche il l'avait, lui, fort tremblante.

Enfin, pour sortir d'embarras : — Vous avez un oncle, lui dit-elle.

— Oui, le capitaine Tobolsk. Il n'aime que moi et les voyages : et encore le soupçonné-je d'être moins fier de son neveu que de son siècle qui a enfin trouvé le secret de maîtriser les ballons.

— D'autant plus, à ce que je devine, que l'oncle maîtrise beaucoup moins facilement le neveu. Prétendriez-vous me le nier ? Ne sais-je pas comment cela se passe, moi qui ai une tante, une tante qui s'appelle Morgane et qui court aussi les nues ! Si votre excellent oncle Tobolsk jouit du perfectionnement des machines et du gréement des ballons plus que de votre compagnie, ma bonne tante me trouve aussi bien laide et bien insipide en comparaison d'un nouvel écueil de corail apparu sur la mer Pacifique ou d'un petit fanfaron de volcan qui tousse en enrageant sous les ondes.

Elle prononça cette plainte avec un sourire où il y avait tant de malice et si peu de coquetterie — un de ces sourires enfin comme on n'en voyait pas dans cent ans — qu'elle en parut encore mille fois plus jolie et que notre pauvre jeune homme en resta tout

charmé. Quelque chose lui disait même de se jeter à ses pieds, mais cela ne se faisait pas, on n'avait pas d'idée de cela dans cent ans.

— Et votre oncle Tobolsk est donc souvent en voyage, reprit-elle.

— Toujours.

— C'est comme ma tante Morgane.

— Mais il ne voyage pas pour s'amuser.

— J'entends : c'est aussi comme ma tante Morgane qui voyage seulement afin de pouvoir dire : Je suis allée là, oui, moi, toute petite femme, j'y suis bien allée, — et justement, Elmire, ma nièce, lisez-nous donc un peu quelques passages de la lettre que je vous écrivis du Chimboraço.

— Oh pour cela non : mon oncle Tobolsk méprise l'art d'écrire comme appartenant à l'enfance du monde ; c'est tout au plus s'il fait grâce à l'imprimerie. Il voyage, non pour voir et encore moins pour décrire, car il ne parle que par phrases courtes ou plutôt que par mots, et sa conversation est comme sa malle de voyage, éminemment condensée ; mais il voyage pour être de son siècle, pour en répéter les expériences, pour en appliquer les découvertes à sa propre personne, pour rencontrer une fois de l'inconnu, cette pierre philosophale de notre temps, — et tenez, mon neveu Florizel va vous montrer mon appareil respiratoire..... Mille mètres au-dessus du Mont-Blanc. Nul danger. Rien de nouveau.

Tobolsk, Morgane, c'est donc ainsi que l'on s'appelait dans cent ans, sans doute du nom de quelque lieu lointain ou de quelque phénomène célèbre qui devenait tout votre patron. Quant à Elmire et Florizel, c'étaient d'assez pauvres noms surannés, fort ordinaires et aussi communs alors que ceux d'Henriette et d'Eugène aujourd'hui.

— Et l'oncle Tobolsk est en course à présent ; dit-elle après une nouvelle pause.

—Oui, comme la tante Morgane. Je ne lui en veux pas.

— Avouez, Monsieur Florizel, que vous regrettez de n'être pas avec lui, là, voyez ! (et elle levait ses beaux yeux vers le ciel) dans cette grande île d'azur où vous vous élanceriez tout-à-coup du milieu de ces blancs nuages.

— « J'ai le ciel dans mon cœur », disait-on autrefois...... il y a cent ans.

Elle resta silencieuse et pensive. Il lui prit la main. — Votre Majesté Impériale n'observe pas les traités et franchit la limite, dit-elle en se reculant. Mais elle le vit si repentant, si triste : — Allons! reprit-elle, je ne suis pas nièce de la tante Morgane pour rien, et puisque d'ailleurs je suis reine, que surtout il n'y a personne dans la ville de *** pour nous voir, je puis bien être bonne et vous tendre une main.... fraternelle.

Et véritablement elle le fit d'un air si gentil, si compâtissant, si moqueur, presque tendre, que notre héros oubliant qu'il vivait dans cent ans, allait porter cette main charmante à ses lèvres, lorsque notre belle aventureuse s'écria :

— O ciel! Monsieur mon frère, notre règne est fini. Voilà les convois qui arrivent, les parachutes qui se déploient comme des flocons aux mille couleurs, les passagers qui vont toucher terre et je gage que celui-là qui descend en droite ligne sur nous, est l'oncle Tobolsk : je le reconnais à son paletot rouge doublé d'air condensé et à ses bottes couleur fer fondu avec ailerons dorés.

— Et moi je sens là-bas notre tante Morgane qui plane sur nous : je la reconnais à ses bas bleus.

Ils considérèrent un moment ces deux vénérables personnes gravitant majestueusement dans l'espace, l'un comme un météore igné, l'autre comme une légère vapeur, et quand ils jugèrent qu'elles n'étaient plus qu'à un millier de pieds de distance, ils se séparèrent.

— Pour moi, je ne suis plus roi, mais vous vous serez toujours reine, lui dit-il en la quittant. On était encore obligé de se faire des complimens dans cent ans!

Charles Autigny.

(*La fin au prochain numéro.*)

LA DIÈTE SUISSE.

Monsieur le Directeur,

Il y a dix ans que le public est admis aux séances de la Diète suisse. Il connaît donc suffisamment la physionomie de cette autorité suprême ainsi que la forme de ses délibérations. Mais il lui est moins facile de porter ailleurs ses investigations, et peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt pour lui de rassembler ici quelques indications supplémentaires, quelques renseignemens inédits sur l'organisme et le jeu de cette institution fédérale.

Si les principes démocratiques ne dominent pas en tous points dans la constitution de la Diète, ils sont du moins appliqués dans ce sens que les députés sont renouvelés chaque année intégralement. Aucun magistrat n'en demeure de droit membre permanent. En fait il en est quelquefois autrement, cependant il y a toujours pour un député des éventualités de non-réélection. Cette instabilité du personnel donne nécessairement une importance considérable aux fonctionnaires qui siégent d'une manière durable, c'est-à-dire au chancelier et au secrétaire-d'état. Eux aussi doivent, il est vrai, soutenir tous les deux ans l'épreuve du scrutin, mais c'est une pure formalité. Il est, je crois, sans exemple que la Diète ait déplacé un employé rééligible. Elle les confirme tous invariablement et cela se conçoit. Qu'un canton soit mécontent de quelque fonctionnaire fédéral il ne fera pas une circulaire pour en recommander la destitution aux autres états, et son opposition, restreinte à l'action per-

sonnelle du député, aboutira à une ou plusieurs voix de minorité. Nous avons vu, par exemple, il y a quelques années, un Vorort se plaindre assez ouvertement d'un chargé d'affaires, ce qui n'empêcha point sa confirmation par une forte majorité.

Le chancelier et le secrétaire-d'état, ordinairement réélus par l'unanimité des états, deviennent les dépositaires naturels des antécédens, des traditions, des renseignemens. Or, des renseignemens aux conseils la transition est facile. Aussi prétend-on que leur influence est surtout assez prononcée dans les Directoires, dont la volonté n'est pas toujours très-ferme, et qui s'occupent parfois avec un peu de nonchalance des affaires fédérales. Dans la Diète qui est une assemblée plus nombreuse, liée par des instructions et siégeant en public, l'action de la Chancellerie est plus restreinte; cependant ses relations habituelles avec les députés lui fournissent de nombreuses occasions pour exprimer son opinion sur les questions pendantes. Elle prend une part notable à la rédaction de la circulaire instructionnelle qui joue un rôle capital dans les délibérations fédérales. Pour juger de l'importance de cette arme, il suffit de rappeler les vives réclamations présentées au Grand Conseil du canton de Vaud par le général Guiguer contre certaines phrases de la circulaire relative au Conseil de la Guerre. Si mon souvenir ne me fait pas défaut, la lutte qui existait entre le chancelier et le Conseil de la Guerre, lutte dans laquelle ce dernier avait ordinairement le dessous, fut un des principaux motifs qui amena la démission de l'honorable général. Le chancelier et le secrétaire-d'état actuels sont d'ailleurs tous deux des hommes de talent et qui ont fait dans des genres différens des travaux remarquables. Ils appartiennent l'un et l'autre au parti conservateur. M. Gonzenbach surtout exprime à cet égard ouvertement ses sympathies.

La présidence de la Diète revient de droit, d'après le pacte, au bourgmestre ou à l'avoyer en charge du canton-directeur. La vice-présidence devrait, dans ce système, appartenir au second magistrat du même canton, c'est-à-dire au second bourgmestre ou au second avoyer. Le règlement de 1818 le statuait ainsi pour le cas d'absence prolongée du président; mais le règlement de 1835 a innové en attribuant la vice-présidence au second député du Directoire, quel qu'il soit. L'usage va encore plus loin en admettant que le président cède son fauteuil au second député sans quitter lui-même la salle, par conséquent sans empêchement. C'est au surplus une

faculté dont toutes les députations font emploi lorsque cela convient aux intérêts de leurs cantons ou de leurs collègues. A Berne, en 1842, l'avoyer président avait accordé la parole au second député de Berne pour une rectification au procès-verbal. Il y eut réclamation parce que la conséquence de ce procédé, en apparence assez plausible, était de donner deux organes au même canton. La tentative n'eut pas d'autre suite.

La présidence donne à celui qui en est revêtu, le titre d'Excellence, pour toute la vie, ou, si l'on veut s'en tenir strictement aux termes de l'arrêté du 5 juillet 1821, pour tout le temps qu'il est magistrat. Le règlement de la Diète de 1835 a abrogé cette qualification pour les discussions; mais comme il n'a pas rapporté le règlement de 1821, la qualification subsiste pour la correspondance. Il y a, dit-on, des hommes franchement républicains qui en sont encore agréablement chatouillés. Cette monnaie doit pourtant être un peu dépréciée aujourd'hui. — Les simples députés à la Diète ont droit au *Très-Honoré* d'après le règlement de 1821.

Avec les bénéfices il y a les charges qui sont peut-être un peu plus réelles. Le président est tenu à une certaine représentation. Il donne des dîners et reçoit, en outre, ordinairement une fois par semaine. Indépendamment des préparatifs gastronomiques, les dîners demandent de grandes combinaisons; il s'agit en effet de classer sans les faire trop murmurer les députés, les diplomates, les magistrats du canton, suivant leur rang, leur importance, leurs affinités. C'est à coup sûr une rude et ingrate besogne. Le nonce est placé avant l'ambassadeur de France, suivant la règle diplomatique qui accorde le pas aux ministres du Saint-Siége sur ceux de toutes les autres puissances.

Le nombre des députés à la Diète n'est pas déterminé. Le pacte statue qu'il y a une voix par canton, mais il ne dit rien sur le chiffre des députés; le règlement de la Diète parle de seconds et troisièmes députés ainsi que de conseillers de légation, sans préciser davantage. Il est cependant généralement admis qu'il y a deux députés par canton, dont l'un siége au fauteuil, tandis que l'autre rédige le procès-verbal s'il y a lieu. Le Vorort a toujours trois députés. Dans des occasions importantes, d'autres cantons nomment aussi trois députés. Voici quelle était, ces dernières années, la composition de l'assemblée fédérale :

Le Directoire	3	députés.
17 cantons à 2 députés	34	»
Glaris	1	»
Unterwald, chaque demi-canton 1 député . .	2	»
Appenzell, de même	2	»
Bâle	3	»
En tout	45	

Chaque partie du canton de Bâle nomme deux députés en attendant qu'il existe assez de rapprochement pour que le député de l'une puisse suppléer celui de l'autre, comme cela se pratique à Unterwald et à Appenzell. Le second député de Bâle-Campagne n'est désigné que pour mémoire, car depuis trois ou quatre ans il n'a jamais siégé, ni même paru en Diète, bien que son nom figure sur les lettres de créance. L'indemnité accordée aux députés varie généralement de douze à seize francs de Suisse par jour. La plupart des cantons se chargent en outre des frais de logement et de transport. Il y en a cependant quelques-uns qui les laissent supporter en tout ou en partie aux députations. Aussi voit-on plusieurs de ces dernières arriver incognito dans la ville fédérale. Le plus grand nombre voyage en voiture à trois ou quatre chevaux ; sur le siége se tient l'huissier portant le manteau aux couleurs cantonales. Thurgovie a même fait construire à cet effet une voiture d'État.

Il existe entre les cantons de notables différences quant à l'élection des députés, quant au pouvoir dont ils sont nantis, au contrôle qui s'exerce sur leur gestion. Quelques cantons, nôtamment ceux de la Suisse française, examinent avec soin les objets à traiter, donnent des instructions précises à leurs députés et exigent d'eux une correspondance régulière avec un rapport final détaillé. D'autres prennent les affaires fédérales moins au sérieux. Ils tracent la ligne de conduite de leur députation dans les questions principales, en donnant pour le reste des instructions vagues et des pleins pouvoirs qui, loin de faciliter l'assemblée fédérale, entravent au contraire ses délibérations, parce qu'ils aboutissent le plus souvent à un *referendum* ou un *instruendum*. Pour certains cantons, parmi lesquels on pourrait, sans lui faire tort, citer Appenzell-Intérieur, le referendum est aussi un moyen commode d'opposer une fin de non-recevoir. C'est le referendum, plus que toute autre décision positive, qui a tué en Diète la cause de la liberté du commerce inté-

rieur. La procédure fédérale donne à qui la possède des ressources infinies pour nuancer ou retenir son vote.

La qualité de chef du gouvernement emporte, dans certains cantons, celle de premier député à la Diète. Il en résulte chaque année une mutation régulière, au moins dans la charge de premier député. Ailleurs les députés se choisissent librement, et on use de ce droit sans autrement s'inquiéter de l'élément de la permanence. Ailleurs enfin, on fait de la permanence un système. Ces divers procédés ont des conséquences importantes. Les cantons représentés par des députés quasi-permanens ont sur les autres un avantage évident. L'activité et l'habileté ne suffisent pas pour pénétrer les recès, connaître tous les antécédens, savoir comment il faut aborder les questions et les personnes. Le langage du député qui a pour lui la présomption de l'expérience, a toujours plus d'autorité. L'avenir, qui lui appartient, lui donne aussi plus de poids dans les arrangemens, plus d'influence auprès des fonctionnaires. Mais cet avantage en Diète est balancé par l'inconvénient d'accorder dans le canton une prépondérance nécessaire au député, de perpétuer une charge éminente, d'ôter à l'étude des matières fédérales le stimulant d'une légitime espérance. Le meilleur système, lorsqu'on peut en avoir un, serait bien ici celui d'un juste-milieu.

Le règlement de la Diète a pourvu avec quelque détail au cérémonial à suivre pour l'ouverture de la session ordinaire. C'est le grand jour d'apparat, celui qui préoccupe les nouveaux députés, et qui attire habituellement le plus grand concours de spectateurs. Lorsque le temps favorise la cérémonie, elle ne manque pas d'originalité. Après avoir assisté le matin au service divin dans un temple de leur confession, les députations se réunissent dans un local déterminé, pour se rendre de là en cortége dans l'église disposée pour la prestation du serment. La marche est ouverte par le chef-huissier de la Diète, vêtu aux couleurs fédérales. Le président vient ensuite avec le surplus de la députation du Vorort et la Chancellerie ; les députations des autres cantons suivent dans leur ordre, chacune avec son huissier aux couleurs cantonales ; les membres du Conseil de la Guerre, en grand uniforme, terminent le cortége. Cette procession qui s'avance au son des cloches et de la musique, est à la fois grave et curieuse. La foule, contenue par deux haies de soldats, admire surtout la bigarrure des manteaux ; je ne voudrais pas répondre qu'elle ne tombe quelquefois dans la méprise de cet

étranger qui trouvait les députés bien beaux et les secrétaires bien sombres; ces prétendus secrétaires étaient les véritables députés.

L'église est pleine de monde jusqu'aux embrasures des fenêtres. Les autorités du canton-directeur, ainsi que les ministres des puissances étrangères y occupent des places réservées. Les dames ont pareillement soin de s'y établir convenablement. Lorsque les députations sont arrivées dans le cercle qui leur est destiné, le président fait lecture de son discours d'ouverture, qui ressemble considérablement, pour la rhétorique, à un discours royal; puis la session est déclarée ouverte et les députations se lèvent pour prêter serment. La formule de ce serment, lue par le chancelier, est contenue dans le pacte de 1815. Les députés en répètent à haute voix, phrase après phrase, et tous ensemble, la dernière partie. Ils jurent que l'état qu'ils représentent observera fidèlement l'alliance.

Après avoir entendu un Te Deum, la Diète se rend avec le même cérémonial dans la salle de ses séances, où elle procède à la vérification des lettres de créance et où elle entame ses autres travaux. Dans les sessions extraordinaires, la prestation du serment a lieu, sans autres formalités, au commencement de la première séance.

La salle des séances est disposée, dans les trois Vororts, à peu près de la même manière; à Zurich, elle est vaste et assez belle. A Berne, la tribune réservée au public, se trouve de niveau avec l'emplacement occupé par la Diète; l'entrée de la salle est un long corridor, médiocrement éclairé; le local est trop mesquin pour le siége de la première autorité suisse. A Lucerne, la salle, de forme semi-circulaire, est neuve et décorée avec goût. C'est incontestablement la plus belle des trois. Il est à regretter qu'elle soit un peu trop sonore.

La lecture du procès-verbal est le début obligé de chaque séance. C'est une formalité aussi fatigante qu'elle est importante. Fatigante, parce qu'elle reprend tout au long, non-seulement les votes, mais encore les développemens de la veille. Importante, parce que le procès-verbal devient le recès et que les erreurs qu'on laisserait passer s'imprimeraient tout au long et officiellement pour la postérité. Il est extrêmement rare qu'il n'y ait pas chaque fois des demandes de rectification, quoique la rédaction soit ordinairement faite avec habileté.

Pour être réputé bon en Diète, un discours doit être clair, mesuré, exact, bien frappé dans sa forme. Il manque à une assem-

blée, liée par des instructions, ce qui est le nerf et la récompense de l'éloquence, l'entraînement. L'obligation d'être un État qui parle, d'éviter les *moi* et les *je*, ôte nécessairement à l'orateur son abandon. Les luttes parlementaires réelles sont des exceptions. La discussion est, dans la règle, calme et pondérée; si elle s'anime par momens, ce sont des échauffourées de partisans plutôt qu'une bataille rangée. Souvent un député reprend l'argument de son voisin uniquement parce qu'il en a besoin dans son procès-verbal, parce que son premier auditoire, ce sont ses commettans, qui jugeront du discours plutôt que de l'ensemble. Les hommes pratiques qui répliquent sérieusement à leurs adversaires, ne peuvent pas toujours, non plus, se dispenser d'entrer dans des développemens de principes commandés par leurs instructions. Il résulte de tout cela de la roideur dans la forme, du décousu dans le fond. On peut remarquer une tendance dans les députations allemandes à répondre de préférence aux députations allemandes, et dans les députations françaises à répondre aux députations françaises. Ces dernières ont la réputation de parler, en général, avec plus de facilité. La Suisse allemande compte cependant des orateurs de mérite. Il serait difficile de s'exprimer avec plus d'énergie et d'aisance que M. Baumgartner, de Saint-Gall; avec plus de clarté et de correction que MM. Wieland, d'Argovie, et Brosi, des Grisons. Dans la Suisse française, il faudrait citer en première ligne M. Calame, de Neuchâtel, dont la parole nette, digne, élégante, est le modèle du genre, M. l'avoyer Neuhaus, qui possède à un haut degré la vivacité de la pensée avec la propriété de l'expression, et d'autres encore. Au surplus, les occasions dans lesquelles le talent oratoire peut se développer avec fruit, sont assez rares : plusieurs cantons ne sortent guère de la simple lecture des instructions, accompagnées de quelques courtes considérations.

La diète ne siégeant que quatre fois par semaine, les députés ont passablement de temps disponible pour leurs affaires ou leurs plaisirs. Au nombre des affaires il faut compter l'étude des objets à traiter prochainement, la correspondance avec le gouvernement cantonal, les commissions. Les plaisirs consistent dans des courses fréquentes dirigées soit au loin, soit aux environs, dans des invitations et réunions particulières. Cette vie est extérieure. Elle manque à certains égards de régularité. Les repas par exemple, à l'exception du déjeûner qui se prend au logis, varient pour l'heure, le

local et la société. S'il y a séance, une souscription qui circule dans la salle, réunit un certain nombre de députés pour le dîner. Les autres jours le hasard y pourvoit. Dans les temps d'aigreur politique il s'établit volontiers une ligne de démarcation entre les opinions ; chacune d'elles affectionne alors un hôtel particulier. — On se plaint dans les villes fédérales de l'hospitalité qui va en déclinant ; elle n'est plus guère observée que par ceux qui ont pour cela une vocation presque officielle. Voici au surplus comment les députations classent les Vororts quant à l'agrément du séjour : Lucerne, Zurich et Berne.

Il y a désaccord sur l'article des visites officielles. Les députations en font régulièrement une, en arrivant, au président de la Diète, puis au second et au troisième député du Vorort. La plupart vont aussi remettre une carte aux députations des deux autres Vororts, lesquelles ont soin de ne pas se trouver à la maison. Après cela, chacun fait à sa guise à l'égard du corps diplomatique. Il y a des députés qui rendent visite à tous les ministres accrédités, sans exception. D'autres, on ne sait pourquoi, se bornent aux ministres des grandes puissances. D'autres encore ne voient que les ministres des états voisins de leur canton. Les derniers enfin ne font de visites qu'à titre privé et sans être en costume : j'ai oublié, je crois, de noter que le costume du député est l'habit noir, le chapeau retroussé, l'épée civile ou militaire.

La diplomatie paraît assez peu flattée de cette confusion. Elle a soin de rendre exactement à chaque députation sa politesse ; puis, à quelques exceptions près, elle se tient dans une froide réserve et quitte la ville fédérale dès qu'elle le peut, sans beaucoup s'inquiéter des affaires. Ce n'est certes pas nous, Suisses, qui regretterons cette passivité et cette inattention. Mais en se plaçant à un autre point de vue, on ne peut s'empêcher d'être émerveillé de la facilité avec laquelle on émarge tant et de si magnifiques traitemens sans seulement se mettre en peine de connaître le personnel de l'autorité auprès de laquelle on est accrédité. La nonciature et l'ambassade de France sont les seules légations qui fassent quelques frais de représentation. Aucune ne se tient au courant des débats de la Diète, si ce n'est peut-être la légation autrichienne. Les cours étrangères exigent cependant probablement quelques rapports sur ces travaux. En 1843, lors de la discussion sur les couvens d'Argovie, à laquelle quelques membres du corps diplomatique jugèrent à

propos d'assister, un ministre qui tenait aussi sans doute à pouvoir se dire témoin oculaire, combina si attentivement ses mesures, qu'il arriva exprès de Berne juste le lendemain de la clôture des débats qui avaient pourtant duré trois jours. Je doute que sa dépêche ait mentionné cette particularité.

La durée ordinaire des sessions est de six à huit semaines. La clôture se fait sans beaucoup de formalités. Après que le président a prononcé un discours assez court, dans lequel il résume les travaux d'une manière très-générale, il reçoit les remercîmens de l'assemblée par l'organe du député de Berne lorsqu'on siége à Zurich, et du député de Zurich lorsqu'on siége à Berne ou à Lucerne. Les visites officielles du premier jour se renouvellent, puis les députations quittent la ville fédérale, les unes le même soir, les autres le lendemain, toutes avec un louable empressement, saturées qu'elles sont de discours et de protocoles. Une dernière besogne les attend dans leur canton, le compte à rendre de leur mission. C'est rarement la partie la plus agréable de leur tâche.

Peut-être, Monsieur, retrouverai-je plus tard d'autres esquisses en pénétrant avec vous plus avant dans le domaine, en réalité si vaste, de notre organisation politique.

12 janvier 1844. R. D.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

JANVIER.

Nous nous sommes expliqué en tête de ce volume sur le caractère général de notre Chronique et nous avons montré comment elle était, à nos yeux, une des parties non-seulement les plus curieuses mais les plus essentielles du recueil. Nous ne reviendrons pas là-dessus : il est seulement un point particulier dont nous devons dire ici quelques mots. — La part de la France, dans cette revue littéraire, a été jusqu'à présent et sera toujours inévitablement très-grande : en voici les raisons. D'abord, personne ne songe à ce que la Suisse nous fournisse, mois par mois, un certain nombre de faits littéraires saillans. Quant à l'Allemagne, le mouvement intellectuel s'y maintient davantage dans la région des idées, s'y traduit moins au dehors en événemens et en personnages ; il fournit ainsi moins de matière, quelque chose de moins saisissable et de moins varié, pour cette partie de notre recueil où il s'agit surtout de raconter et de peindre plutôt que de disserter : il suffit de parcourir les journaux allemands eux-mêmes, et le plus célèbre de tous, la *Gazette d'Augsbourg*, pour être frappé de cette différence, qui tient à des causes que l'on ne saurait ni blâmer ni approuver entièrement. Enfin, notre Revue est écrite en français : ceci lui permet de s'adresser à la Suisse, à la France et à l'Allemagne tout ensemble, bien plus que si elle était écrite en allemand. La littérature française est donc tout naturellement le champ le plus riche pour elle en même temps que le plus voisin ; mais, suivant les vues expri-

mées dans l'avant-propos, la Revue Suisse, même en s'occupant de littérature française, n'en continue pas moins de rester nationale : disons comment.

Nous sommes ici de race et de langue françaises, inondés de livres français, assourdis de noms français, souvent dupes, inévitablement influencés. C'est un état de choses qu'on ne saurait changer, et dans lequel nous vivons, nous pensons, de compagnie avec la plus grande moitié de l'Europe intellectuelle. Mais ainsi rapprochés du centre français, et en même temps détachés de lui, nous avons les avantages et les devoirs de ceux qui occupent la frontière. Nous pouvons voir, savoir et avertir, la Suisse d'abord à qui nous sommes, ensuite nos voisins qui en passant chez nous peuvent apprendre à se connaître réciproquement. Nous devons réagir avec la vérité, pour tout le monde, contre la demi-connaissance et contre le faux. Mais nous devons surtout en profiter pour nous-mêmes, en apprenant par l'étude de nos voisins et en particulier de ceux qui nous ressemblent, à nous connaître, à nous diriger, à nous estimer ce que nous valons; non pas comme on le fait arbitrairement quand on ne sait que soi, mais comme on peut le faire avec plus de justesse et moins de danger quand on se mesure à côté des autres, au soleil, au jour et non dans l'ombre, à sa place grande ou petite, par son œuvre bonne ou imparfaite, dans son originalité bien comprise et fidèlement soutenue. Ainsi seulement on est quelque chose, on fait quelque chose, on compte pour quelque chose; sans dédain et sans ignorance, qui ne sont souvent qu'un masque d'impuissance ou de nullité. Pour arriver à avoir une littérature et une critique à soi, il faut mériter d'en avoir une pour les autres. Ne le pas vouloir c'est avouer trop d'orgueil ou trop d'humilité. Le vouloir et y tendre autrement qu'en se plaçant au point de vue littéraire général ou, pis encore, le vouloir en se tenant à part afin de mieux garder le défaut, c'est travailler vainement ou ne préparer à ses efforts qu'un succès ridicule. Le Jura s'élève entre nous et la France : gardons-nous d'aplanir cette antique barrière; conservons soigneusement derrière elle notre liberté, notre caractère propre et notre physionomie; mais, du Jura, ne croyons pas nécessaire de conserver la rudesse, le raboteux, le pénible, dans les choses d'art et de goût. Par quoi ont dû commencer tous les grands écrivains de la Suisse française? par faire dire de leur style, comme le remarquait dernièrement un journal qui

citait déjà bien des noms, que pour eux « il n'y avait plus de Jura[1]. » La littérature française, en effet, a quelque chose en tout de central qui fait son originalité, son universalité et sa force ; hors de là, en français, rien ne peut espérer de se maintenir. Nous ne sommes pas de Paris, il est vrai ; mais si nous ignorons Paris en serons-nous mieux Suisses, parlerons-nous mieux français, pourrons-nous choisir nos modèles et nos auteurs parmi les livres et parmi les hommes? Si nous ne pouvons avoir une opinion, on nous l'imposera directement ou indirectement ; voilà toute la différence.

Ces conséquences forcées de notre position et du génie de notre langue ont leurs avantages : tâchons de les reconnaître sans illusion et de nous en emparer. Nous avons la langue dans ses origines, dans son esprit, dans ses classiques : gardons-en le trésor sans négligence. Nous avons bon gré mal gré la littérature courante, mais nous sommes en dehors de son flot qui étourdit le jugement ; servons-nous de cette distance pour mieux juger, pour échapper à ces fluctuations du goût et de la mode qui reportent sans fruit, après des années tourbillonnantes, à l'endroit même d'où l'on était parti. Nous sommes désintéressés dans les luttes, étrangers aux coteries, indifférens aux leurres de la jalousie, de la louange, de la cupidité, à tout ce qui soulève tant de poussière autour des hommes du jour que, de près, on ne distingue plus leurs traits : nous, de plus loin, soyons impartiaux sans être crédules, francs sans être ennemis. Sachons et disons, à la Suisse et à l'Allemagne, ce qu'est Paris et la France ; à cette dernière ce que sont l'Allemagne et la Suisse : elle en est plus curieuse qu'on ne le suppose, car le tact du temps où elle vit l'avertit toujours, et nous sommes dans un siècle où les nations, loin de se copier, s'étudient, rivalisant à qui, par son génie et son individualité propres, atteindra le mieux le but commun. Le symptôme de ce besoin général de connaître ses voisins a paru, en France, plusieurs fois, même par des journaux fondés exprès pour le satisfaire : mais, trop français ou trop allemands, ils n'ont pu trouver cette lisière où précisément nous sommes pour servir de vrais intermédiaires. Traduire une civilisation littéraire n'est pas facile, et ne réussit, passé le premier jour, qu'à force de vérité, de bonne foi, d'impartialité et d'intelligence des deux vies qui voudraient se comprendre. La nôtre, pour servir

[1] *Revue des Deux-Mondes* du 1er octobre 1843.

de milieu, n'en sera point écrasée ; il nous semble, au contraire, qu'apprenant à mieux connaître son centre mais en le jugeant et sans s'y asservir, elle en recevra, avec plus de lumière, plus d'excitation et d'originalité.

La Suisse enfin dans son ensemble, avec sa nationalité *composite* et sa vie à part mais toujours si mêlée à tout, la Suisse, disons-nous, a, presque plus que d'autres, besoin d'une étude pareille. Peut-elle, en particulier, rester indifférente à ce qui vient de la France, que ce soit pour l'accepter ou pour s'en défendre? Il suffit, là-dessus, de se rappeler l'histoire et de ne pas trop oublier les faits contemporains. Voyez même l'Helvétie allemande : si, littérairement, elle est moins francisée que jadis, l'est-elle moins, politiquement? Puis, le fait qu'il y a une Helvétie française, dont l'influence sur la Suisse depuis trois siècles est toujours allée en augmentant, ce fait n'est point quelque chose d'accessoire, mais au contraire un des élémens constitutifs de la nationalité de la Suisse, de son existence et de son avenir. Or, tout comme nous sommes intéressés à ce que, dans cette nationalité, qui n'a rien de matériel, nos frères allemands conservent le principe germanique, ils ne le sont pas moins à ce que nous y conservions, nous, le principe français. La Suisse entière a donc intérêt, et un intérêt national, à bien connaître la France, le mouvement de ses idées et celui que les idées peuvent préparer dans les faits ; à juger enfin, sans passion comme sans illusion, un pays avec lequel le nôtre a tant de points de contact et de si antiques liens.

Nous reprenons maintenant nos récits au point où nous les avons laissés dans notre précédente livraison.

On nous écrit de Paris. — « Les Chambres s'ouvrent avec l'année. Les retardataires qui prolongent le séjour de la campagne jusque bien avant en décembre arrivent en foule et se multiplient avec rapidité pour réparer le temps perdu. Ajoutez le mouvement du jour de l'an ; jamais le courant à cette entrée du détroit n'aura paru plus tourbillonnant ni plus tumultueux. Et pourtant il n'y a rien au fond de tout cela que ce bruit même.

» L'agitation, la *trépidation* de cette rentrée d'année, ne sait sur quoi se porter d'essentiel et d'intéressant. On va, faute de mieux, et si l'on n'y prend pas garde, grossir des riens. En politique, la question universitaire, et surtout la dotation pour le duc de Nemours, sont jusqu'ici les *bâtons flottans* qui ont l'air de quelque chose de

loin. Mais en littérature, il n'y a pas même de bâtons flottans; l'histoire de l'*Empire* de M. Thiers ne viendra que dans dix-huit mois; on n'a rien, on n'espère rien pour cet hiver. Oh ! qu'une belle et bonne œuvre serait la bienvenue, et que c'est misère à ceux qui le pourraient de laisser passer de tels momens uniques de la ferveur et de l'avidité publiques. Décidément l'esprit humain est plutôt stérile qu'autre chose, — surtout depuis Juillet 1830. »

— « L'esclandre de Londres est finie; cette petite expédition jacobite a jeté son feu ; dans quelques jours il n'en sera plus du tout question et on l'aura oubliée, sinon qu'il y aura un jour à la Chambre des Députés quelque interpellation à MM. Berryer et consorts, qui s'empresseront de rappetisser leur voyage et d'en faire un acte de courtoisie et de fidélité toute privée. En attendant les journaux du parti légitimiste vont se nourrir à satiété de ces souvenirs et en tirer les conséquences chimériques qui font leur plus ordinaire pâture.

» Je vous avais dit à la date du 3 décembre, mettez quatre cents pèlerins en tout et vous aurez le chiffre; depuis ce chiffre a grossi; quelques retardataires se sont émus et, comme on est badaud dans tous les camps, on s'est mis à vouloir faire le voyage de Londres puisque d'autres l'avaient fait. La *moutonnerie* et le point d'honneur ont peut-être porté le nombre à huit cents, peut-être à mille ; qu'est-ce que cela fait? une centaine de plus ou de moins, quel triomphe! quelle poignée de vainqueurs devant une population indifférente ou hostile de plus de trente-trois millions d'hommes! »

— La *Revue des Deux-Mondes* du 1er janvier contient, sur ce même sujet, un article dont nous extrayons quelques passages et surtout une comparaison historique entre les anciens jacobites anglais et les légitimistes français.

« Les légitimistes ne voulaient-ils que faire parler d'eux? Je conviens qu'ils y ont réussi ; mais le beau succès, et qu'il y a de raison d'en être fier dans une société où la première chose venue jouit chaque jour du privilége d'occuper tout le monde ! Les légitimistes ont-ils cru arriver à l'héroïsme par une bravade? Où donc est la prouesse où le péril n'est pas? Les légitimistes ont-ils ambitionné la douce satisfaction de nous narguer? Mais si leur voyage en Angleterre disait quelque chose, n'était-ce pas, et d'une manière éclatante, l'impossibilité, pour eux aussi grande que le désir, de faire avec un personnage de plus le voyage inverse? Or, dans une pareille situation, de quel côté de la Manche étaient, je vous prie, les rieurs de bon al.i, de quel côté les tristes figures?

» ...... Les légitimistes n'aiment pas à entendre parler de l'histoire d'Angleterre : ils sont comme tous les entêtés malheureux, qui s'en prennent de leurs

échecs à ceux qui les en ont vainement avertis d'avance. L'histoire d'Angleterre semblait avoir prophétisé aux légitimistes leur propre histoire. Les clairvoyans les prévenaient en 1828 et en 1829 qu'ils travaillaient par leur obstination à refaire la révolution de 1688. Ils niaient alors avec une superbe incrédulité la similitude des situations; croyez-vous que 1830 les ait désabusés? Pas le moins du monde; ils vous diront aujourd'hui qu'il n'y a pas la moindre ressemblance entre la situation des jacobites et la position que la révolution de juillet leur a faite.

» Eh bien! ici, les légitimistes ont peut-être plus raison qu'ils ne le souhaitent; non, quoique les légitimistes soient tombés comme les jacobites, quoique, pas plus que les jacobites, ils ne soient destinés à se relever, la situation où 1830 les a mis ne se peut pas comparer, grâce à Dieu, à celle que les partisans des Stuarts conservèrent long-temps en Angleterre...... La preuve la plus notable de la force réelle que l'intérêt jacobite retint long-temps après 1688, c'est que les principaux whigs, les auteurs de la révolution, cherchèrent toujours à conserver des rapports avec la famille royale exilée. Des documens nombreux et authentiques, qui font partie des *Stuart-Papers*, prouvent que des ministres whigs de Guillaume et d'Anne, que lord Danby, le duc de Schrewsbury, le lord-trésorier Godolphin, l'amiral Russell, le duc de Marlborough même, lui, surtout, correspondirent secrètement avec les Stuarts. Le maréchal de Boufflers s'étonnait dans une entrevue qu'il eut avec Marlborough pendant la guerre de Flandre, que le général anglais lui demandât avec intérêt des détails sur la famille exilée, et ce n'est pas sans témoigner une moindre surprise que Saint-Simon rapporte ce fait. Qu'eût-il dit s'il eût su qu'après des victoires qui devaient au moins retarder la restauration jacobite, Marlborough écrivait au souverain déchu des lettres qui exprimaient, dans les termes les plus vifs, à la fois le repentir et l'attachement! Qu'eût-il dit s'il eût vu cette lettre au roi Jacques, aujourd'hui imprimée, où, pour prouver la sincérité de ses protestations par autre chose que des paroles, Marlborough livrait à l'ennemi le secret du projet d'une expédition anglaise sur Brest, expédition dont l'insuccès, amené peut-être par cette trahison, coûta la vie à huit cents soldats anglais? Marlborough persévéra jusqu'au bout dans cette duplicité; en avril 1713, il écrivait à l'électeur de Hanovre: « Je vous prie d'être persuadé que je serai toujours prêt à exposer ma vie et ma fortune pour votre service. » Au mois d'octobre de la même année, il déclarait solennellement à un agent jacobite qu'il aimerait mieux avoir les mains coupées que de faire quelque chose qui pût être préjudiciable aux intérêts du roi Jacques........

» Les chances qui soutenaient l'espoir des jacobites, conclut l'auteur de l'article, étaient donc aussi nombreuses que celles des légitimistes sont illusoires. On sait, ajoute-t-il en citant un dernier fait à l'appui de son assertion, combien elles furent formidables au moment où Charles-Edouard assimila à sa cause les griefs nationaux de l'Ecosse. Certes, les légitimistes peuvent se vanter à leur aise de ne plus songer à recourir à des moyens qui sont en réalité au-dessus de leur atteinte: à qui persuaderaient-ils qu'ils n'envieraient pas la situation des affaires jacobites à l'époque de la prise d'armes des *Highlands*, lorsque peu d'an-

nées auparavant Robert-Walpole croyait les amis des Stuarts encore assez dignes d'être ménagés en Angleterre pour écrire de sa propre main au prétendant une lettre pleine de protestations de dévouement .... »

Cet article est atribué à un jeune économiste et publiciste, M. Forcade. Il répond à l'impression de bien des esprits sensés et élevés. On peut remarquer seulement, que vers la fin il est bien dur pour la noblesse française qui n'a pas été seulement en tête dans les batailles, mais aussi dans les choses de l'esprit. Bien des noms sont à elle dans l'histoire des lettres, La Rochefoucault, Retz, Saint-Simon. Le grand Condé soutenait Boileau, et le maréchal de Richelieu appuyait Voltaire. Et de nos jours qui donc a plus brillamment donné que ces gentilshommes, Chateaubriand, Lamartine, Bonald, etc. ? Il est vrai qu'avec tout ce brillant il y a toujours eu décousu et inconséquence.

— Le grand événement littéraire de la fin de l'année a été la mort de Casimir Delavigne ; il a été unanimement regretté, et il était bien de voir si populaires et si solennelles les funérailles d'un homme qui n'avait été que poète et n'avait voulu être que cela. C'est peut-être là le trait qui l'honore le plus, dans sa carrière si bien remplie et si noblement parcourue. Honoré sous la restauration de l'amitié du duc d'Orléans, estimé de tous, poète politique le plus en faveur dans les classes moyennes, il n'a rien pris pour lui, au moment du triomphe ; il a continué de cultiver les lettres et n'a pas changé de théâtre. S'il l'avait désiré, nul doute que la chambre des pairs ne se fût ouverte pour lui. Il n'était pas très-riche, et une jolie pièce de vers apprend qu'il avait été obligé de vendre une campagne appelée la *Madeleine* à laquelle il tenait. Quand on lui demandait si, pour la tant regretter, cette campagne lui rapportait beaucoup, il répondait : « Elle me rapportait.... des vers. » Il avait épousé il y a quelques années une dame d'honneur de la reine Hortense, et vivait fort en famille, allant très-peu dans le monde. — Victor Hugo a trouvé d'éloquentes paroles sur la tombe de son rival, et lui-même il a eu le droit de rappeler avec sentiment le coup qui venait de le frapper. Voici les principaux passages de son discours :

« Celui qui a l'honneur de présider en ce moment l'Académie Française ne peut, dans quelque situation qu'il se trouve lui-même, être absent un pareil jour, ni muet devant un pareil cercueil.

» Il s'arrache à un deuil personnel pour entrer dans le deuil général ; il fait taire un instant, pour s'associer aux regrets de tous, le douloureux égoïsme de

son propre malheur. Acceptons, hélas! avec une obéissance grave et résignée, les mystérieuses volontés de la Providence qui multiplient autour de nous les mères et les veuves désolées, qui imposent à la douleur des devoirs envers la douleur, et qui, dans leur toute-puissance impénétrable, font consoler l'enfant qui a perdu son père, par le père qui a perdu son enfant.

» Consoler! oui, c'est le mot Que l'enfant qui nous écoute prenne pour suprême consolation, en effet, le souvenir de ce qu'a été son père! Que cette belle vie, si pleine d'œuvres excellentes, apparaisse maintenant tout entière à son jeune esprit, avec ce je ne sais quoi de grand, d'achevé et de vénérable que la mort donne à la vie!

» ..... Peu d'écrivains ont mieux accompli leur mission que M. Casimir Delavigne; peu d'existences ont été aussi bien occupées malgré les souffrances du corps, aussi bien remplies malgré la brièveté des jours. Deux fois poète, doué tout ensemble de la puissance lyrique et de la puissance dramatique, il avait tout connu, tout obtenu, tout éprouvé, tout traversé, la popularité, les applaudissemens, l'acclamation de la foule, les triomphes du théâtre, toujours si éclatans, toujours si contestés. Comme toutes les intelligences supérieures, il avait l'œil constamment fixé sur un but sérieux; il avait senti cette vérité, que le talent est un devoir; il comprenait profondément, et avec le sentiment de sa responsabilité, la haute fonction que la pensée exerce parmi les hommes, que le poète remplit parmi les esprits.....

» Il a bien travaillé! Qu'il repose maintenant! Que les petites haines qui poursuivent les grandes renommées, que les divisions d'écoles, que les rumeurs de partis, que les passions et les ingratitudes littéraires fassent silence autour du noble poète endormi. Injustices, clameurs, luttes, souffrances, tout ce qui trouble et agite la vie des hommes éminens, s'évanouit à l'heure sacrée où nous sommes. La mort, c'est l'avénement du vrai. Devant la mort, il ne reste du poète que la gloire, de l'homme que l'âme, de ce monde que Dieu. »

Ces paroles de Victor Hugo ont été accueillies de tous, comme elles le méritaient; et elles ont ajouté à la consécration funèbre de ce jour. Hugo se trouve en ce moment ce qu'on appelle *directeur* de l'Académie, c'est-à-dire le président élu pour le trimestre qui finit. Ce sera lui qui naturellement sera chargé de répondre au successeur de Casimir Delavigne à l'Académie, et qui devra encore une fois apprécier les titres du poète dramatique qu'on lui a si souvent opposé! Nous-mêmes nous y reviendrons alors.

— La mort de Casimir Delavigne fait, avec celle de M. Campenon, une seconde vacance à l'Académie française. M. Campenon, mort il y a un mois environ, n'était qu'un poète gracieux de l'école de Delille, et un homme de goût; né à la Guadeloupe et paresseux comme un créole. Il a écrit un petit poème la *Maison des Champs*, et aussi l'*Enfant prodigue*, espèce d'idylle biblique. — Les ambitions littéraires sont vivement excitées par ces deux vacances à l'Aca-

démie, dont les fauteuils deviennent de plus en plus recherchés. On cite parmi les candidats MM. Saint-Marc Girardin, Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, Emile Deschamps, et beaucoup d'autres. M. Vatout député, directeur des bibliothèques du roi, et auteur d'une *Histoire des Châteaux royaux*, est aussi fort en instance ; il est homme d'esprit et joyeux convive (*good fellow*) plutôt que littérateur ; ce ne serait pas une raison pour qu'il ne réussît pas. Parmi les candidatures non sérieuses, il s'en trouve toujours quelques-unes de singulières et d'inexplicables. On cite M. Dumolard qui s'intitule le *doyen des auteurs dramatiques* et qui va faire ses visites en disant (comme au reste le disent tous les candidats) : « Je ne me présente que parce que mes amis m'y forcent : mais qu'y faire? j'ai là mon armée derrière moi ; et il me faut marcher. » — Les brigues auxquelles il est presque nécessaire de se livrer pour quiconque aspire au fauteuil académique, paraissent devenir de plus en plus exigeantes et onéreuses à mesure que les habitudes politiques et parlementaires pénètrent jusque dans la littérature. Il serait temps qu'au sein de l'Académie quelque Caton le censeur se levât et proposât à cet égard un règlement pour tempérer ce luxe d'obsessions qui est tout propre à décourager le mérite modeste.

— L'abbé Lacordaire a continué de prêcher l'Avent à Notre-Dame, devant un auditoire immense. Il a mieux réussi les autres fois que la première ; il s'est relevé comme éloquence. Il est très-brillant, mais il manque de gravité et de vrai christianisme. Il flatte son auditoire, il fait des complimens à son siècle, il se dit le *concitoyen* de tout le monde, cite des vers en chaire, loue Châteaubriand en face (qui est là assis dans le *banc d'œuvre)* ; en un mot, Lacordaire fait d'autant plus le mondain qu'il est dominicain. Il sent le besoin de se faire pardonner son habit. Cet habit de moine qui, au moyen-âge, donnait de la liberté, en ôte aujourd'hui ; Lacordaire s'est gêné en s'encapuchonnant. En somme, il manque de la première des qualités du prédicateur et du prêtre, d'*autorité*. — Oh ! qu'un petit grain de Bourdaloue ferait bien mieux notre affaire !

— L'abbé Combalot vient, à son tour, de publier sa brochure sur la liberté d'enseignement et contre l'université. On a dit de celle de M. de Montalembert, datée de Madère, que c'était du *madère sec* [1].

[1] Notre précédente Chronique en donne, abrégées, les pages les plus remarquables.

Je crains, ajoute un de nos correspondans, que celle de l'abbé Combalot ne soit de la grosse et très-grosse bière assez mal brassée [1]. Il ne se distingue point par le goût, par le jugement, et il a de singulières saillies, l'imagination quelque peu folâtre ; il a en lui du Maillard et du Ménot, ces prédicateurs macaroniques du xve siècle. La métaphore burlesque et même le calembourg ne lui coûtent pas. C'est lui qui parlait en chaire de ces romanciers dont les feuilletons *suent* le vice : allusion aux feuilletons de *Sue.*

« Suivant l'abbé Combalot, disent les *Débats*, il y a un autre pays où il se fait *une guerre contre l'Église, plus funeste à la société catholique* que la persécution de l'empereur Nicolas. Ce pays, c'est la France, et le persécuteur, c'est le monopole universitaire... « Le monopole, dit-il, a fait couler plus de larmes que Napoléon n'en fit répandre à ces mères désespérées qui demandèrent compte à son insatiable ambition des torrens de sang dont il arrosa ses champs de bataille » (page 41). Qu'est-ce que le monopole universitaire ? Le lecteur peut choisir entre les définitions suivantes qu'en donne M. l'abbé Combalot : « C'est le massacre des Innocens du cruel Hérode (page 7). — C'est un Saturne nourri de la substance la plus pure de l'âme des enfans et abreuvé des larmes de leur mère (page 48). — C'est un sanglier qui ravage le champ du dernier fils de Marie (page 8), etc., etc. »

Toute cette levée de boucliers n'accommode pas les affaires du clergé.

— Dans les discours officiels de nouvelle année, le roi Louis-Philippe, en répondant à M. Villemain, s'est montré beaucoup moins universitaire que son ministre ; il n'a parlé que de la nécessité d'un enseignement religieux : la nuance est assez curieuse à noter.

LE MINISTRE : — « L'époque nouvelle inaugurée par vous, Sire, cette époque d'une ferme et sincère alliance du pouvoir et de la liberté, devait se marquer sous toutes les formes par l'activité croissante et l'émulation des esprits. L'Université de France s'honore de suivre, pour sa part, ce progrès général. Tandis que l'enseignement élémentaire, le bienfait continu de votre règne envers le peuple, s'étend incessamment aux plus pauvres communes, les établissemens scientifiques de l'État et des villes s'accroissent chaque année de quelques millions d'élèves. C'est le résultat d'un gouvernement équitable et libre, de faire aimer et rechercher l'instruction, etc. »

LE ROI : — « ... Il importe que la conscience de ces devoirs soit inspirée de bonne heure; il importe surtout d'imprimer à l'éducation publique cette direction morale et religieuse si nécessaire pour préparer la jeunesse à bien traverser la carrière de la vie. Tel est le vœu de mon cœur. »

— On va inaugurer le monument de Molière rue Richelieu en

[1] Il y a eu à Paris une fabrique de bière *Combalot*, d'un parent de l'abbé.

face du numéro 34 où il habitait. Il s'est élevé des difficultés et une polémique au sujet de cette inauguration. Le gouvernement y serait-il ou non représenté par le préfet de la Seine? il paraît réellement qu'on a hésité, et que, de peur de déplaire au clergé en acceptant si hautement le grand Excommunié, le ministère de l'intérieur avait pensé à retirer son épingle du jeu. Dans ce cas le préfet et l'autorité municipale n'y auraient pas assisté. Le bruit qu'a fait ce contre-ordre a pourtant produit quelque effet, et le ministère s'est ravisé. Mais il paraît bien qu'il y avait eu quelque hésitation. Ce petit fait tout littéraire peut donner la mesure de la décision et de la hauteur de vues de nos hommes d'état dans les questions de conflits qui vont se présenter.

L'Académie Française, par l'organe de M. Dupaty, a fait une motion afin de se mettre d'autant plus en avant pour Molière, lequel, en son temps, n'était pas de l'Académie.

— On a donné au Théâtre Français *Tibère*, tragédie de Marie-Joseph Chénier qui n'avait jamais pu être représentée jusqu'ici. C'est une étude mâle et sévère de Tacite; les défauts de sécheresse et de déclamation n'empêchent pas cette œuvre d'être une des plus remarquables de l'ancienne école. Jules Janin, dans son feuilleton du 18 décembre, en a parlé avec une légèreté scandaleuse, en prodiguant l'insulte à l'un des hommes les plus distingués de la littérature d'alors.

« Si l'on eût bien fait, dit-il, on eût laissé dans les limbes cette méchante tragédie d'un style équivoque et d'un intérêt fort contestable. Puisque le frère d'André Chénier reposait dans cette tombe qui a dû lui paraître bien douce après toutes les agitations de sa vie, il fallait le laisser couché là, et ne pas en faire le héros posthume d'une première représentation. Celui-là et tous les autres de sa cohorte, ils sont du nombre des poètes qui ont vécu, ils ne peuvent que gagner à être oubliés et vus de loin. Ils ont été la queue de Voltaire, mais ils sont restés en chemin pendant que cette comète errante poursuivait sa course en zig zag dans tous les nuages du ciel. Vie agitée et malheureuse, poésie mêlée de bien et de mal, tragédie entourée de passions et de colères dont le poète rougit plus tard, popularité de tribune et de carrefour, inquiétude qui ressemble aux remords..., gloire d'un jour, envie fugitive comme la gloire, vanités des révolutions et des émeutes, succès vite oubliés, chutes sans rémissions, turbulences misérables, une vieillesse découragée, un frère glorieux dont la gloire grandit chaque jour, gloire consacrée par l'échafaud, la gloire d'un poète martyr! — Et tout cela pour finir par des doutes cruels : de quel côté était la vertu ? où se tenait la liberté? Quel est le poète, de moi ou de mon frère? quel est l'heureux de

nous deux, moi qui m'étais assis parmi les bourreaux, lui qui a pris son élan parmi les victimes? »

Marie-Joseph Chénier a eu sans doute un caractère difficile, irritable; il a cédé parfois à de mauvaises passions, il a traversé une époque orageuse et souillée en y payant trop largement son tribut. Mais il avait une véritable énergie, des portions généreuses, un talent qui allait s'épurant avec les années : c'a été le plus brillant et le plus ferme des disciples directs de Voltaire. Son *Epître* à ce dernier, sa *Promenade* à Saint Cloud, sont des pièces qu'on relira toujours. Quant à cette banale accusation d'avoir trempé dans la mort de son frère André, il serait temps de laisser une si odieuse calomnie. Venir lapider sans cesse Marie-Joseph avec les ossemens d'André, c'est violer soi-même la piété qu'on doit aux morts, et prendre plaisir à ce sacrilége qu'on fait mine d'exécrer.

— Quelle que soit la place que l'on accorde à Jules Janin dans la littérature contemporaine, il est sûr au moins qu'il y fait beaucoup de bruit, qu'on en juge par ce qui lui arrive dans ce moment! nous recevons plusieurs lettres et de curieux détails là-dessus. Son feuilleton contre le *Tibère* de Chénier et contre ce poète éminent, a excité soudain une rumeur universelle et de l'indignation dans plus d'un cœur : voici que les représailles sont venues. Félix Pyat s'est porté pour le vengeur de Chénier: a-t-il lui-même, pour son compte, quelque dent particulière contre J. Janin qui l'aurait maltraité comme auteur dramatique? Nous ne savons. Quoi qu'il en soit, Pyat a lancé un article foudroyant, que le *Charivari* dont il est rédacteur ordinaire n'a pas osé insérer en son entier, mais que le journal la *Réforme* a accueilli. Nous allons en extraire les principaux passages, surtout ceux qui contiennent des faits : les plus forts, ceux que nous avons soulignés, non-seulement sont vrais, mais ils sont très-connus dans le monde de la presse politique et littéraire. L'article est intitulé : *Marie-Joseph Chénier et le Prince des Critiques.*

« Ce critique est l'élève d'une école ignoble; il a appris son métier littéraire au *Courrier des Théâtres;* il a fait là ses premières armes. Après s'être nourri dans cet antre, non de la chair des ours, mais de pauvres comédiens qui ne pouvaient racheter leur peau de ses flèches, il arriva tout élevé au *Figaro;* et là, sous M. Nestor Roqueplan, il fit une guerre radicale à la restauration. Le lendemain, il déserta à l'ennemi, passa avec armes et bagages à la *Quotidienne*, ou plutôt *il continua de combattre en même temps dans les deux camps;* rouge ici, blanc là-bas, attaquant la royauté avec le bois vert de Figaro, exorcisant la révolu-

tion avec l'eau bénite de Bazile, demandant l'insurrection d'une main, les coups d'état de l'autre, et recevant des deux. Il trouva moyen d'être encore d'un troisième parti entre ces deux extrêmes. Il entra, toujours en même temps, au *Messager des Chambres,* journal métis du ministère Martignac; et après 1830, il fut naturellement du juste-milieu. Il fit alors son *trou*, comme il l'a dit lui-même, dans le journal qui lui convenait, dans le journal du gouvernement (les *Débats*).

» ... Cet homme, il faut en faire justice, enfin, il faut dire une fois ce que tout le monde en pense, est le représentant, l'idéal, la honte même de cette école honteuse qui a surgi du bas de la presse de la restauration, comme la vase monte du fond des lacs pendant le mauvais temps ; c'est l'expression la plus complète de cette littérature sceptique et pourrie, hostile à tout et prostituée à tous, sans cœur ni âme, hargneuse et lâche, égoïste et avide, qui n'a d'autre but, d'autre vœu, d'autre foi que l'argent; oui, c'est le chef de ces enfans perdus de la pensée, de ces *bravi* de la presse, âpres au gain, insatiables de lucre, qui s'escriment au jour le jour, au profit de qui les paie, comme ces routiers mercenaires qui s'engageaient et se battaient au service de leur solde, n'avaient pour patrie que le salaire, pour honneur que la bourse, et pour drapeau que l'argent.

» ...... Dans le journal du juste-milieu, cet homme n'a donc fait qu'augmenter ses volte-faces et ses perfidies; il n'en pouvait être autrement. *Combien de fois il signa l'éloge chez lui, et masqua l'attaque ailleurs?* Combien de fois il sortit de son trou où il avait crié : « Vive le roi Midas ! » et s'en alla dire tout bas aux roseaux de la légitimité et de la république : « Midas, le roi Midas a des oreilles d'ânes ! » C'est ainsi qu'il portait à Carrel un article anonyme sur ce bon M. Viennet qui se trouvait caressé d'une main et éreinté de l'autre. On connaît la préface d'un certain livre (*Barnave*), ce soufflet sanglant donné à la dynastie dont il mendia ensuite le pardon dans un *Voyage à Fontainebleau*, dans un *Almanach de Versailles*, rachetant ainsi une préface d'injures par deux volumes de flatteries, et obtenant, au lieu de pardon, une insigne vengeance, la croix d'honneur.

» Sous une apparence de naïveté, d'inspiration et d'étourderie, nul n'est moins spontané, moins prime-sautier, plus prémédité que lui. Quand il a fait, ou plutôt quand il a *édité* sa fameuse préface en 1831, la dynastie était chancelante; quand il demanda la croix d'honneur, elle était consolidée; tout dans sa conduite mobile est donc d'une volonté fixe, continue, délibérée; tout a un but, une règle, un résultat; résultat positif, but d'égoïsme, règle d'intérêt.

» Façonné de bonne heure aux vénalités de son premier journal, il a conservé toute sa vie les habitudes sordides qu'il y avait contractées, qui consistent à tirer parti de tout et à ne jamais écrire pour rien. Il a vraiment fait de la littérature *métier et marchandise;* il a tenu boutique de prose de tout genre et à tout prix; il a composé des préfaces et des postfaces, des prospectus et des articles pour tous les libraires, sur tous les livres, jusqu'aux livres de bouches. J'ai lu hier encore un feuilleton de lui sur les œuvres de Carême, en français de cuisine. Enfin ce n'est plus l'homme de lettres, c'est le marchand de copie, c'est l'écrivain public avec de la honte de plus, car il vend sa pensée par dessus le papier; voulez-vous une page pour? — c'est tant. — Une page contre? — c'est encore

tant. — Qui faut il frapper? Qui faut-il flatter? Parlez, faites-vous servir? Ennemis, amis, étrangers, parens, tout est en vente, au plus offrant; il trafique de ses sentimens, comme de ses passions, de sa famille et de lui-même. Il a livré sa maîtresse en deux volumes in-12; sa tante à peine morte a été vendue in-8°; *sa femme, sa femme légitime a été rédigée toute vive en feuilleton;* oui, il a écrit jusqu'à son mariage, vous vous en souvenez; les arcanes du foyer, les joies les plus intimes, les mystères les plus saints, les secrets les plus murés de la vie privée, il a tout étalé, tout publié sans vergogne, jusqu'au fond de son alcove, jusqu'à son lit de noce. Parodiant ainsi cette reine de la tour de Nesle qui jetait, la nuit, par la fenêtre, ses amours dans la Seine, il les a jetés le matin, lui, dans son journal. La Seine les recouvrait du moins, c'était plus honnête. Ah! nous sommes sans pitié contre celui qui n'a eu pitié de personne, pas même des siens, qui exposera jusqu'à ses enfans s'il en a!

» Buffon a dit : le style c'est l'homme; or, le style est faux, bouffi, confus et louche; c'est une obésité de mots qui simule la force, un fatras de paradoxes, d'idées perverses et gâtées;... une langue déraisonnable, déréglée et dissolue, qui a eu d'abord son bruit de scandale, son succès d'étonnement comme tout ce qui est extravagant, éhonté, impossible, le succès des nudités ou des mascarades, de tous les cynismes, remplacé vite par le mépris et le dégoût qu'inspirent l'impudence et la folie. Ainsi tous ses libraires ont fait banqueroute; et il en est réduit, lui, maintenant à se faire illustrer, à faire des livres d'images pour Curmer. Beaumarchais disait : « Tout ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. » A présent, tout ce qui ne vaut pas la peine d'être lu, on l'illustre. Ce n'est plus l'esprit qui vivifie la lettre, c'est l'image. L'image est aux auteurs vivans ce que le fard est aux vieilles femmes, ce que l'embaumement est aux morts; il ne lui manque plus qu'un fauteuil à l'Académie au lieu et place de Béranger. »

Voilà ce que J. Janin s'est attiré par son feuilleton indécent. Ce sont des échantillons curieux du degré d'aménité où en sont venues les mœurs littéraires. On n'avait pourtant rien encore écrit aujourd'hui de la force du feuilleton de Pyat. Nous ne savons comment l'*Enfant gâté* avalera cette médecine.

Le numéro de la *Réforme* qui contient cette attaque contre le *Prince des Critiques* a été si vite épuisé qu'on vient de réimprimer l'article en brochure au prix de quinze centimes, et il est à tous les étalages : c'est une exposition au pilori, c'est une exécution publique à laquelle chacun assiste, en se disant : *c'est bien fait, c'est bien vrai*!

Félix Pyat a été autrefois très-lié avec J. Janin; il a même écrit, dit-on, dans le roman de *Barnave* de celui-ci le chapitre de *Séjan*, de même qu'Etienne Becquet avait écrit par complaisance la préface, ce que Janin a su très-bien dire lorsqu'il a voulu se disculper ensuite de cette philippique si injurieuse à la famille d'Orléans. —

Félix Pyat est un écrivain de l'école démocratique ; il a fait quelques pièces de théâtre qui ont eu un demi-succès. Il a de la vigueur, de la verve, mais le trait un peu gros, le ton cru, une exaltation un peu confuse et désordonnée. Cette fois il a trouvé juste et il est tombé à belles dents sur sa proie.

— J. Janin a imperceptiblement répondu à cette rude attaque : c'est à la fin de son dernier feuilleton sur la *Bérénice* de Racine, que Mlle Rachel vient d'ajouter à ses rôles.

« N'oubliez pas, dit-il en terminant, de lire la préface de *Bérénice*, c'est une chose charmante ; le mépris et le dédain n'ont rien produit de plus parfait. Voilà comment il faut répondre aux insulteurs, quand on répond. Il paraît que la *Bérénice* de Racine, pour avoir été applaudie par Louis XIV en personne et par les meilleurs esprits de la ville et de la cour, fut exposée aux insultes de tous les va-nu-pieds de son temps. On a traîné la Bérénice sur le théâtre d'Arlequin, où elle a fait la joie des bateleurs. Les pamphlets et les brochures ont déchiré de leurs dents noires l'œuvre charmante. Racine lui-même, avec son aimable sourire de tous les jours, se demande ce qu'il doit faire « d'un homme qui ne peut rien et » qui ne sait pas même construire ce qu'il pense? » Au reste, et c'est ainsi qu'il explique son dédain pour ces viles attaques : « Toutes ces critiques sont le par- » tage de quatre ou cinq petits auteurs infortunés qui n'ont jamais pu par eux- » mêmes exciter la curiosité du public. Ils attendent toujours l'occasion de quel- » que ouvrage qui réussisse, pour l'attaquer, non point par jalousie, sur quel » fondement seraient-ils jaloux ? mais dans l'espérance qu'on se donnera la peine » de leur répondre, et qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres ouvrages » les auraient laissés toute leur vie ! »

» Et comme il le dit, il le fait ; il n'a pas la charité de nous dire le nom de cet auteur obscur. C'est dignement le châtier ; nous trouvons seulement qu'il lui a fait beaucoup trop d'honneur d'en parler. »

A voir le critique si folâtre d'ordinaire se contenir si bien, on serait tenté de croire qu'il s'est senti atteint sérieusement. Il est bien tard pour faire l'homme de goût.

— Mlle Rachel vient de jouer le rôle de *Bérénice* pour la première fois : elle a fort réussi. Elle a paru pleine de grâce, de *vénusté*, comme toujours ; dans les airs de tête et dans sa coiffure, avec deux ou trois boucles modestes qui s'échappaient de chaque côté de dessous son diadême, on aurait dit d'un camée antique. La pièce n'a point paru trop froide, quoiqu'elle le soit, malgré tout, un peu ; mais il y a encore de la passion dans cette élégie à trois personnages qui exprime si bien le premier moment de Louis XIV amoureux de la Mancini ou de Lavallière. C'est un rôle de plus

pour Mlle Rachel qui se trouve embarrassée d'en conquérir de nouveaux, et ce sera un de ses bons.

— La *Revue des Deux-Mondes* donne un très-bon et judicieux article sur les *Mystères de Paris* par M. Paulin Limayrac. Tirons-en quelques fragmens d'histoire littéraire et de mœurs contemporaines.

« Dès qu'une passion se montre à la surface d'une société comme la nôtre, il y a des gens qui arrivent aussitôt à la file pour la satisfaire et l'exploiter, et de même qu'on ouvre des maisons de jeu aux joueurs, on ouvrit le feuilleton aux romanciers. Ils s'y précipitèrent d'enthousiasme, et les plus heureux, les élus, purent croire d'abord que tout allait à souhait ; ils faisaient bonne moisson d'argent et de renommée. Il est vrai qu'il ne considéraient pas la fin, et qu'ils ne voulaient pas s'apercevoir qu'en se créant d'aussi beaux revenus, ils dissipaient leur capital... L'improvisation est le nerf du feuilleton et la ruine du romancier, de telle sorte que le feuilleton, qui est ingrat, dévore ses bienfaiteurs. C'est folie que de vouloir créer *ex abrupto* des œuvres d'art où tout doit être combiné de longue main.... Le jour où le roman épousa morganatiquement le feuilleton doit être marqué d'un caillou noir. De ce moment on n'a plus servi au public que le carton aux ébauches...

» L'histoire des lettres a ses mauvais jours. L'imagination a ses époques de rois fainéans et aussi ses régences. C'est en pleine régence qu'elle est aujourd'hui, et c'est le feuilleton qui l'a menée là par la main.... D'écart en écart, l'improvisation aidant, c'est à ce point en effet que le roman en est arrivé : il sert du poison, ou peu s'en faut, avec une fausse étiquette, c'est-à-dire que pour dernière ressource il est devenu licencieux avec des airs de moraliste. Dans sa dernière transformation, qui l'aurait cru? il n'a pas trouvé d'autre moyen de se renouveler que de ressusciter Mercier et Rétif de la Bretonne. Oui, Rétif et Mercier.... Rétif a écrit la *Fille entretenue et vertueuse*, et si ce n'est pas là la mère c'est au moins la grand'mère de toutes nos Fleur-de-Marie. Infatigable romancier il était infatigable publiciste... Il a commis tous les solécismes et les barbarismes possibles, il a composé deux cent cinquante volumes, et il en a imprimé de ses mains un bon nombre sans manuscrit. Ceux qui ont connu Rétif assurent que, malgré l'immoralité et la folie de ses systèmes, c'était un homme de bonne foi, qui se salissait sans s'en apercevoir, et qui battait la boue avec les meilleures intentions.

» Au moins le libertinage du XVIIIe siècle était plein de franchise. La littérature sensuelle de ce temps-là disait son vrai nom, elle tenait boutique et mettait enseigne. Les choses se passent aujourd'hui d'une autre façon ; c'est à la faveur d'un déguisement que la corruption se glisse partout.... L'époque s'est engouée de philanthropie, vous êtes philanthrope ; les monts-de-piété, les caisses d'épargne, les bagnes et les prisons sont les sujets en apparence favoris de vos veilles laborieuses.

» Qu'est-ce à dire? Le lecteur français, qui jadis voulait être respecté, s'accommode-t-il de ce commerce familier avec ces êtres dégradés qui sont la

lèpre de la civilisation..... La Muse, malgré ses excès, n'avait pas mérité un tel châtiment, et aucun tribunal ne l'avait condamnée aux égoûts.....

» Notre goût est en bon chemin! Les ruelles de la Cité, voilà les jardins d'Armide de nos poëmes!

» Avec la plus admirable souplesse d'esprit et la plus grande dextérité de parole, il serait impossible de raconter dans un salon, dans ce qu'on est convenu d'appeler le monde, certaines scènes de nos romans, sans faire monter la rougeur au front des femmes. Personne n'oserait commencer de pareils récits, et, si on commençait, à coup sûr on n'achèverait pas. Comment donc ose-t-on écrire et signer de son nom ce qu'on n'oserait pas dire, et comment celles qui ne pourraient pas écouter le premier mot sans rougir, et qui vous imposeraient silence au second, parviennent-elles à vous lire le front calme et le teint reposé? Ceci est à l'éloge de nos mœurs et non pas au nôtre : le siècle a plus de moralité que le monde. Si ce fait a pu être contestable, il ne l'est plus; il n'a été que trop mis en lumière par le prodigieux succès qui a éclaté autour du livre de M. Eugène Sue. »

La *Revue Suisse* voit avec plaisir qu'elle avait frappé d'avance dans le même sens et qu'en tirant *sur le temps* elle avait atteint juste aux mêmes endroits. Cela doit nous encourager à ne pas nous croire trop provincial ni trop dupe. Et remarquez que cet article de M. Limayrac est le seul jusqu'ici qui ait traité ce livre détestable comme il convient; si cet article n'était pas venu, il n'y en aurait eu aucun dans les journaux de Paris qui méritât de compter. Tant il n'y a plus de véritable critique organisée! — Oui, nous le répétons aujourd'hui avec toute l'autorité de la réflexion, oui, l'inspiration essentielle des *Mystères de Paris*, c'est un fond de crapule ; l'odeur en circule partout, même quand l'auteur la masque dans de prétendus parfums. Et chose honteuse, ce qui a fait le principal attrait, si étrange, de ce livre impur, ça été cette odeur même de crapule déguisée en parfums. — Heureusement ce triste épisode du carnaval littéraire est déjà une mystification de l'autre année. On dit que l'admiration dure encore en Allemagne, et qu'elle vient seulement d'atteindre son apogée à Vienne, où plus d'une belle dame appelle par gentillesse son petit enfant *Tortillard*. Nous ne le croyons pas.

— Charles Nodier, l'aimable et charmant écrivain, est, assure-t-on, gravement malade ; toute la littérature de Paris en est émue : on court à l'extrémité de Paris, à l'*Arsenal* où il demeure, pour le voir, pour s'informer. Les témoignages d'intérêt sont continuels et universels, de tous les côtés, de tous les rangs. Aimable pays après tout que celui de France, où un simple homme de lettres qui ne

peut rien, qui n'est rien, tient tant de place, et où se déclare si spontanément l'hommage de tous pour l'esprit, pour le talent et la grâce !

Nous apprenons avec plaisir que les nouvelles de la santé du *bon Nodier* (car c'est là son nom) sont meilleures, et que ses nombreux amis espèrent posséder encore long-temps en lui un talent et un cœur qui leur seront plus chers que jamais.

— Il a paru un ouvrage sur les *Rapports de la littérature française avec la littérature espagnole* (2 vol. in-8°), par M. de Puibusque ouvrage qui a obtenu un des prix que décerne l'Académie française ; c'est une monographie curieuse et une sorte de dissection particulière et savamment poussée. L'inconvénient de ces sortes de travaux est de trop abonder dans un sens et de voir partout des ressemblances et des influences au lieu de s'en tenir aux seuls courans généraux, les seuls après tout qui agissent un peu grandement. Mais il est toujours temps de revenir à ce point de vue plus vrai après qu'on a profité en détail avec son auteur.

— Ce petit volume de M. Saint-Marc Girardin[1], agréable, mais bien mince, avec toutes ses conditions de mesure et d'assaisonnement, a fort réussi ; près de deux mille exemplaires, dit-on, se sont écoulés en un mois. Mais c'est trop vite dévoré ; ce n'est pas une pièce de résistance.

— Le 6e volume de l'*Histoire de France*, de M. Michelet, vient aussi de paraître ; il contient le récit de la lutte entre Louis XI et Charles-le-Téméraire. Cela regarde directement notre histoire et nous reviendrons sur ce livre. La manière de voir de M. de Gingins n'y est pas accueillie, bien que M. Michelet en tienne compte. Ce volume a l'air d'un des meilleurs de l'ouvrage.

— L'*Adieu* de Casimir Delavigne à sa campagne (voyez plus haut) vient d'être traduit en allemand par M. Fr. Nessler et publié par lui à Lausanne avec l'original et la traduction en regard, sous le titre de *Chant du Cygne de Casimir Delavigne*. Il ne nous appartient pas, dans une langue qui n'est pas la nôtre, de louer ici la forme qui pourtant nous a paru harmonieuse et facile. Des compatriotes de M. Nessler nous en disent d'ailleurs beaucoup de bien. Nous avons été surpris seulement que l'allemand ne se soit pas

[1] *Cours de littérature dramatique*. Voir *Revue Suisse*, t. VI, p. 734.

mieux prêté à rendre la gracieuse précision des images ; c'était un caractère du poëte et du morceau qu'il importait de conserver. Citons un seul exemple :

Adieu , prairie où sur la brune ,
Lorsque tout dort , jusqu'aux roseaux ,
J'entendais rire au clair de lune
Les lutins des bois et des eaux ,
Qui sous ses clartés taciturnes ,
Du trône disputant l'honneur,
Se livraient des assauts nocturnes ,
Autour des meules du faneur.

Qu'est devenu ce charmant petit tableau nocturne où le fantastique est si bien dessiné ? Faisons la contre-épreuve , il est vrai toujours terrible et sur laquelle il faudrait se garder de juger complétement : traduisons la traduction.

. . . .	. . . .
Auf frischgemähtem Wiesengrunde , Den hell der volle Mond beschien, Sah man in luft'gem Geisterrunde Sie fröhlich gaukeln her und hin.	Sur les prairies fraîchement fauchées, que la lune éclairait largement de ses rayons , on les voyait (les lutins), dans le cercle vaporeux des esprits, joyeusement folâtrer çà et là.

M. Nessler, poëte lui-même , est pourtant un traducteur habile, connu , exercé depuis long-temps dans ce genre de travaux. L'allemand ne serait-il pas autant qu'il s'en vante , *la langue de la traduction* , et faudrait-il le regretter pour lui ou l'en féliciter ?

— Nous ne pouvons que mentionner aujourd'hui la tragédie de *Jeanne d'Arc* de M. Porchat , laquelle vient de paraître , et le *Chevalier Guisan* de M. Ch. Eynard : nous comptons revenir sur ces deux productions nationales , toutes deux publiées à Paris.

— *Découvertes scientifiques.* On vient de trouver le moyen de faire geler de l'eau au centre d'un vase de métal ou de terre qui a été porté à la température *rouge-blanc ;* c'est à un M. Boutigny qu'on doit cette merveille. Il suffit pour l'accomplir de verser dans le vase quelques gouttes d'un liquide nommé acide sulfureux qui a précisément l'odeur du soufre brûlé dans l'air. Pour peu que l'atmos-

phère soit humide, l'expérience réussit et le glaçon ne tarde pas à se former. — M. Plateau, habile professeur de Gand, vient de reproduire artificiellement l'anneau de Saturne. Dans un vase de verre qui renferme un mélange d'esprit de vin et d'eau en proportions convenables, on verse une certaine quantité d'huile. Celle-ci s'arrondit immédiatement en sphère. Traversez-la alors avec une tige d'acier que vous ferez tourner rapidement, la sphère d'huile s'aplatira dans le sens de la tige et vous verrez se détacher de sa partie renflée, équateur de cette planète fluide, un anneau qui continuera à tourner autour d'elle. C'est une précieuse confirmation des hypothèses des divers astronomes sur la constitution de Saturne.

(E. I. A.)

BULLETIN.

Essai sur la vie de J. G. Lavater par l'auteur des *Soirées de famille*, d'*Albert de Haller*, etc. — Lausanne, M. Ducloux, éditeur, 1843.
Prix : 5 fr. de France.

Cet intéressant volume est une biographie de Lavater, où l'on apprend avec affection et profit à connaître cet homme excellent, distingué à la fois également par son cœur, son talent et sa piété; où l'on suit dans la vie privée et dans la vie publique, cette carrière sereine quoique toujours pleine de luttes et qui se termine si tragiquement. Le récit que Lavater dicta lui-même de l'aventure qui causa sa mort, nous a paru si touchant comme indice de caractère, si naïf, si dépourvu de toute arrière-pensée amère contre l'auteur de souffrances cruelles pourtant; ce récit a, en outre, une valeur historique si positive, que nous le citons, malgré sa longueur.

« Lorsque les Français, après avoir battu les Russes, s'emparèrent de Zurich, les soldats se dispersèrent dans l'intérieur de la ville; deux d'entre eux s'approchèrent d'une maison voisine de l'église de Saint-Pierre, habitée par des dames âgées et craintives; ils se mirent à crier : « du vin, du vin, voici un cabaret, » et cherchèrent à enfoncer la porte, tandis que ces dames leur disaient que leur maison n'était pas un cabaret. — Au moins il y a du vin, crièrent-ils encore. Je leur répondis de la fenêtre qu'ils eussent à se tenir tranquilles et que je leur apporterais du vin. Ils semblèrent satisfaits de cette promesse; je descendis et je leur versai du vin en leur frappant amicalement sur l'épaule et les engageant à boire à leur fantaisie; je leur offris encore du pain et même de l'argent, qu'ils refusèrent; sur ces entrefaites ils se prirent de querelle avec un sous-officier que je crus être bernois et qui leur demanda s'ils avaient été au feu; un soldat bâlois engagea cet officier à s'éloigner et parvint à calmer les deux autres. Je leur demandai s'ils désiraient encore quelque chose, ils me dirent que non et s'en allè-

rent de fort bonne humeur, à ce qu'il me sembla. L'un de ces grenadiers me dit même : « Bien obligé, brave homme, nous te remercions de bon cœur. »

» Je rentrai chez moi; ma femme était heureuse de me voir hors de cette fâcheuse société, et me dit en souriant : Viens-tu, mon Daniel, de la fosse aux lions? — Je voulus aller voir un de mes enfans et j'envoyai quelqu'un à la découverte afin de savoir si je pourrais m'aventurer dans les rues, qui avaient été trop encombrées pour que j'eusse pu arriver chez mon fils. Je me tins sur le seuil de ma porte en attendant le retour de mon messager; un soldat de chétive apparence s'approcha de moi et me dit, en mauvais allemand, qu'il avait été fait prisonnier par les Russes, qu'il lui fallait une chemise. Je n'ai point de chemises à donner, répondis-je en mettant la main dans ma poche pour en tirer presque tout ce que j'avais sur moi; il regarda cette monnaie avec mépris, et s'écria : « Il me faut un gros écu pour acheter une chemise; je lui donnai encore ce qui restait dans ma poche, mais il continua à crier : un écu, un écu! — Ceci est trop fort, lui dis-je, passez votre chemin et nous laissez en paix. — Il tire alors son sabre et s'avance en répétant : de l'argent, de l'argent! — Les grenadiers qui m'avaient quitté en bonne intelligence étaient à quelques pas, causant avec des Zuricois, à l'angle de la rue voisine; je les appelai à mon secours; ils vinrent et semblaient prêts à me défendre; plein de confiance, je m'adressai à celui qui, quelques minutes auparavant, avait refusé mon argent et m'avait dit adieu le plus amicalement du monde, et je lui demandai sa protection contre l'homme auquel j'avais donné tout ce dont je pouvais disposer. Ce que je n'aurais pu prévoir arriva : le grenadier se jette en fureur contre moi, dirige sa bayonnette sur ma poitrine et crie comme l'autre : de l'argent, de l'argent! — La main d'un ami et la mienne détournèrent son fusil : cet ami me prit dans ses bras et m'attira en arrière; au moment même une balle partit, lui traversa le bras et se logea dans mon côté. Je sentis une douleur poignante et je tombai sur un banc de pierre où je crus expirer, tandis que l'on s'empressait autour de mon protecteur que l'on croyait seul blessé. On me transporta avec les plus tendres soins dans la maison du marguillier, et bientôt mon sang coula à flots, tandis que je me sentais défaillir; des gouttes fortifiantes m'empêchèrent de m'évanouir tout à fait; on put enfin me déposer sur un lit; médecins et chirurgiens accoururent; ils déclarèrent que, quelques lignes plus bas, la blessure aurait occasionné une mort instantanée; il paraît qu'un mouvement involontaire m'a préservé de cette fin subite, à l'instant où la balle a frappé. On m'a raconté que le malheureux soldat, dont je désire fort que le nom demeure ignoré, a chargé son fusil quand il a vu qu'on me mettait en sûreté, et qu'on l'a empêché de lâcher la seconde balle.

» Je prie de rechef tous ceux qui liront ces lignes de ne faire aucune démarche pour découvrir le nom de cet homme, ou, s'ils l'apprennent, de ne pas le faire connaître; mes souffrances seraient aggravées si quelque mal lui arrivait; il ne savait, à la lettre, ce qu'il faisait.

» Dicté Dimanche, 29 septembre 1799. »

POÉSIE SERBE.

Les Monténégrins. - Les Serbes. Les Bosniaques. Les Albanais.

—

COURS DE M. MIÇKIEWICZ [1].

—

De tous les Slaves les moins connus sont ceux qui habitent entre le Danube et la Grèce. Ils perdirent toute importance politique, en tombant sous le joug des Turcs, et disparurent en quelque sorte dans la domination étrangère. On n'osait guère d'ailleurs pénétrer chez ces fières et belliqueuses tribus dont on ignorait la langue : il pouvait être dangereux de visiter ces demi-barbares, et l'on ne s'aventurait pas dans leurs âpres montagnes. Mais depuis que les Slaves se réveillent partout, ceux de la Turquie secouent aussi leur inerte repos, et veulent reprendre leur indépendance. Les Turcs épars dans le pays,

[1] M. Adolphe Lèbre vient de rendre compte du cours de M. Miçkiewicz dans la *Revue des Deux-Mondes* du mois de décembre dernier. Il a bien voulu détacher pour nous plusieurs fragmens de ses études sur ce cours si remarquable qui nous initie enfin à l'histoire et à la littérature des peuples slaves. La Revue Suisse en a déjà publié deux l'année passée dans ses livraisons d'août et d'octobre : outre une appréciation générale, ils renferment de nombreuses citations des mémoires de Passek qui peignent d'une manière non moins piquante que naïve les mœurs politiques et privées de l'ancienne Pologne : en voici maintenant un troisième, tout différent, sur les Serbes et leur poésie primitive ; au lieu des mé-

comme une faible garnison, sentent bien qu'ils ne pourront pas résister; cette insurrection générale leur porte le coup mortel; une ancienne prophétie populaire annonce qu'ils ne resteront pas en Europe, et ils ne croient pas éloigné le temps où elle s'accomplira. Les Slaves de la Turquie prennent la plus décisive influence sur les affaires d'Orient. C'est d'eux qu'il dépend de chasser les Turcs, et d'ouvrir ou fermer aux Russes l'empire ottoman. Le cabinet de Saint-Pétersbourg cherche à confisquer à son profit leur agitation : il s'est créé un parti qui combat le parti national, et de cette lutte dépendent de grands intérêts. Ces peuples que l'on avait oubliés attirent de nouveau l'attention, et toutes les intrigues de la politique se croisent dans ces contrées naguère secrètes.

Quand on s'enfonce dans ce pays il semble que l'on soit transporté par magie aux âges héroïques. On a franchi des siècles en passant la frontière. On est aux portes de l'Asie, aux confins mystérieux des empires et des religions. Rien ne rappelle plus notre civilisation. Tout parle de passé et d'avenir. Les mœurs du peuple offrent le plus vif intérêt. Nulle part les Slaves n'ont conservé aussi intact leur caractère national; c'est là qu'on peut le mieux l'étudier maintenant. Le Monténégro surtout est curieux sous ce rapport. Ce coin de terre a résisté aux Turcs, à l'Autriche, à la France, et grâce à la valeur de ses habitans et aux rochers qui les protégent, il a toujours maintenu son indépendance. Les habitans disent que Dieu, après avoir créé le monde, le parcourait portant des pierres dans un sac, pour en orner la terre. Le sac se creva à Monténégro, et toutes les pierres

moires du vaillant et spirituel gentilhomme ce sont, pour ainsi dire, les mémoires du peuple, ce sont des chansons populaires. Ce dernier morceau, comme les précédens, a été spécialement écrit pour notre recueil; il est tout à fait en dehors de celui publié par M. Lèbre dans la Revue des Deux-Mondes sur ce même sujet qui, dans un sens ou dans l'autre, excite une curiosité si vive et si générale. — Le cours de littérature slave vient d'être traduit en allemand. Dans la préface de cette traduction, M. Miękiewicz rappelle de la manière la plus affectueuse son séjour à Lausanne, où tout l'aurait retenu, dit-il, si le devoir ne l'avait appelé à Paris. *(N. d. D.)*.

tombèrent en cet endroit. Mais ils n'ont pas à s'en plaindre; cette retraite est demeurée une forteresse inexpugnable.

Il règne chez les Monténégrins une liberté et une égalité absolues. Ni la naissance, ni la richesse n'établissent de distinction. Le pays est habité par vingt-quatre familles ou tribus. Chacune a un chef et un porte-enseigne. Mais le chef ne fait que conduire sa bande au combat, il n'a du reste aucune autorité; et le porte-enseigne ne fait qu'aller en guerre avec un grand drapeau. L'évêque est le personnage le plus considérable de ce petit peuple. Il l'appelle aux armes quand les Turcs approchent; il préside quelquefois le conseil; il a plutôt de l'influence que du pouvoir, n'exerce d'autorité réelle que sur le clergé. Le prédécesseur de l'évêque actuel était regardé comme un saint dans le pays pour ses vertus et son patriotisme. Il est mort en 1830. Sentant sa fin venir, il appela les chefs, et comme il faisait très-froid, il se fit porter dans la cuisine. Là, assis près du feu, il leur annonça que son heure dernière approchait; il les conjura de ne laisser jamais l'influence étrangère pénétrer parmi eux, de rester toujours unis, et de garder en signe de deuil un armistice de quelques mois. Les chefs le promirent avec serment; l'évêque se fit ensuite reporter sur son lit, expira de vieillesse, sans souffrance, ni maladie.

La famille est le monde des Monténégrins : elle est sacrée pour eux. Le plus grand malheur qu'ils connaissent c'est d'être orphelin. Le père est vénéré de ses enfans, et la vieillesse lui donne une sorte de sainteté. Rien n'est plus touchant que l'amour fraternel de ce peuple. Un frère cadet apprend que son aîné était devenu brigand; il quitte la maison, et va le chercher. Ce frère le rencontre, et le tue sans savoir qui il frappe. Il a la douleur de le reconnaître aussitôt après : mais son frère le console, et se réjouit d'avoir vu sa figure chérie, d'avoir entendu le son de sa voix.

Il y a pourtant chez les Monténégrins certains traits de mœurs qui ne sont pas slaves, et qu'expliquent les circonstances. Les Slaves sont, de nature, un peuple laboureur et paisible. Une vie aventureuse et menacée a donné aux Monténégrins des ha-

bitudes belliqueuses. Jamais ils ne quittent leurs armes; les prêtres eux-mêmes ont le fusil et le sabre; leur tonsure seule les distingue. Ces hardis montagnards ne s'occupent que de chasse et de guerre. Le sort des femmes en est devenu plus dur. Elles vaquent à tous les travaux domestiques et cultivent même les champs. Le climat a développé aussi chez les Monténégrins la passion de la vengeance. Ils ont toutes les habitudes de la *vendetta* corse. Si quelqu'un tue son voisin, la tribu de la victime est obligée d'en tirer satisfaction. La tête paie pour la tête. On ne tue pas toujours le meurtrier, mais un homme de sa famille, quelquefois le plus marquant, pour rendre la vengeance plus éclatante. Du reste les Monténégrins sont généreux, bons, hospitaliers : ils ont la passion de la musique, de la poésie, et l'âme sympathique et enthousiaste.

L'évêque actuel est un homme très-adroit. Il a été à Saint-Pétersbourg et a reçu une pension de l'empereur. De retour à Monténégro, il essaya d'y organiser un gouvernement et une gendarmerie avec l'argent qu'il reçoit de la Russie. Le Sénat se réunit dans une maison dont la moitié sert d'écurie. Chaque magistrat vient au conseil avec son fusil, et reçoit à peu près deux cents francs et de la farine pour son pain. Mais chacun voulait être sénateur, pour avoir la pension; et l'on a dû faire une loi d'après laquelle les Monténégrins deviennent sénateurs à tour de rôle. Ces essais de réforme ne prendront pas racine. Ils trouvent un puissant obstacle dans ces coutumes d'égalité et de liberté exagérées jusqu'à l'anarchie, qui régnaient partout dans les pays slaves à l'époque primitive, que la noblesse polonaise a conservées de longs siècles, que l'on retrouve ici telles qu'elles étaient il y a trois mille ans.

Les Bosniaques, les Serbes, les Albanais ont les mêmes mœurs que les Monténégrins. Les Serbes ont été autrefois le plus puissant de ces peuples et les réunirent tous quelque temps sous leur domination; ce sont eux aussi qui possèdent la plus riche et la plus belle poésie. La grâce, l'élégance, la naïveté distinguent leurs chansons : la forme en est exquise; le style slave s'y élève à toute sa perfection; on n'y rencontre ja-

mais une expression vulgaire. Cette noblesse de langage étonne chez de pauvres montagnards sans lettres. Mais c'est dans les villes que le trivial, comme son nom l'indique, a pris naissance; c'est là que l'esprit se fait bourgeois ou libertin, l'âme y vit dans un air fiévreux et méphitique, et la vue habituelle de la foule familiarise avec les grossiers penchans. Nous ne voulons pas dire que la corruption ne pénètre point dans les campagnes. Nous en avons un exemple sans quitter les pays slaves : les chansons d'amour des Cosaques sont souvent très-licencieuses; mais la pureté des mœurs peut se conserver intacte dans les campagnes, et cela n'arrive jamais dans les villes. Les peuples paysans et chasseurs gardent plus aisément la dignité native de l'homme et la sévérité sans laquelle il n'y a pas de véritable élévation. Les chansons serbes n'ont pas d'auteur connu; c'est vraiment le peuple qui les fait. Les jeunes gens et les jeunes filles, en se promenant ensemble, s'amusent à improviser : quand ils trouvent une strophe heureuse, elle fait bientôt le tour du pays, comme un mot d'esprit en France. Il n'y a pas de Serbe qui n'ait eu dans sa vie quelque moment d'inspiration, ils ont tous fait leur chanson; la poésie est la parole de ce peuple.

M. Mickiewicz a cité dans son cours quelques-uns de ces petits chefs-d'œuvre; nous les donnerons ici : même dans la traduction, sans la magie du rythme et du style, elles demeurent charmantes.

« Parmi les roses dort une jeune fille. Une rose lui tombe entre les yeux et l'éveille. La jeune fille gronde ainsi la fleur : « Laisse-moi tranquille, ma chère rose, je ne suis pas d'humeur aussi belle que toi. Un jeune homme me demande en mariage, et on me livre à un vieillard. Un vieillard est comme un vieil arbre; quand le vent souffle, il tremble; quand la pluie tombe, il pourrit; quand le soleil luit, il se dessèche. Un jeune homme est comme un bouton de rose; quand le vent souffle, il s'entr'ouvre; quand la pluie tombe, il s'épanouit; quand le soleil s'élève, il brille de tout son éclat. »

Voici encore des fleurs et des jeunes filles :

« Une jeune fille assise dans son jardin, creusait un petit sillon

pour dérober de l'eau à une source, la conduire vers ses fleurs et arroser ses œillets et ses narcisses. Où elle est assise, elle s'est endormie, la tête sur une touffe de narcisses, les mains entrelacées dans les œillets, les pieds baignés dans le ruisseau. »

—

« La belle Smilia est occupée à cultiver ses fleurs dans son jardin. Sa mère l'appelle pour le repas du soir. Smilia répond à sa mère : Mets-toi toujours à table, ne m'attends pas. Je suis tout entière à ma douleur. Mon ami est venu aujourd'hui ; il a foulé mon gazon, il a brisé toutes mes fleurs, il a causé de grands dégâts ; il m'a regardée filer et a mêlé toute ma soie. Maudis-le, ô ma mère ! maudissons-le toutes deux ! Qu'il soit enchaîné à moi, qu'il soit emprisonné pour toujours dans mon cœur ! »

—

« Je voudrais chanter, mais aujourd'hui, je ne le puis. Mon ami est malade ; il m'entendrait, et dirait que je ne suis pas en peine pour lui. Et je suis en peine pour lui ! car je le porte sur mon cœur en quelque lieu que je me trouve ; je le porte comme la mère porte le nouveau-né, le plus cher de ses enfans. »

« Rossignol ne chante pas d'aussi bon matin ; ne réveille pas mon seigneur ! Seule, je l'ai endormi ; seule, je veux l'éveiller. J'irai dans le jardin cueillir une branche de basilic ; de cette branche, je lui effleurerai la joue, et ainsi doucement je l'éveillerai. »

—

La chanson suivante est plus grave, c'est le deuil avec ses amertumes, mais toujours la même fidèle tendresse.

« Conda mourut, Conda, fils unique..... Sa mère ne veut pas l'enterrer loin de sa maison ; elle l'ensevelit dans son jardin, sous des orangers aux fruits d'or. La pauvre mère visite le lieu où repose son fils : mais son beau jardin paraît triste comme une maison de deuil ; son fils y est malheureux comme dans une prison. « Conda, ô mon fils, dit la mère, parle, est-ce la terre qui te pèse ? Ces arbres te fatiguent-ils ? Alors une voix s'élève du tombeau : Ce n'est pas la terre qui me pèse, ce ne sont pas les arbres, c'est la

douleur de mon amante. Lorsqu'elle soupire, ses soupirs montent jusqu'au ciel, et font trembler mon âme; lorsqu'elle pleure, ses sanglots remuent la terre, et font trembler mon corps. »

Mais voici peut-être le joyau de ce trésor.

« La belle Militza a les cils trop longs; ils jettent une ombre sur sa blanche figure, et même sur ses lèvres vermeilles. Je l'ai vue chaque jour de longues années, et je ne sais pas quelle est la couleur de ses yeux, je n'ai pu examiner sa blanche figure. Alors j'ai imaginé un moyen : j'ai invité les jeunes filles et Militza à la danse, espérant voir enfin ses yeux. Les jeunes filles formèrent un rond et se mirent à danser. Le ciel était serein; tout d'un coup, fort heureusement, il s'obscurcit; les éclairs traversent les nuages. Les jeunes filles levèrent les yeux au ciel. Militza seule ne les imita pas; ses yeux, comme toujours, restèrent attachés à terre. Ses compagnes lui dirent alors à l'oreille : « Notre sœur, est-ce trop d'esprit, est-ce trop de simplicité, de regarder toujours ainsi l'herbe verte, et de ne pas lever une seule fois les yeux au ciel où serpentent les éclairs? » Militza répond : « Ce n'est ni trop d'esprit, ni trop de simplicité : mais je ne suis pas une Willa; ce n'est pas mon affaire de rassembler les nuages : je suis une jeune fille, c'est pourquoi je baisse les yeux. »

Quelle exquise délicatesse! quel aimable tableau! Comme on voit bien ce vieux Serbe un peu malin épier la danse en souriant, l'orage soudain, tous ces yeux charmans qui se lèvent à la fois, et les longs cils de Militza toujours baissés. Quels ravissans contrastes et aussi que de simplicité! Cette poésie a candeur autant que beauté; il n'y a point en elle de recherche; elle s'est épanouie comme une rose au matin. Mais pourquoi en affaiblir l'impression? Mieux vaut suivre en silence de la pensée cette jeune fille qui ne voit rien du monde, non pas même l'azur ou les nuages de notre ciel : elle a en elle un ciel d'innocence aux lumineuses profondeurs, un frais Eden dont nos tempêtes ne troublent pas la paix. La suave figure de Militza a un chaste attrait qui captive et protége. Une poésie virginale comme celle des Serbes devait à la modestie sa plus belle chanson. Les chansons serbes rappellent par la correction, l'élégance et la naïveté,

l'idylle et la chanson grecques; mais rien d'anacréontique n'en ternit la sévère pureté; ce n'est jamais le plaisir ou la passion qui les inspire, c'est toujours le cœur. Elles exhalent un doux parfum de chasteté et de tendresse. Les jeunes filles y comparent leur amour à celui des mères. L'amour maternel et toutes les affections de famille s'y expriment avec une puissance quelquefois tragique.

La plus belle chanson en ce genre, est celle d'Hassan-Aga, la première qui ait été connue en Europe.

« Qu'est-ce qui apparaît si blanc sur cette montagne verte? Est-ce de la neige? est-ce une troupe de cygnes? Si c'était de la neige, elle serait déjà fondue; si c'était des cygnes ils se seraient déjà envolés. Ce n'est pas de la neige, ce ne sont pas des cygnes, ce sont les tentes de Hassan-Aga. Le chef se repose souffrant de ses blessures douloureuses. Sa mère et ses sœurs viennent le visiter, mais sa femme ne vient pas; la modestie l'a empêchée d'entreprendre un si long voyage. Hassan-Aga croit que sa femme n'est pas venue par honte d'être sa femme et s'irrite en son cœur.

Dès que Hassan fut guéri, il expédia un message à sa femme : « Femme, lui écrit-il, ne m'attends plus. Malheur à toi si je te re-» trouve dans mon palais blanc au milieu de mes fils. » A ces mots la noble femme reste immobile de douleur. Tout à coup elle entend dans la cour le pas des chevaux, elle s'enfuit, et veut se précipiter du haut de la tour. Mais ses deux fils la retiennent et la supplient : « Reste avec nous, disent-ils, ô mère chérie! ce n'est pas notre père Hassan, c'est ton frère, notre oncle. La noble femme retourne sur ses pas, et suspendue au cou de son frère, elle pleure amèrement. « Quelle honte! ô mon frère, d'être chassée ainsi, moi, mère de ces cinq enfans! » Son frère l'écoute d'un air sombre et ne lui dit rien; il met la main dans la poche de son habit de soie, il en tire la lettre de divorce. Sa sœur est libre maintenant de retourner chez sa vieille mère et de prendre un autre époux.

La noble femme, ayant lu la lettre, dépose un baiser d'adieu sur le front de ses deux fils, baise les lèvres vermeilles de ses deux filles, et va vers le berceau du plus jeune de ses enfans, elle ne veut plus quitter ce berceau. Son frère la prend par le bras, a peine

à l'entraîner, la met en croupe sur son cheval et s'en va vers la maison blanche.

Elle n'est restée, la noble femme, que quelques jours chez ses parens, elle n'y est pas restée même une semaine entière ; car elle était de très-noble race, et de tous côtés on venait la demander en mariage. Le Cadi lui-même vint la demander. La noble femme prie instamment son frère : « Je te supplie, je te conjure, mon noble frère, de ne pas me remarier : certes alors mon pauvre cœur se briserait, car je ne reverrais plus mes pauvres enfans orphelins. » Mais son frère n'est pas touché de ses larmes et l'accorde au grand Cadi.

Alors la noble femme prie son frère d'écrire sur du papier blanc, et d'envoyer au grand Cadi une lettre ainsi conçue : « La jeune femme te salue amicalement, et te prie le mieux qu'elle peut que le jour où tu viendras à sa maison avec le nombreux cortége des compagnons de noce, tu daignes lui apporter un long voile, dont elle puisse couvrir sa figure, en passant devant la maison de Hassan son ancien mari, pour ne pas voir ses petits orphelins. »

Le Cadi fait faire ce voile et part avec le cortége ; il arrive dans la maison de sa fiancée, et après avoir conclu le contrat, il se retire et retourne chez lui. Mais lorsqu'on passa près de la maison de Hassan-Aga, les deux petites filles aperçoivent le cortége par la fenêtre, les deux fils courent à la porte, et parlent ainsi à leur mère : « Viens chez nous, mère chérie, viens encore une fois, viens vers » nous. » La jeune femme ayant entendu ces paroles, s'adresse au chef de la noce : « O chef, je te supplie au nom de Dieu ! arrête un peu les chevaux au pied de la tour, je voudrais donner quelques cadeaux à mes orphelins. » On arrêta les chevaux ; la femme se mit à distribuer de jolis cadeaux à ses orphelins. Elle donna à ses deux fils des armes, à ses filles une pièce d'étoffe précieuse, et pour son petit au berceau un habit de soie.

Mais le fier Hassan-Aga observa tout cela, et il cria à ses enfans : « Retournez à la maison, mes pauvres orphelins ; ne cherchez pas à apitoyer cette femme ; elle a un cœur de pierre. » A peine la noble femme eût-elle entendu ces paroles, qu'elle tomba raide la face contre terre ; elle était morte ; son cœur s'était brisé à la vue de ses petits orphelins. »

Cette chanson est d'un poëte musulman. Les Bosniaques et les Albanais ont passé à l'islamisme ; ils ont gardé leur langue

et leurs coutumes ; mais ils ont subi par le Coran l'influence du génie oriental, et leur imagination a pris une enflure qui n'est pas naturelle à l'esprit slave. La poésie des Bosniaques et des Albanais est plus forte et plus tragique que celle des Serbes ; mais elle a moins de perfection, et l'hyperbole la dépare trop souvent. Voici, par exemple, comment le poëte décrit la puissance du regard d'une jeune fille ; il s'adresse à la ville de Traunik et dit : « D'où vient ce terrible nuage noir qui couvre toute la ville, est-ce un incendie ? est-ce la peste qui ravage la population ? Ce n'est pas la peste, c'est réellement l'incendie. La jeune fille a lancé un regard sur cette ville, et le feu a pris d'abord aux boutiques des marchands, puis il s'est communiqué aux bazars, et déjà l'hôtel-de-ville brûle et la maison où le Cadi rend la justice. » Tout cela est dit fort sérieusement par le poëte musulman. Ailleurs une mère maudit une jeune fille qui a détruit le repos de ses fils, et menace d'enfermer ses fils dans une tour. La jeune fille répond fort tranquillement que son œil traversera les murailles et brisera les portes de fer. Le caractère oriental est là visible.

Il a été fort difficile de recueillir ces chansons. M. Vouch en a donné la collection la plus complète, et il lui a fallu, pour réussir, tout le zèle du patriotisme. Ce sont de vieilles femmes qui les chantent pour gagner leur vie ; mais souvent elles les gâtent ; et quand M. Vouch les demandait aux jeunes filles, elles se fâchaient, et disaient qu'elles n'étaient pas des aveugles pour chanter ainsi devant tout le monde. Il s'adressait alors à un enfant, il le faisait chanter, et les jeunes filles le corrigeaient.

Les Serbes ont, outre leurs chansons, des romances épiques qui, par la fierté et l'énergie, rappellent celles du Cid. Peut-être y reviendrons-nous dans un article à part. Les Serbes ont encore quelques poëmes peu nombreux qui forment un troisième genre qu'on pourrait appeler fantastique. Le seul être merveilleux de la poésie serbe est la Willa, dont parle Militza. C'est une sorte de magicienne très-belle, qui vole dans les airs, et s'amuse à rassembler les nuages : il est dangereux de la surprendre dans ses jeux ; elle égare le voyageur ; quelquefois aussi elle lui donne

de bons conseils, mais le plus souvent elle cherche à le tromper.

La Willa apparaît dans un poëme très-ancien de l'époque des chefs de la famille de Niemanich. Le roi Woucachin fondait avec ses frères la forteresse de Scutari. Mais on ne sait quel malheur empêchait toujours de travailler. Tantôt les murailles s'écroulaient, tantôt on ne retrouvait plus les fondemens. Enfin la Willa dit au roi qu'il n'achèverait jamais s'il ne faisait murer dans les fondemens une femme, et même une princesse de la famille régnante. Les trois frères surveillaient le travail, et leurs femmes leur portaient leurs repas avec la simplicité des princesses d'Homère. La Willa ordonna de murer la première arrivante. Les frères jurent de garder le secret, et attendent l'événement. Mais le roi Woucachin trahit sa parole, confie tout à sa femme, et lui ordonne de rester à la maison. Son frère fait de même. Le plus jeune est seul fidèle à son serment. Sa femme hésita long-temps à sortir, parce qu'elle avait un petit enfant au berceau. L'heure du dîner approche ; la vieille mère voulait appeler une servante, et la charger de porter le repas au prince. Alors la jeune femme dit : « Restez, ô ma mère, à la maison, et bercez mon enfant : je porterai moi-même le dîner à mon seigneur; car ce serait un péché devant Dieu, et une infamie devant les hommes, que de laisser ce soin à une étrangère. »

Woucachin, voyant approcher cette jeune femme, appelle trois cents ouvriers, et leur ordonne de commencer le travail. Le mari se retourne en pleurant, ne pouvant détourner la fatalité. Les ouvriers se mettent à l'œuvre. La jeune femme les regarde en souriant, ne pouvant encore comprendre ce jeu. Déjà la pierre et le bois entassés montaient jusqu'à ses genoux. Elle s'effraie enfin et conjure le roi de la sauver. Elle appelle son époux ; tout le monde s'enfuit. Alors elle prie le maître maçon de lui laisser au moins quelques endroits libres pour respirer. Mais il refuse. « O cher maître, ayez pitié de moi, dit-elle, laissez au moins une petite fenêtre à la hauteur de mon sein pour que je puisse nourrir mon petit enfant lorsqu'on l'apportera ici. » Le maître maçon lui accorde cette grâce. « Laissez-moi encore une petite ouverture la hauteur de mes

yeux, pour que je puisse voir d'ici ma maison blanche, et mon petit enfant lorsqu'on le portera ici. » Elle l'obtient encore. La tradition dit qu'elle vécut une année d'une manière miraculeuse, qu'elle devint ensuite un rocher, et que jusqu'à présent il en coule une source de larmes et une source de lait. C'est une Niobé slave.

Voici une Lénore. — Neuf fils, tous beaux garçons, demeuraient dans la maison maternelle; le dixième enfant était une fille, d'une ravissante beauté, qui s'appelait Ilytza. La mère les a nourris et élevés jusqu'à l'adolescence. Les garçons allaient déjà s'établir; la jeune fille était en âge de se marier. Plusieurs prétendans se présentent, on la force d'épouser un grand seigneur d'outre-mer. La jeune fille résiste, pour ne pas se séparer de sa famille. Ses frères lui jurent de venir souvent la voir : elle se décide enfin, et passe la mer. Mais elle attend en vain trois ans; les frères ne paraissent pas. La peste avait envahi le pays, et tous étaient morts. La pauvre Ilytza pleurait nuit et jour, et priait Dieu de lui envoyer quelqu'un de ses frères parce que sa belle-sœur la tourmentait, disant sans cesse qu'elle était abandonnée de sa famille comme un être pervers et criminel.

Dieu, touché de ses larmes, appelle deux anges et leur dit : « Allez, mes anges, vers le tombeau de Jean le plus petit des frères d'Ilytza. Tirez-le de son tombeau, animez son corps de votre souffle, prenez la pierre tumulaire, et faites-en un cheval d'or; de la terre faites du pain pour ce voyageur, changez son linceul en manteau, et dites-lui d'aller voir sa sœur. »

Le jeune homme ressuscité va vers Ilytza. Il a l'ordre de ne rester que quelques jours et de retourner au cimetière. La pauvre Ilytza, heureuse de voir enfin son frère, lui demande la cause de son retard et le veut absolument accompagner malgré sa défense. Ils partent et approchent de la maison maternelle. Ilytza demande à son frère pourquoi il est si triste et si pâle, comme s'il sortait du tombeau. « Nous avons beaucoup travaillé, répond-il mystérieusement, nous avons marié nos huit frères, nous leur avons bâti neuf cabanes blanches, et la fatigue me

rend pâle. » Ils passent devant l'église. Le jeune homme dit qu'il y a oublié un anneau nuptial, il y entre et disparait. Ilytza suit ses traces, elle voit huit tombes, sur une neuvième de la terre fraîchement remuée, et un long soupir s'en échappa. Elle court à la maison maternelle, et y entend un coucou. Ce n'était pas un coucou, dit le poëte, c'était la vieille mère qui pleurait ses enfans. Elle prend sa fille pour la peste; car la peste est représentée chez les peuples slaves sous la forme d'une femme qui demande l'hospitalité et s'introduit sous mille prétextes [1]. La mère veut chasser sa fille, elle la reconnnait enfin, la serre dans ses bras, et elles expirent ensemble.

Nous ne parlerons pas de la chanson populaire chez les autres peuples slaves, cela nous entraînerait trop loin. Un mot seulement de certaines chansons de la Grande-Russie : il n'est pas sans intérêt de les comparer à celles des Serbes. Les Finnois piétons occupaient autrefois les tristes plaines qui se déroulent des bords de la Mer Blanche aux forêts de la Moscovie et aux steppes asiatiques, et touchaient vers l'Oural à leurs frères les Tartares et les Mongols, Finnois cavaliers. Leur langue a péri et leur race s'est mêlée aux Slaves. Mais les paysans moscovites ont quelques chansons héritées de ce peuple disparu. Elles contrastent de la manière la plus vive avec la poésie slave; il est impossible d'en méconnaître l'origine, elles portent l'empreinte évidente de l'esprit finnois. Dans l'une d'elles, par exemple, une jeune fille trompée dit : « J'ai été abandonnée de mon

[1] Ceci nous rappelle un curieux passage de Spon dans le récit de la peste qui désola Genève en 1545. On la crut propagée par des malfaiteurs. L'un d'eux, nommé Lentilles, nous dit cet historien, mettant « la peste partout où il pouvait, » avait gagné dans ce but presque toutes les femmes qui nettoyaient et parfu- » maient les meubles des pestiférés. Elles avaient mis à la peste le sobriquet de » *la Clauda*, et elles se réjouissaient quand elle s'augmentait. Lorsqu'elles ve- » naient à se rencontrer, elles se demandaient : *Comment se porte* LA CLAUDA? » La réponse était : *Elle ne vaut rien, elle est tout endormie;* ou s'il y avait quelque » maison nouvellement attaquée, elles disaient : LA CLAUDA *se porte bien, elle* » *fait grand'chère en un tel lieu.* » *(N. d. D.)*

amant, et pourtant j'ai trouvé le secret de me nourrir de mon amour, je me revêts de mon amour, je m'éclaire de mon amour.» Pour comprendre, il faut savoir l'usage que les Lapons, ces Finnois de l'extrême nord, font du renne; ils en mangent la chair, ils font un habit de la peau, et ils brûlent la graisse pour s'éclairer. Cette jeune fille avait égorgé son amant et ainsi fait du cadavre. Les Serbes braves, héroïques, ont toujours les armes à la main, et pourtant quelle différence de leurs chansons à cette affreuse poésie! Rien ne montre mieux la différence des deux races. L'on a ici une nouvelle preuve qu'il ne faut pas confondre les Slaves et l'autocratie; loin de satisfaire aux vrais instincts de leur race, elle les opprime; elle est imitée du cruel et sombre despotisme mongol; aucun gouvernement ne répugne davantage au génie slave; et il y a dans cette sourde opposition de l'esprit national un péril qui menace constamment l'autocratie et ne cesse de grandir.

Adolphe Lebre.

LES QUATRE PARTIS.

PAR

M. FRÉDÉRIC ROHMER [1].

Ce fut au commencement de l'année 1842, à Zurich, que Frédéric Rohmer, natif de la Françonie, parut pour la première fois sur la scène politique. Il prit part durant quelques mois, avec plusieurs amis suisses et allemands, à la lutte vive qui s'éleva alors à Zurich entre les partis. Cette lutte avait un côté matériel. Le parti renversé en 1839 voulait regagner le pouvoir; le parti dominant s'efforçait de s'y maintenir. Mais on combattait encore plus pour des idées et pour des principes. Des divergences religieuses et politiques de la nature la plus grave occupaient et divisaient la population ainsi que ses chefs. Il s'agissait en effet des intérêts les plus élevés de l'homme.

[1] Les doctrines politiques de M. Frédéric Rohmer ont eu beaucoup de retentissement dans la Suisse allemande et, comme on le verra ici, une influence notable à Zurich. Elles ne sont pas jugées encore, elles méritent assurément de l'être, et ne peuvent manquer d'intéresser les lecteurs de toutes les opinions. M. Rohmer vient de présenter un côté de son système, celui qui a trait aux partis politiques seulement, dans un ouvrage considérable récemment publié. Le nouveau collaborateur auquel nous en devons l'analyse, l'un des publicistes les plus distingués de la Suisse allemande, nous fait espérer d'autres articles sur ce même genre de travaux. *(N. d. D.)*

Le parti radical prenait une nouvelle vie. Dans ses rangs combattait alors une grande multitude d'Allemands introduits dans le pays. Le *Républicain*, journal rédigé par Louis Snell, natif de Nassau, jouissait d'une grande autorité et dirigeait en bonne partie la plupart des feuilles radicales de la Suisse. Les radicaux se sentaient les plus attentifs, les plus actifs et les plus habiles. Presque toute la presse de la Suisse et de l'Allemagne leur était entièrement dévouée, ou inclinait au moins davantage de leur côté. Les lumières, la culture, le progrès paraissaient se trouver dans leur camp. De *parti conservateur organisé* ayant la conscience claire de lui-même et de ses principes, il n'y en avait alors point encore. Il était à former. Les élémens seuls en existaient depuis l'année 1839. Dans des cercles isolés il se manifestait beaucoup de décision et de vie, mais l'ensemble était paralysé ; le sentiment que l'affaire reculait, que l'on était faible dans le domaine intellectuel, ce sentiment était assez répandu parmi les conservateurs.

Frédéric Rohmer et ses amis allemands entrèrent alors en lice, dans la presse, contre les radicaux allemands, avec la détermination de détruire l'influence pernicieuse que ceux-ci exerçaient sur la Suisse, puis de se retirer. L'*Observateur de la Suisse orientale* devint leur organe. Ce qui jusqu'alors avait manqué aux conservateurs, la conscience claire et hautement raisonnée d'eux-mêmes, leur fut inspirée comme un principe vivifiant. Le *Républicain* rendit les armes. La supériorité intellectuelle passa décidément aux conservateurs. Le parti réussit à s'organiser. Ses adversaires s'attaquèrent aux personnes, à Frédéric Rohmer surtout, qui fut persécuté de la manière la plus violente. Mais ce qu'il avait apporté, l'*esprit* qu'il avait inspiré, la *force morale* qu'il avait communiquée, demeurèrent et continuèrent à agir chez ses amis suisses. L'*Observateur de la Suisse orientale*, en particulier, resta invariablement attaché aux idées de ce dernier sur les partis politiques. On vit insensiblement s'accroître le nombre de ceux qui apprécièrent ces idées et qui marchèrent à leur lumière. C'est seulement à leur point de vue qu'on peut comprendre la politique actuelle de Zurich, tellement elles ont pénétré profondément dans la vie de cet état.

Ces idées ont été exposées et développées scientifiquement

par un frère cadet de M. Frédéric Rohmer, Théodore Rohmer, dans un ouvrage qui a paru récemment sous ce titre : *Doctrine des partis politiques, de Frédéric Rohmer. Les quatre partis politiques*[1]. Une analyse de cet ouvrage est ce qui pourra le mieux le faire connaître. Il est si riche d'idées, si fécond, si plein surtout d'observations psychologiques très-ingénieuses et qui, pour être saisies clairement, demandent une étude répétée du livre, qu'une analyse doit nécessairement se borner à quelques traits principaux qui pénètrent l'ouvrage dans son entier. Celui-ci, du reste, n'est évidemment qu'une application, sur un point spécial, du système scientifique *(Wissenschaft)* appartenant en propre à M. Frédéric Rohmer, et non point ce système lui-même, lequel, à en juger du moins par cet échantillon, diffère essentiellement de la philosophie connue jusqu'à aujourd'hui.

La masse des gens instruits se représentent les divers partis de la manière suivante : Nous vivons dans une période de transition du temps ancien au temps nouveau; un parti veut ce nouveau temps; c'est *le parti du progrès* (les *Libéraux);* l'autre reste attaché au vieux temps, c'est *le parti rétrograde* (les *Conservateurs).* Entre les deux se trouve le *Juste-Milieu,* qui cherche un accommodement, aimé des uns parce qu'il vise à la réconciliation des extrêmes, haï ou méprisé des autres comme n'étant que faiblesse. On envisage fort souvent les radicaux comme les partisans les plus conséquens et les plus hardis du progrès; les absolutistes, comme les conservateurs les plus conséquens et les plus énergiques.

Cette opinion si commune est d'abord réfutée; il est démontré qu'elle n'est point et ne peut pas être l'expression d'une pensée claire et d'un principe fécond. Cette opinion repose uniquement sur la direction de l'esprit du temps. Or, toujours les plus grands hommes de l'histoire ont lutté contre la fausse direction de l'esprit de leur époque, et c'est précisément par là qu'ils sont devenus grands et qu'ils ont déterminé l'avenir. Déjà donc, à cause de cela, il faut chercher un principe qui ait sa base en soi-même. Les deux partis qu'on se contente ordinairement de signaler, ne suffisent point à expliquer l'essentiel des choses. Le

[1] *Friedrich Rohmers Lehre von den politischen Parteien. Erster Theil. Die vier Parteien durch Theodor Rohmer.* Zurich, chez Beyel. 1843.

Juste-Milieu est dénué de tout principe; et les notions de radicalisme et d'absolutisme, comme étant les conséquences extrêmes de l'un ou de l'autre principe des partis, nous conduiraient directement à voir, dans ces deux tendances, les manifestations les plus élevées de la politique. Car une vérité ne saurait jamais devenir mensonge par cela seulement qu'elle est poussée avec conséquence; ce qui est bon doit rester bon jusqu'au bout.

L'auteur passe ensuite à la démonstration de sa nouvelle théorie : L'*Etat* est «le produit le plus élevé de l'esprit humain dans le temps. [1] » On doit donc chercher et trouver l'organisme de l'État, dans l'organisme de l'âme humaine. Les partis ne sont point, il est vrai, des parties essentielles du corps de l'État; mais ils apparaissent aussitôt qu'on songe au développement de l'État. La vie de celui-ci se manifeste dans les partis. Pour comprendre cette vie, il faut remonter au développement, à la vie de l'âme humaine.

L'origine des partis se trouve en conséquence dans le développement organique de l'homme, ou dans les degrés que parcourt l'esprit humain durant sa carrière. Ces degrés s'expriment clairement dans les âges de la vie. L'histoire de l'État montre le développement du tout; les partis présentent à part, et comme formation propre, les degrés divers du développement.

En tout temps on a admis quatre degrés de développement de l'homme : l'âge de l'enfance (*pueritia*); celui de la jeunesse (*adolescentia*); celui de l'homme fait (*juventus*); celui du vieillard (*senectus*). L'esprit de l'homme se développe aussi par ces quatre degrés. Il y a de même quatre grands types des partis politiques.

Chaque homme qui parvient à la vieillesse, parcourt ces quatre degrés de développement; souvent même, dans le dernier âge, il recommence une seconde carrière et une seconde enfance. Mais, abstraction faite de ce développement qui s'impose à tous les hommes, chaque individu est essentiellement organisé, l'un, plutôt d'après le mode d'un de ces types spéciaux, l'autre, plutôt d'après le mode d'un autre. Il est des hommes qui naissent *enfans* par l'esprit et par le caractère, et qui demeurent enfans leur

[1] *Die höchs'e Erscheinung des menschlichen Geistes in der Zeitlichkeit.*

vie durant. D'autres sont de nature adolescens ou hommes faits, d'autres enfin sont vieillards dès leur naissance.

Les natures enfantines sont *radicales ;* les natures adolescentes, *libérales;* les natures d'homme fait, *conservatrices;* les natures de vieillard, *absolutistes.*

Tels sont les quatre grands types : loin d'exclure, ils supposent au contraire une infinie diversité dans les individus. Individuellement, la plupart des hommes sont de nature mixte; une nature d'un organisme pur est rare et toujours significative. Les masses sont d'ordinaire ou radicales ou absolutistes.

Les deux degrés le plus élevés sont les deux degrés virils, le Libéralisme et le *Conservatisme.* Les deux degrés extrêmes, le Radicalisme et l'Absolutisme, sont inférieurs. L'enfance et la vieillesse le cèdent de beaucoup en intelligence aux deux âges virils. L'esprit de l'enfant est réceptif, au dehors très-mobile, mais sans principe fixe (*inhaltlos*) *;* l'esprit du vieillard (comme tel; nous exceptons bon nombre d'individus distingués qui vieillissent seulement par leur développement et non point dans l'essentiel de leur nature) est sans force et sans vie. L'esprit du jeune homme et de l'homme est au contraire plein d'énergie, substantiel. Chez l'enfant domine un principe de mouvement; chez le jeune homme, un principe créateur; chez l'homme fait, un principe de conservation; chez le vieillard, un principe de stabilité et de conclusion (*abschliessendesPrincip*). Le pouvoir dans l'état appartient donc au Libéralisme et au Conservatisme, et non à l'Absolutisme, encore moins au Radicalisme.

Le caractère, la science propre de ces divers degrés, de ces divers partis, leurs relations avec la Religion et l'Etat sont ensuite examinés en détail, et démontrés psychologiquement. Nous ne pouvons, dans une analyse, donner que quelques aperçus de cette riche exposition.

I. Le *Radicalisme.* La mobilité de l'enfant est sans bornes. Le repos lui est impossible. Il aime le changement jusqu'à la passion. Innovation, progrès : voilà le mot d'ordre du Radicalisme. Mais l'innovation n'est point la réforme, elle procède du désir de changement et, comme celui-ci, elle est variable en soi. Le progrès est seulement l'aspiration au progrès, dans lequel l'enfant voudrait pouvoir courir et voler, sans pouvoir d'abord marcher véritablement. Le Radicalisme singe le Libéralisme.

L'enfant joue au jeune homme, sans être un homme. Et c'est ce mensonge intérieur qui perd le Radicalisme. L'enfant est plein de feu, de fraîcheur et de vie ; il est aimable, aussi longtemps qu'il demeure dans sa sphère. Son caractère le rend éminemment propre au mouvement. Mais dès qu'il sort de sa sphère, qu'il tente d'agir avec indépendance, son action est pernicieuse. Le Radicalisme est excellent pour l'opposition, mais incapable au pouvoir. En Angleterre, le Radicalisme est à sa véritable place. Dans la révolution française, où il a réussi à dominer, il a manifesté de la manière la plus terrible les tendances funestes qui résident en lui. Il voulut dans une nuit changer la face du monde avec ses décrets abstraits ; aussi a-t-il détruit sans pouvoir reconstruire. L'enfant a des talens en abondance, mais il lui manque cet esprit élevé qui les met à profit. Son esprit est incapable d'embrasser la plénitude de la vie ; il est abstrait, formel. La culture, l'école est encore tout pour lui. Il peut rendre de grands services dans le domaine de la spéculation, mais il ne saisit point l'existence réelle des choses, ni les rapports de cette existence. Il ne comprend point l'organisme de la vie. Ses abstractions sont vides à l'intérieur, et il leur soumet tout, hardiment, témérairement, sans égard pour rien, souvent avec violence. C'est pourquoi il s'enthousiasme pour une liberté et une égalité abstraites et sans valeur.

II. Le *Libéralisme*. Le jeune homme fait son entrée dans le monde, libre, courageux. Il n'est plus enchaîné dans aucune discipline : la vie et la destinée sont désormais ses seuls précepteurs. Avant tout, il sonde le terrain sur lequel il se trouve ; il veut voir par lui-même. La soif du libre examen, le besoin de vérité lui sont propres. Sa critique est hardie ; mais elle diffère de celle de l'enfant. L'enfant avait critiqué pour nier, le jeune homme critique pour trouver. Luther était libéral lorsqu'il élevait la voix contre la pourriture du papisme et qu'il repoussait en même temps avec mépris le radicalisme d'un Carlostadt et d'un Munzer. Lessing était libéral quand, d'un côté, il combattait l'absolutisme orthodoxe de son temps, et que, de l'autre, il flagellait la puérilité des Français d'alors en philosophie et en religion. La période du jeune homme est un temps de lutte qui aboutit à la consolidation intérieure et extérieure de l'homme. Là où l'enfant repousse, lui il pénètre et accueille.

Libre de tout préjugé, il prend les choses telles qu'elles sont. L'enfant rejette ou idolâtre les autorités. Le jeune homme ne fait ni l'un ni l'autre : il scrute, il pèse les autorités. Un gouvernement libéral ne se soumettra jamais à l'opinion publique comme telle, à l'esprit du temps comme tel; il en tiendra toujours compte, combattant leurs erreurs, reconnaissant leur vérité. La période de la jeunesse est la plus haute expression de l'humanité. Le Libéralisme est *humain*, dans le sens le plus profond du mot. Si le Radicalisme subjugue les cœurs par l'attrait séduisant qu'a pour tout homme la contradiction ou par le charme de l'idole, l'Absolutisme par son adresse, le Conservatisme par sa solidité (*Gediegenheit*), le Libéralisme les subjugue par soi-même, par son *humanité*. Là où le Radicalisme ne sait voir que l'école, lui, il considère la nature de l'homme. Le Libéralisme combat aussi énergiquement la fausse culture que le manque de culture. Le talent est le partage de l'enfant, un esprit élevé, le génie, celui du Libéralisme. Ce dernier crée, organise, en s'attachant toujours à pénétrer la nature des choses ; il transforme, mais du dedans au dehors ; il ne change point par des formes extérieures, il regarde avant tout à l'esprit qui vivifie et au caractère propre de l'esprit. Penser et agir, théorie et pratique sont *un* pour lui. Il applique au monde, non point une mesure abstraitement spéculative, mais une mesure psychologique. Il aspire à l'essence des choses, non point aux figures et aux images de la fantaisie. Le caractère de Napoléon, avec certaines tendances radicales, présentait une face libérale. C'est ce côté de sa nature intellectuelle qui lui fit mépriser la métaphysique idéologique de l'esprit de la révolution, et attacher plus de prix à la connaissance du cœur humain et à l'histoire, comme au vrai précepteur politique. Le Libéralisme se représente l'État comme un corps dans lequel aucun membre n'est sans connexion avec le tout, ni, de plus, sans participation au tout. Il se représente chaque membre mis à la place qui lui appartient, place inférieure ou supérieure, d'après sa nature propre, d'après sa valeur individuelle. Il met en première ligne l'individu, en seconde ligne, la race. Mais il ne sacrifie ni l'un ni l'autre à des conceptions abstraites. Il veut apprécier humainement la vie, la perfectionner humainement, et ne point la soumettre à une idole. Il y a peu de vrais Libéraux.

La plupart de ceux qui se donnent pour tels de nos jours, ne sont que Radicaux. Dans un temps comme le nôtre où le Radicalisme tend à tout dominer, les Libéraux devraient le combattre avec ardeur au lieu de le soutenir.

III. Le *Conservatisme.* L'homme fait est en possession du terrain que le jeune homme a dû conquérir avec tant d'efforts. Ses relations sont formées, sa position fixée. Il est indépendant et libre comme le jeune homme; à un plus haut degré, en tant que, par l'effet de la maturité de son âge, il peut se passer de toute assistance; à un degré moindre, autant qu'il est enchaîné par la vie elle-même. La nature a soumis les conditions de la vie à deux lois fondamentales, la loi de la production et celle de la conservation. Or ces deux lois caractérisent parfaitement les deux directions principales de l'humanité : la première, le Libéralisme; la seconde, le Conservatisme. L'instinct et la conscience sollicitent également l'homme fait à la *conservation.* Penchant à conserver, habileté à améliorer, tels sont les traits distinctifs de son caractère. L'homme fait le cède au jeune homme pour la représentation idéale de l'humanité; il lui est supérieur pour l'étendue des connaissances, pour la domination des détails, et l'expérience de la vie. Si l'expression la plus élevée de l'esprit libéral était le génie, la sagesse est l'attribut le plus intellectuel *(geistigste)* de l'esprit conservateur. La science la plus haute de l'esprit libéral était la psychologie puisée à la contemplation de sa propre nature; à l'esprit conservateur appartient l'histoire étudiée à l'extérieur et comprise dans sa spiritualité. Le Conservateur tient compte aussi de l'individualité, mais il s'attache avant tout à la race. Jean de Muller est un exemple frappant d'un esprit conservateur. Charlemagne est un caractère de prince conservateur tout à fait hors de ligne; son activité n'avait point pour but de créer un monde nouveau, mais de perfectionner, d'agrandir le monde existant. Le Libéralisme trouve le droit naturel dans l'âme humaine, et cherche à le transformer en droit positif selon les besoins et les exigences de son peuple et de son temps. Le Conservatisme s'en tient tout d'abord au droit historique, et cherche principalement à le dégager des abus. Si le Libéralisme est producteur, le Conservatisme n'est pas seulement conservateur, mais encore réformateur.

IV. *L'absolutisme.* Le vieillard jouit du passé en souvenir, de l'avenir dans ses enfans. Le présent ne lui appartient plus. La somme de ses expériences est arrêtée. Il s'en tient invariablement à ce résultat. Se voyant près de sa fin, il veut l'absolu; il demeure renfermé en lui-même et se retire en arrière. Il hait les innovations autant que l'enfant les aime. A chaque innovation, s'écroule une portion de l'édifice qu'il avait élevé avec tant de peine. L'absolutisme n'est plus en état de produire comme le Libéralisme, ni d'améliorer et d'agrandir comme le Conservatisme. Cependant le monde se transforme autour de lui; d'autres idées, d'autres institutions, d'autres coutumes se produisent. Tout cela l'excite à la résistance. Ou bien il travaille à une réaction violente, despotique, ou bien à surprendre et à faire avorter par la ruse des tentatives de changement. L'adresse d'esprit est son apanage. Or l'adresse est à la sagesse ce que le talent est au génie. Comme le talent n'est qu'une appropriation élastique, tandis que le génie est une complète pénétration, ainsi l'adresse n'est qu'une manière artificieuse de prendre les choses, bien essentiellement différente de cette vue perçante par laquelle la sagesse les embrasse. La dignité des manières, la représentation sont particulières à l'Absolutisme. L'ordre des Jésuites nous montre visiblement cet artifice de la forme, tel qu'il appartient en propre à l'Absolutisme. Mais derrière tout cet éclat et cette souplesse des formes, se cache un vide d'idées, un manque total de l'essentiel qui est repoussant. Cet âge tombe facilement dans l'empirisme et le mécanisme. L'absolutisme ordinaire, en politique, fait stationner toutes choses dans la vieille ornière, laisse tout décrépir et dépérir. Son mot d'ordre est : *Laissez faire, laissez passer*. L'absolutisme violent, réactionnaire, brise tout ce qui refuse de se soumettre à sa règle, ou mine par l'intrigue et la ruse tout ce qui lui est contraire. La politique du *statu-quo* et des *faits accomplis* est absolutiste, mais la politique des légitimistes l'est aussi.

L'auteur décrit encore, de plus près, les positions et les diverses luttes possibles des partis entr'eux, leurs rapports avec l'Église et l'État; il présente en même temps des aperçus d'histoire générale sur la vie des partis et des peuples. Si cette analyse de ses doctrines est insuffisante pour donner une idée claire d'un

ouvrage dans lequel chaque phrase a été méditée, il serait moins possible encore d'en résumer ici clairement d'autres points plus spéciaux. C'est un des rares livres publiés en allemand qui joignent la lucidité et la beauté du style à la solidité et à la fécondité de la pensée. La philosophie allemande moderne aime à envelopper d'épais nuages des pensées abstraites et louches (*schiefe*), souvent même d'amères stupidités. Dans ce livre, au contraire, les vérités simples sont exposées sous une forme scientifique mais compréhensible. On peut se sentir poussé à le contredire dans les détails, mais on n'en terminera pas l'étude, si l'on a le sentiment de la vraie politique, sans y avoir trouvé un profit réel pour la vie. Sous ce rapport ce livre n'est pas seulement une production d'un grand mérite, mais une production politique qui exercera une influence durable.

X.

DANS CENT ANS.

HISTOIRE VÉRITABLE MAIS ENCORE A VENIR.

II[1].

La ville de *** reprit donc, pour quelques jours, son aspect accoutumé. Comme l'onde un moment détournée du bassin où elle doit courir, à peine libre s'y précipite de tous les côtés, chassant l'air devant elle et bouillonnant partout à la fois dans ses mille canaux; ainsi le bruit de l'homme, qui domine et fait taire tous les autres bruits, remplit de nouveau la ville, les places, les rues, les passages, les allées, les maisons, ici roulant sourdement comme un fleuve qui passe et qui gronde, là s'attardant et clapotant misérablement sur les bords, ailleurs jaillissant en gerbe aux mille diamans, mais pour retomber avec un petit bruit aigre et dur, dont se rit tout bas l'insensible écho de l'eau endormie dans le tranquille bassin.

Nos jeunes gens furent tout étonnés d'entendre de nouveau ce concert; il les surprit désagréablement, et il leur semblait qu'ils ne l'eussent jamais entendu. Comme ils regrettaient leur silence à deux, dans lequel ils n'avaient d'autre babil à craindre que celui des feuilles et des oiseaux! Mais ils ne s'en témoignèrent rien; pourtant ils se rencontraient fréquemment dans la ville, bientôt même dans le monde, où, à leur grande surprise, l'oncle Tolbosk et la tante Morgane se firent tout à coup, une fois, une exacte salutation d'un air de demi-connaissance. Elmire et Florizel se trouvèrent ainsi tout naturellement rapprochés; mais ils ne se dirent rien, ou ne parlèrent, comme tous et chacun, que du dernier voyage

[1] Voyez la livraison de janvier, p. 50 de ce volume.

en ballon, ne laissant deviner à personne et personne n'allant imaginer qu'ils n'eussent pas été de la partie. Car dès qu'on se sentait la tête un peu vide dans cent ans, on allait ainsi faire un tour dans les nues pour la remplir et se procurer de l'esprit. Ce n'était pas plus malin que cela ! peut-être encore trouvera-t-on que c'était presque le chercher plus loin qu'aujourd'hui. La provision d'idées pour la semaine ou pour le mois, suivant la capacité des personnes, c'est-à-dire de leur bourse, se faisait donc par ce voyage hebdomadaire ou mensuel ; comme, je suppose, en notre âge matériel, on s'en vient de la campagne à la ville faire ses provisions de ménage au marché du samedi. De même, à de certaines époques de l'année, il y avait aussi de grands jours de foire intellectuelle, si l'on peut dire, où se faisaient les grosses ventes et les gros achats ; et l'on voyait alors courir de çà de là tout le monde, chacun échangeant de son mieux ses pensées et vantant sa marchandise, qui un noble cheval de prix, qui un bœuf, qui un âne, et les bonnes gens un mouton. Elmire et Florizel eurent donc l'air aussi étrangers l'un à l'autre que s'ils eussent fait d'une nuit le tour de la terre en diligence sans se voir ni sans se parler. Seulement, quelques jours après, la jeune fille ayant forcé sa tante à venir voir une chose assez originale dans sa laideur et dans sa vétusté, une chose à restaurer peut-être, le vieux pont délaissé, vers le milieu elles rencontrèrent Florizel et le capitaine. Celui-ci expliquait à son neveu comment on pourrait utiliser cette vieille tour barbare (le clocher de la cathédrale), en faire par exemple un haut-fourneau, une gigantesque marmite économique. La belle Elmire l'entendit-elle au passage, ou fût-ce autre chose ? mais enfin elle voulut sourire sous cape et rougit tellement que tout autre qu'une tante Morgane l'aurait remarqué.

Mais la semaine suivante, voilà toute la ville de *** qui prend de nouveau son essor vers les nues, où elle disparaît en un instant comme une volée de corneilles à l'approche de l'hiver. — Que faire maintenant, dit notre héroïne, quand elle se vit seule? j'ai bien su rester, mais oserai-je sortir? — Oui, pourvu que je n'aille ni sur le vieux pont, ni sur la terrasse, et que je l'y laisse tout seul : ma tante Morgane alors n'aura rien à dire et, si elle le savait, je pense même qu'elle me trouverait fort cruelle de faire ainsi attendre ce pauvre garçon.

Grâce à cet habile arrangement, elle sortit donc ; prenant par les

jardins et les vergers qui s'étendent de la ville au lac, elle arriva bientôt sur la grève complétement déserte, et se mit à la suivre les yeux baissés vers l'onde, en rêvant. Ses pas légers se marquaient sur la plage humide ; la vague, cadencée comme un souffle enfantin, fuyait sous les petits pieds d'Elmire, en mordant le sable, qui restait dentelé et ciselé d'une façon si charmante que la belle capricieuse ne pouvait s'empêcher d'y rattacher parfois le fil de ses rêveries et, tout en les admirant, de demander à ces nouveaux hiéroglyphes ce qu'on ne leur demandait jamais dans cent ans, pas plus qu'aux feuilles de marguerite.

Elle était arrivée à un endroit du rivage où un petit ruisseau, courant par les prés et sautant étourdiment sur la grève, cherchait à s'y arrêter et à retarder sa destinée, qui seulement alors venait à lui apparaître. Ne pouvant tourner le dos au lac, il essayait du moins de biaiser avec lui, de le côtoyer doucement, de s'allonger, de s'étendre, de se creuser même son petit lac à lui dans le sable, de s'y coucher et d'y dormir un moment. Le véritable lac le laissait bonnement faire le mort à son aise, bien sûr d'avoir tôt ou tard, malgré ce manége, le joli ruisseau récalcitrant. Celui-ci, en effet, voyant toute résistance inutile, à quinze ou vingt pas de là prenait enfin sa résolution : il s'élançait courageusement dans l'abîme, qui semblait encore en riant vouloir lui livrer passage et s'entr'ouvrir devant lui.

Elmire le franchit lestement à l'endroit où il était le plus éparpillé et, parvenue sur l'autre rive, elle s'amusait à voir toutes les gentilles façons qu'il faisait, tous les tours et détours, tous les méandres qu'il inventait pour essayer de se dérober à son sort. . . . . Mais que devint-elle, lorsque relevant les yeux, elle voit de l'autre côté du ruisseau Florizel.

Honteuse et piquée, elle allait se fâcher ; mais elle était trop franche pour soutenir un mécontentement dont elle ne se sentait pas bien certaine, et d'ailleurs on ne se fâchait plus dans cent ans. Elle se remit donc bien vite et voyant Florizel arrêté, attendant, la regardant d'un air qui semblait dire : *Commandez : j'obéis*, et qui ne laissait pas de plaire encore dans cette époque éloignée, elle lui dit bravement en rentrant dans le ton et le sujet de leur première rencontre :

— Eh bien, monsieur mon frère, notre règne recommence et nous voilà de nouveau sur la limite de nos deux empires, car ceci

est, je présume, (montrant le ruisseau) le grand *Fleuve-Bleu* qui nous sépare, comme le *Kiang* (on parlait presque chinois dans cent ans) sépare les Russes et les Anglais. Vous avez tout ce côté-là de la terre, et moi tout ce côté-ci.

Elle ne réfléchit pas que ces derniers mots de badinage donnaient un avantage à Florizel ; il se hâta d'en profiter, car c'était un sage garçon qui n'osait rien prétendre, mais qui ne laissait rien échapper.

— En ce cas, lui répondit-il aussitôt, ma sœur est entrée ce matin sur mes terres, j'en ai vu et compté les marques authentiques, irrécusables, tout le long du rivage ; c'est une violation de territoire que je suis par conséquent en droit d'imiter. — Disant cela, il franchit le ruisseau.

— Ah ! lui dit-elle, que penserait l'oncle Tobolsk?

— Si seulement je n'avais à craindre que lui et la tante Morgane!

Ils firent quelques pas. Elle s'assit sur le bord du gazon, le laissant lui, sur la grève, debout devant elle. Puis bientôt elle reprit :

— Mais apprenez-moi donc, Florizel, car, ajouta-t-elle, puisque nous voilà roi et reine, nous pouvons bien déposer nos titres et même oublier un moment notre royauté, — apprenez-moi donc, je vous prie, pourquoi vous n'êtes pas aujourd'hui de ce voyage en ballon, et pourquoi vous m'avez l'air de n'en vouloir jamais être ? Moi, c'est tout naturel : je suis une femme. Mais vous qui êtes un homme et à qui par conséquent il n'est pas permis d'avoir peur.

— A vous parler franchement, Elmire, mais sans vous dire toutefois ma véritable raison, que vous savez bien que l'on ne dit guère depuis un peu plus de cent ans, je vous l'avouerai, tous ces grands ébats que le monde est parvenu à se donner, m'ont toujours trouvé assez insensible. On dit qu'autrefois les hommes étaient fous, et cela parce qu'ils faisaient de longs voyages à pied ; pour moi je trouve que, pouvant ainsi s'arrêter et regarder à loisir, ils devaient bien s'amuser au contraire. On raconte même qu'ils se servaient aussi, dans leurs voyages, d'animaux qui n'existent plus qu'à l'état sauvage aujourd'hui et qu'on appelait des *chevaux*. C'est même là, assure-t-on, la véritable origine de notre expression vulgaire : « Une machine de la force de tant de chevaux. »

— Que c'est curieux, dit-elle. Mais les dames osaient-elles se servir aussi de ces fiers animaux?

— Sans doute, et elles y avaient fort bonne grâce, je vous

jure, à en juger même par les vieux livres *illustrés* de ce temps-là, où il y a encore, entre les gravures et les marges, tant de texte et de paroles inutiles, dit mon oncle Tobolsk. Mais le meilleur était, dans cette manière de voyager, qu'au lieu d'être toujours forcé d'aller en troupes et par immenses convois, on pouvait voyager seul . . . . ou à deux tout au plus.

— Oui, dit-elle en détournant un peu la conversation, notre vieux monde a beau s'en cacher : il s'ennuie furieusement aujourd'hui ; ma tante Morgane elle-même. . . Je la surprends souvent qui bâille d'admiration.

— Comme mon oncle Tobolsk bâille de tout comprendre, d'avoir tout vu et revu cent fois, de tout savoir, de ne plus croire qu'on croyait jadis, de ne plus espérer qu'on pourrait espérer encore...

— C'est comme ma tante Morgane qui admire toujours quoiqu'elle ne sache plus guère qu'admirer. Mais que pensez-vous de tout ceci, Florizel?

— Je n'ose pas trop vous le dire, parce que je crains, Elmire, que vous ne me preniez pour un pédant qui ne sait rien que par les livres et qui ne parle que du bon vieux temps qu'il n'a jamais vu. Mais je vous avoue que je pense un peu comme un auteur suranné dont j'ai rencontré par hasard un volume dépareillé. Il se nomme Voltaire. Ce Voltaire est du temps où l'on s'écrivait force lettres.

— J'eusse été volontiers de ce temps-là, fit Elmire.

— Alors j'ose bien vous dire ce que j'ai trouvé imprimé tout au long dans ce livre : « L'amour est encore quelque chose, » écrit naïvement dans une lettre ce bon vieil auteur, qui, à ce qu'il paraît, avait devancé son siècle et commençait déjà un peu à s'ennuyer. J'ai dans l'esprit, Elmire, que le nôtre sera forcé d'en revenir à la fin à ces idées simples dont il s'est trop écarté.

— Ah ! que dites-vous là ! Revenir à l'âge d'or où la vie était si belle et si peu raisonnée. Y pensez-vous, Florizel ? Voilà ce que c'est que d'être un rêveur comme vous ! Mais si pourtant vous ne dormez pas, mon frère, ajouta-t-elle entraînée par sa malice et son étourderie, contez-moi encore une de ces histoires que vous contez si bien. .

— Je soupçonne ma sœur d'être plus versée que moi dans ces vieilleries, puisqu'elle vient de remonter jusqu'à l'époque fabuleuse si bien nommée des *Mille et une Nuits*, où il semble en effet, quand

on lit toutes ces aventures merveilleuses de sultanes et de génies, que les hommes ne vivaient encore qu'à la clarté des étoiles pendant une immense nuit. Mais pour moi je me contente d'une époque plus moderne, de celle des Chevaliers et des Dames. Servir la beauté que l'on aime, la protéger, la délivrer, la conquérir, en faire bien réellement la maîtresse et la *dame de ses pensées*, enfin par sa vaillance mettre le monde à ses pieds, voilà ce que l'amour a fait une fois, et s'il était encore quelque chose, s'il était tout, Elmire. . . . .

— L'amour, se hâta-t-elle d'interrompre avec un effort de voix souriant: il n'est plus permis d'en parler depuis cent ans.

Ils se turent. Le gazon était tout semé de violettes. Florizel en cueillit une touffe, et la jetant en l'air, il en vint retomber plusieurs sur Elmire, que cette pluie embaumée embarrassa singulièrement. Elle se leva, mais sans lui défendre de la suivre, et ils remontèrent en silence les vergers inclinés. Ils arrivèrent bientôt à un endroit où le ruisseau, complétement mis à sec, était forcé de couler un moment dans le canal d'une usine avant de pouvoir reprendre son cours naturel.

— Quel dommage de ce vilain canal, dit Elmire! il nous prend notre ruisseau (sans trop appuyer sur ce *notre*, elle tourna pourtant un peu ses beaux yeux vers Florizel en le prononçant); et juste, ajouta-t-elle, au plus bel endroit. Voyez-vous là, sous ces deux noyers dont les rameaux opposés font entr'eux une arcade comme celle du grand portail de la cathédrale; voyez-vous ce petit banc de rocher dont le milieu est poli et creusé comme le bord d'un vase. Je suis sûr que notre ruisseau formait là, dans son bon temps, une charmante cascade; et tenez! droit au-dessous, on voit encore la coupe vide que l'eau s'était taillée dans le grès en tombant.

— Elmire, lui répondit-il, puisque je suis roi, je peux bien user de ma toute-puissance pour vous donner une fête. Laissez-moi faire! Je vais baisser l'écluse, et vous aurez le spectacle de cette petite cascade, que nous aurons ainsi renouvelée des Grecs.

— Comme certain jeu que ma tante Morgane joue encore, quoiqu'il fût déjà renouvelé de ces mêmes Grecs il y a cent ans. Eh bien allez, mais ne vous exposez pas, Florizel.

Il passa de l'autre côté du ruisseau pour tourner plus facilement le petit banc de rocher, baissa l'écluse avec le secours de la machine qui y était adaptée, et bientôt la gentille cascade, s'avançant toute

souriante dans sa robe d'écume, reparut au bord du rocher ; là elle sembla hésiter un moment comme pour se mieux reconnaître, puis soudain, se laissant tomber avec grâce, elle fit résonner la coupe de grès sous ses pieds argentins.

Elmire battit des mains à cette vue et, toujours saluant et remerciant le jeune homme, tout à coup elle lui dit :

— Merci, mon frère ! mais vous voilà rentré sur vos terres, et les convois vont bientôt revenir. Adieu, Monsieur Florizel. — Et elle s'enfuit, se disant que son stratagème serait approuvé du moins de sa tante Morgane, si elle-même n'était pas fort tentée de s'en applaudir.

Le jeune homme leva les yeux, mais dans toute l'étendue du ciel il ne put pas découvrir le moindre point noir qui lui annonçât le retour des wagons aériens. Il voulut lever l'écluse pour repasser plus aisément le ruisseau, cela prenait quelques minutes, la machine se dérangea, et pendant ce temps la belle fugitive avait disparu.

Or, précisément en ce moment, toute la ville de *** se trouvait à dix mille pieds dans les airs au-dessus de la cascade de Niagara. Les voyageurs venaient de la visiter enveloppés dans une espèce d'étui mobile et imperméable sans autre ouverture que deux trous pour les yeux : encore ces derniers étaient-ils munis de verres de lunettes irisés, moyennant lesquels on était toujours sûr, et même forcé, de voir la cascade avec un arc-en-ciel, quels que fussent le temps et l'heure de la journée. L'humidité de cette vaste nuée d'eau tourbillonnante dont les vapeurs allaient se confondre avec celles des véritables nuages, ayant dérangé quelque chose aux appareils des machines simplifiées, il fallut s'arrêter un moment pour les réparer. Deux élégans cabriolets atmosphériques se trouvèrent ainsi attardés un moment et suspendus côte à côte dans l'immensité aérienne. A la portière de l'un d'eux se montra une petite tête chauve, pourvue de deux petits yeux gris, d'un nez honteusement débonnaire, et d'une énorme moustache à la tartare sous laquelle le menton et la bouche même semblaient reculer en tremblant. C'était l'oncle Tobolsk. En même temps, une autre personne risquait aussi hors du second aérifère sa tête empaquetée, ses yeux grands, pâles, arqués et levés au ciel sous un fantastique nuage de papillottes et de rubans, au travers desquels ce regard même dis-

paraissait à moitié, comme le cristal d'une fontaine sous les longues branches tombantes d'un saule pleureur. C'était tante Morgane. Elle baissait et levait les stores avec une égale précipitation, tourmentée à la fois du désir de regarder au dehors et de la crainte de s'enrhumer, car on s'enrhumait encore dans cent ans. Elle parvint pourtant à lancer de temps en temps quelques mots par les fentes et les déchirures du brouillard; les deux voyageurs purent ainsi échanger d'importantes communications que l'écho de la nue nous a soigneusement conservées. C'est pour nous une obligation d'historien, un devoir rigoureux, de les rapporter : on parlait beaucoup de devoir dans cent ans.

— Ah! capitaine Tobolsk, s'écria donc, la première, tante Morgane : ah! capitaine, quelle cataracte, quel volcan d'eau! quel tonnerre écumant!

— Oui, Mademoiselle, répondit l'oncle d'une voix creuse et brève : tonnerre tel que là-bas, vous me parlant à l'oreille, je n'ai rien entendu. Mais tonnerre écumant, volcan d'eau, non : inexact. D'ailleurs mille et une fois vu.

— Ne trouvez-vous pas comme moi, capitaine, que d'ici la cataracte est encore plus sublime?

— Le sublime : bon pour les enfans, Mademoiselle.

— Mais n'admirez-vous pas cette nappe ondoyante qui ressemble à un vaste champ de neige dont chaque épi lancerait une gerbe d'écume.......

— Neige, épis : impossible. Trop d'engrais.

— Que nous sommes heureux, capitaine, et quels spectacles grandioses.......

— Toujours mêmes choses et mêmes choses de même. Fatigue, ennui, désespoir sans parachute. Appareils respiratoires, paletots pneumatiques, bottes aéripèdes : essoufflement. Opium, potions exhilarantes : affadissement, dégoût. Soleil nocturne artificiel aux quatre gaz combinés : crèvement d'yeux. Des millions de machines : personne bientôt pour s'en servir. Cheminées, casseroles à vapeur; mais cuisinières à vapeur, impossible : cuisinières à vapeurs, trop réel (tout le monde faisait des calembourgs dans cent ans). Et mon cabriolet dérangé! Longtemps j'ai cru en mon siècle; maintenant, plus. Jugé. Le cocher secoue en vain les rênes des ballons. Décidément il faut que je change de chauffeur. Ah! Mlle Morgane......

Le lecteur aura remarqué que l'oncle Tobolsk, dans son système d'anti-superfluité littéraire et de condensation appliquée au langage, n'employait presque jamais l'article et encore moins l'interjection : il fallait donc qu'il fût en proie à une grande révolution intérieure pour avoir dit : — Ah ! Mlle Morgane.......

Celle-ci en fut donc bouleversée et ne put s'empêcher de s'écrier :
— Qu'y a-t-il, capitaine?

— Ah ! Mlle Morgane, reprit-il posément : Sans doute l'amour, et même le mariage, ne sont pas grand chose, mais......

A ce moment, les ballons s'enflèrent tout à coup, et le cabriolet aérostatique de l'oncle Tobolsk partit comme un éclair, tandis que celui de la tante Morgane restait encore de quelques secondes en arriére.

— Quel ennui ! s'écria-t-elle, à force d'aller vite on n'a plus le temps de se parler : aussi n'est-il pas étonnant que l'on se comprenne si peu ! Je suis sûre que le capitaine allait enfin se déclarer.... mais pour qui? pour moi ou pour ma nièce? il est bien assez fou pour songer à elle ; un quasi-vieillard comme lui ! Ah ! que je suis contrariée; et vraiment sans Elmire (mais je dois me conserver pour elle, la pauvre enfant) je ne sais si rien pourrait m'empêcher de me jeter d'ici la tête la première dans la sublime et incomparable cascade du Niagara.

A ces mots la tante Morgane se laissa tomber languissamment dans le fond de sa voiture ailée, et la machine s'étant mise à hennir, les ballons chevauchèrent l'air comme le vent.

III.

Ce fut une grande rumeur dans la ville lorsque la nouvelle s'y répandit peu à peu que le gazon des promenades avait été secrètement foulé comme par des pas invisibles, que même l'écluse du petit ruisseau s'était abaissée et détraquée toute seule, on ne savait comment. Il y eut un commencement d'inquiétude : on fut sur le point de reparler de voleurs, de sorciers et autres races mystérieuses du temps passé.

— Des voleurs, s'était écrié le capitaine Tobolsk ! Comme si, avec notre civilisation, on avait besoin de recourir à des moyens violens pour exercer sa force d'attraction naturelle sur le bien d'autrui. C'était bon il y a cent ans.

D'ailleurs, les savans s'empressèrent de démontrer que tous ces dégâts insolites pouvaient très-bien s'expliquer par la seule pression de l'air et le jeu des courans électriques, et bientôt la sécurité reparut.

Aussi, quelque temps après, toute la ville de ***, se donnant de nouveau vacances, partit en un clin d'œil, cette fois pour le Grand-Désert. Quoiqu'on fût toujours au printemps, l'air était subitement redevenu un peu froid; on allait vite se réchauffer dans l'atmosphère du Sahara.

Florizel courut en vain au lac, au ruisseau, à la cascade et, dans toute la ville et les environs, partout où il imaginait qu'Elmire avait pu diriger cette promenade qui les rendait un moment si heureux. Point d'Elmire! Aurait-elle été forcée d'accompagner sa tante? Mais en passant et repassant souvent sur la place, il crut voir, à l'une des fenêtres de la maison de Mlle Morgane, que les volets n'étaient pas hermétiquement tirés. Elle était là peut-être et, puisqu'elle pouvait le voir sans être vue, ne lui donnait-elle pas le droit de tâcher de la voir aussi? C'est ainsi que chacun raisonnait fièrement dans cent ans.

Que fait-il donc? Il s'approche, il va sonner très-résolument, se disant qu'il ne pouvait lui en arriver aucun mal si elle était bien réellement absente : si elle ne l'était pas, le pis était de se faire chasser et, pour cela, il fallait qu'elle répondît, qu'elle se montrât; que voulait-il de plus?

Déjà il posait la main sur le cordon, et les corridors, les vestibules silencieux, s'appelant comme des valets effarés d'un bout de la maison jusqu'à l'autre, allaient retentir d'un long tintamarre, lorsqu'une fenêtre au-dessus de la porte s'entr'ouvrit; un petit bout de bras rond y parut et se retira aussitôt, comme une colombe qui avancerait la tête hors du nid puis la recacherait subitement, mais seulement après avoir laissé tomber quelque chose, un petit papier que Florizel se hâta de déplier.

« Florizel, je suis bien malheureuse, lui écrivait-on. Ma tante m'a enfermée en partant et, par des craintes que j'ignore, elle a fait charger toutes les serrures fulminantes et toutes les sonnettes à percussion. Que mon frère se garde donc bien de chercher à pénétrer dans ma prison. Ma tante en a fait un lieu formidable semé de piéges et de dangers bien plus que les châteaux enchantés de l'antique fée dont elle porte le nom.

Elmire, reine. »

Florizel resta confondu. Il releva les yeux : les volets étaient strictement fermés. Il appela : point de réponse. Il conjura : pas le moindre signe de vie. Du ton le plus impérieusement soumis, il demanda des ordres, promettant de tout tenter pour délivrer la belle captive. Silence absolu. Enfin, il s'écria qu'il bravait tout, puisqu'aussi bien ne pouvait-il vivre sans elle. Et il tira le cordon... fort bravement, il faut le dire à sa louange, mais en se jetant de côté pour éviter la première décharge et se préparer aux suivantes. Les longs corridors, les vestibules sonores retentirent en effet de tintemens prolongés qui semblèrent se répondre l'un à l'autre comme la voix sinistre de sentinelles échelonnées dans l'ombre. Il y eut un moment d'horrible silence, et soudain . . . . la fenêtre se rouvrit avec un charmant éclat de rire qui sans doute s'était déjà mêlé dans l'intérieur au vacarme argentin. Il n'y eut ainsi d'autre apparition fulminante que celle de l'espiègle Elmire et de sa brune tête aux longs regards jaillissans, presque tendres, s'ils n'eussent pas été, comme à l'ordinaire, sourians et moqueurs. S'accoudant sur le bord de la fenêtre, elle se mit à dire de l'air en apparence le plus tranquille et le plus inoffensif :

— Je suis charmée de voir que mon frère ne le cède en rien aux paladins et aux preux de l'ancien temps dont il m'entretenait une fois. Mais cette tour est inaccessible : qu'il ne tente plus d'en arracher une malheureuse prisonnière, qui ne fait qu'y soupirer nuit et jour en pensant. . . . . Elle s'arrêta, comme craignant d'en trop dire.

— En pensant? demanda timidement Florizel à peine revenu de son étonnement, mais auquel ces derniers mots rendirent quelque hardiesse et le sentiment de la situation.

— En pensant aux prés verts et aux ruisseaux qui courent en liberté dans les prés, surtout à certaine cascade...

— Ah ! cruelle Elmire, s'écria-t-il cette fois les larmes aux yeux, comment pouvez-vous me traiter ainsi? Me railler aujourd'hui, après votre fuite perfide l'autre jour.

Elle rit de nouveau, ce qui lui arrivait souvent lorsqu'elle était émue (on s'en tirait ainsi dans cent ans) : — Oui, dit-elle, vous m'avez bien amusée ; c'était comme dans la vieille complainte centenaire :

Point de bateau sur cette plage,
Damoiselle, point de bateau.

Et j'aurais pu vous répondre par le reste du couplet :

Eh bien ! venez donc à la nage,
A la nage, beau damoiseau !

Mais je n'avais pas le temps alors. Aujourd'hui que rien ne nous presse, varions le dialogue. Vous me chanterez quelque chose comme ceci :

A cette tour hautaine et forte
Point d'échelle, point d'escalier.

Et moi, pauvre captive, je vous répondrais :

Hélas, restez donc à la porte,
A la porte, beau cavalier.

Elle allait poursuivre l'entretien sur ce ton, résolue, maintenant qu'elle tenait Florizel à une distance respectueuse qui satisferait même sa tante Morgane, de le tourmenter si bien et de le rendre si amoureux qu'il ne pût pas douter qu'elle ne l'aimât elle-même un peu de son côté : car, pensait-elle, il faut bien que je l'aime, je le dois, pour pouvoir le faire souffrir en conscience ; c'est ainsi que quelques belles raisonnaient encore humainement ces choses-là dans cent ans.

Mais il se fit soudain un grand bruit autour d'eux, comme d'une colonne de grêle qui fondrait tout à coup sur la terre. Nous ne pouvons en dire la cause qu'en rétrogradant de quelques minutes dans l'ensemble des aventures dont se compose ce récit.

Que le lecteur qui n'a, comme nous, que son imagination à ses ordres, veuille bien lui donner un petit coup d'aile et se transporter tout bonnement avec elle au milieu du Sahara ou du Grand-Désert. Le Sahara est, comme on sait, une vaste mer méditerranée, mais dont les flots sont de sable et qu'un vent de feu, le simoun, soulève incessamment en épaisses et brûlantes tempêtes. Eh bien, représentez-vous comme une île verte au milieu de cette mer torride et fauve, une toute petite oasis plantée de deux palmiers seulement, sous chacun desquels une personne est assise gravement sur un maigre gazon.

— Quel lieu retiré, dit l'une d'elles. Il invite à la mélancolie. Ne trouvez-vous pas comme moi, capitaine, que cette solitude....

— Est bien chaude, mademoiselle Morgane. Je n'y éprouve

absolument d'autre mélancolie que celle que peut ressentir un pain qui cuit dans le four.

— Vous avez beau dire, capitaine, c'est un lieu où l'on ne se sent pas maître de son âme, tant il vous la prend : elle vous y échappe de toutes parts.

— Pour moi, mademoiselle, je ne sens que ma peau qui m'échappe, car elle menace d'éclater, et, je vous le déclare, il est impossible qu'elle tienne encore long-temps. Ainsi veuillez me dire...

— C'est la perfection de la solitude. Mais j'espère que nous n'avons pas à craindre les Bédouins.

— Il n'y a plus de Bédouins, ou plutôt il n'y en a jamais eu. Ne savez-vous pas qu'on vient de découvrir que le nom de ce peuple n'était qu'un mythe, et le peuple lui-même un rêve, une aberration crédule de quelques historiens. Des Arabes en Arabie! quelle invraisemblance!

— D'ailleurs ne vous ai-je pas avec moi, capitaine?

— Au civil : ne confondons pas. Ainsi dites-moi pourquoi vous m'avez fait descendre dans cette horrible fournaise?

— Voici : Vous m'avez dit un jour, M. Tobolsk : *L'amour, et même le mariage, ne sont pas grand'chose, mais .....* Je me suis vainement tourmentée pour achever cette phrase en lui donnant un sens raisonnable.

— Rien de plus simple : *L'amour et même le mariage ne sont pas grand'chose, mais .... une jeune femme est quelque chose.* C'était mon idée, et je le pense toujours.

Mlle Morgane resta interdite. Etait-ce une injure ou un compliment qu'on venait de lui faire? Mais l'idée ne lui étant pas venue que le capitaine ne songeait point à elle en formulant cet axiome ironique ou flatteur, elle ne put s'empêcher de prendre celui-ci sous son jour favorable, et demanda presque en rougissant : — Que voulez-vous dire, M. Tobolsk?

— Que je voudrais avoir une jeune femme chez moi, pour voir un peu ce que c'est, étudier ses habitudes et ses mœurs : votre nièce Elmire, par exemple.

— Pour vous?

— Pour moi?

Il y eut un moment de silence; puis Mlle Morgane reprit d'un ton embarrassé : — Vous me demandez Elmire pour vous, c'est très-bien. Moi, je songe aussi... Vous avez un neveu, capitaine?

— Précisément.

— Vous consentez donc?

— Sans aucun doute.

— Et vous m'en répondez?

— Absolument.

— C'est donc arrangé (on allait très-vite en pareille matière dans cent ans). Je suis sûre que nous allons faire un très-bon ménage à nous quatre, M. Tobolsk.

— C'est bien ainsi que je l'entends. Nous marions ces deux jeunes gens : cela revient au même et nous donne moins de peine à tous deux que de nous marier nous-mêmes. Nous demeurons avec eux. Ils nous amuseront, nous tiendront compagnie quand nous serons las de courir, et nous n'en serons pas moins libres, mademoiselle Morgane, nous dont la liberté, le mouvement, sont l'air et la vie. Dites maintenant si je ne vous ai pas comprise, et du premier mot!

— Comprise?... parfaitement : fit-elle aussitôt, sans plus d'hésitation qu'un bon général n'en met à rallier ses troupes dispersées après deux batailles perdues.

— Eh oui, reprit-il, c'est charmant! Pardonnez-moi cette vieille expression qui m'échappe, je crois, pour la première fois en bonne société.

La pauvre Morgane, malgré elle et malgré le siècle demeurée plus fidèle, en sa qualité de femme, aux instincts de la nature, eut besoin d'un effort pour accepter si triomphalement ces idées de bonheur. — Mais si ces jeunes gens refusent, dit-elle, pour masquer ou pour consoler son dépit. Ils n'ont jamais eu l'air de se plaire. Vraiment, c'est un mariage où il entre pourtant trop de votre froide raison, M. Tobolsk. Je ne voudrais pas sacrifier ma nièce, cette pauvre enfant : elle est comme moi, elle ne vit que de sympathie.

— *S'aimer pour se marier*, Mlle Morgane. L'inverse même, *se marier pour s'aimer*, n'est pas vraie. D'où vous viennent ces lugubres idées? on n'y pensait déjà presque plus il y a cent ans.

— Eh bien partons, dit-elle : allons conclure ce mariage, puisqu'il faut toujours que nous autres femmes nous soyons sacrifiées.

En infiniment moins de temps que nous ne mettrions à le décrire, l'oncle et la tante de nos deux amoureux se retrouvèrent donc au-dessus de la ville de***, et le vaillant capitaine, se laissant

tomber comme une trombe, fit un tel bruit avec ses bottes élastiques en rebondissant sur le pavé, qu'Elmire en demeura penchée à sa fenêtre, tout autrement qu'elle n'eût voulu devant sa tante, qui suivait le capitaine comme la queue d'une comète suit son noyau.

Le quatuor se regarda quelques instans, dans un silence ébahi; enfin M[lle] Morgane, en personne qui sait vivre, invita les Messieurs à monter chez elle, pour achever une explication « qui tournait furieusement au déraisonnable, » dit-elle à Tobolsk qui secouait la tête. Mais, examen fait de la contenance des jeunes gens pendant qu'on leur exposait le projet de mariage, l'oncle et la tante abdiquèrent leurs soupçons. Elmire tourna le dos, en boudant de sa plus jolie moue. Florizel ne souffla mot, et ne leva pas les yeux; ses doigts jouaient fort attentivement un air de piano sur le dossier d'un sopha. Tobolsk y perdit un beau discours, le plus long qu'il eût fait de sa vie. Morgane se vit même obligée d'intervenir et, s'adressant à sa nièce : — Remets-toi, chère enfant. Sois raisonnable. Ne sais-tu pas que notre bonheur, à nous autres femmes, c'est le devoir et l'abnégation? Si ce jeune homme ne te plaît pas, ton obéissance sera plus méritoire et mieux récompensée.

— Mais ma tante ..... dit timidement Elmire, cette fois sérieusement embarrassée.

— Mademoiselle, interrompit l'oncle terrible, vous savez que les *si* et les *mais* sont bannis de la langue depuis presque cent ans. Regardez au moins mon neveu, ce que vous n'avez jamais fait. Ne saurait-il vous plaire?

— Je le trouve affreux, reprit-elle, décidée, et reprenant son air ordinaire de franchise et de gaîté. O ma tante, qu'il est laid!

— Très-bien, dit l'oncle. C'est un peu exagéré. Vous n'en sentirez que mieux ses avantages réels, savoir sa fortune, sa famille que je représente, et la coupe de ses redingotes.

Pendant ce temps, les fiancés étaient enfin parvenus à relever les yeux l'un sur l'autre. Ils échangeaient un sourire où le bonheur aidait la malice et avait beaucoup de peine à ne pas éclater tout à fait. Ils se sentaient de nouveau seuls ensemble, comme lorsque courait et voltigeait entr'eux cet esprit de folâtrerie rêveuse et de tendre espièglerie qui les avait rapprochés. Aussi quand l'oncle et la tante, graves et solennels, les invitèrent à se toucher la main en signe de promesse réciproque, cette cérémonie majestueuse fut-

elle accomplie par eux avec une certaine gêne qui les remit en face de leurs raisonnables parens.

— Je dois avouer, mon oncle, dit Florizel qui craignit enfin d'être par trop muet, que si Mademoiselle me trouve trop laid, je lui trouve en revanche beaucoup trop de beauté, de grâce, et d'agrément pour qu'elle soit ma femme.

— Très-bien, dit la tante; c'est exagéré, mais c'est galant. Il n'en pense pas la moitié, mais il comprend les avantages réels, savoir le trousseau, l'éducation et la dot.

— Je soupçonne même Mademoiselle, ajouta Florizel, d'être assez cruelle et passablement malicieuse quand elle s'y met : néanmoins, en fidèle neveu, et par considération ou plutôt par amour pour vous, Mademoiselle Morgane (car ce n'est pas votre faute si votre nièce a ces défauts-là), je me risque, j'obéis ; si Mademoiselle le permet.

— Et moi, dit Elmire à son tour, je ne ferai pas à Monsieur le plaisir de le refuser, j'obéirai aussi : je le dois à ma tante, malgré les défauts qu'elle m'a laissés, et qu'on me reproche bien injustement.

Quelques temps après, le mariage se fit. En considération de la méritoire obéissance des jeunes gens, l'oncle et la tante accordèrent, contre l'usage, qu'ils régleraient eux-mêmes la disposition du grand jour des noces qui, dans cent ans, était devenu un jour si ordinaire qu'on s'en apercevait à peine. Elmire s'était prise d'un bel amour pour les vieux temps, à côté de sa belle indifférence, fort affichée, pour son futur époux. De son côté il ne témoignait aucun empressement pour lui procurer les plaisirs à la mode, et paraissait en général un fiancé maladroit, mal appris et se donnant pourtant trop peu souci des caprices rieurs et des goûts champêtres d'Elmire. Le fait était certain, l'énormité prouvée, on les avait vus rire et se promener le long des prés un jour qu'il ne tenait qu'à eux de parler ménage en wagon aérien, côte à côte avec une demi-douzaine d'autres couples, également libres de se trouver légalement heureux.

Mais voici le comble des singularités de Florizel. Toute la ville de*** s'en émut bien autrement que de l'écluse soulevée par le courant électrique. Il exigea de la mariée, qui fit la plus jolie et la plus inutile résistance du monde, qu'elle prît pour parure de noce le

costume exact d'il y a cent ans. — J'y consens, dit-elle enfin, avec une maligne joie qui éclatait dans ses yeux et dans son frais sourire; j'y consens. Nous sommes si raisonnables tous que le contraste de cette folie en sera plus plaisant.

En effet. Grave pour la première fois, et même attendrie sous sa guirlande tremblante d'églantine blanche et d'oranger, Elmire ne ressemblait plus à son siècle, ni à elle-même, ni à la gravure envieillie où l'on avait pris le modèle de ses atours. C'était, avec ses noires prunelles, son cœur palpitant et ses joues rosées, la jeune fée de l'amour, celle qui en gardera toujours la baguette magique, mais celle qui n'en peut user que lorsqu'elle est aimée, que lorsqu'elle est unie à celui qu'elle aime. C'était la femme enfin, cet être idéal si rarement connu sur la terre, que les siècles peuvent habiller, travestir à leur guise, mais ne défigurent jamais; dont le malheur peut voiler les traits et changer la couronne de rose en couronne d'épine, mais qui reste toujours si noble et si touchante et presque reconnaissable dans toutes ses transformations.

Elmire voulut aussi que le cortége défilât sur le vieux pont abandonné, qui tressaillit jusqu'en ses fondemens en croyant reconnaître ses promeneurs d'autrefois. L'oncle Tobolsk ouvrait la marche. A la grande terreur de la ville de ***, il apparut vêtu de noir de la tête jusqu'aux pieds, corsé, serré, sanglé, étranglé. Il avait l'air d'être tiraillé et mené par ses habits comme par des fils secrets, et de marcher à ressorts. A côté de lui venait tante Morgane, son grand camail volant au vent. Ses bras plats serrés de manches plates s'enfonçaient jusqu'au coude dans un épais manchon noir : on eût dit le cilindre et la tige d'une machine à rôtir du café. Ce manchon, nous devons l'avouer, fit la stupéfaction de toute la ville de ***. Il était énorme : Quelle idée, s'écriait-on, de porter ainsi un tambour devant soi! et, l'idée admise, ajoutait-on, de le porter si petit! passe encore si c'était une grosse-caisse! Arrivé au milieu du pont, l'oncle Tobolsk fit arrêter toute la noce : — Et pour pousser, dit-il, l'imitation d'il y a cent ans jusqu'au bout, je vais, messieurs, vous faire un discours.

DISCOURS DE L'ONCLE TOBOLSK.

« Messieurs, regardez ces habits : que vous disent-ils de leur siècle? — Ils sont tout noirs : siècle d'obscurité. — Ils sont étroit

siècle égoïste. — Ils sont gênans : siècle d'esclaves. Aussi n'eut-il pas même la première notion de ce grand principe où se résument et se concilient pour nous la science, la morale et la société : *Vivre par soi, pour soi et toujours hors de soi-même.* Je m'explique, messieurs, comme on devait toujours le faire il y a cent ans : — *par soi* : la science ; *pour soi :* la morale, — et *toujours hors de soi-même :* la société. J'ai dit. »

— Ma belle Elmire, reprit la tante en se tournant vers sa nièce, on a bien ri de mon costume, et peut-être quelqu'une de tes bonnes amies là-bas en fait-elle de même du tien. Mais je sais, moi, quelle parure ira toujours bien à nous autres pauvres créatures qu'on oblige d'être jolies, ou de paraître telles, c'est la complaisance et la bonté. Ces qualités ne sont plus de notre temps, j'en conviens. Mais, comme je me doute un peu que ce n'est pas seulement par le costume que tu as rétrogradé, Elmire, je te conseille de conserver la recette de la bonne tante, pour le moins aussi soigneusement que le journal des modes du siècle passé que le capitaine a eu tant de peine à nous procurer. Et si vous faites un voyage de noce, j'y ai bien réfléchi, mes enfans, je ne vous conseille pas le Chimboraço.

Dans cent ans il se passait ainsi bien des choses, et d'autres encore que nous pourrions raconter. Mais, dans cent ans, quand un pauvre auteur faisait un petit conte pour rire et dans l'unique but d'amuser innocemment son lecteur, on ne prenait pas toujours bien la chose, on lui supposait parfois toutes sortes d'intentions et de mystères auxquels il n'avait point pensé, on interrogeait sévèrement chaque phrase, et l'on mettait ainsi à la torture le pauvre auteur — dans cent ans.

Depuis la publication du premier manuscrit qui ait fait connaître cette histoire, on en a découvert un autre où se trouve une leçon plus correcte pour la chanson d'Elmire. Dans le quatrième couplet, au lieu de ces vers : *Si je veux me sauver*, lisez : *Et ne veux rien braver.* On faisait encore des errata dans cent ans.

Charles Autigny.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

FÉVRIER.

Nous avons donné, d'après notre correspondance, des nouvelles et une appréciation piquantes du voyage de Londres qui, de toute manière, depuis le vote de la chambre des députés, est devenu à Paris l'événement du jour. Voici à cet égard, sur la tournure que vient de prendre cette affaire, des détails curieux, rassemblés de différentes sources et en particulier de la correspondance d'un de nos compatriotes qui a suivi toute cette mémorable discussion.

L'indifférence des esprits et l'insignifiance de la situation ont bien changé depuis trois semaines. On était en pleine paix, en pleine fadeur ; on s'agitait, on cherchait un sujet, un prétexte. Eh bien ! tout cela est trouvé, et l'on jouit de l'orage. C'est le voyage de Londres qui a amené la péripétie. Ce voyage pourtant était bien impopulaire et plaçait dans une situation des plus fausses les députés qui se l'étaient permis. Mais en outrepassant la mesure du blâme par le mot *flétrir* (*La conscience publique* FLÉTRIT *de coupables manifestations*) qui se trouvait dans l'adresse de la Chambre et qu'adoptait le ministère, on a refait une position à M. Berryer et à ses collègues. Personne dans le ministère ni dans le parti ministériel ne tenait à ce mot *flétrir* qui excédait le sentiment à exprimer ; et pourtant, une fois admis, on l'a laissé par embarras de le retirer. De là une singulière aigreur s'est ranimée entre les partis et a gagné de tous côtés dans la Chambre et dans les salons. Il suffisait d'une étincelle pour mettre le feu : l'incident de la séance de vendredi 26 est venu faire l'explosion. M. Guizot, par son admirable talent d'orateur,

avait jusque là triomphé dans la discussion et altéré véritablement M. Berryer. Une imprudence, je ne sais quelle forfanterie, un retour d'humeur pédagogique, l'a fait remonter sans nécessité à la tribune; il a prêté flanc en venant prêcher à satiété la *moralité politique*, et le reproche d'être allé à *Gand* lui est venu pour réponse. On ne se figure pas l'orage d'une telle séance et la violence qui s'y est déchaînée. M. Guizot généralement est assez peu goûté; il est peu aimé même de plusieurs de ses amis politiques. On l'admire pour son talent, pour son courage; il est nécessaire, on le subit; on ne l'aime point. Cette haine des partis a fait explosion.

En résumé, M. Guizot avait montré au début de la discussion dans sa première réplique à M. Berryer la plus véritable, la plus énergique éloquence, la force, la sobriété, quelque chose de démosthénique et d'accompli. Dans la dernière et violente scène de vendredi, il a montré tout ce que peut la ténacité d'un homme insulté, traqué, et un invincible courage. Là-dessus le jugement est unanime, même chez ses ennemis.

Depuis lors, tout a achevé de s'aigrir. M. de Salvandy, ayant voté contre le mot *flétrir* (car ses relations particulières sont très-mêlées au monde légitimiste), a été interpelé, dans l'embrasure d'une croisée, par le roi Louis-Philippe lors de la réception des députés pour présenter l'adresse. Le roi lui touchant le grand cordon de la légion d'honneur, dont M. de Salvandy est depuis peu décoré, lui a demandé, assure-t-on, s'il le lui avait donné pour voter contre sa dynastie. Quelles qu'aient été les paroles mêmes du roi, il y a eu de sa part premier mouvement et colère. C'est presque la parodie de la scène de Hugues Capet et d'Adalbert : Qui t'a fait comte? — Qui t'a fait roi?

M. de Salvandy a envoyé sa démission d'ambassadeur à Turin. Les députés légitimistes, de leur côté, ont donné leur démission pour se retremper de la qualification de *flétris* dans le baptême d'une réélection. Voilà donc, au seul point de vue social, le monde très-agité, très-aigri, très-occupé, d'indifférent et d'ennuyé qu'il était il y a quinze jours. Il ne faut désespérer de rien en France; il y a lieu à tout en fait de ricochets.

Il est résulté de cette bizarre péripétie, à propos de *flétrir*, que les républicains et les gens du *mouvement* sont, pour le quart-d'heure, dans le sens et dans l'intérêt du parti légitimiste, et que la jeunesse des écoles, par exemple, est allée en corps faire visite à Château-

briand, lui offrir complimens et hommages. Si le mot *flétrir* n'avait pas été agréé par le ministère, la Gauche s'en serait vite emparée et aurait alors reproché à M. Guizot d'être de connivence avec les Henriquinquistes. Au fond rien de bien sérieux sous tout ce bruit. Il est bon de savoir que la scène violente de la Chambre, la scène de *Gand*, avait été concertée d'avance par l'Opposition : ce qui a paru une explosion instantanée n'était qu'un petit complot préparé derrière les coulisses depuis plusieurs jours. Le malheur pourtant, c'est que l'opinion publique de loin se conforme trop souvent à l'idée fausse qu'on lui imprime, et que ce qui n'est pas très-sérieux pour les acteurs, produit des sentimens vrais et passionnés dans le parterre.

— La *Chronique* de la *Revue des Deux-Mondes*, ordinairement si bien au fait de la situation politique, tourne assez nettement contre M. Guizot dans le passage suivant :

« Le cabinet sans doute va faire de grands efforts pour se rasseoir sur un terrain si soudainement ébranlé ; c'est son droit et son devoir. Il a dans son sein d'assez grands talens et d'assez hautes renommées pour entreprendre une pareille tâche, quelque difficile qu'elle puisse paraître. Le droit et le devoir de l'opposition modérée, aux mains de laquelle une éventualité plus ou moins prochaine peut faire passer les affaires, seront aussi de se préparer à ce grand changement par des alliances et des rapprochemens honorables, par des projets utiles et des vues hautement avouées devant la chambre et le pays. Il importe peu à la France que le portefeuille soit aux mains de tels ou tels hommes. Ce qui lui importe, c'est que le pouvoir soit respecté, » etc. etc.

— M. de Ravignan, jésuite et prédicateur célèbre, vient de publier une brochure qui obtient un grand succès et qui le mérite : c'est le premier écrit sorti des rangs catholiques, durant toute cette querelle, qui soit digne d'une grande et sainte cause. *De l'Existence et de l'Institut des Jésuites*, tel est le titre et le sujet de la brochure de M. de Ravignan. Il s'attache par un exposé des faits à relever son ordre des injures et des attaques auxquelles il le voit exposé. M. de Ravignan était d'abord un homme du monde, un magistrat, avocat-général sous la restauration ; il s'est converti à la suite d'un chagrin de cœur. Il raconte simplement, humblement et presque individuellement, ce que c'est qu'un Jésuite, cet être abominable pour beaucoup et exécré ; il analyse les *Exercices* de saint-Ignace, les *Constitutions* de la Compagnie ; il suit le novice dans les divers degrés d'initiation ; il traite du gouvernement et des doctrines de

l'Ordre, enfin de ses Missions. Ce livre est de nature à produire beaucoup d'effet; il s'en vend prodigieusement; cela réfute du moins en partie MM. Michelet et Quinet. M. de Ravignan n'arrivera pas à prouver que les Jésuites soient une bonne chose en France, mais il forcera ceux qui parlent en conscience à y regarder à deux fois et à distinguer ce qui est respectable. Voici quelques extraits de sa brochure. Elle a pour épigraphe ces paroles de saint-Hilaire : « Il est temps de parler, parce que le temps de se taire est déjà passé. Prolonger le silence serait plus un signe de défiance qu'une preuve de modestie (*Tempus est loquendi, quia jam prœteriit tempus tacendi... Ulterius enim tacere, diffidentiœ signum est, non modestiœ ratio*). »

« La prudence a ses lois; elle a ses bornes. Dans la vie des hommes, il est des circonstances où les explications les plus précises deviennent une haute obligation qu'il faut remplir. Je l'avouerai : depuis surtout que le pouvoir du faux semble reprendre parmi nous un empire qui paraissait aboli, depuis que des haines vieillies et des fictions surannées viennent de nouveau corrompre la sincérité du langage et dénaturer les droits de la justice, j'éprouve le besoin de le déclarer : Je suis un Jésuite, c'est-à-dire un Religieux de la compagnie de Jésus...... Il y a d'ailleurs en ce moment trop d'ignominie et trop d'outrages à recueillir sous ce nom, pour que je ne réclame point publiquement ma part d'un pareil héritage. Ce nom est mon nom; je le dis avec simplicité; les souvenirs de l'Évangile pourront faire comprendre à plusieurs que je le dise avec joie. Jésuite, je ne l'ai pas toujours été; j'ai suivi pendant quelques années une autre carrière; elle m'a laissé de précieux souvenirs et des amis fidèles; je m'en honore. Avant de me faire prêtre et Jésuite, j'étais homme de mon temps, je le suis encore; Français, je n'ai pas cessé de l'être. En me faisant Religieux, je n'ai entendu ni abdiquer ma patrie, ni violer ses lois, ni renoncer à mes droits ou à mes devoirs de citoyen. J'ai eu des préventions contre la Compagnie de Jésus; Pascal et les traditions parlementaires m'avaient trompé comme bien d'autres....

» ... Ce que je puis affirmer, c'est que ce furent les choses qu'on méconnaît, qu'on défigure et qu'on attaque le plus dans les Jésuites, qui me déterminèrent à me faire l'un d'eux.... Oui, l'esprit qui me parut animer la Société de Jésus, l'obéissance même qu'elle professe, l'apostolat qu'elle exerce, les doctrines qu'elle embrasse eurent sur ma vie cette immense influence. Je sentis que Dieu m'appelait là; j'y entrai.

» Et aujourd'hui, quoique l'opinion soit étrangement égarée; quoique certains mots prononcés avec mépris exercent quelquefois sur des esprits d'ailleurs éclairés une tyrannie incroyable, je n'en essaierai pas moins de faire entendre la voix de la libre vérité. L'aveuglement des préventions ne s'arrête pas devant les plus énormes folies. Dans un certain langage que plusieurs parlent de sang-froid, tout prêtre dévoué est un Jésuite, tout catholique de bonne foi, un Jésuite! Ce

nom est heureux pour la haine : il dispense de la vérité ; il remplace la justice. Au besoin il aurait la terrible puissance d'ameuter les passions populaires et peut-être de déchaîner de nouveau les révolutions. On le sait trop ; et n'est-ce pas pour cela qu'on veut imposer la peur de ce nom ; la peur qui fut toujours une lâche et mauvaise conseillère ?

» Catholique et Français, jouissant de tous les droits de citoyen, assuré de la liberté de conscience par la loi fondamentale, j'ai éprouvé un jour le besoin de me rapprocher de la perfection évangélique, autant qu'il pouvait m'être donné de le faire. La profession religieuse m'apparut comme la voie de perfection que je cherchais; approuvée par l'Église, elle avait en même temps à mes yeux cet autre caractère d'être du domaine exclusif de la conscience. Mais, me disait-on, les vœux qui constituent le religieux ne sont pas reconnus par la loi. Que m'importe? La loi ne s'occupe pas de ces vœux; on peut les faire, elle les ignore; les violer, elle demeure indifférente. Mais les proscrire, elle ne le peut pas sans armer le pouvoir de l'inquisition et de l'intolérance les plus odieuses. Interdire à des hommes qu'on proclame libres, le fait tout intérieur et privé de la vie religieuse, c'est tomber dans une contradiction flagrante, c'est attenter à la liberté de conscience dans ce qu'elle a de plus intime et de plus sacré. Aux yeux de l'état, des hommes, des prêtres réunis dans des habitudes communes et purement religieuses, peuvent n'avoir, sans doute, aucun droit politique ou civil de corporation ; et nous ne réclamons rien à cet égard : mais ces prêtres réunis, qui, du reste, n'exercent au dehors d'autres fonctions que celles qu'ils tiennent comme tous les autres prêtres de la juridiction épiscopale, sont légalement inattaquables ; ou bien la liberté religieuse est un mensonge, et le droit public des Français, la loi fondamentale, une déception. La charte a-t-elle prononcé la liberté de conscience, oui ou non? La perfection évangélique est-elle un droit de la conscience, oui ou non? Eh bien! la vie religieuse n'est que la perfection évangélique : c'est l'enseignement solennel de l'Église, comme la liberté de conscience est la promesse solennelle de la charte. Si je veux donc, moi Français, être en France religieux bénédictin, dominicain ou jésuite, de quel droit m'en empêcherez-vous? Je ne vous demande ni existence publique et reconnue, ni la moindre part de la fortune de l'état ; je demande seulement à respirer comme vous l'air libre de la patrie. Je prétends, dans ma vie privée et dans ma conscience, pouvoir faire des vœux et suivre avec mes frères, dans une habitation et une paix communes, des règles approuvées par l'Église catholique. Et en quoi, je vous prie, cette liberté gêne-t-elle la vôtre? Gêne-t-elle une liberté quelconque? Mais en Angleterre, en Belgique, aux États-Unis, là où la liberté de conscience est une réalité, les religieux, les Jésuites, comme d'autres, ont publiquement des colléges et des établissemens nombreux de tout genre; personne ne pense qu'il soit juste et légal de les bannir. Pourquoi le ferait-on en France, où ils ne possèdent, où ils ne réclament même pas une aussi large part du droit commun?

» Une polémique ardente s'est élevée pour réclamer la liberté d'enseignement promise par la charte ; nous devons partager et nous partageons, à cet égard, l'opinion unanime de l'épiscopat français et du clergé : qui peut nous le reprocher? Cependant, nous sommes restés simples spectateurs du débat. Nous nous

taisons; n'importe, notre calme est séditieux, notre silence conspire. Aujourd'hui, comme autrefois, les Jésuites ont tout fait, tout inspiré, tout dicté contre l'Université. Les auteurs des livres se nomment, ils sont connus. Parce que leurs attaques déplaisent, ils ont pris de faux noms; les vrais auteurs sont des Jésuites.

» Ou je me trompe, ou après cet exposé (des doctrines et des constitutions de l'ordre), conclut M. de Ravignan, le lecteur de bonne foi concevra comment un magistrat, un Français, un homme du dix-neuvième siècle a pu librement, consciencieusement se faire Jésuite, sans abdiquer pour cela sa raison, sans renoncer à son temps et à son pays. Non, il n'a pas abdiqué sa raison, parce qu'il l'a mise dans le port à l'abri des orages, sous la garde assurée du principe tutélaire de l'autorité. Quand le témoignage intérieur ne lui crierait pas tout haut cette vérité, assez d'exemples lui donneraient le droit de la proclamer. Les noms ne lui manqueraient pas pour prouver que l'intelligence humaine n'acquiert que plus de dignité et de force sous le joug protecteur de la règle; encore moins lui manqueraient-ils pour montrer comment, même sous l'habit du sacerdoce, la raison livrée à elle-même et s'égarant dans son orgueil, roule d'erreur en erreur, et finit par donner au monde le désolant spectacle d'une véritable abdication.

..... » Encore quelques mots avant de terminer. Il y a plus de quatre-vingts ans qu'un arrêt de proscription pèse en France sur la Société de Jésus. Nos juges, au su de tous, étaient alors parties contre nous, et avant d'instruire le procès ils avaient prononcé la sentence. Tout ce qui se dit, tout ce qui s'écrivit à cette époque, on le ramasse aujourd'hui, sans tenir compte de vingt réfutations victorieuses, et on le jette en pâture à la crédulité populaire. A certains jours donnés la France entière s'en nourrit; aux calomnies anciennes on en ajoute de nouvelles; on nous impute les fautes et les malheurs des temps qui ne sont plus comme si les passions des hommes ne suffisaient pas à en expliquer l'histoire.

..... » On nous accuse de rechercher, d'entretenir, de cultiver avec soin dans nos âmes tout ce qui irrite et divise, lorsque la philosophie la plus vulgaire inspire des pensées plus sages aux acteurs eux-mêmes de la scène politique, désenchantés par tant de mécomptes.

..... » On exalte à plaisir, et Dieu sait dans quel but, ce qu'on appelle notre habileté, et en même temps l'on nous prête, dans les circonstances les plus critiques, les plus folles témérités

» Un homme dont le nom est demeuré célèbre se présenta à la fin du siècle dernier devant la justice. Il n'avait rien à demander, rien à réclamer pour lui-même. Mais un motif immense pressait son cœur, exaltait son courage. Fils généreux, enfant blessé dans ses plus chères affections par la condamnation d'un père, quelle que fût l'autorité de la sentence, il en prononça l'injustice dans sa conscience, et demanda une réhabilitation solennelle. Il dut à ses efforts persévérans, il dut à cette consécration courageuse d'un beau talent, le triomphe de la piété filiale et une noble part de renommée. Comme lui je viens demander la réhabilitation de mes pères. Enfant blessé dans mon âme par les longs mal-

heurs de ma famille et par la douloureuse iniquité de la sentence qui pesa sur elle je n'ambitionne aucune renommée, je n'apporte point de talent, je n'ai qu'une inébranlable conviction. Je ne demande que justice et vérité; je n'ai pas besoin d'autre chose. Je demande la révision d'un grand et injuste procès; je la demande pour mes pères qui ne sont plus; je la demande pour moi-même. J'ai la plus indubitable conscience qu'ils furent innocens, que nous le sommes. Ils ne furent ni jugés, ni entendus; qu'on nous entende enfin, qu'on les juge aujourd'hui. Je sais que ce genre de réhabilitation judiciaire n'est plus dans nos lois; mais la réhabilitation morale sera toujours dans la justice de la France : je la demande...... »

A propos de la brochure de M. de Ravignan, un homme d'esprit et de doctrine, connu par ses prédilections gallicanes et son opposition aux Jésuites, disait : — « Je ne l'ai pas lue encore, mais je lui accorderai tout ce qu'il voudra *individuellement*; j'accorderai qu'il y a eu, qu'il y a des *individus* jésuites honnêtes gens, gens aimables, grands prédicateurs, grands mathématiciens, etc.; mais comme association, comme *Ordre*, ils n'ont eu que ce qu'ils méritent; car les meilleurs peuvent à l'instant devenir mauvais et funestes par leur loi d'obéissance : c'est toujours le *bâton dans la main de l'aveugle.* En France on a senti cela d'instinct; tout ce qu'il y a eu de généreux, de sain et d'intègre s'est du premier jour révolté contre eux; et comme *Ordre*, je ne sais qu'un éloge qu'on pourrait lui donner avec vérité : il faut les louer de toutes les vertus qu'ils ont suscitées ou fomentées contre eux par leur présence. » Il nous semble qu'un tel jugement est acquis à l'histoire et subsistera, nonobstant tout ce que pourra réclamer d'adoucissemens particuliers et d'égards l'apologie sincère écrite par un individu vertueux.

— M. Villemain a présenté à la Chambre des Pairs le projet de loi sur l'instruction secondaire. L'exposé des motifs est un très-bel et très-complet historique de ce genre d'enseignement sous l'ancienne monarchie. Quant au projet lui-même il excite bien des réclamations en sens contraire, surtout l'article 17 qui fait quelque concession aux petits séminaires ou écoles ecclésiastiques secondaires. Moyennant certaines conditions ils pourront fournir des sujets au baccalauréat. Cet article paraît aux purs universitaires très-compromettant pour l'Université et même destructif. On doute qu'il soit adopté sans modification. Le danger de cette concession, en apparence si simple et même si incomplète, montre combien le clergé, dans ce genre de lutte, a de ressources et peut redevenir puissant. D'autre part, la presse cléricale n'est nullement satisfaite de la loi :

« c'est, dit l'Univers, le monopole plus injurieux, plus complet et plus perfide qu'il ne l'est aujourd'hui. » — Dans l'exposé des motifs, M. Villemain s'exprime ainsi sur les Jésuites ; l'élégance et la facilité du style semble ici rendre la sentence plus naturelle encore, plus *coulante* en quelque sorte et plus irrévocable. :

« Malgré les restrictions relatives à la collation des grades, on sait, dit-il, à quel point les colléges de la Société se multiplièrent, et combien son influence sur l'éducation fut secondée par l'envahissement politique et religieux dont elle marqua la fin du dix-septième siècle et les premières années du siècle suivant.

» On connaît les incidens caractéristiques de cette domination irrévocablement jugée par l'histoire, et tout à fait distincte de la pieuse et salutaire influence du clergé français. Nous n'avons point à discuter ici de tels souvenirs. Mais, dans les exemples mêmes de la faveur et de la puissance dont jouit long-temps en France une corporation trop célèbre, nous retrouvons l'ancien principe qui soumettait tout établissement d'instruction à une autorisation préalable, et qui défendait de délivrer des attestations d'études et de conférer des grades ailleurs que dans les Universités déléguées directement par l'Etat. »

— L'histoire de l'abbé de Rancé par M. de Chateaubriand est décidément sous presse, et on l'aura cet hiver. Il est beau que le même homme qui ouvrit le siècle en 1801 par le *Génie du Christianisme* soit celui qui, après quarante-trois ans, fournisse encore la nouveauté à la saison de 1844.

— Il y a eu l'inauguration de la statue de Molière au carrefour de la rue Richelieu et de la rue Traversière ; le préfet de la Seine, l'Académie en corps, la Comédie française etc. ont composé la cérémonie ; on a fait des discours en plein air par un froid très-vif. M. Arago qui pérorait le dernier, ayant retenu l'assemblée près d'une demi-heure, un plaisant a dit qu'on voyait bien que son discours avait été fait au *bureau des longitudes*. — Le soir ou jouait *Tartufe* et le *Malade Imaginaire* à tous les théâtres ; c'était une fête populaire.

— Une cérémonie plus triste et très-solennelle a été l'enterrement de Charles Nodier. Il y avait foule et des regrets universels. Il laisse une mémoire charmante et douce, il n'a trouvé dans ses nombreux amis ni un ingrat ni un indifférent.

— Le dernier numéro de la *Revue des Deux-Mondes* renferme une nouvelle notice de M. Sainte-Beuve sur Nodier, très-courte mais pleine de traits charmans : nos lecteurs nous reprocheraient de ne pas leur en citer quelques-uns.

« La mort de Charles Nodier n'a pas semblé moins prématurée que celle de Casimir Delavigne, et quoiqu'il eût passé le terme de soixante ans, ce qui est

toujours un long âge pour une vie si remplie de pensées et d'émotions, on ne peut, quand on l'a connu, c'est-à-dire aimé, s'ôter de l'idée qu'il est mort jeune. C'est que Nodier l'était en effet ; une certaine jeunesse d'imagination et de poésie a revêtu jusqu'au bout chacune de ses paroles, chaque ligne échappée de lui ; le souffle léger ne l'a pas quitté un instant. Quand il n'était point brisé par la fatigue et succombant à la défaillance, il se relevait aussitôt et redevenait le Nodier de vingt ans par la verve, par le jeu de la physionomie et le geste, même par l'attitude....

... » Nul plus que lui n'évita ce que les autres prudens recherchent et recommandent si fort, la grande route, la route battue ; mais il connut, il découvrit tous les sentiers. Que de miel, que de rosée à travers les ronces !....

» Il n'avait pas seulement la science de la philologie ; il en avait surtout la muse.

» Le propre de Nodier, son vrai don, était d'être inévitablement aimé.

» Je glisse au bas de la page, ajoute en terminant M. Sainte-Beuve, ce mot humble, ce mot touchant, que je préfère à d'autres plus glorieux, parce qu'il sent l'homme à cette heure de vérité, ce mot toutefois qu'il faudrait être lui pour prononcer comme il convient, avec sensibilité et ironie, avec un sourire dans une larme ; il s'agissait de ces marques d'affection et d'honneur qui lui arrivaient en foule et ne cessèrent plus, dès qu'on le sut en danger : « Qui est-ce qui dirait, à voir tout cela, que je n'ai toujours été qu'un pauvre diable ?» — Comme Cherubini dans le tableau d'Ingres, il ne voyait pas la Muse immortelle qui, debout, était derrière.»

M. Francis Wey, dans la *Revue de Paris*, donne plusieurs détails sur la mort même de Nodier dont il était l'ami.

» Les soins, dit-il, qu'il prenait pour déguiser un reproche, pour adoucir une observation, étaient touchans en vérité. Sa famille ne se souvient pas d'avoir entendu de sa bouche une parole vive ; son respect pour la sensibilité d'autrui s'étendait jusqu'à ses petits enfans. Cependant, au fond de ses paroles, on trouvait toujours la vérité, pourvu qu'on sût la comprendre ; on pouvait prendre ses avis pour des éloges sans restriction, si l'on avait plus d'orgueil que de tact, car chez lui la forme déguisait le fond. Un jour, il me fit une leçon assez verte et bien méritée. Imbu de la lecture de ses livres, et la pensée toute remplie de lui, je lui apportai quelques pages, dans lesquelles je m'étais efforcé, pensant bien faire, de singer sa manière et son style : évitant à la fois d'avouer que je l'avais imité et fort mal, et de me faire une mercuriale sur la sottise des pastiches, il se borna à dire : — Mon ami, ce que vous m'avez remis ne doit pas être bien bon, car, au premier moment, je l'ai cru de moi...

... » Bien que sa parole eût conservé toute son éloquente facilité, il ne sacrifia point au vain orgueil de marquer, par ces mots ambitieux que recherchent parfois, près d'expirer, les personnages illustres ; sa fin fut simple, digne et vraie comme son cœur ; son courage fut modeste comme sa vie. Le jour où il reçut les derniers sacremens qu'il avait demandés, il répondit avec fermeté aux

paroles du prêtre ; puis, après nous avoir embrassés tous et rassurés sur son état, il dormit cinq heures du sommeil le plus paisible....

... » Bientôt il fut secoué par une crise violente et douloureuse, à la suite de laquelle il reconnut sa fille qui lui présentait à boire. Comme il but avec avidité, cette dernière lui dit : — Tu as trouvé cela bon? — Oui, répondit-il, avec un regard d'une douceur ineffable, comme tout ce qui me vient de toi. Elle appuya son visage sur le chevet du mourant pour cacher son émotion. — Ah! s'écria-t-il, si tu restais toujours ainsi, je ne mourrais jamais. Hélas! il n'avait plus deux heures à vivre. Un moment après, il bénit ses petits enfans, sa femme qui l'assista si noblement dans ces heures difficiles, et il s'informa (sollicitude extraordinaire dans un moment pareil) si toute la famille était en bonne santé. Déjà le froid mortel avait envahi son corps, dont la vie s'était retirée ; mais plus la matière s'anéantissait, plus revenait la limpidité de l'esprit..... Il demanda l'heure, et manifesta le desir de voir renaître encore une fois le jour. Alors il engagea ses enfans à prier avec lui, ce qu'ils firent, agenouillés devant son lit. Peu de minutes après, s'adressant à son gendre : — Mon pauvre Jules, s'écria-t-il, je ne croyais pas que cela fût si malaisé... Après avoir éloigné de son lit tous les siens en murmurant : — Votre vue me fait du mal ; il s'assoupit sur-le-champ ; son souffle devint intermittent et rare, et au moment où le soleil levant frappa les vitres, Charles Nodier cessa de respirer. »

— Cette mort de Nodier fait une troisième vacance à l'Académie française : Campenon, Casimir Delavigne et Nodier. Les candidatures sont de plus en plus nombreuses et animées. Le monde, les salons prennent parti pour ou contre les candidats. MM. de Vigny, Sainte-Beuve, Saint-Marc Girardin se trouvent aux prises, et leurs noms, leurs titres sont tiraillés, débattus en tous sens. On aime et on aimera toujours en France ces sortes de comparaisons, de luttes littéraires et de tournois.

— Il a paru un volume de vers *Odes et Poëmes* par Victor de Laprade : c'est ce qu'il y a eu de plus distingué et de plus élevé depuis assez de temps. Laprade est de Lyon, comme Ponsard de Vienne : c'est le bassin du Rhône qui nous envoie ces deux derniers poëtes. Laprade, dont la *Revue Indépendante* a publié plusieurs pièces recueillies dans le volume que nous indiquons, a de l'élévation surtout, de l'harmonie, une langue en général pure, une forme large, brillante et sonore; sa poésie respire un sentiment vrai et profond de la nature : il y mêle peut-être un peu trop de sacerdotal et d'*hiérophante*. On peut y désirer aussi une inspiration individuelle plus marquée, plus de passion ; mais les beautés sont nombreuses, incontestables ; la poésie spiritualiste a retrouvé dans Laprade un noble organe. L'une des plus jolies pièces, *A une branche d'amandier*, rappelle celle de Jean-

Baptiste Rousseau : *Jeune et tendre arbrisseau, l'honneur de mon verger*, etc. Mais chez Laprade le symbole moral perce à demi-transparent et donne à cette poésie gracieuse un sens intime et toute une âme. En l'honneur de notre Léman, nous voulons citer une autre jolie pièce qui célèbre les lacs ; nous renvoyons au volume pour celles de plus longue haleine et pour les poëmes.

Si je brise un jour mes chaînes,
Je veux m'enfuir vers les eaux ;
Mieux que les nids sur les chênes,
Mieux que les aires hautaines,
J'aime un nid dans les roseaux.

J'aime une terre mouillée
Par un lac profond et clair ;
Pour tenir l'âme éveillée,
Il faut que, sous la feuillée,
Les eaux chantent avec l'air.

S'il n'a point de rive humide,
Je fuis un site admiré,
Comme un front pur et sans ride,
Mais dont l'œil serait aride,
Et n'aurait jamais pleuré.

La colline la plus verte,
Si l'onde n'est son miroir,
Est comme une âme déserte,
A qui jamais n'est ouverte
Une autre âme pour s'y voir.

Otez les flots à la terre,
La terre sera sans yeux,
Et jamais sa face austère,
Pleine d'ombre et de mystère,
Ne réfléchira les cieux.

Dans ton cœur si quelque chose
Bat des ailes pour voler,
Désir ou douleur sans cause,
Musique ou parfums de rose
Qui demande à s'exhaler ;

Si tu nourris d'une flamme
Le souvenir et l'espoir,
Si l'image d'une femme
Pleure ou sourit dans ton âme,
Près d'un lac il faut t'asseoir.

Ecoute si le flot chante ;
Si l'eau dort, regarde au fond ;
Miroir où l'azur t'enchante,
Écho d'une voix touchante,
Toujours l'onde te répond.

Les plaines ont l'alouette,
La montagne a l'aigle roi,
Les jardins ont la fauvette ;
Mais, ô lac, le doux poëte
Et le cygne sont à toi !

Si je brise un jour mes chaînes,
Je veux m'enfuir vers les eaux ;
Mieux que les nids sur les chênes,
Mieux que les aires hautaines,
J'aime un nid dans les roseaux.

— J. Janin s'est décidé à répondre à Pyat par la voie judiciaire et en police correctionnelle. On prépare de part et d'autre ses batteries pour ce procès qui promet d'être scandaleux bien qu'à huis clos ou du moins sans publicité. C'est la famille de Janin qui l'a décidé à se couvrir, une bonne fois, de la protection de la loi contre de telles attaques. — Pyat vient d'être condamné à six mois d'em-

prisonnement et mille francs d'amende. On a contraint la défense et on l'a enfermée dans des limites très-resserrées, comme cela se pratique dans les procès de diffamation.

— M. Labitte, dans la *Revue des Deux-Mondes*, a fait un article littéraire et biographique sur M.-J. Chénier, plein d'appréciations fines et de détails, intéressans non-seulement pour l'histoire des lettres mais pour celle des mœurs et de la société en France à la fin du siècle passé et au commencement de celui-ci : ce sont comme des fragmens de mémoires sur ce temps-là. M. Labitte donne entr'autres des preuves décisives que Chénier n'a point trempé dans la mort de son frère. Rœderer, dans une diatribe où toutes les armes lui sont bonnes contre Chénier ; Barrère, dans ses mémoires où il appelle celui-ci « son plus cruel ennemi, » déclarent positivement tous les deux calomnieuse, l'atroce et fameuse accusation que J. Janin a eu la légèreté de relever. Elle servit long-temps de pâture aux ennemis politiques et littéraires de Chénier, qui même n'avaient pas honte de la tourner en jeu d'esprit et en bons mots contre lui, comme, par exemple, lorsqu'on lisait, dans les journaux du temps, des annonces telles que celles-ci : « Le citoyen Chénier refait, dit-on, la *Mort d'Abel*, de Gessner. » — Or Rœderer dit dans son pamphlet cité par M. Labitte : « Je tiens pour injuste l'opinion qui place Chénier entre les premiers ministres de la terreur, entre les prédicateurs de la spoliation, de l'assassinat, et l'accuse de fratricide »... ; Barrère, dans ses mémoires : « Comme j'aime par-dessus tout à rendre justice à mes plus cruels ennemis, je dois cet hommage à la vérité et au cœur de Chénier, qu'il pleura amèrement la mort de son frère (je l'ai vu) ; que loin, comme on l'a dit méchamment dans les salons de Paris, d'avoir contribué à la mort de ce frère, qui n'était pas de la même opinion que lui, il a, au contraire, fait des démarches personnelles pour le dérober au supplice. »

— Les élections académiques ont eu lieu. M. Saint-Marc Girardin a été nommé d'emblée (par 18 voix) pour succéder à M. Campenon. Le fauteuil de Casimir Delavigne a été plus disputé ; MM. Sainte-Beuve et Vatout étaient aux prises, M. Sainte-Beuve a eu dix-sept voix, et M. Vatout seize ; la majorité requise était de dix-huit. Après sept tours de scrutin, c'est-à-dire après un combat des plus acharnés, l'élection n'a pu avoir lieu et elle a été remise à un mois. A voir les choses de loin et au point de vue du public littéraire, une hésitation si prolongée peut paraître au moins singulière. M. Vatout,

avons-nous dit, est homme d'esprit et joyeux convive plutôt que littérateur.

— Depuis quelque temps et surtout depuis les deux dernières années, il se fait dans la littérature française et dans la critique un mouvement curieux qui mérite qu'on le suive avec attention en France et au dehors : il semble annoncer qu'on entre dans une phase et dans une vogue nouvelles. Les chefs-d'œuvre du XVIIe siècle deviennent déjà assez anciens pour que la critique s'y applique, et non plus à la manière de Laharpe pour y chercher des modèles et des exemples à proposer aux continuateurs ou imitateurs, mais d'une méthode plus érudite et scientifique, pour y étudier la langue, le vocabulaire, le texte, relever des altérations que ces textes ont déjà subies depuis près de deux siècles qu'on les réimprime, pour y noter les variantes que les auteurs eux-mêmes avaient apportées dans les éditions premières. C'est en petit et avec plus de facilité le travail que les critiques et grammairiens d'Alexandrie exécutèrent sur les classiques grecs. Les classiques français du XVIIe siècle sont déjà devenus des anciens. La critique française entre décidément dans son époque alexandrine. Il suffit de se rappeler les récens travaux de M. Cousin sur le texte de Pascal, travaux qui doivent bientôt, on l'annonce, recevoir leur complément par une publication exacte et entière du manuscrit des *Pensées*. Le *Journal des Savans* contient des articles de M. Flourens sur les diverses éditions de Buffon. M. Walkenaer entreprend un travail sur les éditions de la Bruyère. M. Aimé-Martin s'évertue sur Racine. Tout le mouvement de la librairie savante, de ce qu'on peut appeler encore de ce nom, est dans le même sens. M. Cousin, qui a tant fait pour donner l'impulsion philosophique d'il y a vingt-cinq ans, paraît être celui encore qui travaille le plus à imprimer aux études littéraires cette impulsion philologique nouvelle. Après tant d'essais fastueux plus ou moins avortés et tant de théories vaines, on conçoit que la littérature du XIXe siècle suscite cette critique tout historique et positive. Grâce à elle on admirera, on comprendra d'autant mieux les chefs-d'œuvre du grand siècle qu'on se les représentera plus franchement à distance, dans le lointain où ils sont, et à leur vrai jour.

— On vient de publier sous ce titre : *Mélanges philosophiques, littéraires, historiques et religieux, par M. P.-A. Stapfer* [1], un recueil

[1] Deux vol. in-8. Paris, 1844. Chez Paulin et Delay.

fort digne en lui-même d'attirer partout l'attention et qui, de plus, a un intérêt particulier pour notre pays. M. Stapfer, en effet, était Suisse (Bernois, d'une famille originaire de Brugg en Argovie); il remplit, sous la République Helvétique, soit comme ministre, soit comme envoyé à Paris, d'éminentes fonctions dont il s'acquitta avec beaucoup de noblesse, de modestie et de fermeté. La notice placée en tête du recueil contient de très-intéressans détails sur cette partie de la carrière de M. Stapfer, entr'autres sur la résistance, suivie d'un succès momentané, qu'il apporta au premier projet de Napoléon pour détacher le Valais de la Suisse et le réunir à la France. Mais c'est surtout de M. Stapfer philosophe, homme et chrétien que s'occupe la Notice. Elle est de M. Vinet, et nous pouvons bien donner à l'un de nos collaborateurs cet éloge, à peine littéraire, qu'il nous rend M. Stapfer avec cette vérité, cette fidélité si rare de qui non-seulement *sait* bien son héros mais l'*aime*: or, aimer, c'est comprendre; c'est aussi, pensons-nous, tout autre chose et quelque chose de beaucoup moins dangereux qu'admirer. M. Vinet caractérise ainsi M. Stapfer (nous ne pouvons citer que quelques passages):

« L'universalité des talens est une chimère; mais, à une certaine hauteur, dans l'ordre de la pensée, on a l'intelligence de toutes choses, et même cette universalité est la marque des grands esprits. M. Stapfer était de ceux qui, comme Cuvier, auraient ingénuement demandé : « Comment fait-on pour oublier? » Mais chez lui, de même que chez Cuvier, la faculté de la mémoire et celle de la pensée étaient dans un si intime rapport qu'on eût pu dire quelquefois que sa mémoire était de la pensée et sa pensée du souvenir. Son savoir était tellement lié, tellement un, qu'aisément on l'eût cru tout d'une venue; non-seulement rien n'était isolé dans son esprit, et tout y avait sa place marquée, mais chaque connaissance y figurait, à l'égard de tout le reste, comme un membre, une articulation, un organe. C'eût été un sujet d'admiration, même pour lui, de contempler sous une forme visible la savante ordonnance de ses souvenirs et de ses pensées. A la rigueur, pour bien savoir une chose, il faudrait savoir tout; et c'est pourquoi, dans toute la vérité du terme, il n'appartient qu'à Dieu seul de savoir. Le spécialisme exclusif n'est qu'une savante ignorance. M. Stapfer n'était si profond sur certains sujets que parce qu'aucun ne lui était absolument étranger. Il était de ces hommes qui semblent avoir été mis dans le monde pour être interrogés, et dont toute la valeur ne se réalise qu'à mesure qu'on les interroge. Les plus savans livres qu'ils pourraient faire ne les transmettent que très-imparfaitement; car, encore qu'un livre soit toujours une réponse, les livres ne répondent qu'à un petit nombre de questions qu'on eût voulu faire : je ne parle pas de ces livres extrêmement savans, dans lesquels on répond parfaitement aux questions que personne ne songe à faire.

» ... Si tout le monde n'était pas en état d'apprécier le savoir de M. Stapfer et sa prodigieuse mémoire, il n'est personne qui ne dût être frappé et qui ne dût ressentir le charme d'une humilité plus rare que la science, et rare même chez les savans.... Sa modestie était aussi prompte qu'habile à découvrir en vous le côté, si étroit qu'il fût, par lequel vous lui étiez supérieur. Vous veniez pour l'interroger, et c'était lui qui vous interrogeait; vous aviez beau vous faire petit, il était plus petit que vous. On a dit de lui (et ce mot peut le peindre) qu'en assistant à une de ses conversations, un étranger eût pu prendre ce savant homme pour l'ignorant le plus aimable et le plus spirituel. — « Le nom de » M. Stapfer, » dit encore le correspondant que nous nous sommes plu à citer (M. le baron Maurice, membre de l'Institut), « réveille instantanément deux idées » dans mon esprit : celle de la science et celle de la *débonnaireté.* » C'est ce que, sauf les nuances, ajoute M. Vinet dans une note, tous les amis de M. le pasteur Manuel auraient dit aussi de cet homme si aimable, qui eut avec M. Stapfer des rapports frappans d'esprit et de caractère....

» ... En face de Dieu et de la mort, vous verrez M. Stapfer s'effacer plutôt que paraître. Un ouvrier de la onzième heure n'aurait pu se montrer plus confus dans sa gratitude, ni plus tremblant dans sa joie.... Attentif à recueillir, et, pour ainsi dire, à multiplier autour de lui la voix de Dieu par la lecture qu'il se faisait faire de l'Évangile et par les prières qu'il réclamait de ses entours, il laissa peu entendre sa propre voix; il parla peu de lui; il n'en parla qu'autant qu'il était nécessaire pour rendre hommage et témoignage. On a recueilli ces rares et touchantes paroles, et nous les transcrivons ici avec respect : « Prie pour moi, » cher ami, dit-il à son fils aîné, je suis condamné devant le tribunal de Dieu » à cause de mes péchés, mais je suis sauvé par le sang de notre Seigneur Jésus-» Christ. J'ai examiné tous les systèmes, et je n'ai trouvé que des citernes » crevassées. »

L'ouvrage est divisé en deux parties : la *Religion* dans le second tome, et la *Philosophie*, la *Littérature* et l'*Histoire* dans le tome premier. Ici se trouvent les articles célèbres sur *Socrate*, sur *Kant*, *Reid* etc., et un travail historique assez récent (1835), encore peu connu, intitulé : *Histoire et description de la ville de Berne.* C'est une des bonnes monographies de ce genre que nous possédions. Elle montre bien quelle était la profonde universalité des connaissances de l'auteur et, malgré l'éloignement où il vivait de son pays, combien il le suivait, il le voyait de près. Nature, histoire, constitutions anciennes et modernes, mœurs, personnages célèbres, rien n'est oublié et rien n'est indiqué superficiellement. Sans aucun appareil scientifique, il y là beaucoup d'érudition, de savoir, de critique et, ce qui est plus rare, un esprit de sagesse et de modération. Plusieurs vues sur l'histoire et sur les institutions de la Suisse, sur les communes notamment, méritent d'être méditées ; enfin le lecteur

trouvera rassemblés dans ce petit écrit une foule de traits et d'anecdotes caractéristiques sur les Bernois marquans de la génération précédente et du dernier siècle, sur Haller, Bonstetten, etc.; celle-ci, entr'autres, sur le capitaine Henzi qui, en 1749, tenta de renverser le patriciat :

« Henzi déploya un caractère héroïque; ce caractère ne se démentit pas jusque sur le billot. Se retournant vers l'exécuteur dont la main tremblante l'avait blessé plusieurs fois, et grièvement, avant de pouvoir lui abattre la tête, Henzi lui dit avec calme : « Tu exécutes comme tes maîtres jugent. » L'expression dont il se servit renferme un calembourg sublime : *Du richtest wie deine Herren :* Tu juges comme tes maîtres; » le mot *richten*, dans l'idiome bernois, pouvant s'appliquer également à la sentence rendue et à l'exécution du jugement. »

— « Pour apprécier cette forte et rude race (les Suisses), dit » M. Michelet dans son dernier volume, voir à la bibliothèque de » Berne, le portrait de Magdalena Nægueli, avec son chaperon et » ses gros gants de chamois. » Le capitaine Henzi sur le billot, voilà qui vaut bien, comme portrait de la race, celui aux gros gants de chamois.

Ce nouveau volume de M. Michelet (tome VIe de l'*Histoire de France*) a pour titre particulier : *Louis XI et Charles-le-Téméraire.* Il y est donc fort question de la Suisse, bien que sans doute la guerre de Bourgogne proprement dite, Grandson, Morat et Nancy, n'y forment qu'un épisode subordonné au sujet principal le règne de Louis XI. Mais enfin les Suisses n'y sont ni oubliés (ils ne pouvaient l'être) ni traités à l'étourdie comme cela leur arrive souvent chez les historiens étrangers. La peinture d'ailleurs généralement favorable que fait des Suisses M. Michelet, pourra ne pas être de l'opinion ou du goût de tout le monde, mais on ne l'accusera point de l'avoir tracée *de tête* et sans se donner la peine de faire poser l'*original* devant soi. L'*original* en histoire, ce sont les sources, les documens, les chroniques, les témoignages contemporains et nationaux. Or, M. Michelet, dans la mesure que comportait son travail consacré surtout à l'histoire de France, ne néglige rien de tout cela. Il cite les chroniqueurs, Schilling, Etterlin, Hugues De Pierre, et les meilleurs auteurs modernes que nous ayons sur ce sujet, MM. de Gingins, de Rodt, Berchthold, Tillier, etc. Mais nous l'avouons : il ne nous semble pas avoir rendu assez de justice au premier; le citer une ou deux fois en note comme les autres, ce n'est pas le mettre à la place qu'il mérite, ce n'est

surtout pas le réfuter. Il n'y a jusqu'ici que deux grandes opinions, que deux points de vue dominans, sur la guerre de Bourgogne : celui de la tradition nationale ou de Muller, et celui de M. de Gingins. Tout le reste est secondaire : c'est ce qui ne se voit point dans M. Michelet. Il dit : « Tout ceci » (les négociations préliminaires; mais M. Michelet aurait dû remarquer combien c'était ici la chose neuve, importante) — « tout ceci est exposé avec beaucoup de » netteté, d'exactitude matérielle, dans le très-érudit et très-pas- » sionné petit livre de M. le baron de Gingins-la-Sarraz. Descendu » d'une noble maison toute dévouée à la Savoie et au duc de Bour- » gogne, il a pris la tâche difficile de réhabiliter Charles-le-Témé- » raire et d'en faire un prince doux, juste, modéré. » C'est là certainement exagérer le point faible du travail de M. de Gingins, et ne pas du tout mettre en relief le côté fort et vrai, le plus considérable de beaucoup; savoir l'analyse, les détails et les preuves du caractère politique de la guerre, caractère que M. Michelet adopte sans doute en grande partie, mais que M. de Gingins a été le premier à bien démêler. Ensuite, le livre de ce dernier est très-systématique, mais il nous semble injuste de le dire très-passionné: M. de Gingins a trop voulu réhabiliter le duc de Bourgogne, mais il n'a point méconnu les exploits des Suisses; il les admet, il les signale autant que le comportait un travail essentiellement critique, et pour le dire en passant, il nous semble, à Morat surtout, les faire ressortir peut-être même plus nettement que M. Michelet. Celui-ci, demandera-t-on, se pose-t-il donc en avocat des Suisses contre M. de Gingins? Nullement; car il présente la guerre au point de vue français. M. de Gingins s'est placé, lui, au point de vue bourguignon et romand, c'est-à-dire à celui des vaincus. Or, ce point de vue assurément sans application actuelle, malgré quelques exagérations scientifiques, n'en garde pas moins sa part de vérité. La voici : c'est que le droit, la justice n'étaient pas tout entiers du côté des vainqueurs; ni du côté de la royauté française que cette guerre acheva d'émanciper, ni même du côté des Suisses qui font alors alliance avec cette royauté de plus en plus absolue, en même temps qu'ils commencent à décliner de leur premier esprit de liberté et à laisser se corrompre leurs institutions et leurs mœurs. Nous croyons aussi que M. de Gingins n'a pas tenu assez de compte de la tradition nationale, en ce qui regarde surtout le caractère et les projets ambitieux de Charles-le-Téméraire. Mais la partie vraiment im-

portante et neuve, celle qui a fait révolution sur cette époque de notre histoire comme les idées de M. Kopp sur celle des origines de la Confédération, cette partie subsiste dans ses traits essentiels et n'est pas encore bien réfutée dans les autres par des faits. — Quant au volume de M. Michelet dans son ensemble, il présente, croyons-nous, des recherches plus originales, plus sévères, et dans la forme aussi quelque chose de plus précis, de plus réel, que les précédens. Ce sont du reste les mêmes effets de style, mais plus ménagés, plus retenus, peut-être aussi plus saccadés; la même tendance enfin à tout dramatiser et tout symboliser, jusqu'à nos Suisses qui deviennent une sorte de type ou d'âge historique dans ce passage : « L'élan des Suisses était très-grand alors, leur » pente irrésistible vers les bons pays d'alentour. Il n'y avait pas » de sûreté à se mettre devant, pas plus qu'il n'y en aurait à vou- » loir arrêter la Reuss au Pont du Diable. Empêcher cette rude » jeunesse de laisser tous les ans ses glaces et ses sapins, lui fermer » les vignes du Rhin, de Vaud ou d'Italie, c'était chose périlleuse. » Le jeune homme est bien âpre, quand, pour la première fois, » il mord au fruit de vie. Jeunes étaient ces Suisses, ignorant tout, » ayant envie de tout, gauches et mal habiles, et tout réussissait. » Tout sert aux jeunes. » Ce symbolisme de M. Michelet, aimé des uns, sévèrement condamné par d'autres, se retrouve encore et bien plus prononcé dans maint passage de ce volume, par exemple dans celui sur la Hollande (p. 327); mais dans aucun des autres ouvrages de l'auteur, il ne nous semble autant racheté par des qualités plus sûres : et toutefois nous ne serions point surpris que M. Michelet ne lui dût encore longtemps d'être seulement tenu pour un historien littéraire agréable et très-lu (ce qui du reste est peut-être son ambition première) plutôt que pour un historien politique dont la place est avant tout dans la bibliothèque d'un homme d'état.

— M. Agassiz a complété enfin son immense travail sur les *Poissons fossiles*, ouvrage capital dans la science, et dont la portée ainsi que l'étendue s'accroissaient avec les recherches du patient investigateur de ces documens ensevelis sous les révolutions du globe. Il a eu l'heureuse idée d'extraire de son livre deux morceaux qui, publiés à part, permettent de jeter un coup d'œil sur ce monument scientifique, trop vaste pour s'adresser au commun des lecteurs, trop important pour que tout le monde ne désire pas

pouvoir s'en former une idée. L'Introduction de la XVIIIe livraison est devenue une Notice sur la succession des poissons fossiles dans la série des formations géologiques ; c'est ainsi un résumé historique du sujet et des résultats de l'ouvrage. Le sixième chapitre de cette même livraison, ou *Essai sur la classification des poissons*, expose le système de M. Agassiz, sa marche, ses découvertes, ses méthodes. Cela suffit pour avertir de l'intérêt de ces deux brochures les personnes capables d'en bien juger.

—

— Outre les cours ordinaires de l'Académie et des autres établissemens d'instruction publique, il y a trois cours extraordinaires à Lausanne cet hiver : deux sur les sciences physiques et naturelles, donnés, l'un par M. Hollard au Cercle Littéraire, l'autre au Cabinet de Physique par M. Wartmann. Un enseignement solide et fondé sur des connaissances nombreuses y est rendu accessible à tous par une exposition claire, nette et aisée. M. Hollard a une grande habitude pratique des choses qu'il enseigne, et il en facilite l'intelligence avec beaucoup de bonheur. M. Wartmann sait intéresser les dames, non-seulement aux principes et aux élémens mais aux découvertes de la science moderne qu'il suit avec une attention soutenue, assez difficile à Lausanne ; il la fait ainsi profiter à tous. Le troisième cours est celui que M. Vinet donne à l'Académie même en remplacement de M. Monnard, retenu pour quelques mois à Paris par des recherches historiques. M. Vinet traite de la littérature française au commencement de ce siècle. C'est la première fois qu'il professe à Lausanne sur un sujet purement littéraire. La profondeur des vues, la beauté de la diction, l'esprit, la bonhomie et la grâce qui s'y joignent aux traits éloquens, tout cela attire à ce cours les étudians et le public en foule.

Mme NECKER DE SAUSSURE.

Il vient de paraître une Notice sur la vie et les écrits de Mme Necker de Saussure. Destiné à être placé en tête de la seconde édition du livre de l'*Education progressive*, ce travail n'a été mis en circulation que par l'entremise de quelques personnes qui en ont obtenu un exemplaire séparé, et c'est grand dommage. Il se fait remarquer par un sens élevé et délicat, une allure tranquille, des expressions à la fois sobres et pleines, quelque chose de nourri en même temps que discret, beaucoup d'esprit d'observation, beaucoup d'esprit en un mot, mais en substance plus qu'en surface. L'auteur inconnu s'est si bien inspiré de la

nature particulière du talent de Mme Necker, que les réflexions justes et fines dont il a semé ses pages semblent souvent la continuation de l'*Education progressive*, avec moins d'ampleur toutefois, et moins l'autorité pénétrante et douce que la dignité de l'âge, jointe à la sagacité et à la modestie du sexe, impriment aux paroles de cette femme illustre. Il la caractérise d'un mot : « Mme Necker était une personne parfaitement raisonnable, mais qui cherchait et sentait le côté poétique de la raison. »

Mme Necker de Saussure naquit à Genève en 1766. Son père, le célèbre naturaliste qui réussit le premier à exécuter l'ascension du Mont-Blanc, se complaisait tout particulièrement dans le développement de la riche nature dont la Providence avait doué sa fille ; il s'efforçait de la compléter en l'exerçant à la fois dans les deux grandes directions de la science et de l'imagination. Les études, la liberté, les impressions de la vie, tout se combinait dans cette éducation. Un voyage en Italie dès l'âge de sept ans entra dans tous ces moyens de développement. « Tout ce qui nous frappe à l'entrée de la vie sans garder une forme déterminée, demeure le trésor de l'imagination ; chacun sent que c'est au fond des années oubliées qu'il revient instinctivement chercher les nuances et les images qui lui servent à traduire les impressions présentes. » — M. de Saussure ne craignait point de mettre entre les mains de sa fille des ouvrages qui auraient pu sembler fort au-dessus de son âge : « L'emploi exclusif du procédé analytique rend les esprits pesans et affaiblit le jeu d'un instinct secret. . . . qu'il faut entretenir aussi . . . . A-t-on remarqué que ces leçons où tout s'enchaîne avec la précision géométrique, où tout est clair comme le jour et réduit juste à la hauteur de l'intelligence d'un enfant, formassent des esprits bien actifs et bien étendus ? Ils sortent de cet enseignement avec une petite raison arrogante, dédaigneuse de tout ce qui ne leur est pas démontré. Il faut de bonne heure apprendre à l'intelligence à voler aussi bien qu'à marcher. . . . Cette divination qui fait saisir presqu'en naissant à l'enfant les lois si compliquées du langage, il faut la laisser s'exercer dans tout le champ de l'instruction. »

En remontant ainsi à l'enfance de Mme Necker elle-même, on sent combien le beau livre de l'*Education progressive* est, dans ce qu'il a de plus original, une œuvre d'expérience intime. La possession du jeu libre et complet des diverses facultés de notre être, porta naturellement l'auteur à en recommander la culture générale et harmonique ; elle inspira cet heureux accord de l'ordre et de l'élan, problème insoluble à tant d'éducateurs ; enfin elle substitua à l'unité factice du système, l'unité large et vivante de l'impulsion. Celle-ci est d'autant plus franche que ce ne fut point pour se mettre en rapport avec le public que Mme Necker commença d'écrire. Echapper par le travail aux souffrances que lui infligeaient une surdité précoce et des pertes cruelles fut son premier mobile. « Ce fut, dit la Notice, un des traits de son caractère de n'avoir jamais voulu souffrir par faiblesse de volonté plus qu'il n'était nécessaire. Presque

tous ses travaux littéraires ont été suggérés par le besoin de lutter contre quelque chagrin, de détourner sa pensée de quelque triste perspective. . . . Elle a exposé dans son livre sur l'Education beaucoup de vues pratiques sur la direction volontaire des idées et sur l'influence morale qu'on en peut attendre. Quelques-uns des chapitres de ce livre sont une sorte d'hygiène intellectuelle finement étudiée. . . . . Elle écrivait pour atteindre au calme que donne la réflexion quand elle s'associe aux lois de la Providence et qu'elle en recherche l'enchaînement. »

Nous reproduisons ici le portrait de Mme Necker tel que la Notice nous le présente. Après avoir parlé des esprits distingués qui se réunissaient alors à Genève et à Coppet, et des avantages d'une société où il se trouve assez de mouvement pour stimuler le talent, et assez de silence pour lui laisser son originalité, si souvent émoussée dans les centres tumultueux, elle ajoute : « Mme Necker n'eut point d'efforts à faire, il ne lui fallut rien négliger des soins de la vie de famille, qui, à ses yeux, passaient avant tout, pour se trouver vite à la place qui lui appartenait ; il n'était guère possible qu'elle ne fixât promptement l'attention par cet esprit ferme et étendu qui cherchait sans cesse, dans tous les ordres d'idées, le grand jour, la liaison rigoureuse, le point de vue le plus élevé. Souvent dans la conversation des femmes les plus spirituelles la vivacité des images et des sentimens couvre d'un voile brillant des notions un peu confuses ; beaucoup de savoir et une rare puissance de méditation donnaient plus d'autorité à l'entretien de Mme Necker, ses facultés avaient un degré peu commun de force et d'élasticité, et elle les pouvait porter rapidement d'un sujet à un autre ; elle mettait dans les discussions une sorte de passion sérieuse, exempte de toute aigreur, qui excitait fortement l'intérêt ; on aurait pu trouver peut-être quelque chose de trop soutenu dans la fermeté élégante de son discours, si des saillies d'une gaîté aimable n'eussent traversé la suite de ses idées. Des traits nobles et graves, un regard pénétrant, mais d'une douceur très-grande, allaient bien à cette nature forte et sérieuse. On se sentait bientôt à l'aise auprès d'elle à voir l'extrême intérêt que les pensées des autres et leurs impressions lui inspiraient : si, pendant qu'on causait autour d'elle, elle tombait tout à coup dans la rêverie, c'est qu'un mot dit en passant l'avait saisie, et elle sortait de cette apparente distraction en étendant et fécondant ce qui avait passé inaperçu ; c'est un grand charme que la curiosité bienveillante pour les idées d'autrui, elle excite à penser, et c'est par là seulement que la conversation devient réellement un plaisir. Mme Necker cherchait à se mettre en accord avec les autres, à nouer tous les fils épars, pour ainsi dire, à concilier tout dans la vérité ; cependant cette disposition était balancée par une indomptable franchise, dès que, de près ou de loin, les questions prenaient à ses yeux une importance morale, aucune puissance humaine ne l'eût empêchée de soutenir ce qu'elle croyait ; mais, au travers de cette véhémence, les sentimens bienveillans restaient inébranlables, et nulle amertume contre les personnes ne se mêlait à cet entraînement pour la vérité. »

Après avoir dit que Mme Necker n'hésita point à prendre pour centre unique de son livre les principes de la foi chrétienne, l'auteur de la Notice s'efforce de justifier ce choix aux yeux de la philosophie : « Que celle-ci, dit-il, s'incline devant les dogmes qui étonnent la raison, mais qui dirigent l'âme avec autant d'autorité et d'efficacité, ou qu'elle ne trouve en eux que des figures formées par l'ombre des grands problèmes qui nous inquiètent, on peut étudier leur influence sans rien décider sur leur origine. On ne saurait méconnaître que le cercle mystérieux, tracé par la religion, et où l'intelligence semble devoir être retenue captive, l'attire toujours vers des hauteurs nouvelles, et que ces signes, placés aux extrémités du monde invisible, excitent les facultés en les dirigeant. Le christianisme aspire, il est vrai, à soumettre les hommes à une discipline, à des pratiques particulières; il a décidé dans un sens qui lui est propre certains points de la morale . . . . . mais ces règles positives laissent encore un champ immense aux libres découvertes de l'esprit; bien plus, à mesure que cet esprit avance, qu'il dégage de la confusion primitive les purs rayons de la lumière morale, la loi chrétienne les fait pénétrer dans la conscience et leur donne un caractère obligatoire; on dirait que, malgré leur apparente immobilité, les dogmes reculent d'âge en âge aux limites de l'horizon intellectuel, et prennent sous leur garde tout le progrès moral des sociétés. — Et c'est parce qu'ils sont autres que la raison, que les dogmes peuvent vivre en paix avec elle; s'ils étaient raisonnables, dans le sens rigoureux du mot, il arriverait un moment où la raison, perfectible dans son développement, engagerait un inévitable combat avec des formules dont le temps dévoilerait la faiblesse, mais ces grandes images que le raisonnement n'atteint pas, qui rappellent incessamment à l'homme le temps qui fuit, la vie qui passe et les abîmes qu'il lui faudra franchir, restent à l'abri des attaques sur leurs inaccessibles remparts... La religion impose surtout un devoir, celui de s'améliorer et d'obéir à la lumière intérieure : il en résulte une provocation constante sur l'intelligence comme sur la conscience, et l'homme est poussé à sonder toutes leurs profondeurs, à y chercher tous les secrets qu'elles renferment. Dans ces régions, en effet, sont des sources inconnues de ceux même qui les portent en eux, des mines d'une admirable richesse, où dort encore enseveli le germe de tout perfectionnement pour l'individu, de toute civilisation plus parfaite pour les sociétés; c'est la sourde possession de ces trésors qui fait rêver à l'âme un infini qu'elle recèle et qu'elle ne peut comprendre; chaque effort pour y pénétrer en fait sortir des vérités nouvelles, et c'est la pente du christianisme d'y ramener sans cesse.... Tel que l'homme est fait, il a besoin de cet idéal vague et lumineux tout ensemble, qui s'accorde avec les forces de l'âme en les excitant sans les trop dépasser...... Mme Necker trouva dans le christianisme cette force et cette règle, elle y a soumis toutes les pensées de son livre sans que leur libre développement en fût gêné. »

Nous rendons toute justice à la finesse de cette analyse et à l'esprit élevé qui

y préside, mais si l'auteur ne la terminait par cette réflexion sincère et modeste : « Sans doute Mme Necker, dans la ferveur de ses convictions religieuses, trouvait à leur salutaire influence des explications au-dessus de celles que nous avons données, » nous croirions devoir faire remarquer que Mme Necker n'a point cherché à l'influence du christianisme d'autre explication que celle de sa divinité. Elle n'a pas prétendu motiver autrement la place supérieure qu'elle lui a assignée. Elle l'a pris pour « centre de son livre, » non-seulement « parce qu'elle y a vu une force et une règle, » mais parce qu'il lui a paru la vérité, toute la vérité, le seul mot du mystère de l'homme, de son estime du bien, de son penchant au mal, le remède unique à ses luttes, à ses ennuis, le soleil divin où viennent converger tous les rayons épars dans le monde moral, physique, intellectuel, social. C'est parce qu'il est tout cela qu'elle a pu y soumettre toutes ses pensées sans que leur libre développement en fût gêné. L'air de joie et de liberté que l'auteur de la Notice admire et qu'il s'étonne de respirer si à l'aise dans un livre d'éducation, n'est que le souffle puissant de la vérité. Si le christianisme est vrai, l'éducation qui s'est réellement inspirée de son esprit fécondera la jeune créature dans toutes les directions. Mme Necker avait su, nous dit-on, « faire régner en elle dans une parfaite concorde la puissance de la foi et celle de la raison...... elle avait appris à suivre sans défiance la raison humaine dans toutes les routes régulières que la liberté s'est ouvertes, croyant fermement qu'au bout de toutes ces voies, elle verrait reparaître et dominer les perspectives de la religion. » Mais cet accord ne fut pas tant pour Mme Necker un équilibre maintenu entre deux puissances différentes qu'un tact heureux qui la plaça au centre même du christianisme. Elle évita les angles qui ne donnent jamais qu'une clarté brisée, et elle affermit à la fois sa confiance et sa généreuse liberté en puisant en tout sens dans cet océan de lumière. Au travers des différences qu'établissent la nature et la puissance des facultés, ceci est un trait commun à ceux dont l'amour de la vérité forme le caractère dominant. Le besoin de l'ordre, le sentiment de la beauté morale, la soif d'affection, l'instinct de la spiritualité, le noble goût de la perfection attirent aussi vers l'Evangile, et quelquefois ces mobiles peuvent sembler plus relevés que la simple recherche de la vérité. Mais il est rare que ceux qui ont été amenés au christianisme par ces diverses impulsions, n'en conservent une teinte plus ou moins exclusive. Ils redoutent tout ce qui semble les jeter hors de la route qui les a si bien conduits. L'amour de la vérité au contraire est le foyer central où tout s'épure et se concilie. Là nul détail n'est minutieux, nulle hardiesse téméraire ; en dégageant des impressions personnelles il communique à la fois l'autorité et l'humilité ; il porte d'un vol grand et sûr l'intelligence qui s'en est pénétrée. Nous venons de voir à quel point cet amour formait le trait distinctif de la nature de Mme Necker.

En fait de religion, ce sont deux manières de procéder, dont chacune a ses avantages particuliers. Sans doute il y a souvent nécessité à descendre, comme

le fait la Notice, sur le terrain de ceux qui ont le malheur de ne pas adopter le christianisme, et à les mettre sur la voie de conclure eux-mêmes de sa vérité humaine à sa vérité divine, en leur développant son admirable convenance avec les plus intimes ressorts de l'âme et les besoins sans cesse grandissans de la société. Mais nous ne connaissons que trop la merveilleuse habileté de l'homme quand il s'agit d'échapper aux conséquences logiques d'un principe évident. Il est nécessaire aussi, il est plus sûr auprès de bien des esprits, de se présenter dans la simplicité de sa foi et de s'y appuyer sans chercher à la justifier. Une puissance contagieuse émane de cette conviction sereine. C'est ce qu'ont éprouvé la plupart des lecteurs de Mme Necker à l'aspect de ce christianisme qui s'avance fort et paisible, aussi peu soucieux de la défense que de l'attaque.

La Notice nous apprend qu'il existe quelques manuscrits de Mme Necker, et nous donne l'espoir d'en voir un jour publier un choix. Ils sont remarquables par l'aise, la hardiesse, « une inspiration plus naturelle encore. » « La vue du public l'intimidait et ôtait parfois à sa plume quelque chose de sa ferme et rapide liberté. » Ce que nous apprenons d'ailleurs, et qui n'était connu qu'imparfaitement, c'est qu'on doit à Mme Necker la traduction de l'ouvrage d'A.-W. Schlegel sur la littérature dramatique. Ce fut le premier essai de sa plume vis-à-vis du public; il fut entrepris sous les yeux et la direction de l'auteur.

Après avoir parlé de la fin paisible de Mme Necker, arrivée le 13 avril 1841, la Notice se termine par ces paroles touchantes : « Ainsi nous laissent les âmes supérieures avec qui nous avons tant de fois agité toutes les questions suprêmes qui pèsent sur nous. La mémoire de ces entretiens est d'une inexprimable tristesse quand la réalité de la mort vient tout à coup s'y mêler. Les voilà entrées dans ces régions inaccessibles à nos regards, d'où rien ne nous viendra plus d'elles sur cette terre! Vous qui les avez connues, recueillez et gardez précieusement le souvenir de leurs paroles; car c'en est fait et vous n'entendrez plus ce langage où une émotion si sincère animait une raison si haute. Quand de telles âmes disparaissent, à la douleur de leur perte, il se joint, pour leurs amis, une sorte d'effroi de rester seuls devant l'énigme du monde. »

LE CHEVALIER GUISAN [1].

PAR CHARLES EYNARD.

Nous avons connu ce livre avant sa publication, à laquelle nous avons applaudi de tout notre cœur. Nous avons dès lors espéré qu'il deviendrait classique

[1] Un vol. in-12. Cherbuliez, Paris 1844. — Lausanne, librairie Ducloux.

parmi nous, et notre estime pour nos compatriotes ne nous permet pas de renoncer à cette espérance, qui nous est chère surtout pour l'amour d'eux. Que faudrait-il penser de notre peuple s'il ne recueillait pas avec un empressement respectueux de si nobles exemples donnés par un homme qui lui appartenait? Il ne s'agit point ici de vanité nationale; à quel titre en effet nous enorgueillir d'une carrière sur laquelle nous n'avons eu aucune influence, d'un mérite qui ne nous doit rien? Si je cherche à qui, après Dieu, Guisan a dû quelque chose, je pense que c'est surtout à ces vertus rigides mais naïves qu'il eut sous les yeux durant son enfance et que leur forme sévère et brusque ne parvint pas à lui rendre moins vénérables. Ces éducations, qui dissimulaient un peu trop la tendresse paternelle, et qu'aussi je ne propose pas comme un modèle, trempaient dans un autre Styx le caractère de l'enfant, et l'accoutumaient à voir dans la loi morale, dans le devoir, une insurmontable barrière; le sceau de l'impossibilité s'attachait dès lors à certaines actions; la pensée n'allait pas s'amuser autour, et c'était beaucoup, c'était tout peut-être. Je parle d'une époque où les chefs de famille que la nouvelle philosophie n'avait pas atteints, élevaient leurs enfans *dans la crainte de Dieu*, comme on disait alors, et aussi un peu dans la crainte de châtimens très-immédiats. Il est impossible qu'une discipline dans laquelle la crainte de Dieu et le respect de sa loi entraient pour quelque chose, fût absolument mauvaise; elle créait une habitude de l'esprit, une prévention tenace en faveur du devoir, à laquelle le raisonnement, dans ce temps-là, eût probablement ajouté peu de force; et ainsi se perpétuaient, jusque dans le désordre assez général des esprits, ces vertus qu'on est convenu d'appeler *antiques*, parce que le principe du devoir ne pouvait, dans l'antiquité, se réaliser que sous une forme rigide et absolue. On dit que la vérité est inflexible, et dans un sens on a raison; mais dans un autre sens, il faut dire que la vérité seule, j'entends la vérité parfaite, est flexible, et se prête à tous les caractères de la nature humaine, à tous les mouvemens de la vie; car elle seule est placée assez haut pour condescendre sans s'avilir. Je ne veux pas faire l'apologie des jeunesses malheureuses; elles n'ont gâté que trop de caractères; mais je crois que ce qui discipline la volonté n'endurcit pas le cœur, car la sensibilité morale s'est toujours enrichie des sacrifices imposés à la sensibilité physique, et je crains que notre siècle ne l'ait un peu trop oublié. Il faut y prendre garde; nous ne sommes plus dans les temps où la vie était plus ou moins dure ou périlleuse à peu près pour tout le monde; le *comfort*, trop inconnu d'un grand nombre d'individus, est trop connu peut-être de beaucoup d'autres; la vie matérielle leur est trop commode, et s'il y a, grâces à Dieu, beaucoup de riches compatissans et beaucoup d'heureux pour qui les jouissances du cœur ont plus de prix que toutes les autres, ce ne sont pas ceux qui se laissent le plus entraîner par la pente du siècle à déifier le bien-être matériel. S'ils ne portent pas de cilice, ils font mieux peut-être.

Plus l'éducation de Guisan fut dure (et je parle surtout de celle qu'il reçut de la destinée), plus, on le dirait, son cœur fut intelligent pour la douleur d'autrui. Il eut, pour une classe d'hommes rangée d'un commun accord au niveau des brutes, pour les nègres des colonies, les mêmes sentimens et les mêmes pensées qui ne trouvèrent que bien plus tard des organes dans les conseils des nations et parmi les écrivains. Si la bonté, même exercée en grand, échappe trop facilement aux yeux de la renommée; si l'on peut, comme Guisan, à l'insu du monde et de sa propre patrie, déployer sur un théâtre élevé, la persévérance la plus infatigable, l'ascendant d'une autorité morale presque sans bornes et un désintéressement qui passerait pour fabuleux si les preuves n'en existaient pas, comment de grands talens, employés au service d'une grande nation, comment de grands travaux exécutés sous les yeux d'un public, ont-ils pu faire si peu de bruit ou être sitôt oubliés? C'est un problème que chacun se posera après avoir lu la vie de Samuel Guisan, et que nous laissons chacun résoudre à sa manière.

Quoi qu'il en soit, Guisan vient d'être restitué à l'histoire de son pays natal par les soins pieux de deux fils qui l'ont à peine connu, de deux fils qui ont le droit, bien que leur père les ait laissés à peu près sans fortune, de se compter au nombre des plus opulens héritiers, puisqu'il leur a donné de tels exemples et légué de tels souvenirs. Ils ont été bien inspirés en confiant au biographe de Tissot le soin de mettre en ordre, de résumer et de rédiger les mémoires de leur père. M. Eynard y a mis le discernement et la grâce que nous lui connaissons. Dans le petit et charmant volume qu'il vient de donner au public, la vie très-*remuée* de l'homme le moins *remuant* déroule avec rapidité ses phases diverses, amenant sous nos regards une foule de détails curieux sur des affaires et sur des personnages dont la célébrité éveille aussi vivement la curiosité du lecteur, que l'injuste obscurité de Guisan est faite pour exciter sa surprise. Ce cadre si resserré rassemble, sans la moindre confusion, un assez grand nombre de figures saillantes, et les amateurs d'anecdotes et d'aventures ne s'en retournent pas à jeun. Divisé en chapitres, dont chacun est muni d'un sommaire, cet ouvrage laisse dans la mémoire une empreinte plus nette que la biographie de Tissot. On sait combien le tour aisé et la simplicité de bon goût qui distinguent le style de M. Eynard, sont propres à ce genre d'écrits. L'auteur semble s'être prescrit de laisser la parole aux faits. Les réflexions sont rares dans son ouvrage, les louanges plus encore, soit parce que c'est à l'œuvre à louer l'ouvrier, soit parce que, aux yeux de l'auteur, une belle vie est surtout une belle œuvre de Dieu. S'il incline d'un côté, c'est peut-être du côté de la sévérité. Bien des personnes penseront qu'un chrétien pourrait écrire une lettre pareille à celle que transcrit M. Eynard (p. 147) et qu'il a tant de peine à pardonner à son héros. Quand il s'agit de ramener au devoir un insolent et de maintenir une autorité menacée, on n'a pas toujours le choix du langage, et je ne vois dans

cette lettre rien qui ressemble à un défi. Nous voulions détacher de cette biographie quelques morceaux d'une certaine étendue, et c'eût été la meilleure manière d'annoncer le livre de M. Eynard. Mais nous avons été devancés par le *Courrier Suisse;* de longues citations ont déjà, nous aimons à le croire, popularisé ce livre dans notre canton; nous renonçons donc à notre dessein, et nous nous contentons de dire, pour finir, qu'un livre dont le sujet fait tant d'honneur à un de nos concitoyens et qui offre des encouragemens ou des leçons à toutes les classes de la société, mérite de devenir chez nous un livre tout à fait populaire.

A. VINET.

BULLETIN.

MUSÉE DES COLLÉGES, DES ÉCOLES ET DES FAMILLES; par M. le Docteur H. HOLLARD. Lausanne, chez M. Ducloux, éditeur. Prix : 10 fr. 35 rap.

Ces trente planches sont un beau et utile travail, dont les établissemens publics et les familles tireront profit. Elles donnent un grand nombre de figures dans les quatre types du règne animal. La ressemblance est exacte, nette, agréable; la classification très-claire, la méthode aisée et bien expliquée dans une feuille à part. C'est tout à fait ce qu'il faut pour fournir, même à une mère, le moyen d'instruire agréablement ses enfans des premiers élémens d'une science dont l'aspect n'est rien moins que facile, et où la confusion, l'encombrement, le désordre sont si redoutables pour la suite. L'exécution matérielle des planches est elle-même très-remarquable : la gravure et la lithographie y ont fait merveille entre les mains des artistes distingués dont M. Hollard s'est servi, non-seulement à Lausanne, mais à Genève et à Neuchâtel. Les oiseaux, les poissons et les insectes, avec leurs fins détails, sont sortis des ateliers habiles de M. Nicolet.

PREMIER COURS D'HISTOIRE NATURELLE. Courte histoire des animaux, à l'usage des écoles primaires et conforme à la classification adoptée dans les planches du Musée des colléges, des écoles et des familles; par H. HOLLARD, professeur. Lausanne, chez M. Ducloux; 1843. Prix : 7 batz.

Ce petit livre est le texte naturel le plus simple, du Musée des colléges, des écoles et des familles, quoique les deux ouvrages puissent s'employer séparément pour atteindre le même but. Avec un régent capable d'expliquer certains termes nécessaires en histoire naturelle dès le premier jour où l'on s'en occupe, rien de plus clairement instructif ni de mieux disposé pour l'enfance que ce premier cours sur le règne animal.

DE L'ÉTAT ACTUEL DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE EN FRANCE. Par EDMOND SCHERER, docteur en Théologie. Paris chez Delay, 2, rue Tronchet, 1844. Lausanne, M. Ducloux. Prix : 1 fr.

Ce petit livre est un plaidoyer convaincu et plein de verve dans un important

sujet. Il ne va rien moins qu'à montrer, dans la situation actuelle de l'Église réformée en France, des causes de dissolution dont on ne pourrait, suivant l'auteur, détourner les effets que par une renonciation prompte et complète, de la part de l'Église, aux avantages d'une union avec l'État : union qu'elle achète trop chèrement par la perte de tous les droits et symboles extérieurs qui constituent véritablement une Église visible. Mais ce que veut surtout cet écrit si ferme et si hardi, c'est plus encore l'examen et la discussion sérieuse de ces grandes questions, dont l'importance lui paraît suprême dans la crise présente, qu'aucun changement de fait immédiat. Il est impossible de formuler plus nettement, plus vigoureusement, avec une éloquence vive, pure dans ses formes, concise dans ses procédés, des idées mieux arrêtées. Ce n'est pas dire qu'on soit forcé de les partager, mais on ne saurait en nier l'intérêt, en méconnaître la force et la portée.

RÉFLEXIONS suggérées par la lecture de l'ouvrage de M. Vinet sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Par J. H. GRAND PIERRE. Paris, chez Delay; 1843. Lausanne, M. Ducloux; Prix : 1 fr. 50 c.

En combattant les conclusions du livre de M. Vinet, M. Grand Pierre se trouve sur le terrain même de l'auteur de la brochure que nous venons d'annoncer et, chose étrange, c'est pour y poser précisément l'inverse des opinions de M. Schérer, quant à l'importance actuelle du débat sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Le nom de M. Grand Pierre, l'intérêt de ses *Réflexions*, une piété non moins sincère, un amour de la vérité également éloquent, un zèle aussi vif pour l'avancement du christianisme, tout enfin recommande son travail aux personnes qui veulent s'éclairer dans cette grande controverse.

RAPPORT AU CONSEIL-FÉDÉRAL DE LA GUERRE sur le 11me Camp fédéral de tactique à Thoune, en 1842, par le commandant en chef, colonel-fédéral. Lausanne, 1843. Librairie de M. Ducloux. 1 vol. in-8°. Prix : 15 batz.

M. Rilliet-Constant a soutenu, comme minorité, dans le Conseil fédéral de la guerre le système de campement que la Diète a fini par consacrer dans le règlement de 1841. Appelé à faire essai le premier de la nouvelle organisation, il a cru devoir publier les résultats de cette expérience dans le but de préparer les voies aux améliorations. Ce procédé nous paraît fort louable. Il appelle la discussion sur un sujet important pour la Confédération. A côté de progrès incontestables, M. Rilliet signale avec franchise plusieurs imperfections, tant accidentelles que permanentes, et il indique les moyens qui lui paraissent propres à y remédier. Nous pensons que les hommes d'état aussi bien que les militaires liront avec intérêt cette exposition faite avec connaissance de cause, clarté et facilité. Plusieurs idées émises par l'auteur du rapport, ne sont pas sans doute susceptibles d'une réalisation prochaine ; ainsi on ne peut pas s'attendre à ce que les cantons revisent déjà le tarif des droits d'entrée qu'ils viennent d'adopter en 1843 après plusieurs années de débats, ni qu'ils veuillent allonger la durée du campement alors qu'ils l'ont fixée contradictoirement en 1841, ni qu'ils touchent au règlement général pour instituer quelques compagnies de guides, ni qu'ils songent à créer à Thoune des établissemens permanens aussi

long-temps que la transformation des fosils à silex ne sera pas terminée. Mais toutes ces questions peuvent se reprendre plus tard et méritent dès lors examen.

ESSAI SUR L'ART DE TAILLER LA VIGNE ET LES ARBRES FRUITIERS. Par R. BLANCHET. Lausanne, chez M. Ducloux 1844. Prix : 6 batz.

L'épigraphe de cette utile brochure en indique le sujet et l'intention en les généralisant : *La culture est l'économie de la force,* a dit le célèbre Liebig. Les conseils de M. Blanchet aux vignerons sont destinés à les guider, par le raisonnement et par la démonstration, dans l'art difficile de ménager les ressources de la plante en lui demandant le plus de fruit possible. Ainsi, il traite de la taille en général ; de la taille de la vigne ; de l'époque et des instrumens à choisir pour cette opération ; de l'ébourgeonnement, de la taille des espaliers et des arbres d'ornement. Ce travail est accompagné de planches qui en facilitent l'intelligence et l'usage ; dans un pays agricole comme le nôtre, il devait être et il est fort accueilli.

DISCOURS DE M. DE FÉLICE sur la nécessité de la science pour les pasteurs dans les circonstances présentes, etc. Montauban, chez Lapie-Fontanel. 1843.

Dans la séance publique de la Faculté de Théologie protestante de Montauban pour l'ouverture des cours de 1843-1844, M. de Félice a prononcé un discours éloquent et remarquable sur la nécessité de la science pour les pasteurs dans les circonstances présentes. Ce sujet heureux renferme l'explication, nous dirions presque la défense d'un devoir éternel prescrit entr'autres dans le texte : *Ajoutez à votre foi la science :* devoir, malgré cela, sinon formellement nié, du moins toujours éludé de fait par des hommes d'ailleurs sincèrement chrétiens, mais dont les idées religieuses tournent à la secte. M. de Félice s'est particulièrement attaché au développement de l'obligation imposée aux pasteurs par les besoins, les tendances, le mouvement et les idées de l'époque actuelle. Il a appliqué la règle générale à l'état particulier du monde et du monde protestant, et l'a vivifiée par des conclusions pleines de chaleur et de vérité.

QUELQUES DIRECTIONS DONNÉES PAR UNE MÈRE A LA BONNE DE SES ENFANS. Lausanne, chez M. Ducloux, éditeur. 1843. Prix : 15 rap.

Ce petit livre est un guide simple et à la portée des personnes auxquelles il s'adresse. Il donne d'excellens conseils aux bonnes, sur les motifs d'abord qui doivent diriger leur conduite, puis sur l'ordre et les manières, la vérité, l'obéissance, l'humeur. Sur tous ces points, et sur l'esprit de dévouement chrétien qu'on souhaite aux personnes appelées à vivre auprès des enfans, il y a en effet bien des choses à apprendre et à dire : il nous semble impossible que celles qu'on trouve dans cette petite brochure ne soient pas comprises, ne soient pas utiles, n'atteignent pas le but, en un mot.

RECUEIL DE POÉSIES RELIGIEUSES ET POPULAIRES, offert aux écoles et aux familles. Lausanne, chez M. Ducloux ; 1844. Prix : 12 batz.

En attendant qu'il se fasse, pour la première enfance, un recueil de poésies

irréprochable par la forme autant que par le fond, recueil qui ne se fera peut-être jamais à cause de son immense difficulté, celui-ci est un des plus utiles qu'on puisse conseiller. L'enfant n'y apprendra rien que de bon, quant aux idées. L'instituteur ou la mère pourront y choisir des morceaux simples et charmans. Mais, dans l'ensemble, on regrette de sentir un peu trop l'indulgence peut-être pour le manque de pureté et d'élévation poétique. L'ouvrage, tel qu'il a été conçu, ne pouvait devenir classique, mais il reste très-agréable, excellent et propre à remplir son but.

LE PAUVRE VICAIRE. Histoire pour la jeunesse. Par GUSTAVE NIÉRITZ. Traduit de l'allemand sur la seconde édition. Lausanne, chez M. Ducloux; 1844. Prix : 10 batz.

Le fond de ce récit est la pauvre vie d'un vicaire de campagne, en Angleterre, aux prises avec la misère, les tentations, et le continuel spectacle de la richesse qui le croise dans son chemin pénible. *L'Eternel est vivant! mon âme, pourquoi donc t'abats-tu?* Telle est la ferme parole qui soutient et console toute la malheureuse famille. Cette parole se trouve justifiée bien plus encore par la sérénité qu'elle répand et la consolation, la foi, le courage, le bonheur qu'elle donne, que par le dénouement tout à fait triomphant et qui montre la piété couronnée d'un succès qu'en ce monde elle n'obtient pas toujours.

REYNI ou le Barbier Poëte, suivi d'un Epitre à P. Corsat, par WILLIAM FAVRE. Genève, 1844. Lausanne, M. Ducloux; Prix 7 batz.

En annonçant ce livre, nous ne voudrions point trop encourager chez son auteur une vocation poétique. On trouve cependant dans cet opuscule de la facilité; mais elle s'explique malheureusement dans un assez grand nombre de vers comme ceux-ci :

Oh! les hommes! — Laissons, laissons là cette glaise,
Cet engrais de nos champs qu'un potier broie à l'aise!

DEUX EXHORTATIONS PASTORALES adressées à mes anciens paroissiens. Pour le premier jour de l'an. Mes adieux à ma paroisse. Lausanne, chez Marc Ducloux. 1844. Prix : 5 batz.

Ce sont là, surtout la dernière, de ces prédications écrites avec le cœur et dont le premier, dont le complet effet est de se placer hors du domaine où l'on discute et où l'on juge. En parcourant ces pages, on est saisi à la fois par le sérieux et par l'émotion qui fait la vie d'un pasteur évangélique. Puisse l'accent si vrai de ces paroles convaincre les âmes qu'elles savent si bien remuer!

DES DROITS ET DES DEVOIRS DES CITOYENS VAUDOIS, ou Essai d'Instruction civique; par L.-F.-F. GAUTHEY, directeur des Ecoles normales. Seconde édition. Lausanne, 1844. Imprimerie et librairie de Marc Ducloux.

(La suite du Bulletin au prochain numéro.)

PHILOSOPHES MODERNES.

SPINOSA.

ÉTUDE SUR SA VIE ET SUR SES TRAVAUX.

I.

Il y a, dans le domaine de la philosophie comme dans celui de la littérature, des noms exceptionnels qui ont le dangereux privilége de soulever les sentimens les plus opposés, d'exciter au même degré l'enthousiasme et la réprobation. Peut-on tirer de ce fait un pronostic certain de célébrité durable et d'une valeur de bon aloi ? Pas toujours. Bien des hommes déjà, écrivains, philosophes ou hommes d'état, après avoir rempli toute une époque du bruit de leur nom, excité jusqu'au fanatisme l'amour et la haine, ont vu, peu à peu, leur influence baisser, leur gloire s'amoindrir à tel point que la postérité en conserve à peine un faible souvenir.

Mais quand, au bout de deux siècles, les idées et l'influence d'un homme se réveillent, surgissant de toutes parts comme l'eau dans une source que l'on veut tarir, et cela après que son nom a été chargé d'anathèmes par mille et mille bouches, que vingt systèmes plus ou moins nouveaux ont passé sur la cendre éteinte des passions, certes, il faut qu'il y ait eu dans cet homme une pensée puissante, et son œuvre mérite à juste titre d'être examinée, scrutée avec autant de soin que d'impartialité. Mais aussi quel ne doit pas être l'embarras de la critique en présence d'un tel homme ! Quand on voit des juges aussi compétens et aussi judicieux que Dugald Stewart et Schleiermacher, être d'une opinion tout à fait opposée ; quand le premier tient en

toute bonne foi le nom de Spinosa pour synonyme d'athée [1], tandis que le second s'écrie : « Cet homme saint et pourtant rejeté [2]! » alors il est bien naturel que le critique modeste éprouve quelque scrupule à prononcer une sentence d'absolution ou de condamnation.

Le plus sage parti à prendre en pareil cas, c'est de dépouiller la qualité de juge pour revêtir celle de rapporteur. Sans renier aucune de ses convictions, retracer fidèlement les faits internes et externes, biographiques et autres, les influences subies et exercées, les tendances et les résultats; en un mot, exposer l'ensemble du système sous ses bons et ses mauvais côtés ; puis, quand la cause a été instruite, que toutes les pièces sont là, ne pas cacher sans doute ses sympathies ou ses antipathies, mais laisser le blâme découler de lui-même des faits et s'en rapporter à chaque lecteur pour la responsabilité d'un jugement formel : voilà la marche la plus sûre, et c'est aussi celle que nous tâcherons de suivre en examinant la vie et les travaux de Spinosa.

Baruch Spinosa naquit à Amsterdam, en 1632, d'une famille de Juifs portugais qui, après avoir échappé à l'inquisition d'Espagne, avait trouvé dans les Provinces-Unies tolérance et droit de cité. Ainsi la Hollande, qui avait déjà donné à l'Europe le savant le plus ingénieux du siècle précédent, Erasme ; la Hollande déjà illustre par ses universités, ses artistes, ses libertés, et qui venait de produire le plus grand jurisconsulte du siècle, Grotius ; la Hollande, disons-nous, eut encore la gloire de donner le jour à l'intrépide penseur qui a si profondément remué les têtes et les croyances, et dont l'œuvre, quoi qu'il arrive, restera debout sur le sol vacillant de la philosophie.

Fils d'un négociant, le jeune Baruch, qui plus tard changea ce nom contre celui de Benoit, était aussi destiné au commerce ; mais ne se sentant aucun goût pour cette carrière, il obtint de l'amour paternel de faire les études qui devaient le conduire à la dignité de rabbin. Placé à l'école israélite d'Amsterdam, il s'y distingua bientôt par ses progrès, et montra de bonne heure des facultés remarquables ; elles lui attirèrent l'attention de ses maîtres et de ses condisciples. « Il n'avait pas quinze ans, dit

[1] *Histoire abrégée des sciences métaphysiques*, T. II.

[2] Uber die Religion, Reden an die Gebildeten unter ihren Verächtern.

» Boulainvilliers [1], qu'il proposait des difficultés que les plus
» habiles d'entre les Juifs avaient de la peine à résoudre ; et
» quoiqu'une jeunesse si grande ne soit guère l'âge du discer-
» nement, il en avait assez pour s'apercevoir que ses doutes
» embarrassaient le maître ; mais, de peur de l'irriter, il fei-
» gnait d'être fort satisfait de ses réponses, se contentant de les
» écrire en temps et lieu. » C'est ainsi que jeune encore il acquit une certaine renommée, qui, bien loin de lui gagner l'amour de ses condisciples, le rendit à la fin l'objet de leur envie.

Après avoir passé les six classes de l'école israélite d'Amsterdam, Spinosa continuait l'étude des commentateurs de la loi sous la conduite de Morteira, premier rabbin de la synagogue et auteur d'un traité sur l'immortalité de l'âme, lorsque, trahi par de faux amis auxquels il avait communiqué ses idées sur l'essence de Dieu, il fut dénoncé par eux aux chefs de la synagogue comme impie et blasphémateur. Trop sincère pour conserver son repos par une soumission hypocrite, le jeune homme, au lieu de se rétracter, comme on l'en pressait, s'éloigna peu à peu de la synagogue qui ne satisfaisait plus aux besoins de son cœur. Cette conduite blessa et irrita profondément la communauté ; mais avant d'en venir aux moyens extrêmes, pour éviter le scandale et maintenir intacte la sainteté des croyances, on voulut nouer des négociations avec le hardi dissident, et on lui offrit une pension annuelle s'il promettait de ne point faire d'éclat. Spinosa était pauvre, mais il n'en repoussa pas moins de pareilles propositions avec le mépris qu'elles devaient lui inspirer.

Cependant, bien que Spinosa ne partageât plus les sentimens de l'orthodoxie judaïque, il ne jugea pas à propos de rompre toutes relations avec la communauté à laquelle l'attachaient ses souvenirs d'enfance ; « et peut-être, dit Bayle, aurait-il gardé
» plus long-temps des mesures avec elle, si un soir il n'eût été
» attaqué traîtreusement par un Juif, qui lui donna un coup de
» couteau. » Ce fut alors qu'il abandonna tout à fait la synagogue, et que le chapitre des rabbins, croyant la religion compromise, fulmina contre lui une sentence d'excommunication.

Il était alors âgé de vingt ans. Décidé à se faire une carrière

[1] Dans la vie qui précède la prétendue réfutation de Spinosa par Fénelon.

dans les lettres, il voulut réparer les lacunes de sa première éducation, et se mit avec ardeur à l'étude des langues classiques, de la physique, des mathématiques, mais surtout de la philosophie. Pour mieux réussir dans son projet, il accepta l'offre généreuse que lui fit l'un de ses amis, le médecin Van den Ende, de le recevoir dans la maison d'éducation qu'il dirigeait. Van den Ende avait une fille versée dans la connaissance du latin, et c'est à elle, disent quelques biographes, que Spinosa fut redevable des progrès rapides qu'il fit dans la langue de Cicéron; le latin lui devint bientôt si familier qu'il put lui servir d'interprète pour ses plus profondes abstractions. Quoi qu'il en soit, la fréquentation journalière de cette jeune personne, moins distinguée toutefois par ses charmes extérieurs que par ses talens, fit une impression assez vive sur l'âme candide du futur philosophe. Mais bientôt les assiduités d'un rival, mieux partagé sous le rapport de la fortune, l'emportèrent dans le cœur de la jeune fille, et Spinosa qui, dans un âge plus tendre, avait déjà eu la force de résister aux sollicitations et aux larmes de ses parens et de ses amis, trouva aussi dans sa raison les moyens de triompher sans douleur de ce sentiment d'amour qui, chez lui, fut le premier et le dernier de sa vie.

Néanmoins tant de désagrémens réunis, les persécutions de ses co-religionnaires qui ne lui pardonnaient pas de les avoir quittés, la tentative d'assassinat dont il avait failli devenir victime, les accusations d'impiété et même d'athéisme dont le chargeaient quelques ministres chrétiens, toutes ces choses augmentèrent son amour instinctif de la solitude et contribuèrent sans doute à donner à ses idées cette apparence de raideur, cette teinte de mélancolie et même d'amertume que l'on pourrait peut-être blâmer dans quelques-uns de ses écrits. Ainsi, quand il dit: « Je me suis souvent étonné que des hommes qui se vantent d'être chrétiens, c'est-à-dire qui font profession d'amour, » de gaîté, d'esprit de paix, de continence et de fidélité envers » tous; je me suis souvent étonné que de tels hommes disputent » continuellement sans égards ni charité, et s'accablent réciproquement de leur haine; tellement que c'est à cela bien plus » qu'aux vertus confessées que la croyance de chacun peut être » reconnue. Car depuis long-temps on en est venu à ce point » qu'un homme ne peut être reconnu pour chrétien, juif, turc

» ou païen autrement que par l'extérieur et à l'habit qu'il porte, » ou aussi par la raison qu'il fréquente telle ou telle église et » qu'il jure par tel ou tel maître. Du reste les mœurs et la con- » duite de tous sont parfaitement semblables..... La religion est » donc réduite à des formes ou cérémonies extérieures au moyen » desquelles on pense bien moins à adorer Dieu qu'à lui faire » sa cour, et la croyance n'est plus que crédulité et préjugés ; » mais quels préjugés ! Des préjugés qui rabaissent l'être rai- » sonnable au rang de la brute, puisqu'ils l'empêchent de se » servir de sa raison et par conséquent de distinguer le vrai du » faux ; des préjugés inventés exprès pour éteindre la lumière » de la vérité [1]. »

On le voit, la raison était tout pour Spinosa. Pour pouvoir se livrer tout entier à son culte, il renonça, dès cette époque, à toutes les joies du monde et mena une vie d'anachorète. Pauvre, désintéressé, sans ambition ni esprit de gloire, il ne vécut plus que pour la philosophie, gagnant son entretien en polissant des verres d'optique, art qu'il porta à une rare perfection. « Parmi » les choses honorables que la Renommée m'a apprises de vous, » lui écrivait Leibnitz, je vois avec intérêt que vous êtes encore » un habile opticien. » C'est en faisant allusion aux travaux manuels du philosophe que le spirituel Henri Heine a pu dire que c'est à travers les lunettes polies par Spinosa que voient plus ou moins tous les philosophes modernes; et c'est aussi en souvenir du même fait que Hegel s'écrie dans ses *Vorlesungen* : « Cet homme que la lumière occupait ! »

Quand Rousseau recommandait dans son *Emile* de compléter et de corroborer les études scientifiques par l'apprentissage d'un art mécanique, il ne se doutait probablement pas qu'il ne faisait que renouveler un précepte du Talmud et des anciens Hébreux, lesquels enseignent positivement qu'il faut joindre à l'étude de la loi une profession manuelle dont on puisse s'aider au besoin. Mais ce n'est pas là l'unique rapport qui existe entre le philosophe de Genève et celui d'Amsterdam. Si le second, comme nous venons de le dire, polit des verres pour vivre, le premier copie de la musique ; l'un et l'autre aussi sont persécutés et refusent les offres des grands. Cependant la vertu, à notre avis,

[1] Préface du *Traité théologico-politique*.

est bien plus grande et bien plus pure dans Spinosa que dans J. J. Rousseau. En parlant de celui-ci, l'idée de *fierté* se présente d'elle-même à l'esprit; de plus, il y a dans quelques-uns de ses écrits et dans presque toutes ses actions, une teinte d'amertume et de méfiance atrabilaires que ses meilleurs amis voudraient couvrir d'un voile. Reprocher à Spinosa de la fierté, serait au contraire une réelle et criante injustice. Il n'y avait de place ni pour la vanité ni pour l'orgueil dans cette âme candide; et s'il refusait les invitations et les cadeaux de ses adhérens et même de ses amis, ce n'était ni par méfiance ni par ostentation, mais uniquement par amour de l'étude, de la justice et de la simplicité.

« Ce genre de vie, dit-il lui-même [1], est celui qui convient » le mieux à mon humeur et à mes principes.....Je m'applique » à jouir de la vie sans inquiétude et sans me plaindre; à la » passer, au contraire, dans la joie, l'allégresse et même l'hilarité, et à m'élever par là à mes propres yeux. Mais ce qui » contribue surtout à me procurer une solide satisfaction et la » tranquillité de l'esprit, c'est de penser que rien n'arrive sans » la puissance et la volonté immuables de l'Etre souverainement » parfait. »

Le trait dominant de son caractère était la simplicité. Absorbé dans ses méditations, il restait quelquefois jusqu'à trois mois sans sortir de sa demeure, et ce qui montre son entier désintéressement, c'est qu'il refusa positivement l'héritage que son ami Simon de Vries voulait lui laisser en mourant. Il est vrai que le philosophe avait peu de besoins : les mémoires trouvés après sa mort parmi ses papiers prouvent qu'il se nourrissait souvent avec quatre sous par jour.

Quand Spinosa eut acquis la conscience de lui-même et de son génie, il exposa franchement ses idées sur la spiritualité de Dieu, qu'il trouvait trop restreinte par la loi de Moïse. Son premier ouvrage fut une espèce d'exposition du système de Descartes, sous le titre de *Principes philosophiques de René Descartes* [2]. Il était alors âgé d'environ trente-deux ans. Ensuite

[1] Epistola XXXIV.

[2] *Renati Descartes principiorum philosophiæ partes* 1ª et 2ª *more geometrico demonstratæ.*

il fit paraître son *Tractatus theologico-politicus.* Ces deux ouvrages sont les seuls qui furent publiés du vivant de l'auteur. Les œuvres posthumes comprennent : 1° l'*Ethique* [1], divisée en cinq parties, et dans laquelle le philosophe a spécialement développé ses idées sur Dieu et le monde ; 2° le *Tractatus politicus*, interrompu au onzième chapitre ; 3° un traité sur les moyens de réformer l'intelligence, ouvrage également inachevé [2] ; enfin 4° un abrégé de grammaire hébraïque [3].

Tandis que les travaux de Spinosa procuraient à leur auteur une renommée importune qui venait le troubler dans sa solitude de Voorbourg [4], et qu'un grand nombre d'adversaires l'attaquaient de toutes parts, l'électeur palatin, Charles-Louis, prince aussi sage qu'éclairé, lui faisait offrir une chaire de philosophie à son université d'Heidelberg. Mais Spinosa refusa modestement cette offre brillante qui, s'il avait eu la moindre ambition, aurait dû si facilement le séduire par la facilité qu'elle pouvait lui offrir de propager ses doctrines.

C'est ainsi que Spinosa, pour demeurer d'autant plus fidèle à sa mission de penseur, resta inaccessible à toutes les séductions de l'amour-propre et de l'intérêt, et qu'il sut conserver jusqu'à la fin sa précieuse indépendance. Mais s'il était inébranlable dans les résolutions du devoir, la voix de l'amitié avait un empire puissant sur son cœur et, quand elle parlait, il n'y avait sacrifice dont il ne fût capable. Pour condescendre aux sollicitations de ses amis, il abandonna sa chère retraite de Voorbourg et vint, malgré ses répugnances, s'établir à La Haye au milieu du bruit qu'il haïssait, s'il est vrai qu'il pouvait haïr. Cependant ni le bruit ni les distractions de la ville ne purent le faire renoncer à son amour de la solitude, amour que ses amis, même les plus intimes, devaient respecter.

Sa patience et sa résignation ne connaissaient pas de bornes. Tourmenté au milieu de ses travaux par les germes d'une maladie mortelle, jamais on ne l'entendit articuler une seule plainte,

[1] *Ethica more geometrico demonstrata.*

[2] *De intellectus emendatione et de via qua optime in veram rerum cognitionem dirigitur.*

[3] *Compendium grammatices linguæ hebrææ.*

[4] Petit village à deux lieues de La Haye.

jamais on ne le vit manifester un mouvement d'humeur. « S'il » était sensible à la douleur, dit un de ses biographes, c'était » à la douleur d'autrui. » Plein d'une confiance en Dieu toute filiale, il répétait souvent ces paroles sublimes d'un psaume de David : « L'Eternel est près de tous ceux qui l'invoquent, de » tous ceux qui l'invoquent en vérité. » Enfin, après avoir longtemps dépéri sans discontinuer un seul instant ses travaux, comme une lampe dont l'huile a été consumée par les veilles il s'eteignit paisiblement le 21 février 1677, à l'âge de quarante-quatre ans, n'ayant eu qu'une seule ambition, l'amour de la vérité et de la philosophie.

Avant d'aborder directement le système du philosophe, il est une vérité qu'il importe de reconnaître, vérité qui se fait voir déjà dans sa vie et que ses ouvrages aussi nous révèleront, c'est que Spinosa était profondément religieux; bien loin de vouloir affaiblir ce sentiment chez les autres, il croyait, au contraire, l'asseoir sur une base plus sûre et lui donner par là même plus de force et de vie. Ses doctrines étaient d'autant plus inébranlablement affermies dans son esprit que, parvenu à ses conclusions par une série de déductions qui ont la valeur réelle ou apparente d'axiomes, il croyait avoir compris Dieu aussi clairement que l'on comprend une équation de mathématiques.

Puisque le mot de mathématiques a été prononcé, c'est le moment de rappeler que tout le système, considéré sous son côté externe, est bâti sur cette science. C'est une suite imposante de théorèmes, de corollaires et de scholies, et si l'on a dit que la philosophie de Hegel est une logique, on peut avancer avec autant de raison que celle de Spinosa est une géométrie. Du reste le philosophe d'Amsterdam est bien plus clair que celui de Berlin. Pour parvenir à le comprendre il faut aussi, sans doute, une opiniâtre persévérance. « Mais, dit Jacobi [1], quand une fois » on l'a saisi, il ne reste plus rien d'obscur; il n'y a pas une » seule ligne de l'*Ethique* qui ne devienne claire comme le jour. »

Assurément Spinosa a été un philosophe bien original. Cependant il ne faut pas croire qu'il ait avancé quelque chose d'absolument nouveau. Le panthéisme, dont il est l'expression la plus franche sinon la plus pure, n'est arrivé, il est vrai, que

[1] Uber die Lehre des Spinozas.

dans les temps modernes à la forme d'un système rigoureusement spéculatif; mais il n'est pas difficile de le retrouver à l'état de germe et de vapeur latente dans les religions ou les philosophies de l'Inde et de la Chine, en Perse, en Grèce, quelquefois même dans le moyen-âge. Les doctrines des Indous, par exemple, en portent l'empreinte bien évidente, puisqu'elles représentent l'unité comme l'essence de tout; et les deux religions fondées en Chine par Lao-tseu et par Foe, religions qui, avec celle de Confucius, se partagent encore le céleste-empire, en sont aussi une application. Selon Lao-tseu, il n'y a rien de distinct, ni de vrai, ni de faux, ni de beau, ni de laid dans l'univers; il n'y a même ni être ni non-être; mais tout a son principe dans le *Tao*, c'est-à-dire dans une abstraction [1]. De même Foe établit que le *vide* [2] est le principe et la fin de toutes choses, c'est-à-dire de l'homme, des élémens et de toute la nature; qu'ainsi il n'y a qu'une seule et même substance, qui ne diffère dans les êtres particuliers que par les seules figures et par les qualités, à peu près comme l'eau qui est toujours essentiellement de l'eau, soit qu'elle ait la forme de neige, de grêle, de pluie ou de glace [3]. L'on trouve pareillement dans les mystères persans, les *Goultschez-ras*, que l'être souverain, immobile et immuable, a tout tiré de sa propre substance, la matière aussi bien que l'esprit, de même qu'une araignée tire une toile de son nombril et la reprend quand elle veut. Dieu y est comparé à une mer et les âmes à des bouteilles qui y flottent au hasard. Ces bouteilles venant à se briser, le liquide qu'elles contenaient, portion limitée du grand tout, se réunit de nouveau à l'eau de la mer.

La recherche de l'unité est le but secret ou avoué, l'ambition de toute philosophie. Or, si la tendance à chercher un lien commun qui unisse toutes choses, Dieu et l'univers, l'intelligence et la nature, tendance qui se trouve plus ou moins heureusement ou malheureusement réalisée dans le système de Spinosa et dans le panthéisme; si cette tendance, disons-nous, apparaît déjà si vivace dans les doctrines de l'Orient, à une époque où l'on ne

[1] Voir *Lao-tseu*, traduit récemment par M. Stanislas Julien.

[2] *Vide* est pour les Chinois une expression métaphorique équivalant à peu près à l'*absolu* des Allemands.

[3] Prolégomènes du Confucius publié par les pères Jésuites.

discute ni ne raisonne, mais où l'on affirme : à plus forte raison devra-t-elle se retrouver aux époques et dans les pays de discussion libre, lorsque la pensée, s'élevant au-dessus de la forme contemplative, arrive à la conscience de sa force et de ses lois, c'est-à-dire à la logique, et donne naissance aux sciences de la spéculation.

Regardez la Grèce, par exemple, non pas seulement aux époques développées, mais immédiatement après Thalès, l'initiateur philosophique de l'Occident. Anaximandre, l'ami et le disciple du maître, ne dit-il pas que le principe de toutes choses doit être un *infini* tout à la fois immense et éternel, et ne plaça-t-il pas cet infini dans l'air, auquel il attribua le mouvement, la pensée et la vie? Et plus tard Xénophane, le fondateur de la première école d'Elée, n'établît-il pas que rien ne peut passer du néant à l'être, et que, par conséquent, tout ce qui existe doit être immuable et éternel? En pénétrant bien dans Platon, on découvrira des traces plus ou moins voilées du même principe; et plus tard l'école d'Alexandrie nous le montrera caché sous les doctrines cabalistiques du célèbre Philon. Au sein du moyen-âge même, à cette époque où la pensée est esclave de la formule, on trouve dans saint-Thomas d'Aquin la réfutation d'un certain David de Dinant qui ne mettait aucune distinction entre Dieu et la matière première. Or ce David de Dinant n'était autre qu'un des disciples du fameux Amaulri dont le cadavre fut déterré et réduit en cendres en 1208, et qui avait enseigné que toutes choses étaient Dieu et que Dieu était l'unité.

Mais ce n'est pas seulement en Orient, en Grèce, dans le moyen-âge et dans Spinosa, que l'on retrouve le principe philosophique de l'unité. Chose étonnante ! on le découvre parfois jusque dans ses antagonistes les plus ardens, chez ceux-là même qui ont combattu le philosophe de La Haye, non-seulement avec les armes de la raison et de la foi, mais encore en s'étayant de la conscience universelle du genre humain, que les dernières conséquences du principe révoltent à si juste droit. Frappez à la porte de Malebranche, de Fénelon, au moment où ces grands penseurs chrétiens ne vous attendent pas, et jetez les yeux sur ce qu'ils écrivent. « Dieu, dit Malebranche, dans sa *Recherche » de la vérité*, Dieu ne parle à l'esprit et ne l'oblige à croire » qu'en deux manières, par l'évidence et par la foi. Je demeure

» d'accord que la foi oblige à croire qu'il y a des corps; mais » pour l'évidence il est certain qu'elle n'est point entière et que » nous ne sommes point invinciblement portés à croire qu'il y » ait *autre chose que Dieu et notre esprit.* » — Et ailleurs, l'entendez-vous s'écrier : « O ma lumière! puis-je obtenir de vous » de savoir ce que je suis....... Car je me sens porté à croire » que *ma substance est éternelle et que je fais partie de l'être* » *divin, et que toutes mes diverses pensées ne sont que des modi-* » *fications particulières de la raison universelle*[1]. » — Mais écoutez l'illustre et vertueux Fénelon. Après avoir, comme tant d'autres, lancé l'anathème contre Spinosa en disant « que la secte des » spinosistes est une secte de menteurs et non de philosophes[2], » il écrira lui-même : « Dieu est éminemment et d'une manière » infiniment parfaite *tout ce qu'il y a de réel et de positif dans les* » *êtres qui existent*, tout ce qu'il y a de positif dans toutes les » essences possibles ; *il est tellement tout l'être qu'il a l'être de* » *chacune de ses créatures*, mais en retranchant la borne et les » imperfections qui les restreignent. » — « Si Dieu était esprit » selon notre manière bornée de concevoir ce qu'on appelle » esprit, *c'est-à-dire déterminé au genre particulier d'être*, il » n'aurait aucune puissance sur la nature corporelle, ni aucun » rapport à tout ce qu'elle contient; il ne pourrait ni la pro- » duire, ni la conserver, ni la mouvoir[3]. »

Ce fameux principe d'unité qui fait la base du panthéisme, est bien ancien et bien répandu, comme on le voit. Il est né le même jour et à la même heure que la philosophie, et il n'en pouvait être autrement, puisque la philosophie, prise dans le sens le plus général, est la recherche de l'unité ou de la vérité absolue, vérité qu'elle ne trouvera sans doute jamais; car, dit M. Vinet, «*la vérité absolue est le partage de Dieu.*» Est-ce à dire que la philosophie soit une occupation vaine ? Nullement. Aussi le même auteur a-t-il soin d'ajouter que « *l'éternelle recherche* » *de la vérité est le partage de l'homme.* » Or, à ce titre, bien que le principe de Spinosa ne soit pas nouveau, il n'en mérite pas moins tout notre intérêt. D'ailleurs, s'il ne l'a pas inventé,

[1] *Méditations chrétiennes.*

[2] *Lettres sur la religion.*

[3] *Démonstration de l'existence de Dieu.*

il l'a creusé à une profondeur immense et, en l'alliant à d'autres idées, à de certaines influences, il en a fait un tout logique d'une effrayante grandeur.

Ces influences, quelles sont-elles? C'est d'abord le fait même de sa naissance dans la loi de Moïse; en second lieu, son éducation israélite, où l'étude de la Cabale[1] était alors en grand crédit; enfin la réforme philosophique accomplie par Descartes. Que la loi de Moïse, par exemple, qui envisage d'une manière un peu restreinte la personnalité de Dieu et sur laquelle se fondaient les Sadducéens pour nier la Providence et l'immortalité de l'âme, ait eu quelque part dans le développement des idées de Spinosa, c'est là une probabilité qui devient certitude pour quiconque a étudié le système de l'auteur[2]. On en peut dire autant de la Cabale, doctrine fondée sur un amalgame de l'Ancien Testament avec la philosophie de Platon, et qui explique la création du monde par les limites de l'être divin. En outre, le système des émanations étant la base de toutes les spéculations cabalistiques, il est fort possible que Spinosa y ait puisé sa maxime favorite : « Dieu est la cause immanente et non passagère de l'univers. »

Cependant, des trois influences signalées, la plus puissante, à coup sûr, a été la dernière, c'est-à-dire la révolution philosophique opérée par Descartes; mais il fallait peut-être que cette influence fût entée sur les deux autres pour produire tout son effet. Descartes, après avoir fait table rase de toutes les formules consacrées par la scholastique, était parti, dans son *procès* de reconstruction, de la conscience de sa pensée indi-

[1] Cabale, *Kabalat*, vient de *kibbel*, qui signifie *recevoir par tradition*. Cette doctrine que les Juifs font remonter à la plus haute antiquité, n'est réellement pas antérieure au christianisme. Née du désir, fort louable en soi, qu'éprouvèrent alors quelques Juifs distingués de mettre leurs croyances en harmonie avec les principes de Zoroastre et surtout avec ceux de Platon qui dominaient dans la philosophie, elle fleurit avec éclat à l'école d'Alexandrie et eut pour principal interprète le savant et illustre Philon.

[2] Ce n'est qu'en se fondant sur cette probabilité ou sur cette certitude qu'un écrivain français qui se distingue par la concision et le jet hardi de ses aperçus, a pu dire : « Spinosa, poussé par les vieux et secrets instincts de sa race, etc. » (Mignet, *la Vie et les travaux de Destutt de Tracy*. Revue des Deux-Mondes, mai 1842).

viduelle pour arriver à la connaissance de Dieu et, de ces deux certitudes, à la réalité de l'univers, fondée sur la véracité de son auteur. Comme pour le philosophe français, la raison est pour Spinosa la base de toute vérité; mais cette raison, que le premier ne proclame qu'avec quelque timidité, puisque tout de suite il sent le besoin de l'appuyer sur l'idée de Dieu, le second la pose d'une manière absolue; il ne l'appuie pas sur Dieu, il l'identifie avec Dieu, et ainsi il détruit à jamais le principe de la foi que Descartes avait tacitement conservé.

Du reste l'un et l'autre admettent que l'être subsistant par lui-même, c'est-à-dire Dieu selon Descartes, ou la Substance selon Spinosa, est un être infini, cause réelle de tout ce qui existe : d'où il résulte que, chez l'un comme chez l'autre, l'univers ne peut être considéré que comme un effet de la divinité. Mais Descartes voit, dans les effets, des résultats d'une cause qui aurait pu ne pas vouloir les opérer, tandis que Spinosa les considère comme des nécessités de la nature divine, ce qui, nous le verrons, est le fondement de sa doctrine sur la liberté ou plutôt sur la servitude humaine.

Une autre différence entre les deux philosophies est celle qui concerne les attributs spéciaux de la divinité. Descartes avait conçu l'idée de Dieu comme celle de l'être le plus parfait; dans ce sens qu'il possédait toutes les perfections comme ses propriétés essentielles. Spinosa au contraire fit consister sa Substance en deux seuls attributs, savoir la *pensée* et l'*étendue*. Mais il ne nia pas que d'autres attributs ne pussent appartenir à l'idée de Dieu; seulement il établissait que l'âme humaine, en tant que *mode de penser* uni à des organes corporels, n'implique que ces deux attributs et que, par conséquent, elle ne saurait en comprendre d'autres.

Du reste, cette conception de la substance en deux attributs constitutifs, prouve que le dualisme auquel Descartes s'était arrêté, fut d'abord accepté par Spinosa : pensée et étendue, esprit et matière; la dualité semble bien établie. Mais bientôt, sans même se donner le temps de reprendre haleine, s'envolant par-dessus les bornes que le maître avait posées à son génie, le disciple audacieux proclame l'étendue infinie; et dès lors elle apparaît avec un caractère de nécessité, d'indépendance, c'est-à-dire de divinité; dès lors encore le fini que Descartes

avait conservé dans l'infini, est anéanti avec une froide tranquillité; il n'y a plus de dualisme, il n'y a que la grande, l'inexorable unité.

II.

L'œuvre de Spinosa est une immense synthèse. Déduire toutes choses d'un principe suprême de réalité idéale, expliquer le fini, qui n'a pas d'existence propre, par l'infini, qui est la seule réalité : tel est le problème qu'il se pose et dont il a donné la solution dans l'*Ethique*, le plus important de ses ouvrages. L'Ethique est divisée en cinq parties, dans lesquelles il est traité : 1° *de Dieu;* 2° *de la nature et de l'origine de l'esprit;* 3° *de l'origine et de la nature des affections;* 4° *de la servitude humaine ou de la puissance des affections;* 5° *de la puissance intellectuelle ou de la liberté humaine.* La doctrine de la nature de Dieu, qui sert de base à tout l'édifice, s'ouvre par les définitions suivantes :

DÉFINITIONS.

1. « Par *cause de soi-même* j'entends l'être dont l'essence implique l'existence, ou dont la nature ne peut être conçue que comme un être existant. »

2. « Une chose qui peut être limitée par une autre de même nature, s'appelle *finie* dans son espèce. Un corps, par exemple, s'appelle fini, parce que nous en concevons toujours un plus grand. Ainsi un corps est borné par un autre corps, une pensée par une autre pensée ; mais le corps ne peut pas être borné par la pensée, ni la pensée par le corps. »

3. « Par *substance* j'entends l'être qni se comprend lui-même, c'est-à-dire dont la conception n'exige pas la conception d'autre chose. »

4. « Par attribut j'entends tout ce que l'entendement reconnaît comme constituant l'essence de la substance. »

5. « Par *modes* j'entends les affections de la substance au moyen desquels elle peut être conçue. »

6. « Quand je dis *Dieu* j'entends l'être absolument infini, c'est-à-dire la substance constituée par des attribus infinis, dont chacun exprime l'éternelle et infinie essence. »

7. « Une chose peut être nommée *libre* quand elle existe par la seule nécessité de sa nature et que ce n'est qu'en vertu d'elle-même qu'elle est déterminée à agir ; mais une chose qui, pour être et agir, est déterminée par une autre, doit être nommée *nécessaire* ou forcée. »

8. « Par *éternité* j'entends l'existence même en tant qu'elle découle nécessai-
» rement de la simple définition de l'être éternel. »

A ces huit définitions fondamentales le philosophe ajoute les axiomes suivans :

AXIOMES.

1. « Tout ce qui est, est ou en soi ou dans une autre chose. »

2. « Ce qui ne peut pas être conçu par une autre chose, doit être conçu par
» soi-même. »

3. « D'une cause positive donnée résulte nécessairement un effet; mais quand
» aucune cause positive n'est donnée, il est impossible qu'il s'ensuive un effet. »

4. « La perception de l'effet implique la perception de la cause, et elle en
» dépend. »

5. « Des choses qui n'ont entr'elles rien de commun ne sauraient être re-
» connues l'une par l'autre, c'est-à-dire que la conception de l'une n'implique
» pas la conception de l'autre. »

C'est sur ces principes que Spinosa, au moyen de trente-six théorèmes accompagnés de preuves, corollaires et scholies, édifie toute sa théorie de Dieu ou de la *substance infinie*. Voici ceux de ces théorèmes qui peuvent être considérés comme les plus saillans et avec l'intelligence desquels on peut en quelque sorte jeter un coup d'œil sur les proportions et la contexture de l'œuvre :

THÉORÈMES.

1. « La substance est antérieure à ses affections. »

2. « Deux substances qui possèdent des attributs différens, n'ont entr'elles
» rien de commun. »

3. « Lorsque des choses n'ont rien de commun entr'elles, il est impossible que
» l'une soit la cause de l'autre. »

5. « Il ne saurait y avoir dans la nature deux ou plusieurs substances qui
» aient la même manière d'être ou les mêmes attributs. »

6. « Une substance ne peut être produite par une autre substance. »

7. « L'existence appartient à la nature de la substance. »

8. « Toute substance est nécessairement infinie. »

11. « Dieu, ou la substance constituée par des attributs infinis dont chacun
» exprime une essence éternelle et infinie, existe nécessairement. »

13. « La substance absolument infinie est indivisible. »

14. « Hors de Dieu, non-seulement il n'y a pas de substance, mais encore
» il est impossible d'en concevoir. »

15. « *Tout ce qui est, est en Dieu, et sans Dieu rien ne peut être ni être*
» *conçu.* »

17. « Dieu n'agit qu'en vertu des lois de son essence et sans être forcé par » quoi que ce soit. »

18. « Dieu est la cause immanente et non passagère et extérieure de toutes » choses. »

19. « Dieu ou tous les attributs de Dieu sont éternels. »

20. « L'existence de Dieu et l'essence de Dieu sont la même chose. »

21. « Tout ce qui résulte de la nature absolue d'un attribut divin doit exister » perpétuellement et indéfiniment, c'est-à-dire que le résultat de cet attribut » est, en vertu de lui-même, éternel et infini. »

25. « Dieu n'est pas seulement la cause efficiente de l'existence, mais encore » de l'essence des choses. »

29. « Il n'y a rien de contingent dans la nature; au contraire, en vertu de la » nécessité de la nature divine, toute chose est destinée à être et à agir d'une » manière fixe et déterminée. »

32. « La volonté ne peut pas être nommée cause *libre*, mais nécessaire. »

33. « Les choses ne pouvaient pas être produites par Dieu autrementqu'elles » n'ont été produites en effet. »

34. « La puissance de Dieu est son essence même. »

35. « Tout ce que nous concevons être la puissance de Dieu existe néces- » sairement. »

« Au moyen de ce qui précède, » continue Spinosa dans un Appendice qui termine la première partie de l'Ethique, « j'ai éclairci la nature et les attributs de Dieu; j'ai montré qu'il » existe nécessairement; qu'il n'est ni n'agit qu'en vertu de la » nécessité de sa nature; qu'il est la cause libre de toutes cho- » ses; que tout est en lui et par conséquent dépendant de lui; » que, hors de lui, il ne peut ni être, ni être conçu; et enfin » que toutes choses ont été prédéterminées par lui, non pas en » vertu de sa liberté et selon son bon plaisir, mais par la seule » nécessité de sa nature ou de sa puissance infinie. »

Ces citations suffisent pour nous initier à l'idée génératrice de Spinosa, et pour nous donner la clef de l'édifice. Cette clef à la main on peut entrer hardiment, car elle ouvre toutes les portes; avec elle on pénètre partout, dans la doctrine de l'esprit, dans celle des affections, de la liberté, de la volonté, etc.

La substance, comme nous l'avons vu, est une, increée, et par conséquent nécessaire et éternelle; elle est indivisible, immuable, et, quand elle est révélée dans l'infini, nous la concevons au moyen de ses deux attributs essentiels, la *pensée* et l'*étendue*. « Tout ce que l'intelligence infinie perçoit comme constituant » l'essence de la substance, ne peut appartenir qu'à la puis-

» sance unique, ainsi la substance pensante est la même que la » substance étendue; seulement elle est conçue tantôt sous un » attribut, tantôt sous un autre [1]. » Or la substance, c'est Dieu. Dieu est donc l'Etre doué d'attributs infinis, « dont chacun ex- » prime son éternelle et infinie essence. » « Dieu est la cause » de lui-même, » et comme on ne saurait concevoir des modes sans une substance et qu'il ne peut y avoir qu'une substance unique, il s'ensuit que, à part Dieu et ce qui peut en être considéré comme les modes, aucune chose n'existe, c'est-à-dire, théorème 15, que « excepté Dieu, aucune substance ne peut » être conçue, et que tout ce qui est, est en Dieu. »

Dieu, en même temps qu'il est la cause de soi, doit aussi être proclamé la cause de toutes choses; mais, afin de rester conséquent et scrupuleusement fidèle à son principe d'unité, Spinosa a soin de déclarer, théorème 18, que Dieu est la cause immanente et non passagère de l'univers. Il est cause libre et même la seule cause libre, parce qu'il n'y a que lui qui existe et agisse par la seule nécessité de sa nature. Or, par cela seul que Dieu est une cause libre, il ne peut pas être nommé cause fatale, et il n'agit pas non plus fatalement, parce que, en vertu de ce qu'il est, il agit conformément à son éternelle et divine essence.

Mais Dieu, quoique cause libre, n'en est pas moins cause nécessaire, puisqu'il est déterminé par la nécessité de sa nature infinie, et alors, théorème 29, il n'y a rien de contingent dans la nature; chaque chose, dans son existence comme dans son activité, est invinciblement déterminée par la nécessité de la cause absolue; et, théorème 33, aucune chose n'aurait pu être produite autrement qu'elle n'a été produite en effet. Il suit de là, théorème 19 et 21, que la nature phénoménale *(natura naturata)*, c'est-à-dire les modes sous lesquels se manifestent les attributs divins et infinis, doit participer de la nature de ces attributs, ou, en d'autres termes, que l'univers avec tout ce qu'il renferme possède aussi l'éternité, l'indivisibilité, l'immutabilité.

Ces modes de la substance, qui possèdent toutes les qualités de la substance même, constituent tout ce qui nous apparaît dans

[1] *Ethique*, partie II, scholie du 7e théorème.

le domaine de la nature. Or, parmi ces modes, se trouve l'homme, qui relève à la fois des deux attributs essentiels de la substance divine. L'homme, en tant que mode de la substance considérée dans l'attribut de pensée, perçoit ses idées dans l'idée infinie de Dieu, et c'est de l'idée, essence réelle de l'esprit humain, que dépendent toutes les autres activités intellectuelles. Ainsi, l'esprit humain est différent du corps en ce qu'il est une modification de Dieu considéré dans l'attribut de la pensée; tandis que le corps est une modification de Dieu considéré dans son attribut d'étendue. Ainsi encore, l'homme, modification nécessaire de la substance divine, existe nécessairement. Au nombre des qualités fondamentales et constitutives de l'esprit apparaît d'abord la connaissance de soi, attendu que l'idée, en vertu de son essence, doit se comprendre elle-même, et qu'il est impossible que nous sachions quelque chose sans savoir en même temps que nous le savons.

Mais puisque l'homme perçoit ses idées dans l'idée infinie de Dieu, et que Dieu est la vérité absolue, il semble que l'homme ne devrait jamais être sujet à l'erreur, ce qui est contraire à l'expérience de tous les jours. Quelle est donc la cause de nos erreurs? — L'erreur, selon Spinosa, vient d'une perception imparfaite. Souvent notre esprit, au lieu de pénétrer dans l'essence même des choses, s'arrête à la sensation extérieure qu'elles produisent sur lui, et alors il est impossible qu'il en acquière une idée adéquate ou parfaite. L'idée, alors, est inadéquate à son objet, et doit nécessairement conduire à une foule d'erreurs. Cependant, comme « l'âme, en tant qu'elle comprend, est un » mode éternel de pensée, lequel est déterminé par un autre » mode éternel de pensée et ainsi de suite jusqu'à l'infini, de » sorte que tous ces modes ensemble constituent l'intelligence » infinie et éternelle de Dieu [1], » il doit nécessairement y avoir certaines notions générales propres et communes à tous, dont la vérité est immédiatement et indistinctement saisie et perçue par tous les hommes bien constitués, à quelque degré de civilisation ou de culture qu'ils appartiennent. Or, ces notions générales, ou axiomes, sont nécessairement vraies, parce que « ce qui est commun à tous et qui se trouve dans chaque partie

[1] *Ethique*, partie V, théorème 40, scholie.

» comme dans l'ensemble, ne peut être conçu que d'une ma-
» nière parfaite [1], » ce qui revient à dire que les idées générales sont nécessairement adéquates à leur objet, c'est-à-dire vraies et complètes.

C'est sur ces axiomes ou idées générales que Spinosa appuie notre faculté de connaître, sa doctrine de l'esprit humain et, par conséquent, toute sa philosophie.

Du reste l'esprit humain perçoit les choses de trois manières : par l'imagination, par la raison, par l'intelligence. Par l'*imagination*, l'esprit ne peut avoir qu'une connaissance confuse et incomplète des choses. Par la *raison* et le raisonnement, il parvient à la connaissance des choses en partant des axiomes dont nous venons de parler. Par l'*intelligence*, l'esprit humain parvient « à un nouveau genre de connaissance qui procède de
» l'idée adéquate de l'essence formelle de certains attributs de
» Dieu à la connaissance adéquate des choses [2]. » Au moyen de l'intelligence l'homme arrive à la connaissance intuitive de Dieu, par la raison que la simple idée de Dieu implique son essence infinie. Pour comprendre d'ailleurs comment, dans la pensée de Spinosa, l'homme s'élève à une telle connaissance, il n'y a qu'à se rappeler que l'intelligence n'est autre chose qu'un mode de la substance absolue, et que, par conséquent, elle doit se trouver en rapport intime avec la pensée de Dieu.

« Chaque chose, dit Spinosa, tend, autant qu'il est en elle,
» à persister dans son être ; et cette persistance constitue l'es-
» sence réelle de la chose même [3]. » Or, cette persistance, en tant qu'elle se rapporte exclusivement à l'esprit, s'appelle *volonté;* si elle se rapporte à la fois à l'esprit et au corps, elle s'appelle *penchant*; et le penchant devient *désir* quand la réflexion s'y allie. Or, la volonté, pas plus que le penchant et le désir, ne peut être nommée libre, puisqu'elle est déterminée par une cause qui elle-même est déterminée par une autre cause, et ainsi de suite jusqu'à l'infini, et conséquemment jusqu'à Dieu, cause première et seule libre. La volonté, s'appuyant sur l'esprit, se confond avec l'intelligence ; et les actes de l'homme ne

[1] *Ethique*, partie II, théorème 38.

[2] *Ethique*, partie II, théorème 40, scholie 2.

[3] *Ethique*, partie VII, théorèmes 6 et 7.

sont en réalité que les anneaux de la chaîne immense et infinie qui enserre et constitue toutes choses dans l'univers.

Selon la seconde définition de la troisième partie de l'Ethique, l'homme est *actif* quand il arrive en lui ou hors de lui quelque chose dont il est la cause adéquate ou complète; *passif* dans le cas contraire, et c'est de cette passivité que naissent les passions. Les passions sont donc les affections intérieures ou extérieures par lesquelles la puissance du corps est accrue ou diminuée, et dont l'individu n'est pas la cause complète. Si l'on se rappelle d'ailleurs que tout ce qui a lieu dans le corps a pour cause Dieu considéré sous l'attribut d'étendue, et que tout ce qui arrive dans l'esprit a pour cause Dieu considéré sous l'attribut de pensée; si, de plus, on ne perd pas de vue que l'esprit et le corps ne sont qu'une même chose considérée sous des modes divers[1], on en conclura que les passions dans le corps sont de la même nature que les passions dans l'esprit, et que les unes et les autres sont dans l'ordre de la nature. La sagesse de l'homme consiste à les combattre les unes par les autres, c'est-à-dire à triompher d'une passion vive par une autre qui soit encore plus vive.

Il y a trois passions primitives ou fondamentales, savoir : la *joie*, la *tristesse* et le *désir*. La *joie* est cette affection qu'éprouve l'âme quand elle passe d'une moindre à une plus grande perfection, réalité ou puissance; la *tristesse* est au contraire la transition d'une plus grande à une moindre perfection; le *désir*, comme nous l'avons déjà vu, est un penchant ou appétit, avec conscience de soi. Ces trois passions premières donnent naissance à toutes les autres. Quand une cause antérieure ou étrangère vient s'associer à la joie, il en résulte *l'amour*; il en résulte au contraire la *haine*, seule passion qui soit toujours nuisible, si cette cause extérieure vient s'unir à la tristesse. Si la joie a pour cause la représentation d'une chose à venir dont l'issue est encore douteuse, il en résulte *l'espérance;* ce sera au contraire la *peur*, si la même représentation a pour cause la tristesse; et si l'idée de doute vient à disparaître d'une telle représentation, la tristesse et la peur se changent en *désespoir;* lorsqu'un objet quelconque est la cause d'une joie, il s'ensuit l'*inclination*. C'est

[1] *Ethique*, part. II, scholie du théor. 2.

d'après ces principes que Spinosa explique toutes les passions.

La puissance de l'homme est inférieure à celle de la nature; d'où il suit que, dans ses actions, il est bien moins déterminé par son droit que par l'obligation où il est de se soumettre à une force supérieure à la sienne, et que la vertu, en tant qu'elle se rapporte à l'homme, consiste dans les efforts qu'il fait pour demeurer dans ce qui constitue son essence, c'est-à-dire dans sa nature. Ainsi vertu et puissance sont la même chose; en d'autres termes la vertu, dans l'homme, constitue l'essence ou la nature même de l'homme, en tant qu'il a la puissance d'agir. Par *bien* il faut entendre ce qui est réellement utile, et par *mal*, l'obstacle qui s'oppose à la jouissance d'un bien [1]. Or, la raison n'imposant jamais quelque chose d'anti-naturel, exige que chacun aspire à conquérir ce qui lui est réellement utile, ce qui peut accroître sa puissance, c'est-à-dire sa perfection; en un mot, que chacun s'aime réellement soi-même et s'applique à maintenir son existence ou à persister dans ce qui fait ce qu'il est. Celui-là est réellement vertueux qui agit conformément aux lois de sa propre nature. En d'autres termes, la vertu consiste à savoir régler les affections de l'esprit et du corps, ou les passions, sur l'ordre et l'harmonie des idées. Et s'il lui arrive quelque chose de fâcheux, l'homme intelligent, c'est-à-dire vertueux, le supportera avec calme et résignation, en pensant que tout s'est fait selon les lois éternelles de la nature et que sa puissance n'a pu le prévenir.

Mais comme sans connaissance il n'y a pas de véritable action, et que l'esprit humain pense raisonnablement, il sait qu'il n'y a pour lui de véritable utilité que ce qui peut fortifier sa faculté de comprendre et éclairer sa raison. Eclairer et perfectionner la raison, se mettre en état de comprendre parfaitement toutes les choses qui peuvent tomber dans le domaine de l'intelligence doit donc être la première tâche, le plus haut désir et le dernier but de l'homme, puisque perfectionner la raison c'est apprendre à connaître et à comprendre Dieu, et que c'est précisément en cela que consiste le bonheur suprême ou la félicité. Car « la » félicité n'est autre chose que le contentement de l'âme qui » découle de l'amour de Dieu. » Et ailleurs : « Le bien suprême

[1] *Ethique*, part. IV, défin. 1 et 2.

» et la vertu par excellence consistent dans la connaissance de » Dieu [1].» « Or, dit encore Spinosa, cette félicité qui a sa » source dans la connaissance intuitive de Dieu, ne s'éteint » point avec la vie du corps, » parce que, aurait-il pu ajouter, le corps, mode de la substance considérée dans son attribut d'étendue, change de nature en se décomposant, tandis que l'esprit, mode de la substance considérée dans son attribut de pensée, est inaltérable et éternel.

En parlant de nos moyens de connaître, nous avons vu que l'intelligence est la source de la connaissance intuitive de Dieu; et, d'après la définition donnée de la joie, cette connaissance intuitive de Dieu, élevant la puissance de l'esprit à sa plus haute expression, procure naturellement la plus grande joie possible ou, comme nous venons de le voir, la félicité. Or, cette félicité dont nous jouissons, doit naturellement faire naître en nous la pensée que nous en sommes redevables à Dieu; et cette pensée produit nécessairement un sentiment d'amour pour l'être qui nous rend heureux. Du reste, cette félicité n'est pas le prix de la vertu, mais elle constitue la vertu même, puisque c'est précisément par elle que l'esprit arrive à sa plus haute perfection. Et quant à l'amour de Dieu qui en est la suite, si l'on se rappelle que l'essence éternelle de l'esprit est une partie ou un mode de l'essence divine, on en conclura que l'amour de l'esprit envers Dieu est une partie ou un mode de l'amour infini dont Dieu, en tant qu'être intelligent, doit nécessairement s'aimer lui-même. Ainsi, quand Dieu s'aime, il aime les hommes, c'est-à-dire que l'amour de Dieu pour eux et l'amour des hommes pour lui ne sont qu'un seul et même amour.

En admirant la logique ferme et profonde avec laquelle Spinosa, après avoir déchiré la charte sacrée du libre arbitre et jeté l'homme dans le gouffre béant de la nécessité, le conduit néanmoins à la vertu et à la béatitude, il est une chose qu'il importe de remarquer et sur laquelle nous reviendrons, c'est que cet amour infini dans lequel le philosophe noie la substance pensante et ses modes, est un fruit de l'intelligence et non une puissance du cœur.

G. Audemars.

(*La fin à un prochain numéro.*)

[1] *Ethique*, part. IV, théor. 28.

ZERMATT,

LE CHAMOUNIX DU MONT-ROSE.

—

I.

Nous nous promenions dans les vergers de la vallée du Rhône, vaste et riche tapis déroulé au pied des Alpes, dans la partie du canton de Vaud la plus méridionale par son caractère et par sa situation. Les voyageurs n'y connaissent guère que la route d'Italie traversant la rue étroite des bourgs et des villages où le noir du marbre domine dans la couleur des maisons; puis, semés au loin dans la plaine, quelques beaux effets de prairies, des ombrages au-dessus desquels parfois s'élance la flèche d'un clocher. Plus heureux et fort nonchalans, ne nous doutant guère d'un accès prochain de la fièvre qui fait rouler tant de chaises de poste, nous goûtions les molles béatitudes de ce pays singulier : son originalité se marque davantage à mesure qu'on se rapproche du fleuve et que, des vergers sans clôture hantés de maraudeurs fuyant d'arbre en arbre, on arrive par des champs, par des potagers, des plantages, par d'humides pelouses, jusqu'aux marais à l'aspect étrange et désert. Leurs chalets fermés, leurs flaques immondes, leurs canaux limpides étoilés de nénuphars, leurs forêts de vieux troncs de saules, les caprices d'une végétation excentrique à côté de clairières sablonneuses et de sifflantes moissons de roseaux, tout cela est un monde à part, si bien à part qu'il va disparaître. On va dessécher, défricher, assainir; engraisser le sable; faire courir l'eau stagnante; déranger les grenouilles et chasser les ramiers : le pittoresque y perdra un de ses plus fantastiques tableaux; mais avec l'ondulation des blés au lieu de celle des hautes herbes, avec l'or

du couchant sur la neige des cimes, avec la voix du Rhône qui se mêle à celle du vent, il restera toujours d'harmonieux enchantemens à la verte vallée. Unie et calme, cette plaine se passe déjà de la variété d'un sol accidenté, mais on y sent encore comme un léger mouvement des montagnes : on quitte leur base avec prestesse, on y revient avec indolence et lenteur. La vie est ainsi dans ces benoîtes contrées : elle va toute seule, et l'on s'aperçoit à peine qu'elle descend.

Les enfans couraient dans l'herbe; le chien allait et venait autour; nous suivions en causant. Le temps était d'une beauté radieuse : aucun nuage sur toute la ligne des monts, ni dans la gorge évasée et lointaine où cette ligne se brise sur le lac : dans les airs, au lieu de cette limpidité qui annonce déjà leur humide perfidie, une transparence d'or et la chaude haleine d'un beau jour. En ce moment je me sentis repris du démon des courses alpestres, et j'apostrophai tout haut les pentes fleuries des pâturages, les amphithéâtres de gazon, les Dents de Morcles et du Midi, rivales éblouissantes dans l'horizon d'azur, la Tour d'Aï perchée carrément sur son rocheux colysée, tout ce que je voyais enfin de la double chaîne des cimes. Oh ! quel lutin mauvais, opiniâtre, infatigable ! Une fois qu'on est entré en pacte avec lui, il faut s'attendre tous les ans à subir ses tentations jusqu'au dernier souffle de la belle saison, avec laquelle enfin il s'évapore. Les animaux eux-mêmes ne résistent point à sa magie : la vache brame après sa montagne accoutumée, et dépérit quelquefois d'une langueur causée par l'ennui qu'elle sent dans la plaine, si on l'y laisse. Abîmé de fatigue et d'horreur, le pèlerin se couche vaincu à l'ombre d'un roc, au bord du chemin ; il ferme les yeux, rentre en imagination sous son toit de famille et jure de n'en plus sortir : mais, au retour, tout s'oublie, tout redevient attrayant et joyeux dans ces hautains séjours d'où nous appellent les blanches fées des Alpes.

Peu à peu même, à la chaleur de mon enthousiasme dont vous vous étiez d'abord moquée, Madame, l'agaçante envie vous prit à tous de gravir quelque mont. Mais il fallait qu'il fût bien fier, bien inconnu, bien terrible, très-beau s'il se pouvait, inaccessible même. Le Mont-Blanc ? non. M[lle] Dangeville et trop d'autres l'ont humilié, ont foulé l'orgueil courroucé de ses neiges éternelles. Le Mont-Rose !.... pourquoi pas ? presque aussi haut, plus caché, altier et sans tache de pas humains, il nous attire davantage, il nous attire

d'autant mieux que nous n'avons pas l'idée, par trop ambitieuse, de l'escalader. Nous voulons le voir seulement, comprendre l'épanouissement gigantesque de cette fleur de granit, de cette rose dont les feuilles supportent des glaciers et se détachent largement du calice inabordable. Nous voulons savoir tout ce qu'on peut deviner de la vie de cet univers glacé, admirer tout ce qu'on peut atteindre de l'imposante beauté de ses flancs, de ses aspects et des vallées qu'il regarde.

Votre époux, Madame, était trop bon chasseur pour reculer devant une équipée à l'improviste, et surtout devant celle-là. Vous ne pouviez songer à l'abandonner dans une telle aventure, et n'est-il pas vrai que vous n'en eûtes aucun repentir lorsque, pour charmer les ennuis du soir, dans la voiture qui nous menait de Bex à Martigny, je me mis à vous conter tout ce que nous allions faire, avec d'autant plus de sécurité que nous n'avions encore rien fait, et comment, à peine en chemin, nous nous y prendrions pour revenir de ce Mont-Rose au pied duquel peut-être nous n'arriverions jamais. Aguerris alors et superbes, nous dédaignerions la grande route et les longs détours, vous disais-je. Fi de la plaine et de ses chars toujours roulant dans la poussière ! nos pieds ne veulent plus fouler que le cristal des glaciers ou l'émeraude des gazons : nous ne marchons plus, nous volons sur la pointe des rochers et des herbes. De notre vallée de Zermatt il n'y a qu'un saut par les hauteurs, un saut de quatre à cinq mille pieds, pour retomber dans celle d'Anniviers, peuplée jadis par une bande de Huns ou de Hongrois ; puis, de celle-ci à Evolena dans la vallée d'Hérelns, les glaciers, dit-on, sont fermés : nous les ouvrirons ; de là, nous descendons en vainqueurs sur la plaine, mais pour la croiser seulement au passage et, sans même jeter les yeux sur cette vile prose, nous regagnons aussitôt l'autre chaîne et les chaos de la montagne par l'éboulis des Diablerets [1] : c'est le plus grand spectacle d'écroulement que je connaisse, une Babel de rochers tombée dans l'abîme. Un torrent, la Luzerne, les traverse, et un lac bleuâtre, le lac de Derborentze, y dort comme le lézard parmi les ruines. Par cette

[1] Haute montagne à plusieurs pics entre Bex et Sion ; deux de ces pics se sont éboulés, dans le siècle passé. La légende dit que les *esprits* ou *diablerets* qui habitent cette montagne, se disputent à qui fera tomber les cimes branlantes et de quel côté : dans le débat sans doute elles ne s'écroulent que mieux.

brèche nous vous ramenons triomphalement chez vous, Madame, le plus aisément du monde, et non pas comme il m'advint la première fois que je me trouvai au plus ardu de ces régions désolées. Je n'ai jamais éprouvé un tel anéantissement d'âme et de corps.

J'étais absolument seul, couché haletant en travers du sentier, mon sac sous la nuque et mon chapeau sur le visage. Je ne bougeais pas; je n'eusse pas remué pour un empire; la seule chose qui ne me fatiguait point, c'était d'entendre. Le clapotement des feuilles de l'érable, le ruisselant murmure des légers rameaux du mélèze, répondaient doucement aux éclats de voix du torrent de la Luzerne, éternellement irrité de trouver toujours devant lui tant de rocs et d'alpes en ruine. Par intervalles, un long mugissement m'arrivait des lointains pâturages; puis, telles que des vieilles femmes clabaudant aux fenêtres de maison en maison, un vol de corneilles croassaient dans les fentes de quelque raboteuse paroi. Tout près de moi, dans la forêt qui me prêtait son ombre, j'entendis des coups secs et singuliers, comme si j'eusse été dans ma chambre et que l'on eût heurté à ma porte. Je fis un peu glisser mon chapeau de côté, et je vis un petit personnage, habillé de noir, avec un long nez et des yeux hagards; il se hissait par sauts pénibles le long d'un vieux tronc de sapin, l'examinant avec curiosité, et le heurtant par places, à mesure qu'il grimpait. Il fut pour moi presque une apparition humaine dans ces déserts; et, à le voir accroché à son arbre, tournant la tête de tous les côtés puis se remettant à becqueter la vermoulure, j'étais tenté de le prendre pour un prédicateur essayant du haut de sa chaire d'éveiller le bois mort. Il ne me voyait pas; mais je me sentais avec ce pauvre pic-noir dans une telle communauté de solitude que j'aurais été moins surpris qu'effrayé s'il m'avait adressé la parole; seulement je ne la lui adressai point. J'entendis encore une voix, forte et perçante, qui donnait sa note dans ce concert sauvage : c'était un cri poussé à d'assez longs intervalles, soutenu, mais se perdant aussi dans les airs : il n'appelait, ni ne se plaignait; il ne disait rien de plus que les autres; il n'avait rien de particulièrement humain; il ne se distinguait que par son caractère accidentel dans la grande harmonie des bruits de la nature. C'était pourtant le cri de l'homme.

Il semblait en effet que l'homme eût besoin de s'avertir lui-même de son existence. A cet importun et lointain appel je sentis la mienne me ressaisir peu à peu et, tout rêveur encore de cette contemplation

infinie où mon être s'était perdu, je repris la fatigue, l'effort, la pensée et le sentier.

Pendant ce récit, nous avions passé Saint-Maurice, dont le pont d'une seule arche, surmonté d'une tour, ferme à clé le Valais chaque soir. J'aurais pu, Madame, vous dire là, sur les lieux, le martyre de la légion thébéenne, cette légende que la science nie (c'est souvent toute sa manière de restituer un fait à l'histoire;) ou les rencontres meurtrières qu'a vues ce passage important avec les Lombards, les Maures; ou bien encore la chute du mystérieux *Tauretunum* des chroniqueurs Marius et Grégoire de Tours : catastrophe que la Dent du Midi s'est donné les airs de parodier il y a quelques années, en précipitant un de ses pics dentelés tout au travers de la vallée et jusqu'au cours du Rhône. Mais je ne veux faire aucune espèce d'histoire naturelle ni politique, excepté la nôtre, mes chers compagnons. Heureux si vous me permettez, Madame, de n'y rien retrancher ; ce qui sera le plus sûr pour n'y rien ajouter.

Le silence et la nuit nous atteignent, au delà de Saint-Maurice, au Bois-Noir, plus sombre encore que ces deux amis obscurs du repos de l'homme. A gauche, vers le sommet d'une pente boisée, on dirait un cachet de feu sur la montagne : c'est une vaste forêt qui brûle là nonchalamment depuis plusieurs jours, improvisant un semblant de cratère à ces froides hauteurs. Eloignés comme nous l'étions, nous pouvions deviner plutôt que suivre les caprices d'un incendie dont le Valais insouciant réserve souvent la surprise au voyageur. Il faut creuser une ceinture de larges fossés à la forêt enflammée, si on veut arrêter et circonscrire les ravages du feu ; il faut le traquer par un abattis qui coupe ses ponts aériens de branches, de festons et de feuillage. N'est-il pas plus facile d'abandonner à leur sort mélèzes et sycomores ? Les hauts sapins barbus, s'allumant comme une fusée, brûlent avec un éclat et un ensemble qui leur donne l'apparence d'un grand fantôme agitant sa large robe et ses longs bras sur le bûcher. Il y a là tout un drame dans ce qui ne nous apparaît de loin que comme une griffe ardente et mobile fixée sur la noire montagne, tantôt sourdement occupée à foisonner dans les racines et dans les taillis, tantôt flamboyante à la cime des pins. Que d'écureuils malheureux! que de nids brûlés! que d'hermines chassées et de souris éperdues! — Mais, au premier village, tout au bord du chemin, une petite lumière *civilisée* détourna notre intérêt et le ramena terre à terre. Cette lueur passait au tra-

vers d'une lucarne carrée, de la grandeur d'une feuille de papier; elle sortait d'une hutte de hauteur pareille à la guérite d'un soldat, et d'une largeur double. Qui pouvait se nicher là-dedans? Hélas! le postillon nous l'apprend; c'est un maître d'école. O Pédagogie! ô reine de ce siècle! à quoi songes-tu donc?

Grâce au contour de la vallée, la lune se lève comme nous touchons à la cascade célèbre dont le nom est toujours embarrassant à prononcer. Pourtant, Madame, puisque vous l'avez dit cent fois, je ne sais pas pourquoi j'hésiterais à l'écrire, ce terrible Pissevache. En voyage, il est sain et souvent nécessaire d'avoir du coton dans les oreilles; chose d'ailleurs de très-mauvais goût. Mais revenons à la lune, qui se jouait autour de la cascade de façon à nous faire croire que nous voyions celle-ci pour la première fois. Les rochers d'où elle tombe, et toute leur paroi crénelée, avaient pris des formes bizarres, gonflées, monstrueuses et vagues; quelque chose de plus colossal que sous le soleil. La chute d'eau en devenait plus légère, plus hardie, plus diaphane; ses fusées semblent se perdre sans pouvoir jamais arriver jusqu'à terre, et l'on dirait que sa voix retentissante frappe, non sur le marbre, mais sur une table d'airain. Qui, en arrivant près d'elle, par un jour triste et pluvieux, n'est pas tenté de l'appeler une bruyante mégère et ne l'a trouvée belle cependant! Eh bien, c'est toujours le même accent furieux, froid, impitoyable, mais, dans les airs de la nuit, plus éthéré et plus pur; c'est toujours cette enchanteresse blanche et vive, qui se laisse glisser en jouant, descend comme un nuage de perles et dont le pied d'écume broie avec fracas le rocher; mais, à cette heure, l'impérieuse fille des monts paraît encore plus altière et plus pâle. Le Rhône, au contraire, s'adoucit pour la recevoir; au lieu de son cours torrentueux, il lui montre le large bassin d'une onde égarée dans sa grève, plaine douteuse et brillante où se confondent le sable et les eaux. En passant au travers de ce tableau transfiguré par la magie du jour trompeur de la nuit, nous l'admirons presque sans le reconnaître sinon à sa voix et à ses bruits.

A Martigny, quelques ondes égarées d'un vent chaud que les glaciers ne peuvent arrêter ni refroidir, nous soufflent au visage; la lune est noyée à demi dans un cercle de hâle et, le matin, un banc de brouillards occupe le fond de la vallée, au couchant, comme une chaîne de plomb tendue pendant la nuit. Malgré ces signes menaçans nous avançons; nous longeons rapidement la

chaîne bien connue des plus hautes alpes vaudoises : leur pente valaisanne est abrupte, d'un seul étage; seulement vers le haut, comme en un château-fort, on entrevoit quelques ouvertures, quelques plis verts dans le mur sombre et rocailleux. Le Grand-Mœuveran, où je fis mes débuts, se soulève de temps en temps comme s'il voulait nous reconnaître : c'est bien lui, avec sa tête chauve et son crâne ardoisé où pendent quelques lambeaux de neige, sur lesquels, un matin, cheminèrent longuement, s'accrochant de leur mieux, trois pauvres humains imperceptibles dont j'étais le dernier.

Vis-à-vis, et du côté du Trient [1], de légères cimes percent à peine leurs glaciers arrondis. On dirait les mamelles gonflées d'une grande lice blanche couchée en travers des monts.

D'un bord de la vallée à l'autre, un peu plus loin que Martigny, se répondent deux tours d'une couleur rougeâtre, qui semblent être une excroissance naturelle du rocher, indestructible comme lui [2]. Les manoirs ont disparu, le donjon seul est resté, dur noyau de l'édifice : à voir ces tours nues et que leur nudité rend plus escarpées, on dirait que la féodalité vient de naître et qu'elle en est encore à ses premiers repaires barbares. Sion, la capitale du Valais, n'est guère qu'un village ; mais bien des grandes villes sont loin d'avoir sa mine fière : elle a soutenu je ne sais combien de siéges, vu à sa portée je ne sais combien de batailles ou de sanglantes aventures féodales. Et ses trois châteaux ! est-il rien de plus original à la fois et de plus hardi ? Les hautes pelouses de celui de Valérie ont des bordures de rocher qui semblent avoir poussé de terre comme le buis naturel à un pareil jardin. Beaucoup plus élevé, le château de Tourbillon paraît d'en bas tout percé du bleu du ciel ; je le vis aussi couvert de nuages, un vol de corneilles s'éleva tout à coup de ses ruines, comme d'un nid, et tournoya long-temps au-dessus avec des cris sauvages, à moitié perdus dans les airs.

Avant de quitter Sion, nous revenons encore dans une rue cachée, devant un balcon grenadin qui mériterait d'être découvert par un peintre. Une vigne flottante lui sert de rideau : on la croirait suspendue et ne tenant pas au sol, tant elle se cache et grimpe

[1] Haute cime, à l'extrémité nord du massif du Mont-Blanc.

[2] Les tours de deux villages, Saxon et Saillon, dont les châteaux passent pour avoir été détruits à l'époque de la guerre de Bourgogne. — A Martigny même il y a aussi une fort belle ruine.

subtilement par le mur pour s'épanouir d'en haut sur le balcon dans toute la richesse de sa verdure.

Les Valaisans sont un peuple étrange et à part comme leur pays. Ils entretiennent pour le reste de l'Europe une de ses grandes routes, avec laquelle ils ne communiquent que par des sentiers de traverse : la Civilisation passe en poste entre leurs deux haies de montagnes ; çà et là un petit trou s'offre à elle pour l'inviter sournoisement à les franchir, mais il faut qu'elle commence par abandonner les trois quarts de son bagage et qu'elle s'avance à pied, le sac sur le dos, un bâton à la main ; or, la Civilisation goûte peu cette façon d'aller, elle est trop grande dame aujourd'hui pour s'aventurer de la sorte. Le Valaisan donc entend bien parler d'elle, mais il la connaît mal, et, faut-il le dire? la voyant toujours passer à ses pieds, je crois bien qu'il la dédaigne un peu.

— « Que ne profitez-vous mieux de vos richesses! disait-on à un Valaisan patriote. Rien ne vous arrête, ni la distance ni le précipice, lorsqu'il s'agit de conduire une eau fertilisante parmi vos vergers ; dans le sable, le bois, ou la pierre, vous creusez, vous percez des canaux dont les longues lignes vertes sont prises de loin pour de frais sentiers par le voyageur. Vos voisins du canton de Vaud ont leurs vignes étagées ; vous, vous avez vos *mayens*, oasis du rocher, hardis pâturages que vous défendez contre l'éboulement, et où paissent vos troupeaux malgré l'escarpement, la hauteur et le précipice. Mais pourquoi ne faites-vous rien de plus? Une grande partie de votre sol reste inculte. Vous ne soignez pas vos vins excellens. Le superflu des récoltes pourrit dans vos greniers. Point de commerce chez vous ! nulle industrie ! il ne tient qu'à vous pourtant d'acquérir du crédit. — Du crédit! s'écria le Valaisan effrayé ; mais nous n'en avons déjà que trop ; nous ferions des dettes. » Le brave homme est loin, on le voit, du système de César et de Retz, renouvelé par les économistes modernes : s'endetter afin de s'enrichir.

Au delà de Sierre (surnommée l'*agréable*, par comparaison sans doute avec le reste du pays), lorsqu'on a passé le fleuve, son lit changeant, ses îles de sable et ses taillis submergés, on entre dans le bois de Finge, théâtre de maints exploits de plus d'un genre. Sans parler de ceux des chasseurs, car le lièvre y foisonne, on en cite de plus dangereux, quoique non moins sournois. Avant qu'on eût fait une large éclaircie tout le long de la route, certains paysans

du voisinage trouvaient là, dit-on, une embuscade favorite et travaillaient à la fois leurs champs et le grand chemin. Le bois de Finge est aussi la limite naturelle du Haut et du Bas-Valais, leur frontière militaire, le *border* de ce Highland et de ce Lowland toujours ennemis. C'est là qu'en 1799 les républicains français trouvèrent la plus sanglante résistance. Ils avaient pénétré dans le pays avec la révolution helvétique, abhorrée des Hauts-Valaisans. Ceux-ci élevèrent des retranchemens, au moyen d'abattis dans la forêt; et, par les hauteurs voisines, se glissant de nuit sur les corniches des rochers, ils tombaient à l'improviste et faisaient main basse sur tous ceux qu'ils rencontraient. Combattant avec la plus grande valeur, mais en forcenés, ils égorgeaient leurs prisonniers et leur infligeaient même, assure-t-on, d'effroyables tortures : ils furent accusés, entr'autres, d'avoir pendu un grenadier par les pieds, la tête sur une fourmilière. Lorsqu'on prenait quelques-uns de ces demi-sauvages, ils se jetaient sur leurs conducteurs, les mordaient, se clouaient par terre, et telle était leur rage qu'on fut quelquefois obligé de les lier comme des furieux pour les transporter en Savoie, au dépôt. — Du moins c'était là la guerre; mais, plus tard, la politique, comment traita-t-elle le Valais?

La petite armée française y était renforcée de plusieurs bataillons vaudois ou *lémans*, comme on disait alors. Joyeux et fiers de la récente émancipation de leur pays, ils obtinrent les éloges de Masséna. « Envoyez-moi des *Lémans*! » écrivait-il au Directoire helvétique; et la tradition lui fait même ajouter, sans doute en riant: « Donnez-m'en trente mille, et dans un mois je suis à Vienne. » — Trente mille! alors il aurait fallu que tout le canton partît.

Au pied de ce roc que vous voyez là, Madame, quelques-uns de ces nouveaux soldats faisaient halte, tout était tranquille, on causait. Un bruit terrible et lourd retentit : c'était un bloc énorme détaché d'en haut par les montagnards; il sauta par dessus la tête de l'un des jeunes grenadiers (c'était mon père) et emporta son voisin en passant. Ici, à l'opposite, voici le tertre où un poste se laissa surprendre. Un officier léman accourt; il se nommait le capitaine Roguin, jeune, riche, et d'une vieille souche militaire. Le premier ennemi qu'il rencontre, il le tue : le fils du mort était là, par derrière, il tire à bout portant dans le dos du capitaine : celui-ci, en tombant à la renverse dans le ravin, eut encore la force de lancer son épée au travers de la forêt : on ne la retrouva qu'au

bout de quelques années, lorsque le souvenir de ces événemens commençait à s'effacer.

Viège (la *noble* Viège, c'est son surnom dans le pays) est située juste à l'endroit où nous devons quitter la grande route pour prendre tout de bon les montagnes. On suit le bord escarpé d'un torrent du même nom, la Viège, qui vient du Mont-Rose et dont les flots grondans semblent nous raconter quelque chose de lui. Nous l'écoutions un peu rêveurs, un peu morfondus, car la nuit et la pluie qui nous avaient surpris à la fois, faisaient un accompagnement triste et sentencieux aux belles pensées. L'obscurité se fit même si noire, la raffale si bruyante, que nous aurions dépassé sans nous en apercevoir le but de notre plus douce espérance, c'est-à-dire un lit quelconque dans une mauvaise auberge, si le guide n'avait arrêté son cheval devant une masse brune et écrasée, espèce de chalet dont les maîtres devenaient ceux de notre sort. Une grosse fille paraît devant la porte avec une lampe qui n'éclaire que la moitié de sa large figure, et à toutes nos questions de voyageurs fatigués répond d'abord *ich weiss nicht* (je ne sais pas). Nous entrons cependant : premier point conquis, première place emportée dont nous userons à la façon des conquérans, pour arriver à quelque chose de plus, si toutefois le plus existe. On nous fait monter dans la chambre commune de la famille. Sur le lit, exhaussé jusqu'au plafond avec un grand buffet à trois tiroirs pour échelle, dort un vieillard, tout habillé. A force d'instance, nous apprenons enfin qu'il y a dans un second bâtiment une grande salle avec trois lits à donner. Pourquoi donc tous les *ich weiss nicht* répétés de la pauvre servante? Hélas! Madame, l'avouerai-je? cette phrase signifiait que vous trouveriez là un premier occupant, un Génevois, chassé de Zermatt, comme il nous le dit lui-même, par trop de *belles horreurs*. Avouerai-je encore autre chose?.. ne rougissez pas, Madame, ou plutôt souriez encore à nos souvenirs, car je dirai tout. Je dirai que la force étant restée à la loi de la nécessité, et grâce à des manœuvres savamment combinées, vous fûtes dans votre lit, derrière un gros poêle, avant que votre époux lui-même, qui riait dans le sien, s'en fût aperçu. Moi qui tenais notre unique chandelle à l'entrée de la chambre, je n'eus qu'à l'éteindre à point et à m'étendre tout à mon aise dans le quatrième lit vacant, qui m'était destiné. Le Génevois dormait déjà profondément, par politesse; et nous n'avons jamais mieux reposé, ni en meilleure compagnie, jusqu'au matin.

Quand nous nous éveillâmes, notre compagnon d'aventure avait disparu. Nous découvrîmes que nous avions couché à Stalden où se bifurque la vallée de la Viège pour arriver à deux faces différentes du Mont-Rose. Nous prenons, à droite, la vallée de Saint-Nicolas, qu'on aborde dans sa partie la plus étroite et la plus montueuse. Malgré cela le sentier est facile, et notre châtelaine ne descend guère de son palefroi montagnard que pour courir après les petits œillets rouges dont l'herbe fine est semée.

Les chalets de Saint-Nicolas n'ont ni la richesse et les atours des bernois, ni la gaîté de ceux des alpes romanes. Ils sont raides, serrés et sombres, construits en mélèze et souvent de plusieurs étages : on dirait une tour de bois, maigre et carrée. Les panaches tremblans du bouleau dominent dans les pentes feuillées, et leur teinte pâle jette dans le paysage une aimable douceur.

Au delà du village, la vallée s'évase et commence à revêtir son principal caractère. La hauteur des versans y frappe plus encore que l'escarpement des parois. Loin de fléchir, à mesure qu'on avance, cette grandeur qui passe aux détails et fait de chacun d'eux un ensemble lance cimes sur cimes, et prépare ainsi l'immense élévation du cirque final. Nous l'entrevoyons par échappées seulement, car le plus souvent une mer de nuages s'abaisse en couronne autour des rochers.

Ces brouillards de mauvais augure finissent par s'établir dans ma tête et par me faire songer à tout autre chose qu'aux joies espérées, qu'aux absens aimés, qu'à vous-même, Madame. De nuage en nuage je revoyais passer, chacun en son temps, tous ceux qui à diverses époques avaient remonté cette longue et haute vallée : les tribus émigrantes qui, en des âges inconnus, l'ont sans doute découverte, occupée, délaissée, puis peuplée encore ; les ermites, dont les cellules solitaires furent remplacées par des chapelles et des villages ; les proscrits pour qui elle fut un refuge ; les aventuriers suisses et valaisans, contre lesquels les habitans du versant italien construisirent, sur le col même qui la termine, sur le col du Cervin, à dix mille pieds d'élévation et au milieu des neiges perpétuelles, la redoute de Saint-Théodule ; puis, autre armée vagabonde, les touristes de toute espèce ; enfin, cheminant à la file, moi, Madame, qui tâchais de me voir ainsi en idée pour ne pas trop me voir dans la réalité.

Absorbé dans ces méditations, je me mis à saluer gravement,

en passant, tout un peuple de gros blocs de rocher qui sont là dans une prairie, immobiles et sérieux, comme pour y tenir leur *landsgemeinde*. Quelques chalets se sont fourvoyés parmi eux; mais ils semblent être les pierres, et les blocs, de mystérieuses maisons.

Vous avez trouvé, Madame, qu'on ne pouvait assez admirer les parois à pic, largement taillées, largement assises; et je me suis remis à les contempler de plus belle, car vous aviez raison. Une teinte fauve ajoute encore à leur expression farouche, à leur effet, au mouvement de leurs lignes droites ou bouleversées comme par des contorsions bizarres. Les cailloux même que nous foulons aux pieds ont reçu quelques teintes rouges d'un lichen particulier aux roches granitiques, peintre aux couleurs vives qui égaie le voyageur à son insu.

Compte qui voudra les cascades! Décrive qui voudra la plus singulière, celle qui nous paraît tomber des nuées, en trois étages, diversement et coquettement disposés sur cette échelle grandiose. Je ne veux leur rendre ici qu'une seule petite justice: quand on est fatigué, ennuyé, excédé, qu'on se sent mal au cœur de monter toujours, ces cascades légères qui enjambent les monts en riant, ces torrens, ces ruisseaux qui fuient derrière vous d'un cours infatigable, ces fraîches ondes qui toutes descendent et ne remontent jamais que sur l'aile des vents, semblent une dérision, une insulte à votre peine; on en détourne les yeux, on les maudit, on les envie, et l'on trouve cruel d'avoir à porter sa vie d'homme, ses jambes, sa tête, ses yeux et ses oreilles assourdies en gravissant le sentier, tandis que l'eau court de si bon cœur vers la plaine sans s'inquiéter de rien et sans que rien lui pèse.

Nous voici au dernier village, au dernier bassin avant Zermatt; le village est charmant, posé sur le revers de la pente qui m'a tant lassé. Pourquoi, en pays allemand, s'appelle-t-il de ce joli nom de *Randa*? est-ce pour garder l'*a* final des anciens dialectes teutoniques? Le chasseur ne me répond pas; il caresse de l'œil une belle alpe où nous entrons, comme sur un tapis, et au bout de laquelle la route, souvent plane, est quelquefois une véritable allée de parc bordée de mélèzes.

Saluons Zermatt, Madame, car nous y sommes: mais si vous voulez être joyeuse de l'arrivée, ne vous retournez pas. Tout naturellement, Madame, votre premier mouvement a été de regarder en arrière et, ne voyant rien dans le beau fond de prairie que nous

venions de traverser, vos yeux se sont levés vers le ciel. O désastre! Eh bien oui, vous le savez à présent, nos nuages de Martigny nous ont suivis pas à pas, et les voilà qui entrent aussi à nos trousses dans le bassin du *Matterthal* [1]. Ils se divisent en deux corps pour occuper les deux chaînes et nous laisseront tout au plus l'auberge.

Deux heures après nous, en effet, le gros de leur armée était à Zermatt. C'est une nuit complète sur toutes les pentes, un brouillard lourd, acharné et opaque autour de nous. L'hôtesse, auprès de qui nous cherchons quelques encouragemens, nous répond que ces nuées ont mauvaise mine, poussées ainsi par le vent contre la haute paroi du fond et s'y agglomérant, au lieu d'être soulevées et jetées par-dessus les cimes par le balai de la bise. Peu contens de cette réponse, nous nous adressons ailleurs : autres renseignemens déplorables. « Quand le temps est tel qu'aujourd'hui, nous dit-on, il pleut ou il neige quelquefois une dizaine de jours de suite, même au mois d'août où nous sommes. » La parole humaine est trompeuse et triste, répétâmes-nous en chœur. — Voyons un baromètre, reprit le chasseur. L'hôte répondit qu'il n'y en avait point. Observateur consommé de l'oracle, que devîntes-vous alors, vous qui n'espériez, pour consolation, que l'avantage de posséder la vérité tout entière, quelle qu'elle fût. Point de baromètre! Vous auriez préféré avoir chassé tout le jour le chamois autour du Pic de l'Audon sans découvrir d'autres traces que les vôtres sur le glacier de Champ-Fleuri.

Grande nouvelle! il existe un baromètre, un seul, dans une des maisons du village. On y court. Il était cassé. Dernière catastrophe! murmurent mes compagnons. Petite branche qui n'était là que pour mieux montrer notre complet naufrage au port! Après cette réflexion, comme on ne voit absolument rien que nos mines consternées, je quitte le style descriptif pour le style élégiaque, et je me mets à récapituler avec vous, Madame, tous nos augures, toutes nos raisons de désespoir. Nous broyons du noir avec une telle impétuosité que cela finit par nous endormir assez agréablement ; car, au fond, nous espérons tous trois avoir prophétisé faux et, en nous promettant de dormir tard pour abréger un jour néfaste, nous nous flattons secrètement de nous éveiller avec un beau soleil sur les paupières.

[1] La vallée particulière de Zermatt, laquelle est dominée par le *Matterhorn*, en français : le *Cervin*.

C'était une erreur grave. Le lendemain, le temps était affreux, trop mauvais même pour que nous pussions songer à redescendre. Nous sommes donc enfermés, assiégés par la pluie et les brouillards obstinés dans un cul de sac allemand, à une journée de chemin des grandes routes ; sans ressources, sans livres, sans possibilité quelconque d'apprendre une nouvelle de qui ou de quoi que ce soit ; sans bonne humeur, cela est clair; avec la perspective de rester ainsi pendant huit ou dix jours, vingt-quatre heures durant, dans une petite auberge, assez proprette et assez doucette, mais où les pauvres ressources qu'une table variée et un grand confortable peuvent fournir en pareille extrémité, manquent complétement. Pas plus de montagnes autour de nous qu'en Hollande; seulement d'infranchissables murailles de cachot, bien tendues d'un crèpe couleur du temps. Et pour toute perspective, celle de repartir bien vite, sur les ailes du premier rayon, après cet agréable séjour, sans connaître de Zermatt autre chose que le vernis de nos chambres, car nous ne voyons pas même le clocher du village que l'on nous dit être à quelques pas devant nous.

Telle fut l'agréable récapitulation que nous fîmes en déjeunant. L'hôtesse y ajouta encore un trait en nous apprenant le départ courageux, au travers des flots et des nuages, de huit ecclésiastiques valaisans, tant prêtres que séminaristes, qui nous avaient précédés ici hier. N'aviez-vous pas, Madame, un peu compté sur leur société? N'avions-nous pas tous espéré en eux (le malheur complet est égoïste) des compagnons d'infortunes ! Ils ont perdu patience, ils sont partis et, comme le dit l'hôtesse, avec un accent de reconnaissance et de fierté en parlant de ce fameux pic du Cervin, gloire de Zermatt et richesse de son auberge : *Ils n'ont pas eu l'honneur de voir cette corne.* Triste présage du sort qui nous attend !

(*La fin au prochain numéro.*)

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

MARS.

Nous devons à l'obligeance de l'un de nos compatriotes, M. Gaullieur, la communication suivante qui ne peut manquer d'intéresser vivement :

« On va publier à Paris des mémoires de Benjamin Constant qui éclairciront divers points de l'histoire politique et littéraire de la fin du XVIIIe siècle. Ils se rattacheront aux appréciations et aux travaux critiques donnés sur ce célèbre publiciste, dans la *Revue des Deux-Mondes*, par MM. Sainte-Beuve et Loëve-Weimars. Outre cet intérêt général, ces mémoires nous en offriront un plus spécial. Ils sont écrits sous forme de lettres adressées à Mme de Charrière, cette femme remarquable qui fut notre compatriote [1], et tous ceux qui ont lu dans la Chrestomathie de M. Vinet une lettre du jeune Constant savent combien son style épistolaire avait de trait et de charme. Ensuite ils comprennent une période encore inconnue de la vie de Benjamin Constant, celle où il n'était pas encore Français et où il ne voulait pas être Suisse.

» L'histoire de ses démêlés et de ceux de son père avec le patriciat bernois donnent la clef de bien des griefs de l'aristocratie vaudoise contre l'aristocratie de Berne.

» Les mémoires débutent au moment où Benjamin Constant, las

[1] Voir la Notice qu'en a donnée M. Sainte-Beuve. Mme de Charrière était Hollandaise et s'appelait Mlle de Zuyll avant d'épouser M. de Charrière, un gentilhomme du Pays de Vaud.

de la vie que pouvait mener à Lausanne un jeune gentilhomme vers la fin du XVIII[e] siècle, ne trouvant pas la liberté en France où elle n'existait point encore, va la chercher en Angleterre d'après les idées que Voltaire avait rapportées de cette île sur le continent. Cela ne lui suffisant pas il veut passer en Amérique, mais tout à coup son père l'envoie en Allemagne, à la cour du duc de Brunswick. Les idées qu'il émet sur ce pays sont comme un avant-goût de certains chapitres de l'Allemagne de M[me] de Staël. Benjamin Constant se marie à Brunswick et divorce presqu'immédiatement après. Il revient en Suisse où il se lie avec M[me] de Staël. Les derniers chapitres des mémoires sont datés de Coppet. Ceux-ci sont presqu'exclusivement politiques et renferment les jugemens du futur orateur sur tous les grands épisodes de la révolution française. On le voit se préparer au rôle qu'il joua plus tard. »

M. Gaullieur, qui est le propriétaire de cette précieuse et volumineuse collection, a bien voulu en détacher pour nous quelques lettres, l'une datée d'Angleterre, deux autres de Brunswick, la quatrième de Lausanne : celle-ci est la plus curieuse ; elle contient le récit de la première entrevue de Benjamin Constant avec M[me] de Staël. Les voici dans leur ordre chronologique.

Westmoreland. — Patterdale, le 27 août 1787.

« Il y a environ cent mille ans, Madame, que je n'ai reçu de vos lettres, et à peu près cinquante mille que je ne vous ai écrit. J'ai tant couru à pied, à cheval et de toutes les manières, que je n'ai pu que penser à vous. Je me trouve très-mal de ce régime et je veux me remettre à une nourriture moins creuse. J'espère trouver de vos lettres à Londres, où je serai le 6 ou 7 du mois prochain, et je ne désespère pas de vous voir à Colombier [1] dans environ six semaines : cent lieues de plus ou de moins ne sont rien pour moi. Je me porte beaucoup mieux que je ne me suis jamais porté : j'ai une espèce de cheval qui me porte aussi très-bien, quoiqu'il soit vieux et usé. Je fais quarante à cinquante milles par jour. Je me couche de bonne heure, je me lève de bonne heure, et je n'ai rien à regretter que le plaisir de me plaindre et la dignité de la langueur.

» Vous avez tort de douter de l'existence de Patterdale. Il est très-vrai que ma lettre datée d'ici était une plaisanterie ; mais il est aussi très-vrai que Patterdale est une petite *town*, dans le Westmoreland, et qu'après un mois de course en Angleterre, en Ecosse, du nord au sud et du sud au nord, dans les plaines de Norfolk et dans les montagnes du Clackmannau, je suis aujourd'hui et depuis deux jours ici, avec mon chien, mon cheval et toutes vos lettres, non pas chez le curé mais à l'auberge. Je pars demain et je couche à Kesswick, à vingt-quatre

1 Près de Neuchâtel. Mme de Charrière y passait la plus grande partie de l'année.

milles d'ici, où je verrai une sorte de peintre, de guide, d'auteur, de poète, d'enthousiaste, de je ne sais quoi, qui me mettra au fait de ce que je n'ai pas vu, pour que, de retour, je puisse mentir comme un autre et donner à mes mensonges un air de famille. J'ai griffonné une description bien longue, parce que je n'ai pas eu le temps de l'abréger, de Patterdale. Je vous la garantis vraie dans la moitié de ses points, car je ne sais pas, comme je n'ai pas eu la patience ni le temps de la relire, où j'ai pu être entraîné par la manie racontante. Lisez, jugez et croyez ce que vous pourrez....

» J'ai quitté l'idée d'un roman en forme. Je suis trop bavard de mon naturel. Tous ces gens qui voulaient parler à ma place m'impatientaient. J'aime à parler moi-même, surtout quand vous m'écoutez. J'ai substitué à ce roman des lettres intitulées : *Lettres écrites de Patterdale à Paris dans l'été de 1787, adressées à Mme de C. de Z.* (Mme de Charrière de Zuyll). Cela ne m'oblige à rien. Il y aura une demi-intrigue que je quitterai ou reprendrai à mon gré. Mais je vous demande, et à Monsieur de Charrière qui j'espère n'a pas oublié son fol ami, le plus grand secret. Je veux voir ce qu'on dira et ce qu'on ne dira pas, car je m'attends plus au châtiment de l'obscurité qu'à l'honneur de la critique. Je n'ai encore écrit que deux lettres ; mais comme j'écris sans style, sans manière, sans mesure et sans travail, j'écris à trait de plume....

» Je suis resté jusqu'au 30 à Patterdale. Je n'ai point encore été à Kesswyck. Je n'y serai que ce soir et j'en partirai demain matin pour continuer tout de bon ma route que les lacs du Westmoreland et du Cumberland ont interrompue. Je viens d'essuyer une espèce de tempête, sur le Windermeere, un lac le plus grand de tous ceux de ce pays-ci, à deux milles de ce village. J'ai eu envie de me noyer. L'eau était si noire et si profonde que la certitude d'un prompt repos me tentait beaucoup. Mais j'étais avec deux matelots qui m'auraient repêché, et je ne veux pas me noyer comme je me suis empoisonné pour rien. Je commence à ne pas trop savoir ce que je deviendrai. J'ai à peine six louis : le cheval loué m'en coûtera trois. Je ne veux plus prendre d'argent à Londres chez le banquier de mon père. Mes amis n'y sont point. *I'll just trust to fate.* Je vendrai, si quelque heureuse aventure ne me fait rencontrer quelque bonne âme, ma montre et tout ce qui pourra me procurer de quoi vivre, et j'irai comme Goldsmith avec une viole et un orgue sur mon dos, de Londres en Suisse. Je me réfugierai à Colombier, et de là j'écrirai, je parlementerai, et je me marierai ; puis après tous ces *rai*, je dirai comme Pangloss fouetté et pendu : « Tout est bien. »

...» C'est une singulière lettre que celle-ci, Madame, — je ne sais trop quand elle sera finie, — mais je vous écris et je ne me lasse pas de ce plaisir-là comme des autres. — Me voici à trente milles de Kesswyck où j'ai vu mon homme. — J'ai vingt-deux milles de plus à faire. Je vous écrirai de Lancaster. La description de Patterdale est dans mon porte-manteau, — et je ne puis le défaire. Je vous l'enverrai de Manchester où je coucherai demain ; — je vais à grandes journées par économie et par impatience. — On se fatigue de se fatiguer, comme de se reposer, Madame. — Pour varier ma lettre je vous envoie mon épitaphe. — Si vous n'entendez pas parler de moi d'ici à un mois, faites mettre une pierre sous quatre tilleuls qui sont entre le Désert et la Chablière [1], et faites-y graver

1 Campagnes près de Lausanne.

l'inscription suivante ; — elle est en mauvais vers et je vous prie de ne la montrer à personne tant que je serai en vie. — On pardonne bien des choses à un mort et l'on ne pardonne rien aux vivans. —

EN MÉMOIRE

d'Henri-Benjamin de Constant-Rebecque

Né à Lausanne en Suisse

le 25 Nov. 1767.

Mort à , dans le comté

de

en Angleterre ,

Le septembre 1787.

D'un bâtiment fragile imprudent conducteur
Sur des flots inconnus je bravais la tempête.
La foudre grondait sur ma tête,
Et je l'écoutais sans terreur.
Mon vaisseau s'est brisé : ma carrière est finie.
J'ai quitté sans regret ma languissante vie ;
J'ai cessé de souffrir en cessant d'exister.
Au sein même du sort j'avais prévu l'orage ;
Mais, entraîné loin du rivage,
A la fureur des vents je n'ai pu résister.
J'ai prédit l'instant du naufrage,
Je l'ai prédit sans pouvoir l'écarter.
Un autre plus prudent aurait su l'éviter.
J'ai su mourir avec courage
Sans me plaindre et sans me vanter.

» Pas tout à fait sans me vanter pourtant, Madame, voyez l'épitaphe.

Lancaster, 1er septembre.

» Mes plans d'Amérique, Madame, sont plus combinés que jamais. Si je ne me marie ni ne me pends cet hiver, je pars au printemps.... J'emprunterai d'une de mes parentes qui m'a déjà prêté souvent et qui m'offre encore davantage, huit mille francs si elle les a, et je me ferai *farmer* dans la Virginie. N'est-il pas plaisant que je parle de huit mille francs, quand je n'ai pas six sols à moi dans le monde ?... »

Brunswick, ...

« Je crois bien qu'à deux cents lieues d'ici, l'argument que je suis à Bronsvic fait un effet superbe contre mon prétendu jacobinisme. Si l'on savait que je ne vais point à la cour, que je ne sors que pour me promener, et pour voir Mme Mauvillon, qu'on ne m'invite jamais, qu'on ne me fait pas même faire mon service, enfin que je suis ici comme si je n'y étais pas, et que les démocrates prudens évitent de me voir, de peur de passer pour jacobins, cet argument ferait peut-être moins d'effet. Malgré ou plutôt grâces à tout cela, je suis très-content ici, je travaille passablement, je ne suis ennuyé par personne, je fais absolument ce que je veux, je vais tous les jours chez Mme M. que tous les jours je trouve plus spirituelle, je n'entends plus déraisonner sur tous les sujets, je ne vois plus la joie féroce des ennemis de la liberté, on ne me cherche plus chicane sur mon silence ou sur ma physionomie, et je sens avec délice toutes les ressources que j'ai en moi. Excepté auprès de vous, je ne vois guère d'état plus heureux : aussi ai-je presque renoncé à tout voyage. Les livres que j'ai et que je puis me procurer ici m'y attachent, et à moins que mon absence ne soit nécessaire pour mes arrangemens dématrimonisans, je ne pense pas à partir d'ici avant le moment de mon départ complet pour Colombier....

..... » Avant-hier la petite comédienne m'envoya dans un billet bien cacheté la clef de son bureau, en me faisant savoir comme quoi elle se tuerait hier et me priait d'aller aujourd'hui ouvrir ce dit bureau pour y trouver ses dernières volontés. J'ai gardé la clef, aujourd'hui matin elle a renvoyé la prendre, en m'écrivant qu'elle avait changé d'idée. Je lui ai fait dire qu'en cas qu'elle y revînt, je la priais de prendre un autre dépositaire, ne voulant rien avoir à faire avec son bureau ni avec son testament. Avouez que je suis entouré d'un troupeau de folles de toutes les classes comme on en voit peu. »

Ce 10 décembre 1791.

« Je relis actuellement les lettres de Voltaire : savez-vous que ce Voltaire que vous haïssez était un bon homme au fond, prêtant, donnant, obligeant, faisant du bien sans cet amour-propre que vous lui reprochez tant? Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Il s'agit qu'en relisant sa correspondance, j'ai pensé que j'étais une grande bête et une très-grande bête de me priver d'un grand plaisir parce que j'ai de grands chagrins, et de ne plus vous écrire parce que des coquins me tourmentent. C'est-à-dire que parce qu'on me fait beaucoup de mal je veux m'en faire encore plus et que parce que j'ai beaucoup d'afflictions je veux renoncer à ce qui m'en consolerait. C'est être trop dupe. Je mène ici une plate vie, et ce qui est pis que plat, je suis toujours un pié en l'air, ne sachant s'il ne me faudra pas retourner à La Haie....... Cette perspective m'empêche de jouir de ma solitude et de mon repos, les deux seuls biens qui me restent. Elle m'a aussi souvent empêché d'achever des lettres que j'avais commencées pour vous. Ma table est couverte de ces fragmens qui ont toujours la longueur d'une page, parce qu'a-

lors je suis obligé de m'arrêter et quelque chienne d'idée vient à la traverse, je jette ma lettre, et je ne la reprends plus. Dieu sait si celle-ci sera plus heureuse. Je le désire de tout mon cœur. Je m'occupe à présent à lire et à réfuter le livre de Burke contre les Français.... Il y a autant d'absurdités que de lignes dans ce fameux livre, aussi a-t-il un plein succès dans toutes les sociétés anglaises et allemandes. Il défend la noblesse, et l'exclusion des sectaires, et l'établissement d'une religion dominante, et autres choses de cette nature. J'ai déjà beaucoup écrit sur cette apologie des abus et, si le maudit procès de mon père ne vient pas m'arracher à mon loisir, je pourrais bien pour la première fois de ma vie avoir fini un ouvrage...... Vous ne me paraissez pas démocrate. Je crois comme vous qu'on ne voit au fond que la fourbe et la fureur; mais j'aime mieux la fourbe et la fureur qui renversent les châteaux forts, détruisent les titres et autres sottises de cette espèce, mettent sur un pied égal toutes les rêveries religieuses, que celles qui voudraient conserver et consacrer ces misérables avortons de la stupidité barbare des Juifs, entée sur la férocité ignorante des Vandales. Le genre humain est né sot et mené par des fripons, c'est la règle : mais entre fripons et fripons, je donne ma voix aux Mirabeaux et aux Barnaves plutôt qu'aux Sartines et aux Breteuils. Je serais bien aise de revoir Paris, et je me repens fort quand j'y pense d'avoir fait un si sot usage, quand j'y étais, de mon temps, de mon argent et de ma santé. J'étais, n'en déplaise à vos bontés, un sot personnage alors...... Je suis peut-être aussi sot à présent, mais au moins je ne me pique plus de veiller, de jouer, de me ruiner..... Ma lettre est une assez plate et décousue lettre, mais mon esprit n'est pas moins plat ni moins décousu. La vie que je mène m'abrutit. Je deviens d'une paresse inconcevable, et c'est à force de paresse que je passe d'une idée à l'autre. Je voudrais pouvoir me donner l'activité de Voltaire. Si j'avais à choisir entre elle et son génie, je choisirais la première. Peut-être y parviendrai-je quand je n'aurai plus ni procès ni inquiétudes. Au reste je m'accroche aux circonstances pour justifier mes défauts. Quand on est actif on l'est dans tous les états, et quand on est aussi paresseux et décousu que je le suis, on l'est aussi dans tous les états. Adieu. Répondez-moi une bonne longue lettre. Envoyez-moi du nectar, je vous envoie de la poussière, mais c'est tout ce que j'ai. Je suis tout poussière. Comme il faut finir par là autant vaut-il commencer aussi par là. »

Lausanne, le 30 septembre 1794.

« J'ai reçu vos deux lettres du 24 et du 27 qui m'ont tranquillisé et m'ont fait grand plaisir. Je vous avoue que votre silence me semblait inexplicable. Je pars à l'instant pour une nouvelle commission dont je suis chargé; je serai de retour ici demain soir. J'ignore combien de temps j'y resterai. Mon père n'avait pas encore reçu les assignats lors de sa dernière lettre et je ne puis partir d'ici que quand il les aura. Mon voyage de Coppet a assez bien réussi. Je n'y ai pas trouvé Mme de Staël, mais je l'ai rattrapée en route, me suis mis dans sa voiture, et ai fait le chemin de Nyon ici avec elle, ai soupé, déjeuné, dîné, soupé,

puis encore déjeuné avec elle, de sorte que je l'ai bien vue et surtout entendue. Il me semble que vous la jugez un peu sévèrement. Je la crois très-active, très-imprudente, très-parlante, mais bonne, confiante, se livrant de bonne foi. Une preuve qu'elle n'est pas uniquement une machine parlante, c'est le vif intérêt qu'elle prend à ceux qu'elle a connus, et qui souffrent. Elle vient de réussir, après trois tentatives coûteuses et inutiles, à sauver des prisons et à faire sortir de France une femme, son ennemie, pendant qu'elle était à Paris, et qui avait pris à tâche de faire éclater sa haine pour elle de toutes les manières. C'est là plus que du parlage. Je crois que son activité est un besoin autant et plus qu'un mérite : mais elle l'emploie à faire du bien .... Ce que vous dites de ses ridicules est vrai. Elle cite les grands comme une parvenue de hier et, comme vous dites, la société de Paris comme une provinciale. Mais je ne pense pas qu'elle se pique d'esprit. Elle sent qu'elle en a beaucoup, elle a un grand besoin de parler, de se livrer, de ne connaître ni bornes ni prudence. C'est peut-être la source de ce que vous lui reprochez; si tant est que le reproche soit fondé. Elle loue trop les gens parce qu'elle veut leur plaire pour se livrer à eux sans réserve : quand ils n'y sont plus, elle revient naturellement sur ses pas. On ne peut pas appeler cela positivement une perfidie. Je suis loin de penser à une liaison, parce qu'elle est trop entourée, trop agissante, trop absorbée; mais c'est la connaissance la plus intéressante que j'aie faite de long-temps. J'ai fait avec elle un grand dîner à Rolle, chez un M. Rollaz, avec des Genevois, entre lesquels était le professeur Mallet .... Il est étonnant combien Mme de Staël et vous dites précisément les mêmes choses sur les politiques, mot pour mot...... J'ai soupé à Nyon avec M. de Vincy. Vous voyez que j'ai eu bien des bonheurs. *La Quinzaine* [1] est défendue. Mme de Staël trouvant un B. (un Bernois) à Rolle a beaucoup parlé contre ce journal où elle est maltraitée, et insisté sur la nécessité de le défendre. J'ai parlé vigoureusement pour le journal, et pour la liberté illimitée de la presse, et elle ne m'en a point su mauvais gré, ce que je trouve joli. Au reste, il était défendu sans que nous le sussions, depuis le dernier numéro. Ainsi ne l'en accusez pas, et voyez dans ceci, je vous prie, au moins autant sa tolérance envers moi qui lui résiste en plein dîner sur une chose qui offensait son amour-propre et exposait sa tranquillité que son intolérance d'intention contre *la Quinzaine*.... Il faut que je finisse. Mon cheval m'attend et ma commission me pèse. Je m'ennuie fort de courir les grands chemins sans aller à Collombier. »

— La politique continue de prendre tout l'intérêt; à peine sorti d'un orage on rentre dans un autre. Hier c'était le voyage de Londres qui fournissait le sujet ou le prétexte, aujourd'hui c'est l'occupation d'Otaïti. Il faut bien savoir que le fond de toutes ces discussions qui passionnent si fort et si soudainement une Chambre

1 Journal publié alors à Lausanne et rédigé par M. Cassat.

et un monde qui la veille paraissaient indifférens, n'est en rien ce dont on se soucie; la question est tout entière une question de ministère. Parviendra-t-on, ou non, à donner un *croc-en-jambe* à M. Guizot, à ce ministère qui semblait si assis et si sûr de lui au commencement de la session. Dans l'affaire d'Otaïti pourtant, il y a eu quelque maladresse ou malencontre au ministère de venir désavouer l'amiral français, huit jours après que le ministère anglais avait exprimé en plein Parlement ses *regrets* sur le coup de main d'Otaïti. Ceci touche toujours à cette corde de *Gand*, à cette fibre médiocrement nationale qu'on croit particulière à M. Guizot, et qui fait de lui le ministre le moins populaire qu'on ait vu depuis long-temps. Il s'en est tiré cette fois, comme toujours, par un admirable talent, par un talent qui grandit plutôt sous les attaques, et il s'est élevé, au dire de tous, surtout dans son second discours, à la plus haute et à la plus ferme éloquence. Ainsi l'espérance des adversaires est déjouée, et c'est partie remise jusqu'à quelque prochaine affaire imprévue.

— Le spectacle de ces manœuvres parlementaires, de ces luttes qui n'ont aucune grande inspiration et ne méritent pas d'autre nom que celui d'intrigue, donne un à propos tout particulier au travail que M. de Vielcastel vient de publier dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mars sur *Lord Chatham*. C'est un fragment considérable d'une histoire fort curieuse à étudier; car elle fournit matière à plusieurs comparaisons, que l'auteur ne fait pas mais qui se présentent d'elles-mêmes, entre la France actuelle et l'Angleterre au commencement du siècle passé. Sans doute il y a de profondes différences. Le parti légitimiste en Angleterre, après la révolution de 1688, conservait bien plus d'importance et de chances que ce même parti en France après 1830; l'aristocratie y était toute puissante, « plus puissante sous sa forme moderne, observe avec raison M. de Vielcastel, qu'elle ne l'avait jamais été aux temps féodaux, » et la démocratie, ajoute-t-il, « était morte avec le puritanisme qui en était l'âme. » En France, au contraire, la démocratie est devenue sa religion à elle-même, elle s'exalte autant par ses défaites que par ses victoires. Avouons-le, ceci constitue, entre les deux révolutions, une différence immense, absolue, au point de vue social. Mais, au point de vue de la politique et des affaires ou de la situation gouvernementale, il y a des analogies frappantes. L'une de ces révolutions a

comme enseigné l'autre ; elle lui a indiqué du moins le biais par où elle se ferait accepter.

« Bien des hommes qui, mécontens du régime de la restauration, dit M. de Vielcastel, eussent pourtant reculé devant la pensée de renouveler, pour la renverser, les catastrophes terribles de 1792, accueillirent avec complaisance l'idée que sa chute pourrait être le résultat d'une révolution pareille à celle de 1688, d'où sortirait sans bouleversement, sans effusion de sang, un nouvel ordre de choses fondé sur la légalité et la liberté..... Il est juste d'ajouter que l'influence du grand exemple que l'Angleterre nous avait donné ne borna pas là ses effets. Après avoir été une des causes morales de la chute de la branche aînée des Bourbons, elle a agi bien plus efficacement encore pour empêcher que leur défaite ne fût le signal du triomphe complet de l'anarchie. Il s'est trouvé là une école politique qui avait puisé, dans l'étude des faits accomplis chez nos voisins, à une époque analogue, la confiance nécessaire pour ne pas se laisser décourager par les vives attaques des niveleurs et des républicains, pour oser les combattre avec l'espérance du succès. »

Après la crise principale, l'analogie peut donc se poursuivre encore dans les détails et les phases de la situation parlementaire. Ce sont en Angleterre comme en France, des coteries, des luttes d'intérêts personnels, des disputes et des échanges de places, des ministères qui se renversent uniquement pour se remplacer (l'un ne dura pas trois jours et fut appelé *le ministère des quarante-huit heures*), des coalitions perpétuelles et scandaleuses. C'est le même esprit dominant d'intrigue, la même corruption : un duc de Newcastle, « personnage ridicule et médiocre » mais qui, par son rang, son immense fortune, la souplesse de son caractère et son aptitude à l'intrigue, parvient à se maintenir « pendant quarante ans dans tous les cabinets successifs. » Au milieu de cela, des hommes de talent et d'éloquence, mais qui veulent aussi le pouvoir dans le même but et par les mêmes moyens. Les *cobhamites*, fraction distinguée de l'opposition, et nommée ainsi du nom de son chef avoué le vieux général Cobham, rappellent par plusieurs traits les doctrinaires ; voici en effet comment M. de Vielcastel les caractérise :

« Comme tous les partis de ce temps d'oligarchie, celui, dit-il, dont il s'agit s'était plutôt formé dans des vues d'ambition personnelle et d'intérêts de famille que pour assurer le triomphe d'un principe ou même d'une mesure de quelque importance ; mais ce qui le distinguait des autres, ce qui l'élevait fort au-dessus de ces misérables coteries, types complets de médiocrité et d'étroit égoïsme, c'étaient les talens distingués de la plupart des hommes dont il se composait. Cela explique parfaitement l'immense influence que cette réunion a exercée pen-

dant trente années sur l'Angleterre, bien que, parmi les subdivisions du parti whig, ce ne fût pas à beaucoup près celle qui comptait dans son sein les plus grandes maisons et les fortunes les plus considérables, bien que, par ses exigences impérieuses et hautaines, elle se fût attiré de bonne heure d'implacables ressentimens. Ceux dont elle avait blessé l'amour-propre ou dérangé la fortune l'accusaient de personnalité, d'hypocrisie, lui reprochaient de faire servir à ses calculs intéressés l'affectation du patriotisme et de toutes les vertus, de ne reculer devant aucun moyen, pas même devant l'agitation la plus factieuse, pas même devant les outrages à la royauté, pour peu qu'elle y vît une chance d'atteindre l'objet de toutes ses préoccupations, de s'imposer à la couronne, et d'accaparer à son profit les places et les pensions, contre lesquelles elle déclamait si chaleureusement lorsqu'elle était hors du pouvoir. Ces accusations, fort exagérées sans doute, mais non pas dépourvues de toute vérité, restaient impuissantes... Tant que Pitt et ses amis restèrent unis, rien ne put leur résister.»

C'est du sein de ce parti et de l'opposition que s'élève William Pitt par son éloquence, par son audace, par sa popularité. D'abord il s'agissait de renverser le long et pacifique ministère de Robert Walpole; il tombe sous le coup d'une guerre malheureuse contre l'Espagne, guerre que Walpole avait toujours repoussée et dont il se chargea néanmoins, quand elle fut décidée, afin de garder le pouvoir. Mais sa chute n'amène pas tout de suite le véritable vainqueur à le remplacer. Pitt doit attendre, lutter encore. Il a beau être l'idole de la Cité, le maître de la Chambre, le grand homme de la nation, descendre même à écrire au duc de Newcastle pour se faire pardonner son opposition auprès du roi, pour le remercier *de lui prêter son appui dans un lieu où il en a un si grand besoin et où il a tant à cœur de consacrer le reste de sa vie à effacer le passé.* George II ne se laisse point toucher par cet abaissement où la conscience d'une grande mission et la crainte d'en voir passer le moment réduisent une volonté si fière et un si ferme génie; il essaie de toutes sortes de combinaisons ministérielles pour lui échapper; mais dans cette nouvelle lutte c'est le monarque enfin qui succombe: George II reconnaît, « non sans verser des larmes de dépit, » qu'il faut subir le joug. En 1756, après vingt années d'efforts et à l'âge de quarante-huit ans, Pitt arrive enfin au but de son ambition et de son génie. Cette fois l'Angleterre ne change pas seulement de ministre, mais avec lui tout est changé. Il ranime la confiance, rétablit l'ordre, la discipline, rend à tout de la vigueur et de l'élan, et alors commence cette période mémorable où les Anglais, seuls alliés du grand Frédéric, tiennent tête aux Français sur le continent, les dépouillent dans les deux Indes et achèvent de fonder

ainsi leur vaste empire maritime. Pitt, dont la politique tout anglaise voulait l'humiliation de la France et l'anéantissement de celle-ci comme puissance coloniale, trouve dans cette politique et dans ses succès, dans les immenses désastres de la France, une nouvelle source de popularité. Elle diminue lorsqu'il se retire du ministère avec le titre de lord Chatham et en acceptant quelques dédommagemens pécuniaires. Mais il n'en reste pas moins jusqu'à la fin de sa vie le grand orateur et le grand homme d'état de son pays. Sa mort même fut bien celle d'un héros de la tribune. Fidèle à ses sentimens de liberté mais aussi de nationalité exclusive et à sa politique anti-française, il avait défendu les droits des colonies d'Amérique contre le gouvernement, mais il s'était prononcé en même temps contre leur indépendance : lorsqu'il fut question de la reconnaître, on sait que, brisé par la maladie et par l'âge au point de ne pouvoir plus se soutenir, il se fit néanmoins porter à la Chambre, qu'il y parla encore avec toute son éloquence contre la mesure proposée, mais qu'à la suite de son discours il s'évanouit et mourut quelques jours après.

L'exemple de l'Angleterre qui fut bien plus longue à affermir et surtout à ennoblir son gouvernement représentatif, est propre à inspirer de la patience ; on en est en France au Robert Walpole : qui sait? le grand Chatham peut-être arrivera. M. Thiers voudrait bien être ce Chatham futur, ce restaurateur du sentiment et de l'honneur national. C'est déjà louable d'en avoir l'instinct. Mais, de nos jours, quel homme politique est de taille pour cela? Et puis, y a-t-il lieu encore à ces individualités nationales, exclusives, haineuses, héroïques mais aussi injustes qu'implacables? Quelques nobles esprits prétendent qu'une autre ère commence et M. de Lamartine, par exemple, ne rêve que l'avénement d'un grand Chatham pacifique et humanitaire? Mais les héros de la paix sont rares, et c'est bien ici qu'il faudrait se créer son rôle soi-même et ne pas vouloir imiter.

— Il y a un nouvel écrit, une brochure du cardinal de Bonald à propos de la loi sur l'enseignement secondaire ; il paraît que c'est violent. Les écrits ecclésiastiques pleuvent, mais on ne les lit plus. On commence à être saturé de cette question. La loi est à l'étude d'ailleurs, elle est en commission à la Chambre des Pairs. M. le duc de Broglie est chargé du rapport ; c'est certainement l'homme le plus fait pour concilier et balancer d'une manière équitable et

consciencieuse les droits de l'état et ceux de la religion. La loi sera probablement modifiée; dans tous les cas elle ne saurait être votée par les deux Chambres cette année. Les passions auront le temps de s'user.

— Les *évêques de la province de Paris*, c'est-à-dire l'archevêque de Paris et les évêques de Blois, de Versailles, de Meaux et d'Orléans, viennent d'adresser au roi un Mémoire dans lequel se trouve entr'autres cette déclaration :

« L'Université, qu'elle le veuille ou qu'elle ne le veuille pas, qu'elle le sache ou qu'elle l'ignore, n'a jamais eu, et a moins que jamais la confiance des catholiques et de l'épiscopat. Le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'elle est un vaisseau sans gouvernail, battu par tout vent de doctrine. Il y aurait plus que de la rigueur à inventer un nouveau système qui contraignît toute la jeunesse catholique à s'y aventurer encore.

» Et qu'on ne nous reproche pas d'être trop sévères pour l'Université. Nous le répétons, l'Université n'a pas la confiance des catholiques de France et elle ne peut pas l'avoir, parce qu'il lui manque, pour l'obtenir, d'être une Université catholique, et que, légalement parlant, elle ne peut pas l'être. Cela résulte des principes mêmes qu'elle invoque et des élémens qui la composent. »

— Cette lettre au roi est bien rédigée, assez habile et spécieuse; mais au fond violente, pleine d'insinuations assez calomnieuses, et même d'une menace mal déguisée vers la fin. « Nous pouvons paraître un embarras à la royauté pour le présent, disent les évêques, » mais dans l'Université sont tous les périls pour l'avenir. » Ce que veut le clergé français, c'est la position du clergé belge, c'est d'être un grand parti dans l'état, avec qui l'on compte politiquement et qui arrive à dominer. S'il se fait, comme cela est certain, des modifications à la loi dans les deux Chambres, ce sera dans un sens tout autre que celui du clergé, ce sera au profit de l'Université et des droits de l'Etat. — Ces démonstrations publiques et politiques du clergé le compromettent de plus en plus. Il se fait décidément *obstacle*, tant pis pour lui.

— La lettre audacieuse des Evêques donne à penser : ils n'osent de telles choses que parce qu'ils sentent qu'il y a, à côté du roi, une conscience timide et religieuse, celle de la reine, qu'ils effraient et qu'ils espèrent dominer. Ils savent aussi qu'il n'y a plus en France telle chose qu'un *roi*, c'est-à-dire un gardien de la dignité et de la convenance souveraine. Ils se rassemblent en synode et par *province* sans ordre ni autorisation, comme on l'eût fait sous Louis-le-

Débonnaire. En Suisse de telles choses peuvent sembler toutes simples : dans un état foncièrement monarchique et administratif comme la France, elles ont une extrême gravité.

Un des évêques signataires de la lettre insérée dans les journaux, l'évêque de Versailles, vient d'être nommé par le roi à l'archevêché de Rouen, sans doute à titre de récompense !

— L'abbé Combalot, pour diffamation contre l'Université et autres délits de presse (voir nos précédentes chroniques), a été condamné à quinze jours d'emprisonnement et 4,000 fr. d'amende.

M. Villemain est le seul qui ait vigoureusement insisté dans le conseil des ministres pour qu'on poursuivît l'abbé Combalot comme coupable de diffamation ; il a obtenu, dit-on, cette poursuite contre l'avis de ses collègues et presque malgré le roi. On peut trouver singulier que l'initiative en telle matière vienne uniquement d'un homme politique qui jusqu'ici était plutôt réputé timide : c'est que les autres le sont encore plus.

— La littérature ne fournit rien, et la disette réelle des bons écrits n'a jamais été plus grande. Les candidatures académiques remplissent l'intervalle. La *Revue Suisse* n'en sait pas encore le résultat, il n'a dû avoir lieu qu'hier 14. Parmi les candidats nouveaux qui se sont levés pour le second fauteuil, celui de Charles Nodier, on compte M. Mérimée qui semble désigné par l'opinion. Romancier distingué, et surtout conteur accompli, il remplacerait et pourrait célébrer avec toute sorte de convenance le plus gracieux et le plus fantastique des conteurs : il est de la famille. Il en est même à un rang plus élevé, en ce sens que plus d'une de ses petites histoires, telles que *Mateo Falcone*, la *Prise d'une redoute*, etc., sont des chefs-d'œuvre. *Colomba*, plus développée, est certainement ce qui se peut lire, dans ce genre de nouvelles, de plus intéressant, de plus profond, de plus ferme, en un mot de plus parfait. Bien qu'il ne se soit exercé le plus souvent que dans des cadres de moyenne dimension, M. Mérimée est un maître. Il vise depuis quelque temps à l'histoire ; il a donné un volume sur la *Guerre sociale*, et on en annonce un second sur *Catilina ;* ces deux écrits ne seraient qu'une sorte d'introduction à une histoire de *Jules-César*.

Parmi les autres candidats qui se lèvent et qui pourraient prêter à quelque remarque littéraire, on est en peine entre M. Casimir Bonjour, M. Aimé-Martin, M. Onésime Leroy. Le premier est l'auteur de quelques comédies représentées il y a quinze ou vingt ans

et déjà fort oubliées. M. Aimé-Martin a débuté dans le monde littéraire il y a plus de trente ans par les *Lettres à Sophie* sur la physique, la chimie ; c'était le genre de Demoustier appliqué aux sciences. Il a fort connu dans sa jeunesse Bernardin de Saint-Pierre dont il a publié la vie et les écrits, dont il a même épousé la veuve. Son ouvrage sur l'*Education par les mères de famille*, publié il y a une dizaine d'années, renferme quelques belles pages ou du moins élégantes, mais peu d'idées. Il a donné un assez grand nombre d'éditions soignées des auteurs classiques du XVIIe siècle, et à cet égard il s'est montré un littérateur instruit. — Que dire de M. Onésime Leroy, auteur de tragédies oubliées en naissant, sinon qu'il est aussi un littérateur assez instruit? il s'est jeté dans le moyen-âge, aujourd'hui à la mode; il s'est appliqué à deux points : 1° à prouver que l'*Imitation* de Jésus-Christ est bien de Gerson, ce qui restera toujours très-douteux ; 2° à réhabiliter les vieux *Mystères* ou pièces dramatiques de nos pères. Peu s'en faut qu'il ne les mette sur le chemin d'*Athalie* et n'y voie des degrés au temple. La critique, le goût et le style lui manquent tout à fait : rien que cela. Il rapporte d'ailleurs et compile d'utiles documens.

On se demande de loin comment il se fait qu'un corps éminent comme l'Académie ait le don d'attirer, de susciter des noms si secondaires, en même temps que de plus hautement désignés s'en éloignent et s'en abstiennent. Ceci tient aux causes mêmes de désorganisation et de ruine qui travaillent la littérature actuelle. La plupart des écrivains les plus lus, les plus connus du public, ceux que les lecteurs qu'ils ont si souvent charmés ou amusés nommeraient d'emblée et tout naturellement aux honneurs littéraires, manquent par malheur dans leur vie de cette considération et de cette consistance qui font qu'on soit à sa place partout. La corruption est au cœur de la littérature, et trop souvent ce n'est pas au cœur seulement qu'elle se loge, elle s'étale sur le front, elle s'affiche, elle tient boutique ouverte. De là ce fâcheux désaccord entre le talent qu'on est près d'admirer parfois, et la personne qu'on ne peut estimer comme on le voudrait. Nous ne faisons qu'indiquer la plaie ; elle est profonde et serait trop facile à démontrer par des noms. Mais c'est un sujet pénible et où tous ont trop aisément leur part ; quand la rue est si pleine de boue, chacun peut être éclaboussé.

— Sous le titre du *dernier roman* de Charles Nodier, on a fait un tout petit volume d'une dernière nouvelle qu'il avait écrite ré-

cemment; c'est intitulé *Franciscus Columna.* Le talent et l'originalité de Nodier s'y retrouvent tout à fait; c'est un coin de délicieux roman encadré dans de la bibliographie, et qui n'en ressort que mieux.

— Un misanthrope disait l'autre jour : « On croit qu'il y a liberté » de la presse en France, elle n'est que sur le papier, elle n'existe » pas. En littérature c'est évident. Il y a coalition entre les jour- » nalistes. Ils se battent ou font semblant comme ces condottieri » du moyen-âge, sans se faire de mal. Ou encore ils font comme » ces *seigneurs voleurs*, ces *Burgraves* du Rhin qui barraient le » fleuve : aucune vérité ne passe. »

C'est une raison de plus pour la *Revue Suisse* de donner à son public ce qui lui arrive de ces vérités non scandaleuses et désintéressées. Autrefois les meilleurs journaux français se faisaient hors de France, en Hollande, la liberté de la presse n'existant pas au dedans : aujourd'hui c'est encore vrai.

—

— Un voyageur allemand, M. le docteur Lepsius, a trouvé, dans la cour du *grand temple d'Isis* à Philé, sur la limite de l'Egypte et de l'Ethiopie, un second exemplaire, plus complet, de la fameuse *Inscription de Rosette;* on sait que cette pierre, contenant une traduction grecque de sa partie hiéroglyphique, a fourni comme la clef de l'écriture sacrée de l'ancienne Egypte.

—

Sciences physiques. — Il n'est pas d'instrument plus répandu que le baromètre, et il n'en est point dont les indications soient dues à des agens plus cachés. On sait, depuis Torricelli et Pascal, que la hauteur de la colonne mercurielle est l'équivalent de la pression que l'air exerce contre l'ouverture du tube, mais on discute encore sur les causes de ses variations. Certains observateurs les rapportent en partie à l'action de la lune qui agit sur l'atmosphère comme sur les eaux de l'Océan et y produit par son attraction de véritables marées ; d'autres y voient un effet des courans d'air que la différence de température des régions polaires et équatoriales tend à entretenir d'une manière permanente ; enfin des influences différentes ont été invoquées par plus d'un physicien.

Comment résoudre cette question complexe? Comment faire passer au crible impartial de la critique toutes ces données hypothétiques? Puis, les fausses éliminées, comment faire aux vraies qui subsistent

leur juste part d'action, de telle sorte qu'on soit certain de n'en avoir omis aucune et d'avoir bien aussi attribué à chacune ni plus ni moins que son rôle?

Notre siècle a entrepris cette tâche. Après une révision sévère de toutes les traditions scientifiques de ses prédécesseurs, il a compris qu'il fallait faire un appel général à tous les dévouemens. Deux savans illustres, sir John Herschel à Londres et M. Aug. Quételet à Bruxelles, se sont fait les interprètes de ce vœu universel. A leur voix les observateurs ont répondu dans les cinq parties du monde. A certains jours fixés ils notent avec soin d'heure en heure et pendant trente-six heures consécutives les indications du baromètre. Cinq stations : Lausanne, Genève, Berne, Lucerne et Zurich, rattachent notre patrie à ce grand réseau. L'académie de Bruxelles imprime dans ses mémoires les résultats des observations après leur coordination qui s'effectue à l'observatoire royal sous les yeux de M. Quételet.

Sir John Herschel a mis sous les yeux de l'Association britannique, dans sa dernière session à Cork, les premiers résultats de ce pénible labeur de comparaison. En voici les principaux :

1° On a pu tracer sur une surface dont les limites sont Sligo en Irlande, Cadix en Espagne, Parme en Italie et Kremmünster en Hongrie, la direction et la vitesse des ondes barométriques dont la largeur atteint à plusieurs centaines de milles.

2° On a reconnu en outre des mouvemens ondulatoires beaucoup plus considérables encore et qui, pour être définis exactement, exigent que les observations se continuent plus long-temps que 36 heures.

3° Bruxelles est un nœud où ces ondes s'affaiblissent tandis que leur mouvement devient plus intense en allant vers Cadix ou vers Sligo.

4° Enfin il faut partager la surface de notre globe en régions qui barométriquement se ressemblent et dont la circonscription semble dépendre du relief du sol. Lausanne, Genève, le midi de l'Angleterre se rapprochent du type belge; Turin et Parme forment un second arrondissement; le Hanovre, la Suède et la Pologne un troisième ; Cadix, Gibraltar et Tanger un quatrième, etc. Dans l'Inde les fluctuations barométriques sont très-uniformes, tandis que, dans l'Afrique méridionale, celles de Bathurst offrent souvent une tendance opposée à celles du Cap.

Nous offrirons aux lecteurs de la *Revue* des détails ultérieurs sur ce sujet lorsque les travaux de l'Association météorologique auront fait de nouveaux progrès.

Constructions de nouveaux Observatoires. — Les Etats-Unis d'Amérique rivalisent d'une manière bien remarquable avec les vieilles monarchies d'Europe par les encouragemens pécuniaires qu'ils destinent à l'avancement des sciences d'observation. On va élever à Washington un grand Observatoire national sous la direction du professeur Gilliss. Le Congrès a récemment concédé les sommes nécessaires. On a commandé à Munich un réfracteur de 9 pouces d'ouverture. Les bourgeois de Cincinnati font bâtir à leurs frais et sous la direction de M. Mitchell un Observatoire pour lequel on a demandé à Munich un réfracteur de 10 pouces. Les citoyens de Boston n'ont pas voulu rester en arrière et ont souscrit une somme de 50,000 florins dans le même but. Enfin un quatrième Observatoire se construit actuellement à George-Town et sera achevé dans un peu plus d'un an.

Dans notre patrie, l'astronomie est aussi en honneur. Berne, Genève et Zurich possèdent des Observatoires de rang inférieur sans doute, mais dont l'utilité n'est contestée par personne. L'Observatoire de Berne a rendu des services importans, sous la direction de M. le professeur Trechsel, dans les opérations préliminaires destinées au relevé géodésique et trigonométrique de la Suisse et aux travaux de la carte du pays. Celui de Genève, reconstruit il y a quelques années et pourvu de bons instrumens grâce au concours éclairé de citoyens amis des lumières et d'un gouvernement qui comprend le prix de la science, commença sous les soins de M. Gautier à déterminer rigoureusement sa position géographique ; il continue sous ceux de M. Plantamour de servir aux besoins de l'horlogerie ; il s'est récemment encore distingué dans l'observation des comètes. Deux fascicules d'observations pour 1841 et 1842 ont paru et témoignent de l'activité du directeur et de son adjoint, M. Bruderer de Saint-Gall. — Nous savons qu'il existe à Lausanne deux instrumens de grand prix sortis de ce même atelier de Munich qui est sans rival ; ne serait-il pas à désirer que le canton de Vaud, où certes la science est aussi cultivée et honorée, ne se laissât pas devancer par ses confédérés ? E. I. A.

Le Conseil d'Etat vient de commander un tableau à l'un de nos jeunes compatriotes, M. Alfred Wan-Muyden qui, à Munich, était un des meilleurs élèves

de Kaulbach. M. Alfred Wan-Muyden est un véritable artiste, plein de force, de conscience, de patience et de talent. Il va partir pour l'Italie. Nous l'accompagnons de tous nos vœux et de toutes nos espérances.

LA MISSION DE JEANNE D'ARC.

PAR J. J. PORCHAT [1].

M. Michelet termine son beau récit de la vie et de la mort de Jeanne d'Arc par interdire ce sujet à la poésie. Il est difficile, après l'avoir lu, de ne pas lui donner raison, et je suppose qu'il est difficile, si l'on est poëte, de ne pas en appeler. Si cette histoire n'a pas besoin de la poésie, la poésie ne l'en réclame pas moins. La poésie ne conviendra jamais qu'un sujet se dérobe à elle par sa trop grande beauté; elle aurait peur d'avouer par là même que, plus un sujet est beau, moins il est poétique, et que la poésie, regardée par quelques-uns comme la vérité la plus intime des choses, n'est que l'habit de cérémonie ou la parodie *en beau* de celles qui ont besoin d'être déguisées. Versifier la prose des chroniqueurs, ce n'est pas là sûrement toute la poésie. Elle ne consiste pas davantage à choisir, éliminer, dissimuler. On peut comparer les faits poétiques à ces hommes de Prométhée engagés à moitié dans le sol maternel, ou à des figures nageant dans les vapeurs de l'aube. L'idée que chacun d'eux représente n'apparaît pas distinctement dans sa pureté et dans son unité jusqu'à ce *fiat lux* que le talent prononce. Cette lumière vive et brillante qui rayonne alors au tou de l'objet et semble en émaner, cette auréole qui le glorifie sans en altérer l'identité, c'est la poésie. Les sujets les plus beaux, loin de repousser, à mesure qu'ils ont plus de beauté, le contact mystérieux de l'art, s'y prêtent et le réclament. Mais il est vrai que des cimes escarpées demandent un pied sûr et hardi, et que de hauts sujets veulent de hautes pensées. Jeanne d'Arc est un de ceux dont une méditation profonde ou une divination heureuse peut seule concentrer dans une vivante unité tous les élémens épars. C'est cette unité, ou cet idéal, que la poésie saisit d'une seule étreinte, enlève au demi-jour de la réalité, et fait comparaître à nos yeux.

Autre est la question de savoir si le sujet de Jeanne d'Arc se prête aux exigences de l'art dramatique tel que nous le concevons, ou même tel qu'il faudrait le concevoir. — Tout ce qui est grand, tout ce qui est beau est poétique, et n'est pas pour cela dramatique. Il ne faut pas confondre le genre et l'espèce. Il

1 *La Mission de Jeanne d'Arc,* drame en cinq journées, en vers, par J. J. Porchat (de Lausanne). Paris, J.-J. Dubochet. 1844. — Lausanne, M. Ducloux.

est vrai que l'élément dramatique complète le récit, comme le récit complète le lyrisme. La poésie lyrique est la poésie à son état, non primitif peut-être, mais élémentaire. Elle est la poésie dans sa notion la plus pure, la plus abstraite : elle est, pourrait-on dire, la poésie même. Mais tout comme l'âme, qui la respire et l'exhale, cherche involontairement à s'unir à toutes les formes de la vie, la poésie lyrique aspire au récit, et le récit aspire au drame. Le drame, dans la poésie, ou, si l'on veut, la partie dramatique dans toute œuvre de poésie, constate victorieusement l'union des deux mondes, du monde extérieur avec celui de l'âme, la plus entière conciliation de la poésie avec la réalité. C'est la vie entrant de front, et non plus obliquement, dans le sanctuaire où toutes choses viennent dire leur dernier mot, et révéler leur plus intime secret. Après le drame, il n'y a plus rien.

Toute vie humaine marquée du sceau de la poésie renferme du drame en même temps que de la poésie. Elle renferme du drame : renferme-t-elle un drame? C'est ce que, chaque fois, il faut se demander. Condamner d'avance un sujet, et péremptoirement, c'est bien chanceux; plus d'une fois un chef-d'œuvre bien constitué, sain de corps et d'esprit, est venu donner un démenti à de sinistres présages. « Qui est-ce qui connaît ce qui est dans le poëte, si ce » n'est l'esprit du poëte, qui est en lui? » Mais à qui s'interdit l'affirmation, le doute reste permis; et quand un sujet a mis hors de combat les plus vaillans, comment ne pas douter? Or, je l'avouerai, je doute de Jeanne d'Arc, de Jeanne d'Arc comme sujet de drame. Je croirais presque que M. Porchat lui-même en a douté, et peut-être son poëme serait plus parfait s'il en avait douté davantage. On croit sentir dans cette œuvre un cœur partagé; un sens exquis luttant constamment, et quelquefois avec désavantage, contre une intention peu sûre d'elle-même, et pourtant obstinée, je veux dire l'intention de faire une œuvre théâtrale. On peut écrire, on a écrit Jeanne d'Arc pour la scène; mais à quel prix? C'est ce que pourront dire mieux que moi ceux qui, dans une intention plus ou moins désintéressée, ont approfondi la littérature du sujet. Pour moi qui n'ai rien prémédité de pareil à une tragédie de Jeanne d'Arc, je me suis enquis un peu négligemment des tentatives de ce genre, et je ne connais, s'il faut le dire, que la Jeanne de Schiller et celle de d'Avrigny. Celle même de Schiller ne m'a pas guéri de mon scepticisme. Comment M. Porchat m'aurait-il convaincu, si lui-même ne l'est pas? J'ose parler ainsi, parce que tout, ou presque tout, dans son ouvrage, décèle l'idée d'une épopée dramatique plutôt que d'un drame, et s'il en est ainsi, j'en appelle de la seconde pensée du poëte à la première, qui me paraît la meilleure. Enlevez ce qui appartient à l'intention nouvelle, vous perdrez, j'en conviens, des choses charmantes, mais le poëte est là pour les remplacer, et vous savez qu'en fait de grâce et de sensibilité, il est en fonds : ne vous gênez donc pas. En redescendant ou remontant du drame à l'épopée, combien, sur son chemin désormais élargi, ne trouvera-t-il pas de bel-

les choses, que, dans l'avenue un peu étroite du poëme théâtral, il n'aurait ou plutôt il n'a pas rencontrées! Poëte! votre bon génie vous conseillait bien ; écoutez-le, et donnez-nous un poëme « qui n'a peut-être de nom dans aucune langue; » Childe-Harold et Jocelyn jusqu'à présent n'en ont point.

Je prends la *Mission de Jeanne d'Arc* sur le pied de ces poëmes qui n'ont point de nom, ou, si enfin l'on tient à un nom, sur le pied des *chroniques* du grand Shakespeare : à ne considérer que la forme, je n'imagine pas que *Richard II* satisfasse beaucoup plus que la *Mission de Jeanne d'Arc* aux conditions de notre scène. Je n'ai dès lors plus besoin de cette histoire du faux prêtre et de l'astrologue; rien ne m'oblige à personnifier l'Eglise dans ce Magistri, trop indigne de la représenter. J'enlève probablement du même coup l'effet théâtral et saisissant que produit la découverte miraculeuse des deux assassins du duc d'Orléans dans la personne de ces deux aventuriers; mais Jeanne d'Arc me reste, et je n'ai pas regret à quelques prodiges de moins : son enthousiasme, sa foi les vaut tous. J'ai appris chez M. Michelet, à aimer « ce bon sens dans l'exaltation » qui semble caractériser toutes les inspirations de Jeanne; je n'ai pas besoin d'autres miracle, pour me convaincre que Dieu l'avait envoyée; et la forme, erronée sans doute, sous laquelle cette héroïque fille se rendait compte de sa mission, n'en atteint point la réalité. Le caractère, l'âme, la pensée de cette touchante héroïne, voilà ce que je demande au poëte, qui là-dessus doit en savoir plus que la chronique, plus que l'héroïne elle-même. Eh bien! si la Jeanne d'Arc de M. Porchat n'est pas tragique comme celle de Schiller, et si elle ne s'élève pas dans son œuvre à cette idéalité en quelque sorte mystique dont le grand poëte allemand, à la faveur peut-être d'une volontaire ignorance des traditions, a fait le caractère de cette noble fille, la Jeanne d'Arc de M. Porchat est bien sa Jeanne d'Arc, née d'une seconde naissance dans le cœur du poëte, son œuvre, sa pensée, en même temps que l'œuvre et la pensée d'un siècle. A travers les barreaux de l'histoire (car l'histoire toujours tient ses personnages dans une sorte de captivité, où le poëte fait pénétrer la lumière), le nouveau poëte a bien su voir et nous a montré l'âme naïve, aimante, l'âme simplement et tout à la fois douloureusement dévouée. Tout n'est pas là peut-être; mais il y a là du moins une figure vraie et poétique, une figure antique et nouvelle, qui vit d'une vie propre et distincte. La vierge d'Orléans est apparue à notre auteur comme à cette jeune princesse qui, sans la mort, allait être princesse dans le royaume des arts [1], elle lui est apparue sous les traits d'une jeune fille timide et vaillante, d'une héroïque et chaste enfant, l'expression la plus aimable, la fleur la plus tendre de cette nationalité française qu'il fallait chercher alors sous le chaume

1 La princesse Marie d'Orléans, duchesse de Wurtemberg, auteur d'une fort belle statue de Jeanne d'Arc.

et dans l'atelier. Chaque peuple a eu ses héroïnes ; mais Jeanne d'Arc est française ; elle n'a pu être que française ; cette grâce dans l'héroïsme, cette naïveté spirituelle, cette rusticité bienséante, c'est le peuple et la terre de France. M. Porchat, autant qu'il a pu, a transcrit la chronique ; mais il s'en est surtout inspiré ; ce qu'il sait, il l'a appris d'elle, et pourtant il en sait plus qu'elle ; il sait, de temps en temps, lui arracher ce dernier mot que d'elle-même elle ne dit jamais. Tout le monde, après avoir lu le nouveau poëme, se souviendra, comme pour l'avoir vue, de cette généreuse fille,

« Intrépide guerrier, calme au sein du carnage,
» Tendre et naïve enfant que fait pleurer l'outrage. »

« Chacun, » dit Froissart en parlant d'Eustache de Saint-Pierre, « chacun s'en alla l'adorer de pitié. » Comme c'est bien là ce qu'on éprouve après avoir lu l'histoire de Jeanne d'Arc ! et que le poëte a bien su résumer l'histoire ! Comme chacun s'en va adorer de pitié, en la personne de Jeanne, deux êtres à la fois, la jeune fille et le vaillant capitaine, l'un et l'autre toujours tout ce qu'ils doivent être, l'un ne diminuant jamais l'autre, la grâce tout entière, l'autorité tout entière, tout ce qui impose, tout ce qui attendrit, le sauveur dans la victime, la victime dans le sauveur !

C'est l'art et la coutume des poëtes de placer autour du personnage principal comme des miroirs qui le réfléchissent, et par le moyen desquels il achève de se faire connaître. L'impression que produit la vierge de Domremi sur La Hire et sur Dunois, sur la comtesse de Luxembourg, sur le roi Charles, sur Eustache, sur le malheureux Loyseleur, multiplie son image, et accroît le charme que nous éprouvons de celui qu'elle exerce sur tous les personnages du drame. A dire vrai, ces personnages divers n'ont guère d'autre usage ; la figure de Jeanne ne domine pas seulement, elle efface tout ; mais il y aurait de l'injustice à ne pas ajouter que, ce point accordé, chacun de ces personnages est tout ce qu'il pouvait être. Ils ne paraissent, la plupart, qu'un moment ; mais ce moment les fait connaître. Dunois et La Hire ont le temps de déployer leur générosité chevaleresque et leur enthousiasme naïf ; la comtesse, de représenter vivement dans ses entretiens avec Jeanne, l'intelligence soudaine et la prompte familiarité de deux nobles cœurs qui se sont reconnus et cherchés des deux extrémités de la société ; Loyseleur, de personnifier successivement le remords qui punit et le repentir qui régénère. « Je voyais, » dit-il,

« . . . . les vils élémens de l'aveugle matière
» S'enchaîner, se mouvoir, se résoudre en poussière ;
» J'insultais à son œuvre *(l'œuvre de Dieu)* et j'attendais mon tour.
» Calme trompeur ! en Dieu je devais croire un jour.
» Je devais, de ma vie ô désespoir suprême !

» Sous la chair et le sang me découvrir moi-même.
» Jeanne a fait ce prodige ; oui, comme aux cieux l'éclair,
» J'ai vu Dieu sur son front ; Dieu m'a montré l'enfer. »

. . . .

Mais plus loin :

« Ah !..... j'ai trouvé des pleurs. Oui, je les sens couler !
» Je pleure ! et quelle flamme au cœur me vient brûler ?
» Flamme du repentir, brûle mon âme entière......
» Mon Dieu !..... j'ai retrouvé les mots de la prière,
» Comme autrefois ma mère, en ses bras me pressant,
» Les faisait répéter à mon âge innocent !.....
» Béni sois-tu, mon Dieu, qui permets que je prie !
» Ah ! de ton paradis l'espérance chérie,
» Elle est bien loin encore. Heureux, dans le trépas
» Si les feux éternels pour moi ne s'ouvrent pas ;
» Si quelque jour ta grâce à mon âme épurée
» Ouvre enfin les parvis de la voûte azurée,
» Et si je peux, de loin, revoir chez les élus
» Mon ange, ma victime !...... »

Le goût ne conseille pas toujours la timidité ; la hardiesse est de bon goût partout où sans elle il n'y aurait pas de vérité. Ainsi M. Porchat n'a point hésité à répéter textuellement le langage des chroniqueurs, surtout quand il s'agit des paroles de Jeanne, à qui l'on peut bien faire dire ce qu'elle n'a pas dit, mais dont il ne faut pas altérer les paroles en les reproduisant. On aime à retrouver ce mot conservé par l'histoire :

« Je ne dois durer guère, il faut bien m'employer, »

ainsi que les principales réponses de Jeanne à ses juges :

» A mon Dieu jusqu'au bout je demeure fidèle.
» — Tu te dis en sa grâce ? — Ah ! c'est un bien grand cas.
» Si j'y suis, Dieu m'y tienne, et, si je n'y suis pas,
» M'y veuille recevoir ! — Est-ce lui qui t'ordonne
» De tuer, d'égorger ? — Je n'ai tué personne.
» Je disais à nos gens, mon étendard en main :
» Entrez chez les Anglais ! Et j'ouvrais le chemin.
» — Dieu les haïssait donc, pour te donner victoire ?
» — S'il les hait, s'il les aime, et ce qu'il en faut croire,
» Je ne sais, mais je dis : Nous les mettrons dehors,
» Ou sur terre française ils laisseront leurs corps ! »

Mais ce n'est pas dans les chroniques, c'est dans son cœur ou dans celui de Jeanne bien compris, bien deviné, que le poëte a trouvé le beau mouvement de

la quatrième journée. Jeanne est au pouvoir du comte de Luxembourg, qui veut tirer parti de sa captive. Il offre à la jeune fille la vie et la liberté si elle veut employer l'influence qu'il lui suppose à négocier entre Charles VII et son concurrent un traité funeste à la France :

« . . . . Pour cette paix utile
» Jure de t'employer ; jure sur l'Evangile ;
» Et si l'on refusait, jure que tu reviens
» Servir sous mes drapeaux. Ne sont-ils pas les tiens?

JEANNE.

» Oh ! de la liberté qu'un sourire a de charmes !
» Oh ! dans cette prison que j'ai versé de larmes !....
» Errer sous les grands bois tout le jour, et le soir,
» Sur le penchant d'un mont pour admirer s'asseoir ;
» Dans un lit de son choix dormir, *avec l'attente*
» *De l'essor matinal*, souvenir qui me tente !....

Au comte.

» Vous offrez à mes yeux mon cher frère ; avec lui
» Chez les miens il me semble arriver aujourd'hui.
» Je vois mon père infirme, appuyé sur ma mère,
» S'empresser . . . à pas lents . . . . J'entends sa voix si chère...
» O mes saintes, pardon ! vos célestes accens
» Ne m'ont semblé jamais plus doux, plus caressans.
» Je l'entends. . . Il bénit l'enfant qui fit sa peine. . . . .
» Seigneur, dans votre tour il faut qu'on me ramène.

J'ai souligné *l'attente de l'essor matinal*. *L'essor matinal* n'est pas du même style que ce vers :

« Je ne dois durer guère : il faut bien m'employer. »

L'*essor matinal* est vieux de trente ans pour le moins ; le vers que je viens de citer n'a point d'âge, comme en général tout ce qui est très-bon. Il y a çà et là dans le style de ce poëme quelques réminiscences d'une époque où la familiarité, en poésie, passait pour bassesse. Ces taches ou ces ombres sont rares et légères ; mais nous devions en signaler une dans un morceau où le style a tant d'abandon et de charme. J'ajouterai que l'habile et ingénieux versificateur que nous connaissons tous en M. Porchat, sacrifie un peu trop quelquefois au goût d'une certaine concision (presque toujours spirituelle), ce qui fait que son style manque parfois de continuité et n'est pas toujours moëlleusement articulé. La lecture en devient un peu moins facile, l'intelligence un peu moins prompte qu'il ne faut. Sans être asservi aux superstitions de l'empire, le lecteur aimerait à rencontrer

plus souvent de ces vers tout d'une venue, qu'on a failli bannir absolument de la poésie dramatique, et que les raffinés en l'art de bien lire ont soin, quand ils les rencontrent, de fracturer sans pitié pour en sauver, disent-ils, la monotonie. Tout le monde n'est pas revenu de ce qu'on appelait autrefois les beaux vers, et M. Porchat, qui sait les faire, doit les aimer. On voudrait voir çà et là les écluses se rompre, et l'on saurait gré au poëte de plus d'imprudence et d'un peu d'emportement, dût le style en paraître moins ingénieux, et l'ouvrier moins habile. Et nous ne croyons pas qu'à la réflexion il le parût moins; l'habileté qui ne se remarque pas vaut bien celle qui se remarque, et ces beaux vers qui semblent s'écouler l'un de l'autre sont comme l'huile vierge de la poésie. Mais notre critique ne tombe que sur l'abus véniel d'une très-bonne qualité, et elle ne regarde nullement les *chœurs* par lesquels M. Porchat a marqué, dans son poëme, les repos de l'action. Il n'y a pas deux opinions sur cette partie de son labeur poétique. A-t-il fait une tragédie? A-t-il même fait un drame? c'est une question; mais ce qui n'en est pas une, c'est la touchante beauté des chœurs dans ce poëme. Les plus rigides se sont trouvés pris au charme inattendu de ces chants, qui ne sont pas seulement mélodieux, mais aussi dramatiques que peuvent l'être des chœurs. Je ne puis m'empêcher d'en citer un fragment. Il fait partie du chant qui termine la première journée. Ce sont les adieux du peuple de Domremi à Jeanne qui va partir :

Honneur de ce désert champêtre,
Fleur sans tache, trésor chéri,
A tes divins parfums qui voudra reconnaître
L'obscur vallon qui t'a nourri?
On dira : « C'est un ange, un envoyé céleste.
» Adorez, adorez sa vertu manifeste :
» Ce jour il vient nous secourir;
» Mais demain les cieux vont s'ouvrir,
» Et l'enlever sur des ailes de flamme. . . . »
Non, non; cet ange est une femme.
Elle vient nous sauver, mais elle y peut mourir! . . .
Ah! nous voulons pour toi prier le Dieu qui t'aime,
Et nos vœux seront accomplis.
Sa faveur t'environne; il te choisit lui-même,
Bergère secourable à l'empire des lis.

L'auteur de cet article manque de loisir pour essayer une analyse du nouveau poëme, encore moins peut-il se permettre une discussion, même rapide, des questions qui se rattachent à cette composition. Il fallait pourtant saluer un ouvrage auquel la critique la plus rigoureuse, en la supposant fondée, ne saurait empêcher que nous n'ayons dû de nobles émotions. Qui de nous, je dis des plus sévères, a résisté à ces vers :

« Jésus, de Golgotha qui m'ouvrez le chemin,
» Au brigand converti daignez tendre la main! »

Or personne, ayant senti ses yeux devenir humides à la lecture de *Jeanne d'Arc*, ne se repentira de ses larmes ; on peut admirer hors de propos, on ne pleure qu'à bon escient. En accordant beaucoup au pathétique du sujet, il faut faire au poëte sa part ; et si ce poëte nous appartient, ce n'est pas sans doute une raison de la lui refuser. A plus d'un titre et depuis longtemps il mérite notre reconnaissance. Beaucoup d'esprit et un talent original ne sont pas les seules choses à louer chez M. Porchat. Si quelqu'un a pris l'art d'écrire au grand sérieux, si quelqu'un est sagement amoureux du bien dire, c'est lui ; nul n'a voué à notre langue (car après tout c'est notre langue) un respect plus filial ; aussi le lui rend-elle bien en intime confiance, et le fils connaît, ou peu s'en faut, les plus chers secrets de sa mère. Toutes réserves faites en faveur de la province, rien n'est moins provincial, rien n'est d'un français plus fin et mieux senti que le français de M. Porchat. Le travail n'a-t-il point secondé une imagination heureuse? Il n'en faut pas douter ; ceux-là, du moins, n'en douteront pas, qui savent que, pour la perfection sévère du détail, l'auteur des *Glanures* et de la *Mission de Jeanne d'Arc*, n'a jamais manqué le but que quand il l'a dépassé.

La traduction en vers, œuvre de détail plus que d'ensemble (quoique pour bien traduire il faille aussi voir l'ensemble), l'apologue, cette fleur délicate ou cette émeraude soigneusement taillée (car il est l'un ou l'autre selon la nature et non selon le degré du talent), ne préparent guère aux grands coups de main du drame ou de l'épopée ; en sorte qu'il faut plutôt admirer le succès de l'élégant fabuliste dans cette nouvelle tentative qu'il ne faut s'étonner de ce qu'elle a d'imparfait. Que la muse de M. Porchat connût les inspirations élevées, nous le savions depuis longtemps ; ce n'est donc pas l'élévation, mais la dilatation de son talent, que nous avions à signaler. Il eût fallu de plus la mesurer, la caractériser : nous n'avons guère fait qu'en prendre acte, et même assez tard. Il nous en coûte de finir sans avoir signalé quelques-uns des mérites particuliers qui nous ont frappé à la lecture de ce poëme. Mais nous ne finirons pas du moins sans avoir exprimé à l'auteur de la *Mission de Jeanne d'Arc*, à l'écrivain qui donne parmi nous l'exemple de ce pur amour des lettres que le grand siècle avait si bien compris, toute notre sympathie et toute notre reconnaissance. Nous ne prononçons pas un verdict ; *non nostrum est*..... nous ne jugeons pas, du point de vue de l'art dramatique ni avec le désintéressement d'un étranger, cette œuvre éclose de notre sol, née sous notre soleil ; mais nous nous réjouissons de ce que notre sol et notre soleil en peuvent produire de pareilles. La littérature a été parfois un agréable sortilége pour assoupir, dans leur berceau, la pensée, le devoir, les saintes inquiétudes. Nous lui demandons autre chose ; mais on n'en viendra, nous le

croyons, au mépris des lettres qu'à travers d'autres mépris, et ce qui nous rendra sauvages ne nous rendra pas meilleurs.

L'auteur de la *Mission de Jeanne d'Arc* sait bien tout cela; et la louange qui, de notre part comme de la part de tout autre, lui sera la plus agréable, nous ne pouvons, en finissant, la lui refuser, ou plutôt nous ne pouvons nous refuser de la lui offrir. Il n'a employé son talent qu'au bien; il n'a fait de la poésie que les plus nobles usages : la grâce spirituelle de ses inspirations a toujours été, nous ne dirons pas seulement chaste, mais sérieuse. Tout ce qu'il a publié l'atteste; et les nouveaux apologues qu'il promet au public français [1] en seront une nouvelle preuve. Nous avons eu le privilége de les lire, et puisque un de ces apologues est resté, malgré nous, dans notre mémoire, puisque nous ne le *transcrivons* pas (ce qui seul est interdit, n'est-il pas vrai?) nous allons, sans scrupule, le réciter à nos lecteurs :

Pythagore des cieux entendait l'harmonie.
Mais quels rêveurs encor croiront à son génie?
On rit de ses concerts; car en nos tristes jours
Les astres sont muets, ou les hommes sont sourds.
Un pêcheur de Naxos, couché dans sa nacelle,
Contemplait de ces feux la lumière éternelle,
Lorsque avec ces rayons quelque bruit descendu
Porte soudain le trouble en son cœur éperdu.
« Rassure-toi, nocher, dit la voix éthérée;
» Apprends qu'à ton sujet s'émeut tout l'empyrée.
» Un mot, pour contenter nos désirs curieux!
» Des célestes clartés laquelle te plaît mieux? »
L'étoile qui parlait était bien la plus belle;
Mais lui, montrant le nord, il dit : « La plus fidèle. »

A. V.

1 Ils en seront bien accueillis, dans cette 4me édition, si l'on peut en accepter pour augure le jugement qu'a porté des fables déjà connues l'un des critiques les plus distingués du *Journal des Débats* (M. Phil. Chasles, 2 sept. 1840) : « M. Porchat, de » Lausanne, fait paraître dans cette petite ville toute littéraire une collection de fables, » les meilleures assurément, les plus ingénieuses, les plus finement pensées que la » presse française en général ait publiées depuis bien des années. »

BULLETIN.

Des droits et des devoirs des citoyens vaudois, ou Essai d'instruction civique, par L.-F.-F. Gauthey, directeur des Ecoles Normales du canton de Vaud. Seconde édition, revue par l'auteur, augmentée de plusieurs articles, de la constitution du canton de Vaud et du pacte fédéral. Lausanne, chez Marc Ducloux. 1844. Prix : 21 batz.

L'accueil fait à cet essentiel et excellent ouvrage honore notre pays, car tout utile qu'il soit, un livre qui parle toujours du devoir comme découlant du droit, comme étant pour ainsi dire la même chose, ne peut attirer que par la vérité même et par la sévère persuasion de cette vérité. Mais M. Gauthey, dans la nature même de cette éloquence aimable et cordiale qui le caractérise, pouvait trouver mieux que personne le secret d'enseigner d'austères principes civiques sans leur ôter, dans la leçon, ce qui les fécondera plus tard, un grand et véritable amour pour l'individu, pour la société, pour le bien de chacun et pour le bien de tous; la charité en un mot. Point de théorie complaisante : nulle application commode d'un droit ou d'un devoir quelconque : aucune trace de système ambitieux. Après cette justice rendue à l'esprit et aux tendances morales de l'ouvrage, au christianisme éclairé, judicieux, vivant et agissant, appliqué aux choses non par des paroles mais par son fond d'amour et de justice, nous dirons qu'on trouve aussi dans ce livre toute l'érudition que comportait le sujet et une foule de détails, de faits précieux et d'indications sûres, recueillies avec ordre, classées avec méthode, et qu'on est heureux de posséder sous sa main dans le même volume.

Sermons par **Jacques Martin**, pasteur de l'Eglise de Genève. Paris, librairie Cherbuliez, Place de l'Oratoire, 6. Genève, même maison. 1844. Lausanne, M. Ducloux. Prix : 5 fr. 50 cent.

La réputation de M. Martin, comme prédicateur, est faite depuis long-temps. Ce second volume de sermons n'aura pas moins de succès que le premier : il en contient dix-sept, et les grandes vérités de la foi y sont franchement exposées : ainsi le salut par Jésus-Christ; l'ascension, sa nécessité et ses conséquences; la foi, source de force; les obstacles à la conversion. La meilleure manière de donner une idée de ce qui caractérise M. Martin, comme orateur chrétien, de sa force d'allocution, de la vigueur de ses images, de leur application heureuse et précise, du style ferme, juste et net qui leur donne du mouvement et de la vie propre, c'est une citation :

« Oui ! si, dans bien peu d'années, je voulais rassembler de nouveau cet auditoire, ce n'est pas ici, certes, que je devrais chercher le plus grand nombre de ceux qui le composent. Il faudrait me transporter hors de cette enceinte, dans le champ du repos. Là, sur cette terre tant de fois remuée, si ma faible voix pouvait se faire entendre encore, et que je criasse le rôle de nos auditeurs d'aujourd'hui, il en est bien peu parmi vous, peut-être, qui n'auraient pas à répondre : *présent*. Quoi ! de tous côtés? que de tombes nouvelles! Levez-vous..... Oh ! quel changement ! Qu'avez-vous fait de votre luxe? Où sont vos titres, vos succès, vos richesses? Où sont vos parures de soirées et de fêtes?

» Que sont devenues toutes ces choses nécessaires?..... Tu me montres un lam-
» beau qui ne te défend pas des vers, et tu me dis : *Une seule chose* ÉTAIT né-
» cessaire. — L'avez-vous entendu, cadavres futurs, *une seule chose est néces-*
» *saire !*..... Allez maintenant, allez à vos plaisirs, à vos affaires ; mais l'heure
» vous appelle et vous suit. Bientôt, bientôt vous pourrez, comme tant d'autres
» qui vous ont précédés dans ce temple, redire aussi ce qui *était* nécessaire. »

LA FAMILLE DE BEAUMONT ou Une année de séjour à la campagne, par Mme BONIFAS-GUIZOT. Paris, librairie Delay, rue Tronchet, 2. 1844. Lausanne, M. Ducloux. Prix : 4 fr. de Fce. Un joli volume avec gravures.

De bons parens qui veulent faire de l'éducation de leurs enfans la principale occupation de leur vie se retirent avec eux à la campagne. Les visites, les causeries et récits du soir forment les délassemens de la famille ; et c'est ce que l'auteur raconte avec une simplicité, une exactitude que les petits lecteurs connaissent déjà et que leurs parens apprécient. On fait, dans ce volume, une promenade à la Grande-Chartreuse, à Chamouny, même au Mont-Blanc. On explore les merveilles du Dauphiné. On voit comment se font le papier et le verre. On pense aux petits oiseaux qui ont faim quand il neige, et à bien des choses intéressantes pour de jeunes enfans.

MÉMOIRES DE DEUX JEUNES ÉCOSSAIS, écrits par une mère chrétienne. Traduit de l'anglais. — Lausanne, librairie de Jenny Duret-Corbaz, éditeur. 1844. Marc Ducloux. Prix : 60 rappes.

Les enfans dont ce petit livre raconte la courte et touchante histoire étaient frères, élevés par une mère pieuse, qui eut la douleur de les perdre l'un à sept ans, l'autre à onze, après de lentes et douloureuses maladies. La manière dont ces jeunes cœurs se tournèrent du milieu des souffrances vers les espérances du monde meilleur et y puisèrent le courage, la foi et l'expérience chrétiennes est bien racontée ; elle peut servir de leçon, non-seulement pour les enfans, mais pour d'autres âmes éprouvées par les peines de ce monde et qui ont beaucoup vécu et souffert sans profiter ni de la vie ni de la douleur.

LE PÈRE CLÉMENT ou LE JÉSUITE CONFESSEUR. Nouvelle écossaise. Traduit de l'anglais, sur la cinquième édition. Paris, librairie Delay. 2, rue Tronchet. 1843. Lausanne. Marc Ducloux. Prix : 1 fr. 50 cent.

Cet ouvrage est connu déjà. Ses premières traductions ont eu un grand succès. Celle-ci a l'avantage, entr'autres, de mettre ce récit touchant et original à la portée de tout le monde par une réduction de prix. C'est un mérite réel quand il s'agit d'un livre qui se fait place dans les bibliothèques religieuses, d'une manière durable, parmi tant d'autres qui paraissent et qui passent.

MON TOUR DU LAC LÉMAN raconté à mes enfans, par NAPOLÉON ROUSSEL. Paris, chez Delay ; Lausanne, M. Ducloux. Prix : 2 fr. 25 c.

Les enfans à qui on achète des livres à la fois orthodoxes et amusans ; les parens qui donnent de tels livres, connaissent également le nom et la manière d'écrire de M. Roussel. Le public de ses ouvrages est fait. Nous n'apprendrons rien à personne en disant que le tour du lac offre une facilité vive et gaie, un dialogue bien coupé, des réflexions et des récits ménagés avec intérêt.

(La suite du Bulletin au prochain numéro.)

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

—

COUP-D'ŒIL
SUR LA
LITTÉRATURE DE LA RESTAURATION [1].

—

L'étude des deux grands talens auxquels nous devons *Corinne* et *René* ne devait être que l'introduction du cours qui vous était promis; l'histoire littéraire de la Restauration en était le véritable sujet. L'introduction s'est prolongée jusqu'à ne laisser que quelques momens, les derniers du semestre, à ce qui eût dû le remplir presque tout entier. Je ne veux pas me retirer avant d'avoir au moins franchi le seuil.

La période de la Restauration pourrait se diviser en deux ou trois périodes suffisamment distinctes; la littérature, dans ces quinze années, a traversé plusieurs phases; je ne saurais, dans ce rapide coup-d'œil, songer à les distinguer. Je m'en tiendrai donc aux caractères les plus généraux de cette époque importante.

Je remarque seulement que, si la Restauration date de 1814, la littérature qui lui doit son nom ne remonte pas tout à fait si haut. On peut dire que cet âge littéraire ne commence réellement que vers 1820.

[1] Ce morceau, dont le sujet appartient déjà à l'histoire et conserve néanmoins tout l'intérêt de l'actualité, a servi de leçon de clôture au cours de M. Vinet sur Mme *de Staël* et *Châteaubriand* (voyez notre livraison de février, p. 133). M. Vinet, dans ce cours, remplaçait M. Monnard, qui, suivant l'ordre des études à l'Académie de Lausanne, aurait présenté cet hiver le tableau général de *la littérature française au XIXe siècle*. (*N. du D.*)

La France, en 1814, se vit appelée à faire à la fois trois expériences, celle de la paix après vingt ans de guerre, celle du régime constitutionnel après douze ans de despotisme, précédés de dix années de convulsions politiques, celle enfin d'une libre communication avec l'étranger, lorsque les barrières qu'avaient élevées la guerre, la politique et le préjugé, tombèrent avec le pouvoir impérial, qui ne les avait pas toutes élevées, mais qui les avait maintenues.

Les loisirs de la paix sont féconds pour l'esprit humain. Après une longue guerre qui, telle qu'un hiver glacial, arrête le développement de tous les germes, la paix est un printemps. Les premières années de la Restauration française ont laissé cette impression dans l'esprit de tous les contemporains, et ce réveil de tant de forces cachées pouvait adoucir à la nation le sentiment d'un désastre immense et d'une humiliation profonde. L'esprit humain n'en était pas à ne savoir que faire. Un si vaste terrain était resté en friche! Les sciences qui ont pour objet les phénomènes du monde matériel et l'appréciation de leurs forces, les beaux-arts aussi, dans un certain sens, avaient pu fleurir sous l'Empire; un despotisme intelligent, un despotisme enté sur la gloire a besoin des unes et des autres; d'ailleurs les sciences physiques enlèvent l'homme à la contemplation de lui-même, et le langage des arts est une parole inarticulée, moins redoutable par là même que la parole des livres.

La littérature et les sciences morales avaient à réclamer leur part des bénéfices de la paix. Ce n'était pas la liberté seule qui leur avait manqué, c'était le loisir, autre liberté. Sous l'Empire, les grands spectacles de la vie extérieure détournaient l'attention des spectacles dont l'âme est le vrai témoin. Rassasiée de gloire militaire, la grande nation n'avait point encore à demander de nobles consolations au développement, non moins glorieux, des forces morales. Le malheur et la paix devaient la rendre à ces tendances bienfaisantes. Elle s'y livra avec ardeur, et dans une voie encore mal éclairée, elle marcha d'abord à tâtons, si l'on peut s'exprimer ainsi, mais elle marcha.

En même temps que d'un état de tranquillité, si nouveau pour

elle, la France faisait l'essai du régime constitutionnel. La liberté lui venait avec la paix : c'était de quoi regretter moins la gloire! La liberté politique, qui est, pour une nation, le droit d'intervenir dans ses propres destinées, fut réellement pour la France la compensation, on peut même dire le fruit, de ses infortunes récentes. Cette charte *octroyée* était moins sans doute, de la part de ceux qui l'octroyaient, une vraie libéralité qu'un « fruit de l'avarice, » pour nous servir d'une expression de l'Ecriture. Mais le principe du moins était posé, et la gloire n'était plus là pour lui nier ses conséquences. Les formes représentatives ne pouvaient plus, comme sous Bonaparte, être absolument dérisoires. La puissance de la parole devait, quoique resserrée dans de certaines limites, venir en aide à la puissance du droit. Il y avait une tribune, il y avait une presse libre, c'est-à-dire, tout au moins, l'avenir de la liberté. Cet avenir sans doute était au prix du courage et de la constance; le courage et la constance ne manquèrent point; le talent surgit de toutes parts; et des voix éloquentes, dans tous les partis à la fois, éveillèrent des échos depuis longtemps endormis. La nécessité, même pour les adversaires de la liberté, de descendre sur le terrain de la discussion publique et d'en appeler à l'opinion, renfermait en germe tout ce qu'on persistait à nier, tout ce qu'on s'obstinait à refuser. Ainsi, le voulant ou ne le voulant pas, tous concouraient à consacrer le nouveau système; et peut-être que les échecs de la liberté assuraient son triomphe en le retardant.

Laîné et de Serre, Foy, Constant et Royer-Collard donnèrent, sous les nuances les plus diverses, de beaux exemples d'éloquence parlementaire. S'il n'y avait pas de place pour l'orateur *tragique* dont Cicéron a conçu l'idée et que la révolution française avait plus d'une fois réalisé, l'intérêt dramatique, la véhémence, la gravité ne manquèrent pas à ces illustres débats, qui, pour l'imagination de l'Europe entière, succédaient sans désavantage aux grandes batailles de l'empire. En dehors du parlement, une polémique opiniâtre affilait cette arme de la parole, qui ne peut recevoir tout son tranchant que de la vivacité des luttes politiques. Sous le nom de journaux, d'autres

tribunes s'étaient élevées, où l'esprit français, obligé de tourner bien des difficultés, déployait, comme en se jouant, sa merveilleuse souplesse et les ressources d'un idiôme dont la richesse ostensible n'est rien, dont la richesse cachée est immense. Plus d'une fois, par un retour bizarre de la fortune, le royalisme fut appelé à faire de l'opposition. Tel fut le caractère du *Conservateur* à son origine, tel fut toujours celui du *Censeur* et de la *Minerve.* Plus incisif, plus violent, dans sa froide et spirituelle ironie, Paul-Louis Courier donnait un heureux imitateur à l'auteur des *Provinciales*, dans une sphère bien différente et avec une moindre vérité d'accent. Contre un pouvoir qu'elle soupçonnait de tout, qu'elle accusait de tout, l'opposition libérale prenait toutes les formes. On allait chercher, en plein dix-huitième siècle, Voltaire, Rousseau, Diderot, pour qu'ils eussent à dire son fait à la contre-révolution. On donnait une vogue factice à des écrits qui ne correspondaient à l'époque que par leur vieille opposition à tout ce que le parti du passé essayait de ressusciter. C'est l'époque, aujourd'hui presque fabuleuse pour nous, de ces réimpressions volumineuses et indigestes des écrivains du siècle dernier.

A peine avait-il été question de religion sous Bonaparte, qui, en relevant de sa main consulaire les autels démolis, n'avait pas relevé le sentiment religieux. Il avait trop obtenu de l'Eglise pour que l'Eglise pût à son tour beaucoup obtenir de la nation. L'émigration, devenue dévote en vieillissant, et à qui la doctrine du droit divin rendait le catholicisme précieux, jeta la religion comme un filet sur le peuple français, qu'elle crut aussi affamé d'avoir un Dieu que Paris, sous Mayenne, l'avait été de voir un roi. Le trône et l'autel devant se prêter un mutuel appui, une nouvelle *Ligue* fut constituée, une ancienne milice sortit de dessous terre, la prédication mêla effrontément la religion éternelle à la politique du jour, le génie de l'Inquisition secoua ses torches mal éteintes, et la liberté religieuse fut ouvertement menacée. Cette nouvelle tendance devait avoir sa littérature. Elle eût aimé à se parer du nom de Châteaubriand, mais l'esprit pacifique et bienveillant du *Génie du Christianisme* lui convenait peu. Un

bonheur inouï lui donna Joseph de Maistre et l'abbé de Lamennais, esprits violens, dont la ferveur trempée de fiel faisait de la philosophie au profit de l'ignorance, du pyrrhonisme dans l'intérêt de la foi, de la démagogie pour le compte du pouvoir absolu, et traversait à grands pas la vérité pour arriver à l'erreur. Tandis qu'une telle cause rencontrait de si grands talens, l'opposition, née indifférente ou sceptique, n'avait rien pour lui barrer le passage, que des négations stériles ou un rationalisme glacé. Le grand ouvrage de B. Constant sur la Religion livrait à un juste mépris les contempteurs du sentiment religieux, mais refusait à ce sentiment toute forme absolue, immuable, c'est-à-dire divine. Le protestantisme se ranimait; menacé par le prosélytisme romain, il faisait acte de prosélytisme; il usait de son droit pour le constater; ses œuvres, il est vrai, n'étaient pas des livres; mais par ses soins le livre par excellence se multipliait de jour en jour. Le saint-simonisme surgissait alors, grotesque et poétique, avec ses pensées d'organisation, son mysticisme matérialiste et sa hiérarchie, comme pour attester à la fois notre inextinguible besoin d'une religion, notre impuissance à nous en donner une, et la vanité d'une théocratie dont Dieu n'est pas le fondateur.

On pourrait se méprendre cependant sur le caractère de l'opposition pendant cette mémorable période, et quelques remarques paraissent ici nécessaires.

Un caractère aride et négatif fut trop évidemment l'esprit de cette opposition chez la masse de ceux que les idées nouvelles avaient entraînés dans leur orbite. Ce que l'Allemagne appelle l'esprit *philistin*, esprit qui se compose de préventions aveugles, d'imbéciles dédains, de crédulité haineuse, d'ignorance pédantesque, de sottise sententieuse et de plate forfanterie, couvrit souvent d'un vernis de ridicule une cause embrassée et défendue par les plus nobles esprits. La défiance exaltait la défiance, l'injustice aiguisait l'injustice, et les préjugés bourgeois luttaient d'étroitesse et d'égoïsme avec les préjugés aristocratiques. Nier, toujours nier, était le système et la tactique de ces hommes pour qui la suprême sagesse est tout entière enfermée dans les axio-

mes d'un rationalisme grossier. «Ce serait néanmoins,» comme je l'ai dit ailleurs, « calomnier une époque glorieuse que de lui refuser l'instinct de l'ordre moral et un esprit noblement conservateur. Des espérances de plus d'une sorte, des intentions bien diverses se rattachèrent à des œuvres dont le principe était respectable; ces œuvres doivent être jugées par leur principe, et n'y voir que des espèces de *barricades* morales, ce serait méconnaître la nature humaine, et condamner dans son esprit tout le travail d'une grande nation. » Si nous devons honorer, chez plusieurs des hommes dont le parti a succombé en 1830, le culte des souvenirs et la religion de la fidélité, n'honorerons-nous pas aussi, dans le parti opposé, les nobles partisans de la liberté dans l'ordre, du progrès dans le calme, et du perfectionnement de la politique dans l'affermissement de la morale? Il y a, dans les œuvres de ce parti, tout un côté philanthropique et généreux, toute une activité étrangère à la politique, qu'il faut se garder de méconnaître. La religion seule, j'en conviens, y avait trop peu de part, ou une part trop douteuse, et ce fut là, même politiquement, un véritable malheur.

On ne parlait alors que de conspirations. On parlait surtout de celle du pouvoir contre la liberté. Vraie ou supposée, elle en suscita mille autres. Plusieurs d'entre elles ont laissé sur l'échafaud et sur le pavé des traces sanglantes; mais, de fait, la nation entière conspirait; la révolution, se croyant menacée dans son principe et dans ses résultats, s'était déclarée en permanence; on ne parvint jamais à lui persuader qu'on n'en voulait point aux faits accomplis et qu'elle s'armait contre des fantômes: elle voyait, avec quelque raison, dans les principes combattus, les résultats menacés; elle n'en était déjà plus à se défier; retranchée derrière la charte, elle attendait résolument le jour du combat. Son plus grand malheur fut d'avoir, comme il arrive à tous les partis, de funestes auxiliaires; mais ceux-là même accélérèrent le dénouement en donnant à la contre-révolution des prétextes pour se hâter, et le courage de tout oser.

L'intérêt si vif de cette lutte laissait néanmoins une large

place aux préoccupations littéraires; toute une littérature se rattachait aux craintes et aux espérances de la nation, aux passions mêmes et aux préjugés des partis. M. de Châteaubriand, comme poëte des vieux âges nationaux, ne trouvait que de faibles imitateurs ou de méchans copistes, dont la main débile agitait assez inutilement aux yeux de la multitude l'oriflamme et le drapeau blanc. Le peuple avait plus près de lui une poésie selon son cœur. Hier encore debout, l'Empire était déjà antique; sa gloire, née de la révolution, appartenait tout entière à la génération nouvelle; l'ancienne n'avait rien à en revendiquer, ni, pensait-on, rien à lui opposer. Bonaparte, nouveau Prométhée, n'était pas encore l'homme de l'histoire qu'il était déjà celui de la poésie. Le peuple ne se souvenait plus de l'avoir haï; et les pères, dont son ambition avait dévoré la postérité, se glorifiaient, en pleurant, d'avoir donné leurs enfans à l'immortel capitaine qui, désormais, aux yeux de l'orgueil national, personnifiait la France. La Restauration, révolution à rebours, avait eu aussi ses proscrits, son émigration; plusieurs des hommes de la république et de l'empire se consumaient dans l'exil, et l'exil les avait grandis. C'est le propre des révolutions d'accélérer la fuite des temps et d'appliquer la rouille de l'antiquité sur de modernes souvenirs; or toute antiquité est de la poésie. De grandes vicissitudes équivalent à de grandes distances dans l'espace et dans la durée; et tous les lointains parlent à l'imagination. C'était par là sans doute, mais bien plus encore par la persévérance de son héroïsme, que la Grèce ébranla si puissamment les âmes, et séduisit à sa cause, c'est-à-dire à celle de la liberté, les adversaires mêmes de toute révolution. Ce fut un grand coup porté à leur cause, en même temps qu'une abondante source d'émotions poétiques ouverte pour le monde entier. Cette lutte presque sans exemple forçait les uns à croire à la liberté, les autres à l'héroïsme, plusieurs à la Providence, tous à quelque autre chose qu'à la matière et à la force; cette espèce de foi est mieux que de la poésie, mais c'est aussi de la poésie.

Un peu d'enthousiasme était bien nécessaire à une époque

où la profanation des choses saintes avait aboli le respect, et où les succès flagrans de l'hypocrisie avaient fait, comme à l'ordinaire, surabonder l'impiété. Ceux qui ont pu observer cette époque malheureuse attestent que la soif du gain et des jouissances matérielles avait fait en peu d'années d'effrayans progrès, tant il est vrai qu'en mal comme en bien le pouvoir fait toujours l'éducation des peuples. Mais gardons-nous d'oublier que des esprits éminens et de nobles cœurs s'appliquaient à entretenir le feu sacré. La littérature de la Restauration rendit sous ce rapport d'importans services. Elle manifesta, elle accrédita des tendances très-élevées. Le spiritualisme alors, sous les auspices de M. Royer-Collard, se faisait jour dans la philosophie. La chaire académique, qui, dans un pays tel que la France, devient si facilement une tribune, popularisait tour à tour une science grave, une critique libérale, une spéculation étroitement liée aux plus grands intérêts de la nature humaine. C'est alors que le pouvoir persécutait, sans s'en douter, ses héritiers présomptifs dans la personne de trois simples professeurs : MM. Guizot, Cousin et Villemain. Il n'osa que plus tard s'attaquer aux journaux, dont quelques-uns, en groupant autour d'eux les principales notabilités littéraires, avaient ouvert une ère toute nouvelle dans l'histoire de la littérature périodique. Là aussi les doctrines généreuses qui consacrent la liberté au service du devoir avaient trouvé de fidèles organes ; là s'élaboraient de nouvelles théories littéraires, sous les auspices de MM. P. Dubois, Magnin et Sainte-Beuve ; là se laissaient deviner le nom déjà célèbre de M. Guizot, le nom sans tache et déjà vénéré de M. de Broglie : la gravité, la mesure ne faisaient que mieux ressortir, dans ces importantes publications, la force des convictions et d'une imperturbable espérance. Les innovations littéraires s'y discutaient, s'y préparaient, s'y consommaient en quelque sorte. Sur ce terrain seulement on se permettait la passion ; sur tout autre on était plus calme ; on l'était, ce semble, davantage à mesure qu'approchait le dénouement, et la *Revue française*, qui continua le *Globe* avec les mêmes ten-

dances et les mêmes élémens de succès, put prendre pour épigraphe : *Et quod nunc ratio est, impetus ante fuit.*

La liberté entière des communications avec l'étranger est la troisième expérience que fit la France dans les années de la Restauration. Longtemps avant que les études de Mme de Staël eussent fait faire à l'esprit français le voyage de l'Allemagne, M. de Châteaubriand l'avait fait aborder en Angleterre. Mais les loisirs de la paix, l'épuisement manifeste de la littérature classique, le besoin, si l'on peut dire ainsi, d'air et d'espace, furent les vrais médiateurs. C'est le lieu de rappeler le *Cours de littérature dramatique* de Schlegel, traduit en français par Mme Necker de Saussure, le livre de M. de Sismondi sur les *littératures du midi*, celui de Ginguené sur la *littérature italienne*, les travaux de M. Fauriel sur les poésies de la Grèce moderne, et les utiles extraits de la *Bibliothèque universelle*. Ce n'était pas assez de l'Occident : l'Inde même et la Chine étaient explorées. De nombreuses traductions, celle, particulièrement, des théâtres étrangers, suffisaient à peine à cette avidité d'impressions nouvelles. L'influence de deux écrivains, tous deux appartenant à cette nation que la France ne rencontrait plus qu'en lieu tiers et sur des champs de bataille, Walter Scott et lord Byron, exercèrent sur la littérature française une influence incalculable. La poésie tout objective de l'un, toute subjective de l'autre, jeta les uns dans l'imitation minutieuse des mœurs et dans la puérilité du costume, les autres dans un lyrisme exclusif, tous dans des nouveautés qui faisaient horreur aux derniers sectateurs du classicisme aux abois. En quelque manière, c'était aussi une littérature étrangère que cette littérature antique de la France, vers laquelle nous reportèrent les travaux savans et systématiques de M. Raynouard et les fouilles habiles de M. Sainte-Beuve dans notre Pompeii littéraire, l'âge décrié de Ronsard. La nouvelle école s'attaquait surtout au théâtre, ou, pour mieux dire, au drame tragique : elle avait résolu d'en finir, non-seulement avec Legouvé et Luce de Lancival, mais avec Racine. Quant à la comédie, qui dut alors de bons ou de brillans ouvrages à Picard, à Casimir Delavigne, et une *façon* nouvelle à l'industrieux

talent de M. Scribe, on sait qu'elle suit les révolutions des mœurs plutôt que celles des systèmes littéraires. La tragédie classique tint bon pourtant quelque temps encore. On eût dit que tandis que les novateurs répétaient leur rôle, leurs devanciers achevaient le leur. Longtemps on disputa plus encore que l'on n'agit; on procédait par systèmes; on délibérait une poésie comme on délibère une loi nouvelle, une construction, un emprunt : les vainqueurs, comme il arrive souvent, ne savaient pas très-bien que faire de leur victoire. De belles œuvres, élégantes de forme, légèrement émancipées, honoraient, dans sa défaite, le système expirant. Tous les partis applaudissaient les *Vêpres siciliennes*, le *Paria*, *Clytemnestre*, *Marie Stuart*. On tardait encore à réaliser les théories que B. Constant avait développées dans la préface de *Wallenstein;* mais trois ans avant la clôture de cette période devait paraître la préface de *Cromwell; Hernani* la suivit de près.

Hors du théâtre, la jeune secte se donnait carrière. On composait, pour la lecture, des drames dont l'histoire avait fait tous les frais et où la poésie n'était pour rien. M. Vitet dialoguait spirituellement l'histoire dans sa trilogie sur la Ligue. M. Mérimée, l'homme de la vérité inexorable, esprit à la fois exquis et dur, ne se donnait pas le souci d'accommoder aux exigences de la scène les drames saisissans ou amèrement comiques qu'il empruntait tour à tour au 16e siècle et aux plus récens souvenirs. Othello, l'Othello de Shakespeare, venait, sous la conduite de M. de Vigny, disputer la scène à son équivoque pseudonyme, le vieil Othello de Ducis.

Ces faits, d'ailleurs, se rapportent aux derniers temps de la Restauration. L'ancienne littérature et la vieille dynastie épuisaient ensemble leur fortune, et si la première succomba plus tôt, elle jouit néanmoins d'un assez long sursis. Il n'en est pas moins vrai que la fermentation de la nouvelle sève date des premiers temps. Un événement littéraire d'une grande portée, dans le sens de la renaissance, fut la publication des poésies d'André Chénier. Antique pour la forme et païen pour le fond, il ne paraissait pas avoir, avec le moment de son apparition posthume,

tous les genres de convenances ; mais sa langue poétique était nouvelle autant qu'admirable ; il ouvrait, en versification, des sentiers inconnus ; sa poésie, retrempée avec amour aux sources helléniques, était unique alors de sève et de fraîcheur. On ne copia point cette merveilleuse copie des anciens ; mais on lui mendia ses secrets de diction ; on se préoccupa des curiosités de la forme ; on revint, par un détour, à cette menue esthétique, à ce goût du détail qu'on avait tant condamnés ; l'art eut ses mystères, ses adeptes, ses initiations, ses conciliabules intimes, sous le nom profané de *cénacle :* c'est l'époque de la dévotion en littérature, et des engouemens d'école. Tout cela, à coup sûr, ne fut pas inutile ; ceux qui discutaient étaient artistes, et la préoccupation excessive de la *manière* n'éteignit pas l'inspiration. Toutefois quelques-uns des plus illustres de l'époque demeurèrent étrangers à ce travail de discussion, et ne l'avaient pas attendu pour prendre un parti. Béranger, avec sa poétique concision, ses drames concentrés dont les actes sont des couplets, son pathétique contenu et puissant, sa touche à la fois épicurienne et stoïque, son vers lentement épuré, d'où s'échappent tour à tour l'éclair foudroyant de l'éloquence et la flèche aiguë de la satire, Béranger n'était d'aucune école ; aucune aussi ne le reconnaît pour chef ; l'auteur du *Roi d'Yvetot,* de la *Sainte Alliance des peuples*, des *Bohémiens* et du *Juif errant*, reste encore aujourd'hui solitaire et unique comme il l'était en commençant ; seul aussi, ou presque seul, il a été adopté par le peuple. Quelques chants nationaux de Casimir Delavigne approchèrent de la popularité ; mais, à l'exception d'un petit nombre de vers, la voix du peuple ne lui servit guère d'écho. Classique avec intelligence, dernier représentant de cette élégance ingénieuse et poétique à laquelle étaient réservées de bien rudes atteintes, Casimir Delavigne, dont le talent, d'un éclat pur et charmant, est au moins aussi sûr de la postérité que beaucoup d'autres plus fêtés, avait précédé de quelques pas et suivait alors d'un peu loin le mouvement novateur ; et, à cet égard, son souvenir éveille peut-être assez naturellement celui de M. Villemain, dont les écrits sont l'objet, je ne dirai pas

d'une moindre, mais d'une moins affectueuse admiration. Un autre, plus célèbre aujourd'hui, dont Châteaubriand et Byron avaient averti le talent, ne devait rien non plus à l'école nouvelle, rien à aucune école, mais tout à la seule et incomparable félicité de son génie. Je chantais, a-t-il dit lui-même,

« Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
» Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
» Comme l'eau murmure en coulant. »

Rien jusqu'alors n'avait donné l'idée de tant de facilité, d'un flot si large et si doucement entraîné ; et cette noble mélancolie, cette mélodie suave, cette magnificence dont M. de Châteaubriand, à l'aurore du siècle nouveau, avait doté la prose française, M. de Lamartine était le premier à les transporter dans les vers. En poésie, l'amour ne connaissait pas encore d'Elvire ; l'élégie, plus passionnée qu'enthousiaste, n'avait chanté que des Eléonores. On connut, par les *Méditations*, le charme de cet amour en deuil, de cet amour mystique, idéal, mêlé à la religion, trop voisin peut-être de l'adoration religieuse. Lamartine était lyrique, il ne devait jamais être que lyrique, mais il l'était comme nul encore ne l'avait été, il l'était avec une individualité pénétrante et douce, aussi distincte, dans sa douceur, qu'une voix, parmi les hommes, peut l'être d'une autre voix. Ce fut un long cri de surprise et d'admiration lorsque, pareilles à un vol d'oiseaux à l'aile d'opale et d'azur, les premières notes de cette voix inconnue se répandirent dans les airs, lorsqu'on recueillit, à peine tombés d'une bouche d'or, des vers comme ceux-ci :

« O lac, rochers muets, grotte, forêt obscure,
» Vous que le temps épargne, ou qu'il peut rajeunir,
» Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
» Au moins le souvenir !

» Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
» Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
» Et dans ces noirs sapins et dans ces rocs sauvages
» Qui pendent sur tes eaux.

» Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
» Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
» Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
» De ses molles clartés.

» Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
» Que les parfums légers de ton air embaumé,
» Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
» Tout dise : Ils ont aimé! »

Les vers suivans, d'un caractère différent, n'étaient pas moins nouveaux dans leur genre ni moins ravissans :

« Ah! si jamais ton luth, amolli par les pleurs,
» Soupirait sous tes doigts l'hymne de tes douleurs,
» Ou si du sein profond des ombres éternelles,
» Comme un ange tombé tu secouais tes ailes,
» Et, prenant vers le jour un lumineux essor,
» Parmi les chœurs sacrés tu t'asseyais encor;
» Jamais, jamais l'écho de la céleste voûte,
» Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute,
» Jamais des séraphins les chœurs mélodieux
» De plus divins accords n'auraient ravi les cieux! ....
» Roi des chants immortels, reconnais-toi toi-même!
» Laisse aux fils de la nuit le doute et le blasphème;
» Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas,
» La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.
» Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première,
» Parmi ces purs enfans de gloire et de lumière,
» Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
» Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer!

Ce n'est pourtant pas par la séduction d'un exemple heureux, mais par des causes plus profondes et plus générales qu'il faut expliquer l'abondance, je pourrais dire le débordement du lyrisme, dans la littérature poétique de la Restauration. La poésie lyrique, et, pour mettre mon langage encore plus près de la vérité, la poésie *égoïste*, sous le nom flatteur de poésie *intime*, a conquis dès lors un espace démesuré. Tout, jusqu'aux genres avec lesquels le lyrisme est incompatible, est devenu lyrique et

subjectif. Prétendrions-nous exclure ou déprécier la poésie lyrique? Elle a sa place au soleil; elle est au fond de toute poésie; elle est, dans un sens, la poésie à son état le plus élémentaire. Mais la valeur, la vocation poétiques d'une époque où le lyrisme pénètre partout et remplace toute autre poésie, nous semblent, s'il faut le dire, assez contestables. Quand l'individu (je ne dis point l'homme) se fait l'unique sujet de ses chants, c'est que la vie, dans l'ensemble et la variété de ses manifestations, ne parle plus à l'âme; et il ne faudrait pas trop s'étonner si cette époque se rencontrait avec celle où la philosophie nie l'individualité, nie en quelque sorte les *êtres*, et ne reconnaît dans l'univers d'autre réalité que celle des idées. Au reste, nous avons ici à constater le fait, et non à l'expliquer.

Il y avait d'ailleurs compensation. Tandis que les uns s'acharnaient à l'invisible, d'autres, non moins ardens, cherchaient la couleur. Un talent vigoureux, obstiné, laborieux, les engageait dans cette voie. Il est vrai que son matérialisme poétique s'unissait en lui fort souvent à des émotions d'une vérité naïve et saisissante. Ce n'était pas là ce que le vulgaire des imitateurs pouvait lui prendre : ils s'attachèrent donc à sa forme et la parodièrent. Il sut les passionner, et bien d'autres encore, pour une maxime qu'aucun des grands âges littéraires n'a professée : l'art pour l'art; maxime qui ferait périr l'art si l'art pouvait périr. Mais si la poésie elle-même y gagnait peu, son instrument s'y perfectionna, la langue poétique en ressortit plus riche, plus industrieuse et plus hardie.

On approchait du moment où l'axiome d'un révolutionnaire fameux : « De l'audace, de l'audace, et encore de l'audace! » allait devenir toute la poétique des talens de second ordre. Une révolution politique devait donner le signal à l'émeute littéraire. Mais jusqu'en 1830, certaines limites furent, d'un consentement tacite, reconnues et respectées. C'était sans doute, même au point de vue littéraire, un grand malheur que l'affaiblissement des convictions morales, et quelques restes de préjugés les remplaçaient assez mal; mais ce ne fut que plus tard que ces préjugés même s'évanouirent et que toute unité disparut.

La Restauration ne consomma point cette vaste ruine. Les traditions du sens moral, maintenues jusqu'à un certain point dans cette littérature, lui donnent une valeur, lui conservent un attrait, dont la littérature de l'époque suivante ne s'est que trop dépouillée. On ne se croyait pas encore obligé, pour intéresser des hommes, de cesser d'être homme. Une commotion prochaine, dans l'ordre politique, devait ouvrir une brèche à la cohue de toutes les fantaisies, au pêle-mêle de tous les délires.

Quoi qu'il en soit, en deçà de 1830, la littérature poétique n'a pas à rougir d'elle-même, puisqu'elle a vu, dans tout leur éclat ou dans tout leur charme, le talent exquis de l'auteur du *Paria* et de l'*Ecole des Vieillards*, et le talent, non moins exquis, mais plus populaire de Béranger, puisque cette époque a entendu les premiers et les plus beaux sons de la lyre de Lamartine, et l'éclatante harmonie des Odes de Victor Hugo, puisqu'elle a recueilli les accens épurés de l'auteur d'*Eloa*, et les intimes confidences du livre des *Consolations*, puisqu'elle a vu naître ces charmans vers de Mme Tastu, qu'ont su s'approprier les mémoires les plus rebelles, puisque le *Voyage de Grèce*, si plein d'une vive fraîcheur, les colères poétiques de Némésis, enfin les vers belliqueux, et sonores comme une armure, du poëme de *Napoléon en Egypte*, appartiennent aussi à l'époque de la Restauration.

La Restauration eut donc des poëtes, et même quelques grands poëtes. Les habiles prosateurs ne lui manquèrent pas. Et pour ne parler d'abord que des genres les moins sévères, nous n'oublierons pas que cette même période revendique plusieurs des romans de Mme de Souza, le *Lépreux* de M. de Maistre, *Adolphe*, de B. Constant, et toutes les charmantes fantaisies de Charles Nodier, cet écrivain artiste, qui a orné de tant de moulures délicates une langue déjà si parfaite, ce défenseur, si classique dans la forme, de toutes les excentricités du romantisme.

J'ai déjà nommé des écrivains plus graves, par le ton du moins et par la nature des sujets qu'ils ont traités. Nous avons vu le génie colérique et impérieux de Joseph de Maistre éclater

dans les premières années de cette periode, par les fameuses *Soirées de St-Pétersbourg*; l'éloquence moins onctueuse que passionnée, plus sacerdotale qu'évangélique, mais admirable en tout cas, de l'abbé de Lamennais, se mettre au large dans le livre encore plus fameux sur l'*Indifférence;* et l'esprit généralisateur, sceptique et fin de B. Constant, développer ses ressources au profit du spiritualisme et aux dépens des croyances positives, dans son grand ouvrage sur la *Religion*.

Nous n'aurons garde d'oublier l'auteur d'*Antigone* et de l'*Essai sur les Institutions sociales*, le poétique et onctueux Ballanche, religieux en politique, idéaliste en religion, mais avec ces préoccupations sociales dont l'idéalisme français ne consent point à se séparer. En redescendant vers les régions littéraires, nous trouvons M. Villemain, plus littéraire que son siècle, se hasardant néanmoins avec bonheur au delà de cette région natale, dont il ne perdra jamais, si loin qu'il aille, l'exquise pureté d'accent. Les *Fragmens* de M. Cousin et la traduction de Platon doivent être comptés aussi parmi les richesses vraiment littéraires de cette époque; et la science elle-même les a augmentées de plusieurs beaux écrits, parmi lesquels le premier rang appartient sans doute à ceux de Georges Cuvier.

Mais les travaux historiques devaient surtout illustrer la Restauration. De toutes les formes d'opposition politique, aucune peut-être n'était plus sûre, et, indépendamment de toute intention polémique, l'heure était venue. Depuis que Voltaire, dans l'*Essai sur les mœurs*, avait indiqué la voie, elle n'avait été que peu fréquentée. Elle devait l'être alors; la liberté de penser était acquise; les circonstances prêtaient aux études historiques un intérêt puissant; les événemens avaient renouvelé, multiplié les points de vue; après l'histoire convenue, on voulait enfin l'histoire sérieuse; tout, dans ce genre, était ou semblait à refaire. Le tableau animé, rapide et spirituel qu'avait tracé Lacretelle du XVIIIe siècle et de la Révolution, le grand et beau récit des Croisades, par M. Michaud, avaient maintenu, même sous l'Empire, une place honorable aux travaux historiques; grâce à eux, la tradition n'avait pas été interrompue; mais

que de sujets, que de questions sollicitaient les esprits investigateurs et les plumes éloquentes! Sur les confins de l'Empire et de la Restauration, c'est encore M. de Lacretelle que nous trouvons, avec son histoire si agréablement, quelquefois si vivement narrée des guerres de religion au XVIe siècle, et Lémontey, avec ses recherches neuves et piquantes sur l'établissement monarchique de Louis XIV : plus tard, viendra son instructive et spirituelle histoire de la régence du duc d'Orléans. M. de Barante se fait chroniqueur dans son *Histoire des ducs de Bourgogne*, laissant, dit-il, parler les faits, laissant les temps se raconter eux-mêmes, mais leur soufflant tout bas tout ce qu'ils doivent dire. M. Guizot appliquant son attention sévère et sa raison rigide à l'examen des grands faits sociaux, écrit, après Voltaire, mais avec un savoir plus épuré et sous une inspiration plus humaine, l'histoire de l'esprit humain. M. Thierry, s'inspirant des chroniques sans les copier, retrace les destinées des races, et crée dans le domaine de l'histoire un intérêt nouveau, que fait valoir son style sérieux, ému, naïvement éloquent. M. Thiers et M. Mignet, deux grands talens et très-divers, tout en rendant hommage au principe de la révolution, appliquent à son histoire la doctrine de la nécessité, et mêlent d'une manière étrange le fanatisme et l'enthousiasme. — Moins écrivain que publiciste, M. de Sismondi poursuit, sous une inspiration libérale, son immense et précieux travail sur l'histoire des Français. — Ecrivain surtout, mais digne de sa mission nouvelle, M. Villemain passe de la littérature à l'histoire, en retraçant avec une élégance grave, et une spirituelle précision, les destinées de l'Angleterre sous Cromwell. — En dehors des préoccupations de la science et de la politique, M. de Ségur écrit ou chante l'histoire de la campagne de Russie. Une grande voix nous arrive des solitudes de l'Océan ; Napoléon à son tour raconte sa vie et son règne, il s'interprète lui-même, et, poëte à sa manière, élève jusqu'à l'idéal ses desseins et son caractère. Bien d'autres travaux sans doute mériteraient de n'être pas oubliés. Tout près de l'histoire, nous trouvons ces mémoires si souvent relus où la simplicité sans pareille de Mme de la Roche-

jaquelein atteint quelquefois au sublime; l'histoire de l'Espagne sous Napoléon, dans le roman d'*Alonzo*, où plus d'une fois la touche brillante et noble de M. de Salvandy rappelle assez vivement celle du *Génie du Christianisme;* enfin cette *Correspondance d'Orient*, commencée avant, finie après 1830, par un écrivain plus fidèle que tout autre aux traditions de cette élégance naturelle et facile, de cette pureté de langue et de goût, dont le XVIIIe siècle, au milieu de beaucoup d'erreurs, ne s'était pas departi.

En résumé, ces années ont été laborieuses et fécondes. Elles ont élargi, et même, de quelques côtés, elles ont rouvert le champ de la discussion en politique, de l'investigation en métaphysique, en morale et en religion. Elles ont poussé dans ces différentes arènes des esprits sérieux, des esprits ardens, et si elles ont plutôt signalé des points de vue nouveaux qu'elles n'ont établi quelque vérité nouvelle ou consolidé quelque grand principe, on peut dire qu'elles ont rendu hommage à la dignité de la nature humaine par la gravité des questions qu'elles ont soulevées. Réintégrée de la veille, l'histoire a étonné par la fermeté de sa marche, la hardiesse de son essor, la riche variété de ses travaux et de ses méthodes. Beaucoup d'hommes spirituels, instruits et diserts, quelques hommes véritablement éloquens, ont honoré la nouvelle tribune. La controverse politique a créé un nouveau genre de littérature et enrichi la langue dans le sens de son vrai génie. C'est dans le même sens que, sous la plume de quelques excellens poëtes, cette langue a exercé sa souplesse et constaté sa fécondité. Avec plus de préméditation, d'autres, en la froissant trop souvent, en ont pour ainsi dire multiplié les plis et adouci l'apprêt. Ils se sont piqués d'être plus naïfs, plus immédiats, plus intimes surtout, que leurs prédécesseurs; ils l'ont été quelquefois; mais, à tout prendre, la littérature qu'ils ont créée ne l'a pas emporté par le naturel sur celle qu'ils aspiraient à remplacer : plus réels peut-être, il n'ont pas toujours été plus vrais. La préoccupation d'une mission sociale a, vers la fin de cette période, revêtu d'une couche de pédanterie quelques-uns des plus beaux ta-

lens. Mais ce qu'on ne peut refuser aux poëtes de la Restauration, c'est d'avoir, en plus d'un sens, émancipé la poésie, et d'avoir remué, souvent avec bonheur, une très-grande variété de souvenirs, de sujets, d'idées, et de formes.

L'événement de 1830, en agitant les esprits jusqu'au fond, en ajoutant au scepticisme dans toutes les âmes, a modifié d'une manière grave l'état de la littérature. Il l'a, ou précipitée dans des voies toutes nouvelles, ou engagée plus avant que personne n'osait le prévoir dans la carrière des aventures. Il n'y a là, je suis porté à le croire, ni halte ni progrès, mais plutôt écart et tumulte. Tout excès provoque une réaction; quelques faits qui se passent sous nos yeux l'attestent jusqu'à un certain point; cet esprit de mesure, dont, à défaut du bon sens, le goût, cet autre bon sens, prend quelquefois la défense, a trouvé des représentans, ou plutôt il n'en a jamais manqué; mais les cris avaient couvert les voix. On revient, on se rassied, on s'interroge; mais où est la base de toute vérité littéraire? où est le bon sens moral? où est la fraîcheur et l'intégrité des convictions? où est cette vie raisonnable et saine de l'esprit et du cœur, cette foi simple aux élémens du vrai qui, certainement, guidait ou retenait la littérature du grand siècle, et qui, au fort de leurs égaremens, ne manqua pas entièrement aux écrivains de l'époque suivante? C'est ce que je me demande en finissant; c'est sur quoi, messieurs, je vous laisse; à ne l'envisager qu'au point de vue de la littérature et de l'art, cette question vaut qu'on l'examine; mais je vous rends la justice de croire que vous la considérez de plus haut, et que la dignité, l'avenir, les intérêts éternels de la nature humaine, vous touchent, en ceci, bien plus que la littérature.

A. VINET.

VERS INÉDITS

DE

CLÉMENT MAROT.

ÉPITRE EN VERS

ATTRIBUÉE A CATHERINE DE MÉDICIS.

La Bibliothèque cantonale à Lausanne vient de s'enrichir d'un manuscrit du XVIe siècle, curieux à plus d'un égard, par son contenu et par son origine. L'un de nos amis, M. Frédéric Chavannes, auquel toute cette vieille littérature est depuis long-temps familière, l'a étudié dans sa totalité avec le plus grand soin : il en a fait l'objet d'un travail bibliographique étendu, dont il nous permet de profiter pour rendre compte à nos lecteurs de cette intéressante découverte.

Ce manuscrit provient de la bibliothèque de M. le docteur Favre de Rolle, dont nous avons parlé ailleurs [1] ; il a été donné à la Bibliothèque cantonale par son neveu. C'est un très-petit in-folio de 282 pages, d'une assez belle écriture gothique, avec quelques dessins ou ornemens de calligraphie. Sauf deux ou trois annotations relatives à l'histoire de Genève et peu importantes, il ne contient que des vers. Les dates jointes à plusieurs des morceaux font voir qu'il a été composé pendant une longue suite d'années : le dernier est le discours (inédit aussi, croyons-nous) tenu sur l'échafaud par cet ancien évêque de Nevers, Spiffame, qui devint ministre à

[1] Cette très-riche et très-précieuse collection, qui avait beaucoup servi à Muller pour la composition de son grand ouvrage historique, est aujourd'hui dispersée à Rolle même, à Lausanne et chez plusieurs particuliers. Voyez la *Revue Suisse*, tome VI, p. 678.

Genève et y fut décapité en 1566 pour ses intrigues et un acte de faux.

M. Chavannes pense que « l'auteur du recueil était un maître d'école réformé enseignant à Genève au temps de Calvin ; et un nom, dit-il, celui de *Gentil Bregret*, qui se reproduit assez fréquemment est, sans doute, celui de l'écrivain premier propriétaire du volume. On y trouve réunie dans une soixantaine de pages, une masse de petits poëmes, dixains, huitains, quatrains, tous consacrés à la louange de l'art d'écrire, j'entends, l'art de tracer les lettres. Ce sont des invitations aux enfans à s'appliquer, aux parens à envoyer leurs enfans à l'école, des défis portés par un maître écrivain à ses confrères. Les motifs pour étudier sont tirés de l'avantage matériel le plus immédiat, et le panégyriste de l'écriture ne se fait pas faute de l'hyperbole. En somme, c'est une variation monotone du thème suivant :

Honneur aura incessamment
L'enfant qui saura bien écrire,
Profit aura pareillement
Quand saura bien chiffrer et lire :
Pour ce envoyez, tout d'une tire,
Vos enfans, marchands et bourgeois ;
Car par cet art, sans contredire,
Pourront gagner sols et tournois.

» Après ces abondantes promesses d'honneur et de profit, il est piquant, ajoute M. Chavannes, de trouver des quatrains exprimant le dénuement de celui qui enseigne cet art prétendu si lucratif. Ces plaintes sont naïves et presque touchantes.

J'ai tout despandu par chemin ;
L'argent m'est court, je n'en puis rire ;
Si m'est trop cher le parchemin
Contraint suis en papier écrire.
. . . .
Je suis quasi tout enragé
De me voir ainsi sans pécune :
Et si m'est force d'engager
Mes robes, et si n'en ai qu'une, etc. »

Les maîtres d'école prirent, comme on sait, une part très-active au mouvement littéraire et religieux de cette grande époque : c'est même sous le manteau pédagogique que débutèrent plusieurs ré-

formateurs, à Genève Froment, à Aigle Farel. Toutefois le nôtre, d'après ce qui précède, ne paraît guère avoir été que maître d'écriture, de lecture et d'arithmétique : c'est à cela que se bornait tout son programme ; il ferait bien sourire aujourd'hui, même les enfans, intéressés pourtant à ce que ces programmes-là ne soient pas trop longs. L'auteur du manuscrit y joignait un peu de poésie, sans doute à son usage personnel ; mais il altère assez fréquemment l'orthographe et la mesure des vers. Quel que fût au reste son degré d'instruction, il n'en était pas moins protestant décidé, fort ennemi de l'*idolâtrie papistique* et des prêtres, puisqu'il insérait dans son recueil des épigrammes telles que celle-ci :

> Ainsi qu'aux champs le vicaire sortoït
> Le dieu de pâte, en disant son bréviaire,
> Il voit un vent qui son dieu emportoit
> Non pas au ciel, mais dedans la rivière.
> Lors, en passant auprès d'une ravière (*un champ de raves*),
> Secrètement il y prend un naveau (*un navet*)
> Dont fait un dieu qu'il baille à Jehan-le-Veau.
> Lui, demi-mort pour le mal qui l'agrave,
> Mais néanmoins goûtant ce dieu nouveau,
> Mon dieu, dit-il, que tu me sens la rave!

Cette petite pièce, sinon la plaisanterie qui en fait le sujet, paraît inédite. Elle se trouve jointe à beaucoup d'autres du même ton, et à des dixains bien célèbres de Clément Marot. « Quelques expressions et la facture du vers, remarque M. Chavannes, nous feraient incliner à la croire aussi de ce poëte : elle est, en même temps, un triste exemple de la violence des controverses de cet âge et de l'oubli de toutes convenances auquel chaque parti se laissait entraîner. Il faut se rappeler de plus que le parti papiste répondait par des bûchers aux écrits de cette nature : la perspective du fagot donnait du montant à certains esprits. » Quant à l'épigramme suivante, elle est décidément du pays, au moins par le sujet et par les détails :

> Un cardinal en passant par Genève
> Craignait moult fort (*très-fort*) d'être luthérien ;
> Dormir ne peut qu'incontinent ne rêve
> Qu'il est perdu, qu'il est torné (*tourné*) en rien ;
> Ce néanmoins en lui y a un bien :
> C'est qu'en mangeant de ces ombles et truites,

Perches, ferraux et bezolles bien cuites,
Dit à ses gens : Enfans, voici bons mets;
Vrai est qu'on a toutes messes détruites,
Mais les poissons de ce n'en peuvent mais.

Un dernier dixain que nous citerons encore, pour être sérieux n'est pas d'un moins bon style :

N'est héritier auquel ne plaît lecture
Du testament que son père a laissé;
Encore moins, qui de garder n'a cure (*n'a soin*).
Entre ses mains l'écrit du trépassé.
Ou, pour le vrai, quand tout est bien pensé,
Plus vaut un seul parfait observateur
Du testament, que cent et un lecteur.
Si croyons donc que Jésus nous est père,
Enfans, gardons en tout, sans vitupère (*déshonneur*),
Le bon vouloir de notre testateur.

Cette épigramme, chose curieuse! est exactement la même pour le tour et le sens que celle de Marot :

Bien peu d'enfans on trouve qui ne gardent
Le testament que leur père a laissé, etc.

Elle nous semble même plus sentie et plus ferme. Est-ce une première ou une seconde version de Marot lui-même? est-ce une imitation? et s'il y a deux auteurs, lequel a pris à l'autre?

Comme pièce purement religieuse, le recueil contient surtout un long cantique, *le Cantique d'un frère prisonnier à Lyon pour la parole de Dieu, l'an 1553*, et *sur le point de la mort*. Sous un ton de complainte se font jour quelques accens vigoureux qui méritent d'être recueillis :

. . . .
. . . .

Je meurs, dit le corps.
L'âme dit : Je sors
D'un corps entaché
Qui m'a asservie :
Fi de cette vie
Serve de péché.

Adieu, ces bas lieux!
Je veux être mieux.
Terre, prends le corps,
Jusqu'au temps qu'il faille
Que ce que te baille (*ce que je te donne*)
Ressorte dehors.

O mon pays doux !
Je meurs loin de vous....

Adieu, mes amis,
Qui las ! êtes mis
Et qu'on peut nommer
Pierres précieuses,
Mais toutes bourbeuses
Au fond de la mer.

Je vole devant ;
Je vais m'élevant ;
Mon Dieu ! je te voi.
Et savez-vous quelles
J'appelle mes ailes ? —
L'espoir de ma foi.

Las, Seigneur, tu sais
Que, sous un tel faix
De méchanceté,
La machine basse,
Comme toute lasse,
Crie : Liberté !
. . . .
De ta forte main
Déploie ton ire,
Renverse l'empire
Du grand loup romain....
Tremblez donc, pervers !
Tombez à l'envers.
Dieu, le Dieu vivant
. . . .
Vous va poursuivant.

Fondez, élémens !
Tremblez, fondemens
Du monde l'appui.
Rochers et montagnes
Et plates campagnes,
Branlez devant lui....

Tenant ces propos,
Je sens un repos
Saisir mes esprits.
Las ! faut-il revivre,
En lieu de poursuivre
Mon vol entrepris ?

O Dieu, si tu veux,
Je sais que tu peux
Me tirer d'ici ;
Mais si, par cette heure,
Tu veux que je meure,
Je le veux aussi !

La plupart des morceaux dont se compose le recueil étaient déjà connus : ce sont des épigrammes de Marot, des rondeaux, des épîtres de ce même auteur, auquel notre *écrivain* avait, il semble, voué un culte à peu près exclusif, ce qui, vu l'époque, fait honneur à son goût. Cependant, parmi les pièces d'une certaine étendue intéressantes en elles-mêmes ou pour l'histoire littéraire, il s'en trouve trois encore d'inédites, l'une vraisemblablement de Théodore de Bèze, la seconde attribuée par le manuscrit à une princesse qui semble ne pouvoir être que Catherine de Médicis, la troisième bien décidément de Marot.

On a la preuve qu'il avait fait cette épître ; mais on n'avait pu la retrouver jusqu'ici ; elle manque dans toutes ses éditions. Si elle n'est pas un des chefs-d'œuvre de ce charmant poète à qui on peut refuser peut-être le génie mais non pas l'originalité, elle est au moins l'un de ses meilleurs morceaux de poésie sérieuse ; on y sent

une certaine gravité et fermeté qu'il n'a pas toujours au même point dans d'autres pièces de ce genre. Toutefois elle a surtout de l'importance pour l'histoire littéraire, en ce qu'elle comble une lacune dans la partie des œuvres de Marot qui se rapporte à certains incidens de sa vie agitée. M. Chavannes va nous éclaircir ce détail.

« Lenglet Dufresnoy a formé et publié la collection de toutes les pièces connues d'un long démêlé qui eut lieu entre François Sagon et Clément Marot. Les amis des deux antagonistes y prirent part, et le tout forme la majeure partie du sixième volume de l'édition de La Haie de 1731. La première pièce de cette collection est *Le coup d'essay de François de Sagon, Secrétaire de Sainct Ebvroul; contenant la responce à deux Epistres de* CLÉMENT MAROT, *retiré à Ferrare : l'une addressante au Roy Très-Chrestien, l'autre à deux Damoiselles sœurs.* Des deux épîtres mentionnées dans ce titre, l'une, à François Ier, est bien connue et c'est l'un des chefs-d'œuvre de son auteur; l'autre est restée inconnue jusqu'ici. Elle ne se trouve dans aucune édition des œuvres de Marot, et l'auteur de la notice placée en tête de l'édition des œuvres complètes de Marot, Paris 1824, dit en tout autant de termes que cette épître n'est pas parvenue jusqu'à nous. Cette épître, notre manuscrit la donne; et après l'avoir transcrite avec la plus scrupuleuse fidélité, nous exposerons les preuves que nous sommes en état de fournir de l'authenticité de cette pièce. Nous conservons l'orthographe du manuscrit.

Aultre espitre de Marot
Qui mandoit
Aux damoiselles.

Trescheres seurs joinctes par charite [1]
Le non des vrays amans de vérite
Sonne tant mal aux oreilles de ceuls
Que de loyr [2] sont plus que paresseux
Quen plusieurs lieulx de ce fol monde icy
On ne les veult oyr ne voir ausi [3]
Les vngs souuant par poyne [4] on persecute
Daultres helas par mort on essecute
Les ungtz souuant chasses de leur pays
Les autres sont ahorres [5] et hays
De leurs parens pour tout cella mes dames
Flechir ne fault plustout [6] doit en vous [7] ames
Croistre la foy voire a chescun qui la
Considerant que Jesus pour cella
Nous aconplit ses parolles escriptes
Car tous ses [8] maulx et poynes que je dictes [9]

1 Charité, vérité etc. — 2 Qui de l'ouir. — 3 Aussi. — 4 Peine. — 5 Abhorrés. — 6 et 7 Plutôt, vos, etc. — 8 Lisez ces, — 9 J'ai dites.

Promest aux siens par son non precieulx
Mais leur loyer certes est grant es cieulx
Et pour apprandre aux autres a souffrir
Droit a la croix premier se vint offrir
Au serviteur [1] nest besoing quil failhe
Se repouser quant le maistre trauailhe
Il a premier verite descouuerte
Ausi premier la poyne il a soufferte
Et tous ceulx la qui contre [2] luy diront
Poyne au jourduy comme luy souffriront
Mais la cher [3] seulle endure ceste poyne
Car lame franche est de soi toute pleine
De liesse [4] en se [5] corps tant rauie
Par ferme espoir de la segonde vie
Que les bruleurs juges et deputes
Sont mille fois plus que eulx persecutes
Par la collere ardante de laquelle
Mettent a mort linocente sequelle [6]
Du grant segneur qui sabatz [7] tout avise
Et se rit deux et de leur entreprise
Certes mes seurs ce torment viollent
Est de Jesus ce [8] triumphe exellant
Vous pouues bien escripre dire ou chanter [9]
Vous pouues bien hardyment vous vanter
Quauant mourir vous aues veu sur terre
Crist triumpher puys quon luy fait la guerre
Je dis [10] car a chescune fois
Que luy seul veult eslever sa voix
Les hommes lors de leur [11] nature menteurs
Jaloux des loix dont il sont inuenteurs
Luy courent sus cuydant [12] par fasson telle
Faire mourir une chose inmortelle
En verite filhes de Dieu aymees
De tant de croix que jay icy nommees
Le seigneur Dieu men a plusieurs offertes
Que je nay pas come deuois souffertes
Et de rechief me conuyent [13] recepuoir
Par son sainct non le mal de ne vous voir
Car pour le bruict que jay mes seurs benignes

1 On serait tenté de suppléer ici à l'altération évidente du vers, en insérant le mot *jà* — 2 Lisez *comme*. — 3 Chair. — 4 Plaisir. — 5 Lisez *ce*, le vers d'ailleurs est altéré ; peut-être faut-il mettre *Et* au commencement. — 6 Suite, troupe. — 7 Çà-bas, ici-bas. — 8 Je suppose qu'il faut *le*. — 9 Vers altéré. — 10 Il manque ici un mot et le vers suivant est gâté. On pourrait corriger *Guerre je dis*, et au vers suivant *faire entendre* — 11 Effacez leur. — 12 Pensant. — 13 Convient.

Destre contraire aux humaines doctrines
On a de moy oppynion mauuaise
En vostre court qui mest vng dur malaise
Lequel a fait come pouuez panser
Que daller la ne ouse [1] menasser
Dont a mon Dieu toute gloire je donne
Puys que le mal vient de cause cy [2] bonne
Le suppliant pour ma lectre fynir
Vouloir tousiours aulmenter et tenir
La foy en vous que jestyme deux Roses
Entre buissons et espines encloses.

» Telle est l'épître contenue dans notre manuscrit. Sagon nous fournira les témoignages nécessaires pour constater son identité avec celle qu'il a combattue dans son *Coup d'essay*. Nous trouvons dans cet ouvrage un *Petit prologue addressant l'épistre responsive des deux seurs à mes Dames de France*, *deux vrayes sœurs et parfaittes amyes*. Nous y lisons :

« Mais ce qui tant a poussé mon esprit
Contre Marot et son damnable escript
Transmis aux sœurs en forme d'une épistre,
C'est que vous deux avez le premier tiltre
De sœurs qu'on sait joinctes par charité,
Et qu'on ne dist sinon la vérité. » etc.

» Voilà bien indiqué le premier vers de notre morceau et la rime du second. Après le prologue vient une *Epistre par François de Sagon*, *secrétaire*, *aux deux sœurs de Clément Marot*, *pour confuter celle qu'il leur avait envoyée*, *parlant sainctement de charité et de foy*.

» Notre épitre débute effectivement en parlant de charité et de foi. Allons plus outre et tâchons de démêler quelque chose de clair dans le long verbiage de Sagon, car ce n'est ni par le talent ni par la précision que brille l'adversaire de Marot. Voici ce qu'il y a de plus net dans sa réponse :

« Il convient lire et veoir diligemment
Ce qu'il escript, puis faire jugement,
. . . .
En reprouvant . . . .
Ce qu'à la loy de Dieu ne condescent,
Comme est l'endroit où il dict sur la terre
Avoir vu faire aux innocens la guerre,
Par justiciers . . . .
Ce qu'il répète en plus de cent endroits ! !
. . . .
..... « Il abuse et du texte et du lieu :

1 Ose. — 2 Si.

Auquel on veoit en la saincte écriture
Que Dieu promist à mainte créature
Peine, et tourment, pour son nom précieux.

. . . .

Si a il mal deviné d'aoser dire,
Que pour la foy ont enduré martyre,
Tous ceulx qu'on a par mort exécutez
Et ses consorts d'exil persecutez. »

En voilà assez, ce semble, pour convaincre le lecteur que la pièce que nous avons transcrite est bien celle que Sagon avait en vue, et en conséquence que c'est une épître authentique de Clément Marot, inédite jusqu'à ce jour. »

Le manuscrit contient une autre pièce, assez piquante en elle-même, qui, de plus, a pour nous l'intérêt de se rattacher à une coutume nationale, savoir les tirs à l'arc remplacés aujourd'hui par les tirs à la carabine. On y prenait pour but un oiseau de bois ou de carton peint, appelé le *papegai :* de là le sujet de ce badinage poétique et son titre : *La monstre* (ou la revue) *des archers tirans au papegay*. Ce morceau, d'un style évidemment plus moderne, contenant le dénombrement et l'éloge de tous les principaux réformateurs à l'exception du seul Théodore de Bèze, on est fondé à le croire de ce dernier; il est d'ailleurs assez dans sa tournure d'esprit.

DE PAR le Roi seul haut et tout puissant
Duquel chacun doit être obéissant,
Je fais savoir à tous archers qui vivent
Dessous sa soulde (*solde*), et son enseigne suivent.
Qu'incontinent avec tous équipages,
Flèches et arcs, brassets, dards et cordages [1],
Au grand Palais qu'ils se trouvent en place,
A celle fin que la monstre se fasse,
Pour puis après tirer au Papegay.

OYANT ce cri, d'un cœur joyeux et gai
Maint bon archer pour tirer se présente.
Entre lesquels, d'une ardeur véhémente,
Tire WICLEF, tâchant par bien viser
Le Papegay entièrement briser
Et le ruer du premier coup à terre.
Car lui estant du pays d'Angleterre
Suivre voulut l'art de sa nation :
Si faillit-t-il à son intention :

1 Autre leçon : *braceletz et cordages*. Le manuscrit contient deux copies de ce morceau.

Combien qu'il fût si grandement adextre,
Tant seulement abattit l'aesle dextre
Qui le faisait jusqu'au ciel élevé
Et, comme un dieu, des humains approuvé.
Survint JEHAN HUS, jadis Bohémien,
Imitateur de Wiclef l'ancien,
Lequel tira de si ferme courage
Qu'il fit tomber beaucoup de son plumage
Et tellement le fit lors esbranler
Que l'on pensait qu'il ne dut plus voler ;
Mais, nonobstant ce grand coup, il demeure.
De quoi fâché, DE PRAGUE va sur l'heure
Enfoncer l'arc, pensant le mettre bas ;
Et toutefois, pour ce coup, ne peut pas :
Il est bien vray qu'en un pied le blessa,
Dont à clocher un petit (*un peu*) commença.
Ce que voyant, le grand MARTIN LUTHER
S'évertua de le précipiter :
De fait, d'ardeur, de courage invincible,
Débanda l'arc tant qu'il lui fut possible,
Et l'atteignit si droit à la visière
Qu'il le fit presque culbuter en arrière.
Ce néanmoins encor ferme se tint :
Dont irrité OECOLAMPADE vint
Encontre lui vivement décocher,
Se montrant lors si excellent archer
Qu'il emporta la cuisse entièrement.
MÉLANCHTON suit, sachant parfaitement
Gouverner l'arc, lequel tira de sorte
Que de sa flèche un autre pied emporte ;
Dont grandement diminua sa force.
Après ceux-là de l'abattre s'efforce
ZUINGLE, savant et renommé docteur,
Qui fait jouer son arc de si grand cœur [1]
Qu'il souffre mort par trop s'évertuer,
Et néanmoins ne le peut bas ruer :
Vrai est qu'il fit répandre de son sang.
Après tira HUTTENUS en son rang
Qui lui donna près du cœur une atteinte [2],
Dedans lequel CAPITO mit sa pointe
Et fit voler de sa plume beaucoup.
Mais quand BUCER vint pour tirer son coup,

1 Autre version : *Lequel guida son arc...* — 2 Autre version : *Dedans le col lui donna vive atteinte.*

On espéroit que sa grande excellence
Mettre le dut du tout en décadence.
Ce néanmoins ne le fit trébucher.
Il est bien vrai qu'il entama sa chair
Jusques au vif. Et après lui s'avance
A le darder le magnifique BRENCE,
Qui tellement sa force débilite
Que peu s'en faut qu'il ne le précipite.
Suivant lequel FAREL vint de grand zèle
Débander l'arc, qui lui mit bas une aile
Et l'empêcha de plus haut voltiger.
Le coup donné, le gentil BULINGER,
Ayant désir le ruiner du tout,
A jeté bas de la crête le bout.
Après celui, MALINGRE vint en place,
Pour tirer droit avant fort bonne grace,
Qui lui donna si grand coup par la tête
Que d'un seul coup il emporta la crête [1].
Puis JEHAN CALVIN, à tirer bien savant,
Pousse sa flèche en son corps si avant
Que peu s'en faut que bas ne le renverse.
PIERRE VIRET dans l'estomac le perce
Si vivement, que quasi le rend mort.

POUR l'achever chacun fait son effort;
Entre lesquels sont gentils compagnons
Qui n'ont encore en lumière leurs noms.
Et toutefois tirent si droit encontre
Qu'ils ont espoir d'être rois de la monstre:
D'autant qu'en bref ils rendront ruiné
Le Papegay qui a tant dominé;
Afin que plus entreprise il ne fasse
Dessus leur Roi, dont ils cherchent la grace.

Le dernier enfin de ces trois grands morceaux est intitulé : *Espitre de Madame la daulphine escripvant à Madame Marguerite.* S'il est réellement de Catherine de Médicis, ou si seulement il a été composé pour elle (c'est le moins qu'on puisse admettre), certes voilà une curieuse trouvaille : elle est en tout cas la plus poétique des trois. Une certaine facilité de tour, je ne sais quoi de noble et d'aisé qui plie le mètre avec grâce plutôt que l'auteur n'a l'air de s'y plier,

[1] Ces quatre vers sur Malingre manquent dans l'une des copies. Thomas Malingre fut ministre à Yverdon.

semblerait dénoter ici ou un poète rompu dans son art (mais il y a pourtant quelques négligences, quelques incorrections dans la phrase, qui ne sont pas d'un homme du métier), ou une personne que l'habitude du grand monde et d'une position élevée a rendue complétement maîtresse de sa pensée et de ses expressions. Voyons d'abord cette épître avant d'établir à qui on est, non pas tenté, mais forcé de l'attribuer [1].

Vous vous pourrez émerveiller, Madame,
Dont si soudain, sans avoir appris d'âme *(de personne)*,
Je me suis mise à composer en vers :
Vu que dormi n'ai sous les ombres verts [2]
De Parnasus, ni bu en la fontaine
Où puiser faut science si hautaine.
Peut-être aucuns *(quelques-uns)* n'en seront ébahis,
Et vous diront que je suis du pays
Où de tout temps les neuf Muses habitent.
Elles, pour vrai, à rimer ne m'invitent :
Le grand désir d'envelopper et mettre
Mes durs regrets en moins fâcheuse lettre
Et que je sai que de nature aimez
Le son plaisant des vers qui sont rimés,
C'est ce qui m'a, et si ne sais comment *(et pourtant je ne sais comment)*,
Fait devenir poëte en un moment.
Ce que l'amour, qu'à vous j'ai indicible,
M'a fait trouver bien aisé, l'impossible [3].

Hélas! tous ceux qui à rimer se peinent
Les argumens de plaisir entreprennent [4];
Mais, pour montrer ce que faire je sai,
Me faut écrire, en ce mien coup d'essai,
L'ennui que j'ai d'être loin demeurée
De vous, Madame et sœur très-honorée [5],
Sans que ébats ne me semblent qu'ennuis
Et que les jours ne me semblent que nuits [6].

1 Pour rendre la lecture de ces vers ce qu'elle doit être, c'est-à-dire agréable et coulante, nous ne conservons pas l'orthographe du temps, d'ailleurs souvent fautive dans le manuscrit. Ainsi nous ne mettons ni *esmerveilher*, ni *soubdain*, ni *fault*, ni *haultaine*, ni *veu*, ni *beu*, ni *regretz*, ni *invytent*, ni *compaignie*, ni *mectre*, *lectre*, *myen*, *loing*, *moingz*, *picquer*, *dangier*, *escripre*, etc., etc. — 2 Belle expression poétique de ce temps-là : on écrivait *umbres*. —3 Construction embarrassée. Le manuscrit n'a aucune ponctuation. — 4 Choisissent des sujets qui puissent fournir au plaisir, à la joie. — 5 *Honourée* dans le manustrit — 6 Construction vicieuse. Il faudrait *sans qui* au commencement des deux vers ; mais ils en seraient alourdis. Le sens d'ailleurs se comprend fort bien, et, s'il y a ici des *concetti* à l'italienne, ils ne sont pas sans vérité et sans grâce.

Aucunefois *(quelquefois)*, avecques habit noir,
Je me promène [1] en ce noble manoir,
Lequel plus grand qu'il ne soloit *(qu'à l'ordinaire)* me semble,
N'y voyant plus la compagnie ensemble.
Aucunefois, au jardin m'en allant,
Tout à part moi à lui je vais parlant [2];
Car vous diriez, tant il croit qu'il agrée,
Qu'il est marri qu'en lui ne me recrée.
Jardin royal, ce dis-je, ta verdure,
Tes fruits, tes fleurs, tout ce qu'art et nature
T'a pu donner, n'a ores *(maintenant)* la puissance
De me donner un peu d'éjouissance.
Si tu veux donc qu'autre chère te fasse,
Rends-moi la fleur qui les tiennes efface,
Rends-moi la noble et franche Marguerite;
Rends-moi aussi de noblesse l'élite,
Mon cher époux, qu'elle et moi soulions voir *(avions coutume de voir)*
Sur grands chevaux, et faire son devoir
A les piquer sur tes allées grandes.
Lors, me verras ainsi que me demandes.
En ce temps-là, pour plaisir les piquoit
Et sans danger aux armes s'appliquoit;
Mais maintenant, pour le bien de la France
Et pour honneur, prend armes à outrance.
Que Dieu lui doint *(lui donne)*, après tout débattu,
Fortune [3] égale à sa grande vertu!
Sur ce m'en vais à ma chambre ou ma salle,
Lieux désolés! on n'y chante ni balle *(ni danse)*.
Là devisant, à mes gens je m'adresse,
Aussi fâchés quasi que leur maîtresse.
Tandis, parfois, devers nous se transporte
Hôte ou laquais qui nouvelles apporte.
Mes lettres prends avec extrême joie.
Mais tout à coup j'ai si grand'peur que j'oye *(j'entende)*,
En les lisant, quelque mal advenu
Qu'entre aise et peine [4] est mon cœur détenu.
Quand j'ai tout lu et que rien je n'y trouve
De mal venu, avis m'est que j'éprouve [5]
L'aise de ceux qui ont fait leur voyage,
Dessus la mer, sans avoir eu orage.
O plus heureux que Mercure celui
Qui dès demain, ou plutôt [6] aujourd'hui,

1 Manuscrit, *je me pourmaine*. — 2 Manuscrit, *je vois parlant*.
3. 4. 5 6. L'original dit : *Fourtune, poyne, treuve, épreuve, plus tout*.

Me voudroit dire, en riant de vrai zèle :
Madame vient, ou : Allez devers elle.
Et plus heureux celui qui viendroit dire :
Henry vainqueur en France se retire.
Sous cet espoir, en grands dévotions [1],
Journellement faisons processions.
Processions, regrets, deuil et souci
Sont les ébats que nous prenons ici,
En attendant la fortune prospère
Des fils aimés et de l'honoré père.

Avant de rechercher quel est l'auteur réel de cette agréable épître, reconnaissons d'abord que cette *dauphine écrivant à sa sœur Madame Marguerite* ne peut être que Catherine de Médicis, dont l'époux, Henri II, était devenu dauphin en 1536 par la mort prématurée de son frére aîné. Elle écrit à sa belle-sœur Marguerite de France, qui fut plus tard duchesse de Savoie et protégea comme son père les arts et les lettres. Marie Stuart, dauphine aussi avant d'être un moment reine de France, eut également une belle-sœur nommée Marguerite, celle qui épousa Henri IV et fut répudiée par lui. Mais Marie Stuart ne pouvait pas dire, comme une fille des Médicis :

. . . . Je suis du pays
Où de tout temps les neuf Muses habitent ;

ni, si bien que Catherine, à la digne fille de François Ier :

. . . Je sais que de nature aimez,
Le son plaisant des vers qui sont rimés.

Enfin, d'autres détails encore : cette grande guerre qui remplit d'inquiétude la famille royale elle-même et qui exige le concours du père et des fils, ce désir de voir revenir Henri vainqueur, Henri, c'est-à-dire l'époux, et non, comme il le faudrait supposer pour Marie Stuart, Henri le beau-père ; tout cela convient beaucoup mieux à Catherine ou plutôt ne convient qu'à elle. Les vers qu'on a de Marie Stuart ne ressemblent nullement à ceux-là, et l'on verra plus bas, par le témoignage d'un contemporain, que Catherine, venue en France très-jeune, aimait à parler le français et le parlait fort bien.

1 Manuscrit, *en grans dévotions*. Peut-être faut-il, pour conserver à *dévotion* le genre féminin : *en grand'dévotion, journellement faisons procession.*

M. Chavannes pense qu'il faut rapporter cette épître à la dernière guerre de François Ier, en 1544, alors que ce prince, attaqué et faisant face à ses ennemis sur tous les points à la fois, reparut à la tête de ses armées, ce qu'il n'avait pas fait depuis Pavie. Mais l'auteur de l'épître ne dit point que François Ier combattit alors en personne : il forme seulement des vœux pour

> la fortune prospère
> Des fils aimés et de l'honoré père.

Or, la France s'était vue dans un non moindre danger lors de l'invasion de Provence en 1536, précisément à l'époque où l'époux de Catherine devint Dauphin. C'est le moment aussi où, pour la première fois, il fut chargé d'un commandement militaire. L'année suivante il força le Pas de Suze et poursuivit le marquis du Guast vers le Pô. Il pouvait donc *se retirer vainqueur en France*. François Ier ne conduisait pas la guerre, mais il vint aussi sur les lieux et entra en Piémont. Le mariage de Catherine, à l'âge de quatorze ans, s'était fait en 1533; elle était donc alors une toute jeune femme, de dix-sept à dix-huit ans : n'est-ce pas ainsi qu'on se la représente d'après notre épître, jeune, encore assez nouvellement mariée et pour la première fois séparée de son époux? Enfin, à cette époque, elle n'avait point d'enfans, car elle n'en eut qu'au bout de dix années de mariage et lorsque ses ennemis poussaient déjà au parti de la faire répudier. Or, que ce soit elle qui parle ou qu'on la fasse parler, comment une mère n'aurait-elle rien dit de ses enfans, en peignant d'ailleurs si bien et avec une tristesse si naturelle la solitude où elle vit en l'absence de son époux?

Cette date permet, de plus, de rapporter l'épître au seul poëte à qui on pourrait l'attribuer si on ne veut pas qu'elle soit de Catherine elle-même, c'est-à-dire à Marot. L'année 1537 il était rentré en grâce; il accompagna le roi dans cette guerre de Savoie; il était dans la fleur de son talent et de sa gloire; il avait composé les autres pièces de vers qui avoisinent celle-là dans notre manuscrit, tandis qu'en 1544 il se mourait en Piémont. En 1538, il fit même pour Jeanne de Navarre, alors enfant, une jolie épître enfantine adressée à cette même *Madame Marguerite*, fille de François Ier. Mais elle n'est pas du même ton et, de plus, l'*épître de la dauphine* a des qualités et des défauts qui ne sont pas d'un poëte : un poëte aurait fait mieux et n'aurait pas si bien fait.

On se représente trop uniquement Catherine à travers le masque

sombre et sanglant de la Saint-Barthélemy. Dans son long séjour en France et son règne ou sa domination de plus de trente années, elle fut bien différente suivant les momens. Il faut voir aussi en elle, surtout avant ses orageuses régences, la belle princesse italienne, la fille d'une époque et d'un pays où les arts étaient dans tout leur éclat, où les plus grandes dames se faisaient gloire de cultiver la poésie; la reine dont la cour était un modèle de politesse et d'élégance, et qui acheva sous ce rapport l'œuvre de François Ier; il faut se rappeler enfin le portrait que Brantôme trace d'elle et, sans adopter toute l'apologie de ce dernier, l'en croire du moins, comme contemporain, sur les dehors, les habitudes extérieures et les goûts qu'il attribue à Catherine de Médicis. Voici quelques traits où il en donne la même idée, ce nous semble, que notre épître; ce qu'il dit entr'autres de la passion de cette princesse pour l'équitation et la chasse, peut servir de commentaire historique à ces vers :

Mon cher époux, *que nous aimions à voir*
Sur grands chevaux, et faire son devoir
A les piquer sur tes allées grandes. . . . .
En ce temps-là pour plaisir les piquoit. . .

« Elle étoit, nous dira là-dessus Brantôme, de fort bonne compagnie et gaie humeur, aimant tous honnêtes exercices, comme la danse, où elle avoit très-belle grâce et majesté. .. Le roi François se délectoit à lui faire donner plaisir à la chasse, en laquelle elle n'abandonnoit jamais le roi, et le suivoit toujours à courir : car elle étoit fort bien à cheval et hardie, et s'y tenoit de fort bonne grâce, ayant été la première qui avoit mis la jambe sur l'arçon ; d'autant que la grace y étoit bien plus belle, et plus apparoissante que sur la planchette : et a toujours fort aimé d'aller à cheval, jusques à l'âge de soixante ans ou plus, qui pour la foiblesse l'en privèrent, en ayant tous les ennuis du monde, car c'étoit l'un de ses grands plaisirs. . . Et pense que de long-temps ne fut reine ni princesse mieux à cheval, ni s'y tenant de meilleure grâce, ne sentant pour cela sa dame hommasse, en forme et façon d'Amazone bizarre, mais sa gente princesse, belle, bien agréable et douce. »

Cela ne cadre-t-il pas merveilleusement bien avec ce portrait, de voir la jeune dauphine de notre épître se représenter son époux chevauchant dans les *grandes allées* du *noble manoir* auquel elle le redemande? Brantôme nous parle encore de l'esprit de Catherine, de sa facilité, de son bien-dire (et les lettres qu'on a d'elle en prose ne démentent point cet éloge), de son amour des arts, de la musique,

de la danse ; l'épître nous la montre en effet poussant cette exclamation de tristesse à la vue de ses salles désertes :

Lieux désolés, on n'y chante ni balle !

« Elle inventoit toujours, dit le même auteur, quelque nouvelle danse ou quelques beaux ballets... Elle aimoit fort à voir des comédies et tragédies .... et même celle des Zani et Pantalons, y prenant grand plaisir, et en rioit son soul comme un autre ; car elle rioit volontiers. Aussi de son naturel elle étoit joviale, et aimoit à dire le mot, et où il y avoit à redire..... Elle aimoit aussi fort les gens savans, et si lisoit volontiers ou se faisoit lire leurs œuvres.... Elle vouloit tout savoir. Elle disoit et parloit fort bien françois, encore qu'elle fût Italienne, à ceux de sa nation pourtant ne parloit bien souvent que françois, tant elle honoroit la France et sa langue : et faisoit fort paroître son beau dire aux grands, aux étrangers, aux ambassadeurs..... Elle leur répondoit fort pertinemment, avec une fort belle grâce et majesté..... Aussi naturellement elle aimait la musique et en donnait souvent plaisir à sa cour. »

Avec ces goûts et au temps de la première jeunesse, est-il impossible de croire que, dans un moment de mélancolie et de solitude, on ait écrit l'*épître de la dauphine à Madame Marguerite ?*

NOTE. L'auteur du cantique cité pages 231 et 232 est vraisemblablement l'un des cinq étudians français partis « de l'Université de Lausanne, » où l'un avait été secrétaire de Théodore de Bèze, un autre de Viret, et brûlés à Lyon en 1553. Voyez, à cette date, l'*Histoire ecclésiastique des églises réformées au royaume de France.* — Ce cantique paraît être aussi inédit. Il ne se trouve pas dans l'*Histoire des Martyrs*, de Crespin, qui contient les interrogatoires et les lettres des cinq étudians de Lausanne et tout le récit de leur supplice.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

—

AVRIL.

LETTRES DE Mme DE CHARRIÈRE A BENJAMIN CONSTANT [1].

Pour compléter l'intérêt qu'offre l'intime correspondance de deux personnes si distinguées, on a bien voulu nous permettre de publier quelques lettres de Mme de Charrière. Avec autant d'esprit que son illustre ami, elle montre plus de cœur et attache avec plus de charme : on y sent partout la tristesse profonde d'une vie de femme où la sensibilité souffre et que les ressources du talent, du caractère, de la fermeté, celles même d'une célébrité choisie, n'ont pu guérir. Une grâce aussi charmante qu'aisée, un tour fin, vif, spirituel, une correcte et rare originalité dans l'élégance, tout est remarquable en ces pages où il n'est pas une ligne, pas un mot qui sente la recherche ou la prétention, ou l'affectation, ni dans la manière ni dans les sentimens. Chose bien exceptionnelle! après avoir lu, et surtout relu ces lettres, on voit une femme supérieure, dans

[1] Voir la livraison de mars, p. 180. On se rappelle que Mme de Charrière passait la plus grande partie de l'année à Colombier près de Neuchâtel. Benjamin Constant lui écrit de Lausanne, d'Angleterre, de Brunswick, de Paris.

le libre usage de ses facultés, mais surtout on aime et on plaint une âme faite pour trouver autre chose dans la vie que ce qu'elle en a connu.

« Ce mardi 30 août 1790.

» Mon Dieu, que je suis fâchée que vous soyez faible et malade! J'aurais encore mieux aimé, non pas peut-être votre oubli total, mais un caprice de votre part, une boutade dont vous auriez pu revenir. Au nom de Dieu, revenez aussi de cet état de langueur que vous me peignez si bien et si tristement. Ne vous faites point de violence; seulement ménagez-vous, que votre nourriture soit saine et vos repas réguliers, n'étudiez pas mais lisez nonchalamment des romans et de l'histoire. Lisez de Thou, lisez Tacite, ne vous embarrassez d'aucun système, ne vous alambiquez l'esprit sur rien, et peu à peu vous vous retrouverez capable de tout ce que vous voudrez exiger de vous.

» Je suis bien maladroite si j'ai en effet mérité le reproche que vous me faites d'être dure quand vous êtes tendre, et tendre quand vous êtes dur, car j'ai exprimé le contraire de ma pensée et de mes impressions. Il se pourrait que j'aie été plus libre et plus franche quand je vous ai vu disposé comme autrefois, et plus réservée, plus cérémonieuse quand j'ai cru qu'il fallait vous ménager pour ne pas entièrement vous perdre. Ce que je puis vous assurer, c'est que je n'ai pas eu un seul sentiment ni mouvement de cœur qui fût dur à votre égard, depuis que je vous ai revu il y a treize mois.

Je fus très-blessée d'une certaine lettre de La Haye que je n'avais méritée en aucune façon. Je vous écrivis en conséquence, mais je gardai ma lettre. Vous m'avez écrit au nouvel-an : j'ai été transportée de plaisir. Vous m'avez encore écrit pour me dire : MADAME, *je vous aime moins que . . . et que . . .* je n'en doutais pas, mais je ne compris pas pourquoi vous me le disiez. Depuis, j'ai reçu encore une lettre *provisoire* de vous qui était fort douce, je crois y avoir répondu avec beaucoup d'amitié, car je n'avais pas autre chose au cœur. Depuis, j'ai encore écrit et encore. M. Chambrier a envoyé ma dernière lettre par Francfort. Elle est en chemin. Voilà toute mon histoire. Je vous remercie de m'avoir dit (quoique bien brusquement) que vous aviez rendu sa visite à M. du Pasquier. Ah sire! qu'il est difficile de parler franchement à votre majesté sans la fâcher un peu! et cependant quelle majesté pourrait mieux soutenir l'examen de la rigoureuse franchise que votre spirituelle, sensée et très-aimable majesté! Pourquoi repousse-t-elle mon pauvre mentorat qui est si peu de chose, qui, venant de si loin, frappe si faiblement au but? Par exemple vous fâcherez-vous, sire, si je vous demande encore le billet que M. de Ch. m'avait chargé il y a quelques mois de vous demander? un billet en peu de mots pur et simple? Vous ne sauriez croire ce que je souffre quand il me semble que vous n'êtes pas en règle avec les gens que je vois. Ils ont beau ne rien dire; je les entends.

» Si je trouve une occasion de vous envoyer cette lettre ce soir, je vous l'enverrai. . . Sinon elle partira samedi prochain, jour où je dois voir arriver Zingarelli. Nous ferons ensemble la musique de l'*Olympiade* de Métastase dont j'ai

déjà fait ou ébauché presque tous les airs. Avez-vous lu les *Eclaircissemens sur la publication des Confessions*, etc.? Je suis persuadée que vous en serez très-content. Fauche [1] a eu soin de les répandre pour son intérêt...... Vous me demandez si j'ai renoncé à Cécile et aux voyages du fils de Lady Betty avec l'amant de *Calixte* [2]. Hélas! je n'ai point renoncé, mais où retrouver quelque enthousiasme, quelque persuasion que l'homme peut valoir quelque chose, que le mariage peut être un doux, tendre et fort lien, au lieu d'une raboteuse, pesante et pourtant fragile chaîne? L'imagination se dessèche en voyant tout ce qui est, ou bien on se croit fou quand on s'est ému quelques momens pour ce qu'on croyait qui pouvait être. Le temps d'une certaine simplicité romanesque de cœur s'est prolongé pour moi outre mesure, mais peut-il durer toujours et malgré la sécheresse de ma situation? En fait de littérature, hors M. du Peyrou [3] qui dicte presque tous les jours à son valet de chambre Chopin un billet pour moi et à qui j'écris aussi presque tous les jours, il n'y a personne que je puisse occuper un quart d'heure de suite de ce qui m'intéresserait le plus vivement. Quand il s'agirait d'un livre comme l'*Esprit des loix*, personne n'y prendrait garde qu'en passant. Le tritrille [4], l'impériale, les nouvelles de France absorbent tout. Sur d'autres objets je n'aurais que le secours d'une jeune personne qui voudrait tout faire pour moi mais qui ne peut pas seulement me venir voir, à pied, quand il lui plaît et qui, lorsqu'elle sera mariée, quoique plus maîtresse de ses actions, se trouvera encore moins libre, car son futur époux l'adore, et certainement elle ne voudra pas lui faire le chagrin de le quitter souvent; moi-même je ne voudrais pas le priver d'elle. Il l'aime trop, et depuis trop long-temps, et avec une délicatesse trop grande, pour qu'il faille lui faire le moindre chagrin; et il est cloué à Neuchâtel par un emploi le plus laborieux du monde; d'ailleurs les avoir ensemble serait ne rien avoir.

Je m'égare bien loin de ma réponse à votre question, mais enfin vous voyez qu'il n'y a pas dans ma manière de vivre de quoi se ranimer pour des chimères aimables. Je n'oserais presque plus compter sur un lecteur.... Depuis long-temps vous ne m'avez pas témoigné la moindre curiosité; jamais vous ne m'avez dit un mot des *Phéniciennes* [5] depuis qu'elles sont finies, depuis qu'il y a :

» Le crime est glorieux
Quand il s'agit d'un diadème :
Respectons dans le reste et les lois et les Dieux.
. . . .
On y voit bien la mort on n'y voit pas la crainte
Et du trait meurtrier tel sent déjà l'atteinte
Dont la mourante main par un dernier effort
Décoche encor le trait qui doit venger sa mort.

1 Libraire neuchâtelois. — 2 Roman de Mme de Charrière. — 3 L'ami de J. J. Rousseau, celui avec lequel ce dernier retrouva un jour les pervenches. M. du Peyrou vivait à Neuchâtel, où l'on montre encore son hôtel. — 4 Espèce de jeu, alors fort à la mode à Lausanne, à Neuchâtel. — 5 Opéra de Mme de Charrière, qui en a composé et fait jouer plusieurs.

» Je faisais pourtant ces vers dans l'espoir que vous m'en parleriez. Enfin j'ai pu me donner un musicien, un compositeur ; bon artiste mais froid. C'est ce qu'il me faut, non pas pour m'amuser, mais pour faire de la très-bonne musique ; car un grand génie musicien ferait sa propre musique et non pas les remplissages qu'il faut à la mienne. Oh ! la drôle de chose que la prévention, que les noms et leur pouvoir ! Votre cousine n'approuve que ce qui vient d'un *ini*, d'un *ici*, d'un *iti*. Un petit air de chalumeau que j'avais fait pour Polyphême et son rocher était charmant, vraiment charmant. Zingarelli, qui alors avait besoin d'argent et voulait faire quelque chose que je payasse et ne sentait rien, l'a un peu gâté ; c'est comme cela gâté et devenu commun que votre cousine l'a trouvé bon, etc. Ah mon Dieu, mon Dieu ! Et vous éprouvez les mêmes choses ou des choses semblables, on ne vous entend, ni ne vous répond, ni ne vous aide, ni ne vous encourage. Vous avez moins besoin que moi de secours ; vous savez mieux que vous savez, et n'avez pas comme moi ces momens où je ne sais pas seulement si j'ai le sens commun ; mais encore faudrait-il être connu et entendu. Si j'avais osé penser et dire : Il ne faut pas vous fixer loin de moi et en me comptant pour rien, car je vous suis nécessaire ; comme on eût crié à la présomption, à la folie, surtout à l'égoïsme ! Quoi ! vous voudriez sacrifier un jeune homme, son établissement, sa fortune, sa gloire, à vous, au plaisir de le voir ! La bonne Mlle Louise dit quelquefois : Pour être comme vous étiez ici avec M. Constant, il fallait précisément qu'il fût malade : sans cela il se serait bien vite ennuyé, il aurait couru tous les jours à Neuchâtel, et je m'humilie à dire : Cela est vrai. On ne veut pas seulement que quelqu'un s'imagine qu'il pouvait être aimé et heureux, nécessaire et suffisant à un seul de ses semblables. Cette illusion douce et innocente, on a toujours soin de la prévenir ou de la détruire. Je vous écrirai bientôt une autre lettre et je tâcherai de faire partir celle-ci aujourd'hui. »

« Au citoyen Benjamin Constant, membre du Tribunat.

» Il est donc dit que je paierai volontiers, s'il le faut, l'impression des *Finck*[1]. Un honnête libraire, s'il les vend comme on a vendu *Calixte*[2], me rendra de l'argent : du moins je le suppose, quoique cela ne me soit jamais arrivé. Ne pourriez-vous vous adresser à votre collègue Pougens ? Il dit tant de belles phrases, et je suis son abonnée, et il est de l'Institut comme du tribunat. Peste ! et encore peste ! Il est allé de Colombier à Paris un très-joli roman. Un cousin de Mlle de Gélieu auquel elle l'a envoyé en avait déja parlé, avant de l'avoir reçu, à quelques libraires, on lui avait objecté précisément comme à vous le peu d'étendue. Que cela me paraît bizarre ! une lecture d'une demi-journée à laquelle on pense le reste du jour et que l'on n'est pas fâchée de lire le lendemain à ses amis, me paraît ce qu'il y a de plus agréable. Oh ! que j'aurais bien pardonné à Mme de Genlis d'avoir laissé de côté son jardin allégorique et toutes ses dissertations. Je n'ai trouvé de remède à ce que chérissent vos libraires que de le sauter à pieds joints. Si Pougens n'est pas disposé à me rendre

[1], [2]. Ouvrages de Mme de Charrière.

aucun service, je sauterai par-dessus toute sa bibliothèque; car les vers de Legouvé qui a une si grande habitude du théâtre, ceux de Colin d'Harleville qu'on espère *y rattacher*, sont aussi peu supportables que les amphigouriques, outrés et vils éloges que souvent on leur prodigue, et la prose qu'on dissèque ne vaut pas mieux que les vers que l'on cite. Quoi que ce soit moi qui abonne c'est M. de Ch. qui lit. Dieu me pardonne, aurait dit un certain vieux M. Lucadon, il a lu tous les volumes de certains discours......... M. Lucadon était couché avec un de ses amis dans une auberge pendant un effroyable orage, d'autres hommes de sa même compagnie occupaient un autre lit. Dieu me pardonne, dit-il tout bas à son ami, je crois qu'ils prient!...... Qu'ils sont enflés et pathétiques (ces discours)! J'en ai lu dix moitiés de page au moins, ainsi vous ne m'accuserez pas, comme à propos des *Opinions religieuses*, de juger sur la couverture du livre. Des sectateurs zélés de la religion catholique opposent à ce prédicateur protestant que leur foi est plus poétique, plus favorable aux arts. — Mon Dieu, qu'un sujet très-grave peut devenir plaisant........

» Vous n'avez donc eu aucun tort, aucune négligence pour le mariage rompu ni pour les Finck,...... Quand nous aurons pris un parti je vous le manderai, et vous verrez ce que vous pouvez et voulez faire. Je vous tends bien franchement la main, la griffe s'éloigne, la douce patte ne se présente pas, elle sent l'hypocrite saint homme de chat. Adieu.

» *P. S.* Hier Mme S*** voyant le plaisir que m'avait fait votre lettre et celui que vous avait fait la mienne dit : *Il est des nœuds secrets*. Certains fils, ajouta-t-elle, sont fins et deviennent imperceptibles, cependant ils ne rompent pas. On les retrouve dans l'occasion. Je lui dis que je vous régalerais de ce propos, et de l'à-propos. Voici une lettre toute pliée et avec son adresse, que je r'ouvre deux fois le jour pour ajouter quelques mots en dedans, en dehors, entre les lignes, — partout..... Vous croyez peut-être qu'après tant de bavardage j'ai tout dit. Oh non!....... Vous demandez si je porte ma belle robe noire. Non, ma garderobe se règle sur miss. Ses griffes vraiment acérées éraillent mes habits, et toute sa personne les salit un peu. Il faut s'arranger pour n'avoir jamais à repousser sa petite bête...... Mon luxe personnel est tout entier dans mes mouchoirs de poche. J'en ai à vignettes, à petits trous etc. J'en ai un brodé!

« Ce 11 octobre 1794.

» S'il vous reste des courses à faire, prenez une bonne voiture fermée. Si vous devez aller encore chez quelque riche tante, mettez dans votre poche un morceau de viande froide et un pot de confitures. J'espère qu'après cela vous viendrez ici et que le grand plaisir que j'aurai à vous voir vous fera trouver quelque plaisir à vivre. Vous me dites avec bien de l'esprit et bien des antithèses que vous n'existez presque plus. Fort heureusement je n'en crois rien. — Aujourd'hui vous avez dîné chez Mme de Staël et, supposez que vous ayez eu encore ce matin votre mélancolique humeur de hier, elle est sûrement passée ce soir. Vous aurez entendu et dit de l'esprit; vous aurez ri ostensiblement et peut-être aussi en cachette, enfin vous vous serez recréé et ainsi créé à neuf (pas tant à neuf; vous vous serez refait ce que vous étiez il y a quelques jours), vous vous trouvez

à l'heure qu'il est un très-aimable Constantinus. Il ne s'agit pas de végéter toujours comme un sot ou comme une plante, mais il faut végéter de cette sorte quelquefois et en prendre votre parti.

» M. de la R** a des chagrins et il se trouve que c'est nous, M. de Ch. et moi, qui l'aimons et l'estimons de tout notre cœur, qui lui en avons attiré. J'y vois du moins grande apparence. M. de Charrière a écrit pour lui rendre service et il lui aura nui ; j'ai parlé, à vous et peut-être à d'autres, par intérêt, pitié, estime, et j'aurai produit l'effet que produit la haine. . . . . Peut-être ne vous ai-je pas parlé mais vous ai-je écrit ; en ce cas-là, mes lettres retardées peuvent avoir été lues et rapportées. La jolie chose que cela, l'aimable trésor de réflexions que cette pensée ! Vous êtes l'homme du monde qui redit le moins cela même qu'il paraîtrait fort innocent de redire et, malgré moi, je crois devoir m'attacher à la pensée que ce sont mes lettres lues qui ont fait le mal. Encore une fois je vous prie de voir M. de la R**. Vous en aimerez mieux votre vie quand vous verrez le bien qu'elle fait à la vie d'autrui. . . . . . Oh Dieu ! quel odieux monde que celui-ci ! que de haines, de persécutions ! quelle hypocrisie avec ceux que l'on craint ! quelle lourde malveillance vis-à-vis de ceux qu'on peut écraser !

» Adieu ! je vais écrire deux mots à cet honnête homme. — Nous eûmes hier un bal de pressureurs et de vendangeuses où j'assistai de huit à neuf et de dix à minuit. J'eus le bonheur de plaire beaucoup à toute la compagnie, et il n'est bruit aujourd'hui que du plaisir qu'on a eu à me voir. J'ai causé, j'ai ri. . . . »

—

« Qu'il sera doux de vous revoir !
Chacun me voit, le jour, le soir,
Lire cent fois, par cœur apprendre
L'écrit charmant qui m'en donne l'espoir.
Qu'il sera doux de vous revoir,
S'il est si doux de vous attendre ?

—

» Ces dons si précieux dont l'avare nature
N'en accorde jamais qu'avec poids et mesure,
Un flatteur les prodigue et, les entassant tous,
Il charge son héros d'un esprit vif et doux,
Profond et toutefois charmant avec les belles.
De ces portraits trop beaux quels que soient les modèles,
Je trouve, Benjamin, que l'on n'y peint que vous.

—

» Du mot : *savoir par cœur ;* pour la première fois
Je vois le sens et l'origine.
L'enfant qui bâille ou se mutine
Apprend par force, obéissant aux loix
Du dur pédant qui le chagrine,
Mais on apprend par cœur ce qu'on apprend par choix.

» 2 décembre, attendant Benjamin Constant. »

—

« C'est bien. Ayez la bonté de m'écrire. Je ris en voyant que, dans votre pyrrhonisme de théorie et de pratique, votre seule opinion constante et nette c'est que je ferais une sottise en me détachant, en vous repoussant. Elle est juste du moins, elle est seule, gardez-la ; je suivrai le conseil qu'elle renferme. Vous ne savez pas si vous feriez une sottise, vous, en faisant ce qui serait une sottise en moi ; à la bonne heure ! c'est que vous ne savez rien de vous. Vous vous étudiez beaucoup, puisque vous dites comme Socrate : Je sais que je ne sais rien. Je trouvais ce matin, en me réveillant et en pensant que nous n'étions plus brouillés, que c'était comme si on m'avait rendu l'usage d'un bras ou d'une jambe. Je tâcherai de ne me plus éclopper ni manchotter. Epargnez-moi, si vous pouvez, les ironies et pensez, en lisant mes lettres, que je n'en emploie jamais, que *soit* c'est *soit*. Que je ne dis point : *Je suis bien aise de voir*, quand je suis désespérée de voir, etc., et que l'humilité avec laquelle je parle souvent n'est jamais jouée. Adieu et revenez. »

— Rien de bien nouveau dans ce mois ; on parlait très-vivement, lors de notre dernière chronique, des élections à faire à l'Académie. Les deux choix de M. Sainte-Beuve et de M. Mérimée ont été approuvés par l'opinion. On s'accorde à penser que le tour de M. de Vigny maintenant ne sera plus reculé. L'entrée de ces hommes nouveaux semble donner le signal d'une révolution au sein de la docte compagnie : le vieux parti dit *académique*, des rédacteurs du *Constitutionnel* et de ceux qui se croyaient voltairiens, a décidément le dessous.

— Il y a eu une petite révolution dans le journal même, le *Constitutionnel ;* le vieux parti des Jay, des Etienne, battu à l'Académie, a été de plus évincé de ce journal où il régnait et trônait de temps immémorial. Les bénéfices baissant, les propriétaires ont provoqué une mise à l'enchère, et le journal a été adjugé à M. Véron, ancien directeur de l'Opéra, ancien fondateur de la *Revue de Paris ;* c'est une manière de financier artistique et littéraire. Il offre de gros prix aux rédacteurs ; il doit publier le *Juif errant* de M. Eugène Sue et l'a payé, dit-on, 100,000 francs ; il a pris Rolle, le rédacteur des feuilletons de théâtre, au *National* ; il a acquis la collaboration de Mme Sand pour qui la *Revue indépendante* était une ressource un peu maigre. On met encore en avant beaucoup de noms ; mais ces promesses magnifiques tiennent peu d'ordinaire ; et le vieux *Constitutionnel*, en voulant se rajeunir comme Eson, pourrait bien avoir le destin de Pélias. On revient aisément aux vieilles images classiques en parlant du *Constitutionnel*.

— On parle aussi d'une autre transformation qui serait prochaine. La *Revue de Paris* quitterait sa forme de recueil et paraîtrait trois fois la semaine en feuille, de manière à servir ainsi de *chaloupe-canonnière* au gros vaisseau de la *Revue des Deux Mondes* auquel elle est liée. Il sortira peut-être quelque chose de nouveau de tout ce mouvement. La presse en a bien besoin : il ne s'y produit aucun talent remarquable depuis long-temps.

— Les Revues entrent de plus en plus dans une voie d'opposition, d'une opposition modérée, assez pratique, et qui gravite autour de MM. Thiers, Vivien. On attribue même à ce dernier la rédaction actuelle de la Chronique de la *Revue des Deux Mondes* où il aurait remplacé M. Rossi.

— Le carême produit cette année son courant ordinaire ; il y a foule de retraites, de conférences ; l'abbé de Ravignan à Notre-Dame, ailleurs l'abbé Bautain et d'autres attirent la jeunesse et les fidèles. Malgré les fautes politiques des Evêques, la mode néo-catholique se soutient.— Tout cet hiver pourrait se résumer dans ces mots : *Suite et continuation du précédent.*

— La *Revue des Deux-Mondes* continue ses utiles et curieuses *Etudes diplomatiques sur le dix-huitième siècle.* Dans son numéro du 1er avril elle publie un très-intéressant travail du comte Alexis de Saint-Priest sur la suppression des jésuites en Portugal, en Espagne, en France et à Rome, vers le milieu du dernier siècle : c'est pour l'auteur une occasion de soulever un coin du voile qui recouvre encore l'histoire diplomatique de ce temps-là. Les figures célèbres de Pombal, d'Aranda et de Florida-Blanca, de Choiseul, de Ganganelli etc. y sont dessinées à merveille. Celle de Pombal, puissante et dure, ouvre énergiquement le drame.

« Les haines, dit M. de Saint-Priest, qui poursuivent la mémoire de Pombal, les hommages dont elle fut l'objet, les attaques et les apologies qui s'y rattachent encore dans sa patrie, prouvent que ce ne fut pas une intelligence médiocre ni un caractère vulgaire...... Sa cruauté, sa jalousie, son avarice, projettent des ombres trop épaisses sur son courage, sur sa patience, sur son infatigable énergie. Pombal ne fut pas un grand homme, mais jamais assurément il n'y eut de plus grand ministre dans un si petit état. « Le roi Sébastien est ressuscité, » disaient ses ennemis, en faisant allusion à son prénom et à sa puissance. Ses ennemis étaient les grands et les jésuites ; il les abattit les uns et les autres....., Arrivé à un crédit sans bornes, il ne songea plus qu'à exécuter ses deux grands projets, l'abaissement de l'aristocratie et la suppression des jésuites. Le premier était hardi, mais Ximénès en Espagne, Richelieu en France, avaient

montré la voie au ministre portugais ; en revanche le second était sans précédent. Pombal n'en résolut pas moins de mener ces deux affaires de front. » — Une conspiration, qui paraît vraie, lui fournit l'occasion d'écraser les grands. — Les jésuites et la décadence étaient arrivés pour le Portugal en même temps (1540). Pombal « frappa les jésuites comme dangereux au bien public et non comme dangereux à son crédit. Les jésuites n'étaient pas ses ennemis ; c'étaient eux, au contraire, qui l'avaient élevé au pouvoir..... A l'étonnement de l'ordre et de tout le Portugal, on bannit du palais les confesseurs jésuites du roi et de la famille royale ; on les remplaça par des confesseurs réguliers...... Le jour même de l'arrestation des grands, les maisons des jésuites furent cernées par les troupes, les pères y restèrent consignés, on jeta leurs chefs dans les prisons, et trois d'entr'eux restèrent sous l'accusation formelle d'avoir fomenté la conspiration. Pombal remplit l'Europe de ses manifestes..... L'impatient ministre n'attendit pas le bref (qu'il avait demandé à Rome) ; le bref se croisa avec la loi d'expulsion. Tous les évêques du Portugal reçurent du gouvernement l'ordre d'ôter aux jésuites l'instruction de la jeunesse, de les remplacer sur-le-champ à l'université de Coïmbre et partout. En quelques jours les bâtimens de la marine royale et marchande se remplirent de ces religieux, qu'on jeta sur les côtes d'Italie. Les mêmes injonctions, parvenues au Brésil et dans toutes les colonies portugaises, y furent immédiatement exécutées.

» Pombal était le destructeur des jésuites mais le protecteur de l'inquisition. Sûr du patriarche de Lisbonne et débarrassé du nonce, il avait retrouvé dans ce corps redoutable une arme commode et prompte, une sorte de comité de salut public ; aussi n'en parlait-il qu'avec enthousiasme. Il disait un jour à un chargé d'affaires de France : « Je veux réconcilier votre pays avec l'inquisition et faire » voir à l'univers l'utilité de ce tribunal. »..... Pour appuyer de telles maximes par un exemple, Pombal trouva piquant de les appliquer aux Jésuites. Il tira le père Malagrida de la prison où il languissait oublié, et le fit accuser d'hérésie par l'inquisition...... Malagrida fut étranglé et brûlé dans un auto-da-fé solennel. Voltaire réprouva hautement cette cruauté hypocrite. Il montra que dans toute cette affaire *l'excès du ridicule était joint à l'excès d'horreur*.....

» Ce n'est donc, suivant M. de Saint-Priest, ni la France, ni ses écrivains, ni ses hommes d'état, qui eurent le tort ou l'honneur de proscrire le jésuitisme. La philosophie elle-même ne peut en être que très-indirectement accusée. Il y a plus, cet événement s'accomplit en dehors de son influence. Les hommes qui les premiers attaquèrent les jésuites n'étaient point les adeptes de la philosophie française ; ses maximes leur étaient étrangères ; des causes toutes locales, toutes particulières, toutes personnelles, atteignirent la société dans son pouvoir, si longtemps incontesté.

» A en croire des écrivains de parti, Pombal et Choiseul se sont partagé les rôles : le premier devait commencer, le second venir ensuite. Rien de plus faux ; les correspondances diplomatiques, les lettres les plus intimes du duc de Choiseul ont passé toutes sous nos yeux..... Ces deux hommes d'état n'étaient point unis, ils ne s'entendaient pas, ils ne pouvaient s'entendre. Il n'y avait rien de commun entre le lourd, le vindicatif Portugais, et le brillant, le léger, le gra-

cieux ministre de Louis XV. Jamais Choiseul n'applaudit aux procédés de Pombal; il n'en parlait qu'avec froideur, souvent même avec mépris. Sa rudesse lui semblait grossière, son emphase déplacée, son audace impertinente. Il s'en moquait souvent avec le prince Kaunitz : « Ce monsieur, disaient-ils, a donc toujours un jésuite à cheval sur le nez. » Comme ministre, comme favori, plus encore comme grand seigneur, le duc repoussait toute comparaison avec le marquis parvenu. Tout dans Pombal choquait Choiseul, qui le trouvait injuste, cruel, et, qui pis est, de mauvais goût. »

En Portugal donc, un ministre hardi et les intérêts du pouvoir; —en France, la marquise de Pompadour qui ne trouva pas les jésuites dociles pour la conscience du roi; les parlemens; l'esprit du jour; — en Espagne, une émeute qu'on les accusa, non sans fondement, d'avoir fomentée; l'esprit sévère et tenace du pieux Charles III, qui disait : « Si j'ai quelque reproche à me faire, c'est d'avoir trop » épargné ce corps dangereux... *J'en ai trop appris!* » — à Rome, la volonté des puissances qui voulaient en finir avec ceux qu'elles venaient de provoquer mortellement; la persistance surtout de Charles III et de son ministre Florida-Blanca, ancien procureur-fiscal, devant lequel tremblait le successeur de Saint-Pierre (car, pour Choiseul, il ne mettait plus la même insistance dans cette affaire, il n'en était plus qu'*ennuyé* maintenant); enfin, les intrigues et les fautes politiques de la cour pontificale, des jésuites eux-mêmes, l'élection d'un nouveau pape, le mélange de candeur et d'ambition, de médiocrité politique et de caractère honorable qui firent de Ganganelli un pur instrument sous les apparences d'un grand homme; voilà quels furent, selon M. de Saint-Priest, les agens réels, les causes directes de la suppression de cet ordre si long-temps redouté. Il donne sur le dénouement même et la mystérieuse mort du pontife les détails suivans :

« Est-il vrai, demande-t-il, que, pour gage de son élection future, Ganganelli ait remis aux Espagnols, sur leur sollicitation, un écrit *signé de sa main*, qui, sans impliquer formellement la promesse de la destruction des jésuites, en eût donné l'espérance? est-il vrai que ce billet ait été conçu en ces termes : *Je reconnais que le souverain pontife peut en conscience éteindre la société des jésuites en observant les règles canoniques?* Nous ne prononcerons pas. « — Mais ce qui est sûr, c'est qu'élu en 1769, Clément XIV, dès l'année suivante, «donnait à ses promesses un caractère positif et irrévocable. Pressé de calmer le roi d'Espagne (qui le menaçait d'un secours armé), il demandait du temps pour opérer la suppression des jésuites; mais en même temps il la reconnaissait indispensable, et convenait en propres termes que *les membres de cette société avaient mérité leur ruine par l'inquiétude de leur esprit et l'audace de leurs menées*.... Enfin, le 21

juillet 1773, le bref (de suppression) *Dominus ac Redemptor* parut. » Cette suppression me tuera, dit le pontife en y apposant sa signature.

Une fois ce grand acte accompli il parut en prendre son parti. Sa santé, un moment dérangée et sur laquelle avaient déjà couru de sinistres prophéties que les jésuites ne dédaignèrent pas, dit-on, d'exploiter, « sa santé, poursuit M. de Saint-Priest, redevint florissante ; jamais son humeur n'avait été plus gaie. ... Néanmoins, en dépit des apparences, de sourdes rumeurs circulèrent. Tandis qu'aux cérémonies publiques, dans les rues, dans les églises, partout enfin, on voyait le pape plein de force et de vie, le bruit de sa mort était généralement répandu. La pythonisse de Valentano l'annonçait avec une persistance très-caractéristique. .... Tout à coup, vers la semaine sainte de 1774, tous ces bruits semblèrent se réaliser. Le pape se referma brusquement dans son palais et refusa toutes les audiences ; le corps diplomatique même ne put pénétrer jusqu'à lui. Enfin, le 17 août, les ministres des grandes puissances furent admis à l'audience. La vue du pape les frappa de surprise : un squelette se dressait devant eux. .... » Bientôt, au milieu de vives souffrances, la raison du pape s'égara. Il se croyait poursuivi par des fantômes, en face de sa damnation éternelle, et répétait : « Grâce, grâce ! j'ai été poussé, *compulsus feci.* » La mort ne mit un terme à cet horrible état qu'au bout de plusieurs semaines, le 22 septembre 1774.... — « Les soupçons ne manquèrent pas. La vue du cadavre de Ganganelli suffisait pour les provoquer ; il avait perdu jusqu'à cette forme humaine que la nature laisse encore à nos dépouilles au moment où elle les livre à la mort. Déjà quelques jours avant sa fin, ses os, selon l'expression énergique de Carracioli, s'exfoliaient et diminuaient comme un arbre qui, piqué dans sa racine, se flétrit et perd son écorce. ... On eut beau remplir le corps d'aromates et de parfums, rien ne put dissiper ses exhalaisons méphytiques. Les entrailles de Clément rompirent le vase qui les contenait. Lorsqu'on le dépouilla de ses habits pontificaux, une grande partie de sa peau y demeura collée. La chevelure resta tout entière sur le coussin de velours qui soutenait sa tête, et un simple frottement fit tomber tous les ongles l'un après l'autre. » Le cardinal de Bernis, alors ambassadeur à Rome et en relation familière avec le pontife, finit par croire à l'empoisonnement (par l'*acqua tofana*), après en avoir d'abord douté.

» Dans Ganganelli, conclut M. de Saint-Priest, il n'y avait rien du grand homme. Ses panégyristes l'ont déprécié en s'efforçant de le diviniser. Leur froide rhétorique n'a pu agrandir un cadre trop rétréci. Ganganelli, quoique éclairé et spirituel, ignorait les hommes et les choses. Incapable de traiter les affaires, il ne visa jamais qu'à les assoupir. Sa politique manqua à la fois d'élévation et d'habileté. Mais à ce tableau, trop sévère peut-être, si on oppose une modération constante, une tolérance véritable, des mœurs de la primitive église, on conviendra sans peine que la vie de Clément XIV fut digne d'un respect sincère, sa mort d'une éternelle pitié. — Quant aux jésuites, nous nous bornons à répéter, avec lui, dans son bref de suppression, « que les divisions, les troubles, » ont été élevés par la société de Jésus, non-seulement dans son sein, mais » encore entre les autres ordres réguliers, le clergé séculier, les colléges, ...

» et que les membres de cette compagnie n'ont pas peu troublé la république » chrétienne. »

M. le comte Alexis de Saint-Priest est l'auteur d'une *Histoire de la royauté* depuis Auguste jusqu'à Hugues Capet, où il entrait beaucoup d'érudition et de talent. Dans le morceau qu'il vient de publier très à propos, il fait preuve d'un esprit fin, rapide, brillant, et à la fois politique : il a été successivement ambassadeur à Rio, à Lisbonne, et en dernier lieu à Copenhague. Il est petit-fils de l'ancien ministre de Louis XVI.

— A propos de la polémique actuelle, il loue aussi, au commencement de son travail, la brochure de M. de Ravignan, dont nous avons cité quelques pages, mais il ne la prend pas au sérieux.

« L'attaque a été ardente, dit-il, la défense n'a pas été moins vive ; mais jusqu'à présent les champions des jésuites n'ont eu recours qu'à des argumens rebattus. Les apologies se multiplient tous les jours, sans nouveauté dans le fond et sans originalité dans la forme ; elles ne sont pour la plupart que des réimpressions ou des redites. Rien n'arrêterait les regards sur ces publications ternes et communes, si un petit écrit de quelques pages ne s'en distinguait avec beaucoup de dignité et de grâce. Dans les intervalles des clameurs discordantes poussées par la haine des partis, on a recueilli avidement l'accent d'une conscience désintéressée et d'une bienveillance sereine. Les esprits ou plutôt les cœurs ont été touchés d'une candeur inaltérable qui, à son insu, s'étend sur les objets et les transforme en les voilant. On serait heureux de s'associer à ces douces impressions, si, pour être convaincu, il suffisait de se sentir charmé. »

M. de Ravignan pourtant a plus que de la candeur et de l'onction, il a une haute vertu évangélique, de l'austérité, de l'autorité. Il se tue à faire le bien. Il prêche depuis toute cette semaine de Pâque, *trois fois le jour* à Notre-Dame, à six heures du matin pour les ouvriers de la Cité, à une heure pour les femmes du monde, à huit heures du soir pour les hommes. Il crache le sang et continue jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'il ait gravi tout son calvaire. Il y a du vrai chrétien dans une telle pratique.

— La question des *jésuites*, si artificielle et si factice qu'elle soit de notre temps, est enfin inoculée et, sans agiter, occupe. Les livres se publient coup sur coup à ce sujet, et se débitent, et se lisent avec intérêt et curiosité. On vient de voir un homme du monde, M. de Saint-Priest, y chercher et y trouver une occasion de nouveauté, un prétexte piquant à des portraits politiques et diplomatiques. On lira dans un autre esprit le 1er volume d'une *Histoire de la société de Jésus* que vient de publier M. Crétineau-Joly : cet auteur est

déjà connu par une *Histoire des guerres de la Vendée* dont la première partie est des plus intéressantes ; il appartient au parti légitimiste et religieux ; on le loue comme écrivain plus qu'à d'autres égards ; il a eu un procès scandaleux avec M. de Genoude pour injures et calomnies réciproques, et on a été tout étonné de les voir sortir de l'audience bras dessus bras dessous. Quoi qu'il en soit, M. Crétineau-Joly a nombre de pièces inédites et rares qu'on lui fournit, et il en fait assez bon usage. Il va sur les brisées de M. Capefigue et avec plus de talent peut-être. Son 1er volume de l'*Histoire des jésuites* a, dit-on, un vif intérêt. — M. Libri s'occupe aussi d'un livre sur les jésuites ; on devine que ce n'est pas dans le même sens.

Au reste, la passion n'est dans tout ceci qu'à la surface ; on a besoin d'occasion, de sujet pour s'occuper, pour se combattre, pour s'illustrer. Faute d'autre, la question des jésuites s'est offerte, et on s'y est jeté avec activité, on l'a cultivée, on l'a réchauffée, et elle produit. Production de serre chaude, après tout ! Si elle venait à manquer, on serait fort embarrassé. On ne saurait que faire de son activité, de son talent, de ses colères.

— Le *Journal des Débats* a commencé la publication d'un roman de Balzac, *Modeste Mignon*, en attendant les *Petits Bourgeois de Paris* du même auteur, qui doivent proprement succéder, dans ce journal, aux fameux *Mystères*. Tout cela était annoncé dans une lettre de Balzac lui-même où il explique son retard par « ses retouches et ses corrections, l'étonnement de ceux qui le croient doué de facilité, l'effroi des imprimeurs et des libraires qui comparent les frais de ses manuscrits à des devis d'architectes. » Puis il ajoute « qu'en venant pour la première fois sur un terrain encore chaud d'un succès européen, il n'est pas fâché de s'y essayer, pour ainsi dire, » etc. ; mais il n'y vient pourtant qu'après avoir déjà écrit « cent ouvrages, » comme il a soin de le rappeler, ce qui ne nous semble guère adroit ; car le dire soi-même, c'est faire supposer que le public ne le dit pas.

Dans *Modeste Mignon*, la dédicace est ce qui, de toute manière, attire d'abord les regards. Voici, sans en ôter un seul mot, cette dédicace plus incroyable encore que mystérieuse.

« A UNE ÉTRANGÈRE. Fille d'une terre esclave, ange par l'amour, démon par la fantaisie, enfant par la foi, vieillard par l'expérience, homme par le cerveau, femme par le cœur, géant par l'espérance, mère par la douleur et poète par les rêves ; à toi qui es encore la Beauté, cet ouvrage où ton amour et ta fantaisie

ta foi, ton expérience, ta douleur, ton espoir et tes rêves sont comme les chaînes qui soutiennent une trame moins brillante que la poésie de ta pensée, que le poëme gardé dans ton âme, semblable à l'hymne d'un langage perdu dont les caractères irritent la curiosité des savans. »

A-t-on jamais vu un galimathias pareil? et comment un journal qui se respecte lui ouvre-t-il ses colonnes à grand fracas? On se demande à qui une telle dédicace si amphigouriquement bizarre peut s'adresser. . . . . Serait-ce à la princesse Belgiojoso? Mais non; le signalement ne va que sur quelques points (*fille d'une terre esclave*, l'Italie; *homme par le cerveau; poète par les rêves; à toi qui es encore la Beauté*). On nous assure que c'est plutôt à une dame russe, Mme de S.....of, célèbre par sa beauté et par l'étrangeté et les fantaisies d'une grande existence. Comment autorise-t-on de pareils hommages? — Mais laissons la dédicace et voyons le roman, du moins ce qu'on en connaît, c'est-à-dire les premiers chapitres. Nous ne prétendons point par là juger d'avance tout l'ouvrage, bien qu'on y retrouve plusieurs des défauts de Balzac à un point très-marqué: le style chargé, laborieux, péniblement articulé; puis cet air continuel de mystère qui peut être bon quelquefois pour exciter la curiosité et l'attente, mais qui ne le fait plus quand il est prodigué; on cesse alors de s'y laisser prendre et on en veut ou, du moins, on ne se fie plus à un auteur qui semble toujours vous souffler à l'oreille: *Attendez-vous à quelque chose de terrible!* au lieu de laisser tout simplement le terrible, s'il doit venir, produire de lui-même son effet. Un bon conteur ne devrait

. . . « jamais dire aux gens:
Ecoutez! . . oyez une merveille!
Que sait-il si les écoutans
En feront une estime à la *sienne* pareille?

Le luxe et l'abus des descriptions se retrouvent aussi dans ces premiers chapitres de *Modeste Mignon*. C'est un amas de peintures, de ciselures, de moulures, de draperies et de broderies qui excède, un entassement sous lequel on finit par être étouffé et ne plus rien voir. C'est pis qu'une galerie de tableaux qu'il faudrait embrasser d'un coup d'œil; c'est un laboratoire, un musée où toutes les curiosités de la terre et de la mer, de l'industrie et des arts s'étalent en rangs serrés tout autour de vous, encombrent les moindres recoins et ne vous permettent pas de passer. Autrefois la mode était aussi de faire des portraits; cette mode alla de même jusqu'à la

manie; mais on voulait du moins des portraits de caractères, où l'auteur, fidèle à son métier, n'usurpait pas continuellement sur les fonctions de la marchande de mode et du tailleur. Maintenant on fait surtout le portrait de l'habit, de la figure et de l'appartement d'un personnage; on le peint ainsi dans son *intérieur*, ce qui veut seulement dire : dans sa maison. Autrefois, on n'accumulait pas non plus tant de portraits à la même place, on ne les amenait qu'à la file, chacun en son rang. M. de Balzac, lui, dès l'entrée, les range tous en bataille devant le lecteur éperdu qui, à cet aspect formidable, est bien près de lâcher pied et de prendre la fuite. En effet, dans *Modeste Mignon*, dès le premier chapitre : portraits détaillés, portraits en pied d'un notaire, de sa femme, de son fils, de son clerc; — portraits du Hâvre et d'Ingouville « qui est au Hâvre ce que Montmartre est à Paris; » portrait d'une maison, *le Chalet*, cottage bâti « en briques du plus beau rouge rejointoyées en blanc; » — portrait de l'extérieur de cette maison (les fenêtres « sont peintes en vert vif et les bois en brun tirant sur le jaune; ») — portrait des appartemens (« salon parqueté tout en bois de fer, » avec « fond noir encadré d'or où brillent les oiseaux multicolores; salle à manger entièrement revêtue en bois du Nord découpé, sculpté comme dans les belles cabanes russes; petite antichambre peinte en vieux bois; cabinet boisé, plafonné comme la chambre d'un paquebot » etc.); — portrait de la porte de cette maison (« une petite porte en fer treillissée » etc.); — portrait du « jardinet » de ce cottage, en sorte qu'on ne peut pas même dire :

Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin,
Et je me sauve à peine au travers du jardin;

— portrait d'un jeune banquier nommé Gobenheim (nom évidemment hybride, où l'allemand aide à comprendre le français; mais ce banquier, si vous tenez à en savoir davantage, est « parent de Gobenheim-Keller, chef de la grande maison de Paris ») — portraits de trois ou quatre autres personnages qui n'ont jusqu'ici remué ni les lèvres ni les bras, qui n'ont pas dit un mot, pas fait un geste, qui évidemment n'ont encore pas la moindre idée d'eux-mêmes ni de ce qui va leur arriver, et qui sont néanmoins reproduits à l'instant, minutieusement dessinés, daguerréotypés; — puis enfin le portrait de l'héroïne, de *Modeste Mignon*. Le voici trait pour trait, ou pour mieux dire, de point en point.

« Alors âgée de vingt ans, svelte, fine autant qu'une de ces sirènes inventées

par les dessinateurs anglais pour leurs *livres de beautés*, Modeste offre, comme autrefois sa mère, une coquette expression de cette grâce peu comprise en France, où nous l'appelons *sensiblerie*, mais qui, chez les Allemandes, est la poésie du cœur arrivée à la surface de l'être et s'épanchant en minauderies chez les sottes, en divines manières chez les filles spirituelles. Remarquable par sa chevelure, couleur d'or pâle, elle appartient à ce genre de femmes nommées, sans doute en mémoire d'Eve, les blondes célestes, et dont l'épiderme satiné ressemble à du papier de soie appliqué sur la chair, qui frissonne sous l'hiver ou s'épanouit au soleil du regard, en rendant la main jalouse de l'œil. Sous ces cheveux, légers comme des marabouts et bouclés à l'anglaise, le front, que vous eussiez dit tracé par le compas, tant il est pur de modelé, reste discret, calme jusqu'à la placidité, quoique lumineux de pensée; mais quand et où pourrait-on en voir de plus uni, d'une netteté si transparente? Il semble, comme une perle, avoir un orient. Les yeux d'un bleu tirant sur le gris, limpides comme des yeux d'enfans, en montraient alors toute la malice et toute l'innocence, en harmonie avec l'arc des sourcils à peine indiqué par des racines plantées comme celles faites au pinceau. Cette candeur spirituelle est encore relevée autour des yeux et dans les coins, aux tempes, par des tons de nacre à filets bleus, privilége de ces teints délicats. La figure, de l'ovale si souvent trouvé par Raphaël pour ses madones, se distingue par la couleur sobre et virginale des pommettes, aussi douce que la rose de Bengale, et sur laquelle les longs cils d'une paupière diaphane jetaient des ombres mélangées de lumière. Le col, alors penché, presque frêle, d'un blanc de lait, rappelle ces lignes fuyantes, aimées de Léonard de Vinci. Quelques petites taches de rousseur, semblables aux mouches du dix-huitième siècle, disent que Modeste est bien une fille de la terre, et non une de ces créations rêvées en Italie par l'Ecole Angélique. Quoique fines et grasses tout à la fois, ses lèvres, un peu moqueuses, expriment la volupté. Sa taille, souple sans être frêle, n'effrayait pas la maternité comme celle de ces jeunes filles qui demandent des succès à la morbide pression d'un corset. Le bazin, l'acier, le lacet épuraient et ne fabriquaient pas les lignes serpentines de cette élégance, comparable à celle d'un jeune peuplier balancé par le vent......

» A l'aspect de cette physionomie vaporeuse et intelligente tout ensemble, où la finesse d'un nez grec à narines roses, à méplats fermement coupés, jetait je ne sais quoi de positif, où la poésie qui régnait sur le front presque mystique était quasi démentie par la voluptueuse expression de la bouche; où la candeur disputait les champs profonds et variés de la prunelle à la moquerie la plus instruite, un observateur aurait pensé que cette jeune fille à l'oreille alerte et fine que tout bruit éveillait, au nez ouvert aux parfums de la fleur bleue de l'idéal, devait être le théâtre d'un combat entre les poésies qui se jouent autour de tous les levers de soleil et les labeurs de la journée, entre la Fantaisie et la Réalité.»

La lecture achevée, que reste-t-il de toute cette accumulation discordante d'images? L'auteur nous dit en commençant que cette jeune fille est belle, fine, svelte; je ne demandais pas mieux que de l'en croire sur parole; mais j'ai beau faire, après sa

description je ne vois plus que ces traits singuliers qui s'en détachent malgré moi : cet épiderne satiné *qui ressemble à du papier de soie* ; ce front, tracé par *le compas* ; cette *perle qui a un orient ;* ces yeux *d'un bleu tirant sur le gris ;* ces *pommettes*, enfin, d'une couleur sobre et virginale, ces *petites taches de rousseur*, ces lèvres *fines et grasses*, et ce nez grec *à narines roses*, *ouvert aux parfums de la fleur bleue de l'idéal.* Avec la meilleure volonté du monde, qui pourrait devenir amoureux d'une beauté pareille? à coup sûr, lecteur, ce ne sera ni vous ni moi. Il faudrait du moins bien des choses touchantes et vraies pour nous faire oublier que l'héroïne est si singulièrement, si détestablement belle.

Est-ce là réellement le goût d'un certain public? Il le paraît. Ceux qui insèrent de telles choses s'en moquent sans doute, mais ils croient qu'il faut servir au public ce qu'il demande. On est comme au café ou au restaurant, et tout caprice du consommateur est tenu pour bon. — Il est curieux de prendre de temps en temps note, en littérature, de ces travers de la mode et du jour.

— M. Lebrun, l'auteur de *Marie Stuart*, vient de recueillir ses œuvres complètes : deux volumes ont paru, dont le premier contient les tragédies d'*Ulysse*, de *Marie Stuart* et *le Cid d'Andalousie* imprimé pour la première fois ; le second volume contient le *Poème de la Grèce* et des odes qui s'y rapportent, ainsi qu'un poème sur *Napoléon.* Un troisième volume, non encore paru, donnera des poésies lyriques et plus intimes, tout à fait inédites. C'est une bonne et sérieuse publication.

— L'Exposition de peinture et de sculpture est ouverte depuis un mois : tout d'abord dans le grand salon, on distingue un portrait de cette même princesse Belgiojoso par le peintre Lehman, disciple d'Ingres et artiste d'un vrai talent. L'aspect pourtant de ce portrait est bien étrange. — Ce n'est pas un portrait, disait un spectateur, c'est une apparition ! — Si l'exposition de cette année offre peu de grandes toiles très-remarquables, on y compte une foule de paysages et de jolis tableaux de moyenne dimension. Ni Ingres, ni Delaroche, ni Scheffer n'ont exposé ; on parle beaucoup pourtant d'un tableau de Scheffer presque achevé qui se voit dans son atelier : *saint-Augustin et sainte-Monique* au moment de la mort de celle-ci. Le peintre, il paraît, a su s'élever à l'idéal et à la sainteté de cette situation touchante, rendue avec tant de sublimité dans les *Confessions.*

La *Revue des Deux-Mondes*, le *Semeur* et nos journaux ont consacré des articles dont l'impression est unanime, à la mémoire d'un homme qui vient de nous être enlevé tout à coup dans la plénitude de la vie et du talent. Nous devons compte à nos lecteurs de cet événement douloureux, non-seulement parce que le nom de M. Lèbre était un des plus connus et des mieux aimés de notre public, parce qu'il portait à la *Revue Suisse* un intérêt vif et persévérant, mais encore parce que sa mort est une perte et laisse un vide réel dans le monde intellectuel du jour. C'est bien ainsi que la *Revue des Deux Mondes* en juge [1].

« Un de nos amis, dit-elle, un des collaborateurs les plus sérieux que comptait la *Revue*, vient de nous être soudainement enlevé. M. Adolphe Lèbre, dont on avait remarqué les solides et brillans travaux sur la philosophie allemande et sur la littérature slave, est mort à Paris le 26 mars ; il avait à peine trente ans. M. Lèbre nous était venu de Suisse, bien qu'il fût né Français. Son père, officier de la vieille armée, avait trouvé, vers 1815, en rentrant dans ses foyers du Midi, à Ganges, une fermentation extrême d'opinions politiques et religieuses qui l'avaient décidé à émigrer dans la Suisse française. Il avait emmené son très-jeune fils, qui reçut ainsi à Lausanne une éducation excellente et forte qu'il était allé compléter ensuite à Munich. M. Lèbre appartenait à la religion réformée; ses croyances sincères s'alliaient à un noble essor d'idées philosophiques, et c'est le besoin de concilier la foi du passé avec les tendances de l'avenir, c'est cette lutte intime de l'intelligence et du cœur qui a contribué surtout à le dévorer. Ses obsèques ont eu un caractère bien touchant. Tous ses amis de Suisse, qui se trouvaient à Paris, y assistaient ; le canton de Vaud, dont M. Lèbre était citoyen, y paraissait représenté au complet par M. Charles Monnard, président du grand conseil, et par M. Auguste Jaquet, président du conseil d'état de ce canton, que des circonstances diverses ont conduits l'un et l'autre à Paris en ce moment. M. le pasteur Edouard Verny, qui menait la cérémonie funèbre, a prononcé sur la tombe un discours et des prières qui, par leur profonde vérité et leur justesse pénétrante, allaient au cœur des assistans. Il n'a pas craint, en rappelant tous les dons si aimables dont s'ornait la nature modeste de notre ami, d'indiquer la plaie secrète, ce doute inquiet et douloureux, mais qui n'était autre ici que le désir, la soif presque immodérée de la pure vérité. Ce qui pour tant de rêveurs et de discoureurs n'est qu'un jeu emphatique et frivole, avait été pour M. Lèbre la pensée ardente des jours et des nuits ; il avait pris au sérieux toutes choses, et il s'y est consumé. Sa disparition laissera un éternel souvenir dans sa patrie lausannaise, et ici même, au cœur de ceux qui l'ont familièrement connu ; elle excitera une pensée de regret chez tous ceux qui n'ont pas oublié les beaux et sérieux travaux dont ils avaient distingué l'auteur. La *Revue* fait en lui une perte sentie et profonde. »

Avec la volonté inébranlable d'un dévouement accompli, M. Lèbre était au service de la vérité dans le monde : non pas dans le monde étroit d'un parti, d'un pays, d'une idée, mais dans le monde de la terre et des cieux. Tout être vivant, toute âme souffrante ou pensante avait sa part dans cet amour fraternel,

1 Livraison du 1r avril 1844, t. VI, p. 191.

dans cette large sympathie, et pouvait lui demander son heure. Voilà comment il s'est fait qu'en disparaissant il emportait quelque chose à chacun. La justice de la mort a éveillé sur sa tombe bien des douleurs surprises d'elles-mêmes ; il s'est trouvé que l'aimant déjà on l'aimait davantage, qu'indifférent ou à peu près à sa vie on pleurait à son souvenir : s'il appartenait aux siens, il était aussi à tous en bien des sens qui rendent le deuil particulier général. Dans le triste devoir que nous remplissons aujourd'hui, il n'entre aucune pensée d'éloge, ni aucun dessein de montrer ce que M. Lèbre était et pouvait être pour ceux qui l'ont aimé, même pour le grand nombre de ceux qu'attachaient ses qualités de cœur, bien autrement rares encore que ses facultés d'esprit. Ce que sentent à son sujet les amis qui le regrettent pour eux-mêmes est inexprimable. Mais pour le faire un peu connaître, et aimer, de ceux qui n'ont pu le voir que dans ses travaux, nous citerons encore quelques lignes des nombreux témoignages qui lui ont été rendus.

« Il avait pour la vérité, dit M. Vinet, dans le *Courrier Suisse*, un vif enthousiasme et l'amour le plus désintéressé. Nous ne pensons pas que jamais personne ait pris au sérieux plus que lui la pensée et la science. Il leur avait voué, il leur avait fait déjà de grands sacrifices ; de tous les avantages que la vie peut offrir, il ne s'était réservé que les affections. Peu d'hommes ont eu autant d'amis, et d'amis presque passionnés, car ce n'était pas un homme qu'on pût aimer médiocrement. . . . M. Lèbre avait encore dilaté, par l'étude et par la méditation, l'horizon naturellement vaste de sa pensée et de son imagination. Cette dernière faculté, corde vibrante et sonore que la moindre chose ébranlait, était gouvernée par une raison très-supérieure, de jour en jour plus vigilante, et par un savoir étendu et positif. Son style, qui avait toujours eu de la grandeur et de l'éclat, avait acquis en peu de temps toutes les qualités françaises, sans perdre cette individualité qui, entre tous les beaux styles, eût fait reconnaître le sien. »

« On sentait, dit *le Semeur* [1], que le souffle purifiant de la vérité avait passé sur son âme et lui avait rendu une sorte de candeur primitive. La vue du mal lui causait la sensation la plus pénible ; il en rougissait, il en souffrait. Le bien, le beau le transportaient jusqu'à l'enthousiasme. Les merveilles de la nature excitaient en lui une admiration pleine d'attendrissement. Les arts dans leur expression la plus relevée le ravissaient. Son âme était ouverte à toutes les impressions pures et nobles. Dévoué par entraînement, par besoin, il pressentait qu'aucun sacrifice ne l'aurait fait reculer, et il ne voulait traverser la vie que pour accomplir l'œuvre de consécration de soi-même que l'état actuel de la société et la vocation de l'homme dans tous les temps lui paraissaient exiger. Tou ceux qui ont été en rapport avec lui ont été frappés de la sincérité et du sérieux de ses opinions. Il ne prenait rien à la légère ni en lui, ni hors de lui. La joie et la douleur des autres réveillaient dans son âme comme des échos profonds ; la douleur surtout, et en particulier ces grandes douleurs qui sont celles du monde, trouvaient en lui une sympathie qui finissait souvent par le troubler. — Son talent avait à la fois quelque chose de jeune et de mûr. Son imagination colorait

1 T. XIII, p. 112.

tout; les images poétiques s'offraient à lui en abondance; mais il élaguait en travaillant ce qu'il y aurait eu peut-être d'exubérant dans sa manière, s'il s'y fût laissé aller..... Il écrivait laborieusement, mais le lecteur ne s'en apercevait pas. »

« Il croyait, s'est écrié M. le pasteur Verny au bord de sa tombe, il croyait avec raison à une conciliation suprême des besoins du cœur et de ceux de l'intelligence, des lois de la conscience et de celles de la pensée; il voulait la chercher et il ne la demandait pas à la spéculation seulement, mais aussi à la prière; il méditait à genoux....... Vous savez les doutes, les travaux, les combats de notre époque, il serait puéril de prétendre les ignorer; il serait mensonger d'en vouloir nier l'importance..... Qui osera, contre toutes ces agitations, contre toutes ces aspirations et ces efforts, prononcer une sentence de condamnation générale et absolue? Qui osera dire que, sans distinction, tous ces mouvemens viennent du péché, que l'amour de la vérité, de la vérité de Dieu et de son règne n'y est pour rien?... Ces questions, coupables amusemens des caractères légers, insondables douleurs des âmes profondes, Lèbre à Paris et dans la suite de ses études en fut saisi...... Comment résumerais-je mieux le sens, dirai-je de ses confidences ou de ses gémissemens, que par ces paroles du Psalmiste : *Comme un cerf brame après des eaux courantes, ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu!*..... Un pareil doute, est-ce du doute encore? C'est de la foi, c'est la foi de ceux qui prient : *Je crois, Seigneur, subviens à mon incrédulité!* — *Si la vérité*, dit saint-Augustin, *n'est point désirée de toutes les forces de l'âme, elle ne saurait absolument point être trouvée*...... Lèbre aimait; l'amour vibrait dans son cœur, l'amour de Dieu, l'amour des hommes, l'amour qui s'oublie et se renonce lui-même..... Cet amour lui aurait fait trouver s'il avait vécu.... Cet amour, à présent, a tiré les voiles qui lui cachaient la vérité et a apaisé la soif de son âme. »

Si les derniers jours de M. Lèbre, avant sa fin presque foudroyante, ont pu paraître en proie à une agitation et à des projets fiévreux, une maladie interne, incurable, que ni lui ni personne ne soupçonnait, doit y avoir eu beaucoup de part. L'autopsie a montré qu'il était mort de la carie de l'os du rocher; ce mal existait chez lui depuis longues années. Il est donc d'autant plus remarquable que, malgré la maladie et passé le premier moment d'effervescence, il revînt, toujours de lui-même, sans amertume comme sans égoïsme, à ce haut et parfait bon sens que Dieu accorde aux intelligences humblement prosternées devant lui. On vient de le voir : dans ses doutes, il y avait encore la foi d'un enfant, et il s'attachait au Christ comme au centre suprême de son âme et au fondement inébranlable de toutes ses espérances. Aussi, en regrettant un être si véritablement précieux pour la société et pour son pays, ses amis, pourtant, doivent être heureux en lui de le sentir dans sa véritable patrie.

Les personnes qui visitent le musée Rath, à Genève, s'arrêtent souvent en face d'un grand paysage sur le premier plan duquel se promène un troupeau de vaches. La paisible beauté de ce site plait aux regards autant que la vigueur de

la touche et la fraîcheur du coloris : c'est un ouvrage d'amateur que tout artiste de talent estime ; il faut le placer parmi les meilleurs fruits de ces heures de loisir où la peinture aide si bien à embellir la vie des femmes. Mme Eynard Chatelain, que la mort vient d'enlever à ses nombreux amis, a fait don de ce tableau au musée de Genève, ville où son talent s'est perfectionné, où l'un de ses plus grands plaisirs était d'entrer en relation avec les artistes qu'elle aimait à rassembler chez elle en même temps que l'élite de la société genevoise et étrangère. Née à Amsterdam, elle y apprit de bonne heure à dessiner à l'aquarelle et se distingua, bien jeune encore, dans cette branche des arts. Dès lors, en Suisse et en Italie, elle n'a cessé de faire des progrès et de chercher à développer son talent par l'étude des bons modèles, lorsqu'elle n'étudiait pas la nature même.

Encouragée par ses succès dans la copie des grands maîtres, elle composa, non sans défiance de ses propres forces, plusieurs scènes historiques parmi lesquelles nous citerons le Christ bénissant les petits enfans, et Fénelon ramenant la vache égarée. Le portrait lui était familier, mais elle y réussit moins bien que dans le paysage, parce qu'elle voyait ses modèles trop en beau. C'était du reste, chez elle, un trait de caractère ; aussi choisissait-elle les sites les plus gracieux, les effets de lumière les plus agréables, et toujours elle anima ses rians paysages par des groupes d'animaux et de figures qui font naître la pensée du bonheur des champs et de celui de la famille. La peinture à l'huile lui semblant peu en rapport avec les devoirs d'une maîtresse de maison et d'une mère dévouée, elle lui préféra l'aquarelle, genre très-difficile dès qu'on veut l'élever à des proportions de quelque étendue. Elle y parvint à un degré de perfection auquel nombre d'artistes étrangers, dignes d'apprécier son portefeuille, se plurent à rendre hommage.

Pendant les dernières années de sa vie, Mme Eynard reçut une impulsion nouvelle par la contemplation des vastes paysages qui se déroulent au-dessus du plateau du Jura vaudois, à quelque distance de Gimel et de Bière ; les arbres magnifiques, si nombreux en cette contrée, furent rendus par son pinceau avec une vérité singulière. Elle eut donc la rare satisfaction de voir son talent grandir à une époque où, le plus souvent, on devient inférieur à soi-même dans la pratique des beaux-arts. Nul ne prenait plus de plaisir que cet amateur de première classe aux succès des jeunes artistes, ou à ceux des personnes qui cherchaient, comme elle, à se créer une source de jouissances pures et indépendantes. Elle se plaisait à prêter des modèles et même à donner des leçons à ceux qu'elle appela *ses prosélytes*, dans une charmante épître sur les avantages de l'aquarelle, opposés à l'entraînement de la peinture à l'huile. Les pauvres eurent une large part dans l'emploi de ce talent supérieur : peu avant sa mort, qui a eu lieu le 24 mars, elle dessinait encore pour eux, se plaisant ainsi à grossir ses nombreuses aumônes de toutes celles qu'elle leur procurait par son travail consciencieux.

Nous regrettons infiniment que le musée de Lausanne n'ait encore aucun de ses ouvrages, et nous aimons à espérer, qu'un jour son précieux souvenir sera réveillé, sous cette forme, aux regards de ceux qui le conservent parmi nous.

M. Charles Eynard, connu de nos lecteurs par la vie de Tissot et par celle du

chevalier Guisan, a hérité du talent de sa mère, et se distinguerait particulièrement dans l'étude du portrait, si la littérature ne le captivait plus encore que la peinture.

***-**

Nous terminons ces tristes notes nécrologiques par le nom de M. le pasteur Cellérier, d'une célébrité si vénérable, si chrétienne, si méritée durant une vie de quatre-vingt onze ans consacrée au service de Dieu. Cette carrière de patriarche a été bénie jusque dans des choses bien capables d'y faire chanceler l'humilité : l'estime, la réputation, l'approbation de tous, la louange même de personnes comme Mme de Staël. Ces honneurs, si facilement dangereux, se changèrent pour celui qui en fut l'objet, en une lumière évangélique. Il laisse après lui un deuil général.

UN SERMON SOUS LOUIS XIV.

DEUX SOIRÉES A L'HOTEL DE RAMBOUILLET.

PAR L.-F. BUNGENER[1].

Nous sommes à Versailles en 1675 au plus fort du règne de Mme de Montespan et au milieu de ce que l'Eglise compte de plus illustre : Bossuet, alors évêque de Condom, l'abbé Fleury, Fléchier, Fénelon, jeune homme de vingt-quatre ans, et enfin le père Bourdaloue qui doit prêcher le lendemain vendredi, jour de la passion. Le marquis de Fénelon, oncle du futur archevêque, janséniste probe et austère, presse Bossuet d'avertir sérieusement le roi. Mandé au même instant par Louis XIV, qui apprend que le confesseur de Mme de Montespan a refusé l'absolution à sa pénitente, Bossuet saisit l'instant favorable et parle en chrétien et en évêque. Le roi, qui a peur de l'enfer et qui est déjà à demi lassé de son long amour, l'envoie à la favorite, et la scène qui en résulte ne manque ni de piquant ni de naturel. De chez Mme de Montespan Bossuet court chez Bourdaloue, et le somme de faire de son sermon un nouvel aiguillon pour la conscience royale. Il y rencontre MM. de Fénelon et le ministre Claude qui insiste plus fortement encore. Après le départ des autres, Bourdaloue, retient Claude et le supplie de l'aider. Claude se met à lui dicter une péroraison d'un genre tout opposé aux louanges dont l'ancienne accablait le roi. Survient le père La Chaise, inquiet des bruits qui circulent; il conjure Bourdaloue de ne pas

1 Genève, chez Julien et fils, Bourg de Four. 1844, un vol. in-8°

faire de la sévérité hors de propos. Interrompu par Claude qu'il ne connaît pas et qui étale à ses yeux la menace des jugemens de Dieu, le jésuite épouvanté s'évade. Pendant ce temps Mme de Montespan qui n'a pas revu le roi depuis sa conversation avec Bossuet s'est décidée à partir pour Clagny; et le roi qui a deviné le motif de la visite de Bossuet à Bourdaloue, menace de ne pas aller au sermon. Tentation nouvelle pour le prédicateur d'abandonner la péroraison sévère de Claude. Il persiste cependant; après un instant d'hésitation il arrive victorieusement au bout de son sermon et le roi, que Bossuet et Montansier ont entraîné à la chapelle, se tire d'affaire en roi, il comble d'éloges le hardi prédicateur. Le rideau se baisse sur la présentation de Claude à qui Bourdaloue restitue les honneurs de la conclusion.

On le voit, cette conception ne manque point d'intérêt dramatique, elle mériterait d'être autre chose qu'un cadre à des dissertations en forme, véritables invasions du traité dans le roman, et où malheureusement chaque personnage parle la même langue. Quiconque a le talent de faire mouvoir ces majestueuses figures, aura toujours le lecteur pour complice. Leur nom seul réveille en nous l'image de leur puissante individualité. Mais dès que ces grands hommes se mettent à discuter, idées et expressions, ils revêtent le costume du XIXme siècle. Ce n'est pas que leur caractère soit mal compris, ils agissent en général comme ils doivent le faire; dans son intention l'auteur a bien distingué la sincérité candide de Bourdaloue, l'ardeur un peu ambitieuse de Bossuet, la rudesse biblique de Claude. Fénelon est peut-être le moins bien saisi de tous. Mais ceci est dû à une préférence visible pour ce qui se rapporte au temps passé. L'auteur ne cherche point à la cacher; or, l'homme que Louis XIV appelait le plus bel esprit et le plus chimérique de son royaume, et à qui M. Bungener confirme à peu près cette dernière qualification, est peut-être, de tous les penseurs de ce temps, celui qui a le plus devancé son siècle. Les morceaux les plus originaux, ceux où l'auteur a montré le plus d'esprit, et certes, l'esprit n'est pas ce qui lui manque, sont ceux où il laisse de côté la fiction et se met à parler pour son compte. Un chapitre entier sur Bourdaloue est de ce nombre. On y rencontre une critique assez curieuse de la prédication au XVIIIme siècle, y compris même le fameux exorde du père Bridaine qui a tant exercé la mémoire des jeunes élèves. Il est vrai que M. Bungener attribue à l'abbé Maury, dans cet exorde, plusieurs phrases remarquables par le goût déclamatoire du XVIIIme siècle, et la fausse idée que les petits valent mieux que les grands parce qu'ils sont petits. Voici le morceau, les mots soulignés sont ceux que M. Bungener donne pour être du fait de l'auteur de l'Essai sur l'Eloquence sacrée :

« Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-Haut dans des *temples* couverts de chaume, j'ai prêché la pénitence à des *infortunés* qui manquaient de pain, j'ai annoncé aux *bons* habitans des campagnes les vérités les plus ef-

» frayantes de ma religion. Qu'ai-je fait? *Malheureux! j'ai contristé les pauvres*, » j'ai porté l'épouvante dans ces âmes *simples et fidèles* que j'aurais dû *plaindre* » *et consoler*...... C'est ici, où nos regards ne tombent que sur des grands, sur » des riches, *sur des oppresseurs de l'humanité souffrante* qu'il fallait faire retentir » toute la force de son tonnerre...... La nécessité du salut...... le jugement » dernier, l'éternité...... Voilà *les sujets que j'aurais dû sans doute réserver pour* » *vous seuls.* » Cette dernière ligne, ajoute M. Bungener, suffirait pour faire douter de l'authenticité du tout.

Peut-être M. Bungener n'est-il pas tout à fait juste envers Massillon quand il signale le danger de cette complaisance indulgente pour les rangs inférieurs de la société qui tendrait à faire supposer que la position de l'homme devant Dieu est déterminée par autre chose que par sa valeur morale. Là commence en effet une erreur aussi grave dans un sens que dans un autre et dont Bourdaloue s'affranchit mieux que personne, si l'on en excepte les éloges adressés au roi mais dont nul alors ne se croyait dispensé. Mais au XVIIIme siècle il y avait à revenir de si loin que la charité d'un ministre de Jésus-Christ a dû fort naturellement rappeler sans cesse aux grands la vanité de leur fortune et les droits des petits. A l'heure qu'il est, l'évêque de Clermont changerait probablement de langage. Sous d'autres rapports il faut avouer avec M. Bungener que la haute estime où Massillon était tenu par le XVIIIme siècle et par son représentant Voltaire, n'est peut-être pas un signe de très-bon aloi. Un instinct rapide avertissait l'ennemi du christianisme de ce qu'il pouvait louer sans crainte. Une complaisance pour l'esprit général du siècle qui se trahit par le soin d'éviter les expressions dogmatiques, un retour moins fréquent aux vérités fondamentales de l'Evangile, la perfection continue de ce style même qu'on a tant vanté, contribuèrent à émousser la prédication chrétienne et à ouvrir la voie aux déclamations de l'abbé Poulle et de ses imitateurs.

Quant au style proprement dit, celui de Bourdaloue lui appartient comme le leur à Bossuet et à Pascal. Il se prête merveilleusement à ses idées, dit M. Bungener. « Essayez d'en revêtir celles de Bossuet, ce sera comme si un » peintre voulait découper une chaîne de montagnes en figures géométriques. » Essayez d'y réduire une page de Massillon, vous le pourrez, mais tout ira dans » deux phrases et peut-être dans une. Les idées de Bourdaloue sont enchaînées » dans son style comme des pierres dans un mur; chacune d'elles est à la fois » à l'étroit et au large : à l'étroit parce qu'elle ne peut remuer, au large parce » qu'elle a pourtant tout l'espace qu'il lui faut. » Un peu plus loin on rencontre une comparaison fort ingénieuse entre la popularité de Bourdaloue et celle de Napoléon. La France ne pouvait se détacher de celui-ci « parce qu'en l'écrasant il lui donnait la conscience de sa force, » « celui-là, plus il exige de nous, plus nous le remercions d'y avoir compté. »

On voit combien ce livre est semé d'aperçus fins et judicieux, la prédication y est partout envisagée du point de vue d'une conscience chrétienne, moins comme un art que comme un moyen d'action. Plusieurs questions, entr'autres celles de l'improvisation et du discours écrit, lu ou récité, y sont traitées avec soin et non sans profondeur. On regrette seulement que l'auteur ne se soit pas assez fié à l'intérêt que ses idées étaient faites pour exciter et qu'il ait cru devoir leur ajouter un auxiliaire dont elles et lui étaient fort capables de se passer. La fiction est un véhicule qu'on ne peut laisser à mi-chemin. Un lecteur dont vous aurez commencé à amuser l'imagination criera que vous le prenez en traître dès qu'il s'apercevra que ce n'est qu'un prétexte pour l'entraîner dans l'arène poudreuse du raisonnement. Nous ne serions point étonnés que M. Bungener ne réussît dans le genre de la fiction quand il s'y mettrait de bonne foi. Cela même est rendu évident par les *Soirées à l'hôtel de Rambouillet*, où le tableau l'emporte, et où il excite un véritable intérêt; mais entre la nouvelle et la dissertation nous ne savons pas voir d'alliance possible.

H.

MÉLANGES D'HISTOIRE NATIONALE,

PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE BALE *.

Le XIXe siècle a vu naître de nombreuses sociétés d'histoire, manifestations utiles de l'esprit d'examen qui caractérise le temps où nous vivons. Il est bon que cet esprit ne se borne pas à scruter, peut-être même à saper les bases de la vie sociale et qu'il trouve un heureux emploi en reconstruisant le passé, en le devinant pour en reproduire les principaux faits et le caractère. Il résulte de là, outre les choses conquises pour la science, une plus complète vérité pour le présent lui-même, et une action moins destructive exercée sur lui par la pensée inquiète de l'homme.

Ce n'est pas la première fois que la société historique de Bâle fait part de ses travaux au public. Une foule de dissertations qui lui doivent leur origine ont paru à part ou dans différens journaux; son premier recueil de Mélanges, publié en 1839, a été reçu honorablement en Allemagne; ce second volume ne le sera pas moins, nous en sommes convaincus. Il contient des travaux originaux d'investigation historique concernant surtout la ville et le canton de Bâle; puis

* *Beitræge zur vaterlændischen Geschichte, herausgegeben von der historischen Gesellschaft zu Basel. Zweiter Band.* 1843 Bâle, chez Félix Schneider, libraire éditeur, 1 vol. in-8o de 481 pages. Prix : 4 fr. de Suisse.

des discours, par lesquels la Société se propose de mettre les résultats scientifiques déjà acquis à la portée des classes instruites. Ces discours, prononcés en public, ont toujours réuni un nombreux auditoire ; ils traitent des sujets d'un intérêt général pour la Suisse.

Les trois premiers morceaux de ce volume sont des discours de cette nature. *Ital Reding*, le héros de la funeste guerre du Toggenbourg, le vainqueur de Saint-Jacques sur la Sihl, l'homme de Greiffensée, est la première figure qui se présente à nos regards ; elle est parfaitement dessinée ; c'est assez dire qu'elle est rude et sombre ; car elle est éclairée par les lueurs des flambeaux qui servirent à consommer une vengeance barbare et inutile. Cependant l'orateur, M. le ministre Reber, a bien su faire ressortir les qualités distinguées de ce landammann de Schwytz, comme guerrier et plus encore comme homme d'état. Les nombreuses affaires auxquelles il fut mêlé, sont exposées avec une entière lucidité. — *Ulrich de Hutten*, dans lequel l'esprit chevaleresque s'unit intimement à l'esprit littéraire et réformateur, est traité avec non moins d'habileté par M. le pasteur Stockmeyer. Ses rapports avec Erasme jettent une vive lumière sur son caractère plein de droiture et de franchise. Si l'âge de la réforme se distingue par de grandes et belles amitiés, il fut signalé aussi par de tristes scissions, par des déceptions cruelles : témoin Ulrich de Hutten, l'ami du célèbre humaniste, et plus tard repoussé par lui, même persécuté. Le trait suivant peint bien Erasme. Pour ne pas se brouiller avec ses amis catholiques, il ne voulut pas voir à Bâle l'errant et malheureux chevalier ; il s'excusa sous un prétexte peu digne de sa finesse, disant qu'il ne pouvait recevoir cette visite ni en faire une, parce que le feu de cheminée dont lui, Erasme, ne pouvait se passer, ne suffisait pas au chevalier, et que d'un autre côté l'atmosphère lourde d'une chambre chauffée par un poêle répugnait à l'un, tandis qu'elle était indispensable pour l'autre. — A ces deux hommes illustres vient se joindre toute une classe d'hommes dont la plupart sont restés obscurs, dont beaucoup ont été persécutés, dont plusieurs même ont péri sur l'échafaud. Ce sont les *amis de Dieu* comme ils s'appelaient eux-mêmes, les précurseurs de la réforme dans les contrées rhénanes, hommes dans lesquels il faut voir la tendance mystique d'une part et l'influence vaudoise de l'autre. L'orateur, M. le docteur Wackernagel, se fondant sur les savantes recherches du docteur Schmidt de Strasbourg, cherche à prouver l'existence d'une église vaudoise dans les murs de Bâle au XIVe siècle ; mais nous avouons qu'il ne nous a pas entièrement convaincu. Ce qu'il y a de plus remarquable dans son discours, c'est le talent de combinaison historique qu'il déploie en caractérisant le mouvement réactionnaire contre l'église romaine, en le rattachant au développement de l'époque sous le rapport politique, intellectuel et littéraire, et en appliquant ces données générales à l'histoire de Bâle.

Les trois morceaux suivans sont des dissertations lues dans le sein même de la Société, des travaux originaux. M. le docteur Fechter a pris pour sujet *Boniface Amerbach*, qui fut professeur de droit à Bâle, et ami d'Erasme. Amerbach n'est nullement un homme du premier ordre ; mais son mérite n'en est pas moins réel. Issu d'une maison qui était un centre littéraire pour Bâle, il eut des relations avec divers hommes marquans. L'histoire de son développement, (*Bildungsgeschichte* : c'est à cette partie de sa vie que se borne le travail de M. Fechter) est un épisode intéressant dans l'histoire de la culture de cet âge, dont il reflète les caractères principaux. L'auteur a été conduit par son sujet à parler de la réformation de Bâle ; et les recherches assidues qu'il a faites dans les sources, la plupart manuscrites, de la vie d'Amerbach, l'ont mis à même de jeter un jour nouveau sur quelques détails de cette réforme. Cette richesse de détails, de traits spéciaux, bien choisis, bien placés, bien appliqués, donne un singulier attrait à cette savante dissertation. M. le docteur Heusler, conseiller d'état, a enrichi ce volume d'une petite composition qui, quelque restreint qu'en soit le sujet, sera bien accueillie par les amis de l'histoire suisse. Ce sujet, c'est le passage du général impérial Mercy par le canton de Bâle en 1709 ; M. Heusler nous fait connaître la diplomatie française en Suisse, et la position difficile de notre patrie au milieu des puissances belligérantes pendant la guerre de la succession d'Espagne. Le volume se termine par une longue exposition de la constitution du landgraviat de Sissgau (Bâle-campagne), à laquelle l'auteur, M. le docteur A. Burkhardt, a joint une description détaillée des localités. Ce morceau, qui nous paraît avoir un grand mérite, remplit une lacune importante dans l'histoire du canton de Bâle.

J. J. H.

BULLETIN.

SERMONS par ADOLPHE MONOD, professeur à la faculté de théologie protestante de Montauban. Paris, librairie Delay ; 2, rue Tronchet. 1844. Prix : 5 fr. de France.

Une force pleine à la fois de chaleur, d'éclat et de sobriété dans son expression, tel est le trait dominant, nous semble-t-il, de l'éloquence de M. Adolphe Monod. Il va du même pas au fond et à l'extrémité de son sujet ; l'enveloppant tout entier dans un filet serré de logique pénétrante, d'observation habile, d'austérité évangélique il ne laisse rien échapper, ni des ruses du cœur de l'homme, ni des exigences chrétiennes, ni de l'inconséquence des âmes demi-croyantes et se sanctifiant à demi. Voici un exemple qui vaudra mieux que nos paroles, de la manière dont l'orateur pénètre, pour ainsi dire, dans le centre de l'enseignement qu'il veut donner, pour en tirer ensuite jusqu'aux dernières conséquences ; cet exemple est pris dans un sermon sur la mort de Jean-Baptiste.

« S'expliquer en détail sur telle et telle pratique, et tracer une ligne de dé-

» marcation précise entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas, c'est l'esprit » d'un directeur, ce n'est pas celui de la Bible. La Bible ne nous conduit pas » par des directions, mais par des principes, elle a des règles pour le cœur, non » pour les mains et les pieds. Elle nous dit : *N'aimez pas le monde;* n'aimez » pas, remarquons bien ce mot, et non, ne faites pas ou n'allez pas. Elle pré- » pare *le cœur, duquel procèdent les sources de la vie*, et puis elle laisse au cœur » le soin de régler les actions. Fidèle à ses maximes, j'attaque la dissipation » dans votre cœur ; et c'est là que je veux vous la faire voir enfantant des péchés » auxquels vous l'avez crue peut-être entièrement étrangère, comme la danse » de Salomé enfante le crime d'Hérode........ Que portes-tu, fille charmante, » dans ce plat que tu reçois des mains d'un soldat farouche, pour en faire » hommage à ta mère? O spectacle d'horreur! O danse! ô martyre! O pieds » légers pour battre la terre en cadence, devenus *légers pour répandre le* » *sang!*...... La dissipation tend en secret à corrompre le cœur. Elle a souillé » chez plusieurs le *cours de la* VIE ; et bien des désordres seront trouvés, si l'on » remonte jusqu'à leur source, avoir pris naissance dans les réunions où règne » la dissipation, et une dissipation tenue peut-être pour modérée et légitime. » Le langage même du monde en fait foi ; car celui qu'il appelle « un homme de » plaisir » a presque cessé d'être un homme honnête...... Et si dans une de vos » réunions mondaines les cœurs venaient tout à coup à s'ouvrir et à laisser » échapper leurs pensées secrètes, comme une terre entr'ouverte laisse » échapper de vils reptiles, croyez-vous que ce spectacle, hideux partout, ne » le fût pourtant pas là plus qu'ailleurs? »......

GUIDE DU MAITRE D'ÉCOLE ET DE LA MÈRE DE FAMILLE ou Modèles de leçons pour servir à l'instruction de l'enfance. Traduit de l'anglais sur la deuxième édition. Paris, chez Delay. 1843. Prix : 1 fr. 50 c.

Cet utile ouvrage, imprimé de façon à renfermer une foule d'indications dans un petit volume, est proprement un manuel pour les instituteurs des écoles enfantines, ou pour les parens qui s'occupent d'une famille en bas âge. L'instruction religieuse y est formulée d'abord en leçons sur l'Ecriture Sainte. Puis, après un choix de textes, viennent d'autres enseignemens sur l'histoire naturelle de la Bible : le corbeau, le serpent, le chameau, le feu, etc. Quelques sujets particuliers sont offerts ensuite ; la prière, le travail, la naissance de Jésus-Christ, l'été et l'hiver, le corps humain, etc. Il serait trop long d'énumérer les richesses de ce guide, et la variété des leçons qu'il présente : les plantes en particulier y sont étudiées, suivies, expliquées avec des détails qui doivent charmer les enfans, aussi bien que les instruire. En un mot, ce livre doit être d'un grand secours, et tout à fait propre à l'usage auquel il est destiné.

Y A-T-IL UN DIEU ? par l'auteur de *Les déistes sans Dieu*. Paris, chez Delay. 1844. Prix : 15 centimes.

Ce petit traité raconte la conversion d'un jeune malade, incrédule, qui commence par se demander s'il y a un Dieu et finit par rendre un témoignage à l vérité de ces paroles de l'Evangile : *Nul ne vient au Père que par moi.*

(La suite du Bulletin au prochain numéro).

PHILOSOPHES MODERNES.

SPINOSA [1].

ÉTUDE SUR SA VIE ET SUR SES TRAVAUX.

III.

Quand on connaît l'*Ethique* de Spinosa, on connaît toute sa philosophie : c'est pour cette raison que nous l'avons fait servir de base à notre analyse. Cependant il est un autre de ses ouvrages qui, du vivant même de l'auteur, eut un retentissement immense et souleva d'énergiques oppositions; c'est le *Traité théologico-politique :* il contient en germe toutes les doctrines développées mathématiquement dans l'Ethique ; de plus, son importance est encore grande sous le point de vue de l'histoire de la philosophie, en ce qu'il peut être considéré comme le prélude à tous les travaux de l'école rationaliste allemande, de cette école qui, par l'étude des mythes et des symboles, s'efforce d'ouvrir une ère nouvelle à la théologie.

Ainsi que le titre l'indique, le *Tractatus theologico-politicus* a pour objet le dogme et l'état ; et, dès l'entrée, on y remarque que le but de l'auteur est l'interprétation rationnelle des divines Ecritures. Spinosa, froissé de bonne heure dans ses convictions, avait pu, mieux qu'aucun autre, remarquer que les Juifs, de tous temps très-préoccupés de la terre, étaient attachés à la lettre du dogme comme à un joug de fer, et il crut avoir trouvé dans ce fait la source unique de leur intolérance et de leurs superstitions. Relever le sens moral de la révélation en

[1] Voyez la livraison de mars, p. 145 de ce volume.

montrant le peu d'importance du sens métaphysique et littéral, dut donc être à ses yeux le meilleur moyen de rendre les hommes non-seulement plus humains et plus éclairés, mais encore plus religieux.

Partant de ces principes et appliquant la critique historique aux Saintes-Ecritures, il infirma leur valeur dogmatique par des investigations profondes sur l'esprit de prophétie et en niant l'accord des traditions, du dogme et de l'histoire. C'est ainsi qu'il fut amené à ne voir dans les prophètes et les apôtres que de grands esprits que l'amour de la vérité, l'exaltation poétique ou religieuse faisaient parler dans le sens de leurs propres convictions, quelquefois même de leurs préjugés. Selon lui les écrivains sacrés auraient écrit naturellement, sans aucune révélation spéciale de la part de Dieu ; ils auraient, autant que possible, accommodé leurs enseignemens et les préceptes du culte au développement intellectuel et à l'imagination des hommes qu'ils voulaient instruire et moraliser.

Après avoir établi qu'une certaine perspicacité naturelle peut s'appeler esprit de prophétie chez les hommes à imagination vive [1], il démontre que parmi les prophètes il n'y en a eu que quelques-uns, Moïse, Jérémie, Elie etc., qui se soient annoncés comme ambassadeurs immédiats de la Divinité, et qui aient donné à leurs paroles ce ton d'autorité et d'inspiration surnaturelle qui doit être propre à des révélateurs divins. Le plus souvent, dit-il, ce sont des docteurs qui cherchent à appuyer sur le raisonnement les maximes et les dogmes qu'ils prêchent, ce qui ravit à leur enseignement tout caractère d'autorité absolue. Car dès qu'on étaie un dogme sur la dialectique, on le soumet par là-même au jugement individuel. Spinosa, du reste, n'affirme pas absolument qu'une révélation surnaturelle exclue tout à fait le syllogisme ; mais il soutient que plus les prophètes se servent d'une argumentation régulière, plus ils se rapprochent de l'enseignement naturel et humain [2].

Mais c'est surtout dans les apôtres, notamment dans saint-Paul, que le caractère de moralisation naturelle lui paraît dominant, souvent exclusif. Dans toutes leurs *Epîtres* on les voit

[1] *Tract. theol.-polit.*, cap. I et II.

[2] *Tract. theol.-polit.*, cap. XI.

s'annoncer comme prédicateurs ou docteurs, jamais comme prophètes. C'est un *conseil*, ce sont des exhortations fraternelles qu'ils apportent, et non un *commandement* [1]. Bien loin de parler avec l'assurance qui conviendrait à des prophètes surnaturellement inspirés, on les entend au contraire émettre leurs *sentimens individuels* [2], et cela non pas même avec l'autorité d'un pasteur assuré de sa thèse, mais avec une humble timidité, quelquefois avec irrésolution [3]. Ce qui d'ailleurs, suivant lui, prouve mieux que tout autre argument que les apôtres agissaient et parlaient selon leurs sentimens personnels, c'est la dissidence que l'on remarque dans leurs principes. Si ces principes leur avaient été révélés d'une manière immédiate et surnaturelle, il y aurait naturellement une harmonie parfaite dans leurs doctrines. Au lieu de cela, chacun interprète, commente, étend ou resserre à son gré les vérités que tous ont puisées dans la fréquentation personnelle du Christ. Tandis que saint-Jacques établit que l'homme sera jugé selon ses œuvres et non par la foi seulement [4], saint-Paul déclare [5] que personne ne sera jugé par les œuvres, mais seulement par la foi. Saint-Paul en outre, le grand argumentateur, est l'auteur des doctrines du pardon gratuit et de la prédestination, qui ne sont peut-être pas inhérentes à la religion de Jésus-Christ [6].

Interrogé par son ami Oldenbourg sur la portée réelle de ses croyances religieuses relativement aux trois points fondamentaux de la *nature de Dieu*, des *miracles* et de l'*incarnation*, Spinosa répond (*Lettre* XXI) : « Eh bien, oui, je confesse sur Dieu et » la nature des sentimens très-différens de ceux qui sont ordi- » nairement professés par les chrétiens *modernes*. Je soutiens » que Dieu est la cause immanente de toutes choses, c'est-à- » dire qu'il n'est pas cause passagère et agissant de l'extérieur. » Toutes choses sont en Dieu et ont en lui leur mouvement ; » c'est ce que j'affirme avec saint-Paul, peut-être même avec » tous les anciens philosophes, quoique d'une autre manière, » et, j'ose le dire, avec tous les anciens Hébreux, autant qu'on » peut en juger par quelques-unes de leurs traditions, d'ailleurs

[1] I *Cor.* VII, 6. — [2] I *Cor.* VI, 40. — [3] *Rom.* III et VIII, 28 et 18.
[4] *Ep. de Saint-Jacques* II, 24. — [5] *Rom.* III, 27, 29.
[6] *Tract. theol.-polit.*, cap. XI.

» si altérées. Cependant ceux-là se trompent gravement qui » croient que le *Traité théologico-politique* établisse que Dieu et » la nature, en tant qu'ils considèrent la nature comme une » certaine masse ou matière corporelle, soient une seule et » même chose. — Quant au second point concernant les mi- » racles, j'ai la conviction que la certitude de la révélation di- » vine peut se fonder sur la sagesse de la doctrine et non sur » les miracles, ce que d'ailleurs j'ai assez démontré dans le » sixième chapitre du *Traité*. J'ajouterai seulement ici qu'entre » religion et superstition j'admets la différence essentielle que » celle-ci s'appuie sur l'ignorance, tandis que la première a » pour base la sagesse ; et c'est ce qui m'explique pourquoi les » chrétiens ne se distinguent pas des autres hommes par leur » charité et par les autres fruits du Saint-Esprit, mais seulement » par leur manière de voir particulière, puisque, comme tous, » ils ne s'appuient que sur les miracles, c'est-à-dire sur l'igno- » rance, source de tout mal, et qu'ainsi ils méconnaissent » l'esprit de leur foi, vraie en elle-même, et la ravalent à la » superstition. — Pour vous faire connaître mes sentimens sur » le troisième point, je vous dirai avec la même franchise qu'il » n'est pas absolument nécessaire pour le salut de croire à un » Christ selon la chair; mais qu'il suffit de la croyance au fils » éternel de Dieu, c'est-à-dire à l'éternelle sagesse de Dieu, qui » s'est manifestée en toutes choses, particulièrement dans l'es- » prit humain, mais par-dessus tout encore dans Jésus-Christ. » Personne, sans cette sagesse, ne peut parvenir à la béatitude ; » car il n'y a qu'elle qui enseigne à distinguer le vrai du faux, » le bien du mal. Et comme cette sagesse de Dieu a été essen- » tiellement manifestée par Jésus-Christ, ses disciples la prê- » chèrent aux hommes, autant qu'elle leur avait été par lui » révélée, et ils montrèrent par leur vie qu'ils pouvaient, plus » que tous les autres, se glorifier d'être animés de l'esprit de » Dieu. »

Spinosa considérait la vie de Jésus-Christ, sa passion, sa mort et sa sépulture comme littéralement vraies; mais il interprétait sa résurrection et son ascension comme allégoriques, spirituelles et révélées aux fidèles selon leur entendement. Par les morts d'entre lesquels il est ressuscité, il faut entendre ceux dont il disait lui-même : « *Laissez donc les morts ensevelir leurs morts !* »

— « Le Christ, dit encore Spinosa, reçut l'éternité et ressuscita » d'entre les morts en donnant l'exemple d'une vie et d'une mort » pleines de sainteté ; et il ressuscita aussi ses disciples d'entre » les morts en tant que ceux-ci suivirent l'exemple de sa vie et » de sa mort. »

A l'égard des apparitions de Jésus-Christ après sa résurrection, voici comment Spinosa s'exprime dans cette même lettre à Oldenbourg : « J'ajouterai encore que Jésus-Christ ne se montra » ni au sénat de Jérusalem, ni à Pilate, ni à aucun de ses ennemis ; mais seulement aux initiés ; que Dieu n'a ni droite, » ni gauche ; qu'il ne peut être circonscrit dans un lieu parti- » culier ; qu'au contraire, en vertu de son essence, il est partout » à la fois, et qu'ainsi les apparitions du Christ dont il est parlé » dans les Evangiles, sont tout à fait semblables à celles de Dieu » à Abraham, lorsque celui-ci vit trois hommes qu'il invita à » dîner. Vous me direz sans doute que les apôtres ont réellement » cru que Jésus-Christ était ressuscité et qu'il était corporel- » lement monté au ciel. Je suis bien loin de le nier. Mais Abraham » n'a-t-il pas également cru que Dieu avait mangé à sa table ? et » tous les Israélites n'ont-ils pas cru de même que Dieu, enve- » loppé de feu, était descendu en personne sur la montagne de » Sinaï, et s'était entretenu familièrement avec eux ? On sait » cependant que toutes ces apparitions ne sont que des manières » de parler figuratives et appropriées à l'intelligence et aux » opinions des hommes auxquels Dieu voulait spirituellement se » manifester. » — « Que pensez-vous, dit-il en terminant, de » ces paroles de l'Ecriture : *Dieu s'est montré dans un nuage,* » *Dieu habite le tabernacle ou le temple ?* Et quand le Christ dit de » lui-même qu'il est le temple de Dieu, cela ne se rapporte-t-il » pas à ce qui a été marqué précédemment, que c'est dans Jésus- » Christ que Dieu s'est particulièrement manifesté ? Or, c'est cette » vérité que saint-Jean voulait exprimer d'une manière sym- » bolique et frappante en disant : *La parole s'est faite chair.* »

Du reste, bien loin de s'arroger le droit et la science de tout expliquer rationnellement dans les Ecritures, Spinosa s'écrie vers la fin de son épître : « Que connaissons-nous, hommes » faibles que nous sommes ! et qui peut déterminer jusqu'à quel » point s'étendent les forces et la puissance de la nature, et ce » qui les surpasse ? Que si personne ne le peut, il est permis

» d'expliquer autant que possible les miracles par des causes » naturelles. Et s'il est des choses que nous ne puissions expli- » quer et qui cependant ne se posent pas comme absurdes, le » plus sage alors est de suspendre son jugement et d'appuyer » la vérité religieuse sur la seule excellence de la doctrine. » — « Saint-Paul, dit-il encore à la fin de la xxve lettre qui clôt » elle-même la correspondance avec Oldenbourg, saint-Paul, à » qui Jésus-Christ apparut plus tard, ne se glorifie-t-il pas de » n'avoir point connu le Christ selon la chair, mais selon » l'esprit ? »

Il est facile de se convaincre, par la lecture du *Traité théologico-politique*, que Spinosa, en abaissant la révélation dogmatique, n'avait d'autre but que de relever d'autant plus la révélation morale du Christianisme, pour lequel il professait le plus profond respect. Sans doute il n'a pas pénétré jusqu'au cœur de la vérité chrétienne, où bat la grande artère de l'amour et non celle de la spéculation; mais, comme l'observe judicieusement M. le pasteur Saintes dans son intéressant ouvrage sur Spinosa, « n'est-ce pas déjà beaucoup qu'un homme élevé dans des pré- » ventions héréditaires contre notre foi, en ait hautement re- » connu la valeur morale, et qu'il ait réservé ses plus fortes » attaques contre le judaïsme? »

Quel que soit du reste le jugement que l'on porte sur les doctrines exégétiques du philosophe, il ne faut pas oublier l'une des observations par laquelle nous avons commencé cette étude, c'est qu'il a le droit de revendiquer une bonne partie des idées rationalistes proclamées naguère en Allemagne par les Eichhorn, les Paulus et, de nos jours, par Strauss et l'école de Hegel.

IV.

La philosophie sociale de Spinosa est bien loin d'atteindre à la hauteur de ses idées sur la nature de Dieu. Une fois descendu des sommités métaphysiques de la pensée, le philosophe semble perdre une partie de son génie. Cependant, outre que tout ce qui sort de la plume d'un grand homme acquiert une importance relative, les doctrines politiques de Spinosa ont en elles-mêmes assez de valeur réelle pour fixer un moment l'attention des hommes méditatifs.

Il y a eu, parmi les écrivains socialistes, des hommes qui ont élaboré leurs théories au point de vue abstrait et exclusif de leur imagination et de leurs rêveries ; ainsi le grand chancelier Thomas Morus dans son *Utopie*, dont le nom est devenu générique ; le dominicain Campanella dans sa *Cité du soleil*. Mais la vraie philosophie sociale, quelque idéaliste et indépendante qu'elle puisse être, s'est toujours appuyée sur la réalité. Si Platon s'inspira de l'Egypte et de l'Orient, Aristote de la monarchie d'Alexandre et de la Grèce ; si Macchiavel avait devant lui l'Italie du quinzième siècle, Hobbes le despotisme de Charles Ier et de Charles II, Montesquieu l'Angleterre constitutionnelle, Rousseau la constitution aristocratique de Genève, Spinosa de son côté avait les yeux fixés sur la république des Hébreux et sur les institutions de la Hollande, sa patrie.

Pour faire sa cour au pouvoir absolu, l'anglais Hobbes, dans son traité *de Cive*, avait fait dériver le droit naturel de la seule force matérielle. Spinosa se rapproche de cette théorie, non par prédilection pour le pouvoir absolu, mais par amour de l'ordre et de la paix. Après avoir défini l'empire de la raison et de la pensée, il détermine, pour tous les êtres organisés, le droit par la puissance et les passions.

Certes, définir le droit par la puissance est une idée grande et juste quand elle ne s'applique qu'à la vie organique des êtres ; mais Spinosa oublie, après l'avoir posé lui-même en principe, que la puissance de l'homme a son siége dans l'intelligence, et par là il se voit condamné à insulter souvent à la liberté qu'il aime. Mais voyons quelles sont les conséquences que le philosophe a tirées de son principe.

L'homme et l'animal se développent suivant leurs facultés et leurs aptitudes : tout ce qui existe a le droit de s'étendre et de se manifester jusqu'aux dernières limites de sa virtualité. Les poissons, par exemple, sont déterminés à nager, et parmi eux les grands sont déterminés à manger les petits. Le droit naturel s'étend donc aussi loin que les forces des êtres qui en sont revêtus; car la puissance de la nature n'est autre chose que la puissance même de Dieu, dont le droit ne saurait être limité. Il résulte de là que, dans l'état de nature, il ne peut exister de fautes morales, telles que nous les concevons sous l'empire de nos lois sociales ou religieuses, et Spinosa appuie ce résultat sur ces paroles de Saint-Paul : *Avant la loi*, c'est-à-dire dans

l'état de nature, *les hommes ne sauraient pécher*. En effet, si la nature nous refuse l'usage actuel de la raison, nous ne sommes pas plus obligés de vivre en êtres raisonnables qu'un chat n'est obligé de vivre en lion. Ainsi, ce que la raison nous déclare être mal, ne l'est point relativement à l'ordre universel, mais seulement par rapport aux lois de notre propre nature.

Mais il est facile de voir que, dans cet état naturel où le droit de l'individu ne connaît d'autres bornes que celles de la force matérielle, l'homme ne pourra jamais jouir du repos et du bien-être qui doivent être le fruit de son droit, puisque tous ayant les mêmes prétentions, devront vivre dans un état de guerre perpétuel, dès qu'ils voudront faire usage de leur droit, c'est-à-dire de leur puissance. C'est pourquoi, dès le principe, les hommes se sont empressés de sacrifier une partie de leurs droits naturels au profit d'une communauté qui leur assurât repos et jouissance paisible.

Remarquons, avant d'aller plus loin, qu'ici encore, savoir en ce qui concerne l'origine de la société politique, du droit commun ou du contrat social, Spinosa, pour avoir défini le droit par la puissance, est forcé de se rapprocher de Hobbes et de faire sortir, comme lui, le sentiment de la sociabilité du seul besoin de la sécurité. Pour mener une vie agréable et commode, les individus font un pacte tacite dont le but est l'utilité commune; chacun renonce à sa puissance particulière au profit de la puissance générale, à laquelle alors il faut se soumettre rigoureusement [1]. Cependant Spinosa ne descend pas comme Hobbes aux dernières conséquences du principe admis, je veux dire qu'il ne conclut pas, comme pourtant il devrait le faire, par la légitimation rationnelle du pouvoir absolu. Aimant mieux se montrer infidèle à la logique qu'à la générosité de ses sentimens, il revient, par une conséquence honorable pour l'homme, à cette individualité dont ailleurs il n'a pas tenu compte, et il reconnaît que nul ne peut *sans fraude* renoncer entièrement à ses droits naturels, droit de penser, de se plaindre, par exemple, et même à celui de dire son avis sur tout ce qui concerne le bien de l'état. C'est en cela, comme Spinosa l'observe lui-même, que sa philosophie politique diffère de celle de Hobbes et, de plus, en ce qu'il n'attribue pas au magistrat suprême un

[1] *Tract. th.-pol.* cap. XVI.

droit plus étendu sur les sujets que la puissance même par laquelle il les surpasse [1]. Cette différence est très-grande, en ce qu'elle donne lieu à la possibilité de plusieurs formes de gouvernement, et qu'elle peut admettre l'existence de garanties légales et constitutionnelles, deux choses que les théories de Hobbes repoussent absolument.

Mais il est un autre principe du philosophe anglais auquel Spinosa demeure constamment fidèle : c'est celui qui n'accorde au droit civil et politique d'autre sanction que celle de l'utilité. D'où il suit que, si cette utilité venait à disparaître, le contrat cesserait à l'instant d'être obligatoire pour les citoyens [2].

Une fois le droit naturel et le droit commun définis, l'Etat est créé. On a pu voir que chez Spinosa, comme chez J.-J. Rousseau, la conception de l'Etat repose sur un contrat tacite et primitif; mais les développemens de cette idée commune diffèrent essentiellement chez les deux écrivains. Pour J.-J. Rousseau la souveraineté, expression générale de toutes les volontés individuelles qui consentent à l'association, est indivisible, incommunicable, c'est-à-dire qu'elle ne saurait se déléguer. Pour Spinosa, au contraire, la souveraineté est toujours déléguable, et elle investit d'une puissance illimitée ceux qui en sont revêtus [3]. Qu'est-ce que le gouvernement selon J.-J. Rousseau? « C'est un corps intermédiaire établi entre les sujets » et le souverain pour leur mutuelle correspondance et chargé » de l'exécution des lois et du maintien de la liberté, tant civile » que politique [4]. » Le gouvernement de Spinosa n'est pas le représentant de la souveraineté, mais la souveraineté même, et une souveraineté impitoyable qui décide non-seulement de ce que les citoyens doivent faire ou éviter, mais encore de ce qu'ils doivent croire et aimer [5].

La puissance du souverain, sous quelque forme de gouvernement que ce soit, ne pouvant trouver de bornes, il s'ensuit qu'il ne peut y avoir de bien et de mal, de juste et d'injuste, que ce que le souverain lui-même détermine comme tel, de sorte que le mérite c'est l'*obéissance*, et le démérite, la *désobéissance*. Et quant à l'opposition possible de la religion et du gouvernement, il est évident que celui-ci ne saurait dépendre de celle-là, puis-

[1] *Epist.* L. — [2] *Tract. th. pol.* cap. XVI. — [3] *Tract. th. pol.* cap. XVI et XIX. — [4] VI[e] *Lettre de la Montagne*. — [5] *Tract. th. pol.* cap. XIX.

que la religion, pacte religieux entre Dieu et l'homme, est, aussi bien que le pacte social, postérieure à l'état de nature, et que, par elle, les individus, renonçant à l'interprétation personnelle, ont accepté l'intervention immédiate de Dieu et lui ont remis leur pouvoir. C'est donc au gouvernement qu'appartient le droit de régler, non-seulement ce qui a rapport à la vie civile, mais encore ce qui concerne la croyance et le culte, et de faire concourir toutes choses au maintien de la paix et de la prospérité communes. Sans doute le magistrat, en tant que cela l'accommode et le mène au salut, est soumis, comme le simple citoyen, au droit de la religion révélée; mais il pourrait aussi s'en affranchir et, dans ce cas, les sujets devraient encore obéir; car, s'ils n'obéissaient pas, ils contreviendraient à la loi et violeraient le contrat sans autre autorité que celle du droit naturel qui ne leur appartient plus, puisqu'ils y ont volontairement renoncé [1]. Tout ce que peut faire le citoyen, c'est de n'abandonner son droit qu'à des hommes qui soient incapables de vouloir autre chose que le plus grand bien de l'Etat, et de ne se donner que des institutions qui ne leur permettent pas de se transformer en oppresseurs [2]. — Quant aux devoirs des magistrats, si l'on n'oublie pas que la seule règle constante à laquelle les individus soient toujours soumis, est de préférer, dans tous les cas, parmi les biens le plus grand, et parmi les maux le moindre, on en conclura que la sagesse du législateur consiste à faire en sorte que pour l'individu, et dans tous les cas aussi, il résulte plus de bien de l'obéissance à la loi que de sa violation, et plus de mal de sa violation que de son observation.

De même que le droit commun et politique, le droit international se fonde sur la seule utilité. Ainsi les traités d'alliance, de paix ou de commerce stipulés de peuple à peuple ne sont obligatoires qu'aussi longtemps que les parties contractantes y trouvent leur avantage bien entendu. C'est pourquoi le droit de la guerre n'est pas anéanti par les traités, et quand un peuple la déclare, son intérêt et sa volonté suffisent pour la légitimer.

Dans son *Traité théologico-politique* Spinosa avait déposé toute la substance de sa philosophie sociale. Mais c'est dans le *Traité politique*, que sa mort précoce ne lui permit pas d'achever,

[1] *Tract. th. pol.* cap. XIX.
[2] *Tract. pol.* cap. V, § 2, cap. VI, § 3.

qu'il a formulé le plus nettement ses vrais sentimens politiques, et qu'il laisse entrevoir sa prédilection bien prononcée pour la démocratie. Commençant par répéter les principes posés dans le premier ouvrage, il s'arrête d'abord au droit naturel que les hommes ont la faculté de transmettre à qui bon leur semble, soit à un seul individu, soit à quelques familles privilégiées, soit enfin à une multitude de citoyens librement élus; ce qui a fait donner le nom de *monarchie*, d'*aristocratie* et de *démocratie* aux diverses formes de gouvernement qui régissent les peuples. Puis le philosophe trace à part la théorie de la monarchie, de l'aristocratie, et l'ouvrage se trouve interrompu à la fin du premier chapitre qui traite de la démocratie. La monarchie est le gouvernement le moins parfait, parce qu'il est le plus éloigné de l'état de nature et le plus difficile à maintenir; cette forme d'ailleurs revient ordinairement, par le fait, à l'aristocratie, de sorte que cette dernière vaut mieux quand elle est proclamée et constituée positivement. La démocratie est la meilleure forme de gouvernement, par la raison logique que, pour l'établir, le citoyen ne se dépouille de son droit qu'à la condition de nommer lui-même ses magistrats et de délibérer en commun sur les affaires de la patrie.

En traitant de l'élection démocratique, Spinosa établit dialectiquement, par des raisons tirées de la nature et de l'histoire, que *la femme n'est pas l'égale de l'homme* et que, par conséquent, elle est inhabile à prendre part aux affaires publiques [1]. D'où l'on voit que, si les Saints-Simoniens ont pris dans notre philosophe leurs théories métaphysiques de la substance unique [2], on ne saurait les accuser d'y avoir puisé de même leurs idées sur la *femme libre* et sa réhabilitation.

Du reste, il convient de le remarquer, en faisant la théorie des diverses formes de gouvernement, Spinosa n'épargne pas les dispositions arbitraires, les circonstances minutieuses, et bien souvent son œuvre tourne réellement à l'utopie. Mais le résumé de sa politique que nous venons de tracer, est plus que suffisant pour montrer combien sont peu fondées les accusations de ceux qui, trompés par quelques points de contact que Spinosa possède réellement avec Hobbes et par l'identité de leur point

[1] *Tract. pol.* cap. XI.

[2] *Exposé de la doctrine saint-simonienne*, t. II, p. 88.

de départ, en ont voulu faire un professeur de despotisme et un ennemi de la liberté. Une opinion singulière, émise par lui à l'occasion de la liberté d'enseignement, prouve à elle seule combien l'amour de toutes les libertés dominait son âme : « Les académies fondées et entretenues aux frais de l'Etat, » dit-il [1], servent toujours plus à opprimer le génie qu'à le fa» voriser. C'est pourquoi le meilleur moyen de voir les sciences » et les arts fleurir dans un pays libre, c'est de laisser à qui» conque en demande la permission, la faculté d'enseigner pu» bliquement comme bon lui semble et à ses risques et périls.» Cette opinion peut nous paraître paradoxale ou au moins extrêmement hasardée, à nous qui jugeons des choses du point de vue de notre époque, de nos connaissances et de nos préjugés ; mais, si jamais la civilisation et l'éducation morale des peuples deviennent assez fortes pour comporter l'abolition de toute espèce de monopoles, même de ceux qui paraissent les plus indispensables aux progrès de la science et de l'humanité, qui sait si on ne reviendra pas à l'idée de Spinosa et si alors elle ne trouvera pas son application ?

Quoi qu'il en soit, il demeure certain que les amis et les fauteurs du pouvoir absolu trouveront dans Spinosa certains principes et certains argumens propres à étayer leurs doctrines. Mais ils en trouveront aussi, et en plus grand nombre, qui les condamnent sans miséricorde. Ainsi quand il dit à l'occasion des priviléges des corps de métier : « Les libertés sont incom» patibles avec la liberté. » Et ailleurs : « Désirer le pouvoir à » un seul, ce serait agir non dans l'intérêt de la paix, mais de » la servitude. » La paix ! voilà bien le mot qui résume toute sa politique. « Car, dit-il encore, le but de la république, eu » égard aux principes dont elle tire son origine, n'est pas la » domination, mais la paix, la concorde, la suppression des » haines et des fraudes, en un mot, la *liberté* [1]. »

G. Audemars.

(La conclusion à un numéro prochain).

[1] *Tract. polit.* cap. VIII, § 49.
[2] *Tract. th. pol.* cap. XX.

POÉSIE.

Les vers suivans ont été retrouvés parmi les papiers d'un de nos compatriotes qui nous fut enlevé plein de jeunesse et d'espérance il y a quelques années. Les lecteurs de la *Revue Suisse* n'ont pas oublié une petite pièce du même auteur, intitulée l'*Alouette* et publiée à l'époque de sa mort (1837). Quelques-uns de ses meilleurs vers ont aussi été insérés par M. Sainte-Beuve dans les *Critiques et Portraits littéraires* (t. V, 132-134); nous les avons reproduits, avec d'autres fragmens encore, dans le *Canton de Vaud*. Ainsi on aura bientôt tout ce qui s'est conservé de plus remarquable de ce talent poétique si brusquement arrêté dans son essor. Le morceau qu'on va lire n'est qu'en brouillon ; il fut même, à ce qu'il semble, écrit d'un seul jet : cependant, malgré quelques imperfections de détail sur lesquelles nous n'avons pas voulu porter une main trop hardie, on y reconnaîtra, comme dans les précédens, tout ce qui faisait de Frédéric Monneron un poete, un vrai poète !

LES DEUX BUVEURS.

BALLADE.

L'airain sonne : aux clartés de la lune sereine,
Sous des voiles d'azur, la Nuit d'été ramène
Les larmes dans les bois et la rosée aux fleurs.
Dans l'échoppe, au vallon, boivent deux voyageurs.

Voyez ! au travers du vitrage
Où l'ormeau berce son feuillage,
Le croissant les montre à demi.
Souriant avec amertume
A sa coupe où la bière écume,
L'un d'entr'eux dit à son ami :

— « Ici dorment tout près les morts, au cimetière ;
» Ma mère aussi ! car Dieu m'a tout pris sur la terre.
» Sous ce chêne, là-bas, que j'ai versé de pleurs !
» Mais Dieu n'entendra plus le cri de mes douleurs. »

— « Prions! » dit l'autre, qui s'incline
En signant sa large poitrine :
« Prions! sous la croix du coteau,
» Ami, si tu fais ta prière,
» Aux cieux tu reverras ta mère :
» Les anges naissent au tombeau. »

— « Oh non! répondit l'autre en essuyant ses larmes :
» La prière au cercueil est sans effet, sans charmes;
» Dieu ne nous entend pas, te dis-je, et je crois fort
» Que des plombs du cercueil ne revient pas un mort.

» Ohé! c'est le hasard lui-même
» Qui nous unit à ceux qu'on aime.
» Puisqu'ils nous laissent en chemin,
» Plus de pleurs, plus de triste veille!
» Ohé! vidons cette bouteille,
» Pour noyer encor ce chagrin. »

Le pauvre voyageur buvait, buvait encore.
La croix sur le tombeau déjà se décolore.
Il boit, il boit toujours; dans des flots de liqueur
Il boit la sombre ivresse, et dit dans sa douleur :

« Après tout, la plaisante idée
» De voir cette vieille ridée
» Me tendre les bras dans les cieux!... »
L'autre, à ces mots, tremblant et pâle,
Se signe la tête, et détale
En poussant un cri douloureux.

C'en est fait! du buveur le cerveau se dévide.
Rève, rève déjà tout un songe livide!
Dans les affreux déserts de ton âme qui dort,
Rève!.... On dirait là-bas la cloche de la mort.

Au creux du vallon minuit sonne.
Holà! n'entendez-vous personne
Dans les bois... les bois... cheminer?
Un bruit nait au fond du silence.
Il grossit, grossit, et s'avance.
J'entends les sapins frissonner.

Ouvrez! ouvrez! la Nuit amène un nouvel hôte.
Près du joyeux buveur il s'assied côte à côte.
Ah! sur ses blanches dents le rire est glacial.
N'importe! Présentant sa coupe de cristal,

— « Frère! » dit-il avec mystère :
« Verse donc, verse un peu de bière.
» Le chemin m'a tant altéré!
» Mon sort est de n'avoir en poche
» Jamais d'argent; mais dans mon coche,
» En retour, je te conduirai. »

— « Par ma tête, j'en suis! » dit l'autre en son ivresse.
« Je brûle d'éprouver ta ruse et ton adresse.
» Quand nous aurons tout bu, roule-moi, roule-moi
» Chez ma mère, entends-tu, chez elle, où qu'elle soit! »

Il dit : ces deux hommes, plus pâles,
Se lèvent. Le cri des cavales
Se prolonge dans la forêt.
Le claquement du fouet se mêle
Au bruit du tonnerre, à la grêle.
— « Monte! monte! le coche est prêt. »

Ils partent : voyez-les! la roue au loin s'allume!
L'air pétille; et des pins la sommité qui fume,
Craque sous les sabots des chevaux écumeux.
Les voilà disparus dans l'horizon brumeux.

Hourrah! l'horizon se recule.
Le char, qui longtemps y circule,
En spirale perce les cieux,
De la Nuit déchire les voiles
Et, là-haut croisant les étoiles,
Fait étinceler les essieux.

Où vont-ils? aux rayons des lunes passagères,
Les chevaux emportés argentent leurs crinières,
Puis, franchissant d'un bond le soleil qui s'enfuit,
Vont s'éclipser plus haut dans la céleste Nuit.

L'Ether ! l'Ether ! séjour des âmes !
Voyez ! sur leurs ailes de flammes
L'une après l'autre apparaissant,
Du fond des rêveuses campagnes
Elles appellent leurs compagnes,
Alentour du char bondissant.

Les musiques de l'air aux vagues harmonies
Bercent leur ronde au fond de la plaine infinie,
Et, guirlande d'amour, en chantant l'Eternel,
Elle embrasse à la fois et la terre et le ciel.

— « Holà, cocher ! arrête, arrête !
» Voici ma mère, à cette fête,
» Qui passe et me tend ses deux bras.
» Oh ! je ne suis pas infidèle.
» Je crois en Dieu, je crois en elle.
» Cocher, ne t'arrêtes-tu pas ? »

Mais le joyeux cocher, poursuivant son voyage,
Ne s'arrête jamais : plus vite que l'orage,
Ses cavales, du fouet fuyant le sifflement,
En hennissant d'effroi, fendent le firmament.

Déjà, dans son vol circulaire
Le char, au bout de la carrière,
S'incline, au cri du conducteur,
Vers la Nuit muette et sublime,
Et dans les profondeurs s'abîme,
Emportant le blasphémateur.

✵

Cloches des trépassés, sonnez, sonnez encore !
Le buveur qui rêvait est mort avec l'aurore.
Cloches des trépassés, sonnez bien tristement.
Qu'il dorme jusqu'au jour du dernier jugement !

Frédéric Monneron.

ZERMATT,

LE CHAMOUNIX DU MONT-ROSE [1].

—

II.

Vous souvient-il, Madame, de cette pluie de Zermatt, têtue, froide, sempiternelle et décourageante comme il n'y en eut jamais au monde? Quand nous eûmes déjeuné aussi longuement que possible, il fut constaté que nous n'avions plus rien à faire, plus rien à dire jusqu'au dîner. Pour le coup, vous eûtes un magnifique accès de révolte contre la destinée, et vous jurâtes de faire...... un jeu d'échecs. Le chasseur se met à en tailler et façonner les pièces, pendant que vous, noble châtelaine, vous dessinez l'échiquier : un petit morceau de bois rond devient roi, de par le couteau ; la reine se distingue, grâce à sa stature plus frêle ; sur les pions, sujets fort plats, un trait d'encre sépare *i Neri e i Bianchi*. Quand tout fut achevé, quand il ne resta plus qu'à jouer, il se trouva, ô mes chers compagnons, que vous en aviez perdu l'envie.

De mon côté, j'essayais aussi de tuer le temps. J'observais plus de choses qu'il n'en existait à ma portée, et je me rendais compte de tout minutieusement : par exemple, de l'enseigne de notre hôtel, dont j'ai copié l'inscription avec une exactitude qui a grandement excité les soupçons de l'hôte. Il m'aperçut commettant ce larcin et me lança un regard qui disait clairement : « Voulez-vous me prendre ma maison? » Je lui répondis humblement par un autre regard où je mis autant d'innocence que possible, afin qu'il prît mon attention comme une étude admirative du seul objet d'art qui

[1] Voyez la livraison de mars, p. 167 de ce volume.

se trouvât à Zermatt. Avec un peu de bonne volonté on aurait même pu y voir un hiéroglyphe ; le voici :

HOTEL . CERVIE .
BON LOGE A PIES ET
CHWALL 1839

Cervie fait-il ici allusion au Mont-Cervin, comme le penserait volontiers un poëte ou, selon une autre opinion qui sera sans doute celle des hommes graves et froids, faut-il y voir tout bonnement une orthographe un peu insolite du mot français *servi*, hôtel servi? . . . Quelle que soit, en ce cas embarrassant, la décision des doctes, je les prie de ne point juger du reste par l'enseigne : c'est, honneur en soit à la petite auberge! l'inverse de beaucoup de livres dont le titre seul est correct, élégant, irréprochable. Je n'assurerai pas que la cuisine n'ait aucun accent étranger, mais nous n'y avons point remarqué de grosses fautes d'orthographe, de barbarismes révoltans. De l'agneau rôti, du poulet, des pommes de terre, des œufs, du rit frit; au dessert, du fromage et l'amande huileuse et parfumée du pin-arole; enfin du vin muscat blanc, cacheté comme au temps d'Horace avec de la cire : en voilà bien assez pour ne pas périr de faim et ne périr que d'attente et d'ennui.

La maison est bonne et l'une des plus apparentes du village. Elle a un perron de pierre, devant lequel se trouve le chemin public, espèce de petit torrent boueux et noir, où passent à la file, comme des canes, choisissant leurs pas, et d'un air fait à la pluie, une troupe de femmes et de filles les mains sous le tablier. Nos chambres sont propres et fort jolies, avec un vernis bleu, même au plafond, qui augmente nos idées noires. J'ai vainement exploré le logis : pas la moindre distraction à en espérer. L'hôte est solennel et inattaquable. Il domine aussi dans toute la vallée sous la qualification de *Herr Dokter* (M. le Docteur). On peut dire de lui qu'il règne et ne gouverne pas. Sa femme est seule chargée de l'administration. Le docteur n'apparaît jamais qu'aux instans critiques, dans les grandes négociations, les opérations de finances, etc. Quand arrivent quelques étrangers, on tue en leur honneur un agneau, un mouton, et je ne répondrais pas que le Docteur ne profitât de cette circonstance pour achever de se perfectionner dans l'art chirurgical.

Mes excursions *extra muros*, c'est-à-dire à la cuisine et sur le

seuil, les échecs, le dîner, une quantité innombrable de tours de chambre, d'exclamations, de doléances, le souper enfin, nous avaient amenés à sept heures du soir : alors, tout était tellement épuisé, même la désespérance, même l'ennui, même l'oisiveté, qu'il n'y avait plus de possibilité pour aucune chose, sinon pour s'aller coucher.

Sitôt que j'eus fermé les yeux pour essayer vainement de dormir, je ne vis dans l'obscurité que brillant soleil, pics étincelans, glaciers splendides. La chambre en était pleine. Ils dansaient devant moi, m'éblouissaient, me transperçaient. Je fus sur le point de rallumer la chandelle pour m'en débarrasser.

Pendant la nuit, et au milieu d'une série de songes agités, il y eut une éclaircie, une trève dans cette bataille enragée que nous livrait le mauvais temps. Vain espoir! au matin l'ouverture de la vallée continuait à vomir sa brumeuse cavalerie. Mais il fait bien plus froid que hier. Nous ne pouvons tenir qu'un instant sur le perron, lequel, par sa position, est devenu notre observatoire. Vers les neuf heures, nous avons vu qu'il neigeait sur les premières pentes. Avant dîner déjà il neige ici abondamment. Le chasseur assure que la neige ne s'arrêtera pas avant qu'il en soit tombé un demi-pied : tel est son oracle, qu'il tient pour infaillible et qu'il termine par un tonnant éclat de rire, causé par les désastres passés, présens et futurs de notre situation. Ce rire gagne la châtelaine lorsque, par mégarde, au lieu de mon mouchoir, je tire longuement de ma poche un superbe voile de gaze verte, destiné à préserver mes yeux des fâcheux effets de la réverbération du soleil sur les neiges, que nous ne nous attendions pas à trouver si vite et si bas. Heureusement, je pus leur rétorquer les lunettes bleues, dont ils s'étaient munis dans la même intention.

C'en est donc fait! nous ne verrons rien : ni le Riffel, qu'on nous avait tant vanté et qui est le Montanvert de ce second Chamounix; ni le Schwartzesée, autre balcon vis-à-vis des glaciers et du Mont-Rose; ni ce Matterjoch ou col du Cervin qui est le plus haut passage des Alpes et dans les neiges duquel se cache la redoute ruinée de Saint-Théodule; ni Finelen et Zmouth, les villages d'été de Zermatt. Zermatt lui-même, ou Préborgne, comme il s'appelle aussi d'un second nom roman dans le pays, Zermatt s'arrange pour justifier tout à fait à nos yeux ce dernier nom qui nous paraît à peine assez expressif.

Nous nous perdons dans des contemplations désolées et imaginaires de tous ces beaux lieux que nous devions visiter. Je me mets à les chanter, comme suit, sur l'air de Cadet-Roussel, après un petit prélude pour affermir ma voix dans le ton de cette cavatine éplorée. Rappelez-vous, Madame, les sourires qu'elle vous arracha, et ne me grondez pas de l'avoir conservée dans tout le sans-gêne de sa folie.

STANCES.

Le Mont-Cervin est un beau pic;
Mais savez-vous où est le hic?
C'est que, par grand'mésaventure,
Nous n'avons point vu sa figure.
Ah! ah! oui vraiment,
Le Mont-Cervin est bon enfant.

Il est fameux le Matterjoch;
Mais savez-vous où est le hoc?
C'est qu'aujourd'hui le seul nuage
Peut y faire un pèlerinage.
Ah! ah! oui vraiment,
Le Matterjoch est bon enfant.

Je m'arrête essoufflé. Le chasseur fait un tour de chambre et répond :

Le Mont-Rose est un grand gaillard
Qui domine sur le brouillard.
Seulement ce qui nous chagrine,
C'est que le brouillard nous domine.
Ah! ah! oui vraiment,
Le Mont-Rose est un bon enfant.

Le chasseur me demande :

— Que dites-vous du Grand-Glacier?
— Je dis qu'il se fait bien prier.
Il nous laisse dans l'antichambre
En août, par un froid de décembre.
Ah! ah! oui vraiment,
Le Grand-Glacier est bon enfant.

Intrépide, le chasseur monte au Riffel et revient par Finelen :

Le Riffel est un vrai séjour
Pour faire aux montagnes sa cour.
Quelle gigantesque nature!....
On me l'a dit, je vous le jure.
Ah! ah! oui vraiment,
Le Riffel est un bon enfant.

Finelen a de la valeur,
Mais admirez donc le malheur!
Ses glaces et ses pyramides
Se verront aux éphémérides.
Ah! ah! oui vraiment,
Finelen est un bon enfant.

Moi, j'escalade de mon côté, et je pousse même l'enjambée jusqu'à Zmouth.

Quand irons-nous au Schwartzesé?
Lorsque la neige aura baissé.
Non pas pourtant cette semaine,
Mais peut-être l'année prochaine.
Ah! ah! oui vraiment,
Le Schwartzesée est bon enfant.

Très-volontiers je verrais Zmouth,
Mais je redoute un peu le coût.
Car je devrais, sans point de faute,
Dix mois attendre à table d'hôte.
Ah! ah! oui vraiment,
Zmouth, Zmouth, Zmouth, est un bon enfant.

Je m'interromps pour regarder mon compagnon d'un air de défi. Sourd à la provocation, il me fait signe qu'il est las, il me laisse achever tout seul; je reprends donc le cours de mon enthousiasme.

Dans cet aimable et frais endroit
Comme on *ramasse bien la froid!*
Venez, cœur brûlant, cœur trop tendre!
On a de la glace à revendre.
Ah! ah! oui vraiment,
Le frais endroit est bon enfant.

Préborgne, à la fin je t'ai vu,
Et je me dis : Si j'avais su!
Car tu nous fais si bien la guerre
Qu'on peut te voir et ne voir guère.
Ah! ah! oui vraiment,
Ce Préborgne est un bon enfant.

Nous avons pris le voile vert
Pour mettre nos yeux à couvert.
La neige en effet nous assiége....
Au chemin qui ramène à Viége.
Ah! ah! oui vraiment,
Le voile vert est bon enfant.

Adieu, Préborgne! adieu, vilain!
Oui borgne es-tu, borgne et malin.
De ton œil gris quand tu me lorgnes,
Je crois déjà que tu m'éborgnes.
Ah! ah! oui vraiment,
Ce Zermatt est un bon enfant.

La gaîté n'a duré qu'un instant. La neige étouffe nos rires. Elle continue de façon à nous ensevelir tous, y compris le clocher. Nous sommes en plein hiver. La belle saison n'existe plus nulle part, pas même dans le plus lointain sentiment ou souvenir que nous puissions en avoir. L'été, pour nous, est moins qu'un rêve : c'est quelque chose de plus fantastique, de plus impossible; et quand nous revenons par la pensée dans les riches vergers d'où nous sommes partis, nous les chargeons involontairement de frimats. Mais là encore, le plein hiver n'est pas l'hiver autant que celui qui nous entoure et qui se glisse au dedans de nous. Les maisons et les petits monticules, notre seul horizon, semblent à chaque instant, se fondre et s'évaporer dans le brouillard. La neige couvre tout, silencieuse, implacable et lourde, elle qui d'ordinaire flotte si légère et si gaie. Notre imagination, fatiguée de cette monotonie et n'osant plus rien essayer, teint tout en glace, sent partout la glace, nous devenons glacier. L'hiver est tellement dans tout notre être qu'il nous semble certain qu'il neige au bord du lac Léman,

peut-être même en Sicile, peut-être même en Algérie et dans les plaines du Sahara, si elles existent! car comment croire, à cette heure, à un pays de sables brûlans?

Nous sommons la dame du logis de nous procurer des cartes, s'il en existe. Elle promet d'un air triomphant, et nous apporte un jeu de tarots, seule ressource du village : cette ressource dépasse la science réunie de mes deux compagnons; quant à la mienne, elle est au-dessous de toute critique. Je pense même, en les voyant dessiner avec ardeur, tailler dans de belles feuilles de papier un assortiment de cartes, qu'il en sera comme du jeu d'échecs, abandonné dès qu'il a pu servir. Je me trompais. Les voilà qui font gravement une partie d'écarté. Moi, je parie; pour vous, Madame. L'enjeu est une pastille. On partage notre petite provision. Chacun fait loyalement sa mise. La châtelaine gagne d'abord, et moi avec elle; mais, voyant la chance tourner, et pour éviter un plus grand malheur, je me hâte de consommer mon argent.

O Madame! Madame! me pardonnerez-vous l'audace et l'exactitude de mes souvenirs? oserai-je bien, dans ces pages que vous lisez, confesser tout ce que le désœuvrement peut inspirer de surprenant, tout ce qu'il vous fit faire de bien plus étrange que notre complainte, compromettante action où du moins vous étiez restée innocente. Hélas! et vous aussi!....

C'était sur la brune. Votre époux venait de sortir. Nous nous sentîmes glisser peu à peu vers les domaines de la méditation rêveuse et de ces silencieuses pensées qui flottent comme des anges ou des démons autour de notre cœur. Si j'ai bien entendu vous avez soupiré. — A quoi songez-vous donc? m'avez-vous dit. Comme je ne songeais à rien, je répondis : — Et vous? — Moi? reprîtes-vous d'une voix mal assurée : j'ai envie de jouer à Pouf. — Qu'est-ce que Pouf? demandai-je, tout alarmé. — Vous allez voir, dit le chasseur qui rentrait : *Un.* — *Deux*, s'écrie la châtelaine. — *Trois* murmurai-je, inquiet, et sans y rien comprendre. — *Quatre.* — *Cinq.* — *Six.* — *Sept*, allait dire le chasseur entraîné par la vitesse de la ronde numérique; il se reprit à temps et lança nettement le fameux Pouf. Alors on m'explique que ce mot ironique devait être jeté sans hésitation, et sous des peines sévères, à la place du nombre 7 et de tous ses multiples, 14, 21, 28, etc. Cela est insolemment bête et facile, semble-t-il. Essayez! Il n'en est pas moins vrai que notre décomposition morale ne nous permit pas

d'atteindre Pouf-Pouf (77) une seule fois. Un Juif aurait pensé, à notre impatience, que nous étions justement punis, et par les effets du sacrilége lui-même, de cette double profanation de l'arithmétique en général et du nombre sept en particulier.

La nuit vient, non pas avec mélancolie, mais d'un air froid et lugubre, qu'augmente encore le son émoussé, sourd et morne de la cloche du soir; il retombe sans vibration, sans harmonie, au lieu d'ébranler longuement, de rameaux en rameaux, la profonde et sinueuse vallée. Le plus romantique de tous les beaux vers me revient bien à la mémoire :

Squilla di lontano
Che paia 'l giorno pianger che si muore [1];

mais, en ce moment, je trouve indignes de le répéter ou de l'entendre Zermatt et ses échos assoupis. Ma sympathie vous suit, Madame, lorsque vous tirez les rideaux de la salle entre le monde et nous; c'est un peu mettre la neige à la porte. Hier, nous étions plus stupéfaits, mais ce soir nous sommes plus tristes. Il nous arrive le pis que nous ayons prévu, et quelque chose au delà. La situation est d'un noir si fertile en horreurs ennuyeuses et lamentables qu'on ne sait plus même à quoi rêver. La scène intérieure, la morne agitation de l'âme se retournant perpétuellement sur elle-même et trouvant toujours la paroi blanche, infranchissable, de notre cage d'hiver, nous forment des souvenirs plus saisissans que tout ce que nous pourrons voir au dehors, à supposer encore que nous puissions voir quelque chose. Si le froid cesse, la pluie reviendra, et tout sera à recommencer.

— Que fais-tu pendant que ma vie
Se perd tristement loin de toi?
A quelle espérance infinie
Se reprend ton cœur plein de foi?

Au défaut d'un azur sans voile,
Cherches-tu, par delà les cieux,
D'autres mondes, d'autres étoiles,
D'autres soleils plus radieux?

[1] « La cloche lointaine, qui semble pleurer le jour qui expire. » Dante, Purg., C. VIII.

Et loin de nos ombres mortelles,
Dans ta pensée, où tu souris,
Me dis-tu : — « N'est-il pas des ailes
» Pour franchir l'abîme surpris?

» Dans la lumière où tout s'allume
» Gravis, ne fût-ce qu'un moment;
» Et repousse du pied la brume,
» Comme on repousse un vêtement.

» Sur les cimes d'une autre aurore,
» Par un divin souffle emporté,
» Au lieu des fleurs qu'un jour dévore
» Cueille les fleurs d'éternité. »

Ainsi me parle, ainsi m'exhorte
Ta voix, perçant le mur neigeux,
Ainsi ton âme, tendre et forte,
Me suit sur les monts nuageux.

Ou bien, le soir douteux et pâle
Egarant le fil sous tes doigts,
Rappelles-tu, de l'autre salle,
Les enfans, exilés cent fois?

Quel tapage! ils courent ensemble
Autour de la table en criant :
Le chat s'enfuit, le plancher tremble,
Et tu les grondes en riant. —

Après ces deux jours de misère croissante, est-ce le souvenir, la déception ou la fièvre qui répandent dans notre nuit une lueur indécise et nouvelle? Quelque chose a changé, semble-t-il : oui, je viens de me frotter les yeux, de les fermer, de les rouvrir à l'incertaine aurore qui baigne d'un douteux espoir nos regards découragés; oui, la neige a cessé, le brouillard est soulevé quoique menaçant encore, et le voilà qui remonte, comme une toile de théâtre, de devant un pic admirable de hauteur, de hardiesse, et de beauté.... C'en est fait; dussent les frimats revenir à l'instant, notre pèlerinage est couronné par ce coup-d'œil, nous avons vu le Cervin, nous l'avons surpris dans sa gloire matinale.

C'est bien véritablement encore le voyage au pôle nord, et nous

sommes de plus en plus dignes de commenter le capitaine Ross découvrant ses caps fantastiques et ses aiguilles de glace ; mais n'a pas qui veut, comme nous, les aspects d'hiver du plus gigantesque des paysages d'été, du plus inabordable en toute autre saison.

Pendant que le Cervin, humilié sans doute de nous avoir regardés de sa hauteur capricieuse, s'enveloppait le front d'un bandeau plus épais, nous goûtions, malgré son humeur, une tranquillité renaissante, assaisonnée de contemplation et de commentaires. Zermatt, en effet, se laissait entièrement mesurer, dans son contour du moins, sinon dans la hauteur, voilée encore, de son cirque colossal. C'est une espèce d'impasse profonde, terminée par un mur de glace dont le sommet s'élève à cinq ou six mille pieds au-dessus du village. Le Riffel, d'où la vue sur le massif du Mont-Rose est si puissante et si belle, est à gauche. A droite, seul sur son large plateau, le pic du Cervin s'élance d'un formidable jet, et dresse dans la région des nuages un obélisque d'un effet unique.

Chamounix, adossé à un versant au lieu d'être acculé au fond comme Zermatt, est moins original, moins sauvage ; mais, en revanche, il est varié et complet, il a tout l'ensemble de ses richesses pittoresques dans son rayon direct ; il a le plein aspect du Mont-Blanc, et Zermatt n'a pas proprement le Mont-Rose. Le Cervin y tient lieu de tout dans sa beauté suprême et singulière, fantastique et immuable. Sa forme et son isolement se prêtent si bien aux jeux des nuées que celles-ci semblent, sous nos yeux, se défier à qui fera le mieux valoir l'étonnante montagne. Tantôt de légères écharpes, de flottantes draperies donnaient une grâce aérienne aux âpres contours du rocher. Tantôt c'était, autour de son sommet, de ces ondulations de nuages si aimées des peintres et qu'on prendrait parfois pour une mer agitée suspendue dans les airs : les pics paraissent alors être les jouets des vagues, qui avancent, reculent, s'amoncellent et s'écroulent ; l'un est déjà au fond des abîmes qu'on l'y voit encore par leur flanc déchiré ; celui-là s'enfonce comme un navire qui sombre ; un autre se redresse, et l'on dirait qu'il vogue en souriant sur les flots aplanis. Mais autant la vérité est difficile à dire, autant la réalité est difficile à rendre, parce qu'elle trouve toujours moyen d'unir, à ce certain fond ou lieu commun qui constitue tout être, tout objet d'une même classe, à cette base, par exemple, de terre, de roc, de glace ou de verdure qui partout constitue l'*être* des montagnes, d'unir, dis-je, une beauté propre,

originale, une variété inattendue, dont la source est inépuisable. Tout cela est si différent de l'œuvre humaine et des procédés de notre art, que le langage s'y applique en chatoyant et malaisément. Mais je ne veux pas tellement insister sur la justesse de cette observation qu'il ne reste plus au lecteur d'autre joie que celle de me l'appliquer comme critique.

Sévère lecteur, que voulez-vous que je vous dise, pendant que nous sommes là enfermés, sinon maintenant par la neige des airs, par celle du moins qui couvre la terre et qui a bien un pied d'épaisseur, ne l'oubliez pas. Toujours prisonniers, nous épions les signes du temps, et contemplons avidement ce qui paraît, dans quelques ouvertures des nuées, du tableau invisible qui nous entoure et dont elles nous dérobent encore l'ensemble. Voici donc, pour les connaisseurs, quelques extraits de mon livre de loch, dans ce moment du voyage où le navire était réellement immobile devant un rivage mouvant.

Dans un mélange de soleil et de brouillard, nous avons l'aspect d'une matinée du premier printemps. Le col du Cervin est d'un blanc sans tache sur un coin de ciel azuré. Plus bas, le glacier est éblouissant. D'un instant on est aveuglé. Je tire mon voile d'un air de triomphe, et les lunettes prennent aussitôt position sur le nez du chasseur.

La pointe du Cervin est légèrement recourbée, avec une sorte de grâce ou de fantaisie qui ne lui messied point. Son image prosaïque serait un bonnet de matelot napolitain ou, pour ne pas lui manquer de respect, le bonnet de la liberté. Pour compléter la ressemblance, une bande de vapeurs fatiguées vient s'abattre à ses pieds, couper sa base pour le montrer comme isolé et debout dans l'azur. La vitesse des nuages s'accroît; leurs escadrons volans se poursuivent et se groupent, en variant incessamment leur ligne de bataille, en jetant leur panache au vent, des banderoles aux arêtes de rochers et un drapeau de gaze sur le glacier. C'est un jeu continuel, une véritable fantasmagorie. Mais ce spectacle est aussi notre unique ressource, notre seul espoir. On a des nouvelles du Riffel que les bestiaux abandonnent : près des chalets on a de la neige jusqu'à la ceinture.

A onze heures, un soleil des plus engageans nous attire cependant au dehors. La châtelaine monte sur son cheval, et nous la suivons, sans projet, sans provisions, sans but, dans la rue boueuse

du village. Prendrons-nous par le pont à gauche? irons-nous ailleurs? Nous voilà sur le pont; il est traversé. Personne ne nous guide. Après les premières prairies, nous abordons les bois par un sentier tracé dans un peu moins d'un pied de neige. Cette neige fond rapidement, et une bonne vieille femme qui descend de la montagne nous assure qu'elle n'en a pas laissé davantage sur l'alpe d'où elle vient. Ainsi encouragés, nous avançons, nous montons même. De temps en temps des réponses fâcheuses nous arrivent bien d'enhaut, avec quelque berger de mauvaise humeur, mais une autre personne se montrait plus loin que nous voulions interroger, et, de question en question, nous montions toujours. Nous montons si bien qu'il faut attacher le cheval à un sapin pour continuer sans lui; et vous, Madame, vous n'hésitez point: vous ne tournez pas même la tête, et votre petit pied se mouille avec indifférence dans la neige molle du sentier. Une espérance secrète, plus absurde encore que notre humide pèlerinage, si absurde que nul de nous n'aurait osé s'en reconnaître capable, nous emportait cependant au travers de ces pentes, au risque non-seulement d'une fatigue inutile et certaine, mais encore des avalanches qui pouvaient s'y détacher à chaque instant, sous cet ardent soleil. Ensuite, il fallait se mesurer de front avec mainte pièce de bétail qu'on ramenait du chalet au logis, faire quitter la route frayée, pour nous y céder un passage, à la chèvre aux longues mamelles qui traçaient sur la neige un pénible sillage, tandis que la queue chaude et fourrée du bélier s'y promenait à plaisir. Tous ces animaux prenaient leur descente de fort mauvais gré, et témoignaient à leur façon qu'on les désobligeait fort en les éloignant si tôt de l'alpe inhospitalière.

Les bergers toutefois étaient encore aux chalets, et notre arrivée y fut un coup de théâtre. Ni les moutons ni les hommes n'en pouvaient croire leurs yeux. Ils se rassemblent autour de nous, qui n'avons de regards que pour la perspective admirable de cette esplanade à mi-côte du Riffel. Le temps est d'une pureté merveilleuse. La gorge de Zmouth, son glacier et ceux qui, de ce versant, dominent la vallée; leurs rocs, leurs ombres; le Cervin surtout, encore plus beau d'ici où on le voit plus élevé, tout cela grandissant à mesure que nous le regardions nous écrasait presque nous-mêmes. *Schœne Gebirge* (belles montagnes)! nous disaient les bons vachers en étendant la main vers ce cadre sublime. Peut-être bien ne l'entendaient-ils pas comme nous. Leur pensée crue et leurs noms

baroques scandalisent souvent la gent romanesque ou élégante. Peut-être cependant y a-t-il une excellente et instinctive raison dans leur ton profane. Les montagnes ont une puissance de fascination à laquelle il serait dangereux de céder : l'homme le pressent, il se révolte, et sa familiarité ou son oubli sont sa manière de dire à la nature : Je suis, je veux rester le maître, ton maître.

Cette petite pause que nous faisons là nous décide à poursuivre, à tout escalader, à tenter le sommet du Riffel. On nous promet assistance, en s'apitoyant sur notre sort, sur notre équipage et principalement sur la pauvre petite dame errante, qui laisse coudre, autour de deux jambes mignonnes, d'énormes guêtres montagnardes. La caravane se met en route; avec deux hommes en tête, tenant horizontalement du côté de la pente, et chacun par un bout, un long bâton auquel notre aimable fée s'appuie pour marcher, le plus gentiment du monde. Tout est blanc, hormis les mélèzes et les aroles qui secouent çà et là leur neige, ou quelque saillie du rocher, ou bien encore nous-mêmes, petits atômes noirs qu'on pouvait voir d'en bas remuer comme des fourmis à la file les uns des autres. Nous avançons pourtant courageusement. Bientôt le sentier cesse d'être frayé. Voici, pour dernière rencontre, deux moutons qui préfèrent gravement rebrousser chemin devant nous, et nous servir de pionniers, que de s'ouvrir un chemin de traverse.

Le plus âgé de nos guides était un de ces beaux Valaisans d'un type pur et rare; grand, élancé, bien taillé, d'une figure prononcée, droite et fine, avec des dents superbes et un teint cuivré : tout cela allait fort bien ensemble et le costume n'y gâtait rien, quoique d'étoffe grossière, taillée en petite veste et en culottes. Il nous montra, en souriant sur le passage, deux traces de récente avalanche ; mais sans chercher à nous en faire une peur que nous n'éprouvions pas.

Quand nous relevâmes la tête, après la traînée franchie, nous jetâmes presque un cri d'admiration. Nous avions contourné le Riffel de telle sorte qu'une autre masse étincelante se dressait à l'horizon devant nous, à quelque distance du Cervin, qu'elle égalait en splendeur et en élévation. C'est l'énorme Breithorn, ou Pic-Large, avec ses champs de neige suspendus. Rien n'est si éblouissant et si pur. La neige où nous marchons est intacte et blanche : celle d'en haut est virginale et du ciel. Le jeu des lointains, les caresses de la lumière et de l'ombre, le prisme des glaciers perçant par

dessous, lui donnent tantôt le lustre et le velours d'une draperie, tantôt le grain du marbre ou le poli du métal.

A droite du Breithorn et sous sa protection, mais avec une fierté de grande race, se montre le Petit-Cervin qui s'unit au Grand par un col. Sur ce vaste plateau de neige se cachait autrefois un aventureux passage vers les plaines d'Italie; à peu près abandonné maintenant, il voit tomber, sous les brouillards neigeux qui égarent le voyageur, les dernières pierres de la redoute démantelée de Saint-Théodule.

Plus lentement, et déjà retenus par tant de beauté dévoilée, nous avançons pourtant, en contournant toujours le Riffel. — Voilà une feuille de la rose de granit! s'écrie le chasseur, en nous montrant deux grands mamelons, couronnés de lumière, au-dessus de cassures de glaces qui ressemblaient à un escalier de géans pour ce temple de neige. Alors, recueillis, silencieux, haletans, nous pressons le pas et, au bout de quelques minutes, nous sommes en face du Mont-Rose lui-même, dans la splendeur de son massif sans pareil. Autour de sa glorieuse coupole, éblouissante de neige et de soleil, voilà bien ce vaste empire de glace, ces mers immobiles, ces pitons inaccessibles, ces cols sombres, ces vals infranchissables, sous des arêtes escarpées dont la largeur n'est qu'un défi de plus à l'infirmité humaine.

Ce spectacle nous arrête, nous anéantit. Nous tombons assis sur un bout de rocher déjà sec, remplissant nos yeux et notre âme de cette majesté souveraine, de cette pure splendeur. Le Grand-Glacier, ou la mer de glace du Mont-Rose, plus vaste que celle du Mont-Blanc, était tout entière devant nous. Ce monde à part eût suffi seul à des contemplations infinies, même sans y mêler aucun souvenir de ce que la science moderne associe de saisissant à cette vie des glaciers en la rattachant à celle des premiers âges de la terre. Quel qu'ait pu être pour le regard des habitans de l'univers invisible, l'aspect inoui de notre globe offrant au soleil ses océans de blocs glacés, il n'en faut pas tant à l'homme pour se sentir surpassé, dans la puissance même de son imagination, par les mystérieuses combinaisons d'une force naturelle dont tout lui échappe. Un glacier est un être admirable, imposant, qui vit, qui se meut, qui a des lois, un caractère, qui change, qui se colore et se voile, mais dans des conditions contraires à celles de notre chétivité : un rayonnement auguste et un froid endurci, des bruits

sans voix, des phénomènes de durée et d'accroissement au moyen des causes ordinaires de la décomposition, le brillant de la jeunesse et de la beauté dans la température de la mort.

Arrivé au bord de sa couche et se disposant à plonger sur la vallée, le Grand-Glacier commence à se tordre en énormes vagues solides de nacre et d'azur, puis il se précipite : mais ce fleuve reste suspendu, cette cataracte est immobile. En dessus, on dirait une plaine : ce sont des champs de neige, vainement labourés par de petits ruisseaux de glace liquide, plus vainement semés par la traînée d'une pierre roulante; des sentiers sans issue; de larges chaussées solitaires; des monticules comme ceux qui, dans nos plaines renferment, dit-on, les ossemens de guerriers barbares. Rangés sur deux lignes, et la neige nouvelle les blanchissant, ces sépulcres recouverts de linceuls semblaient n'attendre qu'un cri pour livrer passage aux habitans étranges et endormis de cet empire désert.

Notre pensée se suspendait, se perdait aux détails de l'immense ensemble qui remplissait l'horizon. Les heures avaient passé et nous laissaient plus insatiables encore. Un dernier renflement restait au dessus de nous, qui effrayait un peu l'aimable voyageuse. Nous la confions au beau berger, et bientôt nous avons atteint le suprême sommet du Riffel, le plus entier coup-d'œil de ce nœud de roc et de diamans qu'on appelle le Mont-Rose. Voilà le Pic-du-Rayon *(Strahlhorn)* qui sort aussi, en ligne vive et brisée, de sa large base de glaciers. C'est l'extrême joyau de la couronne scintillante : il nous indique plus loin la longue vallée de Saint-Nicolas, que paraissent fermer à l'horizon les glaciers d'Aletsch, seuls rivaux en Europe de ceux que nous avons en face. Tout est, dans l'étendue, neige et glace, perle et blancheur, excepté le ciel, dont la pureté foncée nous transporte. Le sol lui-même, le mont secondaire est là en livrée de neige, comme un serviteur de ce monde dans lequel il nous introduit. Et le soleil! quelle magie il donne à cet univers gelé! comme il gonfle les tapis uniformes des grandes pentes, irise le contour bleu des vagues glacées, illumine les franges du givre au bord des pics, et sème d'étoiles innombrables, d'ombres pittoresques et de reflets dorés cette gigantesque fleur de granit épanoui.

Le retour fut embelli par le fantôme de toutes ces merveilles qui ne cessa de flotter devant nos yeux pendant qu'autour de nous

s'allongeaient les ombres du soir. La neige avait considérablement diminué, et, dès le lendemain, suivant l'expression des bergers, tout *serait terrain* dans la vallée. Nous devisâmes, entr'autres discours, sur l'excellence de la patience, et aussi sur l'admiration que notre héroïsme d'entêtement avait inspirée aux habitans du chalet. Nous nous flattions qu'il en serait pour le moins de même au village, car la vanité se fourre là où on jugerait bien qu'elle n'a que faire ; mais nous avions compté sans notre hôte, ou plutôt sans l'hôtesse, dont la voix quelque peu indignée de notre manque de sagesse accueillit notre entrée en criant : — Ah Messieurs, *was denken sie*, à quoi pensez-vous !

Nous baissâmes la tête, sans répondre. Qu'eussiez-vous répondu, fanatiques amateurs de la belle nature? Qu'eussiez-vous dit? Nous prîmes le parti de souper.

Me voici maintenant, Madame, dans un autre embarras, plus grand encore ; dans celui de l'auteur d'un roman quand il ne peut plus retarder le mariage de son héros : bon gré mal gré l'histoire est finie. Ainsi faut-il donc faire avec nos souvenirs.

O.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

MAI.

La loi sur l'instruction secondaire est venue donner tout à coup aux séances de la Chambre des Pairs un intérêt extraordinaire, inaccoutumé. Tout en s'écartant fréquemment de son objet et devenant même plus d'une fois vivement personnelle, la discussion s'est élevée, des intérêts spéciaux débattus entre les partis, aux questions les plus hautes, à celle de la liberté d'enseignement, à celle des doctrines mêmes enseignées aujourd'hui en France au nom de l'Etat et en quelque sorte professées par lui. C'est non-seulement l'Université et le monopole qu'on a vu mettre en cause et interroger sur leurs résultats, mais encore la philosophie éclectique et son représentant M. Cousin. L'influence de cette philosophie qui, au bout du compte, règne plus ou moins partout en Europe, mais en France, selon le génie de ce pays, avec un caractère plus pratique qu'ailleurs; l'importance des questions soulevées; la célébrité de plusieurs des accusés et des accusateurs; enfin, le caractère du tribunal devant lequel ce procès, philosophique et social autant que politique, a été plaidé, tout s'est réuni pour faire de cette discussion un des incidens les plus curieux du moment, pour en faire, sur quelques points saillans, une sorte de manifestation de l'esprit public et lui donner ainsi une valeur durable. Sans pouvoir songer à la reproduire ni même à la résumer tout entière, entrons cependant dans quelques détails : nous allons joindre à nos propres observations les traits qui nous ont paru le plus caractéristiques dans

les discours des orateurs et dans les articles des journaux ; les rapprocher, c'est les mettre en saillie et, pour les lecteurs de cette *Revue* qui, dès le commencement a suivi la question universitaire avec un intérêt bien justifié aujourd'hui, ce sera conserver tel trait piquant de caractère ou de situation personnelle, tel beau mouvement oratoire, telle grande page d'histoire souvent trop vite oubliés et perdus dans le flot de la presse du jour. Ceci est tout à fait de notre domaine ; car il s'agit moins ici d'une question *politique* que d'une question *philosophique* et de *libre examen*.

La discussion n'avait pas attendu le rapport de M. le duc de Broglie sur la loi pour s'engager avec une véhémence qui n'a pu être plus tard dépassée, par un premier discours de M. le comte de Montalembert, à propos des fonds secrets. De retour de l'île de Madère, M. de Montalembert avait incidemment soulevé cette question de liberté d'enseignement, et il l'avait fait avec tout le talent qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître à cette parole arrogante et élégante. De loin et sur la première impression d'étonnement, on a dit, ici du moins : Voilà un *brave discours*. Mais l'effet s'en est bien vite amoindri par le talent et l'habileté de plusieurs des réponses, et dans le bruit même de plus en plus grossissant de la discussion devenue une véritable bataille rangée. Sur les points spéciaux et de législation, M. de Montalembert avait avancé plusieurs assertions hasardées, et dans la partie générale de son discours, dans ce qu'il a dit de l'état de la religion en France, il nous paraît avoir été moins précis, quoique non moins agressif, que dans sa brochure dont nous avons précédemment cité quelques pages (t. VI, p. 799). Voici, au reste, sa péroraison : elle donne bien l'idée de son genre d'invective hautaine et de dédaigneuse éloquence :

.... « On attaque ce qu'on appelle les néo-catholiques, les ultramontains ; on les accuse de vouloir le monopole, de ne point aimer la liberté. Messieurs, c'est une calomnie ; les catholiques, qu'on les appelle ultramontains ou néo-catholiques, aiment la liberté par dessus tout. Ils pourraient prendre pour devise cette devise célèbre autrefois : « Nous aimons la liberté plus que tout, et nous aimons » la religion encore plus que la liberté. » Messieurs, il faut le dire bien haut pour que tout le monde le sache, les néo-catholiques qu'on attaque si fort aiment mieux avant tout la liberté ; ils ne vont ni dans les salons ministériels ni dans les antichambres, ils ne sont pas allés à Gand, ils ne sont pas allés à Westminster ; ils détestent les factions et les révolutions, et ce qu'ils recherchent partout et avant tout c'est la liberté. Je sais bien que M. le ministre de l'instruction publique a reproché à ce qu'il appelle les néo-catholiques, de s'abriter

derrière un esprit de parti ; je sais bien cela ; mais c'est une calomnie qui a été deux fois apportée à la tribune par M. le ministre de l'instruction publique......

..... » Dans cette France accoutumée à n'enfanter que des gens de cœur et d'esprit, nous seuls, nous catholiques, nous consentirions à n'être que des imbéciles et des lâches ! Nous nous reconnaîtrions à tel point abâtardis, dégénérés de nos pères, qu'il nous faille abdiquer notre raison entre les mains du rationalisme, livrer notre conscience à l'Université, notre dignité et notre liberté aux mains de ces légistes, dont la haine pour la liberté de l'Eglise n'est égalée que par leur ignorance profonde de ses droits et de ses dogmes ! Quoi, parce que nous sommes de ceux qu'on confesse, croit-on que nous nous retirions des pieds de nos prêtres tout disposés à tendre les mains aux menottes d'une légalité anti-constitutionnelle ? Quoi ! parce que le sentiment de la foi domine dans nos cœurs, croit-on que l'honneur et le courage y aient péri ? Ah ! qu'on se détrompe. On vous dit : Soyez implacables. Eh bien ! soyez-le ; faites tout ce que vous voudrez et tout ce que vous pourrez : l'Eglise vous répond par la bouche de Tertullien et du doux Fénelon : *Nous ne sommes pas à craindre pour vous, mais nous ne vous craignons pas*. Et moi j'ajoute au nom des catholiques laïcs comme moi, catholiques du dix-neuvième siècle : Au milieu d'un peuple libre, nous ne voulons pas être des Ilotes ; nous sommes les successeurs des martyrs, et nous ne tremblons pas devant les successeurs de Julien l'apostat ; nous sommes les fils des croisés, et nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire. »

Le lendemain M. Rossi répondit à M. de Montalembert avec une justesse, une vérité, une finesse railleuses qui enlevèrent tous les suffrages : on retrouvait dans le pair de France, devenu en ce moment l'organe de toute la Chambre, l'homme des Etats romains qui a vu de près l'Eglise et qui en a pratiqué l'histoire.

.... « En parlant de l'Eglise, a-t-il demandé, qu'est-ce qu'on nous a dit ? on nous a dit que l'Eglise dont nous faisons partie, que l'Eglise catholique, apostolique et romaine ne changerait jamais. Que veut-on dire par ces paroles ? Qu'elle ne change pas dans ses dogmes ? En vérité, il n'était pas nécessaire de monter à cette tribune pour nous l'apprendre. Non, on est allé plus loin ; on a dit qu'elle ne changerait jamais, non-seulement dans ses dogmes, mais même dans ses prétentions et dans sa conduite. Mais, au nom de Dieu, dans quels documens, dans quels livres est donc écrite l'histoire que M. le comte de Montalembert nous déroule ici ?..... Quoi ! l'Eglise n'a jamais changé ! l'Eglise a une intelligence bien plus haute, une habileté bien plus grande, une prudence bien plus consommée que celles que M. le comte de Montalembert lui prête (Très-bien ! très-bien ! — Rires approbatifs). L'Eglise n'a pas commencé par vouloir s'immiscer dans le gouvernement des choses de ce monde. Plus tard, elle l'a voulu, elle s'en est mêlée, et plus tard encore elle a cessé de le vouloir. Et l'Eglise a eu parfaitement raison de s'en mêler à une certaine époque, parce que le gouvernement des choses de ce monde appartient à ceux qui savent, et qu'alors l'Eglise seule savait ; les laïques ne savaient rien ;

ils ne connaissaient rien que la force, la force la plus brutale. Et vous venez dire que l'Eglise ne change jamais de conduite! Mais, Monsieur, l'Eglise, dans le pays qui m'a vu naître, seconda au moyen-âge les libertés populaires. Et elle fit bien, parce que dans ce temps-là ce qui importait, c'était de mettre des bornes à la féodalité, à cette tyrannie qui paralysait tous les progrès des peuples. Plus tard l'Eglise est venue au secours du principe monarchique, et elle a encore bien fait, parce que le principe monarchique était pour les Etats un principe d'unité, d'ordre et de grandeur, et par là une cause efficace de puissance et de civilisation.....

....» Q'on ne vienne donc pas nous présenter l'Eglise comme s'obstinant dans une routine aveugle, comme ne tenant aucun compte des faits extérieurs, et ne prenant les hommes que comme des êtres condamnés à une immobilité absolue. Non, elle connaît mieux les lois de la Providence. La Providence, qui a fait les hommes et la société perfectibles, leur a prescrit le changement et le progrès; dès lors la conduite de l'Eglise devait nécessairement changer, pour ne pas se trouver en opposition avec les lois de la Providence.

» Messieurs, je vais plus loin; j'ose prédire que l'Eglise changera encore.

» Je ne suis pas de ceux qui s'étonnent, qui s'irritent parce qu'un nombre plus ou moins considérable de membres de notre clergé commette, je le dirai, des erreurs, qu'il se trompe. Qu'y a-t-il là d'étonnant? C'est pour la première fois que l'Eglise se trouve en présence d'un gouvernement représentatif régulier, d'un gouvernement qui sait maintenir l'ordre, et développer en même temps, dans leur juste mesure, toutes les libertés publiques. (L'orateur démontre que l'Eglise n'a pu faire l'expérience du gouvernement représentatif, ni en Angleterre, dans la patrie du *test*, ni en Irlande, au milieu de la servitude des catholiques, ni dans les terribles années qui ont suivi 1789, ni sous l'Empire où le clergé « prodigua trop l'encens hors du sanctuaire, » ni sous la Restauration, « où il crut pouvoir faire du roi de France un clerc »). Le clergé, continue M. Rossi, ne s'est donc trouvé placé devant un gouvernement représentatif régulier, sérieux, solidement établi, voulant développer sincèrement toutes les libertés publiques, que depuis la révolution de 1830. Dès lors, ne soyons pas trop impatiens, imitons Rome, qui est patiente, non-seulement avec ses adversaires, mais aussi avec ses enfans et ses amis. Elle tolère long-temps leurs erreurs; puis le jour arrive où elle les ramène à la vérité, à l'ordre et à la paix. J'ai l'intime conviction que ce jour arrivera, et que les difficultés qui nous entourent trouveront leur solution, une solution raisonnable et pacifique, d'abord et avant tout par la ferme volonté et par le bon sens du pays, par l'intervention prudente et éclairée des pouvoirs de l'Etat, et puis aussi par les conseils du chef suprême et vénéré de la catholicité. Il comprendra les nécessités des temps modernes dans les gouvernemens représentatifs, comme l'Eglise a toujours compris, je le répète, toutes les nécessités sociales au sein desquelles elle s'est successivement trouvée. »

Assurément on n'a jamais mieux caractérisé Rome, mieux relevé son génie éminemment politique, elle ne fut jamais mieux louée,

mais un peu à ses dépens, que dans ce discours de M. Rossi. — Ainsi s'est engagée la discussion, que le beau rapport de M. de Broglie a définitivement posée. Il a été lu avidement malgré sa longueur, et il a excité des mécontentemens en sens inverse malgré son impartialité : *malgré* ou *à cause*, et c'est bon signe que cette plainte à la fois des purs universitaires et des ultra-cléricaux. Au fond les gens sages du clergé en passeront par ce rapport et seront trop heureux si les conclusions en sont adoptées. Leur droit y est reconnu, et ils se contenteront de cette part qui leur est faite en toute connaissance de cause.

« Il faut, dit ce rapport, des établissemens particuliers, et dans un pays libre, il faut que ces établissemens soient libres : plus de tutelle obligée, plus d'autorisation discrétionnaire et révocable ; plus de nécessité pour les enfans élevés dans les institutions privées de fréquenter les cours professés dans les institutions de l'Etat. Ce sont choses qui ont fait leur temps.

» Ne nous le dissimulons pas, en effet, si l'on veut que les établissemens privés existent d'une existence qui leur soit propre, qu'ils aient de la réalité, de la vigueur, de l'avenir, qu'ils entrent sérieusement en concurrence avec les établissemens publics, cela ne se peut qu'autant qu'ils ne relèveront que d'eux-mêmes, et qu'ils auront le choix des moyens, des procédés indispensables pour engager la lutte avec quelque chance de succès. »

Le rapport se prononce ainsi sur ce point, qui a trouvé d'éloquens appuis. Aussi les purs universitaires sont-ils sérieusement blessés ; ils voulaient et ils veulent la domination pure et simple, et, par l'organe de M. Cousin, l'Université a paru devant la Chambre des Pairs en robe presque de suppliante et d'accusée. Il faudrait que l'Université fût de bien chétive complexion pour qu'au premier petit échec, au premier petit avertissement elle tombât ainsi en défaillance. Le discours de M. Cousin (son air d'oraison funèbre à part) n'en est pas moins un très-beau morceau, très-instructif, une belle page de l'histoire de l'Université en France. En face de l'invective croissante il a cru devoir pencher au panégyrique. Quant aux Jésuites, il distingue trois grandes phases dans leur histoire, une première d'héroïsme, une seconde de puissance, une troisième de décadence, et il s'élève contre leur réputation en matière d'enseignement. C'est un des beaux et curieux passages de son discours :

« Les jésuites, dit-il, nés conquérans, commencent par des prodiges. Dès leurs premiers pas, ils se répandent d'un bout de l'Europe à l'autre et jusqu'aux extrémités du monde. Ils produisent de toute part des saints, des savans, des héros, des martyrs : voilà leur premier siècle, leur gloire immortelle. Puis du

martyre ils marchent à la domination, remplissent les cours, disposent des puissances, écrasent leurs ennemis, passent la charrue sur Port-Royal et sèment partout la terreur : voilà leur second âge, bienfaisant et malfaisant tout ensemble, où paraissent les doctrines les plus affreuses ou les plus relâchées avec les plus purs caractères, l'humble et rigide Bourdaloue à côté de confesseurs de roi remuans et persécuteurs. Leur derniers temps sont en vérité déplorables. De leurs grandes qualités ils n'avaient retenu qu'une persévérance opiniâtre, sans autre objet que le maintien d'un pouvoir dont ils ne savaient plus faire aucun noble usage. Leur ardeur finit dans l'intrigue. Quand ils furent chassés de France, ils n'avaient plus un seul savant du premier ordre, un seul écrivain distingué. Ils avaient perdu jusqu'à ce talent de l'enseignement que l'on a si ridiculement exagéré. On fait sourire ou frémir ceux qui ont quelque connaissance de ces matières, lorsqu'on parle du génie des jésuites pour l'éducation. Ce génie n'a jamais consisté que dans l'art de s'insinuer, par une bonhomie réelle ou affectée, dans les esprits et dans les âmes, et de discerner assez bien les vocations, surtout dans leurs novices. Leur système de discipline était radicalement vicieux ; car le premier principe d'une bonne discipline, j'entends de celle qui tend toujours à élever et non à dégrader les caractères, c'est la loyauté la plus scrupuleuse dans tous les moyens employés, de telle sorte que toute application de la règle soit une leçon vivante de moralité. La discipline jésuitique appuyait la chaire au confessional et étendait sur tout le collége le réseau d'une politique mystérieuse dont, sans s'en douter, les élèves eux-mêmes étaient souvent les instrumens. Triste apprentissage de la vie des peuples libres ! Les études n'y eurent jamais un caractère viril. On sacrifiait la solidité à l'agrément ; on épargnait à l'esprit les efforts mêmes qui le cultivent ; on trompait les familles par des exercices brillans et futiles, par de petites expériences de physique, par de petites comédies latines et même françaises, et par toute cette littérature quintessenciée dont l'auteur de *Vert-Vert* est le représentant. Quel frivole bel-esprit que le célèbre Porée ! Et qu'est-ce que Jouvency lui-même comparé à Rollin ? » .....

M. de Montalembert a repris plusieurs fois la parole et continué, par ses excès oratoires, de compromettre une cause qu'avait habilement et vertement reprise en main M. le comte Arthur Beugnot dans un discours plein de talent et tout politique. Ce dernier orateur a très-vivement soutenu le principe de la concurrence (à côté et en face de l'Université) posé, comme on l'a vu, d'après le rapport même de M. de Broglie. Mais M. le comte Arthur Beugnot veut ce principe illimité.

« Quels sont, demande-t-il, les deux principes qui sont aujourd'hui en présence ? c'est le droit commun et le privilége. Il est impossible de ne pas répéter cette vérité.

..... » On fait ici une confusion. Ce n'est pas en réalité du droit d'enseigner qu'il s'agit ; c'est de l'autorité du père de famille. Le père de famille a le droit

de choisir librement l'éducation qu'il juge convenable à ses enfans, il a le droit de choisir librement le professeur qui a sa confiance ; voilà le droit naturel et légitime que vous contestez et que nous venons défendre.....

..... » Je crains que des esprits sages et éclairés qui apppartiennent à l'Université n'aient embrassé sa défense avec beaucoup trop d'ardeur.

» On a cherché à expliquer les causes de la suppression de l'Ordre des jésuites ; mais M. Cousin vous a seul dit la véritable raison : c'est que les jésuites, lorsqu'ils ont succombé en 1763, n'avaient plus de principe de vie ; ils ne produisaient plus rien de grand, de beau, ni en ouvrages ni en hommes ; tout alors leur manquait. Croyez-vous que cet Ordre puisse renaître jamais ?

» Ne venez donc pas, par des craintes chimériques, mettre obstacle à la liberté de l'enseignement. Non, les jésuites, je le répète, ne renaîtront pas plus en France qu'ailleurs. »

Le défenseur le plus applaudi de l'enseignement par l'Etat a été encore M. Rossi. M. le comte Portalis a défendu très à propos la tradition gallicane et remis à sa place M. de Montalembert. M. Guizot, en voulant planer sur le débat et rester dans la sphère générale, a, contre son ordinaire, été un peu vague. MM. Cousin et Villemain ont médiocrement réussi ; ce dernier a paru bien souvent faible dans ses répliques, et l'on est allé jusqu'à dire, avec une double malignité, que dans M. Villemain le *grand rhéteur* lui-même ne se retrouvait plus. Ecoutons là-dessus le *Courrier français* :

« M. Villemain a subi le sort des autres, et l'on aurait pu croire que la main secrète qui s'appesantit sur les puissans de la terre venait de tomber sur le grand rhéteur.

» Et pourquoi ? serait-ce que déjà cette phrase vive et élégante que le professeur, sans la chercher, rencontrait aux jours de sa jeunesse, ne vient plus le trouver à cette heure et a déjà renoncé à cette heureuse familiarité d'autrefois?.... Comment se fait-il que le lourd bourdonnement de la déclamation ait remplacé sur ses lèvres la grâce d'une parole facile, attique, harmonieuse?....

» Tout est dans un mot. M. Villemain n'a jamais adoré que le beau, il n'a pas aimé le vrai, le juste et le bon. Du sentiment philosophique, du sentiment politique, du sentiment religieux, il n'a rien en propre, il n'a jamais connu l'énergique inspiration, il n'en a jamais été que l'écho ou le reflet. Ecolier de Voltaire à travers Fontanes, il n'a approché des grandes sources de l'éloquence qu'à travers les doctrinaires. Et vous voyez ce qu'il est devenu ! M. de Broglie le domine et M. Guizot l'écrase ; M. Guizot, autrefois son émule, est aujourd'hui son maître dans l'art de la parole. L'un est resté pédagogue, mais il est devenu orateur ; l'autre est un rhéteur pédant et suranné. C'est que M. Guizot a une foi politique quelconque, une pensée telle quelle, et M. Villemain ne croit pas, ne pense pas. Ce qu'il avait s'en va, ce qu'il n'avait pas ne lui vient pas. Un *jeune homme* (M. Villemain avait ainsi appelé M. de Montalembert), un *jeune homme* qui croit à quelque chose l'a battu. »

L'Université accusée et défendue dans sa puissance, alors est venu le tour de son enseignement, de la philosophie officielle. C'est M. le vicomte de Ségur-Lamoignon qui a engagé la lutte de ce côté, et, chose curieuse! il n'a pas mis moins de vivacité à se séparer de M. de Montalembert qu'à se tourner contre M. Cousin.

.... « Je demande d'abord à la Chambre, a-t-il dit, la permission de protester en peu de mots contre la singulière prétention de l'un de nos collègues, de M. le comte de Montalembert, de parler, d'écrire, de publier des manifestes au nom de tous les catholiques laïques de France. Pour mon compte, et précisément en ma qualité de catholique, je blâme et je désavoue formellement la manière dont M. le comte de Montalembert comprend et pratique le devoir des catholiques dans la question de la liberté de l'enseignement. Selon moi, le premier devoir d'un bon catholique dans cette question comme dans toutes les questions, comme dans toutes les situations de la vie, est d'être chrétien, et je ne vois rien de chrétien dans la polémique violente de notre honorable collègue, dont le cœur et l'âme sont, en effet, pleins de jeunesse, mais dont l'esprit et le jugement sont encore plus jeunes que le cœur. »

Puis M. de Ségur-Lamoignon en est venu à M. Cousin, des ouvrages duquel il a fait plusieurs citations, entr'autres celle-ci : « Le christianisme est la philosophie du peuple... La philosophie est patiente : elle sait comment les choses se sont passées dans les générations antérieures, et elle est pleine de confiance dans l'avenir. Heureuse de voir les masses, le peuple, c'est-à-dire à peu près le genre humain tout entier entre les bras du christianisme, elle se contente de lui tendre doucement la main et de l'aider à s'élever plus haut encore. La religion est la philosophie de l'espèce humaine ; un petit nombre d'hommes va plus loin encore. » Telle est, Messieurs, s'écrie alors l'orateur, la substance des enseignemens philosophiques donnés à la jeunesse par l'honorable M. Cousin à l'occasion de l'histoire de la philosophie ; telles sont les doctrines distribuées en prix par lui au nom de l'Université, et par conséquent signalées, recommandées à tous les établissemens d'instruction publique et à tous les élèves...... Sous prétexte d'introduction à l'histoire de la philosophie, on vient bouleverser leurs idées et pervertir leur esprit en leur enseignant, contrairement aux lumières de la raison et de la foi :

» Que la philosophie est pour l'humanité un plus grand progrès que la religion ;

» Que le christianisme est la philosophie du peuple, des masses, c'est-à-dire des ignorans ; — qu'il fera place à la philosophie, qui sera *le dernier affranchissement et le dernier progrès de la pensée.*

...., » C'est pour cela que, sans toutefois approuver les écarts plus ou moins violens de qui que ce soit, nous comprenons les alarmes des pères de famille chrétiens, et l'émotion si vive, si profonde, et toujours croissante de l'épiscopat tout entier. » ....

M. Cousin avait ainsi à se défendre lui-même et à défendre la philosophie officielle en sa qualité de chef de l'éclectisme et de

grand-maître de l'Université : il a donc paru plusieurs fois à la tribune, et sur le premier point il a dit :

« Messieurs, à une époque déjà bien éloignée, quand la religion n'était pas encore à la mode, quand elle ne jouissait pas encore de cette faveur qu'elle a obtenue, qu'elle gardera, je l'espère, malgré les abus qu'on en fait déjà et les violences qu'on se permet en son nom, oui, à la Sorbonne, comme on l'a dit, dans la chaire de haut enseignement qui m'était confié, j'ai mille fois rappelé à une jeunesse ardente et nombreuse combien toutes les attaques, toutes les plaisanteries lancées contre la religion étaient peu philosophiques et destituées de fondement. Oui, j'ai dit mille fois qu'attaquer le christianisme, c'était attaquer le peuple dans ce qu'il a de plus intime et de plus cher, sa foi et ses saintes espérances. Oui, j'ai dit que le christianisme était la philosophie du peuple. Quelle impiété! Messieurs, j'ai distingué entre la philosophie et la théologie, l'une qui repose sur de saints mystères, l'autre sur des vérités naturelles et démontrables. Mais cette distinction n'est-elle pas partout, dans tous les docteurs de l'Eglise, dans Bossuet et dans Fénelon? J'ai dit que je m'inclinais devant l'une, et que j'étais l'interprète de l'autre. Et c'est là qu'on a voulu voir un signe d'inimitié et tout un plan contre le christianisme! C'est là-dessus qu'on est venu dresser contre moi un acte d'accusation. »

M. Cousin, comme on l'a vu précédemment dans cette *Chronique*, met volontiers la philosophie éclectique, sa philosophie, sous le patronage de Descartes, et voici, à cet égard, comment il l'a défendue :

« Que la Chambre veuille bien se mettre à ma place, a-t-il dit. Sans parler des attaques personnelles que je veux écarter de ce débat, évidemment la philosophie est menacée. Mon devoir est donc de m'attacher à cette tribune comme à un poste d'honneur.....

.... « Je lis le passage suivant dans le rapport de votre commission : « Quelle » est la philosophie qu'on enseigne en France et qu'on y doit enseigner, non-» seulement parce qu'elle est d'origine française, mais parce que c'est effective-» ment la vraie, la saine philosophie? C'est la philosophie de Descartes. » Ainsi parle M. le duc de Broglie...... Comment une telle philosophie composerait-elle un engagement dangereux. C'est, dit-on, que la philosophie cartésienne part du doute, bien entendu du doute provisoire, et recherche avant tout le fondement de la certitude; c'est qu'ainsi elle proclame la distinction et l'indépendance réciproque de la philosophie et de la théologie.

.... » Je ne voudrais pas convertir cette assemblée en une académie philosophique. Il m'est pourtant impossible, en lisant le passage que je viens de rappeler et dont on a tant abusé, de ne pas y faire une courte réponse :..... Le doute, même provisoire, n'est pas le principe véritable du cartésianisme. Le dessein avoué de Descartes est de détruire dans sa racine le scepticisme et d'établir inébranlablement l'existence de l'âme et celle de Dieu. Il a devant lui des

sceptiques, et il leur fait cet argument péremptoire : Vous doutez de l'âme et de Dieu ; vous doutez de tout. Mais du moins vous ne doutez pas que vous doutez. Cela me suffit : je vous impose la certitude au nom même de votre doute, et votre scepticisme est détruit dès le premier pas. Vous doutez, vous pensez donc, et vous êtes certains que vous pensez. Et de ce point de départ inébranlable, Descartes tire d'une manière triomphante l'existence d'un être pensant, spirituel comme la pensée elle-même, et de là encore, par une suite de conséquences invincibles, l'existence de Dieu. Quoi, Messieurs, cette grande philosophie qui a été faite contre le scepticisme, y conduit, parce que, pour le réfuter, elle en parle! Elle fait douter, parce qu'au doute même elle arrache la vérité! » etc., etc.

La Chambre des Pairs a néanmoins continué dans sa voie d'admonestation à la philosophie et de méfiance assez marquée contre les programmes de M. Cousin, qui avait l'air d'être condamné *à la ciguë* et qui, en veine inépuisable d'éloquence, variait l'*Apologie de Socrate* sur tous les tons.

Quant à la discussion en général, soit sur l'ensemble de la loi, soit sur le 1er article, elle a été grave, éloquente, lumineuse, pleine de maturité (M. de Montalembert à part), assaisonnée même d'incidens. Le public éclairé y a prêté une attention qui fait honneur. On ne conclura pas cette année, mais les idées germeront. Plusieurs pensent qu'il aurait mieux valu en finir cette année et *bâcler* une loi pour clore la bouche aux réclamations du clergé. D'autres pensent qu'il n'y a pas d'inconvénient à attendre, et que le bien se dégagera. En somme, l'Université a été quelque peu atteinte, la philosophie a pris d'elle-même le rôle d'accusée, le principe de la concurrence a été posé, et il est difficile que ce principe, dans de certaines limites, n'arrive pas à triompher.

Hors de la Chambre, tous les organes de la presse ont pris à cette discussion une part très-animée : le *Journal des Débats* avec son ironie vive et habile qui, dans les momens de grande mêlée, harcèle plutôt qu'elle ne domine la discussion et ne le défend pas toujours lui-même des faux mouvemens, des faux pas ; les journaux anti-doctrinaires avec la satisfaction de voir ainsi croître l'alarme dans le camp ennemi. Le *National* s'est surtout montré très-opposé à la philosophie universitaire. Ce n'est pas que le *National* aime le moins du monde le clergé comme bien on peut croire, c'est que le rédacteur Armand Marrast est un disciple de Condillac et de Laromiguière, et dès lors un vieil adversaire de l'éclectisme. Il y a dans cette levée de boucliers contre la philosophie de Cousin autre chose encore que des opinions et des croyances religieuses et cléri-

cales; il y a des rancunes philosophiques de la part des dissidens' sensualistes, sceptiques, etc., que l'éclectisme a toujours malmenés et méprisés avec hauteur.

« Si M. Cousin, dit le *National*, était simplement un philosophe bon ou mauvais, exprimant ses idées dans des livres qu'on achèterait ou n'achèterait pas, si ses doctrines, ses rêveries, ses compilations allemandes ou écossaises appartenaient à un académicien indépendant, à un écrivain sans autre autorité que son talent ou son éloquence, le débat serait clos depuis longtemps. Mais il n'en va pas ainsi. M. Cousin n'est pas uniquement un chef d'école; il est membre du conseil royal, il est *seul* chargé de la direction des études philosophiques dans l'Université; il a été directeur de l'Ecole Normale, il préside les concours; il fait les rapports, il distribue les places; il règne, en un mot, et gouverne dans ce domaine. Et alors, qu'arrive-t-il? C'est que pour savoir ce qu'on enseigne dans les colléges, on va chercher dans les livres du maître, et comme on y trouve toutes les monstruosités possibles, le blanc et le noir, le panthéisme et le déisme, le scepticisme et la foi, le pour et le contre, on en conclut que des doctrines ainsi accouplées doivent engendrer dans de jeunes intelligences le scepticisme le plus desséchant.....

» Ainsi donc, en défendant la philosophie en général, M. Cousin n'a fait qu'un superbe hors-d'œuvre, et comme M. Ségur-Lamoignon le lui a dit, *il n'avait qu'à désavouer ses propres doctrines.* Oeuvre difficile pourtant, il faut en convenir, non pas qu'un désaveu coûtât à l'éclectisme, mais précisément parce qu'il en a fait de toutes les espèces, parce qu'il a affirmé et nié toutes choses. Il a dit du christianisme qu'*il avait encore trois cents ans dans le ventre*, et il a fait les plus belles pages sur le christianisme. Il a ouvertement prêché le panthéisme, et il a écrit contre le panthéisme une violente diatribe; il a vanté la foi, il a dit que le doute *était la première apparition du bon sens dans le monde.* Citez-nous une idée, un sujet métaphysique sur lequel il n'ait tour à tour affirmé et nié les opinions les plus contradictoires.....

» Que l'éclectisme succombe donc, car son heure a sonné, et si c'est lui seulement qu'on exécute à la Chambre des Pairs, nous applaudirons de tout notre cœur à cette réaction salutaire d'où qu'elle vienne. »

N'est-ce pas là un spectacle curieux et instructif à la fois, que cette mise en cause des systèmes de philosophie dans les débats et les intérêts nationaux d'un pays au développement duquel toute la civilisation moderne est si profondément liée? On dit l'esprit français peu philosophique; mais au moins la philosophie n'est-elle nulle part plus qu'en France une chose vivante, une réalité.

— Enfin, l'amendement du 1er article, qui enlève la rédaction du programme du baccalauréat à la seule Université et y joint le contrôle du conseil d'Etat, a fini par passer à la Chambre des Pairs. Ainsi le vote a suivi le sens général de la discussion. Le coup est

porté. M. Cousin, dans ce dernier moment, a été éblouissant de verve et de liberté de paroles. L'ironie, les traits spirituels et les argumens sérieux se succédaient, s'entremêlaient avec la même veine et la même ardeur de combat.

« Grâce à cet amendement, a-t-il dit, voilà les questions philosophiques transportées de l'humble conseil de l'Université dans le grand conseil des ministres. Il faudra que MM. les ministres délibèrent sur ces questions. La tâche est nouvelle pour eux et quelque peu singulière ..... Il faudra au conseil des ministres un théologien, comme en avait autrefois la république de Venise, et comme le ministère des affaires étrangères a un publiciste.....

» Que se passera-t-il dans le conseil des ministres? on verra un illustre maréchal, dont certes je respecte le talent militaire et administratif, obligé de juger une question de littérature ou de philosophie, ou forcé d'appeler à lui des savans, qui deviendront pour lui des tyrans occultes.

» Je ne suis pas curieux, mais j'avoue que je voudrais bien assister à la séance du conseil où l'on rédigera définitivement le programme des questions philosophiques (Rire général).

Et M. Cousin a continué sur ce ton, et sur tous les tons, avec une force oratoire ou comique, une facilité, une inspiration, une abondance qui ont excité des applaudissemens universels.

« Nous ne serons pas suspects, dit le *National* lui-même, en louant M. Cousin mais il faut être juste : cet orateur a été merveilleusement inspiré. Ce n'était plus ce Platon éteint cherchant dans un manuscrit les dernières fumées d'une imagination refroidie. C'était le professeur de trente ans plein de verve, d'entraînement, avec sa pantomime passionnée, son accent vif et pénétrant, son ironie mêlée d'un dédain superbe. Il a été brillant comme à ses plus beaux jours, et l'on a rarement entendu à la tribune de la Chambre des Pairs une improvisation plus chaude que celle de ce Cicéron plaidant *pro domo suâ*.

.... » Ce que M. Cousin a dépensé d'esprit, de verve, de pensées élevées, d'argumens sérieux et moqueurs dans ces deux jours suffirait à défrayer toute une carrière parlementaire. On est venu l'inquiéter dans ses pénates; il fait voir de quel œil superbe, de quelle parole animée, facile, ferme, variée il repousse les profanes qui veulent mettre la main sur ses dieux lares. Tout ce qu'il a dit était ou éclatant de lumières, ou étincelant d'esprit, ou brûlant d'enthousiasme..... La chambre entière a été entraînée dans un mouvement d'hilarité lorsque l'orateur, se plaçant au milieu du conseil des ministres, a représenté le maréchal Soult discutant sur l'*origine des idées* ou sur *les notions de la cause ou de la substance*. Il faut dire que la figure du maréchal dans ce moment était encore plus plaisante que le tableau de M. Cousin.

» Mais la chambre n'a tenu compte ni de l'esprit de l'orateur, ni de sa rare éloquence. M. Cousin aurait beaucoup mieux servi sa propre cause s'il eût lui-même demandé une réforme, qui est le vœu de tous les esprits : il aurait pu être tout aussi éloquent, et il eût été beaucoup plus vrai. »

Ainsi M. Cousin a captivé la Chambre mais ne l'a pas convaincue. M. de Broglie aussi l'a admirablement réfuté.

L'attitude de M. Villemain en tout ce débat, en face de son adversaire intime M. Cousin, est particulière : tout le monde l'a senti, et nous-mêmes qui ne pouvons pénétrer dans le secret des situations que de loin, aidés en cela par certains *aparte* de la presse, nous avons été frappés du renversement des rôles et de la singularité de la position : nous croyons pouvoir nous l'expliquer ainsi. C'est M. Cousin qui a, en quelque sorte, mené la discussion du côté de l'Université et qui a fait office de ministre ; M. Villemain a cédé sur plus d'un point aux scrupules de la Chambre des Pairs et aux amendemens de la commission. Il n'a pas consenti à suivre dans ses prévisions presque lamentables l'*imagination éloquente* de son collègue, comme lui-même s'est empressé de le dire. M. Villemain nous a paru dans tout ceci partagé entre la douleur de voir sa loi modifiée et l'Université un peu réduite, et le plaisir de voir la philosophie de M. Cousin recevoir une chiquenaude. Cette satisfaction et ce plaisir formaient un mélange visible en lui, ce qui faisait dire plaisamment à un de nos amis et compatriotes le docteur R... qui a suivi de près tout ce débat, que le ministre était vraiment comme l'Andromaque de l'antiquité, entre un sourire et une larme...

δακρυόεν γελάσασα.

— Depuis le commencement de toute cette discussion les protestans sont dans une anxiété extrême, ils sont comme sur les épines, écoutant toujours s'il n'est pas question d'eux, si rien ne les blesse : le fait est que dans cette grande discussion entre les catholiques et l'Université, entre la religion dominante et la philosophie dominante, personne parmi les contendans ne pense au protestantisme ni aux dissidens des diverses communions. Les catholiques réclament pour eux seuls, et les éclectiques se défendent comme ayant seuls la bonne et vraie philosophie : pour les éclectiques, les autres sectes philosophiques ne comptent pas ; pour les catholiques, les autres communions dissidentes sont moins que rien. Ces hautes puissances se comportent comme de gros états en guerre : ce qui est le plus à désirer pour les faibles, c'est qu'aucun décidément ne l'emporte. La liberté est dans l'entre-deux. La *Revue Suisse* a toujours été fidèle à cette ligne de conduite.

— Les *Lettres* de M. Libri sur les jésuites et sur le clergé ont

paru : la vivacité de cet écrit semblera sans doute peu politique aux universitaires et aux éclectiques incriminés. Mais M. Libri, lui non plus, n'est pas éclectique : c'est un philosophe du xviiie siècle qui pousse sa pointe à travers ce débat et ne songe qu'à frapper son vieil ennemi.

— M. Emile Saisset, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mai, sera plus avoué par l'école éclectique dont il est l'un des jeunes membres. Il y aurait pourtant bien des réponses à faire à certaines de ses assertions. Nous les avons faites à l'avance. Le cartésianisme d'après le xviiie siècle ne saurait être aussi inoffensif, aussi sincèrement chrétien que le cartésianisme d'auparavant ; et en effet il ne l'est pas du tout. M. Saisset a beau dire des injures (car il en dit) aux sceptiques, aux matérialistes ; il a beau dire que ces systèmes n'ont de prise aujourd'hui que *sur les âmes basses et les esprits obtus* (page 472) ; il échappe très-difficilement lui-même et les siens à ce scepticisme qui ne diffère pas notablement du matérialisme quant au résultat moral ; de plus il viole les droits de la philosophie qu'il prétend défendre, en s'exprimant de la sorte sur des doctrines peu hautes et peu consolantes à coup sûr, mais envers qui les philosophes proprement dits n'ont pas à se montrer si injurieux. On pourrait au nom même de la liberté de penser répondre à M. Saisset : Vous n'êtes pas philosophe et votre philosophie n'en est pas une véritablement, car elle vous est commandée, car elle part d'un point d'avance déterminé (le doute méthodique) et elle arrive à des résultats d'avance assignés ; car, si l'un de vous, jeunes professeurs, s'avisait d'aboutir à un résultat un peu différent, il serait à l'instant révoqué et réduit au silence (M. Cousin l'a déclaré en pleine Chambre des Pairs). Or, est-ce là une philosophie véritable que celle qui n'est pas libre de choisir son point de départ et d'aboutir aux résultats *quelconques* où sa recherche la conduira ? Les esprits vraiment libres ne trouvent donc pas plus leur compte à l'éclectisme universitaire que les catholiques orthodoxes. La tendance de cet éclectisme a été de se rédiger en une sorte de religion philosophique officielle, il a essayé même un jour d'avoir son catéchisme. Ce sont là des objections qu'on ne lui fait pas en France et (chose singulière !) la liberté de penser, qui doit supposer possibles d'autres résultats philosophiques que l'éclectisme, n'a pas eu son organe dans la discussion.

— Le discours de l'archevêque de Paris au roi à l'occasion de la

fête du 1er mai, a donné lieu à une réplique un peu sévère. Le roi s'est fâché de ce qui avait l'air d'une leçon. En lisant le discours assez embrouillé de l'archevêque, qui avait pris le détour un peu long de citer saint-Bernard pour avertir Louis-Philippe, on se demande si l'intention était manifeste. Quelques-uns disent qu'il y avait une phrase qu'on n'a pas imprimée : « Je viens apporter ici » non plus des espérances *mais des regrets*, » quelque chose dans ce sens : dans tous les cas, le roi l'a compris ainsi, et a eu un moment d'humeur. Mais voilà que le lendemain, à la Chambre des Pairs, M. de Montalivet est venu parler contre la philosophie et dans un sens qui pouvait sembler favorable au clergé. Or, M. de Montalivet est considéré dans tous ses actes et toutes ses paroles politiques comme le roi en personne, dont il est le *favori* (*fidus Achates*). Les paroles de M. de Montalivet, sa démarche (étant venu là, tout malade de la goutte et en s'appuyant sur sa canne) ont été interprétées comme partant de plus haut et du château. Il est curieux de voir comme les *Débats* baissèrent alors le ton sur cette question universitaire qu'ils épousaient avec tant de ferveur, et comme ils se mirent à ménager leur retraite depuis que M. de Montalivet n'était plus de leur premier avis.

— Une lettre imprimée a été adressée à M. de Broglie par l'abbé Dupanloup, vicaire-général de Paris et supérieur du petit séminaire : il y relève quelques expressions sévères du savant rapporteur sur les études des petits séminaires et leur peu de portée littéraire et classique. Cette lettre d'ailleurs est d'une grande modération de ton, tout à fait digne de celui à qui elle est adressée ; elle est, avec la brochure de M. de Ravignan, ce que le clergé a produit de plus recommandable et de plus honorable dans cette controverse. Nous en extrayons plusieurs renseignemens qui intéresseront nos lecteurs :

M. de Broglie avait dit, sur l'état de l'enseignement dans les petits séminaires :

» *Le succès de ces établissemens précipiterait rapidement la décadence des études. Les études sont très-faibles dans les écoles secondaires ecclésiastiques ;* et cela est inévitable, le professorat y étant constamment mobile et *à peu près gratuit.* C'est, en général, un poste de transition entre le grand séminaire et les fonctions du ministère sacré. *Pour lutter de bon marché* avec un professorat ainsi composé, il faudrait que, de leur côté, les établissemens laïques cherchassent à se procurer *des maîtres au rabais* ; et bientôt dès lors, par la force même des choses, les études des colléges et des institutions privées *tomberaient aussi bas que celles des petits séminaires.* »

» Ce langage est bien sévère, M. le Duc, répond l'abbé Dupanloup. Je ne crois pas que depuis longtemps aucune bouche, même hostile, nous ait adressé paroles plus humiliantes. Car les petits séminaires sont, comme vous l'avez dit vous-même, les pépinières de l'Eglise de France...

» Ces questions doivent être traitées loin des passions, dans le calme de la conscience, et avec des hommes qui savent comme vous, Monsieur le Duc, unir la dignité du caractère à la dignité de la raison. J'oserai donc vous soumettre simplement et loyalement ma pensée.

» Si je jette un coup d'œil attentif sur le clergé de France, je vois qu'on rend universellement hommage à ses vertus ; mais ce qu'une observation plus approfondie fait découvrir, c'est que les lumières chez lui ne sont pas inférieures aux vertus. On a dit le contraire ; mais en le disant, on paraît n'avoir connu qu'imparfaitement le clergé et ne l'avoir observé que de loin. M. de Tocqueville, qui nous a fait ainsi notre part dans l'estime publique, s'est abusé à cet égard : comme vous, Monsieur le Duc, il se trompe d'époque.

» Il y a trente ans, en effet, nous offrions de tristes ruines, que le temps seul pouvait relever, et nous commencions une réorganisation naissante qui est aujourd'hui dans sa force : le temps n'avait point permis encore de renouer la chaine, violemment rompue, des glorieuses traditions de l'Eglise de France. On pouvait croire alors ce qu'on dit aujourd'hui, et nous ne pouvions répondre qu'avec des espérances toutes confiées à l'avenir. Ces espérances se sont depuis pleinement réalisées. Voici les faits :

» Depuis trente années, la marche, les progrès, les études littéraires et ecclésiastiques, le recrutement sacerdotal par les ordinations, le gouvernement général, l'administration particulière du clergé et de l'Eglise de France, sont dans un ordre régulier et à peu près imperturbable.

» Il n'y a pas un diocèse qui n'ait son évêque, et je ne sache pas que depuis plusieurs siècles l'épiscopat français ait eu une attitude plus grave, plus forte, plus pacifique à la fois.

» L'épiscopat du dix-huitième siècle, sous le rapport de la science ecclésiastique, était inférieur à l'épiscopat de nos jours. Le dix-septième siècle même, ou du moins la seconde moitié de cette époque, à part Bossuet, Fénelon et quelques autres grands noms qui l'illuminent tout entier de leur gloire, n'offre pas un corps de prélats supérieur par la doctrine à celui qui gouverne aujourd'hui nos diocèses : les mémoires ecclésiastiques du temps le prouveraient au besoin. il faut remonter jusqu'au règne de Louis XIII et à la minorité de Louis XIV pour trouver, sur les antiques siéges des Gaules, une réunion d'évêques plus considérable par le savoir que celle dont le temps présent peut s'honorer : c'est qu'aussi le cardinal de Richelieu et saint Vincent de Paule y avaient travaillé.

» Aux évêques, il faut joindre le corps des pasteurs, qui remplit aujourd'hui à peu près tous les vides que le malheur des temps avait faits dans le sanctuaire, et qui étaient si nombreux il y a trente années.

» On compte présentement environ cinquante mille prêtres en France; et comme chaque diocèse a son évêque, chaque paroisse aura bientôt son curé.

» En outre : *les quatre grandes congrégations religieuses*, dont il faut appré-

cier positivement l'esprit, le but, les œuvres et l'influence, sans s'arrêter aux vagues préventions que leur nom inspire quelquefois.

» *Les sulpiciens* : leur esprit est connu ; c'est la modestie, la sagesse, la modération même. Leur science est grande. Ils élèvent et dirigent, depuis le concordat de 1802, la moitié du clergé de France. Leur influence, quoique paisible et retirée, est immense.

» *Les lazaristes* : ils sont les supérieurs et les directeurs de cinq mille sœurs de charité. Les lazaristes sont aussi chargés des missions du Levant, dont l'importance est avouée.

« *Les prêtres des missions étrangères* : ils ont cent-vingt missionnaires français dans les Indes, la Chine et le Tong-King.

» Les *frères des écoles chrétiennes*, devenus depuis quelques années si populaires en France : ils ne peuvent suffire aux vœux des populations : cent-trente villes les demandent en ce moment sans pouvoir les obtenir.

» Il n'y a pas un diocèse en France, qui n'ait son petit séminaire, où le cours des études classiques ne soit complétement organisé ; où le goût sérieux, le goût antique, le bon sens, le respect, la gravité, l'application constante, ne président à l'enseignement ; où l'histoire ne soit étudiée avec soin et avec zèle ; où les sciences physiques et mathématiques n'aient la part raisonnable qui leur appartient.

» Les cours des petits séminaires sont de huit années au moins, suivis et dirigés avec une régularité inviolable, avec un sérieux de travail dans les élèves, avec un sérieux de dévouement dans les maîtres, qu'on chercherait vainement ailleurs : ceci est considérable, Monsieur le Duc.

» Je n'aime point à récriminer : mais enfin, l'Université ne peut oublier que, sur la totalité des élèves qu'elle instruit et présente chaque année au baccalauréat, la MOITIÉ n'est pas même admise à subir les épreuves orales, mais est rejetée pour n'avoir pas su faire convenablement une version de troisième : c'est ce que constatent les statistiques officielles de l'Université.

» Sur la totalité des élèves que les petits séminaires ont présentés cette année afin d'obtenir le diplôme *spécial* de bachelier, plus des deux tiers ont été reçus.

» ... Je sais dans le monde un jeune homme[1] digne de son nom, digne de son père ; dont les pauvres bénissent déjà les œuvres et l'active charité ; dont les lettres et la France se glorifieront peut-être quelque jour : sa jeunesse fut confiée par le père le plus sage à l'enseignement et aux leçons d'un homme[2] que j'honore avec sincérité, que tous honorent unanimement, et qui doit à ce témoignage élevé de la confiance paternelle l'honneur mérité de présider aujourd'hui à la plus haute éducation du royaume[3] : une juste réserve me défend de nommer ici le fils à son père ; pour le maître, je ne puis oublier qu'il a été avec moi élève du petit séminaire de Paris......

» Il y a dans chaque diocèse, en France, un *grand séminaire* où les jeunes

1 Le fils du duc de Broglie. (*N. d. D.*)
2 M. Régnier. (*N. d. D.*)
3 M. Régnier est précepteur du comte de Par s. (*N. d. D.*)

aspirans au sacerdoce font régulièrement, sans exception, une année d'études philosophiques et trois années d'études théologiques au moins : dans un assez grand nombre il y a même deux années de philosophie et quatre années de théologie ; enfin, dans plusieurs, un cours d'études historiques, scientifiques, scripturaires et patrologiques de six ou sept années : de sorte que la somme de nos études, études littéraires, philosophiques et théologiques, études régulièrement organisées et suivies, est de douze ou quatorze ans.

» Je crois pouvoir l'affirmer : il y a peu de carrières plus fortement instituées, peu de vocations plus savamment préparées que la carrière et la vocation ecclésiastiques ; je n'en excepte ni le barreau, ni la magistrature, et, je l'ajoute, il y a peu d'éducations plus vigoureuses, plus propres au développement intellectuel. L'Eglise a tellement l'instinct naturel des fortes études, du savoir et des lettres ; l'enseignement est tellement l'apanage et la mission de la société spirituelle, que si le gouvernement permettait à trois archevêques et à six évêques de s'assembler pour former à Paris, dans l'intérêt de leurs petits séminaires, une école normale destinée à combiner des règlemens, à concerter des méthodes, à exercer en un mot, seulement pendant deux ans, la puissance dont l'Université use depuis trente ; si, enfin, il leur était permis, sans le secours même d'aucune ressource officielle, livrés à eux seuls, de fonder sur divers points importans du royaume quatre maisons de hautes études ecclésiastiques, je ne crains pas d'avancer qu'avant quinze ans, nous n'aurions rien, pour notre compte, à envier à l'antique Sorbonne ni au siècle de Louis XIV, à part ces hommes extraordinaires que les siècles et les écoles ne font pas, mais que Dieu donne au monde quand il lui plaît.

» Telles sont les écoles où est formé tout le clergé de France.

» Ces études régulières achevées, le clergé de France, même les plus humbles curés de campagne, ne cesse pas d'étudier : la magistrature exceptée, je ne sache guère une carrière où le travail des études sérieuses se continue avec autant de suite : j'en citerai un exemple public.

» Dans la plupart des diocèses de France ont été instituées des *conférences ecclésiastiques :* chaque mois, tous les curés de chaque canton se réunissent chez leur *doyen*, et sous sa présidence. Les matières à étudier ont été indiquées d'avance, et les questions à résoudre ont été fixées par l'évêque du diocèse. Ces matières embrassent les points les plus importans du dogme, de la morale, de la discipline et de la liturgie catholique. Le programme imprimé des questions est envoyé dans tous les cantons au commencement de l'année, afin que tous les ecclésiastiques du diocèse aient le temps de s'en occuper. Un mois sépare, d'ailleurs, une conférence de l'autre, afin que toutes soient préparées avec un soin égal. Les matières les plus graves doivent être traitées par écrit d'abord, et dans des dissertations dont la lecture est faite publiquement, puis toutes les questions sont livrées à la discussion orale. Le doyen, président de la conférence, dirige la discussion. Un secrétaire, nommé à la pluralité des voix, est chargé de rédiger un rapport, un procès-verbal.

.... » En vertu de cette simple organisation, toutes les questions sont traitées en même temps par tous les ecclésiastiques du diocèse. En

quatre ou cinq années, toutes les questions dogmatiques, morales, historiques, disciplinaires, liturgiques, les plus importantes, sont ainsi étudiées de nouveau, discutées et résolues à fond dans tous les diocèses de France. Je ne doute pas que ces conférences n'aient en ce moment une grande influence sur la force et la situation intellectuelle du clergé français[1].

» Je crois que leur institution a aussi considérablement influé sur d'autres faits que je vais signaler ici, et qui prouvent également combien le goût de l'étude est grand dans le clergé de France. Je veux parler de *faits bibliographiques* que rien n'explique, sinon un goût et une ardeur de savoir vraiment extraordinaires.

» Les éditions complètes de Bossuet, de Bourdaloue, de Massillon, de Fénelon, se sont multipliées depuis vingt ans parmi nous, plus qu'elles ne l'ont été *dans tout le siècle dernier*. Il a été publié, depuis quinze ans, *trois histoires ecclésiastiques complètes*, et l'une d'entre elles en est à sa quatrième édition. Enfin, il a paru, il y a cinq ans, deux cours complets de théologie et d'écriture sainte, écrits presque tout entiers en latin, composés chacun de vingt-cinq volumes grand in-4° compactes, renfermant tous les ouvrages des plus grands théologiens de tous les siècles passés et tous les plus savans commentateurs des saintes Écritures. Il s'en est vendu seize mille exemplaires, c'est-à-dire près de cent mille volumes in-4°, contenant la valeur de sept ou huit cent mille volumes in-8°, sur toutes les matières les plus graves et les plus savantes.

» Les ecclésiastiques des villes et des campagnes ont trouvé moyen, dans leur pauvreté, de se procurer ces livres; tant le goût de la science et même de l'érudition s'est renouvelé dans tous les esprits parmi nous.

» Il a paru encore une *Bibliothèque ecclésiastique*, contenant la valeur de six cents volumes in-8°, ouvrages de toute nature, de science, de littérature, de liturgie, d'histoire profane et sacrée, de mathématiques, d'éloquence, traités ascétiques, commentaires sur l'Écriture sainte, etc., etc.

» Tous ces livres ont trouvé leur place dans les bibliothèques des ecclésiastiques de France.

» Plusieurs éditions des grandes œuvres philosophiques et théologiques de saint Thomas d'Aquin, des œuvres immenses de saint Augustin et de saint Chrysostome, de saint Bernard, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze et de la plupart des Pères, ont été publiées depuis quinze années, et ne satisfont pas aux besoins scientifiques du clergé. « On réimprime, dit la *Revue des Deux* » *Mondes*, on traduit Tertullien, saint Irénée, etc., etc. L'imprimerie catho-

1 J'en ai fait tout récemment des expériences qui ne me permettent pas d'en douter. J'ai passé trois semaines dans un des diocèses les plus éloignés de Paris : j'y ai vécu dans la plus grande intimité avec les curés des cantons environnans, et je puis dire avec vérité que j'ai été également surpris et charmé de leur savoir, de la politesse de leur esprit, de leur goût pour les bonnes lettres : la variété et la solidité des connaissances accompagnaient en eux la simplicité, la cordialité, le zèle et le dévouement pastoral.

Je ne crois pas manquer ici de discrétion en disant que le clergé dont je parle se trouve dans le diocèse de Grenoble.

J'ai fait la même expérience dans plusieurs autres diocèses.

(*Note de l'Auteur.*)

» lique du petit Montrouge et les frères Gaume nous ont rendu, dans des col-
» lections vraiment gigantesques, la plupart des Pères. »

» Une édition nouvelle et immense de tous les Pères, depuis les temps apostoliques jusqu'aux derniers temps, se prépare en ce moment : c'est une entreprise gigantesque dont les bénédictins auraient été effrayés : les éditeurs ne doutent pas du succès.

» .... Depuis que, les besoins les plus pressans ayant été satisfaits, le clergé a pu trouver quelques loisirs pour l'étude, au milieu de ses occupations encore si multipliées, depuis quinze années il travaille, il étudie, il médite en silence, et avant dix ans, j'affirme qu'il étonnera ses détracteurs et fera revivre quelque chose des beaux jours de l'église de France.

» Ce n'est pas à vous, Monsieur le duc, qu'il faut apprendre ce qu'on pense au dehors du clergé de France. Chez toutes les puissances rivales, le clergé français a une réputation universelle de gravité de mœurs, de science, de zèle, d'éloquence; on sait au dehors, que nous avons l'épiscopat le plus grave, le plus saint, le plus élevé; et on dit que nos prêtres, tant injuriés chez nous sous des noms et des prétextes divers, sont les prêtres les plus dignes de l'Europe. On le dit en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, en Prusse même et en Russie; j'en ai souvent recueilli moi-même les glorieux témoignages dans la plupart de ces pays. »

— M. de Montalembert vient de prononcer (le 8 mai) un nouveau discours aussi éclatant et bien meilleur de fond que les premiers. En repoussant un autre article de la loi qui exige, pour être apte à enseigner, la déclaration par écrit qu'on n'appartient à aucune des congrégations religieuses non autorisées, M. de Montalembert a défendu les ordres monastiques en général et celui des jésuites en particulier, contre lequel cet article est principalement dirigé. Il a eu des accens de vérité, de générosité et d'élévation remarquable. Oui, il est fâcheux que dans un pays libre il y ait cette trace de *test*, de condition religieuse mise à l'exercice des droits du citoyen. La défense des ordres monastiques a été en partie vraie dans la bouche de M. de Montalembert : on ne peut effectivement pas plus nier le bien que le mal qu'ils ont fait. Mais la péroraison surtout, adressée à M. Guizot (*ad hominem*), pour preuve qu'impopularité n'est pas conviction et condamnation, a été très-heureuse, très-éloquente. La voici, avec une partie de la réponse à M. Cousin : ces passages indiqueront d'ailleurs la grande ligne de tout le discours, dont le mouvement est singulièrement droit et rapide.

..... « L'honorable M. Cousin a dit : « On fait sourire ou frémir ceux qui ont

» quelque connaissance de ces matières, lorsqu'on parle du génie des jésuites » pour l'éducation. »

» Le chancelier Bacon, qui n'avait peut-être aucune connaissance en ces matières, mais à qui l'honorable M. Cousin ne refuserait pas une certaine compétence en philosophie, a dit : « Quant à ce qui regarde l'art d'instruire la jeu» nesse, le plus court serait de dire : Voyez les écoles des jésuites; car parmi » les établissemens de ce genre, nous ne voyons rien de mieux. » Descartes, dont M. Cousin ne voudrait pas récuser la compétence, leur a rendu le même témoignage.... Et Voltaire, qui n'est certes pas celui des élèves des jésuites qui leur fasse le plus d'honneur (on rit), mais qui certes avait une profonde intelligence des choses du goût et de l'intelligence, a dit : « Rien n'effacera de mon » cœur la mémoire du père Porée, qui est également cher à tous ceux qui ont » étudié sous lui. Jamais homme ne rendit l'étude et la vertu plus aimables. » Les heures de ses leçons étaient pour nous des heures délicieuses..... » M. de Châteaubriand, qu'on peut citer sans difficulté après Bacon et Descartes, a dit : « L'Europe savante a fait une perte irréparable dans les jésuites. L'éducation ne » s'est jamais relevée depuis leur chute. » Et à l'époque où il écrivait cela, sous l'Empire, Napoléon disait : « Je sens que les jésuites ont laissé, sous le rapport » de l'enseignement, un grand vide. » Ainsi Bacon, Descartes, Voltaire, Châteaubriand et Napoléon, tous d'accord ! Ce sont là, Messieurs, de grandes autorités, et qui valent peut-être celle de l'honorable M. Cousin (on rit).....

» Mais, vous dit-on sans cesse, pourquoi donc tant tenir aux jésuites? La religion ne peut-elle pas se passer d'eux ?..... Mon Dieu ! Messieurs, faut-il vous dire ce qui nous attache tant aux jésuites? Eh bien, c'est précisément les noirceurs et l'acharnement des attaques dont ils sont l'objet, des calomnies qui les poursuivent.... Ce qui nous attache à eux, mais c'est la haine violente qu'ils inspirent à tous les ennemis de l'Eglise. Je ne veux pas affirmer que les adversaires des jésuites soient tous ennemis de l'Eglise, mais je n'hésite pas à dire que les ennemis de l'Eglise sont toujours et avant tout adversaires des jésuites.

..... « Ce qui me confond et ce qui m'attriste, c'est de trouver une mesure comme celle que nous repoussons présentée au pays sous le couvert des hommes éminens que je vois siéger devant moi, sur le banc de la Commission comme sur le banc des ministres ; c'est de les voir céder, eux aussi, aux clameurs aveugles, aux menaces furieuses qui ont dicté cette disposition.

» Quoi ! leur dirai-je, vous qui avez passé au pouvoir, et vous qui l'exercez encore, ces fureurs, ces clameurs, ces menaces, ne les avez-vous pas essuyées? N'avez-vous pas été plus que personne en France en butte à de pareils outrages? N'avez-vous pas vu s'ameuter contre vous tous ces odieux mensonges, toutes ces extrêmes ressources de la haine, qui ne voit rien, qui n'écoute rien, qu'il faut assouvir à tout prix..... Et où en seriez-vous si tous les hommes qui, tout en repoussant votre politique, savent rendre justice à vos personnes, s'étaient abaissés jusqu'à se rendre les instrumens de ces passions et de ces mensonges? Et à votre tour vous souffrez que des hommes innocens, désarmés et cent fois plus irréprochables que ne sauraient l'être jamais des hommes publics mêlés aux orages de la vie politique, vous souffrez qu'ils soient victimes de l'iniquité que

vous connaissez si bien ! Le plus éloquent d'entre vous disait naguère avec un noble orgueil qu'on aurait beau entasser injure sur injure, calomnie sur calomnie, qu'elles ne monteraient jamais au niveau de son dédain. Et quand ces injures et ces calomnies s'adressent à de pauvres religieux chez qui nul ne peut constater un seul acte ni une seule parole répréhensible depuis trente ans qu'ils sont en France, non-seulement elles atteignent le niveau de vos dédains, mais elles le dépassent, elles vous recouvrent, elles vous dominent, elles vous entraînent à leur suite : ce que vous dédaigniez de faire il y a huit ans, vous le proposez, vous le défendez, vous y consentez aujourd'hui..... Je cherche en vain le fier vainqueur des injustes clameurs de la foule ; je ne trouve plus que leur écho, leur complice et leur docile instrument. Ah ! s'il fallait encore, après tant de leçons et de mécomptes, une preuve nouvelle de la misère morale du pouvoir de nos jours et des tristes compensations de la grandeur politique, je n'en voudrais pas d'autre que le cruel empire des circonstances qui rend les hommes les plus éminens infidèles à eux-mêmes, qui leur fait courber la tête sous des préjugés qu'ils ne partagent pas, subir le joug de passions qu'ils méprisent, et immoler à des haines surannées, à des réclamations mensongères, à des calomnies mille fois réfutées, immoler l'innocence, la liberté et le dévouement, sur l'autel de la défiance, de la jalousie et de la peur ! »

Voilà, pour cette fois, de la franche et vraiment grande éloquence. Mais on aurait pu répondre sans déclamation que cet article est une précaution de haute prudence, qu'il faut tenir compte dans un pays des antécédens *historiques*, que les jésuites d'aujourd'hui paient et paieront long-temps encore pour ceux d'autrefois, que la religion tout entière et son libre et paisible exercice pourraient être compromis, troublés, si on ne prenait cette mesure, et qu'enfin il est à désirer que vienne un temps où tout vestige de cette interrogation de conscience puisse disparaître : mais on ne pourrait supprimer à présent la garantie sans de graves inconvéniens pour la chose sacrée qui doit être la plus chère à M. de Montalembert et sans compromettre le gouvernement lui-même. — Au reste, la lice est ouverte pour long-temps et nous aurons sans doute plus d'une occasion de revenir sur ce débat d'un intérêt si puissant et si général.

L'article a passé, après un dicours de M. Guizot en réponse à M. de Montalembert, dont l'apologie des jésuites avait, d'ailleurs, achevé de rendre un tel résultat inévitable. M. Guizot a ainsi expliqué historiquement l'œuvre des jésuites et le sentiment qui les repousse aujourd'hui :

» Ce qu'on nous demande, et je remercie M. le comte de Montalembert de nous l'avoir demandé hier, car c'est là une marque d'estime que j'accepte ; ce

qu'on nous demande, c'est de lutter contre le sentiment du pays, comme injuste, dangereux, tyrannique. Oui, j'accepte cette marque d'estime, je l'accepte en général, mais en ce moment il m'est impossible de m'y rendre, car je suis convaincu que dans cette occasion le pays a raison.....

» Savez-vous pourquoi le sentiment public paraît si méfiant lorsqu'il voit reparaître ces noms? c'est qu'il voit là un retour à l'ancien régime; le public a un sentiment vrai, juste, de son époque, de la société actuelle; il a le sentiment que ces congrégations, ces corporations qu'on essaie de relever, ce n'est pas la France d'aujourd'hui.....

» Il faut le dire, Messieurs, quand les jésuites ont été institués, ils l'ont été pour soutenir, contre le mouvement du seizième siècle, le pouvoir absolu dans l'ordre spirituel, et un peu aussi dans l'ordre temporel. Je ne comprends pas comment on viendrait élever aujourd'hui un doute à cet égard; ce serait insulter à la mémoire de leur fondateur, et je suis convaincu que si cet homme illustre, qui était un grand esprit et un grand caractère, entendait les explications, les apologies qu'on essaie de donner aujourd'hui de son œuvre, s'il voyait le sens, la physionomie sous laquelle on essaie de présenter la grande corporation qu'il a créée, il se récrierait avec indignation.

» Oui, c'est pour défendre la foi contre tout examen, l'autorité contre tout contrôle que les jésuites ont été institués. Et il y avait de fortes raisons pour entreprendre cette grande tâche..... C'était un problème très-douteux que celui qui se posait alors; cet empire de la liberté dans tout le monde de la pensée, cette prétention de la société d'exercer un contrôle, un contrôle actif, efficace sur tous les grands pouvoirs qui existaient dans son sein, c'était là une entreprise énorme; des dangers immenses y étaient attachés; il pouvait en résulter, et il en est résulté en effet, il faut dire les choses comme elles sont, de cruelles épreuves, de grands maux pour l'humanité.

» Il était donc très-naturel que de grands esprits et de grandes âmes entreprissent de résister à ce mouvement si vaste, si violent, si obscur. C'est l'honneur, la gloire des jésuites d'avoir entrepris une pareille tâche. Eh bien! messieurs, ils se sont trompés; ils ont cru que, du mouvement qui commençait alors, il ne sortirait dans l'ordre intellectuel que la licence; dans l'ordre politique, que l'anarchie. Ils se sont trompés, il en est sorti des sociétés grandes, fortes, glorieuses, régulières, qui ont fait pour le développement, pour le bonheur, pour la gloire de l'humanité, plus peut-être, au moins autant qu'aucune des sociétés qui les avaient précédées. L'Angleterre, la Hollande, la Prusse, l'Allemagne protestante et la France aujourd'hui, voilà les sociétés qui sont sorties du mouvement du XVIe siècle; voilà les grands gouvernemens et les grandes sociétés qu'il a enfantées. Je dis que cela a trompé les prévisions du fondateur des jésuites et de ses successeurs. Et comme ils se sont trompés, ils ont été battus. Ils ont été battus non-seulement dans les pays où le mouvement qu'ils combattaient a promptement prévalu, mais dans les pays mêmes où le pouvoir absolu a continué d'exister. »

— L'article sur *Bettina* dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15

avril et signé *Daniel Stern* est attribué à Mme la comtesse d'Agoult, l'*Arabelle* des *Lettres d'un voyageur*.

— Le *Constitutionnel* du 5 mai contient un très-beau morceau de M. de Rémusat sur la littérature française qu'il a lu à la séance des cinq Académies. C'est brillant, concis, élevé.

— M. Sosthènes de la Rochefoucauld, duc de Doudeauville, vient de publier un volume d'*Esquisses et Portraits*, où figurent un grand nombre de femmes du monde : le livre semble très-peu digne d'un homme, d'un gentilhomme qui doit savoir les convenances. Il faut laisser ces indiscrétions à M. Alphonse Karr et à M. Nestor Roqueplan, aux gens qui écoutent aux portes. L'auteur a déjà publié il y a quelques années un recueil de *Maximes;* il a cru devoir cela à son nom de la Rochefoucauld. Il est dès long-temps jugé.

— Comme nous l'avions annoncé, les lettres de Benjamin Constant dont nous avons donné le premier échantillon, ont été publiées. La *Revue des Deux-Mondes* les a encadrés, avec les notes et renseignemens de M. Gaullieur, dans un article fait de main de maître. L'insaisissable protée y est fixé dans un vif et discret rayon de lumière, et l'on nous saura gré sans doute de mettre en regard de ce portrait si finement frappé celui, non moins vrai, que M. Vinet, dans son cours, vient de tracer du même modèle à propos d'*Adolphe* et sous ce nom, dont le voile ne jette pas une seule ombre sur les traits de Benjamin Constant.

Voici d'abord ce dernier lui-même, écrivant à Mme de Charrière :

« Que font, à propos, vos pauvres pauvres petits orangers que vous vouliez » planter? l'avez-vous fait? sont-ils venus? vivent-ils encore? Je ne veux pas » en planter, moi. Je ne veux rien voir fleurir près de moi. Je veux que tout ce » qui m'environne soit triste, languissant, fané...... »

« Ces dernières paroles, dit le judicieux critique de la *Revue des Deux-Mondes*, pourraient servir d'épigraphe à *Adolphe*, qui est, en effet, un livre triste et fané, d'une teinte grise. *Je ne veux rien voir fleurir près de moi!* le vœu a été rempli.

« On se demande, on s'est demandé sans doute plus d'une fois comment, avec des talens si éminens, une si noble attitude de tribun, d'écrivain spiritualiste et religieux, de vengeur des droits civils et politiques de l'humanité, avec une plume si fine et une parole si éloquente, il manqua toujours à Benjamin Constant dans l'opinion une certaine considération établie, une certaine valeur et consistance morale, pourquoi il ne fut jamais pris au sérieux autant que des hommes bien moindres par l'esprit et par les services rendus : on peut répondre aujourd'hui en parfaite certitude; c'est que tout cet édifice public si brillant, si orné, était au fond destitué de principes, de fondemens; c'est que

le tout était bâti sur l'amas de poussière et de cendre que nous avons vu. Il passa sa vie à faire de la politique libérale sans estimer les hommes, à professer la religiosité sans pouvoir se donner la foi, à chercher en tout l'émotion sans atteindre à la passion. Il assista toujours par un coin moqueur au rôle sérieux qui s'essayait en lui; le vaudeville de parodie accompagnait à demi-voix la grande pièce; il se figurait que l'un complétait l'autre; il avait coutume de dire, et par malheur aussi de croire, qu'*une vérité n'est complète que quand on y a fait entrer le contraire*. Il y réussit trop constamment; de là, malgré de nobles essors et des secousses généreuses, une ruine intime et profonde. Il a le triste honneur d'offrir le type le plus accompli de ce genre de nature contradictoire, à la fois sincère et mensongère, éloquente et aride, chaleureuse et terne, romanesque et anti-poétique, insaisissable vraiment; telle qu'elle est, on n'en saurait citer aucune de plus distinguée et de plus rare. C'est bien moins le blâmer avec dureté que nous voulons en tout ceci, que l'étudier moralement et pousser jusqu'au bout l'exemple. Il a commencé à le retracer, nous achevons. Qu'on relise maintenant *Adolphe*. »

— «*Adolphe*, disait dans le même temps M. Vinet, est un des livres les plus spirituels qu'on ait écrit. Cet esprit est celui de notre époque. Les grands hommes du grand siècle n'en avaient pas tant. Ils étaient plus profonds et plus riches que nous, quoique nous ayons un faux air de l'être davantage; mais décidément notre siècle a plus d'esprit monnayé, plus de cet esprit qui naît de la décomposition de toutes choses : n'a-t-on pas dit qu'en se putréfiant certaines substances deviennent lumineuses? Le travail de décomposition qui multiplie les aspects et les reflets, vaut-il ces grandes vues, ces pensées simples, qu'on appelait alors de l'esprit, et même du bel-esprit?

«L'esprit d'*Adolphe* est arrivé à l'autre côté de tout : beaucoup des plus sardoniques et des plus désabusés se trouveraient naïfs à côté de lui. On dit de certaines gens qu'on ne voudrait pas se trouver seul avec eux au coin d'un bois : on a peur aussi de se trouver *seul* avec un esprit comme celui-là, et la peur augmente avec le plaisir. Ce n'est pas, comme dans *René*, le personnage qui est dangereux, mais l'auteur. René vous gagne à sa maladie par le contact, par le simple regard : Adolphe, homme personnel et faible, comme tant d'autres, n'excite ni sympathie ni enthousiasme; mais le livre entier est d'une tristesse sèche et d'une vérité dure, qui font mal à l'âme. *Corinne*, dont *Adolphe* est une variante, n'est pas aussi douloureuse. Elle nous attendrit, *Adolphe* nous déchire. Quelque chose, après la lecture de *Corinne*, reste encore debout dans notre âme : après *Adolphe* rien; et la devise de l'enfer de Dante pourrait servir d'épigraphe à cette histoire. C'est un terrible signe du temps, que des romans comme *Adolphe* soient nos véritables tragédies. Celles dont on nous affligeait jadis exerçaient notre pitié; à la lecture de celles-ci c'est nous-mêmes que nous prenons en pitié; et, ce qui est pire, en dégoût; ce n'est plus sympathie, mais souffrance personnelle : toute espèce de foi ou d'espérance, est morte; et l'impitoyable attention que l'écrivain a mise à écarter tout idéal, est une aggravation de peine, à laquelle on ne se résout pas.

»Au fait, si c'était un livre moral que celui qui ne laisse aucune place à l'espé-

rance, *Adolphe* serait un livre moral. Ce n'était pas la première fois qu'on représentait cette alliance d'égoïsme et de sensibilité qui caractérise le héros de ce livre; cette combinaison se trouve impliquée dans une foule de créations poétiques ou romanesques : cette combinaison est le fond des caractères passionnés; mais elle est à la base même du roman d'*Adolphe*, elle en est, sinon l'idée-mère, du moins un élément principal; la rencontre d'un tel caractère avec une situation comme celle d'Ellénore doit produire les résultats que le livre a retracés:...• du côté de l'homme la passion sans dévouement, du côté de la femme l'abandon d'un dévouement absolu, ou sans la barrière du respect. Cette conception étant vraie serait morale, si l'on pouvait appeler moral ce qui a pour conclusion le désespoir, j'entends le désespoir moral.

» Quoi qu'il en soit, Adolphe, c'est-à-dire l'homme sensible, mais égoïste, faible et sans principes, Adolphe n'est point René. C'est *Oberman* qui est René, mais René en prose...... »

— L'Exposition de peinture tend à sa fin; les hôtes temporaires du Louvre vont disparaître et bientôt ces salles historiques, transformées pendant quelques semaines en une espèce de bazar, seront rendues à leur destination véritable, et redeviendront le sanctuaire de l'art et de l'éternelle beauté. Dans le salon de 1844, pareil à ceux des années précédentes en ce qu'il n'a rien offert qui soit complétement hors de ligne, nous pouvons tout au plus, d'ici, remarquer quelques toiles, noter quelques noms, tenir compte surtout de notre part suisse. — Dans le petit nombre des maîtres reconnus aujourd'hui, Horace Vernet est le seul qui ait exposé; et encore semble-t-il avoir fait surtout acte de présence par le portrait de M. Pasquier et par deux très-petits tableaux dont l'un représente le peintre lui-même emporté sur un traineau, au galop rapide de trois chevaux russes, au milieu d'une neige tourbillonnante et d'un vol de corbeaux : cela est d'un fini charmant et d'une remarquable vérité. — De M. Papety, on n'a que la *Tentation de Saint-Hilarion* qui a un fort grand succès : de toutes parts pleuvent odes et sonnets chez l'habile artiste. — *Le Christ au Jardin des Olives* de Chasseriau, élève d'Ingres, est la seule peinture religieuse à citer, comme réunissant à un degré suffisant le sérieux et l'art. — Quant aux portraits, on sait que le mieux attaqué et le plus défendu est celui de la princesse Belgiojoso par Lehmann.

Parmi les œuvres de nos peintres suisses, on remarque *Gaucher de Châtillon*, par Karl Girardet de Neuchâtel, pour la verve d'exécution, le mouvement, la couleur locale. MM. *Girardet* frères ont *Une famille égyptienne célébrant les rites funèbres sur le tombeau d'un de ses membres*, sujet plein de sentiment et de mélancolie. L'exécu-

tion et la couleur sont plus remarquables encore dans ce tableau que dans le précédent. — Les portraits de M. Grosclaude, qui semble se fier un peu à sa réputation, sont brillans de qualités gracieuses plutôt que sévères. — Malgré la vérité du mouvement et la naïveté du dessin, les moutons de M. Humbert de Genève ont été un peu effacés par ceux de deux peintres belges. — Un élève de Gudin, M. Morel-Fatio, de Vevey, s'est fait remarquer par plusieurs petits tableaux auxquels on reproche seulement de rappeler la manière du maître et sa dangereuse facilité. Un jeune talent passe toujours par là. — M. Lugardon de Genève a exposé une Vierge pleurant au pied de la croix : le dessin du Christ est correct sans être d'un grand style, mais toute la composition est pleine de sentiment et d'originalité. B.

Il y a un autre peintre suisse, M. Gleyre, qui occupe à Paris, où il est fixé, un rang distingué parmi les artistes ; il ne paraît pas qu'il ait rien exposé cette année, mais l'année dernière un tableau de lui fut l'un des plus remarqués du Salon. Ce tableau a été acquis par le gouvernement pour le Musée du Luxembourg, et le livret le désigne en ces termes : *le Soir, par M. Gleyre, né à Chevilly, canton de Vaud*. Ce n'est point là un paysage comme le titre semblerait l'indiquer, mais une sorte de tableau d'histoire ou d'allégorie. Sur une barque de structure antique, onze jeunes filles, heureusement groupées dans des attitudes diverses et chantant ensemble en s'accompagnant de leurs harpes, traversent un fleuve, pendant qu'assis sur la rive et laissant tomber la lyre qui résonnait aussi autrefois sous sa main, un vieillard les regarde passer. La *Revue des Deux-Mondes*, dans son article sur le salon de 1843, (t. II, p. 256) s'arrête avec beaucoup de détails et d'éloges sur cette belle composition. « Cet ouvrage, dit-elle entre autres, a produit dans le salon une sensation qu'on a rarement l'occasion d'y » éprouver, celle de l'imprévu. On a pu voir ce qu'on n'avait pas » vu depuis bien longtemps, une œuvre de peinture assez forte » pour se soutenir seule, par sa vertu propre, sans autre élément » de succès que le pur attrait de l'art. » Le critique loue particulièrement, dans ce tableau, la composition, qui est « du goût le plus heureux, dit-il ; le type charmant des têtes, l'ingénieuse et sévère élégance des coiffures, la grâce naïve et la justesse des attitudes et des expressions, la simplicité correcte du dessin, la couleur

presque toujours juste et franche, enfin, dans l'artiste, un sentiment élevé, fin et délicat de l'art, un goût sain et sûr, et cet amour pur du beau et de l'idéal, que tous croient sentir, que si peu possèdent véritablement. » L'auteur de cet article est M. L. Peisse, bon esprit, mais pessimiste, dit-on, bon critique d'ailleurs et judicieux écrivain. Il est médecin; il a été de la fondation du *National* avec MM. Thiers, Mignet, dont il est compatriote. Il est devenu depuis inspecteur des beaux-arts. Armand Carrel le citait comme un des meilleurs écrivains du temps. Le fait est qu'il a toujours été très-vanté par ses amis, M. Thiers et autres, et qu'il a très-peu produit. Dans tous les cas la louange de M. Peisse est rare et a son prix : c'est ce que nous avons voulu bien constater à l'honneur de M. Gleyre notre compatriote.

M. Kessmann, libraire à Genève, vient d'offrir au public, en deux belles gravures sur acier, les vues de Lausanne et de Genève, la première prise du Belvédère, campagne de M. Ch. Gindroz, la seconde, prise du quai des Bergues, et dont l'île de J.-J. Rousseau forme à peu près le centre. Le choix des deux points de vue est excellent. Une ville, un paysage ont des côtés par où ils sont plus individuels, plus vivement reconnaissables, ou plus poétiques et plus saisissans; ce ne sont pas toujours les plus consacrés, les plus populaires. Le peintre, M. Wegelin, nous paraît avoir été guidé, dans son choix, par un tact exercé. On ne connaît pas tout ce que vaut pittoresquement Lausanne quand on ne l'a pas vu du Belvédère, et Genève ne sera, de nulle part, aussi bien Genève, au moins pour les voyageurs, que du point de vue d'où le peintre a tracé une partie du profil de cette cité, si remarquable de tout temps et aujourd'hui si belle. Le travail de la gravure, par M. Poppel, est digne d'éloge; le détail, dans la vue de Lausanne surtout, était infini; il n'en est pas moins net et énergique: les montagnes seules et le lac ont peut-être à se plaindre d'une accentuation trop égale; un burin moins sévère, moins incisif pour ainsi dire, aurait mieux fait fuir les lointains, aurait davantage adouci les contours : quant à la vue de Genève, elle ne laisse, à ce qu'il nous semble, absolument rien à désirer. On assure que M. Kessmann se prépare à nous donner incessamment les vues de Berne et de Bâle. Ces quatre gravures, qui ne coûteront ensemble que 20 fr. de France, seront précieusement recueillies par les amateurs.

LAUSANNE. Dans une séance publique à l'hôtel de ville, M. Porchat vient de faire part à ses concitoyens de ses travaux poétiques de cet hiver. C'est un nouveau drame : *Arnold de Winkelried*, dont l'auteur fait hommage, a-t-il dit, à la Suisse allemande, par l'intermédiaire de la Suisse romane. En voici le sujet, aussi bien que nous avons pu le saisir, sur une lecture rapide et au milieu d'une nombreuse

assemblée. La pièce est en cinq actes et en vers. Au premier acte, nous sommes dans l'Unterwald, devant la demeure de Winkelried. Divers personnages exposent la situation : Winkelried lui-même ; son fils Arnold qui raconte la légende du dragon tué par un de ses ancêtres à un vieux chanteur, Wolfram, (le grand poète Wolfram d'Eschenbach?), recueilli par son père dans leur rustique manoir ; les Confédérés enfin, qui arrivent de plusieurs côtés. L'Autriche veut la guerre. Le pape même aide l'Autriche de ses armes spirituelles : les Suisses sont excommuniés. Mais les Suisses, forts de leur bon droit, ne craignent ni le pape, ni l'Autriche. Cependant Winkelried, dont le courage calme et sûr ne veut rien de téméraire et de précipité, se rendra auprès du duc pour essayer encore de la voix de la raison et de la justice. Il a autrefois épargné la vie de Léopold dans les batailles. Il le verra, il lui parlera. Cette entrevue forme le sujet du second acte. Léopold est généreux, mais de sombres visions l'agitent. Un de ses conseillers, Gérard, a eu une apparition et reçu d'une ombre des avis sinistres concernant Léopold, à Kœnigsfelden, c'est-à-dire dans le lieu même où repose le corps d'Albert assassiné. Comme Winkelried est à s'acquitter de sa mission auprès de Léopold, on apprend qu'un fauconnier chéri du jeune fils de ce prince vient d'être tué par un enfant suisse ; il avait voulu enlever ce dernier en lui lançant, comme les *Gauchos*, un lacet autour du cou. L'enfant, se sentant prisonnier, s'est élancé d'un bond sur le cheval du chasseur d'hommes et l'a tué. Mais il est resté au pouvoir des Autrichiens qui l'amènent au duc. Le fils de celui-ci, nommé aussi Léopold, se joint à ces cris de vengeance. Winkelried intercède pour l'héroïque enfant, sans le connaître, mais on devine aisément, à certains détails, que c'est son fils. Puis il repart sans avoir pu obtenir la paix pour son pays. Restés seuls, les deux enfans, qu'on a paru trouver généralement un peu raisonnables et un peu raisonneurs pour leur époque et pour leur âge, le jeune Arnold et le jeune Léopold se disputent ; le petit prince provoque le petit Suisse, le force à se battre, il est blessé, ce qui rend la situation du fils de Winkelried plus critique encore. On apprend ce résultat dans le troisième acte, au moment où les Confédérés, postés à Sempach dans les bois, se préparent à la bataille et disputent d'ardeur et de générosité. Winkelried pleure déjà son fils, mais, tout en s'abandonnant aux transports de la douleur paternelle, il dirige le plan de combat des Confédérés ; il empêche qu'on ne suive des avis ou téméraires ou trop prudens. Le quatrième acte se passe dans les ruines d'un couvent tout récemment détruit par les Autrichiens. On entend le chant des moines qui invoquent saint Cyrille leur patron et qui, retrouvant un crucifix dans les décombres, entonnent à cette vue un cantique pieux. Le sujet de cet acte, pendant lequel l'action demeure suspendue, est le rendez-vous, dans ces ruines, et une nouvelle entrevue du duc et de Winkelried.

Le duc offre la paix aux Suisses en ne leur demandant plus l'obéissance, mais seulement de l'aider contre l'empereur ou, au moins, de lui livrer la clef de l'Italie. Winkelried refuse tout. Des chevaliers formant la suite du prince viennent à paraître. — Des *assassins !* s'écrie le héros suisse. Le duc s'indigne de cette supposition : elle lui fournit même un beau mouvement, l'un des meilleurs de la pièce. Léopold n'étant pas généreux à demi, rend à Winkelried

son fils sans conditions. Enfin, la guerre ne peut plus être retardée, les armées sont en présence, et la bataille remplit tout le cinquième acte. Le spectateur ne la voit pas, mais le jeune Arnold, monté sur un rocher, la voit pour lui et, comme dans *Ivanhoë*, il en décrit au vieux Wolfram, resté au pied du roc, les principaux incidens. On apporte sur le lieu de la scène l'avoyer de Lucerne, blessé, Gundoldingen qui, avant d'expirer, prononce sa fameuse sentence: « Di-
» tes à nos concitoyens qu'ils ne laissent aucun avoyer plus d'une année en
» charge. » A Lucerne

Dites qu'aux avoyers jamais sa confiance
Ne donne par deux fois l'honneur et la puissance.

Un soldat vient raconter le dernier événement et l'issue du combat, le dévouement de Winkelried lui-même. Les vainqueurs croisent leurs sabres sur la tête du fils, et le chœur mêle à son chant de triomphe des accens de regrets : *O victoire, ô malheur!*

Pour compléter ce compte-rendu de la pièce, il faudrait en citer quelques morceaux, ce que nous ne pouvons faire ; ils montreraient que M. Porchat a profité des critiques qu'on avait faites de son style dans *Jeanne d'Arc*. Et sans vouloir formuler ici un jugement, il nous paraît qu'il y aurait une grande inconséquence, soit chez le public, soit chez les critiques si *Winkelried* n'était pas reçu avec les mêmes éloges et la même estime que *Jeanne*. La seconde tragédie a même sur la première certains avantages qu'il est aisé de reconnaître et dont il faut tenir compte à l'auteur. Ce n'est point toutefois dans le but d'encourager ce gracieux talent dans une voie ardue, décevante, presque sans issue et qui ne nous paraît pas sa voie naturelle, que nous insistons sur la justice d'un second succès : c'est uniquement parce que ce succès peut encore moins être refusé à ces peintures de la vie patriotique et héroïque de notre pays qu'aux belles annales de la vocation et du martyre de l'héroïne française.

— *La Société d'Histoire de la Suisse romande* a eu cette année sa première réunion ordinaire à Lausanne, le 8 mai. M. Baron, notre archiviste cantonal, a lu un rapport précis et intéressant sur les plus récentes découvertes archéologiques faites dans notre pays : citons entr'autres un chapiteau romain trouvé à Avenches et conservé par les soins de MM. d'Olleyres et de Dompierre ; il est d'un fort beau travail et on ylt en lettres de bronze mobiles fixées avec des clous, ce fragment d'inscription : LUGOVES ; les uns voient dans ce mot le nom de divinités des anciens Ibères, les autres l'expliquant par le grec λύγη qui signifie les ténèbres, font de ces *Lugoves* les divinités de la nuit primitive, du chaos ; un savant allemand a écrit pour proposer une troisième explication ; suivant lui, il ne faut voir dans ce prétendu nom que les lettres initiales des mots L*egio* V *(quinta)*, G*emina* etc. Mais, dans d'autres inscriptions, cette 5ᵉ *légion*, établie en effet à Aventicum, porte des surnoms qui ne s'accordent pas avec ceux que l'on trouverait dans chacune des lettres de ce mystérieux *Lugoves*. — M. le professeur Gaullieur fait part ensuite à la société de fragmens d'une correspondance fort spirituelle de M. Constant d'Hermenches (l'oncle de Benjamin) avec Mᵐᵉ de

Charrière. Il y a des lettres très-curieuses sur la guerre de Corse où M. de Constant se distingua par une brillante valeur et se montra digne d'avoir été recommandé, d'une manière aussi aimable que pressante, par Voltaire au duc de Richelieu. — M. Frédéric de Charrière, qui poursuit dans plusieurs de nos archives communales ses patientes et utiles investigations, fait, d'après chartes et documens, le tableau de l'état et de la constitution politiques d'un de nos villages, de celui de Baulmes, au moyen-âge. Il nous montre les bourgeois s'associant, et leur *association* considérée d'abord comme *insurrection* par le seigneur, le prieur de Payerne, prince d'empire; puis la commune définitivement organisée et ses anciennes coutumes existant, dit l'acte, de tout temps, sanctionnées et rédigées en 1432; les prud'hommes ou chefs de famille s'assemblant en *plaids* trois fois l'an, et *avant les plaids ils doivent entendre la messe, à peine, pour le défaillant, de payer aux autres un pot de vin;* dans ces plaids, les quatre syndics de Baulmes (autant qu'à Genève) proposant les questions; la liberté civile garantie; le prince lui-même ne pouvant pas entrer dans la maison de ses sujets « quand les portes en sont closes, » si ce n'est par jugement; le droit d'asile, même pour l'homicide, reconnu dans les limites de l'église du village; les communiers allant en guerre, mais selon leurs obligations seulement et, au retour, arrivant en grande procession, bannières déployées et *cum mimis:* enfin ces bourgeois cultivateurs participant à l'entretien du petit fort de Baulmes où, en temps de calamité, chacun d'eux avait le droit de se retirer. — M. Mallet d'Hauteville, de Genève, lit une nouvelle historique dont le sujet doit intéresser et honore ce pays. Un de nos montagnards du Jura, nommé Treboux, fut l'un des principaux agens de Mme de Staël pour faire évader de France de malheureux proscrits au temps de la Terreur. Il montra dans ces sortes d'entreprises périlleuses, pour lesquelles il se rendait lui-même en France et pénétrait au fond des cachots, un sang-froid et une adresse étonnante. C'est une de ces évasions que M. Mallet d'Hauteville a supposées (car le fait particulier est de son invention) pour peindre avec vérité et souvent avec un attachant intérêt les diverses situations où se trouve le proscrit sauvé par son guide, les émotions qu'il éprouve pendant le voyage et lorsqu'arrivé sur la montagne il voit tout à coup se découvrir devant lui, sortant des premières vapeurs du matin, la vallée du Léman, désormais son asile. — Enfin l'assemblée a encore entendu la lecture de quelques fragmens d'un mémoire de M. de Gingins sur Walther de Supersax, évêque du Valais à l'époque importante où les Suisses entrent en relations plus intimes avec leurs voisins, les ducs de Milan, de Savoie, de Bourgogne, le roi de France, et où se préparent les grandes guerres de Bourgogne et d'Italie.

ERRATA.

Dans l'article de M. Vinet, *la Littérature de la Restauration*, à l'endroit où il est question de MM. Thiers et Mignet, p. 225, ligne 22, au lieu de : Mêlent d'une manière étrange le fanatisme et l'enthousiasme, lisez : Mêlent d'une manière étrange le *fatalisme* et l'enthousiasme; — et, dans le même article, p. 215, ligne 25, au lieu de : C'était, lisez : *C'est*.

Même livraison : p. 248, l. 29, au lieu de : *Finck*, lisez *Finch*.

BULLETIN.

INSTRUCTIONS ET EXHORTATIONS PASTORALES, par L. BURNIER. Seconde édition, 1844. Paris, librairie Delay, 2, rue Tronchet. Lausanne, Ducloux. Prix : 5 fr. de France.

Cet ouvrage est déjà connu, déjà apprécié par une partie du public, car le voilà à sa seconde édition, chose rare et remarquable quand il s'agit d'un livre volumineux et d'édification pure. C'est que M. Burnier, en effet, possède à un très-haut degré l'éloquence du genre qu'il a choisi, genre tout à fait approprié aux besoins, aux idées et aux habitudes religieuses de notre temps. L'auteur, en refusant le nom général de sermons à des méditations évangéliques prêchées cependant et bien faites pour l'être, indique leur nature directement intime et personnelle. Une dialectique serrée, une ingénieuse vigueur de pensée, une clarté précise et vraie dans le style, telles sont les qualités éminentes, qu'on trouve dans ces pages.

MÉMOIRES SUR QUELQUES SUJETS D'AGRICULTURE et sur la fondation d'une ferme modèle et d'une école d'agriculture dans le Canton de Vaud. Par A. CORNAZ, propriétaire à Montet, en Vully. Lausanne, chez M. Ducloux, éditeur. 1844. Prix : 8 batz.

Dans notre pays, un livre bien fait sur l'agriculture est toujours un ouvrage particulièrement utile, surtout si les connaissances et les conseils qu'il donne sont basés sur l'expérience. Cette condition première est, ainsi que les autres, tout à fait remplie par M. A. Cornaz. Propriétaire d'un grand domaine, qu'il fait cultiver sous ses yeux, il donne les résultats pratiques en même temps que les théories, et ses avis ont d'autant plus de valeur qu'ils reposent sur des chiffres et sur des faits. On trouve, du reste, une science agronomique étendue et approfondie dans ces mémoires. Ils se composent, outre les sujets indiqués dans le titre, d'une Notice sur le domaine de Montet, et de deux Lettres, l'une sur les différens systèmes de culture, l'autre sur les moutons et les bergeries communales dans le Canton de Vaud. Ces divers traités offrent de précieux renseignemens, dont tous les agriculteurs peuvent profiter, dans la proportion de leurs ressources.

EPHÉMÈRES RHÉNANES, par HENRI PARIS. Strasbourg, 1844, chez Silbermann, place Saint-Thomas, 3. Prix : 1 fr.

Il vient de paraître à Strasbourg sous ce titre un opuscule sur l'émancipation et le célibat des femmes ; les idées qu'il contient datent du moment où les Saint-Simoniennes agitaient ces questions. Une part du produit de cette brochure est destinée à la fondation d'une *bourse* pour l'instruction supérieure d'une demoiselle allemande. Ce prix d'encouragement sera décerné sous les auspices de M. le maire de Strasbourg, en commémoration des études de Goëthe à l'académie de cette ville et au jour de l'anniversaire de son *jubilé* à Weimar. Les artistes dramatiques ne sont pas admises au concours, qui se limite aux jeunes personnes cultivant déjà avec succès ou les langues et les lettres, ou les arts du dessin, ou la musique.

Le petit livre en question comme les *Tablettes grammaticales* du même auteur (voir la Revue Suisse, t. VI, p. 508), est sorti des presses de M. Silbermann à Strasbourg; il porte au frontispice la devise de Goëthe : *ohne Rast; doch ohne Hast!* A ce propos, nous rappelons au public un article très spirituel sur le séjour de Goëthe à Strasbourg; il se trouve en tête du compte rendu de la XIXe session du congrès scientifique de France, rédigé par M. le professeur Hepp, secrétaire général. L'article lui-même est de M. Louis Spach, connu comme romancier et comme poëte sous le pseudonyme de Louis Lavater. Z

A MES ENFANS, par NAPOLÉON ROUSSEL. Paris, chez Delay, 1844. Lausanne, Ducloux. Prix : 1 fr. 25 cent.

Quatre récits variés de ton et de genre sont renfermés dans ce volume. La dernière histoire, entr'autres, a le mérite réel, peut-être un peu sérieux pour les enfans, d'un dénouement qui suit le cours ordinaire des choses de ce monde. Un petit garçon, placé par son père à un poste de confiance sur un navire, pendant un combat, obéit et meurt sans lâcher la corde qu'il devait garder. Heureux les petits lecteurs qui connaîtront et croiront assez bien les vérités invisibles de la vie à venir pour comprendre cela !

ENCORE LA RELIGION D'ARGENT, par le même auteur. Paris, chez Delay. Lausanne, Ducloux. Prix : 15 centimes.

Cette suite de la première brochure, sur ce qui se *vend* dans l'Eglise catholique, contient ce que l'auteur appelle la partie *secrète* du commerce romain.

PETITE BIBLIOTHÈQUE DE L'ENFANCE. N° 1. Deuxième édition. Paris, chez Delay. 1843. Lausanne, Ducloux. Prix : 60 centimes.

L'auteur de ces courtes narrations paraît bien connaître les défauts et surtout l'humeur de l'enfance. Aussi sait-il comment s'y prendre pour l'intéresser et lui faire accepter la leçon, sous une forme qui n'a rien d'invraisemblable, ni de trop directement *prêchant*. Il faut beaucoup de tact et même de talent pour inventer et raconter ainsi les petites aventures qui peuvent se rencontrer dans la vie du premier âge. Plus les tentatives en ce genre sont nombreuses et plus il est doux de rendre justice au petit nombre de celles qui ont vraiment réussi.

ELISABETH ou LES PRÉTENTIONS par JEANNE TAYLOR. Traduit de l'anglais sur la treizième édition. Lausanne, librairie Ducloux. 1843. Prix : 12 batz.

L'histoire d'Elisabeth est amusante, quoique morale et nullement romanesque : elle montre l'influence de la piété sans en conseiller des dehors excessifs et affectés. Le courant du récit est entremêlé de réflexions rares et fort justes, comme celle-ci par exemple : « Combien sont heureux ceux qui ne sont pas dans la société avec l'intention d'y jouer un rôle, qui peuvent regarder une soirée comme agréablement passée lors même qu'ils n'ont reçu aucun compliment et sans qu'aucune occasion se soit présentée de faire parade de leurs agrémens particuliers, de quelque talent distingué ou de quelque connaissance remarquable. »

(*La suite du Bulletin aux prochains numéros*).

MADAME DE FLERS.

I.

Il était midi. Un soleil de juin flamboyait sur l'alpe tranquille. Vers le milieu d'une haute pente de gazon, un spectacle singulier attirait l'attention de deux groupes de voyageurs. Assez étroite à cet endroit, où elle tournait brusquement vers la plaine, mais profonde, hardie, plongeant ses pieds dans l'écume d'une rivière et ses cimes dans le bleu du ciel, la vallée formait un de ces plis de montagne qui sont tout un monde jeté dans un petit espace avec la grandeur de l'infini. A son sommet, elle s'achevait en amphithéâtre couronné par des crètes dentelées, par des pics festonnés de glaciers et dessinant dans le hautain horizon leurs arcades gigantesques. Elle descendait de là, creusant ses contours fuyans avec l'onde qui marquait d'une ligne chétive son lit de plus en plus encaissé et murmurant. C'était sur sa rive gauche que se passait l'aventure devant laquelle les voyageurs venaient de s'arrêter et de se rencontrer ; ils se trouvaient, eux, sur l'autre versant de la gorge, dans une route voilée de distance en distance par les sapins.

Un taureau noir, puissant, superbe était engagé dans une lutte à mort avec le précipice. Pour comprendre tout le danger où se trouvait l'animal, qu'on se représente un grand pâturage, vert tapis incliné couvrant le flanc de la montagne, mais déchiré longuement par une de ces crevasses sablonneuses que nos bergers appellent un *chable.* Dans cette espèce de glissant couloir, d'ailleurs bordé du plus frais gazon, le sol mobile et très-penché ne consistait qu'en

pierres roulantes, descendues des rocs qui dominaient l'alpage; puis même au bas, le sol, se dérobant tout à coup, laissait pendre sur le torrent l'effrayant escarpement d'une paroi absolument perpendiculaire. La chute des cailloux qui s'engouffraient avec un bruit sourd dans les eaux tranquilles, se succédait rapidement comme un message de mort. Chaque élan du taureau était suivi de cet écho lugubre. Imprudemment engagé, par orgueilleuse insouciance, dans le couloir perfide, il avait voulu le traverser vers la moitié de sa longueur, s'épargner ainsi la peine de remonter jusqu'à une bande de pelouse formant passage au pied des rocs, et gagner de plein saut la partie écartée du pâturage vers laquelle un caprice le poussait. Comme un nageur qui se risque dans un courant trop fort, il avait en quelques bonds atteint le tiers de l'espace, mais dérivé en même temps de telle sorte qu'à chaque moment il se rapprochait beaucoup plus du précipice que du rivage. Ses membres vigoureux et musclés tremblaient dans la courte immobilité qui succédait à ses brusques tentatives. Alors même, et malgré le ferme effort qu'il imposait à ses jarrets tendus, un léger et perceptible entraînement se faisait autour de lui, le poussant, le portant, le forçant à glisser vers l'horrible et sèche cascade. L'animal en péril était digne et silencieux. On n'entendait rien que le froissement sinistre, puis le retentissement éclatant des pierres bondissantes. De toutes parts accourues, en bramant, les vaches étaient là, sur le bord, le cou tendu, les naseaux ouverts, les yeux fixes, pleines d'agitation et de frayeur : le berger regardait aussi, désolé, l'immuable accomplissement de la chute du roi de ses troupeaux. Après un arrêt plus long, une anxiété plus profonde encore de tous les spectateurs, qui attribuaient cette pause à l'épuisement ou à la résignation du taureau à son sort, tout à coup, il s'élance des quatre pieds à la fois et, par un prodigieux effort de souplesse, d'audace et de vigueur, il retombe à la même place, mais la tête tournée vers la partie du pâturage qu'il venait de quitter, et qu'il regagne en deux ou trois sauts par cette conversion hardie et dangereuse.

Il n'avait pas encore repris pied sur le terrain solide, que déjà le troupeau, avec l'admirable instinct de nature, avait compris la fin du drame et s'était remis à brouter. Le berger et les voyageurs se réveillèrent ensuite, les uns après les autres, de leur contemplation. Le premier suivit pas à pas son taureau qui, la tête basse et lentement, traversait la prairie, revenant ainsi sur ses pas. Tous

deux se dirigeaient obliquement vers le ruisseau dont le lit, sans danger à l'autre bout de l'alpage, se trouvait là presque au niveau du gazon : tant il se relevait, comme sur un escalier, de grotte en grotte et de bassin en bassin, depuis le creux de la gorge et le couloir sous lequel il passait, jusques au haut de la vallée. Très-évasée d'abord, celle-ci, avons-nous dit, se creusait en descendant, s'enfonçait et devenait de plus en plus ravin. Quant au chemin alpestre qui, sur la rive droite, suivait le plus boisé et le plus escarpé de ses flancs, il ne se précipitait point comme elle : il se maintenait à mi-hauteur parmi les sapins de la côte, à force de détours longuement arrondis, d'où l'on découvrait la belle pelouse traversée par la déchirure de sable et montant doucement sur le versant opposé.

C'était donc en face du couloir pierreux, et de fort près à cause du rétrécissement de la gorge, que les spectateurs avaient suivi cet épisode inattendu de la vie des montagnes. Avant de se quitter pour se mettre en route, ils s'examinèrent mutuellement; car jusque alors ils s'étaient parlé sans se voir. L'une des bandes, celle qui, venant de passer les montagnes, descendait du col prochain vers les plaines à moitié entrevues dans le lointain horizon, se composait de deux principaux personnages : d'une femme, jeune et belle, à en juger par l'ensemble de sa toilette et de ses manières plus encore que par ses traits fatigués, et d'un homme entre deux âges, d'apparence fort distinguée; ils étaient accompagnés de quelques guides et domestiques. La seconde bande voyageuse arrivait en sens inverse : plus modeste que la première, elle se composait d'une mère et de son fils, d'un guide, et d'une fraîche servante, paysanne alerte portant un gros panier à son bras : ils avaient l'air moins étrangers dans ces montagnes; un cheval chargé de bagage indiquait pourtant qu'eux aussi cheminaient loin du logis.

La vieille dame, figure austère et simple, n'invitait pas à un long commerce ni à des questions curieuses; mais son fils répondait à la fois aux phrases interrogatives, brèves et polies de l'étranger, et à l'attention encore plus vive de sa compagne. Penchée sur son petit cheval qu'elle retenait, cette dernière écoutait si bien que le jeune homme, sans lever les yeux, se sentait fixé à la même place. Il n'y restait plus alors qu'eux trois; les guides et les valets descendaient d'un côté en s'entretenant avec bruit, et la mère montait seule, tournant fréquemment la tête, s'arrêtant, et avec elle la servante et le bagage.

Personne ne songeait plus au taureau. Il buvait largement l'eau transparente qui, avec un bruissement printanier, apportait au milieu des herbes fleuries le cristal et la fraîcheur des glaciers voisins. Le pâtre sifflait nonchalamment à côté, en regardant de tous ses yeux les voyageurs, et la main posée sur la rude échine de l'animal. Celui-ci ne paraissait point partager la bonne humeur de son maître ; il secouait de temps en temps la tête, d'un air de sombre obstination. Profitant même de l'inattention du pâtre, il se dégagea soudain et se remit en marche beaucoup plus vite ; cette fois il descendait le courant, foulant à plaisir les cailloux polis et les ondes rejaillissantes, comme si ce bain glacé retrempait la vigueur de ses membres.

Au bout d'une centaine de pas pourtant, il en eut assez, et se rejeta sur le bord ; mais ce fut sur celui où se trouvait le chemin, qu'il enfila sans hésiter quoique sans courir. Le berger, l'ayant vainement appelé, traversa aussi le torrent. Il le suivait assez tranquillement, comme sûr de le reprendre sans peine, et pour ne pas l'effaroucher par une poursuite trop vive ni l'enhardir jusqu'à la résistance. Le montagnard qui menait le cheval chargé les vit venir ; il se rangea promptement derrière un bouquet d'arbres, avec la jeune servante et la dame âgée. Le taureau approchait ; sans se détourner, il passa. Mais, entendant près de lui le retentissement connu des sabots de son surveillant, il mugit soudain avec une impétuosité si sauvage, si bruyante, si désordonnée que l'éclat d'une mine sous leurs pieds n'aurait pas fait bondir avec plus d'effroi ni de promptitude l'autre groupe de voyageurs. Occupés de leur conversation, ils n'avaient point jusqu'alors tourné la tête vers la montée, d'où leur arrivait ce terrible interlocuteur. Un nouveau beuglement les dispersa, comme un coup de fusil une volée d'oiseaux. Le petit cheval de la jeune dame se lança, ou fut lancé, en dessous du chemin, vers le bas de la côte où quelques broussailles simulaient un abri. Le jeune homme se précipita avec autant d'ardeur que d'inquiétude après sa mère, qui avait disparu du côté par où venait l'animal. L'étranger fit preuve d'une présence d'esprit pleine de sangfroid, en abandonnant sa monture effarouchée, pour courir sur les traces de sa compagne. Il cherchait à gagner les devans par le plus bas de la pente, afin d'être à portée de la préserver d'une chute précipitée dans le torrent ou sur le sol entrecoupé ; danger non moins grand et plus prochain que l'autre, tant les bonds in-

certains du cheval, errant effrayé parmi les troncs et les monticules, annonçaient de désordre et d'aveuglement.

Avant de se trouver en face du taureau, le jeune homme avait serré son bâton de montagne ; un cri, parti de derrière le bouquet d'arbres, l'arrêta. C'était sa mère qui lui faisait signe de se ranger. La voyant en sûreté, il songea aux autres, mesura d'un coup d'œil toute la situation et résolut de reprendre, avec l'aide du pâtre, le taureau révolté dont les fougueux caprices pouvaient avoir des suites incalculables. Il essaya donc, en s'avançant hardiment, d'intimider l'animal et de le faire rebrousser chemin vers son maître. Cette manœuvre réussit en effet ; mais, par un écart soudain, la bête traquée se remit en liberté de courir et de poursuivre sa fantaisie au travers des broussailles qui craquaient sous son poids.

C'était sur le même terrain que courait aussi le cheval de l'étrangère, sans qu'on pût savoir si celle-ci dirigeait ou non sa monture. Elle se trouvait assez près du dangereux fugitif pour en concevoir une nouvelle et plus horrible peur. Cependant le jeune homme se maintenait entre eux par une course agile et imposait au taureau par sa contenance ferme et son bâton levé. Malgré sa mauvaise humeur évidente, l'animal hésitait : son front armé se baissait parfois d'un air menaçant, mais il n'attaquait pas encore ; il cherchait seulement à passer outre et à dérouter la poursuite dont il se voyait l'objet. Ses élans formidables rapprochaient sans cesse les divers groupes mouvans. Presque en même temps donc il se trouva saisi aux cornes, des deux côtés à la fois, par les bras vigoureux du jeune homme et du pâtre. A quelques pas de là, l'étranger subissait le choc du cheval lancé et l'arrêtait au bord du ravin ; mais, pour cela, il avait dû lui opposer tout son corps à franchir, afin de lui donner une saccade assez forte. A peine eut-il réussi qu'il se laissa tomber sur ses genoux, vaincu par une douleur aiguë. La dame, qui n'avait eu le temps que de s'écrier, sauta légèrement à terre et courut à lui pour le soutenir. A ses questions pressées il ne répondait que par le silence, l'immobilité, une pâleur profonde, et quelques soupirs douloureux. De plus en plus épouvantée, ne sachant comment suffire seule dans cette défaillance ni que faire, elle jeta autour d'elle un regard qui implorait du secours sans en espérer. Aussi éprouva-t-elle un vif sentiment de joie et de reconnaissance en voyant se pencher à côté d'elle, pour l'aider à soutenir le blessé,

celui qui venait de la protéger contre l'animal furieux; sans hésiter, elle lui accordait déjà les droits d'une ancienne connaissance.

Après quelques tentatives pour le soulager au moyen d'une position meilleure, le malade put enfin respirer et parler. Il y eut alors une délibération très-animée sur le parti à prendre dans une conjoncture si embarrassante; l'étranger lui-même s'y mêlait avec plus de force que son épuisement ne semblait le permettre. Il souffrait cruellement dans la poitrine, et son épaule sans mouvement paraissait fracturée. L'impossibilité de lui faire subir un long trajet était trop évidente. D'ailleurs, où et comment le transporter? comment lui faire donner les premiers soins nécessaires?

— Restez ici, Madame, s'écria le jeune homme; je vais vous envoyer ma mère et préparer, avec vos gens, un lit de branchages sur lequel nous pourrons porter Monsieur sans le faire trop souffrir.

— Jusqu'en bas? soupira le blessé avec effroi.

— Non; si vous le voulez, ce sera seulement à quelques minutes d'ici, dans un chalet où nous nous rendions pour passer la saison; un petit logement assez confortable nous y attend.

— Mais vous le prendre ...

— Eh qu'importe! ma mère sera trop heureuse de vous être utile dans un accident si fâcheux. Je vais dépêcher en avant Josias le pâtre, avec son taureau, pour que l'on soit averti et que nous trouvions un lit prêt.

— Faites donc, Monsieur; allez! interrompit la jeune femme. Nous nous en remettons entièrement à vous, à votre humanité, à votre obligeance.

Rassembler avec activité les mains nécessaires pour construire le brancard, envoyer sa mère vers le blessé, rappeler le berger qui emmenait avec le frein léger d'un licou sa bête encore frémissante, le faire partir plus vite chargé d'un message détaillé, tout cela fut pour le jeune homme l'affaire de quelques minutes. Certain qu'on s'arrangerait au chalet pour recevoir aussi commodément que possible les hôtes inattendus, il s'occupa promptement de leur créer un moyen d'y arriver. La tâche était rude; il fallait rompre d'assez fortes branches, ou les couper avec des couteaux de poche; cela prit du temps. Quand il redescendit, avec la verte litière, auprès du malade, il le trouva sans mouvement et sans parole, appuyé sur sa compagne comme il l'avait laissé. Tout autour régnait un air de silence et de gêne; sa mère restait debout derrière le couple en

détresse, cherchant, sans la trouver, l'occasion de lui porter quelque aide. La servante chuchotait avec les valets à l'écart. Le retour du jeune homme parut rouvrir les lèvres et le cœur des deux étrangers à un moins amer isolement dans leur malheur.

Le malade fut placé, avec beaucoup de peine et de souffrances, sur sa couche improvisée; les plus tendres pousses de sapin, s'entrelaçant aux troncs plus gros, figurait un rude duvet montagnard, destiné à émousser la dure rondeur du bois. Les guides et les domestiques en prirent les quatre extrémités. Les chevaux, ramenés, furent conduits en laisse par le jeune homme; la dame ne voulut pas remonter sur le sien; elle s'achemina non loin du blessé et à portée d'échanger avec lui quelques paroles d'encouragement, quand les accidens de la route étroite et montueuse le permettaient. Elle n'accordait aucune attention aux soins peu engageans, mais sincères, de la dame âgée, qui se tenait auprès d'elle et dont la tenue un peu gauche, l'air réservé rebutaient même son regard.

Après dix minutes de marche, la caravane quitta le chemin du col pour prendre, à sa droite, le sentier de l'alpage et du chalet situé aussi sur la rive gauche du torrent. On traversa ce dernier sur un de ces petits ponts consistant en deux ou trois sapins jetés côte à côte et qui ne sont ni équarris, ni dépouillés de leur écorce, ni même retenus ensemble par un lien quelconque. Le sentier semblait commencer là au sortir de l'onde, à cet endroit large et tranquille où le taureau s'était désaltéré et qui formait le naturel abreuvoir du troupeau. Deux fauves génisses s'y trouvaient; elles levèrent leurs têtes curieuses au passage des voyageurs, s'en approchèrent d'un air d'empressement qui contrastait avec leur figure paisible, et les suivirent enfin dans le pâturage d'aussi près qu'on voulût bien le leur permettre; leurs muffles humides et fumans venaient effleurer parfois la main de ceux qui marchaient les derniers.

On remontait donc, par les gazons émaillés, le grand tapis vert déroulé sur la pente alpestre comme le tablier qu'une villageoise étend largement autour de ses genoux et laisse tomber jusqu'à ses pieds. La cime dentelée regardait d'en haut, dans la majesté de ses rocs nus et couronnés de glace, ce riant pâturage qu'elle abritait contre le vent du nord, et dont elle recevait sur la brise légère du soir les émanations embaumées.

On ne découvrait guère le chalet qu'en arrivant derrière un petit

enfoncement, ou pli du terrain, sur l'étroit plateau où il était bâti. En le voyant, la jeune femme fut un peu rassurée. Elle avait jusqu'alors conservé une cuisante inquiétude sur l'insuffisance de cet asile, qu'elle imaginait, sinon plus rustique, du moins plus chétif, plus misérable et de plus pauvre aspect. Il est vrai que, parmi les bâtimens de son espèce, celui-ci pouvait passer pour très-vaste, propre, et d'agréable apparence. Dans sa longueur, qui paraissait fort grande et dépassait le double de ses autres proportions, il était divisé en deux parties bien distinctes : très-séparées et sans communication intérieure elles avaient pourtant le même toit et, pour ceinture commune, une galerie de bois extérieure, sur laquelle ouvraient toutes les portes. La moitié la plus reculée du chalet demeurait évidemment destinée au bétail et aux opérations d'économie rurale qui s'y rattachent : c'était l'étable, la laiterie ou *fruitier* comme l'appellent les bergers, pour qui le fromage est le *fruit*, la récolte de la montagne ; de plus, la grande cuisine, toute rougie des reflets du foyer allumé pour le *train* du soir. L'autre partie n'était proprement plus le chalet, mais la maison, destinée par superflu aux hôtes. Son domaine se marquait au dehors par un *clédar* ou une petite cloison de bois blanc, qui coupait en deux la galerie commune et séparait les propriétés, du reste semblables, de la cuisine et du salon. Ce balcon primitif, séparé de la pelouse par deux ou trois marches seulement, courait à peu près de plain-pied de chaque côté du clédar ; au milieu s'ouvrait la porte qui donnait entrée dans les chambres ; l'avant-toit le recouvrait tout entier et s'y appuyait au moyen de quelques poutres, grossièrement taillées à la hache. Tout autour régnait une balustrade haute, forte et pleine. C'était comme un corridor en plein vent, mais si bien protégé qu'il inspirait un agréable sentiment d'air libre et de bien-être tranquille. Quant aux fenêtres de ce palais de bois, elles étaient tournées d'autre part, à l'étroite face du logis des maîtres ; on n'en voyait aucune du côté par lequel on arrivait. Le toit s'y penchait avec une inclinaison très-rapide, qui abaissait fort la hauteur de la paroi de sapin et la terminait peu au-dessus du chapiteau des portes. Ces constructions basses, avec leur coiffure à larges ailes, qui s'envolerait au premier cri de l'ouragan si de grosses pierres, rangées sur le toit, ne pesaient pas sur les bardeaux ; ces taupinières de l'homme devant l'immense nature ont au moins la grace et la commodité de leur humble position. Un autre rôle et d'autres préten-

tions leur siéraient fort mal en de tels lieux. Devant toutes les grandes réalités l'homme est ramené au vrai, qu'il fuit sans cesse ; les Alpes lui montrent l'accomplissement de cette parole de la nature et de l'évangile : une tente, un abri.

Quand le triste cortége déboucha sur le plateau un peu crotté qui s'étend au devant de tout chalet, quelques têtes curieuses s'avancèrent de la cuisine dans la galerie ; puis, voyant qu'on avait réellement besoin d'eux, les bergers sortirent tout à fait de derrière leur double rempart. Ils s'y prirent avec beaucoup d'adresse et d'invention pour faire passer la litière par l'étroite galerie ; mais à la porte des chambres, il fallut décidément l'abandonner. Le robuste Josias, soulevant alors le blessé sur ses bras nus et nerveux, le porta, d'une haleine, jusque sur la couche préparée pour lui dans la seconde pièce. Arrivé là, presque épuisé de vie et de force morale par l'intensité d'une douleur que l'inquiétude aggravait, le malade réunit toute sa volonté, toute son énergie pour remercier du geste et dire dans un dernier effort : — Madame de Flers, que je sois seul, s'il vous plaît !

Cette prière, dont le ton était impérieux, parut étonner beaucoup les assistans : ils se croyaient nécessaires, et ne comprenaient point que, souffrant ainsi, on n'eût pas besoin des autres autour de soi. Cependant ils se retirèrent sur-le-champ dans la première chambre, dont une cheminée enfumée et divers ustensiles de ménage attestaient le double usage. Là ils se préparaient à tenir un conseil, passablement tumultueux, sur ce qu'il y avait à faire pour fournir d'utiles secours, lorsque le jeune homme et sa mère, qui paraissaient jouir d'une certaine considération parmi les naturels du lieu, demandèrent qu'on allât délibérer plus loin encore. Mme de Flers revint, les traits bouleversés, se joindre au groupe dans la galerie. Elle supplia qu'on voulût bien envoyer un messager sûr au médecin le plus habile et le plus prochain :

— Je ne laisserai ce soin à personne, dit vivement leur nouvel ami. Je vais descendre sur-le-champ et vous ramener quelqu'un.

— Oh Paul !... s'écria, de premier mouvement, la mère toute saisie.

— Sois tranquille, maman. Je serai de retour avant que la soirée soit trop avancée, avant que tu aies songé à dormir.

— Je le crois, répondit la pauvre femme, en souriant à demi, avec une résignation pénible.

— On aura bien soin de toi, ma bonne mère. Puisque voilà ta chambre prise par une si triste nécessité, j'ai fait disposer pour toi celle du fond. Tu seras très-bien. Elle a une porte indépendante, sur la pente opposée; tu t'arrangeras là à merveille, le lit de Mariette au pied du tien. N'est-ce pas, mes amis, qu'en mon absence vous veillerez à ce que ma mère ne manque de rien?

— Mais nous, Monsieur, si vous partez..... dit Mme de Flers avec hésitation. Ne pourrait-on envoyer une autre personne? Monsieur, par exemple, ajouta-t-elle en s'adressant à Josias, dont le visage moins inconnu, l'air dispos et l'âge raisonnable lui inspiraient une certaine confiance.

— Oh pour sûr, répondit-il avec la liberté de propos et de ton qui distingue ces montagnards, il n'y a point de Monsieur dans ma casaque. Mais cela n'empêche pas que si on pouvait vous servir, si on en était capable..... Et sa lèvre un peu sardonique oublia de finir sa phrase, tandis que sa figure originale, éclairée par un rayon de véritable obligeance, ressemblait à une lanterne sourde dont la porte ouverte laisse échapper un vif éclair, à côté du sombre reflet de sa paroi jaunie.

— Croyez-moi, Madame, reprit le jeune homme, il vaut mieux que ce soit moi.

— Alors, Monsieur, que je ne vous arrête plus : disant cela, elle rentra dans la chambre de son compagnon.

II.

Tout s'organisa sans trop de bruit, après le départ de Paul. Sa mère avait fait porter les paquets des étrangers dans leur chambre et vainement essayé de leur offrir quelques-uns des alimens qui se trouvaient à sa disposition; elle renonça à s'occuper d'eux. Toute tentative de ce genre, toute interruption de leur solitude paraissait causer au malade une irritation amère, et à sa compagne, une espèce de frayeur, poliment réprimée. En dépit de leur position précaire et de l'accident qui les avait jetés à la merci des autres, ils avaient si bien l'air chez eux, l'air si bien établis comme maîtres dans leur modeste logis emprunté, qu'ils semblaient presque étonnés quand quelque chose leur rappelait combien cette possession était gratuite et provisoire. La jeune femme n'avait pourtant aucun domestique de son sexe; et les valets ou guides de louage qui les accompagnaient, paraissaient tenir de trop loin à leur service inté-

rieur pour y être admis, même dans ce moment-là. On avait mis ces gens dans le chalet, et leurs bêtes à l'écurie. Ils devaient coucher sur le foin, les hommes à l'étage au-dessus des animaux, dans cet endroit qu'on nomme le *solier*, asile toujours ouvert par l'hospitalité montagnarde, qui le plus souvent n'en possède pas d'autre.

Les trois chambres d'enfilade dont se composait le corps de logis étaient de grandeur à peu près pareille, bien plus longues que larges, et avaient chacune deux petites fenêtres donnant du même côté, et deux portes s'ouvrant vis-à-vis l'une de l'autre. La première livrait passage sur la galerie ; la dernière, sur le revers de la maison, au bas de l'alpage. C'est par là, qu'à tout moment s'abandonnant à l'agitation de son inquiétude, la pauvre mère sortait pour donner le tour du bâtiment et, de la galerie qui dominait plus immédiatement le sentier, essayer malgré l'heure avancée et la nuit déjà close, d'apercevoir au loin son Paul attardé. De temps en temps, une autre ombre féminine, blanche et muette, venait se pencher aussi furtivement sur la balustrade, puis, ce coup-d'œil inutile jeté, elle rentrait sans bruit et sans paroles. Plus lentement, et non moins tristement, la dame âgée regagnait sa solitude, pour revenir un quart-d'heure après épier de nouveau les vides déserts de la nuit.

Pendant ces vicissitudes d'une attente si anxieuse que toute communication extérieure semblait l'importuner, les deux dames étaient loin de se trouver aussi seules, aussi dépourvues de surveillance qu'elles auraient pu l'imaginer. A travers tout le bruit qui se faisait vers l'âtre, on discernait fort bien celui, si léger, de leurs pas et le grincement furtif des portes. Aucun visage pourtant n'apparaissait au dehors, si ce n'est parfois, comme une ombre sur le fond couleur de flamme de la cuisine, la jeune servante qui faisait un pas au delà du seuil : vite elle venait ainsi glisser un regard sur les ténèbres, mais sans quitter le baquet de caillé tremblotant qu'elle tenait d'une main et où elle puisait de l'autre avec délices, au moyen d'une cuiller de bois largement évasée.

— St! st! Mariette! lui souffla dans l'oreille une voix qu'elle reconnut. La grosse fille se retourna étonnée vers l'endroit d'où lui venait cet appel singulier, et ne vit rien que la porte entrebaillée de la laiterie, marquée par une raie de lumière. Elle s'avança, et se hasarda jusque dans l'intérieur de ce blanc sanctuaire avec un mélange d'agacerie et d'hésitation.

— Que me voulez-vous? dit-elle coquettement et en se tenant à portée de fuir.

— Pas grand'chose, répondit Josias, sans quitter l'écumoire qu'il promenait sur le lait tranquille pour enlever la crême. Nous ne savons pas parler aux dames, nous autres; surtout aux vieilles. Allez dire à la vôtre, de la part de son fils, qu'elle prendra quelque mal sur cette galerie sans le faire revenir plus tôt.

— La jolie commission! s'écria la rebelle Mariette reculant d'un pas.

— Il faut donc que je vous la paie! dit-il tout à coup, et il la saisit brusquement dans le coin obscur où elle s'était nichée en riant; puis il posa sa lampe et l'embrassa, avant qu'elle eût le temps de s'en apercevoir. A cela elle ne trouva d'autre remède que de s'enfuir. — Voulez-vous que je vous éclaire, ma gracieuse? fit-il en la suivant, tandis qu'elle s'échappait rouge et confuse.

En effet, quand elle revint le long de la galerie avec sa maîtresse qu'elle avait appelée pour se donner une contenance, elle y trouva l'espiègle vieux garçon qui se donnait le plaisir de l'attendre : penché sur le petit *clédar,* à côté de l'escalier qu'elle allait descendre, il lui montrait sa figure encore éclairée d'une malice sournoise par l'oblique rayon que sa lampe y projetait. Bien en prit assurément à Mariette que sa maîtresse fût préoccupée assez pour ne pas s'informer du motif qui doublait ainsi ses belles couleurs et sa gaucherie, et pour ne point chercher en vertu de quoi les pâtres devenaient si galans.

Elles avaient déjà franchi l'angle du bâtiment, passé sous les fenêtres des trois pièces et regagné leur entrée détournée, lorsque la mère, s'arrêtant comme retenue par un invincible souci, murmura d'une voix entrecoupée : — Mon Dieu comme il tarde! Je ne saurais rentrer. Ce garçon a l'air honnête; demandez-lui.......

— Quoi, Madame?

— S'il y a du danger sur la route dans l'obscurité : que sais-je! Demandez-lui si on est inquiet au chalet, car ces gens l'aiment aussi.

— Mais, Madame.....

— N'osez-vous pas? j'irai moi-même; reprit Mme Raimbault d'un ton plus sec et surpris.

— Ce n'est pas cela, mais....

— Entrons donc ; puisqu'il faut prendre patience long-temps encore, interrompit la pauvre mère, tout entière à sa peine. Que le temps me dure, combien j'ai peine à me soumettre en toute confiance à la volonté et à la garde du Seigneur ! Pourvu qu'il ne m'en punisse pas sur lui !

— Quelle idée ! repartit Mariette, d'un air scandalisé. Vous êtes trop brave pour cela. Ce n'est pas les braves gens qui doivent avoir peur. Pour qui est-ce que le bon Dieu se donnerait de la peine, sinon pour eux ? Quand je serais à votre place je dormirais bien tranquille. On sait pourquoi vous êtes ici, et que le médecin vous l'a ordonné, tandis que ce monsieur et cette dame d'à côté ..... ça court le monde, et pourquoi ? Voilà la question. C'est mauvais signe quand on a tellement besoin d'être loin de chez soi.

— Vous en parlez bien à votre aise, Mariette. D'ailleurs, savez-vous leur motif, pour les juger ainsi ?

— Certainement, puisque les gens qui sont avec eux ne les connaissent pas, et n'ont pas seulement pu dire d'où ils viennent.

— Parlez plus bas, reprit Mme Raimbault, en désignant du doigt la mince cloison qui les séparait du couple étranger.

— Ils n'entendent rien : fit étourdiment Mariette.

— Qu'en savez-vous, interrompit encore sa maîtresse, plus sévèrement. Est-ce notre affaire, je vous prie, d'apprendre ce qu'ils sont et non ce que nous sommes nous-mêmes ? Je crains, Mariette, que vous n'ayez terriblement causé avec ces hommes du chalet.

— Pas du tout. Je n'ai presque pas dit un mot. J'avais tant de choses à leur demander. Ils parlaient ensemble ; je ne pouvais pas les en empêcher.

— Je pense bien.

— Madame a bien vu que je ne me souciais pas de retourner. Si cela pouvait pourtant lui faire plaisir....

— Merci ; ce n'est pas nécessaire.

— Ne vous gênez pas, Mme Raimbault : quand je vous le dis ! Si je ne vais pas, ce ne sera pas ma faute, au moins. Bon, voilà que vous redevenez toute pâle, ajouta-t-elle d'un ton moins câlin et en regardant sa maîtresse, dont elle s'était jusqu'alors détournée avec un demi-sourire.

— Ce n'est rien, dit celle-ci...... Mais allez, et revenez bientôt. J'aime mieux être seule.

Sans se le faire répéter, l'alerte fille disparut; puis un reste d'alarme sur l'état de sa maîtresse la ramenant, elle regarda par une fente de la porte mal close et la vit agenouillée, le front courbé sur ses mains jointes. — J'en étais sûre! fit-elle à moitié haut : elle a toujours quelque chose à dire au bon Dieu.

Là-dessus, elle se tranquillisa complétement et, sans perdre du temps en chemin, trouva moyen d'y consommer une méditation mentale, ornée de quelques mots articulés tout haut, sur les mérites de sa maîtresse; c'était, suivant elle, une sainte d'humeur un peu revêche, sèche, dure, mais de grand prix, et inaltérable comme la peau de chagrin qui recouvrait son livre de psaumes (panégyrique salé que la pauvre femme, à ce moment, méritait, hélas! bien peu).

Comment, de cette gravité du réquisitoire, Mariette se trouvait avoir passé au souvenir de ses jeunes amours, il est facile de l'indiquer par la liaison d'idées qui la ramena, du *psaume*, à l'objet qui l'avait donné. C'était un garçon mort l'année précédente, après avoir, suivant l'antique mode des campagnes, remis ce gage de *promesse* à la joyeuse fille; souvenir qui lui donnait l'envie de pleurer, et cette envie au moins lui faisait bonneur, mais elle ne pleura pas. En suivant le cours de ces réflexions peu mélancoliques, Mariette se retrouva au chalet.

Autour du grand feu pétillant d'éclats et d'étincelles, qui exhalait une balsamique senteur de résine, la conversation ni la gaîté n'avaient tari un instant. On avait de la curiosité, de l'intérêt, de la bonne volonté même au service des malheureux étrangers; du souci, fort peu. L'exagération montagnarde ne tournait pas au noir, ce jour-là; mais plutôt à la défiance et à l'amusement. Etait-on seulement bien assuré du mal dont se plaignait ce monsieur? les gens de ville sont si douillets. Il avait peut-être une meurtrissure, une égratignure dont un autre ne parlerait pas; l'épaule bosselée tout au plus. Quant à la petite dame, tout affligée qu'elle fût, elle trouvait Paul assez joli garçon, cela était évident. Elle avait parfaitement raison. Son vieux avait l'air d'un sot homme; il était haut comme les nues, et se rendait la justice de se passer des humains, etc. Rien de moins pastoral assurément que de pareils commentaires; et les détails dont ils étaient ornés auraient sûrement fait prendre la fuite au plus intrépide amateur de la simplicité naturelle et primitive. L'âge d'or, même dans notre siècle, est fait

autrement qu'on ne le rêve. La réalité se venge à sa manière du mensonge acharné qui la poursuit.

Au milieu des propos railleurs ou galans, ironiques ou sincères, les heures noires s'avançaient, et Paul ne revenait pas. Josias en jeta l'observation sur les jovialités de l'entretien, comme un seau de petit-lait sur un feu de bûchettes : il s'en éteignit tout net, malgré les efforts de deux ou trois valets étrangers pour le ranimer. Mariette alors s'avisa qu'il fallait retourner ; mais que dire de rassurant, de plausible même? Elle s'en informa en vain auprès du pâtre, qui s'était placé traîtreusement à ses côtés sans faire semblant de rien, comme elle le lui reprocha plus tard. Elle resta, pour couper court à son embarras, et peut-être aussi pour trembler un peu plus en si excellente compagnie.

On venait d'entamer les histoires lugubres : ce n'était que gens égarés dans les rochers par les follets malfaisans, et dont on retrouvait le lendemain le corps sans vie au bas d'un précipice, le col tordu et le visage tourné du côté du dos. Une femme sans tête avait bien emmené des voyageurs dans ses bras, au fond d'une caverne inaccessible! etc., etc. Pour conjurer ces dangers et ces fantômes, pour se garder des précipices et des séductions, et des mauvais sorts, il était des recettes, des secrets souverains, mais hélas! on se croyait certain que Paul n'en connaissait aucun.

Il était donc sérieusement question d'aller au devant de lui, avec un flambeau de poix que le maître-vacher s'occupait à grossir, et Mariette se disposait à faire passer cette escouade devant sa chambre pour oser s'y rendre elle-même, lorsqu'on entendit un bruit lointain de voix et le pas d'un cheval.

— C'est lui, cria-t-on tous à la fois; et des deux côtés de la galerie se montrèrent aux arrivans tous les habitans de l'hospitalier logis. C'était, d'une part, Mme Raimbault et Mme de Flers, après ce premier cri et ce premier élan immobiles et silencieuses; puis, dans la partie subalterne, un concert de chuchotemens, d'interpellations, de mouvemens et d'empressemens. Tout cela se résuma enfin à donner les soins convenables à la monture des survenans, à les bien recevoir, et à les établir devant un bon feu avec des boissons chaudes et de grands apprêts de nourriture restaurante : l'air vif de la nuit, la fatigue et l'humidité leur faisaient, en effet, un pressant besoin de ces secours, que Mme de Flers voyait préparer avec un étonnement toujours croissant.

Une idée si simple ne lui était pas venue et ne pouvait lui entrer dans l'esprit; tant elle était préoccupée d'un malheur qui, bouleversant son univers, lui semblait devoir tout changer dans l'autre. Embarrassée, même de sa contenance, devant des gens qui n'avaient pas honte de manger dans ce moment-là, elle en rougissait pour eux et voulait le cacher. Elle sortait et rentrait sans cesse, et voyait avec la dernière surprise qu'on n'y faisait pas attention, que c'était vraiment chose toute simple, en cet étrange pays, que de s'asseoir à table quand le besoin presse et après quatre heures de marche forcée; lors même qu'un blessé, un homme comme il faut, peu habitué à attendre, très-mal peut-être et depuis longtemps impatient, est à deux pas. Oh! c'était fabuleux! elle croyait rêver et regardait Paul de temps en temps avec une stupéfaction plus profonde, mêlée d'une interrogation muette. Elle l'avait trouvé si ouvert, si accessible, si aisé à pénétrer jusqu'au fond; et maintenant elle n'y comprenait plus rien.

Cela dura fort peu et parut fort long. Paul et le médecin se levèrent lestement pour des hommes qui venaient de faire une course aussi forte. Ils se disposaient à passer dans la pièce voisine, mais la jeune femme pria le docteur de vouloir bien entrer seul : M. de Flers préférait le voir ainsi; à moins, dit-elle, que, plus tard, vous n'ayez besoin de l'un de nous pour quelque pansement.

— J'en suis à peu près certain, Madame : répondit-il, avec une fermeté polie; cependant il prit la lumière qu'elle lui tendait, et passa.

A demi soulagée, et pourtant anxieuse, Mme de Flers s'aperçut bientôt qu'elle écoutait le murmure inintelligible de la consultation et, se rapprochant avec un soupir de Paul et de sa mère, assis ensemble au coin de la cheminée dans une attitude contrainte, elle décida qu'elle s'occuperait d'eux. C'était d'ailleurs un devoir assez pressant de sa position. Elle essaya donc d'être polie, simple, convenable, reconnaissante, attentive, le tout sans en avoir la moindre envie, et uniquement avertie par ce tact inné qui renseigne les femmes et leur apprend quelquefois tout le reste; ou bien leur en tient lieu. Cependant, comme elle était fort loin de cette éducation de nature et, de plus, passablement déroutée dans ses habitudes aristocratiques, elle faisait de la bonhomie un peu singulière, du sans-façon qui gênait, et des questions obligeantes auxquelles il aurait été impossible de répondre, lors même qu'il aurait paru

qu'elle se souciât qu'on lui répondit. Par des raisons différentes, ses deux compagnons sentaient également cette maladresse, fruit d'une entière ignorance de leur monde à eux et de leur vie, comme aussi d'une inattention profonde quoique dissimulée. Avec plus de bonté que de succès ils cherchaient, le jeune homme surtout, à atténuer les disparates qui renaissaient à chaque minute dans la conversation. Ces efforts, pénibles chez tous les trois, étaient souvent entrecoupés de longues pauses. Mme de Flers, en s'informant de l'habileté du chirurgien, s'étonna d'abord qu'il eût fait ses études à Paris; puis, qu'il n'y fût pas resté; puis, qu'il guérît ses malades; puis enfin, qu'étant riche à peine il fût plus capricieux et plus humain que complaisant. Une fois cela expliqué pour elle par quelques réponses, parfois brèves et sèches, de Mme Raimbault, elle oubliait tout, pour recommencer de nouveau ses plaintes et ses exclamations. La forme, il est vrai, en était aussi ménagée, aussi modérée que le fond en aurait pu paraître désordonné et même offensant. Dès qu'elle s'en apercevait, ou qu'un sourire échappé au jeune homme venait l'avertir, elle réparait cela par des remerciemens sincères mais exagérés du secours qu'elle avait reçu. — Mais, s'écriait-elle encore, on n'imagine pas une semblable catastrophe! Que va ordonner le docteur? des choses impossibles, sans doute; et M. de Flers en ajoutera tant d'autres à celles-là que je serais vraiment d'avance au désespoir si j'en avais la force. Etre malade ici, dans un chalet, concevez-vous! Cela dépasse non-seulement les prévisions mais les possibilités. Qui sait si nous pourrons partir demain? Ah! ces superbes montagnes sont affreuses vraiment. Et pourtant quels êtres sont plus que nous dépouillés des préjugés des grands centres de civilisation, plus las de leur cohue, de leurs besoins factices....

— Monsieur Raimbault! cria tout à coup le médecin, de la chambre voisine. Allez vite appeler deux ou trois de ces vigoureux garçons que j'ai vus là-bas; et venez ici avec eux.

Mme de Flers voulut s'avancer. — Pardon, Madame! nous ne voulons point de femmes, continua-t-il. Il faut réduire une fracture dans cette épaule, avant que l'enflure n'ait encore gagné.

— Mais, Monsieur! s'écrièrent à la fois le malade et la jeune femme : êtes-vous sûr? avez-vous suffisamment examiné?

— C'est bientôt vu ! répondit-il d'un ton bourru. Qu'on se dépêche !

— Mais enfin !.... répondit le blessé avec un mouvement d'impatience.

— Bougez, bougez de nouveau, Monsieur ! dit tranquillement l'esculape. Vous verrez comment vous vous en trouverez. Pensez-vous que ce soit pour rien que j'aie touché et arrangé si long-temps ces parties malades ? Je n'ai pas l'habitude de recommencer souvent ; je vous en préviens. Ne voulez-vous pas de secours ? vous n'avez qu'à dire.

— Ah ! murmura la dame, pourvu que ce soit exactement....

— Cela me regarde, je pense : ou bien Paul aurait pu se dispenser de me déranger.

Il entrait avec ses gens ; et Mme de Flers s'esquiva tout épouvantée, laissant le blessé se remettre d'un air sombre, mais sans résistance, entre les mains du docteur.

Elle s'était réfugiée près de Mme Raimbault sur la galerie, essayant, par des questions multipliées, de se distraire d'une cruelle attente, et ne prenant garde à la gravité des réponses que lorsqu'elles semblaient impliquer quelque arrière-pensée de danger dans l'opération. Ce n'était point à quoi songeait la bonne âme de son interlocutrice, pleine de vertueuses intentions. Tournée vers la leçon religieuse qu'on peut tirer de tout, elle s'efforçait d'en glisser les avertissemens au travers des exclamations entrecoupées, sans suite et souvent sans raison d'un cœur tourmenté. Elle oubliait trop peut-être la sympathie, ce chemin sûr qu'élargit la douleur, cette persuasive puissance dont, heureusement, le mal possède encore moins le secret que la piété sévère. Il n'y avait donc aucune entente réelle entre ces deux femmes, lorsque le docteur arriva, suivi de Paul qui l'éclairait : — Que faites-vous en plein air à cette heure, demanda-t-il à Mme Raimbault, et, sans attendre d'explication mais en la conduisant de l'œil et du geste le long de la galerie, il s'adressa à l'autre dame : — Je désire, dit-il, que le malade ne change pas de place pendant ces premiers momens. Vous y veillerez. J'ai donné mes instructions à Paul pour le reste du traitement, pendant ces jours prochains.

— Il ne pourra donc être transporté près de vous ? demanda-t-elle.

— En aucune façon. Il sera long-temps retenu dans sa chambre ; et même l'air de la montagne, à cette saison, vaut mieux pour sa

santé durant une guérison qui exige autant de tranquillité, que la chaleur énervante de la plaine. Vous ne manquerez de rien ici. On y est très-bien.

— Comment le trouvez-vous? Est-il bien mal? Y a-t-il danger?

— Aucun, mais il faut des soins.

— Ah Monsieur! et vous nous abandonnez dans une solitude pareille? C'est pour en mourir. Quelle inquiétude!

— C'est un enfantillage, Madame. Quand je vous dis que tout va bien. Votre mari a supporté ses souffrances en homme de cœur, sans pousser une plainte : j'aime cela. Il a de la force et de la volonté ; cela aide les guérisons ; on met toujours un peu du sien dans le mal qu'on garde. Malgré sa maigreur et ses nerfs, que je crois un peu ombrageux, ce monsieur-là sera raisonnable, j'espère, et n'aura pas besoin qu'on lui vienne à tout moment marmotter dans l'oreille des paroles rassurantes.

— Vous comptez cependant nous venir voir souvent, n'est-ce pas?

— Hum! souvent... autant que cela sera utile et que le permettront mes malades : je suis à leur service à tous ; à eux de s'arranger. Voilà un garçon, ajouta-t-il en frappant sur le bras de Paul, qui ne vous laissera pas sans secours. Il ne lui manque que le goût de la médecine ; et même il tiendra fort bien ici ma place, en attendant. Avez-vous un coin où je puisse dormir? C'est maintenant tout ce qui me reste à faire, afin de pouvoir redescendre un peu matin, comme je l'ai promis à mon autocrate femelle, à ma fille Louise, qui est, Madame, sans compliment, presque aussi jolie que vous.

Charles Autigny.

(*La suite au prochain numéro*).

LE VALAIS.

—

SON PASSÉ. — LES DERNIERS ÉVÉNEMENS.

—

Le Valais vient d'exciter l'inquiétude de la Suisse et l'attention, une sorte d'étonnement même à l'étranger. Le meilleur moyen d'apprécier les faits au milieu des opinions divergentes, est de les réunir dans un simple récit. Lorsqu'il s'agit d'histoire contemporaine, on ne peut sans doute, on ne doit pas tout dire, et il serait ridicule de prétendre éviter les lacunes ou les erreurs de détail. Nous nous sommes donc appliqué surtout à faire ressortir les traits essentiels, en profitant, pour cela comme pour le reste, et autant que la discrétion nous l'a permis, de renseignemens que nous tenons de la bouche de divers témoins oculaires.

Mais, auparavant, il ne sera pas inutile de rappeler combien le Valais a vu, de tout temps, des scènes pareilles à celles qui s'y sont passées le mois dernier. On juge mieux d'un événement quand on en connaît d'avance le héros. Or, ici nous retrouvons tout à fait le caractère de ce peuple valaisan, habituellement engourdi, mais qui devient énergique et farouche quand il sort de sa torpeur.

I.

Ces brusques reviremens, disons-nous, ces coups de surprise reviennent très-souvent dans l'histoire du Valais : ou plutôt, c'est à peu près tout ce qu'on en connaît jusqu'ici, sans même

qu'il soit toujours bien facile de les expliquer et de les lier. On dirait une profonde gorge de montagnes, toute remplie de brouillards ; il s'y fait de temps en temps une orageuse éclaircie, qui la rend encore plus sinistre ; il semble qu'on va la découvrir tout entière, mais non : le sombre rideau un moment déchiré se rapproche, et tout redevient silence et obscurité : voilà l'histoire du Valais.

Cet isolement ténébreux dans lequel il finit toujours par se renfermer, est d'autant plus frappant que ses nombreuses secousses ne sont jamais restées sans action sur ses voisins. Son mouvement se propage chez eux, mais il lui échappe. En Suisse même, il a une place et un rôle très à part, et l'on sait que long-temps il forma une république fédérative, alliée, il est vrai, mais distincte de la Confédération Helvétique proprement dite. Il n'y possède aujourd'hui ni le centre, comme les Petits-Cantons, ni la masse avec les ressources qu'elle donne, comme Berne, Vaud ou Zurich. Directement et pour lui, son influence a toujours été assez petite ; indirectement et sur les autres, elle a toujours été grande. Combien d'invasions, d'interventions même armées ne lui sont-elles pas venues, au moyen-âge, de la Savoie, du Pays-de-Vaud, de Berne, soit avec cette république, soit avec ses fondateurs les Zæringen ! Et quant aux Petits-Cantons, la part qu'ils prirent aux débats intérieurs du Valais, à ses démêlés avec les puissances voisines, contribua beaucoup à les lancer dans les guerres du Milanais et tous leurs confédérés avec eux. L'homme qui dirigea les Suisses, qui les anima, qui les commanda dans ces guerres ; qui, par eux, avant Charles Quint, fit triompher un moment le saint-Siége et l'équilibre européen de la prépondérance française ; qui, parti de si bas et avec un point d'appui si étroit, sut faire pourtant de si grandes choses, acquérir une immense influence et la réputation, dit son contemporain Bonnivard, d'avoir été *l'homme le plus fin de son temps*, cet homme était un montagnard haut-valaisan, devenu évêque et prince dans son pays : c'était Matthieu Schinner, de Mühlibach au dizain de Conches, ou le fameux cardinal de Sion, dont le nom est si souvent et si hautement prononcé dans cette grande époque de Jules II, de Léon X et de François Ier où se forma l'Europe moderne.

Mais le Valais, dans tout cela, n'a qu'une part peu marquée.

Plus encore que les autres cantons, c'est chez lui seulement qu'il est fort et d'une force toute de résistance, de reprise inattendue de lui-même sur ceux qui croyaient déjà l'avoir tout à fait.

Qu'on relise les pages que César n'a pas dédaigné de consacrer, dans ses immortels Commentaires, aux obscurs montagnards des vallées pennines! On y sent ce même trait de caractère. César, vainqueur une première fois de la Gaule et des Germains qui la lui disputaient, envoie un de ses lieutenans avec une légion dans le Valais. Le but premier de cette expédition était d'assurer et de faciliter le passage des Alpes aux marchands italiens; le second, de garder pour soi cette route importante et d'occuper le pays. Le lieutenant de César, Galba, s'acquitte d'abord de sa mission sans grande difficulté; il remonte la vallée, prend les petits forts qu'il rencontre en son chemin, reçoit des otages, place deux cohortes dans la partie inférieure, plus près du lac, et s'arrange pour passer avec le reste de la légion l'hiver à Martigny. Ce bourg est divisé en deux parties par la Dranse. Galba en prend une pour lui, la fortifie à tout hasard, et laisse l'autre aux Valaisans expropriés. La paix est faite, le pays s'est rendu, il semble que tout soit fini. Dites plutôt que rien n'est commencé pour ces montagnards tardifs mais opiniâtres. Ils se concertent, se rassemblent de nuit, occupent les hauteurs, ferment les abords, et bientôt, la lance des Alpes ou le *gais* à la main (*alpina gæsa*, dit quelque part Virgile), ils se précipitent de tous côtés sur les Romains, les cernent dans leurs retranchemens, et ne leur laissent bientôt d'autre parti à prendre que celui de forcer le passage pour opérer leur retraite. Les Romains dirent leur avoir tué beaucoup de monde, les avoir refoulés dans les montagnes; mais Galba n'en jugea pas moins nécessaire d'évacuer Martigny et de transporter ailleurs ses quartiers d'hiver [1]. Ne dirait-on pas un épisode de l'histoire moderne du Valais?

Même spectacle, même genre de faits dans le moyen-âge.

[1] La Savoie, province romaine, était là tout près pour le recevoir. Quant aux Valaisans, ils paraissent n'avoir été réellement soumis que sous Auguste, dans cette grande guerre des Alpes qu'Horace a chantée, et qui fut particulièrement dirigée contre les Rhétiens, les derniers vaincus parmi ces farouches montagnards.

Après les infructueux essais d'une vaste unité impériale, carlovingienne puis germanique, lorsque partout les souverainetés particulières tendent à se reformer définitivement, ceux d'entre les grands feudataires qui étaient en mesure de convoiter dans ce but l'Helvétie occidentale, n'oublièrent pas le Valais. Les Zæringen, assez puissans pour qu'on leur offrît l'empire ébranlé, et assez riches pour ne pas se soucier, en l'acceptant, d'y hasarder leurs trésors, les Zæringen, vainqueurs des petits feudataires dans la Transjurane, ne se sentent point sûrs de celle-ci tant qu'ils n'ont pas le Valais. Ils l'attaquent à plusieurs reprises. Les comtes de Savoie le pressent par en bas ; les Zæringen, venant par l'Oberland dont, avec Berne, ils tenaient la clef, menacent d'écraser le Valais par en haut. A la tête de nombreux chevaliers, deux fois ils franchissent les plus rudes passages : le Rawyll, d'abord, qui conduit sur Sion, au cœur du pays ; puis, le Grimsel, par où ils le prennent à dos. Mais les montagnards occupent les hauteurs, roulent sur les chevaliers ennemis des blocs de rochers, des troncs d'arbres, et surtout au pied de la descente du Grimsel, à Ulrichen, forcent les Zæringen à une retraite honteuse (1211) ; échec inattendu qui ne précède que de peu d'années l'extinction subite de cette puissante maison. Les comtes de Savoie, à leur tour, s'élèvent dans l'Helvétie romane et jusqu'aux portes de Berne leur protégée et leur alliée. Maîtres du Bas-Valais, ils voulaient y joindre le Haut, placer ou soutenir sur le siége épiscopal un prince de leur famille. Trois fois, le Comte-Vert, le Comte-Rouge, appelés ainsi de la couleur qu'ils affectionnaient dans leurs vêtemens, pénètrent en vainqueurs jusqu'au fond de la longue vallée. Ils sont suivis d'une brillante chevalerie venue de la Savoie, du Piémont, de la Bourgogne et du Dauphiné. Leurs alliés de Berne, et leurs gens des communes du Pays-de-Vaud, montent les premiers sur la brèche au siége de Sion vaillamment défendu. Le comte de Gruyère, passant le haut défilé du Sanetsch, arrive aussi avec ses montagnards. Les Valaisans accablés subissent leur sort, mais ils ne l'ont point accepté. L'ennemi est à Viége, presque au dernier recoin du pays. Là, tout à coup, il se voit surpris, menacé, refoulé, et Savoisiens, Gruériens, Bernois, obligés de revenir précipitamment sur leurs pas (1384-88).

A la même époque où le Valais assurait ainsi son indépendance

au dehors, le peuple commence à la conquérir au dedans sur les nobles, et sur les évêques, qui prétendaient tenir de Charlemagne les droits régaliens et s'intitulaient princes du pays. Vers 1375, le baron Antoine de Thourn n'avait, pour la richesse et l'influence, d'autre rival en Valais que l'évêque son oncle, Wischard de Tavell. En différend avec lui au sujet de la possession de certains domaines, il se rend un jour au château de Séon où se tenait le prélat. Il le trouve chantant matines avec son chapelain, le surprend ainsi sans défense, et le précipite du haut de la roche escarpée où le château était bâti. Le peuple se soulève, démolit les forteresses du baron et le défait, lui, ses partisans et les seigneurs de l'Oberland venus à son secours, dans une bataille sanglante; elle fut livrée près de ce même village de Saint-Léonhard où le Bas-Valais triompha si inutilement de ses adversaires il y a quatre ans. La maison de Thourn alors est ruinée. Celle de Raron lui succède en richesse, en puissance, et, comme elle a pris part à la lutte nationale contre la Savoie, elle semble mieux affermie. Sa haute position et les intrigues de son chef avec les ducs de Savoie et de Milan, excitent la défiance du peuple. Les Petits-Cantons, engagés dans la querelle par leurs premiers essais de descente en Italie, aident à soulever le Valais. La *mazze*, ce moyen d'ostracisme et ce symbole d'insurrection qui rappelle la *croix de feu* des montagnards écossais, est portée de commune en commune, de dizain en dizain, contre Raron, le capitaine-général du pays. Chaque conjuré enfonce dans la *mazze*, ou massue, un grand clou : c'est, en quelque sorte, sa manière d'apposer sa signature et d'adhérer au complot [1]. Raron est chassé, ses biens dévastés,

[1] On jugeait, au nombre des clous, de celui des partisans d'un soulèvement et de ses chances. Puis, les conjurés, entrant en campagne, portaient la massue au milieu d'eux comme un signe de ralliement et de guerre. Telle paraît avoir été la *mazze* valaisanne dans sa simplicité primitive. On y joignit ensuite des développemens dramatiques et des représentations populaires. On en fit une espèce de mannequin ou de fantôme à figure humaine, artistement fabriqué avec des ceps de vigne ou des racines de bouleau entrelacées, et orné d'un panache de plumes de coq pour lui donner un air militaire. C'était alors le symbole du pays en souffrance. La foule se rassemblait à ce spectacle. Les meneurs en profitaient pour demander à la *mazze* de qui elle avait à se plaindre : était-ce d'un tel, était-ce d'un autre, qu'ils nommaient? Peu à peu, la foule prenait part aux

ses forteresses incendiées. Mais la Savoie et Berne, dont il était combourgeois, lui prêtent main forte. Du Simmenthal, du Gessenay, de Froutiguen, des bandes descendent en armes sur le Valais, pillent, brûlent et reviennent chargées de butin. Les Valaisans, de leur côté, enlèvent les troupeaux dans les pâturages bernois. Les hostilités se prolongent, malgré la médiation des autres cantons suisses. Berne et ses alliés de Soleure et de Fribourg reparaissent avec de plus grandes forces; par le Grimsel, ils recommencent avec un succès croissant leurs ravages. Mais leur arrière-garde est tout à coup taillée en pièces par un courageux partisan, Thomas In-der-Bundt, paysan d'Ulrichen qui, ayant rallié ses compatriotes, surprit les vainqueurs et mourut, dit-on, après avoir tué à lui seul une quarantaine d'ennemis. Cette action héroïque aida à la conclusion de la paix (1415-1419).

Désormais libre au dedans et au dehors, allié des Suisses, le Valais prend part à la politique extérieure de ces derniers, aux guerres de Bourgogne et du Milanais. Le peuple n'a plus à se débattre avec les nobles définitivement vaincus, mais il est partagé en factions rivales et entre les chefs de ces factions. Just de Sillinen, l'un des principaux agens diplomatiques de Louis XI dans la guerre de Bourgogne, devenu évêque du Valais, y est renversé par le riche et puissant Georges de Supersax, alors antagoniste du parti français et chef du parti Sforze ou autrichien. Supersax aide à l'élévation de Schinner; puis, brouillé avec lui et tourné dès lors vers la France, il le chasse, est chassé à son tour, et va mourir en exil à Vevey. Mais, on le voit, Schinner lui-même, tout valaisan et tout habile qu'il fût,

questions, aux réponses, et ce petit drame achevait d'échauffer et de déclarer le sentiment général. La *mazze* servit aussi des desseins criminels. Elle fut abolie au seizième siècle. On peut en voir toute la description dans Simler. — La *croix de feu* des Ecossais était également un signe d'insurrection, de levée en masse. C'était une croix réelle, faite d'un bois léger. On en allumait les quatre bouts et on les éteignait dans le sang d'un animal. Puis un messager la portait au hameau le plus voisin, et la remettait « sans proférer une parole que le lieu du rendez-vous. » De là, elle était portée avec la même promptitude dans le village suivant, parcourant ainsi en peu de temps tout le pays. Celui qui n'obéissait pas à cette convocation populaire, « était exposé, dit M. Guizot, à voir ses terres mises à feu et à sang, péril dont la croix de feu était l'emblême. »

et malgré l'appui qu'il trouvait au dehors, ne parvint point à se soumettre durablement le Valais. Après Marignan, cette bataille des géans si glorieusement perdue et où il eut pour adversaire François Ier, Schinner se voit exilé de son évêché; enfin il meurt de la peste (on a dit aussi du poison), à Rome, peu de temps après le conclave où quelques cardinaux, ajoute-t-on encore, avaient songé à lui pour remplacer Léon X.

Restaient les prétentions de l'évêque, ces droits de suzeraineté qu'il s'attribuait en vertu d'une donation de Charlemagne; droits qui n'avaient jamais été bien délimités ni bien reconnus, que Schinner enfin et ses successeurs essayèrent de corroborer par des chartes des empereurs Charles-Quint et Ferdinand. Ces prétentions, les relations des Valaisans avec Berne et avec la France, où ils entrèrent au service des chefs protestans, tout cela vint favoriser les nouvelles idées religieuses dans le Valais, au point que le parti de la Réforme semblait y balancer l'autre. Une loi de tolérance fut promulguée en 1551, les jésuites repoussés; et l'envoyé du saint-Siége disait déjà que le Valais *était un pays auquel le pouls ne battait presque plus.* La Réforme néanmoins, pas plus que de nos jours les idées modernes, ne possédait véritablement cette contrée, comme l'événement finit par le prouver. Elle n'avait qu'une force morale éparse, divisée, indécise; malgré le très-grand nombre et la supériorité individuelle de ses adhérens, elle n'avait pas la masse, le vrai peuple, celui des montagnes, elle n'avait pas l'antique esprit du pays. Les uns la voulaient pour elle-même et telle qu'elle s'était opérée; les autres, par un besoin vague, et général en ce temps, de voir corriger les abus de l'Eglise; d'autres enfin, et probablement la majorité, comme une liberté de plus, comme un moyen de renverser le pouvoir de l'évêque. Il se forma ainsi une sorte de parti intermédiaire, qui n'eut bientôt plus que ce dernier but. Aidé de la France, il y parvint dans la première moitié du XVIIe siècle et sous l'épiscopat de Hildebrand Iost. Cet évêque, revenant de Rome avec des diplomes impériaux qui confirmaient ses prétentions, les *patriotes*, comme ils s'appelaient, l'arrêtèrent au Saint-Bernard, lui déclarant qu'ils avaient ordre de l'empêcher de mettre les pieds sur le territoire de la république; ensuite ils le retinrent en captivité à Saint-Brancher, et là, ils lui firent déclarer qu'ils étaient *francs pa-*

triotes, et un peuple libre[1]. Pendant son absence, leurs chefs, Jean Preux, Kalbermatter, Magheran avaient siégé pendant deux ans au château épiscopal, battu monnaie et exercé toutes les attributions de la souveraineté au nom du peuple du Valais. La Réforme fut sacrifiée dans la lutte. La France l'avait d'abord soutenue contre l'Espagne ; elle l'abandonna, quand elle n'eut plus à craindre cette dernière. Les Réformés eurent l'option de renoncer à leur foi ou à leur pays. Le catholicisme reprit tout son empire, en même temps que l'évêque voyait diminuer son pouvoir. Mais, s'il était déchu comme prince suzerain, il se relevait comme chef du clergé, et, en cette qualité, il conservait un grand ascendant moral et de fait sur la république dont il était, d'ailleurs, l'un des rouages constitutionnels.

Voilà le passé du Valais. Quels sont les grands traits qu'il présente? N'est-ce pas, en général, une singulière force de résistance, que la France, en nos jours, comme autrefois Rome, a eu quelque peine à briser[2] : force opiniâtre et de réaction, qui ne prend jamais les devans, qui long-temps même semble dormir, qui n'éclate qu'à la dernière extrémité, et, pour ainsi dire, en se retournant? N'est-ce pas, ensuite, deux forces particulières qui tout à la fois s'unissent et se balancent : d'un côté, l'influence ecclésiastique avec cet évêque toujours si mêlé à l'histoire du Valais, point de mire ou pivot de tous les partis, des nobles, des paysans, des patriotes, des interventions et factions étrangères, et qui aujourd'hui même a encore en Europe une position si à part; d'un autre côté, cet esprit de liberté populaire, rude, inculte et paresseuse, qui, ramenant toujours le Valais à lui-même, a successivement triomphé des étrangers, des nobles, de la Réforme et de toute tentative d'amélioration, enfin de l'évêque lui-même quand il a voulu trancher du prince suzerain? Il y a un proverbe valaisan qui dit : *Le Valais a deux maîtres : le clergé et le Rhône.* Mais le Rhône qui, effectivement, parcourt la vallée en maître et contre

[1] Voir le curieux document publié il y a quelques années dans cette *Revue*, t. II, p. 674, par M. De Bons de Saint-Maurice.

[2] Voir, sur la guerre de 1799 en Valais, notre livraison de mars, p. 175 de ce volume, et l'ouvrage intitulé : *Histoire de la Révolution Helvétique dans le canton de Vaud ou du Léman* (Lausanne, 1842), chapitre XI et XII. — On sait avec quelle peine le Valais, sous Napoléon, accepta sa réunion à la France.

lequel il faut sans cesse se défendre ; ce fleuve-torrent qui tantôt sommeille au milieu des marais, tantôt se précipite avec fureur, et dont les caprices ou les violences rebutent le travail et entretiennent la pauvreté sur ses rives ; le Rhône, n'est-ce pas aussi ce peuple du Valais que rien ne peut enchaîner que lui-même, libre, fort, impétueux par instans et alors irrésistible, mais habituellement endormi, stérile, pauvre, et ne s'inquiétant pas s'il détruit ou s'il fertilise?

Et maintenant, le Valais d'autrefois, tel que nous croyons le comprendre, ne rappelle-t-il, n'explique-t-il en rien celui d'à présent? Pour nous, malgré des différences nombreuses qu'il n'est pas même besoin d'indiquer, il nous semble le reconnaître. Le narré simple et vrai des derniers événemens achèvera de montrer la ressemblance, comme aussi, dans ce mouvement et la levée en masse qui l'a décidé, il doit se trouver bien des traits de mœurs, de physionomie et de caractère qui sont de tous les temps, qui, par conséquent, peuvent servir à animer pour l'imagination les récits toujours un peu abstraits de l'histoire, à nous représenter d'une manière plus vivante les scènes toujours un peu mortes des siècles passés. La levée en masse du mois dernier nous dit probablement comment elle s'est faite et le spectacle qu'elle a présenté en d'autres occasions.

II.

Le Bas-Valais, c'est-à-dire cette partie du pays, plaine et montagne, située en dessous de Sion et où l'on parle exclusivement le français, n'a guère qu'un rôle passif dans l'époque précédente. Proie disputée, il passe de la domination savoisienne sous celle des Haut-Valaisans, qui profitent de la guerre de Bourgogne, en 1475, et de la guerre de Savoie, en 1536, pour en faire la conquête : ils ont dès lors, à l'exemple des Suisses, leurs bailliages et leurs sujets. La révolution helvétique émancipa le Bas-Valais, mais pour le voir momentanément réuni à la France ainsi que tout le pays. Le congrès de Vienne fit de celui-ci un nouveau canton suisse, où il n'y avait plus de sujets mais bien encore une inégalité de représentation entre le

Haut et le Bas, restés ainsi hostiles l'un à l'autre. Mais bientôt ce dernier demande l'égalité de représentation, prétention si juste, si équitable, d'un sens si aisé pour tous, qu'elle devient réellement populaire et que le clergé même la soutient. Elle devait réussir. Le Bas-Valais triomphe, en effet, par elle, en 1840; les Haut-Valaisans sont battus à Saint-Léonhard, la constitution changée, et les chefs du mouvement mis à la tête des affaires.

Mais, encore ici, nous allons voir qu'il devait être plus facile de remporter la victoire que de la conserver. En réalité c'était le peuple, le sentiment populaire qui avait vaincu. Ce peuple était bien démocratique, il l'a toujours été, et profondément, dans le sens le plus rigoureux mais aussi le plus matériel du mot, chaque dizain, chaque communauté voulant, autant que possible, rester maître chez soi : serait-il au même point libéral, avancé, susceptible de progrès? Là était la question, ou plutôt, ce ne devait pas être une question pour qui connaissait le Valais. Le parti libéral crut avoir triomphé uniquement par lui-même, crut être la majorité, et gouverna dans un sens de progrès en partie juste, en partie contestable ou maladroitement hostile au clergé. La fraction extrême de ce parti, réunie en association sous le nom de *Jeune Suisse*, donna bientôt libre cours à ses sentimens contre les prêtres. Ceux-ci, qui auraient desiré que la constitution nouvelle établît le suffrage universel et direct, firent bien voir qu'ils ne redoutaient point le peuple, au contraire. Quand vinrent les élections au Grand Conseil, les libéraux élus se trouvèrent en minorité. Leurs chefs, pourtant, dont on estimait ne pouvoir pas se passer, furent maintenus au pouvoir; ils avaient la majorité dans le Conseil d'Etat; mais (aveuglement ou dépit) ils se retirèrent : faute qui en produisit une autre, celle de les lier plus intimement à la *Jeune Suisse*, à laquelle ils durent finir par donner leur adhésion tacite. Cette association en devint toujours plus animée. Trouvant la première victoire insuffisante, elle en espérait une seconde, bien rarement accordée aux révolutions. Les déclamations, les attaques par la voie de la presse, enfin des violences personnelles exaspérèrent des deux parts les esprits. Le clergé, en revanche, se livrait à de secrètes menées, employait les armes spirituelles de la prédication, de l'excommunication contre la

Jeune Suisse, dont la fureur ne connut alors plus de bornes. Enfin l'on en vint à une anarchie ouverte. L'opinion générale, en Valais et au dehors, était que, retardée ou non, l'on n'éviterait pas une collision nouvelle ; elle devenait presque nécessaire pour mettre au grand jour l'état respectif et les forces des deux nouveaux partis en présence, celui de la Jeune Suisse, qui n'avait plus tout le Bas-Valais, et celui de la Vieille Suisse ou parti contraire.

Bien que réuni dans un sentiment de conservation général contre les tendances révolutionnaires, le clergé, dans sa propre sphère, n'était pourtant pas absolument unanime. Celui du Bas-Valais en avait soutenu le mouvement en 1840; c'est là qu'il avait ses intérêts les plus directs, un centre même toujours quelque peu rival de l'évêque, savoir l'abbaye *royale* de Saint-Maurice, dont l'abbé venait d'être tout récemment nommé évêque (*in partibus*) de Bethléem. Chose toute nouvelle en Valais! l'évêque n'y était donc plus sans rival, au moins pour le titre. Mais ces élémens d'hostilité, de dissension cléricale, n'étaient pas assez forts pour empêcher le mouvement de réaction : ils ne pouvaient que le hâter et paraissent avoir contribué, en effet, à décider l'évêque, la masse du clergé et le Haut-Valais à agir.

Des délégués étaient à Lucerne, auprès du Directoire fédéral et du nonce. Tout à coup, le Directoire demande aux cantons voisins de mettre des troupes de piquet, puis sur pied, enfin de prendre des mesures pour le cas probable où une intervention deviendrait nécessaire. L'état d'anarchie et les désordres partiels que le Directoire alléguait, existaient depuis long-temps ; il n'y avait proprement rien de changé encore dans la situation ; le Valais était comme séparé de fait en deux partis, deux gouvernemens même, le gouvernement constitutionnel à Sion et un *Comité* révolutionnaire à Martigny. Mais la guerre civile n'était point déclarée. Le gouvernement ne réclamait point encore positivement l'intervention fédérale, toujours désastreuse pour le canton qui la subit. Or, cette intervention ne peut avoir lieu, d'après le Pacte, que par les cantons et sur la demande de celui qui la réclame, ou par ordre de la Diète qui, seule, a le droit d'intervenir dans un canton malgré lui. Les sympathies ultramontaines du Directoire lucernois achevèrent de rendre sa démarche suspecte dans les cantons libéraux. Berne

et Vaud refusèrent d'y accéder. Pendant ce temps, le Directoire envoyait en Valais un délégué qui avait secrètement ses pouvoirs de représentant fédéral, M. Meyer de Lucerne, homme habile, actif et décidé. La réaction était toute prête, elle ne perdit pas un instant dès qu'il fut arrivé.

Les plus apparens de ses chefs étaient, dans le clergé, MM. les chanoines Machoud et de Rivaz; dans le Grand Conseil, MM. Luder et Adrien de Courten, ce dernier, fils du président de ce corps, et d'une famille qui a toujours été, dans ce siècle, à la tête de l'opposition du Haut-Valais. M. Meyer était arrivé à Sion le 15 mai. Dans la nuit du 16 au 17, toutes les mesures ayant été prises d'avance dans le plus grand secret, elles furent définitivement assurées par une conférence, secrète aussi, où trente-neuf membres du Grand Conseil, formant la majorité de cette assemblée, donnèrent leur signature pour autoriser l'appel aux masses. Là-dessus, et de grand matin, des dépêches sont envoyées dans toutes les communes du Haut-Valais pour sonner le tocsin, appeler aux armes et se porter sur le chef-lieu. Le Grand Conseil, alors en session, ne fut assemblé ce même jour que fort tard. A huit heures du soir seulement, les députés libéraux, par un avis venu d'une commune où ils avaient des partisans, apprirent ce qui se tramait. Ils partirent en toute hâte pour le Bas-Valais, afin d'y rassembler leurs gens. MM. Joseph et Maurice Barman le firent à Martigny et Saint-Maurice; M. Joris, plus loin, à Monthey et jusqu'au lac. A dix heures du soir, le Grand Conseil sanctionna officiellement l'appel aux masses arrêté dans la nuit précédente. Il décida l'occupation militaire du Bas-Valais, la dissolution de la Jeune Suisse et du Comité de Martigny, l'adjonction de trois commissaires au Conseil d'Etat, la nomination d'un général en chef avec des pouvoirs étendus, et d'autres mesures de ce genre. Le gouvernement était composé d'hommes plus modérés, qui, à ce qu'il paraît, auraient temporisé encore et préféré que l'intimidation vînt du dehors. On prétend que, quelques jours auparavant, on lui donna le choix d'être renversé ou d'adhérer. Il adhéra.

Le parti de la Vieille Suisse et le Haut-Valais avaient donc bien des chances pour eux : la légalité apparente, l'ordre public qui se trouvaient rangés de leur côté, l'évêque, le clergé, le gouvernement constitutionnel, l'avantage d'avoir pris les devans,

et enfin, disons-le, le sentiment populaire. C'était bien la levée en masse, le *landstourm*, le véritable *orage du pays* qui se formait dans le Haut-Valais. Huit mille hommes quittèrent leurs foyers, huit mille volontaires! c'est beaucoup, pour une pareille population; quatre mille environ sont descendus jusqu'à Martigny. La Jeune Suisse ne paraît guère en avoir eu qu'un millier. Elle s'était aliéné bon nombre de patriotes par sa tyrannie, ses outrages; une partie du peuple, par les vues d'ambition personnelle que l'on attribuait à quelques-uns de ses membres, et par des idées novatrices, dangereuses ou inapplicables. A Illarsaz, où demeurait l'un de ses chefs les plus populaires et les plus estimés (le colonel Joris), sur une douzaine d'hommes qui, dans ce village, s'étaient engagés à partir, le moment venu il ne s'en présenta pas la moitié. Et non-seulement le Bas-Valais n'avait plus ses montagnards pour cette seconde levée de boucliers, ni l'Entremont qui n'a pu agir, ni les vallées de Salvan et d'Illiez qui ont fait cause commune avec le Haut-Valais; mais il n'avait pas même toutes ses communautés de la plaine. La Jeune Suisse laissait ainsi des ennemis derrière soi; et en face, elle allait avoir affaire à une descente en masse, au peuple tout entier.

C'était bien le peuple en effet, il n'y avait pas à s'y méprendre. Des hommes de toute condition, de tout âge arrivaient de tous les côtés, de la plaine, des premières hauteurs qui la bordent, et du fond des plus rudes vallées. On voyait dans leurs rangs des jeunes gens, des vieillards, d'anciens militaires retraités, des paysans, des bergers qui n'avaient peut-être jamais quitté leur montagne, et jusqu'à des idiots chargés de porter les chaudières pour le bivouac. C'étaient les plus diverses et parfois les plus étranges figures: le type montagnard commun à côté du plus rare et du plus distingué: des têtes osseuses et raboteuses, largement mais grossièrement taillées, avec ce je ne sais quoi dans tout l'être qui semble tenir de la dureté compacte et de l'insensibilité du rocher; puis, de temps en temps, ces traits fins et hardiment dessinés, cet œil d'un bleu pur, profond, limpide, cet air d'intelligence, ce libre regard, enfin, d'un noble enfant des Alpes. En outre, toutes sortes d'armes et de vêtemens: l'habit de gros drap brun-noirâtre du Haut-Valaisan; sur le dos, le long sac de cuir du chasseur de chamois, ou même un sac de toile; pour toute coiffure, un chapeau rond,

une casquette, souvent un simple bonnet noir. L'un des principaux chefs portait un de ces immenses chapeaux à cornes vulgairement et comiquement appelés *coupe-bise*, une longue redingote d'hiver, un ruban à sa boutonnière et point d'épaulettes. Un autre chef, plus apparent encore, avait, au contraire, une légère redingote d'été et par dessous, sans ceinture extérieure, un sabre qu'à peine on voyait; le général, M. de Kalbermatten, une redingote militaire, sans épaulettes, mais avec trois décorations. Les armes blanches étaient vieilles et mauvaises : des sabres rouillés, des hallebardes d'anciens Suisses; avec cela des mousquets à fourchette et des tromblons. Mais le plus grand nombre avait des carabines ou des fusils de guerre. Enfin, tout le monde à pied, sauf de rares exceptions. Point d'estafettes; de simples messagers, aussi à pied. Les chevaux manquaient : le peu qu'on en avait était employé au transport des vivres. Les postes bivouaquaient; le gros de la troupe était cantonné et couchait dans les granges. De toute manière donc, c'était bien ce peuple du Valais, rude, pauvre, impassible, mais chez lequel l'impassibilité devient aussi de la détermination et de la force. On les voyait s'avancer avec calme et en silence, gardant les rangs ou restant fixes et sans mot dire à la place où on les mettait. Tout ce spectacle avait assurément sa grandeur, mais aussi un tel fond de misère et de triste avenir, qu'on se sentait le cœur moins remué que serré et saisi de pitié.

Sous cette apparence insensible, ce peuple gardait pourtant sa volonté, et il n'est pas douteux qu'outre les secrètes influences qui l'ont fait agir, il n'ait eu la sienne propre dans le mouvement. Il croyait sa foi menacée et il était frappé, en général, de la nécessité absolue d'en finir avec l'anarchie, de *rétablir l'ordre dans le pays*. Mais, pour cela, il sentait aussi le besoin de venir lui-même avec ordre. M. Taffiner, par exemple, qui avait amené treize-cents hommes du dizain le plus sauvage et le plus reculé, de celui de Conches, leur représenta vivement la nécessité de ne point commettre d'excès. « Si vous vous con» duisez mal, leur dit-il, vous serez cause que je quitterai le » dizain et le pays. » Mais aussi, au retour, ce peuple disait : « Il faut maintenant que justice soit faite, et, si le désordre » recommence, si l'on nous force à redescendre, alors *on ap-*

» *prendra à nous connaître.* » On prétend même que quelques-uns ajoutaient : « Alors, gare aux *Messieurs!* »

Dans le Bas-Valais, rien de comparable à cet ensemble, à cette décision, à cette vigueur; et, comme il arrive en cas pareil, toutes sortes de mauvaises chances particulières vinrent aggraver le vice même de la situation. Celle-ci n'était pourtant point désespérée. La Jeune Suisse ne pouvait triompher, mais on aurait pu sauver le Bas-Valais, nécessairement remis en cause par cette irruption de son vieil ennemi. Plusieurs l'avaient soutenu, M. de Kalbermatten entr'autres, qui dans la Jeune Suisse l'attaquaient aujourd'hui. Sa cause ayant donc été populaire, en gagnant du temps elle aurait pu le redevenir ; en outre, elle excitait une vive sympathie dans toute la partie du canton de Vaud à portée de la secourir. Mais tout tourna si brusquement, si désastreusement ; la Jeune Suisse avait si mal pris ses mesures, elle tint si peu, elle fut si vite démoralisée et perdue que le Bas-Valais n'eut pas le temps de se reconnaître, et que ses nombreux amis ne purent rien faire, ou rien faire de bien, pour lui.

On s'était laissé devancer dans la levée des troupes ; mais, s'il n'était plus question de porter la guerre dans le Haut-Valais, on avait encore le temps d'occuper, au centre, Sion, ville aux trois quarts libérale, et l'arsenal, dont la possession était d'une grande importance. Le 18, M. Maurice Barman, ancien conseiller d'état, se met en marche de Martigny sur Sion, où les Haut-Valaisans n'avaient pu encore arriver. Malheureusement il parlemente et fait halte à quelque distance de la ville, sur la promesse du gouvernement que les Haut-Valaisans, de leur côté, ne seront pas non plus reçus au chef-lieu. Le Conseil d'Etat fait même distribuer des vivres aux Jeunes Suisses trop confians. Pendant ce temps leurs adversaires entrent à Sion ; l'arsenal est à eux. Dans les colonnes du Bas-Valais, au contraire, les uns sont sans armes, d'autres n'en ont que d'insuffisantes, des bâtons, des outils de campagne, une baïonnette pendant sur l'épaule avec un bout de corde pour tout baudrier ; une partie seulement a des fusils ; et personne en uniforme. De là, moins de discipline encore ; tout le monde, d'ailleurs, entend bien n'être que volontaire et il y en a plus d'un qui le dit. On a bonne volonté néanmoins, mais elle est peu ferme, peu réglée, la

décision manque aux chefs, la confiance, aux soldats, qui ne comprennent pas bien la situation et dont plusieurs ont beaucoup pris parti sur la foi des *Messieurs*. Le temps est affreux; la démoralisation commence; les Allemands arrivent en trois colonnes, par les hauteurs de droite et de gauche et par le fond de la vallée. Les Jeunes Suisses se replient sur Martigny sans qu'il y ait eu d'engagement sérieux.

C'est, d'ailleurs, à Martigny seulement qu'on sera tous réunis, et en deçà de ce bourg que se trouvent les plus fortes positions militaires. Il y en a trois : l'une, pour la petite guerre, à Vernayaz, au confluent du Trient dans le Rhône; l'autre, un peu plus en deçà, à Evionnaz, pour la grande guerre : position que les gens de l'art regardent comme presque inexpugnable; la troisième, à Saint-Maurice même, qui ferme au verrou le Valais.

A Martigny, on apprend que la retraite est coupée. La première position, celle du Trient, a été occupée par des montagnards voisins, venus de la vallée de Salvan et appartenant à la Vieille Suisse. Une dernière colonne libérale, sous le commandement du conseiller d'état Torrent, force pourtant, le 20, ce passage, secondée dans ce mouvement par une trentaine de volontaires vaudois qui l'appuyaient. Mais le nombre des défenseurs du Trient augmente rapidement dans la journée. Les montagnards du Val d'Illiez, la plus belle et la plus remarquable peut-être de toutes les populations du Valais, viennent en longeant les hauteurs qui dominent Saint-Maurice, se joindre à ceux de Salvan. La petite troupe de volontaires vaudois se trouve même prise entre deux feux et obligée de passer sur la rive droite du Rhône, d'où elle ne peut regagner le canton de Vaud que par un long détour dans les rocs. On a dit, mais la chose est peu probable, que les montagnards du Val d'Illiez avaient promis de rester neutres. Ce qui paraît certain, c'est que l'occupation du Trient était concertée. Le général en chef, M. de Kalbermatten, avait confié ce poste important à M. Jost, de Saint-Maurice, ancien colonel qui a servi en Espagne où il a fait, dit-on, la guerre de guérillas : homme indifférent et rieur, si l'on en croit sa réputation; on n'est pas d'accord sur la part qu'il faut lui accorder à la défense du Trient. Il était là, au milieu des montagnards, en habit bourgeois, en chapeau gris et sa tabatière à la main. Les soldats étaient postés sur la route

et sur les hauteurs. Après le combat, des visiteurs les trouvèrent occupés à boire dans une des maisons voisines, aussi tranquillement que si rien ne se fût passé, les blessés à côté d'eux et presque à table avec eux; les verres circulaient; on les tendait aussi aux blessés à leur tour, et ils ne faisaient pas plus de bruit de leur état, ils n'avaient pas plus l'air de s'en occuper que leurs compagnons.

On a dit encore, mais sans vraisemblance et sans preuve, que les chefs de la Jeune Suisse comptaient sur leurs amis et leurs partisans du canton de Vaud pour occuper le Trient et assurer leur retraite. Mais, concerté ou non, la rapidité des événemens n'aurait pas permis d'exécuter ce projet. Le 20, quand la position commença d'être occupée par les montagnards, il n'y avait qu'une trentaine de volontaires vaudois, les plus voisins, qui eussent pu se réunir. Le lendemain 21, il y en avait, il est vrai, quatre cents, qui se postèrent en avant de Saint-Maurice. Mais, selon une estimation moyenne, les montagnards étaient au moins six à sept cents, avec tout l'avantage des lieux. La position des volontaires vaudois, leur entrée en armes et en aussi grand nombre sur le territoire d'un autre canton, était équivoque, blâmée par plusieurs; ils étaient, enfin, sans nouvelles de ce qui se passait de l'autre côté du Trient, toute communication étant interceptée. D'ailleurs, le 21 même, à l'aube, avant qu'ils eussent pu être rassemblés, tout se décidait. Réunis la veille à Martigny, les chefs de la Jeune Suisse en retraite tinrent conseil. M. Torrent, arrivé pour se joindre à eux, voulait qu'on forçât de nuit la position du Trient, qu'il venait si heureusement de franchir. On crut qu'étant infiniment plus nombreux on s'en tirerait encore plus aisément que lui, et son conseil judicieux ne fut pas suivi. Au point du jour seulement, entre trois et quatre heures, on commença de tenter le passage.

L'espace est ici fort resserré entre la chaîne des montagnes et le Rhône. Les hauteurs, très-abruptes, qui bordent la route, forment un coude en cet endroit; et c'est là qu'entre deux parois à pic, le Trient débouche d'une sombre gorge où il n'y a place que pour son lit. Il coupe la route, au pied même des rochers d'où il sort, et se jette quelques centaines de pas plus loin dans le fleuve. Dans l'étroite bande de plaine qu'il parcourt ainsi un instant, le sol est parsemé de bouquets de sapins, de

buissons et d'arbustes épineux. Les montagnards étaient postés de ce côté-ci du pont et du torrent fortement digué; sur cette rive se trouve le village de Vernayaz et un petit bois; de plus, ils tenaient les hauteurs, embusqués dans les rocs de Gueurre et de Zerfaz.

Reçus par une fusillade meurtrière et plus rudement, il semble, qu'ils ne s'y attendaient, les Jeunes Suisses cherchèrent à diviser leur passage et les forces de leurs adversaires; l'un des mouvemens, d'ailleurs, pouvait servir à masquer l'autre. Une partie, avec de petits canons chargés à mitraille, poussa l'attaque par la route et sur le pont. L'autre prit en dessous, vers le confluent, où le Trient est plus guéable. Un détachement, qui peut-être se sera trop hâté, fut aperçu et prévenu. Comme ceux qui le composaient passaient avec peine, en se soutenant l'un l'autre, le rapide torrent, ils se virent assaillis, et il s'engagea sur ce point une lutte sanglante. On se battit corps à corps, à coups de crosses et de baïonnettes, avec un égal courage des deux parts et une égale fureur. Isolés et surpris, les Jeunes Suisses furent écrasés. Ils laissèrent plusieurs morts sur le champ de bataille, entre autres trois de leurs meilleurs officiers, MM. Alfred de Werra, Parvex et de Nucé. Le nombre et la gravité des blessures témoignaient de l'acharnement du combat. Pendant ce temps, le gros de cette colonne parvenait à s'échapper en suivant ce qu'on appelle dans le pays les *Iles* du Rhône, c'est-à-dire ses bords marécageux et entrecoupés de canaux. Quant à l'attaque du pont, elle avait complétement échoué. Les canons, mal pointés, ne firent de mal qu'aux rochers; les chevaux furent tués, et les pièces enlevées. Il fallut se replier sur Martigny. On n'était plus en nombre, et à la confiance que l'on paraît avoir eue sur la possibilité de forcer le passage, avait succédé, quand on vit où l'on en était venu entre frères [1], une sorte de stupeur. Des soldats, dit-on, restaient exposés au feu sans tirer eux-mêmes, sans faire un pas pour se

[1] Avant l'action, un jeune trompette alla tendre la main à un ami qu'il avait dans les rangs de la Vieille Suisse, parla avec lui, revint vers les siens, et fut du nombre des morts. Sa mère vint l'y chercher, et c'est cet ami qui raconta à la pauvre femme comment ils s'étaient touché la main, lui et son fils, avant le combat.

mettre à couvert des balles ou des pierres qui leur venaient des hauteurs.

Restait Saint-Maurice, où l'on pouvait encore se défendre, gagner du temps, et reprendre peut-être le terrain perdu. Abandonné de ses habitans, qui avaient passé le pont avec leurs bestiaux et leurs meubles, Saint-Maurice était bien facile à occuper. Mais il n'y avait personne pour cela. Ce n'était pas le rôle des volontaires vaudois; et ce qui avait pu passer des bandes de la Jeune Suisse était complétement démoralisé. On ne savait ce qu'était devenu le reste, demeuré de l'autre côté du Trient; on n'en avait nulles nouvelles. Toute la journée du 21 se passa à en attendre. M. Torrent, voyant son avis rejeté et jugeant sans doute la cause perdue, s'était retiré avec sa colonne du côté de Chamounix. M. Joseph Barman, ancien président du grand conseil, prit le même chemin avec sa femme qui l'accompagnait. Environ deux cents hommes s'échappèrent par cette voie; passant ainsi à sa source ce même Trient rougi du sang de leurs frères à son embouchure, ils suivirent le fameux passage de la *Tête-Noire* si connu des touristes, et revinrent dans leurs foyers par les montagnes de Savoie. Le reste s'était débandé. MM. Joris et Maurice Barman furent quelque temps fugitifs, obligés de se cacher, une fois dans l'un des plus pauvres villages du Bas-Valais, où, comme ils étaient couchés, ils entendirent des paysans qui ne les connaissaient pas, dire qu'on avait mis leur tête à prix. Enfin, ils parvinrent à traverser le Rhône, gravirent les rocs escarpés qui en bordent ici la rive droite, et où plusieurs fugitifs s'étaient vus poursuivis de coups de feu jusque sur les premières crêtes des monts. Après ce détour long et ardu, ils arrivèrent dans un état affreux sur terre vaudoise, aux bains de Lavey.

La cause était perdue, le Bas-Valais démoralisé, dans l'attente de ce que feraient les Allemands, et voyant ses montagnards tournés contre lui. Dans l'Entremont, les deux partis en se paralysant l'un l'autre, avaient fini aussi, sans savoir ce qui se passait dans la plaine, par en venir aux mains et s'entr'égorger. Le double malheur de la *Jeune Suisse* est d'avoir compromis la première et pure victoire du Bas-Valais, puis, quand sa cause et celle de ce dernier se trouvaient réunies par le fait des événemens, de n'avoir pas pu le défendre. Tout s'est décidé entre

Bas-Valaisans, mais c'est réellement le Haut-Valais qui a vaincu. On ne saurait, en effet, se le dissimuler : il y a ici plus que la défaite de l'anarchie ; il y a une position légitime, il y a de justes droits moralement ruinés et, dans cette ruine, les germes peut-être d'une anarchie nouvelle, pire que la précédente. Sans doute, une fois encore après tant d'autres, c'est le peuple, ce rude et remarquable peuple valaisan qui a vaincu, qui a dit : Je suis le maître; mais c'est aussi une de ces victoires stériles, comme il en a tant remporté, sur les autres plus que sur lui-même, et qui ne lui donnera probablement ni le progrès dont il a besoin, ni la tranquillité.

III.

De plus, comme jadis encore, ses agitations, ses difficultés risquent d'en faire naître d'autres, plus graves, chez ses voisins. Le canton de Vaud en a été naturellement le premier et le plus troublé. On s'attendait à des excès de la part des Haut-Valaisans; on se rappelait le caractère qu'ils avaient montré dans la défaite et leur conduite envers les leurs en 1840, alors que des hommes du dizain de Conches demandèrent le sang d'un des membres de la famille de Courten et, qu'ayant envahi sa maison dans la retraite, ils l'étendirent sur le carreau. Aussi, quand on sut que de tels hommes redescendaient maintenant en vainqueurs, de sinistres nouvelles se répandirent, et l'impossibilité des communications acheva d'accréditer tous les bruits. Les communes vaudoises riveraines du Valais, étaient dans un mouvement, un qui-vive perpétuel ; les villages et les bourgs, entièrement dégarnis d'hommes valides. Même après l'affaire du Trient, dont les conséquences ne pouvaient être à l'instant connues et appréciées partout, c'étaient de subites alertes, avec tous les incidens étranges de ces sortes de scènes, dont on a pu rire plus loin, mais qui n'en témoignent pas moins de l'échauffement général et des sympathies de la population.

Dans cet état des choses et des esprits, le canton de Vaud, voyant d'ailleurs que le Directoire avait un agent à caractère équivoque en Valais, décida, le 20, de s'interposer entre les partis, mais dans le cas seulement d'incendies, de brigandages

et d'horreurs qu'il n'aurait pu froidement tolérer à ses portes. Le Conseil d'Etat reçut du Grand Conseil les pouvoirs qu'il demandait : des troupes furent mises sur pied et dirigées vers la frontière. Une mesure de ce genre était devenue, dans tous les cas, nécessaire pour contenir et calmer les populations, qui sans cela auraient pris elles-mêmes ce rôle modérateur. Mais la conduite du canton de Vaud dans les circonstances délicates par lesquelles il vient de passer, n'en a pas moins été fort critiquée. Parce que des craintes, partagées d'abord de tout le monde, ne se sont pas réalisées, bien des gens trouvent maintenant qu'elles ne pouvaient pas se réaliser. Les uns, raisonnant donc au point de vue commode de ce qui est arrivé, disent que le canton de Vaud devait éviter des décisions éventuelles d'une portée dangereuse, et qu'il a commis au moins une imprudence. D'autres, plus sévères, voient dans sa détermination, des considérations de sympathie qui l'ont conduit à l'illégalité [1]; d'autres enfin, raisonnant en sens inverse, parlent d'indécicion et de faiblesse. C'est tour à tour une politique au jour le jour, une politique passionnée, une petite ou une froide politique qu'on lui reproche.

Evidemment les épithètes ne font rien à la chose, et aux yeux d'un observateur impartial, ces accusations inverses sembleraient plutôt être l'indice qu'on ne s'est pas jeté dans un extrême. Que l'attitude prise ait été décisive et inaccoutumée, c'est ce qui est incontestable; mais l'idée de modération n'exclut point l'idée d'énergie et de fermeté. La situation s'étant fortement dessinée, tout, la conciliation même, y prenait nécessairement un caractère prononcé. Mais la véritable question est celle de savoir si une détermination était nécessaire, et quelle est la portée exacte de cette détermination.

En présence des nouvelles alarmantes, uniformes et répétées qui parvinrent au canton de Vaud dans les journées du 19 et du 20 mai, il n'y avait que deux partis à prendre : le premier, c'était de déclarer ces nouvelles impossibles, et d'attendre paisiblement que le jour se fît dans le chaos. Mais si par hasard ces nouvelles étaient devenues une affreuse réalité? Douteuse sagesse que celle qui court le risque de s'asseoir, sans le vouloir,

[1] Sur l'intervention fédérale, voir ci-dessus, p. 366.

sur une ruine fumante! Le second parti était de reconnaître la possibilité d'une catastrophe, et de prendre une détermination pour le cas où elle aurait lieu : c'est ce qui a été fait.

Sur ce dernier terrain on pouvait encore décider, alors avec entière connaissance de cause, que, quoi qu'il arrivât en Valais, jamais le canton de Vaud ne s'interposerait. Ce principe n'a pas été soutenu avec autant de netteté qu'il eût fallu le faire si on voulait s'opposer aux pouvoirs demandés par le Conseil d'Etat. Il faut bien le dire : On a combattu cette demande par des moyens indirects, tels que la convenance, une fois les pouvoirs obtenus, de revenir au Grand Conseil pour les appliquer, ou même celle de les appliquer sans les avoir, sauf à recourir ensuite à un bill d'indemnité. Questions tout à fait intérieures, particulières au canton et de portée secondaire. Puis aurait-on voulu que le Conseil d'Etat, pour sauver une position fédérale, fît violence à un principe cantonal, c'est-à-dire agît sans le Grand Conseil.

Quant au fond de la mesure, nous ne le discuterons pas, puisque, pour cela, il faudrait discuter le Pacte, ce qui n'est pas peu de chose. Il nous semble seulement, à considérer l'affaire dans son ensemble, que, si le principe de non intervention est de rigueur absolue entre états indépendans, il n'est pas, en revanche, contraire à l'esprit d'une confédération, et d'une confédération qui après tout consacre en principe le droit d'intervention, d'éviter provisoirement par ce moyen suprême le massacre d'une minorité. Nous disons même que, si on n'intervient pas dans ce cas-là, nous ne voyons pas trop quand on le fera. Après quoi, nous reconnaissons volontiers qu'on peut abuser du plus noble principe, et que, sous un manteau d'humanité, peuvent se cacher des passions politiques. Il importe extrêmement d'éclairer à cet égard les intentions, et nous pensons que, sous ce rapport, il est à désirer qu'on soumette à une appréciation sévère les actes du canton de Vaud. Mais si, comme il le paraît, il s'est soigneusement maintenu en dehors de l'intervention politique, nous ne croyons pas qu'il ait manqué d'aplomb ni de modération, dans la position difficile où le contact du conflit le plaçait.

Nous nous sommes un peu arrêté à ce débat, parce qu'il n'est pas seulement cantonal, mais qu'il tient à une situation fédérale aussi délicate qu'importante. La politique calme, bienveillante

et modérée du canton de Vaud, est un bienfait et peut être une nécessité pour la Suisse. Il doit ce rôle, indiqué par l'histoire avant même qu'il fût émancipé et alors que Berne, sans lui, n'aurait pu exercer la prépondérance, il le doit, disons-nous, à sa situation comme grand canton et canton français, à sa prospérité, à sa liberté sage et avancée, à l'absence d'embarras intérieurs et au bon état de ses milices. Il est ainsi le mieux placé et le mieux prêt pour élever la voix entre les extrêmes, entre ceux qui ne veulent rien céder, rien entendre, et ceux qui voudraient tout forcer, tout écraser. Mais, dans un pays aussi compliqué que la Suisse, où les gouvernemens, quels qu'ils soient, dépendent autant de l'opinion publique et des manifestations populaires, une politique de modération, tout en poursuivant sa voie difficile, a bien moins de chance de s'y voir reconnue et comprise; les extrêmes, au contraire, en ont bien plus de trouver momentanément de l'écho. Or, les voilà toujours davantage aux prises, et sur un terrain encore plus brûlant. Avec cette victoire dans le Valais, le parti catholique se sent tout ranimé et rêve peut-être déjà sa revanche. Argovie, de son côté, propose d'abolir les jésuites en Suisse et de reconstituer le Valais. La guerre civile pourrait ainsi, d'un instant à l'autre, passer des cantons à la confédération tout entière. Heureusement la Suisse n'est ni sans moyens ni sans force pour conjurer une pareille catastrophe. Il y a des cantons dont le rôle est de maintenir l'équilibre et l'unité : qu'ils se départent moins que jamais de cette politique vraiment généreuse, et qu'en particulier le canton de Vaud ne s'en laisse détourner ni par lui-même ni par d'autres, lui qui a tellement pour position fédérale de prendre en main cette belle cause qu'il ne peut en rien l'exploiter et ne peut que la faire vaincre !

*****

Lausanne, 10 juin 1844.

POÉSIE.

VERS IMPROVISÉS

SUR L'ESPLANADE DE LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG.

Lorsque l'âme est courbée au vent de la tristesse,
Au souffle dévorant des passions en feu,
Sous le vide ou l'ennui dont la lourdeur l'oppresse ;
Quand fatigué d'un monde à la vaine promesse,
Allangui par le doute, ou trompé dans son vœu,
On descend dans son cœur sans y retrouver Dieu ;

Montez, montez alors sur la flèche élancée ;
Sur ce degré sublime on est plus près du ciel ;
Secouez la poussière ici-bas amassée ;
Prêtez, prêtez l'oreille, inclinez la pensée :
L'universel silence est un lointain appel
Où vous distinguerez la voix de l'Eternel.

Pèlerins engagés dans les routes du monde,
Nous arrivons d'hier, et nous partons demain ;
Nous suivons de l'espoir l'étoile vagabonde,
Et nous étions lassés des longueurs du chemin,
Mais nous avons ici goûté la paix profonde
Que trop souvent là-bas nous cherchâmes en vain.

Le 28 mars 1844.

C. B.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

JUIN.

—

— La loi sur l'instruction secondaire est donc votée par la Chambre des Pairs et dans le sens de transaction et de mitigation que nous avons indiqué. La discussion a été belle, mais, comme tant de belles choses, elle a duré trop long-temps : chaque orateur a parlé un peu trop, et on a eu le temps d'arriver à la fatigue avant la fin. C'est le propre de tout ce qui se prolonge en ce pays de France. — Cette loi, au reste, ne pourra être discutée cette année à la Chambre des Députés, et tout porte à croire qu'elle y sera modifiée. Ainsi on aura à revenir plus d'une fois sur ce sujet et à rouler dans le cercle des argumens.

L'abbé Dupanloup, encouragé par le succès de sa première lettre au duc de Broglie, en a publié une seconde qui a moins réussi : personne ne sait s'arrêter à temps et ne pas abuser.

—

— Le *Rancé* de Châteaubriand a été une déception ; les articles de M. Vinet (dans *le Semeur*), très-beaux et très-respectueux, expriment avec discrétion ce sentiment de regret qu'ont éprouvé les personnes sérieuses. Nous remarquons dans l'article de M. Sainte-Beuve (*Revue des Deux-Mondes*, du 15 mai) ce passage de Bossuet qui indique les conditions à remplir dans une biographie de Rancé, du fondateur de la Trappe :

« Je dirai mon sentiment sur la Trappe avec beaucoup de franchise, comme un homme qui n'ai d'autre vue que celle que Dieu soit glorifié dans la plus

sainte maison qui soit dans l'Eglise, et dans la vie du plus parfait directeur des âmes dans la vie monastique qu'on ait connu depuis saint Bernard. Si l'histoire du saint personnage n'est écrite de main habile et par une tête qui soit au-dessus de toutes vues humaines, autant que le ciel est au-dessus de la terre, tout ira mal. En des endroits, on voudra faire un peu de cour aux bénédictins, en d'autres aux jésuites, en d'autres aux religieux en général. Si celui qui entreprendra un si grand ouvrage ne se sent pas assez fort pour ne point avoir besoin de conseil, le mélange sera à craindre, et par ce mélange une espèce de dégradation dans l'ouvrage..... La simplicité en doit être le seul ornement. J'aimerais mieux un simple narré, tel que pouvait faire Dom Le Nain [1], que l'éloquence affectée. »

Ce n'est ni aux bénédictins, ni même aux jésuites qu'on songe à plaire de nos jours, mais à flatter Mme Sand, à ne pas choquer M. de Lamennais, à chatouiller M. de Béranger, leurs noms et leurs doctrines, et de là une dégradation véritable du sujet. Au reste c'est un trait honorable pour la presse en France, que le ton respectueux et l'absence de critique au sujet de Chateaubriand. Le respect est devenu chose si rare qu'il ne faut pas le blâmer quand par hasard il se rencontre.

Pour nous qui y sommes moins obligés grâce à notre éloignement, nous dirons franchement que ce livre, que l'on concevait si simple, et si austère, est devenu, par manque de sérieux et par négligence, un véritable *bric-à-brac;* l'auteur jette tout, brouille tout, et vide toutes ses armoires.

Les images les plus riantes, les plus folâtres, viennent à tout moment et se lèvent à tous les coins, derrière chaque pilier du cloître, ce qui faisait dire l'autre jour à un plaisant que c'était une vraie tentation de saint Antoine, tant il y a de diables et de jolis diables. Il semble par endroits que la Trappe ait des jours sur les coulisses de l'opéra. — Mais le respect, aussi, nous interdit d'en dire davantage.

— Une seule remarque encore puisqu'elle est générale, et s'applique à toute la littérature d'aujourd'hui. Jamais, notez-le bien, en aucun temps les poëtes n'ont mené un tel deuil de leur jeunesse enfuie et ne se sont répandus à ce sujet en de tels gémissemens. Sans doute de tout temps il y a eu des regrets sur la fuite des années légères : Voltaire en cela ne faisait que suivre Horace et il l'égalait

1 « Cette histoire de l'abbé de Rancé par Dom Le Nain (le frère de M. de Tillemont) a paru, mais elle a été altérée, » remarque en note l'auteur de l'article dont nous extrayons ce passage.

même le jour où il chantait à demi-voix : *Si vous voulez que j'aime encore.....* Fontanes a fait aussi sur ce ton une pièce mélancolique et presque morose intitulée *la cinquantaine*. Mais ces regrets discrètement touchés et une fois exprimés ont fait place, de nos jours, à un deuil public, solennel, inconsolable. Mme de Staël ne pouvait s'accoutumer à cette idée que la jeunesse s'en allait, et ce mot seul de *jeunesse* elle le répétait souvent pour s'en donner la musique et en prolonger l'écho à ses oreilles. L'auteur de Rancé est allé sur ce point au delà de tout ce qu'on aurait pu imaginer, et on peut dire que, s'il est suivi par la foule des jeunes poëtes déjà vieillisans, il mène le deuil avec des pleurs et des plaintes qui sont d'un roi d'Asie. Lisez pourtant, parcourez les œuvres de tous, vous y verrez à divers degrés les mêmes sujets de tristesse, vous y entendrez les mêmes soupirs et, par momens, les mêmes cris : « Mais toi, idole » de ma jeunesse, Amour dont je déserte le temple à jamais, s'écrie » George Sand dans les *Lettres d'un voyageur*, adieu ! malgré moi » mes genoux plient et ma bouche tremble en te disant ce mot » sans retour. Encore un regard, encore l'offrande d'une couronne » de roses nouvelles !..... » En un mot, chez tous, on dit *adieu* de très-bonne heure, et on le répète très-tard, sans pouvoir se décider à se séparer. Il est tel poëte de nos jours qui a commencé d'être atteint de ce regret public de la fuite des années le jour où il a eu trente ans, et même on commence maintenant à gémir tout haut sur cette perte dès vingt-cinq ans. Tant qu'on est encore un peu jeune, cela va bien et a l'air d'une agréable plaisanterie, d'une piquante contre-vérité. Mais quand arrivent pour le coup les années sérieuses, quand *l'irréparable outrage* pèse et se fait sentir, oh ! alors, les soupirs se changent en cris amers, et comme la *jeune Captive* qui *ne veut pas mourir encore*, on crie : *je ne veux pas vieillir !* on crie presque au vieillard le Temps comme Mme Dubarry sur l'échafaud : « *Monsieur le bourreau, encore un instant!* »

Tel est l'effet curieux à étudier et désormais manifeste du génie lyrique dont on a abusé, de cette inspiration de pure fantaisie et de jeunesse où l'on avait tout mis, de cette lacune morale sous des airs de sentiment, de cette vie épicurienne et de plaisir sous un vernis de mysticisme et de religiosité. Là est le mal sérieux, le point à dénoncer. Jamais, dans les vrais siècles de grandes et vertueuses œuvres, on n'a songé ainsi à étaler cette plainte secrète ; on travaillait, on mûrissait, et se sentir mûrir console des fleurs

qu'on n'a plus : on croyait à ce perfectionnement intérieur qui va à l'inverse des graces riantes et qui, en définitive, sait s'en passer.

Si le soleil les a fanées
Elles refleuriront ailleurs.

Notre jeune siècle poétique et lyrique, par cela même qu'il ne sait pas vieillir et qu'il étale à ce degré devant tous sa misérable faiblesse, trahit son point vulnérable, l'inspiration morale positive et la foi qui lui ont trop fait défaut. — Nous demandons pardon à nos lecteurs de cette longue digression trop morale peut-être, mais nul exemple mieux que la *Vie de Rancé* ne pouvait y donner sujet et illustrer la démonstration.

— Le succès de la quinzaine à Paris a été véritablement l'*Antigone* de Sophocle mise en vers par MM. Vacquerie [1] et Meurice, et représentée à l'Odéon avec chœurs et musique. Les vers sont peu satisfaisans; on a pu les lire dans *la Presse;* on se demande comment un calque si rude, si inégal et par conséquent si infidèle de Sophocle (pour le détail), a pu faire illusion à des auditeurs français : mais que voulez-vous? le vent pousse à la Grèce pour le quart-d'heure, et nous sommes voués dans ce siècle d'essais à toutes les renaissances. Le fait est que la pièce a sincèrement réussi; le monde s'y porte, on comprend rien qu'à voir, on devine, on est touché : la grandeur, la simplicité de Sophocle éclatent malgré tout. Au lieu de son groupe de marbre éblouissant et parfait, on a un plâtre rude, une sorte de modèle en terre; les attitudes du moins et l'ensemble des mouvemens conservent une trace de l'immortelle beauté. Les fins connaisseurs peuvent sourire, faire les dédaigneux, railler même tel ou tel détail; ils en parlent à leur aise, eux, ils lisent l'original; cela de leur part revient à dire : *Que serait-ce si vous aviez vu le monstre lui-même?* Pour le commun des spectateurs et du public, et pour un commun même très-distingué, cet essai est utile, instructif et donne à penser; notre éducation littéraire ainsi s'achève, notre instinct critique s'aiguise en divers sens : après Shakespeare, Sophocle. Les préventions tombent, les admirations se précisent, le champ de tous côtés s'élargit. Oh! s'il venait un vrai poëte dramatique, combien il trouverait la place libre et le public disposé! nous ne

[1] M. Vacquerie est le frère de ce jeune époux de la fille de Victor Hugo, qui a péri, l'année dernière, en voulant sauver sa jeune femme.

pouvons que lever les mains en répétant le grand refrain : *Excoriare aliquis!*

On a donné aussi à l'Odéon une jolie petite bluette en vers, *la Ciguë*, par un jeune homme M. Emile Augier : c'est une petite comédie à la grecque ; il y a une idée spirituelle.

— Tel est à peu près la clôture de la saison : car Paris s'en va aux champs : les provinciaux abondent pour l'exposition, mais les *naturels* prennent la poste.

— Sous ce titre *Une Lyre à la mer*, il vient de paraître à Francfort-sur-le-Mein un recueil de poésies françaises par M. Henri Blanvalet : ouvrage d'un poëte génevois, ce recueil a été accueilli sur les bords de notre lac par des éloges très-chaleureux et presque unanimes. Compatriote de l'auteur et ami plus que personne de son talent, nous ne saurions cependant croire à la valeur des louanges qui ne sont justifiées par aucune remarque critique. Il nous semble que la meilleure manière de témoigner l'estime qu'on fait d'un livre, c'est d'y reprendre ce qui peut avertir l'auteur des pentes fâcheuses de son talent. La critique nous a toujours paru devoir être, pour qui la mérite véritablement, comme les amitiés mâles et austères qui ne dégénèrent nulle part en adulation : elles sont difficiles dans nos petits centres intellectuels, à notre époque surtout de camaraderie littéraire.

Il y a, dans le volume de M. Blanvalet, une verve poétique incontestable et qui ne manque pas d'originalité. Mais ce flot qui bouillone et s'élance hardiment, tombe trop souvent dans un moule où se trahit une involontaire imitation. C'est une inspiration de premier jet, qui ne se corrige pas et ne s'épure guère. Le *lent travail*, le soin laborieux, l'oubli de quelques lectures favorites qui ont déteint çà et là trop uniformément sur une *Lyre à la mer*, feraient gagner beaucoup à la poésie de M. Blanvalet. Elle a d'éminentes qualités qui s'entrevoient en germe et qui auraient besoin d'être développées ; des beautés réelles s'y montrent, avec des défauts saillans ; le genre et la manière y font souvent regretter le laisser-aller naïf ou l'art correct du vrai poëte. C'est d'autant plus dommage que M. Blanvalet a de l'entrain, de la verve, une verve caustique et mordante, de l'imagination et une allure pleine d'impétuosité et de hardiesse.

J. V.

La publication des vues de *Berne* et de *Bâle*, par M. Kessmann, a suivi de fort près celle des vues de Lausanne et de Genève. Voilà donc une belle entreprise amenée à sa fin, et de la manière la plus heureuse. Ces deux nouvelles gravures sont pour le moins égales aux deux premières. Cette collection, certaine de son succès à l'étranger, mérite de devenir populaire en Suisse, et nous pensons qu'elle le deviendra. Elle le devra, pour une bonne part, à l'extrême exactitude des portraits ; car ces vues sont de véritables portraits, avec ce mérite

de *physionomie*, que tous les portraits n'ont pas. Il y a environ deux siècles que *Matthieu Mérian* publia une collection des principales villes de l'Europe, au point de vue d'une reproduction plus fidèle qu'idéale. Il est difficile de dire avec quelle force ces représentations à peu près à vol d'oiseau, attachent et retiennent le regard. Ces dessins sans prétention sont de l'histoire ; ils ont quelque chose de l'intérêt des chroniques ; et il semble, en les examinant, que l'on comprenne mieux les événemens contemporains de leur publication. La géographie est un des yeux de l'histoire, et ces gravures sont la géographie des villes de l'Europe.

L'Exposition de peinture qui a eu lieu à Berne dans le courant du mois de mai était presque en entier un produit du sol suisse, et par le nom des artistes, et par les sujets qui les ont inspirés. Genève y comptait pour un tiers, le plus apparent de ses paysages était une grande toile de M. Diday. C'est un lac, dormant au frais sous son rivage parsemé d'arbres, au pied des montagnes. A l'abri d'un des blocs autrefois détachés des hauteurs et qui maintenant se dressent dans l'onde, un groupe de baigneuses se défend des regards indiscrets, mais non pas des doux rayons du soleil ; on sent partout une limpide fraîcheur, l'éclat pur du matin. Le ciel, les eaux, les monts sont rendus avec ce relief étonnant qu'on connaît à M. Diday ; et pourtant cette fougue brillante du pinceau est un piége, lorsqu'elle entraîne l'artiste à négliger des parties qui doivent être laborieusement soignées. Cet ouvrage est une magnifique étude d'après nature, une sorte de tableau de genre dans le cadre d'un grand paysage. — On a particulièrement apprécié, dès cette première apparition devant le public des expositions, la peinture d'un jeune vaudois récemment revenu de Munich, dont le nom se fera remarquer de plus en plus. M. Alfred Van Muyden a conquis d'emblée une belle place dans l'opinion. Son tableau d'une *Bacchante* qui tend du raisin à un enfant, dont elle se plait à exciter le dépit en élevant la grappe hors de sa portée, est remarquable par la grace de l'attitude, le modelé des chairs et la noble beauté du site. Le *portrait de M. Arlaud*, fondateur du musée de Lausanne, est d'une grande vérité de ton, d'expression et de caractère. La *Scène de pillage*, du même auteur encore, offre un mélange de beautés et de défauts qui prêtent à plus d'une critique, mais qui attirent aussi l'attention ; et l'on ne peut s'empêcher de rendre une justice pleine de sympathie et d'estime à ces œuvres d'un talent si vrai et si consciencieux. — Parmi des noms et d'aimables talens déjà connus nous citerons MM. Dunant, de Maffey, Georges, Straub, de Regny, Lacaze de Fribourg, Zelger de Stanz, Mlles Guillebaud, Reinhardt, etc. — M. Mottu de Genève, par la richesse locale des tons, a su réunir sur une de ses œuvres les suffrages du comité de Berne, qui a aussi acheté deux paysages de M. Stephan. L'impartialité éclate dans ce choix, car ces tableaux qui seront adjugés par la loterie aux actionnaires, réunissent à d'autres qualités celle d'une exécution sans reproche. — Une attrayante netteté distingue aussi la *Vue intérieure d'un portique d'Amalfi* par M. Meyer de Zurich : le ciel bleu du midi découpé par les trèfles et les arabesques, le jeu de la lumière sur les dalles, la perspective habilement dégradée de la voûte, tout rend l'illusion complète. — Des paysages par M. Blandin, une vue originale sur la Gemmi par M. de Bonstetten, des

scènes d'animaux par M. Burkard de Bâle, et surtout une rencontre de taureaux dans la haute montagne, arrêtent le regard par quelque mérite particulier. M. Tscharner, amateur qui pourrait se donner pour artiste, a exposé la *Rentrée d'Adrien de Boubenberg* entouré de ses concitoyens, tableau plein de mouvement et d'une composition habile : on y reconnaît Berne déjà forte dans ses commencemens. C'est M. Tscharner qui a modelé la statue du duc de Zæringen destinée à orner le nouveau pont. MM. de Graffenried, Dietler, font de charmantes études à l'aquarelle. — Que de choses forcément sacrifiées dans un exposé si rapide ! Une prédilection particulière nous ramène pourtant encore devant des toiles modestes où le manque d'éclat ne peut annuler l'effet de certaines qualités essentielles et attachantes. Parmi celles-là, nous nous bornerons à nommer *le Fils mourant* de M. Moritz de Neuchâtel : la scène a quelque analogie avec *la Bénédiction paternelle* d'Ed. Girardet ; inférieur à son compatriote pour la franchise et le nourri du pinceau, il semble lui avoir emprunté cette naïveté touchante de sentiment qui élève presques à l'idéal le vulgaire de la vie commune. On est ému par la douleur muette de ce vieillard dont on ne voit pas même les traits et dont le dos voûté s'incline sur le grabat de son enfant. La tête du jeune homme, fatiguée par la fièvre, est d'un caractère bien indigène. Un silence solennel et pénible règne dans cette chambre rustique, où il semble qu'on entende le balancier de l'horloge de bois. L'extrême sobriété des attitudes et des détails complète l'impression. M. Moritz a le fond ; il peut perfectionner le reste et se montrer digne de la renommée de ses compatriotes. — En résumé, dans l'Exposition de Berne, outre bien des œuvres de mérite que nous ne pouvons même indiquer, l'art peut s'attribuer un progrès réel : l'ensemble n'est plus déparé par ces pièces trop médiocres qui font tache décidément, même dans la foule où elles se glissent. H. E.

La Suisse vient d'être aussi subitement que vivement remuée par les événemens du Valais. Nous en donnons l'exposé général, et même la chronique, dans un article à part. S'en tiendra-t-on là ? cette victoire de l'un des extrêmes ne fera-t-elle que remettre en équilibre la balance fédérale qui risquait peut-être de pencher un peu trop de l'autre côté, et qui, dans tous les cas, est bien la plus minutieuse, la plus vacillante, la plus intraitable et la plus ensorcelée balance que l'on connaisse ? Il est difficile de croire que tout soit fini et de ne pas voir dans ce qui s'est passé, le prélude seulement d'événemens plus graves. Laissons de côté toute conjecture plus ou moins fondée sur les intentions, les systèmes ; nous pensons qu'à cet égard une multitude de coups porte à faux, l'histoire de tous les temps le démontre : on accuse qui n'en peut mais, on blâme autre chose que ce qui devrait être blâmé ; on se charge à tort et à travers, à l'aveugle ; on a raison en masse, mais on a fréquemment tort en détail. La cause en est qu'on voit trop exclusi-

vement les personnes, les volontés, les projets supposés ou réels, et pas assez les situations et leurs pentes forcées, tout ce qu'elles font, pour ainsi dire, toutes seules, ou ce qu'elles font faire aux partis sans leur en donner bien conscience. De là résulte que ceux-ci ne peuvent jamais être vrais ni en accusant ni même en s'expliquant, en se défendant. Mais, si l'on doit être bien persuadé d'avance que les partis sont toujours injustes l'un pour l'autre, et qu'ils sauront beaucoup mieux se faire la guerre que se comprendre, ils n'en sont pas moins dangereux, au contraire. Or, ce caractère de toute dissension animée et profonde nous semble déjà frappant dans celle dont la Suisse paraît aussi menacée en nos temps. Car, d'un côté, le réveil religieux qui se fait dans l'église romaine comme dans les autres églises chrétiennes, donne nécessairement à celle-là, même en n'y voyant qu'un réveil, une attitude hostile pour le protestantisme également travaillé dans son sens; et d'un autre côté, il est sûr que les deux adversaires, renfermés chacun dans leur camp, paraissent beaucoup moins occupés de s'expliquer et de se voir tels qu'ils sont, que de se menacer et de se surprendre. Chacun se représente l'autre à sa guise, n'en croit que ce qu'il se figure, et accueille les plus étranges bruits sur son compte. Le parti ainsi jugé crie alors à la calomnie, à la perfidie, et n'imagine rien de mieux à son tour que de faire de même, que de colporter des bruits tout pareils, aussi offensans, aussi invraisemblables. L'opinion publique égarée s'échauffe ainsi de plus belle, et par là s'engage une lutte où des deux parts on regrettera d'être entré, lorsqu'il n'y aura plus à en revenir.

Mais nous ne voulons pas recommencer ce triste sujet ni anticiper sur ce qu'il nous reste à en dire, si par malheur il devait nous occuper encore par la suite. Au lieu de la chronique du présent, puisque nous l'avons déjà faite ailleurs, faisons ici une fois celle du passé : opposons aux scènes de désordre et de guerre intestine que nous venons d'avoir sous les yeux, celles de réconciliation ou d'union que peuvent nous fournir les époques précédentes. Ce n'est pas cependant que la Suisse n'y fût aussi divisée. Elle l'a toujours été, quelquefois même dans ses momens d'énergie et de gloire plus que de nos jours; du moins, le caractère âpre et fort de ces temps, les habitudes guerrières de la nation poussaient alors plus aisément la querelle à d'affreuses extrémités, si elles ne la rendaient pas nécessairement plus profonde. De toutes les guerres civiles de la Suisse,

en effet, la plus atroce et la plus longue a eu lieu dans un âge où la question fédérale n'était compliquée ni de l'antipathie des races, ni de l'opposition religieuse, où les Confédérés étaient tous catholiques et tous allemands. C'est la guerre de Zurich au xve siècle, guerre où cette ville se donna par rancune à l'Autriche, à l'ennemi national, où Schwytz fut si implacable, où eurent lieu les scènes féroces, les scènes de terreur du pont de la Sihl et de la sanglante pelouse de Greiffensée; guerre enfin qui amena Saint-Jacques, ce glorieux désastre, mais qui n'en fut pas moins, en lui-même et dans ses suites, un immense malheur. Combien les haines étaient vives, combien la réconciliation fut difficile et lente, enfin quels singuliers moyens l'époque pouvait fournir à de joyeux et de hardis partisans pour se faire comprendre dans l'amnistie lorsqu'ils en étaient exceptés, tout cela, nous le trouvons assez curieusement réuni dans le trait suivant, que rappelait dernièrement un journal de Zurich même, la *Nouvelle Helvétie*.

« Le 7 mars, dit ce journal, la société la plus ancienne et la plus célèbre de toutes celles qui subsistent encore parmi nous, la société des *Béliers (Bœcke, Schafbœcke)* a célébré avec grande pompe son jubilé quadriséculaire. On sait que sa fondation date des temps de la guerre de Zurich. Lorsque par suite de cette malheureuse guerre avec les Schwytzois et les Confédérés, la détresse fut à son comble, 16 hommes, la fleur des guerriers de Zurich, ceux qui combattaient aux premiers rangs (ce qui leur valut cette dénomination de béliers), firent entre eux une alliance qui s'étendit peu à peu et compta enfin 65 membres. Ils déployèrent dans les dangers un courageux dévouement, et se distinguèrent à la guerre par leurs ruses et leur intrépidité. Quand la paix fut conclue en 1444, Zurich dut sacrifier cette poignée d'hommes généreux; ils se présentèrent eux-mêmes devant le Conseil, demandant que la ville ne refusât pas une paix avantageuse, bien qu'ils ne fussent pas compris dans l'amnistie, car ils sauraient bien sans cela se tirer d'affaire. Alors ils se retirèrent à Hohenkræhen qu'ils avaient acheté, ils s'y maintinrent en vrais chevaliers et prirent même un jour dans une excursion le landammann d'Uri, Fries, sur le lac de Zurich[1];

[1] On prétend même que ce landammann, indigné de l'animosité de Schwytz à leur égard, leur avait donné secrètement le conseil d'enlever quelque magistrat, quelque personnage considérable parmi les Suisses, pour s'en faire un otage. Les Béliers trouvèrent le conseil excellent et, pour montrer combien ils en sentaient tout le prix, ils ne crurent pouvoir mieux faire que de le mettre à exécution sur celui même qui l'avait donné. N'était-ce pas lui déclarer, en effet, qu'ils le regardaient comme la meilleure tête et la plus précieuse de toute la Confédération? On verra dans le texte qu'ils surent lui rendre fort douce, et même regrettable, sa captivité. Tout cela montre que les Béliers et leur ami le landammann étaient gens d'esprit qui s'entendaient à merveille. Mais il n'est pourtant pas probable qu'ils se fussent concertés, et que le landammann eut, d'avance, exactement calculé toute la portée de son conseil.

N. d. D.

mais ils traitèrent leur prisonnier avec tant d'hospitalité et de révérence que lui-même déclara plus tard n'avoir jamais passé des jours si heureux que chez les Béliers. Ils ne lui rendirent pas la liberté avant que les Confédérés n'eussent compris les Béliers dans la paix et ne leur eussent donné trois-cents florins de rançon, que le grand ennemi des Zuricois, Ital Reding, leur apporta à Zurich, en personne. — Depuis ce temps la société compte toujours 65 membres *(Schildner)* sous la conduite d'un supérieur *(Obmann)*; mais il ne reste que peu de descendans des fondateurs[1]. »

Et voilà comment la rancune de Schwytz, du *Taureau* montagnard, fut punie par les gais et hardis *Béliers* de Zurich. Il va sans dire que ce trait plaisant fut aussi le plus doux de cette impitoyable guerre qui divisa la Suisse pendant si long-temps. — C'est peut-être à Grandson et à Morat que les Suisses se trouvèrent le plus unis, le plus au complet, car à Sempach même ils ne l'étaient pas. Et pourtant, dans ces deux dernières batailles, leur cause fut bien moins pure; ils y étaient les instrumens de la politique de Louis XI et ils avaient été les aggresseurs. Mais enfin, après avoir provoqué, il fallut bien se défendre; et assurément Charles, vainqueur au pied du Jura, ne s'y serait pas arrêté. On sait comment les Suisses s'en débarrassèrent, eux et leur bon ami Louis XI, et un peu tout le monde avec eux. Un épisode moins connu de cette mémorable lutte, c'est la part qu'y prirent les vallées neuchâteloises, en concourant de leur côté à la défense générale du pays. Nous recevons, sur ce sujet, un petit tableau en vers dont la couleur animée n'empêche point, ne fait que mieux ressortir, au contraire, l'exactitude historique et topographique des détails A ce double égard, et comme scène poétique et comme scène d'histoire nationale, cette production inédite d'un de nos compatriotes ne peut manquer d'intéresser le lecteur. Les agitations passées y reposent des agitations présentes par la grandeur du spectacle et par son éloignement. Ce récit, d'ailleurs, montre aussi à sa manière combien sous la diversité, sous les divisions si profondément enracinées en Suisse par la nature et par l'histoire, il y a toujours eu, et sur tous les points du pays, un fond de sentiment nationa que l'on ne saurait trop soigneusement entretenir.

1 On dit qu'il n'en reste que trois, dont l'un est M. Gérold Meyer de Knonau, avantageusement connu par ses travaux sur l'histoire et la statistique de la Suisse.
N. d. D.

LA CHAINE,

ÉPISODE DE LA GUERRE DE BOURGOGNE.

Ami, sur le coteau d'où le regard embrasse
Du vallon qui s'étend à nos pieds tout l'espace,
Remontons en causant, tandis que le sentier
Dans l'ombre et la fraicheur se déroule en entier.
Que le matin est frais! que l'atmosphère est pure!
C'est l'heure où la beauté, dans toute la nature,
Eclate, resplendit, sensible à tous les yeux.
Les plantes, les oiseaux, les hommes et les cieux,
Tout parait au matin renaître à l'existence,
Tout promet le bonheur, tout parle d'espérance.
Comme la jeune épouse écarte pour l'époux
De son pudique front tous les voiles jaloux,
La terre, aux premiers feux de l'aube matinale,
Tressaille et, dépouillant la robe froide et pâle
Des vapeurs de la nuit, présente au dieu du jour
Son sein nu, palpitant de bonheur et d'amour.
Qui le dirait, à voir tant de paix, d'harmonie
Nous enseigner les lois d'un paternel génie,
A voir fleurir ici le calme, le repos,
L'abondance qui suit les champêtres travaux,
Que l'homme ait pu jamais, plein d'une ardeur fatale,
Pour des combats lointains fuir la terre natale,
Que ces paisibles lieux, foulés par les soldats,
Des vains maîtres du monde ont subi les débats?
Et pourtant cela fut; et d'un jour de victoire,
Notre orgueil, oublieux des maux que tait l'histoire,
Recherche avec amour le lointain souvenir....
Mais puisse un pareil jour ne jamais revenir!

C'était un beau matin, comme aujourd'hui, peut-être;
Le printemps n'avait pas encor verdi le hêtre,
Et le givre couvrait, comme un manteau d'argent,
Les rameaux du sapin de son éclat changeant;
Mais au sein du vallon tout n'était pas, sans doute,
Calme comme aujourd'hui; — dans les champs, sur la route,
Au seuil de la chaumière, et dedans, et partout,
La foule s'agitait, chacun était debout:

« Il s'approche, il est là, Charles-le-Téméraire,
A l'air farouche, au cœur endurci par la guerre,
Charles, duc de Bourgogne, et maître tout puissant,
Par les droits de l'épée et par les droits du sang,
Des riches Pays-Bas, de la verte Lorraine,
Sanglante sous sa verge et de deuil encor pleine;
Charles qui voit flotter son dragon souverain
Du Rhône à l'Océan, de la Moselle au Rhin;
Charles gonflé d'orgueil, de haine, de vengeance,
Doublement enivré de gloire et de puissance,
Il est là, disait-on, là-haut, tout près de nous;
Ce vallon, le premier, doit subir son courroux,
Le premier, tout couvert de débris, de carnage
Lui livrer vers la Suisse un facile passage! »
Comment ne pas trembler? Comment la mère en pleurs,
Et la fille, et l'épouse en proie à leurs douleurs,
Eussent-elles caché leurs craintes et leurs larmes?
Cependant, de leurs mains, tous recevaient des armes,
Comme au temps héroïque, et leur cœur noble et fier
Mêlait à la tendresse un courage de fer.
Plus d'une alors, plus d'une, au départ inquiète,
Trouva ce cri romain qu'entendit un poëte,
Et qu'après lui l'écho fait encor retentir :
« Défends bien ta patrie et meurs s'il faut mourir! »
Ils partaient, jeunes, vieux, tous les hommes valides,
Mal armés, mal vêtus, pleins d'audace, intrépides,
Terribles, hauts de taille et pourtant beaux à voir,
Tant sur leur front serein brillait un noble espoir!

Ils allaient à la Tour grossir la mince armée
Que Matter, chef habile, y tenait enfermée,
Mille hommes à peu près, Bernois et Soleurois,
Alliés de Rodolphe et ses sujets badois [1],
Bons amis, bons soldats, troupe pour nous zélée,
Mais dont l'aide déjà fatiguait la vallée.
En temps de guerre, hélas! pour le cultivateur,
Tout est plein de regrets, tout est risque et malheur,
Et les champs ravagés, les récoltes détruites.....
Mais ce sont pour les rois des misères petites;
Leurs caprices cruels doivent passer avant,
Ainsi le veut leur gloire..... on l'a dit bien souvent,
C'est assez. Oublions, des humaines querelles,
Tant de fléaux, hélas! leurs moissons trop fidèles;

1 Rodolphe, comte de Neuchâtel, de la maison de Baden-Hochberg,

Oublions leur folie, et cherchons sur les lieux
D'un combat ignoré le tableau curieux.
Il nous faut un effort; au calme accoutumée,
Notre âme à tant de bruit demeure ici fermée.
Cette agitation, ce tumulte incessant,
Ces marches de soldats passant et repassant,
Cette vie inconnue où tout se meut, tout change,
A nos aïeux aussi devait sembler étrange.
Dans le vallon, c'étaient des amis, des guerriers,
Rassemblés avec eux pour garder leurs foyers,
Gens de guerre une fois et gens de labourage,
Ou pâtres sur les monts comme eux, dès leur jeune âge,
Enfans du même sol et des mêmes travaux
Dont ils viennent parler aux heures du repos,
Tandis qu'à la montagne, on voyait la bannière
Du prince redoutable, envahir la frontière.
Ses nombreux escadrons couverts de soie et d'or,
Ses canons effrayans, arme nouvelle encor,
Ses pesans cavaliers toujours placés en tête,
Arrivaient, escortés comme pour une fête,
De valets, de marchands et de filles d'amour.....

Louis Château-Guyon commandait en ce jour :
Il envoie un héraut qui vient, plein d'arrogance,
Réclamer le chemin pour le duc qui s'avance,
Et cela, sans retard, sur-le-champ, ou sinon
Il va faire, dit-il, pendre la garnison.
Matter lui répondit : « Dites à votre maître
» Que nous parler ainsi ce n'est pas nous connaître ;
» Allez, nous n'avons peur ni du duc ni de vous,
» A notre porte ici nous saurons mourir tous! »
Et les troupes, au bruit des cornes mugissantes,
Préparent à la fois leurs armes frémissantes.
Le nombre est pour le duc ; ses soldats aguerris
Pour les nôtres, d'ailleurs, montrent un grand mépris.
Ceux-ci, moins orgueilleux dans leur calme courage,
Sur leurs fiers ennemis ont un double avantage :
Leur bon droit, et leur poste. — Ami, tu vois, d'ici,
De ce petit vallon l'ovale rétréci ;
A peine la montagne, à son pied séparée,
Entre ces deux rochers laisse-t-elle une entrée ;
Au fond, aucune issue ; on dirait que les cieux
Voulaient contraindre l'homme à rester dans ces lieux,
Et peut-être est-il vrai que, seule, l'habitude
Sait garder le bonheur dans une solitude.

Un sentier, vers la France, un étroit défilé,
Que suivait au matin quelque pâtre isolé,
C'était tout le chemin : dans leur patrie heureuse,
De nos arts, maintenant, la route industrieuse.
Car les rochers vaincus et les monts aplanis
Ouvrent de toutes parts cent portes au pays.
La science a dompté la nature rebelle,
Et s'assied où l'oiseau n'osait fermer son aile.

Ce dur chemin, couvert de rochers et de bois,
Etait le seul alors pour nous, et pour les rois :
La Tour-Bayard, — ce nom était d'heureux présage, —
Sur le roc élevée, y gardait le passage.
C'était le défilé que Matter défendait ;
C'était là que sans peur, tranquille, il attendait
Et les canons du duc et toute cette armée
Qui de tant de succès lassait la renommée,
Prêt à leur opposer ses chétifs bataillons
Confians dans leur force, ainsi que des lions,
Et dans ce que Dieu même, en cette gorge sombre,
Prêtait de secourable à leur trop faible nombre.
Sur la tour, et derrière, au sommet des rochers,
Adroits dans l'art de Tell se placent les archers,
Le reste, divisé, dans le ravin s'embusque.
Enfin, pour prévenir une attaque trop brusque.
Une chaîne est tendue en travers du chemin.
La hache, à coups pressés, frappe le noir sapin,
La forêt s'en émeut, et le ramier tranquille
S'enfuit en gémissant de son antique asile ;
Bientôt avec fracas, vingt arbres, sous leur poids,
Font retentir le sol, ébranlés à la fois ;
Sur la route on les traîne, et la flamme rapide
De ces bois résineux s'élève en pyramide.
La chaîne a, trois cents ans, consacré le chemin !
Moi je l'ai vue encore, et, de ma faible main,
Secouant tout pensif ses anneaux séculaires,
J'évoquais dans l'écho des bruits anniversaires.

Cependant l'avant-garde, avec cris et fracas,
S'avançait, croyant bien qu'on ne l'attendrait pas,
Pour tenter à plaisir une lutte inégale.
Ce feu, ces tourbillons qui montent en spirale,
Vont lui faire sans doute un chemin mieux frayé,
C'est la guerre déjà qui sévit sans pitié....

Ils croyaient ! tout à coup, cent flèches bien visées
Viennent sur les premiers répondre à ces pensées ;
Ils tombent, et bientôt d'autres, atteints comme eux,
Jonchent le sol, frappés d'un trait mystérieux.
La surprise, l'effroi s'emparent de leurs âmes....
Pressés dans le ravin, repoussés par les flammes,
Nul salut, nul moyen de vaincre et de sortir.
Leur nombre, leurs chevaux, au lieu de les servir,
Leur sont un embarras dans ce péril suprême.
Leur force en ce moment devient leur danger même.
D'un élan généreux, les plus hardis, en vain,
Se jettent en avant pour forcer le chemin ;
Leurs efforts isolés, leur audace impuissante
Trouvent la mort partout ; la terre frémissante
Sous leurs pas ennemis semble entr'ouvrir ses flancs ;
Un désordre fatal se met dans tous les rangs ;
On maudit, on blasphème, on veut fuir, — et la fuite,
Par les renforts nouveaux que la distance excite
Et dont les flots mouvans, l'un par l'autre poussés,
Se suivent comme l'onde et nombreux et pressés,
La fuite est impossible, ou leur devient funeste :
De la déroute affreuse elle achève le reste.
Ils courent s'écrasant, furieux, égarés,
Ou cherchent au hasard des sentiers ignorés ;
Mais partout nos soldats garnissent le passage,
Et le succès partout seconde leur courage.

Enfin, las de frapper un ennemi fuyant,
Ils reviennent joyeux près du foyer brillant,
Et, d'arbres lui livrant une nouvelle proie,
De leur feu de combat ils font un feu de joie !

Charles, sombre, irrité, s'en alla vers Grandson
Où Dieu lui réservait sa seconde leçon.

F. B.

BULLETIN.

—

Lectures allemandes, par M. Nessler.

Cet ouvrage est composé de trois parties, qui peuvent se réduire à deux, dont l'une ne comprend que des *phrases*, et l'autre des *assemblages de phrases* ou des discours suivis.

Les *phrases* sont distribuées en groupes, dont chacun se rapporte à un para-

graphe de la syntaxe, et représente, sous des formes diverses, ou une des espèces de la proposition, ou la combinaison de plusieurs propositions en une seule. C'est la syntaxe en action, mais judicieusement réduite à ses élémens principaux. L'auteur a eu le double soin d'ajouter, par le choix des exemples, l'intérêt moral ou esthétique à l'instruction grammaticale, et de lier ces phrases les unes aux autres par l'unité de l'idée, en sorte que chacun des groupes forme en quelque sorte un discours suivi. Rien d'insignifiant ou de vulgaire; rien qui laisse l'âme oisive en occupant la mémoire et le sens logique; rien non plus de cette variété sautillante et de ce pêle-mêle, qui, dans d'autres ouvrages dirigés vers le même but, produit au bout de peu de temps la fatigue et une espèce de dégoût.

Arrivé à peu près à mi-côte, c'est-à-dire après avoir présenté en action toutes les espèces de propositions simples, l'auteur repose et exerce en même temps l'esprit de ses élèves, en leur racontant, dans une série de paragraphes, une histoire d'une certaine étendue (celle de *Joseph*) où toutes les formes que les exercices précédens leur ont rendues familières se reproduisent et se multiplient, non plus dans l'ordre tracé par la grammaire et suivi jusqu'à cet endroit du livre, mais dans l'ordre que détermine le cours de la narration. Ici nous nous rapprochons de la liberté ordinaire du discours ou de la parole humaine, sans la réaliser encore tout entière. Toutes les formes qu'on n'a pas encore étudiées sont exclues, mais sans violence, parce que la grande simplicité de cette histoire ne les réclame pas. Il n'y a donc ici rien de forcé, rien de bizarre. Ceci mérite d'être apprécié. On n'a peut-être pas assez réfléchi à combien de mauvaises impressions l'esprit de l'enfant est livré par une certaine manière de former ou de grouper les exemples grammaticaux. Ce n'est pas un petit mérite à l'auteur d'avoir su, en s'astreignant à l'ordre prescrit par la science, rester toujours simple, naturel, élevé. Il y a, dans un tel bonheur, plus d'industrie et plus d'esprit qu'on ne le croirait d'abord.

L'histoire de Joseph achevée, l'auteur se remet en marche, et s'élève, avec ses jeunes lecteurs, vers de plus grandes complications. Les différentes sortes de propositions coordonnées et subordonnées sont étudiées; mais on doit comprendre que, tout en continuant à plier le discours aux exigences de son but, l'auteur est désormais plus libre, car il a maintenant le droit d'employer à peu près toutes les formes dont le discours ordinaire fait usage. Sans doute que, livré à lui-même, et uniquement préoccupé du soin de rendre sa pensée, un écrivain ne rencontrerait pas précisément toutes les formes, toutes les combinaisons grammaticales que notre auteur est obligé de provoquer, pour ainsi dire, et de faire abonder; il faut bien que l'intention se trahisse, et le professeur de grammaire ne peut pas se cacher toujours; mais son dessein ne le domine jamais au point de donner à l'enfant de mauvaises notions ou de mauvaises habitudes de style.

Je n'ai d'ailleurs point d'objections à faire contre les bases grammaticales de ce travail; tout au plus exprimerais-je quelque doute au sujet du § 11 (p. 9) consacré aux adverbes de *causalité;* il me semble que ce n'est qu'à la faveur d'une application abusive du mot que plusieurs de ces adverbes ont pu être ainsi dénommés.

Ce que j'appelle la *seconde* partie en forme deux dans la table des matières.

La première de ces deux sections se compose de narrations, la seconde de descriptions et de tableaux. Une règle générale de progressivité, dont l'observation n'expose à aucun des dangers que l'auteur a rencontrés et évités dans la première partie, a déterminé l'ordre des morceaux; le mérite de l'avoir respectée, pour être peu apparent, n'en est pas moins réel, et je crois pouvoir dire que l'auteur l'a, sous tous les rapports, observée avec scrupule. Quant au choix des morceaux, dont la source est généralement classique, il n'est pas seulement satisfaisant, il est remarquable par l'utilité, l'agrément et la nouveauté.

Les livres du genre de celui-ci ne sont trop souvent que des variantes les uns des autres. Celui de M. Nessler nous a paru original. La simplicité des matières et des idées le met à la portée de tous les enfans qui sont capables de recevoir l'enseignement grammatical auquel ce livre doit servir d'application immédiate. Je n'y ai trouvé aucun morceau dont l'exclusion puisse être commandée par une considération de quelque gravité; deux ou trois seulement m'ont paru pouvoir être remplacés avec avantage dans une seconde édition. Ainsi, à la page 42, le fameux exorde de *Bridaine*, où les pauvres sont appelés les meilleurs amis de Dieu, et les riches les oppresseurs de l'humanité souffrante; à la page 130, le *Chasseur de chamois*, légende à laquelle je n'ai pas su trouver un sens raisonnable; et à la page 170, *Arion*, dont la conclusion, agréable sans doute à la vanité des poëtes, paraît peu conforme aux faits et peu fondée en droit.

En résumé, le choix de lectures de M. Nessler mérite un accueil très-favorable, et son introduction dans nos écoles est propre, nous le croyons, à donner une impulsion vive à l'étude de la langue allemande. A. V.

Les Juifs d'Europe et de Palestine. Voyage de MM. Keith, Black, Bonar et Mac-Cheyne, envoyés par l'église d'Ecosse. Traduit de l'anglais par le traducteur de la vie et des ouvrages de J. Newton et des pensées de T. Adam. Paris, chez Delay, 1844. Lausanne, Ducloux. Prix: 5 fr. de Fr.

Il est peu de personnes qui ne connaissent un petit livre sur l'*Evidence des prophéties*, extrait du docteur Keith. Nous avons souvent désiré, en parcourant ces pages saisissantes, d'entrer encore plus complétement dans les détails de ce grand sujet et de connaître le voyage lui-même dans les lieux saints et dans tous ceux où l'on a constaté l'accomplissement littéral des menaces prophétiques. Le pieux traducteur, auquel nous devons déjà tant d'excellens ouvrages, s'est chargé de réaliser ce vœu et l'a fait avec son succès et son habileté ordinaires. Il a donné dans une introduction, outre quelques morceaux éloquens de M. Gaussen, un extrait du *Semeur* qui contient des idées précises et savantes sur les livres religieux des Juifs. — Quant au livre lui-même, c'est-à-dire au voyage des ministres écossais envoyés pour chercher des informations sur les Juifs, il est aussi intéressant qu'on peut le supposer. Il donne le récit le plus circonstancié des incidens et des difficultés d'une telle mission au travers de l'Egypte, du désert, de la Palestine, de la Syrie, de la Turquie, etc. A chaque pas, pour ainsi dire, de cette narration, on se trouve avec les voyageurs sur la trace de quelqu'une de ces coutumes orientales qui nous surprennent parfois dans la Bible, ou bien sur le théâtre même des événemens qu'elle nous apprend. Et pour compléter le

précieux trésor de connaissances et d'intelligence qu'il ouvre sur les lieux saints, l'ouvrage renferme une carte de la Judée et un plan de Jérusalem.

DISSERTATION SUR LE CRÉTINISME, par le Docteur BERCHTOLD-BEAUPRÉ. Fribourg, imprimerie de L.-J. Schmid. 1843. Prix : 5 batz.

Ce traité est divisé en diverses parties où l'auteur examine son sujet en détail. Les causes du crétinisme d'abord, par la discussion des hypothèses qu'ont faites là-dessus quelques savans; sa définition et son examen approfondi, d'après le fameux Mémoire du Docteur Troxler; la première résolution prise dans une séance de la Société des sciences naturelles à Fribourg, en 1840, pour arriver à un institut expérimental où cette maladie pût être étudiée et combattue avec suite; des considérations typographiques sur le canton et sur la ville de Fribourg; une visite à l'Abendberg, à ce célèbre et unique asile où l'on essaie l'éducation des enfans crétins; et enfin un résumé des idées de l'auteur sur le crétinisme : voilà la série de faits et de réflexions qui sont développées dans cet intéressant ouvrage. Il est fait avec beaucoup de savoir et de chaleur.

L'ABENDBERG, établissement pour la guérison et l'éducation des enfans crétins, à Interlaken, canton de Berne. Premier rapport par le Docteur GUGGENBUHL; Traduit de l'allemand par le Docteur Berchtold-Beaupré. Fribourg, imprimerie de L.-J. Schmid. 1844. Lausanne, Ducloux. Prix : 7 batz.

L'introduction de ce rapport, si précieux par les espérances qu'il donne aux amis de l'humanité, est de M. le professeur Troxler, qui s'est activement et utilement occupé, soit du crétinisme, soit de ses causes, soit des moyens curatifs. Le dévouement de M. Guggenbühl en se chargeant d'une tentative aussi rebutante et aussi difficile que celle d'un hospice d'enfans crétins, mérite un succès qu'il obtient. Dans le compte-rendu de ses premiers essais il fait l'historique de l'établissement et des dons que l'intérêt public ne pouvait manquer d'accorder à une entreprise si éminemment charitable. Le nombre total des enfans traités est de trente. Six ont été rendus au développement normal, seize sont encore en traitement, les autres ont été renvoyés avec amélioration physique, à l'exception de deux qui sont morts. Voilà des faits certains et encourageans, dont le rapport donne l'histoire détaillée et attachante; ainsi qu'un grand nombre d'observations utiles et savantes sur cette terrible maladie, son siége, ses effets et ses causes.

EMMA OU LA PRIÈRE D'UNE MÈRE, par l'auteur des récits d'une grand'mère. Paris, chez Delay, 1844. Lausanne, Ducloux. Prix : 1 fr. 5 r.

Une orpheline, qui se souvient de la dernière prière de sa mère sur sa tête enfantine, rencontre un guide dans une amie de cette mère qui lui apprend à comprendre ce qu'on demandait pour elle à Dieu. Pour demeurer fidèle aux convictions qu'elle a reçues, elle refuse un mariage qui lui plairait; mais l'histoire n'a pas d'autre dénouement que le bon exemple qu'elle donne.

AUX MAITRES ET AUX SERVITEURS; traduit de l'allemand de J.-G. LAVATER. Lausanne, chez Jenny Duret, éditeur. 1844. Prix : 2 batz.

On a recueilli, dans ce petit ouvrage, quelques-unes de ces exhortations familières et évangéliques adressées par Lavater aux personnes auprès desquelles

son zèle chrétien le forçait sans cesse d'agir. Celles-ci, adressées particulièrement aux domestiques, seront bien utilement méditées. Leur langage est simple, leurs conseils précis, leur amour sincère et par conséquent persuasif.

COMMENTAIRE DU NOUVEAU-TESTAMENT à l'usage des familles et des individus qui veulent lire avec fruit la Parole de vie, ou l'Evangile clairement expliqué dans tout ce qu'il a de plus difficile pour le commun des fidèles, d'après les plus célèbres commentateurs français, anglais, allemands et américains. Ouvrage indispensable à la plupart de ceux qui lisent ce saint livre, attendu qu'outre une explication claire et simple de tout ce que l'ignorance en histoire, géographie, archéologie, etc., empêche de comprendre, il contient une solution satisfaisante de tout ce qu'elle érige en objections. Par CHARLES FRAISSINET, pasteur de l'église réformée de Sauve. 1844. Paris, librairie Delay; Lausanne, Ducloux. Prix des deux volumes dont se compose l'ouvrage : 4 fr. 50 rap.

En lisant attentivement le titre de cet ouvrage on apprendra mieux que par aucune annonce, quelle idée on doit s'en former. Voici les noms que M. Fraissinet indique, avec beaucoup d'humilité, comme ses garans, ses autorités et ses sources : Chrysostôme, Athanase, Jérôme, Augustin, Luther, Calvin, Théodore de Bèze, Desmarets, David Martin, Leclerc, Beausobre et Lenfant, Spanheim, Don Calmet, Richard Simon, Thomas Scott, Henry, Lisco, Olshausen, Cellerier, Hodge et Basset. Un petit vocabulaire des mots les plus usuels, parmi ceux qu'il faut expliquer, précède le Commentaire, et en simplifie, en partie, le travail.

LE MASSACRE DE VASSY, d'après un manuscrit tiré du couvent de Vassy. Par HORACE GOURDON, ministre de l'Evangile. Deuxième édition, revue et corrigée. Paris, librairie Delay; Lausanne, Ducloux. Prix : 5 batz.

Cette relation a été tirée d'un livre imprimé peu de temps après le massacre de Vassy, scène de meurtre dont l'horreur égale celles de la Saint-Barthélemy : elle paraît avoir été écrite par un témoin oculaire. Deux gravures en augmentent l'intérêt : l'une, moderne, représente la grange où eût lieu cet épouvantable épisode des persécutions religieuses essuyées par les protestans; la seconde, imitée de deux gravures anciennes conservées l'une à Paris l'autre à Florence, montre le massacre lui-même dans toute sa pleine et naïve horreur. Tout l'ensemble de cette brochure est aussi curieux que triste et péniblement instructif.

MEDITATIONS PIEUSES par ISAAC WATTS, D. D. Traduites de l'anglais. Nouvelle édition, précédée d'une notice sur l'auteur. 1844. Paris, librairie Delay; Lausanne, Ducloux. Prix : 7 batz.

Dans l'intéressante notice ajoutée à cette édition d'un livre déjà trop apprécié par le public pour qu'il soit besoin d'en faire de nouveaux éloges, se trouve un trait particulier qui nous a frappé par son honorable singularité. Watts, malade, s'en alla passer huit jours chez un ami et y resta trente-six ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort. Quel éloge plus beau du cœur et du caractère de cet homme éminent, si aimé dans la famille qui avait le bonheur de le garder ainsi, qu'elle regardait cette visite comme « la plus courte qu'elle eût jamais reçue. » —

Watts avait été pasteur, et écrivain d'une immense activité. Ses psaumes et ses hymnes, adaptés au culte, ont été réunis dans un volume qui s'est répandu en nombre tel que la Bible seule, en anglais, surpasse la publicité de ce livre. Les *Méditations pieuses* sont tirées d'un ouvrage intitulé : *Discours sur l'amour de Dieu et sur l'utilité et l'abus des passions dans les choses religieuses;* elles ont eu aussi un immense débit.

LE BON EXEMPLE, pièce enfantine en un acte, par Mlle H.-L. P., âgée de neuf ans. Représentée pour la première fois à Nyon le 14 et, sur le théâtre de Genève, le 20 février 1844. Publiée sous le patronage de la société de l'Harmonie au bénéfice de l'Asile de Nyon. 1844.

Dans ce petit dialogue où se dessine seulement la vie de famille de deux jeunes sœurs dont l'une corrige l'autre par son exemple, il y a beaucoup plus de jugement dans certains traits et d'imagination dans certaines réflexions qu'on ne pourrait en supposer à un enfant de neuf ans. Les enfans sont naturellement prêcheurs, beaucoup plus qu'on ne le suppose ; sans doute parce qu'ils sont imitateurs et toujours prêchés eux-mêmes : mais dans cette petite pièce respire un amour réel du devoir, un sentiment réel de son importance. On y trouve même un germe de solide raison qui rendra sans doute l'intéressant auteur capable de résister aux fâcheuses influences de ses succès publics. La bonne action qu'il y ajoute, n'altérera non plus, nous l'espérons, par aucune sorte de vanité, le développement sérieux et simple de son esprit. L'avenir de l'intelligence, aussi bien que la santé de l'âme, dépendent chez tous les êtres bien doués de ce sérieux et de cette simplicité.

DEUTSCHES KIRCHENLIEDERBUCH *(Recueil de Chants d'église)*, par J. P. LANGE, professeur de théologie à l'université de Zurich. 4e et dernière livraison. — DIE KIRCHLICHE HYMNOLOGIE, etc. *(Le Chant d'église, partie théorique)*. Par le même. — Zurich, Meyer et Zeller, 1843.

QUELLENSAMMLUNG ZUR GESCHICHTE DES NEUTESTAMENTLICHEN CANONS BIS AUF HIERONYMUS *(Recueil de sources pour l'histoire du Nouveau-Testament jusqu'à saint-Jérôme)*, par J. KIRCHHOFER, professeur de théologie à Schaffhouse. 3e et dernière livraison. — Zurich, Meyer et Zeller, 1844.

Nous avons déjà rendu compte de ces deux recueils (voir nos *Bulletins* d'avril et de novembre de l'année dernière). Les livraisons que nous annonçons aujourd'hui, achèvent d'en montrer l'utilité et l'intérêt. Ce sont, dans le premier, de nouvelles séries de beaux chants religieux de divers auteurs, sur la vie chrétienne, publique et privée, les fêtes, les mariages, la vie de famille, puis sur la mort, le tombeau, l'immortalité, le ciel et la majesté de Dieu ; enfin un traité de science *hymnologique*, de savantes et précieuses remarques historiques et critiques sur le chant d'église, sur ses principales périodes de développement, etc. Dans le second recueil, la dernière livraison contient, sur l'objet de l'ouvrage, des citations et traductions des auteurs hérétiques et païens, de Lucien, de Celse, des Gnostiques, etc. Ces travaux, par l'érudition et les recherches qu'ils supposent, font honneur à la science, et nous montrent qu'elle est honorée en

effet parmi nos confédérés de la Suisse orientale. L'exécution typographique est digne de la bonne renommée des presses de Zurich.

NEUE HELVETIA. Recueil mensuel, seconde année. Zurich, 1844, Meyer et Zeller; Lausanne, Ducloux. Prix : 7 fr. de Suisse.

Cette intéressante publication (voir notre *Bulletin* d'avril 1843) continue et s'est développée. Elle a une partie politique et une partie littéraire.

PETIT DICTIONNAIRE DES ENFANS; par M. Soulice. Paris, Hachette, 1843. 1 vol. in-8°. Prix : 1 fr. 20 rap.

Quoique ce petit volume ne soit plus une apparition de fraiche date, c'est un service à rendre aux mères de famille, ainsi qu'aux personnes vouées à l'éducation de la jeunesse, que de le signaler comme une des publications utiles parmi le déluge des livres d'instruction qui ne le sont guère.

En enseignant des langues vivantes, on est souvent frappé de l'inconvénient de mettre entre les mains des enfans nos lexiques ordinaires. Plus on exige que les jeunes élèves *travaillent*, plus cet inconvénient devient grave, surtout quand on leur demande des traductions ou des compositions dans une langue étrangère. Les *grands* dictionnaires fourmillent de mots, d'expressions, d'explications qui, à propos d'une innocente recherche grammaticale, se transforment, pour de candides et ingénus écoliers, en funeste arbre de science, les initiant prématurément, par la linguistique, à la connaissance de choses que la morale s'efforce de tenir aussi long-temps que possible, éloignées de leurs jeunes imaginations si impressionables.

C'était donc une idée fort heureuse que d'écarter cet inconvénient, en rédigeant à l'usage exclusif de l'enfance un dictionnaire qui lui offrît ce qu'elle a besoin de savoir mais sans ce mélange dangereux de ce qu'elle doit ignorer encore. Aussi est-ce principalement dans l'intérêt des petites filles, que les mères et les institutrices devraient voter des remerciemens à l'auteur.

Quant aux détails de l'ouvrage, sans vouloir porter ici de jugement définitif on ne saurait qu'applaudir à l'idée fondamentale qui a présidé à cette rédaction. L'auteur devrait s'associer avec quelque allemand instruit, afin de donner, d'après ce même système, un petit dictionnaire *français-allemand et allemand-français* aux enfans de cette nation studieuse, parmi lesquels l'étude de la langue française devient de plus en plus obligatoire, depuis que la force irrésistible de la vapeur fait tomber une à une les barrières internationales de toute espèce.

H. P.

LE CATHOLICISME PRIMITIF. Publié par la Société de Toulouse. 1844. Chez Delay, libraire; Lausanne, Ducloux. Prix : 25 rap.

Ce discours vif et solide sur le christianisme primitif et catholique n'est pas précisément un livre de controverse; ou plutôt il ne l'est qu'en recherchant les caractères essentiels du vrai catholicisme, en prouvant aux personnes de toutes communions religieuses qui n'ont pas ces caractères, qu'elles se flattent vainement d'appartenir à la véritable église universelle ou catholique.

(*La suite du Bulletin au prochain numéro*).

MADAME DE FLERS.

III [1].

Une dizaine de jours s'étaient écoulés pendant lesquels, chose miraculeuse, le docteur était revenu deux fois. Grace à son intelligence des moyens de guérison que la nature met partout à la disposition de l'homme, il était parvenu à procurer à son malade une espèce de bien-être dans sa difficile position, à créer, pour son traitement et son régime, toutes les choses nécessaires. Paul, Mme de Flers et Mariette, instruits par lui, se partageaient les fonctions de garde-malade, en sorte qu'on avait pu se dispenser, à leur satisfaction commune, d'introduire une personne de plus dans leur étroit intérieur. Mme Raimbault, non contente d'avoir cédé à un autre les soins de son fils et de sa domestique, s'employait aussi à rendre la cuisine un peu plus digne des délicatesses d'un étranger, et y parvenait à force d'art et de savoir faire. La petite colonie avait donc subi glorieusement les phases de tous les commencemens de société humaine. Les difficultés de la matière étaient presque vaincues. Avec de l'argent, on avait même un messager qui allait exprès, tous les deux jours, à la plaine et en rapportait certaines ressources supplémentaires contre les besoins du corps et de l'esprit : des comestibles, des lettres, des journaux et des livres.

Mme de Flers ne sortait guère de la chambre du blessé, où ses aides ne restaient que pour la seconder à certains momens. Malgré l'air vivifiant et balsamique dont le courant des heures, ou souvent

[1] Voyez la livraison de juin, p. 334 de ce volume.

une fraîche brise, renouvelait les flots dans cette retraite, la jeune femme souffrait un peu de sa reclusion. Une sourde langueur l'invitait à s'appuyer au bord de la fenêtre, si petite qu'elle livrait tout juste passage à sa tête et à son bras. De là, elle ressemblait, pour les bergers et surtout pour Paul quand il traversait l'alpage, à un beau portrait encadré dans un bois enfumé, regardant la toile immense d'un superbe paysage. L'azur doré, transparent, profond du ciel des montagnes entourait d'un cercle inégal et magique cette grande perspective. Groupées des deux côtés, les cimes entrelacées descendaient vers le fond lointain, en mariant l'inclinaison de leurs croupes et la dégradation de leurs couleurs. La plaine, plate et dormante, laissait étinceler au soleil, comme les écailles d'argent d'un grand serpent, les sinuosités de son fleuve. Une harmonie singulière avait disposé toutes les lignes, toutes les teintes, tous les mouvemens de ce monde où l'œil se perdait aux détails infinis, et s'enchantait en se perdant. C'était si paisible, si beau, si doux, si gigantesque, qu'on y oubliait involontairement la contemplation et jusqu'au sentiment de sa propre vie. Mme de Flers n'était pas rêveuse; cependant elle cédait à ce charme et s'y complaisait avec un peu de mélancolie.

— N'est-ce pas M. Raimbault qui passe là-bas, Antonie? demanda M. de Flers.

— Oui, répondit la jeune femme. Voulez-vous que je l'appelle?

— Priez-le de s'informer auparavant de l'endroit où se tient le taureau, et s'il ne serait pas possible de le faire mettre à l'étable.

— Pourquoi donc?

— Je voudrais que vous sortissiez; mais sans danger.

— Comment vous laisser, mon ami?

— Vous m'enverrez Mariette. Elle me suffira pour quelques heures.

— En êtes-vous sûr? reprit la jeune femme en souriant.

— Puisque je le veux : dit-il gravement.

— Mais je n'en ai nulle envie.

— Ne me contrariez pas.

— J'aimerais mieux rester avec toi! continua-t-elle, avec la même grâce souriante, sans s'intimider de l'impatience que commençait à déceler le ton de M. de Flers.

Celui-ci reçut de Paul, qui les interrompit, des assurances répétées sur la tranquillité des environs et sur le soin des bergers à

tenir enfermé, pendant le temps de la promenade, l'animal dangereux. — Leur avez-vous dit, M. Raimbault, reprit-il encore, que je leur paierais amplement la peine que je leur donne?

— Cela n'était pas nécessaire, repartit Paul, et même les aurait pu choquer. Ils ne sont pas habitués encore à vendre leur obligeance et leurs moindres services : toutefois cela pourra venir, si la mode nous envoie des cohortes élégantes pour gâter nos montagnes sous prétexte de les admirer. Nos gens, comme d'autres, se dédommageront alors de la perte de leur dignité d'hommes égaux de tous les hommes, par la cupidité et par le gain, quoiqu'ils possèdent cette dignité à un point remarquable. Ils apprendront, à leur tour, à exploiter les visiteurs étrangers, et ils y mettront la finesse et le sang-froid qui les caractérisent. Pourquoi ne consentiraient-ils pas à être traités comme des subalternes, une fois qu'on leur aura fait comprendre qu'on les regarde comme tels? En attendant, Monsieur, ces gens vous rendront volontiers toutes sortes de services, mais sans attendre une rétribution pour chacun, et surtout sans penser que de l'argent puisse jamais compenser du dédain.

— Ainsi, dit M. de Flers étonné, il faudra payer ces Messieurs en considération et en courbettes.

— Nullement : ce serait sauter, d'une manière étrange, au delà du point juste. Il faut seulement, pour vivre bien avec eux, et avoir vraiment une reconnaissance juste de leurs procédés, se résoudre à les regarder et à les traiter comme ses semblables ; dans un autre état, toutefois, qui leur permet d'accepter plus tard une récompense ou, mieux, un souvenir de vous.

— Cela est bien raffiné, Monsieur Paul ; dit le blessé avec un sourire qui n'était pas sans douceur. J'ai peur de n'être point digne de l'honneur que vous me faites en me donnant cette explication. Je ne suis pas propre à rien estimer beaucoup d'avance, ni à tendre fraternellement la main au premier homme venu. Passez-moi ces faiblesses ; ainsi que celle de n'être pas républicain, et de croire excessivement peu à la dignité humaine. Je ferai de mon mieux, malgré cela. Votre tâche, jeune homme, est bien plus aisée ; car, vous l'avez deviné, il faut que vous ajoutiez à vos bons offices celui de conduire Madame dans quelque lieu charmant, où elle puisse se distraire un peu de ses ennuis de recluse.

— Quelle méchanceté! interrompit-elle avec une moue un peu blessée, que ne démentait pas le léger tremblement de sa voix.

— Allez donc, poursuivit-il comme sans l'entendre, et d'un ton de bienveillance tranquille : profitez de la soirée qui s'avance.

— Ne croyez pas Monsieur de Flers aussi hautain qu'il se montre, dit la jeune femme, après un silence qui avait duré tout le temps qu'ils mirent à traverser le pâturage, le petit passage au-dessus du couloir de sable, et ce qui restait de gazon au delà. Paul ne répondant rien, elle essaya de nouer l'entretien en lui demandant où il la conduisait.

— Là-bas, dit-il : sur ce monticule que vous voyez d'ici. Nous y serons un peu hors de l'enceinte de la gorge, comme sur un balcon placé au front de la chaîne d'alpes qui continue des deux côtés, avec une grande vallée à nos pieds et d'autres alpes en face.

— Restons ici, interrompit-elle. Je me sens lasse, et toute disposée à admirer sans aller plus loin. La perspective est très-bien comme cela. Je ne la conçois pas plus belle. Voici un siége de mousse, émaillé de mignonnes fleurs roses : c'est délicieux.

Trop évidemment contrarié, Paul se plaça à quelques pas d'elle, debout sur un petit bloc de rocher, derrière lequel s'élançait la tige lisse et droite d'un sycomore ; égaré aventureusement, le dernier de ses frères, jusqu'à ces hauteurs, il n'avait pu y atteindre toute sa croissance. Mme de Flers s'enquit de cet arbre, et, en paraissant l'examiner, elle remarquait le caractère naïf, naturel, noble et pur de toute la personne de son compagnon : ce caractère s'harmonisait à merveille avec le site et toutes les puissances idéales de sa beauté primitive. Des mèches ondulées de cheveux châtains, assez longs et fort abondans, s'échappaient d'une petite casquette d'étudiant, rejetée en arrière, et qui ne gênait en rien l'éclat d'un œil aussi bleu, aussi profond, aussi transparent que le ciel. Un superbe front, bien coupé, hardi et doré librement par le soleil, donnait de la fermeté et de la pensée à une figure dont l'expression demeurait douce et tendre, mais dont les lèvres n'offraient pas peut-être un dessin aussi correct que les autres lignes du profil. L'attitude du jeune homme était abandonnée, un peu rêveuse ; mais sa taille en repos, appuyée au tronc du vieux arbre, paraissait forte, haute, bien prise et souple. L'adolescence et la virilité ne se disputaient pas l'ensemble de sa personne qui paraissait leur appartenir également ; elles s'unissaient pour lui donner une imposante candeur.

Il n'était pas facile, on le sentait, de tenir peu de compte d'un être semblable, qui ne se doutait pas lui-même de ses avantages, de son prestige, ni du piédestal merveilleux sur lequel son entourage habituel venait de le placer.

La conversation continuait, mais par monosyllabes insignifians et décousus. Bien véritablement femme, Antonie prenait les choses, non pour ce qu'elles sont, mais pour ce qu'elle y mettait ou y trouvait. Or, ranimée tout à coup par une certaine vie, elle se plaignait agréablement que la promenade manquât d'aventures, et Paul se plaignait à son tour d'une disposition qui faussait l'admiration et sa jouissance tranquille par un besoin d'émotion qu'il ne comprenait pas. Il répondait même avec un peu d'humeur qu'heureusement la nature n'était pas assez romanesque pour fournir à chaque pas des incidens qui gâtaient tout ; il s'efforçait en vain de faire concevoir à sa compagne le charme attaché aux contemplations désintéressées, immobiles, uniformes de la vie même des choses. Voyant qu'on l'écoutait peu et qu'on parlait pour l'agacer seulement, il retombait dans un silence distrait ou préoccupé, en regardant vaguement l'étendue, que Mme de Flers avait tout au plus effleurée d'un rapide coup d'œil. Elle refoulait, de sa main dégantée, au fond de son chapeau, les boucles tombantes de sa coiffure, que la vivacité du vent s'obstinait à lui disputer. Bientôt, non content de ce triomphe, il s'engouffra dans les plis du schall, renversa le chapeau lui-même, et mit fort à découvert une petite bottine vernie, peu capable de soutenir sa prétention de chaussure solide, au travers des cailloux tranchans et des aspérités de tous les passages et sentiers des monts.

Le jeune homme s'aperçut enfin du combat que livrait à la toilette de Mme de Flers un souffle perfide, mais non pas tellement ennemi des avantages de cette dernière que, dans son espièglerie, il n'eût plutôt l'air d'être son complice et de l'aider à les faire valoir. En offrant son aide à la jeune femme, Paul lui proposa de quitter une place trop exposée au courant d'air qui s'y précipitait le long de l'étroit vallon. Elle y consentit et, après quelques hésitations, se dirigea vers le monticule qu'il lui avait d'abord indiqué. Jusqu'alors elle avait marché seule, surprise qu'on ne songeât point à lui offrir un appui, ou qu'on ne le voulût pas, mais ne se souciant point de le réclamer. Prenant occasion de sa fatigue, elle demanda le bras du jeune homme : chose toute simple pour elle, mais, pour lui, si prodi-

gieusement embarrassante qu'ils en restèrent un instant tous deux gauches et déconcertés. La dame, cependant, se trouva ridicule et se mit promptement à l'aise, tandis que Paul, pour qui c'était intimité soudaine, et toute nouvelle, en resta à demi bouleversé. Antonie aussi comprit ses avantages, et même se les exagéra un peu, en attribuant ce trouble à sa seule influence, et nullement aux effets généraux d'une action aussi banale dans ses habitudes qu'elle l'était peu dans celles de son compagnon. Il y a, d'ailleurs, dans les émanations qui entourent toute personne, quelque chose de particulier, de caractéristique, de facile à apprécier pour des sens qui ont conservé leur finesse. Le contact de Mme de Flers, la très-légère senteur de ses vêtemens, révélaient à Paul une femme élevée dans l'air parfumé des salons, une femme du monde, une femme élégante, difficile, accoutumée à vivre dans le choisi, dans l'exquis, et non avec la nature. Tout cela répugnait parfaitement à sa raison, épouvantait sa timidité, effarouchait même sa conscience; mais tout cela se faisait durant cette heure si doux, si agréable, si bien à lui, qu'en vérité la tête pouvait bien en tourner un peu. Et puis, comment se défendre, argumenter et juger au dedans de soi, quand l'entretien recommencé exigeait toute la présence d'esprit qui lui restait, et qu'à chaque minute, comme les replis invisibles d'un serpent, la fascination de cette odeur suave, de cette parole charmante, de ces manières fines, sensibles, convenables et coquettes s'enlaçait autour de lui! Il recommença lui-même le sujet précédemment repoussé, pour sortir par un souvenir direct de ce cercle de vagues enchantemens.

— Ne me disiez-vous pas, Madame, que M. de Flers avait le fond moins superbe que l'apparence? Pardon, si j'ose répéter cela après vous.

— C'est une belle âme, dit-elle, grande et dévouée; un peu désenchantée, comme plusieurs le sont dans ce siècle, qui n'ont pas, il est vrai, les mêmes raisons pour se louer de la vie. C'est manquer d'un charme assez doux que de ne jamais se trouver heureux; mais qu'y faire? Vous pouvez penser même que c'est ma faute; je vous le permets, pour que vous rendiez une meilleure justice à M. de Flers. C'est vraiment un être à part, exceptionnel, et supérieur. Je n'ai vu personne à lui comparer dans le plus grand monde, où nous nous sommes rencontrés. Souvent, il est vrai, il se montre différent de lui-même, surtout quand il souffre, et il souffre tant! Mais quel naturel riche et généreux!

— Il me semble, interrompit le jeune homme, que ce doit être un bonheur immense que d'en donner à un cœur pareil, de lui appartenir, et d'en être fière devant tous.

— Ah ! sûrement, dit-elle, après un silence pendant lequel cette femme médita sur les douleurs cachées de sa situation avec un emportement passionné, qui la montrait dépouillée jusqu'à la chair vive de cette indifférence de bon ton, vernie et tiède, que le monde donne, d'abord comme un rôle, ensuite comme l'esprit réel des choses. Déchirée de secrètes contradictions, Antonie devait vanter son bonheur sans y croire ; bien plus, le prêcher comme le salut de l'humanité (chacun prêche volontiers son mal), et pourtant n'avoir jamais l'air de tomber dans le travers si bourgeois de tenir à une idée quelconque, encore moins de la défendre avec la chaleur qu'au fond, et par position sinon par caractère, elle y portait.

C'était le temps (il y a quelques années) où les systèmes sociaux étaient en France dans leur première fraîcheur ; où ils essayaient d'apporter une règle nouvelle dans les mœurs, sourdement décomposées ; où le christianisme, hautement accusé, comme il l'est encore, de n'avoir pas compris tous nos instincts, développé toutes nos puissances, établi tous nos droits, pouvait sembler de loin dépassé aux étourdis honnêtes et sceptiques. Ils voyaient le mariage devenu un marché, une froide convenance, profané par d'ignobles calculs, annulé de fait par l'indifférence, souillé par l'adultère ; on leur disait dans de savantes théories, on leur montrait dans de beaux romans, comment, de l'institution elle-même, découlait toute cette infirmité réelle des choses. Là-dessus, les femmes, toujours un peu en avant des philosophes, se faisaient volontiers et sérieusement de ces idées une préoccupation, et même quelque chose de plus. Beaucoup d'entre elles n'y avaient rien à perdre sans doute ; mais d'autres, par entraînement secret et de bonne foi, crurent avoir réellement trouvé la vérité qu'il fallait au monde. Dans toutes les classes, cette idée fit des victimes, en même temps que des apôtres : elle se réalisa sous ses diverses formes, et rencontra partout des esprits assez bien préparés, grace à l'immoralité courante, pour se faire une mission de ce qui prétend la combattre.

Mme de Flers avait toujours été une personne incapable de se contenter d'une vie mesquine et sans émotion, en même temps que de sacrifier à une autre existence ses goûts coquets et de femme du monde. L'ardeur de la tête et les besoins du cœur, un peu plus

vifs chez elle qu'ils ne le sont d'ordinaire dans une vie élégante, convenablement arrangée, l'avaient attirée hors de cette foule dorée où tout doit être uniforme, où toute étrangeté morale est permise pourvu qu'elle n'en amène aucune dans les apparences. Mme de Flers n'avait ni la force, ni l'indifférence requises. Elle valait mieux, en ce sens qu'elle voulait autre chose, qu'elle avait besoin d'autre chose, qu'elle était capable de courage, et de dévouement à ses convictions. Mais, pour démontrer qu'elle avait raison, il fallait qu'elle fût heureuse. C'était la première preuve à donner de la sagesse de son discernement. Or, tout propos net et naïf sur sa félicité arrivait presque comme une blessure à son cœur. — Vous ne pouvez savoir ici, reprit-elle, ce que la société fait de nous. Vous ne devineriez pas les mécontentemens qu'elle glisse partout, les nécessités qu'elle crée. Quand il me prendrait envie de vous parler de notre situation et de nos seules chances de bonheur, ce serait pis que de parler grec.

— En effet, car je pourrais peut-être vous répondre, dit-il en riant.

— En grec, c'est possible, reprit-elle de même; mais en français......

— Essayez!

— Non, en vérité; j'aime mieux m'amuser. Je vous convertirai un autre jour.

— A quoi?

— A notre système. Vous verrez!

— Une si belle dame avoir à la fois un système et des gants musqués si jolis! la tache d'encre serait dessous? impossible.

— Oh! pour écrire, non vraiment; vous avez bien raison : ce n'est pas la bonne manière de persuader, du moins pour tout le monde. Mais, à propos, est-ce qu'on ne lit pas en Suisse? J'en serais surprise; car vous, Monsieur, par exemple, si peu que je vous connaisse, il me semble que vous n'ignorez rien de tout ce qui est idée, tandis que.... elle s'arrêta et sourit.

— Tandis que je suis fort gauche et familiarisé de très-loin seulement avec les usages et la vraie science de la vie et des choses.

— Ce n'est pas précisément ce que je voulais dire, interrompit-elle, avec la même grace rieuse : mais, au fait, vous avez raison. Cela est heureux pour moi, du reste, car de quoi parleraient ici des gens du monde? outre qu'ils sont partout un peu insipides.

Avec vous, au contraire, on sent qu'on peut causer de tout ce qu'on pense, et on a la certitude de le faire sans danger. Aussi, moi qui, jusqu'à présent, n'ai guère montré aux autres que mes actions, parce que, voyez-vous! en réalité on ne comprend que cela, j'éprouve une certaine envie d'essayer avec vous la puissance des paroles ou plutôt de la pensée.

— C'est peut-être, Madame, me faire trop d'honneur. Ne vous fiez pas tant aux surfaces. Je ne serais pas de mon pays si je ne vous paraissais raisonnable et raisonneur, en même temps que très-placide et peut-être un peu niais. Il ne m'appartient pas de réclamer, assurément; toutefois, Madame, prenez-y garde : nous ne sommes ni si affranchis de préjugé, ni si tranquilles, ni si simples d'esprit ou de jugement que nous en avons l'air.

— Vraiment? s'écria-t-elle. Eh bien! tant mieux. Cela piquera au jeu mes désirs de prosélytisme. Il me semble que la vérité est si près de vous, dans vos habitudes primitives, que c'est votre faute si vous ne la saisissez pas tout entière.

— En quoi, Madame, s'il vous plaît, trouvez-vous qu'elle nous manque plus qu'à d'autres?

— Que sais-je! en ceci, par exemple (je l'ai bien vu, et dans les discours de Mme Raimbault, et dans votre propre opinion que je soupçonne d'ailleurs, en particulier, d'être beaucoup plus révérente pour les vieilles femmes que tolérante pour les jeunes) : vous voulez que les femmes soient de sérieuses poupées; vous n'imaginez pas qu'elles fassent autre chose que du filet; vous exigez qu'elles gardent leur amour au premier venu présenté sous le nom de mari; vous prétendez qu'elles ont un tort mortel si elles s'avisent de glisser un regard hors de la machine où elles étouffent dans le vide, si elles se demandent pourquoi, depuis des siècles que la chose est arrangée ainsi, elle va toujours plus mal, si elles ne paient pas de leur vie une obéissance risible, fausse, impossible à des lois immorales de fait et de principe. Oui, voilà ce que vous voulez, ce que vous tenez pour bon. C'est pourtant une vraie folie, et qui n'a de titre que la longueur du temps pendant lequel elle a duré. Notre siècle en fait justice : il veut oser mieux pour l'humanité. Quoi de plus simple enfin, que d'essayer si le bonheur de chacun ne ferait pas le bonheur de tous, et si, depuis des siècles qu'on se martyrise inutilement au nom de la vertu et du devoir, sans faire autre chose que les fausser l'un et l'autre en pratique,

on ne s'est pas tout uniment trompé sur ce qu'ils étaient et sur ce qu'ils exigeaient? Ce qui m'étonne extrêmement, c'est qu'on ne s'en soit pas avisé plus tôt.

— Oserais-je vous demander une grace? dit le jeune homme, d'un ton modeste et inquiet.

— Assurément, répondit-elle.

— C'est, reprit-il avec la même timidité, de garder exclusivement pour nos promenades ces sortes de questions, qui m'intéressent plus peut-être que je ne suis capable d'en bien juger. Ma mère ne comprendrait pas, ou, si peu que vous lui en parlassiez, se ferait une opinion étrange de cette morale régénérée qui est, je le sais pourtant, dans certains systèmes du jour. Sa considération pour vous en souffrirait. Sans la convaincre, vous l'affligeriez beaucoup. Elle se trouve assez libre pour faire le bien, trop pour faire le mal; et le mal comme le bien ne peuvent changer de nom ni de nature à ses yeux. Le christianisme a sa confiance, sa foi, sa règle suprême pour elle-même et pour le monde : elle vous nierait absolument qu'il soit possible, ni à la sagesse de l'homme, ni à celle des âges, de trouver nulle part rien de plus général, de plus beau, de plus complet et de plus irrévocable.

— Mais ce que je crois, c'est l'Evangile, l'Evangile de l'avenir. Où irait le monde, je vous prie, si chacun passait sa vie à respecter les antiques préjugés du prochain? Quelle compagnie pourra choisir votre mère, pour ne pas s'y trouver scandalisée! Vous allez me donner de la vanité, car il ne tiendrait qu'à moi de me prendre ici pour l'apôtre de quelque religion nouvelle, bien étrange. Quoi de plus naturel pourtant! Vous y viendrez vous-même, avec tout le monde. Accoutumez donc Mme Raimbault à penser qu'on met de côté, de temps en temps, la vieille friperie, et que, puisqu'elle ne se fait plus serrer dans les corps baleinés et busqués de son aïeule, elle doit aussi se mettre à entendre au moins le langage des choses modernes. Laissons cela, du reste : ajouta Mme de Flers, après un léger silence. Son ton était piqué, et son visage laissait tomber le masque insouciant sous lequel elle n'avait pas toujours bien caché l'ardeur, la susceptibilité, l'importance qu'on met aux opinions qu'on a faites siennes par un coin de sa vie.

— Mais, Madame, dit Paul qui répondait naïvement à sa pensée, en quoi vous ai-je résisté? Puis il ajouta en riant : l'émancipation

des femmes ne permet-elle pas à ma mère de garder sa propre liberté d'opinion? et mon respect pour ses croyances, pour l'estime qu'elle fait de vous, entraîne-t-il un attentat contre ces priviléges souverains? Vous m'accusez, je le vois, de n'avoir pas souci de vos droits réels et à venir. Hélas! avec nos idées de bergerie, je crains bien de n'y rien entendre, en effet! car j'ai, au contraire, si peur de vos avantages que je ne demanderais pas mieux, pour sauver notre prétendue suprématie, que de changer les positions. Partageons, si vous le voulez, et soyez authentiquement nos égales. Cela nous sauvera peut-être des périls où vous nous mettez, quand il vous plaît. Personne n'obéira plus : à la bonne heure. Je tiens pour certain que ce ne sont pas les hommes qui y perdront le plus. Mais vous, vous surtout, Madame, y songez-vous bien?

Malgré la gravité qu'elle affectait, Mme de Flers ne put retenir un sourire et s'écria : — Quelle agréable tiédeur a succédé à la température aigre de tout à l'heure! Puis, elle écarta sa mantille et se laissa tomber sur un tapis d'herbe incliné devant lequel Paul s'était arrêté.

Ils avaient atteint le sommet arrondi du monticule et fait quelques pas en redescendant du côté de la plaine, en sorte que le petit reposoir qui les recevait, se trouvait abrité du courant d'air avec lequel ils avaient jusqu'alors marché. — Quelles molles délices, reprit-elle en se couchant à demi, de se reposer ainsi devant cette vue vraiment magnifique! Mais la vue était la moindre de ses préoccupations, car elle s'arrangeait fort bien, pour voir fort mal. Son compagnon en éprouvait un formel déplaisir, mais n'osait hasarder aucune observation. — Qu'on est bien ici, dit-elle encore. Cette place vaut un divan dans un palais de Grenade, ajouta-t-elle après une pause et un regard jeté sur la figure assombrie du jeune homme. Oui, de Grenade, avec une fenêtre ouverte sur le lointain horizon : j'y ajouterais un tournoi entre Maures et Castillans en l'honneur de la belle sultane.

— Avez-vous remarqué, Madame, cet étincelant bandeau de glaciers qui couronne le front de toute la chaîne d'alpes en face de nous?

— Certainement. Ils resplendissent comme des diamans au bal. Ne comptent-ils pas parmi les beaux de leur espèce? Il me semble que je n'ai rien vu en ce genre qui les vaille.

— Vous leur faites trop d'honneur. Leur réputation est loin

d'avoir, sous le soleil, le même éclat que leurs neiges. Ce sont d'obscurs glaciers, inconnus des guides et des voyageurs. Ils n'existent que pour les chamois et pour quelques amateurs perdus, comme moi.

— Quel est leur nom, demanda Antonie avec distraction ?

— Il ne vous rappellerait rien : permettez-moi de le taire par un de ces sentimens chevaleresques qui, devant l'indifférence, tiennent souvent nos lèvres fermées sur le mot que nous aimons le mieux à prononcer. Ce nom ne se trouve nulle part dans le classique *Tour en Suisse*, machine roulante qui vous porte de station en station pour admirer, comme dans un engrenage mécanique. Après cela, pourvu qu'on ait un voile vert, un bâton pointu, et des mulets qui marchent bien, qu'on regarde ou non, qu'il fasse sombre ou clair, que les heures soient brunes ou dorées, c'est égal! on a parfaitement vu; on a mérité de s'estimer courageux; on se raconte, on se peint. Mais la vie, la beauté propre, le caractère même si particulier des montagnes, on ne s'en est pas douté! La nature est comme vous, Mesdames, secrète et capricieuse. Elle veut qu'on l'étudie, et ne se livre pas à qui se contente du lieu-commun.

— C'est fort contrariant; mais elle a raison, dit la dame. J'ai pourtant à cœur de vous prouver mes sympathies, que vous méconnaissez, pour tout ce qui est nature et naturel. Je suis bonne à devenir autre chose qu'un touriste. Ce n'est même pas du tout pour l'être que nous avons décidé notre séjour dans cette terre des mœurs républicaines et libres. On étouffe ailleurs, je vous assure.....

— Ainsi, vous nous prenez pour recommencer l'âge d'or : j'ai bien peur que nous n'en soyons pas dignes. Comme sur toute la terre et dans tous les temps, vous retrouverez le mal parmi nous, sous la plupart de ses formes, ou bien, à défaut d'autres, sous celle de l'égoïsme naïf qui se fait involontairement centre de l'univers.

— Mais, mon dieu! Monsieur, nous sommes tous ainsi. Que voulez-vous qu'on y fasse, là, de bonne foi!

— Me préserve le ciel de penser que c'est une plaie sans remède!

— Avouez pourtant qu'on fait abus de ce gros mot d'égoïsme. Je n'y ai jamais songé, mais il me semble qu'il suffirait d'unir,

dans un concours général, tous ces intérêts particuliers, pour les légitimer, et que ce n'est guère que l'opposition qui nous rend mauvais. Pendant qu'on travaille sans relâche à se mutiler, on fait, en somme, une pauvre et maigre besogne. C'est une vertu égoïste qui déracine l'égoïsme, en ne profitant guère à la société.

Puis, voyant que Paul demeurait pensif et, sans avoir l'air convaincu ni entraîné, ne lui répondait pas, elle ajouta :

— Nous avons encore pour le retour beaucoup de chemin à faire, en montant. Il serait temps d'y songer.

— Déjà ! s'écria le jeune homme. Ne voulez-vous réellement pas attendre les reflets rosés du soir sur la glace, et l'ombre violette montant de la plaine le long des pentes avec le silence, le vent et les murmurantes clochettes de quelques troupeaux attardés ? L'approche des ténèbres répand sur les monts comme un mystère de solitude. Ils s'enveloppent alors d'un manteau dans les plis duquel l'homme se sent séparé de tout, avec un frissonnement qui n'est pas sans charme. Une frayeur, mêlée aussi d'admiration et d'écrasement, sensation unique au monde et que rien ne donne ailleurs, s'empare de notre être entier. Le corps se sent anéanti par les forces matérielles de la création, et l'âme est comme un atome secouant ses faibles ailes sans pouvoir s'envoler au devant des puissances invisibles, capable seulement de les pressentir et de leur répondre, de les redouter même, nullement de leur résister.

— Une autre fois, dit Antonie en se levant avec nonchalance, j'essaierai si je suis susceptible de réaliser quelque point du tableau que crée votre vive imagination. Si jamais vous aimez, je conseillerai à la dame de vos pensées de se défier de la belle nature ; ce sera, je crois, sa rivale la plus redoutable.

L'inexpérience du jeune homme lui cacha le secret dépit qui se voilait sous ce sarcasme. Il s'était rendu coupable d'inattention, depuis un instant, envers la personne et les mouvemens de sa charmante compagne. Mais la faute et sa punition restèrent inaperçus de lui. Sa jeunesse le garda même du mauvais plaisir qu'il aurait pu en éprouver. Il n'avait ni assez de vanité pour se croire un objet dont on voulût obtenir le suprême intérêt, ni assez de triste connaissance du cœur pour supposer toujours la coquetterie en première ligne, ni assez d'expérience pour savoir combien il est rare qu'une femme n'ait pas besoin, avec toute jouissance extérieure, d'une satisfaction ou pensée tout intime. C'est un noble instinct,

mais séducteur, que cette soif éternelle de sympathie : il déplace sans cesse toutes choses de l'univers, devoir, objets, but, avenir, pensée même, pour en faire de simples à-propos d'un sentiment.

Tout frivole qu'il fût, Mme de Flers se trouvait froissée dans celui qui l'avait animée. Elle s'aperçut donc qu'elle était fatiguée, inquiète de sa longue absence, que le chemin était semé de cailloux tranchans, que le bouquet de petites fleurs pyramidales, d'un velours brunâtre, qu'elle avait pris tant de plaisir à cueillir autour d'elle, avait un parfum de vanille trop décidé, que l'idéal était difficile à atteindre, même en perspective, et qu'après tout, une grande plaine, vue d'une tour d'église, avait bien son prix.

Puis, quand elle eut bien désolé son muet compagnon, elle se sentit redevenir joyeuse, comme une alouette élancée du fond d'un sillon dans l'étendue. Elle avait reconquis les plus tendres sollicitudes, sans les mériter le moins du monde autrement que par sa chaussure égratignée en dépit des soins de Paul pour trouver de la pelouse en guise de sentier.

Ce soin les avait jetés un peu en dehors de la ligne qu'ils avaient suivie pour arriver. Dans sa folâtre humeur, Antonie se jouait de l'attention de Paul, le quittait, le devançait, se plaisait à toutes sortes d'écarts pour le défier ou pour grossir sa gerbe de fleurs, et n'avait plus souci du droit chemin du retour. Paul le lui rappelait cependant, mais avec une certaine maladresse qui l'excitait encore davantage et montrait que, lui aussi, se divertissait volontiers, en jeune homme, de ces jolis caprices. Une fois, il l'avertit tout de bon qu'ils s'étaient passablement écartés ; mais elle n'en fit que rire, et soutint qu'elle voulait le ramener au chalet sans qu'il s'en mêlât, sans rester jusqu'à la nuit en route, comme il le lui prédisait, en riant aussi. Ce défi réciproque fut lancé, parmi maintes provocations. La dame se tournant vers les quatre côtés de l'horizon, comme pour singer l'inquiétude, déclara que les romans de Cooper lui avaient suffisamment appris à se tirer d'affaire, même dans un désert ou dans une forêt, au moyen des indices du vent, de l'eau, des oiseaux, etc., à plus forte raison dans la montagne. A quoi le jeune homme répliqua que c'était judicieusement trouvé dans un endroit où il n'y avait pas la moindre feuille pour trembler, ni une mousse pour voltiger, ni une pauvre onde pour couler, ni le moindre

oiseau pour voler : que, du reste, il avait lu assez de romans contemporains, et même d'autres livres, pour savoir qu'on pouvait se perdre en se promenant, surtout si l'auteur le voulait. Mme de Flers, sans l'écouter, ajouta que, malgré la gravité de leur situation, suffisamment établie par les craintes du plus raisonnable des jeunes mortels, elle ne désespérait point d'arriver à comprendre comment, entre une montée et une descente, il fallait se diriger quand on voulait parvenir en haut.

Là-dessus, voyant que Paul se contentait de secouer la tête, elle s'élança étourdiment vers le plus rapide de la côte et se mit à la gravir lestement; elle se croyait sûre ainsi d'abréger d'autant leur route, et de retrouver, au delà de l'escarpement, les pas semés çà et là qui indiquaient le sentier. Dans cet endroit, en effet, la gorge se contournait de façon à suggérer ce moyen de la couper comme le plus expéditif; mais les Alpes, pareilles à certains caractères unis qui déroutent mieux que les autres, ne se laissent pas si aisément deviner.

Derrière l'escarpement, qui se trouva très-long et qu'on avait cru très-court, se déroulèrent d'autres mouvemens de terrain tout semblables, du haut desquels on ne découvrait trace du fond de la vallée ; on y était, au contraire, comme au sommet d'une vague de rocher, entourée de vagues semblables et dominée par une autre, plus haute, sur laquelle la même déception recommençait. L'ampleur de l'espace et de la matière, dans ces régions tourmentées encore des anciennes agonies du globe, égarent complétement la petitesse du regard de l'homme. Il ne sait plus calculer les distances ni les masses parmi ces colosses où rien ne se mesure à son étroite puissance.

Quand Mme de Flers s'aperçut qu'elle s'était entièrement égarée, elle se trouva sur la pointe, fleurie d'un côté, à pic de l'autre, d'une dernière crête qui, adossée à la grande paroi des hautes cimes, s'en détachait comme une tourelle inaccessible : on ne pouvait y parvenir un peu humainement que de l'endroit d'où, par hasard, ils y étaient montés. Le désappointement d'Antonie fut extrême ; il lui donna le courage de sonder si long-temps de l'œil la profondeur de la pente que Paul, craignant pour elle le vertige, s'empressa de lui saisir le bras pour la retenir. Convaincue enfin que sa déviation était sans ressource, elle se jeta par terre, en déclarant qu'il lui était impossible de marcher davantage. De plus, comme elle com-

mençait à avoir vraiment peur du bruit des cailloux qui tombaient par intervalles le long de ces immenses murs de granit, et du craquement des glaciers qui les surmonte, elle ne voulait point souffrir que Paul s'éloignât d'elle. Il désirait visiter les crevasses d'alentour, pour s'assurer s'il n'en était aucune par laquelle on pût se glisser jusqu'au bas, plutôt que de refaire tout entier l'immense et perfide chemin qui les avait si mal conduits; plutôt, surtout, que de risquer encore de se perdre parmi ces ardus mamelons, tous semblables. La situation devenait positivement embarrassante. Mme de Flers, très-abattue, ne permettait rien, pas même qu'on parlât de la nécessité de prendre un parti. Pour la ranimer, Paul se souvint qu'il portait avec lui un petit flacon d'essence spiritueuse ; il en mêla quelques gouttes, dans son verre de peau, à l'eau qui découlait près de là d'une fente des rochers, et lui fit prendre ce breuvage en guise de cordial.

Quoiqu'elle se sentît mieux, il lui proposait en vain de revenir sur leurs pas, lorsqu'un retentissant : — Que faites-vous là! descendit jusqu'à eux comme dans un porte-voix. Ils levèrent les yeux, et cherchèrent long-temps parmi les rocs qui s'élevaient au dessus de leur reposoir, d'où leur venait cette étrange question. Enfin, ils discernèrent à grand'peine, debout sur une corniche où il faisait en quelque sorte bas-relief, et se tenant d'une main à un genet pendant sur l'anfractuosité où il était perché, le pâtre Josias lui-même.

Comment il était monté dans cet endroit scabreux, et comment il en descendrait, c'est ce qu'il ne leur donna pas la peine de comprendre : — Attendez-moi! leur cria-t-il encore.— Ne bougez pas! Et il disparut derrière un angle de la paroi. Au bout d'un quart d'heure, il était arrivé auprès du couple égaré, avec la même prestesse mystérieuse, et sans qu'on sût précisément par quel escalier aérien il tombait tout à coup devant eux.

Quand il eut écouté les explications de Paul, il haussa les épaules, et dit sentencieusement : — Vous avez du bonheur de m'avoir rencontré. A moins que les marmottes ne vous eussent appris leurs passages, je ne sais pas comment vous vous seriez tirés d'ici : sans vous offenser, toutefois, Monsieur Raimbault, ni prétendre que vous soyez un garçon ignorant, boiteux ou manchot. Allons! puisqu'il est écrit que je dois vous tirer d'embarras, faites-moi le plaisir, Madame, de me donner ce nuage noir bordé de dentelles

que vous portez autour de la taille ; il est inutile de laisser des garnitures aux pierres sur lesquelles nous allons nous glisser.

Antonie, effrayée, regarda Paul ; celui-ci demanda au berger par où il comptait donc les faire descendre.

— Par là, répondit-il, en étendant la main vers une fente qui marquait l'endroit où le cône escarpé se détachait de la chaîne.

Peu rassuré à l'aspect précipiteux de cette coupure, qui avait l'air d'un trou ménagé tout exprès pour faciliter la chute dans un abîme, le jeune homme reprit : — Etes-vous certain, Josias, que nous pouvons conduire une dame par là ?

— Bon ! n'ai-je pas fait descendre ma génisse, l'autre jour, par un endroit tout pareil.

— La raison est concluante, dit Mme de Flers, un peu remise.

— Ma foi, oui : reprit Josias. Pourquoi une femme serait-elle plus bête qu'une vache ? je n'en vois pas la nécessité, surtout quand elle est jolie.

— Il faut donc se résoudre, d'après ces encourageantes paroles, dit Antonie à Paul, en se levant. Je ne conçois pas que j'aie été assez folle pour arriver jusqu'ici.

— Si fait bien moi, repartit Josias. Quand on ne connait pas les choses, comment irait-on droit ? Mais ce qui m'étonne, c'est M. Raimbault ; il aurait dû voir cela dans ses cahiers. Se perdre quand on sait le latin, c'est bien mortifiant. Je croyais que les savans de ville connaissaient tout, même le chemin de la lune. On dit qu'ils vont bientôt y faire des ponts de fil de fer par le moyen de la vapeur. En attendant, assurez les cordons de vos souliers, et suivez-moi dans cette rigole, puisque vous n'avez pas de ballon dans vos poches ni moi non-plus : malgré cela nous tâcherons de nous en tirer.

Le passage, extrêmement étroit, surtout dans sa partie supérieure, était une espèce de cheminée fermée de trois côtés par le roc vif, où ressortaient irrégulièrement quelques saillies formant escalier. Après avoir reculé, frémi, protesté, fait quelques pas pour s'en retourner et exercé de bien des façons la patience de ses compagnons, Antonie se décida à s'y risquer, bien appuyée qu'elle était par en haut et par en bas. Heureusement, cette échelle géante se tordait plusieurs fois, de manière à cacher sa profondeur. A demi portée quand elle n'osait avancer, et quelquefois avançant malgré elle, Mme de Flers franchit sans accident toutes les rampes

et se trouva, sans avoir perdu la tête, au bas de la première crête; mais là, elle était encore tout au haut d'une seconde descente, plus modérée quoique toujours très-abrupte, et qui partait du pied de l'aiguille pour s'étendre jusqu'aux fonds verts du pâturage. A vrai dire, cette pente hardie, où se basardaient à peine quelques plantes grimpantes, ressemblait plutôt à un vaste entonnoir caillouteux, très-escarpé, lit d'un continuel éboulement, qu'à un lieu où des créatures raisonnables pussent risquer leurs pas.

Nouvel arrêt de la part d'Antonie, nouvelles incertitudes inutiles, mêmes récriminations, qui se terminèrent par demander en grace qu'on voulût bien, au moins, s'arrêter quelques instans pour reprendre haleine et courage, entre ces deux horreurs. Puis, arrangée tant bien que mal sur un siége de cailloux qu'on avait disposé pour elle, et se détournant d'un air boudeur, elle posa son visage dans sa main, et parut peu disposée à renouer aucune conversation.

Paul alors s'approcha de Josias et lui dit avec un visage soulagé d'inquiétude : — Et c'est par un trou semblable que vous avez fait hier passer un animal?

— Tout à fait semblable? je ne dis pas. Peut-être bien celui-ci va-t-il un peu plus raide; mais peu importe à présent que nous voilà ici : montrez-moi la différence!

Le jeune homme résolut de s'amuser en le poussant à bout et de tâcher d'intéresser aussi Antonie dans le débat. Il reprit donc avec indifférence :

— Mon pauvre Josias, avec votre science occulte, et après avoir bosselé votre crâne sur tous les rocs creusés où vous cherchez des œufs de serpens à la lune nouvelle, vous serez bien avancé s'il se trouve, comme le pense Madame, que la terre ayant fait un certain tour dans l'espace et le monde une révolution, toutes vos combinaisons cabalistiques ne répondent plus à rien. Voyez, mon cher, si tout cela est vrai, nous ne serons plus sous la même étoile, et Nostradamus lui-même aurait tort, à moins qu'il ne refît tous ses calculs.

— Quelles balivernes me chantez-vous là! je me suis levé trop matin pour les croire. Ce sont des choses qui *viennent* de temps en temps *sur les gazëttes*; mais elles ne sont bonnes que pour vous autres gens des plaines. Qui est-ce qui m'apprendra à connaître le monde et à savoir ce qui s'y passe? Le monde est tel que l'ont vu

nos pères, et tel le verront nos enfans. Le bon Dieu ne met pas tant de fois la main à notre fourmilière que les gens se l'imaginent. Il l'a arrangée une bonne fois pour toutes, aussi bien ce qui nous regarde que les affaires de la pluie, de l'hiver et des avalanches. Une fois qu'il a mis dans sa tête que la machine du monde marcherait toujours de même, les fourmis n'y font rien, quand même elles se mettraient, pour changer, à trotter sur la tête et non sur les pattes. L'herbe poussera au printemps, les coucous chanteront, et les mouches bourdonneront pendant l'année. Les vieilles modes, les vieilles choses reviendront sous des noms nouveaux, parmi les hommes ; voilà tout. Nous serons toujours fous, et les femmes perverses ; cela se sait depuis le déluge. Qu'est-ce que les hommes pourraient faire de bon pour raccommoder le train du monde? D'un sac de charbon on ne tirera pas un quart de livre de fine farine, allez! Le sang a partout la même couleur, et le cœur les mêmes pensées. Quant aux vôtres, Madame, elles ont été celles de toute autre femme à votre place, hormis que vous avez crié un peu plus. Mais ça, reprit-il, en continuant de murmurer ses sentences, achevons-nous cette descente? il nous faut bien le grand jour pour n'y pas trop rouler?

Ils se remirent donc en route, côtoyant d'abord le bas du rocher pour gagner un endroit où Josias supposait que la pente serait plus douce et plus aisée ; mais, avant de l'atteindre, il se présenta sous leurs pas une mare assez forte, espèce de bassin que s'était creusé dans les cailloux terreux, au pied du roc, une fontaine naturelle qui y jaillissait. Il fallait la traverser. Paul regarda Mme de Flers qui examinait piteusement sa chaussure déjà maltraitée, et la largeur du saut à tenter :

— Portez-la M. Raimbault, dit le berger, en enjambant le mauvais pas.

— Voulez-vous, Madame? demanda le jeune homme timidement.

— Je n'en sais rien, répondit-elle.

— Revenez, Josias : reprit Paul. Madame préfère que ce soit vous.

— Non, non, dit-elle ; mais, sans égard pour ces délicatesses, le familier garçon l'avait déjà prise « à la brassée, » comme il s'exprima en racontant cette aventure au chalet, devant Mariette ; et Mme de Flers était déposée sur l'autre bord qu'elle s'écriait encore de surprise, et peut-être un peu de contrariété.

Pour punir Josias de son obéissance audacieuse, elle affecta de ne point s'appuyer sur la main qu'il lui tendait souvent pour modérer l'impétuosité de sa descente parmi les cailloux roulans ; elle s'efforçait ainsi, mais très-vainement, de lui faire sentir qu'elle était mécontente de la liberté qu'il avait prise sans son expresse permission. Quand elle avait l'air doux et souriant, le pâtre évidemment la trouvait à son gré et cherchait à lui être agréable ou utile à sa manière ; mais dès que les finesses ou les airs de la grande dame revenaient, il n'y comprenait plus qu'une chose, c'est qu'elle ne lui plaisait pas, et il agissait en conséquence. La seule ressource d'Antonie fut donc de se tenir suspendue au bras de Paul qui, instrument plus sensible et plus développé, vibrait à peu près selon ses intentions habiles. Ce fut donc réellement par un de ces tête-à-tête que deux esprits à l'unisson savent garder auprès d'un tiers incapable de les suivre dans les mille nuances de leurs impressions, que Mme de Flers et son jeune guide achevèrent leur aventureuse promenade. Aussi Josias, sans pouvoir précisément dire pourquoi, resta-t-il persuadé qu'il y avait quelque chose entre eux ; les femmes, selon lui, étant *fameuses* pour ensorceler, malgré eux, les braves garçons, dès qu'elles en approchent : réflexions qu'il suivait longuement en silence, et qu'il concluait par un terrible hochement de tête.

Après son retour, l'inconséquente femme fit à M. de Flers une scène de jalousie, parce qu'à sa question : si le temps lui avait duré, il répondit qu'il ne s'en était pas aperçu, Mariette ne l'ayant laissé manquer de rien.

IV.

Durant un certain espace de temps encore, il ne se passa rien, au chalet ni au dehors, qui vînt égayer l'humeur du malade ; ses compagnons n'eurent d'autre diversion que des promenades fréquentes. Sans l'intérêt moitié curieux, moitié coquet qu'elle prenait au jeune homme, Mme de Flers n'y aurait pas tenu, malgré ses livres nouveaux, sa correspondance, qu'elle trouvait délicieux de dater d'un chalet, et les journaux, dédaignés d'abord, mais dont l'arrivée faisait maintenant époque dans la journée. Toute inquiétude grave avait cessé sur l'état de M. de Flers, lui-même supportait très-peu qu'on se fît une occupation de sa santé au delà de ce qui était stric-

tement nécessaire. Il continuait d'être le centre de la vie commune, l'objet vers lequel l'attention et les actions se dirigeaient, mais il ne remplissait plus à lui seul les journées, et laissait l'activité de chacun retourner plus ou moins à ses habitudes. Il s'y complaisait même, avec une sorte de concentration, qui abandonnait Antonie à ses propres ressources, quand déjà le vide des distractions auxquelles le monde accoutume se faisait sentir. Cet état de choses contenait de sourdes souffrances et des germes dangereux; car, on l'a dit, la solitude est mauvaise à qui n'y vit pas avec Dieu.

Sans se douter qu'on pût se croire au désert dans un logis si bien peuplé, Mariette le remplissait tout entier de sa vivacité joyeuse et redoublée. Sa langue, ses mains, ses jambes, également prestes, suffisaient à tout, et se multipliaient avec une liberté de chevrette échappée à la régularité du bercail; elle revenait surtout, par une certaine pente, à ce qui provoquait des escarmouches entre elle et Josias. La philosophie de celui-ci, et la réputation de sage qu'il tenait à conserver, soutenaient de rudes épreuves, entre la jeune servante l'agaçant avec espiéglerie et ses compagnons goguenards lui prédisant qu'il se laissait attraper. Il jouait le léger et le plaisant, plus que sa maturité et sa causticité sérieuse ne l'y invitaient, s'efforçant de tourner en railleries la cour qu'il ne pouvait s'empêcher de faire à Mariette un peu malgré lui. Il en craignait le ridicule, et même les suites, sans parvenir à se distraire de cette occupation continuelle. Quand l'occasion s'en mêlait, il se sentait un penchant très-décidé et sournoisement irrésistible pour la personne de la jeune fille. Des idées fort singulières lui venaient alors sur le bonheur. Tout vieux garçon excentrique qu'il était, il commençait à se le figurer de la couleur vulgaire et dorée d'un bouillon tiré par certaine main rondelette du pot au feu du dimanche. Mais ces pensées ne régnaient pas sans contrepoids dans son esprit; il flottait sans fin entre l'envie d'être dupe et la peur de le paraître, entre les moyens à prendre pour s'assurer s'il l'était, la crainte de le devenir, et celle, plus grande encore, que Mariette ne s'en souciât que pour s'amuser. Il souhaitait fort qu'elle fût sérieuse, tout en faisant ses réserves sur les chances qu'il y trouverait, en se croyant surtout bien fort et toujours à temps de se vaincre définitivement, même en s'avouant qu'il était battu, vaincu, séduit à chaque rencontre.

Immuablement fixée dans une manière d'exister où la montagne

et la plaine, les choses du dehors et les vicissitudes passionnées n'apportaient nulle modification, Mme Raimbault, seule, n'avait subi aucun changement : c'étaient la même réserve extérieure et la même obligeance réelle; les mêmes habitudes de maintien, de retraite, d'occupation; les mêmes paroles réfléchies, sentencieuses et religieuses, lorsqu'elle parlait; la même abstinence ou complète séparation de ce qui n'entrait pas dans le cercle de son monde à elle. Mme Raimbault était une âme forte, ou fortifiée, assise fermement dans sa foi comme sur un rocher et regardant, non la mer autour d'elle grondante, mais le ciel où il s'agissait de monter. Malheureusement, sur les flots il restait une barque trop chère; son fils ne partageait entièrement ni ses croyances fixées, ni sa vie arrangée, ni surtout l'idée que tous les mystères de la terre et des cieux fussent aisément renfermés dans le cercle logique d'une interprétation humaine des Evangiles. Tout en se disant que cela devait être, que Dieu le voulait ainsi, que la jeunesse a des luttes dont il faut tenir compte sans désespoir, elle sentait pourtant son cœur ouvert par ce point sensible à l'angoisse, aux inquiétudes, aux sollicitudes affairées du monde; elle se tenait continuellement en garde et en alarme contre elle-même, ou contre les autres, en ce qui touchait à cette grande plaie de son ame. De là un peu de cette dureté qui perce dans un parti pris de se préserver de faiblesse, quelque défiance générale et profonde, des soupçons aisément conçus, une inattention assez forte sur le côté miséricordieux et immense de la charité, une vue bornée autour de soi et volontairement ignorante du reste, une tenacité qui aurait pu passer pour de l'orgueil spirituel, et une tendance continuelle à se renfermer le cœur en d'étroites limites de peur d'écarts : le contraire enfin de la générosité et de la tendresse, dans une femme qui ne manquait ni de grandeur ni de sensibilité. Cependant, la veuve du pasteur avait tant de droiture, de bon vouloir et de bonnes intentions qu'elle désarmait même les plus rebutés. Il était facile de ne pas l'aimer, et impossible de ne pas regretter qu'elle ne voulût attirer que l'estime; encore la repoussait-elle aussi hautement de sa personne qu'elle la réclamait, et bien davantage, pour ses opinions.

Une telle personne, on le conçoit, devait aller parfaitement mal à Mme de Flers. A la première répulsion qu'elle lui avait inspirée, succédait un éloignement secret, très-habilement recouvert par la banalité d'une reconnaissance perpétuellement exprimée avec fracas,

et trahi de temps en temps par quelques traits décochés avec habileté contre la vénération de Paul. Sans se dissimuler tout à fait qu'une certaine rivalité de domination l'excitait à ébranler adroitement l'empire de la mère, Antonie se trouvait excusable dans son antipathie pour une femme dépourvue de goût, de grace, de souplesse, qui sûrement n'avait jamais été jeune et ne s'était jamais doutée de rien : bien plus, elle se trouvait admirable de ne pas heurter de front ses préjugés ; elle se réservait seulement de les attaquer par derrière, avec une adresse qui ne perdait pas une ouverture ni une occasion, s'arrêtant de façon à ne pas effaroucher Paul, à oser revenir pour reprendre et remuer la flèche, et pour mieux l'enfoncer.

Dans l'esprit du malade, malgré ses bons offices, Mme Raimbault n'était guère mieux. Après quelques entretiens fort brefs, mais que certains mots mal sonnans avaient rendus de part et d'autre catégoriques, ils croyaient tous deux avoir jugé. L'une était « une fanatique ; » l'autre « n'était pas chrétien. » M. de Flers, dédaigneux et distrait, prononçait du bout des lèvres : la veuve, prévenue, ne pensait pas qu'il y eût rien de plus à examiner.

Avec cette divination maternelle qui donne même aux animaux le signal d'un danger pressant et invisible, Mme Raimbault sentait une inquiétude profonde, une prévoyance amère au sujet de ses hôtes, et de la tristesse avec son fils. Cet attachement si vif, qui se craignait lui-même, devenait encore plus muet qu'à l'ordinaire, plus détaché de toute surveillance extérieure. Cependant elle n'ignorait rien ; elle pressentait juste, sans se douter des faits ; et, après chaque promenade, elle aurait pu dire, à l'impression du premier regard de son fils, ce qui s'était passé de propre à les éloigner l'un de l'autre. Il est vrai qu'habituée à se voir consacrer la plus prompte et la plus ordinaire pensée de Paul, elle pouvait remarquer à cet égard de légères différences : le respect était plus voulu, et la sollicitude moins constante ; mais le cœur seul, qui apprécie des nuances imperceptibles, pouvait s'en apercevoir.

Un soir, par quelque soudain caprice, Mme de Flers avait pris Mariette pour l'accompagner dans la promenade. Paul, libéré par le malade qui voulait, disait-il, reposer, s'était assis seul sur la galerie. Bientôt sa mère l'y joignit ; malgré ses instances pour qu'elle évitât l'air vif qui s'y jouait, elle voulut demeurer là avec lui, plutôt que dans sa chambre, où il lui offrait de retourner avec elle ;

mais où le voisinage gênait leur conversation intime. Ils restèrent donc long-temps en silence, assis et quelque peu embarrassés. L'épanchement était rare entre eux, mais non contraint, et ils se trouvaient en disposition toute semblable de ne pouvoir causer d'affaires ni de bagatelles.

Enfin, par un détour, la mère commença ses tentatives pour lire, sinon dans le cœur, du moins dans les pensées de son fils. Elle fit l'éloge de Mlle Mascard, amena ainsi celui d'Antonie sur les lèvres de Paul, par les différences qu'il ne pouvait nier entre elles. Mme Raimbault, alors, lui reprocha doucement sa prévention pour l'étrangère, hasarda sur celle-ci quelques mots de crainte et d'avertissement, sans trouver d'entente pour le sentiment qui parlait en elle ; enfin, découragée et presque blessée, elle conclut affectueusement par le projet d'inviter pour quelque temps Mlle Mascard dans leur haute solitude.

Le jeune homme ne répondit rien à une proposition qui naguère l'aurait tranporté de joie. Il avait de l'humeur. Il en voulait à sa mère de ce que ses paroles sur Mme de Flers étaient justes, et, à celle-ci, de tout ce que sa mère n'avait pas deviné dans le mal qu'elle craignait pour lui. Il était saisi de terreur à l'idée imprévue du départ de leurs hôtes, départ qui fermerait pour lui le seul jour ouvert sur ce monde qu'en sa qualité d'homme il se sentait mission de connaître. Mille sensations confuses, pénibles dont il ne voulait pas s'avouer la nature, ajoutaient à son trouble et à son déplaisir mortel : la mère, trop aisément intimidée et ne sachant faire assez parler ni la raison ni la tendresse, les avait seulement inquiétées en lui sans les assouvir. Gauche parce qu'elle aimait trop pour avoir du sang-froid, et qu'elle le sentait, elle préféra laisser sans reprise une ouverture mal soutenue. Elle se retira bientôt ; et Paul, dans un désordre d'idées qui lui rendait nécessaire une activité de corps furieuse, s'en alla gravir les rochers qui dominaient l'alpage, avec une impétuosité insouciante du péril. Mme Raimbault, qui s'en doutait et qui n'osa pas le retenir ni témoigner son inquiétude en le suivant des yeux, l'accompagna, de derrière sa porte entr'ouverte, d'un regard plein de larmes et d'un cœur plein de prières. Mme de Flers revenait languissante ; elle se ranima quand Mariette lui eut fait remarquer, sur la dentelure d'un premier gradin des cimes éclairée par les rougeurs du soir, la hardie attitude du jeune homme.

Elle s'informa s'il y avait du danger, et profita des réflexions de Mariette sur le motif qui pouvait avoir poussé le jeune homme en ces périlleuses régions, « sur ce qui pouvait le faire cheminer ainsi, comme un chamois, à ces heures, » pour apprendre sur lui, sur Mlle Mascard et sur Mme Raimbault, tout ce que la servante en savait, c'est-à-dire un peu plus que la vérité. Il y avait eu, dit-elle, des projets de mariage; mais, depuis que la mère s'en souciait, le fils n'y tenait plus. Il avait oublié Mlle Louise, quoiqu'elle fût très-jolie....

— Pourquoi? reprit la dame, d'un ton insouciant.

— Peut-être parce qu'il en voit de plus belles; peut-être le savez-vous bien.

— Vous êtes folle, Mariette : sans cela je pourrais croire que vous êtes très-hardie.

— Hardie! depuis quand est-ce une offense aux gens de leur dire qu'ils sont beaux, et qu'on s'en aperçoit? Chez nous, cela passe pour un compliment, même de la part d'un pauvre.

— Il faut donc le prendre ainsi? à la bonne heure. Je vois que je perdrais ma peine à me fâcher. Seulement, gardez ces complimens-là pour moi, je vous prie.

— Croyez-vous qu'au chalet on n'en sache rien?

— Ah! c'est donc de moi qu'on vous entretient si long-temps, quand on vous suit le long de la galerie. Le berger en question n'a garde de vous parler d'autre chose, n'est-ce pas?

— Toujours? je ne dis pas : quelquefois? c'est possible.

— Voyons, Mariette, avouez-moi la vérité sur vous-même, puisque vous êtes en si grand train de franchise. Aimez-vous ce garçon?

— Il est bien un peu vieux, mais quand il sera mon mari, je n'y songerai plus.

— Allons, se dit Antonie après quelques instans de conversation sur ce sujet, c'est partout la même chose : parmi les gens civilisés, le mariage est un marché, ici c'est un calcul, et partout c'est une épidémie. Voilà une grosse fille rose qui me compte ses amoureux comme les jardiniers, au printemps, les bourgeons d'un espalier choisi, pour savoir s'il en restera un qui puisse faire une poire. Est-ce amusant ou révoltant? je ne sais; mais ici cela me contrarie.

En rentrant auprès de M. de Flers, Antonie lui exprima ses craintes sur la singulière excursion du jeune homme à une heure si

avancée du soir, et ajouta, en façon de commentaire, les propos de Mariette sur le danger.

— Ne vous êtes-vous donc pas aperçue, ma chère, répondit-il, de l'exagération de ces gens-là, surtout quand il s'agit des périls qu'on court dans leurs montagnes? Il y a du merveilleux dans leur imagination. Soyez sûre que M. Raimbault sait trop bien ce qu'il fait pour courir les rochers si déraisonnablement.

— Mais je l'ai vu.

— De loin. Il y a des sentiers partout, sans aucun doute. Tranquillisez-vous donc : à moins que, l'ayant désespéré, vous ne pensiez qu'il a des intentions sinistres.

— Vous êtes impitoyable, interrompit-elle gracieusement et en baissant la voix. Vous oubliez d'ailleurs que sa mère est là, qui peut-être nous entend.

— Donc vous l'avez désespéré. Je n'en attendais pas moins de vous, Madame.

— Quel homme odieux! cessez ce persifflage. Je suis réellement inquiète, et vous, très-injuste.

— Mettez-vous à la fenêtre, Antonie.

— A la fenêtre! pourquoi?

— A l'instant. Faites donc. Vous verrez ce que je veux.

— En vérité, vous avez raison; c'est bien lui qui arrive par le sentier. Comme vous avez l'oreille sûre!

— Je me flatte que ce n'est pas l'oreille seulement. Vous aviez donc bien peur pour *lui*, pauvre petite?

— O mon amour! quel bonheur si tu étais jaloux?

— Moi : par exemple! pas le moins du monde, je vous assure, Antonie.

Se penchant à la place qu'elle venait de quitter, il appela Paul, et lui dit : — Venez donc rassurer Madame, qui est toute tremblante de vos imprudences. Vrai, avez-vous couru quelque risque là-haut?

— Quand cela serait! répondit le jeune homme sans lever les yeux. Le danger passé n'intéresse personne.

— Oh Paul! mon enfant . . . soupira une voix, qui s'échappait de l'autre fenêtre ouverte à côté.

— J'ai eu tort, ma mère! s'écria-t-il; et il se hâta de disparaître, comme pour échapper à la fascination de ces ombres à peine entrevues qui, dans leur demi-obscurité, se disputaient les mouvemens de son cœur.

On eut le lendemain une visite du docteur : grand événement. Il trouva que tout allait bien, et permit même à M. de Flers de sortir de sa chambre. Le caractère tranchant de M. Mascard, après avoir heurté le caractère impérieux du malade, finissait par s'en faire accepter assez bien, même obéir, même écouter, chose encore plus difficile. Ainsi M. de Flers endura, avec une certaine patience, des reproches sur sa pâleur, sur ses yeux fatigués, qui prouvaient des veilles ou des lectures prolongées, dangereuses pour un convalescent. Mme Raimbault fut tancée à son tour pour avoir pris mauvais visage, un air abattu, un méchant teint, tout autant de choses que M. Mascard déclara contraires aux effets naturels de l'air des montagnes, en sorte qu'évidemment la dame y mettait une secrète volonté de mal faire. Il menaça enfin tous ses malades d'un séjour qui durerait jusqu'aux neiges d'hiver, s'ils ne voulaient mieux profiter des brises et de la douceur caressante de l'été pour se guérir. Mais il ne voulut ni promettre à la veuve de lui envoyer Louise, ni laisser espérer à Antonie que M. de Flers pourrait bientôt supporter le trajet. Le déplaisir qu'elles en eurent toutes deux, sans savoir le cacher, augmenta encore le malaise intérieur de la petite colonie.

Surtout Mme de Flers se sentait vaincue par son humeur. La continuité morose de cette vie sans mouvement du dehors agaçait singulièrement ses nerfs, malgré les tête-à-tête, les promenades et les lectures au moyen desquelles elle cherchait à s'en distraire. Sans paraître s'apercevoir de ses détresses, M. de Flers redoublait de silence, et Paul, assez inutilement, d'attentions. Si dévouées et si positives qu'elles fussent, elles étaient acceptées, comme une chose due et sans conséquence, par la belle dame.

Un matin, elle s'était réfugiée sur la galerie. Là, seule, tournant le dos au paysage et le front dans ses mains, elle réfléchissait, événement rare dans son existence et dont elle supportait avec peine la fatigue et les aiguillons. Ses doigts crispés froissaient par instans ses boucles déroulées, ou brusquement elle changeait d'attitude, comme pour échapper à l'atteinte de quelque fantôme invisible. Je ne veux pas! s'écria-t-elle enfin, presque tout haut, comme si elle répondait à la destinée : pauvre femme qui voulait la gouverner et manquait de courage pour l'envisager en face! Cette exclamation la réveilla en sursaut. Honteuse, elle regarda

autour d'elle pour s'assurer que nulle oreille indiscrète ne s'était mise dans la confidence de sa pensée. Lasse aussi de ce combat avec elle-même, elle appela Paul, qui n'était jamais bien loin, et lui demanda de la conduire en quelque lieu nouveau, mais nouveau de tout point.

— C'est difficile! à moins que nous n'allions sur les cimes, du côté desquelles vous n'avez point encore voulu gravir la pente.

— Que je monte là-haut, vous n'y songez pas.

— Il y a pourtant de magnifiques points de vue.

— Eh! justement, je n'en veux point.

— Comment? la plaine, le fleuve, une ceinture magique de rocs et, pour fermer l'horizon, sous des cieux d'un noir azur, un cercle de neiges éblouissantes!....

— Je suis lasse de tout cela; lasse à en mourir, vous dis-je. C'est toujours la même chose. Je veux, s'il se peut, un recoin étroit, inconnu, où l'on ne voie absolument que l'herbe verte, et pas même un agneau. Un tel lieu est-il introuvable près d'ici? n'y en a-t-il point au monde qui ne ressemble pas à ce que je connais?

— Vous me surprenez beaucoup, Madame, interrompit le jeune homme avec un soupir. Ces aspects, pour moi, sont sans cesse renouvelés par les heures, la rosée, les fleurs, le soleil ou les brouillards : j'y vois renaître à chaque instant des contrastes et des harmonies qui m'étonnent encore après toutes mes années de jeunesse passées à les contempler. Mais, je le comprends, il en est de ceci pour vous comme d'une personne indifférente, ou d'un livre feuilleté. La variété, le charme, le secret de tout ne se révèle qu'à l'amour.

— Ne prenez pas ainsi l'humeur au sérieux, surtout l'humeur des femmes : autrement vous passerez vos jours à pacifier des contretemps imaginaires. Il faut apprendre à connaître la langue des gens avec qui l'on parle, et savoir ce que leurs mots veulent dire, outre le sens propre. Ainsi, de ce que j'ai l'horreur du pittoresque ce matin, pourquoi en conclure de quoi faire des tirades tragiques et descriptives! Vous tournerez vers vous mes foudres en miniatures, que vous avez grand tort de prendre pour un tonnerre réel et définitif : mais, si vous en mourriez par hasard, ce ne serait pas non plus tout à fait ma faute. Donc vous ne savez point d'oasis comme je le voudrais, dans ce magnifique désert?....

— Pourvu que vous n'y demandiez pas une fontaine et un bosquet, je puis vous en trouver plusieurs.

— Tenons-nous au plus prochain, s'il vous plaît. Je suis parfois si lasse de mes projets, avant l'exécution, qu'il ne faut pas trop avant risquer celle-ci.

— Alors, pourquoi sortez-vous, Madame? il serait plus sage de rester.

— Je suis prête dans deux minutes, si vous voulez m'attendre.

V.

Derrière une petite éminence, renflement presque inaperçu de la pente au pied des parois abruptes, s'étendait une espèce de pli de terrain, moins large et moins ouvert que celui où le bâtiment était abrité. Un petit ruisseau y courait, prisonnier murmurant qui, pour s'enfuir, heurtait les pierres moussues de son écume et de sa voix cristalline. Afin de le garder plus long-temps autour de ses roches brûlées, la montagne en avait, semblait-il, détaché tout exprès une muraille pour l'enserrer. Inégal, ou plutôt progressivement escarpé, ce rempart s'arrondissait sous un tapis de gazon à l'entrée de la gorge, se soulevait à mesure qu'on la remontait, et y changeait vers le haut sa crète en rochers nus, précipiteux, hérissés. Enfin, au bout de l'étroit vallon, et pour rejoindre la paroi des grandes cimes, le mur à peu près à pic s'élançait en se tordant, avec un formidable entassement de blocs superposés, bouleversés, dressés les uns sur les autres, dans leur merveilleuse hardiesse. Cet arc-boutant gigantesque, inaccessible et contourné, complétait d'une ombre sévère l'effet charmant et frais du petit cours d'eau qu'il enfermait.

Sans daigner se pencher vers les touffes bleues du ne-m'oubliez-pas des montagnes, qui souriait entre les roches éparses sur le bord, Antonie et Paul remontèrent jusqu'à la source. Elle bouillonnait à flots silencieux sous l'ombre d'un pic détaché et tapissé de fleurs. Un oiseau voletait çà et là, comme le génie inquiet de cette retraite, et son cri, répété par intervalle, éveillait en sursaut les échos cachés de la montagne et du cœur. Tout être a, derrière une barrière escarpée, un nid secret pour lequel il tremble. Heureux qui l'a

placé si haut que rien d'humain n'y puisse atteindre, non pas même le souffle mortel de la nature !

Dans ses sourdes convulsions, la cime avait jonché de pierreux débris ce fond de la gorge solitaire ; ils y formaient autant de siéges rustiques, qui présentaient les positions les plus diverses et même les couleurs les plus variées. En effet, ce n'étaient de toutes parts que rocs détachés, rembourrés de lichens, de gazons émaillés, et se réjouissant aux rayons dorés du jour qui grandissait. Ces blocs avaient l'air d'être les vrais possesseurs, les conquérans de cette austère retraite où, en guise de courtisans, des peuplades d'insectes bourdonnaient autour d'eux. L'effort des saisons leur avait fait perdre leurs aspérités et le tranchant de leurs angles : nu et poli, leur granit était chaud comme un miroir sous les jeux du soleil, ou légèrement creusé pour faire place à des jardins en miniature. Quelques-uns s'étaient nichés dans les crevasses de la grande paroi ; ils offraient ainsi, en de mystérieuses cachettes, la fraîcheur et l'appui de leurs dossiers de roche. Ce fut là, dans une demi-grotte ouverte où la fine pelouse formait un tapis sous leurs pieds, que Paul abrita sa compagne contre les chutes de cailloux et contre l'œil du soleil de juin. On voyait à peine le ciel, et la perspective de la terre n'allait pas plus loin que le prochain contour de l'imperceptible vallée. Antonie s'était laissé conduire ; elle se borna à jeter son schall, par forme de consentement, à l'endroit que Paul lui désigna, avant de s'y asseoir avec cette grace nonchalante qu'elle mettait volontiers, dans l'intimité, à la place de ses habitudes de salon.

— Au moins êtes-vous sûr, Monsieur, s'écria-t-elle, qu'il ne viendra ici ni taureau ni serpent? Les bêtes sont désagréables dans le monde, et je ne les aurais pas inventées.

Comme le jeune homme ne répondait pas, elle se mit à songer, avec un certain amusement, à la singularité d'une vie où l'on s'inquiétait de la malice des animaux, nullement de celle des hommes. Elle se figura ce que penserait la société où elle vivait, d'un pareil tête-à-tête, et de craintes si bizarres, et du peu de raison d'en avoir de nature différente. Puis elle regarda le visage rêveur de son guide et, songeant aux propos galans qu'un autre aurait pu lui tenir, elle se sentit, avec joie, capable de préférer aux légers hommages le sérieux, le respect, et l'innocence dont pourtant elle gardait le droit de se divertir. — Je ne voudrais pas jurer, se disait-elle, que nous

ne soyons ridicules, dans nos extases solitaires ; mais personne n'est là pour le remarquer, et je m'en garderai le secret. Ah ! quand on se récrie d'admiration sur la pureté dans notre sexe, on devrait ajouter que celle d'un homme est encore plus belle et plus saisissante peut-être. Je serais un démon que je me plairais à celle-ci. Et sans s'en rendre compte, parce qu'elle n'était pas démon mais femme, Antonie revenait déjà à l'envie de plaire à ce qui lui plaisait, dût-elle troubler ce qu'elle admirait, cette limpidité d'âme qui laissait tout au fond dormir un limon ignoré. Se faire le dieu, passager ou éternel selon sa fantaisie, le dieu adoré sur ce chaste autel, était une tentation qui admettait de bien jolis voiles ; en cédant à ces subtilités, elle se croyait encore bien supérieure au monde qu'elle venait de juger, bien noble et bien fidèle. Elle jouissait de s'applaudir, de se reprendre vivement à quelque chose, et de comprendre à la fois deux classes immensément opposées, lui semblait-il, d'êtres humains et civilisés.

— Parlez-moi, Madame, s'écria Paul, après un silence embarrassé.

— De quoi donc ? fit-elle.

— Cela m'est égal.

— Ah ! voilà qui est plaisant.

— Je voudrais entendre votre voix, surtout avec cet accent poli qui m'avertit de votre origine étrangère. Contez-moi ce qu'il vous plaira, si ce n'est pas encore ces confidences toujours annoncées et toujours remises.

— Vous vous résignez donc à vous en passer ?

— Il le faut bien.

— Et si j'avais enfin voulu tenir parole ? Mais non, vous avez l'air maussade ; cela n'irait pas long-temps.

— C'est par trop me tourmenter que de me rendre responsable de votre volonté changeante.

— En vérité ? comme vous avez attrapé le geste masculin et impératif de M. de Flers ! j'ai cru le voir.

— Je ne sais pas pourquoi j'imiterais M. de Flers.

— C'est donc la bonne nature qui vous donne ces airs-là ?

— Et à vous, Mesdames, des secrets pour désoler, intarissables.

— M'avez-vous d'ailleurs donné l'exemple et confié votre roman avec Mlle Mascard ?

— Il n'y en a point, je vous assure. Je ne pourrais rien vous

dire qui ressemblât à ce que vous appelleriez un roman. Il vaudrait mieux n'en pas même rêver....

— Ce dernier mot me raccommode un peu avec votre froide manière de sentir dans ce pays méthodique et fortuné. Allons! je vois que vous ferez une exception à la règle de conclure nécessairement par un contrat les plus libres des émotions du cœur.

— Oh! quelle fatale prédiction, Madame! Quoi! ne pensez-vous donc pas que tous les sentimens vrais ont besoin de l'éternité pour perspective, d'un serment sacré, d'un droit reconnu, d'un don de tout l'être et de toute la vie pour apaiser leur soif de sacrifice et d'abnégation. Quoi! je pourrais aimer sans vouloir tous les liens de la terre et du ciel! Oh non! il n'y a pas un homme comme cela! pas une femme surtout!

— Vous vous trompez. Oui, je pourrais vous citer des exemples. Je connais des cœurs qui savent se passer de ce que vous prenez pour des liens, de ce qui n'est en réalité qu'une chaîne tout extérieure et indigne de qui peut en comprendre une autre. Oui, je connais de telles femmes, attachées d'abord, il est vrai, par un autre esclavage qui ne permettait pas l'amour partagé! Placées entre un lien factice, faux, indifférent, sans consécration du cœur, et l'appel d'un sentiment profond et de choix autant qu'involontaire, elles ont pu long-temps balancer : mais une fois décidées, le véritable devoir du cœur une fois bien compris, et suivi, elles se devaient à elles-mêmes de le croire toujours pareil et toujours suffisant. Supposez cette femme libre enfin, ne doit-elle pas dédaigner ce que vous appelez sermens sacrés, puisqu'elle en a de plus saints dans l'âme? N'y aurait-il pas du déshonneur pour elle d'abjurer les idées qui ont protégé son amour, pour chercher d'autres garanties dont elle sait mieux que personne l'inutilité, la faiblesse et le danger? Quand on a mis sa vie dans un avenir d'amour il faut n'en vouloir point d'autre. C'est le vœu réalisé de la nature et de la passion. Le monde, croyez-moi, gagnerait tout à aller droit, en se dépouillant d'hypocrisie : car, en réalité, il ne ferait qu'avouer, comme un droit, ce qu'il ne cesse de faire en se jouant des grands mots qu'il jette pour manteau commode sur ses actions. Dans l'état actuel de la société, le mariage, la vertu, l'amour sont des expressions faussées : il faut leur rendre quelque sens précis, juste et praticable. On essaie déjà, en France, où tout s'applique. Pourquoi ne comprendrait-on rien de pareil à cela ici? Je haïrais que vous

me prissiez pour une pédante qui disserte ; et vous alliez presque m'y forcer, pour défendre ce que vous jugiez en le travestissant et sans le connaître : c'est facile, mais peu honnête.

— Mettons à part les personnes, que je respecte infiniment comme personnes mais non comme preuve. Depuis la naissance du monde on a toujours fait des récits d'amour dans lesquels on brave tout pour se satisfaire, mais on ne l'a ni donné comme exemple, ni érigé en principe. Je comprends ces choses, je les excuse peut-être, mais uniquement quand on ne veut pas que je les admire ni que je les regarde comme justes, quand on ne les prêche pas, en un mot.

— Vous trouvez donc bien que nous soyons les éternelles victimes des convenances de la société.

— Non ; mais de celles de la nature, qu'on ne viole pas impunément. Quelle dignité peut se comparer à celle de la femme quand la société lui dit : Amante ou non, tu garderas la foi domestique, et le nœud de la famille, ce commencement de toutes les fraternités, dépend de toi. Si tu le délies, à quoi se rattachera l'homme sous les cieux? Tout le reste est d'un jour pour lui, mais les fruits de ta pieuse fidélité sont de tous les jours. Supérieure peut-être, accepte volontairement l'infériorité ; sers, non en esclave, mais en maîtresse de ta force ; sers, pour régner moralement dans l'ordre des intelligences, et ne te trompe pas de couronne, toi qui ne peux ni combattre, ni changer sans dénaturer tes plus beaux dons. Songe à aimer, et tu seras aimée ; à te soumettre, et tu régneras. Mais dusses-tu en souffrir seulement, reste saintement attachée à ton sort, n'abdique pas ta seule et noble part de liberté, de repos et de gloire.

— Tout cela est fort beau, très-sublime en vérité, dit Antonie ; mais vous ne voyez pas que cela rend suprême le sacrifice qu'on en fait. Comment dénierez-vous la grandeur par excellence à celle qui renonce, pour l'homme qu'elle choisit, à cet assemblage de mérites composés dont on fait notre gloire.

— Lui en coûte-t-il vraiment quelque chose? s'écria Paul. L'héroïsme de ces faux dévouemens diminue de plus en plus selon qu'on cherche à les réhabiliter dans l'opinion. La doctrine qui les absout une fois établie, les voilà sans prestige. Les femmes, libres, affranchies, satisferont pédamment et légalement, quoi? leurs fantaisies. De devoir et de passion, il n'en est plus, ainsi : à moins que le

devoir de s'obéir à soi-même ne réussisse à faire oublier les autres, et qu'on n'appelle aussi passion, tout ce qui ne donne pas la force de supporter la plus chétive contrainte.

— Ah ciel! que vous êtes en amour un terrible casuiste, et que je souffre dans ces montagnes où j'avais tant rêvé un eldorado des choses qui sont dans la nature et dans le cœur! Il n'y a pas un pays si pédant sur le globe. Les jeunes gens y font de la morale antédiluvienne; les servantes veulent se marier à tout prix; l'amour n'est écouté nulle part sans code à la main et sans perruque. Je suis vraiment tentée de croire à la fable des sept dormans, et de penser que vous vous éveillez tous, les sens encore appesantis et vous frottant les paupières sans y trop bien voir. Ou plutôt le vieux siècle repenti de Louis XIV est ici en purgatoire dans ces rochers, d'où il exhale les vapeurs mystiques de dévotion et de convoitise qui enveloppèrent l'hymen secret du maître avec la veuve de Scarron.

— Imaginez-le donc, Madame, si cela vous amuse, et si vous n'avez pitié de ces infortunés courtisans, que vous mettez là en rude lieu, si près de nous autres rustres! Quelle querelle vous a donc faite M. de Flers ce matin pour que vous soyez si acerbe contre nous et contre le mariage? Si ce sont les velléités conjugales de Mariette qui vous ont fâchée, calmez-vous; elle y a presque renoncé.

— Pourquoi donc?

— Avez-vous remarqué, depuis quelques jours, une ombre agitée qui se glisse vers le feu du chalet, autour de la galerie, partout où il n'y a personne; qui rôde près des portes, puis tout à coup disparaît dans le lointain des prés?

— Oui; mais je ne comprends pas.... C'est une femme laide, qui a l'air malade. Mariette, en serait-t-elle jalouse? Est-ce la femme de Josias? est-ce son mauvais génie?

— C'est sa sœur. Mais vous ne pourriez, même avec votre active pénétration, deviner cette histoire.

— Alors vous me la conterez, sans en rien passer. Vous me direz la vérité pure, sans essayer de l'embellir. Je n'ai plus la moindre émotion pour les romans arrangés; et, si vos personnages ont fait des sottises, il n'y a qu'un moyen de m'y intéresser, c'est de me les faire savoir nettement.

Mal disposé par toutes ces recommandations, Paul fit, le plus brièvement possible, le récit qu'on exigeait de lui.

Cette personne, d'apparence si chétive, s'appelait à quinze ans

la belle Lucie. Elle était descendue, enfant, de son village de la montagne pour demeurer chez des paysans voisins de Mme Raimbault. Elle craignait beaucoup les parens chez lesquels elle vivait, et se rappelait avec peu de bonheur le toit paternel, où une famille nombreuse partageait plus de privations que de caresses. Recueillie, et en quelque sorte adoptée ailleurs, un peu par charité, un peu par égoïsme, un peu par cette affection machinale qu'on a pour ses proches à défaut d'autre, Lucie grandissait sans trouver autour d'elle à qui s'attacher. En attendant que ce fût une souffrance, c'était un malheur. Elle avait une de ces dispositions aimantes, rêveuses, concentrées, qui mettent aveuglément la vie tout entière à la merci du premier objet ou fantôme qui s'en empare. Plus privée d'amour qu'une orpheline, dont l'imagination peut se nourrir et se préoccuper de regrets, Lucie n'avait que ses rêves pour compenser l'insupportable isolement de la réalité. Dans les bourgades suisses, dès qu'on se connaît on se trouve à chaque pas, et les occasions de se parler renaissent du matin jusqu'au soir au travers de toutes les occupations. Ce fut ainsi que Lucie intéressa Mlle Mascard. Leurs relations n'étaient point intimes cependant, mais bienveillantes. L'une, Louise, franche, gaie, mais très-occupée, d'apparence très-raisonnable, et avec qui la vie se faisait agréable mais réelle, intimidait l'autre, qui sentait crouler pour ainsi dire au dedans d'elle ses châteaux en Espagne dès la première parole qu'elles échangeaient. L'une usait d'un remède sûr contre le mal de jeunesse en mettant son cœur aux choses qu'elle faisait; l'autre s'en tenait aux palliatifs, et croyait corriger l'âpreté de son sort en mêlant, aux actes vulgaires de sa tâche de tous les jours, une autre existence imaginaire, tissue avec de flottans désirs et de chimériques possibilités. Cette mauvaise nourriture d'une tête enthousiaste s'empoisonnait encore par beaucoup de lectures dont elle n'osait avouer le choix romanesque et faux, par la passion qu'elle portait aux divertissemens, qui n'apaisaient un instant sa soif de cœur que pour l'augmenter ensuite. Jamais, à voir Lucie s'amuser, on n'aurait soupçonné en elle une arrière-pensée. Evaporée, légère, rieuse, coquette même et ardente aux plaisirs, elle semblait ne se soucier d'autre chose, et se faisait juger avec une sévérité un peu trop vive par les bonnes âmes.

— Sans indiscrétion, Mme Raimbault n'était-elle point parmi celles-là? interrompit Antonie.

Paul ne répondit pas; et Mme de Flers le lui ordonnant, il continua son récit.

Lucie fit un mauvais choix et se laissa aller à un entêtement absurde pour un homme qui ne le méritait point. Les suites ne tardèrent pas : après l'avoir compromise de la façon la plus éclatante, brouillée avec sa famille, entraînée en des détours et à des manières d'agir qui souillaient son caractère autant que la liaison elle-même, ce scélérat retourna chez lui. C'était un garçon pauvre, d'un village voisin, qui était venu servir dans le bourg comme domestique de campagne, et qui dansait bien, savait mentir, jurer, se faire suivre par les filles coquettes, et tromper les autres. Il s'attacha à Lucie, d'abord comme à la plus belle, ensuite comme à la plus crédule et à la plus tendre; enfin, sans doute, comme à celle qu'il comptait épouser. Puis, les tracasseries survenant, il biaisa, il se trouva bien fou, se choqua, et s'en alla : une fois loin, il n'y songea guère que pour se dire qu'il avait failli commettre une haute sottise, en épousant de force quelqu'un qui n'avait pas le sou, et que, pour un joli cœur comme lui, une de perdue c'était cent de retrouvées. Tout cet honnête raisonnement se conclut, en effet, par un prompt mariage avec une autre femme, aussi insensée et plus riche.

Pendant que ceci se tramait, Lucie en butte aux traitemens cruels et stupides par lesquels on prétend, chez nos paysans, guérir l'amour qu'on ne veut pas tolérer, Lucie sans nouvelles, à demi prisonnière, mal famée assez pour que les autres filles se fissent une barbare satisfaction de la fuir ostensiblement, Lucie supportait tout avec une tristesse passive, avec une résistance qui ne s'exprimait pas, mais sur laquelle rien ne mordait. Sans savoir ce qu'elle espérait, elle attendait tout du temps et de son amant, parce qu'elle croyait en lui avec une aveugle foi. Elle était encore dans le rêve, mais dans un rêve opprimé, où elle avait besoin d'entrevoir le prochain réveil. Depuis qu'on la voyait si seule au monde, la pitié des meilleurs s'était émue sur son sort. Mlle Mascard s'applaudissait de ce qu'elle prenait pour de la résignation et, âme innocente, s'étonnait un peu qu'un passé si fougueux se fût ainsi évanoui sans laisser ni regrets ni désespoir, sans avoir transformé ni la vie ni le caractère. En respectant cette noble simplicité, ce touchant hommage à la puissance du bien, on en savait trop, et de Lucie et de son histoire, pour adopter généralement une pareille

interprétation. Lucie pouvait tout endurer avec ses illusions, même l'absence, et l'absence y aidait encore en ôtant à la passion qu'elle ressentait ses chaînes matérielles. Cette pauvre fille n'avait point des instincts grossiers, ni un cœur rusé qui se plût aux honteux mystères, au mensonge ou à la désobéissance. Elle avait même un besoin d'estime profond et sacrifié douloureusement. A défaut de ce bien perdu, elle se flattait du moins d'être digne d'un amour sans bornes et de l'avoir mérité. Elle se consolait, elle se relevait, elle se soutenait avec une seule misérable branche qui devait se rompre bientôt, au plus horrible du courant. Son méprisable amant se mariait que, chose étrange! elle n'avait encore rien appris, rien prévu, rien soupçonné de son malheur. Ce qui en eût doublé la crainte chez une autre la lui enlevait, à elle. Elle se croyait dans une position sacrée pour l'homme qui l'y avait mise, et gardée, contre la pensée même d'un abandon, par l'impossibilité où elle se trouvait d'être abandonnée sans être déshonorée. Elle se croyait d'autant plus forte pour résister au monde et aux hommes, mariée devant Dieu et par des sermens qui n'avaient que lui et le cœur pour garans, que rien ne l'appuyait hormis cela. C'est un honneur trop souvent insensé que fait à l'humanité cette croyance naïve de certains êtres en leur droit de bonheur. Le dernier mot qu'elle arracha aux lèvres pâles de Lucie, fut affreux à la fois et sublime. Ses parens lui annonçaient, avec des menaces et une joie amère, le mariage, enfin publié, de l'infâme. C'est impossible, leur répondit-elle, je suis enceinte!

Ce cri, suivi de convulsions, de défaillances et d'épouvantables accès de délire et de pleurs, fut le signal d'une scène de tumulte, d'injures et d'horreurs où rien ne fut épargné, pas même la mourante victime. Un oncle avare, une tante fort sèche, se mirent bien vite du côté des méchans, afin de n'être pas trop du parti malheureux. L'honneur est, d'ailleurs, parmi nos campagnards, un préjugé heureusement fort tenace, quoiqu'il ne se manifeste pas toujours sous des formes que l'on puisse approuver.

— Et c'est à cause de cette esclandre, interrompit encore Mme de Flers, que Mariette ne veut pas épouser le frère de Lucie.

— Non : il y a d'autres choses pires. Tenez-vous à les savoir?

— Assurément. Mais regardez donc! Qui nous vient là-bas?

— Justement quelqu'un qui m'épargnera le reste d'une narration pénible. C'est Lucie. Essayez, Madame, de la faire parler. Votre

charme est assez doux pour agir même sur ce pauvre cerveau. Ménagez-le pourtant, et entamez cet entretien délicat avec beaucoup de précaution.

Sans témoigner de répugnance, même avec une certaine satisfaction qui ranima ses traits déformés et jusqu'à son œil vague, Lucie se laissa entraîner dans la grotte, dans la conversation, et se prêta à en devenir l'objet. Plus séparée de ses semblables par sa misère, sa dégradation, sa position et le peu d'attention qu'on lui accordait, que par l'état de son esprit, elle sentait, comme un rayon de soleil, cet intérêt passager épanouir sa solitude. La curiosité d'Antonie était plus caressante que la charité vraie de Mme Raimbault, pour cette âme aveugle encore ; et, de Paul, elle attendait toujours avec plaisir quelques mots pleins d'une affectueuse pitié. Elle se tourna donc, assise au plus bas du gazon, non vers le jour du ciel, mais vers celui qui venait pour elle de ces visages gracieux, et se mit, ensuite de quelques préludes habilement ménagés par Mme de Flers, dans la disposition d'un musicien qui, dominé par la volonté d'autrui, obéit au mouvement intérieur et se livre avec lui.

— Ainsi, vous nous avez suivis, Lucie, et peut-être entendus, disait la jeune femme.

— Non. Il y avait bien quelque chose qui m'attirait, comme si vous parliez de moi. Mais c'est triste de parler de moi. Vous êtes tous deux trop beaux pour cela. Autrefois? je ne dis pas : mais à présent! on ne peut pas même supporter ma figure ; et, si je n'avais pas là-haut un ange qui vient souvent autour de moi, je serais toujours seule. Mon frère aussi m'aime pourtant. On lui en veut dans la famille de ce qu'il n'a pas agi comme les autres : mais moi, je lui ai fait du mal. J'en fais à tout le monde. C'est un sort. J'ai tué mon enfant. Je pense qu'il pourrait bien arriver une fois que je tuasse ma mère. On m'a mise en prison, et c'était juste ; mais je ne sais point si je n'en ferais pas encore autant à présent que je suis cependant moins maltraitée que dans ce temps-là, et moins à plaindre, à cause de ce petit ange qui vient me consoler. C'est moi qui l'ai tué ; c'est mon enfant : tout le monde le sait, ainsi je peux bien le dire. Croyez-vous que le bon Dieu me mettra en enfer pour que je sois loin de lui, puisque je l'ai tué? Si je le pensais, je deviendrais folle. Mais cela ne sera pas. Le bon Dieu aura pitié de moi. Il n'est pas homme, lui. Il sait qu'une mère ne peut pas

supporter que son enfant vive quand ce serait pour souffrir comme j'ai souffert. Ils me tourmentaient trop, voyez-vous : c'étaient des coups, et des larmes, et des mots pires encore. Il y avait quelqu'un, quelque part, qui me plantait comme un clou dans le cœur, en sorte que tout me faisait saigner et mourir mille fois par jour. On me reprochait mon pain et ma vie, qui ne servaient plus à rien qu'à me torturer. Mais je n'entendais pas tout, dans ce temps-là, parce que je pensais à autre chose : j'étais en prison dans une maison étrangère, où l'on battait mon enfant dans mon sein. Enfin, je n'ai jamais bien su ce qui s'était passé.

Il a fallu paraître devant le juge pour déclarer le nom du père, et signer, et promettre de leur livrer cette innocente créature. Moi, j'ai juré en dedans que cela ne serait pas. Quand j'ai senti des douleurs j'étais contente, parce que je pouvais les cacher et qu'il était nuit. Je m'en suis allée, quand on me croyait au lit, dans un grand pré, derrière lequel il y a un grand fossé, et au fond du fossé, un peu d'eau; je me suis cachée là. Peut-être bien que j'avais peur, mais j'avais mal surtout, ce qui me soulageait. L'envie me venait de crier, et je me plaignais à haute voix, cela aussi était agréable. Pourtant, vers le point du jour, mes souffrances de corps et d'âme avaient été si longues, si angoissantes, si insupportables que je résolus tout à fait d'accomplir, pour mon enfant, la délivrance que j'avais préméditée, et quant à moi, de prier Dieu de m'en faire repentir jusqu'à ce que sa colère fût apaisée. Je ne sais pas si j'étais en délire, ou bien dans une exaltation de présence d'esprit qui me donnait toute liberté pour disposer de mes pensées, mais je ne me souviens pas d'avoir jamais pensé si clairement ni si fortement. Cela ne m'est, du moins, pas arrivé depuis. J'étais là, seule; je voyais tout d'un coup d'œil, ma crédulité et l'indignité des autres, et ce que j'avais éprouvé d'affreux, et ce que j'avais à attendre de plus affreux encore. Je voyais l'autre dans son ménage, avec sa femme, enceinte peut-être, qu'il aiderait dans ses douleurs. Je voyais un autre enfant dans un berceau à lui, et le mien sur l'herbe d'un pâturage de la commune, en attendant qu'il fût livré à l'aumône de la bourse des pauvres. Je voyais un procès entre lui et les hommes se disputant à qui ne l'aurait pas, et son père le niant peut-être, l'infâme! (Je pense qu'il est mort aussi, et je lui ai pardonné : que les morts soient en paix, s'ils le peuvent!) Je voyais mes parens frapper encore et refuser du pain, ou bien n'en pas

avoir et me le reprocher. Je n'aimais plus rien, plus rien au monde, pas moi surtout, excepté cet enfant. Ne fallait-il pas le tuer pour en faire ce qu'il est, au lieu d'un misérable : un petit ange du bon Dieu?

Quand je l'ai tenu dans mes mains, enfin, il était si joli! je me sentais défaillir, je mourais, je le laissais seul, ce pauvre petit; il faisait froid, là, au matin; la terre était dure, et je n'avais pas même un mouchoir pour l'envelopper. Ah! je l'aimais trop pour supporter cela. Je n'aurais pas eu la force de souffrir avec lui, je l'aimais trop. Il me serait entré dans le cœur une joie et un désespoir qui m'auraient tuée. Et lui, qu'aurait-il fait, pauvre créature innocente, né par ma faute, et qu'il ne fallait qu'un crime de plus pour sauver de tant d'autres crimes qui m'entouraient là de toutes parts? Il n'y avait pas à examiner : je l'ai fait, ce crime. Oui, je l'ai fait : mais comme dans un nuage et à travers une vapeur de sang qui m'étouffait et m'ôtait l'usage de mes sens. On nous a trouvés tous deux, quand on est venu pour faucher, lui le front dans le ruisseau, moi étendue à côté sans connaissance. C'était fini de tous les deux. Je ne suis plus celle qui a été ainsi, avec un enfant sur ses genoux. Celle-là est morte comme l'enfant, et moi je fais pénitence pour elle.

Qu'est-ce que je dis! non, c'est bien la même qu'on a mise en prison, interrogée, jugée, enfermée, au lieu de la mettre à mort comme elle le méritait. Enfin, tant mieux! Dieu l'a voulu ainsi; je commence à le remercier, et à le trouver par le moyen de ce petit ange. On a été bien doux pour moi, en prison; mais, dès que j'en suis sortie, c'a été comme une peste. Ma tante m'a chassée avant que j'eusse dépassé le seuil de sa porte. Ma mère n'a pas même voulu me voir et m'a fait dire de m'en aller ici, où mon frère me cacherait, parce que je leur fais honte. Je n'ai pas osé aborder chez Mlle Louise. D'ailleurs, qui sait? il y a si long-temps..... Peut-être elle est aussi là, autour de nous, dans le ciel! Il me semble que j'entends quelquefois sa voix, avec celles des morts.

Les morts sont à moi, car ils m'aiment, eux; je comprends de cette façon qu'il y a quelque chose dans l'univers qui n'est pas contre moi. Peut-être que le bon Dieu finira par en être aussi : alors je m'en irai, à mon tour, par les plaines du bleu, et je descendrai de mon repos vers ceux qui ont besoin d'être consolés. Oh que ce sera beau! Toutefois, il y a des endroits où je n'irai jamais;

c'est du côté de là-bas : mon Dieu! là où il y a des fossés, des maisons et des villages, et des gens si cruels. On ne m'y a jamais rien donné qu'on ne m'ait reproché, ou repris. Ils m'ont pris la santé, l'honneur, la jeunesse, tout, et reproché la vie. Mais ce ne serait rien s'il n'y avait pas là quelqu'un.... Ne pensez-vous pas que c'est le démon? il me semble que je l'ai entendu un jour.

Mme Raimbault me dit de ne plus écouter ainsi. Elle a bien raison. Mais à qui veut-elle donc que je parle? on ne me comprend pas. On ne m'écoute pas. Et même, quand j'étais du monde, les mots n'étaient pas pour moi comme pour les autres, puisque je ne me trouvais d'accord avec eux que pour voir ensuite que je m'étais bien trompée. Ils ont des manières si singulières de mettre des choses infernales à la place des mots sacrés qu'ils ont prononcés. Les anges ne sont pas ainsi, ni les esprits. Ils disent toujours la vérité, et on peut les croire. Cela est justement bon pour les petits esprits comme le mien qui ne savent pas employer ni comprendre deux langages à la fois, celui de dessous et celui qui le couvre. Mme Raimbault est bien bonne. Vous êtes bien bons aussi. Moi, je suis damnée, au moins sur la terre, et, dites, que pensez-vous que je puisse encore y faire si je n'écoute plus les voix? j'aurai beau me repentir, je pleurerai tant, que je ne saurai plus trouver le ciel.

— Et si je vous emmenais dans un autre pays, fit Mme de Flers avec irréflexion?

— Oh oui! faites-le. Ce sera une œuvre miséricordieuse, répondit la pauvre Lucie. Vous ne pourriez jamais imaginer ce que chacun des objets qui m'entourent me rend de douleurs. Chaque fois que je passe, c'en est une nouvelle qui vient, et qui reste. Emmenez-moi! Je serai tout ce que vous voudrez.

— Nous verrons cela. En attendant qu'il se montre quelque possibilité de le faire, tâchez, ma bonne, de reprendre un peu la vie ordinaire et de quitter les esprits. Nous ne les emmènerions pas, je vous en avertis.

Mais Lucie ne l'écoutait plus : elle avait, comme une sensitive qui replie ses feuilles au premier pressentiment d'orage, rassemblé autour de sa pensée cette enveloppe inerte, craintive, endolorie qui la préservait du contact humain. Cette nature qui s'était montrée si énergique par faiblesse, si féroce par tendresse, si coupable par fausses idées de devoir et d'amour; cette nature, maintenant

à demi brisée, s'enlevait encore loin de ce qui l'avait meurtrie, à l'aide de ce qui l'avait perdue : l'imagination égarée par la volonté. Objet de pitié, surtout depuis qu'elle n'était plus absolument responsable des mouvemens de sa tête, elle avait cette tactique habile des cervelles détraquées pour retourner à leur folie en dépit de tous les conseils, de tous les obstacles. Elle rentrait donc dans sa pensée habituelle, mais avec un songe de plus, celui du départ qui changerait son sort. Antonie essaya quelques propos encore, sur divers sujets, et n'obtint qu'à peine des réponses peu précises. Aussi s'en lassa-t-elle promptement. Elle proposa donc à Paul de redescendre au chalet, où leur longue absence devait avoir été remarquée, peut-être avec inquiétude; et sans donner d'autre signe d'attention à Lucie qu'un léger et gracieux bonjour, elle reprit le bras de son compagnon et le sentier tournant de la gorge.

CHARLES AUTIGNY.

(*La suite au prochain numéro.*)

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

JUILLET.

La diète extraordinaire, convoquée au sujet des affaires du Valais, a été close le 28 juin. Elle n'a pu traiter qu'une seule des questions sur lesquelles elle avait à se prononcer : les autres ont dû être renvoyées à la diète ordinaire qui, actuellement, la remplace. Encore y a-t-il eu peu de contestations sérieuses sur le point à décider, celui de l'intervention ultérieure de la diète : il était résolu par avance, et assez peu douteux d'après le droit fédéral; mais la divergence a porté sur le caractère des faits accomplis. Puis on a divagué sans mesure sur des antécédens cités à tort ou à raison, chaque canton mentionné jugeant indispensable à sa dignité de prouver qu'il a été de tout temps d'une conséquence parfaite : plus la tâche était difficile, et plus on tenait à honneur de développer et d'argumenter. Le plus clair résultat de ce procédé était d'embrouiller les notions, d'ennuyer honnêtement les députations qui prêtaient attention à ces épisodes, et de faire voyager la diète partout ailleurs qu'en Valais.

La députation vaudoise n'est au moins pas tombée dans ce travers, et elle est assurément une de celles qui ont réellement discuté ce qu'il y avait à discuter. La position qu'elle a été appelée à prendre, a été plus décisive qu'on ne l'avait d'abord supposé. Les commissaires fédéraux, le Directoire, le Valais, traitaient le parti vaincu absolument comme une bande de factieux : suivant eux, il n'y avait dans les événemens que la répression régulière, par les autorités, d'une rebellion. Il a bien fallu montrer, d'après les faits,

qu'il y avait autre chose, qu'il y avait une révolution ; personne n'était mieux en mesure et en droit de le faire que le député du canton de Vaud, lequel, de l'aveu général, s'est acquitté de sa tâche avec autant de fermeté que de dignité. La vérité était ici dans l'intérêt des vaincus, dans l'intérêt des vainqueurs qui avaient commis bien des illégalités, dans l'intérêt du canton de Vaud qui avait à expliquer une attitude inaccoutumée [1].

— Pendant ce temps s'ouvrait à Bâle le tir fédéral, si heureusement inauguré par la commémoration séculaire de la bataille de Saint-Jacques. Tout le monde a été frappé de l'inscription laconique placée, dit-on, sur l'arc de feuillage dont un village voisin de Bâle s'était paré pour la fête : —1444 : *Saint-Jacques ;* — 1844 : *Trient.* Ce rapprochement a certes son éloquence, et ce n'est pas nous qui voudrions l'affaiblir ; mais il faudrait pourtant se garder de juger des époques uniquement par là. Au dedans la Suisse a toujours été agitée, on ne la vit jamais dans un calme et un ordre parfaits : cela tient sans doute à un défaut d'union qui est plus particulièrement dans sa nature et qui lui a causé bien du mal, mais aussi à un esprit de liberté qui fait sa force et sa gloire ; il ne lui permet de supporter aucun asservissement, pas même, ou plutôt moins que tout autre, celui d'un frère à un frère, celui qui, rendant l'union odieuse, la rendrait toujours plus impossible et ne détruirait que plus sûrement la liberté. Ne nous étonnons donc pas trop de ces continuelles agitations, elles sont aussi le mouvement et la vie ; surtout ne nous en décourageons pas ! Et peut-être pour cela, osons les voir ailleurs que dans nos temps. Où était Zurich à Saint-Jacques ? il était avec l'Autriche. Et qu'avait fait Schwytz un peu avant ce grand jour ? Répondez, mânes des soixante Suisses décapités après la victoire, par l'ordre d'un Suisse, sur la pelouse de Greiffensée. Ou plutôt, vous-mêmes répondez, mânes des héros de Saint-Jacques qui, le cœur plein de remords d'une action que la vôtre a pu seule effacer, vous écriiez en tombant : « O Greiffensée ! c'est ici ta vengeance, ô Greiffensée ! » Mais pourquoi rappeler ces affreux souvenirs ? Pour nous rattacher aux autres, aux souvenirs glorieux, avec d'autant plus d'espérance ! pour nous dire que, si la Suisse, toujours plus ou moins divisée, a été forte néanmoins, a été grande, elle peut l'être encore, malgré des difficultés et des

[1] Voir notre dernière livraison, p. 375 et suivantes.

discordes qui ne sont pas pires que celles dont elle triompha jadis. Le sentiment national, une nationalité suisse fait évidemment chaque jour des progrès. Tout ce qui est fédéral, de plus en plus intéresse, preuve en soit même le mal qu'on en dit. Voyez aussi nos belles fêtes helvétiques, comme elles trouvent de l'écho dans le peuple, comme chacun en rapporte plus d'attachement pour la Suisse, comme il la sent, comme il la comprend, comme il la voit mieux! Le tir de Bâle, l'un des plus animés et le plus considérable, le plus riche de tous ceux qui se sont succédé jusqu'ici, aura de même, nous n'en doutons pas, cet heureux résultat; c'est là ce qui, malgré des imperfections de détail, rend toujours plus populaire la plus nationale, la plus gigantesque, la plus belle et peut-être la plus féconde de nos fêtes.

— Paris. La saison littéraire se traîne comme la saison politique. Le grand événement de ces derniers jours a été le procès Donon-Cadot (ce fils qui aurait fait assassiner son père et qui est absous) : voilà ce qui fait diversion au roman-feuilleton, et ce qui lui sert d'inspiration aussi. Balzac n'a pas quitté l'audience. Le *Juif-errant* d'Eugène Sue a passé presque inaperçu dans cet éclat : va-t-il maintenant se relever et regagner l'attention ?

— Pour faire ce nouveau siége d'un public blasé, Eugène Sue avait rassemblé cependant toutes ses machines de guerre. Jamais peut-être il n'avait fait luire aux yeux du lecteur une si belle perspective de sang et de crimes. On ne peut au moins lui refuser d'être maître en son genre et d'en bien savoir les secrets ; car le roman-feuilleton est un genre, un genre mauvais sans doute, mais qui a ses lois comme s'il était bon : ces lois, Eugène Sue les connaît ou, par instinct, les pratique d'une manière infiniment supérieure à tous ses rivaux, même à Mme Sand, dont le roman-feuilleton *Jeanne*, publié aussi dans le *Constitutionnel*, paraît avoir médiocrement réussi. Une chose très-importante entre autres dans ces sortes d'ouvrages, c'est le début. Là peut-être se frappent les plus grands coups, les coups décisifs. Aussi pourrait-on soutenir que le roman-feuilleton, à l'inverse des autres genres littéraires, va nécessairement *decrescendo*. Il est sûr du moins qu'Eugène Sue vous dit fort clairement dans les siens ce que Petit-Jean disait lui-même de sa fameuse harangue :

Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement.

Qu'on en juge par celui du *Juif-errant*. D'abord, petit prologue personnel, confidence à un ami sur le but philanthropique et moral des horreurs qui vont suivre (ceci est encore une autre condition du genre, condition que la *Revue Suisse* a déjà fait ressortir). Puis, second prologue plus grand, qui vous donne....

la fin du roman dont on ne sait pas encore le premier mot, mais une fin obscure, énigmatique, épouvantable. Le lecteur transporté dans la lamentable obscurité des régions polaires voit apparaître tout à coup, à la subite illumination d'une aurore boréale, deux êtres humains, un homme et une femme, au bord du détroit de Behring, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Ils s'aperçoivent, tant est vive la clarté rosée de ce soleil de la nuit; ils se reconnaissent; l'un (c'est l'homme), à genoux sur le cap sibérien, « étend les bras vers l'Amérique avec une expression de désespoir incommensurable; » l'autre, la femme, lui montre le ciel, et ils disparaissent. Tout le roman est destiné à nous expliquer comment ils en étaient venus là. Le lecteur soupçonne bien que l'explication pourra être un peu longue, et il ne sait trop qu'en penser; mais ses nerfs sont tendus, agacés, et, comme l'aimant, ils se tournent invinciblement dès lors vers ce pôle où l'on se fait de si terribles adieux. Après cela viennent les premières scènes du récit, qui ne doivent pas être davantage *ménagées*, et qui, dans le *Juif-errant*, ne le sont pas en effet. L'auteur vous présente aussitôt l'un de ses plus rébarbatifs personnages, Morok, un converti des Jésuites, surnommé le Prophète : il sort de « l'une des maisons religieuses de Fribourg,» où Eugène Sue paraît se figurer que les couvens de jésuites se comptent par douzaines, quoiqu'il n'y en ait qu'un seul et qu'on trouve en général que ce soit déjà trop. En tout cas voilà notre pauvre Suisse impliquée aussi dans le *Juif-errant*, et avec les Jésuites encore, c'est-à-dire avec tout ce qu'il y a de plus actuel, car le roman-feuilleton vit aussi d'actualités. Ce prophète, cet hypocrite, ce fanatique, car il est tout cela, est en outre un dompteur de bêtes : il a un tigre qui s'appelle *Judas*, un lion qui s'appele *Caïn*, une panthère noire de Java qui s'appelle *La Mort*, et une sorte de Caliban, de géant esclave, *Goliath*, qui donne à manger aux bêtes, qui mange aussi de la chair crue, et qui fait son entrée devant le lecteur en montant par une trappe et tenant un énorme morceau de viande saignante « entre ses larges mâchoires armées de dents ressemblant à des crocs. » Morok, instrument lui-même d'un pouvoir mystérieux, trame un abominable complot, se tient en quelque sorte en embuscade avec sa ménagerie dans une auberge où doivent arriver trois voyageurs, possesseurs de papiers importans. Il commande à Goliath de ne rien donner à manger aux bêtes. — « Mais vous voulez donc qu'il » arrive un malheur.... Les bêtes seront furieuses.—Tant mieux! — Enragées! » — Tant mieux! » Et quand ainsi l'on vous a bien fait entendre de quoi il s'agit, que vous avez une peur exécrable, on vous laisse, et on vous renvoie poliment, froidement, au prochain numéro : ces temps d'arrêt bien placés sont une autre condition indispensable du genre. Arrivent les voyageurs. Ce sont deux jeunes, belles et innocentes orphelines, *Rose* et *Blanche*, avec leur seul protecteur, un vieux soldat, surnommé assez drôlement *Dagobert*, depuis qu'ayant eu sa culotte déchirée et y faisant lui-même une reprise *à l'envers*, il l'avait remise précipitamment sans la retourner, dans une brusque alerte causée par l'ennemi. Morok, le prophète, le jésuite et le dompteur de bêtes commence par lui chercher querelle, par lui proposer un duel, pour ôter aux jeunes filles leur unique défenseur. Comment l'hypocrisie s'allie-t-elle naturellement avec la violence ouverte, c'est ce que Molière ne nous avait pas encore appris, et je

crains fort qu'Eugène Sue, bientôt lassé de son Morok, ne se voie forcé de le jeter lui-même à ses bêtes pour s'en débarrasser. Morok, du reste, a beau abreuver d'affronts publics, de défis insolens le vieux soldat, il ne parvient pas à l'entraîner dans quelque esclandre qui le compromette; en attendant, il continue d'exciter par la famine son lion *Caïn*, son tigre *Judas* et sa panthère *La Mort*, de faire rôder *Goliath* autour de la chambre des deux orphelines, et de s'assurer des moyens de s'en emparer. Voilà le gril ardent sur lequel il tient jusqu'ici la curiosité du lecteur durant plusieurs chapitres. J'oubliais d'ajouter que tout cela se passe en Allemagne, au village de *Mockern*, dont le nom, moins allemand que français, a bien l'air de signifier et de dire tout bas : *Je me moque de vous.*

— Le journal la *Presse* et un journal des tribunaux le *Droit* viennent, dit-on, de faire marché avec le chemin de fer d'Orléans pour recevoir par un *convoi à part* des nouvelles du procès Lacoste qui va se débattre dans le midi : Mme Lacoste est, comme Mme Lafarge, une jeune femme qu'on accuse d'avoir empoisonné son vieux mari. Belle pâture! Ces deux journaux promettent, par ce moyen, de rendre compte des débats vingt-quatre heures avant les autres. Voilà de ces émotions dont on est avide désormais : la publicité des cours d'assises va de pair avec les romans-feuilletons. Le succès des *Mystères de Paris* est du même ordre que celui de Mme Lafarge. La rue, l'antichambre, et trop souvent le salon ne retentissent que de cela. Ainsi les Romains et Romaines couraient aux combats de bêtes, aux jeux de gladiateurs. Si quelque chose pouvait faire douter à jamais en France de la reprise possible de l'art dramatique, ce serait la passion croissante de ces représentations judiciaires; le théâtre n'a plus rien à faire, ce semble, qu'à leur ressembler : ce qu'il fait. Se peut-il que ce soit au lendemain d'un succès d'*Antigone* que l'on coure à Donon-Cadot? Sont-ce les mêmes personnes? Enfin le fait est manifeste et le goût public déclaré. Ce qui n'est pas moins grave, c'est que ce sont ces mêmes personnes émues qui jugent, qui jugent par la personne des jurés. Ainsi, à ce procès Donon, il y a eu dans le prononcé des jurés contradiction manifeste et véritable trouble, lorsqu'après avoir déclaré le jeune Donon innocent (ce qui *aggravait* nécessairement le crime de son accusateur Rousselet), ils ont ensuite déclaré celui-ci coupable mais avec des circonstances *atténuantes*. En un mot, dans ce mélange et cette intervention sans frein de la passion publique aux représentations judiciaires, il y a ruine pour l'art, danger pour la justice, perversion de la morale moyenne en ce qu'on initie chaque classe aux émotions fortes.

La *Revue de Paris*, du 6 juillet, signale aussi quelque chose de ces inconvéniens.

« Il semble, dit-elle, que le public, blasé par les crimes imaginaires dont la littérature a fait passer devant ses yeux les tableaux révoltans, ne se contente plus aujourd'hui de cette maigre récréation, et qu'il veuille des horreurs réelles, des monstruosités vivantes. Le voile de la justice est déchiré : une curiosité indécente pousse des flots d'hommes et de femmes dans l'enceinte sévère de nos tribunaux.... La foule assiste à un procès criminel comme à un spectacle; plus l'affaire est ténébreuse et inouïe, plus les accusés se trouvent sous le coup de la peine de mort, plus leur tête tremble, et plus l'auditoire se promet de jouissances vives et fiévreuses. La toile se lève; je me trompe, les juges et les prévenus sont introduits. Des femmes du monde braquent leurs binocles sur le visage de ces acteurs qui vont jouer un rôle capital.... On voit à côté d'elles des jeunes gens en gants blancs, les mêmes qu'on rencontre aux premières représentations du Théâtre-Italien, des avocats imberbes, des romanciers qui, sous prétexte de faire des études, viennent s'épargner des frais de création, en calquant la nature sous les traits dégradés du faussaire et de l'assassin. Où donc est dans tout cela cette solennité triste et religieuse qui devrait présider aux arrêts de la justice? La société ne devrait-elle pas se recueillir au moment de faire descendre sur la terre le glaive que Dieu tient entre ses mains? Tous les mouchoirs de batiste parfumée, qui s'agitent entre de jeunes et blanches mains, n'auraient-ils donc pas d'autres larmes à essuyer dans le monde que celles d'une émotion stérile? »

— Une impression morale très-pénible, c'a été celle qu'a produite la note insérée au *Moniteur*, et dans laquelle le roi Louis-Philippe, non content de ses millions, en redemande d'autres et raconte ses secrets de ménage, ses gênes domestiques. L'impression qu'une pareille absence de dignité et d'élévation produit en France, même sur les amis du Trône, est au delà de tout; il y a là une méconnaissance complète de l'esprit national, un oubli singulier du dégoût que l'on cause. C'est le cas d'appliquer un mot énergique de M. Royer-Collard : l'abaissement *éclate* de toutes parts, — à commencer par la tête.

— La question de l'Université et du clergé, la grande question de la liberté d'enseignement, n'est pas épuisée : la voilà portée devant la Chambre des Députés. M. Thiers est chargé du rapport; On devine assez en quel sens il sera. Voilà le conflit entre les deux Chambres qui va s'engager. La Chambre des Députés sera aussi universitaire que la Chambre des Pairs l'a été peu. Il n'y a guère de solution possible de long-temps, et la dispute durera. On cite de M. Thiers des mots assez piquans et qui lui ressemblent. Au roi qui

le pressait, il y a quelques mois, de soutenir la loi telle que l'avait faite M. Villemain, et qui lui donnait pour raison qu'il fallait accorder quelque chose au clergé, que c'était encore quelque chose de très-fort qu'un *Prêtre*, M. Thiers aurait répondu : « Sire, il y a quelque chose de plus fort que le prêtre, je vous assure, c'est le *Jacobin*. » M. Thiers a dit encore dans une séance préparatoire : « Donnez-moi les professeurs de Fribourg dans toute la France, et dans vingt ans je vous promets un Voltaire. Dieu veuille, s'il en vient encore un, qu'il ait autant de bon sens et d'esprit! »

— M. Quinet va publier un volume, résultat de ses leçons de l'année, et qui a pour titre l'*Ultramontanisme*.

— Il parait un petit recueil périodique intitulé : les *Actes des Apôtres*, dirigé contre le parti-prêtre, et rédigé anonymement par M. Genin, ancien professeur de l'Université à Strasbourg et rédacteur du *National* : c'est âcre, violent et du pur dix-huitième siècle.

Ainsi la guerre dure et se régularise, et on se tire des coups de fusil journellement, même quand il n'y a pas de grande bataille rangée.

— Il a paru, il y a quelque temps, un piquant volume de M. Letronne, intitulé : *Examen critique de la découverte du prétendu cœur de saint Louis faite à la Sainte-Chapelle le* 15 *mai* 1843, etc. En travaillant à la restauration de la Sainte-Chapelle, les architectes trouvèrent en effet à cette date un cœur dans une boite de fer-blanc, sous une dalle du pavé de l'abside. Grand émoi! le ministre de l'intérieur, l'archevêque, furent informés : jusqu'à plus ample examen, on déposa le cœur dans l'armoire de fer des Archives du royaume dont M. Letronne est garde-général. On demanda de plus à celui-ci un rapport qu'il fit en peu de pages, démontrant l'impossibilité que le susdit cœur fût celui de saint Louis. Cette conclusion pouvait sembler dans le goût de celles de M. Letronne qui aime à les faire négatives ou dubitatives à l'égard surtout des choses réputées saintes : elle souleva de nombreuses réclamations. Une foule de personnes, qui donnent dans la réaction religieuse du jour, se mirent à désirer que le cœur en question fût précisément celui de saint Louis; il ne s'agissait plus que de trouver des raisons. Elles ne manquent jamais, comme on sait. M. Auguste Le Prevost, membre de l'Académie des Inscriptions, homme instruit et bon antiquaire à l'endroit du moyen-âge, écrivit au *Moniteur* pour tâcher

de réfuter M. Letronne et pour repousser le philologue helléniste qui venait ainsi porter ses habitudes sceptiques et faire l'intrus au centre du moyen-âge. La première lettre de M. A. Le Prevost fut suivie d'une autre ; les imaginations s'enflammèrent, et il fut, à un certain moment, décidé par acclamation que M. Letronne était battu et que c'était bien le vrai cœur de saint Louis qu'il gardait bon gré, mal gré, dans l'armoire des Archives. M. Letronne a beaucoup d'ennemis comme tout critique de mérite ; chacun de ses ennemis se trouva aussitôt converti en un partisan du cœur de saint Louis. Bref, ces partisans en dirent tant qu'ils finirent par se contredire, par se réfuter eux-mêmes, et que M. Letronne qui les avait laissés se réjouir et triompher, revint lentement à la charge, et n'eut pas de peine à les battre tous en confirmant toutes les conclusions de son premier rapport. C'est des diverses pièces de ce plaisant débat qu'il vient de composer un volume aussi instructif qu'amusant, et dont il tire pour moralité qu'il faut en toute question préférer la méthode critique à la méthode *fantastique*.

« On le voit, dit-il à propos de son premier adversaire (M. A. Le Prevost), on le voit s'échauffer graduellement à chacune de ses lettres. Dans la première il se borne à montrer que mes conclusions sont trop *absolues* et qu'on peut y opposer quelques considérations propres à les affaiblir. Dans la seconde le ton s'élève, l'enthousiasme se montre ; aussi les erreurs deviennent plus graves ; c'est là qu'on trouve des phrases éloquentes, à l'occasion d'une *croix grecque* gravée sur la pierre qui recouvrait la boite. Cette croix où, dans son enthousiasme, *il reconnaît une main du XIII[e] siècle*, ayant, par le fait, été tracée sous les yeux du *citoyen Terrasse* (garde des archives judiciaires) *en l'an XI de la République française une et indivisible*, fera désormais pendant avec le *camp de Caligula* et le *prætorium* du bon Oldbuck de Monkbarns [1]. Dans la troisième lettre, la question prend une importance excessive ; elle est *proclamée* une *cause toute nationale*, à laquelle de *nobles et pieuses intelligences* portent le plus vif intérêt. C'est là que, se débattant contre des difficultés inextricables, le savant auteur quitte à la fin le terrain historique, et, transportant la question au milieu des nuages, il recourt aux *voies étranges*, *mystérieuses*, *inconcevables de la Providence*, qualifiant de *miraculeuse* une découverte qu'avait amenée fortuitement, deux fois de suite [2], la pioche d'un maçon. Quand on en vient là, toute discussion est superflue ; et, en vérité, du moment qu'il croyait nécessaire d'implorer le *Deus ex machina*, contre la règle de l'art, *Nec Deus intersit*, il aurait mieux fait de couper court tout de suite aux difficultés historiques, en admettant que

1 Dans le roman de l'*Antiquaire*.

2 Une première fois on avait trouvé ce même cœur en l'an XI (1803), mais on l'avait remis en place, et le citoyen Terrasse avait alors fait tracer cette croix bysantine.

le cœur de saint Louis, s'envolant miraculeusement de Monréale à Paris, à travers les airs, était venu s'enterrer lui-même dans la Sainte-Chapelle, à l'insu de tout le monde, gardant un incognito que personne ne pouvait violer. — On voit qu'avec un peu d'aide, quelque chose d'analogue à la *Sainte Ampoule* pouvait nous être rendu ; et, à l'heure qu'il est, il y a des gens qui ne me pardonnent pas d'y avoir mis obstacle. »

On a là un échantillon de la manière piquante et incisive de M. Letronne, et de la façon dont il dissèque ses adversaires peu agréablement pour eux.

— La question de Pascal menace de se raviver ou plutôt, nous l'espérons, promet de se terminer. On annonce la publication d'une édition définitive des *Pensées* [1]. M. Sainte-Beuve en rend compte dans la *Revue des Deux-Mondes* et rappelle ainsi les principaux points de cette célèbre discussion.

« Enfin, dit-il, voici une édition de Pascal, de ces *Pensées* tant discutées, tant contestées en ces deux dernières années; voici une édition des plus exactes, la seule exacte même, tout à fait telle qu'on la veut aujourd'hui, reproduisant le texte original avec toutes ses ellipses, ses audaces, ses sous-entendus, ses lacunes; voici les brouillons immortels dans leur premier jet, dans tout le complet de leur incomplet, pour ainsi dire. Il n'a pas fallu à M. Faugère moins de quinze mois de travail et de soins scrupuleux pour mener à fin cette entreprise délicate, pour restituer avec certitude, sur tous les points, ce texte primitif réputé indéchiffrable, pour environner la publication de toutes sortes d'éclaircissemens, d'additions et d'ornemens (y compris un portrait de Pascal par Domat) qui achèvent de remettre en lumière une sainte et sublime figure....

.... » M. Cousin, d'une plume incisive et comme d'une épée de feu, avait, du premier coup, élargi le débat; les points choisis par lui tendaient à montrer Pascal bien autrement sceptique qu'on ne s'était habitué à le considérer; il semblait résulter que les rectifications et les restitutions du texte primitif étaient toutes dans ce sens de scepticisme absolu ou de christianisme outré, et contraires aux idées saines d'un apologiste vraiment respectable. En un mot, ce n'était plus le texte seul de Pascal qu'on mettait en cause, c'était l'homme même et le chrétien. De là l'intérêt et le conflit universels....

» La publication de l'éblouissant morceau sur l'*amour* [2] vint renouveler à temps la question qui commençait à s'épuiser. Pour le coup, l'inattendu était à son comble: on allait de surprise en surprise, de Pascal sceptique à Pascal amoureux! On n'y comprenait plus rien, on n'en discutait que plus fort....

» L'écriture de Pascal, dit M. Faugère, est excessivement rapide, il semble

[1] *Pensées, fragmens et lettres de Blaise Pascal*, publiés pour la première fois conformément aux manuscrits, par M. Prosper Faugère.—Paris, chez Andrieux, rue Sainte-Anne, 11; 2 vol. in-8°.

[2] Voyez la *Revue Suisse* de l'année dernière, livraison d'octobre, T. VI, p. 660.

» qu'elle rivalise avec la rapidité de l'esprit..... Cette écriture, presque illisible » pour ceux qui ne l'ont pas étudiée, a quelque chose du trait impatient et » fougueux de Napoléon ; mais, quoique à demi formés, les caractères ont la fer- » meté et la netteté du burin. »

« Selon l'observation excellente que j'entendais faire à M. Ballanche, ajoute M. Sainte-Beuve sur ce point, beaucoup de ces mots étonnans et outrés qu'on surprend sur les brouillons de Pascal (comme *cela vous abêtira* [1]) pouvaient bien n'être dans sa sténographie rapide, qu'une sorte de *mnémonique* pour accrocher plus à fond la pensée et la retrouver plus sûrement. Ces mots-là n'auraient point paru en public, et la pensée se serait revêtue avec plus de convenance à la fois et de vérité, en parfaite harmonie avec le sujet. »

M. Sainte-Beuve ne nie pas absolument le scepticisme de Pascal, puisque ce serait nier l'âme humaine ; mais il rappelle ce qui l'en faisait triompher dans la lutte, ce qui pour lui était le seul moyen de victoire, moyen qu'on n'apprécie plus bien aujourd'hui. Cette observation de M. Sainte-Beuve nous paraît capitale et placer seule la question dans son véritable jour.

« C'est, dit-il, pour n'avoir pas senti, pour avoir insensiblement oublié à quel point et à quel degré de réalité Pascal croyait à Jésus-Christ, au Dieu homme et sauveur, qu'on a voulu faire de lui un sceptique. Certes, il eût été sceptique sans sa croyance à Jésus-Christ, et cela vous semble peu de chose, parce que, si nous n'y prenons garde, nous devenons sujets, tous tant que nous sommes, en parlant beaucoup de christianisme, à ne plus bien savoir ce que c'est que Jésus-Christ au sens réel et vivant où il le prenait.

» Qu'on veuille encore une fois se représenter l'état vrai de la question : des deux puissances qui sont aux prises chez Pascal et dont l'une triomphe, il en est une que nous comprenons tout entière, que nous sentons toujours et de mieux en mieux, le scepticisme, et quant à l'autre, quant au remède pour lui souverainement efficace et victorieux, nous sommes de plus en plus en train de l'oublier, ou du moins de le transformer vaguement, de n'y pas attacher tout le sens effectif ; de là, nous nous trouvons induits, en jugeant Pascal, à transporter en lui le manque d'équilibre qui est en nous, à le voir plus en doute et plus en détresse qu'il n'était réellement sous ses orages. »

Au même moment, dans un recueil intitulé *Revue du Midi* et qui se publie à Montpellier, un professeur de philosophie, l'abbé Flottes plaide en faveur de Pascal contre M. Cousin ; il a déjà publié deux articles développés et en promet un troisième. L'abbé Flottes veut justifier Pascal, non-seulement de toute accusation de fanatisme (et il a bien raison en cela), mais encore de toute pensée et presque de toute émotion sceptique (ce qui est plus contestable). L'abbé

1 Voyez la *Revue Suisse* de l'année dernière, Tome VI, p. 53.

Flottes appartient à cette honorable et finissante lignée de l'ancien clergé français qui associait sans trop de peine une certaine philosophie et un certain rationalisme avec le catholicisme ; il est de ceux qui auraient écrit volontiers sur le *christianisme* de Platon et des autres grands hommes. Il ne paraît pas se douter des orages qui assiégent les âmes à de certaines hauteurs. Texte en main et armé de logique, il vous démontre des choses qui restent assez douteuses et ouvertes à la conjecture. Mais il est modéré, il est poli, il est judicieux dans une certaine portée ; c'est un dernier et faible écho de ce qu'aurait été la voix de l'ancien clergé français dans cette querelle.

— La traduction d'Antigone a paru en petit volume, dédiée au *roi de Prusse* et avec une préface emphatique et fausse. On y grossit toutes les horreurs et les trivialités qu'on s'efforce de voir dans le théâtre grec pour en faire une défense du théâtre romantique moderne. On y défend les *Burgraves* et *Lucrèce Borgia* à l'aide des chefs-d'œuvres antiques ; les jeunes auteurs ne s'aperçoivent pas que c'est parce qu'ils ont *ensauvagé* Sophocle et lui ont imposé des contre-sens de couleur et des traits de moyen-âge, qu'ils parviennent ensuite, tant bien que mal, à en faire un patron à leur idole-monstre. La noble et touchante figure d'*Antigone* devient ainsi un pendant d'*Og* et de *Magog* !

— Il vient de paraître à Neuchâtel sous ce titre : *Excursions et séjours dans les glaciers et les hautes régions des Alpes, de M. Agassiz et de ses compagnons de voyage, par E. Desor* [1], un de ces livres qu'il suffit d'indiquer à l'attention du public pour leur assurer à l'instant la faveur qu'ils méritent. Celui-ci est assurément du nombre ; nos lecteurs, en particulier, connaissent bien le nom de M. Desor, et ils se feront aisément une idée de l'intérêt que présente un recueil, volumineux et varié, où se retrouve, parmi beaucoup de pages non moins attachantes, l'*Ascension du Schreckhorn* [2]. Avec tous les matériaux que lui ont fournis pendant quatre ans une vie pittoresque et scientifique, passée à étudier les glaciers et les hautes

[1] Neuchâtel, chez Kessling ; Paris, chez Maison, quai des Augustins, 29. Un vol. in-8°, avec le portrait de M. Agassiz et six planches lithographiées. 1844. Prix : 6 fr. de France.

[2] Voyez notre livraison de juin de l'année dernière, t. VI, p. 585.

régions, M. Desor a fait un ouvrage précieux, de véritables annales sur les Alpes. Leur formidable majesté s'y montre au naturel, avec les périls, les impressions, les aventures de l'atôme humain, que ne peut repousser leurs sommets domptés par la force de sa volonté et de sa pensée. La lutte de l'homme contre la nature, en même temps que l'effort de la science contre les mystères muets de la création, se mélangent dans les récits de M. Desor avec une simplicité dépourvue de toute prétention à l'effet. C'est la chose elle-même qui se meut devant le lecteur. Le voyageur monte et nous attire avec lui au milieu de la beauté merveilleuse et nouvelle de l'univers qu'il découvre, sans nous rappeler jamais que nous suivons un auteur qui pense à ses tableaux. Au reste, on nous reprocherait avec raison de ne pas faire comme lui, si nous parlions plus long-temps du livre, quand nous pouvons le laisser parler lui-même. Bornés par l'espace, nous choisissons un très-court fragment, et d'un genre tout à fait épisodique.

«Pendant que nous étions à dîner, nos touristes rentrèrent de leur course à la mer de glace (de Grindelwald); ils étaient tout glorieux, et nous firent un tableau effrayant des dangers qu'ils avaient courus, et du dévouement que leur avaient témoigné leurs guides qui, disaient-ils, les avaient sauvés d'une mort certaine. Nous supposâmes d'entrée qu'ils avaient dû être les dupes de quelque ruse des guides de Grindelwald; mais nous n'avions pas une idée bien claire de la manière dont ceux-ci pouvaient s'y prendre, pour sauver à volonté la vie aux touristes qui se confient à leur direction. Voici quel est ce procédé, que je crois tout nouveau. Lorsqu'un touriste témoigne le désir d'aller à la mer de glace, on le hisse sur un cheval et l'on s'achemine vers le Mettenberg, où l'on arrive vers midi. Pour peu que la journée soit chaude, il est rare qu'il ne se détache pas quelques glaçons d'un couloir situé sur la rive gauche et dépendant du glacier de l'Eiger. Les guides qui, par l'habitude qu'ils ont du glacier, reconnaissent facilement si quelque aiguille de glace est prête à tomber, guettent l'instant de la chute, et, au moment où le glaçon se détache, poussent un cri de détresse, supplient les Messieurs de descendre de cheval et de se coucher à terre, afin de n'être pas renversés par l'ébranlement de l'air. Messieurs les touristes, qui se piquent de s'entendre plus ou moins en physique, comprennent naturellement cet argument. Ils obéissent à la science secondée de la peur, et s'étendent tout de leur long sur le chemin aussi près du rocher que possible, pour échapper à la terrible secousse. Lorsque la chute est consommée, l'on se relève encore tremblant et plein de reconnaissance envers ce digne guide qui s'est montré si dévoué au moment du danger. On convient qu'on lui doit la vie, et on le récompense en conséquence. Cette histoire, telle qu'elle est ici reproduite, fut le thème de la conversation pendant toute la soirée, et l'on comprend que nous n'avions pas mission d'enlever à ces bonnes gens le charme d'une aventure qui leur procurait tant de sa-

tisfaction, et paraissait destinée à figurer honorablement dans les traditions de leur famille. »

La seconde Exposition de la *Société des Amis des Arts* de Neuchâtel est ouverte depuis une quinzaine de jours et le restera jusqu'au 21 de ce mois. Bien que le nombre des tableaux exposés soit moins considérable qu'en 1842, on peut s'étonner encore que, restreinte comme elle l'est aux seules ressources qu'offre le pays, la société de Neuchâtel ait pu réunir, après deux années, autant d'ouvrages distingués. Le paysage, comme on doit désormais s'y attendre dans toute exposition suisse, domine dans celle-ci; quelques tableaux de genre du premier ordre, ont rencontré dans le public beaucoup d'intérêt et de sympathie; les scènes d'histoire manquent, et qui pourrait s'en étonner? — Le grand paysage de M. Calame *(Effet de soleil sur les hautes Alpes du Valais, en face de la chaine du Mont Rose)* est, avec une vue du lac de Wallenstatt de M. Max. de Meuron, l'ouvrage capital de l'exposition. C'est la première fois, si nous ne nous trompons, qu'un sujet pareil à celui qu'a choisi notre célèbre paysagiste, a été abordé, ou du moins rendu dans des proportions aussi grandes : la nature des hautes Alpes, après avoir eu ses poètes, a désormais son peintre ; de degrés en degrés, l'art dans son ascension sublime, est arrivé jusque sur ces derniers confins où s'offrait à lui une énigme que jusqu'ici l'on croyait insoluble, et devant laquelle il a eu l'heureuse audace de ne point reculer. Un lac au premier plan qu'encaissent des granits aux formes abruptes ; pour toute végétation, des mousses et quelques touffes de plantes alpestres; une plaine immense dont les ondulations conduisent jusqu'à la chaîne du Mont Rose qui ferme l'horizon et que domine, dans sa mate blancheur, le Breithorn aux formes si larges et si grandioses ; puis, sur cet océan de pierre et de glaces, un ciel profond et pur dans un coin duquel se lève l'aube matinale qui projette sur la plaine quelques rayons d'une vérité et d'un effet incroyables, — voilà tous les élémens de ce tableau. Point de nuages dans le ciel, point d'arbres sur la terre, une plaine aux lignes peu brisées et que ne sillonne point quelqu'une de ces vallées profondes qui offrent, pour le dessin et la lumière, tant de ressources au peintre; enfin, des montagnes placées dans un éloignement assez considérable des premiers plans, pour ne point frapper le regard par l'escarpement de leurs formes et la grandeur de leurs masses : on comprend qu'avec tout cela, il fallait presque des prodiges d'exécution pour satisfaire à la fois aux exigences de l'art et de la vérité. M. Calame cependant n'est point resté au-dessous de cette tâche. Ajoutons toutefois, qu'en face de cette toile, on sent plus encore la puissance de l'artiste que celle de la nature des hautes Alpes, et que dans cette région nouvelle où il est entré, M. Calame se montre grand dessinateur comme toujours, et coloriste plus habile qu'il ne l'a jamais été. — C'est dans la région des Alpes inférieures que M. de Meuron a choisi le sujet de son tableau : cet artiste qui a ouvert autrefois des voies nouvelles à la peinture de paysage, apparaît ici digne de ses anciennes œuvres et de sa haute réputation. Un charme infini est répandu sur la toile où il a rendu le lac de Wallenstatt, que

dominent des montagnes du dessin le plus habile et d'une exécution de maître. Tout est lumière et soleil dans cette scène ; le village de Wesen semble dormir au bord de ces eaux tranquilles ; le calme de la vie champêtre, la poésie d'une nature souriante et douce, les harmonies de la terre et des eaux, tout cela est exprimé avec un sentiment profond, en même temps qu'avec une sûreté de pinceau fort remarquable. Rien de plus classique et de plus vrai tout ensemble que le dessin des arbres et du ciel ; rien de plus simple et de plus nature que les plans antérieurs du tableau. Peut-être cependant M. de Meuron, dans son amour de la sobriété et du vrai, s'est-il privé de certains effets qu'il aurait pu obtenir à l'aide de contrastes plus fortement ménagés. — Parmi quelques tableaux de plus petite dimension, nous avons remarqué du même maître un *Intérieur de forêt,* motif charmant où se reconnaît la fantaisie d'un grand artiste qui crée en se jouant et répand sur ses œuvres les plus fugitives l'empreinte d'une originalité marquée. Dans ce tableau de quelques pouces de largeur, il y a, nous en sommes assurés, de quoi défrayer, en fait d'intérêt et de poésie, toute une grande toile. — M. Karl Girardet a envoyé de Paris une *Vue de Sorrente* où l'on retrouve les qualités brillantes, le goût heureux de ce jeune artiste dont le dessin est toujours plein d'élégance et le coloris juste et vrai, bien qu'on pût lui souhaiter plus d'éclat. — M. Dessoulavy a exposé une vue de *l'île d'Ischia* qui, à côté de qualités réelles d'exécution, trahit une trop grande recherche des effets de convention, et une imitation plus brillante que solide de la manière de Claude Lorrain. — M. L. Berthoud montre dans deux scènes des Alpes une étude consciencieuse de la nature suisse, la recherche du vrai et le sentiment du pittoresque. Ses copies de Claude Lorrain et de Ruysdaël rappellent d'une manière heureuse, dans des genres fort différens, deux des plus beaux ouvrages qui se voient au Louvre. — MM. Lory et Moritz, dans plusieurs aquarelles, sont restés fidèles au genre de mérite qui a fait leur réputation.

Les tableaux de genre de M. Ed. Girardet lui assurent toujours davantage la place si distinguée qu'il s'est faite, il y a deux années, par son vieillard mourant. Le cœur est saisi à la vue de ses *Paysans au lendemain d'un incendie.* Quelle expression simple, profonde et naïve en même temps, dans toutes ces figures dont le type est si vrai et si noble à la fois! Quelle habileté dans la disposition du groupe et la manière dont sont drapées certaines figures! Avec le sentiment profond qui le caractérise, avec son âme sympathique et les ressources d'exécution qu'il possède, M. Girardet est assuré de conquérir dans le domaine de l'art, une de ces places trop rarement remplies et vides peut-être aujourd'hui. Les deux autres tableaux exposés par lui, frappent par des qualités semblables : le ton en est moins heureux cependant, et la couleur moins solide. Tout ce qu'on peut reprocher, peut-être, à son premier ouvrage, est un certain manque de parti pris et de largeur dans l'effet général, l'absence de masses, en un mot. Mais trop de qualités rachètent un tel défaut chez ce jeune peintre, pour que nous nous y arrêtions davantage. Nous ne pouvons que l'encourager à persévérer dans la voie qu'il a choisie, en espérant qu'il agrandira de plus en plus la sphère de ses sujets. — M. Zuberbühler a exposé une *Etude de jeune Romaine*, morceau plein de grâce et de qualités séduisantes : nous y avons admiré surtout la

délicatesse du modelé et la finesse de la touche ; mais nous voudrions voir cette figure mieux assise et d'un style plus simple ; nous eussions aimé, dans la couleur et dans la carnation, quelque chose de plus énergique et de plus indigène. Les mêmes observations s'appliquent aux portraits exposés par ce peintre. Celui de M. Agassiz, à part quelques portions un peu faibles, est de l'effet le plus heureux.

L'exposition possède, de M. Aurèle Robert, un *Intérieur de Saint-Marc*, où se retrouvent les qualités connues de cet artiste habile : peut-être l'effet obtenu eût-il été plus grand encore, si certaines parties avaient été laissées dans la demi-teinte ; de grandes masses sombres auraient ajouté sans doute à la majesté et au mystère de cette nef bysantine. *La grande place et le palais des doges*, est un remarquable tableau d'architecture qui rappelle les belles toiles du Canaletto : la scène du premier plan, estimable à bien des égards, rompt peut-être l'unité du sujet ; il y a trop ou trop peu dans cette réminiscence de Léopold, selon qu'on envisage ce second départ des pêcheurs comme quelque chose d'accessoire ou d'essentiel au tableau. Quoiqu'il en soit, on s'arrête et l'on est captivé. — Si l'espace nous l'avait permis, nous aurions aimé à dire quelques mots encore des autres ouvrages moins importans de M. Robert, ainsi que de plusieurs tableaux que nous sommes forcés de passer sous silence. Nous avons voulu, seulement, donner la physionomie générale de l'exposition de Neuchâtel. On a pu voir que ce n'était qu'en nombre qu'elle le cédait à la précédente, et que les artistes de ce pays n'ont rien négligé pour se tenir à la hauteur de leur réputation. B.

SUPPLÉMENT. — LA DIÈTE (suite de la discussion sur le Valais). — Cet objet étant d'une importance générale, et pour compléter nos renseignemens précédens, nous donnons encore quelques détails sur la tendance de la discussion, sur les votes qui y ont marqué, sur l'esprit et la physionomie de l'assemblée. Voici où elle en était le 10 juillet.

La conduite du Directoire dans les affaires du Valais a été approuvée par 7 $^1/_2$ états, non approuvée par 9 $^2/_2$, désapprouvée par 6 $^1/_2$ (on retrouve ici, comme dans la plupart des votes de la diète les nuances et les complications qui sont dans sa nature et dans celle de la Suisse). En outre, 4 états, Zurich, Genève, Saint-Gall, Neuchâtel, ont trouvé moyen de ne se loger ni dans l'une ni dans l'autre de ces nuances : c'est, on le voit, la fine fleur de la diplomatie. — Il y a eu, dans le premier tour de délibération, plus de modération qu'on ne s'y attendait. La députation vaudoise s'est placée aussi sur ce terrain : il est évident, par exemple, qu'elle a supprimé diverses particularités de la mission de M. Meyer, mission qui a été désapprouvée et censurée par la plupart des états, bien qu'il ne se soit pas trouvé non plus de majorité sur ce point à la votation. Mais le dernier opinant, M. Siegwart, président de la diète, s'étant livré à certaines considérations assez mordantes sur le canton de Vaud, le député de cet état a dû répliquer plus vivement. En général et comme toujours, la discussion s'est animée à la fin, et il s'est dit des choses assez vertes, mais pourtant et à tout prendre rien d'excessif.

— Le 12 on a dû s'occuper de la conduite de Berne et de Vaud qui, à leur tour, seront sur la sellette. Mais on a déjà tant dit qu'il ne doit pas rester à dire grand'-chose de nouveau. Il est peu probable qu'il y ait de majorité ni dans un sens ni dans un autre. — Il y en aura encore moins sur les directions à donner au Vorort pour l'avenir.

Dans les journaux de la Suisse allemande, le compte-rendu des précédens débats offre ceci de singulier qu'on y trouve à peu près tout que la vérité. Le dernier mot de la Gazette de Bâle a été, par exemple, que tout l'avantage de la discussion est resté au Valais. Si c'est ainsi qu'on écrit l'histoire, à la bonne heure! Mais, à en croire les visiteurs de la Diète, la députation valaisanne aurait une mine bien allongée pour une mine de vainqueurs.

Il était difficile à Zurich de faire bonne figure avec des instructions qui combattent, de par le Grand Conseil, les principes de droit public développés par le Conseil d'État de ce même canton dans la lettre adressée précédemment aux gouvernemens de Lucerne, de Vaud et de Berne. Le revirement était trop subit pour qu'on eût la parole bien ferme.

Tessin (M. Pioda) a certainement remporté une des palmes de la discussion. Son langage, d'abord un peu pénible, s'est éclairci à mesure que l'animation arrivait, et il a abordé sans sourciller les questions les plus ardues de la politique suivie par Lucerne. Sur ces hauteurs dangereuses de la sympathie, de l'appréciation des personnes et des intentions, appréciation nettement déduite, il a conservé un équilibre remarquable, et excité l'intérêt, souvent la bonne humeur de l'assemblée. Dans le parti opposé, on l'aura trouvé trop cassant, et il l'était bien un peu, en vérité, pour une assemblée aussi grave. Peut-être s'est-il préparé là quelques rancunes.

A tout prendre, malgré une irritation et des chocs inévitables, il y a donc lieu d'espérer une solution modérée, et même, comme il arrive ordinairement dans les cas sérieux, des sentimens suisses et patriotiques se sont fait jour en dépit des intérêts particuliers.

VARIÉTÉS.

I. SOUVENIRS NATIONAUX.

L'INCENDIE DE SAINTE-CROIX EN 1744.

Le 1er juillet 1744, le village de Bullet, dans le Jura vaudois, fut presque entièrement détruit par un incendie. Le pasteur de ce lieu vint, le lendemain, demander asile à son collègue de Sainte-Croix, et, s'il fallait en croire la tradition, apporta, avec ses effets arrachés aux flammes, quelque reste de feu; en sorte qu'après la première nuit qu'il passa à la cure, celle-ci devint, le 3 juillet au matin, le foyer d'un nouvel incendie qui consuma toutes les habitations, même le presbytère et le temple situés au haut du village. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ce même pasteur de Bullet, ayant obtenu, peu après, le poste du Lieu dans

la Vallée du Lac de Joux, ce village fut aussi consumé par les flammes dès qu'il y fut arrivé. Les pasteurs de Bullet, de Sainte-Croix et des Granges, se sont concertés pour parler en chaire de ces événemens dont l'anniversaire séculaire était venu exciter l'attention dans leurs montagnes; ils ont dirigé leurs prédications de manière à ce que des impressions sérieuses ressortissent de la considération de ces grands désastres. Ils paraissent avoir été écoutés avec beaucoup d'émotion et d'intérêt.

On a encore une vieille complainte composée sur ce triste sujet l'année même de l'incendie. L'auteur était un homme illettré, un magister de village qui n'avait pas étudié la rhétorique, mais qui à coup sûr avait de l'âme, de la piété, et un sens poétique qu'une culture convenable aurait pu développer. Il est difficile de rien citer de cette œuvre rustique, tant elle est loin du goût actuel et des règles : seulement ces deux vers où l'auteur exhorte ses compatriotes des villages incendiés à s'entre-secourir :

Chers voisins, tendres frères,
Venez! allons à vous!

et ceux-ci où il leur dit avec une énergique naïveté, en leur rappelant le but des châtimens de Dieu :

Peuple si bien soigné
Pour le corps et pour l'âme,
Comme il t'a témoigné (*Dieu*)
Un amour tout de flamme!

enfin, peut-être ce couplet encore :

Les fléaux de la guerre
Ravagent sans merci
L'européenne terre
En ce dur siècle-ci,
Excepté ces quartiers
De la Suisse paisible,
Gardés par un bouclier
Divin et invincible.

Ces incorrections mêmes, ces expressions parfois grotesques, et aussi ces allures empruntées, ce semble, à la traduction des Psaumes de Clément Marot, donnent à cette pièce une couleur locale, une odeur d'école, une énergie et une bonhomie à la fois, qui font que l'imagination aime à se représenter l'auteur, ce vieux régent, ce docte de village, cette âme candide et pourtant un peu prétentieuse, ce personnage grave, sentencieux et révéré, écouté, applaudi de ses concitoyens qu'il invite à faire tourner cette épreuve au profit de leur âme.

A. V. P.

II. LE CREUX DU MONT-GREVÉ.

Dans un siècle où les voyages de l'homme le disputent non-seulement en rapidité mais en hardiesse à ceux des oiseaux, les sommités les plus ardues, les

cimes les plus fières ont dû se rendre; celles qui passèrent long-temps pour imprenables, capitulent tous les jours. Que de tours et de citadelles des Alpes reçoivent chaque été des flots de visiteurs qui les parcourent avec autant de facilité, et souvent avec autant d'intelligence, que les salles d'un musée ou d'une galerie de tableaux! Aussi le Jura, plus humble, est-il maintenant dédaigné. Il ne vaut pas l'escalade, ou plutôt on le passe et repasse sans s'en apercevoir: il suffit, pour cela, de dormir un relai, et vous voilà de l'autre côté. On ne le visite plus guère ainsi qu'à l'état de paquet qu'une machine lancerait par dessus un mur. Et pourtant le Jura mérite d'être vu, d'être vu même en détail, car c'est dans son intérieur, si on peut dire, qu'il a surtout un caractère à lui. Sans doute il n'est plus ce *mons altisimus*, cette « très-haute montagne » dont parle César, à qui il faisait donc cet effet: il ne nous le fait plus, à nous, et il y a bien d'autres choses qui sont dans ce cas. Sans doute il n'est pas, il n'a jamais été le *pompeux Jura* comme l'appelle l'abbé Delille, qui ne l'avait pas vu, et qui, poursuivant son invocation: *Salut pompeux Jura!* y ajoute d'un saut: *terrible Montanvert!* tandis que ce dernier, au contraire, comme le rat sortant de terre à l'improviste entre les pattes du lion, est blotti tout effrayé entre les deux principales cimes du Mont-Blanc: il ne terrifie donc personne, c'est bien plutôt à lui d'être terrifié. Mais l'abbé Delille était aveugle, même en vers, lui qui donne quelque part des guirlandes de fleurs au chêne puissant et sévère:

Ses guirlandes de fleurs, ses touffes de feuillage,
Et les tendres secrets que voila son ombrage.

Enfin, quoiqu'on ait dit d'un philosophe français, de Jouffroy, pour mieux peindre sans doute la froide lucidité de son esprit, que, né au pied du Jura, il avait été comme trempé dans les glaciers de ses montagnes natales, non! le Jura n'a point de glaciers, point de cités d'azur, point de champs de neige éternelle: mais il a ses grottes, ses cavernes fantastiques, ses gouffres insondables, je ne sais quoi enfin de secret, de mystérieux, de renfermé en lui-même qui va bien à son caractère plus calme et plus uniforme, à cette ligne soutenue, sérieuse et gracieuse à la fois qui est la sienne et l'un des traits essentiels de notre horizon. Puis, si l'on veut du grandiose, il en a, mais en face de lui, dans cette longue armée de géans aux cuirasses de neige, dont il embrasse l'aile immense du haut de sa crête, comme d'un balcon: il a ses panoramas célèbres du Weissenstein, de Chaumont, de Vaulion, de la Dole; — de la Dole, qui voit devant elle, le dôme glorieux du Mont-Blanc s'élancer avec une majesté dégagée, et se dresser de toute sa hauteur sur les quatre ou cinq étages de grandes montagnes qui lui servent d'appui; — de la Dole enfin, pour tout dire, dont voici la fête, qui revient tous les ans avec le mois d'août.

A cette époque en effet, on s'y rend en pèlerinage de toute la contrée voisine, pour admirer la vue à son plus beau jour. Aussi nous garderons-nous bien d'en rien dire, ne voulant pas fournir à de beaucoup meilleurs juges que nous l'occasion de confronter, sur les lieux mêmes, l'original avec notre description. Passe encore si c'était en hiver: alors, nous pourrions rappeler la tradition des deux

époux qui, se promenant avec leur noce sur le rocher de la Dole, tombèrent ensemble dans le précipice, l'un ayant glissé, l'autre ayant voulu le retenir :

Près de ce feu qui nous console
Des longs ennuis de cet hiver,
De la complainte de la Dole,
O ma mère! enseignez-moi l'air. ...

Mais il est, dans le voisinage, une curiosité naturelle beaucoup moins visitée, et jamais décrite que nous sachions. C'est le *Creux du Mont-Grevé*, nom qui signifie, dit-on, le *mont-crible* et qui est dû peut-être aux concavités dont il paraît que cette montagne est percée. Un de nos amis s'est chargé d'y conduire le lecteur, qui, nous en sommes sûr, trouvera du plaisir dans cette petite excursion et n'aura pas à se plaindre de son guide, auquel nous le remettons maintenant.

« Le creux dont il s'agit ici, bien que peu connu des amateurs de la Dole jouit d'un certain renom dans la contrée. Tout jeune encore, j'avais entendu les bergers en dire des choses qui frappaient vivement mon imagination d'enfant : « On n'en avait jamais pu trouver le fond! les bêtes mêmes n'osaient en appro- » cher! » J'avais donc, plus qu'un autre, des reproches à me faire à l'endroit de ce creux redoutable. Il me prit, l'année dernière, de sérieux remords de mon *incuriosité*. Je m'en accusai à quelques amis qui, plus ou moins coupables, voulurent avec moi réparer leurs torts Un pèlerinage de pénitence au Mont-Grevé fut décrété et le jour pris, séance tenante. Le jour assez prochain qui avait été fixé pour notre expédition, arriva bientôt, mais non pas tel que nous l'avions attendu : le ciel était couvert, le soleil à demi voilé; certains nuages épais se traînaient le long des sommités du Jura, et nous cachaient la Dole par intervalles. Cependant ces signes sinistres furent incapables d'ébranler notre courage; nous tînmes ferme même contre les représentations de nos dames qui, en punition des efforts qu'elles faisaient pour nous intimider, furent condamnées à préparer les provisions. Le saucisson cuit la veille et le pain furent enfermés dans le sac, on versa le kirschwasser dans la *gourde*..... Et nous voilà en route, tous, à l'exception d'un seul de nos compagnons qui, les yeux attachés sur le baromètre, déclara, avec un accent pénétré, n'avoir aucune vocation à nous accompagner ce jour-là.

« *Semper ad eventum festinat*, » a dit d'Homère Quintilien ou Horace. Je ne sais comment ils entendaient la chose : mon professeur de rhétorique à qui j'emprunte la citation en lui en laissant toute la responsabilité, ne s'est pas expliqué sur ce point. J'estime cependant que ce n'aurait pas été peine perdue : car, pour moi, qui ai bien lu six chants de l'Iliade, en grec et à force coups de dictionnaire, j'ai cru observer que, si le chemin du poëte des poëtes mène au but *(ad aventum)*, ce n'est guère sur cette ligne fort connue, bien que peu fréquentée des écrivains, qui est le plus court chemin d'un point à un autre. Il m'a semblé, en le lisant, parcourir des circuits et des labyrinthes sans fin ; je les ai d'autant mieux remarqués qu'ils sont plus pénibles à traverser dans l'original,

où ils se hérissent de ronces et d'épines, savoir de mots rares et le plus bizarres du monde. Je ne sortais de ces inextricables dédales qu'à l'aide de la version latine : moyen extrême auquel je n'avais recours qu'à regret, mais qui avait le mérite d'être fort expéditif. Si Quintilien prétend avoir parcouru si rapidement ces lieux scabreux, je le soupçonne d'avoir jeté des regards trop fréquens sur la version..... Quoi qu'il en soit, l'exemple d'Homère, si hautement approuvé sur ce point, me semble ouvrir une large porte aux digressions et aux incidens : je n'en abuserai cependant pas dans mon récit. J'aurais pourtant à relater bien des rencontres étranges, car il en arrive de telles à tous ceux qui font des courses de montagnes, et principalement à ceux qui les écrivent. Mais je veux même résister à toute tentation. J'arrive donc d'un seul saut au dernier étage des monts; je gravirais encore du même souffle le rocher de la Dole, mais un de nos compagnons m'en voudrait sûrement, si j'oubliais un petit repas dont il nous reparla plusieurs fois avec délices et que nous fîmes au pied de cette sommité, d'un déjeuné à... comment dirai-je? A la fourchette? non, nous n'avions pour tout instrument que des couteaux de poche, et un unique verre de cuir. Chacun à son tour versait, dans la coupe non-fragile, quelques gouttes d'eau-de-cerise tirées de la gourde; pour en tempérer l'ardeur, nous avions l'onde pure puisée à la fontaine du chalet, auprès de laquelle nous nous étions établis. Chacun aussi mettait le plus de célérité possible dans cette opération; car, tout en buvant, un regard jeté à la dérobée par dessus le verre, du côté des convives, faisait remarquer qu'ils ne perdaient pas leur temps à l'autre partie du service, et qu'à la montagne, souvent même plus qu'à la plaine, « les absens ont tort. »

Bien que les morceaux de pain et de saucisson, rangés avec ordre sur la feuille de papier qui avait servi d'enveloppe, eussent été découpés avec une admirable impartialité par le doyen de la troupe, le nombre total des morceaux qui devaient constituer la portion d'un chacun, n'avait pas été délimité : de là l'arbitraire; de là l'empressement que trahissait, sans vouloir le faire paraître, celui qui était occupé ailleurs, et qui, durant sa courte absence, voyait les morceaux disparaître avec une inquiétante rapidité.

Est-ce le sans-façon de ce repas qui en fit le charme? ou le défaut d'abondance par lequel il contrastait d'une manière piquante avec nos repas les plus modestes de la plaine? Je ne saurais le dire. Le fait est que le charme fut extrême, particulièrement chez notre doyen d'âge. « Dans la grande ville de France que » j'habite, nous dit-il, j'ai assisté à bien des festins somptueux donnés *à* ou *par* » les plus hautes notabilités : maires, préfets, députés. Vous ne pouvez avoir » aucune idée de la somptuosité, de la délicatesse qu'on déploie dans ces occa- » sions-là. Eh bien! je proteste n'avoir jamais eu tant de plaisir qu'en ce moment » où je suis assis sur le gazon serré et élastique, où je respire cet air pur du » Jura, embaumé du parfum de mille fleurs. Que sont les mets les plus exquis » auprès des mets les plus simples, assaisonnés par un appétit de montagne? » que sont les liqueurs les plus recherchées auprès de cette eau pure découlant » du rocher, et après l'ascension que nous venons de faire? »

Ces paroles parurent d'autant mieux senties que leur auteur avait semblé plus

recueilli et plus occupé de son sujet avant de les prononcer ; car il n'avait rien dit pendant tout le repas. Aussi ces accens chaleureux produisirent-ils incontinent leur effet ; ils animèrent d'une ardeur nouvelle la troupe entière, qui, du reste, en avait besoin pour gravir la laborieuse roche de la Dole, de fatigante mémoire.

Je ne décrirai pas la vue magnifique dont on jouit de ce point élevé ; ce serait téméraire à moi de l'entreprendre après de Saussure et autres illustrations littéraires et voyageuses. J'ai d'ailleurs une raison encore de m'en abstenir, c'est que dans la course que je décris, nous n'avons presque rien vu des merveilles de ce spectacle. Les nuages ne nous avaient pas quittés ; ils nous voilaient impitoyablement le Mont-Blanc que nous aurions avant tout désiré de voir. Force nous fut de nous rejeter sur un autre spectacle qui, par le fait de l'envie que nous avions d'admirer quelque chose, après un si pénible labeur, fit impression sur les moins bucoliques de la troupe.

Le troupeau entier du chalet paissait en ce moment sur la sommité de la Dole ; il couvrait, en broutant, cette terrasse renfermée entre le précipice et le monticule peu élevé qui, en se prolongeant parallèlement aux bords, forme comme le comble de ce grand édifice de rochers. Nous nous dîmes que ce devait être un jour de gala pour ces friandes bêtes que celui où elles étaient appelées à paître l'herbe savoureuse, les fleurs si rares et si parfumées du sommet. Les heureuses *motailes*[1] semblaient, en effet, profondément absorbées dans leurs délectations. On n'entendait ni bruit, ni beuglement, seulement le son uniforme des clochettes qui indiquait la régularité de l'opération *manducatoire*. Le taureau même, ce gardien consciencieux du troupeau, semblait avoir perdu dans l'excès de la jouissance son inquiète et habituelle sollicitude. Il ne nous remarqua même pas, tandis que, d'ordinaire, chaque arrivée d'étrangers l'émeut vivement.

Quand l'heure de rentrer au chalet fut venue, les deux *armaillis*, placés l'un devant l'autre derrière le troupeau, firent opérer la retraite. A voir la vivacité et l'entrain du banquet, on pouvait s'attendre à quelque insubordination de la part des sujets encornés. Mais la chose se passa le plus tranquillement du monde. Le berger qui était en avant détourna du côté du châlet, en la saisissant doucement par la corne, la vache la plus voisine. Comme si elle avait toujours gardé la conscience de sa charge de conductrice dont elle pouvait être appelée à chaque moment à remplir les fonctions, cette *sonnaillire* d'élite s'était toujours tenue la plus rapprochée de son maître. A la simple indication démonstrative du berger, elle se mit en marche après lui, agitant sa clochette :

La senaillire	La sonnaillère
Va la premire.	Va la première.

Les autres vaches comprirent, à la nouvelle cadence marquée par l'instrument, que le départ s'opérait. Tout s'ébranla, chacune des vaches quittant successivement et sans autre démonstration ultérieure, sans regret, semblait-il, le pâturage savoureux. Est-donc que le calme de ces hautes régions, voisines du ciel,

[1] *Moutai, Motaila*, nom que l'on donne souvent dans le pays aux bœufs et aux vaches ; suivant le *Conservateur Suisse* il signifie : *qui a une étoile blanche au front.—Armailli*, qui se trouve plus bas, signifie berger ; et *sonnaillire*, qui porte les *sonnailles*.

agit sur ces animaux? Est-ce peut-être que, sous l'influence de la douce discipline du chalet, ils reviennent à leur condition primitive d'obéissance volontaire à l'homme, et à l'instinct de la hiérarchie normale des êtres? Est-ce enfin que le régime de la plaine introduirait la perturbation dans les rapports naturels de l'homme et de la bête, rapports qui se rétabliraient à la montagne? Là, le vacher, tout entier aux soins de son troupeau, serait plus soigneux de ses devoirs envers lui. Le troupeau de son côté, jouissant d'une vaste liberté, vivant en plein air, loin de la *chaîne* de l'étable; le troupeau sentirait que ses maîtres se bornent à des exigences légitimes envers lui, que tout est maintenant dans l'ordre. De là son calme, sa volontaire soumission.

Telles sont les réflexions que nous fournissait tout naturellement le spectacle qui passait sous nos yeux. Il est au moins certain, disions-nous, que les allures de ces animaux sont changées. Dans la plaine leur marche présente un tout autre aspect : ce sont des mugissemens redoublés, des tentatives sans cesse renouvelées de se devancer, une confusion dont les efforts des bergers et leurs cris répétés *hau! hau!* ne peuvent réprimer que l'excès. Ici, au contraire, un silence complet des hommes et des bêtes, un ordre exemplaire dans la marche. Du haut de notre monticule nous admirions cette troupe défilant à nos pieds d'un pas égal, lent, régulier comme une armée disciplinée.

Cette admiration, pourtant, ne nous consolait pas entièrement du Mont-Blanc, qui nous tenait toujours rigueur et persistait à demeurer derrière son rideau de nuages. Ce qui nous consola mieux, c'était l'espérance de voir le Mont-Grevé qui devait avoir tous les honneurs et tous les souvenirs de la journée. Sans tarder plus longtemps, nous nous y acheminâmes.

(La fin au prochain numéro.)

BULLETIN.

SCÈNES DE LA VIE BALOISE PENDANT LA SEMAINE DE LA BATAILLE DE SAINT-JACQUES. Par C. F. GIRARD, professeur à l'université de Bâle. Bâle, Félix Schneider. 1844. Lausanne, librairie Ducloux. Prix : 12 batz.

« Des faits mis en scène avec sobriété par la raison plutôt que par l'imagination : » tel est le plan littéraire auquel l'auteur s'est montré fidèle. Entre un travail purement historique sur cette grande époque de la vie suisse, et un ouvrage d'imagination qui ne pouvait pas aller plus loin, en émotion et en intérêt, que le simple récit des faits, M. Girard a choisi le genre inauguré, si l'on peut dire, par M. Vitet. La forme du dialogue se prête, en effet, à merveille aux détails nécessaires à la peinture d'une époque, de ses mœurs, de ses idées, de ses agitations et de ses révolutions. Le livre de M. Girard offre ainsi un ensemble de données et de peintures, une réalité d'érudition très-remarquable et fort précieuse. Tout en faisant profession de ne s'adresser qu'à l'esprit et de ne consulter que sa mémoire, il a su trouver, dans la vérité des choses, parmi des pages attachantes, quelques tableaux devant lesquels il est difficile de passer sans en être remué.

(*La suite du Bulletin au prochain numéro*).

MADAME DE FLERS.

VI[1].

Antonie retrouva M. de Flers sur la galerie, seul et sombre. Elle voulut le distraire avec l'histoire de Lucie et commençait de la lui raconter, lorsqu'il l'interrompit par un : Je sais cela! fort bref.

— Qui vous l'a dit? fit-elle, étonnée.

— Mariette: répondit-il.

— Il paraît que vous êtes fort avant dans ses confidences, répliqua la jeune femme, d'une voix sèche. — Ce ton-là avait le privilége d'agacer la susceptibilité nerveuse de M. de Flers; il haussa les épaules, et se tut.

— Que pensez-vous de cette horrible affaire? reprit-elle.

— Je pense que c'est une horrible affaire, dit-il. Voulez-vous pas que je m'amuse à éplucher les aventures qui arrivent dans le monde et les peines d'autrui! certes, dans ce moment, les miennes me suffisent.

— Je ne vois pas ce que vous avez, dans ce moment, de plus malheureux qu'à l'ordinaire, à un peu de réclusion près, qui finira bientôt. Regrettez-vous donc tant des distractions dont vous avez paru importuné dans un temps où, il est vrai, vous ne supportiez pas ce qui nous séparait?

— Allons! il est écrit que vous ne comprendrez jamais rien!

— N'avez-vous pas dit sans cesse que vous n'aimiez pas la soli-

[1] Voyez les livraisons de juin et de juillet, p. 337 et 401 de ce volume.

tude? Ce n'est pas ce qui manque ici, et si quelqu'un est inconséquent, il me semble que ce n'est point lui manquer que de s'en douter fort tard.

— J'ai dessein que nous partions bientôt.

— Et moi j'ai envie d'emmener cette pauvre créature, pour la dépayser.

— J'aimerais mieux prendre Mariette.

— Quelle idée!

— Elle est agile, amusante, et se formerait bientôt. Vous n'en pourriez dire autant de l'autre.

— Je n'y songeais que par humanité. Je n'ai besoin de personne, et surtout je ne veux pas de Mariette. Elle vous plaît trop pour qu'elle me plaise aussi.

— Antonie, vous êtes folle!

— Pas tant que vous croyez. Je vois très-bien quelle satisfaction vous savez trouver avec tout ce qui n'est pas moi; tandis qu'en vain j'essaierais mille efforts pour vous tirer d'un état de tristesse, que je ne comprends pas, je l'avoue.

— Oh! je sais de reste que vous n'y compatissez point. Ce n'est plus rien si ce n'est pas la jalousie.

— Chacun plaint le mal qu'il connaît.

— Je ne puis supporter que vous disiez une pareille chose. Vais-je me promener dans les rochers avec Mariette? Passé-je ma vie seul avec elle? quand elle irait courir tous les casse-cou du monde, y prendrais-je garde? Si quelqu'un, d'ailleurs, a voulu la solitude, c'est vous. Ne puis-je me passer d'émotions, d'inventions, ou de voyages? Tout ce que je veux, c'est la tranquillité.

— Où en trouverez-vous donc, s'il n'y en a pas dans ce désert?

— Là où vous aurez autre chose à faire qu'à me chercher querelle; là, surtout, où les criailleries et les agitations du dehors m'empêcheront d'en entendre ou d'en sentir d'autres.

— Si je comprends bien, c'est une déclaration d'amour déguisée à une jolie vie d'indifférence.

— N'est pas assez froid ou assez frivole qui veut, pour une autre vie. S'il ne tenait qu'à moi, je serais peut-être le plus aimable et le plus joyeusement tendre de ces jeunes premiers de salon qu'on voit jouer si agréablement et de si bonne foi leur rôle auprès des femmes. Il est un peu tard pour m'en vouloir de ce que je n'ai pas leurs moyens.

— Cessez cette inutile moquerie. Je ne l'ai pas méritée, même par une pensée, et vous le savez.

— A part ce tort involontaire, que pouvez-vous me reprocher? N'ai-je pas fait selon vos désirs? Le monde était toujours accusé de vos tourmens et des miens ; vous ne sentiez de repos qu'en vous plaçant par l'imagination dans une scène digne de l'Astrée : nous y voilà à peu près. Qu'y avons-nous gagné, je vous prie, outre ma blessure, qui n'aurait pas trop chèrement acheté la réalité de votre fantaisie, si la réalité existait? Mais, au contraire, nulle part autant que dans ces montagnes on ne se sent homme, c'est-à-dire une créature insupportable à elle-même et aux autres, en butte aux forces brutales de la nature ; nulle part, on ne voit si bien tout ce que la vie de l'homme a de mesquin, de dérisoire, d'absolument dénué de tout ce qui n'est pas apparence insuffisante. A quoi bon approfondir cela? quand on n'y sait point de remède surtout.

— Vous vous ennuyez! interrompit Antonie.

— Ce n'est pas cela. Le silence qui règne ici n'excède pas, comme le bruit des sots, mais il fait peur. Je ne suis pas un lâche, ainsi j'ose l'avouer : quelque chose pèse sur moi, comme la présence d'un ennemi invisible auquel je ne pourrais résister. L'absurdité de cette impression m'humilie : à peine vaincue, elle se reproduit. Ces grands pics déserts, ce ciel profond, ces vertes et insondables pentes, m'écrasent de leur poids, m'anéantissent de leur sourde immensité. Au milieu du monde, entravé par ses obstacles, ses lisières et la volonté contraire de mes pareils, je me sens libre et fort, j'ai les veines remplies de cet orgueil dont vous me faites tour à tour, Antonie, une louange ou un reproche. Ici, je ne lutte qu'avec moi-même, et je succombe ; qu'avec des puissances immobiles, du moins en apparence, et je suis si faible que je n'essaie pas même le combat. Pour pouvoir exister faut-il donc se distraire, fuir l'existence elle-même dans ce qu'elle a de vrai! est-ce moi qui en suis venu là! Pourquoi cette menace secrète? qu'est-ce qu'il y a de caché, d'offensé, de contraire à ma vie dans cette nature, pour produire en moi un effet si surprenant? deviendrai-je fou, ou bien seulement ne fais-je que deviner une vérité voilée? peu m'importe! mais il faut en finir. De traîner long-temps une pareille maladie d'esprit, et d'en savoir le bout, je n'en suis point curieux. J'ai même déjà trop laissé échapper de ma pensée là-dessus, quand quelques mots pouvaient suffire à vous montrer pourquoi il faut

partir. J'aime mieux rester invalide par l'épaule que par l'intelligence.

— Et c'est vraiment cela qui vous tourmente? j'ai peine à le croire.

— Que voudriez-vous donc que ce fût !

— Quelque chose de notre amour, peut-être ; mais je me trompe toujours en le supposant. Vous ne lui faites pas tant d'honneur.

— Je lui en fais beaucoup plus que vous, en ne le mettant pas en avant hors de propos.

— Je ne trouve pas qu'il le soit jamais : voilà la différence. Pour moi, c'est tout. Pour vous, c'est une chose parmi d'autres choses, un intérêt parmi d'autres intérêts. J'ai beau le savoir et le vouloir, je ne saurais m'y accoutumer ; à chaque occasion je m'en sens blessée, comme si je ne connaissais pas votre caractère et ne rendais pas justice à vos sentimens. Que faut-il faire, si le cœur crie ! il ne se soumet pas aux raisonnemens, même les plus justes, quand ils contrarient ses besoins et ses instincts. Vous êtes l'unique mobile de ma vie et de mes impressions, je voudrais l'être des vôtres : c'est l'inévitable pente sur laquelle je me retrouve dès que je cesse de faire effort pour me retenir. Trouvez-le étrange ! je vous en défie. Maîtrisez cet irrésistible entraînement : je vous le permets. Je ne demanderais pas mieux que d'en être débarrassée, je vous assure.

— Tout ceci, ma chère, est niaiserie ou cruauté : choisissez. Vous savez à merveille ce que vous êtes pour moi, et s'il y a de l'amour à exiger d'un homme qu'il supprime une portion de lui-même pour tomber en des puérilités de sentiment dont la grâce est tout entière dans la faiblesse des femmes. Vous ne m'y résoudrez pas, je vous en avertis. Je ne suis point, d'ailleurs, pour cette manière d'aimer qui consiste en exigence et en obstination de ne rien comprendre, de tourmenter à tout sujet. J'avais vainement espéré, je le vois, des jours plus tranquilles. Il faut que je commence tout de bon à vous traiter comme un enfant, à qui on ne parle que de ses jeux et qui ne veut que de l'affection et des caresses, nullement le partage des soucis et des pensées.

— Vous êtes terrible, monsieur mon sévère époux : si nous désirons de la tendresse, c'est que nous ne sommes pas dignes de la confiance ; et si nous demandons pourquoi l'on s'attriste, c'est que nous ne pouvons rien comprendre aux choses secrètes ! Nous

ne sommes propres qu'à faire le mal. Je suis sûre que, si la montagne s'écroulait, vous croiriez encore que c'est moi qui l'ai fait choir sur votre tête.

— Pourquoi pas!

— Ce serait aussi raisonnable, en effet, que votre manière ordinaire de m'interpréter.

— Je ne vous interprète pas : je vous connais.

— Est-ce une dureté que vous voulez me dire. Epargnez-moi. Je n'ai pas besoin de nouvelles blessures pour être découragée de la vie que je vous ai faite. Je ne puis la rendre heureuse sans la remplir.

— Et pour y arriver, vous vous en éloignez? Vous voulez improviser une existence nouvelle, en dehors de toutes les conditions humaines, ou du moins faire violence à l'ancienne. C'est plus que créer, c'est anéantir pour refaire. Si vous étiez théologienne, ma chère, vous sauriez que Dieu lui-même s'est refusé ce moyen-là de reconstruire le monde quand, dit-on, nous sommes tombés : il respecte les faits accomplis dans l'homme et ne bouleverse pas à chaque instant son ouvrage pour le recommencer. Mettez donc à profit votre finesse et votre esprit pour découvrir que rien ne se conduit comme vous le rêvez, sur la terre ni ailleurs, excepté les héros de roman. Je n'en suis pas un, vous savez. Chaque secousse que vous me faites subir pour vous donner des émotions me rejette en arrière. Cessez d'arracher la plante, pour savoir si la racine grandit. Pourquoi ces fantaisies toujours renouvelées de me scruter le cœur? quand nous aurons répété cent fois des paroles affadies par l'usage qu'on en fait, nous en aimerons-nous mieux? C'est une petitesse et un ennui inutiles que d'y revenir sans cesse.

— Quoi, aux témoignages d'attachement!

— Non, aux phrases.

— Ainsi les miennes vous sont à charge.

— Quelle supposition ridicule! ne m'impatientez pas. Vous m'acculez de telle sorte que je suis en des extrémités où il faut choisir, à ce qu'il paraît, entre la banalité ou la mort. O ma chère! vos paroles sont adorables; et vous le savez si bien que vous avez un seul tort, c'est de feindre de l'ignorer. Un peu plus de candeur, et vous seriez parfaite. J'aime vos moindres mots et les graces dont ils abondent. Je vous tiens pour une syrène accomplie, scélérate, délicieuse, capable en tout point de faire le désespoir d'un

honnête homme, même le mien. N'est-ce pas ce qu'il fallait vous dire, ou plutôt vous répéter?

— Vous croyez railler : malgré vous, vous pensez un peu ce que vous dites, je vous en avertis. Pour punir toutefois la méchante intention, je devrais vous priver de toutes ces sucreries dédaignées, jusqu'à ce que vous en sentiez quelque regret.

— Faites, je vous en défie.

— Je ne puis donc vous donner ni bonheur ni chagrin. Alors dites-moi, de grâce, ce qu'est mon rôle auprès de vous?

— C'est de ne pas tant argumenter, et de croire que j'ai déjà suffisamment à souffrir, sans que vous vous en mêliez.

— Avouez qu'il n'est pas besoin d'unir à soi une femme par les nœuds les plus sacrés pour lui demander cela. La première venue, ou Mariette, serait aussi bien votre affaire. Aimer est un soin superflu qui contrarie singulièrement la passive obéissance qu'il vous faut. Pour moi, de cette façon-là, je n'en suis pas capable.

— Ni de nulle autre, je le sais bien.

— Encore une injustice! quand finirez-vous de m'en accabler?

— Baissez la voix, Antonie, ou bien quittons la galerie, car vous allez attirer sur nous l'attention de tout le chalet. Mettez-vous bien dans l'esprit que nous ne faisons pas un geste qui ne soit suivi par un œil curieux. Ces gens ont aussi, vraiment, le secret de voir sans regarder. J'ai remarqué qu'ils savent tout, même ce qui se passe entre nos quatre murs.

— Que m'importe! Ils ne sont pas méchans, d'ailleurs.

— Je ne saurais supporter leurs commentaires, ni sur vous, ni sur moi. Si vous êtes bien décidée à ce que nous nous querellions, éloignons-nous d'ici.

— Je ne querelle point. Mais vous vous tenez à quatre pas de moi. Venez là, tout près, sur ce banc derrière lequel j'ai mis pour vous des coussins, et dites-moi tout bas les choses impitoyables dont vous avez encore à accabler une pauvre femme toute désarmée, et dont le cœur saigne de toutes parts.

— Laissez cette plainte mal fondée, pour commencer : ou plutôt finissons. Il est par trop ridicule de prendre, pour se fâcher plus à l'aise, l'apparence niaise d'amans qui se rapprochent.

— Je ne vous empêche pas de me faire la cour; si cela vous plaît.

— Mais je ne veux pas, Madame, je vous déteste.

— Cela n'est pas vrai.

— Eh bien! vous le méritez, du moins.

— Pas davantage.

— Je ferai comme si cela était.

— Trève, je vous supplie, de méchanceté. Je me mettrai à vos pieds. Je confesserai tous les torts que vous voudrez m'attribuer. Je passerai condamnation sur tout. Je me reconnaîtrai indigne de votre clémence; mais vous serez plus doux, plus humain, plus traitable; puisque vous savez si bien mon enfantillage, vous y aurez égard pour cesser de me tourmenter. Voulez-vous? la paix!

— Avec vous elle n'est pas possible.

— Essayez!

— Je l'ai fait si souvent.

— Encore cette fois!

— A quoi bon?

— Pour me rendre heureuse.

— Je n'y réussis pas. Je n'ai pas l'esprit assez flexible pour vous. Vous ne comprenez pas ce qui dure et ce qui se concentre. Pourquoi n'avez-vous pas choisi quelque aimable garçon qui fût mieux votre fait?

— Parce que je vous aime.

— En êtes-vous sûre? moi, j'en doute fort.

— Allons! il ne manquait plus que cela.

— C'est que, voyez-vous, aimer, c'est encore plus se confier toujours, et toujours croire, que dire, et toujours dire.

— Oui, mais convenez cependant que celui à qui on prodigue sans cesse de nouvelles assurances d'attachement, est mieux placé pour croire que moi, qui n'entends jamais rien de pareil.

— Oh! mille fois stupide qui veut obtenir d'une femme qu'elle renonce aux semblans! plutôt qu'à sa poupée, elle aimera mieux renoncer à son amant.

— A quel propos parlez-vous ainsi?

— Cela ne regarde pas Mariette, j'imagine.

— Que voulez-vous dire? expliquez-vous.

— Il me semble que j'ai été suffisamment clair.

— Je ne vous comprends pas.

— Ce n'est pas la première fois que cela vous arrive, sans qu'il y ait de ma faute.

— Ah Dieu! quelle affreuse sécheresse! je ne saurais la supporter.

— Comment donc? vous êtes au comble de vos vœux : vous m'avez excité à vous ouvrir mes pensées, pour m'en faire repentir. Au reste, si cette confiance vous a vraiment peinée, soyez tranquille, cela n'arrivera plus : vous y avez mis bon ordre.

— Assez maintenant. Si vous n'êtes pas las de me blesser de vos impitoyables sarcasmes, je n'en saurais endurer plus long-temps la froideur aiguë. Quels sentimens, juste ciel! quand je ne vous demande qu'un mot d'amour! Il est impossible que vous soyez naturellement ainsi; il y a de l'art, de la volonté, dans une cruauté si habile et si persévérante. Vous me réduisez au dernier désespoir, au dernier repentir de tout ce que j'ai dit, fait, senti, voulu en ma vie avec vous. Je sens tout mon être révolté. Un cri continuel de mon cœur s'élève contre vos paroles. Je ne saurais lutter pourtant, vous aimant comme je le fais, ni accepter ce que vous dites. Que faire? ayez pitié de moi. Il faut bien que je vive; or respirer, c'est, pour moi, sentir autrement que vous. Pliez-moi, si vous pouvez; mais me changer, vous ne le ferez pas, lors même que je le voudrais avec vous, et je le veux. Que nous sommes malheureux! Quelle extrémité! hélas, que faut-il faire?

— Rien du tout.

— Mais moi j'en meurs! je n'y saurais durer. Il faut que quelque chose change. Qu'est-ce qui peut changer! je m'y perds. Ah! si vous vouliez pourtant!...

— Quoi! vous quitter?

— Me quitter! vous avez bien pu songer à cela? ce dernier coup manquait. M'abandonner dans ces déserts....

— Non. J'y resterais plutôt.

— Mais ne sentez-vous donc pas que nous ne pouvons nous séparer! comprenez-vous une vie pour l'un ou l'autre sans que nous soyons ensemble?

— Je comprends certaines nécessités morales mieux que vous peut-être : voilà tout mon crime.

— Vous ne m'aimez donc pas! il serait vrai... vous désiriez cette séparation.

— Si j'en avais eu envie je ne vois pas ce qui l'aurait empêchée. J'aurais dû peut-être vous délivrer plus tôt du spectacle de ma tristesse : vous ne vous en seriez pas lassée.

— Vous ne songez donc pas à l'horrible douleur que je ressentirais? Vous n'avez donc aucun bonheur à vivre avec moi?

— Je parle maintenant de devoir et non de satisfaction. La peur de souffrir ne me conduit pas en aveugle à vouloir tous les sacrifices.

— Je conçois : pourvu que l'applaudissement de vous-même vous demeure, vous tenez pour peu tout le reste. Vous vous montrez généreux, en me faisant partir à votre place ; c'est tout ce qu'il faut. Les jouissances de l'orgueil vous consoleront amplement de celles de l'amour. Je vous connais bien aussi.

— J'en doute, car vous ne hasarderiez pas de tels mots, avec l'arrière-pensée d'en revenir ensuite, et la conviction de vous les faire pardonner quand votre colère sera passée et qu'il vous conviendra d'avoir recours, je ne dirai pas à mes sentimens, mais à ma faiblesse trop éprouvée. Prenez garde d'y être trompée cette fois.

— Je n'ai nul dessein d'user de votre clémence. J'accepte l'arrêt, puisqu'il est prononcé. Ne vaut-il pas mieux être malheureuse loin de vous qu'avec vous? rien n'est si déchirant que de toucher à une félicité qu'on ne peut saisir, à un apaisement qui vous est refusé et qui ne coûterait pourtant qu'un mot.

— Oui, mais il est telle circonstance et tel caractère, Antonie, pour lesquels un mot est quelque chose de plus qu'un serment et devient impossible. Cessons de nous tourmenter l'un l'autre vainement. Avez-vous quelque ordre à me donner? je vais rentrer.

— Votre parti est donc pris? vous ne voulez fléchir sur rien, de la moindre manière ! A propos de quoi en sommes-nous là, pourtant ?

— Justement, parce que c'est une querelle en l'air que vous m'avez faite, elle en a plus d'importance à mes yeux.

— Vous en êtes fâché, n'est-ce pas ?

— Assurément.

— Et moi désolée. Grâce ! voulez-vous? oublions des propos inconsidérés. J'oublierai que vous avez été un peu impitoyable. Et vous . . . vous me poussez à l'extrémité, aussi !

— Vous n'avez pas dessein d'user de ma clémence, je suppose. Moi, je n'ai pas demandé non plus votre indulgence pour mon orgueil.

— Il est bien juste que vous poussiez jusqu'à l'insulte le triomphe que ma folie vous sait préparer. Je n'ai que ce que je mérite en m'abaissant ainsi devant vous. Jouissez bien de cette superbe victoire

que vous remportez sur une femme humiliée jusque dans la poussière par son funeste amour. C'est si commode, si magnifique, de fouler aux pieds des sentimens auxquels il eût été peut-être malaisé de répondre, et qu'on n'avait pas de quoi égaler. Oui, notre amour fut un éternel contresens : ou plutôt mon amour était une force vivante liée à un cadavre, qu'elle galvanisait parfois, mais qu'elle ne réveillait pas. J'ai pris des sursauts pour des étreintes, et je n'étais aimée que grace au reflet pâli de mon ardeur.

— Voilà un beau système, Madame, et qui vous satisfait mieux que je ne l'aurais su faire, d'aucune façon. D'ailleurs, je n'ai pas l'habitude de répondre à des énormités si savamment imaginées. Je craindrais de rester en frais d'éloquence. Ceux qui ont perdu leur foi en moi, en mon cœur et en mon honneur ne m'auront jamais pour aide quand il s'agirait de la retrouver. Vous pensez cela? que m'importe! Vous le voudriez en vain ; vous ne le penserez pas demain. La vérité est plus lente, mais plus tenace, que la fureur. Ces grands éclats me fatiguent, je vous l'avoue. Souffrez que je me retire. Si vous continuez à me fermer le chemin de ma chambre, j'irai ailleurs, comme il vous plaira.

— Non, rentrez : je suis lasse aussi de vous importuner de mes inutiles reproches et de mes prières. J'ai honte de moi-même et besoin ne ne plus vous voir. Allez ! souvenez-vous de ceci seulement : c'est que, si je pars, c'est parce que vous l'avez voulu.

— J'ai la conviction absolue du contraire.

— Ah ! si vous pouviez me la donner! cela me rendrait un peu d'estime pour moi-même.

— Soyez sûre que vous êtes bien autrement forte que vous ne pensez.

— Quand je ne vous verrai plus, peut-être. Il me tarde d'essayer, et de vous débarrasser d'un objet qui n'excite plus que votre ironie. S'il me restait des illusions sur ce que je suis pour vous, ce n'est assurément pas votre faute. Mais je vous pardonne le mal affreux que vous me faites, parce que vous êtes réellement incapable de le sentir. Tout cela vous est égal. Mon Dieu, que vous êtes heureux !

— Fort heureux. Adieu, Antonie.

VII.

Livrée à un trouble d'autant plus violent qu'elle en voulait com-

primer les traces extérieures, Mme de Flers, malgré l'heure ardente, s'éloigna du chalet où toute solitude devenait impossible. Elle remonta les pentes, retrouva la gorge étroite, le petit ruisseau et bientôt le siége moussu de la demi-grotte. Là, regardant autour d'elle, avec la sensation confuse d'un être devant qui un monde aurait croulé en laissant après lui dans les airs la vague image de quelques-uns de ses aspects, elle reconnut le lit de gazon foulé par la folle, un orchis à peine flétri qu'elle-même avait laissé tomber après l'avoir demandé à Paul, et elle sourit. Oui, elle sourit, car elle se souvint que le jeune homme avait cueilli cette fleur pour l'herbier de Mlle Mascard et soupiré en la voyant par terre sans vouloir ou sans oser la reprendre. Antonie la ramassa; mais elle ne pensait plus à Paul. Elle avait pitié de ce qui, muet et dédaigné, livre aux ingrats des parfums inutiles. Puis revenant à la fraîcheur paisible de l'instant où elle avait reçu la fleur, elle se demanda si c'était bien le même jour, le même lieu, la même fleur, le même cœur surtout qui avaient eu des scènes si différentes. Un morne abattement suivit, où les pensées flottaient derrière un voile noir qui en émoussait les couleurs, les contours et les morsures; mais, comme par l'effet d'une commotion subite, ce voile se déchirait tout à coup, et les moindres mouvemens de la pensée redevenaient des lames aiguës dans un cœur blessé. Point d'asile d'aucun côté. Nul recours nulle part. Tout était mort, enseveli, perdu, désespérant : ou plutôt, tout était vivant comme les spectres le seraient, dans le monde désert, pour tourmenter la solitude de la seule créature qui n'eût pas encore passé par la tombe. Une vipère s'élançant sur ses genoux n'aurait pas fait lever Antonie avec un cri si soudain que tel de ces retours involontaires qui remuaient brusquement les profondeurs de son désespoir, et lui montraient toute sa situation comme dans un éclair d'orage. Elle tremblait alors de la secousse, puis en retombait épuisée.

L'effroi se mêlait à ces violens efforts d'une douleur sans frein. Antonie avait peur d'elle-même. Elle ne pouvait supporter une telle souffrance, et ne savait à quoi se prendre pour y mettre un adoucissement, ou une borne, ou un terme. Trop froid, trop éloigné, le souvenir de Dieu, du dispensateur tout puissant de la vie, de la mort et de la destinée ne pouvait être que passager dans cette âme malade, adonnée à un autre culte. Son dieu véritable n'avait que désespoir à offrir aux vœux qui le cherchaient encore. La so-

ciété était un autre tourment mystérieux et, par intervalles, senti. Les individus à portée n'avaient ni puissance, ni action, ni distraction à offrir. Les absens, indifférens de plus au fond, n'étaient d'aucune ressource. Pour se résigner, il faut du courage et de la foi : où les prendre? D'ailleurs, la jeune femme ne voulait pas se résigner. A quoi bon, en effet! Si le bonheur est un but, pourquoi renoncer à l'atteindre? ce n'est plus que lâcheté. Elle interrogeait tour à tour les échos sourds de ce qui fut sa joie et ses espérances, sans en tirer aucun retentissement. Il est des états où rien d'heureux n'est possible. La panthère en cage pressent bien qu'il y faudra mourir, et alors, son morceau de chair dévoré, que lui reste-t-il qu'à se retourner sans fin, jusqu'à l'étourdissement, sur les quatre pas de sa prison? La gazelle aussi, en y secouant la poignée d'herbe fraîche qu'elle n'a point broutée sous la rosée du matin, ne relève pas son bel œil mélancolique : les regards de pitié, d'admiration, celui du soleil même, lui sont indifférens; elle sait bien qu'ils ne briseront pas les barreaux qui la retiennent.

De prendre une résolution, même celle qu'en apparence elle avait acceptée, Antonie n'en était point alors capable. Elle ne voulait que souffrir moins, autrement, s'étourdir peut-être, se persuader du moins qu'elle avait tort de souffrir : tentatives vaines, qui ne la soulageaient un instant que pour la laisser retomber plus rudement sur la réalité. Comme l'avait dit l'impitoyable oracle de son sort, cette crise n'était que l'explosion exagérée d'un état de choses depuis longtemps sourdement menaçant. Son ciel d'amour manquait d'azur bien avant que la foudre eût éclaté à ses provocations imprudentes, et, passé les instans de fureur où elle appelait les vengeances de l'avenir sur la perfidie d'Octave, elle ne pouvait se dissimuler qu'à elle, à elle seule, appartenait la responsabilité de son abandon. Elle se voyait trop jeune, trop vive, trop inquiète, ne modérant jamais l'ardeur de sa vie, l'exigence de son amour, la susceptibilité de sa jalousie; fatigant un homme déjà lassé de sa carrière à moitié parcourue; ne comprenant, ne ménageant assez ni le repos ni l'amitié, ce grand fond de tous les vrais amours. Une lueur d'équité et de raison lui fit entrevoir tout cela. Elle pleura sur sa jeunesse, trésor maladroitement prodigué. Elle pleura sur ses sentimens, jetés au vent, et perdus. Puis elle pensa qu'un autre homme aurait fait son bonheur des choses dont celui-ci faisait son ennui; et quand elle voulut conclure qu'elle était bien à

plaindre de l'avoir rencontré, il se trouva en elle une voix pour le défendre et pour lui rappeler qu'un autre, lui ressemblant et comme elle prodigue de passion et d'ardeurs, ne lui aurait inspiré ni confiance, ni estime, ni sécurité. Si sévère pour elle-même qu'elle en baissa la tête en rougissant, sa conscience lui tenait un langage nouveau, auquel son jugement ne trouvait rien à répondre. Confondue dans le dernier retranchement de son droit et de sa douleur, elle voulut à tout prix se sortir d'elle-même et essayer ainsi du moins de suspendre l'impétueuse tourmente qui la dominait. Elle renvoya toute réflexion, tout examen de sa position, à une heure moins troublée, et se mit à regarder tout de bon les objets d'alentour, comme pour implorer des ressources et des idées nouvelles.

Tout était si calme autour d'elle, si calme et si virginal et si frais, que ses yeux mouillés ne purent s'arrêter nulle part. Moucherons, papillons diaprés et calices roses, petites ondes, mousses verdâtres, éphémères et rochers sévères, avaient l'air heureux de vivre. Ils se baignaient dans l'harmonie universelle qui descendait comme un grand flot du ciel bleu. Dans sa splendeur naïve et cachée, ce coin de terre insultait à la misère humaine, on eût dit un jardin fleurissant pour le regard des anges. Sans savoir pourquoi, Antonie s'irrita de cette sérénité et, légère, bondit de roche en roche jusque sur la crête du mur large et dentelé qui enfermait l'étroite vallée. C'était, au pied des gigantesques cimes, comme, devant une falaise à pic, une rangée de coquillages élevée par des mains d'enfans sur le sable. Mais, de là, l'horizon s'ouvrait de tous côtés, riche, profond, étincelant. Antonie n'en avait point cherché le spectacle; elle marchait pour franchir avec difficulté un passage glissant, pour escalader une pierre, pour tourner un bloc mal affermi qui, chancelant sous elle, lui faisait oublier son mal dans un passager effroi. Elle arriva tout à coup sur le faîte, et fut éblouie. Pour la première fois, le fier Génie de ces sublimités la trouva sensible. Elle comprit quelque chose de sa céleste magie en se sentant dans un autre univers que celui de son désespoir.

L'inexprimable beauté du jour rayonnait sur un cercle de glaciers argentés par la pleine lumière. Un bouillonnement d'air limpide et chaud s'exhalait des pentes, comme une réponse de la terre aux caresses du soleil. Les grandes montagnes semblaient animées d'une existence forte et voilée, fascinante, presque menaçante

même, qui peuplait les parois de leurs précipices et les débris de leurs éboulemens de ses aériens fantômes. La plaine éloignée, et les chalets semés partout, gris sur la robe verte des pâturages, ou presque imperceptibles derrière les grands bois, tout ce qui rappelait l'homme était mesquin, muet, aisément oublié; tout ce qui était nature, infini, vivant et resplendissant de sa propre puissance. Un insecte, noyé dans la goutte d'eau tremblante que retenait la coupe dentelée d'une feuille, n'était pas plus enseveli sous ces cieux immenses, que l'activité humaine et tous ses mouvemens.

Comme le malade enfiévré que l'air étouffe et qui se plonge dans l'eau du bain avec un retour de respiration et d'élasticité, Antonie buvait avidement les flots purs de cet océan de clarté et de splendeur. Le monde des humains, celui où elle souffrait, avait disparu : c'était un chaos anéanti, pour ainsi dire, sous cet ordre brillant du monde de la nature. Etonnée de cette subite lueur qui se levait dans la nuit de son âme, ainsi qu'une aurore de paix, Antonie s'en laissa pénétrer, sans recherches et sans raisonnemens. Elle se jeta sur la pelouse et s'oublia longtemps elle-même dans une contemplation involontaire. Pour la première fois, et sans y songer, elle comprit une partie de l'âme et de la création, la plus haute et la plus inconnue ; celle que les passions n'atteignent pas et que la société actuelle, dans ses instincts d'irrévérence, aura bientôt extirpée de son sein. Elle admira! chose étrange. Elle se sentit changée par cette admiration désintéressée et naïve. Elle n'eut pas un sourire ironique à ajouter à ses nouvelles impressions, en correctif de bon goût.

La rêveuse maladie des grands poëtes lui prêtait un de ses accès, à elle si peu leur semblable : elle y pensa pourtant, et s'étonna d'y penser, autant que de les comprendre si bien. Il lui revenait, comme d'un monde à peine oublié, des pages d'Obermann et de Byron dont elle avait autrefois accusé, en riant, l'exagération enthousiaste. Puis elle se souvint qu'Octave les défendait, et soupira. Mais la douce plainte de ce soupir était du calme encore : celui d'une Ombre qui se réveille heureuse et seule au delà des bords du Styx.

Quelle absurdité pourtant, se dit-elle, que pour comparer à quelque chose l'état dont je jouis, il m'ait fallu revenir à la mythologie! Oh ! quelle moue ferait Mme Raimbault! Je ne sais pas me figurer son ciel à elle. Toutefois je crois bien que le soudain et

total changement que j'ai senti en moi doit être une image de cette conversion dont elle parle : idées, impressions, couleurs, motifs, jugemens, tout est métamorphosé, passé de l'ombre à la lumière, du mal au bien, de la mort à l'amour ; seulement ce n'est pas vers son Dieu que je me sens tournée, c'est vers la vie, vers la nature, et vers leurs bienfaits oubliés.

Que tout ce qui m'arrive est étrange! pensa-t-elle ensuite. Qui m'eût dit ceci, non pas même à Paris, mais durant cette première jeunesse passée ailleurs où j'étais déjà romanesque pourtant, et aussi pendant ce long voyage où je me suis peu à peu dépouillée de beaucoup de choses qui n'étaient en moi que du costume. Mais venir sur un rocher, fût-il même aussi vert, aussi rose, aussi fraîchement tapissé que celui-ci, y venir seule, comme une folle, pour trouver des glaciers beaux et, à cause de cela, que la vie est belle, c'est assurément bizarre. Le naturel serait d'avoir peur, de s'ennuyer du moins, surtout de s'enfuir.

Le pâle croissant de la lune, égaré comme moi sous cette clarté du jour et dans ces immensités, y répand une harmonie de plus, tant il se découpe vaporeusement sur la profondeur éthérée. Mais moi, je ne suis ici qu'une tache de la verdure aux yeux des esprits qui peut-être peuplent ces solitudes. J'ai beau me sentir au mieux avec les cimes neigeuses, les arètes déchirées et les larges plis d'alpes que voilà, même point brouillée avec les papillons, ni avec la rosée scintillante, ni avec ce magnifique soleil qui dore l'étendue, ni avec les espaces d'en haut et d'en bas, également purs et sublimes ; j'ai beau leur prouver ma sympathie en restant sous le charme sans essayer de résistance, je ne saurais les trouver me souriant qu'inhabités. L'impitoyable image des hommes me poursuivrait-elle jusque dans la robe des nuages? Le fantastique qui se joue là autour de ma pensée, doit-il donc être teint de ressemblances pénibles! Qu'est-ce qui me force à inventer, dans l'invisible, d'autres formes que les apparitions gracieuses de l'Olympe grec, ou de l'Opéra? Bon dieu! que cela me semblerait faux! Il y a vraiment violence dans la manière dont je subis, dont j'entrevois autour de moi des êtres tout différens que je ne les voudrais. Pourquoi donc les évoquer! retournez, fantômes, dans le pays des brouillards sombres. Comment osez-vous vous montrer sous ce soleil ?

Ils ne m'obéissent pas. Leur implacable sérénité confond ma

pensée. D'ailleurs, quand ils changeraient leurs faces sévères, ces Esprits que je vois partout ici en fermant les yeux, quand ils deviendraient semblables à ceux de mes rêves, qu'est-ce que cela me fait, ils ne m'aiment pas! ils ne m'aiment pas! ils me font peur. Oh ciel! que je me sens chétive, misérable, impuissante, imprudente! Est-on bien sûr que ce cercle de clartés ne soit pas un cercle de feu qui doive nous dévorer un jour?

Une branche sèche de rosage n'est pas, plus que moi, sans défense. Le néant me presse de toutes parts, et je ne sais quel bras levé sur moi le retient. Mais ce bras aussi m'épouvante. Son ombre seule m'alarme autant et d'une autre façon que cette gueule de la mort dans laquelle je suis, et qui va, semble-t-il, se refermer pour m'écraser entre le ciel et les montagnes.

Est-on bien sûr pourtant de ce qu'il y a là derrière? derrière la vie, derrière le temps et les choses? serait-ce possible qu'il y eût.... quoi? Dieu et l'éternité, comme les soi-disans chrétiens les dépeignent. Je ne sais; mais cela devient affreux. S'il faut être insensée, soyons-le du moins comme le veut ce qu'on nomme raison et ce qui n'est pas loin de me paraître démence, tant je suis troublée. Qu'est-ce que la sagesse, hélas! c'est de retourner aux tourmens connus, et de fuir les imaginaires, dussent ceux-ci correspondre à des réalités, et les autres à des mensonges.

Maintenant que j'ai repris haleine sur les sommets, que j'ai reposé ma tête lasse et tourbillonnante dans la lucidité de leur athmosphère, je suis plus courageuse contre ce qui m'affligeait que contre ce qui m'a calmée. D'où vient donc cet effroi de l'inconnu qui m'est venu saisir là, comme dans les bras d'une mère qui m'aurait bercée pour m'endormir, moi et ma peine? C'est une perfidie : ou peut-être une voix de l'arbitre caché de notre sort. Mais que veut-il? M'avertir sans doute que j'ai tort d'accuser les hommes sur une terre où tout est plein de douloureux mystères, même le rayonnement du jour; où notre frêle existence est de toutes parts étreinte par un dévorateur.

Hélas! de quoi me sert d'avoir pénétré au travers de cette universelle amertume? Je n'en redescendrai que plus triste. Je m'humilierai, sans me soumettre, devant les nécessités de mon sort. Je vois bien qu'il faudrait, pour éviter ces balancemens de la destinée qui meurtrissent si fort, jeter son cable aux nuages, ou quelque part ailleurs qu'en ce monde; mais n'a pas une ancre qui veut.

Les yeux tristement baissés, Mme de Flers quitta sa molle couche d'herbe odoriférante. Elle ne voyait plus que les insectes voletant à l'étourdie, et se disait que, pour eux du moins, la terre était bonne, au moment où son pied, pourtant légèrement relevé, écrasait un brillant coléoptère sous la tige d'un myrtile où il s'était collé.

VIII.

C'était une contrariété perpétuelle, pour les deux étrangers, que cette habitation trop étroite qui ne leur laissait qu'une pièce où ils fussent chez eux. L'obligation de se trouver ensemble dans tout le courant des heures est lourde pour ceux qu'un travail forcé ne distrait pas du besoin de l'entière liberté. Dès qu'un poids de plus s'ajoutait à celui-là par l'effet et la suite de quelque différend, cette communauté forcée devenait insupportable. Or, l'après-midi de ce jour fertile en incidens fut marquée par une de ces averses immenses, subites, éternelles, qui changent peu à peu, et sans perdre de leur furie, le ciel en eau, le terrain en rivières bourbeuses, les maisons en prisons, le jour en crépuscule humide, et la disposition d'esprit des plus heureux en vapeurs de mauvais augure. L'impétuosité de la pluie était le seul spectacle et le seul horizon; encore ne pouvait-on en jouir de la galerie, submergée par des bourrasques capricieuses et par les rejaillissemens de l'ondée.

Où se réfugier après le dîner, pendant lequel ce temps sauvage fournit aux efforts d'une conversation languissante, Antonie n'échangeant avec M. de Flers que les paroles indispensables au maintien de leur position envers les autres? La première pièce commune, la chambre à manger, était envahie par Mariette pour les soins et les suites du service. Il ne restait à chaque couple que la perspective d'un tête-à-tête forcé et embarrassant. M. de Flers, aussi farouche, aussi sombre que le temps, s'était levé et frappait des doigts sur le vitrage, d'un air pour la première fois vaincu. On lisait sur sa figure froide et fière une véritable détresse, contre laquelle il méditait en vain, et qui le mettait presque au point d'agréer des secours : mais, à la voix de Paul qui, étourdiment, l'avertit que ses pensées se trahissaient par une expression désolée, il reprit la fermeté ordinaire de sa contenance et s'informa de ce qu'une tempête pareille pouvait durer. Mme Raimbault, sans songer à

mal, lui répondit qu'on en avait vu tenir pendant huit jours : alors il retomba un mortel silence entre toutes ces personnes découragées.

Le silence dura quelques minutes et devint si profond qu'on aurait pu croire que la jeune servante était demeurée seule dans son tracas sonore. Cette illusion produisit, comme un coup de théâtre, l'apparition de Josias. Pris au dépourvu par tant de gens sur la présence desquels il ne comptait nullement, il se donna une occupation en refermant la porte avec le même soin discret qui avait prévenu jusqu'alors le grincement des gonds; mais comme on ne peut tout prévoir, la chambre close, il se trouva dedans. Force était donc de faire face, et d'improviser bonne contenance. Ce fut à peu près tout ce dont il fut capable dans la première surprise. L'accueil, il est vrai, n'était pas encourageant : les assistans riaient sans contrainte, à l'exception de Mariette qui, sérieuse et distraite à merveille, ne semblait point se douter de la figure qu'on faisait là sur le seuil pour elle, ni seulement qu'on y fût. Une question eut grandement soulagé le patient, en lui suggérant quelque réponse; mais pourquoi s'informer du motif de cette étrange arrivée! il était, certes, assez clair. Un peu déconcerté, Josias promenait inutilement ses regards sur les objets encore plus que sur les personnes; il les laissa tomber enfin à terre, ne sachant trop à quoi les retenir. Ce fut une inspiration; ses souliers étaient crottés à faire peur, le reste de ses habits inondés à l'avenant : — Diantre soit de la pluie, qui gâte tout! s'écria-t-il avec beaucoup d'aplomb, et en exagérant la moue d'un élégant offensé par quelque incongruité de toilette. Puis, comme si le savoir vivre exigeait qu'il se retirât au plus vite, il battit en retraite, sans même saluer, avec la prestesse adroite d'un vieux chat qui esquive le flagrant délit, sous l'œil de la ménagère.

Un instant suspendu par l'amusement de cette grotesque interruption, l'embarras reprit de plus belle. Comme l'ennui souffert en bonne compagnie est le plus déplaisant des ennuis, M. de Flers s'y serait soustrait dès le premier quart-d'heure si, en homme bien né, il n'était devenu d'autant plus poli qu'il voulait être plus détaché, plus offensé. Sans cela, en pareille occasion, il eût tout simplement abandonné les autres à leur bon plaisir et pris possession de sa chambre, quitte ensuite à y pester en liberté; mais il sentait qu'après les événemens de la matinée, s'y établir ainsi, c'était en

chasser Mme de Flers : brutalité que, dans leur état nouveau, pour rien au monde il ne se serait permise.

Etonnée de cette conduite, Antonie finit par en comprendre les motifs, et cette persistance de courtoisie qui d'abord lui avait rendu quelques douces lueurs d'illusion, lui serra le cœur et les lèvres, en lui ôtant le peu d'espoir qu'elle avait conservé. Elle se sentit alors assez de tristesse à la fois et de force généreuse pour mettre fin à tant de contrainte par le sacrifice de cette présence encore hélas ! trop chèrement aimée. Elle déclara, d'une voix basse et tendre qui contrastait avec la frivolité de ses paroles, qu'elle se sentait un caprice pour le salon le plus extraordinaire du monde, et qu'elle voulait en essayer : — Qui m'aime me suivra ! ajouta-t-elle en se tournant à la ronde avec un mouvement de tête charmant d'intention coquette et d'expression douloureuse. Elle expliqua que ce salon n'était autre que les combles du chalet, le *solier*, l'endroit où s'amassaient les fourrages aromatiques, celui qui, au besoin, servait de dortoir général aux bandes de voyageurs ou de visiteurs anuités.

On y montait par une échelle ; elle était dressée en permanence dans la cuisine des vachers, droit à côté de l'âtre où, matin et soir, ils faisaient leur fromage dans une chaudière colossale ; autour d'elle se ranimait encore, à ce moment-là, leur causerie incessante, variée, bruyante, à laquelle allans et venans prenaient part. M. de Flers s'était excusé d'accompagner les dames, ayant, disait-il, des lettres à écrire : il était rentré. Dans son désir d'en faire autant, Mme Raimbault restait à l'entrée de la cuisine, hésitant si elle suivrait ou non les jeunes gens. Le chuchotement des vachers, en disposant l'échelle, en l'assurant pour cette ascension qui les divertissait, la décida à s'en mêler pour lui ôter toute apparence inconvenante. Elle se trouva donc derrière Antonie lorsque celle-ci, se préparant à monter, faisait les petites façons d'usage, et, lui disant de ne rien craindre, elle contint, avec Mariette, le chancelant escalier.

Cette complaisance sincère de la mère ne put être longue ; Antonie ne le souhaitait pas : d'un côté, c'était assez de contrariétés ; de l'autre, l'abnégation commençait à ne plus suffire. Après avoir vainement essayé, l'une comme distraction, l'autre par conscience, de soutenir un entretien que la différence de nature, d'éducation, de vues et d'idées rendait plein de disparates, ces deux femmes se

lassèrent d'efforts inutiles et de contrainte. Posée sur un sopha de foin parfumé, comme une statue immobile dans sa niche, Antonie s'absorbait dans sa tourmente recommencée ; elle paraissait ne plus prendre garde à rien, mais voyait fort bien pourtant Paul vis-à-vis d'elle, muet de son silence, rêveur de sa rêverie, malheureux de son malheur, et surtout pénétré par tous les sens de sa présence et de sa beauté. Mme Raimbault, distraite, inquiète, un peu embarrassée, se penchait vers l'ouverture qui donnait dans le chalet, et semblait s'occuper davantage de ce qui se passait au-dessous que de ceux qui se trouvaient à deux pas d'elle. Le babil cessant tout à coup vers le foyer, elle hésita encore, jeta un long regard profond sur ses compagnons en apparence impassibles, et redescendit brusquement l'échelle. Le bruit de ses pas s'évanouissant dans un silence non moins complet, ils purent voir qu'elle avait bien choisi son moment pour passer sans être aperçue, et Paul, comprenant sa mère, lui répondit par un élan du cœur qui l'aurait consolée. Il devinait le sentiment de délicatesse, de dignité et de respect pour les convenances qui avait décidé et caché cette retraite subite : — Oh merci! pensa-t-il, ma mère! je serai digne de ta confiance et de toi.

CHARLES AUTIGNY.

(La suite au prochain numéro.)

PHILOSOPHES MODERNES.

SPINOSA[1].

ÉTUDES SUR SA VIE ET SUR SES TRAVAUX.

V.

La vie et les œuvres de Spinosa ont passé devant nos yeux, rapidement, il est vrai, mais sous leurs divers aspects. Pour peu que nous ayons rempli notre tâche, on aura pu, même dans cette brève analyse, se faire une image assez juste, non-seulement de ses idées et de ses sentimens, mais encore de la portée de son œuvre. Pour le connaître mieux, il faut le lire soi-même; mais en le lisant on apprendra toujours plus à l'estimer. Quiconque l'aborde sans préventions et sans faire d'abord ses réserves, se trouve nécessairement entraîné. Il vous subjugue, malgré vous, par la puissance de sa logique, par la candeur et la noblesse de ses convictions.

Que si l'on nous demandait maintenant de caractériser plus spécialement encore la philosophie de Spinosa, voici comment nous nous exprimerions : Il n'y a qu'une seule substance douée de deux attributs essentiels : la *pensée* et *l'étendue*. Cette substance, c'est-à-dire Dieu, absorbe le monde des esprits et le monde des corps, et toutes les choses particulières que nous apercevons dans le domaine de la nature ne sont que des modes ou des manières d'exister de la substance même. De plus, la substance infinie est indivisible et inaltérable; les choses finies, au contraire, se modifient, se meuvent et agissent d'après des

[1] Voyez les livraisons de mars et de mai, pages 145 et 273 de ce volume.

lois nécessaires que l'esprit ni la volonté de l'homme ne peuvent changer. L'esprit fini, c'est-à-dire l'esprit de l'homme, est moralement bon, quand il s'applique à connaître Dieu, et la connaissance produit l'amour, la béatitude et la seule liberté possible pour l'homme, soumis lui-même à la nécessité des lois qui régissent le grand tout. Ainsi *substance unique, nécessité morale, égoïsme divin*, voilà la triple base sur laquelle s'élève toute la philosophie de Spinosa.

Cette philosophie, qui, dès son apparition, a été en butte aux attaques les plus violentes et souvent les plus contradictoires, est, comme nous l'avons déjà remarqué, et comme il est facile de s'en convaincre, un panthéisme idéaliste d'une profondeur immense; mais il serait puéril de s'en effrayer, même en le jugeant au point de vue exclusivement dogmatique et chrétien. Observons d'abord que, dans la philosophie de Spinosa, l'homme se trouve constamment en présence de Dieu. Or, il est impossible que la pensée constante de Dieu puisse jamais abaisser les âmes. Ensuite il ne faut pas oublier qu'un système philosophique ou les conséquences d'un système ne pourront jamais changer la nature humaine, ni altérer pour long-temps le caractère sacré de la vérité; car la vérité, même sans être démonstrativement reconnue, demeure toujours une règle invisible dans les croyances et les actes de l'homme.

Nous avons dit que ceux qui lisent Spinosa sans préventions et sans faire d'abord leurs réserves sont nécessairement entraînés. Mais il y a plus. Sans même se laisser subjuguer par la dialectique puissante du philosophe, une fois placé à son point de vue on s'explique tout à fait bien l'enchaînement logique de ses idées; on peut même admettre ses idées comme essentiellement vraies, et néanmoins repousser son système comme faux, par la seule raison qu'il renferme des conséquences qui blessent la conscience humaine dans ses plus intimes profondeurs. Il y a là une contradiction que Spinosa sentait certainement lui-même, puisque, une fois, on l'entend s'adresser ces questions : « Mes axiomes sont-ils conformes aux notions com-» munes? Là-dessus je ne dispute point, mais sont-ils vrais [1]? » La réponse à cette dernière interrogation ne pouvait être qu'af-

[1] *Epist.* IV.

firmative ; car le système de Spinosa, il faut bien le reconnaître, repose sur des principes essentiellement vrais ; ce n'est donc pas par les axiomes qu'il pèche. Il pèche, parce que l'auteur, persuadé que dans l'empire de la vérité absolue rien de contradictoire ne saurait exister, refusa d'admettre de nouveaux principes, vrais aussi, mais opposés à ceux dont il était d'abord parti. Ainsi, dire que son système est faux, est en quelque sorte une expression abusive, puisqu'il ne renferme rien de faux et que tout ce qu'il renferme est, au contraire, essentiellement vrai. Dire qu'il est vrai et que cependant il est faux, voilà, semble-t-il une contradiction arrangée à plaisir : et pourtant cela est ainsi. Le système est vrai en ce qu'il repose sur des principes vrais et que les conséquences en sont logiquement déduites ; il est faux en ce que ces principes vrais sont donnés comme représentant toute la vérité, c'est-à-dire tous les faits primitifs de la conscience, tandis qu'ils n'en représentent réellement qu'une partie, et que par conséquent le système lui-même n'embrasse pas toute la vérité.

Exclusivement préoccupé de l'attribut pensant de la substance infinie, Spinosa oublia à son point de départ cette partie de nous-mêmes que les Allemands désignent si bien par la noble expression de *Gemüth*, et il dut, par une conséquence logique, être amené à ne voir dans l'homme qu'un être pensant. C'est ainsi qu'il laissa dans l'ombre l'un des côtés saillans de notre nature, la puissance d'aimer, qui a sa source dans le cœur. Il a donc mutilé la nature humaine, et par conséquent son système, en tant que système, ne peut être vrai.

Mais Spinosa, déjà nous l'avons fait pressentir, est irréfutable sur son terrain. Le combattre par un autre système serait certes une chose faisable ; mais le combattre ne serait pas le réfuter. Cette entreprise d'ailleurs se trouve en dehors du cadre que nous nous sommes tracé. Faire connaître le philosophe et son œuvre, voilà notre tâche. Pour la compléter, il nous reste à présenter, dans cette cinquième et dernière étude, quelques considérations sur les oppositions les plus sérieuses, suscitées dans le monde de la spéculation et dans celui de la conscience par le système philosophique qui nous occupe.

Les idées de Spinosa sur l'*étendue*, qu'il représente comme constituant un attribut essentiel de la divinité, ont servi de texte

au sceptique Bayle pour formuler contre notre philosophe une longue accusation de matérialisme ; et il faut avouer que cette accusation paraît assez spécieuse au premier abord. Cependant n'oublions pas que Spinosa, qui l'avait prévue, la repousse lui-même de toutes ses forces et en montre la nullité; si, de plus, on se rappelle comment ensuite il s'est expliqué là-dessus, il est juste au moins de suspendre sa condamnation. Sans doute le philosophe établit que l'*étendue* et la *pensée* sont les deux attributs essentiels de la substance, et que les modes de la substance impliquent l'identité de nature avec les attributs. Mais Fénelon n'a-t-il pas dit aussi : « Dieu est tout ce qu'il y a de » réel et de positif dans les êtres qui existent... S'il n'était » qu'esprit selon notre manière bornée de concevoir ce qu'on » appelle esprit, c'est-à-dire déterminé au genre particulier » d'être, il n'aurait aucune puissance sur la nature corporelle, » ni aucun rapport à tout ce qu'elle contient; il ne pourrait ni » la produire, ni la conserver, ni la mouvoir [1]? » Ces paroles, que l'on pardonne si volontiers à un auteur illustre et éminemment chrétien, devraient au moins nous engager à user de quelque charité dans nos jugemens sur Spinosa, qui ne dit guère autre chose, et nous faire concevoir que de ce que les corps, selon notre philosophe, sont des modes de Dieu, il ne s'ensuit pas nécessairement que son Dieu soit matériel. S'il avait dit, suivant l'observation de Herder, que Dieu se révèle organiquement d'une manière infinie par des forces infinies, il n'aurait pas donné prise aux mêmes objections, et son système même n'en eût acquis que plus d'unité.

Sur cette proposition : *Dieu est la cause immanente et non passagère de toutes choses*, les uns ont accusé Spinosa d'athéisme, les autres de panthéisme matérialiste. La première accusation repose sur ce que Spinosa, dans le théorème cité, ne considère pas Dieu comme une puissance absolument distincte du monde; mais on pourrait avec tout autant de raison l'accuser de nier l'existence de l'univers, puisqu'il dit positivement que ce qu'on nomme communément le monde, n'a pas d'existence propre, *que tout est Dieu et que Dieu est tout.* Quant à la seconde accusation elle n'a guère plus de valeur, puisque la cause im-

[1] *Démonstration de l'existence de Dieu*, partie II, chap. 2.

manente peut fort bien représenter la réalisation de ce besoin si universellement senti de la présence de Dieu dans la vie, besoin que l'action providentielle du christianisme a si admirablement satisfait. Et comment des chrétiens qui ont foi en ces paroles de l'Ecriture : *C'est en Dieu que nous avons la vie, le mouvement et l'être*[1], pourraient-ils se scandaliser de la cause immanente de Spinosa? Mais il y a des gens qui ne peuvent concevoir un Dieu créateur que comme cause passagère, qui le relèguent en quelque sorte loin de la création. A ceux-là Spinosa répond qu'il ne saurait placer Dieu en dehors de la nature et fonder un empire dans l'empire du maître de l'univers. Dieu est pour lui, dans la création, ce qu'est le soleil dans notre système planétaire, le soleil qui échauffe, éclaire, anime, fructifie. — Spinosa, d'ailleurs, en admettant une cause, admet par là même une distinction manifeste entre l'ouvrier et son œuvre. S'il avait confondu absolument la cause et l'effet, la substance et ses modes, il aurait à coup sûr, pour exprimer sa pensée d'identification absolue, employé un autre terme que celui de *cause*. Car qui dit cause, dit principe efficient, générateur, et tout principe générateur doit nécessairement, d'une manière ou d'une autre, se distinguer de sa création. Spinosa, en outre, soutenait avec Platon et les autres idéalistes, même chrétiens, qu'une durée éternelle du monde en Dieu n'implique pas une identification absolue du monde avec Dieu.

C'est encore sur cette *cause immanente* que se sont appuyés le plus grand nombre de ceux qui ont lancé contre Spinosa l'accusation réellement fondée d'un fatalisme absolu. Mais encore ici la justice demande que l'on considère l'ensemble des doctrines de l'auteur. Spinosa, il est vrai, place la nécessité dans le premier principe ; mais il repousse partout l'idée d'une fatalité aveugle, et il a soin de se prémunir contre cette interprétation, puisqu'il dit en termes formels que tout provient de l'invincible nécessité de la nature de Dieu. «Personne ne contestera, écrit-» il à Oldenbourg[2], qu'il ne s'ensuive nécessairement de la » nature divine que Dieu se connaisse lui-même, et cependant » personne n'admet que, dans cette connaissance, il soit poussé

[1] *Actes des Ap.* XVI, 28.

[2] *Epist.* XXIII.

» par la fatalité; chacun conçoit, au contraire, que Dieu, quoi- » que se connaissant nécessairement lui-même, est néanmoins » parfaitement libre. » Il n'est d'ailleurs pas hors de propos de remarquer ici qu'entre cette fatalité de Spinosa et la prédestination à laquelle une pente irrésistible a conduit Saint-Augustin, Calvin et tant d'autres zélés disciples de Jésus-Christ, il n'y a guère de différence que celle de l'expression. Certes, et on l'a déjà fait remarquer, il y a une distance énorme entre ces deux propositions : « La nature de la constitution humaine demande nécessairement que l'homme mange pour vivre, » et : « L'homme est contraint fatalement à manger pour vivre. » La première implique sans doute une fatalité absolue, mais compréhensible, si nous pouvons nous exprimer ainsi, une fatalité qui ne se pose nullement comme absurde devant la raison, et qui d'ailleurs est inhérente à toutes les philosophies qui ont fait abstraction de l'élément humain pour construire leurs systèmes au point de vue exclusif de la divinité. La seconde proposition, au contraire, implique une fatalité aveugle et désolante qui ne fut jamais celle de Spinosa.

En absorbant le fini dans l'infini, Spinosa fait nécessairement disparaître les relations qui doivent exister entre ces deux ordres d'idées, et dès lors se trouvent anéanties non-seulement les notions du bon, du juste et du beau que l'homme reconnaît en Dieu, mais encore toute idée d'un but ou d'une fin du créateur par rapport à la créature. Certes, avoir voulu détruire la croyance aux causes finales, croyance si consolante, si salutaire et si profondément gravée sur les tables de la conscience, c'est une forfaiture à l'humanité dont je suis bien loin de vouloir justifier le philosophe. Mais, sans le justifier, en me plaçant à son point de vue je le conçois et l'explique. Et d'abord, pour ce qui concerne les perfections de Dieu, personne ne contestera que les idées du bon et surtout du beau n'impliquent aussi l'idée de relations, puisque toutes les fois que nous les appliquons, elles se rapportent aux objets finis : par conséquent, l'homme ne peut les rapporter à l'Etre infini considéré seul et en lui-même. Or, Spinosa, voyant l'homme nommer *bon* et *beau* ce qui est plus ou moins convenable à sa nature finie, n'osa attribuer ces notions à l'Etre infini, parce qu'elles supposent un besoin, une dépendance, en un mot quelque chose de relatif;

il les rejeta et ne conserva à son Dieu, par la contemplation duquel il se trouvait en quelque sorte ébloui, d'autre perfection ou notion éternelle que celle du *vrai*, notion à laquelle l'âme finie de l'homme peut parvenir, et par laquelle elle se réunit de plus en plus à son auteur infini, c'est-à-dire à Dieu. La suppression des causes finales découle de la même source, la contemplation exclusive de l'infini. Spinosa qui avait observé que l'homme est mu dans ses actes par de certaines raisons, c'est-à-dire qu'il agit toujours en vertu d'un but, ne pouvait croire que l'Etre infini, à qui rien ne manque, parce qu'il est lui-même toute plénitude, pût avoir aussi des motifs dans son activité. Cette conclusion qui répugne à toute vraie philosophie, nous voulons dire à celle qui ne voit pas seulement Dieu en Dieu, mais encore Dieu dans ses rapports avec l'homme, est néanmoins, aussi bien que la fatalité, inévitable dans tous les systèmes construits au point de vue de l'infini, parce que l'infini détruit le fini en l'embrassant. La même manière de voir se fait jour jusque dans Malebranche, lequel prononce quelque part que Dieu n'a pu avoir en vue que lui seul quand il a créé.

Un reproche plus sérieux et, si les systèmes pouvaient changer la vérité, plus désolant encore que l'on peut adresser à Spinosa, ainsi qu'à tous les panthéistes rigoureusement logiques et conséquens, c'est qu'il noie la personnalité humaine dans l'océan de l'infini. Et encore ici est-il juste de dire que, comme nous l'avons vu dans notre seconde étude, il reconnaît implicitement que l'âme finie, en tant que modification de la substance considérée dans son attribut de pensée, survit au corps, c'est-à-dire au mode de la substance considérée dans son attribut d'étendue. En outre, il établit positivement que le bonheur que donne la vertu, ne s'éteint point avec la vie du corps. Partant de ce principe posé par lui, il aurait dû, semble-t-il, admettre aussi, par une conséquence logique, l'immortalité personnelle du mode pensant. En effet le philosophe a prouvé lui-même que le bonheur ou, selon sa théorie psychologique et morale, la connaissance et l'amour de Dieu, appartient à la modalité pensante de la substance. Or, il n'est pas nécessaire de démontrer que le sentiment du bonheur est précisément ce qu'il y a de plus individuel dans l'homme ; d'où il suit que si le

sentiment du bonheur ne s'éteint point; l'individualité de ce sentiment ne s'éteint pas non plus.

Mais voici une conséquence pratique plus inadmissible encore : c'est que, de cette même doctrine qui détruit le fini par l'infini, découle nécessairement cette autre, que toutes les facultés indépendantes de l'âme périssent en même temps que l'individualité qui leur sert de soutien. Ainsi la volonté n'existe plus, ou plutôt elle se confond avec l'intelligence, et à sa place il ne reste qu'une foule de volitions particulières, affirmations ou négations, déterminées par des causes qui elles-mêmes sont déterminées par d'autres. En poursuivant la recherche de ces causes, Spinosa considéra toutes nos pensées, nos mouvemens et nos actes comme étant *nécessairement tels que les causes les déterminent* [1], et ainsi la vie active et morale de l'homme se trouve soumise à une impérieuse et inexorable nécessité. Ces conséquences sont bien déduites et elles reposent sur un principe vrai, l'activité nécessaire de la pensée. Néanmoins dire que la pensée est identique avec le travail de la pensée, l'intelligence avec la volonté, c'est comme si l'on disait qu'une roue est identique avec son mouvement. Sans doute la pensée est déterminée à agir, comme la roue à tourner; mais confondre le mouvement de la roue avec la roue elle-même, c'est une chose que la conscience humaine ne peut admettre. Une voix intérieure, plus forte que tous les raisonnemens, crie à chaque homme qu'en agissant il fait ce qu'il pense et non qu'il pense ce qu'il fait. Le savant, l'artiste, l'artisan même sont convaincus que leur intervention personnelle ne se borne pas à voir naître forcément dans leur tête ou entre leurs mains l'œuvre qu'ils produisent, mais qu'elle est le fruit évident de leur réflexion libre. Comment! Homère, Phidias, Raphael, Shakespeare n'auraient été, en créant leurs chefs-d'œuvre immortels, que les instrumens passifs de la nécessité! Et pourtant ces conclusions, qui nous paraissent absurdes, découlent tout naturellement des principes posés par Spinosa et de son refus opiniâtre de revenir à la conscience humaine une fois qu'il l'a quittée.

Cependant ne nous trompons pas en interprétant Spinosa et n'oublions pas que cette liberté, qu'il repousse ici, il la rappelle,

[1] *Epist.* II.

autant qu'il est en lui, quand l'homme se connaît lui-même, c'est-à-dire quand il est parvenu à la connaissance de Dieu. Nous avons vu que dès que nous comprenons clairement et distinctement nos affections, nous les faisons reposer sur des idées adéquates, et qu'alors, selon la théorie des affections, elles deviennent actives. Ainsi l'activité ou la volonté que Spinosa ne reconnaît pas à l'âme comme faculté indépendante, reparaît avec la connaissance et l'amour de Dieu. Notre activité change alors de nature, et nous devenons libres comme Dieu lui-même est libre, puisque nos idées sont jusqu'à un certain point séparées de leur sujet et qu'elles ne dépendent plus que de la nécessité de notre nature. Mais la nécessité, soit en Dieu soit en l'homme, reste toujours, comme on le voit, au fond de cette doctrine; et Spinosa, pour la légitimer aux yeux de son ami Oldenbourg, qui ne pouvait comprendre comment, avec elle, les hommes seraient responsables de leurs actions, lui cite ces paroles de Saint-Paul, lesquelles expriment si bien cette résignation chrétienne qui enseigne à l'homme à courber religieusement la tête sous les coups de l'infortune, en pensant que même la plus affreuse adversité est l'œuvre de l'éternelle sagesse du Créateur : « Les hommes, dit Saint-Paul, sont inexcusables » devant Dieu, parce qu'ils sont en sa puissance comme l'argile » dans les mains du potier, qui, de la même masse, tire un vase » pour la gloire et un autre pour la honte [1]. »

Quelle que soit du reste l'idée que l'on se forme de cette partie du système, il est impossible de ne pas admirer la profondeur effrayante avec laquelle Spinosa scrute et décrit les misérables passions humaines et les mobiles de nos actions. *De la servitude humaine*, tel est le titre qu'il donne à cette désolante analyse, dans laquelle l'homme, cet être superbe que Fichte a élevé depuis sur le trône de Dieu, est ravalé au rang de machine, machine qui se plaint d'elle-même et des autres sans se douter que sa plainte même n'est pas individuelle, et qu'il n'est, lui, que comme le rouage étourdissant de son cri monotone celui qui le fait tourner. Cette fatalité qui revient toujours comme dernier résultat de la doctrine morale de Spinosa, est en contradiction flagrante avec les plus nobles instincts de notre

[1] *Aux Romains*, IX, 19, 20, 21.

nature, et cependant il y a dans l'auteur tant de calme, de grandeur et de force que parfois, en l'étudiant, nous nous sommes pris, non à aimer, ce n'est pas chose possible, mais à comprendre cette fatalité. Mais bientôt nous retombions sur nous-même et repoussions, plein d'angoisse, la main de plomb et de glace qui tentait de nous enchaîner, et que nous sentions, froide, se poser sur notre cœur. Aussi est-ce notre conviction que Spinosa lui-même dut soutenir bien des combats intimes, jusqu'à ce qu'il eût produit son impitoyable fatalité, et qu'il eût appris à la sentir, à la connaître et à l'aimer.

On a déjà vu que le système détruit l'individualité de l'homme; mais il conduit aussi à la négation de la personnalité de Dieu, et par suite au panthéisme le plus exagéré, c'est-à-dire à une unité impersonnelle et fatale dont Spinosa ne peut se préserver que par la générosité de ses instincts et par le sentiment moral qui servait de guide, souvent de flambeau, à ses investigations, et le forçait, sans qu'il s'en doutât, à ne pas accepter toutes les conséquences de son point de départ.

Cependant (et nous nous faisons un devoir de le dire), à nos yeux Spinosa n'est pas panthéiste dans le sens strict de l'expression; c'est-à-dire, pour nous servir encore d'une formule déjà employée dans cette étude et qui nous paraît juste, il l'est et il ne l'est pas. Il est panthéiste, en ce qu'il détruit l'existence du fini par la contemplation exclusive de l'infini et qu'il identifie le monde moral et le monde physique dans l'unité de la substance. Il ne l'est pas, en ce qu'il n'aurait certainement point accordé que l'ensemble des choses finies constituât la plénitude de l'infini, c'est-à-dire Dieu. Mais son système n'en renferme pas moins toutes les conséquences du panthéisme pur, parce qu'il détruit le fini et place la nécessité dans le premier principe, ce qui, par une conséquence inévitable, conduit à la négation de toutes les individualités et implique l'enchaînement prédéterminé de toutes choses dans l'univers.

Il ne faut pas oublier du reste que c'est dans cette question du fini et de l'infini que gisent les grandes difficultés, le nœud gordien de la philosophie, parce que la philosophie aspire à la conciliation des contradictoires et que pourtant elle est impuissante à y parvenir. Le fini existe dans l'infini, c'est là un fait de conscience, mais un fait mystérieux, que Spinosa voulut expli-

quer par l'anéantissement du premier terme au profit du second; et c'est sur cet écueil, déjà marqué par tant de naufrages, que lui-même échoua. Il n'y a que deux suppositions : ou il faut reconnaître que le fini existe et que même, sous un certain aspect, il existe hors de Dieu, quoiqu'il soit en lui sous un autre; ou bien il faut admettre que l'homme est néant ou que l'homme est Dieu. C'est à cette dernière conclusion logique que, sur la fin du siècle dernier, parvint l'illustre Fichte, en créant son idéalisme subjectif et *humain*. L'idéalisme de Spinosa, il est vrai, est demeuré objectif et *divin*, ce qui honore le philosophe, mais implique peut-être contradiction.

L'erreur fondamentale de Spinosa, nous le répétons, la voici : méconnaissant à son point de départ l'un des côtés saillans de notre nature, la puissance d'aimer, il créa un Dieu mathématique et sans entrailles, et il fit ainsi dériver l'amour de la vertu du seul principe de la science. De là vient que son système ne satisfait que l'intelligence et laisse le cœur vide. Ils se méprennent donc bien ceux qui prétendent y trouver la religion vraie, universelle, qui, assurent-ils, finira par conquérir tous les autels Une religion doit répondre à tous les besoins, aux besoins de la foule aussi bien et plus encore qu'aux besoins des sages, et le panthéisme idéalisé de Spinosa ne le pourra jamais. Il y a dans la conscience universelle du genre humain un sentiment indestructible contre lequel viendront se briser toutes les théories, tous les systèmes panthéistiques anciens et modernes, c'est le sentiment ou plutôt la conviction profonde de la personnalité, conviction que quiconque veut être logique dans le panthéisme doit nécessairement combattre. Or, sans la personnalité divine et humaine, toute religion devient impossible, le culte est une absurdité, la prière une folle extase sans but et sans résultat.

Ces conséquences finales que Spinosa, il est vrai, n'a pas déduites lui-même, mais qui sont infailliblement renfermées dans ses principes, font vivement regretter que ce grand homme n'ait vu qu'une partie de la vérité, qu'il n'ait interrogé que son intelligence quand il eût dû écouter aussi les inspirations de son cœur et la voix persévérante et indestructible de la conscience du genre humain. Mais comment ne pas déplorer aussi que les préjugés, l'ignorance et le fanatisme, méconnaissant ses inten-

tions pures, son génie transcendant et la sainteté de sa vie, l'aient condamné sans miséricorde, et aient induit l'opinion publique à en faire pendant deux siècles un objet d'anathème et d'horreur.

Cependant l'injustice n'est pas éternelle, non plus que l'erreur. Si le nom de Spinosa a été traîné dans la fange, si on l'a traité d'*athée maudit*, de *chien mort*, selon le témoignage de Lessing, sa mémoire est vengée aujourd'hui. L'histoire incorruptible, en plaçant son buste au panthéon des intelligences sublimes, dira de lui que, noble émule des plus grands philosophes de tous les âges, il égala Fénelon et surpassa Socrate par la sainteté de sa vie, qu'il honore la philosophie, son peuple, le pays où il est né, l'humanité tout entière; et qu'enfin il serait digne de contribuer puissamment à la réconciliation des hommes de foi et des hommes de pensée.

G. Audemars.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

—

AOUT.

Paris a eu les fêtes de juillet : c'est la plus belle illumination qu'on ait eue depuis quatorze ans. Jamais dans une foule on n'a vu moins d'enthousiasme et plus de curiosité.

Nous sommes dans un intervalle de générations, il n'en pousse aucune, et les nôtres sont à bout. La littérature et toutes choses donnent aussi peu que possible ; il ne se publie rien de nouveau et les étalages des libraires de l'Odéon ne se sont pas rafraîchis depuis un mois. Les illustres feuilletons eux-mêmes languissent ; le *Juif errant* aux abois s'est jeté sur les jésuites, matière un peu vieille et qui redevient un peu coriace. — L'*Ultramontanisme* de M. Quinet a été fort sévèrement et fort judicieusement jugé par M. Lerminier dans la *Revue des Deux Mondes* ; M. Lerminier qui a, lui aussi, en son temps connu les ivresses de la popularité et qui en a eu ensuite les déboires, était en mesure de faire la leçon à M. Quinet là-dessus ; tout le détail de cet article et les remarques sur cette érudition confuse et fougueuse ont beaucoup d'à propos et un grand caractère de raison. C'est déchoir d'ailleurs pour un homme aussi élevé que M. Quinet, que de se faire en 1845 un controversiste anti-catholique. Mais laissons parler son critique : seulement l'espace nous force à choisir et à resserrer les coups.

« Le dessein qui anime aujourd'hui M. Quinet n'est pas médiocre ; il ne se propose pas moins que de sauver le christianisme, compromis par le catholicisme. L'an dernier, dans les cinq leçons qu'il a faites sur les jésuites, il s'était contenté de réfuter le passé ; aujourd'hui, pour nous servir de ses expressions,

il s'*avance bien plus loin*, il veut montrer les *indices de l'avenir*, marquer *des fondemens réels;* enfin, en face de chacune des idées de l'ultramontanisme, il élèvera *une autre idée plus vraie, plus féconde, plus religieuse.* Ainsi M. Quinet prend l'engagement d'édifier des dogmes nouveaux....

» Il est d'abord un point qu'il est à propos d'éclaircir. Les philosophes du XIXe siècle doivent-ils, comme ceux du XVIIIe, soutenir contre l'église une guerre persévérante, systématique? L'attitude des philosophes de nos jours doit-elle être toute militante, entièrement hostile? A cette question nous répondrons par deux mots de Spinoza : *Non detestari sed intelligere......*

» Il y a des choses qui, une fois faites, ne se recommencent pas. La passe d'armes contre les jésuites avait réussi, c'était un petit tournoi qui n'avait pas manqué d'éclat; cette année, il eût été de bon goût et de bonne conduite de ne pas courir après le même genre de succès. Nous savons bien que M. Quinet a la prétention, cette fois, d'être plus dogmatique que polémique, et c'est ici qu'il s'abuse. Nous constaterons, chemin faisant, combien la part des idées positives est faible chez l'ardent écrivain, qui n'aperçoit plus les choses que sous l'aspect d'un duel contre l'église.......

» Abordons directement l'idée même du livre de M. Quinet, l'ultramontanisme. Voici comment l'écrivain pose la question. Au XVIe siècle la papauté a dit à l'Italie : Tu es morte, mais je vais te faire régner. Le dessein de la papauté a été, nous suivons les idées de M. Quinet, d'imposer au monde les pensées de mort qui s'élèvent du milieu des maremmes et des villes désertes de l'Italie, de faire pâlir le temporel devant le spirituel, de faire croître l'herbe sur le monde civil comme sur la campagne de Rome. C'est là, dit expressément M. Quinet, ce qu'on appelle l'ultramontanisme moderne. La définition est peu rigoureuse; mais enfin, à travers le langage poétique de l'auteur, on aperçoit sa pensée. M. Quinet voit dans le catholicisme romain l'ennemi de toute liberté, de toute lumière; il veut donc à la fois le combattre et lui substituer quelque chose qui puisse nous dédommager. La société est pour lui comme une autre Agar dans le désert : cette Agar ne verra-t-elle aucune source jaillir à ses côtés? Comment, après des propositions aussi extrêmes, a-t-il pu venir à l'esprit de M. Quinet de nous dire qu'il avait sur l'avenir religieux de l'Europe les mêmes idées que Leibnitz, et d'ajouter : *Si je suis condamné, Leibnitz le sera avec moi?* Leibnitz, grand Dieu! le génie à la fois le plus conciliateur et le plus positif, non-seulement l'homme des idées spéculatives, mais l'homme des textes et des faits! Entre le catholicisme et le protestantisme, Leibnitz pouvait prononcer des paroles de paix, parce qu'il acceptait les bases essentielles des deux communions.....

» L'année dernière, M. Quinet écrivait qu'il était de la communion de Descartes, de Turenne, de Latour-d'Auvergne, de Napoléon. Or, tous ces illustres personnages appartenaient à la communion catholique, car probablement M. Quinet entendait parler de Turenne après sa conversion. En rappelant ces grands noms, il se proposait sans doute de montrer qu'il ne voulait pas se séparer de l'église catholique. Aujourd'hui, nous ne trouvons plus M. Quinet dans la même situation; il proclame que le catholicisme va se retirer des états modernes, et il cherche pour le remplacer un *principe religieux d'être et de durée.* Quel sera ce principe?

M. Quinet incline-t-il au protestantisme? On pourrait d'abord le penser quand on voit l'auteur de l'*Ultramontanisme* emprunter parfois des armes aux protestans pour combattre l'église catholique; mais au delà de ces apparences il n'y a plus de similitude entre les croyances du protestantisme et les idées que professe aujourd'hui M. Quinet. Le protestantisme est une religion fort positive; il a des dogmes très-arrêtés, et il se propose avant tout la régénération intérieure de l'individu. Or, aujourd'hui, c'est de l'humanité que se préoccupe principalement M. Quinet: « Vous cherchez le Christ dans le sépulcre du passé, nous dit-il, mais le Christ a quitté le sépulcre, il a marché, il a changé de place; *il vit, il s'incarne, il descend dans le monde moderne.* » Ici M. Quinet répète, sans s'en apercevoir, ce qu'a dit en Allemagne le docteur Strauss, que dans cette *Revue* même il a si éloquemment combattu.

» ..... M. Quinet loue beaucoup le XVIIIme siècle, et il veut faire de la gloire de cette époque son arme la plus redoutable contre le catholicisme... Arrêtons-nous un instant devant la figure de Voltaire. L'empire que ce grand homme exerça sur son siècle fut si étendu, que sur ce point l'exagération n'est pas possible. M. Quinet, dans son enthousiasme d'assez fraîche date pour Voltaire, a donc pu se donner librement carrière. Nous ne le chicanerons pas pour avoir dit que Voltaire s'est assis *sur le trône des esprits*, qu'il a été un *ange d'extermination*, qu'il a été *le rire de l'esprit universel, un grand acte de la Providence*; mais, quand M. Quinet affirme que Voltaire est *l'esprit chrétien lui-même*, nous ne saurions souscrire à une telle appréciation. M. Quinet a-t-il voulu dire que Voltaire est chrétien, parce qu'il a été le prédicateur le plus puissant des droits de l'humanité? Mais la pensée constante de Voltaire fut précisément de faire primer le christianisme par l'esprit de l'humanité..... Voici ce qu'en 1765 il mandait au comte d'Argental: « C'est à mon gré le plus grand service qu'on puisse rendre au genre humain de séparer le sot peuple des honnêtes gens pour jamais, et il me semble que la chose est assez avancée. On ne saurait souffrir l'absurde insolence de ceux qui vous disent: je veux que vous pensiez comme votre tailleur et votre blanchisseuse. » Loin de reconnaître dans le christianisme l'idée la plus générale, et un enseignement que toutes les intelligences, même les plus hautes, dussent accepter, on voit que Voltaire se révoltait contre l'uniformité du joug que l'Evangile impose à tous; pour lui, l'aristocratie et l'indépendance de l'esprit étaient la règle suprême.

» Rien n'embrouille plus les questions que les méprises sur les faits et les hommes. Que gagne-t-on à faire de Voltaire un chrétien, et de Descartes un philosophe orthodoxe? Ce n'est pas la première fois que nous demandons qu'on laisse aux grandes idées qui se disputent le monde le caractère qui les spécifie, et qu'on ne tombe pas dans l'illusion ou dans l'hypocrisie de confondre avec le christianisme les doctrines qui lui ont été le plus contraires.

» Pour nous résumer, l'*Ultramontanisme* est de beaucoup inférieur à la publication qu'a faite l'année derrière M. Quinet sur les jésuites. Les attaques auxquelles il se livre contre l'église ne sont ni nouvelles ni habiles. Sous les formes parfois éclatantes de la polémique de M. Quinet, il y a trop de réminiscences et de lieux communs..... Pourquoi M. Quinet semble-t-il dédaigner

aujourd'hui les études auxquelles il doit ses meilleurs titres, et qui seules peuvent confirmer sa renommée dans l'avenir, pour se livrer uniquement à une polémique plus retentissante qu'utile et judicieuse? Le temps s'écoule cependant, et le talent, au lieu de se fortifier, de s'accroître, s'amoindrit et s'égare.

» Les intelligences élevées doivent, à mesure que la vie se déroule devant elles, trouver de plus en plus la force et le calme, et se séparer des agitations stériles. Il arrive un moment où l'esprit apprécie toutes choses pour ce qu'elles valent, et n'a plus qu'une ambition sérieuse : c'est de se contenter lui-même. Alors, dans quelque route où se trouve engagé l'écrivain, qu'il soit poëte, historien, philosophe ou publiciste, il s'honorera par un culte sévère de l'art et de la science, et dédaignera de sacrifier aux faux dieux. Il aura un mépris tranquille pour ces succès éphémères qu'il faut acheter en altérant la vérité dans sa grandeur féconde. Il sait d'ailleurs que de pareils succès sont le plus grand obstacle à une renommée durable. Dans sa clairvoyante justice, l'opinion discerne ceux qui la courtisent par de petits moyens de ceux qui savent mériter, attendre ses suffrages sans les chercher. Il est possible que les rois, s'ils ont encore des flatteurs, soient toujours leurs dupes et les prennent pour leurs amis sincères; mais il est un autre souverain, le public, qui, en paraissant accepter toutes sortes d'adulations et d'hommages, a le plus souvent peu d'illusions sur le compte de ceux qui les lui prodiguent. Pour arriver à son estime, l'indépendance de l'artiste, celle du penseur est encore la voie la plus sûre; c'est pour ainsi dire la voie sacrée qu'un homme comme M. Quinet ne doit jamais vouloir quitter.. ..

» Dans une époque où à chaque pas on se trouve en face de l'exploitation industrielle et du charlatanisme littéraire, il importe que les idées et ceux que leur talent appelle à en être les interprètes ne descendent pas des hauteurs où les place la nature des choses, dans le dessein de se rendre plus populaires. Le beau et le vrai, par leur propre efficacité, exercent sur tous les hommes, sur le peuple aussi bien que sur les connaisseurs, un irrésistible empire, et, pour avoir toute leur puissance, ils ne doivent sacrifier aucune de leurs conditions essentielles....... Ce n'est pas en abaissant les idées qu'on élèvera les masses. On compromettrait gravement l'éducation de la démocratie, si on la traitait comme ces enfans débiles pour lesquels on retranche dans les disciplines humaines tout ce qu'il y a de rude et de grand. »

— A propos de Jésuites, le *Juif errant* ne réussit pas à Paris. M. Rodin n'y peut rien, pas plus que Morok. On en a assez des jésuites. A Lausanne, en est-il autrement? ce serait retarder. Laissons Quinet éperdu s'escrimer contre eux, et M. de Molènes relever le gant de Voltaire en y mêlant beaucoup de musc. C'est bien peu imiter Voltaire que de faire cela. Que ferait donc Voltaire de nos jours? Oh! je ne sais quoi, mais tout autre chose.

— Ce même numéro de la *Revue des Deux Mondes* peut montrer combien l'invention devient rare et combien la critique est obligée

de se replier et de vivre sur soi : ce sont des amis qui se prennent à partie et s'analysent ; Lerminier sur Quinet, Rémusat sur Jouffroy, Sainte-Beuve sur Daunou. Nous faisons cette remarque, non point pour nous plaindre, car nous nous accommodons très-bien de ces judicieux et ingénieux retours, mais il est impossible de ne pas voir que la critique qui a besoin de pâture et qui ne trouve guère où fourrager se replie en pays ami.

L'article de M. de Rémusat a de très-belles pages sur les jeunes *chefs de file* d'opinions sous la Restauration. « Bien que le drapeau fût le même, il y avait, nous dit-il, plusieurs pelotons dans l'armée. » Voici d'abord celui de M. Thiers :

« Elevés loin de Paris, ils s'étaient rapidement acclimatés dans ce monde nouveau, en conservant quelque chose de l'énergie d'une éducation rude, sans mollesse et sans distraction.... C'étaient, par leurs passions, les représentans naturels de cette démocratie impétueuse qui s'était tant égarée, mais par la droiture de leur intelligence ils pouvaient en devenir les modérateurs et presque les maîtres.... Esprits étendus, mais positifs, ardens, mais pratiques, suppléant à l'imagination inventive par l'élévation des facultés usuelles à leur plus haute puissance, la politique et l'histoire étaient, de toutes les choses intellectuelles, celles qui leur allaient le mieux. A cette époque où, comme à nous tous, l'expérience leur manquait, ils devaient beaucoup ignorer des personnes et des choses ; leurs vues pouvaient être étroites encore que sensées, et ils avaient à redouter cet emportement logique auquel résistent peu les esprits fermes et convaincus. Mais un bon sens supérieur maîtrisait tout en eux, et les systèmes et les passions, tandis que leurs instincts, sincèrement nationaux, les rendaient propres à prendre de l'ascendant sur les masses. »

Voyons maintenant la seconde division qui formait comme le corps savant de cette armée en campagne, et à la tête de laquelle se trouvait M. Jouffroy.

« Déjà les mécomptes de la politique, et l'on pourrait dire de la philosophie révolutionnaire, la curiosité naturelle à des gens lassés des banalités d'une littérature usée, les loisirs laborieux de la paix, l'excitation générale produite par les luttes de principes que la restauration provoquait follement, avaient enfanté un certain nombre d'esprits critiques, mais graves et enthousiastes, élevés et difficiles, tout à fait propres à renouveler les goûts et les idées..... Leur prétention était de sortir de toutes les routines, et d'ouvrir l'œil et l'oreille aux idées neuves, sans prédilection de parti pris, sans engouement systématique. Politique, littérature, beaux-arts, mœurs même, tout les intéressait à la fois, et en tout ils cherchaient la pensée profonde que le vulgaire méconnaît..... Plus rationnels que pratiques, ils pouvaient manquer quelquefois de l'art, sinon d'exciter les intelligences, du moins d'échauffer les âmes, et ils semblaient plus

faits pour agir sur l'esprit humain que sur l'esprit des hommes. Il y avait en eux ce qui fonde une école plutôt que ce qui forme un parti »

En outre, il faut distinguer un troisième corps, celui dont M. de Rémusat faisait partie et qu'il n'hésite pas non plus à décrire.

« Dans une région sociale différente, des hommes du même âge, appartenant pour le plus grand nombre aux classes élevées par la révolution et l'empire aux fonctions publiques, avaient su se défendre des piéges et des séductions du pouvoir..... Ils apportaient à la cause plus de connaissance de la scène politique et des acteurs, et comme une expérience anticipée. Moins populaires que les uns, moins originaux que les autres, ils ne pouvaient exercer le même ascendant, ils pouvaient rendre autant de services ..... Leur patriotisme moins communicatif n'était ni moins pur ni moins fidèle, et une absolue liberté d'esprit leur donnait une clairvoyante impartialité. C'étaient toutefois des combattans redoutables, car ils avaient vu de près l'ennemi, le connaissaient bien, et l'attaquaient sans colère comme des soldats volontaires qui guerroient par honneur et par goût. Enfans de Paris pour la plupart, ils avaient ce qui est si puissant à Paris, l'arme de la conversation, et ils servaient par elle au moins autant que par leur plume la cause qu'ils avaient embrassée. »

Voilà M. de Rémusat lui-même, un des plus charmans causeurs en effet, et des plus fertiles : nous n'avons eu qu'à mettre, malgré lui, le doigt sur la page pour avoir son portrait. Il termine ces rapprochemens par un souvenir et un mot caractéristiques.

« Je raconte ce que j'ai vu. De ces trois classes d'écrivains, la première arriva exclusivement par la presse périodique; la seconde, venue presque tout entière de l'Université, passa de l'enseignement à la presse et de l'étude à la controverse. A la tête de l'une, le lecteur aura déjà placé M. Thiers ; au premier rang de l'autre, on devinera qu'il faut mettre M. Jouffroy. Je me rappelle encore les jours où je les rencontrai l'un et l'autre, non pas ensemble, ils ne furent jamais rapprochés, et ceux avec qui je venais formaient comme un intermédiaire entre les deux. Des sentiers divers nous avaient conduits sur le même terrain, et nous travaillions en commun au triomphe des principes dont il nous semblait que la défense devait un jour nous donner le pouvoir en héritage. *Nous sommes la jeune garde*, me disait M. Thiers en 1823. »

— L'article de M. Sainte-Beuve sur Daunou nous a appris à bien fixer nos idées sur un savant et un écrivain dont on avait beaucoup parlé dans ces derniers temps, depuis sa mort; il en avait été fait tant d'éloges qu'on se demandait naturellement ce qui avait manqué à un homme qui avait été aussi profond érudit et aussi habile écrivain pour arriver à plus de célébrité et à plus de résultats notoires. Nous voyons aujourd'hui, d'après le portrait, que ce qui a manqué à Daunou, c'est *l'invention*. De plus son talent littéraire si

réel s'est tenu toujours dans une espèce de teinte obscure où l'on conçoit très-bien qu'il se soit dérobé. On dirait volontiers de ses travaux, de ses articles, et de l'effet qu'ils produisent : Si l'on s'attend à les trouver pesans, on les trouve fins; et si l'on est très-averti que c'est fin, on les trouve un peu ternes ou même pesans. En somme, malgré la distinction et le soin du détail, nous le concevons très-bien d'après l'article, rien de ce qu'à écrit ou pensé le docte écrivain ne passe une certaine médiocrité. Mais une quantité de traits secondaires assemblés et resserrés sur un fond très-fixe constituaient en sa personne une rare et même une tout à fait unique originalité.

Au reste, l'article de M. Sainte-Beuve ne contient pas seulement des appréciations littéraires sur l'érudit, le critique, l'historien, mais encore des anecdotes piquantes et rares sur le personnage politique. En voici une entre autres sur ses démêlés avec Napoléon :

» Les tristesses et les amertumes civiques de Daunou — de celui qui, président du conseil des cinq cents, répondit au nom de l'assemblée à une députation de l'Institut : « Il n'y a point de philosophie sans patriotisme, il n'y a de génie » que dans une âme républicaine ! » — ses tristesses et ses amertumes civiques, dit M. Sainte-Beuve, commencèrent après le 18 brumaire; il s'agissait de refaire au plus vite une constitution, celle dite de l'an VIII ; sa réputation classique en ce genre le fit choisir pour rédacteur. Il essaya d'une première rédaction que Cambacérès qualifia de *malicieuse* et *d'hostile*; il y glissait plus d'un petit article préservatif contre l'usurpation, celui-ci, par exemple : « Si l'un des consuls prend » le commandement d'une armée, il est, pendant toute la durée de ce comman» dement, suspendu de ses fonctions consulaires, et il est remplacé temporai» rement par l'un des tribuns, etc., etc. » Qu'on juge de l'effet sur le futur consul ! Bonaparte impatient coupa court à cette guerre méthodique, et convoquant la commission chez lui, au Petit-Luxembourg où il était alors, dicta ses volontés : « Citoyen Daunou, prenez la plume et mettez-vous là. » C'était dit de ce ton qui se fait obéir. Selon le mot de Thibeaudeau, Daunou écrivait d'une main les articles, en votant de l'autre contre, pour la forme. A partir de ce jour, la France eut un maître, et Daunou, après une honorable résistance, battit en retraite devant lui. Avec toutes sortes de conditions et de réserves il capitula. S'astreignant à refuser toute position politique, il crut pouvoir se réfugier dans des fonctions administratives réputées scientifiques et littéraires ; elles ne lui manquèrent à aucun moment. Bonaparte, qui lui avait dit un jour en colère qu'il *ne l'aimait pas*, mais qui l'estimait et qui l'avait vu de trop près pour le craindre, savait où il pouvait utilement l'employer ; il n'en laissa passer aucune occasion : ce furent là contre Daunou ses seules malices et ses seules vengeances.

» Voici, ajoute M. Sainte-Beuve dans une note, un petit récit entre au-

tres, que je sais d'original. Bonaparte, après plusieurs refus de Daunou, voulut tenter un dernier effort; il s'agissait de le décider à être ou directeur de l'instruction publique, ou conseiller d'état, ou les deux choses à la fois. Il l'invita à dîner aux Tuileries : « Je veux vous présenter à ma femme, lui dit-il, elle » a envie de vous connaître. » Daunou n'osa refuser. Il arrive, il est présenté à Mme Bonaparte; il s'incline en profonds saluts, et se borne aux stricts monosyllabes. Après le dîner, Bonaparte l'emmène dans l'embrasure d'une croisée; le salon où ils étaient se vide, parce qu'on voit que le consul veut parler d'affaires. Il entreprend Daunou en effet, le presse, ne lui laisse aucune objection sans réponse; celui-ci, après ses raisons dites, n'avait plus qu'un *non* invincible à opposer. Le ton de Bonaparte s'élevait, il avait l'air de s'impatienter : les personnes qui se promenaient de long en large dans le salon voisin, militaires et aides-de-camp, retournaient de temps en temps la tête par curiosité pour ces éclats de voix qui leur arrivaient. Daunou s'aperçut de ce manége; la peur le prit : il se dit que cet homme était capable de tout, qu'il était certes bien capable d'avoir machiné ce dîner pour le perdre, de supposer tout d'un coup qu'on lui manquait de respect, qu'on l'insultait, que sais-je? de le faire arrêter immédiatement. Sa tête se montait, il n'y tint plus. Bonaparte, tourné vers la fenêtre, parlait sans le voir : Daunou avise dans un coin son chapeau, qu'il avait posé; tandis que le consul achève une phrase, il y court, enfile les appartemens et sort du palais. Tout ceci est vrai à la lettre, et je n'ajoute rien.

» Ce n'est pas ce jour-là que Bonaparte lui dit: *Daunou, je ne vous aime pas*, mais en une autre occasion, dans quelque comité. Impatienté des objections de Daunou, il le fit taire en lui disant : « Vous, Daunou, je ne vous aime pas; » et il se reprit en disant : « Au reste, je n'aime personne.... excepté ma femme » et ma famille. » — « Et moi, répliqua Daunou, j'aime la république. »

» L'ancien garde des Archives impériales (Daunou) n'était pas juste pour Napoléon. Ceux qui l'ont entendu à ce sujet savent qu'il lui refusait, non-seulement toute perception morale (ce qui se concevrait), mais presque toute espèce de talent civil. Quant aux talens de guerrier, il se rejetait, pour n'en point parler, sur son incompétence, et, lorsqu'il avait épuisé les qualifications les plus sévères, il concluait le plus souvent ainsi : « Enfin, c'était un homme qui ne savait » ni le français ni l'italien. » L'écrivain chez Daunou reparaissait dans ce trait final qui, selon lui, était peut-être la plus grande injure.

..... » Ses opinions sur les poètes et les philosophes modernes, même sur les historiens célèbres de nos jours, seraient capables d'étonner, » dit encore M. Sainte-Beuve : « J'essayais un jour de le convaincre sur Lamartine, et je lui citais la strophe :

Ainsi tout fuit, ainsi tout passe,
Ainsi nous-mêmes nous passons, etc.;

il me répondit que c'était, en effet, fort bien *conjuguer* le verbe. »

— On nous écrit de Paris : Les vers d'Alfred de Vigny *lettre à Eva* n'ont pas semblé continuer les poëmes philosophiques mieux

qu'ils n'avaient commencé : c'est élevé, c'est distingué assurément, mais d'une distinction qui se raffine de plus en plus et d'une élévation qui s'évapore. On se demande quelle est cette *Eva* à qui l'on écrit une *lettre;* ce n'est donc pas, comme il semblerait, une *muse* et un pur idéal. Mais si ce n'est pas la *muse* même, il est peu idéal de vouloir aller avec elle dans cette *maison du Berger* où il est dit qu'on ne peut se tenir debout [1] et où d'autres détails peu platoniques sont légèrement sousentendus. Ce n'était pas la peine de se montrer si sévère tout à côté contre Anacréon et contre Horace ainsi que le poète n'a pas craint de le faire. On se demande quand on a lu ce poëme, comme au reste après avoir lu presque tous ceux de M. de Vigny : Est-ce idéal? est-ce réel? est-ce de la vie? est-ce du nuage? Cette poésie-là me paraît comme de l'albâtre assez artistement travaillé, mais pâle, sans couleur; la vie et le sang n'y circulent pas. Parfois on aperçoit derrière comme une rougeur due à quelque lampe artificielle ; et cette rougeur aussitôt s'évanouit. — Quand je dis *assez artistement* travaillé, il faut pourtant des réserves, car on trouverait dans cette pièce d'étranges obscurités et des incorrections incontestables. Ainsi dans la strophe :

Mais à moins qu'un ami menacé dans sa vie
Ne jette, en appelant, le cri du désespoir,
Ou qu'avec son clairon la France nous convie, etc.

Il faudrait absolument *ne* nous convie.

— Parmi les publications sérieuses, il faut noter l'*Histoire de l'Ecole d'Alexandrie* par M. Jules Simon, le suppléant de M. Cousin à la faculté des lettres; le tome 1er vient de paraître; il contient Plotin et sa théorie. « C'est moins, dit l'auteur dans sa préface, la reproduction de mon cours qu'un ouvrage sur le sujet qui a fait la matière de mon enseignement. » L'auteur y travaille depuis plusieurs années.

— M. Flourens vient de recueillir ses articles du *Journal des Savans* sur *Buffon : Histoire de ses travaux et de ses idées.* Ce petit volume fort net et fort instructif fait suite à ceux du même auteur sur Cuvier, sur Gall. L'un des deux secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences et membre de l'Académie française, M. Flourens aspire à devenir un écrivain, et il y parvient.

[1] Son toit n'est pas plus haut que ton front et tes yeux.

— L'auteur du recueil des *Chants populaires de la Grèce moderne* et de l'histoire de la *Gaule méridionale*, M. Fauriel, vient de mourir. C'est une vraie perte, mais qui ne sera pas aussi complétement appréciée de tous qu'elle devrait l'être. Erudit inventif et original, M. Fauriel a exercé une influence générale et marquée dans tout le mouvement littéraire depuis un demi-siècle : il l'a fait non-seulement par ses propres travaux, qui furent très-variés et ont un mérite réel, mais surtout par son action sur ceux des autres et par l'initiative qu'il a prise dans une foule de questions. La *Revue des Deux-Mondes* le rappelle en ces termes :

« L'écrivain à qui Cabanis adressait sa fameuse lettre des *Causes premières*, l'ami dont Manzoni écoutait l'inspiration et à qui il se faisait honneur de dédier sa meilleure pièce, l'homme que Mme de Staël consultait sur la littérature allemande, qui donnait à M. Cousin le goût de la philosophie ancienne, à M. Raynouard celui des troubadours, à M. Augustin Thierry celui des races du moyen-âge, à M. Ampère celui des littératures comparées, l'homme, enfin, qui a su inspirer tant d'illustres amitiés et coopérer par ses conseils à tant de monumens aujourd'hui célèbres, ne peut manquer de laisser des regrets profonds dans tous ceux qui ont eu l'honneur de le pratiquer. »

— Il a paru des *mémoires de Fléchier* sur *les Grands-jours tenus à Clermont en Auvergne* en 1665-1666. C'est M. Gonod bibliothécaire de la ville de Clermont, à qui l'on doit déjà un bon travail sur l'*art poétique* d'Horace, qui a procuré cette publication d'un manuscrit oublié. Le livre est très-intéressant, comme peinture de mœurs. Fléchier, âgé de trente-trois ans alors, fit le voyage d'Auvergne avec M. de Caumartin maître des requêtes, dont il élevait le fils. Il décrit à merveille le pays, les habitans, les mœurs, les ridicules : les petites histoires galantes et romanesques, même les petites historiettes un peu gaies y sont racontées avec complaisance et politesse. Cet agréable livre rafraichira la réputation de Fléchier, et l'*oraison funèbre de Turenne* ne sera plus que sur le second plan : ainsi vont les temps et les vogues diverses.

— M. Auguste Le Prévost vient de publier une *Réponse à l'Ecrit de M. Letronne* sur le *Cœur de saint Louis* (voir notre dernière livraison) ; cette réponse très-modérée, et qui contient quelques considérations générales fort judicieuses à propos de la méthode critique exclusive de M. Letronne, mérite qu'on la lise. Nous y reviendrons peut-être, mais nous l'indiquons du moins comme dernière pièce du procès.

— M. Thomas, jeune professeur à Dijon, a publié un volume qu'on dit piquant, intitulé : *une Province sous Louis XIV*. C'est la restitution, pièces en main, de la province de Bourgogne dans la dernière moitié du XVIIe siècle. M. Thomas, en fouillant dans les archives très-riches de Dijon, a trouvé de quoi retracer et raconter l'époque par la bouche des contemporains mêmes. Ce sont là de bons travaux, et auxquels excelle l'esprit de notre temps.

— Jasmin, le poète d'Agen, est allé faire visite aux Champenois, à Epernay où son fils est établi; il y a été fêté et a répondu par une jolie chanson française [1]. Jasmin n'a fait que passer à Paris une couple de jours, mais non pas sans y lire à quelques amis un nouveau poème : *Marthe l'innocente*, en trois chants, qui n'excitera pas moins d'enthousiasme que ses aînés. Jasmin, au milieu de ses airs d'improvisation, travaille beaucoup ses poèmes : il est de l'école qui fait difficilement des vers faciles, et qui revient par le *goût* à la *nature*. Il y a à cet égard et sous l'enveloppe gasconne, du Béranger en lui. Je ne sais qui a dit qu'il était plus véritablement de l'école d'Horace que M. de Lamartine : ce n'est que vrai. — D'ailleurs, il est le rhapsode triomphal du midi et y remporte des succès qui semblent fabuleux de loin, mais qu'expliquent le caractère de ces populations en même temps que celui du poète. Jasmin a tous les dehors du poète méridional, bonne taille, œil noir, charbonné, le geste, une poitrine *de fer*, et une finesse d'homme d'esprit qui voit tout et se possède au milieu de ses apparentes turbulences. Il est homme à déclamer durant quinze jours de suite, en plein air, du matin au soir; et sans lasser les autres ni lui-même. Il y a un an, juste à la fin de juillet 1843, une église manquait à Vergt en Dordogne, ou plutôt le clocher de cette église, car on avait pourvu au reste par souscription : il n'y avait plus que le clocher à bâtir. Jasmin s'est dévoué, il a donné une séance à Vergt, et la souscription a dû payer les frais du clocher. Dans cette séance tout à fait grandiose, il était entouré (entre autres notabilités) de *six évêques*, venus là pour consacrer l'œuvre pie du poète. Il a débité, indépendamment de ses autres poèmes, une pièce de vers sur la circonstance : *Un prêtre sans église*, qui a électrisé l'auditoire. Les

[1] On sait que Jasmin a écrit les vers qui l'ont rendu célèbre, dans le dialecte populaire du midi.

assistans étaient réunis dans une salle improvisée sous la halle. Le poète en fait ainsi lui-même le dénombrement :

> « Six mille ames et plus qui saluent la croix
> étayée de six évêques,
> deux cents chanoines alignés,
> musique de messieurs, musique de soldats,
> et le prêtre au milieu ! . . . . »

Il avait, je crois bien, tout cela à sa séance, les chanoines, les évêques, et la musique du 65e régiment. Avant de dire sa pièce à la séance publique, il l'avait récitée la veille au banquet des évêques. Au sortir de ce dîner, l'évêque de Tulle, M. Berthaud, qui devait prêcher le jour même sur l'infinité de Dieu, jugea qu'il était mieux de prendre son texte là où le poète l'avait pris, et le sermon roula également sur le prêtre sans église. Ce sont là de nobles et touchantes associations qui font remonter la poésie à son origine. Jasmin est, ne l'oublions pas, un homme des plus estimés ; c'est un honnête homme, dans la vraie acception du mot ; et dans cette bouche de l'homme du peuple et du barbier d'Agen, les belles paroles, même gasconnes, ont toute leur valeur.

— Béranger, Chateaubriand et Lamennais se voient volontiers et avec plaisir chez Béranger à Passy : le malin chansonnier fait son *métier de diable*, comme il dit, en les conviant chez lui, sur son terrain. Ils s'y plaisent et s'y sentent à l'aise : le chevalier et le prêtre rendent les armes au siècle. On fera un jour un curieux livre avec le titre d'Entretiens de ces trois hommes ; un futur philosophe y fera entrer tout ce qu'il voudra.

— Félix Pyat, condamné pour diffamation envers Janin, a publié sous le titre de *Pourvoi en cassation* une petite brochure dont l'idée est piquante. Il a fait imprimer en regard sur deux colonnes les palinodies de Janin sur tous les sujets. Pas un mot n'est de Pyat. C'est Janin qui fait tous les frais de la défense. En voici quelques bons échantillons :

SUR VOLTAIRE.

Débats, 18 décembre 1843. — .... Et notez bien que par ce mot *la vieille tragédie*, nous ne remontons pas plus haut que Voltaire, le pre-

Débats, 1er août 1836 (Tancrède). — « Quelle a été grande et solennelle cette dernière lueur de la tragédie française ! que d'intérêt ! quelle variété ! quelle

mier inventeur et créateur de la *vieille* tragédie. Quand nous disons Corneille ou Racine, nous parlons de la jeune tragédie, celle-là dont la jeunesse est immortelle, un art éclatant, victorieux, plein de générosité, de pouvoir et de génie. »

grace parfaite et quels beaux momens! »

SUR TARTUFE, NAPOLÉON ET LOUIS XIV.

Débats, 23 janvier 1832. — « Tartufe est une œuvre d'apostolat. Celui qui a fait *Tartufe* s'est élevé jusqu'au sacerdoce. »

Débats, 12 juin 1837. — « ... Le *Tartufe*, qui a été, il est vrai, la fin de toute hypocrisie religieuse, mais qui a été en même temps un coup terrible porté à l'église romaine en France; remède qui valait le mal. »

Débats, 9 septembre 1839. — « Louis XIV autorisa la représentation de *Tartufe*. En cela il fut aussi royal que Bonaparte datant de Moscou une ordonnance pour le Théâtre-Français. »

Débats, 13 septembre 1841. — « Le décret de Moscou, une fanfaronade littéraire de Napoléon. »

SUR LE RÉGENT.

Débats, 4 juillet 1836. — « Un des roués de ce spirituel régent de France qui eut tous les courages et tous les genres d'esprit. »

Préface de *Barnave*, 1832. — « Nous voici arrivés à la régence, à la hideuse régence, à l'infâme régence. Dans cette cour il n'est point de vice qui ne soit représenté par quelque grand nom, les plus illustres exemples ne manquent pas aux désordres les plus criminels; l'inceste les préside une couronne au front, un sceptre en main, etc. »

SUR LOUIS XV.

Débats, 12 juin 1837. — « Ce beau roi de tant d'esprit, d'enthousiasme, de sang-froid, de courage. »

Débats, 10 avril 1837. — « Cet égoïste couronné..... ce libertin sans cœur, qui eût voulu que la France ne fût qu'une seule femme pour en faire sa maîtresse. »

SUR NAPOLÉON.

Débats, 12 septembre 1832. — Royauté de théâtre aussi, car l'élève de Talma était un peu roi de théâtre. »

Débats, 13 mai 1833. — « Napoléon lui-même, tout un poëme, tout une iliade, Napoléon le seul homme qui ait fait taire le monde après Alexandre. »

SUR GEORGE SAND.

1re opinion. — *Débats*, 20 février 1843. — « Vous savez les noms des jeunes femmes de George Sand, Indiana, Valentine, Lélia, etc., et les autres, robustes courages, nobles cœurs, etc., sincères amours..... »

2me opinion. — *Débats*, 4 novembre 1833. — « Ce ne sont pas les sens qui manquent à cette abominable Lélia, *c'est un cœur*... C'est une épouvantable, et ignoble et stupide créature cette Lélia! »

3me opinion. — *Idem.* — « Il y a une justice divine plus haute que la justice de tout le monde; c'est la conscience d'une personne d'un immense talent, qui reculera sans doute épouvantée d'avoir donné à ces deux charmantes filles, Indiana et Valentine, cette sœur plus qu'adultérine, cette sœur inexplicable, Lélia. »

4me opinion. — *Débats*, 24 mars 1834. — « Indiana, Valentine, Lélia, sont trois sœurs adultérines sorties du même cerveau, engendrées dans le même moment de désespoir, et plongées pour tout baptême dans la même fange, etc., ... trois mauvais personnages qui ne font qu'un seul et même personnage. »

SUR Mlle RACHEL (4 opinions).

Débats, 24 septembre 1838. — .... « Elle est comme la pythonisse de Virgile, d'abord pâle, etc., puis tout à coup, quand le Dieu arrive : *Deus, ecce Deus!* etc., est-elle assez belle? quelles poses! quels bras! quelle taille! etc., etc. »

Débats, 7 novembre 1842. — « Pour être la Frédégonde de la poésie ou tout simplement de l'histoire, la taille et aussi la voix manquent à Mlle Rachel, et aussi l'énergie, et aussi la passion. »

SUR BÉRANGER.

CONTRE. — *Débats*, 9 juillet 1832. — « .... Pour Béranger, le vin et l'amour ne sont que les plus doux prétextes pour chanter la Liberté, la Gloire; etc. Désaugiers a toutes *les passions heureuses et tranquilles*, etc.; *les longs repas*, les douces orgies, etc. Béranger, lui, n'a qu'*une passion*, etc., *la liberté*, ou plutôt *la haine* de tout ce qui est le pouvoir nouveau, la royauté nouvelle, etc..... Toujours, même dans votre plus douce ivresse, il vous rappelle les plus tristes époques, 1814, 1815, l'invasion, les Cosaques, etc., etc. Voilà le fond intarissable de sa muse, voilà le *triste refrain* qu'il murmure sans cesse, voilà pourquoi sa joie est forcée, etc; voilà pourquoi enfin, à présent que nous sommes revenus de ces passions, de ces colères, de ces terreurs, de ces dangers, de ces désespoirs, de ces souvenirs, si l'on nous demande quel est *le plus grand chansonnier* de la France, nous répondrons : — c'est Désaugiers. »

POUR. — *Postface de M. J. J.*, p. 19, servant de préface au livre de M. *Chéri Pauffin*, publiés en 1844, après le procès : — ..... « UN HOMME QUI SE CONNAIT EN POÉSIE, CAR IL EST PEUT-ÊTRE LE PLUS GRAND POÈTE DE CETTE ÉPOQUE, ET CET HOMME, C'EST BÉRANGER. »

SUR LA MORALE ET LA VERTU.

Débats, 13 juillet 1832 : — « L'opéra, c'est le dernier vestige d'aristocratie, etc., le dernier vice qui nous reste de nos vices; *or, quand des vices sont élégans et bien faits et inoffensifs*, une grande ville doit y tenir *presque autant qu'à des vertus.* »

Débats, 30 avril 1838. — « *L'Abbé de l'Epée* est un drame éminemment vertueux et sensible ; la vertu y déborde à pleins bords..... Il n'y a pas jusqu'aux deux coupables, etc., *qui ne soient infectés de vertu.*

Débats, 4 février 1839. — « J'avoue d'abord que je ne comprends pas ce qu'il y a d'utile et de plaisant *à se moquer des comités de bienfaisance.* Certes, la charité n'est déjà pas si à la mode de nos jours qu'on lui fasse supporter sa part *d'épigrammes et d'ironie*.... L'histoire des comités de bienfaisance, si la bienfaisance écrivait son histoire, serait plus honorable pour la France que l'histoire de toutes les révolutions réunies. »

SUR LUI-MÊME.

Débats, 18 octobre 1841, à propos de son mariage : — « Quoi donc! cette enfant (c'est de sa femme qu'il parle), cette enfant, l'honneur et la gloire d'un tel père et d'une telle mère, une fille si bien née, si heureuse, etc.; cette petite main nette et blanche, toute cette grace accomplie, toute la sérénité de ce beau visage, cette belle créature, à qui deux grands magistrats ont bien voulu servir de cortége, tout cela pour un simple écrivain, pour un marchand d'esprit, etc.... »

Catacombes, Préface, page 62. — ..... « Bientôt la critique *par métier* se mêla à toutes mes sensations; bientôt le malheureux besoin d'être important changea en fiel ma bonne volonté naturelle pour les autres ...... J'étais la veille encore si bon, si naïf, si aimant, si aimé, et me voilà, le lendemain, cherchant des haines, froissant des amours-propres, etc. »

Enfin, *Débats*, 6 août 1832 : — « *Quel dommage que je n'aie pas toujours le droit d'être un bon homme*, etc! »

— Dans le cercle nécessairement rétréci des publications indigènes, celles qui ont trait à l'histoire continuent d'occuper une place considérable, on pourra même bientôt dire prépondérante. Cette année surtout a vu paraître plusieurs travaux de ce genre : nous en avons déjà mentionné quelques-uns. La société générale et les diverses sociétés particulières pour l'avancement de l'histoire de la Suisse, celles de Genève, de la Suisse romande, de Bâle etc. ont donné ou préparent de nouveaux volumes, agrandissent le champ de leurs collections.

La seconde livraison des *Archives pour l'histoire suisse*, publiées

par la société générale [1], contient entre autres un morceau de M. de Gingins sur l'ancienne histoire du Valais ; il peut avoir une sorte d'intérêt d'actualité dans ce moment, en nous montrant quelle profonde différence de vie a toujours existé entre les deux parties de ce pays, et combien il a toujours attiré l'attention de ses voisins : au xve siècle, celle des ducs de Milan et de Savoie comme aujourd'hui, de temps à autre, celle de la Sardaigne et de l'Autriche, enfin celle de Berne et des Waldstetten dans tous les temps. On trouve encore dans ce même volume plusieurs morceaux qui intéressent l'histoire générale de la Suisse : une relation de l'ambassadeur français Miron, dans les années 1617-1624, c'est-à-dire à l'époque où s'ouvrent la guerre de trente ans et les troubles de la Valteline, que l'Autriche et la France disputèrent tour à tour aux Grisons désunis ; des documens sur la période révolutionnaire de 1790 à 1800, communiqués par M. Hottinger ; une statistique aussi complète que possible de la littérature suisse en 1841, par M. Gérold Meyer de Knonau ; enfin le fac-simile de la fameuse lettre adressée par le pieux ermite Nicolas de Flue à un état suisse, qu'il remercie d'un présent pour sa chapelle, et qu'il exhorte à combattre le mal *chevaleresquement* (*ritterlich*) : belle expression et bien digne, ainsi que l'exhortation elle-même, de celui qui, avant de se retirer dans la solitude, avait rempli tous ses devoirs de citoyen, de soldat et, dans des scènes de destruction, s'était distingué par une humanité plus rare alors chez ses compatriotes que la valeur.

M. Ferdinand Keller de Zurich, dans une publication à part, a donné le fac-simile d'un monument bien plus ancien que celui-là, car il ne s'agit de rien moins que du plan du couvent de St-Gall [2] ; or ce plan est de l'an 820, et sans aucun doute, comme l'observe M. Keller, c'est le seul travail de ce genre qui soit parvenu du temps des carlovingiens jusqu'à nous. Mabillon l'avait déjà fait connaître ; mais il n'en donne qu'une copie inexacte. Celle de M. Keller, sauf une petite réduction d'échelle, est rigoureuse et complète. L'auteur y a joint une vie de saint Gall et un texte explicatif où il nous fait parcourir successivement, avec beaucoup de sagacité et de savoir, toutes les parties et dépendances de l'édifice : l'église, la biblio-

[1] *Archiv für schweizerische Geschichte*, Zurich, chez S. Höhr et Meyer et Zeller. 1844. 1 vol. in-8°.

[2] *Bauriss des Klosters St-Gallen vom Jahr* 820. Zurich, chez Meyer et Zeller. 1844. in-4°.

thèque, le parloir, l'école des oblats et des novices, l'hôtellerie pour les étrangers de distinction, celle pour les pauvres pèlerins, celle pour les moines étrangers en voyage, le logement du médecin, celui des malades, la salle où se pratiquaient les saignées, le jardin pharmaceutique, la maison des ouvriers, le four, le fruitier, le grand grenier à blé, le moulin, l'étable, la basse-cour, les logemens des gardiens, etc., etc., enfin tout ce qui était nécessaire à la vie et à l'économie d'un de ces couvens du moyen-âge, qui ne furent pas seulement, comme on croit, des établissemens religieux, mais aussi de vastes établissemens industriels et philanthropiques. Quelques-uns étaient, de plus, des établissemens littéraires, les véritables écoles du temps. Celui de Saint-Gall jouissait aussi d'une haute renommée en ce sens, car il est du petit nombre de ces points lumineux que l'on voit briller à de grandes distances au milieu des ténèbres qui couvrent l'Europe chrétienne vers le xe siècle. De toute manière donc, la publication de M. Keller a son intérêt; elle en a un tout spécial pour ceux qui s'occupent de l'histoire de l'architecture.

M. Matile, professeur à l'académie de Neuchâtel, poursuit avec une rare assiduité ses recherches et ses travaux de tout genre sur l'histoire de son pays. On lui doit entre autres la publication d'une traduction française du *Miroir de Souabe* [1], faite vraisemblablement vers la fin du xve siècle, et dans laquelle ce code est adapté non-seulement à la langue, mais, ce semble, par certains détails, aux mœurs de nos contrées. En outre, la première livraison des *Monumens de l'Histoire de Neuchâtel* [2], publiés par les ordres et aux frais du roi de Prusse, et dont M. Matile est le rédacteur, vient de paraître. Elle contient les pièces et les documens concernant Neuchâtel depuis l'an 998 à l'an 1343, en tout 458 diplomes. L'ouvrage entier renfermera près de 15,000 titres, pour la collection desquels M. Matile a visité, en Suisse et au dehors, quatre-vingts dépôts

[1] Le *Miroir de Souabe* d'après le manuscrit français de la Bibliothèque de la ville de Berne, publié par G.-A. Matile. Neuchâtel, imprimerie Petitpierre. 1843. in-4°.

[2] *Monumens de l'Histoire de Neuchâtel*, publiés par les ordres et aux frais de Sa Majesté Frédéric-Guillaume IV, roi de Prusse, prince souverain de Neuchâtel et Valangin, par George-Auguste Matile, docteur en droit, professeur à l'académie de Neuchâtel. — Neuchâtel, imprimerie de James Attinger. 1844. Un vol. in-fol. Prix : 19 fr. 5 batz.

publics et particuliers. Aussi cette première livraison est-elle un beau et majestueux volume de 520 pages in-folio, et un vrai travail de bénédictin. Nous espérons pouvoir revenir avec plus de détail sur des publications aussi considérables, rares partout, mais en Suisse plus qu'ailleurs : pour le moment, nous tenions du moins à les enregistrer sans délai.

Le Procès de Servet [1] par Albert Rilliet de Genève est aussi dans un sens un recueil de documens, un travail d'érudit, mais c'est en même temps un récit neuf et animé de cette cause célèbre. La seconde partie de l'histoire de Ruchat, restée inédite jusqu'à ces dernières années et dont on doit l'importante publication à l'un de nos compatriotes M. Giral, puis l'histoire de la confédération suisse au XVIe siècle par M. Vulliemin, avaient déjà jeté beaucoup de jour sur ce lamentable épisode de l'histoire de Calvin. M. Rilliet a achevé de le mettre en lumière : on peut ne pas adopter toutes ses conclusions, entre autres sur la part de responsabilité qui revient à chacun des acteurs dans ce triste drame ; mais il est difficile d'espérer plus de clarté sur les trois points essentiels que voici : 1° Servet est mort non pas seulement victime de la dénonciation et de l'accusation de Calvin, qui, alors dans une situation très-critique à Genève, voyait en lui un ennemi du christianisme et un ennemi personnel ; 2° il fut victime aussi de la situation de Genève, de la lutte des partis qui s'y disputaient le pouvoir, dont l'un se défendit et commença définitivement son triomphe par la mort de Servet, dont l'autre se compromit et le compromit, lui, en voulant le protéger ; 3° enfin Servet mourut victime de l'esprit du temps, d'une intolérance dont l'Europe entière s'est dépouillée fort tard, et que la Réforme fut en outre particulièrement excitée à mettre en pratique contre le malheureux Espagnol par les accusations d'hérésie dont elle était l'objet. — Le style de M. Rilliet, dans ce remarquable opuscule, est celui d'une discussion chaleureuse mais toujours positive, et qui ne voit que la cause et les faits. Nous craignons pourtant qu'il ne faille excepter de ce dernier éloge le passage où M. Rilliet décrit, ce nous semble, avec trop de complaisance, le lieu du supplice, la colline de Champel, et la vue dont on y jouit. Sans doute, c'est moins ici l'auteur qui se montre derrière son sujet que le citoyen, admirateur passionné

[1] Genève, Julien et fils, 1844. in-8°.

de son pays. Mais pense-t-il que Servet, nous allions presque dire *son client*, pût être bien préoccupé de la beauté du site dans ce moment redoutable où la première vue des flammes lui arracha un grand cri d'effroi, et peut-être lui fit redire vainement comme devant ses juges : *Misericordia! misericordia!*

Parmi les productions historiques récentes, outre beaucoup de recherches encore, de savans et utiles travaux que, pour cette fois-ci, nous ne pouvons pas même mentionner, citons pourtant la *République helvétique* [1] de M. le landamman de Tillier. Comme dans son précédent ouvrage sur l'*histoire de Berne*, l'auteur fait preuve dans celui-ci de recherches nombreuses et d'un haut intérêt; en outre, il les emploie avec plus d'art, car sans vouloir rendre la vérité plus vraie qu'elle n'est, on peut la rendre plus sensible et les faits plus parlans. Le récit de la guerre des Petits Cantons, dans l'ouvrage de M. de Tillier, est un tableau plein de réalité et de vie où l'exactitude, même poussée jusqu'au scrupule, sert bien plutôt qu'elle ne nuit à l'effet.

M. le colonel Wurstemberger, de Berne, va publier, dit-on, une histoire complète, avec pièces et documens, du *Petit Charlemagne* ou de ce comte Pierre de Savoie qui, en protégeant Berne naissante, en résistant comme elle aux Habsbourg près de monter sur le faîte, enfin en établissant solidement sa maison dans la Suisse française et le Pays de Vaud, a eu sur la destinée de toute la Suisse une si profonde et une si longue influence.

On annonce aussi pour la fin de l'année le 1er volume de l'histoire de la confédération suisse au XVIIIe siècle par M. Ch. Monnard. Sans rien vouloir préjuger sur le caractère d'un travail qui nous est encore inconnu, le talent et la conscience de l'auteur, ses laborieuses recherches, les nombreuses archives qu'il a visitées, depuis celles d'Appenzell-Intérieur, cent fois plus inabordables que celles de Paris, jusqu'à ces dernières, où il y a une telle masse de matériaux concernant la Suisse qu'il semble que la France n'ait jamais eu autre chose à faire que de négocier avec nous, tout cela nous promet, dans le livre de M. Monnard, d'utiles et piquantes révélations.

On le voit, nous avions raison de le dire en commençant : l'histoire occupe une large place dans les publications nationales ; les ouvrages religieux et d'éducation, ceux de sciences naturelles,

[1] *Die helvetische Republik*. Berne, 1843. Chez Fischer. 3 vol. in-8°.

pourraient seuls revendiquer une place égale ou plus grande. Encore, dans les travaux historiques, la science plutôt que la littérature proprement dite a-t-elle la meilleure part. Il faut sans doute voir là dedans la tendance du siècle qui est avant tout politique et pratique ; mais n'y faut-il voir que cela?

— LA DIÈTE. — Sur le dernier point que la Diète avait à traiter touchant les affaires du Valais, savoir le blâme à porter sur les cantons de Vaud et de Berne, le Vorort n'a pas non plus remporté de victoire, et la discussion aurait même conservé son caractère de modération et de conciliation jusqu'à la fin sans l'incident pénible et tout personnel qui l'a terminée. M. Meyer a absolument voulu se faire blâmer, et l'on sait s'il y a réussi ! « Un journal français, *le Semeur*, s'exprime ainsi sur le compte de ce dernier : « M. Meyer, homme habile pourtant, homme de conduite et d'action, n'a pas compris que ce qui venait de réussir dans un mouvement populaire, l'énergie, la décision, la violence, aurait un résultat tout contraire dans une assemblée délibérante et composée comme l'est la Diète suisse. Au surplus la *verte semonce* qu'il s'est attirée par sa faute ne pouvait rien changer au fond de la situation. »

Le projet d'un concordat relatif aux heimathloses était une autre question d'un intérêt général sur laquelle la Diète avait à délibérer cette année. Beaucoup de belles et chaleureuses paroles avaient été dites l'année dernière sur ce sujet alors qu'on était sous l'impression des enquêtes publiées par le gouvernement de Neuchâtel. La découverte d'erreurs, et le temps qui affaiblit toute chose, ont donné cette fois-ci à la discussion un caractère plus froid. Plusieurs députations, entre autres Neuchâtel et Berne, ont encore témoigné un vif intérêt pour le concordat ; mais par un grand nombre d'Etats il a été apprécié au point de vue sévère du droit. On s'attendait généralement à le voir accepter par une majorité ; 14 ou 15 Etats en avaient successivement voté les articles ; mais, à la votation d'ensemble, 8 états seulement se sont prononcés pour l'adoption : les autres ont référé. C'est un retard d'un an, et, en matière fédérale, un retard amène toujours des chances défavorables à une décision quelconque.

La discussion sur le rétablissement des couvens d'Argovie s'est faite avec calme jusqu'ici et n'amènera sans doute aucun résultat nouveau. Les Etats signataires du manifeste ont parlé longuement comme on pouvait s'y attendre, les autres ont été brefs et ne sont pas rentrés en matière, à l'exception d'Argovie. La plupart se sont bornés à lire leurs instructions, toute discussion étant au fond inutile et ne faisant qu'irriter.

VARIÉTÉS.

LE CREUX DU MONT-GREVÉ.

(FIN.)

Du sommet de la Dole, nous descendîmes, en nous dirigeant du côté du couchant. Suivant la crête des monts, tout en dérivant quelque peu sur le versant

français, nous arrivâmes, après une demi-lieue de marche, au chalet du *Petit-Senaillé*. Ce chalet remarquable se constitue, au besoin, en une auberge qui ne le cède pas à bien des auberges de la plaine. « Messieurs et Mesdames, nous dit l'hôtesse-bergère (allocution d'autant plus étrange à entendre dans un chalet, que le genre masculin régnait exclusivement dans notre troupe), Messieurs et Mesdames, que peut-on vous servir? Nous avons vin de Suisse et de France; pain blanc et pain noir; lait, beurre, crême, fromage ordinaire et persillé. »

Ceci, du reste, à titre de renseignement pour les voyageurs que nous avons hâte de conduire au Mont-Grevé. *Semper festinat ad eventum.*

L'hôte du chalet à qui nous fimes part de nos intentions ultérieures, s'offrit à nous servir de guide. Il nous conduisit dans la direction du sud, sans nous faire suivre aucun sentier, tour-à-tour par des pâturages et des bois, des monts et des vaux, ainsi que le sol se présente d'ordinaire sur les sommités du Jura. Enfin, après quelque vingt minutes de marche, le guide annonça que nous étions très-près d'arriver. Le lieu avait un caractère particulier qui nous préparait assez bien à *quelque chose*. Nous quittions un terrain très-accidenté, et nous arrivions sur un plateau, aussi uni qu'une carte, arrondi en cercle, terminé d'un côté par un mur de rochers qui descendent, d'une imposante hauteur et à pic, dans une vallée, ce qui donne à cette partie du lieu l'aspect le plus sauvage. Le Creux du Mont-Grevé se trouve exactement au milieu du plateau, et marque comme le centre du cercle.

Quand nous eûmes terminé la reconnaissance des lieux, le guide nous recommanda, avant de pénétrer plus avant, de nous munir de pierres en aussi grand nombre et aussi grosses que nous pourrions les porter. Lui-même donne l'exemple et se saisit de la plus lourde que son œil rencontre. Les pierres ont dû servir depuis des siècles, aux visiteurs du Mont-Grevé, à expérimenter la profondeur du creux; car, dès que nous eûmes avancé de quelques pas, et bien qu'à une bonne distance encore de notre point de destination, nous n'aperçûmes plus le moindre caillou; il ne s'en trouve en effet pas un seul dans un rayon de plus de cinq minutes, tandis que l'élément rocailleux domine partout ailleurs dans la contrée.

Nous voilà donc cheminant pesamment après notre guide, chargés de notre précieux fardeau de pierres, dans un appareil capable d'effrayer les mauvaises consciences israélites qui auraient pu se rencontrer sur notre passage. Enfin le guide nous avertit, par un « Voici » prononcé triomphalement, que notre délivrance était proche. Nous étions auprès du Creux du Mont-Grevé. Le terrain descend tout autour, dans un espace de cinq ou six pieds, jusqu'à l'ouverture. Quant au *creux* lui-même, représentez-vous un puits de forme ovale, de sept à huit pieds de longueur sur cinq de largeur, et vous en aurez une idée assez exacte. C'est bien en effet comme un puits; l'orifice et les parois intérieures, aussi bas que l'œil peut descendre, sont formés par des quartiers de roches qui semblent avoir été taillées, rangées et superposées à la main, tellement elles constituent une muraille régulière et unie.

Cependant notre guide s'empresse de faire les honneurs du lieu; il jette dans le creux sa plus grosse pierre; puis, durant la chute, il nous envisage d'un air triomphant qui semblait dire: « Vous ne vous seriez jamais attendu à pareille

merveille. » La pierre heurte en descendant les parois du creux et, en effet, nous l'entendons pendant un long espace de temps. Il aurait été plus considérable encore si le projectile, fragile quoique dur, ne se fût brisé par les chocs divers qu'il avait à subir. Pour éviter cet inconvénient, nous nous exercions à lancer nos pierres en leur imprimant un mouvement semi-hyperbolique qui les fît descendre au milieu du puits à une égale distance de tous les points du contour. Chacun revendiquait pour sa propre pierre l'honneur du plus long temps de descente. L'avis fut d'ailleurs unanime que les chutes étaient d'inégale durée. Nous pensâmes qu'une pierre d'une dimension un peu colossale produirait un effet singulièrement plus grandiose ; par suite de son poids, elle devait frapper avec plus de force contre les parois et donner plus d'éclat à sa chute ; puis son volume même la préservant d'être réduite promptement en de trop minimes fragmens, elle devait se faire entendre beaucoup plus long-temps. Comme, d'ailleurs, notre provision de projectiles s'était épuisée sans épuiser notre goût pour les expériences, nous résolûmes d'en faire une dernière, en grand.

En un instant nous avons franchi l'espace qui nous séparait de la région des pierres. Nous trouvons un bloc de roche d'une imposante grosseur ; le guide, au moyen de quelques branches de sapin disposées en croix, improvise sur-le-champ un brancard, et nous voilà tous rangés autour, travaillant en commun à le soutenir et à le transporter, non sans faire de temps en temps une halte pour changer de mains.

Revenus au Mont-Grevé avec notre charge, nous la roulons dans le creux. L'effet répondit à notre attente, nous entendîmes le rocher heurter les parois avec un bruit considérable, lequel semblait se prolonger dans les cavités et s'augmenter de divers échos qui le répétaient. Il cessait par courts intervalles, puis recommençait de nouveau, toutefois en s'affaiblissant de plus en plus. Enfin il nous sembla reconnaître comme un bruit de chute assez fort : nous jugeâmes que la pierre avait atteint un fond quelconque, car immédiatement après nous n'entendîmes plus rien.

La nature de la chute, à l'apprécier ainsi par l'ouïe, peut nous donner quelque idée de la forme intérieure de ce singulier puits. Il ne doit être que médiocrement vertical ; autrement les pierres n'oscilleraient pas sans cesse en descendant. La partie supérieure doit être bordée de tous côtés par un mur de rochers, comme on le voit à l'orifice. On le peut aisément conclure du bruit constant que fait la pierre durant la première période de la chute. Au-dessous, les parois de rochers doivent être interrompues par des excavations, plus ou moins vastes, qui se répèteraient à diverses distances de l'ouverture. C'est ce que nous semblent indiquer ces intervalles de silence que nous avons observés. Il se peut également que la pierre ne traverse pas toujours alors des excavations, mais aussi des parois d'une nature molle et autres que les roches qui se montrent dans la partie supérieure ; elles amortiraient, dans ce cas, le bruit qui ne pourrait plus se faire entendre à une telle profondeur ; et cela d'autant mieux que ces portions du creux peuvent n'être que médiocrement rapides, en sorte que la pierre, au lieu de heurter par chute, ne ferait plus que rouler.

A l'appui de cette dernière supposition je citerai un fait qui m'a été raconté par des gens dignes de foi. Un berger ayant un jour jeté son chien dans le

creux.... Un berger ! qui l'aurait cru ? Il devait sans doute avoir quelque bonne raison de se plaindre de cette pauvre bête : toutefois....

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme d'un *berger !*

Que nous sommes loin du temps des Tircis ! Je soupçonne fort ce berger de s'être appelé *Pierre;* si cela était, je ne m'étonnerais plus : qu'attendre d'un siècle où les bergers portent des noms si durs ? J'observerai pour l'honneur du corps des bergers, que notre guide, berger lui-même, par un sentiment que chacun appréciera, s'est bien gardé de raconter cette malheureuse histoire, quoiqu'il semble avoir épuisé, dans ses nombreux récits, la chronique du creux. Que si je rapporte le fait, ce n'est pas sans un serrement de cœur, et seulement dans l'intérêt de la science, intérêt si relevé qu'il exclut toute autre considération, même de sentiment.

Le pauvre animal, auquel je reviens, jeté tout vivant dans ces profondeurs par son barbare maître, fut assez malheureux pour ne pas être tué dans sa chute. On l'entendit, à une grande profondeur, aboyer et gémir durant plusieurs jours. Il paraît donc qu'il avait rencontré une pente dont l'inclinaison, quelque peu douce, lui avait permis de s'arrêter et de se maintenir à la même place.

Quant à la partie inférieure de ces oubliettes naturelles, j'ai déjà dit que le dernier bruit que fit entendre notre grosse pierre et auquel succéda incontinent un silence complet, nous avait laissé juger qu'elle avait atteint un fond. Néanmoins ce bruit, bien que fort retentissant, était trop sourd et trop peu distinct pour nous permettre de conclure quoi que ce soit sur la nature de ce sol souterrain. L'opinion de beaucoup de gens est qu'il y a un courant d'eau, et que ce courant entretient quelque intelligence avec la Divonne, *divûm unda*, rivière qui traverse au pied de la montagne le village de ce nom. On aurait découvert cette secrète communication à la suite d'un grave événement qui se passa dans ces montagnes.

Une épidémie s'étant déclarée dans le bétail avec les symptômes les plus alarmans, on se vit obligé de faire périr les troupeaux entiers de sept montagnes ou chalets. Mais, comme un si vaste enterrement causait de l'embarras (car on craignait avec raison que les corps de tant et de si gros animaux rassemblés dans un même lieu, et qui d'ailleurs n'étaient pas sains, ne corrompissent l'air de la contrée), on en vint à l'idée de s'en délivrer en les précipitant dans le Creux du Mont-Grevé. Or, on dit qu'à la suite de cette exécution, les eaux de la Divonne furent rougies pendant bien des jours.

Quoi qu'il en soit du fond de ce précipice, il n'en est pas moins vrai qu'il doit être placé fort bas, et assez bas pour justifier la réputation dont le Mont-Grevé jouit dans la contrée. On ne saurait sans doute mesurer exactement la profondeur au temps de la chute des pierres qui y sont jetées ; on comprend aisément que les pierres, renvoyées de rochers en rochers et oscillant entre les parois du creux, descendent bien moins rapidement que si elles tombaient dans une direction constamment verticale. Puis . . . . . . Ici le guide interrompit, voulant défendre l'honneur du creux ; — Allez seulement, dit-il, soyez sûrs et certains que ça descend rudement bas. Qui sait même s'il y a un fond ? Personne n'en est remonté pour le dire. Quand on a jeté les vaches on n'a pas senti *brique* d'o-

deur. — Mais croyez-vous donc que les vaches ont traversé de l'autre côté du monde, pour aller empester l'Amérique ? — Je n'en sais pas plus que vous, mais écoutez encore quelque chose ! Il nous raconta, pour preuve de son dire, que, ces dernières années, des propriétaires de la contrée avaient tenté de sonder le creux. Ils étaient montés au Mont-Grevé, munis d'une corde aussi longue que deux hommes la pouvaient porter. Après avoir attaché à l'extrémité un boulet de fer, ils laissèrent descendre le boulet qui épuisa enfin la corde et demeura suspendu dans le creux, sans avoir atteint le fond. Cette narration terminée, le guide promena sur nous des regards satisfaits et qui cherchaient à deviner l'impression produite. Comme nous n'avions rien à objecter d'aussi écrasant, la parole lui demeura. Il en profita pour nous raconter encore diverses choses relatives au Mont-Grevé. Je lui laisse le plaisir de vous les répéter et ne veux point les reproduire. Elles vous seront plus agréables sur ses lèvres que sous ma plume. Que si, par malheur, elles ne vous intéressaient guère, du moins n'auriez-vous à en subir qu'une fois le récit. Puissé-je seulement n'en avoir pas trop dit ! »

M.

Tout dernièrement, dit-on, l'on a descendu un chat dans ce puits jusqu'à la profondeur de 4,200 et quelques pieds.

BULLETIN.

Etude élémentaire du symbole des apotres, ou première esquisse des vérités de la religion. Par A.-L. Montandon, pasteur-adjoint de l'église réformée de Paris. 1844. Paris, Delay. Lausanne, Ducloux. Prix : 2 fr. 50.

Ce livre est très-propre à remplir le but que son auteur lui a assigné, c'est-à-dire à servir, dans les familles, de première étude explicative des vérités chrétiennes. Le symbole fournit un ordre simple et suffisant, dans lequel viennent se ranger toutes nos connaissances religieuses générales : M. Montandon y a puisé la division et la suite de ses instructions. Elles sont très-claires, bien nourries, appropriées à l'intelligence et aux notions acquises d'un auditoire enfantin. Les récits, les digressions, les exemples, tout y vient en aide à l'esprit volage et distrait que rebuterait le précepte et le savoir tout uni. C'est surtout l'enfance, on le conçoit, qui est le plus souvent mise en scène pour fixer l'attention : elle offre, en effet, les choses les plus frappantes à l'observation même des hommes. « Un jeune enfant demandait à sa mère : — Pourquoi les ministres de l'Evangile sont-ils toujours vêtus de noir ?..... Ah ! je le sais, se répondit-il à lui-même ; c'est qu'ils sont en deuil de Jésus-Christ. »

ERRATA.

Dans la Chronique de notre numéro de juillet, p. 453, ligne 4, à propos de l'abbé Flottes, il faut lire : « il est de ceux qui auraient écrit volontiers sur le *christianisme de Bacon* » et non pas de *Platon*.

Dans le numéro d'août, p. 480 (et non 680), ligne 16 : *soi-disans*, lisez : *soi-disant*.

MADAME DE FLERS[1].

—

— Qu'avez-vous donc, Madame? demanda Paul après un long intervalle, où le tintement de la pluie sur les bardeaux du toit était le seul bruit qui indiquât la vie dans cette sombre retraite. Une interrogation si directe et le ton d'affectueuse liberté qui l'assaisonnait, firent relever les yeux rêveurs d'Antonie. Elle ne répondit pas. — Ne puis-je rien contre la cause de votre préoccupation, pas même la savoir? reprit-il avec une absence d'embarras auquel Mme de Flers ne s'attendait point. Elle le regarda encore, et comprit qu'il s'était passé quelque chose en lui qui échappait à sa pénétration. Son empire avait fléchi dans ce jeune cœur; elle y tint sur-le-champ davantage et recourut, sans autre intention que celle de renouer le charme, à la fascination de sa parole et de son regard. Mais cette puissance n'agissait pas comme à l'ordinaire. L'entretien se mourait dans les lieux communs où elle avait essayé de le jeter et où le sentiment sincère, candide et admiratif de Paul répandait souvent un intérêt très-vif. Il laissait tomber, avec inattention, les légères et indirectes coquetteries de questions, de propos et d'accent qui, une autre fois, eussent trouvé plein accès. Il était à la fois plus cordial et plus froid, moins timide et moins enthousiaste.

Un flot de paroles confuses, qui montaient du large trou carré où se dressait l'échelle, interrompit cette apparence de conversation. La voix de Mariette et celle de son poursuivant dominaient si bien ce flot d'éloquence patoise, qu'elles finirent par rester maîtresses

[1] Voyez les livraisons de juin, de juillet et d'août, p. 337, 401 et 465 de ce volume.

du champ de bataille, et qu'un fracas de rires et de sabots s'éloignant le long de la galerie annonça qu'on les laissait seuls. Ils continuèrent alors un entretien dont le diapason baissa singulièrement après quelques plaintes hypocrites sur les plaisanteries dont on venait de les assaillir, et dont la dernière pourtant, en favorisant la liberté de leur rencontre, ne paraissait pas trop leur déplaire.

Paul comprenait le patois ; à défaut de cela Mme de Flers comprenait la situation ; mais, après un instant d'attention, elle se fatigua de prêter l'oreille à un chuchotement inintelligible pour elle, elle en éprouva de l'ennui, de l'impatience. Parfois elle demandait la traduction de certaines phrases où elle avait reconnu son nom ; mais il eût été difficile de lui obéir, même avec plus de présence d'esprit que n'en conservait son voisin en écoutant, malgré lui, une conversation fort singulière et qui prouvait qu'on ne les croyait plus à portée de l'entendre. Mariette, d'ailleurs, assurait qu'ils étaient tous descendus du solier, puisqu'elle venait de voir Mme Raimbault. Elle profitait de cette liberté de parler pour interpréter, à sa façon et sans ménagement, les relations de la jeune femme avec Paul, disant que celui-ci était bien dupe de donner dans ses coquetteries, quand il pouvait épouser Mlle Mascard, personne bien autrement brave et gentille au fond que ces dames inconnues, et se moquer ensuite de ces oiseaux de passage qui, pour s'amuser, font la roue avant de s'envoler. Paul admirait avec amertume combien les enfans de la nature sont peu disposés à se fier aux apparences naturelles, combien ils vont creusant une situation jusqu'à y trouver un fond pervers, dévié, extraordinaire. Mais ces confidences rusées, singulières, quand surtout elles se montraient ainsi le premier besoin d'un entretien d'amour, l'intéressaient vivement, en même temps qu'il se reprochait presque d'y prêter l'oreille. Dans tous ces commentaires, assaisonnés de malignes réflexions, il y avait, d'ailleurs, un coin de vérité qui donnait un grand malaise au jeune homme.

De son côté, Mme de Flers cédait de plus en plus à une irritation douloureuse. En retombant sur le fond de sa souffrance, elle y retrouvait un aiguillon nouveau dans l'impossibilité de lui opposer aucune de ces ressources passagères qu'elle avait cru posséder. Elle pensa que le malheur lui ôtait la grâce de son esprit et la séduction de ses manières, se disposant ainsi au dépit envers l'innocent objet qui le lui faisait apercevoir. Elle sentait aussi, à travers l'obscurité

de la langue que parlaient Mariette et le pâtre, et dans la contenance embarrassée de Paul, quelque chose qui lui était sourdement hostile, une façon sournoise de l'attaquer sur son trône de reine, sans qu'elle pût rien, pas même se garder.

Ce n'est guère que par ignorance que nous échappons à l'impression du jugement continuel de nos inférieurs : dès qu'il se formule à notre oreille il nous blesse. L'insecte qui bourdonne a beau être petit ; aux momens où la langueur du repos nous livre à ses poursuites, il n'en devient pas moins un irritable tourment. Antonie allait se lever, descendre, changer de place, user ailleurs sa pensée, la tuer s'il le fallait : mais comment ! une invincible répugnance la retint. Il fallait se montrer au couple bavard, avouer ainsi un tête-à-tête qu'il jugerait à sa manière, peut-être même endurer le soupçon de l'avoir comprise. — Non, pensa-t-elle, je ne leur donnerai pas ce plaisir-là. Puis, d'une voix basse, un peu émue par cet orage inavoué, elle dit à Paul, comme pour s'étourdir :

— Si vous pouviez m'écouter de préférence à ces stupides gens, dont le babil m'est vraiment contraire et m'excède, le moment de ma confiance était venu : j'ai grand'peur qu'il ne soit passé.

— N'est-ce donc qu'un accès, Madame ? répondit-il avec candeur : alors je ne saurais regretter de n'en avoir pas profité.

— Que vous êtes enfant ! répliqua-t-elle, piquée.

— Vous me traitez en effet comme tel. Cependant je ne l'ai été ni en sollicitant indiscrètement des confidences que vous avez, à votre gré, offertes ou retirées, ni par des plaintes de ce que je pouvais appeler des caprices, avouez-le. J'espérais, Madame, que le sérieux de ma conduite finirait par conjurer les défiantes fantaisies de la vôtre, et par vous convaincre que vous pouviez vous fier à moi. Si vous ne le vouliez réellement pas, je n'y conçois plus rien. Il arrive un terme où le silence est une insulte. L'ai-je méritée ? Que craignez-vous !

— Rien du tout, Monsieur, croyez-le bien ; si ce n'est peut-être ma propre fantaisie. Mais je puis cependant la surmonter, et, puisque je l'ai promis, vous saurez tout. Aussi bien j'ai besoin de me plaindre une fois de moi-même, et des autres. Voyez si Mariette elle-même....

— Qu'avez-vous entendu, Madame ?

— Rien que mon nom ; mais j'y ai saisi un accent qui m'apprend le reste. Oh ! je n'en suis pas à mon apprentissage sur la

calomnie ! je connais l'inflexion qu'elle donne à la voix qui parle de moi. Admirez quelle démence profonde ! je me suis éloignée ; j'ai bravé la méchanceté de la société que j'aimais pour venir ici souffrir de quelques propos obscurs, proférés par une bouche plus obscure encore, et indifférente. N'est-il pas désolant d'avoir eu tant de courage contre un monde entier, et d'en conserver si peu avec de si indignes adversaires ? Que pensez-vous d'une telle lâcheté, vous ? Beaucoup de mal, sans doute !

— Tout le bien imaginable, et vous le savez de reste. N'y a-t-il pas d'ailleurs une hardiesse franche et noble dans vos aveux eux-mêmes ?

— Oui, si je ne devais pas vous quitter.

— Bientôt ?

— Demain.

— C'est impossible !

— Taisez-vous. On rentre en bas, et on parle français : laissez-moi écouter ; c'est mon tour.

— Un mot ! de grâce ! pour démentir la cruelle parole que vous avez laissée tomber avec tant d'insouciance.

— Non pas ; je ne suis ici qu'une machine, obéissante et non pas insoucieuse : au contraire, si je pars, ce sera malgré moi.

— Mais enfin......

— Chut ! entendez-vous ? ils se doutent maintenant que je suis ici ; comme leur ton a changé !

— Ne les écoutez pas ! Leurs discours ne seront plus qu'hypocrisie. Pourquoi partir ?

— M. de Flers le veut, dit Antonie.

— Il ne pourrait supporter le voyage, objecta le jeune homme.

— Aussi ne le fera-t-il pas ; répondit-elle douloureusement.

— Quoi, seule... Mais c'est impossible. Que deviendrait-il sans vous ! Qui le soignerait ? Votre devoir est ici.

— Mais sa volonté m'envoie ailleurs : devoir ou non, je ne puis résister.

— Ses motifs, les savez-vous ? regardent-ils quelque autre personne ?

— Ils ne tiennent qu'à nous deux.

— Pardon si je vous interroge, mais c'est si étrange ! c'est si fâcheux... Vous éloigner ainsi ! Il n'a ici, pourtant, nulle cause

d'inquiétude, point d'absurde jalousie, n'est-ce pas? oh pardon! je suis si troublé.

— Lui, jaloux! non. Ni jaloux ni inquiet. Il m'exile par tyrannie.

— Et vous lui en laissez le droit?

— Je ne puis le lui contester. De lui, je dois tout souffrir en silence.

— Il y a des bornes pourtant aux abus de puissance, même d'un époux.

— Je n'en saurais mettre à la sienne.

— Même pour le bonheur commun?

— Ma dernière ruine serait là, mon dernier opprobre. Faut-il donc vous l'apprendre plus clairement! M. de Flers est mon époux devant Dieu et comme je l'ai voulu; devant les hommes, rien ne m'empêche de n'appartenir qu'à moi-même. Ne comprenez-vous pas que, dans cette position, on est infame si on se fait libre! Si je mens à notre lien en quoi que ce soit, que me restera-t-il, je vous prie, au dedans et au dehors? Une telle destinée a sa fatalité, d'autant plus implacable que la source en a été plus volontaire, que la trahison serait plus hideuse. C'est même une ignominie que d'accepter une pensée par laquelle on puisse lui échapper. D'ailleurs, c'est ma gloire encore, c'est mon amour. Oui, je le sens devant vous qui me blâmez, j'ai été forte, j'ai osé, j'ai fait une chose belle de dédaigner une consécration inutile pour des sermens sacrés qui n'en avaient plus besoin. Si, devenue libre de le faire, j'avais accepté de donner une nouvelle forme aux liens qui m'unissaient déjà à M. de Flers, c'eût été reconnaître qu'ils étaient coupables, insuffisans, illégitimes auparavant, responsables envers autre chose qu'eux-mêmes de leur existence. Je ne leur ai pas fait cette injure. Epouse, je changerais peut-être; amante, je serai fidèle. Rien ne me détournera de l'exemple que je dois donner, de la voie que je dois suivre, ni mon propre cœur, ni celui des autres. Octave a beau me repousser, je suis à lui : seule dans le monde, je serai à lui encore, son esclave, prête à revenir, soigneuse à bannir toute autre image, religieuse à effacer tout autre souvenir. N'est-ce pas pourtant que cela est bien, et que vous m'approuvez enfin en quelque chose?

— Oh Madame! vous approuver, je ne saurais : me taire, vous aimer et pleurer, voilà mon sort. Je ne conçois pas M. de Flers! comment n'a-t-il pas exigé que vous fussiez vraiment sa femme? C'est une trahison infâme et que je ne lui pardonnerai jamais.

— Ce n'est pas sa faute ; bien qu'il y ait mis moins de préjugé et par conséquent moins d'emportement et d'insistance que vous. Alors il était heureux d'être aimé, comme il fallait l'être pour accepter tous les sacrifices.

— Eh bien ! que ne demandait-il celui-là !

— Ne vous l'ai-je pas dit? Quand je l'ai connu, j'étais déjà Mme de Flers, sa parente ; mais j'avais épousé, toute jeune, un vieillard, qui me laissa bientôt maîtresse de suivre le destin que déjà j'avais choisi. Aimée, riche et belle, je l'ai pris à mon gré, ce destin : j'aurais pu l'avoir plus heureux peut-être ; mais plus noble, vous ne me le persuaderez pas. Ce qui l'a gâté, c'est le caractère d'Octave, c'est peut-être le mien. A la loterie humaine, nous avons sagement et dignement joué, mais le sort était contre nous et nous a donné de cuisans démentis qui ne tombent en rien sur notre clairvoyance. L'amour, croyez-le, est aussi une fatalité.

Il retint, comme avec douleur, un mouvement très-vif. — Quel silence austère ! reprit-elle. Vous me blâmez donc tant que vous n'osez pas même l'exprimer. Ah ! j'en étais bien sûre ! et j'aurais mieux fait de me taire aussi. Pourtant, si vous saviez ce que c'est que de n'ouvrir jamais son cœur à personne ! dans le monde, parce qu'il est trop mauvais, avec les gens comme vous, parce qu'ils sont trop bons pour comprendre. Si vous saviez ce que c'est que de souffrir toujours seul, ou bien de croire enfin avoir pu trouver compassion et amitié, même pour des fautes, et de se tromper en cela aussi ! Vous autres irréprochables d'après les conventions humaines, pourquoi craignez-vous tant de vous tacher en approchant de ceux qui ont risqué quelque chose pour briser l'infernal cachot de souffrance où gémit l'humanité? Vous n'avez d'idée ni du mal, ni du remède ; mais un peu d'indulgence serait au moins un manteau décent pour vos commodes et vos égoïstes vertus.

— Epargnez-moi, Madame. Je n'accepte pas des injures qui seraient des éloges, mais que je ne mérite point.

— Combien vous êtes injuste, et que vous connaissez mal le monde ! Comme vous honoreriez l'hypocrisie ! Quelle bonne dupe vous feriez ! Il serait délicieux de vous voir, esclave de l'apparence, prodiguer votre vénération à des femmes duement mariées, il est vrai, parfaitement dans l'ordre extérieur de la morale, mais pourquoi? pour y abriter plus commodément l'infidélité, pour mettre le désordre à couvert sous la garantie des sots, pour exploiter, dans l'intérêt

de leur immoralité sans limites, ce titre d'épouse qui leur assure une tranquille impunité. Vous trouvez cela beau! Vous aimez ces vices voilés de noms respectables! Vous estimez saint un état de choses qui les permet, qui les consacre, qui les crée; ou bien vous détournez complaisamment votre regard de ce qui est vers ce qui devrait être, et vous pensez que tout est bien, parce que votre imagination est satisfaite. Mais, Monsieur, avant de juger ceux qui ont trouvé le mariage indigne d'eux, il faut juger le mariage lui-même : il faut voir ce que les mœurs en ont fait, et s'il n'est pas possible de trouver un état meilleur, moins profané, capable de régénérer une union sainte et déshonorée. Ne vaudrait-il donc pas la peine de sacrifier à cela son bonheur personnel, et plus encore? Parlez!

— Voulez-vous me permettre une entière franchise? Elle me sera plus dure qu'à vous, mais je sais qu'à cette heure il n'y a pas de milieu pour moi entre la vérité sévère (car en vous la disant je la sentirai peut-être) et un attendrissement d'autant plus déplacé qu'il est inutile. Je ne suis rien pour vous et ne puis rien être qu'un raisonneur fâcheux. Voulez-vous encore l'entendre?

— Pourquoi pas!

— Si corrompues que soient les habitudes d'une époque, que je n'ai pas la prétention de bien connaître, elles n'en restent pas moins dans la grande généralité des maux connus de la nature et du christianisme; pourquoi donc aller chercher en dehors de la nature et du christianisme des remèdes exceptionnels, tout extérieurs? Régénérer l'homme, c'est régénérer les mœurs et les institutions : je ne crois à rien d'autre. Cependant je conçois qu'avec un noble cœur, un entourage vicié et beaucoup d'autres causes de trouble dans le jugement, on puisse en venir là où vous en êtes, avec conscience et bonne foi. L'excès de mon respect pour vous ne peut aller plus loin ; pardonnez-le moi, Madame, et croyez que, sinon pour approuver, du moins pour sympathiser avec toutes vos douleurs, même avec toutes vos pensées, vous ne sauriez trouver d'affection plus sincère ni plus dévouée que la mienne à ce moment. Si vous souffrez, me voici pour souffrir avec vous, et pour faire tout ce qui sera humainement possible pour vous soulager. Car vous souffrez! et la vivacité de vos raisons n'était qu'un étourdissement impuissant que vous vous donniez à vous-même, plutôt qu'un plaidoyer pour me convaincre. J'ai vu vos yeux bordés de larmes, et,

dans votre accent, il y a quelque chose d'ébranlé qui est plus triste que les pleurs. Que je vous en voudrais, si j'en avais le courage, d'échapper par des digressions sur un système odieux à des épanchemens qui vous feraient du bien ! N'avez-vous pas assez exercé mon obéissance? ne serait-il pas temps enfin de me traiter, non plus en esclave dont on veut tirer une approbation, mais en ami qu'on écoute!

— Ma confidence ne suffit-elle pas pour cela?

— Confidence, Madame! n'en faites-vous pas un secret public!

— Pas ici.

— Pourquoi? ce qui est bien, l'est partout.

— Vous êtes amer, ce n'est guère le ton d'un consolateur.

— Il est vrai : mais aussi pourquoi y prendre garde? qu'importe ma manière de vous parler, quand vous savez le fond ! Si je suis agité, troublé, est-ce donc par indifférence!

— Ah ! vraiment, je le voudrais presque. Tout me pèse. Tout me coûte à dire ; surtout à vous; surtout ceci : j'ai le droit d'être heureuse, j'ai tout fait pour cela, et je ne peux, même à vous, déguiser mon malheur. C'est cependant de la fatalité seule des caractères dont je me plains, et non de ma position. Si M. de Flers était.... ce que vous avez cru, cela ne nous donnerait pas une chance de plus pour nous comprendre. Au contraire! il aurait un prosaïque droit pour opprimer ce qui dans mon âme résiste en frémissant à votre tyrannie froide et raisonnable. Ah! que je déteste tout ce que vous appelez raison, bon sens, sagesse! tout ce qui n'est qu'un masque jeté sur votre insolente tiédeur. Mais, n'est-ce pas? il y a de quoi rougir de sa fureur en des lieux communs si vulgaires. Je m'en veux mortellement toutes les fois que je découvre qu'on n'est sincère qu'à la condition d'être plat. C'est là encore une de ces misères qui ne nous sont pas pardonnées. Dans le sublime enfantillage de sa passion une femme ne songerait qu'à ce qui est vrai et neuf pour elle; mais à vous, il faut des puérilités originales. Laissez-moi! je ne puis sortir d'une banalité qui m'impose silence, et c'est un de mes tourmens. J'ai honte, dans ma situation exceptionnelle, d'être au fond ce que sont toutes les femmes qui aiment d'un autre amour que celui qu'on leur accorde. Car ne croyez point qu'il ne m'aime pas aussi, peut-être mieux que jamais; et c'est un cœur noble, haut placé, incapable de lâcheté, d'inconstance, ni de faiblesse. Mais hélas! si vous sa-

viez ce que c'est d'avoir rêvé une félicité d'amour différente du sort qu'on obtient. Pourrais-je vous faire comprendre cela! Avoir d'avance jeté sa vie en gage à une seule espérance, et son être tout entier à un autre être choisi par toute l'âme, toute l'intelligence, toutes les sympathies; puis, cette union une fois accomplie, quand on croit tout fait, quand on se croit un, découvrir qu'on est deux, ne fût-ce que parce que l'autre est plus sensé peut-être, mais hélas, comment! Avec une confiance naïve se livrer et l'exiger aussi, comme si rien n'était connu du monde et comme s'il n'y avait point de passé avant cet amour; mais, de l'autre côté, trouver une effusion lente et gênée, sourde et douloureuse résistance d'un cœur qui a souffert et qui craint de s'ouvrir : oh! de quel sommet suis-je tombée quand j'ai découvert que l'intimité véritable de l'amour était une histoire, et non pas une initiation subite qui vous transporte tout à coup l'un et l'autre dans la même vie! C'était absurde de sentir ainsi, mais c'était vrai pourtant. Mon cœur ressemblait à ces horizons fleuris du printemps où le luxe de la sève jette tant de bourgeons inutiles, et destinés seulement à souffrir de la gelée qui les fera descendre sur les ailes du vent. La nature prodigue ses créations, et les reproduit sous d'autres formes quand on la contraint à les abandonner. Ce qu'Octave me dérobait de lui-même, je le prenais d'avance; ses peines, je les subissais, autrement que lui, je les devinais, je les sentais, et je souffrais de ne pas en avoir ma part par sa volonté : car, malgré lui, je partageais tout, j'aimais ce qui le touchait par quelque point que ce fût; impitoyable seulement, par jalousie, contre ce qui nous eût séparés, même un instant. Je n'avais pas su aimer sans mêler tellement ma vie et mon âme avec sa présence qu'à défaut de celle-ci il me fallait du moins son image sentie dans toutes mes heures et dans toutes mes pensées; ou, quand cela n'était pas, il faisait froid en moi comme si, par un jour d'hiver, il n'y avait point eu de soleil, même pour éclairer la neige monotone. Mais cet abandon à la fois involontaire et voulu, non pas créé par l'habitude mais né en même temps que l'amour, il ne l'avait point ainsi. Le sien venait peu à peu, par raison, par confiance; il avait des flux et des fuites soudaines suivant mes imprudences ou ma tranquillité. Au lieu d'une manière d'aimer naturelle, j'étais obligée d'avoir de l'art, d'accepter des apparences qui me froissaient souvent jusqu'au fond, de contraindre mon cri de cœur, de me taire ou d'arriver

par un détour à ce sanctuaire impénétrable que je devais pourtant habiter et dont je me sentais encore si loin. De soudains désespoirs me prenaient, et je n'osais pleurer. Pleine de crainte et d'abattement, il fallait trouver des sourires et des ressources. Jamais la pente naturelle de mes sentimens ne pouvait être suivie sans danger et sans repentir; et cependant jamais non plus ces sentimens ne cessaient de crier dans mon cœur, comme des droits méconnus. Que faire aussi du besoin de le trouver parfait, irréprochable, en se heurtant contre l'inattention, les préjugés et une prévention qui, passagère, n'en était pas moins plus forte que mes discours, que mes pleurs même, que tout ce que je pouvais enfin imaginer et ressentir. Et puis les mille entraves de la vie; les obstacles extérieurs, inutilement écartés; le besoin d'entourer les moindres besoins des plus grands soins, toujours méconnus; les dévouemens, toujours accusés d'égoïsme et suivis de mécomptes. Par exemple, je me suis éloignée des miens, j'ai rompu avec un monde qui me plaisait, je me suis privée d'un entourage dont je souffrais volontiers l'empressement, sans y rien gagner : pas même une heure. Et cependant, auparavant, Octave me boudait lorsque, sans qu'il y eût de ma faute, quelque chose interrompait, non pas un entretien d'amour, ils sont trop rares entre nous pour cela, mais une lecture ou même un silence à deux. Il avait raison sans doute; une telle façon d'exister n'est compatible avec aucune société, avec aucun autre devoir, mais je l'ai compris tard, et j'avais, sans le dire, accompli bien des sacrifices, quoi qu'il m'accusât de faire tout valoir parce qu'il m'arrivait parfois d'avoir à expliquer quelqu'une de mes tentatives.

Mais tout cela n'était rien, non plus que mes instances, si vaines quelquefois, pour arracher à sa froideur un mot plus tendre, un sourire, ou seulement un consentement à mon sourire; chaque être a sa loi de nature, je l'apprends, à laquelle il obéit même dans l'amour. A force de larmes, j'avais fini par accepter cette vérité, sans la comprendre : j'acceptais sa tranquillité, son silence, ses résistances invincibles, et je contenais enfin les élans de mon cœur. Pourquoi donc est-il possible que cela n'ait pas suffi! Hélas! je n'ai pas même pu garder mon caractère, mon amour et ma vie. Non, je n'ai pas pu vivre comme il voulait; je l'ai pourtant aussi voulu, mais il fallait mourir et redevenir une autre. Cela n'est pas d'une créature. Tout ce que je pouvais ainsi donner, c'étaient les

pâles efforts d'une existence d'emprunt, d'un fantôme animé par la crainte, et dont les tremblantes tentatives s'arrêtaient court au moindre mouvement. Ah! je suis lasse de souffrir, d'être moi, et d'aimer. Cette triple fatalité me poursuit, me jette dans des découragemens désespérés. Souffrir! moi! mais la peine m'écrase et m'anéantit. J'y perds toutes mes facultés dans une timidité douloureuse. Je ne sens, je ne sais plus rien, ni mes armes, ni mes droits, ni le tort qu'on me fait. C'est une amère dérision que de me laisser souffrir et de vouloir quelque chose de moi. Je ne puis rien alors, pas même changer d'âme, pas plus que de changer d'amour.

— Vous vous défiez donc de ses sentimens? reprit Paul d'une voix basse et douloureuse, voyant que Mme de Flers s'arrêtait oppressée, après ce long épanchement qui ne suffisait ni à l'un ni à l'autre.

— M'en défier? répondit-elle, après une nouvelle pause, dont elle se réveilla comme en sursaut. En aucune manière! seulement ils ne correspondent pas aux miens, et je n'en obtiens pas de remède à mon agitation fiévreuse. J'ai besoin de tendresse; et la certitude n'en tient pas lieu. Certainement, je suis folle et déraisonnable : mais qu'est la passion, je vous prie, sinon une insigne folie; une folie exigeante, incessante, pleine de petitesses et de changeantes susceptibilités? Froisser tout cela serait sage peut-être, si l'on ne voulait pas la passion, si ce n'était point elle qui fût la condition unique dans laquelle on a mis sa vie. Mais recommander à la flamme d'être tranquille et aux tourbillons d'été de ne pas soulever la poussière des chemins, c'est une inconséquence rare. Le despotisme de l'homme, dans sa fantaisie superbe, en était seul capable. J'ignore s'il est des femmes qui sachent s'y plier. J'ai, sans crier grâce, donné à briser tout ce que j'avais d'illusions naïves, de jeunes rêves, d'aspirations enthousiastes; mais, après cela, est-ce ma faute s'il ne me reste rien qu'une douleur d'amour, inutile même au bonheur d'un autre?

Voilà ce que nous avons fait, à nous deux, de notre sort. Si insupportable qu'il soit, voilà celui que je préfère et qui va, par une plus grande et plus inouie cruauté, m'échapper peut-être.

— Comment donc! Qu'est-il arrivé de plus!

— Ne voyez-vous pas que la force m'a manqué, à un certain moment, pour dissimuler, comme elle me manque à cette heure.

J'ai eu besoin de me plaindre. J'ai crié vers le bonheur : c'est l'exil qui m'a répondu. Oui, M. de Flers me gardait encore cette ironie suprême de mes désirs! Sa présence du moins, son silence surtout était ma dernière jouissance; il me l'enlève. Il veut que nous nous quittions. Jusqu'où va dans sa pensée cette affreuse séparation? je ne sais. Mon avenir est une nuit sans lueur, sans sentier, sans matin.

Vous me croyez trop calme pour sentir une telle obscurité, un tel désert : touchez ma main, et dites si ce n'est pas là le froid humide de la mort. C'est qu'en effet j'ai la mort au plus profond de l'âme, si elle n'éclate pas ailleurs ; c'est que je suis trop faible pour m'en distraire, mais trop vivante encore pourtant, dans cette agonie. Elle me tue! Demain, que sera-t-il de moi? je l'ignore. Peut-être vraiment mourante : peut-être à demi consolée; et ceci serait plus horrible. Oh! s'il avait pourtant pitié de moi! Si seulement tout ce que j'appelais auparavant du malheur recommençait! Mais il ne le voudra pas. J'aurais beau me jeter à ses pieds, et y répandre tout mon cœur avec sa passion et ses larmes, sa soumission et son impuissance, son abattement, ses cris, et tout ce qu'on prend pour révolte ou injustice, tout ce que je condamne moi-même comme peine folle, mais dont je demande seulement qu'on me délivre, puisque je n'en viens à bout ni par ma volonté ni par mes efforts! Il est trop le dieu de mon âme, serein, inaccessible, immuable, pour condescendre à me calmer. Il faut une force d'amour infinie pour lutter avec cette inaltérable majesté, toujours réservée, toujours sûre d'elle-même, et qui ne se laisse point aller à ces échanges complets où l'on se sent heureux de tout, heureux d'avoir tort, d'avoir raison, et surtout d'obéir au désir de l'autre cœur, de le remplir, de lui suffire, de lui faire sentir que ses battemens sont compris d'avance, que tout est en lui et vient de lui, de ce qui peut s'appeler vie.

Je vous dis cela et je n'oserais le lui dire : il le prendrait pour un reproche plutôt que pour une prière ; il me fermerait la bouche, tant il craindrait de se heurter contre un droit dans mes larmes, et de céder à une tyrannie en écoutant ma douleur.

— Et vous croyez que cet homme vous aime! pardon de m'exprimer ainsi.

— Que ne suis-je aussi certaine de sa condescendance que de ses sentimens!

— C'est étrange, Madame! J'ai peine à croire, non pas ceci, mais vos plaintes. Un caractère comme celui que vous peignez est bien extraordinaire.

— Moins que vous ne pensez. La faiblesse engendre le despotisme; l'abandon, la réserve; la timidité, les âpres vouloirs : puissiez-vous n'en jamais faire l'expérience!

— Mais ne vous exagérez-vous point l'humilité de votre position envers M. de Flers?

— Si peu que, malgré notre indestructible lien, je ne me hasarderais pas, je vous le répète, à lui parler comme je l'ai fait à vous, et comme vous pourriez le faire à lui, sur les mêmes sujets.

— Approuveriez-vous une démarche de ma part, auprès de lui?

— Je ne sais....

— Cependant je ne veux pas agir sans votre consentement. Ce départ, ainsi décidé, serait affreux. Ne pourriez-vous donc, songez-y, tâcher de le rompre vous-même?

— Impossible : je ne peux plus parler.

— Alors je parlerai, moi, n'est-ce pas? Non, vous ne sauriez nous quitter seule ainsi et désespérée. S'il n'en a pas repoussé la pensée c'est qu'il ne vous a pas vue dans l'état où je vous vois. Laissez-moi tenter quelque chose sur sa résolution. Que voulez-vous qu'il fasse de pis que d'y demeurer?

— C'est vrai. Eh bien! je consens. Dites, oh! dites-lui bien que c'est trop me punir que de douter de moi! dites-lui qu'il consente à me laisser vivre et qu'il s'en prenne ensuite à moi seule s'il n'est pas heureux. Qu'il essaie encore, qu'il se souvienne et qu'il soit bon! Dites-lui que ce n'est pas ma faute si les apparences me brisent le cœur, lors même que ce qu'elles cachent est autre. Suis-je capable de toujours raisonner et de retourner toujours à la source du caractère? ah! je veux sentir son cœur et non pas le savoir! Je ne veux plus seule témoigner, et pourtant seule croire. Il n'a jamais rien de tendre à épancher, point d'oubli, point d'effusion; moi, au contraire, j'ai l'âme pleine d'une jeunesse d'émotion qui déborde et qui tourne au découragement par sa vivacité même. Alors, sa froideur m'étonne; tout s'intimide en moi; mon cœur commence à saigner en dedans, et bientôt tout lui devient blessure. Sans s'en douter, il me navre cruellement par ses moindres paroles,

si peu intelligentes de mes sentimens. Espérances, avenir commun, projets, chimères dorées, hélas! dont on a besoin pour vivre, d'un mot il me brise tout cela comme un fer dans le cœur; et parmi ces visions, que de réalités! Ces tourmens ne m'ont pourtant point changée. Opiniâtre et mobile, je subis, et je recommence toujours à rêver et à vouloir ce qui lui donnerait le bonheur s'il l'acceptait tout de bon. Repoussée sur un point, j'enferme ma blessure, j'oublie que le sang coule, je me reprends ailleurs. Hélas! peut-être ne me comprendra-t-il jamais! Peut-être m'userai-je moi-même à recommencer ces luttes inutiles et serai-je vaincue dans mes facultés les plus ardentes. Oh! si cela devait être! J'ai horreur de ce qui dégénère, et j'accepterais plutôt aujourd'hui le désespoir.

Mais non. Dites-lui que, s'il le faut pour son repos, je vivrai par les surfaces, en toute patience, et que je ne serai jamais moi jusqu'au fond. J'aurai le courage de lui donner cet assentiment extérieur, cette apparence tranquille qu'il réclame, mais par le seul motif dont je sois capable, motif mélangé d'obéissance et de renoncement; je n'en voudrais pas à sa place parce qu'il exclut la passion avec toutes ses injustices, son ardeur jalouse, son besoin de posséder l'être entier et d'y mettre le bonheur. Si, une fois, il voit clair dans ce qu'il a froissé, il le regrettera; sinon, il n'en était pas digne, et alors que m'importe!

— Sans me supposer aucune pensée qui vous puisse blesser, Madame, me permettez-vous un mot? Serez-vous assez généreuse pour ne tenir compte que de l'intention, et pour me dispenser de toute craintive précaution? Je suis si hors de moi-même, si bouleversé, mais si bien à vous, que rien de moi ne doit, il semble, vous paraître choquant ou déplacé à cette heure.

— Eh bien! que voulez-vous dire?

— N'est-il pas évident que, si vous étiez la femme de M. de Flers, vous auriez justement tout ce que vous souhaitez, le droit de ne jamais le quitter, l'assurance qu'il est à vous, la tranquillité du fond qui rend indulgent pour la forme, le partage nécessaire de tous les intérêts et de tout l'avenir qui, je le comprends comme vous, est le premier besoin d'un amour sérieux et vrai. Si vous étiez sa femme, sûre de votre place dans sa vie et dans ses pensées, vous perdriez cette inquiétude d'imagination qui vous dévore et vous rend, vous en convenez, injuste envers lui et, vous le dites,

d'autant moins aimable que vous êtes plus aimante. Réconciliez-vous avec lui, Madame, mais épousez-le; sans cela, malgré vos bonnes résolutions, vous recommencerez votre malheur et vos mésintelligences. Croyez-en l'impression d'un esprit simple et que n'abusent pas les raffinemens de mœurs et d'idées où se perd votre monde. Je conçois très-bien que quand on a, sous un prétexte quelconque, tout sacrifié à la fantaisie de sa passion, on lui demande impérieusement du bonheur, envers et contre tout. Mais c'est une position qui va tellement à l'encontre du vrai et de la réalité qu'aucune créature, je le crois, n'est assez forte pour l'emporter dans ce combat entre le cœur et les choses. Il y a une grande force dans l'ordre général : j'ajouterai hardiment, dans l'ordre moral. La révolte individuelle a beau se poser comme révolution ; on n'accomplit pas de révolutions dans la règle éternelle de Dieu sur la terre, on en essaie dans les institutions humaines. Dieu a fait notre nature et la règle l'une pour l'autre.

Je vous trouve bien heureuse, dans votre désespoir, car vous avez l'issue sous vos pas, et vous pouvez rentrer à la fois dans l'ordre et dans le bonheur. Il n'en est pas souvent ainsi : le tourment coupable, ce chef-d'œuvre de l'enfer dans le cœur, ne serait pas pour tous aussi aisément détrôné. Au nom de tout ce que vous avez souffert, laissez-vous fléchir et suivez mes conseils. Je vais aller porter à M. de Flers vos messages de retour; je ne doute pas qu'il ne les écoute avec toute la condescendance qu'il vous doit, et dont votre confidence m'assure, s'il a vraiment quelque générosité. Faites que cet orage soit suivi d'une paix mieux signée au fond de votre cœur, apaisé pour toujours, que par de fragiles sermens. Vous n'achèterez qu'ainsi du repos.

— Le repos de la mort ou de l'indifférence, c'est possible.

— Ah! vous ne croyez pas à l'amour plus que cela? Vous doutez de lui jusqu'à craindre une telle épreuve! C'est un outrage que je ne conçois pas qu'on lui fasse, moi qui n'ai pas, comme vous, une passion partagée pour appuyer ma foi. Rien, rien ne doit effrayer, il me semble, sur son amour, un cœur profondément atteint. Le vôtre n'a-t-il pas gardé ses sentimens dans une vie de tempêtes et de découragemens bien plus capable de l'ébranler que la jouissance sûre d'une union éternelle?

— Il est vrai : je pourrais prouver l'amour à qui en douterait, l'amour involontaire et infatigable, qui se nourrit du bonheur

qu'il vole, faute de celui qu'on lui refuse; mais cet amour veut être libre, et celui d'une femme mariée ne l'est pas.

— C'est-à-dire que vous comprenez la liberté d'une singulière façon, idéale du moins, car je n'en vois pas trace dans la réalité de votre sort; et de plus, j'y trouve une soumission qui, forcée, est terrible, autant qu'elle devient douce quand elle est volontaire, commandée par la position seulement, par le devoir, non point par la nécessité des caractères et la violence.

— Allez donc, maintenant, allez! je songerai à vos avis, je vous le promets. Ah! j'y pense... peut-être feriez-vous mieux d'aborder Octave sans dire que je vous envoie. J'ai peur.

— Mais de quel droit, alors?

— En ami qui a tout vu, et qui vient de sa propre part : dans mon intérêt peut-être, pas en mon nom. Vous réussiriez mieux. Qu'est-ce que j'entends encore là-bas? Qui monte?

— C'est ma mère, répondit Paul en se penchant vers l'ouverture. Mme de Flers fit un mouvement si vif que le jeune homme, qui comprit son effroi, reprit : — Soyez tranquille. Vous êtes malade; je serai heureux de vous laisser avec elle. Que craignez-vous donc?

— Rien, dit-elle, que de n'être pas seule à ce moment-ci.

— Voulez-vous que je lui dise....

— Pas un mot, même de cela.

— Mon enfant! dit Mme Raimbault d'une voix émue, en s'approchant d'eux; mon enfant, je suis un peu souffrante; il reste encore juste ce qu'il faut de jour pour aller chez le docteur; je voudrais que tu le ramenasses ce soir.

— Mais il faudrait partir à l'instant, s'écria Paul.

— Oui, répondit la mère.

Le jeune homme regarda Mme de Flers. Il se fit un silence.

— Quoi, par cette affreuse pluie! s'écria Antonie. Y songez-vous, Madame?

— Vous ne vous êtes donc pas aperçus que, depuis une demi-heure, elle a complétement cessé. Cependant, d'où l'entendrait-on mieux que d'ici, si l'on entendait quelque chose! — Ces paroles tombèrent tristement des lèvres de la mère, et leur douloureuse expression ennoblissait ce que le reproche pouvait cacher d'amer, de soupçonneux et de direct. La pauvre femme, surprise de l'immobilité de son fils qui, d'ordinaire, volait au devant de ses ordres

et, remarquant son air malheureux et contraint, n'avait pas, dans sa dignité timide, un mot à ajouter. Antonie, choquée aussi que Paul balançât entre le service immédiat qu'il allait lui rendre et ce qu'elle jugeait un caprice de femme maussade, ne voulait point intervenir, ne se souciant d'ailleurs nullement d'explications. Paul ne savait que résoudre, dans la nécessité où il se trouvait d'offenser gravement l'une ou l'autre. Il les regardait, hésitait, les regardait encore, et trouvait sur les traits de Mme de Flers une froide défense de parler, un refus positif à ses muettes supplications pour obtenir le droit de s'excuser auprès de sa mère.

Plus la situation se prolongeait, plus Mme Raimbault la trouvait incompréhensible : à peine elle croyait à ce qu'elle voyait, ou plutôt elle cherchait à ne pas le croire, et son attitude pleine de doute, d'effroi, d'abattement n'encourageait aucun effort. A demi tournée vers l'escalier, et la poitrine oppressée, elle restait pourtant : son fils la connaissait assez pour savoir que ce n'était pas pour des motifs personnels, ni même pour donner suite à sa volonté. Leur lien était si étroit, si uni, si absolu que Paul, en balançant à céder sur-le-champ à sa prière, ainsi exprimée, se rendait coupable, dans leur intime vie, d'une désobéissance aussi grande, aussi formelle qu'il était possible de l'imaginer. Ils le sentaient tous deux; la mère avec une terreur profonde, le fils avec un embarras désespéré. Celle qui tenait le nœud en entrevoyait l'importance, mais sans la comprendre, et, dans sa distraction passionnée, ne pouvait attacher un intérêt suffisant à ce qui s'éloignait de son idée fixe. En un mot, il n'y avait point là, selon elle, lutte morale, mais conflit, et petite victoire d'autorité à remporter pour elle dont la destinée pesait dans la balance vis-à-vis d'une fantaisie absurde. L'égoïsme d'une préoccupation ardente est également dépourvu de sang-froid, de justice et de vues droites; mais la cause en est encore plus à blâmer que les effets, tout étranges qu'ils soient parfois.

La mère enfin sembla prendre son parti, et fit quelques pas en arrière. Paul s'élança près d'elle : — Oh ma mère! s'écria-t-il, pouvez-vous me donner une heure? une heure! après laquelle je partirai, pour revenir quand vous voudrez.

Elle ne répondit pas immédiatement, et Paul se jetant dans ses bras, la serrant et appuyant sa tête sur le baiser qu'elle lui donnait, s'écria encore avec impétuosité et tendresse : — Ma mère, une heure!

— Qu'en feras-tu? murmura-t-elle.

— Rien que vous ne puissiez approuver ; je vous le jurerai.

— Ta parole me suffit, mon enfant. Mais la jeunesse fait le mal sans s'en douter, et avec enthousiasme. Je n'aime pas à te voir ainsi remué et plein de secrets pour moi. Je voudrais, pendant que le chemin est libre, et elle désignait du doigt la pièce au-dessous, je voudrais te voir partir d'ici ; comprends-tu?

Eh bien, je pars, répondit-il en descendant l'échelle ; je pars pour la plaine dans une heure. Mais auparavant je vous reverrai, Madame, dit-il, en s'arrêtant, à Antonie.

Oui, dit celle-ci : je vais me reposer un peu et, puisque la pluie a cessé, je vous retrouverai ensuite sur la galerie ; si toutefois je ne fais pas d'autres réflexions, car le pays est, il paraît, inspirateur en ce genre. Mais je ne veux pas vous retarder par mes paroles inutiles : allez!

En montrant à Mme Raimbault que son fils remplissait un devoir imposé par elle, Antonie cédait, contre sa prudence et le désir de garder son secret, à un besoin de triomphe irrité par le dépit. Elle haïssait l'obstacle, à son gré ridicule, qui s'était venu jeter en travers de ses affaires, et surtout de son empire. Plus maîtresse en apparence de ses impressions, la veuve, cependant, ne dissimula pas assez une souveraine indignation contre le pouvoir occulte qui s'interposait entre elle et son fils, ni une défiance méprisante de l'objet qui exerçait ce pouvoir. Ces sentimens étaient trahis par sa contenance, ainsi que par l'impossibilité de trouver un mot indifférent et poli pour prendre congé. Elle eût voulu s'en aller, sans paraître tenir compte, par une parole quelconque, de la présence de Mme de Flers. Toutefois elle était trop bonne et trop simple pour se montrer grossière.

L'apparition de Lucie, qui sortit tout à coup de derrière un monceau de fourrage, sembla terminer naturellement une scène si brusque. — Que faites-vous là! s'écrièrent en même temps les deux dames.

— Il faut bien que je sois quelque part, dit la pauvre fille d'un ton humble.

— Cette réponse me fait grand pitié, et je la crois vraie, reprit Mme Raimbault, en s'adressant à Antonie. Je vais, Madame, vous délivrer de ce voisinage. Venez, Lucie.

— Cela n'est point nécessaire, repartit Mme de Flers. Ce voisinage n'a rien de plus déplaisant que beaucoup d'autres.

— Qu'à moi ne tienne! murmura la veuve, en s'éloignant.

IX.

Elle emportait des aiguillons de douleur, de courroux et d'inquiétude dont elle espéra vainement se débarrasser en se les niant à elle-même, suivant le procédé qui réussit aux âmes fortes en beaucoup de petites occasions : mais l'intensité du mal résistant aux palliatifs, elle recourut au remède avec une ferme résolution. Elle se demanda si son tourment n'était pas un avertissement du devoir négligé, et si, par faiblesse maternelle, elle ne s'était point rendue coupable, en accordant à son fils cette heure d'un emploi inconnu, qui prolongeait un commencement de scandale parmi ses inférieurs. L'idée que Paul pouvait être soupçonné, blâmé, servir de thèse à de railleurs et mauvais discours, lui était insupportable.

Cependant, elle avait trop de sens et de vraie émotion pour en rester là long-temps. Le combat devint plus intime et plus profond; il atteignit la moëlle même du cœur et des sentimens. Elle se demanda compte, non plus de ses actions, mais de ses pensées et même du mobile de ses pensées; alors elle frémit. Le serpent était caché sous les eaux de la source, la colère sous les soucis de la charité, les alarmes de la volonté propre et celles de la domination derrière la légitime prudence de l'amour maternel.

Et celui-ci encore, dans son impétueuse exigence, combien ne renfermait-il pas de germes mortels devant Dieu? Eperdue, consternée, ne sachant où se reprendre si loin de son sentier accoutumé, elle chercha à en regagner les sereines hauteurs par les moyens qui lui réussissaient d'ordinaire. Elle ouvrit sa Bible, avec une courte prière prononcée, hélas! des lèvres et par habitude plutôt que par le cœur; celui-ci n'en fut guère soulagé. Vainement aussi s'appliqua-t-elle à méditer ses textes préférés et voulut-elle se persuader qu'elle y portait cet esprit attentif, cet entier abandon dans lequel Dieu et le salut suffisent par delà toutes choses de la terre. En murmurant des formules sacrées, la pauvre mère pensait à son fils : elle se mentait systématiquement à elle-même, sans songer que c'était aussi mentir à Dieu. Son fils lui échappait; son fils, à cette heure loin d'elle, subissait un autre empire et lui dérobait des actions qui

compromettaient peut-être leur avenir. Savait-elle de quoi il s'agissait! Elle avait vu pourtant, à l'air et au ton du jeune homme, qu'il n'était pas question de bagatelles. Il avait agi sans elle, malgré elle, et presque contre elle. La crise de l'émancipation était donc venue, et comment! par quel mystérieux et menaçant orage!..... Il fallait abdiquer, et dans les mains de qui!

Ah! ceux qui font la résignation si facile ne l'ont jamais appliquée à la véritable attache du cœur : on renonce aisément partout, excepté là. La veuve le sentit. Deux larmes muettes descendirent lentement sur ses joues couvertes de pâles frissons. Oh mon Dieu! s'écria-t-elle, est-il bien vrai que je ne sois pas à toi, que je ne sois qu'à moi-même, et qu'au lieu de savoir au besoin t'offrir mon enfant, j'aime si peu ta volonté quand elle m'en sépare un instant? Et je pensais croire! je me jugeais chrétienne! je m'en fiais aux apparences d'une foi morte et condamnée. Grand Dieu! bénis sois-tu, dans ta sévérité, de n'avoir pas permis plus long-temps un tel aveuglement. Moi, chrétienne! Je ne suis rien qu'une misérable pécheresse, plus coupable que celles que je condamnais le plus. Mon cœur est double, rebelle et malin. Si Dieu ne me prend en pitié et ne me vient en aide, je suis perdue.

Mais, a-t-il dit, lors même qu'une mère pourrait abandonner le fruit de ses entrailles, je ne vous abandonnerais point. Courage donc, mon âme; espère. Surtout reste vraie devant le Seigneur, ne lui montre point des vertus, quand tu n'as au fond que de la boue; ni du détachement, quand tu es lâche assez pour préférer tes affections à sa sainte volonté. Le tromperai-je, en couvrant de mots une trahison? Ne vaut-il pas mieux prier, pour qu'il me la pardonne et qu'il me l'ôte! Mon fils, oh mon fils!

O la folle mère! s'écria tout à coup une sourde voix dans son cœur. Folle mère, de se reprocher un tel souci. N'est-ce pas un mérite plutôt, une fidélité? Où sont-elles les femmes assez pures pour choisir ainsi leurs remords dans l'accomplissement trop exact d'un devoir? Et voyant que la veuve, fille d'Eve comme les autres, prêtait une oreille assez complaisante à cette flatterie détournée, qui insinuait l'orgueil par l'applaudissement de la conscience, la voix du tentateur secret continua ainsi : Qui, plus que toi, ô chrétienne! a su acquérir par la foi, par les sacrifices, le droit de compter sur Dieu? S'opposer à ta légitime domination, n'est-ce pas s'opposer à la sienne? Tes vues ne sont-elles pas ses vues, tes desseins ses

desseins, ta cause sa cause, tes ennemis ses ennemis! Te troublerais-tu de vouloir fortement ce qu'il veut aussi! Peut-on mettre trop d'ardeur jalouse à défendre sa sainte gloire, et à s'opposer à l'envahissement des méchans! Tu aurais dû, au lieu de te confiner ici, te montrer ferme, déjouer leurs projets, confondre l'intrigante par le poids de ton autorité, de ta résistance, de ton mépris, et lui reprendre ton enfant. Que t'importe la haine de cette femme, et pourquoi tant de charité avec qui n'en mérite aucune? S'inquiète-t-elle donc de te déchirer le cœur? N'est-elle pas, enfin, le monde, pour toi et pour ton fils, ce monde qu'il faut accabler, vaincre et éloigner à tout prix? A ceux qui ne veulent pas suivre Dieu il faut au moins le faire craindre.

Lancée comme par une pente glissante sur le terrain mouvant du sophisme, la pauvre créature ne s'y sauva que parce qu'au fond elle était femme, c'est-à-dire peu logique, habituée à se défier de ce qui a trop raison, et plus prompte à écouter son cœur qu'à pousser un raisonnement jusqu'à ses conséquences dernières. Or ce cœur criait : Erreur! après chaque argument, et : Mensonge! après chaque applaudissement. Si la nature orgueilleuse ou le système regimbait contre cette salutaire défiance, et se rabattait sur le devoir, interprété d'une certaine façon, l'humble expérience reprenait aussitôt que, dans les incertitudes qui résultent d'une position particulière, le plus sûr est de recourir au grand sommet de la règle générale : l'amour. Or, malgré ses efforts, Mme Raimbault n'osait pas sentir qu'elle aimât Antonie, et par conséquent ne pouvait hasarder aucune action qui la concernât. Quant à Paul, après avoir craint de le préférer à Dieu, elle commençait à avoir peur de se préférer elle-même à lui, sans s'en douter. Inextricable situation, doutes universels où l'âme de la mère et de la chrétienne se perdait.

Maîtrisant enfin, par un suprême élan, le besoin d'intervenir qui la dévorait jusque dans ses prières, elle accomplit le plus difficile et le plus rare peut-être des actes de foi; celui qui consiste à se déclarer incapable de tout, même devant Dieu, et à s'abandonner à lui en silence. Oh! combien il en coûte d'abdiquer toute sagesse, toute science spirituelle pour vouloir tout de bon uniquement ce que Dieu veut; sans essayer du moins de guider imperceptiblement sa volonté dans notre sort!

Pendant cette lutte solitaire et désespérée, l'objet qui l'avait amenée, Mme de Flers, en avait oublié les courts préliminaires dans un entretien bizarre avec Lucie. Dire ce qu'elle voulait en tirer serait difficile; à moins que ce ne fût une distraction, peut-être une certaine lumière sur le degré d'amour qu'il faut pour arriver au crime ou à l'égarement. Lucie se livrait à toutes les comparaisons avec une complaisance qui n'était point non plus dépouillée de personnalité. Il lui plaisait de se voir écoutée, interrogée avec intérêt sur ce terrible passé qui faisait encore sa seule vie et pour lequel personne, hormis ses juges, n'avait montré de curiosité. Semblable à la plupart des malheureux, l'univers pour elle, c'était son malheur; univers inépuisable en replis, en étendue et où, sans se lasser, on pouvait sans cesse reprendre de nouvelles routes, mesurer de nouveaux aspects.

Patiemment Antonie se laissait conduire, à travers mille répétitions, dans le sanctuaire désolé de cette pauvre âme, dont elle osait sonder la misère avec une hardiesse qu'elle ne pouvait se permettre envers aucun autre être humain. Eclairée par une lumière sinistre qui jaillit dans la crise des passions comme l'éclair du choc des nuages, l'imprudente femme entrevoyait un coin de la grande vérité morale. Elle concevait la démence entrelacée avec la raison dès que celle-ci n'est plus sur une route divine, et l'étroite parenté que, dans leur désordre, contractent toutes les infirmités de la nature humaine. De la folle déshonorée à Mme de Flers il n'y avait qu'un pas. Avertie, effrayée peut-être de cette révélation qui se faisait en elle avec une demi-lueur d'autorité, Antonie questionnait Lucie sans relâche et à peu près sans pitié : elle voulait savoir où s'arrêteraient les possibilités de rencontre morale, connaître surtout, dans toutes leurs nuances, les sentimens et les pensées qui menaient si loin. Lucie se souvenait-elle de tout? ailleurs pourrait-elle être heureuse, se laisser aimer? oublie-t-on? est-il possible de guérir?

A ces milles interrogations précipitées, Lucie répondait suivant ses impressions du moment, vraies mais craintives et fugitives : elle refusait cependant, avec une involontaire horreur, de suivre Mme de Flers quand celle-ci s'avançait jusqu'au souvenir poignant de l'homme qu'elle avait aimé : — L'horrible rêve, mon Dieu ! Préserve-nous du démon, s'écriait-t-elle.

— Vous n'avez pas envie de le revoir?

— Où, en enfer!

— En enfer ou ailleurs.

— Le revoir, dites-vous. Pensez-vous à ce que vous dites?

— Ne fût-ce que pour le confondre.

— Non, jamais! Je voudrais seulement qu'il ne fût pas né : ou bien moi.

— Vous vous repentez donc de l'avoir aimé!

— Plus que de toute autre chose. Si je ne l'avais jamais vu, même avec tout le reste que je serais heureuse!

— Bah! il aurait bien fallu que votre destinée s'accomplît également.

— Oui, mais pas par lui : c'est une grande différence. Vous qui ne l'avez pas connu, vous ne pouvez savoir cela. Il vous paraît indifférent qu'on soit trompée par celui-ci ou par celui-là. Mais moi, je sais bien ce qui en est. Qu'est-ce que cela m'aurait fait d'un autre!

— Précisément la même chose, apparemment.

— Bon, vous pensez ainsi parce que vous êtes une dame. Vous ne pouvez bien me comprendre. Vous ne savez pas tout ce qui me fait du mal.

— L'image d'une autre femme vous poursuit-elle donc encore? demanda Mme de Flers.

— Oh! laissez-la, répondit Lucie, comme importunée. Ne vous ai-je donc pas appris que cette malheureuse vit avec un fantôme? Il doit faire froid dans sa couche, et je n'y voudrais pas être. On est mal partout où il fait froid, comme dans le fossé, là-bas, où l'éternel frisson m'est venu. Voyez! je ne peux m'en débarrasser; j'ai beau me coucher dans le foin chaud et m'en couvrir. Et puis le foin, regardez, est plein de serpolet; c'est le même qui croît dans la plaine, et qu'on coupe dans la première fenaison; c'est le même que j'ai senti un matin, quand les faucheurs m'ont relevée : il me servait d'oreiller, et, depuis ce temps, il est plus rouge, je l'ai bien remarqué. Pourquoi voulez-vous que cet homme existe?

Il a donc disparu de sa vie, lui, sinon sa trace sanglante, murmura Antonie, oubliant tout à fait que Lucie l'écoutait, ou plutôt ne songeant pas qu'il y fallût prendre garde. Y aura-t-il donc un jour, dans mon existence, où je cesserai d'avoir besoin d'Octave et de son amour, où cette espèce d'invincible fatalité qui m'enchaîne tombera, où il ne sera plus pour moi une créature à part, dieu

par son empire et mon adoration, homme par ses caprices et mes souffrances, idéal que je ne céderais pas contre une couronne, réalité que je disputerais à tout comme ma seule part de félicité? Oh! qui me donnera la paix, la paix même de cette âme consumée!

A cet épanchement involontaire, dont elle saisissait mieux l'esprit que les détails, les yeux mornes de Lucie s'animèrent : elle s'agenouilla tout près d'Antonie, et se mit à la regarder avec une attention tout admirative, mais qui ne laissait pas d'être embarrassante par sa fixité. Vous aussi, s'écria-t-elle, vous qui êtes si belle!

Surprise et choquée de ce rapprochement subit, Mme de Flers s'avisa qu'elle était là pourtant à la merci d'une personne plus vigoureuse qu'elle, d'une meurtrière, dont la tête égarée pourrait bien, parmi tant de rêveries, en concevoir de cruelles. Elle échappait à l'impression désagréable de la familiarité par celle de la peur.

— Ecartez-vous, ma bonne, dit-elle. Puis, voyant que Lucie lui obéissait sur-le-champ et baissait la tête d'un air confus, elle se remit et demanda : — Qu'avez-vous compris à mes paroles tout à l'heure?

— Ce qu'il vous plaira, répondit l'humble fille, avec un ton d'abnégation triste et déférente dont la conscience de sa position lui faisait une habitude. Ce n'était pas la flatterie, c'était le malheur qui parlait.

— Vraiment! Eh bien alors, ce qui me plaît, c'est que vous n'ayez rien écouté, entendez-vous! rien retenu. Je veux que ce quart-d'heure soit pour vous comme s'il n'était pas, et que vous ne vous en vantiez à personne, au chalet ou ailleurs, souvenez-vous-en! Ce n'est qu'à ce prix que je songerai encore au projet de vous emmener, savez-vous?

Lucie ne répondait pas. — Prenez-vous garde à ce que je vous dis? reprit Mme de Flers.

— Oui, répliqua-t-elle enfin. Mais je pensais que ce n'était pas la peine à une grande dame comme vous de s'amuser aux dépens d'une infortunée comme moi. Qui est-ce qui me croirait! On ne me parle pas même. Vous vous moquez de moi.

— Je ne m'amuse, ni ne me moque; je vous répète seulement que je ne veux pas que vous vous rappeliez jamais notre conversation. Oubliez-la.

— C'est pourtant bien extraordinaire à oublier, que quelqu'un ait été si bon, murmura Lucie.

— Vous me trouvez bonne! s'écria Antonie.

— N'avez-vous pas causé avec moi! ne m'avez-vous pas conté vos chagrins? ne ressemblent-ils pas aux miens! Je n'ai pas besoin de me vanter de vous et de nos discours pour m'en souvenir et m'en entretenir au dedans de moi. Qu'est-ce que cela vous fait!

Antonie se mordit les lèvres au lieu de répondre, et s'éloigna en pensant : Je n'ai pas été bien pour cette fille; si j'allais en être punie! On est étonnamment compatissant quand on le devient par superstition et par égoïsme. Cette impression qui arrêta tout court Mme de Flers, la tint quelques instans dans une grande anxiété.— Non, dit-elle enfin, en se remettant à marcher rapidement, je suis trop agitée pour être bonne. D'ailleurs elle est contente; elle ne m'accuse pas : pourquoi me tourmenterais-je quand elle est tranquille, et verrais-je un mauvais augure dans une façon d'être que je n'ai pas cherché à rendre mauvaise?.... Ah! que dit en ce moment, bon Dieu! M. de Flers à Paul? J'aurais mieux fait, je crois, d'aller moi-même, d'affronter cette froide colère que j'aurais peut-être désarmée, tandis que ce jeune homme ne saura rien, et se laissera intimider. J'ai été une imprudente. On ne confie pas ainsi à d'autres mains, si bonnes, si gauches, si inexpérimentées surtout, le destin de sa vie. Qui sait pourtant? il est bien à moi, Paul. Il osera dire plus que je ne dirais. — Elle chercha quelque soulagement à son agitation en se promenant à pas irréguliers sur la galerie. Là, se faisant de chacune de ses pensées un tourment, elle interrogeait les bruits, les nuages qui s'entrechoquaient encore en soulevant de terre leur bataille aérienne, ou les battemens de sa poitrine. — Ils n'en finissent pas! s'écriait-elle parfois : est-ce bon ou mauvais signe que cela dure si long-temps?

X.

A vingt pas d'elle, en effet, l'entretien le plus animé se poursuivait sans relâche, sans éclats, à voix basse mais animée, comme le prescrivait le sujet, entre gens sérieux et de bonne compagnie. Le jeune messager tremblant, mais pour sa mission, l'avait abordée en entrant chez M. de Flers. — Mme de Flers est fort troublée, malade peut-être, avait-il dit.

— Elle vous a prié de me l'apprendre? interrompit le convalescent avec un geste de dépit et un ton d'ironie.

— Pourquoi pas? dit Paul, en relevant son beau front pur et ses yeux fiers et candides.

— Mais, reprit M. de Flers, se réveillant après un instant de silence et de contemplation presque affectueuse, vous aurait-elle donc *tout* appris.

— Oui, répondit le jeune homme, en rougissant légèrement.

— Venez-vous de sa part ou de la vôtre?

— De la mienne, mais avec son consentement.

— Je n'en doute point. Maintenant sachez, jeune homme, que si, comme ambassadeur d'une personne dont je ne conçois pas la conduite en cette occasion, vous n'êtes pas le bien-venu, je n'ai rien à reprendre à votre démarche en tout ce qui vous concerne. Je vois très-bien que vous n'y avez mis qu'une excellente volonté, imprévoyante il est vrai, mais nulle intention de me blesser, non plus que de vous mêler des affaires d'autrui. Par caractère, j'abhorre qu'on intervienne dans ce qui me regarde ; et si Antonie est impardonnable, c'est de l'avoir oublié. Elle aurait dû tout accepter plutôt que de mettre quelqu'un en tiers dans nos différends. Mais n'en parlons plus. L'ouverture est faite; il n'y a plus à revenir là-dessus. Que voulez-vous de moi? Je vous écoute.

— Prenez-vous-en, Monsieur, à mon inexpérience, et non à Mme de Flers, de ma présence ici; je vous en supplie. C'est moi qui l'ai offert, qui l'ai voulu.

— Peu importe! Je connais les femmes, mon cher ; elle vous l'a fait vouloir. Cependant, même à d'autres égards, elle aurait pu se dispenser de vous imposer cette corvée, car que m'apporterez-vous d'elle que je ne sache, que je n'aie compris dès votre premier mot? Là n'est pas la difficulté pour moi, et ce n'est point chose bien grave.

— Elle m'a paru telle, et je doute que, si vous la traitez autrement, vous soyez juste envers un amour et un désespoir qui peuvent aller jusqu'à de funestes conséquences. A vous parler vrai, si elle a trouvé ce ton-là sur vos lèvres souvent, je doute qu'elle ait pu vous montrer ce qu'elle a dans l'âme.

— Vous pensez cela? A merveille. Elle a choisi un très-bon avocat pour ses fantaisies désolées.

— Ah Monsieur! appeler fantaisie la frayeur d'un départ qui la

séparerait de vous pour la jeter seule dans le monde, n'est-ce pas un peu barbare?

—Non, parce qu'elle sait très-bien que ce départ est une création fantastique, une chimère de colère : cinq minutes de bon sens lui apprendraient cela.

— Mais vos paroles! n'étaient-elles donc qu'une menace? lui en voudrez-vous de les croire irrévocables?

— Ce qui l'est davantage encore, c'est notre situation. Est-ce qu'elle l'oublie, ou me connaît-elle assez peu pour douter de moi? Une niaise comprendrait cela, et cette femme d'esprit ne cesse de s'agiter, de me tourmenter! comment cela finira-t-il? ah! ne vous mettez jamais, jeune homme, dans une position soi-disant volontaire et dont on ne peut plus sortir, si ce n'est par une lâcheté. Plût au ciel qu'Antonie fût ma femme, si elle pouvait me laisser en repos.

— Elle y sera elle-même, dès qu'elle saura que vous n'avez point le désir de l'éloigner, comme elle l'a craint.

— Puisse la leçon du moins servir à quelque chose, et faire que ce repos dure quelque vingt-quatre heures, le temps de respirer. Mais non; cela ne signifiera rien; elle n'a point cru ce qu'elle avait l'air de redouter.

— Ah! Monsieur!...

—Pourquoi le craindre, en effet! Suis-je un enfant? Elle devrait au moins savoir que je ne lui ressemble pas, et qu'elle ne doit me juger ni d'après ses vues, ni d'aprés ses impressions. De ce qu'elle est lasse de son sort s'ensuit-il que j'en abandonnerai le soin? Nullement. J'ajouterai même : au contraire!

— Vous êtes bien sévère pour elle.

— Non, mais je dois l'être pour nous. Sous quelle sauvegarde nous trouvons-nous placés, je vous prie, si ce n'est sous la mienne? Quand nous nous sommes mis en dehors des garanties de la société, il fallait en accepter d'autres et consentir à les faire respecter jusqu'au bout. J'espère que je n'y défaudrai pas, et que cela me sera toujours permis. L'image de ce que serait ou pourrait devenir la place d'Antonie dans le monde, après notre liaison, suffit seule pour me retenir près d'elle aussi longtemps que cela ne sera pas impossible. Que de fats il se trouverait pour la perdre! autant que de femmes pour la calomnier. Sa vie est perdue excepté auprès de moi. C'est bien pour elle que le soupçon serait une flétrissure et

l'inconstance une dégradation dont les apparences mêmes ne doivent pas être tolérées. Si vous l'aimez, vous devez me comprendre; et si vous la connaissez, vous pouvez deviner que mes alarmes, mon austérité même, ne sont pas hors de propos. Antonie est une charmante créature, d'un naturel exquis mais plein de besoins d'émotion, de coquetteries, de caprices aussi vifs que passagers. On l'aurait cent fois entraînée avant qu'elle s'en aperçût. Avec l'imagination quelque peu complaisante et l'illusion facile on va vite, et loin; sans mauvaise pente. Vous hochez la tête; vous me trouvez dur: à vous permis. Nul ne saura, je l'espère, si je le suis trop. Une femme qui porte mon nom, qui m'appartient, ne sera jamais assez loin de moi pour être jugée seule. Quand le cœur pourrait le permettre l'orgueil ne le souffrirait pas. D'ailleurs, cela me ferait trop mal de l'abandonner. Que ferait-elle! J'en ai pitié comme d'un enfant imprudent. Puisque vous la peignez si effrayée, dites-le lui pour la consoler.

—Je doute fort que cela produise quelque effet.

— Pourquoi donc?

—Il y a, vous le dirai-je? plus de raison que de tendresse dans tout ce que je viens d'entendre. Je suis bien trompé si on peut guérir un besoin d'amour par de la bonté, ni même par de la compassion. Vous feriez plus de bien à Mme de Flers avec une parole venant du cœur qu'au moyen de tout le reste. Au moins, cela me semble ainsi. Pardonnez-moi si je vous parle cruement dans une affaire qui n'est pas la mienne. Oh Monsieur! je l'ai vue si désolée, si malheureuse, si perdue dans un océan tourmenté d'orages! Que n'avez-vous entendu, comme moi, ses déchiremens de cœur, ses angoisses, ses cris vers vous, vers cette vie sensible que vous torturez et qui vaudra toujours qu'on y ait égard mille fois plus qu'aux raisonnemens les mieux faits. Vous ne voulez point l'abandonner; c'est très-bien : mais pourquoi donc aussi ne pas lui donner un peu de bonheur? Qu'est-ce que cela coûte d'aimer, d'aimer une femme si belle, si bonne, si tendre et qui nous aime! A votre place il me semble que, si je ne sentais rien, je la tromperais plutôt par des semblans que de la laisser ainsi se consumer en efforts renaissans et perdus. Votre âme, Monsieur, est assez riche pour donner; la noblesse de vos paroles en serait la preuve; et à qui donnerez-vous donc si ce n'est à celle qui est à vous, si fort à vous qu'elle ne peut pas même s'en éloigner sans tout perdre, et qu'elle

n'a le droit de tout garder que parce que vous le voulez bien aujourd'hui. Dans votre royauté il n'est qu'une chose permise, c'est le dévouement poussé jusqu'à toutes les générosités. Vous le savez : vous l'avez dit mieux que moi, d'un mot. Pourquoi, en reprenant un des dons que vous avez faits, ôter le prix de tous les autres? Je vous le dis franchement : votre manière d'aimer est sûre peut-être, mais elle n'est pas aimable. Il est difficile d'en savoir gré, je le sens. Vous me trouvez hardi peut-être...

— Non, interrompit M. de Flers avec quelque impatience, non, mais inexpérimenté. Ce n'est qu'à votre âge qu'on peut admettre la supposition d'une contrainte permanente. Vous ignorez encore un grand fait humain, que vous apprendrez à vos dépens, c'est que nous sommes les esclaves de notre caractère, et qu'il n'y a volonté ni affection qui puisse nous transformer. Vous ne donnerez, par quelque mobile que ce soit, ni épanchement ni abandon à ceux qui en sont privés par conformation morale ; il est aussi ridicule de leur en demander que de les prier de changer la couleur de leurs yeux ou la coupe de leurs traits. Je suis absolument sceptique sur ce genre de miracle sentimental dont les gens romanesques aiment tant à faire bruit. Ces amans modèles, qui possèdent leur âme à volonté pour la façonner au gré l'un de l'autre, me font, s'ils ne sont de cire, le même effet que la légende de saint Denis portant sa tête à la main.

—Monsieur, vous avez beau dire ; nous n'en sommes pas réduits à subir la fatalité de notre nature morale, pas plus qu'aucune autre. Il y autre chose. Je le sais, pour l'avoir éprouvé. Croyez-vous par exemple que je me sois obéi à moi-même en venant ici, ou qu'il me soit agréable de traiter de semblables sujets avec quelqu'un, avec vous, surtout?... La voix du jeune homme avait tremblé ; mais M. de Flers, décidé à ne pas l'entendre, continua sans tenir compte de l'interruption :

— Avec le temps vous apprendrez ceci encore : c'est que les femmes ont une mignardise dans les sentimens qui les rend insatiables de petites démonstrations, comme un marmot de dragées. Donnez à celui-ci du pain, il le jettera, et n'en criera que plus fort pour sa friandise : c'est ainsi qu'elles font. Elles ont besoin de se plaindre et de désirer. Il faudrait être un sot, ou avoir votre âge, pour se croire inépuisable au point de suffire à ces petites émotions qu'elles se préparent et de prévenir ces grands

malheurs qu'elles inventent, qu'elles construisent artistement au moyen des plus petites bagatelles. Cette extrême facilité d'impression s'occupe et s'use elle-même, après tout; c'est notre seule chance de salut et de paix. Nous avons les retours, les intervalles charmans de ces fougues passionnées; mais, pour en rester les objets et non les victimes, il ne faut pas les apaiser à tout prix. Ceux qui tourmentent les femmes pour se les attacher ne savent pas qu'il n'y a qu'à les laisser faire.

— Le calcul peut être bon, Monsieur, mais il est affreux, mais c'est celui du plus incurable égoïsme, de celui qui se repaît avec le sang qu'il fait couler du cœur. Il faut n'avoir pour amour que ce que les démons ont mis à la place du sentiment que Dieu nous avait donné. Quelle froideur d'âme ce calcul demande! Quoi! voir souffrir volontiers, et sans consoler, et en se disant : c'est bien! c'est utile! Oh Monsieur.....

— Je vous révolte. C'en est fait de mon humanité! je monte à la hauteur mystique de Barbe-Bleue! Que voulez-vous, mon cher! il n'est pas donné à tout le monde d'être magnanime ni de garder ses quinze ans. Mme de Flers est bien à plaindre, sans doute, d'avoir affaire à un monstre tel que moi; mais ce n'est pas ma faute quand elle gémit, au contraire, de ne pas être à lui assez sûrement. Essayez de lui suggérer de meilleures réflexions. Conseillez-la. Dites-lui toutes ces belles choses : je vous permets même d'y ajouter un rapport exact de mes hérésies. Ce serait un beau fruit de votre ambassade, si vous lui persuadiez de renoncer au motif qu'elle avait pour me l'envoyer. Dites-lui même qu'au fond je pense comme vous, que c'est une folie, que je ne mérite pas d'être aimé; pas surtout ainsi. Vous verrez ce qu'elle vous répondra.

— Monsieur....

— Qui sait? continua M. de Flers, avec insistance : vous allez peut-être la consoler immédiatement.

— Je la rassurerai sur vos intentions, Monsieur; mon rôle se borne là. Je n'ai accepté nulle autre mission. Celle-là remplie, personne n'a le droit de m'en donner ou de m'en supposer aucune.

— Comme vous prenez feu! Ne partez donc pas avec l'idée que j'aie voulu vous offenser. Je n'y songeais pas, je vous jure.

— Je le crois.

— Loin de là; je vous avouerai qu'une autre, à votre place, me paraîtrait avoir commis une grave indiscrétion, tandis que, dans l'éloignement où vous vivez du monde, dans l'ignorance où

vous êtes de ses usages, votre mouvement, généreux en lui-même, est l'indice d'un beau caractère et vous honore à mes yeux. Permettez-moi toutefois de vous rappeler qu'il est peu sage de se faire chevalier errant au premier signe des belles dames qui pleurent. La chose a partout des inconvéniens, et vous en trouveriez par ci par là de plus graves que d'essuyer une bourrasque d'humeur, de la part de ceux à qui on vous adresse.

En proie à un malaise qui devenait fiévreux, à un tourbillon de pensées incohérentes, nées du choc intime de deux natures trop différentes pour se comprendre et qui remuait surtout la plus sensible, Paul cherchait à se soustraire à ces pénibles combats en s'éloignant. Sa main, à tout moment tendue, soulevait le loquet rustique avec empressement; mais, soit bonté, soit malice, ou peut-être sentiment secret d'une défaite essuyée par lui sous le masque d'une victoire, M. de Flers semblait prendre à tâche de couper, par un mot à propos placé, cette résolution de départ, ou plutôt son exécution. Il forçait donc le jeune homme, en lui parlant de nouveau, à s'éloigner du seuil qu'il allait franchir, et renouait l'entretien avec un redoublement visible et voulu de bonhomie. Avait-il vraiment envie d'effacer les boutades de son accueil, ou bien s'amusait-il seulement à déjouer les tentatives de Paul pour y échapper? Peut-être ne le savait-il pas lui-même. Son manége ressemblait infiniment à celui d'un chien de chasse bien élevé qui déjoue, sans montrer la dent, les fuites illusoires, les évasions répétées d'un jeune oiseau qu'il a par hazard rencontré loin du nid.

Poussé à bout, le visage empourpré, la voix tremblante, le cœur gros d'émotions, d'indignations, d'aspirations généreuses et de ces défis qu'on jette au sort et au mal, dans certains momens de ferveur comprimée, d'enthousiasme enfin aux prises avec l'ironie, le jeune homme prit son parti de tout affronter courageusement. Il fit face à la position qu'il avait cherché à abandonner dès qu'elle lui était devenue personnelle, et résolut de la subir, sans faiblir, aussi long-temps qu'il plairait à son interlocuteur de profiter, pour la lui imposer, de sa démarche étourdie. — Puisqu'il lui plaît d'abuser de ses avantages je me défendrai, pensa-t-il, comme dans une bataille où je combattrais désarmé.

Il voyait cela confusément, en revenant sur ses pas jusqu'au fond de la petite chambre; ou plutôt, sans rien distinguer, il se sentait remué comme si quelqu'un avait douté qu'il fût, non plus

un enfant, mais un homme; un homme capable d'avoir, même sans moyens pour la défendre, le courage de son opinion. Penché dans une espèce de fauteuil qu'on avait accommodé pour soutenir son bras convalescent, M. de Flers le regardait attentivement, avec une sorte de surprise : — Hum! se dit-il, que signifie cet air décidé? à qui en avons-nous! Un certain degré de bonne humeur accompagnait cette remarque. Quand l'électricité de l'air s'est dégagée en étincelles foudroyantes, est-ce donc merveille que le beau temps succède, au moins pour un instant?

Lors donc que Paul arriva, avec la préoccupation de tout homme attaqué, il ne se trouva plus rien à défendre. Dans un silence complet, nonchalant, M. de Flers tournait et retournait, au bout d'une chaîne, le chaton d'une de ces grosses bagues qui font cachet. — Il me semble, dit-il enfin, que les mouvemens de mon épaule sont très-libres aujourd'hui; si nous ne connaissions le docteur pour un parfait honnête homme, je croirais qu'il me retient ici pour son plaisir ou son profit. Mais les médecins sont tous pareils, en un point, du moins : c'est le despotisme. A cet égard les meilleurs sont les pires. J'attraperai le nôtre en partant un beau matin, sans m'en trouver plus mal : demain, ou après demain peut-être. Nous verrons! Je le surprendrai en me passant de sa permission, et en le prenant chez lui, là-bas, à l'improviste. Me proposerait-il alors de remonter? je l'en crois capable. Mais à moins d'employer des moyens coercitifs, dont je le crois capable aussi.... A-t-il près de lui de vigoureux fermiers, des domestiques? Qu'en pensez-vous? Comment trouvez-vous mon projet? Vous ne me répondez pas.

Une douloureuse oppression serra la gorge du jeune homme. Il voulut essayer de parler; sa voix resta clouée dans sa poitrine.

— Vous nous regretterez, n'est-ce pas? continua M. de Flers, sans paraître s'apercevoir de l'état de Paul. Et cela malgré les commissions incongrues dont Antonie a pris la liberté de vous charger. Un peu de servage auprès d'une jolie femme est un admirable moyen de bannir l'ennui, dans une vie comme celle-ci : d'ailleurs, cela ne laisse pas d'être utile aux jeunes gens, de les former. Ce que je vous dis là n'est point une manière d'atténuer la reconnaissance que nous vous devons, au moins. Je n'oublie pas l'activité de votre dévouement. Sans vous, qu'eussions-nous fait ici? Vous avez rendu supportable une situation qui ne l'était

pas, vraiment. Antonie y serait morte d'une inanition d'esprit à laquelle sont sujettes toutes ses pareilles, faute d'esclaves et d'hommages. Je vous dois aussi le peu de bien-être que comportait mon état de malade. Je voudrais pouvoir me flatter qu'un jour vous viendrez à Paris, ou ailleurs, nous redemander tout cela? Vrai! cela me serait très-agréable.

Pendant ces propos, lentement articulés, et comme s'ils attendaient une interruption, Paul avait eu des mouvemens si violens à comprimer qu'il en restait anéanti. Il eût voulu rejeter à la figure de son tranquille interlocuteur toute cette gratitude froide, posée, étalée, et qui montrait la corde comme un haillon d'aumône. Son cœur se soulevait contre cette interprétation, si matérielle en un point et si navrante à d'autres endroits secrets, de ce qu'il avait donné de son âme, de sa pensée, de sa vie. M. de Flers était évidemment sincère, ouvert, bienveillant d'intention : que reprendre, que reprocher hautement à ses discours? Rien; sinon qu'ils étaient sans pitié, sans intelligence vraie du cœur d'un autre, sans entrailles! Mais peut-on dignement réclamer contre tout cela? Peut-on se placer, avec du tact, dans l'attitude ridicule des êtres méconnus, mal jugés, insultés par des remerciemens cruels? Non : étouffer, bouillonner, se dévorer en silence est alors une nécessité et n'est pas même un soulagement.

— Vous me trouvez ingrat, reprit M. de Flers après une pause, comme s'il lisait dans l'esprit du jeune homme une de ces pensées rapides qui formulent leur impression en passant : vos montagnes ne sont point habituées à voir des gens si pressés de les quitter. Je confesse que cela n'est pas bien; mais les personnes n'entrent pour rien dans ce qui cause ce désir de fuite, elles l'auraient changé s'il pouvait l'être. C'est la nature qui nous chasse; la nature trop écrasante pour nous autres, enfans dégénérés d'une civilisation qui énerve. J'aimerais mieux affronter une fois encore votre taureau, tout brutal qu'il est, que certaines heures de ma solitude passées à regarder la nuit monter sur les rochers, ou les nuages blancs le long des pâturages.

— Oui, s'empressa d'ajouter Paul, heureux de trouver des sons qui voulussent dépasser ses lèvres; oui, ces brouillards sont quelquefois sinistres quand ils semblent, du fond d'une gorge, grimper comme des escadrons du royaume des ombres, pour donner l'assaut au ciel.

— Ajoutez-y certains bruits sans nom, reprit l'étranger à voix basse, qui éclatent on ne sait d'où, craquement ou gémissement de la terre, cri que pousse au fond de ses entrailles le rocher qui se fend avant de s'ébouler, peut-être sur nos têtes. Les fantômes d'Ossian sont des ombres chinoises en comparaison de ce que crée ici l'imagination ébranlée par ces terribles réalités. Les pâles figures des morts seraient désagréables à voir glisser dans les nuages, mais je pense qu'on s'aguerrit bien vite devant ce qui n'est que fantastique, tandis que tout accroît l'impression formidable de ce qui est réel, de ce qui vous écrase tous les jours de sa monstrueuse puissance, de ce qui vous met en contact immédiat, non point avec la destinée ultra-terrestre des autres, mais avec la vôtre, avec votre propre anéantissement ou réapparition, ou transformation, dans ce grand creuset de la nature au fond duquel vous vous perdez. J'ignore à quoi un tel manque de respect envers sa personne peut être utile; mais je suis décidé à m'en laver bientôt par un retour dans le monde, où je ne tarderai pas à retrouver un redoublement d'orgueil suffisant, parmi la vulgaire bassesse qui en forme l'essence. Il est aussi difficile d'être modeste là que de n'être pas humble ici. J'avais dit cela, à peu près, à Mme de Flers; elle n'y a rien compris. Ah mon cher! quelles illusions vous avez eues en voulant lui apprendre à jouir de la nature, ou à la sentir autrement que comme une aquarelle (je ne dirais pas même un tableau)! Elle saura dorénavant si les décorations de l'opéra de Guillaume Tell sont bien ou mal aux Italiens; voilà tout.

— Si vous avez quelque commission pour le docteur, dit Paul d'une voix comprimée, je la lui ferai moi-même dans quelques heures.

— Vous partez? si tard!

— Oui. Au surplus il est bien inutile de vous demander vos ordres: vous verrez M. Mascard ici.

— Pourquoi donc? Mme Raimbault.....

— N'est pas bien; interrompit le jeune homme qui semblait avoir peur de laisser la parole à M. de Flers.

— Je crains, murmura celui-ci comme s'adressant à lui-même, que nous ne l'ayons, en effet, étrangement fatiguée.

— Nullement: s'écria Paul, dont le bon naturel s'émut. N'ayez pas cette crainte. Ma mère n'a jamais souffert en faisant du bien, et ne sait pas ce que c'est que lassitude à cet égard.

— C'est que nous étions des malheureux souvent insupportables : objecta M. de Flers, avec un léger sourire.

— Elle n'y songeait pas ! repartit Paul, aussi sans y songer.

— Voilà qui est d'une naïveté foudroyante, dit l'étranger en riant tout à fait. Vous m'intimidez véritablement sur ma conduite passée. Pour que des personnes indulgentes, comme vous l'êtes, laissent échapper cela, il faut que nous ayons fait, sans nous en douter, des énormités. Savez-vous, mon cher, que je ne voudrais pas vous charger toujours de servir de verge à ma conscience ? Vous me lancez de trop poignantes vérités.

— Oh Monsieur ! si je pouvais en effet vous dire tout ce que je pense, mais vous ne le souffririez pas ?

— Pourquoi donc ? J'en serais très-curieux, pour la nouveauté du fait, et une fois en ma vie : si cela n'est pas trop long. Mon prochain départ rend d'ailleurs la chose sans conséquences pour vous et pour moi. Si vous me blessez, vous n'en saurez rien, ce qui m'empêchera de le sentir long-temps. Ce sera un petit souvenir aigre-doux et piquant, comme votre bise des montagnes, mais qui passera comme elle, sans laisser de traces.

— Je ne parlerais pas, si je n'espérais le contraire. Oui, Monsieur, cela m'est bien égal que vous m'en vouliez toute votre vie, pourvu que vous m'écoutiez.

— Oh, oh ! ceci va devenir sermon, murmura M. de Flers de façon à être entendu, et en allumant un cigare. C'est ma faute, pensa-t-il ensuite ; où diable me suis-je enfilé ! — Armé de cette réflexion philosophique, il braqua sur le jeune homme un regard à la fois railleur et résigné. Sa patiente contenance disait clairement : — Je vous écoute, enfant, parce que vous m'avez obligé et, de plus, reproché un manque d'amabilité que j'expie amplement à cette heure. Je compte bien, à défaut d'autre chose, qu'au moins vous admirerez cette condescendance.

Paul n'y songeait guère, mais l'effet de ces manières de plomb aurait peut-être arrêté l'essor de son âme si l'enthousiasme seul, même le plus sacré, en avait gonflé les ailes : mais avec l'ardeur il avait la fièvre. Il était comme un brave à sa première bataille, enivré de l'odeur de la poudre ; mais, comme lui, se jetant en avant. Le courage d'affronter en face l'ironie des gens du monde n'est-il pas le plus difficile et peut-être le plus beau de tous. — Un sermon, Monsieur ? s'écria-t-il : certainement pas. Il n'est point nécessaire

à ma sincérité de vous sembler ridicule. Vous vous êtes fait le Dieu d'une créature; et je conçois très-bien que vous prêcher une religion qui condamne celle-là, vous paraîtrait de mauvais goût. Il est clair que, lorsqu'on acccepte d'une âme humaine le sacrifice de son sort tout entier, avec la possibilité connue d'un maître du monde que cette idolâtrie offense et qui a toute l'éternité pour punir; il est clair, dis-je, qu'on a pris son parti de méconnaître ce maître, ou bien de le braver, avant de se mettre ainsi à sa place.

— On voit, jeune homme, que vous n'avez jamais voyagé, interrompit M. de Flers, tranquillement. Je vous conseille de courir le monde un peu, quand vous en aurez l'occasion : cela complètera vos idées.

— Mais, continua Paul, sans répondre, quand on a pris le rôle de Dieu, il ne faut pas faire ce que Satan aurait fait s'il eût réussi à chasser Dieu du trône céleste : à moins, toutefois, que l'épouvantable nécessité de créer un enfer pour leurs adorateurs ne soit la punition de tous les dieux usurpateurs, la condition de leur triomphe. C'est peut-être cette nécessité que vous exprimiez en parlant avec complaisance des bons effets du malheur d'une femme. Mais parmi ceux qui le voient sans frémir, il en est pourtant dont le cœur est noble, dont la pensée généreuse n'a besoin que de réflexion pour briser sa croûte d'égoïsme : ne voient-ils pas qu'on doit être bon quand on est fort, dévoué quand nul n'a le pouvoir de nous y obliger, soigneux d'éviter par miséricorde et par dignité ces luttes où l'autre cœur captif se meurtrit contre les durs barreaux de sa prison, et d'autant plus habile enfin à se vaincre qu'il n'y a rien à vaincre que cela?

— Qui vous dit que je ne l'ai pas fait!

— Vous-même, et ce que j'ai vu.

— Vous vous en rapportez à des apparences qu'il ne m'a peut-être pas plu de démentir, à des paroles. Ce n'est pas ainsi qu'on traite les choses d'une certaine gravité. Vous ne savez, vous n'avez vu que des bagatelles qui ne prouvent rien. Ce n'est pas sur des niaiseries semblables qu'on peut juger quelqu'un.

— Je vous demande pardon si je pense là-dessus comme le poète :

Rien n'est vil, rien n'est grand! l'âme en est la mesure.

Il n'est ni plus légitime, ni plus noble, de faire souffrir par un coup d'épingle que par un coup d'épée : suivant la sensibilité de ceux

qu'on blesse, on ne fait guère moins de mal. Ce serait trop commode de garder sa mansuétude pour les grandes occasions, qui ne se présenteront peut-être jamais, et d'exiger qu'une froideur de tous les jours soit tenue pour irréprochable, parce que, le cas échéant d'une attaque de brigands, on vous sauverait la vie.

— Donc, me voilà bien averti que, si je voulais vous témoigner ma reconnaissance, il ne faudrait point que ce fût en vous tirant au besoin d'un précipice.

Paul arrêta sur son interlocuteur un regard étonné. Il ne comprenait pas cette fuite d'un entretien qu'il croyait fixé sérieusement.

— Oui, poursuivit l'autre de l'air le plus aimable, il faudra, pour vous satisfaire, tâcher de trouver de jolies petites preuves d'amitié; revenir, par exemple, pour vous apporter un roman nouveau; ou bien vous envoyer quelques amis de temps en temps, avec un billet tout plein de tendres souvenirs. Cela vous plairait-il?

— Gardez-vous-en, je vous supplie! ma mère ne doit plus entendre parler de vous.

Ce fut le tour de M. de Flers d'être dérouté. — Pourquoi? dit-il après une pause.

— Elle ne doit jamais apprendre que Mme de Flers.... murmura Paul, avec un embarras qui ne lui permit pas d'achever l'explication.

Je comprends, dit l'étranger impatienté. Quel précieux bégueulisme! Nous sommes, il paraît, bien établis dans votre esprit! L'une ne peut pas même être nommée comme une femme qui a mis plus de probité et d'abandon dans son amour que de prudence banale; l'autre, le faux dieu, le réprouvé, pousse l'horreur jusqu'aux limites du genre; il maltraite une pauvre créature au point de jurer qu'il ne l'abandonnera jamais, en fût-il las, et qu'il ne songe pas même à l'être. Certes, un tel procédé a de quoi motiver l'anathème. On peut injurier sérieusement une constance si implacable, si froide, si irritante, si choquante pour la morale des honnêtes gens de ce pays et pour la délicatesse des cœurs sensibles. On ne sait, en vérité, quelle est l'opinion la plus flatteuse, celle de la mère ou celle du fils. Dites-moi, mon cher, est-ce que tout le monde est de cette force-là en Suisse?

— En quelque lieu que vous alliez, Monsieur, vous aurez de la peine à échapper au cri des simples de cœur qui, dans votre intérêt, oseront vous dire: Quoi! vous aimez cette femme, et vous consentez

à nous la montrer déshonorée (faussement, à vos yeux; mais il n'importe!), quand il ne tient qu'à vous de la relever de ce demi-jour, de ce demi-rang clandestin d'épouse qui ne l'est pas, à sa vraie place! Vous la connaissez pour une noble créature, digne d'occuper, d'attacher toute votre vie, et vous ne voulez l'y associer que honteusement! Par esprit de contradiction envers des règles éternelles dont le mot mystérieux n'est pas toujours *bonheur*, sans doute, mais reste pourtant *sagesse*, vous flétrissez le front de celle qui devrait recevoir de votre main toutes les couronnes que la terre, que l'amour peuvent donner! vous la voulez pour toujours protéger sans vous en assurer jamais le droit, et cela ne tient qu'à vous! s'il y a une éternité, vous vous en exilez avec elle, vous l'en exilez surtout! Car en votre qualité d'homme et de maître vous pouviez la mener partout, et vous l'avez menée à sa perte. Vous supportez donc qu'on pense mal d'elle; qu'une femme obscure, mais respectable, ne puisse apprendre son état avec vous sans trouble et sans épouvante. Et vous avez de l'amour! et vous la croyez heureuse! et vous lui donnez vraiment cette félicité qu'elle a payée si cher? non, Monsieur, elle ne l'a pas. Vous pensez que ce n'est point votre faute; ce n'est point la sienne non plus: c'est la faute de votre position fausse, des mille possibilités de désunion cachées derrière votre chaîne, si rude pourtant; c'est la faute des germes de douleur que le doute perpétuel fait éclore, des malaises sourds que, dans sa dignité compromise et malgré sa volonté, votre compagne ressent.

— Vous parlez haut pour un docteur imberbe: du reste ils ont ce privilége. Si vous avez fini je n'ajouterai qu'un mot, le seul, selon moi, qui doive subsister après notre entretien: c'est que je fais amende honorable pour les légèretés de ton qui me sont échappées envers Mme de Flers et envers vous. J'étais emporté par l'humeur:... oubliez cela, je vous en prie: de mon côté, tout le reste l'est déjà. Adieu! bon voyage, et prompt retour! Si vous désirez partir sur l'heure, envoyez-moi Antonie; je me charge de lui annoncer ma *clémence* insigne: c'est tout ce qu'elle doit savoir de notre entretien.

Puis, comme s'il se fût défié de l'obéissance de l'un ou de l'autre touchant les communications qu'il voulait interdire sur certains sujets, M. de Flers reconduisit Paul jusqu'auprès d'Antonie et, prenant le bras de celle-ci, il lui fit quitter la galerie avec une de ces brusqueries gracieuses et empressées qui masquent à demi l'autorité.

CHARLES AUTIGNY.

(*La fin au prochain numéro*).

L'HISTOIRE SUISSE

AU COLLÉGE DE

FRIBOURG.

—

HISTOIRE DE L'HELVÉTIE

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS [1].

—

Cet ouvrage est le cours d'histoire suisse qui se donne au collége des jésuites à Fribourg. Il n'est qu'autographié ; mais, à son exactitude et à sa correction, on voit que c'est là le livre du maître et non le cahier des élèves.

Il est divisé en onze époques et une appendice qui comprennent toute l'histoire de la Suisse depuis les âges les plus reculés jusqu'à nos temps. Les anciens Helvétiens, l'établissement des Barbares, la réunion de l'Helvétie à l'empire d'Allemagne, l'avénement des Habsbourg, la reconnaissance des huit premiers cantons, la guerre fédérale de Zurich, la guerre de Bourgogne, l'introduction du protestantisme, la réforme et l'affranchissement de Genève, la reconnaissance de l'indépendance de la Suisse au traité de Westphalie, la révolution française, l'année 1815 enfin et l'année 1833 : tels sont les principaux points de division.

Pour le gros des faits, c'est une compilation assez bonne de nos principaux historiens, Lauffer, Ruchat, Muller, le baron d'Alt que ce dernier regarderait bien de toute sa hauteur s'il le voyait aussi

[1] Fribourg en Suisse, 1841, autographié chez J. C. Meyer, L. — 279 pages petit in-4°. — Nous nous sommes assuré que toutes les citations contenues dans le cours de cet article sont littéralement conformes à l'ouvrage original. Ce qui est en italique l'est aussi dans ce dernier, la première citation exceptée, où il ne s'agit que de style. (*N. d. D.*)

souvent mis à son côté. Les sources sont rarement consultées, beaucoup plus rarement surtout que les historiens secondaires ou les auteurs d'abrégés, Mallet, Favey, Zschokke qui sont le plus souvent cités. Sur certains points de polémique, l'auteur invoque aussi, en faveur de son opinion, des articles de journaux et des brochures qui n'ont pas eu un bien grand retentissement, ce nous semble, mais auxquelles il paraît accorder beaucoup d'intérêt et d'autorité. Quant aux travaux plus modernes, à ceux qui ont porté un nouveau jour sur des époques capitales, sur la révolution de 1308, sur celles du 15ᵉ et du 16ᵉ siècles, l'auteur les ignore ou n'a pas cru devoir en tenir compte. C'est donc la version vulgaire qu'il a suivie. Nous ne saurions trop lui en faire un reproche, car il avait à raconter l'histoire de la Suisse à des jeunes gens; or, à cet âge, il faut en convenir, on saisit difficilement les distinctions, les explications, les nuances, comme aussi ce qui intéresse alors, c'est précisément le lieu commun qui ennuie dans un âge plus avancé. D'ailleurs, si l'ouvrage manque de critique scientifique proprement dite et demeure ainsi fort arriéré, il ne manque pas d'une certaine critique naturelle dans le choix et la comparaison des faits tels qu'il les emprunte à des sources du reste fort mêlées. A cet égard, il y règne même comme un esprit de conduite et un tact, un discernement qui ont leur genre de mérite et aussi leur genre d'intérêt. Le style est clair, facile et d'ordinaire grammaticalement vrai, quoiqu'on y confonde, par exemple, un peu trop souvent les mots *infesté* et *infecté* (« *infesté* de l'hérésie ») ; mais c'est là une faute qui cessera bientôt d'être rare, et en général le style des écrivains catholiques de nos jours ne brille pas par une extrême pureté ; ce qui, pour le dire en passant, semble démentir la conclusion véritablement gigantesque que le comte de Maistre a tirée de ce qu'on appelle dans la littérature française le *style réfugié*, à savoir qu'il faut être bon catholique pour bien écrire le français. Mais nous reprocherions plutôt au style de ce manuel de n'être pas toujours *historiquement* vrai : il ne rend pas la couleur propre, la vie des faits ; très-souvent il la dénature ou la fausse par des expressions trop générales et trop vagues, ou par des idées trop modernes. Cela est surtout sensible dans le récit de la révolution de 1308, où il y a, de plus, un ton déclamatoire qui ne se retrouve guère ailleurs.

« Cependant Gessler, soupçonneux comme le sont les tyrans injustes et fé-

roces, etc.... Sa conscience, si toutefois elle était capable de remords, devait lui montrer partout le *fantôme de la vengeance* armé contre lui ; puis son œil perçant comme celui de l'hyène sanguinaire avait pu remarquer chez le peuple, étranger même à la conjuration, une attitude fière : c'était celle de la *vertu opprimée* mais confiante en Dieu.......... A peine entrés (au château de Sarnen), ces paysans *deviennent en un clin d'œil de braves soldats*, etc. » (p. 56-59).

Ce défaut, du reste, ce manque de vérité dans la couleur, était nécessairement inhérent au premier, au défaut de critique et d'érudition.

Là où il ne s'agit que de faits purement politiques, l'ouvrage n'est pas dépourvu non plus d'une certaine impartialité. On pourrait même trouver que celle-ci va quelquefois jusqu'à l'indifférence ou à la contradiction. L'auteur dira, par exemple, des émeutes populaires de Genève à la fin du dernier siècle et de celles de Paris après 1830 :

« Le Petit Conseil (de Genève) haussa le prix du pain durant le rigoureux hiver de cette année (1789), et ce fut l'occasion des dernières catastrophes. Les citoyens s'arment comme ils peuvent ; au défaut de canons ils tournent contre la troupe les pompes à incendie servies avec de l'eau bouillante, et restent vainqueurs des soldats du gouvernement. Les hommes du pouvoir plient, ils font des concessions, le calme se rétablit. » — Puis, en note, l'auteur ajoute : « On a vu, peu de temps après les *glorieuses* de 1830, le général Lobau employer la même artillerie, mais servie à l'eau froide, pour triompher de la jeunesse de Paris. Ce guerrier sut, par une manœuvre habile, l'acculer dans un coin de rue, là il la *seringua* sans miséricorde et la rendit plus modérée en la rendant ridicule. » (p. 256).

Voilà qui n'est peut-être pas bien digne de la gravité de l'histoire; mais on dit que les prêtres ne craignent pas le gros rire, et on en trouverait la preuve au besoin dans un de leurs journaux, l'*Univers*, qui se repose ainsi de ses colères et de ses injures : c'est sa seule manière d'être parfois un peu modéré. Mais, bonne ou mauvaise, la plaisanterie sert ici manifestement à deux fins ; c'est tout ce que nous voulons constater. L'auteur dérobe aux démocrates génevois et au maréchal français le même instrument de triomphe, il ne fait que le retourner de l'un des partis contre l'autre et, pour employer ses propres expressions, il *seringue* impitoyablement, dans le premier cas le gouvernement, le peuple dans le second. — Ailleurs (p. 277) la tentative des patriciens bernois en 1832 pour ressaisir le pouvoir est appelée une *conspiration* tout comme une autre ; et l'auteur ajoute sans sourciller : « Elle est

éventée et déjouée. » Il est vrai qu'il s'agit là d'un canton protestant, de « Berne qui favorisa si imprudemment l'hérésie et son égalité religieuse, » est-il dit dans un autre endroit (p. 249). Mais, en général, démocratie, aristocratie, empire ou république, Suisse ou France (car l'auteur parle aussi avec assez d'étendue et même une sorte de personnalité de ce dernier pays), tout cela, disons-nous, est accessoire ; on voit bien que ce n'est pas là l'important. Il est un point particulier, cependant, sur lequel l'auteur n'entend pas raillerie : c'est la *juridiction ecclésiastique*. Il rompt volontiers une lance pour elle, partout où il la rencontre en son chemin, surtout à Fribourg. Voici, par exemple, ce qu'il dit du *Pfaffenbrief* (ordonnance concernant les prêtres, rendue en 1370) et de l'adhésion de Fribourg au concile de Trente :

« Le *Pfaffenbrief* met-il à néant la juridiction ecclésiastique et le recours à cette juridiction? Loin de là, puisqu'il autorise les ressortissans des six cantons à y recourir pour toutes les affaires ecclésiastiques ou matrimoniales, quand bien même le tribunal serait hors des limites des cantons. Ce qu'enjoint uniquement aux ecclésiastiques l'acte de 1370 : c'est de *renoncer aux tribunaux étrangers dans les causes civiles, et il leur défend de porter leurs plaintes contre des confédérés à d'autres juges qu'à leurs juges naturels* (voyez la *Gazette ecclésiastique* de Lucerne, 21 mai 1836)..... Pour compléter ce que nous avons à dire touchant le *Pfaffenbrief*, ajoutons qu'il exige des ecclésiastiques le serment de *procurer le bien-être et la gloire des cantons et d'en écarter avec fidélité tout ce qui pourrait leur nuire*. On en a conclu, dans les temps modernes, que l'Etat a le droit d'exiger le serment des ecclésiastiques, comme *tels*. Or il est évident que le *Pfaffenbrief* ayant aussi soumis à la même formalité et pour le même but *les laïques, les nobles ou autres qui ont juré ou promis services ou conseils à l'archiduc d'Autriche*, les ecclésiastiques n'ont été tenus à prêter le serment demandé, ni *exclusivement* ni en raison de leur *ministère*, ni pour les causes ecclésiastiques ; mais uniquement comme *propriétaires territoriaux*. Les ecclésiastiques contrevenans à ces dispositions seront réduits à s'*exiler*, mais le *Pfaffenbrief* ne met nullement leurs bénéfices vacans à la disposition de l'autorité civile, comme on l'a encore faussement prétendu de nos jours (*Gazette ecclésiastique* de Lucerne, 21 mai 1836). »

.... « S'il était question du canton de Fribourg en particulier, on pourrait citer en preuve de l'acceptation pure et simple des décrets du Concile (de Trente) :

» 1° L'affection vraiment filiale et la soumission inviolable que cette ville a toujours montrée pour l'Eglise et pour son chef, surtout à l'époque de la réformation.

» 2° L'assentiment qu'elle a donné aux choix des deux députés au saint Concile, » etc., etc.

4° Une décision des conseils de Fribourg du 5 et du 19 avril 1582, décision par laquelle « une cause d'empêchement de mariage, une *affaire de discipline et de mœurs* est abandonnée à l'Eglise et à ses tribunaux ensuite du décret du Concile, » etc., etc., etc.

» 6° La nullité des objections de l'historien d'Alt; car il cite contre l'acceptation du Concile sans exceptions ni réserves les *délibérations* et les *résolutions* du 25 février 1562 et du 8 janvier 1564; or ces pièces, si d'Alt les avait bien vérifiées, lui auraient dit tout le contraire de ce qu'il y a vu.... A-t-il eu connaissance des deux délibérations qui ont eu lieu le 5 et le 19 avril 1582, dix-huit ans après l'acceptation du Concile? Pour l'honneur de sa véracité nous aimons à croire qu'il les a ignorées!

» Que prouve aussi le *Mandat aux Baillis* du 17 août 1677, où il est dit que, d'*après les recherches faites dans les archives on a trouvé qu'en* 1561 (c'est-à-dire dans une lettre adressée au pape Pie V, qui ne fut pape qu'en 1565) *et* en 1565, *le concile n'a été reçu à Fribourg que quant à la foi et au service divin* Que prouve ce mandat et ces recherches? une seule chose : que l'archiviste de 1677 n'était pas aussi bon *chercheur* que celui du XIXe siècle! » (p. 146-147 et 206-207).

Sans vouloir entrer ici dans cette discussion d'arrêts, de mandats et de titres qui n'est pourtant pas, j'imagine, une simple querelle d'archivistes; sans avoir même la prétention de décider qui a le mieux *cherché* ni qui a le mieux *trouvé*, une chose nous frappe cependant : c'est qu'on ait cru absolument nécessaire, il paraît, de juger solennellement cet obscur procès devant de jeunes élèves, et de les traîner ainsi sans remords dans la poussière des archives qu'on leur épargne d'ailleurs fort bien sur mainte autre question. N'est-ce pas assez de la poussière de l'école et, même avec des enfans, ne serait-il pas plus sage de s'en tenir à la vieille maxime de la cour romaine : « Les Suisses doivent être laissés à » leurs us et abus (*bisogna lasciar gli Svizzeri ne loro usi ed abusi*). » En mettant indistinctement la main à tout, on fatigue, on pro- » voque la résistance. Le cristal est moins fragile que la matière » des deux *juridictions* [1]. »

Quant aux affaires religieuses proprement dites et à la Réforme, on pouvait bien s'attendre à des jugemens prévenus, mais adroitement présentés, tels que celui-ci :

« Quoique les hommes vivent rarement suivant les dogmes de leur religion, » cependant ils sont constitués d'une telle manière qu'ils sont prêts à répandre

[1] Instructions de la cour romaine au nonce Della Torre, citées par M. Vulliemin, *Histoire de la Confédération Suisse*, T. XII, p. 310, n. 3.

» leur sang et à donner leur vie pour sa défense lorsqu'elle est attaquée. Il n'y a » point de contestations plus opiniâtres ni plus dangereuses pour la république » que celles qui sont amenées par la différence des opinions. Le père combat » son fils ; le fils devient l'ennemi de son père, le bourgeois de l'habitant, et le » domestique de son maître. Sous le prétexte d'un zèle louable pour la religion, » il se commet des crimes sans nombre. Aussi le grand Lokenstein ne disait pas » sans fondement : que cette ancre une fois levée, le vaisseau était dans une » agitation qui mettait le pilote hors de son gouvernail ; ajoutant que la Suisse » par les troubles que la réforme y a causés en était une preuve évidente. »

« Ces lignes, extraites de l'historien Lauffer, protestant, sont l'abrégé de l'histoire de la réforme dans l'Helvétie, d'où nous conclurons que l'homme à qui elle doit l'introduction des *contestations religieuses*, sources de tant de *troubles* et de *crimes* a été l'ennemi de son pays, et quel ennemi ! s'il a pu calculer les suites de ces innovations, ce qu'il n'est pas possible de révoquer en doute.

» Cet homme est Ulrique Zwingle, né dans le Toggenbourg, etc. » (p. 158).

En mettant ainsi, sur Zwingle, un fardeau véritablement plus grand que celui qu'un homme tout seul peut porter, l'auteur oublie seulement deux choses : l'une qu'il avait pourtant avouée tout à l'heure, c'est que le besoin d'une réforme était universellement reconnu avant les réformateurs ; que cette réforme fut hautement demandée ; que l'église était dans le plus déplorable état de division et de corruption ; qu'ainsi, conclurons-nous à notre tour, Zwingle ni Luther, n'ont pas fait tout le mal puisqu'il existait avant eux. Quant à l'autre point, il s'agit de la réforme opérée dans l'église romaine elle-même par le concile de Trente et par diverses institutions de la seconde moitié du XVIe siècle. L'auteur, il est vrai, nous parle de cette réforme qu'il approuve fort, mais par anticipation et avant de raconter la réforme protestante dont il ne pense aucun bien : cependant l'ordre des faits est ici très-important ; il tient à *l'histoire* même, et non pas seulement à la *méthode*, à la manière de l'exposer. Une réforme n'ayant pu s'opérer dans l'église romaine qu'*après* la réforme protestante, il est assez naturel de penser que ce furent la crainte et l'exemple de celle-ci qui décidèrent enfin l'autre et, par conséquent, que ce pauvre Zwingle lui-même, si complétement anathématisé, fut en quelque chose du moins l'occasion d'un bien même pour ses ennemis.

Citons encore deux ou trois exemples de la polémique du manuel. Un vieux tribun du canton de Vaud, J. J. Cart, remarque, dans un de ses curieux opuscules, que les Suisses n'ont pas fait « une action d'éclat depuis 1536 ; » cette boutade est victorieusement placée comme épigraphe en tête de la section de l'ouvrage

où la Réforme est racontée (p. 193 et suivantes). On pourrait répondre par la bataille de Cérizoles, par la retraite de Meaux et par d'autres actions de ce genre qui eurent assez d'éclat dans leur temps. Mais il vaut mieux, je crois, reconnaître que, malgré quelques grands coups d'épée qu'ils donnent encore çà et là jusqu'à la fin du XVIe siècle, les Suisses se retirent alors en effet de la scène; mais c'est avant la Réforme, c'est à Marignan surtout, et par suite de leurs divisions politiques, que ce mouvement de retraite avait commencé. Et tout le monde sait que les scandales du service étranger, particulièrement du service papal et des guerres d'Italie, furent une des causes particulières de la Réforme en Suisse, de son succès, et que Zwingle ne prêcha pas seulement contre la vente des indulgences, comme Luther, mais aussi contre la vente des soldats.

Le rhétien Georges Iénatsch, ce fin montagnard qui joua la France et l'Autriche, Rohan et même Richelieu, avait, il est vrai, commencé par être pasteur protestant. Aussi, dans le manuel de Fribourg, ne parle-t-on de lui qu'en ces termes (p. 216 et 221) : « Georges Iénatsch, de pasteur devenu chef de partisans et de bourreaux.... » « Ce pasteur guerrier, est-il dit encore, se livrait aux plaisirs de la table ou de la danse (au moment où il fut assassiné).... » L'auteur ignorait que Iénatsch, au milieu de ses intrigues et de ses aventures, s'était fait catholique. Il ne paraît pas que c'ait été par une conviction bien pressante; mais enfin, quand une mort violente le surprit au milieu des plaisirs, ce n'était plus depuis longtemps le *ministre guerrier* de quelque obscure vallée des Ligues, c'était le général chargé de distribuer les pensions des princes, le gouverneur du comté de Chiavenna, l'homme puissant, habile et vindicatif, c'était enfin le catholique.... Ah! si l'auteur l'avait su? — Mais comment a-t-il pu ignorer, pour citer un dernier exemple, qu'en 1798, les Petits-Cantons durent une grande partie de leurs désastres à un curé, Marianus Herzog, et à un capucin, Paul Styger qui, après les avoir excités, abusés, une fois le péril venu, les abandonnèrent effrontément. Ceci est grave et de notoriété publique. On le trouve dans Zschokke, si on ne veut pas l'aller chercher dans M. de Tillier. Eh bien! l'auteur n'en dit pas un mot. Mais c'est peut-être pour mieux punir ces deux traîtres qu'il n'aura pas même voulu prononcer leurs noms.

N'y a-t-il donc aucun moyen de rester bons catholiques et de

demeurer justes envers les réformés? de faire, si minimes soient-elles, la part de bien de ceux-ci et même la part de mal de ceux-là? Cela ne semble pas absolument impossible, puisque des historiens protestans ont résolu le problème inverse. Ruchat, protestant zélé, passionné même en quelques points, est pourtant resté si complet et si vrai dans les faits, que des écrivains catholiques, que notre auteur lui-même, ont tiré de son histoire de la réformation les témoignages les plus candides contre cette dernière. Mais si cet historien de tant d'autorité, a été si véridique dans ce qu'il dit *contre* son propre parti, se peut-il qu'il ne l'ait jamais été dans ce qu'il avance *pour* ce même parti ou contre ses adversaires? Qu'on mette le *bon* Ruchat à profit, c'est de légitime guerre : mais il faudrait en même temps l'imiter. Il est vrai, comme notre auteur le déclare et comme M. le chanoine de Rivaz le professait aussi dans le Grand Conseil du Valais ces jours derniers, il est vrai que, « la » tolérance religieuse sans réserve est un devoir *seulement* pour la » réforme, comme elle en est un dogme fondamental et une con» séquence nécessaire (p. 177, note). » Qu'on soit intolérant, à la bonne heure, puisqu'on s'en vante! mais qu'au moins, dans l'histoire, on soit exact si l'on ne veut pas être juste!

Au reste, il fallait s'attendre, disions-nous, à la prévention, aux préjugés, dont les protestans non plus ne sont pas toujours exempts dans leurs jugemens sur l'église romaine s'ils sont, en général, plus impartiaux dans les faits. Mais, en revanche, on pouvait ne pas s'attendre à la colère et à l'absurdité. Qu'un fervent catholique pense beaucoup de mal de Calvin et de Théodore de Bèze, on n'y saurait trouver à redire; mais il se doit d'en parler au moins en bons termes : ce n'est que soi-même qu'on déshonore en croyant déshonorer de tels ennemis. Voici ce qu'on enseigne au collége de Fribourg sur ces deux grands hommes et comment on s'y exprime à leur sujet.

« Calvin, cet homme problématique (Calvin, *problématique!*) sur lequel la louange et le blâme se sont également acharnés! Pour nous, nous ne pouvons le louer, depuis que Genève et sa vénale Compagnie de Pasteurs ont laissé sans réplique deux ouvrages publiés sous leurs yeux en 1835, la veille du jubilé séculaire : *L'Ombre de J. J. Rousseau à Calvin*; *L'Ombre de Calvin à la Vénérable Compagnie.* « Cet homme sordide, *fleurdelisé* en France, concubinaire à Stras» bourg, convaincu de larcin à Metz et hypocondriaque à Genève. » .... Il mourut d'*une de ces maladies dont Dieu a menacé les rebelles et les maudits.* » (p. 189 et 190).

« Ce fut aussi à la prudence et à la douceur irrésistible de saint François (de Sales) que Grégoire XIII confia l'entreprise la plus délicate alors, celle de détacher entièrement du calvinisme le célèbre Théodore de Bèze, justement soupçonné d'être peu convaincu de ce qu'il prêchait aux Genevois. Le fervent missionnaire osa, non sans danger pour sa personne, au milieu des réformés, pénétrer jusqu'à quatre fois à l'appartement du successeur de Calvin. Dans une première conférence il en obtint l'aveu *qu'on pouvait se sauver dans l'église romaine*, et il en conclut qu'elle était donc la véritable église. Dans les trois autres conférences qui suivirent, il déduisit avec tant de logique et de force, mais avec tant de charité et de politesse, toutes les conséquences du premier aveu, que Théodore de Bèze, après un seul moment d'humeur, dont il fit aussitôt après ses excuses, parut à la fin de la troisième et de la quatrième visite, agité comme un homme luttant contre la vérité et sa conscience, les yeux baissés et dans un morne silence. François attendait une réponse favorable!... Celle de Bèze convaincu fut que, *si on pouvait se sauver dans l'église catholique, il ne désespérait pas non plus de le faire dans la communion calviniste !* et il pria son ami de revenir encore le visiter. Ce fut impossible. Les Genevois ombrageux avaient conçu de violens soupçons contre le prêtre catholique et leur ministre plus que septuagénaire. Le premier apprit qu'on avait résolu de se défaire de lui s'il reparaissait à Genève, et le second, peu d'années après, souhaita au lit de mort de voir François de Sales. Ce désir manifesté ouvertement, a fortifié l'opinion que Bèze mourant eut regret d'avoir quitté l'église catholique! Ce qu'il y a de plus triste en tout ce malheureux événement, qui malgré le mauvais succès fait encore tant d'honneur à la vraie foi, est que l'abjuration de Théodore de Bèze fut empêchée seulement par respect humain, par la honte de se dédire et par des engagemens secrets dont on eût rougi de soupçonner un vieillard au bord de la tombe. C'est l'aveu qu'il fit au sieur Deshayes, envoyé par Henri IV à Genève. Dans une conversation très-familière qui s'était établie entr'eux, Deshayes lui demanda ce qui l'attachait le plus à sa secte ; Bèze lui montra l'objet de sa passion et lui dit : *Voilà la raison qui me convainc le plus de ma religion !* O profondeur des jugemens de Dieu ! » (p. 210-211).

Telles sont les belles choses que l'on donne pour de l'histoire dans ce collége si réputé ! Mais ce qui les excuse un peu, c'est qu'à ce fanatisme il se mêle évidemment beaucoup de crédulité. Elle est d'ailleurs en harmonie avec la couleur générale de l'ouvrage, où règne un certain souffle de bigoterie que l'esprit de l'histoire n'y dissipe jamais tout à fait. Un des beaux côtés des anciens jésuites était, ce nous semble, de savoir s'en passer. Si, comme on l'a déjà fait observer dans cette *Revue*, le catholicisme et le jésuitisme tendent à se confondre, il paraît donc que ce dernier lui-même n'y aura pas gagné. Ou bien l'auteur et ses supérieurs auront-ils cru nécessaire d'accommoder l'ouvrage à la portée du pays auquel il est principalement destiné ? ceci se concevrait mieux, et l'on pour-

rait accorder qu'il y eût de l'esprit à ne pas être jésuite en Suisse comme on le serait à Paris. Quelle que soit l'explication qu'on adopte, ce petit manuel (souvent, du reste, nous le répétons, assez bien et assez habilement fait) est plus d'une fois déparé par l'abus de la phrase religieuse, par ce qu'on serait tenté d'appeler des détails de sacristie et de faux ornemens d'église, par des traits enfin qui ne sont point de rigueur pour la dévotion et dont un livre d'histoire profane s'accommode assez mal. Personne plus que nous ne vénère, par exemple, le caractère et la foi de Nicolas de Flue; mais, puisqu'il ne s'agissait pas de faire sa biographie tout au long ni de la discuter, était-il nécessaire, était-il même utile de dire, sur l'autorité de je ne sais quelle tradition, qu'il éteignit l'incendie de Stanz avec un signe de croix? ce trait de légende était-il absolument essentiel à une esquisse d'ailleurs assez brève et assez incomplète de son histoire? Mais citons-en quelques passages pour donner une idée du défaut que nous reprochons ici au manuel.

« La naissance et le premier âge de cet homme extraordinaire avaient été marqués par des merveilles, présages certains d'une haute sainteté. Dès sa jeunesse, appelé à la vie solitaire et contemplative, c'était contre son inclination qu'il avait contracté les liens du mariage. Père de dix enfans, il donna toujours à sa famille l'exemple de toutes les vertus chrétiennes......

» Cependant, comme la même voix intérieure n'avait jamais cessé de l'appeler à une vie plus parfaite, il résolut de la suivre; et avec le consentement de sa femme, après avoir mis ordre aux affaires de sa famille, il se retira dans le désert.....

» ..... Comme saint Antoine dont il suivait les traces, il fut assailli par les puissances infernales; mais il triompha par la méditation de la passion de N.-S. Jésus-Christ, par une tendre dévotion envers la très sainte Vierge, *conçue sans péché*. Le Ciel récompensa dès cette vie tant de vertus et tant de sacrifices, par les plus vives lumières sur les plus sublimes mystères de notre sainte religion, par le don de miracles et de prophétie, et par les conversions nombreuses et éclatantes que ses discours et ses prières opéraient dans cette foule de pèlerins qui le visitaient au désert.....

» Déjà, par le signe de la croix, Nicolas de Flue avait éteint un incendie qui allait réduire en cendres Stanz tout entier; ce prodige en présageait un plus grand. A la voix de la charité et de la patrie, Nicolas quitte un instant sa chère solitude. » etc.

Il y a des raisons de douter que le pieux ermite se soit rendu en personne à la diète, qu'il ait donné lui-même ses conseils de paix aux députés. Néanmoins l'auteur du manuel lui fait prononcer

entre autres, et souligne expressément, cette sentence par laquelle Nicolas de Flue aurait même, dit-il, terminé son discours :

« *Fortifiez-vous dans le respect que vous devez au saint-siége apostolique et au clergé, dans l'inviolable fidélité à la foi romaine et dans les sentimens d'une affection toute fraternelle.* Après ces dernières paroles (ajoute le narrateur) qu'il prononçait en toute rencontre d'un ton de prophète, et que le Ciel lui inspirait pour le salut de la Suisse, à la veille des dissensions religieuses du 15e siècle, il salua l'assemblée, lui promit le secours de ses prières et se retira dans la solitude. » (p. 129-131).

Comment l'auteur n'a-t-il pas senti que le mélange indiscret de la légende et de l'histoire nuisait à toutes les deux ! Nous en disons autant de cette importance à peine dissimulée qu'il donne à tout ce qui est ecclésiastique, de ce fond clérical qui se sent partout, de ce dévot langage employé souvent avec peu de convenance et de vérité, de ces explications, enfin, d'événemens naturels et simplement providentiels par une intervention miraculeuse et toute spéciale. « Après toutes ces tentatives de la divine miséricorde pour la con- » version des Suisses, rendues inutiles pour un trop grand nom- » bre d'entre eux, la justice céleste allait frapper des coups plus » terribles. Le Valais avait mal reçu l'envoyé du père commun » des fidèles, et dès l'an 1584 les deux villages de Corbière et » d'Ivorne furent ensevelis sous une montagne de terre, à l'excep- » tion d'une maison dont les maîtres, au rapport de l'historien » d'Alt, se mirent en prière au premier bruit qu'ils entendirent» (p. 211). Malheureusement pour les conclusions de l'auteur, ces deux villages ne faisaient point partie du Valais mais du canton de Berne, et par conséquent, ceux qui échappèrent comme ceux qui furent engloutis, étaient protestans. — « Cette victoire (de Vilmer- » gen) contre les protestans, fut encore due à la tendre dévotion » des catholiques envers la très-sainte Vierge » (p. 234). *Tendre!* lorsqu'il s'agit d'une bataille : le mot est un peu fort ou, si l'on veut, il est un peu bien doux. J'aime presque mieux, dans le même recueil, le récit de la mort de Zwingle et de la manière dont un soldat s'y prit pour le convertir. « Trop affaibli par ses blessures » pour fuir, Zwingle s'était couché sur le ventre, cachant sa figure, » dans l'espoir qu'un des siens le sauverait s'il échappait à l'œil » des vainqueurs. Mais un soldat d'Unterwald l'ayant retourné, le » reconnut. Il avait prononcé dans son cœur l'arrêt de mort du » prédicant, mais au moins il voulait sauver son âme. Ulrich, lui

» crie trois fois le soldat catholique : veux-tu te confesser? Non, » répondit Zwingle à chaque sommation. Eh bien, va-t-en au » D..... et il l'achève. » (p. 175).

On triomphe de pareils traits! mais on ne s'aperçoit pas que, s'y prendre ainsi, c'est édifier d'une main et saper de l'autre. Aussi ne faut-il pas s'étonner si, parmi les élèves des jésuites qui ne deviennent pas jésuites eux-mêmes, il y en a qui se retournent si vivement contre eux et qui rejettent ce qu'ils leur ont prêché.

L'enseignement de l'histoire, a partout cela de remarquable que, bon ou mauvais, il est toujours très-caractéristique : aucun autre ne fait mieux juger de l'esprit général d'une institution. Celui-ci témoigne, il nous semble, de plus d'habileté à tout voir et à tout présenter en son sens que d'un sentiment vrai de la réalité ; de plus de souplesse et de prudence que de véritable sagesse et de raison ; de plus d'art enfin que de création et de force. Fût-il plus satisfaisant au point de vue de la science et de la vérité, nous nous demanderions encore s'il a bien les tendances qui conviennent à la jeunesse suisse et catholique, si à la longue, dans l'histoire même de leur patrie, les citoyens futurs ne puiseront pas, sans s'en douter, des germes malheureux qui se développeront plus tard pour leur pays en discordes et en intolérance.

F. Salgues.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

—

SEPTEMBRE.

On nous écrit de Paris :

« On assure que nous venons d'échapper à un cas de guerre avec l'Angleterre ; que la crise était des plus graves et que cela n'a tenu qu'à l'épaisseur d'un cheveu. La situation était délicate sans doute, mais il y avait de fins joueurs qui, de part ni d'autre, ne voulaient rien brouiller, et la crise n'était pas de cette violence aveugle et populaire qui entraîne malgré eux les gens sages. Ainsi le danger d'une collision était moindre que les partis intéressés ne le faisaient.

Tout ceci restant vrai, il faut reconnaître d'ailleurs que l'idée d'une rupture possible est entrée dans beaucoup d'esprits des deux côtés de la Manche, qu'en France comme en Angleterre on se familiarise insensiblement avec cette possibilité, ce qui n'était pas il y a quelques années. L'avenir peut donc être moins garanti que le présent.

—

— La littérature est plus en vacances que jamais ; l'Académie vient de prendre les siennes en donnant sa séance solennelle où elle distribue prix de vertu et prix d'éloquence. L'un et l'autre genre sont, quoi qu'on fasse, toujours un peu faux à l'Académie. Etre vertueux pour être récompensé et surtout pour être préconisé en public, c'est drôle. Etre éloquent sur des sujets difficiles et sérieux, de manière à plaire à la majorité de quarante membres qui pensent différemment sur toute chose et qui particulièrement ne sauraient

être d'accord en matière de goût, c'est à peu près impossible. Les vrais talens s'y risquent peu d'ordinaire : ils y préludaient volontiers autrefois. Cette année, le prix sur *Voltaire* a été accordé à M. Harel, écrivain d'environ cinquante-cinq ans et qui semble débuter un peu tard. M. Harel est un *homme d'esprit*, c'est la qualification invariablement attachée à son nom. Il a débuté plus sérieusement vers 1815. Il a eu un moment qui promettait dans la politique; il a été préfet fort jeune. Sa conduite bonapartiste dans les cent-jours l'a fait proscrire, comme on disait, par les Bourbons : sa carrière alors a été brisée. Il s'est jeté dans la littérature polémique, a écrit dans la *Minerve*, s'est essayé au théâtre. C'est de ce côté qu'il a surtout versé. S'étant attaché à la belle et célèbre tragédienne, Mlle Georges, il a exploité avec habileté divers théâtres et pendant quinze ans on l'a vu toujours aventureux, toujours debout, ressemblant à un général qui, le plus souvent battu et sans troupes, trouve moyen de tenir le pays et de subsister par prodige. Sa réputation d'esprit n'y a pas perdu. Depuis quelques années il a quitté les directions de théâtre et est revenu à la littérature, par quelques comédies, et enfin par cet *Eloge de Voltaire*. Le côté habile, les procédés de direction et d'exploitation d'esprit public, le chef de parti et l'*homme d'affaire* dans Voltaire, y sont très-bien démêlés, assure-t-on, autant qu'on en peut juger par des fragmens de lecture. La littérature proprement dite y semble tenir moins de place; et ce n'est pas un mauvais point de vue peut-être quand il s'agit de Voltaire et que l'espace vous empêche de tout dire. Un travail complet sur Voltaire serait au reste l'histoire du XVIIIe siècle lui-même. Tout autre *Eloge* ou *discours* demeure nécessairement superficiel.

— A propos de théâtre, ou plutôt sans aucun propos, un mot sur cette pièce d'*Antigone* encore et sur la prétention qu'ont affichée les jeunes traducteurs dans leur préface. Ils veulent absolument voir dans la pièce grecque une autorité et un précédent direct pour les drames d'aujourd'hui, et non-seulement quant à la franchise et la crudité des actions, mais quant au style, *mélange*, assurent-ils, *de naïveté et de recherche*; tellement qu'*ils ont pu entrer tout droit chez le poète d'Antigone en sortant de chez le poète de Falstaff* (ces messieurs ont en effet traduit et arrangé pour la scène quelque chose de Shakespeare). On a déjà réfuté en partie cette fausse vue qu'ils ont trop suivie d'ailleurs dans le système de leur traduction : en les li-

sant, et si l'on ne revenait au texte ancien, on serait tenté de croire par moment qu'ils ont raison. Un critique (que nous croyons M. Philarète Chasles) a déjà relevé dans la *Revue de Paris* quelques-unes des infidélités de la traduction, infidélités qui tendent à *parodier* à la moyen-âge l'expression de la simplicité et de la passion antiques. Il nous revient à l'esprit deux exemples de ce genre de défaut systématique, dont les traducteurs, peu versés sans doute dans la langue et la littérature grecques, paraissent avoir été dupes eux-mêmes. Dans l'un des chœurs, au moment où Hémon sort désespéré et furieux contre son père, et va rejoindre sa fiancée Antigone, déjà condamnée, la troupe des Thébains entonne naturellement un hymne à l'Amour, à l'invincible Amour qui règne sur toutes choses et à l'abri duquel n'est aucun des dieux ni des mortels : *et celui qui l'a au cœur est insensé*,

ὁ δ' εχων μέμηνεν.

et les traducteurs disent : *Amour*, etc.,

Qui prends, qu'on rie ou bien qu'on pleure
Lançant tes traits sans savoir où,
Les dieux à jamais, l'homme une heure!
(*Amoureux*, *c'est-à-dire fou !*)

Qui ne voit que ce n'est pas là une traduction, mais une parodie? cette *démence sacrée*, cette *sainte fureur* qui saisit les hommes ou les dieux et qu'exprime le mot μέμηνεν, se change en ce terme burlesque de *fou* qui tombe à la fin du vers comme dans cette ballade du *fou de Tolède* de Victor Hugo, où du moins l'effet est à sa place. Il y a du *Triboulet* en perspective dans la traduction ; chez Sophocle, s'il passe quelque chose au fond, c'est l'antique *Ménade*. — Autre exemple : lorsque Créon revient désespéré, apportant le cadavre de son fils dans ses bras, on accourt lui annoncer, comme dernier surcroît de malheur, que sa femme vient de se tuer : et on apporte celle-ci sur le théâtre. On lit dans la traduction :

CRÉON.

Oh ! l'autre ! — ô destinée amère,
A qui de mourir à présent?
Ici le fils, et là la mère!
Hélas! hélas! gloire éphémère!
Ma pauvre femme ! hélas ! mon sang !

Or le texte dit :

« Hélas ! cet autre malheur, le voilà, je le vois, malheureux ! quoi encore ? quel autre coup m'est réservé ? j'ai dans mes mains mon fils mort tout à l'heure ô malheureux, et je vois en face de moi la morte. Hélas ! hélas ! pauvre mère ! hélas ! mon enfant ! »

Il y aurait dans le texte *ma pauvre femme !* que cette traduction ne rendrait pas fidèlement le cri, en y joignant je ne sais quelle tournure bourgeoise : mais ici c'est gratuit : il y a dans le texte *malheureuse mère !* Les traducteurs ont à plaisir vulgarisé. — Ils avaient besoin de ce procédé pour en venir à leurs conclusions et fins. Mais le piége est un peu gros, on aurait dit autrefois, *grossier*.

— Le procès d'*embauchage* par le parti légitimiste (voir les *Débats* du 30 août) a révélé de curieux détails ; les lettres saisies chez le duc d'Escars et produites au procès en sont la partie la plus intéressante, et on peut croire que, même pour le ministère public, le fond de l'affaire n'a servi que de cadre à la production de ces lettres. On y voit avec douleur combien M. de Châteaubriand, malgré son grand nom et ses talens, est dupe des hommes d'esprit et des meneurs de son parti. La lettre suivante d'un abbé Serres en dit plus qu'on ne se serait permis d'en conjecturer. L'illustre écrivain sera-t-il enfin une bonne fois guéri ?

« Le 10 décembre 1843, cet abbé, premier vicaire de la paroisse de Saint-Thomas-d'Aquin, écrivait à M. le duc d'Escars une lettre dans laquelle on remarque les passages suivans : « Je sors de chez le *Génie*, et je ne puis résister à l'envie de vous faire savoir que j'ai été assez content de lui. J'ai tort, peut-être, de dire assez ; car c'est beaucoup avec un homme comme lui, et après tout ce qu'il m'a dit du prince ; il m'en a fait un bel éloge... C'est l'homme du temps, a-t-il dit, c'est le véritable Roi de l'époque... Il a tout ce qu'il faut pour réussir... Les obstacles sont grands ; mais s'il y a une chance favorable, elle est certainement pour Henri V... Maintenant, lui ai-je dit, il faudrait faire fructifier ce voyage par une publication, comme autrefois *le Conservateur*. C'est ici que je l'ai trouvé rebelle et presque révolté.

» Cependant si cette première manifestation, qui a si bien réussi, et qui a généralement imprimé une direction très-heureuse à l'opinion, ne laisse aucune trace sensible, elle tombera dans l'oubli ; et dans un mois d'ici il ne sera plus question de rien. Si nous n'avons pas tout ce que nous désirons du *Génie*, nous avons du moins quelque chose ; mais ce qu'il y a de mieux, à mon avis, ce sont les bons termes sur lesquels il est maintenant avec notre Henri ; il est désormais à ses ordres, il ira partout où on l'appellera, et quand on l'appellera. Ce sera le moyen de *le tenir en laisse* par une correspondance suivie, et qui soit de nature à pouvoir être publiée dans les journaux, afin qu'il soit presque toujours en

scène. Je m'empresse d'ajouter encore que nous avons le plus grand besoin de l'appui de Mme de Chat.... Elle est persuadée que son mari doit toute sa réputation à ses conseils. De là jugez combien un billet du prince et un petit cadeau apportés par Mme la duchesse de Lévis, qui s'acquitte si bien de toutes les commissions qu'on lui donne, nous feraient de bien ! Par ce moyen nous fixerions l'inconstance de notre homme, et nous aurions en mains un aiguillon qui le tiendrait toujours en haleine.

» Dans une seconde lettre, du 21 décembre, l'abbé Serres ne traite pas avec plus d'égards ce grand écrivain et cet illustre représentant de son parti. »

Grand homme ou du moins grand poëte, Génie régnant, vous avez le manteau de pourpre et vous vous y drapez, et nul trône en effet, de nos jours, n'est plus légitime que le vôtre. Et voilà qu'un doigt obscur vient y tracer sensiblement pour tous la corde du tissu et vous tire à vue d'œil par la *ficelle*. C'est bien le cas de redire, comme vous l'avez écrit tant de fois d'après un plus sage : *Vanité des Vanités !*

Nous ne savons l'effet que produisent de près ces sortes de révélations : il est possible qu'elles frappent moins des personnes qui vivent de longue main dans les coulisses. Mais pour nous du dehors, habitués à vivre en plein air et qui tenons encore à la beauté des perspectives, l'effet, il faut l'avouer, est déplorable.

— Le *Juif errant* de M. Eugène Sue ne se relève guère et le succès est très-compromis, ainsi que l'argent des libraires. — L'autre jour un barbier rasait un pair de France : on parlait du *Juif errant ;* le barbier, grand admirateur des *Mystères de Paris*, et qui l'est bien moins des derniers feuilletons, s'écria : « C'est bien mauvais, je ne reconnais pas *mon Sue.* »

— La Suisse a été très-largement partagée à la séance de l'Académie française : on a remarqué que le père Girard tenait, dans le discours de M. Villemain, beaucoup plus de place que Voltaire. Ce n'est pas à nous de nous en plaindre. On nous assure pourtant que la disproportion semblait plus grande encore à l'audition qu'à la lecture.

« Esprit supérieur et naïf ami de l'enfance, a dit entre autres M. Villemain, passant tour à tour de l'enseignement primaire à une chaire de philosophie, unissant à la religion la plus fervente la charité la plus égale, homme de Dieu et de notre siècle, auquel il n'a manqué dans sa longue carrière aucune épreuve, pas même celles des persécutions jalouses que son humilité devait écarter et prévenir, le père Girard n'est réellement pas un étranger pour nous. Son ancienne école de Fribourg était avant tout une école française... Le livre qu'i

vient de publier [1] est écrit dans notre langue, avec cette netteté, cette abondance, ce tour vif et simple auquel nous croirons toujours reconnaître un talent indigène; et enfin, quoique naturalisé Suisse, l'auteur de ce livre, le père Girard, est Français d'origine, etc., etc. »

Dans cette même séance, l'éloquent secrétaire perpétuel, au moment où il posait la couronne sur le front du lauréat (M. Harel) avait tout l'air de s'en laver les mains. « Vous allez entendre, Messieurs, » l'éloge de Voltaire, nous ne pouvons nous empêcher de le couronner, mais, rendez-nous cette justice, ce n'est certes pas nous » qui l'aurions fait. » Tel était le sens et des paroles et du geste, nous assure-t-on, de M. Villemain dans cette position délicate pour le chef de l'Université. Il s'en est tiré, comme toujours, avec esprit et souplesse; mais n'y aurait-il pas à la fin un moyen bien plus simple de se tirer de tous ces pas périlleux, c'est-à-dire avec fermeté, en homme sûr de soi qui fait la part et qui l'impose. L'Académie nous trouverait sans doute bien *Suisses* de parler ainsi.

Outre le caractère scientifique qui lui est propre, la *Société d'histoire de la Suisse romande* a d'ordinaire, dans sa séance d'automne, celui d'une fête ou du moins d'une petite excursion de plaisir. Elle l'a tenue cette année à Nyon, où les sociétaires ont trouvé, en effet, le plus aimable accueil; la ville et les particuliers ont rivalisé pour les recevoir d'empressement et de cordialité. L'assemblée a aussi entendu la lecture de quelques mémoires et reçu diverses communications intéressantes. — M. le pasteur *Martignier* a lu un travail sur l'ancienne histoire de la ville où avait lieu la réunion. Siége d'un évêché qui fut ensuite transporté à Belley comme celui d'Aventicum le fut à Lausanne, puis détruite par les Barbares, puis rebâtie en 625, Nyon, l'ancienne colonie équestre de César, n'est plus depuis cette dernière époque qu'une petite ville féodale qui, avec Charlemagne, devient le siége d'un comté. Dans la décadence de l'empire carlovingien, elle finit par tomber sous la dépendance de seigneurs du voisinage, les sires de Prangins. Les comtes de Savoie les remplacent en 1293; mais Nyon ne se soumet qu'après une résistance honorable, et le vainqueur lui accorde la charte de Moudon, celle des villes du pays qui avait les franchises les plus complètes et les plus avancées. — Une *Notice sur M. Sonnay*, l'un des hommes qui ont le plus honoré parmi nous le caractère et la position d'instituteur primaire, avait aussi une sorte d'intérêt local; car c'est à Nyon même que M. Sonnay a passé la plus grande partie de sa carrière si utilement employée. — Dans une lettre relative à l'inscription LUGOVES trouvée à Avenches (voir notre livraison de mai, p. 333), M. B. Golliez de Payerne propose une explication de ce mot si embarrassant. Il

[1] *De l'enseignement régulier de la langue maternelle.* L'Académie a décerné à ce livre le grand prix *Montyon.*

croit pouvoir conclure, de l'inscription trouvée à Osma et publiée par Muratori dans son *Novus Thesaurus*, que les *Lugoves* étaient des dieux protecteurs de quelque confrérie ou corps de métier. — Outre de nouvelles lettres inédites de Mme de Staël, écrites de Nyon et qui renferment « des jugemens intimes sur les grands événemens du temps, » M. Gaullieur lit un essai sur l'ambassade extraordinaire du maréchal de Bassompierre en Suisse, dans les années 1625 et 1626. « On voit, dit-il, que déjà alors, comme malheureusement aujourd'hui, la Suisse était divisée en deux camps, ayant chacun ses conciliabules et ses diètes, et travaillés à l'envi par les agens de l'étranger. Bassompierre écrivait au cardinal de Richelieu : « Je finis toutes les lettres que je vous écris comme les moines font » leurs sermons, en faisant une quête. Au nom de Dieu, faites hâter l'expédi- » tion de notre voiture d'argent, et qu'elle soit complète, car il sera bien hon- » teux, si ces Suisses nous contentent, qu'ils ne soieut quant et quant satisfaits » de nous. » — Ainsi les études historiques s'accréditent de plus en plus dans notre patrie, comme elles sont partout à l'ordre du jour.

La Diète vient de terminer sa session : nous en avons suivi les délibérations principales; il ne nous reste plus qu'à mentionner la dernière et qu'à jeter un coup d'œil sur l'ensemble des travaux de cette haute assemblée, toujours à ce point de vue historique et général qui est le nôtre, et non à celui de la polémique quotidienne qui n'est pas de notre ressort.

Après les affaires du Valais et la pétition des évêques suisses pour le rétablissement des couvens d'Argovie, puis la question des heimathloses (voir nos précédens numéros), le dernier objet important dont la Diète se soit occupée est la proposition d'abolir les jésuites.

Cette proposition malheureuse ne pouvait amener qu'une manifestation d'opinion bien plus dangereuse qu'utile, et c'est en effet ce qui a eu lieu : car, en repoussant la motion d'Argovie, la majorité ne s'est prononcée, par là, ni pour ni contre les jésuites; elle a reconnu seulement que la Diète n'était pas compétente pour les supprimer. Pour qu'elle le fût, en effet, il faudrait qu'ils compromissent manifestement la sûreté et la tranquillité de la Suisse : la question de leur établissement pourrait alors passer du terrain cantonal sur le terrain fédéral. C'est donc dans les discours et non dans les votes que se trouvait tout l'intérêt de cette discussion mémorable. Les plus caractéristiques ont été ceux de M. Siegwart-Muller, président du Vorort, et de M. Keller député d'Argovie. On sait que le premier est d'origine allemande, qu'établi d'abord à Uri, ses opinions libérales lui firent quitter ce canton pour lui ouvrir bientôt une rapide carrière dans celui de Lucerne, et qu'enfin, après s'être retourné subitement contre ceux qui l'avaient élevé, il est aujourd'hui le chef du parti conservateur et ultra-

montain dans la troisième de nos villes fédérales. M. Keller, lui, ancien ami de M. Siegwart, est aussi catholique; mais il est resté fidèle à ses convictions et se montre animé de toute la fougue de son canton contre les jésuites, contre les moines et les couvens. Evidemment, les discours de l'un et de l'autre étaient moins adressés à la diète qu'aux tribunes et au public. Le public les a fort bien entendus; et tout le monde, sans doute les jésuites eux-mêmes (ils sont assez gens d'esprit pour cela), tout le monde, disons-nous, a bien ri du refrain : — Est-ce un jésuite qui a écrit contre eux toutes ces vérités si dures? — Non! c'est Constantin Siegwart-Muller en 1839. Monsieur le Président et Messieurs, n'est-ce pas que c'est très-intéressant? *Herr Præsident, meine Herren, das ist sehr interessant.* « On n'a jamais mieux exécuté son monde ni sans doute avec plus de plaisir, » dit à ce sujet la *Revue de Paris* qui donne, de cette curieuse séance, un compte-rendu circonstancié, plus détaillé même que celui de nos journaux. Chaque fois que M. Keller ramenait son refrain, il semblait que la salle attentive allait le devancer à demi-voix et faire chorus avec lui.

En attendant, assure-t-on, et malgré une opposition qui cherche à s'organiser, les jésuites n'en arriveront que plus vite à Lucerne : leur maison y commandera bientôt le pays, comme à Fribourg et à Schwytz. C'est là ce que prouvait de plus clair le violent et diffus panégyrique de M. Siegwart qui, malgré la torture où l'a mis la réplique de M. Keller, n'en aura pas moins remporté la victoire ou, si l'on veut, qui l'avait devinée.

Tel est, avec la contre-révolution du Valais, le revers de médaille de la suppression des couvens d'Argovie, décrétée l'année dernière et confirmée celle-ci. Mais, si c'est là un échec pour la Suisse libérale, ce n'est pas elle qui en souffrira le plus.

Quant à la question fédérale soulevée par les affaires du Valais, elle a été discutée et non pas décidée ; on a vu combien les idées étaient divergentes, peu formées même en matière d'intervention. La défaite du Vorort qui n'a pu, comme il le voulait, faire tomber le blâme sur d'autres et qui a vu son agent en Valais, M. Bernard Meyer, vigoureusement censuré, tel a été, au fond, le résultat le plus clair de ces débats, d'ailleurs remarquables par des situations épineuses et des incidens variés.

Quoiqu'elle ne pût aboutir à rien de bien positif, la session qui vient de finir a néanmoins été suivie avec un extrême intérêt : c'est qu'elle a mis en relief les opinions, les hommes et la Diète elle-même. De graves questions, dans lesquelles l'avenir de toute la Suisse est engagé, ont été débattues dans une assemblée qui, de sa nature, est moins appelée à discuter qu'à prononcer. Des hommes passionnés ont donné à plusieurs délibérations un caractère dramatique, pittoresque, parfois étrange; d'autres, de la profondeur et de la dignité. En nommant parmi ces derniers le député vaudois, M. Ruchet, nous ne ferions que répéter ce qu'ont dit plusieurs

journaux sur un homme qui s'est acquitté de sa tâche de manière à honorer son canton. Mais il serait peut-être assez piquant, pour constater son genre d'influence et la position qu'il a prise, de rapprocher quelques-uns des jugemens épars et assez divers dont il vient d'être l'objet. Ici on loue la franchise et la bonhomie, la bonté de son caractère ; ailleurs c'est sur sa finesse que l'on insiste, et ceux qui n'entendent pas être malins à demi soupçonnent même son *rire éclatant* de n'être qu'un *rire politique :* à coup sûr on eût pensé autrefois qu'il avait un démon familier. Les uns reprochent à ses discours quelque chose de heurté, d'autres disent plutôt, de serré et d'uni ; aussi les sténographes sont d'accord qu'il n'y a pas moyen de les refaire. Enfin, ajoute-t-on, ils sortent peu de la région sévère du droit, mais on y sent pourtant une émotion contenue, et nous sommes de ceux qui voudrions parfois qu'elle le fût moins. Le fait est, pour conclure par quelque chose de positif cette espèce de *portrait politique* dont nous avons emprunté les élémens à d'autres mais qui revenait de droit à notre *Chronique*, le fait est que le député vaudois à la Diète de cette année y a pris une part essentielle aux trois principales discussions. Dans la question d'intervention fédérale, le Valais qui devait servir à faire blâmer le canton de Vaud, l'a, au contraire, plutôt remercié. Dans la question des couvens, la Diète ne pouvait que confirmer son arrêté de l'année dernière ; elle l'a fait d'une manière plus claire et plus simple, par une rédaction nouvelle dont le même député a fourni les premiers élémens et montré l'occasion. Enfin, dans la question des jésuites, il est un de ceux qui ont le plus nettement discuté le droit fédéral en pareille matière. Tout en montrant vivement les dangers de la proposition d'Argovie pour la cause libérale elle-même, il s'est élevé avec force contre les tendances de l'Ordre ; il a rappelé que les jésuites étaient les ennemis nés de la Réforme, qu'ils avaient été institués dans le but spécial de la combattre, et il a demandé en conséquence à leurs partisans de ne pas faire cet acte d'inimitié fédérale de les admettre toujours davantage au sein d'une confédération qui compte plusieurs états protestans : mais, tant qu'ils ne compromettent pas la sûreté de la Suisse, il a dû maintenir à leur égard les droits de la souveraineté cantonale. Autant en a fait le député du Tessin, M. Pioda, qui, en sa qualité de catholique et d'Italien, a distingué d'une manière piquante entre catholique et ultramontain. On peut fort bien être l'un sans l'autre, a-t-il dit, et la preuve, ajoutait-il en se tournant vers les Petits-Cantons, c'est qu'autrefois vous l'étiez ainsi : bons catholiques, je le pense, mais pourtant (tel était le sens de ses paroles sinon ses propres expressions) mais pourtant du parti des empereurs contre les papes et ne vous laissant pas gouverner par les prêtres. M. Pioda est plutôt penseur vif et hardi qu'orateur. Le français, quoiqu'il le parle bien, n'est cependant pas sa langue, et cela lui donne un peu d'hésitation quelquefois. Ensuite, comme il s'attaque

volontiers à tous les sujets, il arrive naturellement qu'au total il s'en tire plutôt qu'il n'en triomphe. Mais il y a, dans cette audace, quelque chose qui plaît; l'embarras même qu'il fait éprouver intéresse; s'il n'en sort pas toujours victorieusement, grâce pourtant à une certaine dextérité de nature il ne vous laisse jamais trop longtemps dans un mauvais pas. M. Calame et M. Neuhaus passent pour les deux orateurs les plus accomplis de la Diète : ils ont soutenu leur réputation cette année, le premier peut-être plus que le second, qui a l'air parfois de la dédaigner. On a déjà apprécié dans cette *Revue* leur genre d'éloquence, facile, précise, assurée, plus impérieuse et plus vive chez le député de Berne (M. Neuhaus), plus retenue, mais non moins marquée ni moins sûre d'elle-même chez le député de Neuchâtel. M. Siegwart, dont les traits ont quelque chose à la fois de désagréable et de fort, d'audacieux et de terne, attaque mieux qu'il ne se défend : il s'élance, il s'étend sur sa proie, mais si on la lui dispute, il sait mal se retourner. C'est dans la réplique, au contraire, que M. Keller s'est montré supérieur. L'accent, le ton étaient parfaits : rien de trop haut, de trop fort, la voix plutôt contenue; la question et sa double réponse faites avec un sérieux comique, auquel M. Siegwart répondait par un sourire assez mal composé. Le député de Fribourg, M. Fournier, a beau faire, il n'a nullement l'air d'un jésuite : on dirait seulement un sage et tranquille avocat, indifférent à tout, même à ses fautes de français. L'un de ses collègues, assure-t-on, en tient registre; mais à quoi bon? ce ne sont que des mots : *sunt verba et voces*....... M. Adrien de Courten est l'un des deux députés du Valais : homme du monde et homme élégant, il semblait vraiment ne défendre les jésuites que pour rire, tant il lisait péniblement son discours, tant il paraissait même avoir peine à le suivre : non, nous ne croirons jamais que ce soit lui qui l'ait fait! — « Si l'on nous attaquait, il y aurait bien des *bonnets vides*, » disait M. Ab-Yberg de Schwytz; et, dans une conversation particulière, il doit avoir plaisamment ajouté (en français) : « Ma foi, les petits se défendent comme ils peuvent : point de prisonniers; je les aurais tout fait *écorcher*. » C'est seulement *égorger* qu'il voulait dire : quelques personnes trouveront que ce serait déjà bien assez. A la finesse, à la fierté, et peut-être à la passion du montagnard de Schwytz, M. Ab-Yberg joint pourtant, il y a plaisir à le reconnaître, cette politesse et cette loyauté, même cette modération d'idées de l'homme bien né avec lequel on se sent toujours un fond commun de bon accord, alors même qu'on n'est pas du tout de son avis. Ancien militaire et probablement assez mauvais théologien, il s'était fourvoyé, à propos des jésuites, dans une citation de Calvin que M. Calame a cru devoir relever.

En général les hommes, les individualités ont beaucoup plus d'importance en diète que cela ne semblerait devoir être dans une assemblée dont les députés votent d'après des instructions. Mais

le fait est là, il est incontestable, et les réputations mêmes qui se sont formées en diète depuis quelques années en témoignent assez hautement. Nul doute, par exemple, que le canton de Neuchâtel n'y jouât un moindre rôle avec un représentant moins distingué que le sien. D'ailleurs ce fait remarquable nous semble pouvoir s'expliquer. Toute la partie officielle du rôle d'un député étant connue et même formulée d'avance, on se défie peut-être d'autant moins de l'autre, on lui cède d'autant plus aisément là où on peut céder. Ensuite, si le caractère diplomatique de la Diète ne permet pas d'y enlever une décision, il ne comporte guère non plus de votations tranchées ; la majorité qu'il serait impossible de conquérir n'est pas impossible à détruire, et la conduite, le tact politique vient à bout de ce que le talent oratoire ne saurait obtenir.

*****

BULLETIN.

POURRAI-JE ENTRER JAMAIS DANS L'ÉGLISE ROMAINE, AUSSI LONGTEMPS QUE JE CROIRAI TOUTE LA BIBLE ? Question soumise à la conscience de tout chrétien par le Rév. Dr CÉSAR MALAN. Troisième édition, revue et de nouveau augmentée par l'auteur. 1844. Paris, librairie Delay. Lausanne, Ducloux. Prix : 2 fr. 60 rap.

Ce volume est déjà bien connu, puisque le voilà à sa troisième édition. C'est une réponse à l'écrit d'un théologien de l'Eglise romaine qui sommait M. Malan, par les conséquences nécessaires de ses principes, de reconnaître cette église pour sa mère et de se jeter avec tendresse dans son sein. M. Malan examine si les caractères de la véritable église de Jésus-Christ se retrouvent en effet dans celle-là. Il distingue avec soin les doctrines générales de l'église de Rome, doctrines où elle est vraiment, du moins par la profession, catholique ou universelle, d'avec les doctrines particulières qu'elle y a jointes et trop souvent substituées. C'est par ces dernières, par les variations surtout de leurs règles de foi qui s'annonçent pour infaillibles, que M. Malan arrive à une conclusion inverse de celle qu'on lui désignait comme nécessaire. L'ouvrage est volumineux, très-rempli, très-varié, car il entre dans le détail de toutes les idées, de tous les dogmes et de toutes les pratiques controversées.

LA VIE CHRÉTIENNE, exposition pratique de la première épître de saint Pierre, traduite librement de l'anglais de R. Leighton, archevêque de Glascow, et précédée d'une préface et d'une notice biographique. Par L. BONNET, pasteur. 1844. Paris, librairie Delay; Lausanne, Ducloux Prix : 1 fr. 60 rap.

Le commentaire de la première Epître de saint Pierre, par Leighton, est un de ces livres essentiels, profonds, originaux, qui nourrissent la piété et l'intelligence. Il a sa place faite parmi les plus estimés du public anglais. L'avoir en français est donc une vraie bonne fortune dont il faut remercier le pieux tra-

ducteur. Il a été d'autant plus heureusement inspiré en s'occupant de cet excellent ouvrage que, de la part d'un auteur inconnu d'une traduction libre, on aurait pu craindre l'obscurcissement de la vive, pénétrante et évangélique originalité de Leighton ; tandis que le nom de M. Bonnet rassure d'avance. C'est aussi une idée utile et qui complète le livre que celle de la biographie de l'apostolique archevêque de Glascow. « La prière, disait-il, est le vase au moyen » duquel nous puisons à la source profonde des divins mystères. Sans elle, » l'application des plus hautes facultés intellectuelles à la théologie n'est qu'une » laborieuse vanité. » M. Bonnet ajoute : « Et qu'on n'oublie pas que l'homme qui parlait ainsi était le théologien le plus savant, l'un des hommes les plus universellement cultivés de son temps. »

CORRESPONDANCE DE DEUX DAMES DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE SUR LE PROTESTANTISME. Sixième édition, 1844. Paris, chez Delay. Prix : 30 cent.
VOTRE BIBLE N'EST PAS COMPLÈTE. Paris, chez Delay. 1844. Lausanne, Ducloux. Prix : 10 rap.

Ces deux traités servent, sur des points différens, à la controverse entre l'église de Rome et l'église réformée. Le premier contient les lettres d'une convertie au protestantisme, et ses raisons contre la communion qu'elle a quittée. Le second donne les motifs qui ont fait retrancher les livres apocryphes du canon des Ecritures, et un examen approfondi de leurs titres, comme ouvrages sacrés, ainsi que de leur histoire.

EXPOSITION ABRÉGÉE des quatre preuves principales du christianisme au moyen d'une méthode nouvelle, par M. VIARD, chef de bataillon du génie. 1844. Paris, chez Delay ; Lausanne, Ducloux. Prix : 14 batz. — Avec une carte des voyages de l'apôtre saint Paul.

Les mots de preuve et de méthode sont singulièrement placés dans le titre de cette brochure, car on n'y trouve guère que des réflexions assez détachées sur divers points religieux. Nous avouerons même ingénûment, en rendant toute justice à l'orthodoxie et aux intentions excellentes de l'auteur, que nous n'avons nullement saisi son but et ses intentions, s'il en avait d'autres que celle d'exposer ses pensées devant le public.

MES ADIEUX A ROME, lettre de l'abbé BRUITTE, ex-curé de la chapelle et professeur de philosophie, ancien militaire de la garde royale, chevalier de la légion-d'honneur, et maintenant chrétien non romain, à M. Guyard, grand-vicaire de Monseigneur de Trélissac, évêque de Montauban. Quatrième édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur. 1844. Paris, librairie Delay. Lausanne, Ducloux. Prix : 35 rap.

Il suffit de lire attentivement le titre de ce livre et d'en bien comprendre les indications, pour se faire une idée juste de cet opuscule original, véhément, où l'on sent encore la vivacité militaire dans le converti. Les simples mots de *quatrième édition* valent mieux que tout éloge, et nous en dispensent.

PRIÈRES CHRÉTIENNES A L'USAGE DES FAMILLES. — Prières du matin et du soir. Deux volumes. Prix : 2 fr. 80 r. Paris, Delay. 1844. Lausanne, Ducloux. 3me éd., augmentée de prières et de courtes méditations à l'usage des malades.

Ces bonnes et simples prières sont adressées aux familles qui se servent d'un livre pour le culte domestique, leurs membres n'ayant pas l'habitude d'improviser la prière en commun. Celles-ci nous paraissent tout à fait appropriées à leur but, ferventes et courtes, embrassant dans un vif sentiment les demandes essentielles de la foi, ses consolations, ses aveux et sa joie. Elles ont été composées, on le sent, par quelqu'un qui sait que « la prière c'est vivre avec Dieu. »

On a joint à ce recueil un excellent travail destiné aux malades; il se compose de passages choisis, de méditations claires, brèves et frappantes, et enfin aussi de prières à leur usage. Dans les souffrances physiques, l'âme est souvent incapable de formuler sa propre impression, et lors même que Dieu vient chercher le soupir qui monte à lui sans paroles, c'est un soulagement très-bon, dans certains momens, qu'une prière à suivre mot à mot dans son cœur.

Pour faciliter encore plus l'usage de ce dernier petit ouvrage, on l'a fait tirer à part sous ce titre : *Prières et courtes méditations à l'usage des malades.* Prix : 50 centimes.

LA SOCIÉTÉ NEUCHATELOISE POUR LA TRADUCTION D'OUVRAGES CHRÉTIENS ALLEMANDS ; son œuvre, ses principes, son plan et ses vœux. Neuchâtel, chez J.-P. Michaud. 1843. Lausanne, Ducloux. Prix : 50 rap.

Avant de rendre compte au public de ses intentions, cette association s'était déjà fait connaître par son œuvre. Dans le choix et dans le mérite des livres dont elle a enrichi les bibliothèques chrétiennes, on avait pu apprécier l'excellence de son but, la haute intelligence avec laquelle on y tendait, et les moyens variés employés pour l'atteindre. La brochure de la *société neuchâteloise* a donc l'avantage d'exposer des choses dont la preuve est faite, des vues auxquelles on est heureux d'applaudir, et dont se réjouissent surtout les personnes qui ont besoin de vivre dans une atmosphère religieuse un peu large, comme l'est le ciel de Dieu. La science chrétienne allemande doit fournir et a fourni en effet depuis quelques années, des élémens précieux au développement de l'esprit chrétien français, jusqu'ici un peu trop nourri exclusivement d'idées anglaises. Des publications telles qu'*Adalbert*, le *Journal de Lavater*, les *Soirées d'un Pasteur* (sur lesquelles nous reviendrons), *Guido et Julius* ont le mérite éminent d'une grande utilité religieuse, générale et pratique, joint à la distinction d'une valeur intellectuelle et d'une originalité qui les élèves bien au-dessus de la classe ordinaire des livres d'édification. A cet égard les choix de la société neuchâteloise sont remarquables, et les dons qu'on lui fera se trouveront d'autant mieux placés qu'ils enrichiront notre littérature d'ouvrages d'un prix véritable, solide et qui n'a rien de passager. Quant à la brochure elle-même, c'est un résumé très-bien fait, plein d'idées, de piété et de science.

HEURES DE RECUEILLEMENT CHRÉTIEN par A. THOLUCK, traduites de l'allemand par A. SARDINOUX. 1844. Paris, chez Delay. Lausanne, Ducloux. Prix : 1 fr. 20 rap.

En France aussi, la traduction des ouvrages allemands qui le méritent par leur intérêt ou par leur importance, commence à prendre un certain développement. M. Sardinoux, déjà connu comme auteur et comme traducteur, a eu

l'heureuse idée de faire passer dans notre langue les méditations éloquentes renfermées dans ce petit volume, si propre à entretenir l'âme durant ses temps de retraite et de solitude. C'est une sorte de contemplation animée, d'épanchement intime, qui monte vers Dieu, et s'y tient dans une vive adoration; une espèce de paraphrase lyrique de certains versets de l'Evangile.

Histoire ancienne et moderne de l'Église des Frères de Bohême et de Moravie depuis son origine jusqu'à nos jours, par A. Bost, ministre du saint Evangile. 1844. Librairie Delay. *Deuxième édition*, corrigée et considérablement augmentée. Lausanne, Ducloux. Prix des 2 vol. 4 fr. 50 rap.

Cet ouvrage est si bien connu, si justement estimé, que la louange qu'on en pourrait faire semble tout à fait superflue. Il semble plutôt que le moment serait venu, pour la critique historique, de l'examiner avec la sévérité dont elle use envers les travaux qui sont aussi de son domaine, ou qui doivent y prendre et y garder leur place. Mais le livre de M. Bost est un si excellent livre d'édification, une si agréable nourriture religieuse de l'âme et de l'intelligence qu'on ne saurait s'empêcher d'incliner de ce côté-ci dès qu'il s'agit d'en parler. La piété y brille comme le flambeau qui éclaire toute la maison. Questions ecclésiastiques, opinions secondaires, recherches historiques, tout s'absorbe, tout se perd dans le rayon de l'amour divin qui traverse toute cette histoire des Frères. Heureux qui ne l'a pas lue, s'il va la lire; plus heureux qui la relit, surtout s'il en profite!

Suite a l'histoire de l'Eglise des Frères jusqu'a nos jours, formant un ouvrage indépendant, qui prend cette histoire depuis 1741. Paris, chez Delay. 1844. Lausanne, Ducloux. Prix: 50 rap.

Cet appendice est enrichi d'une statistique des établissemens des Frères dans les quatre parties du monde, et de quelques-unes de leurs litanies. On l'a fait tirer à part, en vue sans doute des personnes qui possèdent la première édition, et qui pourront ainsi la compléter, du moins en partie.

La puissance de la foi et de la prière. Poëme par J. J. Hosemann, d'après Lavater. 1844. Paris, chez Delay. Lausanne, Ducloux. Prix: 20 rap.

Simple histoire. Paris, chez Delay. 1844. Lausanne, Ducloux. Prix: 10 r.

Courte instruction pour les enfans. Paris, chez Delay. 1844. Lausanne, Ducloux. Prix: 10 rap.

Mosaïque suisse. Collection de petits traités sur toutes sortes de sujets, formant un choix de lectures instructives et amusantes. Par les meilleurs auteurs suisses et étrangers. Chez A. Michod, libraire, à Vevey. Prix du cahier: 15 rappes séparément, et du recueil, par an: 40 batz.

(*La suite du Bulletin au prochain numéro*).

ERRATUM.

Dans la livraison d'août, p. 513, l. 2 du texte, en remontant, au lieu de: 15,000 titres, lisez: 1,500 à 2,000 titres.

MADAME DE FLERS.

XI [1].

Paul rentra auprès de sa mère avec un mécontentement de son succès qui confondait son innocence. La veuve, non moins agitée, lui défendit alors, par quelques mots bas et brefs, de partir à cette heure avancée et, sur ses instances, le pria de la laisser choisir, entre ses souffrances, celle qui la déchirait le moins : puis ses lèvres pâlirent et tremblèrent ; son sang se refoula au cœur. Profondément malheureux de cette nouvelle contrariété, plein d'angoisses qu'il n'osait exprimer, Paul se soumit avec une résignation amère. Il ne put témoigner, même par un mot, qu'il se sentît touché d'une sollicitude maternelle à laquelle il n'aurait su pourtant reprocher que son excès. Sa propre douleur le rendait injuste, l'absorbait, l'isolait; il lui semblait que c'était le priver sciemment d'un soulagement, que de le retenir vis-à-vis de sa pensée quand le danger matériel aurait été le bienvenu ; quand l'air froid de la nuit, confident discret, se serait chargé d'emporter, de tempérer peut-être sur des lèvres brûlantes les cris sourds avec lesquels il fallait maintenant se laisser étouffer. Qu'avait donc perdu le jeune homme? ou bien qu'avait-il espéré? questions si insolubles qu'il ne se les posait pas lui-même. Il avait une de ces douleurs sans frein, sans raison ni clarté, que toute passion donne, comme l'arbre donne ses fruits ; mystérieuse récolte d'une secrète folie. Pourquoi aussi,

[1] Voyez les livraisons de juin, de juillet, d'août et de septembre, p. 337, 401, 465 et 521 de ce volume.

lui qui souffrait, se sentait-il dur, impitoyable envers la souffrance de sa mère, et comme sous le poids d'une malédiction cachée dans l'aridité de son cœur. Il n'aurait pu mieux le dire. C'était un de ces torts presque involontaires qui sont aussi une punition. Paul ne se trouva donc pas en état de supporter ce tête-à-tête sec et douloureux. — Tu ne veux pas me permettre de partir? demanda-t-il encore à la pauvre femme, qui était retombée dans son silence humilié.

— Non, mon enfant! dit-elle avec autant de tendresse qu'elle en osa mettre dans le ton de ce refus.

Il sortit, sans la tranquilliser par un seul mot, et s'en allait errant, sans savoir où, lorsqu'il entendit que du chalet on l'appelait à grand bruit. Les bergers, voyant la sombre apparence de la soirée, avaient projeté de l'employer à un de leurs passe-temps favoris. Ils voulaient allumer un sapin, flamboyante gloire de la montagne obscure pendant les premières veilles de la nuit. Or qui, mieux que Paul, savait choisir l'arbre et la place, disposer le bûcher funèbre du roi échevelé de quelque cime, et faire resplendir sur la plaine, comme un météore tombé du diadème étoilé, cet embrasement aérien?

Paul refusa d'abord de se mêler de rien ; puis, sollicité et cédant aussi à sa soif de mouvement, peut-être à une secrète espérance qu'il n'avait garde de s'avouer, il consentit. Avec lui partirent les plus jeunes vachers, pendant que la lueur décroissante du jour permettait encore de bien choisir le terrain et les matériaux. Outre le plaisir actuel ne fallait-il pas, aux prochains dimanches, quand les bergers iraient à la plaine pour remplir leurs devoirs religieux, qu'on leur dît, en des coins de foyer bien connus : — Vous avez fait une belle *flambée* là-haut, certain soir? Ne fallait-il pas aussi qu'ils pussent répondre, en toute conscience et avec une orgueilleuse modestie : — Mais oui ; pas mal. On l'a donc vue?

Leur souci était fort grand pour conquérir dignement cette admiration lointaine. Celui de Mariette n'était pas moindre, pour attraper sa part de la fête. Josias avait suivi les jeunes pâtres. Si Mme Raimbault prenait fantaisie de refuser à la jeune servante une permission de sortir que celle-ci osait à peine solliciter, à qui pourrait-elle avoir recours? nul ne s'inquiéterait de la tirer d'embarras, et il lui faudrait plus tard avouer à ses amies qu'elle n'avait rien vu du fameux spectacle, et cela après un été passé au chalet!

c'était intolérable. Elle se décida donc à se glisser adroitement chez l'étrangère, sous prétexte d'apporter de la lumière, pour essayer de lui donner envie de voir l'incendie et pour se faire demander de l'accompagner. Quelques plaisanteries de M. de Flers sur le manque de goût pour les merveilles de la nature qui se manifestait tout à coup chez sa compagne, furent d'abord assez mal reçues de cette dernière, mais il fit tant que tout réussit au gré des désirs de Mariette. On eût dit qu'il voulait gorger la belle dame de pittoresque, afin d'en étouffer chez elle la fantaisie pour long-temps.

Il fallut bien des délais, bien des lenteurs et des hésitations à Mme de Flers pour se mettre en route. Cela donna au messager qui venait dire que tout était prêt, le temps d'arriver, à la nuit celui d'envelopper tout le ciel, et à Mariette l'embarras de rentrer plusieurs fois chez Mme Raimbault, qui s'étonnait qu'on ne fût pas parti. Nonchalamment enfin, Mme de Flers s'achemina d'un air de victime, appuyée sur le bras de la jeune fille, à travers les gazons odorans et mouillés. Contre son ordinaire, Mariette se taisait : une pudeur qui naissait du souvenir de ses propos hasardés de l'après-midi, et de la crainte qu'ils n'eussent été entendus, retenait ses paroles, si pétulantes d'ordinaire; c'eût été sagesse sans les événemens plus graves qui avaient fait oublier ses légèretés.

Sur un mamelon détaché qui s'avançait au-dessus du torrent, tout était disposé. Un énorme sapin, voisin de la profondeur vers laquelle s'étendait ses branches barbues, dominait seul de son vieil ombrage la pelouse, alors encombrée par les apprêts et les groupes. Quelques pas plus loin, la forêt tout entière, noire et comme perdue dans le recueillement de l'obscurité, semblait tristement regarder l'arbre condamné. Sous celui-ci s'amoncelaient des broussailles demi-sèches, du bois mort, des feuilles et des pommes de pin résineuses, qui devaient flamber autour du feuillage vert jusqu'à l'embraser aussi. Quelques bergers erraient çà et là. L'étendue lointaine était voilée du crêpe de la nuit, les monts indécis, le ciel brumeux, les échots muets, l'heure sombre. En apparence étranger à ce qui se passait, aux spectacles étrangement divers du moment présent et de celui qui allait suivre, Paul se tenait assis, indifférent, au coin du bûcher.

Presque en même temps arrivèrent Mme de Flers et tous les pâtres. Ils apportaient un vaste cornet de résine allumée, qui se balançait au bout d'une perche ; ils le jetèrent au pied du sapin,

sur le lit préparé pour la flamme. Elle s'y roula bientôt dans tous les sens, furieuse, bondissante, dardant mille éclats et d'innombrables étincelles. Tout distrait qu'il fût, Paul, s'apercevant que l'écharpe d'Antonie venait de raser le bûcher, prit vivement son bras et l'emmena.

Ils s'arrêtèrent, après quelques pas, à l'endroit où le tertre se terminait en véritable précipice sur le torrent et le ravin ténébreux. Ils étaient au bord de ce renflement de la pente, sur la même ligne que l'arbre dont la large base commençait à pétiller et à lancer de petits jets ardens et rouges, mais cependant à une juste distance qui permettait de n'en pas craindre les atteintes, et seuls à cette extrémité du gazon.

— Regardez que c'est beau ! dit-elle légèrement embarrassée, et en désignant du geste le sapin de plus en plus embrasé.

— Je le sais bien : répondit-il, sans détourner ses yeux fixés sur elle.

Devant cette attention obstinée, elle ne trouva rien à faire, pour ne pas perdre contenance, que de redoubler d'intérêt pour le spectacle étrange qu'elle venait de louer et qui méritait en effet une admiration moins troublée. Une clarté rouge, plus vive que pénétrante, illuminait un cercle fantastique de figures humaines et de troncs d'arbres, socles sans colonnade ; elle projetait même quelques éclairs sur le front de la forêt et se perdait, au delà du monticule, parmi de vagues et vaporeuses ténèbres. La flamme cependant lançait de branche en branche ses dards lumineux. Le craquement des bois attaqués et tordus se mêlait au pétillement des étincelles. La robe verte du sapin, ses franges de mousse, toute sa parure de vie, et tout ce monde de créations et d'êtres qui se jouaient au vent du ciel sur ses larges rameaux, tout avait senti l'aiguillon enflammé, tout jetait son cri, son rouge éclair, sa plainte sourde, tout se penchait, jaunissait et mourait avant même de tomber sur l'ardente fournaise.

L'incendie s'élevait, s'agrandissait toujours, dévorait les débris, attaquait les plus fraîches têtes des branchages ; il enveloppait la cime d'un diadème aussi flamboyant que la queue d'un météore et dont le vent faisait onduler les festons. Ces draperies flottaient légères, perfide et consumante parure des rameaux auxquels parfois elles venaient se suspendre. Elles enlacèrent largement et dans tous les sens le vieux géant qui gémissait sous leur mordante ca-

resse. Il jaillit comme une gerbe de feu de toutes les parties de la pyramide enflammée. Cet instant eut l'éclat, la splendeur miraculeuse et la durée du bouquet d'un feu d'artifice. La substance même de l'arbre, humide, noueuse, consistante, résistait au dévorateur, tout en lui livrant ses enveloppes.

Celles-ci consumées, il y eut un ralentissement de fougueuses fusées, de girandoles colorées par la résine, de bruit, d'éclats et de lumière. Du sapin il ne restait plus que le squelette. On eût dit un cadavre debout encore sur son bûcher : l'ardent foyer étreignait peu à peu cette masse superbe, hautaine jusque dans sa nudité. Durant cette espèce d'obscurité intermittente que des rayons brillans perçaient par éclair, et qui empruntait du brasier palpitant une lueur cuivrée, Paul s'aperçut qu'il était demeuré complétement seul avec Antonie : Mariette se trouvait dans le groupe des bergers, qui avaient mis toute l'esplanade entre leurs joyeusetés et le couple silencieux. Le bruit du bûcher, d'ailleurs, couvrait de sa note gémissante toute parole humaine et en interceptait le retentissement. Il fallait se parler bas et de près pour s'entendre. Ce fut ainsi que le jeune homme reprit l'entretien, par une plainte ménagée sur la prochaine séparation et ensuite, il l'osa, par des reproches.

Il ne voulait et ne demandait rien : il épanchait seulement un mal trop long-temps comprimé qui avait besoin d'issue. Pour l'interrompre, il aurait fallu à Antonie une dignité sûre d'elle-même et irréprochable, une dignité de l'âme et non des manières ; celle-ci manque quelquefois, surtout devant l'autre. Puis, à vrai dire, ce courroux, cette audace hardie d'une douleur qu'elle causait ne lui déplaisait pas autant qu'elle l'aurait cru. Cet enfant sauvage et réservé, ce casuiste timoré, se livrer ainsi ! Elle attribuait uniquement à son propre charme l'impétuosité de ce torrent gonflé par une tempête de la jeune saison, et qui débordait par la faute de l'occasion et de l'inexpérience. — A présent que vous voilà heureuse, disait-il, je pourrai vous demander ce que vous êtes venue faire ici. Ne pouviez-vous garder pour vous seuls votre bonheur empoisonné? Je ne me souciais de connaître ni vous, ni ce monde que vous m'avez montré et qui fait une souillure dans mon imagination. Je ne sais pas pourquoi vous avez trouvé bon de m'en apprendre, au moins, les souffrances. Mais, sachez-le, Madame : ou je vous oublierai avec lui, et je le souhaite ; ou bien, malgré vous,

je vous laisserai dans l'âme une trace qui durera autant que ma peine. Ne vous flattez pas que le mal que vous m'avez fait soit sans conséquence. Avant vous j'étais tranquille et, en comparaison d'aujourd'hui, innocent et pur. N'est-ce donc rien d'enseigner le trouble à quelqu'un? Croyez-vous de n'en pas emporter une malédiction plus profonde que vos malheurs d'un jour? Vous êtes venue à moi, la main ouverte, avec tout l'abandon d'une amitié qui commence pour ne point finir. Vous avez ainsi joué avec mon cœur, qui se donnait, qui s'essayait à trop aimer, qui s'y habituait peut-être. Puis, tout à coup, cela n'a pas plus pesé dans votre esprit qu'une feuille sèche roulée par l'automne à vos pieds. Amitié ou autre chose, et qui sait ce que vous avez voulu! vous m'avez traité comme un frère, et moi, croyant en vous, j'ai agi et senti plus qu'en frère. Ce n'était donc que néant, que folie, que rêve d'un jour; et la première loi de cette société que vous aspirez à créer, si naturelle, selon vous, si soigneuse de ménager le cœur, c'est d'avoir tant de cruelle légèreté qu'on y cède presque sans s'en apercevoir. Car, je le vois, mon indignation vous étonne; vous ne comprenez pas mon droit à vous rien reprocher. Vous considérez une seule chaîne comme imposant des devoirs et constituant une position morale; le reste ne vaut pas qu'on y prenne garde, et peut être méprisé sans scrupule. Je vous l'ai déjà dit, Madame, vous êtes faite pour ce monde des salons et des livres que vous dédaignez : n'en sortez pas, et ne venez pas apporter ici des mots vides dont nous ignorons la véritable valeur ou dont nous faisons un autre usage! C'est de la fausse monnaie, contre laquelle nous vous donnons les fruits de notre terre et de notre cœur : gardez-la.

— Cette fureur n'est pas généreuse, Monsieur, dit Antonie avec un accent assez doux.

— Je suis plus irrité contre moi, de m'être fié à vous, à vos manières, à votre volonté, que je ne vous en veux de l'avoir employée à me persuader que j'étais quelque chose pour vous. Cela vous amusait! c'est tout simple. C'était à moi de me tenir en garde. Eh bien, Madame, je ne l'ai pas fait. Jouissez-en, ou vous en moquez, peu m'importe. A côté de ces sentimens, dont j'ai honte, il y a dans mon cœur un orgueil qui se redresse devant vous. En vous aimant, malgré moi, je vous juge plus même que je ne vous accuse. — Mme de Flers voulut l'interrompre; il ne le permit point et continua : — Ne vous défendez pas. C'est inutile. Je vous com-

prends trop bien maintenant. Hélas ! pourquoi vous défendriez-vous ? Ne vous aimé-je pas ! A certains momens, je trouve que ce n'est pas trop de tout ce que je vous ai donné pour attirer votre regard, votre attention d'un instant. Mais ne croyez pas, Madame, que j'approuve cela, que je le veuille. Non; je suis un insensé, voilà tout, et parce que vous l'avez voulu ; car vous l'avez voulu, j'y vois clair à présent.

Eh bien, moi, je veux que votre souvenir soit éternellement chargé du poids de cette heure que je vous prends et où je m'impose à vous de toute l'autorité de mes sentimens. Croyez-vous donc qu'une femme soit pure qui a excité d'abord, ensuite souffert, écouté même un instant, compris enfin la passion d'un homme pour elle. Vous, Madame, ne vous en flattez pas. D'ailleurs, vous m'avez écouté, et vous m'écouterez encore ; je le veux. Vous vous rendrez complice, et coupable aussi. M. de Flers a votre vie ; moi, mon instant, et il me suffit. Sachez-le bien, Madame, ici vous êtes à moi ; votre bras passé sous le mien m'appartient, et tout votre être, sans que vous puissiez vous soustraire à la vérité de cette propriété usurpée. C'est une punition que je vous inflige sans remords, une souillure pour votre fidélité, une blessure pour votre fierté, une torture pour votre amour ! et vous me deviez tout cela.

Je me punirai aussi, soyez tranquille : non pas de vous avoir tourmentée, mais de m'être chargé le cœur d'une nouvelle tache. J'aimerais mieux mourir que de vous aimer. Je ne vous aimerai pas demain ! je me tuerais plutôt. Crime pour crime, je préfèrerais celui-ci. Car, n'imaginez pas, Madame, que je jouisse de votre présence et de ma folie, ou que je trouve le moindre plaisir à vous en donner le spectacle : c'est de la rage, et pas autre chose. Si j'étais heureux à présent, je pleurerais. Mais vous, vous êtes si froide pour moi ! Ce supplice que j'endure ne vous arrache pas même une pensée, un mot affectueux. Ah ! quand j'ai cru à votre intérêt, combien je me suis trompé.

Devant cette impétueuse et singulière effusion, Mme de Flers, en effet, restait sans paroles. Quelque peu émue et surtout embarrassée, non pas des choses mais de l'accent avec lequel elles s'exhalaient des profondeurs de l'âme, Antonie ne se retrouvait plus dans ses habitudes. La passion ne l'en tirait pas ; et elle ne savait que répondre à ce qui lui tombait ainsi tout à coup d'une hauteur inconnue, avec un si irrésistible entraînement de vérité qu'elle se

sentait interdite, réduite au silence. Elle était même incapable d'un mouvement qui dégageât son bras. L'ascendant factice qu'elle avait cru posséder cédait à la force et, réduite à n'oser rompre cette fascination ou cet empire, elle détourna la tête avec anxiété. Ce fut, cependant, avec un étrange conflit d'impressions qu'elle découvrit Mariette arrivant près d'eux. Ce retour, sans changer au fond sa situation, lui rendit quelque liberté, au moins celle de garder le silence. Et comme elle eut peur que le jeune homme, poussé à bout, ne se permît un éclat mieux aperçu, elle se pencha vers lui et laissa tomber ces mots un peu tremblans : — Demain! demain nous causerons; demain je .... nous reprendrons ce sujet. — Une légère pression sur son bras, qui avertit Paul, et un coup d'œil furtivement dirigé vers Mariette, lui firent comprendre la cause apparente de cette réserve. D'un air contrarié, il reprit son attitude décidée, en gardant avec plus de soin encore la position qu'il s'était faite envers sa compagne résignée. N'était-elle que cela?

L'arbre aussi se soumettait à son sort et venait de cesser sa dernière résistance. Il subissait, debout encore, les tortueuses étreintes du feu; mais à présent c'était dans sa propre substance, c'était pour la dernière fois. Des langues de flamme dessinaient ses formes puissantes et les enveloppaient comme d'un nouveau feuillage, flamboyant et mortel. Cela fut court : le bois presque consumé ne pouvait soutenir dans les airs son fantôme brillant. Soudain l'arbre de feu tomba sur le bûcher, qui le reçut avec un rejaillissement de gerbes et d'étincelles illuminant au loin la splendeur muette de la nuit. De cette masse embrasée, tout affaissée qu'elle fût sur le monceau dévorant du foyer, s'élançait continuellement une nuée de pétillemens lumineux, des volées de bluettes éclatantes, de poussières incandescentes qui, après s'être librement élevées dans leur vol vers les noirs espaces d'en haut, redescendaient en large colonne éparpillée, en brouillard scintillant et merveilleux, vers les espaces non moins obscurs où se perdait le pied de la montagne.

En silence, Paul attira Mme de Flers vers le dernier pas du gradin qui touchait le précipice; il s'y plaça avec elle, l'imperceptible résistance de ses mouvemens d'effroi cédant à une autorité qu'elle s'accoutumait à subir. La jeune femme, humiliée d'être dépouillée à ce point de toute domination, même sur sa propre personne, l'aurait été bien autrement encore si elle avait compris moins en femme du monde sa véritable place dans l'esprit de Paul; mais

elle n'était pourtant pas sans une certaine fausse satisfaction d'amour-propre qui la rendait tranquille. Son guide, au contraire, sous un front calme et impérieux, cachait les plus douloureux combats et une de ces horribles tentations que suggère le désespoir. L'idée qui le sollicitait, c'était de faire un pas de plus vers le dénouement de toutes choses; de garder ce bras qu'il tenait, jusque dans l'éternité; de s'y précipiter aveuglément au milieu de ces flammes aériennes qui le fascinaient, qui attiraient son âme comme vers un néant oublieux, subitement atteint, qui fixaient son regard, entraînaient son être dans leurs chutes brillantes, allongées de courbes gracieuses, mais qui descendaient toujours et, une fois disparues, descendaient encore, puis revenaient comme pour descendre éternellement. En certains momens mystérieux et malheureux, rien n'est attirant comme ce qui disparaît dans l'invisible; rien n'invite et ne se fait suivre comme les mouvemens réguliers et capricieux de l'onde, de la flamme et de l'espace éthéré : c'est à la fois le vertige et la pensée qui entraînent.

Sans se défier précisément de rien, Mariette, à la fois prudente et doublement curieuse, avait suivi le couple par derrière, de manière à tout voir et même à tout écouter. De l'endroit où ils se trouvaient, ce qui frappait surtout, du volcan improvisé, c'étaient les légers charbons lumineux s'abîmant dans la profondeur ténébreuse avec une folâtre lenteur. Ces myriades étincelantes s'épandaient, se croisaient, remplissaient le vide et plongeaient plus ou moins long-temps, sans s'éteindre, dans son immensité. On eût dit une cascade d'un rouge étoilé, incessante, prestigieuse, rappelant l'enfer plus que le ciel, faite par l'homme et non par Dieu. Ces mondes ardens, élancés tout à coup du chaos, projetés vers l'azur d'un primitif essor, puis mollement lâchés au milieu de leur courbe par la force motrice et peuplant les déserts de la nuit de leur chute aventureuse, de leur mouvement inutile, n'était-ce pas l'image des pensées de l'homme, des vœux de son cœur, des élancemens de son espoir!

Insensiblement le brasier s'épuisa; une morne lueur succéda peu à peu à sa fourmillante fantaisie; déjà les étincelles pâlies ne dépassaient plus son sommet; quelques particules lumineuses voltigèrent encore un instant comme des rêves. L'obscurité recommença partout, à deux pas du bûcher consumé; et, sans être quittés par l'inévitable Mariette, qu'à son tour Josias escortait sous prétexte

d'accompagner les hôtes, Paul et Mme de Flers regagnèrent le chalet.

XII.

Le lendemain du jour où avaient éclaté tous ces orages, il ne restait guère d'autres traces apparentes de leur passage que la présence de M. Mascard au chalet. Il était monté avec Paul, dont la mélancolie s'était aiguisée d'un grand besoin de la cacher.

En voyant tous les membres de la petite colonie rassemblés, pour faire compagnie au docteur, autour du feu allumé dans la première chambre on n'eût pas deviné leurs pensées éparses, contradictoires, divergentes, leurs cœurs séparés. Il faisait un de ces temps nuageux et froids qui, dans les Alpes, prennent quelquefois tous les caractères de l'hiver, dès que le soleil cesse de se montrer. La teinte grisâtre du jour variait à chaque instant suivant les masses de brouillard plus ou moins compactes qui enveloppaient le chalet. Dans son horreur de cette brume envahissante et mouvante, M. de Flers avait même fait fermer, outre les fenêtres, la porte ordinairement ouverte sur la galerie. Mais, malgré ses recommandations, elle restait souvent entrebaillée; les allans et venans s'y oubliaient. Le brouillard entrait alors comme une vapeur très-visible, d'une senteur humide et soufrée; et, derrière la colonne de gaze qu'il agitait à l'ouverture, il laissait entrevoir à deux pas, pour tout horizon, une vague figure humaine, se promenant alentour avec agitation, et dans laquelle on avait peine à reconnaître Lucie.

— Figurez-vous, docteur, dit M. de Flers en la désignant du geste et à demi-voix, que Madame veut s'en faire une femme de chambre.

— Eh bien, répondit M. Mascard, il vaut mieux faire une bonne action et être mal coiffée.

— C'est désolant de tomber de si haut, reprit Antonie; mais je n'ai jamais songé à emmener cette fille : M. de Flers le sait fort bien.

— Elle l'a cru pourtant! dit Mme Raimbault. Cela tient sans doute à son égarement d'esprit.

— Elle est fort à plaindre : murmura Paul d'un accent ému et en baissant encore le ton de la conversation.

— Et Mariette aussi, à ce que prétendent les vachers, dit M.

Mascard. Elle ne veut ni renoncer à tourmenter Josias, ni l'épouser avec la perspective d'une telle sœur dans son ménage.

— Voilà pourquoi, dit avec malice M. de Flers à Antonie, je croyais que votre faible pour la jeune servante et votre générosité naturelle.....

— Vous êtes odieux! répliqua-t-elle en riant.

— Au fait, que deviendra cette malheureuse, en automne, quand le départ des bergers, qui rentrent chacun sous leur toit, lui enlèvera son seul asile, à elle qui n'en a point? se demanda sérieusement M. Mascard.

— Son frère se mariera, dit Antonie.

— Alors sa belle-sœur, en la recevant, n'aura qu'une pensée : s'en débarrasser le plus tôt possible ; qu'un but : l'exploiter jusqu'à la mettre en fuite. Ou bien, si elle est bonne, elle aura toujours plus de pitié que d'égards. Triste pain à manger que celui-là ! Il y a bien la commune et la bourse des pauvres ; mais retourner dans son village, pour elle, c'est revoir des lieux et des gens qui achèveront de la rendre folle à lier ; outre la misère matérielle et morale d'une existence à la merci de l'aumône publique. C'est dommage. Il faudrait à sa raison dérangée, mais non perdue, un genre de vie nouveau et régulier, quelques marques de bonté ; il lui faudrait oublier le contact de la brutalité humaine, et non s'y briser encore davantage jusqu'à s'y broyer. Elle n'est point incapable de sentiment, ni même de sens, et je la prendrais volontiers chez moi, ne fût-ce que pour changer l'eau de mes sangsues, si je pouvais décemment donner à ma Louise une telle compagne. C'est un être à relever, non-seulement dans l'opinion, mais à ses propres yeux. Si elle reste dans sa terrible position de paria, de toutes façons elle est perdue.

— Sera-t-il possible, s'écria Paul, que nous soyons ici froidement à parler d'elle, à mesurer une situation qui doit nous mettre à tous la reconnaissance au cœur pour nos propres peines, si imperceptibles en comparaison de celles-là ! sera-t-il possible que personne ne veuille la sauver du désespoir, de l'idée qu'elle est abandonnée de Dieu et des hommes ! et n'y aura-t-il donc aucune délivrance pour elle ?

— Malgré mon désir bien sincère, répondit M. de Flers, je ne saurais rien faire là de mon chef. J'attends les ordres de Madame. Ce n'est point à moi à lui imposer personne, mais je suis prêt

à accepter ses volontés, et Lucie, si elle juge à propos de la prendre?

— Non, Monsieur, répondit Antonie d'un ton sec, les yeux baissés et en rougissant.

— Eh bien ! alors c'est moi que cela regarde, dit Mme Raimbault. Mon fils a raison. C'est une œuvre qui est particulièrement adressée à quelqu'un de nous. Puisque personne ne peut s'en charger, elle me revient et je l'accepte, non sans crainte d'y être insuffisante. Je recevrai Lucie chez moi et je m'en occuperai. Je lui donnerai la place de Mariette, qui se mariera sûrement. Paul prendra son parti d'être mal servi pendant un certain temps; notre fortune ne me permet pas de pourvoir d'une autre manière au sort de Lucie.

— Vous êtes une digne femme! s'écria le docteur : une sainte femme, quoique un peu trop méthodiste. Vous savez vous déranger pour le prochain : c'est rare. Tenez! moi, par exemple, qui ne suis pas plus mauvais qu'un autre (au moins je m'en flatte), il n'est pas sûr que j'aie été fâché de ne pouvoir prendre cette fille. C'est un terrible visage à trouver en rentrant chez soi. Je vois des souffrances toute la journée, c'est mon métier; mais, parmi les maux que je passe en revue, je n'ai pas encore perdu certain frisson qui me vient devant les choses semblables à celle-ci. Il faut, ma chère et bonne voisine, que vous soyez vraiment la femme forte pour avoir le courage de vivre avec une personne pareille, à la fois effrayante et déplorable, et pour endurer toutes les idées que son aspect doit ramener à tout moment.

— J'espère que Dieu me donnera de la force, répondit doucement la veuve. Où la prendrais-je?

— Serait-il vrai! s'écria Mme de Flers avec effroi : vous pensez donc sérieusement ce que vous dites? vous voulez introduire dans votre maison, dans votre intimité domestique, une aliénée, une meurtrière qui peut vous assassiner avec votre fils; le tout sans mauvaise intention et pour vous délivrer des ennuis de ce monde! A coup sûr, vous n'en obtiendrez pas même une parole ou une action raisonnable. Permettez-moi de vous avouer que ce n'est pas là de la charité, mais de la démence. N'y a-t-il donc pas de maisons de fous, dans ce pays? Pour moi j'aimerais mieux mourir tout de suite que de rester cent fois par jour à la merci d'une personne telle que Lucie.

Ces paroles avaient été prononcées très-haut et très-vite. Un cri les suivit, tellement déchirant que tout le monde se précipita vers la porte entr'ouverte pour voir qui l'avait poussé. On ne distingua dans le brouillard qu'un fantôme qui s'enfuyait, mais dont les cris ne cessaient point, quoique affaiblis par la distance et par une contraction qui tournait au sanglot. En reconnaissant la voix de Lucie, le docteur et Paul se regardèrent et s'élancèrent à sa poursuite : M. de Flers, après quelque hésitation, s'y décida aussi, et les deux dames ensuite.

L'épaisseur du brouillard rendait la tentative d'y retrouver quelqu'un très-hasardeuse. A trois pas de distance on ne se voyait point : mais les gémissemens indiquaient à peu près la trace de la fugitive; elle montait, en courant, la pente escarpée du pâturage, et conservait l'avance qu'elle avait prise sur les autres, car ils perdaient du temps à s'orienter. Le soin qu'ils mettaient de concert à amortir le bruit de leurs pas, les retardait aussi. Dans un de ces intervalles, les deux premiers furent rejoints par les trois autres; mais le docteur importuné leur imposa silence d'un ton qui arrêta les exclamations sur les lèvres d'Antonie et la fit rester en arrière. Mme Raimbault, par compassion et contre son gré, ne voulut pas la laisser seule dans ce brouillard, et ralentit le pas avec elle. Les hommes reprirent leur ascension à la hâte, sur la trace douloureuse qu'ils suivaient.

Cette course effrayante, longue, mystérieuse, dont le but semblait s'éloigner dans les nuages et se perdre à mesure qu'on croyait en approcher, cette fantastique course qui faisait battre le cœur d'épouvante autant que de fatigue, dura presque jusqu'au découragement. M. de Flers, surtout, étranger à ces rudes montées et convalescent, le docteur même, peu habitué, quoique alerte, à marcher si vite, étaient haletans. La nature seule des plaintes désespérées qu'on entendait, pouvait soutenir leurs forces par l'idée de danger immédiat qu'elles donnaient.

Ils arrivèrent ainsi au tournant de la petite gorge qu'avait ouverte le ruisseau au pied des cimes, et s'y engagèrent après Lucie. Là, du moins, il ne fallait plus gravir péniblement, et l'on ne pouvait guère se tromper de chemin dans un si étroit espace. La grisâtre lumière aussi s'étant quelque peu éclaircie, on entrevoyait les parois de rocher des deux côtés et, à la fuite de plus en plus légère du nuage, on sentait qu'il allait porter ailleurs son capri-

cieux crépuscule. Le moment où il soulèverait tout à fait son voile, excitait une attente d'autant plus vive que, depuis qu'on était entré dans la vallée, les gémissemens avaient cessé. On n'avançait donc plus à coup sûr. L'impatience, le mal-aise augmentaient; les poitrines haletantes aspiraient péniblement un air plus subtil. Le murmure du petit ruisseau était frais, cristallin, ironique. Un souffle impétueux qui tombait le long des pics sur la brume, la refoulait. Tout-à-coup, elle se déchira et s'évanouit comme une poussière aérienne. Le jour et le soleil éclatèrent à la fois. Aussi rapides que ces ailes nuageuses qui fuyaient, les regards du docteur visitaient tous les recoins, toutes les issues de la gorge. — Là! là! s'écria Paul, en montrant avec désespoir le faîte du rocher surplombant sous lequel Antonie s'était abritée la veille.

De côté, et par des escarpemens qui auraient effrayé une chèvre, Lucie l'avait gravi jusque vers les trois quarts de sa hauteur. Paul s'était élancé après elle. Les autres, immobiles, frémissaient tantôt pour la folle, tantôt pour lui. En sautant d'un bloc à l'autre, en s'accrochant des mains aux arbustes traînans et aux crevasses, Paul conjurait Lucie de s'arrêter, de l'attendre, de ne pas exposer leur vie à tous deux. Elle ne répondait rien et continuait, sans même paraître l'entendre, sa terrible ascension. Malgré son agilité de jeune homme, sa force, sa hardiesse, doublée par l'ardeur d'une poursuite désespérée, il ne gagnait pas du terrain; au contraire. En vain sa vue se troublait en mesurant ses pas, en vain ses artères battaient si fort qu'il croyait entendre quelqu'un derrière lui, la distance ni le danger n'avaient point diminué. Mêmes appels, même silence, même persévérance. Chaque minute était un monde d'espérance, d'effort, d'agonie, où l'on ne semblait pas pouvoir supporter jusqu'au bout une vie si intense, et chaque minute était pareille.

Une affreuse idée arrêta Paul tout court : qui pouvait savoir si, dans le désordre exaspéré de son esprit, Lucie ne se croyait pas en péril et poursuivie? On ne faisait peut-être que l'exciter à fuir. Il n'avait d'ailleurs aucune avance sur elle et ne perdait rien en essayant d'un nouveau moyen. Il se tut même au bout d'un instant, et cessa de la presser de revenir ou de s'arrêter.

Mais ni ses actions ni ses paroles n'exerçaient la moindre influence sur la résolution de Lucie. Elle ne s'occupa pas plus de lui qu'auparavant, et continua ses fiévreux élans. En biaisant, elle

était arrivée au haut du grand roc qui fermait le ravin et qui, se penchant sur la profondeur, couvrait d'une tourelle aiguë la grotte et ses alentours. Pendant quelques secondes, l'œil égaré de Lucie parcourut la vallée, glissa sur Paul et, plus bas, sur ses deux compagnons, s'arrêta plus long-temps à un contour prochain où arrivaient bouleversées Mme Raimbault et Antonie; puis le regard se détourna vers le ciel, et le pied vers le précipice..... un éclair opaque sillonna l'espace devant les malheureux témoins de cet acte suprême de démence ou de désespoir, et tout fut fini.

Quand, à la morne horreur de la première pensée, eurent succédé chez tous des cris mal articulés, et que le docteur se fut précipité vers le pied du rocher, il s'assura sur-le-champ qu'il n'y restait qu'un cadavre. Se relevant alors brusquement, il renvoya du geste les femmes éplorées, pria M. de Flers de les reconduire au chalet pour lui envoyer des aides, et fit signe à Paul de venir le rejoindre auprès de ces débris défigurés. Le jeune homme, immobile d'horreur, et la tête dans ses mains, était pâle et froid comme le marbre d'une statue qu'on aurait posée pour l'éternité sur la corniche du rocher. N'ayant pu attirer autrement son attention, M. Mascard l'appela, malgré un serrement de gorge qui dénaturait ses paroles : à cette voix, Paul se dressa comme en sursaut et avec égarement : — Au nom de Dieu, prends garde à toi! cria encore le docteur, pendant que Mme Raimbault, à peine sortie de sa stupeur profonde, se retournait aussi de ce côté-là.

La préoccupation aida pourtant le jeune homme aussi bien en descendant qu'en montant; il toucha au bas sans accident, sinon sans danger. Le docteur parvint alors à se faire obéir et à renvoyer les témoins inutiles d'un spectacle horrible. Quand ces derniers eurent disparu, quand on n'entendit plus le bruit comprimé des sanglots de femmes qui avaient succédé aux cris, le docteur sentit à son tour que ses genoux pliaient, que ses paupières s'humectaient et, prenant le bras du jeune homme tout en larmes, il tomba avec lui sur le bord de la pelouse ensanglantée.

Ils restèrent ainsi, quelques instans, perdus dans l'émotion que laisse après elle la mort, surtout une mort violente. Ils s'étaient tournés de manière à ne pas voir les restes mutilés de Lucie, et là, devant ce beau soleil riant et cette placide nature, il leur arrivait parfois de se croire dans un mauvais rêve, dans un songe fantas-

tique mais épouvantable. Ils n'osaient se retourner, ni parler, ni presque penser.

— C'est singulier, dit enfin M. Mascard, que je ne puisse reprendre mes esprits, comme en tant d'autres occasions où mes nerfs sont brutalement mis à l'épreuve. Est-ce donc la première fois que je vois une de ces vies misérables s'achever par une fin plus misérable encore. Mais voilà ! ma fille aimait cette infortunée. Elles avaient grandi ensemble. Je connaissais ses parens. Ayez donc des enfans pour qu'ils vous fassent des malheurs pareils !

— Oh Monsieur! pourquoi penser à Louise dans ce moment, et ainsi!

— Hélas! quand n'y pensé-je pas, mon enfant. Dépend-il de moi de l'oublier jamais? Le sort d'une femme n'est-il pas tout entier à la merci de son premier amour? celui de Louise sera-t-il bien placé? en sera-t-on digne? Pauvre petite! quelle sera sa terreur, son chagrin! que dire quand elle demandera la cause de cet accès de frénétique désespoir!

— Pas un mot; je vous le demande en grâce. Ne remuons pas d'affreux souvenirs. Imposons-nous la loi d'éviter, sur ce triste sujet, tout ce qui pourrait devenir texte à commentaires. Qu'autour du tombeau tout soit muet comme celle qui y reposera enfin!....

— Les gens ne se gêneraient pas, en effet, pour gloser sur la cruelle légèreté de la dame, et aucun d'eux, excepté ta mère, n'aurait montré plus de cœur dans l'occasion. Ah ça! veulent-ils donc nous faire attendre jusqu'au soir? s'imagine-t-on là-bas que je n'ai rien d'autre à faire que la sentinelle perdue!

L'impatience du docteur s'étant ainsi exhalée, l'entretien se poursuivit en graves réflexions, en mélancoliques détours, pendant long-temps encore. A la fin quelqu'un parut; mais M. Mascard s'écria : — Ces imbécilles n'ont-ils pas inventé de nous envoyer Josias! le frère! le seul d'entr'eux dont on ne puisse attendre de l'aide que pour les lamentations, comme si, à nous deux, nous n'avions pas suffisamment de quoi pourvoir à cela, quand nous voudrions seulement nous laisser aller à nos pensées!

Josias, en s'approchant, sembla toutefois démentir le pronostic du docteur; car, si ses yeux étaient rouges, il les avait essuyés avec soin; sa contenance était ferme et sa démarche sans hésitation, même en arrivant près de la place fatale, qu'instinctivement les

deux autres s'efforçaient de lui cacher. Sans se prêter à cette bonne intention, il passa brusquement de côté, et fut atteint dans tout le corps d'un frémissement si visible qu'il fut forcé de s'arrêter. — Ma pauvre sœur! s'écria-t-il d'une voix mal assurée. Puis, au bout de quelques minutes pendant lesquelles il parut éprouver un violent combat, il ajouta plus bas : — Dieu te reçoive en son repos! — Amen! murmurèrent les deux témoins, plus émus encore. Et ce fut tout.

Il se retourna vers M. Mascard et s'informa si elle avait beaucoup souffert. Rassuré sur ce point, il parut tranquille, mais non pas insensible. On voyait passer en lui des choses qu'il n'exprimait pas ; mais plus rien de violent, rien qui l'emportât, ni qu'il voulût seulement montrer. — J'aurais souhaité qu'elle comptât sur moi et ne quittât pas le monde ainsi, reprit-il après un silence, et comme se parlant à lui-même. Mais que voulez-vous? c'était son sort. Que celui qui n'a jamais murmuré du sien jette le premier la pierre contre elle! Ah! je voudrais tenir et écraser toutes les mouches qui bourdonneront autour de ce cercueil.

— Calmez-vous, Josias, dit le docteur : ces mouches-là ne troubleront pas le sommeil de votre sœur.

— Qui sait? j'ai dans l'esprit, voyez-vous, qu'elle n'est pas si loin que vous pensez, et que ceux qui reviendront ici auront souvent lieu de s'en convaincre. Pour ce qui est de la méchanceté des hommes, il ne me semble pas que ce soit en mal juger que de dire qu'elle est bien faite pour tourmenter, même les morts si Dieu le permet. Outre le guignon du passé, j'ai un pressentiment que quelqu'un a fait un malheur à Lucie. Ah! si je le découvrais..... Si c'était Mariette, je la quitterais! Dites-moi, Paul, est-ce Mariette? Y a-t-il de sa faute en tout ceci? Celle-là est-elle morte parce que je suis un fou?

— Nullement, mon garçon, répondit M. Mascard ; mais les vachers vont-ils enfin arriver?

— Bientôt, dit Josias. Ils ont été retardés par le départ des étrangers, tandis que je montais aussi vite que ce qui me serre là le permettait.

— Comment! que dites-vous? quels étrangers? balbutia Paul.

— Eh! ceux du chalet ; les nôtres.

— Ils sont partis? Ce n'est pas possible. Ils sont partis?

— Tout à fait.

A ce mot, Paul se tourna vers M. Mascard, comme pour chercher un appui ; mais, devinant plutôt qu'il ne le rencontrait, son regard plein d'expression quoique sans défiance, il se remit aussitôt et baissa les yeux. Eperdu, piqué d'un vif aiguillon, incapable de commander à ses mouvemens, le jeune homme bondit en avant, puis s'arrêta après quelques pas, croisa rudement les bras sur sa poitrine comme pour y contenir une impulsion, et revint, la tête relevée, attendre les explications que sollicitaient les mille questions répétées de M. Mascard. Celui-ci ne se lassait point de s'étonner, de demander compte au berger du motif et des moyens de ce départ, comme si ce dernier avait dû en répondre. Il n'en savait guère pourtant au-delà de ce qu'avait dit sa première parole. Les étrangers étaient partis ; partis pour la plaine d'abord, où ils attendraient et reverraient M. Mascard, avant de continuer leur voyage. Ils avaient pris le cheval d'un paysan qui venait d'arriver au chalet porteur d'un message pour le médecin et qui, bien payé, avait consenti à leur céder sa monture, ou plutôt à les accompagner. On devait envoyer les effets le lendemain, par des messagers qu'on ferait monter exprès. Quand la dame avait été arrangée sur le cheval, qui n'était jamais prêt assez vite à son gré, elle s'était tournée vers Mme Raimbault et lui avait fait un signe d'adieu avec la main ; puis elle avait fouetté sa bête sans adresser un mot à personne, pas même à Mariette qui, tout en pleurant, la pauvre fille ! lui rangeait la robe autour de la selle. Le monsieur, en revanche, était affable, de telle sorte qu'il fallait le regarder trois fois pour le reconnaître : il s'était empressé de toucher la main à tout le monde et lui avait tenu, à lui Josias, sur le malheur qui venait d'arriver, d'excellens et beaux discours, tels qu'on ne les entendrait pas meilleurs au sermon. Il s'était même montré si généreux qu'on n'avait pas pu faire autrement que de recevoir son argent, quoiqu'on l'eût d'abord refusé en lui faisant bien entendre qu'on n'avait rien fait par intérêt. Enfin, plutôt que de le fâcher, on avait accepté. Il avait donné à Mariette de quoi payer une belle noce et à lui, Josias, de quoi faire un honnête enterrement : — Deux choses, conclut-il, sur lesquelles les gens n'ont jamais rien dit de raisonnable, depuis la création du monde, quoiqu'ils n'aient cessé d'en parler.

Cette remarque ingénue fut le dernier mot qu'on pût tirer du berger, à propos de ce surprenant départ. Absorbé par la double

perspective qui s'ouvrait devant lui, il ne livrait plus à l'entretien que des monosyllabes insignifians, ou des interjections plus ou moins prolongées, qui suivaient bien plus le cours de sa pensée que les paroles d'autrui. Sur son visage bizarrement expressif, on voyait passer tour à tour le recueillement du convoi funèbre et la grimace hypocrite du vieux garçon menant à l'église une jeune et jolie fille, que lui envient ses compagnons, bien qu'ils n'y prissent pas garde tant qu'elle pouvait être à eux. Puis, comme un *tutti* final, les deux images s'entremêlèrent de si près que Josias ne savait plus bien lui-même celle qu'il suivait; et, se frappant le front avec violence, il s'écria d'un air souriant : — M. de Flers disait dans son beau discours..... non, c'était Mariette! que nous étions tous mortels, et que ce n'était pas grand dommage. Après quoi, le pâtre ajouta, en fronçant le sourcil : — Elle est diantrement bravette, et ne dansera plus avec personne, pas même avec moi! je n'aurai plus besoin d'aller nulle part pour la voir : pas même sur ces pointes de rocher où je portais pour cela ma lunette d'approche.

L'arrivée des vachers mit fin à ces propos décousus. Reprenant alors sa fermeté habituelle de parole et de maintien, le docteur arrêta les nouveau-venus. — Avant de relever ce corps, écoutez-moi! leur dit-il, puis il leur fit avec le plus grand sérieux cette question bizarre : — Vous savez tous faire le fromage, je suppose?

— Oui : répondirent quelques voix. — Plus ou moins bien, ajouta le maître-vacher, par forme de correctif et d'un air docte.

— Vous mettez chaque chose en son temps dans la chaudière, reprit M. Mascard. Il faut le lait d'abord, puis la chaleur ménagée et la présure; puis le bras, lentement, pour remuer le mélange; puis encore un instrument dentelé pour diviser la matière épaissie; enfin, pendant une certaine durée, toutes sortes de cérémonies longues et nécessaires.

— C'est bien cela! fit le vacher. Mais où en voulez-vous venir?

— A ceci : que penseriez-vous de celui qui, prétendant avoir le fromage à son point de perfection en quelques secondes, bouleverserait tout à coup votre œuvre et la jetterait au feu sous prétexte qu'il ne peut jamais rien sortir de bon d'une masse informe, fade, molle, désagréable même?

— Ma foi, ce serait un gueux, ou un fou : voilà!

— Eh bien! mes garçons, si, dans un jour de chagrin, par

aventure (car de sang-froid vous êtes trop raisonnables pour cela), il vous vient dans l'esprit qu'il y a ainsi certains moyens de se débarrasser de la vie, comme d'une vieille mixture nauséabonde dont on ne pourra jamais rien faire, songez aussi au fromage qui se travaille lentement, dont personne ne sait le goût d'avance et qu'il faut achever de son mieux pour ne pas dilapider indignement le bien de Dieu. N'est-ce pas à lui seul de savoir combien d'années sont nécessaires pour faire de vous quelque chose qui vaille; quelque chose qui puisse servir dans l'autre vie? Et si, au jugement dernier, il demande compte au dispensateur indocile de la matière perdue, de la forme gâtée, du bienfait méprisé, qu'y aurait-il à répondre?

— Oui, oui, dit Josias. A moins que notre sort n'y soit, comme c'est le cas pour ma pauvre sœur, il faut prendre patience jusqu'au bout. Est-ce que les vipères elles-mêmes, toutes vilaines bêtes qu'elles soient, s'avisent de se planter leur propre aiguillon! La race humaine est la pire, parmi tous les animaux.

Après cette conclusion, qui mit fin aux velléités causeuses, chacun s'occupa de sa tâche; et M. Mascard, aussi bien que Paul, éprouva un sensible soulagement à voir la fin de la sienne. Ils s'en remirent du souci et de la garde du convoi funèbre sur Josias, qui en était naturellement chargé, et quittèrent enfin ce voisinage, enduré si long-temps.

Franchissant la pente à pas pressés et par les plus courts passages, Paul et le docteur descendirent au chalet sans mot dire. Mme Raimbault les attendait sur la galerie, tremblante et pâle d'une terreur qui paralysait tout son être. Le retour de son fils sembla rétablir quelque circulation dans ses veines glacées. Elle le reçut avec des transports et comme si la crainte de ne pas le revoir était venue s'asseoir à son tour au dessus des autres dans ce cœur trop ébranlé. Afin de prévenir des questions dont elle craignait l'émotion pour lui, elle détacha lentement son bras, replié autour du cou de son enfant, et sa joue que réchauffait le sang brûlant des lèvres du jeune homme. Elle rentra et revint aussitôt avec un papier plié qu'elle présenta à Paul.

— Une lettre! s'écria celui-ci.

— De Mme de Flers, reprit la mère.

— C'est très-bien, dit le docteur. Toutefois, entrons. La lettre ne se refroidira pas, mais bien nous. J'aime autant ne pas gagner

une pleurésie, après tous les agrémens d'aujourd'hui. Voilà un bon feu. Procure-nous du thé bouillant, Mariette : et vous, ma voisine, tâchez de nous dire quelque chose de raisonnable sur la conduite de ces étrangers. Drôles de gens! extravagans, qui croient qu'il n'y a qu'à prendre la volée, à la façon des oiseaux quand on secoue la branche où ils sont perchés!

La veuve regarda l'écrit que tenait son fils, comme pour en appeler à lui des renseignemens qu'on lui demandait. Voyant que Paul se taisait, elle expliqua, autant qu'elle la comprenait elle-même, la subite résolution qu'avaient prise M. et Mme de Flers, par la répugnance invincible de celle-ci à demeurer témoin des scènes de deuil qui allaient suivre, même à vivre plus long-temps dans un lieu si plein d'effrayans souvenirs. Elle avait déclaré sa volonté sur ce point avec une impétuosité qui ne souffrait aucune opposition. Il avait fallu que tout cédât aux préparatifs de son voyage avec le guide fortuit que le hasard leur amenait. S'il avait paru quelque chose en elle, à l'égard de ceux qui étaient restés près de Lucie, ce n'était pas le besoin de leur dire adieu, mais bien celui d'échapper au plus vite à toute nouvelle trace ou sentiment de l'événement. Pendant qu'à la hâte on harnachait le cheval et que M. de Flers faisait ses dispositions, Madame avait laissé tomber par-ci par-là des paroles plaintives plutôt que navrées, les entremêlant d'impatiences enfantines. C'est alors que, prenant une feuille de papier, elle l'avait remplie d'un bout à l'autre en un instant. Et la veuve, toute troublée, n'avait pas même eu le temps de se reconnaître dans ce bouleversement, ni de bien songer à ce qui se passait, que ses hôtes étaient déjà partis. Elle se trouvait si étourdie de cette rapidité de décision et d'exécution qu'elle songeait encore à peine à y réfléchir ou à la juger. Elle en était presque à s'excuser de n'en pas savoir davantage : — Cependant, que pouvais-je faire à cela? dit-elle enfin d'un ton timide.

— Eh! parbleu! rien de plus que ce que vous avez fait. Seller la rosse, et crier : Bon voyage! à cette écervelée qui emmène son mari sans ma permission. Ce sont vraiment d'aimables et d'excellentes gens qui se sauvent justement quand peut-être, par la plus rare des fortunes, ils pouvaient avoir l'idée qu'ils seraient utiles.

— Ils n'y ont pas pensé : dit Mme Raimbault avec indulgence et distraction, car elle regardait toujours son fils, absorbé dans sa lecture.

— C'est juste. Ils ne pensent qu'à eux. Ils vous plantent là (vous, malade aussi et qui les aviez soignés) comme au milieu d'une ornière, ne s'inquiétant que de la manière dont ils la traverseront, et piquant des deux après sans retourner la tête. Ce n'est pas se conduire en gens qui ont, au moins, du savoir-vivre; nos paysans, même les plus grossiers, rougiraient qu'on les crût capables d'un tel procédé. Mais ce n'est pas la première fois que j'apprends comment les gens bien élevés, dans ce siècle d'*individualité*, interprètent savamment le mot et développent le système.

— Vous êtes sévère, cher voisin. Que nous importe !

— En effet. Après tout, ce sont des passans, des étrangers, des indifférens, pour tous les trois n'est-ce pas? recueillis et secourus pour l'amour de Dieu uniquement. Ils ne nous ont pas fait l'honneur de nous trouver dignes de politesse : c'est tout simple. Nous appliquer les règles de toute société civilisée, c'eût été trop de façon pour des montagnards tels que nous. Bonté du ciel ! ils n'ont jamais songé, je gage, à voir en nous leurs pareils. Je le comprends, quoique cela m'ait d'abord échauffé. Parbleu ! ils ont raison et j'en suis bien aise. Nous préserve notre étoile de devenir ce qu'ils sont !

— Oh Monsieur ! interrompit Mme Raimbault, toujours inquiète des impressions de Paul, et effarouchée dans son humble charité.

— Là, là. Tranquillisez-vous. Je ne parle pas de leur caractère, mais de la manière dont ils ont compris et rompu ce beau et premier lien de tous les hommes, le seul que nous eussions proprement avec eux : l'hospitalité. Nous les oublierons, voilà tout, et le plus tôt sera le mieux.

La veuve regarda son fils. Il restait l'œil collé au papier, mais il ne lisait plus; et le pli amer de sa lèvre disait seul qu'il entendait, ou qu'il souffrait. La mère sentit dans l'âme du jeune homme une impression si désolée que, songeant à ce qu'était pour lui cette rupture violente d'une affection, profonde comme l'est tout secret du cœur, elle frémit d'une sympathie maternelle.

Pour le calmer, elle reprit alors, malgré l'impatient docteur, le sujet abandonné de l'affreuse fin de Lucie, glissant par bonté sur la cause immédiate pour en faire ressortir une autre, et citant des traits d'aliénation qu'avait laissé échapper la malheureuse. On pouvait donc espérer son pardon de la miséricorde divine pour cette dernière action, accomplie, dans un paroxisme de folie, où évidemment toute raison avait disparu. Mme Raimbault revint aussi sur

l'horreur qu'ils avaient tous éprouvée et qui devait saisir plus fortement encore Mme de Flers. Elle l'excusa par sa mobilité, par sa jeunesse, par son peu d'habitude du sérieux de la vie et de la douleur. Elle représenta cette résolution de partir comme fort naturelle chez une étrangère, surtout comme nullement blessante pour ceux qu'elle quittait, puisqu'aussi bien devait-elle s'en séparer au bout de très-peu de jours.

La brusque sortie de Paul coupa court à ce doux plaidoyer ; car, s'il s'adressait au docteur, il n'était cependant pas pour lui. Du reste M. Mascard, homme d'action prompte et de phrases brèves, n'en comprenait point le but, l'écoutait par vénération, et ne s'inquiéta nullement d'en voir trancher le fil si net. Il lui paraissait tout à fait superflu de s'occuper si long-temps de choses accomplies. — Ah ça! reprit-il, vous qui n'êtes pas une femmelette, resterez-vous ici?

— Pourquoi pas? répondit Mme Raimbault ; pourvu que vous m'envoyiez Louise. Je ne me ferai point de bien sans elle, soyez-en sûr. Si donc vous voulez me guérir, mon cher médecin, il faut me la donner.

— Quand la voulez-vous?

— Demain, s'il se peut.

— Bon pour demain : je vous remercie de m'avoir donné cette idée, cela lui épargnera toute trace du convoi de Lucie. De grand matin, je la ferai partir avant que la nouvelle ait circulé avec le lait du déjeûner, là-bas, chez toutes les ménagères. Ici, elle ne trouvera rien de lugubre ; ces gens doivent descendre cette nuit ; vous lui apprendrez l'événement avec précaution. Moi, il faut que je parte bien vîte. Que de personnes m'auront assassiné d'imprécations, parce que je m'amuse pendant qu'elles souffrent! qu'en dites-vous? Nous avons passé de si jolis momens! il vaut la peine de me les reprocher. Que sera devenue ma tendre Louise au milieu du conflit, elle qui me voudrait parfait et inattaquable, sans songer au bien que se font mes bilieux en me maudissant.

— Il n'y a rien de plus douloureux que de voir une tache sur l'ame de ceux que nous aimons, dit la mère plaintivement.

— Je n'ai pas besoin de vous recommander cette enfant, reprit M. Mascard, tout à son sentiment paternel ; vous savez quelle preuve d'attachement et de confiance je vous donne en vous cédant ainsi mon bien. Seulement prenez garde à l'imprudence de

cette tête éventée. Elle sera ici sans le moindre souci du danger, comme une jeune chèvre sur les pointes escarpées. Vous y veillerez, ma voisine. Ne la quittez pas, ou faites que Paul soit vigilant pour elle. Si vous leur voyez des goûts aventureux, tenez bien la lisière.

— N'ayez point de crainte. Vous pouvez vous en rapporter à moi. Pour un objet si cher je serai de toute vigilance.

— Oui, oui : ce sont de purs radotages de ma part. Adieu! Où donc est Paul, que je l'embrasse?

— Me voici : dit le jeune homme qui ouvrait la porte à ce mot. Pardon si je ne vais pas, comme à l'ordinaire, vous accompagner jusqu'à mi-chemin : je ne voudrais pas que ma mère restât seule à présent. Les porteurs vont bientôt relâcher ici et....

— Suffit! suffit! c'est très-bien. Je te l'aurais ordonné au besoin, mon enfant.

Restés seuls, la mère et le fils demeurèrent un instant muets, à quelques pas l'un de l'autre : ils hésitaient, n'osant se rapprocher ni se retrouver autrement que par l'effusion complète dont ils avaient tous deux besoin. Tout à coup, sans savoir comment cela s'était fait, ils se sentirent enlacés, serrés. Mme Raimbault attira son fils près du feu mourant, le plaça de façon à ce qu'il en reçut les émanations bienfaisantes, et s'assit auprès de lui, la main dans sa main, les yeux dans ses yeux.

— Parle-moi, mère! soupira Paul. Cela me fera du bien.

— Souffres-tu? demanda-t-elle; puis elle continua : voudrais-tu partir aussi?

— Oh! ma mère! s'écria-t-il douloureusement : pourquoi dire cela?

— Je pensais à cette course dans le midi que tu as souvent désirée. Si tu le voulais, pourtant, qu'est-ce qui empêcherait qu'elle ne se fît cet été? Tu serais bien sage, bien économe, tu m'écrirais souvent; moi, je fais si peu de dépense ici! Je te tiens peut-être trop sevré des plaisirs de ton âge.

— Et toi, que ferais-tu sans moi! tu n'y songes pas même, pauvre mère? Non, non; je ne te laisserai point ici seule, ni même avec Louise Mascard. Si, plus tard, je sens vraiment le besoin de voyager, nous verrons, quand tu seras rentrée dans ta maison, dans tes habitudes. Laisse-moi m'occuper de toi et m'oublier; ne fût-ce que pour moi-même. Penses-tu que je jouirais avec des

inquiétudes à ton sujet! Ma paix est de te voir. Il est d'ailleurs un remède plus sûr à ma peine que des aspects nouveaux et des lieux étrangers : c'est ta tendresse et mes montagnes. Je les aime tant! elles me parlent d'une vie si pure, si haute, si différente des agitations qui sont venues nous troubler. Les vues nouvelles sur la société sont inutiles; elles changent au moins tous les ans, et les apprendra qui veut, à mesure. Nous, nous avons, non pas la nouveauté remuante, mais l'infini inépuisable, immense, éternel. Mon esprit a besoin de se reposer dans ces tranquilles contemplations sans lesquelles il n'y a de profondeur ni dans les sentimens, ni dans les idées, ni même dans les arts : je suis las du papillotage, qui reste sans diversité, hormis par quelques formes, malgré toutes ses prétentions. Je le trouve mesquin, étroit, desséchant, sans véritable variété, indigne en un mot de l'âme humaine. Cela m'a souvent rappelé ces musiciens qui font des tours de force sur une seule corde, habilement touchée il est vrai, mais par des doigts qui s'étaient trop complus à se jeu pour faire autre chose qu'effleurer la véritable musique. Je saurai plus tard si je suis trop sévère.

— Sois-le, mon fils, avec toutes les idées que t'ont apportées ces gens-là. De ta part ni de la mienne cela n'ira jusqu'aux personnes. Il y a eu beaucoup à reprendre dans mes jugemens précipités; sur la dame, par exemple : je m'en accuse avec repentir devant toi, mon enfant. Tu l'as vu; il est possible que tu m'en aies voulu; car peut-être avais-tu aussi un peu de prévention en sens contraire. Oh! j'ai eu d'indignes pensées! j'ai imaginé, parfois, peux-tu croire cela? qu'elle n'était point la femme légitime de celui dont elle porte le nom. Il faut être abandonné du ciel pour se livrer à de pareils soupçons! mais il y avait dans leurs manières je ne sais quoi d'inquiet, de contraint, surtout de son côté à elle, qui suggérait cette idée absurde. C'était surtout alors que je craignais qu'elle ne voulût s'emparer de toi.

— De moi! qu'en ferait-elle?

— Enfin, laissons la; laissons jusqu'au souvenir de ces occasions de méchanceté.

— Oui, ma bonne mère, et que la joie de ce que nous sommes l'un pour l'autre absorbe tout, efface tout! Vois! si j'avais des torts envers ton pieux amour, je te les cacherais pour ne plus t'affliger : je serais sûr que Dieu me les pardonne! Car il y a une chose plus

difficile que d'avouer une faute contre le cœur qu'on chérit, c'est de la lui céler pour l'épargner, de se refuser un pardon qui ferait du bien, mais qui tomberait avec des pleurs.

— Que veux-tu dire?

— Rien. Ne t'inquiète plus pour moi, bonne mère, au sujet de ceux qui sont partis. Le scorpion a écrasé lui-même sa tête sur la blessure pour la guérir. Ils ne sont plus rien dans notre vie; et, quant à la leur, ne savons-nous pas que celui qui sème le vent recueille la tempête? Voici la lettre que Mme de Flers m'a laissée: veux-tu la lire? charge-toi de la brûler ensuite. Il est inutile que personne voie jamais cette lie du fond de la coupe, ce don amer de ceux que nous avons aimés.

« Mon cher Monsieur,

» Au moment d'un départ dont vous blâmerez peut-être la précipitation, je veux vous dire encore: merci pour tout ce que je vous dois. Nulle part, croyez bien que je le sens, nous n'eussions trouvé des procédés aussi soutenus, aussi délicats, ni tant de choses aimables parmi tant de choses utiles. Outre tout cela, et mille sujets de gratitude pour lesquels M. de Flers s'associe à ma reconnaissance, j'aurais en particulier à vous rendre grace de vos bons offices d'hier. Il m'eût été doux de causer avec vous de mon bonheur retrouvé, comme je l'avais fait du bonheur perdu. Que j'étais absurde, enfant, déraisonnable! J'ai peine à me comprendre moi-même, et je vous dois des excuses d'avoir réussi à vous faire prendre tout cela au sérieux. Vraiment je m'en veux, et à moi seule, croyez-le bien, de nos extravagances: il y en a eu de plus d'un genre, mais je n'en vois aucune dont il faille se souvenir, aucune de grave.

» Ce qui l'est bien davantage, et ce que je voudrais oublier aussi, c'est l'effrayant spectacle de ce matin, et le malheur que j'ai d'avoir prononcé trop haut d'imprudentes vérités. J'en serais au désespoir si je ne pensais qu'après tout, la pauvre fille est bien heureuse de ne plus souffrir, et qu'enfin, ce fatal événement, elle l'aurait accompli tôt ou tard de la même façon, poussée par sa mauvaise fortune et sa plus mauvaise tête. Mais l'horreur d'une telle vue est inexprimable, et c'est elle qui me chasse. La mort est toujours une fort vilaine figure à entrevoir et, de près surtout, ainsi, c'est d'un effroi qui dépasse les forces humaines. Votre mère ne veut pas

descendre avec nous : j'admire son courage, ou la force de ses nerfs, sans être digne de l'imiter. Je ne respirerai que lorsque rien autour de moi ne me rappellera ce corps vivant et cette chair meurtrie. C'est épouvantable! Si j'y pensais deux heures de suite j'en deviendrais folle aussi, ou j'en mourrais. Il n'y a que la fuite contre les maux de ce monde.

» Je suis même toute troublée en vous écrivant, et vous me pardonnerez l'incohérence de cet adieu, auquel vous mettrez, pour être juste, toute la cordialité possible ; même l'espérance lointaine d'un revoir vers lequel j'aime à tourner mon esprit fatigué et rembruni par tant de peines accumulées. Lucie a bien fait de se soustraire aux siennes, croyez-le! A quoi bon souffrir! Le préjugé contre le suicide est aussi l'un des plus stupides et des plus répandus, parmi ceux qui ont arrêté l'essor de la liberté humaine ; mais je ne doute pas que vous ne l'ayez. Considérez pourtant ce qu'aurait été l'existence de cette fille, à charge à elle-même et aux autres. Quelle satisfaction en pouvait-il résulter pour un Dieu que vous reconnaissez comme bon, que vous proclamez sage et clément? Non, non, c'est une folie que de contester à l'homme (et même à la femme) le droit d'abréger ses douleurs par un parti courageux et définitif. Après ce pas là, du moins, il n'y a plus à revenir en arrière, il n'y a plus à craindre les malheurs connus, c'est quelque chose.

» Pour moi, si jamais.... (et qui sait? quand je serai lasse et vieillie!), je ne choisirais pas un de vos affreux rochers, ni des témoins à deux pas. C'est immonde. Il faut avoir des égards pour son prochain. Ah! le seul souvenir de cette scène me soulève le cœur de répulsion. Il faut bien que cela soit, puisque je pars sans vous revoir, et n'ignorant point que vous allez me trouver légère. Que voulez-vous? rester ici? vraiment je ne savais à quoi je vous serais bonne ; et j'étais sûre que je n'y passerais plus une nuit sans avoir des sensations mortelles. Il le fallait donc. Pourquoi quereller la fatalité! Adieu.... »

CHARLES AUTIGNY.

POÉSIE.

LES CERISES DE MA GRAND'MÈRE.

—

Quand ma grand'mère se fit vieille,
Elle abandonna tout son bien,
Prés et moissons, vignes et treille,
A ses enfans, sans garder rien,

Rien qu'un verger de quelques toises,
Borné par un buisson d'osiers
Et par un bouquet de framboises,
Mais planté de deux cerisiers.

Et ma grand'mère, le dimanche,
Me disait, quand j'allais la voir :
« Tiens! je te donne cette branche;
» Mais doucement! tu pourrais choir. »

Bien haut la grappe luisait-elle,
Tombait-elle trop de côté,
Ma grand'mère tenait l'échelle,
Puis je restais en liberté.

Je vous laisse à penser la joie
De saisir le rameau flottant.
Non, sur les hauts remparts de Troie,
Ulysse n'en eut pas autant!

Et maintenant que, solitaire,
Je vois grandir l'ombre, à mon tour,
L'ombre de mes pas sur la terre
Où cesse de grandir mon jour,

Lorsqu'au printemps, dans le feuillage,
Une cerise qui mûrit
Se penche à son dernier étage,
Et me défie et me sourit,

Je revois soudain ma grand'mère
Avec ses yeux noirs, attristés,
Me suivant dans la vie amère,
Que j'essayais à ses côtés.

Je la revois! Elle est assise
A sa fenêtre où, du jardin,
Le long de la muraille grise
Monte, pour elle, un romarin.

J'arrive, j'entre : elle me presse
Dans ses vieux bras si caressans,
Et m'interroge avec tendresse,
Et m'inspecte dans tous les sens.

M'a-t-on grondé dans la semaine?
Suis-je propre, doux et soumis?
Ou bien, quel lutin se démène
Dans ma cervelle et mes habits?

Ainsi disant, on s'achemine,
Elle à pas lents, mais droite encor;
Et nous prenons, de la cuisine,
Par l'obscur et long corridor.

Voici la cour, voici la grange,
L'échelle est là, dans ce recoin.
Nous la dressons : elle l'arrange
Avec grand'peine, avec grand soin.

Je pose un pied, puis l'autre, et saute
Un échelon .... j'en saute deux.
Plus la cerise est rouge et haute,
Plus je l'appelle et je la veux.

Je m'élance, je tiens le faîte,
Je plonge au loin sur les prés verts,
Et je ceins, sur ma jeune tête,
Pour couronne les cieux ouverts.

Plus haut! plus haut! la terre est belle.
Je la domine, j'en suis roi......
Mais tout à coup tremble l'échelle,
Et mon rêve tombe avec moi.

J. O.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

—

OCTOBRE.

Il n'y a rien, et rien de moins en moins en littérature. On ne dira pas de cette saison qu'elle a porté une grande moisson de poètes (*magnum proventum tulit*); évidemment il faut que les dernières générations qui ont donné aient été un grand effort pour que la nature se repose ainsi; il faut que les années d'auparavant aient tout pris, et nous finirons par croire que 1829 fait époque. Le seul point d'espérance, le seul *grain* orageux ou plutôt lumineux qui s'aperçoive à l'horizon et en rompe la monotonie, est l'*histoire du Consulat* de M. Thiers, laquelle décidément s'imprime, et dont les trois premiers volumes (contenant cette histoire du Consulat tout entière) paraîtront ou à la fin de l'année ou tout au commencement de l'autre.

Que dire du menu butin littéraire qu'on pourrait glaner çà et là? de pures vétilles. A propos du cœur de saint Louis et de cette discussion entre M. Letronne et ses adversaires, un journal citait dernièrement le mot de Schlegel. Le grand critique de Bonn écrivait à M. Letronne, pour toute réponse au livre qu'il avait reçu de lui, quelques vers français dont on cite les deux premiers :

> On a donc retrouvé dans la Sainte Chapelle
> Le magnanime cœur du perruquier *l'Amour*.....

Schlegel sait son *Lutrin*. C'est une jolie plaisanterie, et très-fran-

çaise [1]. — Dans une des dernières séances publiques de l'Académie des Inscriptions, M. Monmerqué a lu ou plutôt a dû lire (car le temps l'en a empêché) une dissertation historique assez piquante *sur le sort du petit roi Jean Ier*. Ce petit roi de France, fils posthume de Louis-le-Hutin, ne vécut que peu de jours; lui mort, le trône appartenait naturellement à Philippe-le-Long, l'aîné de ses deux oncles. Il résulte des documens de M. Monmerqué, puisés surtout à des sources italiennes et dans une charte du tribun Rienzi, il résulte aussi de ses inductions, d'ailleurs assez obscures et timidement déduites, que cet enfant pourrait bien n'être pas mort au moment où on l'a cru, qu'il y aurait eu substitution pour le soustraire aux intentions funestes des intéressés et de la comtesse d'Artois particulièrement : « Qui ne reculerait (écrit M. Monmerqué, » qui ne recule que par politesse) devant ce fait et ses conséquen- » ces? Philippe-le-Long, Charles-le-Bel, Philippe de Valois et » toute cette branche des Valois .... n'auraient régné que par le » droit d'une ancienne possession; et cette immense irrégularité » se serait prolongée jusqu'en la personne d'Henri III : ce ne serait » qu'Henri IV qui, descendu de Robert de France sixième fils de » Louis IX, aurait enfin fait rentrer la couronne dans la lignée » directe du saint roi. » Le fait est qu'une quarantaine d'années après la mort ou la prétendue mort de ce petit roi Jean, parut en Provence un aventurier qui se donna pour lui, qui raconta toute une histoire romanesque à laquelle plusieurs puissances et personnages politiques d'alors ajoutèrent foi, notamment Rienzi. Voilà un beau champ ouvert aux amateurs du scepticisme historique.

— A propos de M. Monmerqué, il vient de publier dans les *Débats* (du 4 octobre) un petit billet italien (inédit) de Mme de

[1] « Un des plus grands littérateurs de notre temps) dit à ce sujet la *Revue* » *Archéologique* du 15 septembre) le traducteur de Shakespeare, de Calderon, » du poëme sanscrit du Ramayana, le grave Aug.-Guill. de Schlegel, fait en ce » moment circuler en Allemagne et à Paris, une pièce de vers *français*, où il » s'amuse à soutenir que le fameux cœur est celui du perruquier *l'Amour*, en- » terré là clandestinement par *Anne sa perruquière*, comme l'appelle Boileau. »

Ce n'est pas tout à fait exact, Schlegel ne fait rien *circuler*, mais M. Letronne, comme nous venons de le dire, a reçu de lui pour toute réponse quelques vers, du reste assez mauvais, mais dont les deux premiers sont piquans et dont l'idée est drôle.

Sévigné [1] et un autre de Mme de Grignan. Nous raffolons plus que jamais de ces petites trouvailles et nous appelons bijoux les moindres chiffons, comme des gens dont le grand siècle est déjà loin. Nous devenons, si nous n'y prenons garde, *badauds* comme des Bysantins.

— On vient de publier dans le format-Charpentier une traduction assez complète (bien plus complète que celle déjà donnée par M. Michelet) des *Propos de table* de Luther. On ne saurait rendre l'effet que produisent en français ces plaisanteries parfois plus que rabelaisiennes et si chères aux premiers disciples du grand réformateur. — Luther, O'Connell, — propos de table, propos de meeting, — bouffonnerie, grossièreté, nationalité, religion, éloquence .... tout cela correspond assez chez tous deux, qu'en dit le lecteur? et l'un peut aider à expliquer l'autre.

— M. Audin, catholique zélé, qui a déjà donné une histoire (très-partiale) de Luther et de Calvin, vient de publier celle de *Léon X*: ici il est plus intéressant parce qu'il apporte, au milieu de son flot de louange, quantité de rengeignemens puisés aux sources italiennes, bien que sans y joindre aucun contrôle de critique. Mais le livre se lit avec intérêt, et le côté littéraire de l'époque est assez vivement rendu.

— Les poètes émérites continuent de ramasser leurs vers, de faire leur *gerbe*, ou tout simplement leur *botte*. M. Paulin Limayrac vient de consacrer un article des *Poetæ minores* (qualification qui les fait crever dans leur peau) à deux poètes déjà sur le retour, M. de Latouche et Jules Lefèvre.

Latouche est l'éditeur premier d'André Chénier; il aurait bien voulu passer tout bas pour n'y avoir pas nui et pour en avoir fait plus d'un vers. Mais depuis qu'on connaît les siens propres, il n'y a plus moyen de se faire illusion. Les amis de Latouche ont, pen-

[1] En voici le plus joli trait :

« Fratanto diro à V. S. illustrissima ch'andai hier sera al ballo. Lampeggiavano meravigliosamente i begli occhi della presidente, di cosi leggiadra statura. Non so daddovero se tutti gli strali avventati da lei fossero indirizzati nel bersaglio, so pure ella non havere havuto pansiero di scoccar a voto. »

« Je dirai en attendant à votre illustrissime seigneurie que j'ai été au bal hier au soir. Les beaux yeux de la présidente, à la taille si gracieuse, jetaient de merveilleux éclairs; je ne sais, à la vérité, si tous les traits lancés par elle avaient un but; mais je sais bien que son intention n'a pas été de les décocher en vain. »

dant des années, raconté à l'oreille des crédules toutes sortes de petites historiettes sur ce Chénier-Latouche. Béranger qui aurait autant aimé qu'on n'admirât pas si fort André Chénier (c'est une petite faiblesse chez un grand poète) se faisait volontiers sous cape l'écho de ces inventions très-flatteuses pour l'éditeur. Par malheur Latouche a publié, pour son compte, des vers distingués sans doute, mais maniérés, obscurs, tortillés, qui le remettent à sa place d'homme d'esprit à qui l'instrument est décidément rebelle. C'est un homme qui aurait pu, avec plus de travail et un meilleur esprit, jouer un rôle remarquable dans la littérature. Il a ou il avait des éclairs de nouveauté, de passion, des étincelles d'originalité, surtout une foule de traits heureux, spirituels, malins, de mots qu'il arrange, qu'il aiguise, même lorsqu'il les emprunte. Car Latouche manque d'invention et emprunte le plus souvent. Il a emprunté (pour ne pas dire plus) à Hoffmann, alors peu connu en France, un conte qu'il a intitulé *Olivier Brousson* sans dire d'où il l'avait pris. Il a emprunté à la correspondance de l'abbé Galiani avec Mme d'Epinay le sujet et le cadre de sa correspondance romanesque de *Carlin* et de *Ganganelli*. Il a même emprunté à Millevoye ce trait malicieux qui termine une Epître à un poète-amateur; (ce dernier avait demandé bonnement à Latouche une préface en vers pour mettre en tête de son recueil de poésies, et le malin introducteur-mystificateur lui disait :)

Imprimez-les vos vers et qu'on n'en parle plus !

Latouche s'est rendu célèbre dans la littérature d'il y a quinze ou vingt ans par une foule de traits pareils, malicieux et même (quelques-uns disent) méchans : il a drapé les ridicules de la jeune Ecole d'alors dans un article critique intitulé *la Camaraderie;* mais il a oublié de dire que ces ridicules de coquetterie et de cajolerie poétique, il les avait autant que personne partagés, caressés, — sauf à les dénoncer ensuite avec esprit, avec fiel aussi et âcreté. Latouche a publié autrefois *Fragoletta*, roman brillanté et lascif, et dans les derniers temps une foule de romans politico-républicains qui n'ont eu aucun succès. Il habite volontiers dans le petit hameau d'Aulnay où demeura autrefois Châteaubriand; et il s'intitule *le Paysan de la Vallée au loup*, jouant ainsi au *Paul-Louis vigneron* et se croyant un *Paysan du Danube*. Au plus fort de ses affectations rustiques, il rédigeait le *Mercure de France* ou le *Figaro*.

Puisque nous en sommes à cette histoire ancienne, il faut achever. Nos documens sont bons, et nous-même nous n'avons sur plus d'un point qu'à consulter nos anciens souvenirs. Ce sont d'humbles *post-scriptum* à ce qu'on imprime à Paris. — Jules Lefèvre est un poète qui mérite des égards, de la considération : il a quelque chose d'élevé, le culte de la muse et des nobles sentimens, mais on n'a jamais rien vu de plus fatigué ni de plus manqué en général que ses efforts poétiques. Comme il est très-érudit, il ramasse, traduit, combine des vers et des images de tous les côtés de l'horizon ; jamais rayons n'arrivèrent plus brisés que les siens à l'œil du lecteur. Le vieux Du Bartas est un cristal limpide auprès de lui. Jules Lefèvre date de 1820 ou 1821 ; il fut l'un des premiers débutans de cette génération, et il en est toujours resté l'un des plus méconnus. Un de ses premiers poèmes avait pour titre *le Clocher de Saint-Marc* : on a dit plaisamment que ce clocher lui était tombé sur la tête, et pour comble de malheur ce fut sans bruit. C'est de lui ce vers naïf et accablé :

Il est dur d'être seul à sentir son génie.

Il en a fait bon nombre de mémorables et qui le peindraient dans sa nature distinguée, laborieuse et malheureuse :

La rose a des poisons qu'on finit par trouver,

et encore :

On meurt en plein bonheur de son malheur passé.

Son recueil énorme et magnifiquement imprimé prépare, par ses obscurités, ses enchevêtremens et ses prétentions de style, bien des tortures aux *Saumaise futurs*, si tant est qu'ils veuillent s'y appliquer comme à l'un des classiques florissans en 1844.

Un autre poète, moins docte, plus facile et souvent aimable, Ulric Guttinguer, connu de nous pour avoir chanté autrefois notre lac, et qui vient aussi de rassembler ses vers en un seul volume sous ce titre *les deux Ages*, cite, dans sa préface que nous avons sous les yeux, un passage de Jules Lefèvre, en l'accompagnant d'éloges qui prouvent au moins que tout n'est pas épine dans le sentier : il accorde sans hésiter à son confrère non-seulement la conscience poétique noble et puissante (ce qui n'est que juste), mais encore le *génie intime et pénétrant*. — Nous ne nous char-

geons que de noter en courant : les Aristarque de l'avenir décideront.

— M. G. de Molènes continue dans les *Débats* (du 8 octobre) ses feuilletons sur ou contre Mérimée dont le *Semeur* dans les derniers temps a si judicieusement parlé, et que M. Vinet, dans son cours, a qualifié *cet esprit exquis et dur* [1] : c'était bien la peine à M. de Molènes de s'ériger en juge si sévère et si tranchant des hautes qualités de Mérimée pour venir donner soi-même dans des affectations d'immoralité, comparer tout d'abord les femmes à des *chevaux du bois de Boulogne*, et finir par citer des vers de la *Pucelle*. Ces jeunes auteurs ont de l'esprit, mais absence complète de naturel. Ils se croient les fils de Voltaire, et ils ne sont que les imitateurs d'Alfred de Musset.

— *Mlle de la Seiglière*, roman de Jules Sandeau, dans la *Revue des Deux-Mondes*, plait généralement et réussit. — Le *Juif errant* achève de révolter. — De tous les feuilletonistes-romanciers, c'est encore Alexandre Dumas qui l'emporte pour le quart-d'heure, avec sa verve intarissable et son entrain, du moins amusant. Il emprunte, il copie ses histoires de partout, mais il les copie d'une encre coulante et d'une plume rapide. Voir ses feuilletons des Débats.

— On vient de recevoir à la Comédie française une comédie intitulée *la femme de quarante ans* d'un M. d'Onquaire ; on en attend beaucoup, et on se demande si ce n'est pas un auteur comique qui nous vient : *Di omen... advertant!*

— La *Presse* a publié dans son numéro du 1er octobre une lettre de Volney à Bonaparte sur sa santé ; cette lettre doit être de peu postérieure au retour de l'expédition d'Egypte. Le général irrité, ambitieux, malingre, suivait un mauvais régime, et Volney se fait son médecin conseiller. Volney, esprit exact et ferme, était fort plat courtisan. Lemercier (Népomucène) racontait l'avoir vu, après un dîner chez Bonaparte, et tandis que celui-ci causait, l'arrêter par le bras au moment où il allait boire son café trop chaud, prendre la tasse, la poser sur un guéridon, et, de temps en temps, quitter la conversation pour s'assurer du degré de chaleur de la

[1] Voir, dans notre livraison d'avril de cette année, p. 218, l'article : *Coup-d'œil sur la littérature de la restauration*. — Celui du *Semeur* est intitulé : *les nouveaux académiciens*.

tasse, puis la rapporter au général qui avait continué de causer avec feu sans trop s'apercevoir de ce manége. — La lettre publiée rentre bien dans le sens de cette anecdote. Elle contient d'ailleurs des traits assez curieux :

« 26 frimaire,

» Général,

» Je ne puis me dispenser de vous faire sur votre santé des observations d'autant plus importantes que sans les forces physiques les forces morales ne peuvent résister, et que le maintien des forces physiques est un art compliqué de faits et de raisonnemens trop souvent méconnus ou ignorés par des esprits instruits et forts sur d'autres sujets. J'en ai vu un exemple frappant dans Mirabeau, qui, faute d'études et de connaissances dans la physique en général, et surtout dans celle du corps humain, commit des erreurs de régime dont je lui annonçai pas à pas les conséquences, trop tôt vérifiées par l'événement.

» ..... Vous pensez avec raison que je ne dois pas ces réflexions au hasard; et en effet, vous ayant trouvé hier plus triste que je ne vous avais encore vu, j'ai assiégé de questions Mme Bonaparte et votre chirurgien : il en résulte pour moi que vous concevez sur votre santé des soucis prématurés à certains égards : — que vous admettez des alarmes qui, pour être fondées sur l'attachement, n'en dérivent pas moins d'un défaut de connaissances, et ne méritent pas plus de crédit en médecine que vous ne leur en accorderiez sur des objets militaires; — je ne sais si vous avez l'opinion de Mirabeau, qui disait « que le corps était le cheval de l'esprit, et qu'il ne fallait, pour le mener, que des éperons et de l'avoine. » Mais ce cas ridicule même admis, il n'en est que plus évident que le cheval peut devenir *fourbu*, si l'on excède la mesure de ses forces. Or, depuis trois semaines ou un mois, vos veilles, vos boissons spiritueuses, vos alimens stimulans excèdent la mesure au moins de vos habitudes; et cela d'abord suffit pour tout troubler. En vain êtes-vous sobre sur la quantité, si vous ne l'êtes pas aussi sur la qualité.....

» ..... Chacun de nos alimens a sa manière propre d'agir sur nos organes; les corps farineux, muqueux, sucrés, sont nutritifs; les spiritueux, résineux, salins, extractifs même, sont purement stimulans : ils portent partout l'action qu'ils exercent sur les nerfs délicats de la langue, et quoique moins sensibles, toutes les parois des vaisseaux et des viscères agacées par leur feu, font effort pour les dépenser. — La circulation s'accélère et devient fiévreuse, la transpiration est petite et brûlante. — En Egypte, son abondance dégageait tout : ici, avec notre froid humide et notre peau serrée, le feu reste concentré; tout le système vasculaire mis en concentration fait effort. — Les parties molles y cèdent; les fluides s'y engagent et ne peuvent plus s'en retirer.... — Les alimens mal broyés, car vous mâchez à peine, ne trouvent point dans l'estomac l'eau suffisante à les dissoudre, et qui en ferait une bouillie qui résorberait tous les vaisseaux sympathiques. — Au contraire, ils y trouvent du vin, du café, du punch, qui les préservent de dissolution et en font une *pâte à eau-de-vie*. ...

» Cette pâte s'échauffe, fermente, irrite les nerfs de l'estomac, affecte la tête, rend la paume de la main chaude et les pieds froids, le creux de l'estomac douloureux.....

» Ne passez pas à l'excès inverse, qui est l'erreur des médecins de France, lesquels avec leurs eaux de veau ou de poulet jettent subitement dans l'affaissement et l'atonie. Rentrez dans vos habitudes ; ne veillez plus sous peine de la vie, car le sommeil est la plus heureuse des fonctions, et *les veilles sont une fausse arithmétique du temps*. Dormez de 11 à 6 ou 7 ; dormez la nuit et non le jour.

» .... Je finis, mais je répète : « N'admettez à vous conseiller médecine que gens qui s'y entendent, comme vous n'admettez à parler guerre que les tacticiens. » Je ne sais rien de ce dernier article, et n'ai garde d'en rien dire ; mais, comme j'ai mes preuves acquises dans l'autre, je vous prie de m'y maintenir *conseiller*.

» VOLNEY. »

« Tous ceux qui l'ont entendu en tremblent encore, » a dit M. Michelet de M. Adolphe Monod [1]. Une rare puissance, en effet, distingue l'éloquence chrétienne de ce prédicateur. Dernièrement nos temples de la Suisse française en ont été remués comme on ne peut l'être que par une supériorité qui satisfasse également la piété et l'esprit, qui émeuve à la fois, si l'on peut dire, l'intelligence et la conscience.

Le protestantisme, s'adressant avant tout à l'individu, n'agit pas plus qu'il ne s'appuie essentiellement sur les masses. Il fait ainsi peut-être à ses orateurs une position désavantageuse à certains égards, ou, pour mieux dire, il leur donne une tribune moins brillante et moins haute, il tient moins compte de l'art que des résultats, de l'éloquence que de la vérité. Cependant, même au point de vue d'une grande prédication populaire, il a ses noms à mettre à côté de ceux dont le catholicisme se vante à bon droit. Dans ce moment même, pour ne citer qu'un exemple, en France il peut opposer à M. de Ravignan M. Adolphe Monod et, sur plus d'un point, tirer avantage de la comparaison. Nous avons déjà parlé du premier dans cette *Revue* et rendu un sincère hommage à son éloquence, à ses convictions, à son dévouement. Aussi ne songeons-nous point à presser davantage les rapprochemens entre deux hommes si divers d'ailleurs par le genre de talent et par la position. Nous voulons simplement voir aujourd'hui, dans M. Monod, l'un des types actuels les plus accomplis de l'orateur chrétien tel que l'entend la Réforme, un type aussi de ces prédicateurs

[1] *Histoire de France*, V, 212. — M. Michelet caractérise encore ainsi M. Monod : « Un prédicateur d'une imagination grande et terrible. » *Imagination :* était-ce bien le mot, en parlant d'un orateur qui, assurément, ne voit pas dans les sujets qu'il traite des *images*, mais les plus fortes réalités ?

uniquement évangéliques qui s'en allaient de lieu en lieu remuant les églises, appelant les âmes à Dieu et à Dieu seul, et les laissant après eux, sinon changées, du moins toutes saisies de ce redoutable, mais salutaire appel.

L'éloquence de M. Monod a, en effet, ce double caractère, d'une individualité qui ne la rend que plus généralement humaine, et d'une franchise qui sait dire et faire entendre toute la vérité. Son argumentation est directe et pressante; il lutte avec la conscience des auditeurs comme Jacob avec l'ange, sans lâcher prise. Sa parole, variée autant qu'incisive, retient l'attention, la fixe, et ne lui permet aucune fuite, aucun détour. Improvisées comme par le sentiment même de ceux qui les écoutent, ses inspirations vont juste assez loin et assez profond pour tout ébranler dans le cœur sans y rien heurter. Elles reproduisent fidèlement dans tout leur mystère ces grandes vérités de la foi qui, pareilles à la colonne que suivaient les Israélites au désert, sont tour à tour lumière ou obscurité, vie ou mort, soutien de l'âme fidèle sur les abîmes de l'infini et de l'invisible, ou, pour la raison impuissante, dans cet invisible et cet infini, des abîmes de plus. Il ne déguise, il ne ménage rien; mais, comme il ne veut ni expliquer l'inexplicable, ni le fausser, ni le restreindre par des vues particulières, qu'il le prend tel qu'il est sans le taire ni l'arranger à sa guise, qu'il y cherche toujours le côté applicable et réel, une leçon et non un système, qu'il n'en disserte pas, mais qu'il vous y rappelle et vous y montre à vous-même, il fait beaucoup mieux accepter les vérités les plus terribles que ceux qui stérilement vous en écrasent, ou ceux qui se figurent vous les aplanir en les amoindrissant. Et pourtant ce n'est pas la force, la terreur même au besoin, qui manquent à cette éloquence. Bien au contraire : la sévérité, l'énergie en sont peut-être le trait le plus saillant, le caractère propre et distinct. L'onction sans doute y est jointe, autant d'onction qu'il en faut pour que la force ne détruise pas elle-même son effet; mais on sent que c'est moins là le don naturel, et davantage le don acquis, le fruit plus secret et plus admirable de la charité et de l'humilité.

Tel est donc le privilége du talent uni à une piété, à une foi profonde qui l'inspire, le développe, le cultive, pour ainsi dire, sans s'en douter, le complète en l'épurant. C'est cette union aussi qui, mieux que tout système, place et retient chaque vérité particulière dans la vérité centrale, chrétienne et divine. M. Monod, comme il le fait volontiers, aborde-t-il son sujet, ou plutôt l'âme de ses auditeurs, par quelque point inattendu et en apparence inabordable, on est sûr néanmoins de se retrouver bien vite avec lui au point suprême et au seul, au véritable sommet. Il semble vraiment que sa pensée se meuve aussi librement dans l'évangile, que sa parole dans une forme irréprochable, élégante et simple.

Mais qu'on ne s'y trompe pas! Si l'improvisation de M. Monod est plus chaleureuse, plus heureuse et plus correcte que la plupart des sermons écrits, c'est qu'elle renferme, en réalité, plus de soin, plus d'art, plus d'étude préparatoire et de science générale; c'est qu'elle est le fruit d'une méditation incessante pour s'emparer pleinement d'un sujet et en pouvoir disposer au besoin de toutes les manières. Elle montre ainsi un homme pénétré de la sainte dignité de son ministère jusqu'à l'entourer de toutes les ressources de l'intelligence humaine, et M. Monod ne croit point que parler de la part de Dieu, donne droit à un brevet de laisser-aller, d'imperfection de pensée ou de langage. Sans doute des dons naturels très-rares ont facilité pour lui l'exercice de ce talent d'orateur chrétien qu'il possède à un si haut degré : mais combien d'autres l'ont enfoui, ce talent! combien surtout qui, satisfaits d'une supériorité incontestable, d'une action estimée suffisante, n'auraient pas songé à l'élever encore à un tel point par tout ce que le travail y peut ajouter! Il faut insister d'autant plus sur cela, dans notre pays, que la tendance y est plus forte à confondre l'improvisation qui résulte d'une préparation continuelle, avec l'improvisation qui ne se prépare jamais. Il est d'autant plus permis de le faire à propos de M. Monod, que rien n'est plus dépourvu de prétention, plus fidèlement, et plus simplement chrétien, moins ambitieusement étudié enfin que cette prédication. Sa solidité convaincante, n'est égalée que par la lucide et entraînante élégance de ses tours, de ses formes et par son irréprochable audace. Il serait difficile de dire plus juste, plus hardiment, ni avec une grace plus correcte, des choses qui semblent créer elles-mêmes leur langage sans que ce langage cesse d'être le français classique, le français pur et harmonieux. Même dans les traits les plus inattendus, jamais rien de heurté, de bizarre; une originalité qui vous tient en éveil, mais qui ne cherche point à vous étonner et vous laisse plutôt charmé que surpris; de grandes hardiesses, mais amenées ou à l'instant rachetées avec bonheur; quelque chose de singulièrement dramatique, des mouvemens, des portraits, des dialogues, mais rien de théâtral; quelque chose aussi de continuellement direct, mais qui vise à l'action et non pas à l'effet. Telles sont les principales qualités qui nous ont frappé dans la prédication de M. Monod. On pourrait lui reprocher peut-être le retour un peu fréquent de certaines formes oratoires, naturelles et commodes, mais trop vives pour être jamais prodiguées; peut-être aussi la fermeté, la vigueur, chez lui, dominent-elles encore trop la chaleur et l'émotion. Mais, pour faire la part de la critique, il faudrait avoir voulu faire un éloge, et nous n'avons voulu qu'exprimer des réflexions qui sont dans la bouche de tout le monde, que raconter, en quelque sorte, l'impression laissée parmi nous par un si beau et si rare talent : c'était risquer ou plutôt être sûr de déplaire à celui qui le possède,

mais il nous le pardonnera, en considération du but utile qui nous a guidé.

Au milieu du besoin d'association intellectuelle et patriotique qui provoque en Suisse, depuis le commencement de ce siècle, tant de réunions diverses, on pouvait s'étonner que le clergé protestant de la Suisse française demeurât en arrière, et parût vouloir de plus en plus se renfermer dans l'isolement cantonal. Le mouvement qu'auraient pu, il y a une dizaine d'années, imprimer de ce côté-là aux esprits les divers jubilés de la réforme, n'avait pas suffi pour rapprocher intimement ceux-là même qui sentaient avec le plus de vivacité les avantages d'efforts mis en commun et de rapports habituels. Peut-être alors était-il encore trop tôt pour qu'une association pacifique pût s'ouvrir sous de favorables auspices : les difficultés confessionnelles et les divisions dogmatiques étaient trop à l'ordre du jour. Aujourd'hui, le moment semble venu, et quelles que soient les causes qui ont amené ce résultat, nous sommes heureux de constater la réunion qui a eu lieu à Neuchâtel le 18 septembre, comme la marque d'un réel besoin de rapprochement, et la garantie de rapports futurs, dont la durée ainsi que l'utilité ne peuvent plus être révoquées en doute.

Cette réunion a eu lieu d'après le désir manifesté dans la portion du clergé vaudois la plus rapprochée de Neuchâtel. Elle a compté dans son sein plus de cent ecclésiastiques, parmi lesquels, outre le canton de Vaud, Berne et Fribourg avaient plusieurs représentans. Ouverte avec tout le sérieux et la gravité qui convenaient à une assemblée de ce genre, la séance a été remplie par la discussion pleine de vie et de franchise de l'une des questions choisies pour former le texte des débats. Cette question était celle de l'*opportunité de donner à la lecture de la Bible, sans réflexions ni commentaire, une plus large place dans le culte public.* Comme on pouvait s'y attendre, les délibérations, quelque vif intérêt qu'elles aient constamment présenté, n'ont pu suffire ni à épuiser un sujet semblable, ni à donner une solution définitive à la question proposée. Mais l'abondance des idées, la variété des aperçus, la vigueur avec laquelle ont été également défendus les principes opposés, ont dû éclairer les esprits et mettre à la disposition de chacun de nombreux élémens de conviction, en même temps que la liberté toute protestante de la discussion, la charité fraternelle et cordiale qui n'a cessé de l'animer, ont été pour tous une cause d'édification et de joie.

Il n'est pas dans les habitudes de cette *Revue*, d'entrer dans un compte détaillé de réunions et de discussions de ce genre. Nous nous permettrons seulement une observation générale sur les débats qui ont eu lieu dans la conférence ecclésiastique dont nous entretenons nos lecteurs. Il nous a paru que l'idée de la stabilité et de la permanence du culte, avait été à la fois et la mieux présentée et la mieux accueillie. Nous sommes loin de nier les avantages de cette permanence et de cette stabilité du culte religieux, non plus que les dangers d'innovations indiscrètes, et d'essais intempestifs d'en modifier la forme générale. Mais est-ce que l'on a été assez attentif à distinguer ce qui fait le fond et la forme du culte? A-t-on bien remarqué que l'introduction de la lecture du texte

biblique, de la Parole immuable et éternelle, comme portion constitutive importante du culte protestant, était précisément ce qui pouvait en assurer le mieux la permanence et la fixité? Et en appuyant beaucoup sur cet argument si spécieux, et du reste si solide et si grave, n'a-t-on pas un peu oublié que la prédication, qui forme, comme chacun sait, la portion la plus considérable de notre service religieux, n'avait pas toujours été en rapport avec cette stabilité dont l'idée, nous le reconnaissons, ne doit jamais être séparée de celle du culte public? Depuis la Réforme jusqu'à nos jours, la prédication protestante a traversé peut-être quatre ou cinq phases fort diverses; à l'heure qu'il est, plus qu'à toute autre époque, il règne une certaine confusion dans les idées, les besoins et les exigences relativement à la manière de prêcher : tout ce qui, indépendamment de cette forme temporaire, peut donner au culte un élément nouveau de fixité et de vie, ne mérite-t-il donc pas avant tout d'être sérieusement pris en considération?

Avant de se séparer, les membres de la conférence ont été réunis dans un dîner offert par la Compagnie des pasteurs de Neuchâtel. Le conseil-général de cette ville, ainsi que le Conseil d'Etat, avaient voulu se joindre à elle, pour donner à cette réunion d'ecclésiastiques confédérés, une marque d'intérêt et de bienveillance. Parmi les vœux exprimés dans ce banquet fraternel, celui d'une réunion nouvelle qui doit avoir lieu l'an prochain, sur terre vaudoise, a été si chaleureusement et si unanimement accueilli, que personne n'a pu conserver de doute, quant à l'avantage aussi bien qu'à l'opportunité de relations subséquentes et suivies, entre les ecclésiastiques des différentes portions françaises de la commune partie.

B.

— Le 26 septembre a eu lieu, en présence de nombreux spectateurs accourus de toute la rive du lac, l'inauguration du monument élevé à Frédéric-César de Laharpe, à celui qui, dans les cours, mérita par sa franchise et ses nobles sentimens qu'un puissant monarque, entouré de flatteurs, l'appelât son *fidèle ami*, et qui, dans sa patrie, fut l'un des plus actifs et des plus constans défenseurs de la liberté. On sait que ce monument s'élève à Rolle, sur une petite île artificielle construite dans ce but et aussi pour compléter le port. Il consiste en un obélisque de roc, portant des inscriptions française, allemande et italienne; en outre, le piédestal est orné de quatre beaux médaillons en bronze, œuvre du sculpteur génevois Pradier, lequel a ainsi concouru, avec autant de générosité que de talent, à honorer la mémoire d'un grand citoyen. De la petite île, qui a déjà fait ses preuves contre l'orage, et qui semble jetée en travers des flots comme celui dont elle porte le nom le fut en travers de l'injustice, la vue s'étend et se repose au loin sur l'horizon le plus admirable : sur deux chaînes d'Alpes, celles de la Savoie et du Pays-d'Enhaut dont les lignes, à les voir de ce point-là, se croisent vers les pics des Diablerets par une chute hardie, une entaille profonde. Il y a dans tout ce tableau quelque chose de riant, d'heureux et pourtant d'arrêté et de ferme qui nous rappelait le caractère aimable et bon en même

temps que si fortement trempé de l'homme auquel la petite île est désormais consacrée. Les discours des orateurs qui ont inauguré le monument ont bien fait ressortir ces hautes et rares qualités. M. Juillerat, syndic de Rolle, et président du comité dont le dévouement, la libéralité et les persévérans efforts trouvaient enfin leur récompense dans l'heureux achèvement d'une entreprise si longue et si traversée, a, le premier, pris la parole : il a retracé le caractère de Laharpe avec une justesse et une gravité élégante qui ont charmé tout le monde, mais sans étonner ceux qui avaient pu l'apprécier autrefois comme éloquent prédicateur. Néanmoins, après lui, les députés des deux autres cantons qui reconnurent les services de Laharpe en le nommant leur concitoyen, MM. les colonels Frey-Hérosé d'Argovie et Luvini du Tessin, n'ont point trouvé la matière épuisée ; tant la vie qu'ils avaient à louer fut remplie, tant elle est bien faite pour y puiser à pleines mains ! La parole de M. Luvini, l'un des orateurs populaires de notre Suisse, a dans son accent méridional quelque chose de vibrant qui fait tressaillir et qui achève de donner à ses pensées leur écho dans la foule ; il est loin, d'ailleurs, si nous ne nous trompons, de s'en remettre uniquement au hasard, à l'inspiration du moment, du soin de trouver cet accent populaire, si difficile à bien mesurer. Sans posséder le français comme M. Luvini, M. Frey le parle cependant avec une absence d'embarras qui plaît et qui gagne, avec une sorte d'entrain et d'abondance où la phrase, restée germanique, fait avec les mots un contraste qui finit par ajouter aussi plutôt que nuire à l'effet. D'autres orateurs ont encore pris la parole, soit au pied du monument où un poète génevois, M. John Ruegger, a récité des vers, remarquables par le rhythme, par des descriptions gracieuses et de patriotiques pensées, soit enfin au banquet qui a terminé cette solennité nationale. De nobles vœux, de beaux et touchans souvenirs ont donné aux toasts un caractère particulier d'intérêt et d'élévation.

Les couplets suivans, chantés aussi au dîner, rappellent le caractère populaire de celui en l'honneur duquel ils ont été composés.

LE VIEUX LAHARPE.

Le vieux Laharpe ! ainsi dit avec grace
Le peuple, ami du surnom familier,
Comme il dirait : *le vieux chêne* et sa race,
De ces cœurs forts que rien ne fait plier.
Il est assez de roseaux sur la plage
Qu'au moindre souffle on voit tous se pencher !
Ah ! dans nos temps de faiblesse et d'orage,
Il faut le chêne, assis sur le rocher.

Le vieux Laharpe ! ainsi l'ont vu nos pères,
Antique et pur sous un front de vingt ans.
A notre tour, nous l'avons vu, mes frères,
Jeune de cœur, tout jeune en cheveux blancs.

Et sa mémoire est comme un bel ombrage
Où nos enfans aimeront à marcher.
Ah ! dans nos temps de faiblesse et d'orage,
Il faut le chêne, assis sur le rocher.

Le vieux Laharpe ! un vrai fils d'Helvétie,
Que rien ne doit vaincre et décourager :
Ni, sur les monts, tant de neige épaissie,
Ni cet hiver qui sur tous vient neiger !
Fécond exemple, héroïque héritage
Qu'à nous aussi rien ne doit arracher !
Ah ! dans nos temps de faiblesse et d'orage,
Il faut le chêne, assis sur le rocher.

— Par son originalité, son élégance, et l'effet de sa ligne pittoresque, le pont de Lausanne est devenu un monument, un objet d'art. On vient de le livrer à la circulation. Ce moment d'épreuve où une œuvre terminée subit dans son ensemble l'examen et la critique du public, a victorieusement confirmé les prévisions les plus favorables au grand et dernier ouvrage de M. Pichard. C'est une belle chose, utile et accomplie ; elle achève un des tableaux grandioses de Lausanne et honore le pays.

BULLETIN.

De la religion aux Etats-Unis d'Amérique; origine et progrès des églises évangéliques des Etats-Unis, leurs rapports avec l'Etat et leur condition actuelle, avec des notices sur les communions non évangéliques. Par le Révér. Robert Baird. Trad. de l'anglais par L. Burnier. 1844. Paris, librairie Delay. Prix : 6 fr. 90 rappes (10 fr. de France) les deux volumes.

L'histoire est la préoccupation intellectuelle de notre temps : il interroge le passé, peut-être en vue de l'avenir, de tous les côtés et par toutes les voies. C'est d'autant plus sage à lui que, lancé sur les chemins de fer d'une civilisation de plus en plus uniforme et généralisatrice, il peut profiter de toutes les expériences humaines. N'est-il pas chargé aussi de recueillir au moins les traits et l'image de ce qu'il laisse derrière lui ? — La plus jeune des sociétés organisées du monde moderne, celle qui, en comparaison des autres, semble n'avoir point d'histoire et n'exister que de hier, a pourtant, elle aussi, ses deux siècles d'existence à raconter : période d'élaboration et d'épreuve pour un état de choses qui nous touche d'autant plus qu'il ressemble moins au passé de l'Europe, dont l'avenir, au contraire, à en croire de bons esprits, s'en rapprocherait davantage. Quoi qu'il en soit, un ouvrage qui rassemble tous les faits épars de la colo-

nisation et de la situation religieuse de l'Amérique, est un travail très-important ; il faut remercier M. Burnier de nous l'avoir donné à peu près au moment où l'original paraissait à Glascow et à New-Yorck. Une équité vraie, large et franche chez l'auteur autorise la confiance qu'on doit accorder à l'immense provision de faits dont son livre se compose ; faits bien divisés, clairement énoncés et qui sont fort intéressans, même abstraction faite de ce qu'ils peuvent apprendre sur les questions générales. Pour n'en prendre qu'un exemple, nous citerons dans le chapitre sur les premiers colons français, quelques passages du journal d'une jeune femme, Judith Manigault ; ils donneront une idée de ce que souffrirent les familles calvinistes qui se réfugièrent dans la Caroline, après la révocation de l'Edit de Nantes. « Nous quittâmes de nuit notre demeure, laissant les soldats dans leur lit et leur abandonnant notre maison et tout ce qu'elle contenait. Pensant bien qu'on nous chercherait partout, nous nous tînmes cachés pendant dix jours à Romans, en Dauphiné, chez une bonne femme qui n'avait garde de nous trahir. Nous étant embarqués à Londres, nous eûmes toutes sortes de malheurs. La fièvre rouge se déclara sur le navire. Plusieurs des nôtres en moururent, et parmi eux notre vieille mère. Nous touchâmes les îles Bermudes, où le vaisseau qui nous portait fut saisi. Nous y dépensâmes tout notre argent, et ce fut à grand'peine que nous nous procurâmes le passage sur un autre navire. De nouvelles infortunes nous attendaient à la Caroline. Au bout de dix-huit mois nous perdîmes notre frère aîné, qui finit par succomber à des fatigues si inaccoutumées. En sorte que, depuis notre départ de France, nous avions souffert tout ce qu'on peut souffrir. Je fus six mois sans goûter de pain, travaillant, d'ailleurs, comme une esclave ; et, durant trois ou quatre ans, je n'eus jamais de quoi satisfaire complétement la faim qui me dévorait. Et toutefois, » dit cette femme, dans un esprit d'admirable résignation, « Dieu a fait de grandes choses à notre égard, en nous donnant la force de supporter ces épreuves. » L'auteur ajoute plus bas. « Lorsqu'éclata la lutte de l'Amérique pour son indépendance, le fils de Judith Manigault mit au service du pays qui avait adopté sa mère, la grande fortune qu'il y avait acquise. — L'émigration des Huguenots en Amérique est un des faits les plus intéressans de son histoire. Mais elle commença plus tôt et fut plus considérable qu'on ne le pense généralement. . . . . . Jamais hommes assurément ne reconnurent mieux l'hospitalité qui leur fut accordée. »

Sophie l'Écouteur, critique de mœurs et d'éducation par C. Fry. Traduit de l'anglais sur la sixième édition. 1844. Paris, chez Delay ; Prix : 1 fr. 75 rap.

C'est une bonne fortune, très-rare, que la rencontre d'un livre écrit avec talent, largeur et originalité, quand on parcourt la série des nombreux ouvrages destinés spécialement à la jeunesse. Et quand il s'agit d'ouvrages religieux, on sort peu d'un certain lieu commun, plus ou moins déguisé. Sans vouloir avancer que *Sophie l'écouteur* soit de tout point un chef-d'œuvre, nous le recommandons aux jeunes filles comme possédant un mérite réel qui doit leur être à la fois fort agréable et fort utile. La vie sociale, la vie chrétienne et les individualités humaines y sont reproduites avec une finesse, un discernement et des détails qui en font sortir une leçon souvent profonde et toujours profitable. Les travers de

l'esprit, l'inconséquence des formes que prend souvent la piété, les écueils de l'éducation y sont relevés de près et jugés de haut; mais surtout l'exclusisme, cette plaie mortelle que les systèmes, les convenances, le formalisme et l'uniformité font à l'âme religieuse, l'exclusisme ou, si l'on veut, l'exagération de certains côtés de la vérité. Toutes ces observations de mœurs, où la réalité est, pour ainsi dire, prise sur le fait, sont placées très-agréablement dans des tableaux amusans, dans des récits dont les matériaux sont empruntés, sans y perdre, aux scènes les plus ordinaires. Nous en louerons aussi le style, sur lequel, à notre avis, il est extrêmement essentiel de s'observer avec la jeunesse, puisqu'il s'agit de lui former sainement l'intelligence. Une traduction qui offre, avec le mérite du fond, celui de la forme, acquiert donc une valeur remarquable : celle-ci offre une réunion de qualités propres à développer très-avantageusement chez les jeunes personnes le goût, la réflexion et le sérieux modeste de la véritable piété.

ALLONS FAIRE FORTUNE A PARIS! par l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien*. Publié par la Société pour l'impression de livres religieux, de Toulouse. 1844. Paris, chez Delay; Prix : 55 rap.

Un jeune ménage quitte la province, alléché par ces vagues et vaines images de réussite et d'argent qu'on place maintenant à Paris, comme autrefois dans le pays des fées, où les arbres portaient des fruits de diamant. Tant que dure la petite somme qu'ils avaient apportée avec eux, les deux époux se laissent aller aux séductions d'une vie amusée; ils luttent ensuite, avec quelques chances bientôt perdues, contre la pauvreté, le découragement, la démoralisation, et succombent enfin, après un désespoir tardivement consolé, dans la misère la plus effroyable. Le trait remarquable de cette narration vraie et poignante, c'est d'avoir montré jusqu'à la fin l'illusion mensongère de quelque rêve chimérique qui vient toujours se mettre en travers de la réalité, dans le cœur de ses deux victimes. L'observation est juste; c'est bien là la nature humaine, se servant de la faculté qui peut et doit nous occuper des merveilles de la vie invisible, pour matérialiser encore plus celle-ci, pour détruire dans l'âme les fruits du malheur, l'acceptation, la soumission et la foi qui s'abandonne à Dieu.

GUIDE POUR L'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE MATERNELLE, par J. J. LOCHMANN. Ouvrage destiné à toutes les personnes qui s'occupent de l'enseignement de la jeunesse ou qui s'y intéressent. 1843. Librairie Cherbuliez : à Paris, rue de Tournon, 17; à Genève, rue de la Cité; Prix : 2 fr. de Suisse.

Il y a des esprits, et ce ne sont pas les moins logiques, qui ne parviennent pas à lier indissolublement les formules du langage à celles de la grammaire enseignée par les méthodes ordinaires : pour ceux-là, la grammaire proprement dite reste quelque chose d'appris, d'appliqué après coup, et un peu tard, sur les habitudes et les tours déjà formés de la pensée. A en juger par la simple et imparfaite connaissance que peut donner la lecture d'un travail ingénieux, compliqué, et qui doit surtout être apprécié par l'expérience, l'ouvrage de M. Loch-

mann préviendrait cet inconvénient. Il se place précisément dans la lacune qui existe entre les livres et la vie, entre la langue écrite et la pensée. Il aspire à donner de l'unité à cette première science par laquelle on apprend exactement ce qu'on dit, à la faire sortir toute grande et tout armée de l'intelligence, comme jadis Minerve du cerveau de Jupiter. Certes, la tentative est belle, elle vaut qu'on s'y arrête, qu'on l'examine et qu'on s'y intéresse. Rien de plus facile, d'ailleurs, que d'essayer l'application de cette méthode que le *Guide* démontre avec d'amples et utiles détails. Ils n'ont ni l'aridité, ni la difficulté des règles et divisions grammaticales ordinaires. Ce sont des dialogues, des exercices, des compositions etc., formules qui mettent pour ainsi dire incessamment en jeu, et d'une manière instructive, la langue, ses difficultés et ses constructions, et doivent initier l'élève à l'esprit même et non pas seulement à la lettre de la grammaire.

De l'intervention de l'Etat en matière religieuse, à propos de l'ouvrage de M. Vinet sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Par **Steven van Muyden**, avocat. Lausanne, Georges Bridel, 1844. Prix : 10 batz.

Attiré par la lecture et par la méditation de l'ouvrage de M. Vinet vers l'examen des questions qui y sont traitées, M. van Muyden les reprend par un autre côté : il les envisage au point de vue du droit et les poursuit là, non pas tout à fait aussi loin que M. Vinet, mais dans le même sens. Il montre l'Etat se dépouillant peu à peu de son office de protecteur légal, dont l'intervention doit aller toujours diminuant en matière religieuse, pour faire place à une liberté de conscience et d'action individuelle toujours plus large. Il pense que l'Eglise d'Etat sera abolie, le domaine du droit réduit encore considérablement; mais que, surtout à cause des écoles, et des difficultés que soulève ce sujet si grave de la direction de l'instruction publique dès qu'il s'agit d'avoir seulement des églises libres, la séparation complète de la religion et de l'Etat n'est pas possible. On doit ainsi à M. van Muyden un travail spécial, consciencieux et sérieux, sur une face importante d'une immense question.

Histoire abrégée du moyen-age, suivie d'un tableau chronologique et ethnographique, par M. **Engelhardt**, docteur ès-lettres, professeur d'histoire au collége mixte (gymnase) de Strasbourg. — Strasbourg, F. Lagier, libraire-éditeur, rue Mercière, 10. Paris, Hachette et Roret. 1838.

Ce précis a un mérite essentiel à ces sortes d'ouvrages, mais que tous ne possèdent pas : c'est de l'ordre et de la proportion. Les sujets sont bien distincts; ils n'empiètent pas les uns sur les autres, ce qui est plus rare qu'on ne pense, même dans des livres de classe, surtout lorsqu'il s'agit d'une histoire aussi compliquée et enchevêtrée que celle du moyen-âge. La narration est simple, claire, on pourrait la désirer plus animée, et l'on y voudrait parfois un peu plus de détail ou de nouveauté, sinon dans les faits, dans la manière de les exposer; mais ce défaut tient à la nature de l'ouvrage, qui veut être avant tout un résumé, un guide et nous paraît généralement répondre à ce but. Chaque

sujet principal est accompagné de l'indication des sources, et l'auteur a eu l'heureuse idée de joindre à son travail un *Tableau chronologique et ethnographique du moyen-âge.*

LE CULTE DOMESTIQUE pour tous les jours de l'année, ou trois cent soixante-cinq courtes méditations sur le Nouveau Testament. Par NAPOLÉON ROUSSEL. Paris, librairie Delay. Prix : 5 fr. 25 rappes les quatre volumes.

Adressées aux familles chrétiennes pour y servir de commentaire à la lecture d'une portion de l'Ecriture-Sainte, ces méditations remplacent avantageusement des paroles d'explication ou d'application pratique souvent difficiles à trouver sur-le-champ. Elles ont le mérite de n'entrer ni dans la controverse, ni dans les questions secondaires ou inutiles, ni dans la discussion dogmatique. L'édification, la leçon positive à tirer du texte sacré, tel est le but fidèlement poursuivi. Une grande variété de tours, une vivacité singulièrement propre à soutenir l'attention, la clarté solide des idées, une combinaison enfin de qualités précieuses, rendent ce recueil très-utile et très-recommandable. Nous citerons l'interprétation de ce passage des *Actes des Apôtres* (chap. II, v. 47) sur les premiers chrétiens : *se rendant agréables au peuple.* « Se rendre agréable ne signifie pas ici prêcher l'Evangile, car nous savons qu'annoncer Christ, c'est bien souvent déplaire. Mais cette expression désigne ici plutôt une manière d'agir qu'une action : un service rendu, même avant qu'il soit sollicité ; de la prévenance pour qui n'attend rien de nous ; du support pour qui est exigeant ; de la patience envers les faibles ; un accommodement aux misères de chacun ; ce sourire du cœur, cette main caressante, cette parole douce, et par-dessus tout cette humilité qui permet aux plus petits, comme aux plus méchans, de passer près de vous sans se piquer à l'une de vos prétentions. C'est la bonne odeur de l'Evangile répandue sur tous ceux qui approchent le chrétien, semblable à celle de la modeste fleur qui se cache sous l'herbe et envoie son parfum même à ceux qui la foulent aux pieds. »

EXCENTRICITÉS CHIRURGICALES, ou nouveaux mémoires pour servir à la réforme et au perfectionnement de la médecine opératoire, par MATHIAS MAYOR. — Lausanne, Georges Bridel ; Paris, Labé. 1844.

Ce mémoire sera suivi de plusieurs autres du même genre (au nombre de 13 à 14, nous dit l'auteur) ; ils sont sous presse et ne tarderont pas à paraître. Nous ne saurions mieux faire pour en donner une idée, que de transcrire ici les titres et les épigraphes de quelques-uns de ces nouveaux opuscules que nous promet notre habile et spirituel chirurgien. — ESQUISSE DES PRINCIPES DE LA CHIRURGIE, ENVISAGÉE COMME SCIENCE ET ART. *Divide et impera.* — LA TACHYTOMIE. *Mettons-nous à la place des malheureux que nous amputons. Citissimè, si tuto.* — DE L'EXTIRPATION, DANS L'ARTICLE, DE LA CUISSE ET DU BRAS. *Ses quatre membres bas, il criait encore.* — DES FAITS EN MÉDECINE. *E sempre bene*, etc.

(*La suite du Bulletin au prochain numéro*).

ASCENSION

DU

WETTERHORN.

Les *Excursions* de M. Desor vont avoir un chapitre de plus. Si contrariante qu'ait été l'année pour les amateurs de courses alpestres, M. Desor n'a pas laissé d'y prendre au vol quelques beaux jours pour une ascension que personne n'avait encore, sinon tentée, du moins accomplie. Le récit de cette heureuse expédition doit se publier à Neuchâtel avec une carte et plus de détails que nous n'en pouvons donner ici : il fera la suite et le complément d'un agréable livre, déjà bien connu, quoique encore très-nouveau. En attendant, nos lecteurs apprécieront sans doute, comme elle le mérite, tout l'intérêt de cette narration simple et vraie, qui transporte la pensée sans fictions, sans contre-sens et sans secousses dans les grandes scènes de la nature.

C'est avec quelques amis et six guides que l'intrépide naturaliste se met en marche, par le premier jour de soleil qui vint luire au glacier de l'Aar : celui-là même qui fit réussir la troisième tentative de MM. Martins et Bravais pour atteindre la cime du Mont-Blanc.

Les Wetterhörner, dit M. Desor, forment, comme tout le monde sait, l'aile droite de cette rangée de hautes sommités qui, vues de la plaine entre Berne et Neuchâtel, constituent ce qu'on est convenu d'appeler la chaîne des grandes Alpes bernoises. Orographiquement parlant, l'affinité entre les différens pics n'est pas aussi intime qu'on pourrait le supposer. Il y a long-temps que les études topographiques les plus générales nous ont appris que ces montagnes qui s'élèvent si raides au-dessus de la plaine, ne sont cependant pas des pics isolés, mais qu'intimement liés à d'autres reliefs moins saillans qui se prolongent derrière, ils n'en sont que les points culminans. Depuis lors, on est tombé dans l'erreur opposée; on a exagéré outre mesure ces rapports et ces liaisons. Les cartes nous ont représenté tout le système alpin comme des séries continues d'arêtes séparant des bassins complétement isolés. L'ascension de la Jungfrau nous avait déjà fourni l'occasion de rectifier à certains égards ces idées erronées, et des observations semblables avaient aussi été faites sur d'autres points avoisinans. Mais la région encore complétement neuve du Wetterhorn semblait surtout propre à jeter un grand jour sur cette question. L'année dernière, en escaladant le Tossenhorn, je m'étais aperçu que nos meilleures cartes représentaient le relief de cette contrée d'une manière fort inexacte, et j'avais conçu dès ce moment le projet de faire l'ascension de l'un des trois pics qui constituent le massif des Wetterhörner, et que j'ai désignés sous les noms de Mittlehorn, de Rosenhorn et de Wetterhorn.

Partis le 27 août, à deux heures de l'après midi, de leur station ordinaire au glacier de l'Aar, les voyageurs remontèrent ce glacier jusque près de son origine, puis se dirigèrent sur le col de Gauli pour descendre aux chalets supérieurs du Hangeld sur le flanc septentrional de l'Ewigschneehorn et y passer la nuit.

A cinq heures, poursuit M. Desor, nous étions au sommet du col, où nous pûmes prendre un avant-goût du spectacle qui nous attendait plus haut. Le soleil venait de quitter les champs de neige supérieurs de Gauli, situés au nord de l'arête, et déjà la neige commençait à se durcir à sa surface, ce qui nous ôtait la perspective de franchir ces belles pentes éblouissantes en glissant sur le bâton. Ce fut pour moi une amère déception. Après avoir vainement essayé de toutes les manières de glisser,

debout, assis, couchés sur le dos, couchés sur le flanc, nous allions nous résoudre à faire ce chemin pas à pas, lorsqu'un des guides eut l'idée qu'on pourrait bien employer l'échelle en guise de traîneau. On fit un petit essai qui réussit à merveille, ce que voyant nous nous juchâmes tous sur l'échelle. Un guide se plaça à l'avant, deux autres à l'arrière, faisant l'office de timonier. Le drapeau fut planté au milieu, et nous filâmes ainsi avec la rapidité de l'éclair sur cette locomotive improvisée. A l'approche d'une crevasse, tous les bâtons se plantaient dans la neige, et le train s'arrêtait presqu'instantanément; mais nous reconnûmes bientôt que cette précaution était inutile, puisque l'échelle était assez longue et sa marche assez accélérée pour filer par dessus les crevasses. De cette manière nous descendîmes d'un trait jusqu'à la limite du *névé*, franchissant en dix minutes une distance qui nous aurait pris plus de deux heures si nous avions été obligés de cheminer à pied. Grâce à cette innovation, nous arrivâmes de jour sur la rive du glacier.

Après une nuit passée assez désagréablement dans un chalet froid et inhabité, les voyageurs se remettent en marche au matin, sur la neige fraîche, par un temps magnifique.

Qui ne sait, s'écrie M. Desor, auquel nous nous hâtons de rendre la parole, qui ne sait que c'est un véritable délice de cheminer sur ces surfaces unies, recouvertes d'une pellicule de glace qui s'affaisse légèrement sous vos pas, comme ferait du fin sable tassé. Aussi, quoique nous n'eussions aucune connaissance du chemin à suivre par delà le glacier de Gauli, personne n'était inquiet sur l'issue de la journée. A huit heures et demie nous fîmes une halte au-dessus des premiers caveaux ou grandes crevasses des champs de neige, et telle était la sécurité que nous inspirait l'état de cette dernière, que nous traversions sans hésiter des ponts qui n'avaient que quelques pieds d'épaisseur et que nous aurions nécessairement dû contourner si la neige avait été tant soit peu molle.....

..... Nous continuâmes notre route vers les pentes escarpées qui sont étagées au fond du cirque de Gauli. Ici aussi nous ne rencontrâmes aucune difficulté, et mes compagnons de voyage, sans être en aucune façon habitués à ces sortes d'ascensions, montèrent sans hésiter des pentes qui, en plusieurs endroits, avaient 45° et en un endroit 50° d'inclinaison. Ce qui leur donna

surtout de la confiance, ce fut de voir que le guide qui portait l'échelle et qui en ce moment était en tête de la colonne, ne songea pas même à se débarrasser de ce lourd fardeau pour nous frayer la voie. Ce jour-là, la neige avait justement le degré de mollesse désirable ; on enfonçait à peu près d'un décimètre, ce qui donnait beaucoup d'assurance. Plus molle, elle aurait été fatigante; plus dure, on aurait pu glisser et rouler au bas de la pente. En arrivant au sommet, je fus fort surpris de voir devant moi, au lieu d'une arête telle que l'indiquent les cartes, un grand plateau de neige légèrement incliné au nord, et dont la pente que nous venions de gravir n'était que l'un des escarpemens. A notre gauche, au sud, s'élevait une grande pyramide que je reconnus aussitôt pour la cime orientale des Wetterhörner, celle que j'ai désignée sous le nom de Rosenhorn, et que les gens du Hassli appellent aussi quelquefois leur Jungfrau, sans toutefois la confondre avec la véritable Jungfrau. Nos guides n'étaient point tous de cet avis. Ils ne pouvaient concevoir que nous fussions déjà si près du but, et il s'éleva à ce sujet une discussion qui n'aurait pas manqué de dégénérer en dispute si je n'avais eu soin d'intervenir. Comme cette cime orientale m'avait paru, l'année dernière, la plus élevée des trois, ce fut celle-là que nous choisîmes. La route que nous avions à suivre nous paraissait toute tracée. L'escarpement septentrional était trop rapide pour que nous eussions pu songer à monter de ce côté, mais le plateau sur lequel nous nous trouvions se prolongeait par une pente douce autour de la base orientale du pic, d'où il semblait se contourner à l'ouest.

Nous supposâmes, d'après la forme de la montagne, que son flanc méridional devait être d'un abord assez facile, et nous nous acheminâmes en toute confiance dans cette direction. Mes compagnons de voyage, en voyant le sommet si rapproché, s'étaient imaginé qu'il ne nous restait que quelques pas à faire pour l'atteindre et, dans leur ardeur, ils n'avaient pas même voulu se reposer au bord du plateau. Mais rien n'est plus trompeur, sous le rapport des distances, que les champs de neige. On peut même s'être habitué à apprécier les distances dans les glaciers et n'avoir aucune idée de ce qu'elles peuvent être dans ces hautes régions. Je n'eus garde cependant de les dissuader ; c'eût été inutilement refroidir leur zèle et par là même diminuer leur

force. D'ailleurs ils n'allaient que trop vite s'apercevoir de leur erreur. En effet, après avoir marché une demi-heure, on paraissait tout étonné de n'être pas encore arrivé ; après une heure, on reconnaissait qu'on s'était singulièrement trompé, et quand, après une heure et demie de marche, nous nous trouvâmes seulement au pied du pic, on trouvait que ça n'en finissait pas. Pendant tout ce trajet, je cherchai vainement la séparation que toutes nos cartes placent entre le glacier supérieur de Grindelwald et les glaciers de Rosenlaui et de Gauli. Nous étions toujours sur le même plateau de neige ; seulement sa pente était un peu plus forte à l'est. Ce ne fut qu'au moment où nous allions nous trouver en face du Rosenhorn, que je vis surgir à l'horizon les cimes bien connues du Mönch, de l'Eiger et de la Jungfrau. Nous étions au sommet du plateau qui se continuait, à l'ouest, dans le glacier supérieur de Grindelwald. Le glacier de Grindelwald se confond par conséquent ici avec les glaciers de Rosenlaui et de Gauli qui descendent au nord et à l'est ; et le point de partage est si peu incliné, qu'on croirait que la masse entière des neiges hésite de quel côté elle prendra son cours. Le pic oriental s'élève droit au-dessus du point de partage, tandis que les deux autres sommets, le Mittlehorn et le Wetterhorn envoient toute la somme des neiges qui tombe sur leur flanc méridional, au glacier de Grindelwald. Nous ne rencontrâmes pas de crevasses sur toute l'étendue du plateau que nous venions de parcourir, et nous n'en aperçûmes non plus aucune trace dans toute la partie supérieure qui descend à l'ouest. Il est possible qu'elles aient été en partie cachées par la neige fraîche qui était très-épaisse ; mais s'il en est ainsi, elles ne peuvent en tout cas être très-larges, car alors il aurait suffi du simple tassement de la neige pour les trahir. Je sondai tout exprès le point culminant du passage, mais ne rencontrai aucune excavation, d'où je conclus que, si les masses de neige qui sont ici accumulées sont déjà douées d'un mouvement descensionnel, ce mouvement doit être excessivement faible, car autrement il produirait de larges solutions de continuité au point de partage.

Après nous être reposés un instant à l'abri du vent, derrière une arête de rocher, au pied même du pic, d'où la vue s'étend également à l'est et à l'ouest, nous continuâmes à monter le long d'un contre-fort qui se prolonge jusqu'au sommet. A part

la rapidité des pentes, nous ne rencontrâmes aucune difficulté, et M. Stengel fut le seul qui éprouva quelque peine à respirer; mais peut-être la fatigue y avait-elle autant de part que l'air raréfié. Il était midi moins un quart, lorsque nous arrivâmes au sommet. J'avais voulu que mon ami, M. Dollfuss, fût le premier qui foulât aux pieds ce sommet encore vierge. Nous attendîmes par conséquent que tout le monde fût réuni, pour nous rendre en colonne serrée sur le point culminant, où M. Dollfuss, profondément ému, planta le drapeau rouge qui flotte encore au gré du vent. Nous étions ainsi arrivés au sommet de l'une des grandes cimes des Alpes, sans rencontrer aucune difficulté réelle et sans avoir recours à aucune des précautions que l'on prend ordinairement dans ces sortes de courses. Nous n'avions fait usage ni de corde, ni de hache, ni d'échelle. Je ne cacherai pas que ce succès, aussi complet qu'inattendu, fut dû en grande partie à la quantité de neige fraîche qui était tombée pendant le mois d'août et qui, en comblant les précipices et en recouvrant les crevasses de ponts passagers, nous avait aplani bien des difficultés. Aussi, de ce que nous avons si bien réussi cette année, il ne faudrait pas conclure qu'il en sera de même une autre et que le Wetterhorn est par lui-même d'un accès très-facile. Il est tels endroits qui me paraissent au contraire devoir être d'un abord très-difficile, du moment qu'ils ne seraient plus recouverts de neige, entre autres, l'escarpement au fond du cirque de Gauli. Il serait dans tous les cas imprudent de s'y hasarder sans échelle.

Le sommet de la montagne est peu spacieux; il est couvert d'un épais manteau de neige persistante qui est en forme de coupole du côté du sud et qui surplombe du côté du nord. Le rocher ne perce que çà et là, sous la forme d'arêtes disloquées et de dalles plus ou moins larges. Pour se faire une juste idée de la forme de ce pic, il faut se représenter un grand cône comprimé, qu'on aurait séparé verticalement en deux moitiés, dont l'une serait restée debout, tandis que l'autre aurait été enlevée. L'escarpement principal est, comme d'ordinaire, tourné au nord, ce qui fait qu'il n'est abordable que du côté du midi, comme à peu près tous les hauts sommets environnans. Mais le côté méridional lui-même est aussi très-escarpé dans beaucoup d'endroits, et les pentes méridionales du Rosenhorn en parti-

culier ont en moyenne au moins 40°. Ce n'est pas ici le lieu de discuter l'origine de cette configuration des Alpes. Je devrais pour cela entrer dans des détails géologiques que ne comportent point les limites de ce récit. Qu'il nous suffise pour le moment de savoir que c'est à ce trait général du relief alpin qu'il faut attribuer en grande partie la fertilité relativement très-grande de nos Alpes. Si au lieu d'être au nord, les pentes raides étaient tournées au sud, il en résulterait que les pentes douces, les seules qui soient productives, seraient dans l'ombre, la neige y persisterait par conséquent bien plus long-temps, la zône du pâturage se trouverait ainsi notablement abaissée, et le climat serait beaucoup plus froid.

Maintenant asseyons-nous un instant sur la neige pour contempler cette famille de pics gigantesques, ces champs de neige qui nous entourent de tous côtés; plus bas ces cols, notre orgueil jadis, lorsque nous faisions nos premières courses dans les Alpes, et enfin tout au fond, plongées dans une atmosphère vaporeuse et presque noire, ces charmantes vallées, dont nous aimerons à retrouver demain la verdure, quand nous serons redescendus de la région étincelante des frimas. Ici chacun des points cardinaux a son caractère particulier. Au nord, vous voyez à vos pieds le beau village de Meyringen avec son clocher blanc. Vous distinguez le cadran à l'œil nu et vous liriez même avec une bonne lunette l'heure que marque l'aiguille. Derrière est le passage du Brunig avec le lac de Lungern, qui ne semble séparé de Meyringen que par un petit renflement du sol. A droite, un peu dans le lointain, vous découvrez les contours bien connus du Pilate et même la pyramide du Rigi. Tournez-vous maintenant à l'est. Une immense quantité de sommets neigeux est étalée devant vous jusqu'aux confins de l'horizon. Là point de verdure, point de nappe d'eau, rien qui annonce la vie : c'est le règne des frimas dans toute sa grandeur et dans tout son éclat, tel qu'il s'étendait autrefois sur la surface entière de notre Europe. Les pics seuls sont visibles; les vallées disparaissent au milieu de ces grands reliefs qui se dressent comme autant d'énormes vagues les uns à côté des autres. Mais c'est du côté du midi que nos yeux aiment surtout à s'arrêter; car c'est là que se tiennent les princes des Alpes. Le Berglistock est le plus rapproché. Sa grande coupole de neige qui s'élève pres-

qu'à notre hauteur, n'est séparée de nous que par le plateau que nous venons de franchir. A côté d'elle, de l'autre côté du col du Lauter-Aar, est le Schreckhorn avec sa redoutable arête. Il a l'air plus sévère que jamais, et l'on dirait presque qu'il a regret de nous avoir jadis permis l'accès de son sommet[1]. Le Finster-Aarhorn ne nous montre que son extrême sommet, au-dessus d'une entaille du Lauter-Aarhorn, comme pour nous rappeler sa prééminence sur tous les autres. Vient ensuite la longue arête du Viescher-Grat avec les deux Viescherhörner, tous deux couverts de neige jusqu'à leur sommet, et dont l'un, le plus large, est visible du Grimsel. Le Mönch, qui fait partie de la même arête, est bien plus colossal; mais malgré cela il n'a rien d'altier dans son allure. Il a l'air de regarder d'un œil serein sur cette plaine qu'il domine au loin. L'Eiger, quoique sensiblement moins haut, est beaucoup plus raide, plus refrogné et difficilement abordable, semblable à ces ambitieux qui ne peuvent supporter que d'autres occupent une position plus élevée qu'eux. Derrière le Mönch se cache une arête très-élevée, ne laissant apercevoir que son sommet. Quoique de peu d'apparence, c'est pourtant celle qui m'intéresse le plus, car c'est la Jungfrau. Il y a trois ans, jour pour jour, j'étais à son sommet à côté de mon ami Agassiz (le 28 août 1841). Il faisait un beau soleil, comme aujourd'hui, et je jouissais pour la première fois du bonheur de contempler un panorama des Alpes de haut en bas. Voilà en effet, la pente de glace par laquelle nous sommes montés, et où nous avons plus d'une fois hésité si nous continuerions ou non. Voilà aussi le col du Roththal, le plus haut de tous les cols de la Suisse, au-dessus duquel commence la montée rapide. Alors les impressions que je ressentais étaient plus fortes, plus vives, aujourd'hui elles sont plus calmes sans doute, mais elles ne seront pas moins durables. A l'ouest, au pied de ces colosses, est la Wengern-Alp avec sa croupe verdoyante; elle paraît si peu élevée qu'on doute d'abord que ce soit là ce passage qu'on dit être si fatigant; un peu plus loin sont les montagnes qui bordent le lac de Thoune, et, si vous descendez quelques pas sur la pente méridionale, vous découvrirez le lac lui-même. La grande-Scheideck et le Faulhorn

[1] Voir le récit de cette ascension dans la *Revue Suisse* de l'année dernière, . VI, p. 385, et dans les *Excursions* de M. Desor.

sont cachées par les deux cimes antérieures des Wetterhörner, le Mittelhorn et le Wetterhorn; mais on s'en console facilement quand c'est un rideau de cette nature qui limite la vue. Le Mittelhorn et le Wetterhorn sont en effet deux superbes pics, le premier au sommet arrondi, le second au sommet pointu, une véritable pyramide, semblable à celle du Niesen, mais plus colossale et plus élancée. La plaine est couverte de nuages et ce n'est que par intervalles que nous apercevons à l'horizon la longue et uniforme ligne du Jura.

Nous ne restâmes qu'un quart d'heure au sommet, car il faisait un vent d'ouest excessivement violent et très-froid, quoique le thermomètre ne descendît pas au-dessous de + 1°. Dès que M. Stengel eut pris les angles de position des principales cimes environnantes, nous nous hâtâmes de regagner notre arête rocheuse pour jouir plus à notre aise du spectacle qui nous entourait. Là du moins nous n'avions pas à craindre que le vent nous renversât; nous avions d'ailleurs besoin de reprendre des forces, et ce fut à la santé de notre ami commun, M. le professeur Agassiz, que nous vidâmes la dernière bouteille de vin qui nous restait. . . . .

J'aurais vivement désiré, pour compléter cet aperçu, pouvoir escalader le même jour le pic occidental, le Wetterhorn proprement dit. Mais l'heure était avancée. Il fallait songer à la descente. Nous hésitâmes long-temps pour savoir quel chemin nous allions prendre.....

Tout l'espace entre les Wetterhörner et le pied du Tossenhorn était une *terra incognita.* Le Tossenhorn est interposé entre les deux glaciers de Renfer et de Rosenlaui, qu'il sépare dans leur cours inférieur, tandis que leur cours supérieur se confond dans le grand plateau de neige qui descend des Wetterhörner. Or, comme nous avions rencontré, l'année dernière, de larges crevasses au bord oriental du Tossenhorn, il y avait à craindre qu'elles ne nous barrassent encore cette année le chemin. Währen (le premier guide) proposa par conséquent de suivre de préférence le couloir de Rosenlaui, puis de chercher à traverser l'arête s'il se présentait quelque part une entaille. C'est ce que nous fîmes effectivement, et ce fut ici que nous eûmes à franchir des passages réellement difficiles. Après avoir cherché en vain un couloir, nous vîmes qu'à moins de rebrousser

chemin il fallait monter tout droit. Deux guides furent envoyés en éclaireurs; ils revinrent en hésitant. Tout ce qu'ils purent nous dire, ce fut que le passage n'était pas impossible. Cela n'était que trop significatif dans la bouche de nos hommes. Nous décidâmes néanmoins qu'on essaierait. Il serait trop long de reproduire tous les incidens de cette traversée qui nous prit près de deux heures, quoique la distance ne fût que de dix minutes. Tantôt c'était une paroi verticale qu'il fallait contourner en se collant contre le rocher, tantôt il fallait se tenir d'aplomb au sommet d'une paroi de neige séparée du rocher par un gouffre profond; d'autres fois encore, nous étions obligés de nous glisser, d'un pas circonspect, à travers des roches délitées, amoncelées sur des pentes raides, et qui, à chaque pas, menaçaient de s'ébouler. Nous n'en arrivâmes pas moins sains et saufs au sommet de l'arête, et, quand mes compagnons de voyage se retournèrent pour voir le chemin que nous avions fait, ils osaient à peine en croire leurs yeux. Jamais, s'écriaient-ils, on n'imaginera que des êtres humains jouissant de leur bon sens se sont promenés par là! Leur exclamation eût en effet été fondée s'ils s'y étaient aventurés seuls; mais ils oubliaient qu'ils avaient eu à leurs côtés, pour les soutenir, les plus intrépides et les plus exercés de tous les guides de l'Oberland. Sans eux il est en effet fort douteux que nous nous en fussions tirés. Dans cette occasion encore, j'observai avec étonnement la souplesse extraordinaire de ces gens et la manière ingénieuse dont ils savent tirer parti des moindres reliefs, des plus petits accidens, et tout cela sans effort, sans jactance et sans jamais hésiter.... J'ai rencontré plus d'un touriste qui trouvait dans la personne de son guide — souvent un ivrogne ou un farceur quelconque, — la démonstration évidente, irrécusable de la supériorité des montagnards sur les habitans de la plaine. Cette supériorité existe sans nul doute; seulement, ce n'est ni dans les auberges, ni sur les grandes routes, mais bien plutôt au fond des vallées, dans les chalets retirés, qu'il faut la chercher, et nos gens en sont, à bien des égards, les représentans. Il est vrai qu'on ne s'en douterait guère en les voyant, soit au glacier de l'Aar, soit ailleurs. Ils ne paient pas de mine, marchent lentement, causent peu, vous regardent d'un air respectueux et ne sont pas en état de vous répondre, même si vous leur adressez la parole

en allemand, car ils ne savent, pour la plupart, que le patois de leur vallée. C'est le peuple, pensez-vous en le voyant, tel qu'il est partout, indolent et stupide. Mais qu'un autre guide, un guide de messieurs *(Herrenführer)*, comme ils disent dédaigneusement, se trouve en contact avec eux, ils sauront bien lui faire sentir leur supériorité. C'est une expérience qu'on peut faire tous les jours au glacier de l'Aar. Si vous êtes observateur, vous verrez que ce même homme, qui tout à l'heure vous parlait avec tant d'assurance de ces montagnes, de ces glaciers, de ces torrens, qu'il prétendait avoir visités, qui vous en indiquait les noms d'emblée et sans jamais hésiter, est devenu silencieux depuis qu'il s'est mêlé aux autres; c'est à peine s'il prend part à la conversation, et encore est-ce d'un ton extrêmement modeste, bien heureux si on ne lui répond pas d'une manière dédaigneuse. C'est qu'il sait fort bien, lui, que ces gens, quoique simples, ont pour eux la seule supériorité que comporte les conditions locales. De père en fils ils ont tenu à honneur de savoir surmonter les difficultés de leur sol; ils ont été de tout temps les premiers à la lutte, à la course, à la chasse, ce sont les vrais aristocrates du lieu; l'autre n'est qu'un parvenu qui peut être plus riche, plus rusé qu'eux, mais de véritable supériorité ils ne lui en reconnaissent pas, et c'est pourquoi ils l'écrasent de leur dédain.

Mais revenons à notre descente. Quand à force de peine nous eûmes atteint le sommet de l'arête du Tossenhorn, nous espérions que toutes les difficultés étaient surmontées. Je me réjouissais d'avance de glisser, comme l'année dernière, sur les longues pentes de neige du glacier de Renfer, et cette perspective avait aussi contribué puissamment à entretenir le courage de mes compagnons de voyage. La neige était en effet très-abondante, mais ô déception! c'était de la neige fraîche qui, pendant les deux heures que nous mîmes à contourner le Tossenhorn, avait eu le temps de se ramollir à une grande profondeur, en sorte qu'au lieu de glisser, nous nous vîmes obligés de traverser lentement toute la pente, enfonçant à chaque pas jusqu'aux genoux. C'en était plus qu'il ne fallait pour achever les plus robustes. En pareille circonstance il faut user de toute sa force de volonté pour résister à l'apathie qu'engendre la fatigue. On chemine alors à l'aventure et, quand on

tombe, on en est à se demander s'il faut ou non se relever. Il était plus de quatre heures lorsque nous arrivâmes au col du Stellihorn connu sous le nom de *Weite-Sattel*, d'où l'on découvre presqu'à ses pieds les bains de Roselaui. Nous fîmes ici une petite halte pour nous restaurer avec les restes de nos provisions. Plusieurs d'entre nous auraient voulu descendre tout droit à Rosenlaui, parce que c'était plus près; j'en eus moi-même la tentation, mais l'idée que nous étions trop fatigués pour hazarder le passage de la partie supérieure de ce glacier, fit que nous nous décidâmes à prendre le chemin d'Im-Grund, quoiqu'il y eût quatre mortelles heures de marche; là au moins nous étions sur terre ferme, en pays de connaissance......

Il arrive ordinairement qu'à la fin d'une longue course, chacun s'en va au gré de ses jambes sans s'inquiéter beaucoup de son voisin. Ainsi fîmes-nous tout le long du mauvais sentier qui conduit tout droit des chalets du Stellihorn à l'origine de la vallée d'Urbach. Nous ne nous trouvâmes réunis de nouveau qu'au bas de la descente, où nous eûmes à traverser le torrent sur un pont naturel de neige, le pont en bois qui fut enlevé l'année dernière n'ayant pas encore été remplacé. En d'autres circonstances nous aurions probablement pris toutes sortes de précautions pour passer sur un pont de cette espèce; mais ici encore notre insouciance nous vint en aide, et comme il faisait nuit, nous traversâmes tout droit, sans songer au danger qui pouvait être caché sous cette route temporaire. Nous n'avions plus maintenant que la délicieuse vallée d'Urbach à parcourir. Le beau et tendre gazon de cette vallée à fond entièrement plat, la douce fraîcheur de l'air et la pleine lune qui nous éclairait à travers les grands sapins nous firent oublier jusqu'à un certain point la fatigue du jour. La gaîté, la bonne humeur étaient revenues, et nous arrivâmes ainsi presque sans nous en douter en face du village d'Unterstock, qui est situé à l'autre extrémité de la vallée. Restait la descente raide et raboteuse d'Unterstock à Im-Grund. Celle-là était réellement de trop. Aussi n'en parlerai-je pas, trop heureux de n'avoir pas à recommencer. Nous arrivâmes à neuf heures et demie à l'auberge d'Im-Grund où nous étions attendus depuis long-temps.

Le lendemain matin seulement on s'occupa des brèches de toute espèce qu'une course dans les hautes régions entraîne

toujours à sa suite. Tout le monde avait plus ou moins souffert. Les uns avaient la figure enflée, les autres les lèvres en chair vive ; d'autres souffraient des yeux ; l'un des guides était presque aveugle ; tout cela était essentiellement l'effet de la réverbération de la neige fraîche combiné avec le vent froid. Nous n'en continuâmes pas moins notre route le même jour. MM. Dollfuss et Dupasquier se dirigèrent sur Meyringen. Je m'en retournai avec M. Stengel au glacier de l'Aar, pour y continuer nos observations sur la marche du glacier.

E. Desor.

LE

MIROIR DU MONDE[1].

La première littérature française, ou la littérature romane, est plus riche qu'on ne le sait communément en ouvrages de tout genre. Déjà vieillis et oubliés à l'époque de la découverte de l'imprimerie, la plupart sont restés manuscrits ; la mode et l'érudition s'en sont beaucoup occupées depuis quelques années ; elles les ont remis en honneur, sinon en lumière ; mais il est peu probable qu'elles aillent jamais jusqu'à les tous publier. Le nombre même de ces ouvrages s'y opposerait. Non-seulement ils remplissent à leur façon les principaux cadres de la rhétorique ordinaire, genres en vers et en prose, poésie lyrique, épopée de toutes sortes (héroïque, amoureuse, mystique, allégorique, satyrique) théâtre même, chronique, histoire, ouvrages spécialement didactiques, etc. ; mais, en outre, ils sont souvent très-longs, très-variés, entrelacés et subdivisés en parties distinctes qui, à elles seules, forment de vastes compositions ; quelques-uns furent l'œuvre de plusieurs auteurs et de plusieurs époques, comme les cathédrales furent le travail de plusieurs siècles ; il y a des poëmes de cent mille vers et remplis de plus d'aventures qu'un roman moderne, des pièces de théâtre, informes mais gigantesques, dont la représentation exigeait une armée de personnages et pouvait durer un mois.

[1] *Le Miroir du monde*, manuscrit du XIV[e] siècle, découvert dans les archives de la commune de La Sarra, par M. le pasteur Félix Chavannes, membre de la Société d'histoire de la Suisse Romande.

Toute cette littérature, avec ses qualités et ses défauts, avait un caractère si prononcé, si à part, elle était si profondément sa première source à elle-même, qu'elle avait trouvé, pour ses principaux genres, des désignations spéciales, propres à la langue et à l'esprit du temps, exprimant l'origine, ou le sujet, ou le but de ces diverses espèces d'ouvrages et sans rapport avec les noms classiques qui correspondent à ceux-là dans la littérature d'aujourd'hui. Par exemple, elle donnait en général le nom de *romans* à tout récit poétique ou moral, rimé ou non, parce que les premiers ouvrages composés en langue *romane*, c'est-à-dire dans la nouvelle langue vulgaire née du latin, furent naturellement des chants épiques sur des héros ou sur des événemens populaires. Les drames qui mettaient en action l'histoire et les dogmes du christianisme, s'appelaient des *mystères ;* ceux qui avaient pour but de présenter quelque leçon ou de ridiculiser les travers et les sottises humaines, étaient des *sotties* et des *moralités.* La poésie lyrique avait de même ses *chansons* ou odes, ses *tensons* (espèce de disputes poétiques), ses *sirventes* ou chants de passion, de lutte et de guerre, etc. etc. Enfin les traités de morale et de science recevaient souvent le nom pittoresque et naïf de *miroirs*, surtout, ce semble, lorsqu'ils se proposaient moins une dissertation en forme qu'un résumé, qu'un tableau. C'est ainsi qu'on eut le *Speculum majus*, le Miroir des Miroirs, de Vincent de Beauvais, espèce d'encyclopédie de la science du moyen-âge, et toutes ces collections de coutumes nationales appelées aussi miroirs, en allemand *spiegel*, le *Miroir de Saxe*, le *Miroir de Souabe* (*Sachsen*, *Schwabenspiegel*), sans parler du fantastique et moqueur *Miroir des Hibous* (*Eulenspiegel*, d'où notre mot *espiègle* est venu).

Le *Miroir du Monde*, c'est donc le tableau du monde, de ses vices, du tourment qu'il se donne pour être laid, malheureux ; tandis qu'il pourrait revêtir un aspect tout contraire à beaucoup moins de frais. « Ainsi mène vaine gloire tels gens qui ont » reçu les beaux dons de Dieu pour le servir, et pour conquérir » grande couronne au ciel. Et ils en usent mauvaisement, et veu» lent avoir le los (*la louange*) du monde, et achètent la vaine » gloire de ce dont ils eussent la vraie gloire plus légèrement assez, » et à moins de peine [1]. » Aucun autre livre ne pouvait donc mieux

[1] Le *Miroir du Monde*, au chapitre intitulé : *La quinte branche principal d'orguel. — De la vanité de la langue.*

prétendre à ce titre de *Miroir* que celui qui voulait montrer l'homme à lui-même, lui montrer quelle est sa vraie figure et celle qu'il devrait avoir.

Avant de le caractériser davantage, rappelons en peu de mots le genre de mérite de cette littérature oubliée à laquelle il appartient. Elle ne relève que d'elle-même, mais elle est plus remarquable, si l'on peut dire, par cette nature spontanée et vierge que par ses productions. Elle est l'expression d'une société à ce curieux état intermédiaire qui n'est plus la barbarie mais qui n'est pas la civilisation,

Alors que le soleil rentre dans sa carrière
Et que n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour.

Ce n'est encore pour les œuvres de l'esprit, en achevant de leur appliquer l'image du poète, que l'*heure de l'affût*, heure trompeuse dans laquelle on risque fort de perdre son temps et sa peine, si parfois on a chance d'y atteindre quelqu'une de ces proies rares qui ne se rencontrent guère au grand jour. Enfin cette littérature a la naïveté, qui est la plus jeune et la plus ignorante, il est vrai, mais aussi la plus délicate et la plus inimitable des grâces; malheureusement elle a beaucoup moins les autres, plus sérieuses, plus mûres et plus fortes; mais la naïveté : voilà son grand secret, son grand charme.

La naïveté est si bien dans la pensée même qu'elle ne peut point ne pas être également dans l'expression : le tour qu'elle donne à l'une se communique instantanément à l'autre ; c'est une saillie qui s'échappe aussi facilement des lèvres que du cœur. La naïveté crée ainsi, ou plutôt elle trouve (car *créer*, pour elle, indique déjà quelque chose de trop actif et de trop réfléchi, et il est peut-être curieux de remarquer que la littérature éminemment naïve qui nous occupe appelait *trouvères*, c'est-à-dire *trouveurs*, ceux que nous appelons *créateurs* et *poètes*), la naïveté, disons-nous, trouve ainsi des formes et des tours qui lui sont propres, des effets de style qui ont leurs beautés, leurs harmonies de sons et d'images. Il est facile d'en citer des exemples. « Belle amie, dit le chevalier Tristan à la blonde Yseult, en comparant leur amour au chèvrefeuille qui s'attache inséparablement au coudrier :

Belle amie, ainsi est de nous :
Ni vous sans moi, ni moi sans vous.

Une langue plus délicate et plus noble aurait-elle osé, aurait-elle pu s'exprimer si bien, avec un accent si vrai et si doux, avec une tendresse si passionnée? Il y a, en revanche, de la fermeté de trait dans cette réflexion non moins naïve d'un autre romancier sur le caractère indécis du roi Arthur :

Le roi n'a pas courage entier :
Sempres est ci et sempre est là
(*Toujours est ci et toujours là*).

Roland a été surpris dans le défilé de Roncevaux par les Sarrazins, il sonne du cor à sa dernière heure :

Hauts sont les pics et la voix est moult longue,

dit un vieux trouvère. N'y a-t-il pas, dans ces simples mots et sous cette langue surannée, l'ébauche d'un tableau grandiose? Qu'on lise ce vers à haute voix et en lui donnant toute sa cadence : on sera frappé, je crois, de son harmonie; il semble qu'on entende un écho des montagnes. Enfin, pour prendre un tout autre et dernier exemple dans notre *Miroir du monde*, « cette vie, s'écrie-» t-il, n'est qu'un trépassement, voire moult brief. Ce nous témoi-» gnent bien les rois, et les comtes, et les princes, et les empe-» reurs qui la gloire du monde eurent autrefois, qui en enfer » pleurent, et hurlent, et regrettent, et dient : — Hélas! que nous » valut notre pouvoir, honneur, noblesse et richesse? Tout est » trépassé plutôt que ombre, ni que oiseau volant, ni carreau » d'arbalète. Ainsi est trépassée toute notre vie. Or fûmes nés et » tantôt morts.... » — .... Quand tu commences à vivre, tantôt tu » commences à mourir; et tout ton âge, et tout ton temps qui » passé est, la mort l'a conquis et le tient. Tu dis que tu as qua-» rante ans : n'est pas vrai. La mort les a, ni jamais te les rendra. » La naïveté nuit-elle ici à l'élévation et à l'énergie? loin d'affaiblir le sérieux de la pensée, ne mêle-t-elle pas plutôt à ce sérieux comme un grave sourire qui l'éclaire et le fait mieux ressortir?

Mais la naïveté n'est pas le style. Elle ne suppose point, elle repousse plutôt l'art, le travail, la forme accomplie et sévère qui seule peut donner à une œuvre cet achèvement, ce fini sans lequel il n'y a pour aucun monument ni solidité ni durée. Or, voilà précisément ce qui manque beaucoup à cette vieille littérature, comme en général à la plupart des travaux du moyen-âge : c'est

un certain degré d'élaboration et de perfection soutenue. Ces longs poëmes sont presque tous incomplets ou inachevés, comme les cathédrales qui datent du même temps : d'une génération à l'autre on y ajoutait quelque *branche* ou partie nouvelle, comme de siècle en siècle on ajoutait aux cathédrales de nouvelles galeries, de nouveaux portails et de nouvelles tours ; mais on ne les finissait jamais. Et la société qui les conçut, qui seule les pouvait achever, mourut enfin qu'ils étaient encore à parfaire. Triste destin de ces époques intermédiaires, de ces *âges moyens* dont la vie longue et forte, obscure mais féconde, reste pourtant manquée et comme étouffée entre deux mondes qui, nés plus viables, arrivent à dégager tous leurs germes et à prendre tout leur développement !

Un autre désavantage encore empêche ces époques de donner à leurs productions une valeur universelle et durable, c'est qu'elles-mêmes n'ont pas la pensée universelle et le caractère profondément humain des vraies époques de civilisation. Elles sont dans l'incomplet, dans l'intermédiaire. L'homme n'y est pas bien dévoilé. Outre le masque humain qui ne tombe jamais, il a le casque et la visière du chevalier pour cacher sa figure, pour la rendre plus terrible ou plus mystérieuse, pour la défigurer ou pour l'ennoblir. L'individualité n'y existe, si l'on peut dire, que par masses. Tout au rebours de ce qui a lieu aujourd'hui, les races, les populations sont très-distinctes, les individus ne le sont pas. On est d'une ville, d'une province, qui chacune ont leur trait distinctif, leurs signes connus, leurs emblèmes et leurs coutumes ; c'est là qu'il faut vous chercher, c'est par cela qu'on vous nomme : on n'est pas tout simplement soi. Que l'autre extrême où nous sommes à présent ne vaille pas davantage, c'est possible ; mais enfin l'être humain, l'homme tout seul se voit mieux.

Ce double défaut d'une exécution inachevée et d'une vie particulière qui retient encore sous son enveloppe la vie universelle, devait être, et il est en effet, particulièrement frappant dans les productions littéraires, puisque ce sont celles qui suivent de plus près les tendances et les goûts d'une époque, qui en prennent le plus exactement l'empreinte. Aussi la masse de ces productions, les plus considérables surtout, n'y ont-elles point échappé. Il est si vrai, par exemple, que ces romans épiques dont nous parlions tout à l'heure, ouvrages qui d'ailleurs témoignent d'une veine héroïque et abondante ; il est si vrai, disons-nous, que, malgré

une forme très-marquée, très-singulière, ils péchaient cependant par là, par l'exécution, par le style, que cette forme ils la perdirent avant de passer entièrement de mode, avant d'avoir fini leur temps. Composés originairement en vers, ils furent traduits ou arrangés en prose dans les derniers siècles du moyen-âge [1]. Que leur langue

[1] En voici un exemple, nous ne le rapportons avec quelque détail que parce qu'il intéresse l'histoire littéraire de notre pays. La bibliothèque de Genève possède un précieux ouvrage imprimé dans cette ville en 1478. Il est intitulé *le Roman de Fier à Bras le géant;* il contient l'histoire romanesque de Charlemagne et de ses preux. Or, on lit dans le premier et le dernier chapitre : « Souventefois j'ay esté exité de la part de vénérable homme, messire Henry » Bolomier chanoine de Lausanne , pour réduire à son plaisir aulcunes histoires, » tant en latin comme en romant et en aultre façon escriptes, c'est assavoir de » celluy trespuissant, virtueux et noble Charles-le-Grant roy de France et empereur de Romme, filz du grant roy Pepin, et de ses princes et barons, comme » Rollant, Olivier et autres.... Et pource que le dit messire Henry Bolomier a » veu de ceste matière desjointe sans grant ordonnance, à sa requeste, selon la » capacité de mon petit entendement et selon la matière que je en ai peu trouver » j'ay ordonné cestuy livre, et peult-estre que, se je fusse informé à plain, je » eusse mieulx fait, car je n'ay intention de déduire matière que je n'en soye » informé premièrement...... Le premier et le tiers livre je les ay pris et extrais » d'ung livre qui se dit *Miroir historial*, pour la plus grant partie, et le second » livre j'ay tant seulement réduit d'un rommant ancien en françoys, et sans autre » informacion que de celluy livre je l'ay réduit en prose substancialement sans » faillir par ordonnance des chapitres et parties du livre selon la matière en celluy » contenue. Et se aulcunement en tout cestuy livre j'ay mespris ou parlé aultrement que bon langage substancieulx plain de bon entendement à tous facteurs » et clers, j'en demande correction et amendement, et des fautes pardon ; car, » se la plume a mal escript, le cuer (*cœur*) ne pensoit que bien dire : et aussi » mon sens et entendement, qui est bien petit, ne porte pas de déduire telle » matière sans errer. » Voyez aussi, sur ce livre, les *Mémoires* de la *Société archéologique de Genève*, I, 26. Il prouve, et le *Miroir du Monde* prouve également de son côté, que les divers genres de littérature cultivés au moyen-âge avaient leurs amateurs dans la Suisse française ou romane. On sait que Martin Franc, auteur de poëmes allégoriques dans le goût, mais non dans l'esprit du *Roman de la Rose*, était aussi chanoine de Lausanne et secrétaire du pape ou anti-pape Félix V, le fameux ermite de Ripaille. Deux de nos plus savans bibliophiles lausannois, MM. les professeurs Chappuis et Gaullieur, s'occupent de réunir une collection des anciennes pièces dramatiques représentées ou publiées dans le pays. Enfin, M. de Gingins, dont la trace caractéristique se retrouve partout dans notre histoire, nous a appris, dans cette *Revue* même (V, 285), qu'à Chillon le comte Pierre avait avec lui son troubadour dont les chants adoucissaient ses souffrances, lorsque, près de sa fin, ce seigneur habile et vaillant, surnommé

et leur rhythme eussent vieilli, que l'on fût devenu moins poétique, je l'accorde ; mais assurément, si la forme avait eu toute sa valeur et toute sa puissance, rien n'aurait pu la séparer du fond même, elle serait demeurée indissolublement liée avec lui. On a pu regretter quelquefois que le Télémaque ou tel autre poëme de ce genre mixte ne fût pas en vers, mais qui voudrait voir en prose Racine ou La Fontaine ? Le fond du sujet, dans ces vieilles épopées, l'emportait donc sur la mise en œuvre, puisqu'il a pu survivre à cette dernière ; mais il n'avait pas non plus de quoi la bien soutenir, car il n'a pu se bien soutenir lui-même et il est devenu suranné à son tour. Les ouvrages dont il s'agit ici ont été les premiers, et c'en est le côté le plus important, à développer l'élément *romanesque* de la littérature et de la société modernes ; mais, venus dans un âge intermédiaire, ils ne sont ni de véritables romans ni de véritables épopées. Puis, avec toute leur variété de détail, avec leurs aventures et leurs imaginations infinies, ils se ressemblent beaucoup ; ils nous apparaissent mieux comme genre que comme ouvrages distincts. Ils n'étaient point soumis à des règles, mais il y avait mieux que des règles, on les taillait sur le même patron. Ils étaient tellement à la mode qu'ils en prirent et qu'ils en gardèrent l'habit ; ils répondaient si bien au goût dominant de leur siècle, qu'ils ne se sont plus trouvés répondre à celui des siècles suivans. Le trouvère qui les allait chantant ou déclamant de château en château, avait à son service tout un arsenal de lieux-communs poétiques et, dans le rhythme même, une certaine élasticité qui lui permettait de les varier au besoin, mais qui les laissait toujours plus ou moins inachevés. C'était là, pourrait-on dire, comme les romans-feuilletons de la chevalerie : reproduits, imités dans toutes les langues, dans celles du nord et du midi, en suédois et en grec, ils ont aussi fait le tour du monde en leur temps, et ils n'en sont pas moins inconnus dans le nôtre, excepté de quelques amateurs érudits.

Si tel a été le sort des nombreux ouvrages d'imagination qui attestent encore la vigueur et la fécondité de cette littérature ignorée, on comprend qu'il en doive être de même, à plus forte raison, de

le *Petit Charlemagne*, se faisait quelquefois promener en bateau sur le lac ou, comme le dit un chroniqueur, « porter dessuz l'eau en une navire pour s'y res» jouir et prendre de l'air. »

ses ouvrages didactiques ; ici, non-seulement le style, mais le fond et l'idée, tout est arriéré, tout a vieilli.

Il y a cependant, et jusque dans cette dernière classe d'ouvrages, de grandes exceptions. L'intérêt du sujet, la naïveté des pensées, l'originalité même et la beauté de la forme ont acquis une haute et durable renommée à plus d'un monument littéraire de ces vieux siècles. Dante fut de toute manière si en avant du sien, il se voyait si bien dans l'avenir lui et son œuvre, qu'il aimait à se détacher de son temps pour vivre, commme il disait avec une légitime fierté, *parmi ceux qui appelleront ce temps l'âge antique*,

tra coloro
Che questo tempo chiameranno antico.

Joinville, Froissart et Villehardouin, le *Roman de la Rose* et le *Roman du Renart*, les *Nibelungen* et les romances du *Cid*, sont connus, sont étudiés aujourd'hui de tout homme de goût, sans parler d'une foule de petits poëmes lyriques ou épiques, ni de ces épopées romanes qui, au milieu de leurs oripeaux chevaleresques, présentent encore bien des fragmens d'une beauté fruste et d'un grandiose naïf vivement appréciés des connaisseurs. Il y a dans la manière de sentir et de s'exprimer de ces âges, dans leur manière même de rêver, quelque chose de si différent da la nôtre; dans ces langues, mortes si jeunes et comme en pleine fleur, il y a une saveur si primitive et si fraîche; enfin, il y a un tel attrait, une curiosité si rare à retrouver l'homme, à se retrouver soi naïvement peint sous un tout autre costume et à la distance de tant de siècles, que l'étude de ces vieilles littératures, outre leur intérêt historique, a un charme propre et offre des jouissances que seules elles peuvent donner. Elles ne disent pas tout ni si bien que celles d'âges plus accomplis et plus riches; mais elles le disent d'une manière qui n'appartient qu'à elles, que rien ne saurait rendre qu'elles-mêmes ni encore moins imiter.

Ces qualités ne se montrent nulle part peut-être avec autant d'avantage que dans les livres de cette époque qui, par la nature du sujet, ne pouvaient pas être dépassés foncièrement dans des âges d'ailleurs plus avancés. Je veux parler de certains ouvrages que la vie chrétienne produisit alors (je ne dis pas la théologie). Cette simplicité, cette naïveté de pensée et de langage nous paraît un peu enfantine et mesquine lorsque nous la voyons appliquée à

ces mêmes intérêts temporels où nous mettons aujourd'hui tant de gravité, de roideur, de précaution et de poids ; mais, appliquée à la vie de l'âme et aux intérêts spirituels, cette naïveté n'est pas seulement un charme, elle est une vérité, une lumière de plus. Grace à elle, la conscience semble pouvoir mieux pousser son cri, le cœur humain se mettre plus aisément à nu, et la vie se montrer mieux sans affectation ce qu'elle est. Ce que la vérité a de consolant en devient plus affectueux et plus tendre, ce qu'elle a de terrible paraît plus fort, mais aussi plus naturel et plus juste, et se fait mieux accepter. Voyez le livre de l'*Imitation*. Il est mieux que le chef-d'œuvre du moyen-âge, il en est le livre par excellence et, assurément, l'ouvrage le plus répandu, le plus universel, le plus populaire de tous ceux que cette époque a vus naître. Car il est bien réellement de ce temps, quoiqu'aucun livre humain ne nous paraisse aussi bien de tous les temps. Ecrit en latin, mais dans ce latin rude et naïf qui alors était presque une langue vivante, cet incomparable livre doit certainement à son siècle, après ce qui l'a tout premièrement inspiré, une partie de son secret pour être à la fois si profond et si simple, si aimable et si vrai ; il y aurait même, je crois, des raisons de douter qu'il eût pu venir dans aucune autre époque, je ne dis pas dans la nôtre, si triste et si révoltée, mais je dirai dans des époques plus croyantes et plus belles, où l'on sent cependant qu'un tel livre n'aurait pas pu se faire, parce qu'on aurait encore trop voulu le composer au lieu de laisser parler l'âme toute seule et le livre aussi, en quelque sorte, se faire tout seul.

Le *Miroir du Monde* est de la même famille et du même temps que l'*Imitation*, si même il ne l'a pas précédée. Mais il est à la fois plus didactique et plus allégorique : sans précisément disserter, il se propose davantage pour but d'expliquer et d'instruire, au lieu que l'*Imitation*, plus éloquente en cela et plus continuellement directe, se borne à vous avertir, à vous éveiller et vous consoler, vous place en un mot sur la route et, sans trop vous la montrer, vous y pousse et vous y conduit. Le *Miroir du Monde* raisonne davantage la leçon, ce qui n'est pas toujours le moyen de la faire mieux sentir. Mais aussi il l'orne un peu plus, il est moins uniquement sentencieux, il entremêle ses préceptes d'images, de comparaisons, d'apologues et d'allégories, enfin de toutes sortes d'aimables fleurs du vieux temps, mais sans prodigalité. Plus empreint donc que

l'*Imitation* du goût particulier de l'époque, non pas plus simple assurément, mais peut-être plus exclusivement ou du moins plus spécialement populaire, écrit d'ailleurs en français, en langue vulgaire, dans un idiôme plus vivant s'il n'était pas encore aussi humain et aussi général que le latin, le *Miroir* tire de tout cela un caractère et une saveur qui sont bien à lui. C'est, au reste, pour le fond, le même esprit de vérité expressive et sensible, réelle, palpable, à laquelle on ne sait que répondre et qui pourtant se fait aimer, qui vous ferme la bouche, mais qui vous desserre et vous ouvre le cœur. Comme l'*Imitation*, il s'adresse directement à l'homme, à l'individu : c'est à vous-même qu'il en veut, à vous qu'il parle, avec vous qu'il discute, c'est vous qu'il prend à partie. Comme dans l'*Imitation* encore, et malgré quelques préjugés de la même nature qui tiennent à l'époque, à l'église romaine, à la vie monastique, on sent ici cet esprit d'individualité sinon d'indépendance religieuse qui commença de souffler de divers côtés longtemps avant que la Réforme vînt le changer en vaste tempête. L'ouvrage dont nous essayons de donner une idée, semble aussi parfois, comme celui auquel nous l'avons comparé, s'adresser tout particulièrement aux hommes qui cherchaient Dieu dans la solitude, dans la solitude morale ou physique, dans un état enfin où il puisse sembler plus facile d'être seul à seul avec lui. L'un et l'autre livre ne tiennent peut-être pas toujours assez compte de certains devoirs très-sérieux, très-réels de la vie sociale, pour en voir trop exclusivement les vaines préoccupations. Mais ce défaut n'atteint pas l'ensemble ni le cœur de l'ouvrage, et le *Miroir* a une image, un avertissement pour tous, quoiqu'il semble aussi parfois ne réfléchir le *monde* que par la cellule du solitaire, qui, d'ailleurs, montre bien qu'il connaît ce dernier et qu'il l'a vu de près autrefois. Après avoir recommandé, par exemple, de « porter honneur » à tous hommes, et de ne mépriser personne, pas même un Sar» razin, » l'auteur dira tout à coup, interpellant et désignant le lecteur : « Un grand seigneur ne doit mie mépriser son valet, car » tel garde ton cheval qui vaut mieux, à droitement juger, que » toi. Si tu es chevalier, pour ce ne dois-tu mie mépriser celui qui » son pain gagne à sa houe.... Si tu es une grande dame vêtue de » soie ou d'autres riches étoffes, tu ne dois nullement mépriser ta » pauvre voisine : car, quand nous viendrons à la grande fête où » nous allons plus que le trot, on ne fera nulle fête de la sarpilière,

» mais de ce qui est dedans. Pour ce donc ne dois-je mépriser » personne : car chacun est mon frère germain, non-seulement de » par Eve et Adam, mais il est fils de Dieu le mien père, et dit » aussi bien sa Patrenostre comme je fais [1]. »

Enfin, malgré tout ce qui le sépare d'ailleurs de l'*Imitation* et lui donne une place moins générale et moins haute, le *Miroir du Monde* a encore pourtant avec ce livre unique certains rapports de composition qui montrent bien l'action, diversement puissante, de l'esprit qui les a inspirés C'est une fermeté de style, une sobriété de détail, une absence de paroles oiseuses et de longueurs singulièrement remarquable dans un ouvrage de cette époque, surtout dans une langue à moitié formée, qui devint très-vite la langue la plus *courante* du temps [2], mais qui n'apprit que tard, comme toutes les langues, la précision et la netteté. A cet égard, le latin était, pour l'*Imitation*, un instrument plus ferme et plus achevé. On peut ainsi plus réellement la traduire, tandis que le *Miroir*, pour être mis à la portée de tous les lecteurs français, n'a besoin que d'un simple rajeunissement, ordinairement très-facile, mais qui, en le dépouillant d'une partie de sa vieillesse, lui en ôte aussi quelquefois les grâces et la verdeur. Celui des deux ouvrages qui est devenu célèbre, est probablement aussi plus moderne; à en juger du moins par le style et par certains détails, le *Miroir* ne semble pas pouvoir être d'une date plus récente que le milieu ou, peut-être, la fin du XIVe siècle; il est écrit dans la langue encore pittoresque et naïve de Froissart, plutôt que dans celle plus positive et plus raisonneuse de Commines. L'auteur est inconnu. Peut-être le *Miroir*, comme au reste l'*Imitation*, est-il en partie un recueil de maximes et de leçons chrétiennes, fruit de la sagesse de plusieurs hommes et de plusieurs générations, quoiqu'on y sente aussi, et même d'une façon plus marquée, une intention et comme un dessein bien individuels.

Le *Miroir du Monde* n'a jamais été publié. Le manuscrit d'après lequel nous allons en donner quelques échantillons, a été trouvé à La Sarra dans le canton de Vaud [3]. M. le pasteur Félix Cha-

[1] *La seconde branche principale d'orguel. — Comment on doit garder les festes.*

[2] On sait que c'était déjà la réputation de la langue française au XIIIe siècle.

[3] En 1835, « sur les dalles poudreuses du caveau des archives de la commune, et dans un état de délabrement qui nécessita un temps assez long pour

vannes qui l'a découvert, en a rassemblé les feuilles éparses, les a déchiffrées et copiées avec une intelligence et un soin qui ne laissent rien à désirer. Il y a joint un avertissement et des notes historiques, théologiques et littéraires qui témoignent de beaucoup plus de sagacité philologique et d'érudition que le modeste auteur de cet utile travail ne songe à s'en attribuer. M. Félix Chavannes ne s'est donc point contenté de faire une curieuse trouvaille, de réunir et de restaurer avec une longue patience ce qu'il avait ramassé dans la poussière et, comme il nous l'écrit lui-même, gisant « pêle-mêle à ses pieds : » il a senti tout le prix de sa découverte, et il a voulu faire partager à d'autres le plaisir qu'il en avait retiré.[1]. Le premier il a remis au jour le *Miroir du Monde* et, le premier aussi, il a vivement apprécié le mérite de cet ouvrage injustement oublié. Sans doute il en existe d'autres du même genre ou portant des titres analogues; mais il n'en est point, croyons-nous, qui unisse à un plus haut degré le sérieux et l'originalité. « Sous les titres de *Mirouers* et d'*Images du Monde*, dit » M. Chavannes, parurent, dès le treizième siècle, quelques poëmes » où l'on trouve une peinture des mœurs du temps : l'*Image du* » *Monde*, de Gautier de Metz; celle de messire Gossuin; l'*Etat du* » *Monde*, de Rutebeuf etc. Mais, à notre connaissance, et après » des recherches que nous croyons au moins consciencieuses, nous » n'avons trouvé aucune trace de l'ouvrage que nous nous faisons » un devoir de livrer aux méditations de tout homme qui aime ce » qui est vrai et bon. La Suisse romane ne possède aucun monu» ment de ce genre, offrant au théologien, au philosophe, au lit» térateur, à tout homme pensant, un attrait que nous croyons » devoir demeurer toujours nouveau.... Le théologien appréciera » sans doute, à côté de la portée de la pensée, le mérite de l'ex-

qu'on pût retrouver la pagination, à laquelle, bien heureusement, il ne manqua rien. » Cet ouvrage forme un volume in-8° de 112 pages. L'écriture est très-serrée, mais plus distincte pourtant que cela n'a lieu d'ordinaire dans les manuscrits de la fin du moyen-âge.

[1] « L'entreprise d'une copie exacte nous effraya d'abord un peu, dit M. Chavannes; mais, comme à mesure que nous analysions les beautés de ce livre, nous y trouvions toujours de nouveaux charmes, de nouvelles richesses, nous nous hasardâmes à tenter un travail qui, à côté des jouissances intimes qu'il nous a procurées, nous laisse pour récompense de nos peines l'espérance, ou plutôt la persuasion, que la révélation de ce trésor littéraire sera bien accueillie. »

» pression, bien rare pour l'époque où le discours didactique se » hérissait des subtilités de la dialectique la plus lourde et la plus » obscure. Mais, nous devons le répéter : ce livre n'est point un » livre pour les théologiens seulement, c'est le livre de tout le » monde, parce que le miroir qu'il présente reflète tous les traits » moraux de l'homme, et que chacun est bien sûr de s'y recon- » naître quelque part. Il n'est pas fait pour demeurer immobile » sur un rayon de bibliothèque, mais il doit se rencontrer souvent » sous la main avec l'*Imitation*, Pascal, Larochefoucault, La » Bruyère, La Fontaine, et tout ce qui est comme le pain quo- » tidien du cœur et de l'esprit. »

Il existe, nous dit-on, à la Bibliothèque royale de Paris, un manuscrit du *Miroir du Monde* conforme à celui de M. Chavannes; mais il n'a jamais été publié et, en tout cas, ce dernier, parfaitement authentique et complet, paraît être du temps même où l'ouvrage fut vraisemblablement composé. Comment ce précieux manuscrit se trouvait-il dans les archives d'une de nos communes vaudoises? M. Chavannes conjecture, ce semble avec assez de probabilité, qu'il avait appartenu d'abord à l'antique famille des de Gingins, sires de La Sarra, que peut-être il avait servi à compléter l'éducation chevaleresque de l'un de ses membres. Mais, remarque-t-il, ce n'est point, « comme on pourrait le croire, l'original de ce *Mirouer du Monde* cité par quelques historiens littéraires qui l'attribuent à un secrétaire-intime du sire de Gingins, seigneur de Divonne; c'est bien un livre resté inconnu jusqu'ici des bibliophiles, » ou du moins dont personne ne s'était encore occupé. Est-il dû à une plume indigène? M. Chavannes n'a pu recueillir dans l'ouvrage aucun trait qui permette de le supposer. Nous ajouterons, comme chose à noter, que la première moitié du livre semble écrite dans le dialecte picard ou du nord-est de la France : un des caractères de ce dialecte, en effet, c'est de remplacer le *c* simple par le *ch*, comme on le voit dans l'épitaphe du loup de La Fontaine :

On assomma la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit et la tête :
Le seigneur du village à sa porte les mit;
Et ce dicton picard à l'entour fut écrit :
Biaux chires leups, n'écoutez mie
Mère tenchent chen fieux qui crie.

Or, pendant long-temps, notre manuscrit ne manque jamais de

dire *espéranche*, *accoutumanche*, *ochirre* (occire) ; il dit même quelque part *le sage Chaton* pour *le sage Caton*, etc. Puis il abandonne peu à peu cette espèce de sifflement désagréable et par trop gaulois, et finit même par s'en corriger tout à fait.

M. Chavannes destine la copie qu'il a faite, à la Bibliothèque cantonale de Lausanne, où chacun pourra la consulter. La publication du *Miroir* serait assurément intéressante, et honorable pour notre littérature nationale. Il serait même possible, au moyen de quelques retranchemens et de cette espèce de demi-traduction dont nous avons parlé, d'en donner une édition à la portée de tous ; elle aurait du piquant et de l'à propos au milieu de notre mouvement religieux, ne fût-ce que pour comparer nos livres d'édification avec ceux de nos pères : peut-être tout l'avantage ne serait-il pas absolument de notre côté.

En attendant qu'on le fasse, nous achèverons de donner aux lecteurs de cette *Revue* une idée du *Miroir du Monde* par quelques fragmens plus complets que ceux que nous avons déjà cités. Nous les accompagnons d'une courte analyse qui suffira pour en montrer la suite et l'ensemble.

II. ANALYSE ET FRAGMENS.

Après un petit commentaire des *Commandemens* et du *Symbole*, commentaire qui lui sert en quelque sorte d'introduction et de partie dogmatique, l'auteur traite au long des différens vices, de la folie avec laquelle l'homme se soumet à leur empire, des raisons et des moyens qu'il a de s'en garder. Il en fait d'abord une exposition générale, dont nous citerons le commencement pour donner une idée de ses principes de morale et de sa manière populaire de les raisonner.

« Qui ne donne ce qu'il aime et ne prend ce qu'il desire? Joie, liesse et bonne vie voudrait chacun avoir, et le desire. Et nul ne veut la mauvaise vie laisser. Nul n'est si fol qui ne donnât volontiers un mauvais habit pour un bon; et toutes autres choses donnerait-on volontiers, le mauvais pour le bon, et un mauvais cœur pour un bon, et une mauvaise âme pour une bonne. Et pourquoi ne donnez-vous une mauvaise amour pour une bonne? Fol! dit le sage : qui t'a

meffait ton âme! Pourquoi la hais-tu si cruellement?... Et pourquoi ne veux-tu ainsi avoir bonne amour et bonne vie [1].

La bonne amour fait bon le cœur ; la bonne vie fait bonne l'âme. Pour ce, te dis, et te loue, et te prie, que, si tu veux à bien venir, et avoir paix et joie, et liesse en ce siècle et en l'autre, tu prennes [2] au commencement bien garde à qui tu donnes l'amour de ton cœur. Car c'est le plus beau trésor que tu aies. Qui ton amour a, il a ton ton cœur ; et qui ton cœur a, il a tout ce que tu as [3].

L'amour est comme la racine de l'arbre ; et, comme Dieu dit en l'Evangile : De bon arbre bon fruit ; aussi, de mauvais arbre mauvais fruit [4]. Ainsi, de bonne amour, bonne vie ; et de mauvaise amour, mauvaise vie. Pour ce dit bien saint Augustin « que vertu est amour bien ordonnée. »

L'une amour est charité, qui est racine de tous biens ; l'autre, convoitise, qui est racine de tous maux. L'une remplit le ciel, où sont les élus ; l'autre remplit l'enfer, où il n'y a ni amour ni ordonnance.

.... Le commencement de vraie joie et de bonne vie, est paix de cœur, comme je te l'ai déjà dit [5], et sûreté de conscience. Et tu sais bien qu'un grand roi qui veut que ses royaumes soient bien gardés, et en paix et en joie, à trois choses penser lui convient. Premièrement, à ses ennemis déconfire et mettre sous ses pieds [6] ; les mauvaises loix de sa terre abattre. Et après, affermir ses châteaux [7], et les bien garnir. Après, faire droit et tenir droiture.

Eh ! certes, grand royaume garde qui son cœur garde, qui est plus grand que tout le monde. Et grand roi est qui bien le sait garder.

Nos ennemis sont les péchés ; les mauvaises loix, comme dit saint Paul, sont les vices du cœur et du corps. Nos forteresses sont les vertus. Les garnisons de ce châtel sont les bonnes œuvres. Qui veut vivre hautement comme roi, premièrement lui convient les péchés détruire, les vices du cœur abattre, qui sont les mauvaises coutumes. Après, fortifier son cœur de bonnes vertus, et le garnir de bonnes œuvres. Après, tenir justice, que larrons ni males gens n'y sourdent, et puis vivre en bonne paix et en bonne joie.... »

Le *Miroir* nous met ensuite successivement devant les yeux les

[1] Pour les amateurs du vieux langage, nous rétablissons en note les mots et les phrases les plus caractéristiques parmi celles que nous avons dû un peu moderniser. Ainsi le texte original, au lieu de : « Qui ne donne ce qu'il aime » etc., dit : *Qui ne donne que aime, ne prent que desire ;* au lieu de : « liesse, » *léeche ;* de « laisser, » *laissier ;* de « un mauvais habit, » *mauvaise robe :* de « lui, », *li ;* de « cœur, » *cuer ;* de « car, » *quer*, etc.

[2] *Se tu veus à bien venir.... si pren...* — [3] *Quenques tu as.* — [4] *De mal arbre mal fruit.* — [5] *Si comme je t'ai devant dit.* — [6] *Sous pié.* — [7] *Affirmer ses chastiaux.*

différens vices, les sept péchés mortels, qui sont comme un mauvais arbre à sept branches; parmi celles-ci il y en a qui ont plusieurs *getons* ou petit jets (*rejetons*), plusieurs *raimsels* ou rameaux. Ainsi la troisième branche d'Orgueil ou l'Arrogance, a pour premier rejeton : *Fol Maintien;* pour second : *Ventance;* pour troisième : *Dérision;* pour quatrième : *Rébellion.* La sixième branche du même péché, ou l'Hypocrisie, comprend : les *double-dorés*, ou ceux « qui apparaissent *beaux* par dehors et par » dedans sont pleins d'ordure et de *pueur* et de pourriture; » les *singes au diable* ou ceux « qui contrefont les prudommes, et de » ce dont ils pussent le ciel acheter, ils achètent l'enfer », etc. Tout ce que nous appellerions aujourd'hui inactivité, inertie, paresse dans le sens le plus étendu, égoïsme inoffensif, mais brutal, ce mal si commun et si profond, le *Miroir* le connaît aussi; il lui donne même un nom distinct et assez singulier; il l'appelle le vice de *Accide*, et il y trouve six rameaux qui, ce nous semble, ne sont pas trop mal comptés, savoir : *tiédeur*; *tendresse* ou *mollesse*; *oisiveté; pesanteur;* préférence pour le mal ou *mauvaistié*, et *pusillanimité.* Enfin l'auteur termine cette longue revue des péchés par *ceux de la langue,* qui présentent à eux seuls dix branches *chévetaines* ou capitales : *paroles oiseuses*, *mensonge*, *parjure*, *dispute*, *murmure* etc.

Tel est, avec toutes ses branches et ses mille rameaux entrelacés, l'arbre, ou plutôt la forêt de la vie humaine. Mais écoutons maintenant quelles voix s'en échappent, quels avis charitables nous y viennent en aide; voyons ce qui s'y passe et ce qu'on y rencontre : le *Miroir* va nous le montrer.

« La mauvaise racine, comme je t'ai dit, est amour laide et désordonnée. Cette racine jette plus de branches de péché qu'on ne pourrait nombrer. Car mauvaise herbe croît volontiers... Dont il avient que l'arbre de péché a plus de rejetons que l'arbre de vertu; car en plus de manières on peut fourvoyer que droit aller, et tirer mal que tirer droit [1]....

Orgueil fut le premier péché qui onques fut, et pour ce, est-ce le commencement de tous péchés : car orgueil brisa premièrement compagnie et ordre, quand Lucifer l'ange, pour sa grande beauté et pour son grand sens, voulut être dessus les autres anges; et il fut diable, et toute sa compagnie.

Orgueil est l'aînée fille au diable. — Orgueil est la reine des vices, et mère et nourrice...; car nul péché n'est du tout sans orgueil,

[1] *Et mestraire que à droit traire.* — Peut, *puet.*

ou sans irrévérence, ou sans dépit. — L'esprit d'orgueil est le premier qui assaut le chevalier de Dieu et celui qui le dernier le laisse [1].

Ils (les moqueurs) tuent les âmes qui commencent à bien faire. Ils font pis à Dieu que ceux qui le mirent en croix, quand ils lui enlèvent les âmes qu'il conquit par sa mort. (Ils font) comme celui qui enlèverait au pauvre homme son loyer qu'il gagne en la vigne à fouir.

Ce péché (l'arrogance) est proprement la forteresse au diable... Et en cette tour il garde le trésor des autres vices qu'il a conquis sur l'âme.

Folle baerie : C'est mauvais desir de haut monter, que nous appelons ambition. — Ambition est le trébusquet au diable, dont il abat les cités, les abbayes, les évêchés, même la tour de Saint-Pierre à Rome [2]. Ambition est la première leçon que le diable donne à ses écoliers...

L'homme fut fait pour être en la compagnie de Dieu. C'est le plus haut état où l'homme puisse aspirer. A cette hautesse doit-il tendre par nature; et ainsi fait-il quand il a le droit œil, c'est-à-dire la droite intention. Mais cet œil, le diable le lui crève, si qu'il ne peut si haut regarder. Et pour ce, il le fait aspirer aux petites choses qu'il voit de l'œil senestre (l'œil de gauche), c'est-à-dire aux honneurs du monde [3]. Car il lui met la roue de fortune au devant, et lui montre, sans plus, le côté où il voit ceux qui montent ou qui sont montés; et il lui cache [4] l'autre partie de la roue, si qu'il ne voit point ceux qui trébuchent ou sont descendus...

Un arbre met bien cent ans à monter, et en une heure de jour tombe, ou est coupé. Ainsi est-il des richesses du monde.

« On y monte à grand loisir,
» On y est à grand'paour (*peur*),
» On descend à grand dolour (*douleur*),
» Et ce est fait en une heure de jour. »

Hé Dieu! combien il y a d'épines poignantes [5] en cette branche! Comme il y a de périls et de péchés avant qu'on soit en haut monté. — Si nous regardons ces cités, ces tours, ces églises cathédrales, ces abbayes royales [6], où Dame Fortune est qui tourne plutôt ce

[1] *Qui assaut le chevalier Dieu, et chelui qui derrain le laisse.* — Ange, *angie;* diable, *déable;* reine, *royne.* — [2] *Neis la tour Saint Pierre à Rome.* — *Trébusquet,* machine à lancer des pierres. — [3] *Si le fait as petites choses baer que il voit de l'eul senestre, ce est as honeurs du monde.* — [4] *Il li repont.* — [5] *D'espines poignans.* — [6] *Ces églyses cathédraus, ces abbayes royaus.*

dessous-dessus que moulin à vent, que verrons-nous *fors espines poignans qui poignent la gent?* De ce vient *losengier* (flatterie) et mentir souvent, comme font ceux qui veulent plaire.

Quand Dame Fortune a élevé homme en haut, et a si bien tourné sa roue qu'il est venu à honneur et à richesse, or est en haut assis comme moulin à vent sur la haute montagne. Et là ventent tous les douze vents de vaine gloire qui assaillent ce chétif, et le font peiner de gloire acquérir. Tantôt le font fier; tantôt dépite son voisin qui mieux vaut que lui, pource qu'il a moins d'avoir. Tantôt il se peine de bel hostel tenir. Tantôt se peine de festoyer. Tantôt il a tellement donné son chétif cœur au siècle qu'il lui coûte plus de donner dix sols pour Dieu que de dépenser dix livres en un jour en bruit et en vaine gloire. Et il fait une dépense folle [1] pour donner à un riche homme à manger, dont il pourrait cent pauvres soutenir toute la journée.

De la vanité qui est en Chevalerie. — Moult serait sot et nice qui dirait que tous les chevaliers fussent perdus et damnés . . . : ce serait dommage. — Chevalerie est moult bel ordre et moult haut en sainte Eglise; car il doit la foi de Dieu et de sainte Eglise garder. Par qui paix est gardée et justice tenue. Par qui le peuple vit en paix et clergie... Et qui vraiment y a son intention, et y adresse sa peine et sa prouesse, il tient à droit son ordre et sa religion. Il est chevalier de Dieu et son soudoyer.... Et pour ce ne demeure-t-il mie (et cela n'empêche point) qu'il n'ait le los et la gloire du monde au double, quand on le crie bon chevalier, et avec ce, prud'homme en Dieu. — Mais ceux font honte à tous prud'hommes et à Dieu, et damnent chevalerie, qui dépensent plus que leurs terres ne valent; puis taillent et rongent la pauvre gent, et les mettent en plégeries (cautionnemens), et les font choir aux prisons des usuriers; et les mettent en excommuniemens, et leur font leur foi mentir et parjurer, aussi comme eux-mêmes font. Car ils ne se font peine de mentir [2], ni de vérité tenir, jusqu'à ce qu'ils puissent trouver chevance pour faire leurs outrages et leurs fêtes, et leurs beaux hôtels tenir, et paître leurs faucons et leurs ménestrels; pour eux déguiser plus de sept fois l'an, en habits et en équipages [3]. Car ils ont Dieu si à dos que de ses commandemens ne leur est-il rien.

Ils n'oient mie matines trois fois l'an; et quand ils vont ouir messe, ils font plus leur dommage et celui d'autrui que leur bien [4] : car ils ne se peuvent coi tenir non plus que singes. Rient, gabent, boutent, tirent l'un l'autre [5]; accolent les damoiselles; et parmi tout ce, leur

[1] *Et despent en outrages.* — Luxe, faste, bruit, cette idée est toujours exprimée dans le texte par le mot *beuban* qui n'a pas d'exact analogue. — [2] *Ils ne font force de mentir.* — [3] *En robes et en lorains.* — [4] *Que leur preu.* — [5] *Sachent l'un l'autre.*

est la messe trop longue. La parole de Dieu ne peuvent ouir ; et plus est la fête haute, tant se peinent plus de Dieu courroucer, et de montrer leur orgueil et leur grand beuban (faste). Ils courent quinze lieues pour voir une fête, et jeux et caroles. Bonne vigile, ni quatre-temps, ni carême, ils ne se font nulle peine de les violer. . . Ils mangent plus de sept fois le jour, toutes les fois qu'ils en ont desir, comme font brebis ou enfans. Ils font leur Dieu de leur ventre. Nulle aumône ne font, car ils ne peuvent. Nulle oraison ne disent, car ils ne veulent. Et quand on leur blâme leur folie, ils mettent tout sur chevalerie, et disent : « Il nous convient aussi faire comme les au-
» tres. Voulez-vous que nous nous fassions huer, et que nous fas-
» sions le papelart? Au bon cœur va tout. Dieu sait bien qui bon
» pélerin est. »

Hé Dieu ! à quelle honte ils mettent le haut ordre de chevalerie, qu'ils veulent dire que nul ne peut être bon chevalier s'il montre par dehors qu'il veuille Dieu servir et aimer. . . Ainsi y mettent corps et âme, et avoir, tant que leur maison en est ruinée [1]. De ce viennent les beaux atours ; et se déguisent et se défigurent en tant de manières, que Dieu ne les reconnaîtra au jour du jugement ; comme il dit en l'Evangile : « Je ne sais qui vous êtes, et je ne vous fis mie
» ainsi [2]. » Et, sans faillir, plus mettent les fols et les folles de cure à paître les yeux des musarts qu'à paître leur propre corps. Et ils redoutent plus que les yeux des gens ne soient mal servis, qu'ils ne font d'eux-mêmes, qu'ils ne soient mal repus.

Et briévement à parler, tant fait-on de péchés pour plaire au monde par beauté de corps, et par bel atour, que nul n'y pourrait nombre mettre. Car tous les jours trouve-t-on nouvelles déguisures. Et tout ce est vanité. »

Le *Miroir du Monde* nous peint encore ainsi l'intérieur d'une maison d'homme riche, au moyen-âge :

. . . . « Et il y a tant d'agenouillemens que ses gens doivent plus s'agenouiller que ne fait un moine cloîtré devant Dieu [3]. Un jeune singe de charlatan [4] ne fait mie tant de singeries, ni de sauts, ni de tours, comme il convient faire devant eux.

Après, ont tant de robes oiseuses qui ne font que les huches remplir ; et tant les gardent que les vers les mangent. Ou pour avarice, ou pour faste, ou pour diverses robes vêtir, ils voient les pauvres trembler de froid, qui dussent avoir le relief de leurs robes, aussi comme de leurs tables. Mais ils n'y ont ni part, ni lot ; car orgueil les achète et les donne aux ménestrels, pour acheter los et vaine gloire. Hélas ! charité les employât mieux, car elle en achetât vraie

[1] *Leur hostel en devient gasté, et leurs maisines en ont grans deffautes.* — [2] *Ne je ne vous fis mie si fais et si faites.* — [3] *... Que plus convient la maisine agenouiller que il ne fait un moyne cloistrier devant Dieu.* — [4] *Un jone singe à enchanteur.*

gloire. Après, tant font de curiosités et de déguisemens que c'est merveille. Boutons, orfrois (galons), cottes ridées (plissées), étroites manches, chausses déchiquetées [1], collets à bouclettes d'argent.....

Dieu dit par son prophète Ysaie, là où il reprend les dames et les damoiselles de leur grand appareil. « Il viendra, dit-il, un jour que » Dieu leur ôtera leurs coiffes, leurs guimpes, leurs couvre-chefs, » leurs fermails, leurs anneaux, leurs chapeaux [2]. » Après, l'appareil des bras, des mains, des pieds, des chemises qui sont si déliées qu'on peut voir leur bras et leur chair parmi, jusqu'aux aiguilles dont elles attachent leurs guimpes, les épingles et les miroirs, n'oublie-t-il mie.

De la vanité de la langue. — A tel dit le diable tout privément : « Tu as moult bien parlé ! nul ne dirait ce que tu as dit ! » Ou il le fait dire apertement par ses disciples qui de ce métier lui servent : ce sont les losengiers (les louangeurs) qui sont bouteliers du roi d'enfer, de claret et de piment.

Ha ! comme il écoute volontiers et comme il a ce denier prêt pour payer ce bon avocat qui la langue a si plate et si loberesse, et plus affilée que rasoir de Guingant, quand volontiers il s'ébat dessous l'orme au dimanche, ou entre ceux qui fouissent [3] en la vigne, et entre ces commères à leur huis (à leur porte) ! En tel lieu sont moult aimées ces bourderesses, loberesses, flatteresses langues pour la compagnie resbaudir ; et grand'gloire ont ceux ou celles qui mieux savent servir de bourdes et de mensonges et de médits.

Dieu ! qu'il va volontiers à ces grandes assemblées, à ces fêtes, à ces cours qu'on tient pour los et pour renom acquérir. Là est-il roi et sire, comme celui qui fait toute l'assemblée. Là se peine chacun de lui obéir dans les manières dont ils pensent le mieux montrer leur vanité et acquérir vaine gloire [4]. Si que, même à la messe, qui tant est courte, est Dieu plus guerroyé à la fois qu'honoré. Car tant y a de montre, et de saluts, et d'accolées, que nul n'y peut à ses péchés penser, ni prier Dieu.

Là ont leur joie et leur gloire ceux qui se savent bien servir du flael (du petit fouet) de la langue, pour les autres ébattre et faire rire. Là.... ceux sont plus loués et plus maîtres, qui mieux savent en gaudissant [5] mentir, et médire, et déchirer [6] ceux qui Dieu servent et fuient ces fêtes et ces vanités. Là ont leur gloire ces ménestrels qui ne cessent de Dieu guerroyer de la grace que Dieu leur a donnée du beau parler. Ceux sont proprement disciples à l'esprit de

[1] *Détrenchiées.* — [2] *Leurs guinples, leurs queuvrechiefs, leurs fremaus, leurs anniaus, leurs chapiaus.* — [3] *Foent* — Au lieu de tel, *tex ;* comme, quelquefois, au lieu de Dieu, *Diex.* — [4] *D'obéir à li es manières que ils cuident miex vanité monstrer, et vaine gloire acquerre.* — [5] *En godant.* — [6] *Escharnir icheus.*

vaine gloire en l'école de qui ils ont été nourris [1] et qui leur enseigne à dire ces beaux mots et ces beaux chants qu'ils ont si prestement en bouche...

Pense en quel péril ceux-là sont qui ne sont maîtres de leur langue! Car ils l'ont depuis long-temps donnée au diable qui en fait son chalumeau [2]; et ce dût être chalumeau au Saint-Esprit..... Dieu a deux graces mises en la langue : parler et chanter. Comme dit saint Bernard : « Nulle chose ne représente autant l'état de l'autre siècle (de l'autre » monde) ni l'office des anges en terre, comme font ceux qui joyeu- » sement et de bon cœur chantent et louent Dieu. » Mais vaine gloire veut avoir toutes les belles chansons......

Après, vient le cri et la louange des folles langues qui chantent à ce chétif tout ce qu'il desire ouir [3], et l'échauffent en l'amour du monde, et l'aveuglent et enchantent, comme fait l'enchanteur qui fait, au lieu d'une couleuvre, que ce soit un pigeon [4]... Et il les croit mieux que lui-même : il croit que le cygne soit noir et le corbeau blanc, qu'il est preux et hardi, là où il est couard comme un lièvre. Quand il est un écorcheur de gens, adonc est-il bon justicier. S'il est mol et négligent, adonc est-il le plus débonnaire qui vive.... Tous songes lui tournent à bien; tout est bien fait et dit quoi que l'insensé fasse et dise [5]. « Pleut-il? » demande le seigneur à son valet. — « Oui, seigneur, répond-il, si vous voulez [6]. » Aussi les aveuglent-ils, et les dérobent-ils de tous biens temporels et spirituels [7]. Car la louange est le mol vent qui déroba le pèlerin [8], et le dépouilla de son manteau, dont on conte un exemple.

Il avint que bise et mol vent firent gageure d'ôter à un pélerin son mantel [9]. Bise commença à venter, et celui-ci à trembler. Et plus elle ventait, plus celui-ci son mantel étreignait [10]. Après, le mol vent venta; et le pélerin a chaud, et se dépouille [11], et jette son mantel à son col. Et un tourbillon vente et se lève qui emporte le mantel [12].

Bise, qui est un vent dur et âpre, est vérité, qui est tant dure, et âpre, et haïe, nommément dans ces grandes cours. Quand ce vent vente, c'est quand on dit vérité. Chacun se serre [13] et tremble, et a peur, et cache tous ses biens, et se regarde en humilité. Mais louange est le chaud vent du midi qui échauffe le cœur et l'élève, et le fait s'ouvrir et tous ses biens montrer. Et il ne prend pas garde qu'il les

[1] *En cui escole il ont été norris.* — [2] *Chalemel. Et ce deust-estre chalemel au Sainct Esperit.* — [3] *Qui chantent quenques cel chaitif desire à oïr.* — [4] *Un coulon.* — Cygne, *cisne;* — corbeau, *corbel.* — [5] *Tout est bien fait et dit quenques li assotés fait et dit.* — [6] *« Pleut-il? » ce fait li sire à son serjant. « Oïl, sire, si vos voulez. »* — [7] *Temporeus et esperitueus.* — [8] *Le mol vent est losenge qui desroba.* — [9] *Firent gageure d'un pélerin tollir son mantel.* — [10] *Et celi plus entour li son mantel estreignait.* — [11] *S'eschauffe et se despoille.* — [12] *Et un estourbellion vente et lieve, si emporte son mantel.* — [13] *Se restraint.*

perd, comme fit Sédécias le roi de Jérusalem ... pour ce qu'il montra ses trésors aux louangeurs qui vinrent à lui de la part du roi de Babylone.

Une jeune fille entra en une forêt, et tomba entre les mains des voleurs qui la honnirent et la dépouillèrent, et la voulaient mettre à mort [1]. Le fils du roi du pays passa par là, et en eut pitié ; et il combattit les larrons, mais moult y fut blessé [2]. Il commença d'aimer cette demoiselle, et la baigna, et vêtit, et guérit, et l'épousa, et la fit reine. Et en fut jaloux comme homme peut être de sa femme....

Il y avait un vassal en sa terre, faux et malicieux, qui le guerroyait, et haïssait [3], et lui nuisait en tout ce qu'il pouvait. Quand il vit la très-grande amour que le roi avait pour cette dame, et l'honneur qu'il lui portait, pour le plus grever, il se voulut accointer de la reine, et il lui montra semblant d'amour. Mais celle-ci n'en eut que faire d'abord, et se détourna de lui comme prudefemme [4]. En ce fit-elle comme bonne dame. Mais après, avint que, petit à petit, elle écouta ses blanches paroles......

...Or garde, pour Dieu, que cette reine ne soit la tienne âme qui tant aime la gloire du monde et le los.

Infirmité de l'homme. — Le dernier remède que nous mettrons (contre l'orgueil) est de considérer nos misères et nos infirmités. Car, de par notre esprit, nous sommes si faibles et si peu vertueux, qu'à une légère tentation et une volage pensée nous ne pouvons contester ni résister, ni une petite parole souffrir et la soutenir humblement. Et ainsi nous perdons tôt tous le bien que nous avons fait, si Dieu n'a miséricorde de nous.

De par nos corps nous sommes si faibles et si pauvres que même aux puces nous ne pouvons résister ni nous en défendre. Dont saint Augustin dit : « Un homme te dit un blâme; tu t'en courrouces et » en as dépit. Les puces ne te laissent dormir et tu ne t'en peux » défendre. »

Et après, notre chétif corps deviendra cendre et poudre. Qui bien penserait à ces choses, il aurait bien raison de s'humilier.

Or disons d'un autre vice capital qui est appelé *Accide,* ce qui signifie autant comme mauvaistié, tristesse, langueur, ennui de bien faire. Il fait que l'homme n'aime qu'oisiveté et repos, dormir et vivre comme pourcel.

Pour confondre un tel homme et lui faire honte, et contre ce vice, crie tout ce qu'il y a au ciel et en la terre : le soleil, la lune et les

[1] *Et chaï es mains des robeurs qui la honnirent et robèrent, et trairent pour mettre à mort.* — [2] *Navré.* — [3] *Et héoit.* — [4] *Mais celle n'en out que faire au premier, ains destournoit son cors de li.*

étoiles qui ne cessent, de nuit comme de jour, de courre et recourre [1] pour faire le commandement de Dieu et pour servir l'homme ; après, la terre qui ne cesse de porter son fruit, les herbes, les arbres qui chaque jour servent de leur métier et de leur pouvoir. Après, les bêtes, comme la fourmi à qui Salomon renvoie le paresseux [2]. Après, les laboureurs et les pauvres gens qui tant souffrent.... Après, les saints qui tant ont souffert de tourmens, et les anges qui ne cessent de louer Dieu... Après, le fils de Dieu qui tant souffrit...

Quand le diable entre au cœur comme le ribaud au four, il lui convient d'avoir un matelas de plume [3] pour se reposer. Ce matelas, c'est la tendresse et la mollesse... Là il gît, et chante, et se déduit, et enchante cette chétive âme et lui dit : « Tu as été trop doucement » nourri [4] ; tu es de trop faible complexion. Tu ne pourrais cela suppor- » ter [5], veiller, travailler, jeûner, te lever matin, et ces autres duretés » que souffrent ceux qui l'ont appris. Tu serais tantôt mort. N'a rien » qui santé n'a. Bon châtel garde qui son corps garde. Tu as besoin » d'une bonne robe, chaude en hiver et froide en été [6]. Garde-toi » de ces froides viandes, et sur toutes choses [7], de boire mauvais » vin ; car il attire les mauvaises humeurs, et le bon vin nourrit le » corps, et fait bon sang. »

Le quatrième rameau (du vice de *Paresse*) est *Pesanteur*. Car, quand l'homme est pesant, il n'aime que gésir, et la moitié de sa vie il perd et il dépense en dormir.

...Es heures qu'ils dussent le mieux veiller, adonc dorment-ils plus volontiers : c'est aux matines, quand ils dussent prier Dieu et le louer, comme nous témoignent les Ecritures et les créatures, les oiseaux qui chantent au matin et louent Dieu si doucement.

Ensuite, si malgré eux [8] et si paresseusement ils se lèvent pour servir Dieu! Ils aiment mieux perdre trois messes qu'une sueur, quand elle vient au matin.

Le sixième rameau est *Pusillanimité*, c'est faible cœur. En ce vice sont ceux qui ont peur de néant, qui n'osent commencer à bien faire, qui peur ont que Dieu ne leur faille. Et pour ce est-il droit qu'il leur faille ; et ainsi fera, dit Salomon.

C'est la peur de ceux qui n'osent aller de nuit, mais craignent, et ne savent pourquoi. C'est une peur comme de songe.

Un homme songe qu'il doit passer un pont de glace ou de verre, et en a si grand'peur qu'il en meurt tout vif. Et pourtant il n'a nulle

[1] *De courre et recourre moult grans journées.* — [2] *Les bestes, dont Salemon envoya au fourmi pour sens aprendre le parécheus.* — [3] *Coute.* — [4] *Trop souef nourri.* — [5] *Ce soufrir.* — [6] *Il te convient robe, néte, chaude.....* — [7] *Et seur outes riens.* — [8] *Si à envis.*

peur de son ennemi mortel qui, par vérité, est sur sa tête, l'épée nue [1].

Il ressemble à celui qui n'ose entrer au sentier de bonne voie à cause du limaçon qui lui montre ses cornes, ou à l'enfant qui n'ose aller son chemin à cause des oisons qui sifflent et font semblant qu'ils lui courent sus. Car le diable n'a pouvoir contre celui qui est en grace, fors de siffler et, en guise de limaçon, montrer ses cornes. Mais quand il tient l'âme sous lui, il est fort et cruel, comme la licorne [2]. »

Après d'autres peintures non moins vives, l'auteur arrive à ce qu'il appelle l'*Arbre sec*.

« Tant sommes allés, dit-il, éperonnant, que nous sommes venus, par la grâce de Dieu, à l'arbre sec.

Cet arbre est un arbre qui, en sa jeunesse, fut planté sur bonne rivière, comme le prophète Ezéchiel le décrit : « très-bien né, très- » bien nourri, très-bien venant; » tellement qu'il semblait un des arbres du Paradis.

« Cet arbre, dit Salomon, fleurit comme un amandier. » Mais « » trop se hâta, » dit Ysaie, « et vint un vent chaud et ardent qui le » brûla tout, » dit le même prophète Ezéchiel.

... Cet arbre, à parler spirituellement, commença à jeter les jets des sept vertus qui répondent aux sept vices capitaux. Mais le vent ardent de grande ferveur, de propre sens et d'indiscrétion les corrompt et les fait devenir vices. Car folle humilité devient pusillanimité; folle débonnaireté, *niceté;* folle prouesse, cruauté; folle largesse, prodigalité; folle abstinence, pestilence.... Quand le diable voit le novice serviteur de Dieu [3], et le voit nice, et qu'il voit qu'à gauche il ne le peut jeter [4] dans les vices et les péchés dont nous avons parlé; lors il le couvre d'un mantel de vertu, et en semblance de bien l'assaut à droite plus subtilement qu'à gauche..... Car il (le serviteur timide) regarde tant ses défauts, et les périls où sont ceux qui les grands biens font, qu'il ne s'ose aider de nulle grace que Dieu lui ait prêtée.....»

C'est par là, par le portrait, assurément bien placé, de ceux qui ont résolu de fuir le mal, mais qui ne font pas le bien, que le *Miroir* termine le *roman des vices;* après quoi vient le *livre des vertus* : cette différence et cette opposition de titres se trouve dans l'ouvrage même.

Ce second livre s'ouvre par une louange de la mort et de l'autre vie.

[1] *Et si n'a mie paour ... l'espée traite.* — [2] *L'unicorne.* — [3] *Le novice serjant Dieu.* — [4] *Et voit que à senestre il ne le puet embatre es vices...*

« Les saints hommes qui aiment Dieu et le craignent, qui, de trois morts, en ont passé deux, car ils sont morts au péché et morts au monde, attendent la troisième mort : c'est la séparation [1] de l'âme et du corps. Entre eux et le Paradis, il n'y a qu'une petite paroi, qu'ils traversent [2] souvent par pensée et par désir. Et si le corps est par deçà, le cœur et l'esprit est par delà.... Ils haïssent cette vie qui n'est que mort, et désirent la mort corporelle : car c'est *damoiselle porte-joie* que la mort, qui tous les saints couronne et les met en gloire.

Mort est aux preudommes fin de tous maux, et porte et entrée de tous biens. Mort est le ruisseau qui sépare mort et vie. Mort est par deçà, vie par delà. Mais les sages de ce siècle qui, deçà le ruisseau, voient si clair, par delà ne voient goutte.... Et, pour ce, haïssent-ils tant la mort; car ils ne savent ce que c'est, ni delà le ruisseau n'ont point voyagé [3]. Et il ne sait rien qui hors ne va. Donc, si tu veux savoir ce qui est bien et ce qui est mal, sors hors de toi, hors du monde [4]; apprends à mourir. Délie ton ame par la pensée [5]. Envoie ton cœur en l'autre siècle....

Tous les délices du monde [6] qu'ont les cinq sens, ne sont qu'une goutte de rosée, au regard de la fontaine de la grande mer dont tous ces biens descendent. La goutte de rosée, quand on la voit de loin, ressemble à une pierre précieuse; mais, quand on la pense prendre, elle tombe à terre, et devient néant.

Pense au plaisir de l'an passé, et au songe de la nuit [7], tu verras que tout est un. Tôt passent et tôt ennuient, et en nulle manière ne peuvent rassasier [8]. »

Le *livre des vertus* est beaucoup moins étendu que l'autre, mais il a le même caractère allégorique et moral, seulement avec quelque chose de plus sévère et de plus retenu, de plus bref dans les développemens. C'est aussi le même esprit, la même manière de concevoir la vérité religieuse par la discipline et la réalisation ; il applique la foi plutôt qu'il ne l'expose, il en donne la pratique plutôt que l'idée et le système. Cependant, à la fin, il rapporte tout à Dieu, et de façon à contenter, sur les points essentiels, la plus sévère orthodoxie.

« La Sainte Ecriture accomparage la vie du preudhomme et de la preudefemme, au beau jardin plein de verdure et de beaux arbres

[1] *La dessevrée.* — [2] *Que il trespassent.* — [3] *Convoisé.* — [4] *Is hors de toi, is hors du monde.* — [5] *Dessèvre t'âme par pensée.* — [6] *Tous les délis du monde...* — Rosée, *rousée.* — [7] *Pense du délit d'antan, et du songe d'à nuit.* — [8] *Saouler ne puevent.*

et de bons fruits.... Ce jardin, c'est le grand Jardinier qui le plante, savoir Dieu le Père [1], quand il amollit le cœur, et le fait doux et traitable comme terre bonne et appareillée, et digne qu'elle soit plantée de bonnes entes. Ces entes sont les vertus que le Saint-Esprit arrose de grace. Le Fils de Dieu, qui est le vrai soleil [2], par la vertu de sa clarté les fait croître et profiter en haut....... Or, regarde la très-grande courtoisie de notre doux Maître Jésus-Christ qui vint au monde querir et sauver ce qui était perdu, pource qu'il sait bien notre pauvreté et notre faiblesse. Car, par nous, pouvons choir; mais, par nous, ne pouvons relever, ni résoudre, ni de péché sortir, ni venir à la vie bienheureuse, si de sa grace et de son don (cela) ne vient.

Pour ce, ne cesse-t-il de nous semondre, que nous le priions et requérions [3]; et moult nous promet que, si nous lui requérons chose qui bonne nous soit, nous l'aurons [4]. Et plus nous fait-il de courtoisie, car il est notre avocat qui nous forme notre pétition, que nous ne saurions former, s'il ne comparaissait à notre place [5]. »

Or, quelle est cette *pétition* que Jésus-Christ nous enseigne à faire et qu'il présente pour nous? C'est l'oraison dominicale, dont les sept demandes, accompagnées d'une courte explication, terminent le manuscrit.

« Hé! Dieu, qui saurait bien toute la chanson (de la *Patrenostre*), comme il y trouverait de douces notelettes! Car il n'est joie douce qu'en la chanson que la Sapience de Dieu fit. Celui qui enseigne aux oiseaux à chanter, y mit moult de notes suaves et douces, encore qu'il y ait petit de lettre.

Cette clergie est la plus belle et la plus profitable, quand on l'entend et la retient. Car tel le pense bien savoir et entendre qui onques rien ne sut fors l'écorce par dehors. C'est la lettre, qui bonne est; mais peu [6] vaut au regard du noyel (du noyau) qui est par dedans si doux. Elle est courte en paroles, et longue en sentence; légère à dire, et suave à entendre.

Les sept pétitions (particulières) sont aussi comme sept très-belles vierges [7] qui ne cessent de puiser de ces sept ruisseaux (les sept dons du Saint-Esprit) les eaux vives, pour arroser les sept arbres (de vertus) qui portent le fruit de la vie perdurable.....

Ce doux nom de Père qui fait tout le reste doux [8], te montre ce

[1] *Cest jarding plante le grand jardignier; c'est Dieu le Père...* — [2] *Le fils Dieu, qui est le vrai solail...* — Querir, *querre.* — [3] *Ne nons fine il de semondre que nous le prions et requérons.* — [4] *Nous l'arons.* — [5] *Se il n'estoit*, expression très énergique : *s'il n'instait* pour nous. — [6] *Poc.* — Sut, *sot.* — [7] *Sept très bèles puchèles.* — [8] *Cest dous nom Père, qui tout le remanant fait dous.*

que tu dois faire, et te semond de ce que tu dois croire... Quand tu l'appelles Père, tu connais qu'il est sire de l'hôtel, c'est-à-dire du ciel et de la terre [1], ... et chef, et commencement...... Or, pense donc, quand tu dis ta Patrenostre, que tu lui soies bon fils, et loyal, si tu veux qu'il te soit bon père et débonnaire. « Pense de qui tu es fils, » dit-on quand il entre au tournoi chevalier nouvel [2]. Or vois-tu bien comme ce premier mot est doux, et comme il t'amoneste que tu sois vaillant, et preux, et sage, et comme il t'enseigne quel tu dois être. »

Nous bornerons là ces fragmens et n'insisterons pas davantage sur les mérites d'un livre vieilli sans doute et hors de l'usage ou du goût actuel à quelques égards, mais dont la plus grande partie est restée si saine, si forte et serait en outre aujourd'hui si nouvelle. Un dernier mot pourtant sur un autre genre d'intérêt qu'il nous paraît avoir et qui ne pouvait être bien apprécié qu'après quelques citations. A la gravité, à la hauteur, au mouvement des pensées, à une éloquence souvent mâle et vibrante, à un tour d'imagination original et aisé, ce livre joint sans nul doute un talent de style remarquablement simple et franc dans son allure, un de ces styles, de plus en plus rares, qui semblent avoir poussé d'un seul jet. Mais il n'a pas seulement une grande vérité d'expression; il a encore, si je puis dire, une grande *vérité de fait.* L'auteur ne se contente pas de nous apprendre ce qu'est l'homme dans tous les temps; mais, sans que l'un des portraits nuise à l'autre, il nous montre, on ne peut mieux, ce que l'homme était de son temps : il connaît si bien l'homme en général que, dans son siècle, il va droit au centre et nous en donne ce qu'il y a réellement de plus humain et de plus universel. Il ouvre ainsi des jours très-curieux, ce ne serait pas assez dire sur la vie privée, mais sur la vie *intime* du moyen-âge. La peinture qu'il fait, par exemple, des *chevaliers,* peut s'appliquer aussi à d'autres époques et à des positions correspondantes; mais surtout comme l'époque de l'auteur s'y dévoile! Je doute qu'il y en ait nulle part un tableau si parlant, même dans des ouvrages exclusivement littéraires qui se proposent plus spécialement pour but des descriptions de ce

[1] *Sire del hostel, c'est du ciel et de la terre, et chevetain, et commencement.* — [2] *« Pense cui fils tu es, » dit-on, quand il entre en tournoiement chevalier nouvel.*

genre : je doute que le chroniqueur et le trouvère sachent si bien la porte secrète et nous fassent pénétrer si à fond dans l'intérieur du logis. Assurément il y a ici un talent de peindre dans lequel la finesse et l'habitude de l'observation sont aidées d'une sorte de malice qui s'ignore, mais qui n'en dit et n'en trouve que mieux son mot. Toutefois ce genre de mérite tient encore plus profondément à autre chose : l'auteur le doit, avant tout, à ce qu'il se plaçait uniquement dans le vrai ; il ne voulait faire ni de l'art, ni de la fiction, ni de la satire instructives ; il voulait simplement dire ce qui était. Voilà comment il arrive tout naturellement que, tantôt par un coin, tantôt par un autre, nous avons aussi un *miroir d'histoire* dans le *miroir du monde*.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

NOVEMBRE.

L'*Histoire du Consulat* s'imprime toujours : M. Thiers corrige et recorrige, il y met tous ses soins ; il vient de retourner à Paris pour suivre l'impression de plus près. Les prix qu'on lui paye pour cette histoire semblent fabuleux. Il paraît bien que, sans exagération, on la lui paye 500,000 francs : il en a déjà reçu, dit-on, la moitié. On lui a de plus acheté, comme instrumens de travail, pour 13,000 francs de cartes, collections, livres, etc. : en tout *cinq cent et treize mille francs.* Les éditeurs ne font probablement pas un mauvais marché malgré ces dépenses : il s'est vendu de l'*Histoire de la Révolution française* quatre vingt mille exemplaires en tout. Le succès de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* ne saurait être moindre : on peut même dire que ce succès est décidé et comme tout fait à l'avance, quel que soit le mérite de l'ouvrage : on ne jugera qu'après, on dévorera et on admirera d'abord. Le vent du siècle est à Napoléon, et la plume de M. Thiers comme sa parole, est celle qui voltige le mieux au vent du siècle. Le Voltaire de ce temps-ci, c'est un peu M. Thiers.

— En fait de ventes à haut prix, on annonce aussi celle des œuvres de M. de Lamartine. L'illustre poète, rival de M. Thiers, aurait conclu un marché non moins fabuleux, non moins excellent : il a vendu, assure-t-on, ses œuvres passées, présentes et futures : le libraire aurait acheté la *source* même avec tout ce qui en pourra jaillir. Moyennant cette somme considérable (on ne dit pas le chiffre

précis), l'illustre poète aurait pu rétablir, ajoute-t-on, une fortune qu'on disait fort endommagée et retrouver cette noble aisance de grand propriétaire qui lui sied si bien :

Des bois dont le murmure et l'ombre sont à moi !

Il vient de faire, pour sa santé, le voyage d'Ischia où il a pris les eaux, il est revenu par Florence, et rapporte, dit-on, des fruits nouveaux de son inspiration dans ces contrées déjà chantées par lui et gardiennes de ses plus beaux souvenirs [1].

Il est impossible pourtant de ne pas remarquer l'influence que doivent exercer de tels coups de fortune sur les œuvres littéraires qui en dépendent. Ceci bouleverse toute l'économie domestique et, pour ainsi dire, le régime de la littérature. L'écrivain heureux passe, bon gré mal gré, à l'état de fermier-général, et trop souvent il acquiert les défauts en même temps que les bénéfices industriels. Je ne veux pas dire que l'écrivain goûté et dévoré du public doive renoncer à ses profits légitimes pour laisser un libraire s'enrichir à ses dépens. Mais il n'en demeure pas moins fâcheux et tout à fait contraire à l'esprit même des lettres qu'on arrive à s'enrichir à ce point par elles. Cela crée une atmosphère malsaine pour le talent. Même lorsque l'écrivain reste poète, c'est-à-dire insouciant, libéral et prodigue, même lorsqu'il dissipe, il est désastreux pour son talent qu'il ait tant à dissiper. Ce qui fait l'esprit et le fond de moralité des lettres, ce n'est pas tout à fait, je le sais bien, la frugalité un peu rustique des Caton l'ancien et des Fabricius ; la muse, sans se corrompre, peut se permettre certaines élégances et délicatesses ; on peut dire même qu'elle en vit. Mais, sous peine de se pervertir, elle ne saurait passer au delà : l'*aurea mediocritas*, entendu aussi largement qu'on le voudra, est son domaine naturel. Autrement comment pouvoir exprimer en toute sincérité certains sentimens, certaines vérités nobles, désintéressées, naturelles, qui sont l'âme même de toute généreuse poésie?

[1] Nous voyons que M. de Lamartine se *justifie* dans les journaux amis d'avoir écrit un seul vers durant ce dernier voyage, et même depuis longtemps ; nous avons en conséquence à lui faire réparation de l'en avoir soupçonné. Ce sera donc quelque ouvrage politique ou (qui sait?) philosophique qui l'aura occupé, car nous tenons d'une personne qui l'a rencontré dans ce voyage et qui passait au retour par nos contrées, que l'illustre écrivain chaque matin *méditait* quelque chose.

On est toujours plus ou moins comme Sénèque prêchant la pauvreté sous des lambris dorés, ou comme Salluste refaisant à plaisir de l'austérité antique au sortir des orgies et des dilapidations. En un mot on peut soutenir sans crainte de calomnier son temps qu'il y a un rapport assez exact entre l'état des *mœurs* littéraires et le taux des profits qu'on tire des lettres : les plus grandes fortunes correspondent à des époques de décadence. Nous nous rappelons très-bien, en énonçant cette loi fâcheuse, que Byron, Walter Scott, Chateaubriand, sont ou étaient au nombre des enrichis ou de ceux qui auraient dû l'être : des sommes immenses, produits de leurs œuvres, leur ont passé par les mains ; mais ces grands exemples même ne font que nous confirmer dans la triste conséquence que nous tirons. Soit qu'on dépense simplement, soit qu'on dissipe, le talent, au cœur même, s'en ressent. Voltaire qui s'était enrichi par d'autres voies, savait très-bien l'influence de la richesse sur les *mœurs* de la littérature (je prends *mœurs* dans le sens que lui donnent les rhéteurs), et quand on venait lui faire de grandes phrases à la Jean-Jacques, il vous répondait par le *Mondain*.

Notez encore l'action séductrice que les trois ou quatre grandes fortunes littéraires d'un temps exercent sur la foule des jeunes gens et sur les rangs secondaires de la littérature. Balzac a dit que les *trente mille livres* de rentes de l'abbé de Tiron (au XVIe siècle) avaient fait faire bien des mauvais sonnets et envoyé bien des pauvres poètes à l'hôpital : on peut à plus forte raison appliquer la même parole aujourd'hui. Des poussées de jeunes gens qui n'ont qu'une ambition ardente et nulle vocation spéciale se jettent dans les lettres comme dans une carrière où l'or se ramasse pêle-mêle avec la gloire : ils confondent d'abord l'âpre soif du lucre et du plaisir avec l'étincelle sacrée ; et l'on sait ce que devient celle-ci. De là tant de scandales.

—Ce qui est la passion plus ou moins cachée de beaucoup se trouve représenté assez au naïf et sous forme de manie dans les écrits d'un homme de lettres célèbre de ce temps. Nous parlions tout à l'heure de l'ancien Balzac ; mais qu'on lise le Balzac d'aujourd'hui, le fécond auteur de tant de romans bien commencés et mal finis. Ses personnages sont dotés presque invariablement de plusieurs *millions* : il ne compte que par sommes immenses, fabuleuses, on dirait qu'il a toute une alchimie secrète à son service, qui ne cesse de

fournir l'or et de battre monnaie pour ses héros et ses héroïnes. Eh! bien, c'est le secret du cœur qui échappe en cela à la plume de l'écrivain; il ne fait que traduire naïvement dans ses récits romanesques les vœux, les espérances, les illusions de plus d'un grand homme en herbe et de plus d'un millionnaire en fumée. On donna autrefois à Marc-Paul le sobriquet de *Messer milione* à cause des histoires merveilleuses et incroyables qu'il racontait de ses voyages : on pourrait donner le même surnom au Balzac d'aujourd'hui, et il ne fait que représenter en cela le rêve et la chimère de maint confrère. Un grand amour de l'or et une excessive vanité littéraire, tel est le véritable alliage.

— M. Victor Cousin continue ses excursions actives et intéressantes à travers la famille Pascal. Sous le titre de *Jacqueline Pascal* il vient de recueillir en un volume toutes les pièces, lettres, relations, concernant cette sœur de Pascal qui mourut religieuse à Port-Royal. Les pièces originales intégralement reproduites sont réunies ensemble par des pages de texte assez peu nombreuses, mais pourtant suffisantes pour supporter l'ensemble, pour le faire valoir, et offrir aussi le cachet brillant de l'écrivain. M. Cousin, en terminant conclut : « Selon nous, Pascal est l'exagération de » Port-Royal, comme Port-Royal est l'exagération de l'esprit » religieux du XVIIe siècle.... » puis il montre le XVIIIe siècle réagissant en sens tout opposé : « aujourd'hui, dit-il, le XIXe siècle » a devant lui la dévotion sublime mais outrée du XVIIe siècle, et » la philosophie libre mais impie du XVIIIe; et il cherche encore » sa route entre ces deux siècles.... Son caractère distinctif qui » déjà [1] commence à paraître, consiste précisément à fuir toutes » les extrémités qui jusqu'ici ont séduit et entraîné l'esprit fran- » çais... Est-il donc impossible de s'arrêter sur la pente des » systèmes et de concilier tout ce qui est vrai et tout ce qui est » bien? au fond la vraie sagesse, c'est la modération en toutes » choses. » Certes, une telle tentative est honorable, une telle perspective ainsi présentée est spécieuse : mais est-ce là véritablement aller au fond des choses? est-ce pénétrer le sens intime et le but de la religion? est-ce procéder même dans le sens d'une vraie philosophie? n'est-ce pas s'en tenir à des combinaisons sensées, prudentes, *françaises* en effet, mais tout extérieures? Certes

[1] *Déjà!* il est, ce semble, bien temps.

Hegel n'aurait pas moins à y répondre que Pascal. Concilier en ce sens-là la religion et la philosophie, n'est-ce pas les prendre par un côté tout politique et empirique, et les abdiquer foncièrement toutes les deux? En ce qui est de la religion, M. Cousin ne cesse de répéter que Port-Royal représente le *stoïcisme* chrétien : ces assimilations rapides, sans être fausses, ne sont pas suffisantes et ne sauraient se donner comme définitives. Le *stoïcisme* en effet n'avait pas la *charité*, et Port-Royal faisait tout, même ce qui peut sembler le plus rigoureux, en vue de la charité et de l'amour des hommes en Christ. Ce seul point qui est capital, déplace à l'instant le centre et ruine le parallèle. La philosophie moderne a bien de la peine à ne pas oublier naturellement cette *charité* qui est le cœur du christianisme en son sens divin. L'Eclectisme, qui touche à toutes choses, n'a su mettre jusqu'ici le doigt sur le *grand ressort* de rien. — Quant à ce que pourrait objecter d'autre part une philosophie originale et convaincue contre cette manière de prendre un peu à un siècle et un peu à un autre pour se composer une doctrine raisonnable, nous ne nous en chargeons pas et nous laissons ce soin aux doctes allemands de Berlin ou de Kœnigsberg, et aux professeurs comme Rosenkranz qui sont en train de s'en acquitter à merveille.

Le livre sur *Jacqueline Pascal* que nous avons sous les yeux nous paraît d'ailleurs une très-bonne publication : il réunit à l'intérêt du fond les qualités littéraires et cette sorte de prestige éloquent que la plume, comme la parole de M. Cousin, porte partout avec elle. « M. Cousin, dit à ce sujet la *Revue de Paris*, donne un grand exemple à la nouvelle génération littéraire. Peu d'écrivains ont une originalité plus vigoureuse, et il n'en est pas qui soit plus fidèle à la tradition. On remarquera qu'il a toujours pris soin de se mettre à bonne école. Après avoir passé sa jeunesse à l'ombre de Platon, il fortifie sa maturité dans le commerce sévère de Pascal. Je ne crois pas être suspect de flatterie, ajoute le même critique, en disant que son style, au point de perfection où il l'a porté aujourd'hui, associe en un mélange exquis les traces de cette double influence. »

Quant au sujet de Port-Royal, il est décidément devenu de mode à Paris, depuis le temps où nous entendions ici même un cours qui nous en entretenait les premiers.

On vient de publier en un volume un choix des *Oeuvres philoso-*

phiques et morales de Nicole, avec une introduction par M. Jourdain, professeur de philosophie. Le choix est bien fait, mais l'introduction pourrait être plus approfondie.

— Ce qui n'est pas moins de mode à Paris pour le quart-d'heure, c'est évidemment le théâtre grec et la Grèce bien ou mal entendue. L'Odéon, alléché par son succès d'*Antigone* de l'an dernier, vient de donner *les Nuées* d'Aristophane. Tout mutilé, tronqué et gâté que cela peut être, la pièce a réussi à la premiere représentation et a fait rire : il faut que les anciens soient bien robustes pour résister à un pareil traitement. Le public, il est vrai, s'y prête avec une curiosité digne d'être mieux servie. Cette fois l'arrangeur d'Aristophane est M. Hippolyte Lucas, rédacteur ordinaire des feuilletons de théâtre au *Siècle*, et qui n'a d'ailleurs en rien, nous dit-on, la prétention de savoir le grec : il semble, en vérité, que ce soit la condition la moins requise pour traduire ces grands poètes d'autrefois. Ces messieurs auront entendu dire que le célèbre Monti s'était admirablement tiré de sa traduction d'Homère sans lire directement l'original : mais nos arrangeurs ne sont pas des Monti.

J. Janin, dans son feuilleton sur *les Nuées* d'Aristophane, trahit sa peur qu'il ne s'élève un tel auteur comique qui dise des personnalités : il pousse la plaisanterie jusqu'à l'appeler « ce pendard d'Aristophane, » et un « épouvantable gueux ; » mais tout n'est pourtant pas de ce style.

« Tous les excès, tous les contrastes sont contenus, dit-il, dans cette œuvre de la malice et de l'imagination d'un poète sans frein, sans lois et sans mœurs. On y rencontre tous les extrêmes. Tout lui convient, tout lui sert. Quel patois des plus mauvais lieux! Et tout d'un coup ce sont des roses qui tombent de ses lèvres bien inspirées, *roda eirein*, un mot de sa poésie que lui eût envié Anacréon lui-même. Il parle à la façon des poètes tragiques, il s'affuble de guipures tragiques, il se permet des inventions fabuleuses et sans exemple : des grenouilles, des guêpes, des oiseaux, des nuées, des métaphores impossibles, pêle-mêle incroyable des hommes et des choses, des dieux et des fictions. Ecrivain châtié à l'égal des plus rares poètes, tout à coup le voilà qui se met à fabriquer des mots et des phrases de son invention qu'il vous impose, tout comme cet autre esprit aristophanique qui doit s'appeler Rabelais. De cette comédie d'Aristophane on peut dire tout ce qu'il dit lui-même d'un port de mer : « Tout s'y trouve, ail, olive, armures, bœuf salé, vinaigrette, chapelets d'oignons, flûtes, fredons, sifflemens, joueuses de flûtes et yeux pochés. ».... Aristophane, c'est parfois le vice vêtu de pourpre, c'est souvent le bon sens couvert de haillons.

».... De toutes ses comédies, il n'en est pas une seule qui puisse satisfaire le

goût, les mœurs et les habitudes d'un peuple qui a été élevé avec la comédie de Molière. Ce n'est pas seulement l'esprit qui manque à la comédie greoque, c'est l'art, c'est le goût, c'est l'intérêt, ce sont les caractères. C'est le grand art de la comédie de Molière de ne s'occuper ni du gouvernement, ni de la chose publique, mais des mœurs, des lois, des vices, des usages, des passions....

» On aimait surtout trois choses dans la ville d'Athènes, la déclamation, le bel esprit et l'injure. Peuple causeur et jaloux, il fallait, pour lui plaire, bien parler cette belle langue qu'il avait faite, et, dans ce beau langage, couvrir d'insultes les meilleurs citoyens et les plus célèbres. La raillerie qui déchire, la calomnie sans pitié, l'éloquence écrasante, l'exil qui chasse Aristide de sa patrie ... c'étaient là les conditions de la gloire. Vous grandissiez au milieu des huées ; .... et enfin, quand vous aviez tenu ferme contre ces violences et ces ricanemens de l'esprit, une dernière épreuve vous attendait, épreuve impitoyable, terrible, tant la médisance et la calomnie étaient la félicité des oreilles athéniennes ! épreuve qu'il fallait subir si vous-même vous vouliez être assuré pour quelques jours de votre popularité dans la Grèce entière. — Je veux parler des violences publiques et coupables de la comédie primitive, *prisca comœdia*, avant qu'une loi salutaire eût ordonné de masquer les noms et les visages......... Telle était, en fin de compte, la consécration dernière de tout ce qui était la vertu et le génie dans la république d'Athènes. Mais qu'y faire? C'était le bon temps de la vraie gloire et de la vraie liberté..... Plus d'une fois cependant, ajoute bientôt J. Janin, vous verrez l'honnête homme insulté dans son intime fierté montrer aux spectateurs rassurés sur sa gloire le noble front où son âme est empreinte, se mettre lui-même hors d'insulte à force de sang-froid, couvrir de ses dédains publics les libertinages de cette plume insolente, et chasser d'un regard le diogénisme de son accusateur. Ainsi fit Socrate lui-même à la première représentation des *Nuées*. Il se tint debout, le visage tourné vers l'assistance, afin que chacun pût voir qu'avec tout son esprit et tout son génie, soutenus de la malice athénienne, Aristophane ne le faisait pas pâlir. »

J. Janin a l'air de plaider pour lui et de se prendre pour Socrate : c'est comique. Mais il n'est pas besoin d'un Aristophane : Félix Pyat a suffi pour cette exécution.

— Aristophane, qui, tout massacré qu'il était, avait paru réussir à la première soirée et avait fait rire, n'a pas tenu aux représentations suivantes ; et l'on peut dire que les *Nuées* ont crevé. Il est temps qu'on renonce à des tentatives qui, pour avoir tout leur prix, ont besoin de science, de talent et de religion littéraire : ici ce n'était qu'une grossière et informe spéculation.

— Parmi tant de résurrections dont on essaie, en voici une sur laquelle on ne comptait guère : la *Némésis* de Barthélemy ressuscite. Le poète, ou plutôt le rimeur satirique va inonder le feuilleton une fois par semaine de ses alexandrins vengeurs et vertueux. Il

faut savoir que l'incorruptible auteur de la *Némésis* a cessé autrefois ses pamphlets hebdomadaires parce qu'il s'était raccommodé avec le gouvernement qui se montra touché de son silence. Bref, il se trouva que ses opinions, au matin, avaient changé. Depuis lors, Barthélemy s'était livré à des traductions en vers (telles que celle de l'*Enéide*), à des poèmes descriptifs (tels que celui de la *Syphilis* d'après Fracastor, *proh! pudor*[1] *!*) il associait tout cela, rimait comme un ouvrier à la journée, et la seule différence, c'est qu'on ne parlait plus de lui et qu'on ne le lisait pas : son talent n'étant plus porté par des sujets actuels était retombé dans le vulgaire du métier. Il est bien difficile qu'il le relève aujourd'hui : de quel droit va-t-il apostropher les vices politiques pour les stigmatiser. Il faut au moins un semblant, un masque de front austère, quand on se mêle de satire; autrement c'est du cynique tout pur.

Barthélemy a débuté avec son compatriote Méry (de Marseille) par des pamphlets satiriques en vers, la *Villéliade*, la *Peyronéide;* le descriptif richement appliqué aux députés du centre et aux *voltigeurs* de la restauration, y était assez piquant : d'ailleurs nulle invention, rien du *poète :* il n'y avait que de l'esprit de détail, et le trait du pamphlet. On s'est souvent demandé comment ces *jumeaux* de Marseille (Barthélemy et Méry) pouvaient composer leurs vers à deux : rien n'est plus facile à concevoir quand on les lit. Leur vers est doublement bourré, *chargé* et, pour ainsi dire, *rimé à deux coups.* Ils excellent à la manœuvre. On sent que c'est une gageure, une émulation entre deux ouvriers habiles, et que c'est à qui renchérira sur l'autre. Au reste, tout ce métal sonne creux, n'est pas de bonne trempe : je ne sais qui disait que cela lui faisait l'effet d'un beau fusil à deux coups, mais en *fer blanc.* Méry est un spirituel conteur et improvisateur : on lit de ses feuilletons agréables et tout émoustillés dans la *Presse;* il a le genre d'esprit *marseillais* au plus haut degré. Plus avisé et plus fin que Barthélemy, on assure qu'il était à côté de lui dans l'ancienne *Némésis* sans paraître. Nous avons été fort étonné de lire dans un des derniers volumes de poésies de Victor Hugo : *Méry, fils de Virgile !* quoi? le chaste, le pieux, le sensible Virgile! Méry a de

[1] Ce poëme descriptif, effrayant à lire, a été commandé, nous assure-t-on, à Barthélemy, par un riche médecin empirique, M. Giraudeau de Saint-Gervais, homme d'esprit qui a vu là un beau sujet d'enseigne.

tout autres qualités ; il pourrait tout au plus être dit *fils de Stace* à titre d'improvisateur.

En résumé, ce couple méridional, ce *par nobile fratrum*, Barthélemy et Méry, a du trait, de la main d'œuvre, de la facture ; ce qui lui a toujours manqué, c'a été l'invention, l'élévation et le sérieux.

Voici quelques traits du début de la nouvelle *Némésis :*

« Viens donc, viens, hâte-toi, ressaisis ton scalpel ;
» C'est le dernier délai, c'est le dernier appel,
» C'est l'heure où de tes jours l'avenir se décide ;
» Ta main est encor ferme et ton cerveau lucide,
» N'attends pas cette époque où l'homme le plus fort
» N'est plus qu'une ombre vaine, un spectre sans ressort,
» Où, par l'hiver des ans sur la tête amassée,
» La neige des cheveux engourdit la pensée.
» Sans doute, il faut oser un effort surhumain
» Pour remettre le pied dans ton premier chemin,
» Pour affronter l'accueil d'un éclatant orage ;
» Mais songe, quel que soit cet excès de courage,
» Qu'il t'en fallut bien plus, il doit t'en souvenir,
» Pour quitter ce sentier que pour y revenir. »
Voilà ce que criait à ma sombre indolence
La voix de mes amis, et même leur silence,
Et plus que tout encor cet instinct obsédant,
Despote intérieur dont l'homme est dépendant.
Ce poignant aiguillon, bon ou fatal génie,
Harcèle chaque nuit ma pensive insomnie.
C'est trop lutter, je cède et franchis d'un seul bond
De l'un à l'autre bord cet abîme profond ;
M'y voilà !... Maintenant, je sais ce que j'affronte :
Du passé d'où je sors j'entends demander compte ;
Je crois voir, à travers un long bourdonnement,
Se dresser devant moi les pourquoi, les comment.
On exige le mot de cette énigme étrange
Qui des sublimes lieux précipita l'archange ;
— Car une voix alors m'appela de ce nom.
Est-ce la soif de l'or ? Non ! Est-ce la peur ? Non !
C'est une cause aveugle, une force inconnue,
Qui monte du Tartare ou descend de la nue ;
C'est cette main de fer, cette nécessité,
Ce *fatum* qu'inventa la sage antiquité.....
Enumérez encor des causes secondaires :
La fatigue, après tant d'efforts hebdomadaires,
Et l'enfantin désir de revoir mon soleil,

Et le tiraillement du perfide conseil,
Et l'ennui d'essuyer la censure morose
Des Brutus qui trouvaient mon style à l'eau de rose .....
Certes! quand mon vaisseau sombra sur cet écueil,
Le ciel m'en est témoin, je n'avais pas l'orgueil
De croire que ma perte, ou tramée, ou fortuite,
D'aussi longs ouragans armerait la poursuite,
Et cet amas pressé d'ennemis imprévus
Me révéla combien d'amis j'avais perdus.
Aussi, lorsque la Presse, aux échos populaires,
Amoncela sur moi les publiques colères,
Même lorsque les coups de son bras irrité
Soulevaient l'hyperbole avec la vérité,
Bien que le ciel n'ait pas pétri ma frêle argile
De ce miel onctueux que prescrit l'Evangile,
J'imposai l'inertie à mes transports ardens,
Je ne me souvins plus de mes cruelles dents,
Je n'oubliai jamais, sous les tentes contraires,
Que mes persécuteurs avaient été mes frères.
Que dis-je! plus leurs traits s'enfonçaient dans mes chairs,
Plus ils faisaient ma joie et me devenaient chers,
Plus je reconnaissais, comme preuve certaine,
Leur antique amitié par leur nouvelle haine.
C'est à vous que je parle, hommes aux cœurs brûlans,
Hommes qui comprenez ces généreux élans,
Cette fièvre qui fait la sainte poésie;
Je sortis de vos rangs, mais sans hypocrisie;
M'y voici revenu sans qu'on me commandât;
Je veux servir encor comme simple soldat,
Et peut-être, à vos yeux, la Némésis puînée
Ne se montrera pas indigne de l'aînée... ..

L'audace! s'écriait Danton, toujours l'audace!
La peur! toujours la peur! voilà leur mot de passe.....
Et le ciel, par malheur, n'offrira que trop bien
A ma faim satirique un pain quotidien.....
Respect au vieux tronçon du sabre impérial!
Le poète, du moins, prouvera par ce culte
Que tout n'est pas l'objet de sa banale insulte,
Et que son vers, parfois, peut être circonspect;
Mais il ne promet pas un si profond respect,
Ni pour ce froid rhéteur, qui, d'une épaule oblique,
Se courbe sous le poids de la chose publique,
Ni pour ce lord Nimois qui, d'un air effronté,
Se pose en professeur d'impopularité.
Voilà bientôt quinze ans qu'il fonda ce système,

Et, rendons-lui justice, il est toujours le même.
Le ciel fit un chef-d'œuvre en ses traits impudens,
Qui n'ont jamais rougi, ni pâli, qu'en dedans :
En vain vous lui jetez, en mots non équivoques,
Ses péchés capitaux de toutes les époques,
Le voyage de Gand, l'histoire de Pritchard;
Comme un triomphateur qui plane sur son char,
La main dans le gilet, à la manière anglaise,
D'un front parlementaire il masque son malaise,
Et contemple sous lui l'ouragan tracassier,
Sans mouvoir un moment sa prunelle d'acier....
Enrôlé, dès cette heure, à la cause commune,
J'aborde, en palpitant, cette immense tribune,
Forum typographique où, chaque jour du mois,
Cinq cent mille auditeurs recueillent notre voix.

— On lit dans le *Constitutionnel* du 5 novembre un article de M. de Rémusat sur la littérature actuelle. Dans cet article, le spirituel écrivain a l'air d'épuiser toutes les formes ingénieuses et subtiles de raisonnement pour faire l'apologie de ce qui se passe dans les journaux et dans les feuilletons. Citons quelques passages, ceux qui donnent le mieux, sinon toute la pensée de l'auteur qu'au fait il ne donne guère, du moins l'ensemble de son raisonnement :

« Il importe, dit-il, que la restauration de la critique n'imite pas les autres restaurations.... Gardons-nous d'un 1815 littéraire. Evitons le tort que nous reprochons à quelques conservateurs qui croient faire preuve de supériorité d'esprit en déplorant notre ordre social, et qui regardent la mauvaise humeur contre nos institutions comme une condition nécessaire pour être capable de les sauver. En toutes choses, le pessimisme est impuissant et stérile.

» Est-il vrai que, dans la presse, la part de l'instrument toujours croissante, aille toujours gagnant sur la part de la pensée, et qu'à force d'écrire vite et beaucoup, on réduise peu à peu le talent d'écrire au talent d'imprimer? On le croit ainsi quelquefois; moi-même je pourrais bien l'avoir dit. Quand on n'est plus journaliste, on cède aisément à la tentation de dire du mal des journaux. Cela est bien vu des gens du bel air. Et puis, soyons sincères, il y a dans ce jugement quelque apparence de vrai.

» .... A voir de quel train marche la destruction utile du combustible, on se prend à craindre que nos neveux ne grelottent un jour près de leurs machines gelées, si l'électricité ne leur vient pas en aide. Il est difficile de se défendre d'une inquiétude analogue, en contemplant les progrès d'une autre consommation dont la statistique aurait plus de peine à faire le compte : c'est l'emploi quotidien de ce qui sert à chauffer ces puissantes machines nommées la tribune et la presse; c'est la consommation d'esprit, pour tout dire d'un seul mot, telle qu'elle a lieu maintenant, telle qu'il la faut aux peuples parvenus à notre degré de civilisation. Nous y avons été insensiblement amenés, et ce spectacle ne nous

étonne plus ; mais il y a quelque chose d'effrayant dans la quantité d'idées, de raisonnemens, d'expressions, de tours de phrases, de moyens oratoires qu'il faut par jour jeter à la fournaise, pour entretenir à une température passablement élevée, l'attention, la pensée, la vie morale d'une nation qui a des institutions libres et des locomotives à la vapeur.... Et cependant il semble qu'il y ait un terme dans la nature des choses aux combinaisons possibles de la parole et de la pensée. Faut-il donc redouter pour nos descendans le jour de la stérilité absolue, le moment de l'immobilité? ce serait bien pis vraiment que pour le chauffage. Quoi? en soufflant dans leurs doigts, ils n'auraient rien à lire pour se distraire, leurs cerveaux chômeraient comme leurs métiers; et point d'espoir de découvrir quelque application de la pile galvanique pour rendre à l'esprit ce qu'elle donne à tout le reste, mouvement, chaleur et lumière.

» Ceux qui prennent le découragement pour la sagesse, et de ceux-là le nombre en est grand ; ceux qui se disent tous les matins : *Comment tout ceci peut-il durer?* ont là un beau sujet d'alarmes et de lugubres prédictions. Heureusement, la Providence est grande, et l'humanité en a vu bien d'autres. L'avenir prendra soin de lui-même ; nous, à qui le présent fait spectacle, et qui assistons au drame où nous sommes acteurs, voyons ce qu'il en faut penser, et en avouant que l'épreuve est nouvelle, examinons si elle est désastreuse.

» Tous les ouvrages d'esprit ne sont pas faits pour l'avenir. Il y a une littérature qui est toute de circonstance, et qui n'en demande pas moins de talens ni d'inspiration. Et même dans les autres genres, il faut bien reconnaître que tous les bons ouvrages ne sont pas des classiques.

» Il est pour les littérateurs des époques uniques où il se rencontre à la fois assez d'expérience pour que le goût soit formé, assez de jeunesse pour que tout soit encore nouveau. Heureux, bien heureux ceux qui, à de telles époques, ont reçu du ciel le don du talent ; ils viennent au bon moment. Ils donnent de fait à une grande nation ses premiers exemples du beau, et les premiers admirables sont les plus longtemps admirés.... Ce sont là les classiques, et à toute langue il faut des classiques. Il en faut pour l'éternelle instruction des intelligences. Sans classiques, point d'études, et sans études, on n'a bientôt plus d'autre partage que la pire des barbaries, celle des sociétés en décadence.

» Mais combien y en a-t-il, de ces classiques indispensables? Bien peu, sans doute, et ce peu suffit : le reste est oublié ! La plupart des écrits d'une époque, je parle des bons écrits, ne sont, après un temps assez court, que des matériaux pour l'histoire littéraire. La multitude les ignore ; ils ne sont lus que des savans ou des curieux. C'est le destin réservé à des œuvres excellentes, même à des esprits du premier ordre. Un homme instruit, qui n'est pas un homme de lettres de profession, que lit-il aujourd'hui du XVIIe siècle, ou même du XVIIIe? Je n'ose le dire ; mais si chacun faisait sa confession, on serait étonné du peu de volumes dont se compose la bibliothèque obligée des honnêtes gens.....

» Après les classiques, qui sont les immortels par privilége, les livres qui passent d'un siècle à l'autre sont donc bien rares, beaucoup plus rares que ceux qui en seraient dignes. S'il était vrai qu'on n'aperçût guère dans les productions de la

littérature actuelle les signes de la durée, ce serait un malheur, ce ne serait pas sa faute. Avec la multitude de choses que les hommes ont à faire, avec les progrès continuels des sciences positives, la quantité croissante des études nécessaires et la brièveté invariable de la vie, les hommes n'ont vraiment pas le temps d'avoir beaucoup d'immortels. Ainsi quand la postérité devrait faire défaut à nos écrits, résignons-nous : cela ne prouve rien contre nous-mêmes. La valeur de nos bons auteurs n'en est nullement diminuée, et cette valeur, la veut-on connaître? Qu'on en juge par comparaison. Rapprochez les littérateurs de nos diverses époques; le mauvais lot nous est-il donc échu ? En dehors des classiques, où sont nos maîtres? L'histoire, par exemple, la critique, la poésie sont-elles en déclin?....

» Il y a dans une société comme la nôtre une immense place pour la littérature que j'appellerai la littérature improvisée.... La presse périodique est comme une haute pression pour l'intelligence. Elle la force à se multiplier en quelque sorte; elle l'épuise, mais elle la féconde, et la concurrence ne permet pas que la quantité fasse trop négliger la qualité....

» Le phénomène de ces dernières années, c'est que l'improvisation ait gagné la littérature d'imagination. Rien de plus commun aujourd'hui que de voir écrire un roman comme un article. Je sais qu'on est sévère pour ces compositions, et qu'à l'inverse de la vertu, elles prospèrent et ne sont pas louées. Voulez-vous demander à ceux qui les dédaignent combien il y a temps qu'ils n'ont lu *Cleveland* et le *Bachelier de Salamanque ?*

» Toutefois, j'en tombe d'accord, c'est là l'emploi le plus chanceux de l'improvisation. La littérature d'imagination est fort au-dessus de la littérature de raisonnement. Le talent que la première exige est plus individuel et plus spontané .. L'atmosphère d'un monde actif et pressé l'étouffe quelquefois comme ces plantes un peu sauvages qui ne fleurissent que dans les forêts. Mais il y a aussi des fleurs bien brillantes qui ne viennent que dans les serres, qui se doublent ou se panachent par artifice, et prennent ainsi plus de richesse et d'éclat que ne leur en permettait la nature. Peut-être de certaines imaginations ne sont-elles écloses qu'au soleil factice de nos feuilletons....

» ....Plus méditées, les compositions de tel ou tel romancier auraient été plus parfaites ; d'accord ; mais il n'est pas sûr que sans les journaux elles eussent existé..... »

Il y a ainsi des considérations très-fines sans doute sur l'esprit du temps, mais on est surpris de cette excessive indulgence, et il semble que le moment est mal choisi pour venir absoudre ce qui se dispense très-bien d'autorisation. Le lieu n'est pas mieux choisi peut-être, puisque c'est dans le *Constitutionnel* que paraît la lettre de M. de Rémusat, à côté du *Juif errant.* Nous aimons de loin à croire qu'il y a quelque malentendu dans cette insertion, et que la lettre de M. de Rémusat qui n'est donnée qu'en *fragment*, ne contient pas toute la pensée de ce digne et sérieux écrivain. C'est

déjà trop pourtant qu'on puisse lire ces pages, et douter si elles ne sont pas une pièce justificative, un plaidoyer pour le moins très-superflu. Pourquoi, se demande-t-on, ce faux air de mollesse et d'apologie de la part d'un philosophe qui soutient en toute occasion la cause de la conscience humaine, de la morale spiritualiste, et qui, hier encore, réfutait Cabanis dans la *Revue des Deux-Mondes*? Quel que soit l'optimisme dont se piquent quelques gens d'esprit, ce qui nous semble à nous une vraie calamité publique de ce temps-ci, c'est la facilité avec laquelle les talens supérieurs eux-mêmes tournent au sophisme.

— Le roman d'*Ellen Middleton*, que la *Revue de Paris* a publié en treize feuilletons, traduit de l'anglais et légèrement abrégé par places, a eu à Paris le plus grand succès. Il est de lady Giorgiana Fullerton, fille de lady Grenville, cette personne si distinguée qui est récemment venue sur les bords de notre lac. LadyGrenville est femme de l'ancien ambassadeur d'Angleterre à Paris.

— On ferait une excellente étude morale littéraire, et surtout piquante, par une revue des almanachs. L'almanach est le livre de tout le monde, le livre du peuple : les partis le savent bien, et s'évertuent chacun à faire accepter le sien. De part et d'autre les choix sont donc caractéristiques; ce qu'une opinion imprime en almanach est la quintessence de ses doctrines et leur exposition la plus pratique; ce qui se vend le plus est aussi ce qui a le plus de chances pour faire son sillon dans le champ obscur où s'élabore l'avenir de la société. Acheter un almanach quelconque, c'est presque toujours le préférer et en quelque façon l'accepter, l'adopter. Et si, comme il arrive dans notre pays, l'habitude, en fait d'almanach, prévaut sur des améliorations conçues dans le meilleur esprit, cela même est un signe d'attachement aux vieilles mœurs qu'il ne faut pas trop légèrement accuser.

En France, plus encore que chez nous, ce que le peuple lit ce ne sont certes pas les in-4°, ni même les très-futiles in-8° des romanciers du jour, mais bien les brochures, les pamphlets, surtout les almanachs, petites feuilles qui aspirent à faire de grandes choses. Parmi ces publications, quelques-unes sont remarquables, et on se les arrache. L'*Almanach de la France démocratique* contient, entre autres, deux morceaux inédits de Béranger (dans sa première manière) dont nous citerons le plus gracieux.

UN VIEILLARD.
Jeune fille au riant visage,
Que cherches-tu sous cet ombrage?
UNE JEUNE FILLE.
Des fleurs pour orner mes cheveux.
Je me rends au prochain village
Avec le printemps et les jeux;
Bergères, bergers amoureux
Vont danser sur l'herbe nouvelle;
Déjà le sistre les appelle.
Glycère est sans doute avec eux.
De ce hameau c'est la plus belle,
Je veux l'effacer à leurs yeux.
Voyez ces fleurs, c'est un présage...
LE VIEILLARD.
Sais-tu quel est ce lieu sauvage?
LA JEUNE FILLE.
Non, et tout m'y paraît nouveau.
LE VIEILLARD.
Là repose, jeune étrangère.
La plus belle de ce hameau :
Ces fleurs, pour effacer Glycère,
Tu les cueilles sur un tombeau.

Lamennais, Etienne Arago, Louis Blanc, Cormenin, Cavaignac, Emile Pagès, Raspail, tels sont les noms bien connus qu'on trouve au bas des articles. Mme Sand a donné un morceau à l'*Almanach populaire de la France*, écrit par les mêmes auteurs à peu près, mais moins violent que le précédent. Les Fourriéristes ont le leur, sur la couverture duquel est l'esquisse d'un tableau de Papety : Jésus-Christ est au milieu, Socrate en robe antique d'un côté et M. Fourrier de l'autre (son volume sous le bras); cela s'appelle la Rédemption de l'homme par la science, l'industrie et les arts.

— La politique, à tort ou à raison, est de plus en plus morte en ce moment en France. Les journaux ne savent plus trop à quoi se prendre pour faire de l'opposition : ils se chamaillent du mieux qu'ils peuvent. La *Presse* est en grande querelle avec la *Revue de Paris* sur l'Espagne et sur tout. On remarque depuis quelque temps le rôle politique singulier que prend la *Presse*, journal jusque là très-pacifique et conservateur. Ce rôle très-hostile à l'Angleterre est, on ne peut s'empêcher de le remarquer, des plus favorables à l'intérêt russe. Tout ce qui peut remettre en question l'union de a France et de l'Angleterre et envenimer la fameuse *entente cordiale* un moment si compromise, est directement selon le cœur et le jeu de la Russie. Un journal allemand qui paraît fort bien renseigné dit même tout nettement que la *Presse* est vendue à cette dernière puissance.

—

— Le tome 1er de l'ouvrage de M. Monnard (continuation de l'*Histoire de la Confédération Suisse*) a paru. Nous reviendrons sur ce volume si plein de faits et de faits pour la première fois mis au jour.

CORRESPONDANCE.

Lausanne, 9 novembre 1844.

Monsieur,

Tout ce qui concerne le vénérable doyen de notre littérature nationale intéresse à coup sûr le plus grand nombre des lecteurs de la *Revue Suisse*. Je crois donc pouvoir vous demander un petit coin dans votre journal pour annoncer le don que M. le pasteur Bridel vient de faire à notre bibliothèque cantonale de son poëme (inédit) sur la fondation de Berne [1]. Quelques fragmens de cet ouvrage, commencé en 1790, et achevé beaucoup plus tard, ont paru dans les *Etrennes helvétiennes*; mais le poëme entier n'est connu que de bien peu de personnes. Le sera-t-il un jour du public par la voie de la presse? Nous l'ignorons. Ce ne sera pas au moins du fait de l'auteur, dont les pensées, toutes tournées vers les réalités éternelles, ne descendront pas de si haut, fût-ce pour assurer à son œuvre poétique cette durée de quelques jours que nous appelons l'immortalité. Mais il ne lui a pas paru indigne du sérieux de ses derniers jours d'offrir à notre bibliothèque (et je voudrais pouvoir dire avec quelle touchante modestie) cet ouvrage où respire, comme dans tous ses écrits, l'amour de la patrie helvétique. Car le bon et sage vieillard, au moment de saluer la patrie éternelle, n'a pas cessé d'aimer la terre bénie où Dieu lui a donné d'accomplir son pèlerinage; et c'est moins une œuvre littéraire qu'il dépose aujourd'hui dans la bibliothèque du canton qu'un monument de son patriotisme et comme un dernier adieu aux souvenirs qu'il a tant de fois évoqués. Ce n'est pas non plus au point de vue littéraire que nous parlerons de ce poëme, où l'on retrouve d'ailleurs cette simplicité de bon goût, cette poésie du cœur et ce sentiment des mœurs antiques qu'on rencontre avec tant de plaisir dans les autres productions du même écrivain. Nous aimons mieux dire combien le choix du sujet et la manière dont l'auteur l'a conçu nous ont intéressé comme Suisse, nous ont touché comme homme. Au fond de l'admiration que peuvent inspirer des ouvrages consacrés à l'honneur de l'héroïsme belliqueux, on sent je ne sais quel vide qui fait souffrir; il n'en est pas de même de ceux qui célèbrent l'héroïsme civilisateur. Berthold de Zähringen, tel qu'il est apparu à M. Bridel à travers les nuages de l'histoire, en est un type accompli et touchant. La fondation de Berne est aussi un type. C'est celui de ces foyers ou de ces laboratoires de la civilisation qu'on appelle des villes, qui, fondés ou agrandis au moyen-âge par le génie de l'avenir, ont fini par tenir la balance entre le château et la chaumière, et, de simples citadelles de l'industrie et du travail, sont devenus peu à peu les forteresses de la pensée.

[1] *Berthold de Zaehringen, ou la fondation de Berne*, poëme en six chants, avec des notes.

M. Thierry, dans ses *Lettres sur l'histoire de France*, a rédigé les plus anciens souvenirs de quelques-unes de ces communes urbaines, et tout le monde a lu avec une avide curiosité l'histoire de ces premiers asiles des lumières et de la liberté; mais il y manque quelque chose; on y cherche en vain la poésie; on y désire quelque figure pareille à celle de ce Berthold, qui, de retour de la croisade, et, retiré dans sa tour féodale, médite et, pour ainsi parler, invente la liberté. Cette chevalerie appliquée à la civilisation, ces combats pour conquérir la paix, la féodalité au service de la bourgeoisie, tels sont les contrastes qui donnent un relief si poétique à l'histoire de Berthold et de la cité de Berne. D'autres luttes dirigées en d'autres lieux vers le même résultat ont, pour le penseur et le philanthrope, un intérêt égal; mais elles ont été moins illustres, non pas toujours par la raison que donne Horace : *carent quia vate sacro*, mais parce que, les poëtes étant tout prêts, la poésie a manqué. Elle abonde, on peut le dire, dans les souvenirs que M. Bridel a réveillés.

Dieu merci, ce n'est pas un legs, c'est une donation entre vifs, que nous fait le pasteur de Montreux. Nous avons le bonheur de le posséder encore, et il est permis encore à quelques amis (oserai-je me parer de ce titre?) de se réchauffer à son foyer, au foyer de son âme. Oh! qu'on voudrait pouvoir retenir dans la vie ces vieillards en qui l'âge a tout amélioré, tout épuré, et qui ne semblèrent jamais plus vivans, dans le meilleur sens de ce mot, qu'au moment où la vie est près de leur échapper! Heureux qui peut profiter des derniers rayons d'une lumière si chaude et si douce! Ainsi avons-nous profité quelquefois de celle qui éclaire les vieux jours du patriarche de Montreux. Ainsi avons-nous joui, bien moins cependant que nous ne l'aurions voulu, de la sagesse attique et de la noble candeur de M. de Brenles. Nous ne donnerions pas pour beaucoup, si elles pouvaient nous être achetées, les quelques heures que nous avons passées auprès de ce témoin et de ce représentant des anciens temps. Ce n'est pas son bon sens exquis, sa grande expérience des hommes et des choses, la richesse de ses souvenirs, fidèles à la fois et ingénieux, son langage enfin, marqué au meilleur coin du dix-huitième siècle, qui prêtaient, pour nous, le plus de charme à ces trop rares entretiens. C'était mieux que tout cela. C'était cet amour et cette recherche de la vérité, que rien n'intimidait, que rien ne faisait reculer, et qui nous présentaient, dans sa personne, l'admirable union de la gravité du vieillard avec l'humilité de l'enfant. Il cherchait la vérité, non en philosophe, mais en homme, c'est-à-dire qu'il cherchait Dieu, et nous ne pouvons nous empêcher de lui appliquer avec joie cette parole que Pascal met dans la bouche de Jésus-Christ : « Console-toi : » tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. » — Tel nous le vîmes dans un dernier entretien, où tout, dans ses paroles et dans son accent, pouvait se traduire par ces mots : « Parle, » Seigneur, ton serviteur écoute. » Au sujet des opinions de M. de

Brenles, qui s'était beaucoup occupé de philosophie, le mot de *panthéisme* a été prononcé. Nous ignorons quelle avait pu être en lui la pente de la pensée spéculative, et quelle obsession le système dont nous venons de prononcer le nom pouvait exercer sur son esprit; mais nous croyons savoir où tendait son cœur, car nous l'avons vu, et nous voudrions éprouver pour le compte de beaucoup d'autres, plus affermis, ce semble, et mieux informés qu'il ne paraissait l'être, la même confiance que nous avons à son sujet. Nous nous rappelons ce qui est promis aux enfans, et nous croyons qu'avec une tête d'homme M. de Brenles avait un cœur d'enfant.

Voilà, Monsieur, bien de la place prise; vous voyez avec quelle liberté je m'établis chez vous. Ne vous fâchez pas, je m'en vais. Tel que je vous connais, vous me pardonnerez d'avoir été long, comme le sont quelquefois les vieillards, en parlant de deux vieillards aimables que j'ai eu le bonheur de connaître. La vieillesse et l'enfance ont un attrait pareil; on se fait du bien dans leur société, et pour moi j'aurais peine à dire laquelle des deux je préfère.

Agréez, Monsieur, etc. A. Vinet.

VARIÉTÉS.

MOEURS NATIONALES.

LES ÉTUDIANS DE LAUSANNE IL Y A CINQUANTE ANS. — LE PROFESSEUR SALCHLI ET SES PERRUQUES. — LES TROMPETTES DE JÉRICHO.

J'assistais, un jour, dans l'une de nos cures de campagne, à l'un de ces repas homériques dont la tradition sera trop tôt perdue, et qui se faisaient à l'occasion des *visites d'église* (1).

On était arrivé au moment où la conversation roule agréablement d'un bord à l'autre de ce fleuve de paroles bourdonnantes et entrecoupées que le Dézaley, le Tartegnin laissent, en souriant, déborder de leur coupe avec leur chaude liqueur. Tout allait cependant *modestè*, je vous prie de le croire; et si la déesse qui joue un si beau rôle dans le *Lutrin*, fût entrée tout à coup sous la figure du marguillier du village, elle eût sans doute admiré le bel ordre de la table où présidait Madame *la* ministre. Elle eût bien vite reconnu l'église; mais elle n'eût point trouvé, dans cette assemblée patriarcale, les germes des terribles discordes qu'elle sut exciter dans Paris.

Elle eût frémi plutôt de la faconde du *Juré* « *député de la vénérable Classe près la paroisse de ***, avec charge d'en examiner l'état spirituel, pour en dresser rapport à l'autorité compétente, dont la paternelle sollicitude a toujours veillé, dans tous les temps, sur l'Eglise, tant pour la doctrine que pour les mœurs.* »

(1) Cérémonie dans laquelle on s'informe officiellement de l'état d'une paroisse.

Elle l'eût vu, siégeant au haut bout de la table, entremêler des paroles très-sensées sur la difficulté des temps et la nécessité de bonnes relations à conserver entre l'Eglise et l'Etat, de petites gorgées du liquide qui excite à la conversation, *verba ministrat*, ou (comme disait un très-mauvais plaisant dont je n'ose presque pas rapporter la traduction) qui *vire-bas les ministres.*

Elle eût vu les notables de la commune, constitutionnellement invités au repas d'usage, hochant la tête, en signe de parfaite intelligence, aux paroles de convives plus lettrés qu'eux, qui se permettaient parfois une incursion dans le domaine de la latinité, pour en tirer quelque allusion au temps sacré des études académiques.

Que n'eût pas souffert la déesse, en entendant les membres de l'autorité locale répéter, le verre en main, les louanges qu'ils avaient données le matin, dans le temple, « *au meilleur pasteur que la paroisse eût jamais possédé, tant pour la chaire, que pour les pauvres et les écoles!* Que fût-elle devenue, si elle eût su que ces louanges se donnaient au pasteur, invariablement et à peu près dans les mêmes termes, chaque année, depuis un temps immémorial! De son côté, le conducteur spirituel, suivant la bonne coutume de ses devanciers, assurait les autres convives, ses confrères du voisinage, qu'il était toujours fort content de la paroisse de ***, où l'on voyait, dans ce jour, les manifestations de la plus louable harmonie entre le berger et son troupeau. N'y avait-il pas là de quoi faire mourir de dépit cette terrible ennemie de la paix?

Peut-être aurait-elle pu se rabattre sur quelque petite scène de ménage, à l'endroit de quelque incongruité dans le service du banquet, un plat manqué, une maladresse de domestique, par exemple? Point! La plus parfaite entente régnait dans la maison, pour que tout s'y passât à l'honneur de la famille entière. Même le petit Lolo, admis au bas de la table par permission paternelle, sous condition de la sagesse la plus irréprochable, n'avait renversé que deux fois le verre de son voisin, le plus jeune membre de la municipalité, qui avait eu le tact *de ne pas faire attention;* en sorte qu'il n'y avait eu aucune de ces graves expéditions où l'on emporte de la table l'enfant furieux qui trépigne, mord, déchire sa maman, au grand scandale des assistans qui se taisent tous pendant l'orage, pour reprendre, par degrés, la conversation si agréablement interrompue.

L'on dînait donc dans les termes les meilleurs de la simplicité, du bon accord, et de la modération qui n'exclut point une joie expansive. On fut bientôt sur le terrain des réminiscences de collége, aussi précieuses pour l'homme d'étude qui vient à se dérider un instant avec des contemporains, que les histoires de campagnes le sont pour de vieux militaires épargnés par la mitraille. Du collége à l'académie, il n'y a qu'un pas; aussi l'on en vint à ramener sur la scène des vivans, des figures d'hommes vénérés, endormis sous la poussière que nous foulons d'un pied distrait.

Parmi celles qu'on rappelait ainsi successivement, je vis apparaître celle de M. le professeur Salchli, que je n'ai point eu l'honneur de connaître, mais qui fournit ici au narré de deux petites anecdotes, où l'on voit ressortir assez bien nos mœurs académiques de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci.

I.

Ceux qui ont vu et entendu le professeur d'hébreu que nous rappelons à leur souvenir, n'ont pas besoin qu'on leur décrive sa figure caractéristique, son nez fortement arqué, ses yeux exprimant la bonhomie et une certaine finesse, l'allure originale de toute sa personne. Ils n'ont point oublié certain mouvement de la main droite, assez semblable à celui des nourrices qui font *les petites marionnettes* devant les yeux de leur nourrisson; ce geste bizarre venait tout naturellement au professeur, lorsqu'il contait à son auditoire quelque petite anecdote, parfois exhilarante, tombant au beau milieu de l'interprétation la plus sérieuse, à peu près comme l'oncle Tobolsk et la tante Morgane tombaient, de leur wagon aérien, sur la terre que nos neveux habitaient dans cent ans. — Eh, eh, eh!... Messieurs, disait le bon Salchli, en faisant le mouvement en question, écoutez-en une bonne! — Et la narration commençait; puis elle s'engrenait si bien à quelque autre, qu'on arrivait au bout de l'heure, l'un contant avec un feu qui allait toujours croissant, les autres enchantés d'une diversion qui était toujours la bienvenue. Après quoi venait la courte bénédiction latine d'usage; et au mot *Amen!* se faisait entendre un feu de file assourdissant, produit par la fermeture successive, non sans intention marquée de tapage, des divers tomes du texte sacré, avec accompagnement obligé de la *Janua hebraïca*, *Buxtorfii lexicon*, etc.

Lausanne, alors, voyait défiler sans cesse les troupes de la grande république; et le bâtiment du collége, devenu caserne, avait dû chasser l'essaim de ses habitués qui, s'éparpillant çà et là, s'étaient réfugiés dans les cabinets particuliers des régens et des professeurs. Salchli recevait donc chez lui ses élèves. Un jour, au sortir d'une de ces leçons à domicile, l'un des néophytes, en passant dans le vestibule attenant au cabinet du bon professeur, saisit une des nombreuses perruques qui attendaient le moment de passer aussi du haut de leur pied immobile, sur le chef sacré du savant, selon son caprice ou la solennité du jour. Il y en avait un nombre assez considérable, dit-on : l'*académique*, avec ses proportions grandioses; celle des *dimanches;* celle *de la partie de boston* avec les dames de la rue de Bourg; et bien d'autres, dont quelques-unes avaient, il faut l'avouer, grand besoin d'être un peu retapées.

Il paraît que ce fut sur l'une de ces dernières que l'audacieux osa porter une main sacrilége. Cachée au fond de la poche du ravisseur, la perruque franchit le seuil de la maison, se perdant sans doute en conjectures sur les nouvelles destinées qui l'attendaient dans ce monde où elle ne figurait plus depuis longtemps.

Au premier abord, on rit du tour, comme de tant d'autres; mais, par un réveil de la conscience qui ne pouvait pourtant, quoi qu'on en dise, se voir déjà cautérisée chez des étudians en théologie, on en vint à un accommodement qui sauvait tout : le péché de vol à domicile et l'embarras du corps du délit dont on ne savait réellement trop que faire. Après sage délibération, l'on porte la perruque chez le premier barbier de la ville qui, s'il en faut croire la chronique, avait adopté pour enseigne le *consilio manuque* de Figaro. Ordre de remettre le couvre-chef dans l'état le plus distingué possible, et cela, pour la veille du jour de l'an qui était tout près de luire.

Au jour solennel, le facteur apporte au domicile du professeur la perruque restaurée à miracle, enfermée dans un joli carton. Inutile de dire les suppositions diverses auxquelles on se livra dans la maison, sur la source inconnue de cette aimable surprise.

A la première leçon de l'année, le bon Salchli débuta par faire *les petites marionnettes*, et dit à l'auditoire qui attendait, comme de raison, quelque nouvelle de l'aventure : — « Eh, eh, eh! Messieurs, écoutez-en une bonne, que vous n edevineriez jamais!.... Croiriez-vous bien qu'on m'a donné une perruque de nouvel-an.... à moi qui en ai déjà tant! » — La perruque eût, le même jour, les honneurs d'une soirée de boston, rue de Bourg, n°.., où Salchli ne manqua pas de la produire avec une visible satisfaction, répétant exactement le même geste, les mêmes paroles qui avaient commencé la leçon du matin. Et les allans et venans purent voir, pendant assez long-temps, au premier rang de la cohorte des perruques posant dans l'anti-chambre, *celle du nouvel-an*, qui ne perdit plus ce titre.

II.

Lorsque le printemps venait éveiller la nature, et feuiller les maronniers qui décorent la place de la cathédrale, il occasionnait aussi, dans la conscience de l'étudiant, un réveil, une agitation bien moins agréables que les sensations qui s'emparaient des oiseaux, joyeux de retrouver le soleil, l'ombrage et les fleurs après les tribulations d'un hiver rigoureux. L'hiver, au contraire, n'avait fait que bercer l'étudiant dans un doux engourdissement des ressorts de l'esprit et de la mémoire ; le bal, le spectacle, quelque salle enfumée de billard ou même, dans la mansarde, le brelan flanqué du flacon de Cully (qu'on appelait le *chandelier*), avait amplemement suffi à l'emploi de veilles soi-disant laborieuses.

Tandis que le laboureur allait épier avec joie la croissance du grain qu'il avait semé, il était juste, en revanche, que l'étudiant ressentît, aux approches des examens qui devaient être sa moisson intellectuelle, ce que sa conscience pouvait lui laisser entrevoir du nombre et de la qualité des lauriers dont il avait déposé les germes dans le cycle de l'année académique. Aussi, le promeneur matineux qui cherchait la solitude aux environs de la ville, était-il bien assuré de rencontrer, sur les points les plus divers, des liseurs marmottant, répétant, conjuguant, récapitulant, non sans des gestes assez visibles de contrition, d'impatience, les cours accumulés dont il leur fallait bientôt rendre compte.

L'un de ces infortunés, après avoir long-tems essayé ses forces sur la tâche, pourtant peu considérable, qu'avait imposée le professeur d'hébreu ; tourmenté des remords les plus poignans, et des plus sérieuses appréhensions au sujet d'un mariage qui devait dépendre de ses futurs succès, prend enfin le parti courageux d'aller exposer à Salchli l'état déplorable où il se voit réduit par sa paresse. Le voilà, en grande tenue, culotte noire et bas de soie, cravatte à pointes brodées par la main de l'objet aimé, roulant entre ses mains son tricorne, le voilà, disons-nous, au fond du cabinet d'études où le professeur l'a reçu. Après des paroles embarrassées de l'étudiant, annonçant un humble recours à quelque

indulgence pour le jour redouté, que la prochaine aurore allait ouvrir avec des doigts non pas chargés de roses mais bien d'épines et de chardons, la main droite de Salchli commence à tourner sur son pivot, mais avec un mouvement d'impatience peu rassurant pour le solliciteur. — « Eh, eh, eh! Monsieur, Monsieur!.... toujours des paresseux, toujours des traîneurs!.... Et c'est à la veille du jour d'épreuves que vous remettez le temps d'être prêt! » — Puis une longue mercuriale entremêlée de sentences, d'apophtegmes tous plus écrasant les uns que les autres. — « Eh, eh, eh!... le brelan ... Bacchus!... Bacchus... le brelan.... *semper idem*, Messieurs!... Je n'entends rien.... je n'ai pas le tems.... c'est trop tard! »

Au moment où le pauvre lévite allait se voir renvoyé sans miséricorde à mieux agir, et au bout d'une algarade où il y avait, il faut le dire, une accusation par trop générale sur les mœurs de messieurs les étudians de l'époque, le malencontreux suppliant s'enhardit à proférer les mots de *prétendue désolée ... mariage rompu!* Cela fit changer un peu le son de voix, l'attitude, l'expression du visage bizarrement contracté du professeur.... — « Eh, eh, eh! Monsieur, Monsieur! c'est donc le flambeau de l'hymen qui vous éblouit de loin, et vous a fait probablement tenir votre livre à l'envers jusqu'à présent!.... Il ne manque plus que des amourettes dans mon auditoire, pour achever de faire éclater la révolution qui gronde déjà sur l'horizon de notre patrie! » — Et les yeux du savant se portèrent avec une expression plus sombre encore, sur le Léman que l'on voyait, par la fenêtre ouverte à la fraîcheur du soir, se voiler de teintes sévères avant-courrières d'un orage. Puis Salchli se remit à marcher à grands pas dans son cabinet.

Après plusieurs déambulations précipitées, pendant lesquelles il fit tourner sa *perruque des jours* sur sa tête, à plusieurs reprises, jusqu'à ce que la partie postérieure vint se placer sur son front sillonné de rides, le hiérophante indigné s'avance tout à coup vers la porte qu'il ouvre convulsivement, en invitant, pa un geste impérieux, l'infortuné disciple à sortir. Celui-ci, jetant au terrible docteur un regard qui exprimait le comble du découragement et du désespoir, franchit le seuil; il se trouvait déjà près de la porte du vestibule aux perruques, lorsque Salchli l'arrêta par ces paroles mytérieuses qu'il laissa tomber de ses lèvres avec une inflexion de voix gutturale : *Quand les trompettes de Jéricho sonneront, tenez-vous en garde!...* Puis la porte du sanctuaire se ferma brusquement; toutes les perruques, vaguement éclairées par le crépuscule, furent agitées d'une espèce de frémissement sinistre; même l'*académique* (celle du fatal lendemain!) qui se trouvait la plus voisine de la porte fermée sous des auspices aussi extraordinaires, souleva l'un de ses marteaux poudrés à frais, d'un air impératif qui semblait aussi dire : Sortez, profane!

Arrivé dans la rue sans trop savoir comment, le pauvre jeune homme cherchait à se rendre compte de ce qu'il venait de voir et d'entendre, lorsqu'il rencontra un condisciple auquel il conta son aventure où le fantastique semblait avoir une bonne part. Le confident, joyeux et serviable ami, est frappé d'un trait de lumière, il prend la main du solliciteur angoissé, et lui dit en riant : — Sauvé! mon cher, sauvé!.... Les trompettes de Jéricho, peste!.... le beau

sujet! Viens chez moi, à l'instant! Nous allons *limer* ensemble le chapitre VI de Josué.... toute la nuit! Il y aura bien du mal si, demain, tu n'es pas en état de répondre brillamment là-dessus. Brave Salchli! voyez-donc comme, sous son air parfois renfrogné, il cache un cœur qui a pitié de la jeunesse malheureuse! Comprends-tu, à présent?.... Pouvait-il te dire, en toutes lettres : Je vous interrogerai sur tel endroit.... n'étudiez que cela pour demain? le pouvait-il? — Non, c'est vrai ; imbécille que je suis! — Allons, allons donc.... en avant les trompettes de Jéricho!.... et vive la joie! Je serai de la noce, au moins! j'y compte. »

Le lendemain, le redoutable aréopage devant lequel les deux amis comparaissaient avec leurs autres condisciples, ne s'aperçut pas de la petite manœuvre qui fit tomber en partage, à notre étudiant plus heureux que sage, le sujet d'interprétation si singulièrement offert comme planche de salut. En congédiant le répondant, qui avait parlé comme un rabbin, le bon Salchli dit encore, en aspirant longuement une prise de tabac : « Eh, eh, eh! Monsieur, c'est très-bien!.... *optimè!* »

La suite de notre anecdote, c'est-à-dire, les transports du couple amoureux, la noce, tout cela reste du domaine de l'imagination du lecteur bénévole.

Le temps n'est plus où l'on osait dérober, dans le vestibule d'un professeur, une perruque *à bataillons;* il n'est même pas trop à désirer qu'il revienne. On ne porte plus guère que le *toupet;* mais il vrai de dire qu'il y a, de par le monde, un grand nombre de gens qui s'en accordent un peu trop. Ne le leur envions pas; et ne leur en facilitons pas trop à eux-mêmes un abus dangereux, en les flattant sur la bonne grace qu'ils y trouvent.

Le temps n'est plus où quelque professeur ferait, à l'égard d'un étudiant amoureux et dissipé, ce que le cœur de Salchli lui inspira pour sauver un malheureux, menacé du naufrage en vue du port désiré. Non que l'étudiant n'ait plus un cœur et une imagination qui ne puissent l'égarer un instant; mais parce que les rapports, les méthodes, bien d'autres choses encore, ont changé. Faut-il regretter ce bon tems et sa méthode quelque peu empirique? On nous dispensera de répondre à une question aussi compromettante ; mais on nous permettra bien de dire qu'on peut citer des actes d'indulgence qui, pour être bizarres dans leur forme, imprudens même par leurs conséquences, n'en offrent pas moins à l'observation quelque chose de touchant au travers d'un sourire.

Mais il y aura toujours un temps, il faut l'espérer, où l'homme, chargé d'un enseignement parmi nous, se verra entouré d'élèves qui aimeront à recueillir de sa bouche ce précepte, excellent pourvu qu'on l'applique :

Travaillez, prenez de la peine ;
C'est le fonds qui manque le moins.

F...x C.

696

(*Le Bulletin au prochain numéro*).

ESQUISSES DE MOEURS

ET

PORTRAITS DE FAMILLE.

I. — L'OISIF.

Dans l'imposante masse des oisifs intellectuels, que nous avons seuls en vue, il faut d'abord procéder par élimination pour ne pas se perdre dans l'immensité. Il y a tant de manières de ne rien faire ! Suivant les temps et les lieux, l'oisif est reconnaissable à des formes si différentes ! Ici, il refait avec fidélité et exactitude l'ouvrage que les autres ont fait la veille. Là, il lit la gazette de l'endroit, ensuite quelque journal étranger depuis le premier-Paris jusqu'aux annonces inclusivement, sans sauter une ligne, et, quand il a fini, il reprend la gazette. Ailleurs, il est singulièrement étonné de voir des gens de bon sens attacher quelque importance à ce qui se dit dans les papiers publics, attendu que ce ne sont que balivernes et mensonges auxquels personne ne croit. Quelquefois l'oisif est pacifique, optimiste, tranquille; il déteste les gens qui parlent de guerre, de trouble ou de danger, et trouve volontiers son interlocuteur coupable des maux qu'il prédit; souvent, au contraire, il voit en noir, il n'est content de rien, il doute de la fortune, il fait des prédictions sinistres au gouvernement qui n'est pas venu chercher ses conseils, il se montre perpétuellement inquiet, soupçonneux, mécontent et agité. Enfin, suivant la pente de ses humeurs, l'oisif est un membre farouche, bonasse ou taquin de la famille humaine; mais il n'en est pas un membre

très-utile, parfois uniquement faute de bien se comprendre et de bien employer ses facultés. Il se croit propre à tout et ne s'applique à rien. Il doit ses idées au hasard, ses connaissances à son maître d'école, ses actions à l'habitude, et ses opinions à un livre ouvert pendant une heure du jeune âge où sommeillait la suffisance naturelle, qui ne s'est plus rendormie dès lors. Du reste, dans ce portrait fourni par tant de modèles, l'oisif seul pourrait reconnaître un original particulier. Lui seul, plus sûr des intentions de l'innocent auteur que l'auteur lui-même, s'écriera peut-être : — Ne voyez-vous pas que c'est un méchant homme qui m'en veut, qui me désigne du bout du doigt à toute la terre? C'est une attaque personnelle qu'il dirige contre moi. Ne soyez donc pas sa dupe, et convenez que cela me regarde, que cela saute aux yeux. Des observations de mœurs sans personnalités! allons donc!... est-ce qu'on en peut faire?... est-ce que j'en fais, moi?

Dans les petites villes françaises où, du reste, je n'ai jamais vécu, j'aime à me figurer que l'oisif mène une agréable et pacifique existence, une véritable vie d'original insouciant, tempérée par des chansons. A Genève et à Neuchâtel, je suppose qu'il tient peu de place et qu'il fait peu de bruit : chaque esprit, dans sa sphère, utilise laborieusement les journées et, comme l'abeille, travaille à la prospérité publique et à la sienne propre, par le développement de l'industrie et par les efforts particuliers. J'ignore comment on est paresseux en allemand. Mais, dans la Suisse française, à laquelle je me flatte de n'être pas tout à fait étranger, puisque je l'aime et que j'y ai passé mes plus belles années, le vrai pays de cocagne pour l'oisif, c'est le canton de Vaud : là il règne, il s'étale, il triomphe, il enveloppe de sa domination, de son écrasante majorité, tout ce qui essaie de franchir la limite de son empire stationnaire.

Au risque de lui ressembler et de finir par faire comme lui, c'est-à-dire de ne rien faire, c'est donc dans le canton de Vaud surtout que nous voulons étudier cette piquante manière d'exister, qui consiste à exister le moins possible par le déploiement ou l'exercice de la pensée. Cette pente générale d'un petit peuple, d'ailleurs très-bien doué, a des effets comiques et des résultats sérieux; elle se fait sentir partout : dans la littérature, qu'elle entrave en lui fournissant mille jugeurs et point d'auteurs ; dans le commerce, où elle paralyse la hardiesse des entreprises et la précision des détails ; dans les administrations locales, comme dans la fortune publique, qu'elle allanguit

de mille façons; dans la politique enfin, où ses défauts se montrent le plus inoffensifs, et où souvent cette paresse imperturbable des mœurs sauve les conséquences extrêmes et prévient la domination des partis. Démêle qui pourra ce large réseau aux mailles entrelacées, je ne veux qu'en secouer quelques anneaux, les plus brillans, les plus légers, afin qu'une fois leur son argentin évanoui, ceux qui s'en seront amusés un instant ne puissent pas m'assommer avec les grelots de ma marotte pour décharger leur conscience du crime de médisance publique et nationale.

L'oisif de la ville, comme celui de la campagne (qu'il faut soigneusement distinguer du campagnard, en général très-laborieux), est d'ordinaire un homme bien placé, consciencieux, honnête, instruit, digne d'estime, et pour qui on sent toute espèce de sympathie. Il est, si l'on peut s'exprimer ainsi, très-agréable à vivre. Il sait sur le compte du prochain une foule de choses vraisemblables et, pour assaisonnement, d'autres qui, ne l'étant point du tout, n'en deviennent que meilleures à conter et à entendre. Il a toujours beaucoup plus et beaucoup mieux à dire dans son petit coin particulier que les gens informés aux sources générales. Il a vu, sans sortir, bien d'autres merveilles que celles du monde entier. Dans sa candeur qui ne doute de rien, il peindrait la Russie à M. de Custine, la dévorante étendue des steppes à Miękiewicz, et ne se fait pas faute de leçons de politique à Louis-Philippe, à Peel ou à Guizot : Nicolas et Metternich se trouvant un peu loin pour en profiter.

Une érudition universelle qui le rend capable de juger de tout est le trait dominant de l'oisif par excellence, de celui qui n'a jamais rien appris ni rien fait. Il en est cependant qui ont autrefois voyagé : leur esprit est resté comme prisonnier de guerre en pays lointain, comme séquestré dans une captivité lamentable. Ne passez point, si vous m'en croyez, ou ne passez qu'une fois à portée du roman sans fin qu'à défaut d'un Blondel le roi Richard recommence lui-même, toujours sur le même motif légèrement varié. L'année, le mois et le jour, l'heure du départ et de l'arrivée des diligences, le cruel n'a rien oublié !

La plus innocente, mais aussi la plus rare espèce d'oisifs, est celle qui ne pense guère et qui pourtant ne parle jamais, qui *rêve à la Suisse,* voyez le Dictionnaire de l'Académie : « *Rêver à la Suisse,* » vous dit-il, avoir l'air de penser à quelque chose et ne penser » à rien. » Mais par bonheur il ajoute : « Cette expression a vieilli. »

Et qu'on dise maintenant que de *vieillir* ne constitue pas un progrès ! car voilà une ancienne manière de rêver qui m'avait furieusement l'air de ne pas même valoir le *far niente* des Italiens, puisque *ne rien faire* implique bien que l'on rêve, mais non pas nécessairement qu'en rêvant on ne pense à rien. Enfin, heureusement, ce mot fâcheux a vieilli : le dictionnaire le dit ; et on doit croire le dictionnaire. Donc il reste aujourd'hui très-peu de ces oisifs de la vieille roche qui, plus marbre que le marbre et tout au rebours d'une statue véritable, respirent mais ne vivent pas.

Tel qu'il est maintenant, l'oisif, sans doute, trouve souvent les autres ennuyeux ; mais lui, il est bien sûr de ne pas l'être : il ne ressemble point à ces gens taciturnes qui ne savent pas nourrir une conversation ; aucun sujet ne l'étonne, il n'est étranger nulle part, il défie le sort et les hommes de trouver matière à le réduire au silence. Cependant, en général l'oisif n'est pas un sot : ou du moins il ne l'est que très-indirectement, faute de savoir que les facultés en germe ne sont point des qualités positives ; qu'on peut être très-apte à connaître et très-ignorant ; très-propre à agir et très-incapable de le faire, parce qu'on manque d'un apprentissage suffisant ; très-bien doué du côté de l'esprit et de tout point inférieur à d'autres, moins intelligens, mais qui se sont formés par la pratique même des choses. Un tort réel de cette illusion, de cette excessive exigence, fruit de l'inexpérience et de la présomption, c'est le dédain pour ce qui n'est pas selon ses théories à soi ; c'est l'ignorance de tout ce dont il faut tenir compte dans une œuvre accomplie ; c'est, en un mot, un manque de sens positif quand il s'agit d'apprécier la différence entre ce qui existe de fait et ce qui n'est qu'un vain fantôme créé par l'imagination. Il semble quelquefois, à entendre l'oisif, qu'il n'y a qu'à laisser tomber tout ce qui est, sans intérêt et sans reconnaissance, pour se fier à son cerveau puissant qui fera sortir de terre des entreprises toutes grandes et bien meilleures, des œuvres irréprochables. Son erreur fondamentale, en effet, celle qui le rend à la fois amusant et outrecuidant, c'est la confusion perpétuelle qu'il fait entre ce qui pourrait être de lui et ce qui est. L'orgueil est frère de la paresse. Un être qui n'agit pas et qui regarde agir les autres, a le plaisir de les juger, ce qui lui donne une agréable conviction de sa propre supériorité. S'il descendait à son tour dans l'arène des travailleurs, non-seulement il serait forcé de se mesurer lui-même et de se laisser mesurer par les autres, mais encore,

comme tout cerveau pensant qui réalise ses conceptions, il aurait à supporter la peine et l'humiliation de les trouver, dans la forme qu'elles ont revêtue, bien au-dessous de ce qu'elles étaient à leur état idéal, lorsqu'elles flottaient, en la caressant, dans l'imagination émue. Il n'est qu'un moyen d'être juste envers ceux qui ont subi cette douloureuse initiation du travail, c'est de descendre à leurs côtés, de l'essayer du moins. Tout juge qui, en politique, en enseignement, en littérature, n'a pas bougé de son fauteuil de critique avant de prononcer, n'a pas lui-même tenté les œuvres difficiles, patientes, décourageantes, de la vie publique, tout juge oisif en un mot peut être d'avance récusé.

Et pourtant ce sont ceux-là qui thèsent et qui prononcent ; ce sont au moins les plus hardis et les plus tranchans. Assez impuissans à l'éloge parce que leur admiration engourdie est rarement excitée, ils sont sans sympathie et sans aide pour des efforts dont ils n'entrevoient pas même la difficulté. Pleins de préventions et de préjugés, ils tranchent sur ce qu'ils ne comprennent point. Leur opinion, faite d'avance, n'est ni une leçon pour le talent qui se trompe, ni un appui pour le talent qui s'essaie. Comme la foi des athées, leur jugement est une superstition, qui se prend à des causes fort bizarres de ce qui les blesse dans le mouvement général. L'un d'eux dit que l'Etat périclite à cause des radicaux ; il vous assure que vous avez de mauvais principes si vous prenez la liberté de répondre que l'Etat ne périclite point, et que vous croyez à la prospérité nationale. Un autre, fatigué de crier haro sur les méthodistes (mais bon ! pourquoi avoir plus peur que lui du mot propre? sur les momiers), celui-là, dis-je, n'en pense pas moins, fermement, que ce sont eux qui l'empêchent d'aller à l'église, où, depuis sa première communion, il n'a jamais remis les pieds ; il est perpétuellement occupé à se scandaliser des sermons qu'il n'entend pas.

Mais, en ce monde où les roses ne durent qu'un jour, les dadas ne sont pas éternels. Tout s'use (hormis pourtant la rancune d'un auteur critiqué, je me trompe, d'un auteur non suffisamment adoré). Les méthodistes sont bien vieux : les attaquer à tout propos commence à passer de mode. C'est du menu fretin en comparaison des Jésuites, que nous voyons nager en pleine eau chez nos plus proches voisins. Mais l'Académie, l'Académie de Lausanne, cette puissance occulte qui n'a rien à faire et qui ne fait rien, voilà la vraie source du mal, le réceptacle de tous les fléaux qui ne cessent de frapper

sur ce triste pays! Oh! l'Académie!.... — Justement! dit l'un, mon fils vient de manquer un examen. Le pauvre garçon! — Voyez-vous les scélérats! s'écrie un autre : à quoi cela sert-il de faire des examens si on les manque? — C'est leur faute, dit un troisième. — Savez-vous la nouvelle? interrompt un oisif bienveillant. Il court une chanson contre les professeurs. On vient de me la donner, mais je ne l'ai pas lue. Tenez, la voilà :

AIR : *Felix qui potuit rerum....*

Quiconque veut philosopher
Doit avoir un premier principe,
Jusque sur les yeux s'en coiffer
Et prendre tout le reste en grippe.
Ce principe enfin est trouvé,
Oeuvre sublime du génie.
Non, non! je ne l'ai point rêvé!
C'est, Messieurs, c'est l'Académie.

En sursaut, l'un de nos Conseils,
Qu'il soit grand, ou petit, ou moindre,
A-t-il eu de fâcheux réveils,
Et l'ennemi vient-il à poindre?
On lui répond : « Tout est au mieux,
Dans l'Etat, oui, tout fait envie,
Sauf un seul point défectueux,
C'est, Messieurs, c'est l'Académie.

Si Doctrinaires, Radicaux,
Nous gouvernant à tour de rôle,
Se font le poing, même assez gros,
Avec une mine assez drôle;
Si, maintes fois, au Grand Conseil,
Baille la salle dégarnie,
Qui peut causer un fait pareil!
C'est, Messieurs, c'est l'Académie.

Le Vaudois, ce peuple madré,
Ne suit pas la loi de la Mecque.
S'il a de tout temps préféré
Sa cave à sa bibliothèque;
Si d'être un Homère, un Caton,
Petitement il se soucie;
Qui diantre a fait ce gros garçon?
C'est, Messieurs, c'est l'Académie.

Nous avons fait sauter long-temps
Eglise et Momiers dans la poële,
Mais c'est fini, gare à nos dents!
Tout est rongé jusqu'à la moëlle.
Nous n'allons plus que végéter.
Laisse-nous, Fortune ennemie!
Un petit os pour subsister;
Ah! laisse-nous l'Académie!

« Je n'ai pas, dit un orateur,
» Messieurs, la langue bien pendue;
» Mais en revanche, par bonheur,
» Elle est on ne peut mieux pointue.
» Les traits que je vais décochant,
» En douceur je les expédie.
» Et l'on dit que je suis méchant!
» C'est, Messieurs, c'est l'Académie. »

« ... C'est fort bien d'être indépendant,
» Déclare un autre avec mystère :
» Mais moi je suis prudent, prudent,
» A petit bruit rasant la terre.
» Une personne est dans un pas...
» Un mauvais pas ... nul ne le nie;
» Mais moi, je ne la nomme pas,
» C'est, Messieurs, c'est l'Académie. »

« Messieurs, dit un bon campagnard,
» Toutes les vignes sont gelées;
» Les blés furent semés trop tard;
» Les forêts se sont envolées;
» *Dè la Dolaz quanqu'à Dzaman,*
» *Ecutâ-vei cel'infamia!*
» *No n'ain meins eu dè tçous sti an....*
» *L'è, Messieurs, l'è l'Académia*[1]!

[1] De la Dole jusqu'à Jaman, — Ecoutez donc cette infamie! — Nous n'avons point eu de choux cette année... — C'est, Messieurs, c'est l'Académie.

Quant à moi, tout vieux bonhomme que je suis, et en âge d'avoir mon franc-parler ne fût-ce qu'à titre de radotage, je ne sais pas si j'oserai me compromettre au point de dire ma façon de penser. C'est dangereux ! Pourtant, j'ai beau être parent éloigné, et par alliance, d'un professeur extraordinaire, ce n'est pas une raison pour que je désobéisse à ma conscience en dissimulant mon avis dans cette grave question. J'ai de l'estime pour cette Académie qui sert de point de criaillement à ses ennemis et de victime expiatoire à ses partisans. Je trouve qu'elle fait honneur à ce pays et qu'elle mène à bien la jeunesse. Oui, le mot est lâché et je ne m'en dédis pas, dût-on mettre le feu à ma perruque qui abrite des idées si extravagantes. Ah ! l'on veut faire violence à ma liberté d'opinion? Alors je déclare que je pense beaucoup de bien des professeurs, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, tout le bien possible, trop de bien, et j'ajoute même que je suis sûr que leurs adversaires n'en diraient pas tant de mal s'ils n'étaient pas de mon avis.

Après cela, je compléterai mes aveux par celui-ci : c'est qu'en amateur des vieilles choses, je regrette encore l'ancienne Académie, non pas telle absolument que je l'ai vue dans ma jeunesse, où les étudians, comme on dit, étudiaient fort peu; mais enfin je n'approuve guère ces innovations de liberté d'études, de liberté d'examens, etc., pour des raisons que je pourrai bien vous dire un jour, si jamais on me rattrape à faire un article sur autre chose que sur mes confrères les paresseux.

Je les connais par expérience, aussi j'ai peur de leur rancune. Contrariez un homme d'esprit occupé, il se fâchera peut-être, mais il oubliera bientôt et la querelle et son motif. Un homme d'esprit oisif vous prendra en grippe, pensera que vous avez le jugement faux et des principes dangereux ; il hochera la tête et haussera les épaules quand on parlera de vous; il se mettra enfin à détester le clergé si vous êtes ministre, le barreau si vous êtes juge, votre voisin, votre chien et jusqu'à la rue que vous habitez. Quant aux sots, ils n'y font pas tant de façons : ils calomnient, lorsqu'ils ne peuvent pas médire. Ils vont dire à l'auteur que vous n'avez pas de tout point admiré avec eux, de quoi vous attirer les plus terribles anathèmes.

> Qui n'aime pas Cotin n'estime pas le roi
> Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Selon Cotin? c'est bien plutôt selon l'oisif, qui se l'est mis dans la

tête pour bourrer et soutenir les vides de son cerveau, et qui ne peut s'empêcher de redire... souvent ce qu'on ne lui a pas dit. Craignez Cotin, mais respectez l'oisif, surtout celui qui n'admire que par perfidie. Ne contredisez jamais l'un de ces derniers, quels qu'ils soient, vous tous qui voulez vivre en paix et dormir tranquilles. Mais, toute réflexion faite sur le point en question, j'ai bien peur que les gens d'esprit ne soient encore les pires; car je me souviens de certaines occasions où le sot s'étant contenté d'attiser innocemment le dialogue, l'homme spirituel avait pris la peine de le transposer et de mettre dans la bouche d'autrui ses propres paroles.

En général, l'oisif n'apprécie guère les nuances des choses : il n'a pas le temps. Ecoutez-le ! il n'a pas même le temps de respirer. Tout le monde se donne le mot pour l'accabler de soins et d'affaires. Jamais homme ne fut si occupé. Aussi est-il obligé de tout envisager d'une manière générale, en gros, pour ainsi dire. Les détails dans les faits, à la bonne heure ; les gradations et les tempéramens dans l'idée ou dans le jugement d'une chose, n'y comptez pas. Que lui importe que la réalité ou même la justice soient précisément dans ces terrains conquis par une réserve prudente sur les extrêmes? Il ne peut pas s'embarrasser l'esprit dans les questions captieuses : tant pis pour la vérité si elle a besoin de tant d'explications. C'est sa faute après tout. Ne doit-elle pas sauter aux yeux du premier coup? Sans cela est-elle la vérité? D'ailleurs, un esprit judicieux ne peut se tromper ; ce qu'il pense être, c'est ce qui est.

Aussi, quand je songe à ce qui me reste à dire, j'en désespère fort. Ah! pauvre auteur! Tu veux faire des portraits de l'espèce et non pas des individus. En décrivant l'oisif, tu n'as songé à personne en particulier. Tu serais également désolé de n'avoir réussi qu'à des esquisses de fantaisie et de trouver au bout de ton crayon la ressemblance de quelqu'un. Et voilà l'oisif qui te regarde, qui, s'il n'est devant son miroir le front plissé d'indignation contre toi, te sourira d'un air d'intelligence en tapant sur l'épaule de son voisin. Ah! pauvre moraliste! Va-t'en, crois-moi, exile-toi, pends-toi, et que la *Revue Suisse* ne te revoie jamais! car tu remplacerais, dans l'indignation publique, les radicaux, les méthodistes et l'Académie à la fois.

Pourtant, cher oisif (je n'ajouterai pas : mon lecteur! car l'oisif parle, il est vrai, de la *Revue Suisse*, mais il ne la lit jamais), que deviendriez-vous si, pour me venger, je vous jouais le tour que de très-aimables dames inventèrent dans le siècle dernier contre un de

vos confrères. Ce mortel heureux se nommait Deyverdun. C'était l'ami, l'hôte de Gibbon, un esprit distingué par sa finesse, son agrément et sa bonhomie. Seulement son illustre ami l'appelait tout uniment « un chien de paresseux, » exprimant par là d'un seul mot tout le mal qu'on pouvait en dire, en même temps que le dépit de voir tant de facultés brillantes inactives. Enfin, on en avait pris son parti, et la maladie de Deyverdun était acceptée comme incurable. Cela ne l'empêchait point de recevoir, en sa qualité d'homme d'esprit, et *de la part de l'auteur*, l'hommage de certains livres nouveaux. Parmi ceux-là se trouvait le *Code du Bonheur* de M. d'Erlach, en une honnête quantité de gros volumes in-8°. C'est de ce livre qu'on a dit plaisamment.... au moins, de mon temps, on trouvait l'épigramme assez bonne; mais aujourd'hui qu'à force de tout dire on ne dira bientôt rien qui vaille, les épigrammes ne portent plus; bref, on disait alors du *Code du Bonheur* :

« Le public est heureux, car il ne l'a pas lu.

Or, M. Deyverdun partageait ce bonheur de tout son cœur, et s'en félicitait le soir, à sa partie de boston. Mais, un matin, cette félicité fut troublée par le billet le plus poli, le plus flatteur, le plus aimable de M. d'Erlach. Il annonçait que, devant passer à Lausanne le lendemain, il s'estimait le plus honoré des hommes de pouvoir faire la connaissance personnelle de M. Deyverdun et profiter de ses observations : il s'arrêterait tout exprès pour cela, et prenait la liberté de lui demander, dans ce but, un déjeûner en tête-à-tête, suivi de quelques heures d'entretien.

C'était le cas, n'est-il pas vrai, de tomber malade? l'infortuné n'y songea pas, il était trop éperdu. Il ferma les yeux, se serra des deux mains la tête, où il sentait des douleurs subites, et resta longtemps sous le coup. Enfin, il lui vint une de ces inspirations désespérées qui jaillissent tout à coup des ames oppressées par une grande calamité. Dans votre siècle discourtois, cette inspiration aurait tourné contre M. d'Erlach; mais notre temps, sans nous vanter, était celui du savoir-vivre. M. Deyverdun appela son domestique et, d'une voix dolente, il s'enquit où gisaient les volumes respectés, se les fit apporter, mettre devant lui, ouvrir, et déclara qu'il ne verrait personne de la journée, qu'il n'irait pas même passer sa soirée accoutumée chez les dames qui l'attendaient : de plus, qu'on eût à préparer, pour le lendemain, un excellent déjeûner, et à ne pas le déranger

jusque-là, attendu qu'il ne savait s'il pourrait se coucher, s'il en aurait le temps, ajouta-t-il en jetant un regard de désolation sur les volumes étalés devant lui.

Ces ordres donnés, il s'enferme en effet, et commence courageusement à essayer de se mettre dans l'esprit quelques divisions, quelques idées principales, quelque chose enfin du terrible ouvrage. Mais, outre que l'entreprise était ardue, le pauvre martyr n'avait pas l'habitude de ce genre d'expédition. Dans la lutte entre lui et le livre, celui-ci fut le plus fort, c'est-à-dire qu'il demeura inattaquable et vainqueur sur le champ de bataille, regardant, devers le soir, avec un mépris silencieux, son adversaire battu et endormi.

Mais quel réveil! il était nuit noire. M. Deyverdun pensa qu'il était trop coupable pour se réveiller vivant le lendemain. Il se coucha donc et se rendormit à l'instant. Un affreux cauchemar, couronné de roses; un fantôme habillé, non, je veux dire relié de parchemin, avec le mot *Bonheur* peint en grosses lettres sur le velours blanc qui lui servait de ceinture, écrasait sa poitrine et l'invitait agréablement à lire dans ses yeux éraillés.

L'heure solennelle avait sonné. La porcelaine, étonnée du voisinage, s'étalait sur la table du déjeûner, à l'un des bouts de laquelle reposait fièrement le *Code du Bonheur* soigneusement épousseté.

« Paré comme en un jour de fête »

et résigné à tout, Deyverdun attendait.... Il essayait d'oublier ses soucis littéraires et son effroi de paresseux dans la contemplation de ses manchettes neuves et de ses bas de soie de la plus riche qualité. Et M. d'Erlach n'arrivait pas. Juste ciel! pensait son hôte avec impatience : comme je serais heureux, n'était l'honnêteté qui m'étrangle, d'user du droit qu'on a de maudire les gens qui tardent. Si j'avais seulement là quelqu'un pour dire du mal de ce Monsieur.

Mais voilà qu'un bruit se fait dans l'antichambre. Aux battemens de son cœur Deyverdun reconnaît le moment fatal. Il se lève, la porte s'ouvre, deux dames entrent d'un air scandalisé. — Que signifie tout cela? s'écrie l'une d'elles : vous vous dérangez, M. Deyverdun. Nous passons tout notre boston en inquiétudes sur votre compte, nous venons de grand matin savoir de vos nouvelles, et vous voici, selon toute apparence, en partie fine avec quelqu'un que nous ne connaissons pas; car enfin, sommes-nous invitées? Mais qu'est-ce que ces gros tomes? dit-elle en s'interrompant,

les avez-vous lus? — Vraiment non! s'écria Deyverdun, qui la regardait. Au même instant, frappé de l'expression malicieuse et désappointée de ces deux aimables figures, il comprit tout, soupira de bonheur, et partit d'un éclat de rire en s'écriant : Oh! les méchantes! vous m'aviez donc écrit ce billet infernal! Vous avez risqué de me faire avaler ces quatre volumes! Et vous avez de l'amitié pour moi... — Assurément, répondirent-elles. Et la preuve, c'est que nous venons manger le déjeûner de M. d'Erlach, et que nous vous pardonnons de ne l'avoir pas lu, bien que nous nous fussions mis dans la tête que nous viendrions à bout de l'emporter sur vous-même dans cette mémorable occasion.

Voilà le paresseux. Mais prenons garde! le véritable paresseux n'est pas le véritable oisif, dont l'oisiveté est une inquiétude et une activité vide, mais perpétuelle. J'aime assez les paresseux comme..... Mais chut! laissons-les tranquilles, s'il en existe encore quelques-uns dans ce siècle tracassier. Pour moi qui n'ai voulu critiquer que les oisifs, je vais, afin de prêcher d'exemple et de faire à mon tour quelque chose, je vais, vous dis-je,.... faire le mort jusqu'au prochain numéro.

S. Ferrier.

ÉTUDES LITTÉRAIRES.

LEONE LEONI, CALISTE ET MANON LESCAUT.

Si nous rapprochons ainsi ces trois ouvrages également singuliers et accomplis, mais non pas également célèbres, ce n'est point par hasard ni par fantaisie, ni même pour faire de leurs auteurs des portraits qui prêtent aux contrastes. C'est parce que, réellement, ils ont mis en action, chacun à leur manière, le même sujet, la même idée romanesque et, chose curieuse, le sujet le plus exceptionnel et le plus délicat. Ce rapprochement nous fournit, en outre, l'avantage d'aborder d'une façon plus discrète et moins superficielle à la fois, moins vulgaire, une des grandes renommées contemporaines ; l'avantage aussi d'étudier à la place qui lui est due et dans tout son jour, l'un des écrivains dont la Suisse française s'honore le plus. Une comparaison naturelle, comme celle qui se présente ici, entre Mme Sand et Mme de Charrière, nous revient de droit : c'est une sorte de bonne fortune littéraire que nous ne pouvions pas négliger, surtout dans un moment où l'attention a été très-vivement ramenée sur l'auteur de *Caliste*. Ce retour ou, pour mieux dire, ce commencement de justice, est dû principalement à la publication, dans la *Revue des Deux-Mondes* [1], des lettres de Benjamin Constant qui étaient en la possession de notre compatriote

[1] Livraison du 15 avril 1844.

M. Gaullieur, et dont la *Revue Suisse* a donné la première de nombreux échantillons [1]. Dans le même temps, comme nos lecteurs s'en souviennent, nous dûmes aussi à l'obligeance d'un de nos concitoyens qui possède de non moins grandes richesses épistolaires, la communication de lettres inédites et bien remarquables de Mme de Charrière elle-même. D'autres journaux se sont occupés de cet écrivain si distingué, et il a paru, dans le *Semeur*, une analyse de son caractère, de sa position d'auteur et de ses ouvrages qui, outre sa portée spéciale, n'est pas sans enseignement pour nous, placés comme elle loin des grands centres intellectuels [2]. Enfin, épreuve décisive, une nouvelle édition de *Caliste* se prépare, dit-on, en ce moment. Une appréciation particulière de ce chef-d'œuvre de finesse et de sentiment a donc aussi, outre son intérêt national, un intérêt d'actualité.

Quant à l'abbé Prévost, il serait bien dépaysé au milieu de nos romans actuels s'il n'était pas le roman en personne, si, de plus, il ne se trouvait pas avoir donné d'avance une sœur à Caliste et même à Fleur-de-Marie; une sœur aînée dont les vêtemens différens ne peuvent déguiser la ressemblance de famille.

Que nos lecteurs cependant ne s'effraient pas! Nous ne voulons point les conduire dans la région fantastique où des ombres qui passent, n'amusent qu'un instant, si même elles ne trompent les instincts éternels du cœur de l'homme. Nous voulons, au contraire, nous attacher à ce qui exprime et dévoile véritablement celui-ci, essayer de saisir le point où la vérité littéraire devient de la vérité morale et, prenant le roman comme un fait, puisqu'il existe comme tel, en tirer la lumière qu'il contient sur notre nature et les leçons de goût qu'il peut nous donner.

La mode actuelle et le roman-feuilleton donnent ainsi à certaines études tout l'à-propos du contraste. La sérieuse littérature se met à compter ses petits chefs-d'œuvre, les perles fines de son écrin, lasse qu'elle est de se perdre à tourner des pages innombrables, à feuilleter des histoires en dix volumes où

[1] Voir notre livraison de mars, p. 181 de ce volume et p. 527. — [2] Voir le *Semeur* du 12 et du 19 juin 1844.

s'agitent, au travers des aventures les plus folles, un monde d'innombrables figures. L'effet de ces apparitions fantasmagoriques ne peut être complet que parce qu'il est très-court : il met la pensée comme dans le courant d'un rêve, à peu près sans rapport avec la vérité des choses et du cœur, mais où les critiques futurs chercheront la trace de nos mœurs et de nos habitudes d'esprit. Ils auront raison, en ce sens du moins qu'un engouement passager de la part du public peut tenir à des causes profondes que lui-même ne discerne pas. Un intérêt de curiosité tout à fait frivole s'aide d'un intérêt humain qu'on remue par des combinaisons romanesques, et se substitue à l'intérêt littéraire. Certains écrits, par cette voie-là, se font dans la vie commune une trace si large qu'elle semble tout embrasser, tout satisfaire, et le cœur, et l'art, et la nature. Mais, en réalité, ce sont les seules impressions de la curiosité naturelle qui ont parlé, aussi vives, aussi changeantes, aussi promptes, dans un siècle de maisons pénitentiaires, à s'émouvoir pour les *Fleur-de-Marie*, qu'elles le seront à s'envoler vers de nouveaux objets quand ceux-là auront pâli.

Le fond vraiment humain, et par conséquent éternel, de cet intérêt qu'il est facile d'exciter mais infiniment rare de fixer, ce fond est la propriété du génie. Il en tire ces créations, ces types où l'homme de tous les temps reconnaît son cœur et sa figure. La vérité s'y fixe au moyen de l'idéal, toujours jeune, toujours la même, et soustraite aux conditions passagères de la vie. C'est le sommet à la fois de l'art et de la nature, le triomphe de l'intérêt humain consacré par l'intérêt littéraire, la combinaison instinctive et suprême de tous les deux. La distinction qu'il faut en faire rend compte de bien des singularités et de quelques contradictions dans le monde intellectuel. Une œuvre doit rester (non pas au premier rang peut-être) qui n'émeut point son siècle; une autre s'évanouira promptement qui passe dans un grand fracas de gloire. En l'absence du génie, la littérature subit quelquefois d'indignes victoires; mais elle sait que la curiosité passe et que l'art demeure : elle attend.

C'est que la littérature proprement dite, l'ensemble et le courant du mouvement des esprits, est plutôt l'expression d'une certaine culture sociale que l'interprète naïf de l'homme, tel qu'il est dans l'essence et dans les puissances de son âme : la

littérature courante le voit plutôt en dehors qu'au dedans. Le vêtement, les mœurs, le langage, les accidens, les choses changeantes de la société sont un vernis sous lequel il est hasardeux de creuser pour peindre le cœur lui-même : aussi le fait-on mal-aisément. La prétention d'arriver là fausse souvent tout le reste. Le dessein même en est malheureux, s'il n'est pas tout inspiration. Le génie garde pour lui seul le privilége d'atteindre juste la forme et le fond, et de consacrer l'une par l'autre.

Cependant, la littérature proprement dite offre quelques rares exceptions ; elle peut revendiquer certaines œuvres que le génie lui-même ne désavouerait pas. Le talent d'un auteur trouve son heure de bonheur, son inspiration suprême, un sujet fait pour lui, un élan qui va aussi juste, aussi droit, aussi loin qu'il le faut. Cette combinaison est très-difficile dans les carrières intellectuelles : les facultés, dès l'entrée, y sont tellement contraintes que leur essor en est presque toujours brisé. Peu d'esprits arrivent à montrer tout ce qu'ils auraient pu faire. Les chances complètes sont rares, comme le bonheur. L'abbé Prévost et Mme de Charrière, noms assez obscurs et de second ordre, ont eu cette bonne fortune : quant à Mme Sand, le moment de la justice complète n'est pas encore venu pour elle, et le devancer serait une témérité ici tout à fait inutile. Ces romanciers ont atteint, avec une singulière perfection, le centre d'une idée humaine, le type d'une des idées à la mode maintenant : ce sont eux qui en ont tiré une création véritable dont tant d'autres figures, mieux connues peut-être que les leurs, ne sont que des ombres, des fantômes sans réalité humaine et sans durée littéraire.

Cette idée, infiniment chère à notre orgueil qu'elle flatte par son côté favori, est l'amour que peut inspirer en dépit des lois morales, un être dont le pouvoir sur un autre ne relève ainsi que de lui seul. Ce problème est caché dans notre nature : c'est le même, au fond, que celui de la réhabilitation du laid (car le laid, en morale, c'est le mal), ou de la matière (car le triomphe de la passion sur l'invisible et éternelle image du devoir n'est guère que l'apothéose des instincts sensuels). L'homme, d'ailleurs, se plaît à savoir qu'il peut l'emporter sur tout, se faire préférer à tout, être le dieu et le monde d'une autre créature, disposer absolument du sort de celle-ci en dépit de tout, et

d'elle-même. Cette omnipotence accordée à l'homme, plus encore qu'à des qualités exceptionnelles, ne se marque nulle part avec tant de puissance que dans la fatalité d'une passion constante et mal placée, dans l'amour pour une personne coupable. Manon Lescaut, Léone Léoni et Caliste reproduisent d'une façon différente le drame effrayant et voilé d'une telle situation. Caliste est une personne du même état que Manon, quoiqu'elle joigne à cette souillure le dévouement et le doux caractère du chevalier des Grieux; et, dans le roman de Mme Sand, où les rôles sont renversés, le maître absolu de Juliette, son amour, son idole, sa vie, est un fripon de la plus haute et de la plus basse volée.

Aussi la jeunesse honnête qui ne comprend pas l'attrait du mal; les âmes pures qu'une si effrayante vérité repousse; toutes celles enfin qui ont besoin d'idéal, d'illusion, de sûreté morale, ne peuvent ni bien comprendre ni réellement goûter de tels tableaux, tout émouvans qu'ils soient. La piété s'y trouverait presque en pays moins étrange, par ses expériences du mal humain, si ces études-là se faisaient pour elle dans les romans. Mais, sans conseiller indiscrètement la lecture de ceux-ci, il faut reconnaître que leur vérité, leur crudité même n'est, à le bien prendre, qu'un mérite d'art, et peut-être d'effet moral; car l'idéal, en certaines choses, est plus dangereux que la réalité.

Le mérite littéraire d'une grande et véritable unité sert trop souvent de louange banale pour qu'on fasse autre chose que le noter, quand il existe. C'est cependant le plus vital de ceux qui distinguent ces trois ouvrages; c'en est un aussi que maintenant Mme Sand paraît trop dédaigner. Comme la lutte intime des personnages concentre bien l'émotion du lecteur! quel art soutenu vient rattacher le monde à leur amour! Les aventures, dans Léone Léoni, sont nombreuses et variées. Le terrible Vénitien tombe comme un orage sur le paisible cours de la belle et riche jeunesse de Juliette. Il doit l'épouser, mais, contraint à s'enfuir, il l'entraîne. Couverte de diamans, elle quitte au milieu d'un bal, fascinée, éperdue, sa mère qu'elle ne doit plus revoir et qu'elle oublie bientôt dans la retraite où son amant la conduit: c'est un chalet, sur la pente italienne des Alpes. Là, six mois s'écoulent pour eux dans un bonheur solitaire et caché. Le récit de ces jours, si doucement singuliers dans le cours d'une telle

vie, est plein de réalité, de charme et de justesse idéale. Au sortir de cet Eden, digne d'un hôte moins souillé, Léoni amène Juliette dans son palais héréditaire ; et c'est alors que, peu à peu, elle apprend le redoutable secret du double rôle ou plutôt de la double nature de son maître. Jusque-là Juliette est abusée, elle n'est pas esclave : mais la chaîne qu'elle a choisie, elle ne peut plus la rompre, même en descendant tous les degrés de l'abîme que sondent maintenant ses yeux ouverts. Dans une carrière désormais sans voile de chevalier d'industrie, d'escroc, de joueur, de libertin, de prodigue avide et effréné, Léoni garrotte Juliette à son côté, ou la ressaisit par les accès d'une affection tyrannique et égoïste, dont l'infortunée fait son sort et son désespoir. Elle subit, elle finit même par partager la honte d'une telle vie, en ce qui doit le plus révolter sa jalousie et sa délicatesse. Au moment où le plus infâme attentat et le plus cruel abandon semblent l'avoir délivrée, précisément lorsqu'elle a sauvé Léoni de la prison et de la misère ; quand elle va consentir, par lassitude, par estime et par reconnaissance, à épouser un autre homme qui sait tout et qui l'aime, une rencontre fortuite, un seul appel de Léoni la remettent en son pouvoir. Mais, quoique le roman finisse en les montrant de loin réunis, entourés des dehors de la richesse et du bonheur, il y a dans l'impression qui reste, tout l'effet des récits passés, c'est-à-dire la plus complète défiance de ce bonheur apparent, et la tristesse profonde qui suit la contemplation des choses brisées par la fatalité.

Dans un tel déroulement d'intrigues et d'aventures habilement peintes en raccourci, il y a de quoi tenter et séduire bien souvent, loin du drame essentiel, la curiosité ou l'intérêt du lecteur. Mme Sand, dans sa manière actuelle, résisterait mal à la facilité d'animer d'un rayon, en ce monde complexe, bien des personnages qui renvoient ici toute la lumière sur les deux figures principales ; elle développerait sans doute, autour de leur histoire, tous les incidens qui s'y sont mêlés. Mais combien tout serait changé si la fascination qui agit sur ce couple ne s'étendait pas autour de lui de manière à concentrer l'action dans ses sentimens. Il a fallu, pour que l'effet du tableau fût complet, que les événemens n'eussent, pour ainsi dire, de valeur et d'importance que par leur impression dans le cœur de

Juliette, dans la tête de Léoni. Le monde général n'est pas refait à leur usage : au contraire. Sur ce point aussi l'observation est juste, le trait fidèle. Le monde est là tel qu'il est : éternel adversaire de ceux qui veulent se faire un monde à eux, de ceux qui marchent à leur but passionné, individuel, égoïste, au travers du but éternel de la société. De loin, celle-ci jette l'ombre salutaire des lois oubliées sur le chemin de leur folie; et, d'autre part, elle les entoure d'hommes si dépravés, de mœurs si honteuses que, vraiment, l'amour y ressort presque comme une vertu. Tout est ainsi vigoureusement lié, ramené, rattaché au drame qui se développe dans sa saisissante et simple unité. La fatalité antique n'a rien de plus implacable, la vérité moderne, rien de mieux saisi que la vie nouvelle qui commence pour Juliette à ces paroles de Léoni :

— « Es-tu la femme que j'ai rêvée et que j'ai cru trouver en toi? Es-tu capable d'héroïsme? Comprends-tu les grandes choses, les immenses dévouemens? Voyons, voyons! Juliette, es-tu une femme aimable et jolie que je vais quitter avec regret, ou es-tu un ange que Dieu m'a donné pour me sauver du désespoir? Sens-tu ce qu'il y a de beau, de sublime à se sacrifier pour ce qu'on aime? Ton âme n'est-elle pas émue à l'idée de tenir dans tes mains la vie et la destinée d'un homme et de t'y consacrer tout entière? Ah! que ne pouvons-nous changer de rôle! que ne suis-je à ta place! Avec quel bonheur, avec quel transport je t'immolerais toutes les affections, tous les devoirs!.....

— » Assez, Léoni, lui répondis-je; vous m'égarez par vos discours. Grâce, grâce pour ma pauvre mère, pour mon père, pour mon honneur. Vous voulez me perdre.....

— » Ah! tu penses à tout cela! s'écria-t-il, et pas à moi! Tu pèses la douleur de tes parens, et tu ne daignes pas mettre la mienne dans la balance! Tu ne m'aimes pas......

— » Je cachai mon visage dans mes mains, j'invoquai Dieu, j'écoutai les sanglots de Léoni; je crus que j'allais devenir folle.

— » Eh bien! tu le veux, lui dis-je, et tu le peux; parle, dis-moi tout ce que tu voudras, il faudra bien que je t'obéisse; n'as-tu pas ma volonté et mon âme à ta disposition?....... »

Et au moment où, pour la derniere fois, Juliette va disparaître derrière la toile, le front couronné d'une félicité semblable à la guirlande des victimes qui disaient : « César, ceux qui vont mourir te saluent! » voici ce qu'elle laisse voir de son âme.

« Vous ne m'avez pas comprise, don Aleo, si vous avez cru

que la honte me faisait pleurer. Il n'y avait pas de place dans mon âme pour la honte ; il y avait assez d'autres douleurs pour la remplir et pour la rendre insensible à tout ce qui venait du dehors. S'il m'eût aimée toujours, j'aurais été heureuse, eussé-je été couverte d'infamie aux yeux de ce que vous appelez le monde...... Qu'est-ce que le monde? je ne l'ai jamais su. J'ai traversé la vie et fait le tour de la terre sans réussir à apercevoir ce que vous appelez le monde..... »

C'en est fait, l'œuvre est accomplie, il ne reste pas dans ce cœur de quoi se prendre à rien d'autre qu'à Léoni dans l'univers. Les lois morales sont effacées. La vie dans la société est finie. Juliette peut bien souffrir encore, mais elle ne peut plus ni exister pour les autres, ni compter pour eux, ni changer. Elle n'a qu'à achever de subir son sort.

Dans ce sujet, les qualités du romancier se sont trouvées à l'aise chez Mme Sand. Sa force est agréablement dispersée dans *André* et dans *Simon*, un peu voilée dans *Valentine*, fiévreuse dans *Indiana*, égarée et déjà systématique dans *Jacques*, inconcevable dans *Lélia*, prodiguée, ou faussée, ou allanguie dans *Horace*, *Cosima*, les *Compagnons du tour de France* et *Consuelo*. Dans *Léone Léoni*, cette puissance intime se révèle et se possède, éclate et se modère avec une impétueuse habileté. La sobriété est exquise, ornée, agréable. Tous les coups portent, tous les mots parlent, toutes les nuances sont dans la couleur. Hardie et souple, l'exécution ne le cède nulle part à l'invention. Dans ce mirage, le désert n'a laissé aucune lande sablonneuse. Le récit est sans lacunes et sans périodes digressives; l'invraisemblance de quelques situations audacieuses se sauve par les mouvemens vrais et les cris de la passion, par l'entente des caractères; enfin, le style, cette baguette de fée qu'a reçue Georges Sand, verse sur ces pages une richesse pleine de vivacité et de coloris. Ces mérites divers sont le fruit d'un art qui ne s'ignore point et ne se laisse pas ignorer; cependant l'inspiration involontaire a jailli bien haut dans cette veine heureuse, dans ce sujet traité plutôt par son côté général et humain que par ses aspects exceptionnels. L'auteur semble n'avoir songé qu'à son histoire; il n'en fait point un plaidoyer en faveur de quelques âmes à part ou de quelques idées philosophiques : voilà pourquoi ses héros sont vivans, pourquoi ils font souffrir et sentir quelque chose, pourquoi ils font peur, comme la vie,

qui effraie souvent. Or, aucun système, à lui seul, ne peut donner cette peur-là qui, sincère et irraisonnée, naît spontanément et avant toute réflexion.

Pour revenir d'un lyrique tableau d'amour, tel qu'on les fait au dix-neuvième siècle, jusqu'au naïf chef-d'œuvre de l'abbé Prévost, il faut un saut plus brusque, un changement plus complet que des sujets tout pareils ne devraient le faire supposer. Le ton, la couleur des sentimens, les paroles, les choses et, en quelque sorte, la contenance même des personnages, le vêtement de l'action, tout est transformé. Nous trouvons d'abord la famille, non pas dans cette ombre fuyante qui permet à Juliette de l'oublier, de n'y plus rien sentir qui ait puissance sur son cœur et sur son sort : mais la famille ancienne, patriarcale, fortement organisée, du sein de laquelle on s'enfuit sans s'y soustraire, et dont le chevalier des Grieux, tout homme qu'il soit, est obligé d'accepter, de subir l'action continuelle sur le sort qu'il cherche à se faire en dehors de sa domination. Le fils de famille de l'abbé Prévost, tout joueur, dérangé et un peu fripon qu'il devienne sous l'influence de son intraitable passion, ne sera jamais un Léone Léoni. Ce rôle appartient, avec des teintes adoucies et coquettes, à Manon, à la jolie fille de moyenne condition, née pauvre avec tous les besoins du luxe, et jetée dans la société sans avoir reçu de personne aucun principe qui puisse la garder contre les pentes légères de sa nature. Il semble qu'elle n'ait pas plus entendu parler de vertu et de sagesse, que Juliette de religion ou de devoirs. La terre n'aurait ni Dieu, ni règle suprême, ni germe à développer dans l'âme pour des destinées immortelles, que les choses ne se présenteraient pas autrement pour tous ces amoureux personnages. Cela est ainsi, même du livre de Mme Sand et de celui de Mme de Charrière : jamais une aspiration, un souvenir, une pensée ne s'élancent au delà du cercle de fer qui étreint les choses visibles. L'abbé Prévost, sans tirer de l'idée religieuse tout le parti, même littéraire, qu'elle pouvait offrir dans la lutte, ne l'a point écartée. Ce sont ses héros qui oublient les espérances et les craintes éternelles de l'humanité ; ce n'est pas lui. La religion est là, à côté de la famille, délaissée aussi, mais reconnue. C'est un second asile, plus élevé, mais également violé et duquel, dans sa faiblesse, le pauvre chevalier se laisse complétement arracher.

Une fois détaché de toute sauve-garde et décidé à jouer lui-même sa partie contre la destinée, des Grieux unit à une étrange bonne foi, à cette honnêteté native qui le distingue, l'astuce, les calculs, et quelquefois l'audace d'un désespéré. Qui ne se souvient des accidens, de plus en plus graves, auxquels l'exposent les tromperies de Manon, toujours frivole, toujours aimable, toujours impérieuse et imprudente, même après Saint-Lazare et l'hôpital, et jusqu'à ce qu'enfin toutes les chances soient irrévocablement perdues! Alors, quand la coupable amante est condamnée à partir pour l'Amérique, associée à une troupe de malheureuses, exportées pour leur mauvaise conduite, des Grieux est encore là debout, seul contre tout, et infatigable : sauvé par son père de la honte d'un sort semblable, il s'expose à tout, abandonne tout, tente même l'impossible pour délivrer Manon et enfin, du moins, pour l'accompagner. Il a déjà fait un pas qui le distingue de Juliette. Celle-ci descend aveuglément avec Léoni dans la dégradation morale de son amant, puis dans son malheur, et enfin dans une nouvelle fortune problématique ou impure ; c'est ainsi qu'elle remonte, par le dernier élan de son amour, dans la félicité du mal. Des Grieux a fait pour Manon tout cela ; mais, de l'abîme creusé par ses fautes, il se relève, et sa maîtresse avec lui : cœurs ennoblis enfin par la tendre puissance de cet inépuisable dévouement, de cet intarissable amour. Léone Léoni est vrai, quand il s'endurcit dans la pauvreté où pourtant éclate la sublime abnégation de la femme qui le nourrit de son travail et de ses veilles : il est vrai ; c'est bien ainsi que sent l'espèce humaine, c'est bien son ingratitude, sa dévorante et affreuse aridité. Mais Manon, fléchie par l'excès d'une affection dont elle n'est pas digne et qu'elle n'a jamais bien comprise, Manon est vraie aussi, charmante et séduisante dans le déploiement subit des facultés du cœur. Ramenée à ce bonheur qu'on lui a toujours vainement demandé et auquel elle sacrifie enfin courageusement sa vie, elle change sans cesser d'être elle-même, dans sa grâce fine, naïve et impétueuse. Elle est partout aimable et nulle part si touchante que dans une heure où, pour la première fois, on sent pour ainsi dire le fond de son cœur. C'est après l'arrivée dans la colonie.

« Nous trouvâmes une misérable cabane, composée de planches

et de boue, qui consistait en deux ou trois chambres de plain-pied, avec un grenier au-dessus. Le gouverneur y avait fait mettre cinq ou six chaises et quelques commodités nécessaires à la vie. Manon parut effrayée à la vue d'une si triste demeure. C'était pour moi qu'elle s'affligeait beaucoup plus que pour elle-même. Elle s'assit, lorsque nous fûmes seuls, et elle se mit à pleurer amèrement. J'entrepris d'abord de la consoler. Mais lorsqu'elle m'eut fait entendre que c'était moi seul qu'elle plaignait, et qu'elle ne considérait dans nos malheurs communs que ce que j'avais à souffrir, j'affectai de montrer assez de courage et même assez de joie pour lui en inspirer. De quoi me plaindrais-je, lui dis-je? je possède tout ce que je désire. Vous m'aimez, n'est-ce pas? quel autre bonheur me suis-je jamais proposé? Laissons au ciel le soin de notre fortune. Je ne la trouve pas si désespérée. Le gouverneur est un homme civil : il nous a marqué de la considération; il ne permettra pas que nous manquions du nécessaire. Pour ce qui regarde la pauvreté de notre cabane, et la grossièreté de nos meubles, vous avez pu remarquer qu'il y a peu de personnes ici qui paraissent mieux logées et mieux meublées que nous : et puis tu es une chimiste admirable, ajoutai-je en l'embrassant, tu transformes tout en or.

» Vous serez donc la plus riche personne de l'univers, me répondit-elle; car s'il n'y eut jamais d'amour tel que le vôtre, il est impossible aussi d'être aimé plus tendrement que vous ne l'êtes. Je me rends justice, continua-t-elle. Je sais bien que je n'ai jamais mérité ce prodigieux attachement que vous avez pour moi. Je vous ai causé des chagrins que vous n'avez pu me pardonner sans une bonté extrême. J'ai été légère et volage; et même en vous aimant éperdument, comme j'ai toujours fait, je n'étais qu'une ingrate. Mais vous ne sauriez croire combien je suis changée. Mes larmes, que vous avez vu couler si souvent depuis notre départ de France, n'ont pas eu une seule fois mes malheurs pour objet. J'ai cessé de les sentir aussitôt que vous avez commencé à les partager. Je n'ai pleuré que de tendresse et de compassion pour vous. Je ne me console point d'avoir pu vous chagriner un moment dans ma vie. Je ne cesse point de me reprocher mes inconstances, et de m'attendrir, en admirant de quoi l'amour vous a rendu capable pour une malheureuse qui n'en était pas digne, et qui ne paierait pas bien de tout son sang, ajouta-t-elle avec une abondance de larmes, la moitié des peines qu'elle vous a causées. »

En vain après l'avoir perdue, l'avoir ensevelie de ses propres mains dans le sable d'un désert, le pauvre chevalier accuse le ciel d'une cruauté sans pareille pour la lui avoir ôtée, justement quand ils s'occupaient à cesser de mériter les châtimens passés en devenant époux : la plainte est naturelle, mais, on le sent,

une telle histoire ne représente la vie réelle qu'avec ce dénouement. Des Grieux a tort. La pitié qui l'accompagne est une ombre nécessaire au tableau accompli de sa destinée. Rêveuse mais satisfaite, la pensée s'y repose sans déchirement, sans conclusion morale désespérante. L'enchaînement et les catastrophes de la passion ont été vaincues par la douleur, puis par le repentir, le bonheur et l'amour : finir à la mort, sans souillure nouvelle, cette vie dans sa fleur si douce, n'est-ce pas mieux que de conclure, comme dans Léoni, en laissant tomber une existence, désormais inconnue, dans le cercle infranchissable d'une même fatalité ?

Dans toute cette histoire, d'ailleurs, il y a une certaine bonhomie qui entraîne et attendrit sans serrer trop douloureusement le cœur, sans trop attrister la pensée. La finesse de l'observation et la vérité des mouvemens y rendent naturelles des choses fort étranges à peindre. Au milieu de cette société qui paraît sous un jour rebutant et où la générosité individuelle lutte par accès contre les vices, on discerne cependant un pouvoir qui opprime les deux amans, seulement parce qu'ils l'ont bravé, un ordre pour eux rigoureux et pesant plutôt qu'inique. Tiberge aussi, simple, discrète et pieuse figure, n'est-elle pas là, à côté d'eux, comme la religion elle-même; renvoyée au second plan, mais vivante, secourable, vraie, austère et tendre à la fois ? C'est Tiberge qui fait, par dévouement pour le malheureux chevalier, plus que celui-ci n'a fait, par passion, pour sa maîtresse : il passe les mers afin de le chercher, de le secourir et de lui ouvrir enfin le cœur aux dernières espérances. Henryet, l'ami de Juliette, ce rude champion de la vertu qui tombe sous les coups de Léoni, est loin de ressembler à Tiberge; il inspire un intérêt médiocre et une confiance fort troublée. J'aime mieux l'espagnol don Aleo, cet auditeur passionné à qui Juliette se confie, celui dont le portrait, crayonné habilement par quelques traits, fait le pendant de l'honnête homme à qui des Grieux révèle son histoire. La disposition des deux romans est, comme on voit, singulièrement pareille. Ainsi encore, ils commencent tous deux près du dénouement, lorsqu'il n'y a plus à dire qu'un mot pour conclure, et les aventures précédentes reviennent ensuite, pareillement racontées par les victimes de cette fascination de l'amour.

Dans *Caliste* [1], la scène se passe en Angleterre, vers la fin du XVIIIe siècle; mais, hormis par quelques nuances de mœurs, le tableau n'en est pas moins que les précédens général et humain. Mme de Staël, en créant plus tard dans *Corinne* son héros anglais d'Oswald, semble avoir compris comme Mme de Charrière la réalité plus parfaite qu'emprunterait un tel personnage d'une telle patrie, où la convenance domine arbitrairement tout le reste. *Caliste*, dont *Corinne* est à quelques égards la sœur brillante, exceptionnelle, idéale; dont *Adolphe* est une autre image infidèle, parce que dans Adolphe il n'y a guère de véritable et de saisissant amour; Caliste se rapproche davantage encore, par le fond et la vie, de Léoni et de Manon, malgré de très-apparentes différences. C'est un même petit récit, fait par l'un des amans, près de la catastrophe finale, et dans lequel, par un art infini, on sent si bien se dérouler les sentimens, se dessiner les caractères, qu'il faut la réflexion et un retour sur soi-même pour juger au lieu de comprendre. Cette adresse admirable est d'autant plus frappante que le narrateur, un lord anglais, est celui des deux amans qui a causé le malheur de l'autre, et qu'il sait pourtant exciter notre compassion : il émeut, il attache, en dépit de ses torts de nature ou d'irrésolution, au point de sauver l'impression fâcheuse de sa conduite sur l'intérêt de l'histoire. Quand un des personnages est décidément haïssable, sans qu'on puisse l'oublier, le spectacle de la passion qu'il inspire devient pénible. L'amant de Caliste se fait absoudre, avant la réflexion qui le condamne, parce qu'il aime sincèrement à sa manière, parce qu'il ne songe pas à se faire de cet amour une excuse, parce qu'il ne pense à rien, en un mot, qu'à montrer son cœur tel qu'il est, et les choses comme elles ont été.

Il a rencontré une jeune femme, seule, sur un banc, dans une promenade, et cette femme a eu compassion de la douleur morne et maladive où il était plongé. Il venait de perdre, avec un frère jumeau, la moitié de sa vie et le centre de ses pensées. Peu à peu le charme insinuant, noble et doux de cette inconnue le pénètre et le console. Il renaît au goût de l'existence avec un

[1] Ce petit roman forme la seconde partie de l'ouvrage intitulé : *Lettres écrites de Lausanne*.

sentiment nouveau dont il s'aperçoit très-tard. Il n'ignore point cependant la triste position de Caliste. Jeune fille, au moment où elle débutait avec éclat au théâtre, elle fut achetée par un lord qui est mort ruiné, laissant à ses parens le soin d'assurer le sort de sa compagne. Elle avait si bien mérité leur estime, qu'en effet elle trouva près d'eux l'appui, la protection, la société même d'une famille. Mais le monde, toutefois, la connaissait seulement par la place qu'elle avait occupée, et ne pouvait tenir compte de ses vertus personnelles. Admis à la voir de plus près, le malade qu'elle a guéri pressent avec une singulière naïveté d'égoïsme le bonheur d'être aimé d'une telle femme, et, sans aucun projet indigne d'elle, il en laisse échapper le désir. Ce premier aveu est accueilli par Caliste avec une franchise pleine à la fois d'élévation passionnée et de courage dévoué :

« Je vous ai aimé dès le premier moment que je vous ai vu, avant vous j'avais connu la reconnaissance et non point l'amour, je le connais à présent qu'il est trop tard. Quelle situation que la mienne! moins je mérite d'être respectée, plus j'ai besoin de l'être... Ah! je n'ai connu le prix d'une vie et d'une réputation sans tache que depuis que je vous connais. Combien de fois j'ai pleuré en voyant une fille, la fille la plus pauvre, mais chaste, ou seulement encore innocente! à sa place je me serais allée donner à vous, je vous aurais consacré ma vie, je vous aurais servi à tel titre, à telle condition que vous auriez voulu; je n'aurais été connue que de vous, vous auriez pu vous marier, j'aurais servi votre femme et vos enfans, et je me serais enorgueillie d'être si complétement votre esclave, de tout faire, de tout souffrir pour vous. Mais moi, que puis-je faire? que puis-je offrir? connue et avilie, je ne puis devenir ni votre égale ni votre servante. Vous voyez que j'ai pensé à tout; depuis si long-temps je ne pense qu'à vous aimer, au malheur et au plaisir de vous aimer; mille fois j'ai voulu me soustraire à tous les maux que je prévois; mais qui peut échapper à sa destinée? Du moins en vous disant combien je vous aime, me suis-je donné un moment de bonheur. — Ne prévoyons point de maux, lui dis-je; pour moi je ne prévois rien; je vous vois, vous m'aimez. Le présent est trop délicieux pour que je puisse me tourmenter de l'avenir... — Je ne parlerai donc pas de l'avenir, dit-elle : je ne saurais me résoudre à tourmenter ce que j'aime. Allez à présent, laissez-moi reprendre mes esprits; et vous, réfléchissez à vous et à moi; peut-être serez-vous plus sage que moi, et ne voudrez-vous pas vous engager dans une liaison qui promet si peu de bonheur. Croire que vous pourrez toujours me quitter et ne pas être malheureux, ce

serait vous tromper vous-même ; mais aujourd'hui vous pouvez me quitter sans être cruel. Je ne m'en consolerai point, mais vous n'aurez aucun reproche à vous faire. Votre santé est rétablie, vous pouvez quitter cet endroit. Si vous revenez demain ce sera me dire que vous avez accepté mon cœur, et vous ne pourrez plus, sans éprouver des remords, me rendre tout à fait malheureuse : pensez-y, dit-elle en me serrant la main, encore une fois vous pouvez partir, votre santé est rétablie. — Oui, dis-je, mais c'est à vous que je la dois, et je m'en allai. »

Le lendemain, il retourne auprès de Caliste, dont l'amour enivrant et pur, l'esprit charmant et le caractère dévoué, prennent sur lui un ascendant auquel il ne songe plus à se soustraire. Ils s'aiment avec une honnêteté et un respect réciproque qui rend plus touchante encore l'intimité de leurs âmes et de leurs habitudes. Une passion vraie éclate dans leurs moindres impressions. Le jeune lord ne songe point à réhabiliter son amie en l'épousant ; elle-même ne pense à rien qui la regarde : elle est heureuse, elle craint par pressentiment et par expérience de la vie toute tentative pour changer leur situation. Mais lui, il a besoin d'elle, il faut qu'elle devienne sa femme, que rien ne puisse jamais la lui arracher, que leurs sentimens soient consacrés et deviennent complets. Il essaie donc d'obtenir le consentement de son père. Celui-ci le refuse, en alléguant les raisons qu'on peut aisément imaginer contre une personne de la classe de Caliste, en faveur de qui il fait pourtant une exception honorable et inutile. La justesse et la modération des lettres qu'il écrit alors à son fils, apportent, dans les dispositions et dans la conduite de celui-ci, un tempérament dont Caliste prévoit l'effet, sans user davantage, même pour défendre sa vie et son bonheur, du pouvoir qu'elle conserve : elle l'emploie tout entier à remplir de douces et innocentes félicités les jours de celui qu'elle aime. Affectueux et habile dans son inertie apparente, le père n'oppose au courant invincible de cet amour réciproque que des obstacles d'un effet insensible et presque sûr. Adolphe a bien moins de peine à résister aux volontés impérieuses et aux attaques directes de l'omnipotence paternelle. Peu à peu le faible amant de Caliste se laisse amener à une extrémité où il faut prendre une résolution pour elle ou contre elle. Il ne se décide pas et la laisse désespérer de son affection. Elle épouse, dans

cet abandon, un honnête homme qui l'aime, et qui la rendrait heureuse si elle pouvait l'être par autre chose que par son fatal amour. De son côté, lord *** se marie. Une jeune et belle veuve, lady Betty sa parente, que son père lui destinait en secret, se trouve là pour entraîner son irrésolution : convenable et sotte union, qui ne lui donne ni repos de cœur, ni bonheur domestique. Solitaire, et devenu indifférent à sa femme, il se rencontre tout à coup avec Caliste, seule aussi, dans une loge de théâtre.

« Qu'on juge de notre étonnement, de notre émotion, de notre joie; car tout autre sentiment céda dans l'instant même à la joie de nous revoir. Je n'eus plus de femme, elle n'eut plus de mari, nous nous retrouvions, et quand ce n'eût été que pour un quart d'heure, nous ne pouvions sentir que cela. Elle me parut un peu pâle et plus négligée, mais cependant plus belle que je ne l'avais jamais vue. Quel sort, dit-elle, quel bonheur! Je venais revoir mes commencemens, et méditer sur ma vie, et c'est vous que je trouve ici, vous, le véritable, le seul intérêt de ma vie, l'objet constant de ma pensée, de mes souvenirs, de mes regrets, vous que je ne me flattais pas de jamais revoir. Je fus long-temps sans lui répondre. Nous fûmes long-temps à nous regarder, comme si chacun des deux eût voulu s'assurer que c'était bien l'autre. Est-ce bien vous? lui dis-je enfin. Quoi, c'est bien vous! Je venais ici sans intention, par désœuvrement, je me serais cru heureux d'apprendre seulement de vos nouvelles après mille recherches que je me proposais de faire, et je vous trouve vous-même, et seule, et nous aurons encore au moins pendant quelques heures le plaisir que nous avions autrefois à toute heure et tous les jours! Alors je la priai de trouver bon que nous fissions tous deux l'histoire du temps qui s'était passé depuis notre séparation, pour que nous pussions ensuite nous mieux entendre et parler plus à notre aise. Elle y consentit, me dit de commencer et m'écouta sans presque m'interrompre; seulement, quand je m'accusais, elle m'excusait; quand je parlais d'elle, elle me souriait avec attendrissement; quand elle me voyait malheureux, elle me regardait avec pitié. Le peu de liaison qu'elle vit entre lady Betty et moi ne parut point lui faire de plaisir, cependant elle n'en affecta point de chagrin. — Je vois, dit-elle, que je n'ai jamais été entièrement dédaignée ni oubliée; c'est tout ce que je pouvais demander. Je vous en remercie, et je rends grâce au ciel de ce que j'ai pu le savoir. »

Caliste lui raconte ensuite que ses efforts pour trouver la paix dans le bonheur de son mari ont été suivis, au bout de quatre mois, d'une catastrophe cruelle. Elle n'a pu surmonter ni cacher l'impression terrible du mariage de l'homme qu'elle aimait. Son

mari, justement blessé, ne le lui a point pardonné et l'a laissée, avec un dédaigneux respect, se retirer momentanément à Londres, chez ce parent d'adoption auquel elle avait été léguée.

« Caliste ne pleura pas après avoir fini son récit ; elle semblait considérer sa destinée avec une sorte d'étonnement mêlé d'horreur plutôt qu'avec tristesse. Moi, je restai abîmé dans les plus noires réflexions. Ne vous affligez pas, me dit-elle en souriant ; je n'en vaux pas la peine. Je le savais bien que la fin ne serait pas heureuse, et j'ai eu des momens si doux ! Le plaisir de vous retrouver ici rachèterait seul un siècle de peines. Que suis-je, au fond, qu'une fille entretenue que vous avez trop honorée ! Et d'une voix et d'un air tranquille elle me demanda des nouvelles de sir Harry (le fils de Lady Betty) et s'il caressait sa petite sœur. Je lui parlai de sa propre santé. Je ne suis point bien, me dit-elle, et je ne pense pas que je me remette jamais, mais je sens que le chagrin aura longtemps à faire pour tuer tout à fait une bonne constitution. Nous parlâmes un peu de l'avenir..... Si elle et moi passions l'hiver à Londres pourrions-nous nous voir, pourrions-nous consentir à ne nous point voir ? La pièce finie, nous sortîmes sans être convenus de rien, sans savoir où nous allions, sans avoir pensé à nous séparer, à nous rejoindre, à rester ensemble. La vue de James (le domestique de Caliste) me tira de cet oubli de tout. Ah James ! m'écriai-je. — Ah ! Monsieur, c'est vous ! Par quel hasard, par quel bonheur ?... Attendez. J'appellerai un fiacre au lieu de cette chaise. Ce fut James qui décida que je serais encore quelques momens avec Caliste. Où voulez-vous qu'il aille ? lui dit-il : au parc Saint-James, dit-elle après m'avoir regardé. Soyons encore un moment ensemble, personne ne le saura. C'est le premier secret que James ait jamais eu à me garder ; je suis bien sûre qu'il ne le trahira pas..... Nous arrivâmes à la porte du parc. Il faisait fort obscur, et le tonnerre commençait à gronder. N'avez-vous pas peur ? lui dis-je. Qu'il ne tue que moi, dit-elle, et tout sera bien. Mais il vaut mieux ne pas nous éloigner de la porte et du fiacre, asseyons-nous ici sur un banc ; et après avoir quelque temps considéré le ciel, assurément personne ne se promène, dit-elle, personne ne me verra ni ne m'écoutera. Elle coupa presque à tâtons une touffe de mes cheveux, qu'elle mit dans son sein, et passant ses deux bras autour de moi, elle me dit : que ferons-nous l'un sans l'autre ? Dans une demi-heure je ferai comme il y a un an, comme il y a six mois, comme ce matin : que ferai-je si j'ai encore quelque temps à vivre ? Voulez-vous que nous nous en allions ensemble ? N'avez-vous pas assez obéi à votre père ? N'avez-vous pas une femme de son choix et un enfant ? Reprenons nos véritables liens. A qui ferons-nous du mal ? mon mari me hait et ne veut plus vivre avec moi ; votre femme ne vous aime plus !..... Ah ! ne répondez pas, s'écria-t-elle en mettant sa main sur ma

bouche. Ne me refusez pas, et ne consentez pas non plus. Jusqu'ici je n'ai été que malheureuse, que je ne devienne pas coupable; je pourrais supporter mes propres fautes, mais non les vôtres; je ne me pardonnerais jamais de vous avoir dégradé! Ah combien je suis malheureuse, et combien je vous aime! Jamais homme ne fut aimé comme vous! et me tenant étroitement embrassé, elle versait un torrent de larmes. Je suis une ingrate, dit-elle un instant après, je suis une ingrate de dire que je suis malheureuse; je ne donnerais pour rien dans le monde le plaisir que j'ai eu aujourd'hui, le plaisir que j'ai encore dans ce moment. Le tonnerre était devenu effrayant, et le ciel était comme embrasé : Caliste semblait ne rien voir et ne rien entendre; mais James, accourant, lui cria : au nom du ciel, Madame, venez! voici la grêle. Vous avez été si malade! Et la prenant sous le bras dès qu'il put l'apercevoir, il l'entraîna vers le fiacre, l'y fit entrer et ferma la portière. Je restai seul dans l'obscurité; je ne l'ai jamais revue. »

Aussi incapable de se détacher de Caliste que de se donner à elle, lord ***, après cette entrevue, prend un de ces partis intermédiaires qui sont dans son caractère. Il part pour le continent. Pendant ce voyage Caliste meurt, réconciliée avec son mari, mais toujours la même. Elle a marché résignée vers une mort qui n'est pour elle que le repos. Son cœur brisé reste infatigable seulement pour se relever, en faisant du bien et malgré le monde, d'une flétrissure dont on est d'autant plus tenté d'accuser l'injustice que Caliste ne s'en plaint pas.

Dans une personne dont la nature n'a point fait une charmante scélérate, comme Manon, cette rigueur contre elle-même est un trait de bon goût et de haute distinction. Une délicatesse si droite ôte au personnage la couleur un peu vulgaire qu'il aurait prise en se classant, de sa propre autorité, dans les êtres opprimés par l'aveuglement de la société, parmi les coupables innocens, les grandes âmes méconnues. Caliste, en prenant parti pour le monde contre ses droits individuels au bonheur et à l'estime, rend en quelque sorte innocent, en même temps que plus vif, l'intérêt qu'on lui porte. Cet intérêt s'attache à elle uniquement, et il n'en retourne rien de mal à propos indulgent vers son ancienne condition. Dans les efforts même qu'elle tente pour amener le père de son amant à permettre leur mariage, il y a toute la dignité d'un cœur capable de comprendre l'innocence et la bonne renommée dans ce qu'elles ont de plus sévèrement nécessaire à la vie des femmes.

Son amour seul, qui se connaît aussi pour ce qu'il vaut, lui paraît avoir droit d'obtenir grâce : jamais une autre, elle en est sûre, ne saura tirer toutes choses d'un sentiment si infini. Elle a dit vrai; un tel amour est une puissance à laquelle on n'a pas impunément touché : toute autre félicité en est d'avance dévorée. Lord *** a beau s'éloigner de Caliste, la sacrifier, elle est maîtresse de tout ce qui reste sensible en lui; elle le sera toujours, même du fond de sa tombe.

Il y dans cette énergique et discrète peinture, dont nous avons cité les momens les plus vifs, une remarquable puissance. Elle est si réelle qu'elle ne paraît bien qu'à la réflexion. N'est-il pas singulier qu'entre ces trois ouvrages où l'amour éclate par tout ce qu'il y a de plus puissant dans sa nature étrange, ce soit précisément la force qui distingue les deux chefs-d'œuvre féminins, tandis que la naïveté et la douceur marquent celui que nous devons à un homme. La force de Mme Sand, ardente et ferme, s'exprime dans son sujet avec un entier abandon, avec l'audace de ce qui ne relève que de soi-même et non d'aucune autre opinion. Il en résulte un tableau des plus audacieux et tout à part dans le monde moral, en même temps qu'une création littéraire : mais, dans cette double action, Mme Sand est bien maîtresse de ses moyens et les déploie librement; elle n'est point emportée par l'idée, elle en mesure les gradations, aussi bien qu'elle en possède, qu'elle en rend toute la passion. L'énergie voilée de Mme de Charrière est, comme Caliste elle-même, pleine de charme, de retenue et d'insinuation : elle tisse avec des riens une chaine de vie et de mort. Autant que lord ***, si ce n'est mieux, on pleure sur son malheur; non pas de ces larmes stériles comme celles qu'arrache Ellénore, à qui, malgré ses qualités, on dirait volontiers ce que pense trop souvent Adolphe : allez! puissiez-vous être heureuse, pourvu que je ne m'en mêle pas. Et dans cette fascination sincère qui met toute la vie de Caliste à la merci des irrésolutions et des actes de son amant, on lui sait presque gré, tant on la comprend, d'essayer de s'y soustraire au moyen du bonheur qu'elle peut encore donner à un honnête homme. En un mot, à part la tache originelle de son histoire, Caliste est une des héroïnes qui réunit au plus haut degré la simplicité, la passion, le naturel exquis des âmes élevées, l'attrait des esprits ornés, fins et doux, l'idéal enfin,

avec un je ne sais quoi de parfaitement humain qui se trouve aussi chez Manon, mais moins peut-être chez Juliette ou chez Léoni. Dans ce dernier roman, l'idée est plus vraiment humaine que les caractères ne sont réels; tandis que ce double mérite est entier dans les deux autres. L'abbé Prévost semble y avoir atteint par bonhomie et par inspiration; Mme de Charrière par un suprême effort de talent, par une distinction et une profondeur singulière. Le point commun dans la manière des trois auteurs, c'est une certaine spontanéité qui semble venir du cœur et que le talent gouverne, dispose, assujettit, en lui laissant son coloris et sa verve; c'est aussi la bonne foi de ce talent, qui respecte sa propre tâche, la prend pour but unique, s'y dévoue sans arrière-pensée, et n'y mélange rien d'étranger au sujet, rien qui vienne altérer l'effet d'un drame dont, le premier, l'auteur subit l'influence, accepte l'impression. Il y a beaucoup de pouvoir dans une fascination que le narrateur lui-même semble éprouver.

Mme Sand y mêle les jets de flamme et l'entraînement sans frein de la passion, telle que dans notre monde du dix-neuvième siècle l'ont acclimatée la fantaisie de Byron, l'ardeur rêveuse, éloquente et sensualiste de Rousseau, toutes les théories enfin qui, en l'établissant comme de droit naturel, lui enlèvent son voile et sa pudeur de coupable. Ce cynisme raisonné qui la légitime au grand jour précisément par la fatalité de son charme, de sa force et de son malheur, est une de nos prétentions philosophiques les plus étranges. Aussi, tout accompli qu'il soit, et sobre, plus qu'aucun autre roman de Mme Sand, de ces réflexions qui précisent les vues de l'auteur en rappelant celui-ci au travers de ses personnages, Léone Léoni est un livre attachant mais triste, un livre qui trouble et fait peur, un livre plein de prescience ou d'expérience amère et fatale. Qu'espérer, en effet, pour le sort individuel de l'homme, pour l'avenir même de l'humanité, s'il n'y a pas d'autre domination sous le ciel que les instincts passionnés, de plus en plus débarrassés d'entraves?

La donnée première a beau être toute pareille dans Manon, il ne ressort pas moins du ton, de la manière et du dénouement de l'abbé Prévost une morale différente : il tient compte de tout, dans une certaine mesure, en peignant avec un entier abandon les égaremens d'un invincible amour. Sa naïveté,

d'ailleurs, est plus tendre, plus sensible que la fougue passionnée et l'habile séduction graduée dans Léoni avec un art si merveilleux. Il réussit mieux à rendre tout simplement le lecteur son complice; et ce reproche, que la conscience lui adresse, est un éloge littéraire qu'il ne faut pas trop regretter d'accorder à un tort involontaire et nécessaire à l'intérêt. L'abbé Prévost n'a point les moyens de Mme Sand, l'éclat du style, l'art et la variété des tableaux, la magie, pour ainsi dire, extérieure qui revêt les personnages de couleurs poétiques et brillantes; tout son art vient du dedans, d'une chaleur sensible et doucement exprimée, qui donne aux traits du récit et aux figures le coloris de l'âme plutôt que celui du sang. Il est assez difficile d'aimer Léoni, à moins d'excentricité extrême dans les goûts; il est plus difficile encore de ne pas aimer un peu Manon : c'est tout au plus par curiosité qu'on s'inquiète de l'un, lorsqu'il disparaît; mais, tout mérité qu'il soit, le sort de l'autre intéresse assez pour qu'on ne consente point à l'abandonner dans son exil. Dès lors, elle attache toujours davantage; il est vrai qu'alors aussi elle s'attendrit : elle se corrige, elle montre des facultés de cœur réelles quoique tardives, elle fait réparation aux vertus outragées, par le bonheur qu'elle cherche et qu'elle trouve dans ce retour.

La portée morale de Caliste est de tout autre sorte. Caliste, flétrie par son passé, est une personne telle que, s'il pouvait entrer dans la tête d'une femme raisonnable, d'attaquer comme un préjugé les lois éternelles de la pudeur et de l'honneur, on pourrait soupçonner Mme de Charrière d'avoir créé ce caractère ravissant tout exprès pour cela. Jamais être mis en dehors de la société ne fut, à une seule tache près, expliquée et ensevelie, plus digne du bonheur qui lui est impitoyablement refusé. Mais Mme de Charrière, esprit juste et élevé autant que distingué, n'a point voulu toucher le moins du monde aux généralités d'une semblable thèse. Entraînée par la veine féconde d'un sujet où elle déploie à la fois les ressources d'un art littéraire finement ingénieux et l'élan naturel qui produit les sincères émotions, Mme de Charrière semble se prendre avec son lecteur, au piége qui laisse échapper lord ***. Caliste est si noble, si humble, elle aime tant, qu'on la voudrait, au rebours de ce qu'on sent pour Léoni, encore plus, encore mieux aimée. On ne

pardonne pas à son amant une hésitation juste, une froideur raisonnable, un manque de courage contre l'opinion qui semble devenir une cruelle lâcheté. Mais, au milieu de tout cela pourtant, ce qui reste, grandit et subsiste, ce n'est ni la justification du passé de Caliste, ni ses droits comme innocente : c'est l'effroi, c'est l'horreur de l'égoïsme de nature, de race, de vertu même et d'honneur, devant lequel la destinée des autres se brise sans miséricorde; c'est le respect qu'on doit aux sentimens vrais, n'importe chez qui on les trouve; c'est enfin une émouvante et énergique plainte du faible contre le fort, de l'amour contre les calculs, de la victime contre le meurtrier. Or, il n'y a guère de danger à prêcher ainsi, par le fait, le sacrifice de soi-même et de ses intérêts.

La vigueur et la passion, dans le roman de Mme de Charrière, sont beaucoup plus voilées que dans celui de Mme Sand, sans être moins réelles. Caliste a des traits d'une sensibilité contenue, des nuances de la vie de l'âme plus pénétrantes et plus hautes que Manon ou des Grieux : moins de bonhomie, il est vrai, mais plus d'esprit et surtout une distinction remarquable et soutenue. *Léoni* est le roman des jeunes cœurs ardens et des libres imaginations. *Manon* se glissera partout où la pensée romanesque, simple, tendre, rêveuse, ne reculera pas devant des incidens trop positifs, c'est-à-dire partout où vont les livres d'amour, dont celui-ci est le naïf et commun chef-d'œuvre. *Caliste* restera un ouvrage de choix et de goût, général par les émotions qu'il soulève, plus littéraire peut-être que les deux autres par le fini, le mélange exquis de leurs qualités. Même dans ses pages les plus vives, on y sent une touche délicate et savante qui réclame l'examen approfondi pour être complétement appréciée. Dans les tableaux de Mme de Charrière rien ne frappe qu'à l'étude, et presque au second regard. Les proportions, la sobriété, la perfection du dessin, l'idée et l'esprit des choses au lieu de leur matérialité, voilà son talent. Si nous y insistons, c'est que son nom, moins connu que les deux autres, exige cette explication; c'est que tous ceux qui lisent un roman ont lu *Léone Leoni*, que les gens qui se piquent de littérature n'ignorent point le prix de *Manon Lescaut*, mais qu'à peu près personne ne connaît *Caliste*.

Quant au style, il est partout à merveille et ce qu'il devait

être ; il est la chose même, il se meut avec les objets : abondant et plein d'éclat chez Mme Sand ; flexible, candide, touchant et vrai dans l'abbé Prévost ; sobre, nerveux, pénétrant et ferme sous la plume virile de Mme de Charrière. Lorsque les qualités de premier ordre de cette femme distinguée seront remarquées comme elles le méritent, même dans le second rang littéraire dont sa figure ne quittera jamais le demi-jour, on observera en elle, parmi des singularités qui témoignent d'une grande puissance d'esprit, le privilége très-rare d'avoir écrit en province comme on ne le fait qu'à Paris. Elle a le tour précis, bref, spirituel et courant de la langue toute française, telle qu'on ne l'apprend et qu'on ne l'emploie guère hors du centre qui la conserve et la vivifie continuellement. Le talent de Mme de Charrière semble en avoir toujours possédé l'esprit ; en se jouant elle en trouve les formes dans toute leur clarté rapide, dans leur aisance hardie et pittoresque, dans leur goût châtié et capricieux. Cela lui vient, non comme par une étude bien faite, mais comme par un don inné, partout très-rare à ce degré-là, mais surtout remarquable chez une femme qui passa presque toute sa vie en Hollande, à Lausanne, et dans une terre près de Neuchâtel. Si cette réclusion n'a pu arrêter ou borner le développement d'une intelligence si forte et si indépendante des ressources extérieures, celles-ci, en revanche, ont manqué au succès ; du moins on peut le croire en comparant la réputation à peine admise de Mme de Charrière avec son mérite d'auteur et surtout d'écrivain. D'autres causes peut-être aussi, en elle, contribuèrent à cette obscurité, et rendirent *Caliste* une merveille sans sœur parmi les œuvres nombreuses de Mme de Charrière. Elles sont cependant dignes d'attention, mais à un point de vue presque uniquement littéraire. Le talent qui les a produites est du petit nombre de ceux qu'il faut regarder d'un peu près, parce qu'ils ont plus de distinction que d'apparence, plus de finesse que de couleur et de qualités que d'éclat.

Mais lorsqu'on s'en approche ainsi, il est difficile de ne pas entrevoir, de ne pas chercher la personne et sa destinée derrière l'auteur et sa vocation si marquée. Là, quelle tristesse intérieure! dans cet esprit si distingué, quelle ombre de découragemens accumulés ! Cette femme si aimable, si bonne, si forte de pensée et de cœur, qui avait tout reçu de la fortune et de la nature pour

le bonheur et pour la gloire, ne connut ni la gloire, ni, semble-t-il, le plus humble bonheur. Sa vie, qu'elle avait pourtant arrangée à son gré, fut vide et consumée. L'absence d'un rayon secret, d'une illusion ou d'une foi quelconque, nécessaire à tous les horizons de la terre, même sans parler de ceux du ciel, se fait toujours sentir dans son âme et dans ses écrits. Quand on l'a bien comprise, elle excite autant de pitié que d'admiration. A quoi servent, se dit-on, les plus beaux dons et les plus rares? à mieux mesurer, à mieux sentir l'aride obscurité de la vie humaine dans tout ce qui lui appartient en propre. Prise comme but, elle est stérile et dérisoire; comme un passage et un moyen, elle s'explique et ne promet plus rien qu'elle ne puisse tenir.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

—

DÉCEMBRE.

Le réveil d'hiver a commencé. La grande nouvelle qui domine toutes les autres est celle de la transformation du journal *la Presse* qui vient d'augmenter son format, d'abaisser son prix, et de prendre d'un grand coup de filet la masse et l'élite des écrivains. En effet, selon que l'annonçait le journal *le Globe* du 24 novembre, *la Presse* par une spéculation audacieuse vient d'acheter tout ce qu'il y avait d'écrivains *sur le marché;* elle les a achetés à tout prix et comme à perpétuité; elle a fait comme ces riches capitalistes qui, pour être maîtres de la situation, achètent tout ce qu'il y a d'huiles ou de blés et accaparent, sauf à revendre ensuite en détail aux petits marchands. Si vous voulez, par exemple, vous, petit journal, journal moins riche que *la Presse*, donner à vos abonnés de l'Alexandre Dumas, *la Presse* vous en recèdera pour tant : car elle a acheté tout ce que peut faire et signer Alexandre Dumas pour douze ou quinze ans, elle en a plus qu'elle n'en peut consommer, mais c'est par elle et par ses conditions désormais que vous devez en passer. Au reste, toutes les explications industrielles que nous pourrions donner en diraient moins que le prospectus publié par *la Presse* elle-même, dans son numéro du 1er décembre, et les colossales annonces insérées ici même dans tous nos journaux. Elle a en tête de sa liste Châteaubriand et Lamartine.

Lorsque nous exposions dans notre dernier numéro (du 15

novembre) les inconvéniens pour la littérature de ces achats à l'enchère, de ces taux prodigieux, disproportionnés, qu'on met aux œuvres, nous ne faisions que pressentir ce qui éclate aujourd'hui. En effet, comme les capitalistes qui ont acheté et payé des prix *fous* les œuvres de Châteaubriand et de Lamartine ne savent de quelle manière y trouver leur compte par les voies d'écoulement ordinaires, ils sont obligés de recourir à des moyens insolites, et le plus insolite de ces moyens est assurément de revendre sous main, de *sous-louer*, en quelque sorte, ces œuvres pour qu'elles paraissent d'abord en feuilletons. On aperçoit aussitôt quels inconvéniens en résultent pour des œuvres vraiment élevées ou chastes, et faites pour être lues avec sérieux et avec ensemble. Mais il y a pis ; car, en paraissant dans un journal quotidien politique, ces œuvres des grands écrivains servent avant tout d'appât et d'amorce à des doctrines et à des entreprises dont le but principal peut être funeste ou du moins directement opposé aux vues mêmes de ces écrivains. Nous disons ceci particulièrement en idée de M. de Châteaubriand; car Lamartine, on le sait, abonde et verse sans aucune réserve dans le sens du journal *la Presse*. Mais Châteaubriand, le voilà devenu, presque sans le vouloir, le compère d'une entreprise politique qui lui est antipathique; voilà que son livre mystérieux *d'outre-tombe* va servir, en quelque sorte, de miroir à prendre des alouettes, c'est-à-dire à faire des chalands à M. Emile de Girardin. Tranchons le mot, tout cela est triste et honteux pour les lettres, et nous avions grand'raison d'insister sur la nécessité pour le véritable homme littéraire et pour le poète de modérer ses goûts, ses désirs de bien-être matériel, et de se tenir dans une certaine médiocrité, nourrice des bonnes et saines pensées.

On avait d'abord voulu douter de la réalité de ces spéculations, du moins en ce qui concerne Châteaubriand. Mais *la Presse* le déclare positivement et donne les chiffres : elle a, dit-elle, acheté de M. Delloye le droit de publier les *Mémoires d'outre-tombe*, avant toute édition de librairie, « pour un capital et une rente viagère de 120,000 francs. » Une lettre, arrachée à Châteaubriand par les catholiques et les royalistes, et publiée dans l'*Univers* du 3 décembre, est plutôt venue aussi tout confirmer, car elle est vague et ne dément pas le point essentiel. La voici :

« Fatigué de bruits qui ne me peuvent atteindre, mais qui m'importunent, il m'est utile de répéter que je suis resté tel que j'étais lorsque, le 25 mars de

l'année 1836, j'ai signé le contrat pour la vente de mes ouvrages avec M. Delloye... Rien depuis n'a été changé ni ne sera changé, avec mon approbation, aux clauses de ce contrat. Si, par hasard, d'autres arrangemens avaient été faits, je l'ignore. Je n'ai jamais eu qu'une idée, c'est que tous mes ouvrages posthumes parussent en entier, et non par livraisons détachées, soit dans un journal, soit ailleurs.

» Je tiens plus que jamais à cette idée. CHATEAUBRIAND. »

Cette lettre ne change rien à ce que nous avons dit, elle prouve seulement qu'on n'a pas consulté M. de Châteaubriand pour disposer de cette publication par feuilletons. Tout ceci confirme la vérité de nos réflexions de tout à l'heure. L'auteur, en mettant son livre à des prix si exagérés, se livre par là même aux bailleurs de fond et se dessaisit, en quelque sorte, de ses droits paternels sur l'œuvre.

Comme M. Thiers va publier l'*Histoire du Consulat* dans quelque temps, on espère exciter par là Châteaubriand à détacher de ses *Mémoires* toute la partie relative au duc d'Enghien et au consulat; le désir de rétablir les faits à son point de vue et la démangeaison de contredire Thiers feraient ainsi passer l'illustre écrivain sur la détermination, qu'on disait invariable, de ne rien laisser publier, avant sa mort, de son livre tant convoité.

Voici, au reste, quel est, suivant la *Revue de Paris*, l'état *légal* de la question.

« Un libraire auquel un auteur a vendu son œuvre ne peut la livrer à un mode de publication aussi insolite que celui du feuilleton, que dans le cas où l'abandon complet, absolu, de l'ouvrage lui aurait été fait. Si, au contraire, il a été inséré dans le traité des termes qui impliquent que la publication de l'ouvrage aura lieu dans le mode ordinaire, toute convention ultérieure qui aurait pour résultat d'apporter la moindre modification au contrat primitif doit être considérée comme n'ayant de valeur qu'autant que l'auteur n'y fait pas d'opposition. Voilà ce que nous croyons utile de faire savoir à tous les auteurs qui, ayant conclu d'anciens traités avec leurs éditeurs, craindraient d'être victimes de quelque tentative d'embauchage faite par les gens qui semblent avoir pris à tâche d'amoindrir tout ce qu'il y a de grand et d'illustre dans la littérature actuelle. »

— *La Presse* annonce aussi un *Mémorial* de Sainte-Hélène refait par le général Montholon : on ajoute que c'est Alexandre Dumas qui prêtera sa plume, pour plus d'authenticité, aux souvenirs du digne général : et « *la Presse*, dit *le Globe*, s'extasiait l'autre jour sur le style de ce dernier. Quelle comédie! et peut-on se moquer du public avec plus d'aplomb! » Malgré ces petits intermédiaires iné-

vitables, on peut dire que Napoléon est désormais un des trois collaborateurs en chef de *la Presse*.

— La *Revue de Paris* du 5 contient d'assez bonnes réflexions et surtout de curieux renseignemens de fait sur ce trafic et cette fabrication littéraires.

« Il ne faut, dit-elle, exiger de l'écrivain qu'une chose, c'est qu'il atteigne la perfection dont il est capable. Un moyen infaillible pour ne jamais atteindre cette perfection, c'est de faire comme les héros de notre littérature. Ceux-là se soumettent à écrire tant que la main peut aller, long-temps après que l'esprit a demandé grâce ; ils s'engagent à livrer tant de volumes, bon an, mal an, et tant de chapitres par jour. Partie à telle heure, leur imagination, coûte que coûte, doit chaque jour arriver à telle heure, sans faute : elle fait un service régulier comme un paquebot.

Un grave moraliste et un chansonnier épicurien se rencontraient pour avertir l'écrivain. La Bruyère lui disait, d'un accent pénétré, de ne pas envier leurs richesses à certaines gens, *car ils les ont à titre onéreux*, *qui ne nous accommoderait pas*, *et que l'on vit assez pour finir à leur égard par la compassion.* Béranger, heureux dans son coin, le regardait avec un malin sourire, et murmurait son refrain :

Pan, pan, qui frappe en bas?
Pan, pan, c'est la fortune.
Pan, pan, je n'ouvre pas.

» Malgré les avis, la porte du romancier a été ouverte à deux battans... Et voyez ce qui se passe : déjà l'improvisation ne suffit plus et il faut avoir recours à d'autres ressources : on ouvre un atelier où l'on appelle de jeunes travailleurs ; on leur distribue la besogne : l'un est employé à la recherche des sujets ; il lit les vieux mémoires, les causes célèbres, les archives de la police ; l'autre trace des plans ; un troisième écrit des chapitres. Un manuscrit arrive de Saint-Pétersbourg, il est de bonne prise, on l'arrangera. Voilà un roman en trois volumes. — Donnez, j'en ferai six. — Et c'est ainsi qu'on exploite son talent et celui des autres, et qu'on a toutes sortes de marchandises à offrir à l'acheteur, quand il se présente. On en a de tout prix, et si l'on donne son nom toujours, on retient son talent trop souvent. Le lecteur n'y regarde pas de si près, il a l'estampille célèbre, cela lui suffit. Ce besoin de l'estampille célèbre devient de plus en plus impérieux. Le feuilleton ne peut plus s'en passer, et comme il n'y a que trois ou quatre noms qui aient le privilége d'allécher la clientelle, trois ou quatre écrivains occupent le bas des journaux, et nous allons avoir des romanciers en chef. Il peut sortir de là, si l'on n'y remédie au plus tôt, une véritable féodalité littéraire où toute une jeune génération serait attachée à la glèbe au profit de quelques officiers de fortune devenus rois, par hasard, dans le pays des rêves. En effet, le feuilleton a tué la librairie, et le jeune romancier ne peut avoir d'autre éditeur que le journal ; mais si, comme on l'an-

nonce, le feuilleton est accaparé pour des années, voilà les jeunes talens dans la rue et forcés d'aller s'enrôler, pour un mince salaire, sous le drapeau de quelque haut baron de contrebande qui les déclarera taillables et corvéables à merci. De ce système, il y a déjà un commencement d'exécution, et M. Alexandre Dumas le sait bien.

» M. Eugène Sue n'a pas ouvert d'atelier ; un seul ami l'aide quelquefois, et il a un savant qui habite pour lui la Bibliothèque royale où il a découvert la *complainte du Juif errant*. M. Sue est le héros de la situation, et il faut avouer qu'il a su tirer un bon parti des passions du moment. Sans contredit, c'est aux jésuites que M. Sue doit d'être encore debout sur son escabeau : il leur doit un cierge, car, sans eux, son épopée indigeste était menacée d'une rude chute.

» Si le roman n'était qu'un agréable intermède après de sérieuses discussions, à la bonne heure; mais il est si bien devenu l'objet capital, que, dans ces régions de la politique où l'influence de graves hommes d'état se fait sentir, le romancier commande en maître, impose ses conditions, et elles sont dures, pour peu que sa popularité traîne une clientelle à la remorque. D'abord il garde ses principes, s'il en a, ou s'il en affiche, de telle sorte qu'un journal est une Babel : au balcon, on prêche en faveur des classes bourgeoises, et au rez-de-chaussée on se prononce pour le prolétariat. »

— Les éloges qu'on se décerne à soi-même dans le prospectus de *la Presse* sont le suprême du genre : Alexandre Dumas y est à la fois comparé, égalé à Walter Scott et à Raphaël! Madame Emile de Girardin y devient tout simplement une Madame de Sévigné : «... Talent que nous dirions être la *métempsycose* de Mme de Sévigné si on pouvait croire à la transmigration des intelligences. » Les rédacteurs de *la Presse* se traitent déjà comme en famille. Madame Emile de Girardin en particulier, la patronne du lieu, ressemble, nous le reconnaissons, à Madame de Sévigné, à ce génie de femme si franc, si cordial et si sensé, à peu près aussi exactement qu'Alexandre Dumas ressemble à Raphaël.

— La prétention affichée et proclamée par *la Presse* de devenir le *premier* journal politique et littéraire, est un coup direct porté aux *Débats*, et un coup dont ce dernier journal aura quelque peine à se relever, s'il ne change d'allure. Il n'est que trop vrai, en effet, que le journal des *Débats*, depuis des années, ne cesse de contrevenir et de faire défaut de plus en plus au rôle important qu'il lui convenait de tenir : *la Presse* dit très-insolemment de lui : «Il a l'expérience de la vieillesse, mais il en a aussi la corruption, l'ironie et la stérilité. Chose remarquable, sa rédaction se renouvelle souvent, elle ne se rajeunit jamais.» Depuis que la rivalité de *la Presse* a commencé de poindre, le journal des *Débats* n'a cessé,

par son dédain, ses airs de grand seigneur, et son peu de zèle à rallier les élémens de résistance, de faire tout ce qu'il fallait pour favoriser les progrès de l'adversaire. Ses inconséquences et ses déviations dans la ligne des doctrines littéraires et philosophiques sont perpétuelles. C'est lui, d'ailleurs, qui, le premier, n'a pas craint d'inoculer à un public jusqu'alors plus sobre les émotions dépravantes des *Mystères de Paris;* il a nourri imprudemment le monstre, et il en est menacé aujourd'hui. — Tel qu'il est pourtant, et avec tous les défauts et les infractions qu'il se permet, le *Journal des Débats* reste le journal le plus décent, le seul même en France qui continue de respecter jusqu'au sein de la publicité certaines habitudes de bonne compagnie, et il est à souhaiter que, dans cette lutte contre *la Presse*, il réussisse à garder sa prééminence.

— La *Revue des Deux Mondes* et celle de *Paris* ne sont pas moins atteintes et menacées par cette vaste coalition de littérature industrielle; mais on peut dire du moins, à l'honneur de ces deux recueils, qu'ils ont prévu dès long-temps le mal et n'en ont pas attendu l'assaut pour le dénoncer et lui faire bonne guerre. De loin, à nous, humbles esprits, il nous semble que, malgré tout, la partie n'est point perdue pour la cause des lettres honnêtes et sévères, et que ce drapeau si bruyamment déployé par des spéculateurs intrépides peut au contraire servir de signal à tous les esprits modérés et sains, à tous les talens restés sérieux et dignes, pour s'unir, se serrer en groupe, et pour résister à un coup de main qui tend à changer ainsi de fond en comble le régime et les conditions vraies de la littérature. La *Revue de Paris* semble bien le comprendre lorsqu'elle dit :

« Si le feuilleton s'agite en ce moment avec tant de fracas, c'est qu'il est en proie à une convulsion, laquelle ne durera pas long-temps. C'est un coup de feu : la spéculation se porte de ce côté, comme il y a quelques années elle se précipitait sur les commandites. Ce n'est qu'une affaire de Bourse : en ce moment, le feuilleton a sa rue Quincampoix. Ces sortes de fièvres d'agiotage ne sont pas longues, et elles sont désastreuses; les simples s'y ruinent, et quelquefois aussi les habiles.

» Ce serait le moment, au milieu de ces marchés honteux qu'on proclame comme des hauts faits, où des écrivains se laissent mettre à la folle enchère, de rappeler la dignité des véritables artistes. A l'heure où trois ou quatre romanciers vont s'installer, au moins pour un lustre, dans leurs feuilletons comme dans des baronnies et exclure les jeunes talens, à moins qu'ils n'aiment mieux les exploiter, il serait bon de s'adresser aux jeunes imaginations et de leur montrer

comment on se sauve : quant à leur montrer comment on se perd, on n'aurait qu'à désigner du doigt certaines gens. »

— Il va sans dire que le Feuilleton est furieux contre les *Revues* qui lui font si bonne et si rude guerre : c'est entre eux une lutte à mort. M. Alexandre Dumas est allé même jusqu'à écrire contre M. Buloz, dans le journal fourriériste la *Démocratie pacifique*, une série de lettres qui sont de véritables philippiques intimes et littéraires. On sait que M. Buloz est le directeur de la *Revue des Deux Mondes* (avec laquelle la *Revue de Paris* fait cause commune) et, de plus, commissaire du roi près le Théâtre Français. M. A. Dumas l'accuse d'avoir à la fois exploité et rebuté les premiers talens de l'époque, lui, Alexandre Dumas, Georges Sand, Balzac, Eugène Sue, Soumet, Belmontet, etc. ; de les avoir fait fuir de son *nid de hiboux* (la *Revue des Deux Mondes*), de leur avoir fermé le théâtre, etc. Mais surtout il rappelle tous les ouvrages qu'il a donnés à M. Buloz, *Fernande*, entr'autres, « vendu 1,500 francs à la *Presse* de plus » qu'à la *Revue de Paris*. Mais que voulez-vous, ajoute M. Alexandre » Dumas, j'en suis à ne plus compter les bonnes actions qui ne » me coûtent que 1,500 francs. » Enfin c'est un véritable cours de tenue des livres et de banque à l'usage de la littérature. Nous autres gens des montagnes qui ignorons tant de choses, nous aimons assez ces sortes de renseignemens et ces chiffres, sauf les injures personnelles qui y sont mêlées et que souvent même nous ne comprenons pas : mais ce qui nous paraît plus curieux encore, c'est de voir l'écrivain, le poète, prendre ici le rôle de l'éditeur et du libraire, et l'auteur d'*Henri III* nous détailler lui-même avec complaisance tous les prix de son magasin. Comment, après cela, ne pourrions-nous pas un peu rire dans notre coin, quand nous l'entendons élever la voix d'un ton tragique et bravement s'écrier : »

« .... M. Buloz eût déjà quitté son poste, dramaticide écrasé sous le poids de notre réprobation à tous, s'il n'était, en même temps qu'il est commissaire du roi et régisseur du Théâtre Français, directeur de ces *deux Revues* qui épouvantent les deux ministères. Heureusement nous ne sommes pas des ministres, nous, et nous pouvons fouetter ces deux Revues de notre plume comme Charles Ier fouettait la hache du bourreau de sa baguette, en disant dans notre dédain littéraire comme il disait dans son dédain royal : HACHE DU BOURREAU, TU NE NOUS FAIS PAS PEUR ! »

Au reste, il paraît que M. Buloz va répondre, et sans doute il est en mesure de le faire, car peu d'hommes doivent mieux connaître les écrivains de nos jours et leurs petits secrets que le direc-

teur de la *Revue des Deux Mondes*. Or, on lit dans la *Revue de Paris:*

« Nous serions tentés de remercier l'auteur de *Halifax* et le fondateur du *Voleur* de s'être associés dans cette grossière croisade contre un homme qui n'a eu d'autre tort que celui d'avoir compris autrement qu'eux la dignité de la littérature. Du reste, le public aura prochainement sous les yeux tous les détails de cette affaire, et verra clairement quels sont les mobiles auxquels cèdent ces fabricans littéraires, qui craignent de voir se restreindre le débit de leurs produits. Et M. Dumas ne pourra pas se plaindre : il sera surtout jugé par sa correspondance. »

— La *Revue des Deux Mondes* publie une satire de M. Amédée Pommier sur *les trafiquans littéraires ;* ces vers-là, pour n'en rien dire davantage, nous semblent bien crus et d'une verve terriblement *latine*. Il en est d'assez piquans :

Autrefois on faisait ses ouvrages soi-même,
On portait sur ce point le scrupule à l'extrême.
Maintenant on s'y prend de tout autre façon...
. . . .
Car les livres nouveaux que Paul met en lumière
Sont combinés par Jean et sont écrits par Pierre.
. . . .
Ils font un livre à l'heure, ils vous ont des cerveaux
De la force de cent ou de cent vingt chevaux.
. . . .
Ils sont entrepreneurs ; ils ont des filatures,
Des ateliers d'esprit et des manufactures....
Là, grâce aux ouvriers, maîtres et contre-maîtres,
On peut, à jour fixé, vous livrer tant de mètres
De style.....

M. Amédée Pommier, nous dit-on, a déjà publié beaucoup de recueils de vers et plusieurs ouvrages, le *Livre de sang*, les *Océanides*, etc., dans lesquels il y avait de grands excès du mot propre et des descriptions impitoyables de crudité : c'est un converti qui revient à mieux et qui s'amende, qui se fait satirique un peu dans le genre, mais dans un meilleur sens que Barthèlemy. — Quoi qu'il en soit, c'est moins par des satires directes, ce nous semble, qu'il faut combattre l'ennemi, que par des exemples plus calmes et en continuant de marcher de plus en plus, et chacun de son mieux, dans sa direction littéraire, sans s'en laisser détourner. Patience et courage! le public finira par faire leur part aux talens sincères et modestes, qui ne viseront qu'à se perfectionner.

— On lit dans cette même *Revue* un morceau important de M. Nisard sur l'influence de Descartes dans la littérature française. C'est un chapitre de l'ouvrage qui paraît en même temps : *Histoire de la littérature française ;* les deux premiers volumes sont en vente. On peut déjà augurer les qualités et les mérites qui ne sauraient manquer à cette publication. M. Nisard est un écrivain de talent, sérieux et peut-être un peu trop occupé de le paraître, qui s'attache à faire valoir les grandes figures, à défendre et à venger les réputations classiques, à démontrer en toutes choses, à glorifier les propriétés et les avantages de ce qu'on appelle *l'Esprit français*, c'est-à-dire raison, clarté, etc. Ce morceau même sur Descartes déclare assez l'esprit de l'ouvrage, et, bien qu'on puisse craindre qu'il n'y ait dans cette façon de voir un peu de construction *a posteriori* et que ce soit se montrer, nous le croyons, par trop satisfait de soi-même et de sa propre littérature, on recherchera justement l'ouvrage de M. Nisard qui comble une lacune dans l'enseignement ; les cours de M. Villemain, en effet, ne forment pas une histoire littéraire complète, et M. Ampère néglige de continuer la sienne qu'il n'a pas poussée au-delà des origines.

— La comédie sur laquelle on comptait beaucoup au Théâtre-Français, *une femme de quarante ans*, a réussi et a paru agréable, mais non pas aussi neuve qu'on aurait pu le croire d'après les promesses. Ce n'est pas encore un Molière ou un Beaumarchais que nous devons à M. Galoppe d'Onquaire, pas plus que l'on n'a encore un Corneille en M. Ponsard.

— Un des écrivains monarchiques et religieux était allé chez Châteaubriand au sujet de ces tristes débats d'argent, et voyant le portrait de Fontanes : « Où est la critique de M. de Fontanes, Monsieur le vicomte? » — « Fontanes, s'écria Châteaubriand : les misérables, ils ne savent plus même son nom. »

Thiers, indigné de ce débordement, disait l'autre jour que s'il n'était pas lié par des traités pour cette histoire à écrire, il briserait sa plume de dégoût et de honte de voir la littérature descendue si bas.

Ces mots-là des chefs indiquent l'effet produit sur bien des esprits et sont d'un bon augure. Il y aura, avant peu, réaction vers le bien. Ces agitations de la vie littéraire française nous paraissent quelquefois bien légères, et nous nous en amusons volontiers. Cependant on nous écrit que, de près, la chose paraît grave et de

nature à intéresser fortement l'avenir intellectuel. C'est un vaste complot de l'esprit d'industrie et des écrivains qu'il a enrégimentés, contre la vraie littérature.

Après les chroniqueurs et beaucoup d'autres historiens dont les travaux estimables ont été relégués au second rang par le sien, Muller a raconté l'époque héroïque de la Suisse, ses origines gauloises, romaines et barbares; ses luttes féodales et communales; les guerres d'indépendance et les premières guerres de politique de l'ancienne Confédération. Qu'il y ait, dans son livre, des lacunes malgré une immense érudition; des préjugés de caste malgré un patriotisme ardent et sincère; enfin, dans l'exécution, une manière plus grande et puissante que facile, Muller n'en a pas moins fait une œuvre de force et de génie : c'est un monument rude, escarpé si l'on veut, mais pareil, en cela, aux Alpes qui semblent l'avoir inspiré, et reposant comme elles sur le granit inébranlable. Il ne sera jamais lu par la foule, mais ceux qui le lisent, le lisent beaucoup : *non a multis, sed multum.* Robert Gloutz, son premier continuateur, avait à traiter une période dont l'importance et l'intérêt ne sont pas en général assez appréciés; la période placée entre la guerre de Bourgogne d'une part, cette guerre où les Suisses prirent définitivement position et commencèrent d'intervenir d'un bras puissant dans le système européen, et, d'autre part, la Réforme. Ce sont là des temps héroïques encore, non plus par la liberté, irrévocablement conquise, mais par la politique et la guerre, par le rôle marqué, l'action nationale et la prépondérance à l'extérieur. De cette époque, Robert Gloutz a mieux su nous rendre les côtés fâcheux que les grands. Sévère et vrai dans son tableau des mœurs mercenaires, il est insuffisant dans le récit de ces étonnantes batailles de Marignan et de Novarre que les contemporains appelèrent tout d'une voix des combats de géants et que, malgré leur enthousiasme classique, ils mettaient au-dessus de tout ce que les Romains et les Grecs avaient jamais fait de plus beau. La Réforme, dont les Suisses furent les premiers à donner le signal, ébranla, en la partageant, cette attitude qu'ils avaient prise au dehors; elle modifia leur rôle, l'étendit, l'approfondit, mais aussi l'égara; elle les ramena sur eux-mêmes, fortifia les uns, irrita les autres, les affaiblit en commun, facilita les usurpations aristocratiques et gouverne-

mentales; enfin, n'ayant pu guérir leurs plaies, parce qu'elle ne fut pas acceptée de tous, elle ne fit ainsi que les envenimer. M. Hottinger a raconté le début de cette situation nouvelle, savoir la Réforme à Zurich et dans la Suisse allemande, ses nécessités, ses périls et ses fautes, ses succès et déjà ses revers : il a ainsi, en quelque sorte, retracé les origines de la Suisse moderne, de la Suisse divisée mais rappelée à elle-même, marchant à sa décadence mais aussi à son renouvellement; il l'a fait d'une main savante et ferme, avec une émotion tranquille et une patriotique espérance. Après lui, M. Vulliemin, pénétrant plus avant dans la situation politique et religieuse créée par la Réforme, la parcourt dans toute son étendue, depuis le XVIe siècle jusque dans les premières années du XVIIIe : temps de révolutions et de théologie, de puritanisme et de corruption, tout près de nous par les passions et les faits, loin de nous par les idées, pleins au commencement de fracas, de tumulte et s'achevant sourdement dans la nuit; M. Vulliemin nous les rend avec sa finesse habituelle et des détails piquans et concis. Le travail de M. Vulliemin sur cette époque difficile et compliquée, si curieuse pourtant, si originale et si passionnée, mérite et a obtenu de grands éloges; mais nous croyons que le talent d'historien qui s'y révèle trouvera mieux encore, dans un autre sujet, sa dernière maturité.

Bien différente est l'époque réservée dans ce long récit à M. Monnard. Elle s'ouvre par une période d'agitations et de malaises obscurs, procédant de causes diverses mais concourant tous au même résultat, savoir la dissolution, l'impuissance et la ruine. La décadence se prononce, s'organise, pour ainsi dire, avec le triomphe des gouvernemens qui recueillent et concentrent les derniers restes de l'ancienne vie nationale, mais qui achèvent aussi de l'épuiser en l'exploitant; puis arrive enfin le fiévreux réveil du peuple endormi ou contenu à leurs pieds. Ingrate et souvent stérile pour l'histoire, dans ces longs préliminaires de la révolution, dans ces agitations éparses qui occupent le XVIIIe siècle presque tout entier, cette époque devient, avec la révolution même, plus grande par le malheur et ses leçons que par le succès. Pourtant c'est dans l'histoire de ce douloureux enfantement d'une Suisse nouvelle, que se trouvera la partie la plus intéressante et la plus instructive, la partie vitale de l'œuvre de M. Monnard, et le couronnement de tout l'édifice à la création duquel il aura si activement et si large-

ment concouru. Mais les temps qui précèdent, et dont il n'existait pas de tableau complet avant celui qu'il vient de commencer à nous donner dans son premier volume, ces temps ont aussi leur importance et leur intérêt. Ils sont enveloppés d'ombre, souvent arides, presque toujours attristés, vils même et froidement corrompus par la vénalité, l'intrigue et l'unique but de jouir, de prolonger et d'accaparer un présent sans gloire, qui ne s'échappe pas moins de toutes parts vers un avenir plein d'anxiété et de menaces. Aussi semble-t-il qu'ils aient eu comme honte d'eux-mêmes, qu'ils aient voulu se cacher aux regards de la postérité : en effet, il n'est pas de temps plus fertiles en troubles, en conspirations de toute espèce, mais aussi il n'en est point de plus obscurs, de plus incertains. Comme le remarquait un de nos hommes politiques dont l'observation pleine de justesse fera mieux comprendre notre pensée, on ne voit alors que conspirateurs, Davel, Micheli, Henzi, l'un n'attend pas l'autre, mais on ne sait jamais bien ce que ces conspirateurs ont voulu. Eux-mêmes, à vrai dire, pouvaient-ils le savoir ? travaillés par un sombre et vague malaise, leur espoir n'était encore qu'un rêve ; dans cette lutte sourde, leur voix ne nous parvient qu'étouffée ; leurs pensées, sinon leurs cœurs, ne l'étaient-elles pas aussi ? Ces temps donc ne s'expliquent, ne se comprennent pas bien eux-mêmes ; mais ils expliquent ceux qui les ont suivis. Voilà pourquoi M. Monnard les a courageusement affrontés en tout sens dans les moindres parties, interrogés sur tous les points, même au risque de n'en tirer parfois que de vagues et sèches réponses.

Tout le monde sait que depuis deux ans il a tout sacrifié, même les devoirs si précieux du professeur et de l'homme politique, à l'accomplissement de cette tâche. Il a recueilli, dans les archives françaises et suisses, des matériaux d'une haute valeur historique ; et son livre, en les mettant en œuvre et au jour, ne laisse rien à désirer quant à l'authentique vérité, à la variété, à l'ensemble complet et substantiel. Il y a sans doute dans ce volume, et nous venons d'en dire la raison, des parties plus nues et moins attrayantes où, malgré des détails rassemblés à grand'peine, l'intérêt néanmoins se rappetisse, pour ainsi dire, et se refroidit. Il est à craindre que le commun des lecteurs ne les passe ; mais l'homme d'état, mais l'historien les consultera avec fruit. D'ailleurs, dans une histoire telle que la nôtre dont le peuple est le principal et

souvent le seul personnage, ces parties ne pouvaient être omises. Puis, les petites choses sont toujours plus longues à dire que les grandes; il est nécessairement difficile de résumer et d'abréger ce qui ne domine pas. Il y a ainsi des landes où l'on découvre sans doute la trace curieuse des pas de l'histoire, mais qui, dans l'ensemble et de loin, font toujours un peu l'effet du désert. M. Monnard lui-même leur a fait du tort, et il n'en pouvait être autrement, par le vif intérêt des morceaux capitaux de ce volume, les épisodes de Davel, de Henzi, les troubles de Genève, etc., si bien et si complétement racontés. Ce sont aussi les meilleurs pour le style, ceux où il est le plus sévère et le plus soutenu. Il était difficile, dans d'autres sujets, de lui donner toujours la dignité, la grave simplicité de l'histoire. Nous reprocherions même plutôt à M. Monnard d'avoir quelquefois trop tenu à la conserver ou à l'atteindre dans l'exposé d'événemens qui le comportaient moins. Nous ne ferions pas cette observation à tout le monde avec une aussi parfaite sécurité, dans un pays où l'on supporte moins en général une franche critique qu'une médisance sourde, et sans profit pour personne. Mais avec M. Monnard, et c'est une belle justice à lui rendre, on peut parler de toutes choses et de lui-même en confiance et à cœur ouvert. On ne risque rien, on est sûr de gagner au contraire, à lui dire la vérité, car il l'aime, et la vérité est profondément empreinte dans son noble caractère et dans toute sa vie. Aussi, quoique bien loin encore de son terme (malgré tant de fatigues, nous pouvons l'espérer!), quoique bien différente même à présent de ce qu'elle était il y a quelques années, cette vie offre-t-elle une teneur et un ensemble dont tout le monde est frappé. L'unité sévère et courageuse d'une carrière bien remplie est toujours un beau spectacle et un profitable exemple, même quand les travaux qui l'ont absorbée ne touchent pas aux plus hauts intérêts de la société. Mais lorsque un homme s'en est toujours occupé, lorsqu'il n'a pas quitté sa ligne inflexible et pure sur ce sol labouré et tremblant où les plus fermes chancellent quelquefois, l'attention devient une profonde estime et la sympathie une cordiale affection. Personne mieux que M. Monnard n'a constamment mérité ces deux sentimens, et plus on l'approche, plus on étudie sa vie et les œuvres auxquelles il l'a consacrée, plus on éprouve de respect pour son caractère, pour son dévouement laborieux, pour l'usage qu'il a fait de ses nobles facultés. En écrivant

l'histoire de notre pays, en associant son nom à l'achèvement de l'édifice national commencé par J. de Muller, M. Monnard, et chacun l'a senti, semblait faire plus qu'une entreprise littéraire ; il continuait, sur un point nouveau, sa propre vie si utile et si honorable pour sa patrie. Aussi le premier volume original de son ouvrage, celui dont nous ne voulions pas tarder davantage à dire quelques mots, est-il accueilli avec l'empressement que son auteur était en droit d'attendre. Cet empressement sans doute impose des devoirs ; mais on voit que M. Monnard n'a rien négligé pour les remplir.

— Ce n'est pas seulement une biographie complète du célèbre réformateur que M. Hottinger nous a donnée à part dans l'ouvrage intitulé : *Ulrich Zwingli et son époque* [1] ; c'est aussi un tableau du temps où vécut ce grand homme, des scènes si variées et si émouvantes dans lesquelles il fut acteur au premier rang : ce tableau emprunte ainsi, à celui qui en occupe le centre, quelque chose de plus vivant, de personnel, pour ainsi dire, qui en augmente encore la réalité. Toute espèce de détails, non-seulement sur la religion, mais sur la politique, la guerre, la science, l'éducation, les arts et les mœurs, y sont habilement groupés autour du principal personnage, rattachés à sa vie, et lui-même à celle de son temps ; la société s'y montre ainsi naturellement sous toutes ses faces ; et combien elle nous apparaît différente de la société d'aujourd'hui, dans ses dehors du moins, sinon dans ce fond humain qui s'agite et bouillonne sans cesse, mais qui ne change jamais ! Voici, par exemple, comment on entendait alors l'éducation publique en Suisse, et quel était le *règlement du collège* de Brougg en Argovie au XVI[e] siècle :

« Le maître doit se rendre en classe, l'été à 5 heures du matin, l'hiver à 6 [2]. Il interrogera ses élèves en temps convenable, il leur indiquera et leur fera saisir leurs fautes et leurs erreurs, de manière que l'enfant en retire profit et habileté et se mette en état d'acquérir louange et gloire. Après le dîner, le maître doit rentrer à l'école à 11 heures, excepté les jours de fête, où il ne s'y rendra qu'à midi, et il continuera ses leçons et ses instructions, ne les terminant pas avant quatre heures, sauf les cas de chômage et certains jours de vacances Le soir, il renverra régulièrement les élèves après leur avoir donné leurs tâches à écrire, leur latin à apprendre, et autant que possible il exercera sur

[1] Traduit par Aimé Humbert. Lausanne, M. Ducloux, 1844. 1 vol. in-8°.
2 On dînait à 10 heures ou à 11 au plus tard.

eux une surveillance active, afin qu'ils se forment à la tranquillité et à la bonne éducation, et qu'ils ne deviennent pas bavards, querelleurs et turbulens. Il leur ordonnera d'user de peu de paroles, de parler latin entre eux, et dans l'école et hors de l'école ; toutefois ils pourront recourir à l'allemand s'il leur est indispensable, en parlant avec père, mère et gens de la maison.

» ... Il doit veiller sévèrement à ce que les écoliers se conduisent avec décence à l'église, dans le chœur, au cimetière, dans le clocher ; à ce qu'ils s'abtiennent de toute querelle, de tout tapage, de tout cri, de toute polissonnerie, dans l'intérieur, ou les combles, ou le parvis de l'église, et qu'ils ne s'avisent pas de monter aux cloches et d'y toucher ; il leur défendra tout cela sous peine de les dépouiller de leurs habits et de leur donner de la verge par tout le corps. En sortant de l'école, les élèves doivent se rendre ensemble devant l'ossuaire et y réciter en toute dévotion, chacun un *Pater noster* et un *Ave Maria*, ou le psaume *De profundis*, et se retirer ensuite tranquillement à la maison. Se battre avec leurs sacs d'école, se tirailler, cracher les uns contre les autres, jeter des pierres, leur est défendu sous peine de la verge. Tout maître d'école doit les châtier avec la verge et non avec la main ou avec un bâton, et en particulier il ne doit pas les frapper sur la tête, ce qui, vu leur jeunesse, pourrait causer un grand dommage à leur mémoire. »

» Avec tout cela il régnait parmi la majorité de la jeunesse masculine des écoles, un esprit d'indiscipline effrénée, conséquence de la pernicieuse coutume qu'avaient les écoliers d'errer d'une ville à l'autre. Ils ne manquaient pas de motiver leurs migrations par la nécessité d'aller à la recherche de maîtres habiles ; mais pour beaucoup d'entre eux il ne s'agissait en réalité que de mener une vie oisive et aventureuse. C'étaient les plus forts et les plus âgés qui donnaient le ton, des étudians de vingt ans et plus, et dépourvus d'ailleurs de tout fonds de connaissances. Ils attiraient à eux les écoliers plus jeunes, en leur promettant de les entretenir et de leur donner les leçons élémentaires qu'ils réclamaient ; mais aussitôt que les pauvres enfans avaient passé les frontières de leur pays, ils étaient contraints de devenir les domestiques de leurs patrons et d'aller mendier ou dérober pour ceux-ci de l'argent ou des vivres. Thomas Platter, jeune valaisan, suivit dans sa neuvième année un de ces vieux étudians nomades, parcourut avec lui l'Allemagne, s'avança jusqu'aux frontières de la Pologne et n'apprit pas même à lire ; ce ne fut qu'à l'âge de 18 ans qu'il trouva moyen de s'instruire, à Schlettstadt d'abord, puis à Zurich....

» C'est à Platter à raconter ce qui se passait dans une ville, quand tout à coup des milliers de ces étudians vagabonds s'y rencontraient, tous vivant d'aumônes ; c'est à lui de dire les haltes d'hiver, les plus jeunes de la troupe (A B C-Schützen) entassés dans les salles d'école pour y passer la nuit, les aînés (bacchantes) logés dans des cellules préparées à leur usage. En été, les uns et les autres s'installaient dans les cimetières ; de l'herbe qu'ils y trouvaient ils se préparaient une couche. Lorsqu'ils étaient en marche, malheur aux poules, aux oies, aux arbres fruitiers qui se rencontraient sur leur chemin. Ici les paysans lâchaient leurs chiens aux trousses de la bande vagabonde ; là les étudians étaient reçus avec bienveillance : on les invitait à raconter leurs aven-

tures, à parler des lointains pays qu'ils avaient parcourus ; en récompense on leur versait la bière à rasades sans nombre. Il n'était pas rare de voir des maîtres grossiers prendre part à l'orgie ; d'autres fois se montrait tout à coup, à la tête d'une troupe de fidèles, un grave pédagogue qui venait, la verge en main, forcer les récalcitrans à marcher à l'école. Ceux-ci cependant se réfugiaient sur les toits, d'où ils faisaient pleuvoir une grèle de pierres, jusqu'à ce que les bourgeois ou la police du lieu vinssent s'interposer entre les deux partis. »

Le livre de M. Hottinger est plein de détails de ce genre qui mettent réellement l'histoire en action, qui ressuscitent en quelque sorte les temps et les hommes. Ils sont exposés avec cette précision savante et aimable, cette dignité simple, cette vivacité d'esprit et de cœur qui donne un charme, un cachet particulier aux récits de M. Hottinger. La traduction, par M. Aimé Humbert, est claire, facile, animée ; elle rend avec naturel et fidélité les mérites de l'original : on ne pouvait mieux faire passer dans notre langue, il nous semble, un ouvrage qui appartient à toute la Suisse et que nous n'avons pas moins d'intérêt à posséder et à méditer que nos concitoyens allemands.

— Un vieux menuisier mon voisin, homme taciturne et respectable, qui avait laborieusement gagné le repos de ses soirées d'hiver, les employait à écouter la lecture que lui faisait sa fille. Celle-ci, dès la première neige, venait emprunter à ma pauvre bibliothèque de village un livre déjà usé, et bien précieux : le *Conservateur Suisse.* Attirées par le charme de ce naïf et national ouvrage, un certain nombre de femmes apportaient là leur tricot ou leur aiguille, mais surtout des oreilles avides et attentives, des esprits remués d'avance par la *complainte de la Dole* ou les infortunes de la *belle Claire.* Puis, quand venaient les contes patois ou les *naïvetés helvétiques*, on riait de telle sorte qu'il semblait que la *cavette* du grand poële, dans laquelle se tenait le vieux père, fût un écho. Heureux livre ! heureuses gens ! Ceux-ci n'ont jamais su le nombre des volumes qui enchantaient pour eux la morte saison ; quand on avait fini, on recommençait.

Autres temps, autres mœurs ; autres gens, autres livres. Il y a de l'esprit et du bon goût à recommencer les choses comme elles peuvent l'être, plutôt que comme elles ont été. En continuant dans ses *Etrennes nationales*, dont le premier volume vient de paraître [1], l'œuvre de M. Bridel, M. Gaullieur a sagement abandonné

[1] *Etrennes nationales*, faisant suite au *Conservateur Suisse* ou *Mélanges hel-*

d'avance toute une partie de celle-ci qui ne pouvait guère se retrouver, une partie populaire, champêtre même, où l'on sent la vie en plein air, la vie de village, le parfum du thym et du romarin; la poésie, en un mot, dont on dit que notre siècle ne veut presque plus. Elle perdrait beaucoup, d'ailleurs, à se faire prétentieusement nationale ou petitement locale, sans pouvoir regagner cette candeur de jeunesse et ce laisser-aller exempt de toute affectation dont nos pères ne nous ont pas légué le secret et qui attache dans M. Bridel.

A la place donc de cette couleur poétique particulière qui est un des caractères de l'ancien recueil, M. Gaullieur a mis un intérêt plus grave, quoique également national. La bibliographie, l'érudition, les documens même, donnés textuellement et en entier, des révélations biographiques piquantes sur des personnages célèbres, des lettres intimes de nos hommes les plus marquans, entre autres du général Laharpe, tout cela forme un volume des mieux ordonnés, des plus propres à prendre son rang honorable comme suite des *Etrennes helvétiques*. Nous ne doutons pas qu'il ne soit accueilli avec un très-grand empressement par le public : M. Gaullieur, comme érudit, comme bibliophile et comme écrivain, a tout ce qu'il faut pour réaliser l'une des idées les plus heureuses de publication nationale que l'on ait eue depuis longtemps.

— Il a paru cette année une *Histoire du Vallais*[1]. L'auteur, M. le chanoine Boccard, a rendu service, non-seulement à son pays, mais à tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la Suisse en général; car le Vallais est bien suisse, ne lui en déplaise, et nous le tenons bien pour frère, encore qu'il nous boude quelquefois. Il a déjà été remarqué dans cette *Revue*[2] combien l'histoire du Vallais tient profondément à celle de toute l'Helvétie, allemande et romande, et combien elle est curieuse, fortement caractérisée, importante. Mais elle est peu connue, peu écrite encore, et on n'en avait point

vétiques d'histoire, de biographie et de bibliographie. Recueillis par H.-E. Gaullieur, professeur extraordinaire à l'Académie de Lausanne. 1845. Lausanne, librairie de G. Bridel, éditeur. Prix : 2 fr. de Suisse.

[1] *Histoire du Vallais avant et sous l'ère chrétienne jusqu'à nos jours.* Par M. Boccard, chanoine de St-Maurice et Bethléem, chevalier de l'ordre des SS. Maurice et Lazare, correspondant de la commission royale historique de Turin. — Genève, chez Berthier-Guers, rue de la Cité, 224. 1 vol. in-8°.

[2] Voir p. 337 et 512 de ce volume.

jusqu'à M. Boccard d'abrégé complet et suffisant; car c'est surtout un précis, un tableau d'ensemble que M. Boccard a voulu nous donner. Il nous le dit : il a voulu lier, éclaircir et compléter ce qui était épars dans plusieurs ouvrages ; il avoue même avec franchise s'être parfois borné à les extraire pour abréger, et quand cela pouvait entrer dans son plan. C'est là une liberté fort permise et dont nous sommes persuadé que l'auteur de l'*Histoire du Vallais* a usé avec scrupule et discernement. Mais elle a toujours l'inconvénient de donner au style (et celui de M. Boccard a tout ce qu'il faut pour se suffire à lui-même) un air de marqueterie singulier et pénible: l'effet en est plus dissimulé qu'évité quand les citations, comme c'est ici le cas, ne sont pas indiquées à l'œil du lecteur par des guillemets. Qu'on en juge par ce qui m'est arrivé à moi-même ! Je rencontre, page 16, une phrase assez bien tournée, ma foi ! pourquoi ne pas dire au moins sa façon de penser sur les mots ? mais une phrase un peu ambitieuse, un peu jeune, un peu poétique : « De la rocheuse Thébaïde où l'homme a dressé des mon-
» tagnes à côté de celles de Dieu, le sort les avait conduits (les sol-
» dats de la légion thébéenne) au pied d'obélisques et de pyramides
» de glace, nécropoles bien plus hautaines, bien plus froides et plus
» sombres que celles des Pharaons, etc. » C'est singulier, pensé-je, que M. Boccard, un homme grave, se soit permis cette phrase : je doute qu'on la lui passe; mais pour moi, à tout prendre, je l'admets : *ces malheureux* critiques *dont on dit tant de mal*, *ont du bon quelquefois*, même ceux qui ne sont nullement *rois*. Je ne chicanerais donc point M. Boccard sur sa phrase, dis-je en moi-même, et je me mis à continuer ma lecture. Mais arrivé au bas de la page, que vois-je, juste ciel ! Mon nom, mon humble nom, cité comme grave autorité historique, et il ne s'agissait de rien moins, comme on a vu, que de la légion thébéenne. Je pousse un cri de surprise, j'éprouve un éclair, un chatouillement de vanité assez agréable; mais j'ai beau chercher dans ma mémoire, la sonder et la questionner en tout sens, comme un pauvre diable qui tourne et retourne et secoue inutilement sa bourse vide : impossible d'en rien tirer, je ne me rappelle pas avoir émis la moindre opinion qui puisse être de quelque poids dans l'histoire de cette fameuse légion. O désenchantement! c'était seulement une phrase et non point une idée que M. Boccard m'avait prise. Il l'indiquait bien par sa note, mais il avait oublié d'avertir qu'il ne me citait pas, qu'il me copiait seulement : c'est toujours un honneur qu'il m'a fait, et je l'en

remercie; mais, sans le vouloir, il ne m'en avait pas moins tendu un piége où je venais de donner sottement. Aussi avais-je bonne envie de m'écrier :

O dieux hospitaliers! que vois-je ici paraître?
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Holà! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays.

Tous les rats, c'est-à-dire tous mes confrères du *pays* de la critique, scabreux et diabolique pays! Mais je me tus, par crainte de *Raminagrobis* ou du public, qui,

Jetant des deux côtés la griffe en même temps,

aurait sans doute suivant sa coutume, à vrai dire très-judicieuse,

Mis les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ainsi, l'on a beau dire, les guillemets sont bons à quelque chose : c'est là tout ce que prouve cette petite anecdote : car je serais désolé que l'on crût que M. Boccard ait voulu le moins du monde s'approprier ce qui ne lui appartient pas. Il en avertit lui-même dans sa préface, il n'a eu « par là que l'intention d'abréger et non celle de s'attribuer certains passages extraits textuellement de divers auteurs. » Son ouvrage n'est point non plus une simple compilation. Dans plusieurs parties importantes, c'est au contraire un travail original. L'auteur est remonté aux sources, il vérifie les citations qu'il emprunte, il les corrige même heureusement quelquefois. Quand il s'agit d'histoire et d'intérêts ecclésiastiques, il aime à reprendre et il redresse un peu rudement. Notre historien de la légion thébéenne en pourrait dire quelque chose, pour avoir fait d'un certain abbé de Saint-Maurice un prêtre marié, dans un temps où, d'ailleurs, il y avait effectivement des prêtres qui ne vivaient pas dans le célibat; mais M. Boccard pourtant ne lui reproche pas, comme à d'autres, d'avoir *calomnié* le fameux cardinal Schinner en disant qu'il penchait vers l'idée d'une réforme de l'église, quoique cette réforme ait été la pensée de tout le monde un moment. Il est si facile en histoire, et surtout dans l'histoire du Vallais, de commettre tout simplement des *erreurs*, et le mot de *calomnie* est un si gros mot qu'il ne faut l'employer qu'à bon escient. Reconnaissons-le toutefois : en comparaison de ertaines publications catholiques; en comparaison surtout de cette

Histoire de la Suisse à l'usage du collége de Fribourg qui a été analysée dans cette *Revue*, M. Boccard fait preuve de modération, même sur les sujets religieux. Il fait de l'histoire et non pas de la légende ou de la controverse. Son langage n'a pas cette affectation dévote qui nuit plus à la religion qu'elle ne lui sert. Au point de vue littéraire, je reprocherais plutôt au style de l'auteur, lequel a d'ailleurs de la franchise et de la vivacité, l'emploi de certaines expressions abstraites ou d'images d'un goût un peu suranné.

Dans les sujets politiques, M. Boccard se montre en général animé d'un esprit judicieux, comme historien, et, comme citoyen, comme Vallaisan, comme Suisse, de sentimens patriotiques avec lesquels, malgré la différence de vues, on est heureux de pouvoir sympathiser à plusieurs égards. Le chapitre consacré au cardinal Schinner, «au plus rare génie que la Suisse ait produit,» nous a paru neuf et intéressant. Sans vouloir faire précisément de l'histoire toute scientifique et de la pure érudition, M. Boccard apporte aussi quelques documens, quelques pièces inédites ou peu connues : pour d'autres qui le sont davantage, il propose de nouvelles et parfois d'ingénieuses explications. Voici l'une des plus jolies, et vraiment je l'en remercie de bon cœur, et le prie de me pardonner notre petite guerre, en considération du plaisir que m'a fait cette découverte. Il s'agit de la *Trève de Dieu* qui fut, comme on sait l'une des origines de la Chevalerie. Elle fut proclamée de bonne heure dans nos contrées par l'évêque de Lausanne, assisté en cela des évêques ou archevêques de Besançon, de Vienne, de Sion et de Genève. On avait toujours dit et répété, copié et recopié, que cette proclamation avait eu lieu à Romont, situé, il est vrai, sur un mamelon (Rond-Mont), et dans le diocèse de Lausanne. Mais pourquoi à Romont plutôt que dans telle autre petite ville de la Transjurane? M. Boccard n'est pas sans doute le seul qui se soit posé cette question, mais il est le premier, je crois, qui se soit avisé, sur ce point, de lire le *Cartulaire de Lausanne* tout simplement et sans y chercher malice. Que dit en effet ce vieux document? Que la trève de Dieu a été proclamée *in monte rotundo qui est sub Lausanna*. Pendez-vous, MM. Vulliemin, de Gingins, Gaullieur, et toute la société d'histoire de la Suisse romande avec vous, et permettez que je me pende moi-même en si bonne compagnie, puisque nous n'avons pas su voir que *in rotundo monte* c'était *Mont-riond*, deux mots qui en patois veulent réellement dire *mont-rond*; Monrion sous

Lausanne, *sub Lausanna;* Monrion, la campagne de Tissot et de Voltaire, qui ne se doutait guère, en faisant Tancrède ou Zaïre, qu'il habitait le lieu même où la chevalerie avait été inaugurée dans ce pays : et c'est vraiment dommage qu'il ne s'en soit pas douté! je n'aurais pas à vous conter la chose si longuement et si mal! Oui, ce petit monticule arrondi que nous voyons là devant nous, de nos fenêtres, et dont nos antiquaires voudraient bien faire un *tumulus* celtique, il n'est pas besoin de remonter si haut pour lui trouver une illustration. Il n'est besoin que de se transporter en l'an 1038. L'Europe sort à peine de la barbarie, ou plutôt elle est menacée d'y retomber. Les seigneurs, seuls un peu en sûreté dans leurs hautes demeures de pierre et sous leurs armures de fer, se disputent le sol et se font une guerre acharnée. Alors la pitié, la charité inspirent à quelques âmes l'idée sublime de la trêve de Dieu. Cette trêve miséricordieuse, établie au nom du Dieu de paix, nos contrées sont des premières à la saluer. Les évêques du pays se consultent, se rassemblent; ils viennent ici, au centre de la Transjurane; ils montent, entourés des seigneurs et de la foule, sur ce monticule gracieux qui s'élève entre Lausanne et le lac, et qui devient alors comme l'autel de la paix. Le peuple accourt de toutes parts, des rameaux verts dans les mains, nous dit un chroniqueur, et s'écriant : « La paix! la paix! Seigneur! *Pax! pax!* » *Domine!* » La voix du peuple et la voix de Dieu sont écoutées. Les évêques déclarent qu'il y aura trêve, trêve de guerre et d'exactions privées, sous peine d'amende et d'excommunication, pendant au moins la moitié de l'année. Et le peuple, redescendant la pente du monticule, s'écoule et se répand de tous les côtés en répétant ce beau mot, ce cri perpétuel et profond de toute âme d'homme ici-bas : la paix! la paix! — Que cherchez-vous? que voulez-vous? demanda un jour le portier d'un couvent sous le cloître duquel un grand poète de ces vieux âges, Dante, se promenait pensif et solitaire. Que cherchez-vous? — *Pace*, la paix : répondit l'Homère du moyen-âge, si grand, si puissant, si vaste et si souverain esprit, et pourtant, comme nous tous, si triste et si agité.

—

— *Notice sur un manuscrit du* XVIe *siècle. Poésies inédites de Clément Marot, de Catherine de Médicis et de Théodore de Bèze* [1]. Sous ce titre, M. Frédéric Chavannes vient de publier, avec beaucoup d'exactitude et de soin, une analyse

[1] Lausanne chez G. Bridel, successeur de M. Ducloux. 1844. 72 pages in-8o.

complète du manuscrit dont la *Revue Suisse* a rendu compte dans sa livraison d'avril. M. Frédéric Chavannes a le premier apprécié toute l'importance de cette curieuse découverte, et la Notice qu'il en donne ne peut manquer d'intéresser au plus haut point les amateurs de l'ancienne littérature française ; les bibliophiles doivent se hâter de l'acquérir car elle n'a été tirée qu'à cent exemplaires.

— Le mouvement intellectuel de notre temps, en ce qu'il a de plus sérieux et de plus érudit, se réfugie de plus en plus dans les cours publics, académiques et autres. Voyez Port-Royal, et plus loin les leçons de Villemain, de Guizot, d'Ampère, l'œuvre contestée, mais fervente et gigantesque encore sous cette forme, du grand poète polonais. — A Lausanne, le cours de M. Vinet, sur la littérature du XVIIe siècle, égale celui de l'hiver dernier, qu'il ne peut surpasser, semble-t-il, ni en éloquence, ni en intérêt, ni en vivacité spirituelle et piquante, ni en enseignemens graves, élevés, suprêmes [1]. Cependant, tel est le privilége d'un talent humble et supérieur que, s'il lui est toujours impossible de redescendre, il prouve au regard surpris qui le cherche sur la même ligne, qu'il lui est toujours possible de s'élever encore. — M. Monnard donne à Berne, où l'ont appelé ses travaux d'histoire, un cours très-accueilli sur la littérature française. —Neuchâtel a aussi ses bonnes fortunes. Outre les cours académiques, dont la séance d'ouverture a été pleine d'intérêt et fort substantiellement remplie par un remarquable travail de M. Prince sur la *Muse de Platon*, on parle aussi d'un cours public sur ce même XVIIe siècle français, par M. Charles Berthoud, qui en fera sûrement quelque chose de distingué, de spirituel, de solide et de complet. M. Agassiz, enfin, a commencé déjà, pour le public, des leçons sur l'histoire naturelle. Ses compatriotes vaudois, en saluant chaque nouvelle manifestation de ce talent célèbre et infatigable, voudraient bien qu'il les en fît de temps en temps jouir. — On nous avait promis d'intéressantes études sur le XVIe siècle; mais, pour cette année, nous en serons privés, M. Frédéric Chavannes ayant renoncé à son dessein. — On annonce maintenant, au Cercle Littéraire, un cours public de lecture et de *savoir-dire*, par M. de Pradel, par le célèbre improvisateur, qui vient de montrer, dans quelques soirées, cette faculté exceptionnelle et étonnante qu'on croyait, avant lui, absolument refusée à l'esprit et à la langue française.

[1] On sait que le cours de l'année dernière a été autographié : l'édition en est épuisée.

— Dans toutes les voies du développement moral, la Suisse, malgré sa petitesse, ne le cède à aucune nation et se fait compter honorablement parmi les plus avancées.

Ses intérêts matériels sont aussi surveillés avec sagesse à l'intérieur et représentés à l'étranger dans une foule d'entreprises. Mais le morcellement géographique et politique met pourtant certains obstacles au déploiement complet, sur notre sol, des merveilles industrielles du siècle. Ces obstacles sont surtout saillans à l'égard des chemins de fer qui, plus que d'autres travaux, demandent de l'espace et une grande accumulation de moyens. Leur construction est en outre entravée chez nous par un sol généralement accidenté. Aussi la Suisse, qui pourrait jusqu'ici soutenir sans crainte la comparaison de ses voies de communication avec celles des états voisins, est-elle forcée de rester aujourd'hui en arrière, forcée d'assister au développement prodigieux des lignes de chemins de fer autour d'elle, sans pouvoir, pour le moment, attirer dans son intérieur ce réseau vivifiant.

Mais un peuple actif et intelligent ne saurait accepter pour toujours une telle position, ni se laisser ainsi isoler et mettre de côté. La nécessité abattra successivement les difficultés, et le jour viendra, nous en avons la certitude, où notre pays possèdera aussi ses rail-ways. C'est faire acte de prévoyance et de patriotisme que de s'en occuper dès à présent sérieusement; aussi ne pouvons-nous qu'applaudir aux efforts des hommes qui, dans plusieurs parties de la Suisse, ont travaillé et travaillent dans ce but.

Du dehors, les projets et les tentatives nous presseront toujours davantage. Au dedans, les besoins du progrès nous exciteront incessamment aussi. A lui seul, le canton de Vaud a en perspective deux grandes entreprises publiques de nature différente qui touchent aux plus intimes intérêts de son sol et de sa position. Le desséchement des marais du Rhône et l'assainissement de la plaine qu'il traverse; la communication à établir entre le lac Léman et le lac d'Yverdon au moyen d'un canal ou d'un chemin de fer: voilà, assurément, des choses dignes de celles que font les nations puissantes, qui peuvent diriger sur un point toutes les forces d'un immense ensemble. Ces choses, le canton de Vaud les fera pourtant tôt ou tard; il les a déjà commencées. Deux sociétés d'actionnaires se sont trouvées, non point pour s'en charger étourdiment, mais pour couvrir les frais, assez considérables, des études préparatoires. Ces études sont terminées. Le mémoire de M. W. Fraisse sur la communication entre les deux lacs vient de paraître; celui de M. Ruchet sur les travaux relatifs à la plaine du Rhône s'est publié l'année dernière.

Parler de ces deux écrits avec la prétention de les apprécier et de s'en faire juge serait ici une prétention fort déplacée. C'est surtout en leur qualité de faits nationaux, du plus sérieux intérêt, que nous en devons compte à notre public. Quand les conclusions

de l'un seront réalisées, l'agriculture aura recouvré des terrains considérables, féconds et sains, là où maintenant dorment, le long du Rhône, des marais et des eaux stagnantes, aux exhalaisons fiévreuses. Et si le chemin de fer venait jeter sa ligne infatigable sur le tracé que lui désigne notre ingénieur, nul ne peut prévoir les limites d'une telle amélioration. Quoi qu'il en soit, le pays a maintenant les pièces en main pour se décider : il les a suffisamment complètes, exécutées avec soin, netteté et conscience.

L'assainissement de la plaine du Rhône serait obtenu, non-seulement par des canaux de desséchement, mais par des canaux de colmate, destinés à rehausser le niveau du sol au moyen d'irrigations limoneuses, méthodiquement employées. C'est ainsi qu'on a procédé, avec un succès complet, dans les basses terres de la Lombardie et ailleurs.

Le projet, présenté au canton de Vaud, est accompagné des plans, devis et notes nécessaires pour apprécier l'entreprise au point de vue de l'art. Il comprend en même temps des conclusions raisonnées et positives sur les moyens d'exécuter les travaux et d'en couvrir les frais; conclusions qui ont été sanctionnées par la majorité des propriétaires intéressés, au moyen d'engagemens souscrits. Il s'agit donc d'une entreprise amenée à point d'exécution et immédiatement réalisable. Le gouvernement, de qui dépend maintenant sa direction, ne la laissera sûrement pas péricliter.

La question remise à M. W. Fraisse, se refusait davantage à une solution immédiate et précise, ou plutôt soulevait, comme nous l'avons dit, des difficultés générales sur lesquelles personne ne peut encore prononcer. Tout ce qu'il pouvait faire comme ingénieur chargé des études préparatoires sur le terrain, M. Fraisse l'a fait, avec autant d'habileté que de persévérance et de succès. Son excellent mémoire est accompagné de cartes très-belles. Deux lignes sont étudiées, l'une pour un canal, l'autre pour un chemin de fer : c'est à celui-ci que M. Fraisse donne la préférence, pour de bonnes raisons, qu'il expose en détail. Il s'est donc parfaitement acquitté de toutes les parties de sa difficile tâche. Les obstacles du local sont éclairés, tournés par leur côté accessible, vaincus enfin. M. Fraisse ne va pas plus loin. Il ne pousse point jusqu'au conseil de commencer là-dessus une entreprise dont il mesure mieux que personne toute l'importance : mais il prévoit avec justice qu'un jour son œuvre sera utile. Elle l'est déjà, soit directement quant à son objet, soit par la manière dont elle est faite. De tels travaux sont précieux et honorables pour le pays qui les encourage et qui les apprécie comme il le doit.

—

— Lausanne vient de perdre dans M. A. Albers un peintre qui, tant que ses forces le lui permirent, se voua tout entier à son art. Allemand d'origine, il habitait notre ville depuis un grand nombre d'années et ne pouvait vivre

éloigné de notre belle nature, qu'il sentait si bien : cette vive préférence l'avait comme naturalisé parmi nous. Il laisse à sa famille, à ses amis et à sa patrie d'adoption les plus honorables souvenirs.

— La mort de M. de Fellenberg, du patriarche d'Hofwyl, est déjà connue. Nous ne venons pas insister inutilement sur la perte que font en lui la Suisse, le monde intellectuel et la science de l'éducation ; mais nous tenions à honneur de consigner ce fait, tout douloureux qu'il soit, dans un recueil consacré, comme l'est celui-ci, à garder le souvenir de tout ce qui intéresse et illustre notre patrie.

—

—En terminant sa chronique de 1844, notre *Revue* voudrait pouvoir enregistrer une conclusion plus pacifique, quant aux affaires générales de la Suisse. Les troubles de Lucerne sont une nouvelle crise de l'inquiétude religieuse qui agite notre pays. Il est malheureux assurément que, dans une confédération mixte, des cantons importans se livrent, corps et âme, à l'ennemi déclaré des protestans ; il y a là une menace, et même une provocation, dont il est naturel que le peuple se soit ému. Mais, comme après tout le protestantisme a la majorité en Suisse, que la sagesse, la modération, la tolérance restent de notre côté, et, malgré les Jésuites, la cause de l'union, de la paix et de la prospérité nationales n'est pas perdue. Elle s'appuie sur la garde et la bénédiction de Dieu.

BULLETIN.

FEUILLE DU JOUR DE L'AN, offerte à la Suisse romande par la section lausannoise de l'Union fédérale. — N° III, 1er janvier 1845 : *Les réfugiés dans la Suisse romande dès le* XVIe *siècle*. 2 feuilles in-4° avec une gravure de M. T. Hébert, de Genève. Lausanne, librairie de Georges Bridel ; Genève, Ve Jullien et fils, libraires. Prix : gravure noire, 6 batz ; gravure sur Chine, 7 batz.

La *Feuille du jour de l'an* est une des entreprises accueillies par le public avec un intérêt vrai, une sympathie croissante. Elle l'a mérité, non-seulement par la valeur réelle de ses publications, mais aussi par le but qu'elle se propose et par l'extrême difficulté de l'atteindre. Ceci n'est rien moins qu'un éloge banal. Cette œuvre est, dans son genre, du petit nombre de celles qui prennent la route sévère et ardue, au lieu de ces sentiers commodes qui, le plus souvent, mènent les auteurs au succès en égarant le public avec eux. Oh ! le bon métier que celui de ces guides qui gagnent leur salaire à conduire le voyageur sur des cimes faciles, qu'ils appellent d'un grand nom ! Mais comme ce bon métier rend l'autre mal aisé ! Heureusement il y a dans la droite et difficile voie, dans les travaux consciencieux, plus que ne donne le triomphe du moment, lequel,

d'ailleurs, ne leur manque pas toujours malgré son humeur légère. Cette année encore, la *Feuille du jour de l'an* a tout pour fixer l'attention. C'est un résumé très-bien fait des souvenirs et des traces diverses laissées parmi nous par les réfugiés venus ici à diverses époques, depuis le XVIe siècle, et de diverses nations; des annales statistiques et morales capables d'intéresser toutes les classes de la société; une publication, enfin, nationale et populaire dans le sens le plus précis du mot, et pourtant sérieusement historique. Le texte est varié et attachant. La gravure représente une scène dont furent jadis témoins les rives aimées de notre lac, savoir le retour des Vaudois piémontais qui, expulsés de leurs vallées et après maintes vicissitudes, s'embarquèrent à Nyon, derrière le bois de Prangins, pour regagner leurs montagnes par celles de la rive opposée, ou plutôt pour les reconquérir à travers mille périls. « Accompli sur notre sol, cet épisode de leur histoire appartient en quelque sorte à la nôtre. Qu'il ne s'en détache plus, ajoute la *Feuille du jour de l'an*, et qu'il y inscrive pour nous et pour nos enfans une leçon de confiance religieuse, de constance, d'union (puisque l'union fit leur force) et de patriotisme. Ainsi, et magnifiquement, aura été payée aux Vaudois de la Suisse par les Vaudois du Piémont, la dette de l'hospitalité. » Le jeune écrivain, chargé de remplir la tâche imposée aux éditeurs par une sincère et courageuse appréciation de leur devoir et de leur public, s'en est acquitté, cette année comme la précédente, avec intelligence et bonheur. — Entre ces récits divers, très-bien rattachés les uns aux autres, soit par le fond même de l'histoire, soit par de curieux détails biographiques, on s'attache de prédilection à celui qui ouvre le volume et qui concerne les réfugiés piémontais. Toute cette narration a quelque chose de saisissant, d'émouvant, je dirai même d'ingénu, qui en relève l'effet. La réflexion qui la termine et que nous avons citée, est reprise, avec de nouveaux développemens, dans la conclusion générale de tout le travail : cette conclusion est un enseignement moral plein de cœur et d'un sens exquis. Mais il serait difficile d'en détacher quelques lignes et nous sommes forcés d'y renvoyer le lecteur.

L'ESPÉRANCE. — On s'abonne au bureau du journal, rue des Francs-Bourgeois Saint-Michel, n° 8, à Paris, et chez tous les libraires et directeurs de poste. — Prix : 20 fr. par an et 23 fr. pour l'étranger.

L'*Espérance* est un journal religieux qui paraît deux fois par semaine. Il sert d'organe à la partie du protestantisme français orthodoxe dont les opinions sont contraires à la séparation de l'Eglise et de l'Etat : un certain nombre de ses rédacteurs, ou du moins de ses collaborateurs, sont des écrivains de notre pays, et le journal leur doit beaucoup de ses articles les plus remarquables. Le mouvement littéraire et religieux de la Suisse française est si intimement mêlé à celui de la France que, quoi qu'en disent certains esprits à courte vue, il est à la fois impossible et périlleux pour nous d'essayer de les détacher l'un de l'autre. Toute réserve faite donc pour la place prépondérante que le catholicisme occupe nécessairement de l'autre côté du Jura comme culte dominant, et pour les conséquences sociales que cela entraîne, nous pensons que les luttes ou les discussions engagées là sur les principes ou sur les faits nous regardent et nous intéressent. *L'Espérance*, outre une partie spécialement consacrée aux nouvelles

courantes et politiques, contient une correspondance variée, des faits divers, etc. Cependant la meilleure part de la feuille est habituellement donnée aux articles de fond, ou à la discussion des points controversés. C'est dans l'*Espérance* qu'ont paru les *Individualistes* de M. de Rougemont, de Neuchâtel; des lettres sur les doctrines darbistes; un travail intéressant sur le Pascal de M. Faugère par un pasteur du canton de Vaud, M. A. Curchod, et, dans ce moment, la réimpression de la brochure de M. Bungener, de Genève, sur la conversion de M. Hurter au catholicisme.

MÉMOIRE SUR UN APPAREIL DE TRANSNATATION ET DE SAUVETAGE, par CH. MAYOR fils, Dr en médecine. Lausanne, J.-S. Blanchard aîné. 1844. broch. in-8° de 21 pages.

— Un appareil de transnatation, ou de sauvetage, a été inventé par M. le docteur Mayor fils, qui vient de publier un mémoire sur ce sujet, contenant tous les détails et renseignemens nécessaires. On conçoit que c'est un des services à rendre à l'humanité, en ce siècle de voyages et surtout de voyages par eau, que de trouver moyen de sauver de la submersion ceux qui ne savent pas nager. M. Mayor fait une description fort exacte de son appareil qui est aussi simple, aussi facile à emporter avec soi, que peu coûteux, commode, léger et ingénieux. Il consiste en un sac de toile imperméable, qui vous soutient sur l'eau grâce à l'air interposé entre le linge et les hardes dont il est rempli jusqu'aux trois-quarts de sa hauteur. Muni de cet appareil, on peut, non-seulement franchir les obstacles que l'eau présente, mais emporter avec soi ses vêtemens et flotter longtemps sans fatigue. C'est une véritable *nacelle de poche* qui a sur les autres l'avantage de ne pouvoir chavirer.

SOIRÉES D'UN PASTEUR, par FR. THEREMIN. Traduites de l'allemand sur la seconde édition. Publié par la *Société pour la traduction d'ouvrages chrétiens allemands*. 1844. Neuchâtel, chez J.-P. Michaud, libraire.

Un certain nombre de morceaux, sans rapport entr'eux si ce n'est par la piété vivante qui en fait le fond, et par une originalité vraie, composent ce volume. Il s'ouvre par un dialogue entre deux époux qui viennent de se rejoindre dans l'éternité : je ne sais quel charme pur, religieux, sensible, idéal et pourtant réel, distingue ces pages d'une simplicité aimable et sérieuse. Un autre ouvrage d'imagination nous a aussi singulièrement frappé; c'est la légende d'Ahasvérus, racontée et interprétée d'une façon à la fois bien plus saisissante, bien plus chrétienne que dans le grand ouvrage de M. Quinet, et même que dans les traditions ordinaires. Le Juif-errant, pour Theremin, c'est l'incrédule par excellence, l'indifférent matérialiste qui s'irrite contre la religion, non parce qu'elle est vraie ou parce qu'elle le condamne, mais parce qu'elle l'importune dans le courant, qu'il voudrait éterniser, de sa jouissance charnelle. Comment se réalise la malédiction de Christ? Nous le laissons dire à l'auteur : mais nous ne saurions résister au désir de citer un des traits caractéristiques de cet excellent portrait d'Ahasvérus et de l'humanité tout ensemble. Satan apparaît au Juif errant, qui lui nie à lui-même son existence.— « Tu as vu le Diable, dit celui-ci à Ahasvérus, et tu ne veux pas croire qu'il est?— Non je ne veux pas le croire! Je sais trop que

mes sens peuvent me tromper, et, de ce qu'*il me semblerait avoir vu* le démon, il ne s'ensuivrait nullement que je l'eusse vu *en effet*. Je tiendrai pour non avenu ce qui vient de m'arriver ici ; je supposerai que c'est un fantôme que j'ai eu devant moi. J'ai le sang à la tête, et je me sens une fièvre atroce ; il est tout à fait naturel que mon cerveau se laisse aller aux hallucinations : un jour ou deux de repos, la diète et douze sangsues derrière les oreilles me remettront promptement. — Tu es sorti victorieux de l'épreuve ! s'écria l'interlocuteur d'Ahasvérus. Tu as vu Satan, tu l'as vu face à face, tu lui as parlé, et tu as nié son existence ! Oui, tu es plus grand que moi-même..... » — La traduction, elle aussi, a beaucoup de grace et de facilité, elle se prête avec une aisance parfaite, une fraîcheur rare aux allures d'une pensée qui, ainsi rendue, ne semble plus traduite de l'allemand mais trouvée dans un français original et piquant. Ce volume est vraiment un livre de goût et de choix aussi bien que d'édification.

La Fille de Sion ou le rétablissement d'Israel, poëme en sept chants, avec notes et éclaircissemens bibliques. 1844. Neuchâtel, chez Gerster, libraire. 2 francs de France la livraison. (Il y en aura quatre.)

Dédié aux descendans de l'ancien peuple de Dieu, ce grand ouvrage de poésie est aussi un grand ouvrage d'érudition. En parlant à ceux qu'il regarde comme des frères en la foi au Messie, M. Pettavel s'adresse en même temps à leur imagination, à leur conscience, à leur foi, à leur science biblique, pour établir la venue du Christ et la leur démontrer. La chaleur d'âme de l'auteur, son amour pour le Seigneur et pour les hommes lui donnent une inspiration haute et féconde dont nous nous réjouissons de pouvoir citer des exemples :

De l'homme, dieu mortel, interrogez l'essence :
En ses trois élémens vous la décomposez ;
Pour vous à concevoir sont-ils bien plus aisés ?
Je vois, d'un être unique ayant la conscience,
Le corps, l'âme, l'esprit dans leur triple puissance,
Unis et divisés.

Il pense, veut, agit, cet esprit raisonnable
Qui, par l'âme écouté, la range sous sa loi.
Un reflet du Très-Haut est au dedans de moi ;
J'aperçois des esprits la règle invariable :
Ma raison niera-t-elle en l'Etre véritable
Ce qu'elle trouve en soi?

. . . .

Tout procède du Père ; au Fils est la parole,
A l'Esprit l'action, dans le sens absolu ;
Ce que l'un commanda, tous les trois l'ont voulu.
Des attributs divins ce monde est un symbole ;
Sa forme passera, mais Dieu, dans cette école,
Instruit son peuple élu.

. . . .

Jésus vint, votre Dieu vous parla par sa bouche :
Vous demandiez un homme, un homme est avec vous;
Dieu ne parla jamais un langage plus doux,
Et maintenant d'où vient qu'avec un ton farouche,
Vous dites au Seigneur, quand votre main le touche :
Retire-toi de nous?

HISTOIRE DE LA FAMILLE FAIRCHILD, traduite de l'anglais, de Mme Sherwood, et précédée d'une préface, par M. A. ROCHAT. 1844. Paris, Librairie Delay. Prix : 12 batz.

Dans le simple tableau d'une famille élevée par des parens pieux, l'auteur a entrelacé la démonstration de fait, des principaux dogmes chétiens. Malgré ce but bien marqué, les récits ont de l'intérêt et de la vivacité : ils doivent être agréables aux enfans et ont l'avantage de ne les point flatter sur le mauvais fond de leur cœur. On y trouve, à cet égard, des observations justes, utiles et naturelles. Nous croyons même que c'est le principal mérite d'un ouvrage qui, par certains côtés, laisse apercevoir le système et la leçon, ce qui l'empêche un peu de représenter exactement la vie telle qu'elle est, sans lui ôter toutefois jamais son caractère de lecture agréable en même temps que bonne.

CATÉCHISME HISTORIQUE ou leçons élémentaires sur l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, par demandes et par réponses ; avec une carte de la Terre-Sainte. Arrangé et publié par M. GAUTHEY, Pasteur, Directeur des écoles normales du canton de Vaud. 1844. Lausanne, chez Georges Bridel. Prix : broché 4 ½ batz, relié 5 batz.

L'idée que le christianisme est tout entier fondé sur des faits, rencontre les plus heureuses applications dès qu'il s'agit de la jeunesse. On retrouve là une des concordances de l'Evangile avec lui-même : il demande à notre cœur les dispositions d'un enfant et, tout profond, tout immense qu'il soit pour l'intelligence, plus que la terre et le ciel, il parle aux enfans selon leur cœur. C'est cette partie fondamentale du dogme chrétien, l'histoire, le récit, le fait même que M. Gauthey a disposée de façon à en rendre l'enseignement méthodique et le souvenir facile. Avec cet excellent petit livre, il est au pouvoir de tout le monde de graver dans une jeune mémoire ce qui sert de base aux grandes vérités de la foi et du salut. L'ouvrage est même conçu et exécuté de façon à suivre le développement progressif de l'élève et à le nourrir. Nous ne doutons pas que ce judicieux et utile travail n'aide aussi à l'éducation des parens eux-mêmes et des maîtres qui le prendront pour guide dans leurs leçons.

ERRATA.

Dans la livraison de novembre, p. 681, l. 4 (il s'agit de la conversion politique du poète Barthèlemy), au lieu de : *au* matin, lisez *un* matin.

Dans la livraison de septembre, p. 530, l. 13 et 14 (*Mme de Flers*, quatrième partie), au lieu de : le besoin d'entourer les moindres besoins des plus grands soins, toujours méconnus ; lisez : le besoin d'entourer les moindres peines des plus grands soins, toujours méconnu ;

SUPPLÉMENT

AU BULLETIN.

—

Le mariage au point de vue chrétien par Mme la comtesse A. **de Gasparin**. Ouvrage spécialement adressé aux jeunes femmes du monde. 2e édition, revue par l'auteur. 1844. Paris, chez Delay. Prix : 6 fr. 20 rap.

Une première édition écoulée dans l'espace d'une année à peu près; un prix honorable décerné par le corps chargé de signaler ainsi les livres les plus utiles aux mœurs ; des articles nombreux et approfondis dans des journaux très-divers ; surtout la lecture même d'un ouvrage déjà si généralement répandu, toutes ces choses abrègent singulièrement la tâche de la critique. Après ces signes incontestables d'un succès évident, il ne reste plus qu'à reconnaître que de tels faits valent mieux que des paroles. Nous croyons aussi l'auteur plus sensible au bien secret et individuel, produit par son livre, qu'aux louanges fondées dont il peut être l'objet. Mme de Gasparin a choisi la bonne part : son œuvre est une bonne action courageuse, une excellente et intelligente manifestation de l'esprit chrétien dans la société, sur des points où les mœurs et les théories de celle-ci la poussent en sens contraire. Ce livre a, ainsi, un à-propos général : la rectitude de ses maximes, la finesse de ses observations, la chaleur de ses convictions le rendent en même temps d'un usage utile, instructif, spécial même là ou ses conclusions se trouvent, pour ainsi dire, admises d'avance. Ses conseils pratiques guideront bien des jeunes femmes dans l'apprentissage, trop souvent difficile pour notre nature égoïste, du bonheur et du dévouement domestique. Il n'est guère de plus belle mission, il n'en est point surtout qui aille mieux à une femme que celle-là.

Vie de Félix Neff, pasteur dans les Hautes-Alpes. 1844. Paris, chez Delay. Prix : 50 rappes.

L'édifiante histoire de ce serviteur de Dieu, si zélé, si fidèle et si actif est pleine de leçons utiles et touchantes. Martyr de ses fatigues et de ses renoncemens, il remporta à trente-un ans la couronne de vie. Ses amis des Alpes, le troupeau qu'il avait conquis à la foi et à la civilisation, répondait ainsi, dans sa douleur naïve, à la lettre qui lui annonçait la fin prochaine du fervent missionnaire : « C'est nous qui sommes la cause de votre longue maladie. Si nous avions été plus prompts à vous écouter, vous n'auriez pas eu besoin de vous tant fatiguer dans les neiges, ni d'épuiser votre poitrine et toutes les forces de votre corps..... Nous pouvons dire, en sincérité, que si notre sang vous était utile, nous le donnerions, et nous ne ferions pas plus pour vous que vous n'avez fait pour nous. »

Le Luthéranisme et la Réforme ou leur diversité essentielle à leur unité. Par M. Merle-d'Aubigné, docteur en théologie. 1844. Paris, chez Delay. Prix : 5 batz.

Ce discours prononcé cette année dans l'assemblée générale de la Société Evangélique de Genève, est publié à la demande de ceux qui l'ont entendu. Il examine les différences des deux communions protestantes, leur rôle dans l'Eglise universelle et dans son avenir, ainsi que ce qu'elles doivent être l'une pour l'autre. La Réforme, conclut M. Merle, est l'église de l'époque actuelle et il cite, il accepte avec sympathie l'ingénieuse définition de M. Lange, professeur à Zurich : « L'Eglise catholique est celle des prêtres ; la luthérienne est celle des théologiens ; la réformée est celle des fidèles. »

Précis de l'histoire de l'Eglise d'Ecosse, suivi de détails sur la formation de l'Eglise libre et sa séparation de l'Etat, en 1843. Par Mark Wilks. 1844. Paris, librairie Delay. Prix : 4 fr. de France.

Ce volume se compose de deux ouvrages distincts : l'un est l'histoire de l'Eglise d'Ecosse avant la grande révolution qui s'est consommée dans son sein l'année dernière ; l'autre, extrait des *Archives du christianisme*, donne la suite et l'ensemble de ce mouvement, ses résultats, l'organisation de l'église libre, etc. Il est clair que le premier de ces travaux est fait au point de vue du second. L'auteur étudie principalemant, dans ses pages historiques, ce qui se rattache aux rapports de l'Eglise et de l'Etat, au patronage de celui-ci, aux luttes qu'ils soutinrent ensemble avant d'en venir à une séparation définitive. Cet événement, si grave dans les fastes ecclésiastiques et même dans les fastes du christianisme, paraît à M. Wilks le commencement d'une véritable rénovation qui va s'étendre à toutes les églises protestantes, en commençant par celles d'Angleterre et d'Irlande déjà travaillées en plusieurs sens et qui finiront peut-être par donner à leur tour l'exemple qu'elles ont reçu. Les détails qui ont signalé toute cette crise au travers de laquelle l'Eglise d'Ecosse vient de passer sont déjà connus :

mais on aime à les trouver réunis, à les comprendre dans leur ensemble. C'est une importante page d'histoire à relire, toujours, et plus particulièrement dans le cas où la liberté de conscience serait véritablement mise en péril par une autorité quelconque. Malheur à moi si je ne prêche pas Jésus-Christ, disait saint Paul. Grave avertissement aux nations et aux individus pour ne point se mettre en peine d'autre chose que de ce devoir, pas plus à propos d'intérêts d'opinion qu'à propos d'intérêts matériels. Ce devoir est aussi simple qu'il est strict. Quand le ministre de Jésus-Christ ne peut pas remplir son message de salut rien ne doit le retenir ; il part en secouant la poudre de ses souliers contre cette ville là : mais il n'y a ni prudence ni sagesse qui puissent, semble-t-il, le dispenser d'obéir à cette autre règle sainte : *Je ne veux savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.*

De l'expulsion des Jésuites hors de la Confédération Suisse. Discours et réplique de la députation d'Argovie prononcés en Diète, dans les séances des 19 et 20 août 1844, par M. Augustin Keller, second député. Traduit de l'allemand. Lausanne, chez les libraires. Prix : 8 batz.

L'importance de ces discours, celle du sujet qui y est traité, n'ont échappé à personne. La question conserve d'ailleurs toute son actualité, car les dissensions nationales amenées par les Jésuites, ou venues à cause d'eux, sont loin d'être apaisées. La Suisse, plus que jamais, est obligée de s'occuper de ces redoutables hôtes : et M. Keller, dans les discours dont nous annonçons la traduction, n'a fait qu'ouvrir en Diète une discussion que le pays continue bon gré mal gré.

Le doyen Hurter et sa conversion au catholicisme. Par L. F. Bungener, ministre. — Genève, chez les principaux libraires.

L'auteur d'*Un Sermon sous Louis XIV*, M. Bungener, vient de répondre par une brochure au manifeste que publie M. Hurter et où ce dernier donne ses motifs pour embrasser le catholicisme. « Dans les questions religieuses tout droit est un devoir, » dit M. Bungener pour expliquer comment il s'est occupé de l'examen de raisons qu'on allègue comme irrésistibles. Il suit donc pas à pas le néophyte dans l'interprétation de ce qui est devenu pour celui-ci la vérité, et, dans le courant d'une controverse dont, on le sent, le devoir lui a souvent coûté, M. Bungener trouve des pages remarquables Nous citerons surtout la suivante, qui répond vivement à une accusation aussi injuste que banale contre le protestantisme ; on n'a pas manqué de la reproduire en ce moment-ci où les *Propos de table* de Luther viennent d'être traduits en français. » Luther un débauché ! s'écrie M. Bungener.... L'auteur ne peut pas ignorer que c'est une calomnie, et une calomnie tellement usée que l'on devrait commencer à perdre l'espoir qu'il puisse en rester quelque chose. Et quand le reproche serait aussi vrai qu'il l'est peu, — nous en serions fâchés, sans doute, — mais, après tout, que nous importerait ? Quelque peu honorables qu'eussent été les premiers motifs de Luther pour repousser la foi romaine, ce n'est pas parce qu'il l'a reniée que nous

persistons à la renier. Quand nous repassons nos motifs de séparation, nous n'avons nul besoin, pour les trouver bons et justes, de nous rappeler s'ils ont paru tels, il y a trois siècles, à un moine de Wittenberg ou à un prêtre de Noyon. Puis, ni Luther ni Calvin n'ayant prétendu *fonder* une religion, c'est une question assez ridicule, convenez-en, que celle qui nous est adressée tous les jours, sous toutes les formes : «Où était votre religion avant ces deux hommes ?» Eh ! elle était dans la Bible, mais la Bible était fermée ; voilà tout. Où elle était ! Mais l'auteur de l'histoire d'Innocent III devrait le savoir mieux que personne. Ces malheureux Albigeois contre lesquels son héros se distingua par un si effroyable zèle, était-ce donc Luther qui les avait endoctrinés ? Et ces braves Vaudois qui mouraient si bien pour la Bible deux siècles avant que Genève eût seulement l'idée de la rouvrir, était-ce donc Calvin qui la leur avait rendue ? Et indépendamment de ces révoltes patentes qui, sans l'inquisition et la croisade, eussent envahi dès lors tant de contrées, — quel mouvement dans les esprits ! Quelle impatience du joug ! Quel besoin d'air et de lumière ! A défaut de toute autre preuve, les succès mêmes de Luther prouveraient assez que l'Europe était mûre pour la Réforme ; il n'y a que l'ignorance, ou, tranchons le mot, la mauvaise foi, qui puisse essayer encore de représenter cette immense révolution comme le résultat de la mauvaise humeur d'un pauvre moine. Lamennais lui-même, du temps qu'il était le plus dévoué champion de Rome, avouait hautement l'absurdité de cette idée : « C'est, disait-il, comme si, dans une tempête, on prétendait expliquer chaque vague par la vague qui la pousse, et nier le vent qui les pousse toutes à la fois. » — Luther n'était qu'une des vagues, celle qui enfonça la digue ; et il y avait longtemps que le vent soufflait.»

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME VII.

NOUVELLES ET MELANGES.

POÉSIE.

VOYAGES.

CRITIQUE ET HISTOIRE.

NB. Voir en outre, ci-après, l'article SCIENCE etc. et la table détaillée de la CHRONIQUE.

SCIENCE. — QUESTIONS SOCIALES. — INTÉRÊTS PUBLICS.

CHRONIQUE.

BULLETIN.

ERRATA.

Voir p. 334, 520, 584 et 760.

Ajoutez aux errata du VIe Volume : — p. 31, l. 2 en remontant, au lieu de : si je puis m'exprimer d'avance, étant ainsi *occupé*, lisez : si je puis m'exprimer ainsi, étant *d'avance occupé*.

